
SE TAIRE ET FAIRE

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

ÉGYPTE.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

ÉGYPTE,

DEPUIS LA CONQUÊTE DES ARABES

JUSQU'A LA DOMINATION FRANÇAISE,

PAR M. J. J. MARCEL,

DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE,

PAR M. AMÉDÉE RYME.

SOUS LA DOMINATION DE MÉHÉMET ALY,

PAR MM. P. ET H.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1848.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

HISTOIRE DE L'EGYPTE,

DEPUIS LA CONQUÊTE DES ARABES JUSQU'A L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

PAR M. J. J. MARCEL,

DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — État de l'empire d'Orient à l'époque de Mahomet. — Le Koran. — Hégire. — Attaque de la Syrie. — Mort du Prophète. — Abou-Beker, 1er khalyfe. — Conquêtes en Syrie. — Prise de Gazzah. — Omar, 2e khalyfe. — La Syrie entièrement soumise. — Prises de Damas et de Jérusalem. — Préparatifs contre l'Égypte. — Situation de cette contrée, motifs des ordres d'Omar. — Amrou part pour l'attaque de l'Égypte. — L'expédition est contremandée. — Amrou arrive à èl-Arych.

Dans ce dix-neuvième siècle, dont les premières années ont vu sur les antiques pyramides s'arborer le glorieux drapeau de la France, une nouvelle impulsion donnée aux esprits a tourné à l'envi vers l'Orient tous les regards du monde civilisé.

Ce ne sont plus, comme dans les siècles précédents, quelques voyageurs isolés, quelques trafiquants égarés dans ces régions lointaines, qui, de temps en temps, viennent, offrant à leur retour leurs narrations inexactes et quelquefois mensongères, révéler aux curieux étonnés les mœurs, les coutumes, les positions géographiques, les documents historiques et les monuments architecturaux de ces peuples, si mal observés par eux dans leurs courses vagabondes, si mal décrits dans leurs récits nécessairement erronés.

Aujourd'hui c'est la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique du Nord, le monde entier civilisé qui s'écrient : *L'Orient! l'Orient!* comme les compagnons d'Énée s'écriaient : *Italiam! Italiam!* et qui, chaque année, inondent de leurs explorateurs aussi savants qu'infatigables ces contrées d'où nous vient le soleil, et d'où nous est venue aussi la civilisation, cet autre soleil de l'humanité : l'Orient, l'Égypte surtout, tout le passé n'est-il pas là? empires, commerce, religions, lois, arts, sciences, tout enfin? N'est-ce pas en effet du sol égyptien qu'est née la colonisation de la Grèce et sa civilisation, qui a enfanté celle de Rome, devenues l'une et l'autre les mères de la nôtre; foyer primitif du perfectionnement des sociétés humaines, s'échauffant, avant nos climats, aux rayons des connaissances amélioratrices, comme chaque matin, ceux du jour lui tombent du ciel avant d'éclairer nos parages occidentaux.

Dans la première partie du volume déjà

publié sur *l'Egypte ancienne* (1), et consacré aux doctes élucubrations de M. Champollion-Figeac, si digne collègue dans ces études ardues de l'illustre frere dont le monde savant déplore encore la perte (2), le lecteur a d'abord vu l'organisation païenne, née sur les bords du Nil, y dégrossir les premiers rudiments des institutions civilisatrices, y formuler les croyances primitives, qui, portées par les émigrations diverses des peuples de la vallée égyptienne, se sont avancées progressivement sur les différentes rives de la mer Intérieure, pour de là se répandre sur notre tardive Europe. C'est dans le paganisme de l'antique Égypte que la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, ont emprunté les bases de leur mythologie polythéiste : c'est dans cette contrée, déjà les précédant vers la civilisation, que les peuples des plages encore barbares de la Méditerranée ont puisé leurs principales lois, leurs croyances religieuses, leurs systèmes philosophiques, leurs coutumes, leurs sciences élémentaires et leurs premiers arts.

Dans la seconde partie de cette histoire d'Égypte, comprenant la période de la domination romaine, s'est déroulé le tableau de la réforme chrétienne, s'avançant à son tour sur les traces du paganisme, le faisant reculer pas à pas, et lui présentant partout le combat avec ses apôtres, ses martyrs, ses théologiens de l'école d'Alexandrie, ses cénobites du désert de Scété, et ses rescrits impériaux émanés de la cour de Constantinople. Le flambeau pacifique du Christ jette dans ces contrées les splendides lueurs de la civilisation nouvelle, jusques aux temps où les dissensions intestines, les querelles théologiques, les tyrannies de l'intolérance, les spoliations de la cupidité, la faiblesse, l'incurie et l'inhabileté des gouvernants livrèrent enfin ce beau pays au glaive des fanatiques sectateurs de Mahomet.

Alors l'islamisme, s'élançant des sables de l'Arabie, jeta ses armes et son Koran à la fois sur l'Asie et sur l'Afrique, d'où l'inondation musulmane devait, à peine un siècle écoulé, menacer notre Europe elle-même, et s'étendre d'un côté, par la Perse et la Transoxiane scythique, jusque dans les plaines de la Germanie et sur les bords sauvages du Danube, de l'autre, par l'Espagne malgré la barrière des Pyrénées, sur les rives fertiles de la Loire et de la Saône.

Mais, avant de décrire la catastrophe qui, par une révolution nouvelle, soumit derechef à des maîtres étrangers et à une nouvelle religion cette Égypte tant de fois la proie d'invasions étrangères ; avant de développer les pages historiques de cette domination arabe, succédant à la domination romaine, par le même droit qui avait fait succéder les Romains aux races macédoniennes et celles-ci aux Perses usurpateurs du trône pharaonien, il importe de présenter l'état du pays et des peuples qui l'habitaient à cette époque mémorable, afin de faire connaître les causes intérieures et extérieures dont l'action et la réaction incessamment combinées, aliénant de plus en plus les sujets *jacobites* des gouvernants *melchites*, ou impériaux, finirent par séparer entièrement la branche égyptienne de l'arbre byzantin, et opérèrent enfin, au profit des Arabes conquérants, une scission complète et irréconciliable entre les provinces du Nil et l'impuissante métropole.

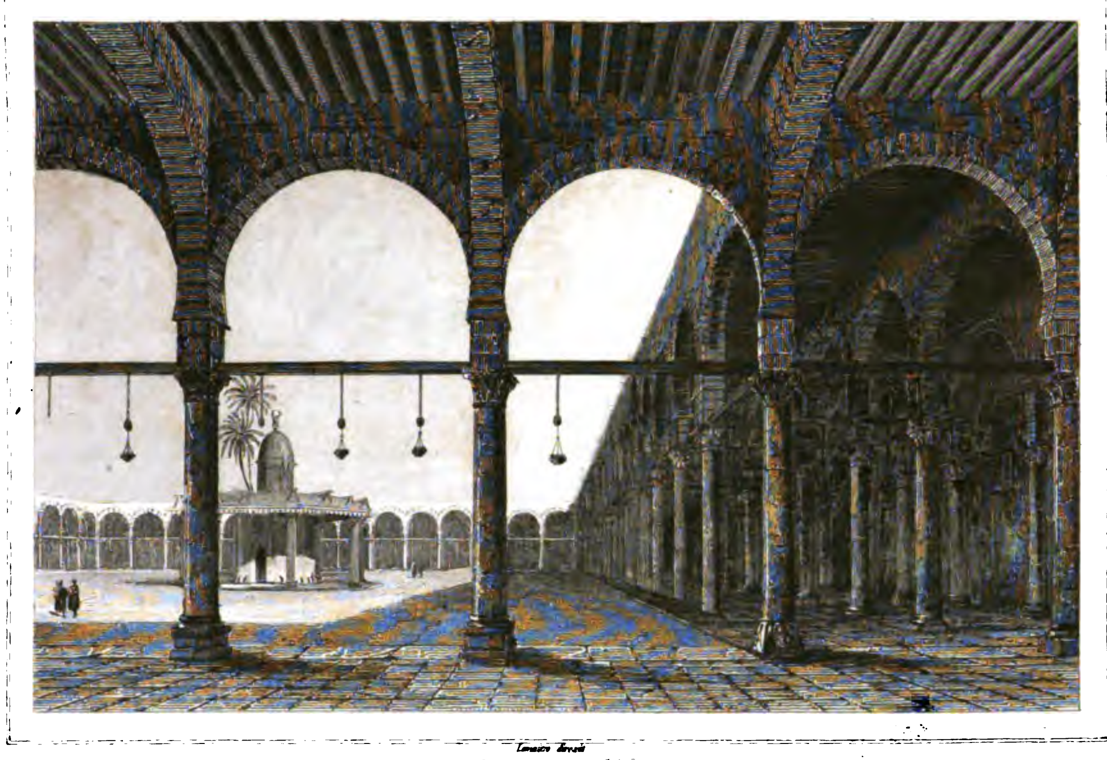
Si nous voulons apprécier rationnellement ces causes diverses, nous avons besoin de jeter nos regards en arrière, et de tracer rapidement à nos esprits un tableau rétrospectif des révolutions dont la vallée égyptienne a été le théâtre successif, depuis que, cessant d'avoir pour dominateurs ses maîtres naturels, les antiques Pharaons, elle a vu ces races royales, nées dans son sein, disparaître de son sol, écrasées sous le char sanglant des étrangers envahisseurs.

Depuis près de deux siècles les Perses faisaient gémir l'Égypte conquise, sous leur oppression intolérable, lorsque la conquête d'Alexandre, brisant le trône des oppresseurs, remplaça en Égypte le joug des Perses par le joug macédonien.

Si quelques velléités de bon gouvernement et de bien public semblent, à de rares époques, éclairer d'une lueur passagère quelques intervalles de l'admi-

(1) *Égypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, etc.

(2) ...*Nulli flebilior quam mihi*.....



Mosquée d'Amrou, à Fostâtt (Le Vieux-Kaire)

nistration des Lagides, l'égoïsme cupide, la férocité tyrannique, les crimes et les débats sanglants de la plupart de ces princes, n'avaient pu qu'augmenter les malheurs de l'Égypte, et envenimer plus profondément la haine pour les dominateurs imposés par la force des armes.

Les Romains, accueillis comme libérateurs, loin de penser au bien-être de leurs nouveaux sujets, n'avaient fait de l'antique royaume égyptien qu'une province de leur grand empire, et ne tardèrent pas à la livrer aux exactions tyranniques des préfets, que leur capitale y envoyait successivement s'y gorger du sang et des richesses des infortunés habitants.

Dans le premier siècle de la domination romaine, le siècle des Césars, le gouvernement de la province d'Égypte parut d'abord posé sur des bases à la fois fermes et politiques, quoique le mécontentement Égyptien fût de temps en temps réveillé par quelques abus de pouvoir promptement réprimés et réparés.

Dans le deuxième siècle, celui des Antonins, cette administration fut plus politique encore et plus paternelle, malgré les obstacles qu'opposaient à la constante bienveillance des empereurs de cette époque les Égyptiens eux-mêmes, aigris par une longue servitude et par le ressentiment de leur nationalité anéantie.

Le troisième siècle, qui fut celui des usurpations, dut nécessairement ne donner à l'Égypte qu'une administration timide, incertaine, orageuse, tantôt molle jusqu'à la faiblesse, tantôt dure et acerbe jusqu'à la tyrannie. De là des séditions perpétuelles et des révoltes étouffées par des massacres; de là incrudescence d'une haine irréconciliable entre les gouvernés et les gouvernants.

Le quatrième siècle vit le partage définitif du grand empire romain entre les deux fils de Théodose (1) et sa scission en deux empires, celui d'Occident et celui d'Orient. Cette séparation impolitique, mais que nécessitait peut-être l'impuissance des successeurs dégénérés des Césars à retenir entre leurs mains les rênes de gouvernements si éloignés du centre de leur pouvoir, fut également fatale aux deux nouveaux empires et aux provinces morcelées dont ils s'arrogèrent et se disputèrent les lots.

Avant qu'un siècle se fût entièrement écoulé depuis ce partage (1), Rome, restée la capitale de l'empire d'Occident, avait été trois fois la proie des barbares; les Goths, les Vandales et les Hérules, après l'avoir prise et saccagée, s'y étaient successivement établis en maîtres; cet empire lui-même, après avoir passé de mains faibles en des mains plus débiles encore et plus indignes, ravagé par des guerres intestines, déchiré par des séditions et des révoltes, démembré par des tyrans usurpateurs, sans force contre l'invasion des barbares, avait vu les derniers lambeaux de la pourpre césarienne disparaître et s'anéantir, foulés aux pieds des Alains, des Ostrogoths, des Huns et des Lombards, qui s'en disputaient les dépouilles; et la puissance romaine fondée par Romulus, devenue l'empire du monde sous le sceptre d'Auguste, s'était écroulée sans retour avec le trône avili d'un dernier empereur, qui, par un concours singulier, véritable sarcasme de la destinée, réunissait à la fois les deux noms de Romulus et d'Auguste (2).

Dans le partage des provinces que nécessita la scission en deux parties distinctes de l'empire romain, l'Égypte, suivant le sort de toute l'Afrique, passa de la domination de l'ancienne Rome à celle de Constantinople, *la Rome nouvelle*.

La durée de l'empire d'Orient ne fut pas aussi éphémère que celle de l'empire d'Italie, et les provinces qui lui échurent durent d'abord regarder comme un bonheur la distribution qui les rangeait sous son domaine; et, en effet, dans ce quatrième siècle, celui de Constantin et de Théodose, les derniers empereurs qui aient porté le nom de *grand*, un gouvernement plus ferme, plus concentré, plus politiquement ordonné, fut d'abord établi dans la province égyptienne; mais ces formes gouvernementales ne furent instituées que pour un temps seulement et d'après un système de régularisation qui, sage sur beaucoup de points, était incontestablement vicieux sur le plus grand nombre.

(1) Arcadius en Orient, Honorius en Occident.

(1) Quatre-vingts ans seulement.

(2) Romulus Augustulus détrôné par Odoacre, roi des Hérules.

Au cinquième siècle, siècle des invasions des barbares se ruant sur le colosse affaibli de l'empire, sous les règnes d'Arcadius, de Théodose le jeune, de Marcien, de Léon, de Zénon, d'Anastase, l'administration de l'Égypte fut fiscale, oppressive, ruineuse, tiraillée misérablement par les partis mesquins et méprisables qui s'agitaient à la cour de Constantinople : et cette contrée, où déjà fermentait le levain de tant de mécontentements antérieurs ne manqua pas d'occasions pour manifester par des soulèvements le malaise de ses populations et leur impatience du joug de plus en plus intolérable qui pesait sur elles.

Dans toutes ces révoltes successives, il semble qu'on voie un plan suivi, une marche depuis longtemps concertée, que se léguaient de génération en génération le mécontentement des peuples et le désir incessant de ressaisir une nationalité pour toujours enlevée.

Rien, en effet, de plus manifeste dans tous ces événements que la tentative persévérante des Égyptiens de se soustraire à la domination du grand empire; on est étonné, après tant d'efforts successivement essayés, de voir l'exécution de ce plan ajournée à plus d'un siècle encore, tant était grande et longue dans son action cette influence passive des mœurs orientales. Pour arracher enfin l'Égypte à Constantinople d'une manière irrévocable, il fallait une révolution complète dans ces contrées elles-mêmes, c'est-à-dire que le peuple le plus belliqueux qu'elles eussent jamais produit, sortît de ses déserts, pour envahir par ses armes et ses croyances une partie du monde entier.

Au sixième siècle, siècle de Justinien, le gouvernement de l'Égypte, devenu en quelque sorte précaire, ne fut plus dirigé que par des lois impuissantes ou de fausses mesures de circonstance, dictées soit par les intrigues de cour, soit par la rapacité des gouverneurs auxquels la province égyptienne était jetée en proie.

Enfin, dans le septième siècle, qui commence par le règne de Phocas, et se termine, pour la domination impériale en Égypte, au règne d'Héraclius son successeur, on ne retrouve plus en Égypte, comme dans toutes les autres provinces de l'empire, qu'un gouvernement épuisé, sans force pour le présent, sans prévoyance et sans ressources pour l'avenir, flottant au gré des intrigues, des cabales et des factions; forcé, en un mot, de recourir lui-même à des moyens qui devaient accélérer sa perte.

Précisons davantage l'état de l'empire de Constantinople et celui de l'Égypte en particulier, à l'époque où cette antique contrée changea son titre de province romaine pour celui de province du vaste empire des khalyfes.

Les contemporains de ce grand événement, et les historiens postérieurs, copiant les rapports intéressés des premiers, ont accusé de révolte et de désertion les peuples de l'Égypte, se soumettant volontiers aux Arabes; de trahison et presque d'apostasie, les personnages influents de la nation cophte qui coopérèrent à cette soumission. Peut-être, en examinant impartialement et pesant mûrement les motifs présents et les causes éloignées qui amenèrent cette séparation spontanée du tronc de l'ancien empire romain, la jugera-t-on l'effet nécessaire qui devait résulter de l'état des choses et des esprits; peut-être alors accusera-t-on de cette scission, non les peuples qui l'ont opérée, mais les gouvernants eux-mêmes, dont elle a blessé les intérêts, mais qui l'avaient de longue main préparée par leurs fautes politiques, leur mauvaise administration et leurs vexations intolérables.

Survivant au trône d'Occident, déjà anéanti par les hordes des Ostrogoths, des Huns, des Alains et des Lombards, l'empire d'Orient, qui avait conservé le titre d'*empire romain*, avait vu régner à Constantinople quelques empereurs qui ne furent pas tout à fait sans gloire : entre autres Justinien, dont les généraux, Narsès en Italie, et Bélisaire en Afrique, firent respecter les aigles romaines aux barbares, et leur arrachèrent quelques-unes des provinces qu'ils avaient envahies.

Mais déjà s'ébranlaient les hordes de la haute Asie septentrionale, s'apprêtant à fondre sur les provinces qu'arrose le Danube : les Perses menaçaient les frontières orientales de l'empire ; les peuplades de la Mauritanie, moins domptées qu'irritées par la défaite de leur roi



Inscription de la Mosquée de Touloun en Koufique ancien

Gélimer, n'attendaient qu'une occasion pour secouer le joug imposé par les légions impériales, et, du haut de l'Atlas, elles offraient un aspect hostile aux établissements romains disséminés sur la côte.

Au milieu de ces symptômes alarmants, les paisibles successeurs de Justinien, entourés de flatteurs et de vils favoris, semblaient ignorer complétement l'apparition des météores destructeurs qui venaient leur annoncer une catastrophe imminente.

Livrés à toute l'incurie de la mollesse imprévoyante, enfermés dans leurs palais délicieux du Bosphore, ils n'en sortaient que pour présider des conciles tumultueux, ou pour assister aux frivoles jeux du cirque.

La grande affaire de l'empire, les seules préoccupations des habitants de Constantinople, des courtisans, des ministres, de l'empereur lui-même, c'étaient le triomphe du parti *bleu* sur le parti *vert*, les querelles et les intrigues intérieures de la cour, les discussions interminables d'une théologie inintelligible; et, quand les armes des envahisseurs de l'empire étincelaient déjà autour de Constantinople, ces empereurs efféminés et ascétiques ne signalaient leur puissance qu'en signant des rescripts contre les ariens ou contre les catholiques, suivant l'influence que l'un des deux partis obtenait auprès d'eux par ses intrigues.

Cependant, des frontières de la Chine accouraient déjà ces peuplades turques, qui, après avoir inondé l'Asie entière et les rives du Pont-Euxin, devaient quelques siècles plus tard renverser l'empire de la croix, et faire leur capitale de la ville de *Constantin*.

Mais un fléau plus imminent menaçait le cœur même de l'empire d'Occident. *Mahomet* venait de paraître (1), et préparant une révolution dont les effets se font encore sentir dans presque toutes les contrées de l'ancien monde, jetait déjà chez les Arabes les fondements d'un empire, qui devait devenir plus vaste que l'empire romain, et s'étendre des rives de l'Océan Atlantique aux extrémités de la mer des Indes, des rochers brûlants de l'Éthiopie aux plateaux glacés de la Tartarie.

L'Arabie faisait, comme la Syrie, la Palestine et l'Égypte, partie de l'empire d'Orient; mais tandis que la Syrie et la Palestine se peuplaient de colonies romaines et grecques, tandis que l'Égypte entièrement conquise avait vu les légions romaines la parcourir jusqu'aux dernières cataractes, et établir leurs postes militaires le long du Nil, ainsi que dans toutes les villes importantes, l'Arabie était plutôt contenue qu'assujettie : les Romains, sous les Césars, n'avaient pu pénétrer dans l'intérieur, et s'étaient bornés à occuper les villes frontières avec quelques postes maritimes. Leurs garnisons ne réussissaient qu'à prélever quelques impositions souvent refusées, quelquefois arrachées par la violence; mais elles n'auraient osé pénétrer dans l'intérieur du pays indompté sans être certaines d'une perte inévitable. Retranchées au milieu de leurs sables et de leurs rochers, les tribus arabes vivaient indépendantes, isolées, sous le gouvernement de chefs, tantôt électifs et tantôt héréditaires (1), livrés entre eux à des guerres continuelles, mais se réunissant et se secourant fraternellement au moindre signe d'attaque des Romains.

Cette possession précaire fut loin d'acquérir quelque intensité sous les faibles successeurs de Théodose, et l'autorité nominale des empereurs d'Orient avait même cessé d'exister en Arabie, d'où les dissensions intérieures de l'empire avaient fait rappeler les garnisons militaires.

L'état religieux de cette contrée était aussi peu homogène que son état politique : parmi les nombreuses tribus qui composaient la nation arabe, les unes adoraient encore les idoles, objets du culte de leurs ancêtres (2); d'autres avaient conservé le système religieux des Sabéens, et reconnaissaient pour divinités le soleil ou la lune, ou quelques-unes

(1) MAHOMET (*Mohhammed*) naquit à la Mekke vers l'an 569 de l'ère chrétienne. Il appartenait par sa naissance à la tribu des *Koreychites*.

(1) Dès l'époque la plus reculée, les parties habitables de l'Arabie étaient partagées entre différentes familles de petits princes, dont le gouvernement était tout à fait patriarcal. L'histoire, ou plutôt les traditions postérieures des Arabes, ne nous donnent que la liste de leurs noms, sans aucune chronologie précise, et accompagnée de quelques anecdotes souvent très-fabuleuses.

(2) La tribu de *Thaqyf* était idolâtre.

des nombreuses constellations de leur ciel (1). Quelques tribus professaient le judaïsme (2) : chez un petit nombre le christianisme avait trouvé des prosélytes.

Au milieu de ces éléments discords, de ce chaos de populations se heurtant l'une l'autre, un homme apparut, destiné à changer de face son pays natal et à lui donner la plus formidable influence, non-seulement sur les contrées environnantes, mais encore sur les régions les plus éloignées, dont les noms mêmes étaient alors presque entièrement inconnus aux Arabes.

Son but était de réunir en un faisceau les populations divisées de l'Arabie, de les soustraire aux ferments de discorde et de haine qu'y faisaient naître les différences de religions et de croyances, d'éteindre et de faire converger en un sentiment commun d'esprit national, toutes ces inimitiés particulières qui déchiraient sa patrie, de peuplades à peuplades, de tribus à tribus, de familles à familles, de guerriers à guerriers; de former de tous ces éléments hétérogènes, un tout compacte et lié, qui pût à la fois entre ses mains résister à l'attaque étrangère, ou prendre l'agressive à son tour.

Ses moyens furent, une religion nouvelle, l'abolition de l'idolâtrie et du polythéisme, le dogme de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses dans une autre vie; dogmes qu'il proclamait au nom du ciel, comme ayant été révélés par l'ange Gabriel, pour le bien de tous, à lui seul, prophète et apôtre chargé d'en établir et d'en propager la croyance.

Tels furent le plan et les moyens qu'osa concevoir un homme illettré, mais profond dans ses pensées, hardi et inébranlable dans ses desseins.

Cet homme était MAHOMET, fils d'*Abd-Allah* (1).

L'épée de ses partisans lui conquit de nombreux prosélytes; mais ses premiers disciples lui furent donnés par la persuasion et par l'éloquence, et la persécution se chargea d'en augmenter le nombre.

Son *Koran* (2), ce premier et véritablement seul instrument de sa puissance, fut alors, et est encore à présent, regardé unanimement par les Orientaux comme un chef-d'œuvre et de style et de poésie; les Arabes prétendent même qu'il n'existe dans leur langue aucun ouvrage mieux écrit; et nous ne pouvons douter que le fils d'*Abd-Allah* fut redevable de la plupart de ses étonnants succès, moins aux glaives de ses prosélytes, qu'aux cent quatorze *sourates* ou chapitres qu'il sut faire successivement descendre du ciel, pendant vingt-trois ans, suivant les circonstances, pour électriser à propos les esprits grossiers de ses compatriotes.

Le Koran, comme la Bible, l'Évangile, et les Vèdes de l'Inde, renferme des préceptes d'une morale pure; mais ils y sont entremêlés de fictions assez ridicules, sur lesquelles la philosophie ne pourrait jeter qu'un regard de pitié, si elle ne considérait en même temps que c'est justement ce mélange combiné de vérités et de rêveries qui assura les triomphes de *l'apôtre de Dieu* (3), dont la politique, éclairée par l'étude du cœur humain et par la connaissance du caractère de ses contemporains, vit bien qu'il fallait parler le langage obscur et inintelligible des prophètes à ceux qui se montraient sourds à sa voix, lorsque, leur prêchant des vérités trop simples pour eux, il leur criait :

« N'adorez que le moteur suprême de
« cet univers. Sa toute-puissance a créé
« tous les êtres (4), et sa bonté a pré-
« paré pour conserver leur existence,
« tout ce qui est sur la terre (5). »

(1) *Abou-l-Faradj* nous apprend que les tribus diverses des Arabes adoraient quelqu'un des astres, soit fixes, soit planétaires.

La tribu de *Hemyar* adorait le soleil; celle de *Kenânéh*, la lune; celle de *Mysam*, l'œil du Taureau (*Aldebaran*); celles de *Lakham* et de *Djedâm*, Jupiter (*él Mechtery*) : l'étoile de Canope (*Sohayl*) recevait un culte chez les descendants de *Tây*; Syrius (*él-Charâ él-Ousbour*), chez les *Beny-Qays*; Mercure (*Attâred*) chez les *Beny-Assad*, ou *Assadites*, etc.

(2) Le judaïsme était professé dans la tribu des *Beny-Naddyr*, à *Khaybar*, etc.

(1) *Mohhammed êbn-Abd-Allah* : il fut surnommé *Abou-l-Qassem*, du nom d'un fils qui mourut avant lui.

(2) Le mot *Koran*, ou *Qorân*, signifie le *livre par excellence*, comme les mots *Migra* des Hébreux, et τὰ Βιβλία des Grecs.

(3) *Resoul-Allah*.

(4) Koran, sourate II, ỳ 51. — Sourate LXIV, ỳ 1.

(5) Sourate II, ỳ 22, 29.

« Il répand également ses bienfaits sur « le fidèle et sur l'infidèle (1). »

« Ce Dieu est unique, éternel, sans « égal, sans associé; il n'est ni père ni « fils d'aucun être (2). »

« L'homme de tous les cultes, soit « musulman, soit juif, soit chrétien, « soit sabéen, lui est agréable, et lui « paraît digne de ses récompenses, lors- « qu'il est juste, vertueux, et qu'il prati- « que la bienfaisance (3). »

Le style du Koran est différent, suivant les divers objets qu'il traite; tantôt, s'il dépeint le bonheur destiné aux fidèles, c'est une richesse d'images, une magnificence d'expressions qui éblouit par sa variété; tantôt, s'il s'adresse aux ennemis de l'islamisme, c'est un feu terrible qui embrase, un foudre qui pulvérise tous les obstacles.

Du reste, il se ressent du génie de sa langue; ses phrases pourraient peut-être nous sembler un peu trop brusquement coupées, trop dépourvues de transitions. Il est rempli de métaphores que nous pourrions trouver outrées, hyperboliques, et qui ne sont que hardies pour les Arabes.

Mais il est réellement sublime lorsqu'il parle de la Divinité, lorsqu'il l'invoque, lorsqu'il lui adresse des prières, toujours exprimées d'une manière noble et éloignée de toute affectation superstitieuse ou mystique.

Tel fut le nouveau prophète, telle fut la nouvelle religion : quoiqu'elle prétendît n'être autre chose que le rétablissement de l'ancien culte du patriarche Abraham, père des Arabes, et qu'en conséquence elle eût consacré avec adresse l'adoption d'anciennes pratiques religieuses établies en Arabie depuis un temps immémorial, telles que le culte de la *Kaabah* et le pèlerinage annuel de la Mekke, elle trouva d'abord, et dans la famille même de Mahomet, de violents contradicteurs.

Mais bientôt de ses plus fougueux adversaires il parvint à faire ses plus zélés prosélytes.

Chassé de la Mekke, sa patrie, par la tribu des *Koreychites* (4), sa propre tribu, réfugié à Médine, il y date de sa fuite la nouvelle ère (1) de sa destinée désormais victorieuse; il affronte les dangers, les obstacles, les revers; il prélude par la victoire de *Bedr* à de nouvelles victoires, et se fait ramener triomphant dans les murs de la *ville sacrée*, par ceux mêmes qui l'avaient proscrit et expulsé, convertis à sa foi, et devenus ses plus ardents sectateurs. Dès lors des succès non interrompus signalèrent le reste de sa vie et de son apostolat; soit crainte de ses armes, soit persuasion, toutes les tribus de *l'Hedjâz* (2), de *l'Yemen* (3) et du reste de l'Arabie, vinrent successivement se ranger sous l'étendard de l'islamisme.

La presqu'île entière ne forma bientôt plus qu'un seul peuple, sous une même foi et sous un même chef; revêtu de la double puissance spirituelle et temporelle, Mahomet avait atteint son premier but. Peut-être allait-il, donnant un nouvel essor à ses projets gigantesques, lancer contre les contrées environnantes cette force puissante qu'il s'était créée par son génie; déjà ses troupes victorieuses avaient franchi les frontières de la Syrie : la mort l'arrêta, l'an 11 de l'hégire (4), (632 de l'ère chrétienne), à l'âge de soixante-trois ans, dans son admirable

(1) S. LXIV, ỳ 2, 18.
(2) Sourate CXII.
(3) Sourate II, ỳ. 61 — Sourate IX, ỳ 12.
(4) La tribu des *Koreychites* (*Beny-Qoreych*), la plus noble de celles qui s'étaient fixées en Arabie, prétendait descendre directement d'Ismaël, fils du patriarche Abraham; leur dialecte, que parlait Mahomet et dont il a fait usage dans ses écrits, passait pour le langage le plus pur de toute l'Arabie.

(1) On sait que l'ère des musulmans est nommée *Hégire* et date de la célèbre fuite de Mahomet à Médine, nommée alors *Yathreb*, et qui prit à cette époque le nom de *Medynèh* (Ville par excellence) ou de *Medynet êl-Naby* (Ville du Prophète). Le mot hégire (*Hegirèh*) signifie *fuite*, en arabe, et l'époque de cette ère a commencé le jeudi 16 juillet 622 de l'ère chrétienne, correspondant au 21 du mois cophte *Abyb*, l'an 934 de l'ère d'Alexandre.

(2) L'*Hedjâz* est la partie de l'Arabie où se trouvent les deux célèbres villes de la Mekke et de Médine.

(3) L'*Yemen*, dont le nom signifie *le pays de droite*, par opposition à la Syrie dont le nom (*Châm*) signifie *pays de gauche*, est la plus grande et la plus riche des trois parties qui divisent et composent la péninsule arabique : elle forme avec le pays de *Haddramout* la portion de l'Arabie que les anciens ont connue sous le nom d'Arabie Heureuse (*Arabia Felix*), et sa ville capitale a porté le nom d'*Yemen*. Plusieurs auteurs arabes ont écrit l'histoire particulière de cette contrée.

(4) Le lundi 12 du mois de *Raby-êl-âouel*; suivant *Abou-l-Faradj*, le 28 du mois de *Safar*.

carrière. Victime de basses jalousies et de mystérieuses intrigues, il périt à Médine (1), par le poison, genre de mort dont semblent particulièrement menacés ces génies transcendants, qui, géants au milieu de pygmées, s'élèvent au-dessus de leur siècle, le devancent sans en être compris ni appréciés, et ne recueillent que l'inimitié cachée, la trahison et l'ingratitude, là où ils auraient droit à des apothéoses.

Cependant l'étoile de l'islamisme ne pâlit pas à la mort de son illustre fondateur : *Abou-Beker* (2), beau-père et parent du Prophète (3), dépositaire de ses doctrines, de ses pensées et de ses vastes desseins, recueillit son héritage à Médine, alors capitale du nouvel empire (4); appelé par les vœux unanimes des musulmans à remplacer leur chef suprême et leur souverain pontife, Abou-Beker sembla moins se regarder comme son successeur que comme son fondé de pouvoir et son exécuteur testamentaire.

Il ne prit en effet que le titre modeste de *lieutenant de l'Apôtre de Dieu* (*Khalyféh* (5) *Resoul Allah*), n'osant prendre le titre *de lieutenant de Dieu*, (*Khalyfét Allah*) qu'avait porté le Prophète, et que les successeurs d'Abou-Beker, moins scrupuleux que lui, ne craignirent pas de s'attribuer par la suite.

Abou-Beker régna seulement deux ans trois mois et neuf jours; mais il sut mériter l'amour des musulmans, qui lui décernèrent le surnom d'*él-Sadyq* (le Juste). Pendant son court règne, les forces de l'islamisme s'étaient accrues : d'un côté, la Perse était vivement attaquée; de l'autre, presque toute la Syrie et la Palestine avaient été enlevées aux empereurs de Constantinople, et l'étendard du Prophète flottait vainqueur sur les remparts de Gazzah et sur ses dépendances, menaçant déjà l'Égypte, vers laquelle il ne devait pas tarder à s'élancer.

Abou-Beker mourut de phthisie, à l'âge de soixante-trois ans, le vendredi 23 du mois de *Gemâdy-él-âkher*, de l'an 13 de l'hégire (1). Le même jour, les musulmans élurent pour son successeur un autre parent du Prophète (2), *Omar*, fils de *Khettâb* (3), qu'Abou-Beker mourant avait désigné à leur choix.

Aussi modeste que son prédécesseur, le nouveau khalyfe ne voulut d'abord prendre d'autre titre que celui de *lieutenant du lieutenant du prophète de Dieu* (4). Ce titre parut trop long, et on le remplaça par celui de *Prince des fidèles* (5), dont Omar fut le premier décoré et qui fut désormais décerné aux khalyfes.

Omar conduisit les armées des musulmans à de nouvelles victoires; tandis qu'il attaquait avec succès en Perse (7) le puis-

(1) Mahomet fut enterré à Médine, et l'on y voit encore son tombeau, que visitent presque tous les pèlerins à leur retour de la Mekke.

(2) Surnommé *el Sadyq* (le Juste) : il fut inauguré au trône du khalyfat le jour même de la mort du Prophète.

(3) *Abou-Beker* descendait de *Kaab*, septième aïeul de Mahomet : voici, suivant él-Makyn, sa généalogie depuis ce chef commun de leurs deux branches : Kaab. — Omar — Amer — Otmân — Abou-Qahaffah — Abd-allah-Abou-Beker; il eut lui-même également d'abord pour nom Abdallah, et ne prit le nom d'*Abou-Beker* (père de la jeune vierge) que lorsqu'il devint beau-père du Prophète.

(4) Nous avons vu ci-dessus que le nom de Médine (*Medynéh*) ne signifie proprement que *la ville*. Ce genre de métonymie a été employé par tous les peuples pour désigner leurs capitales : chez les Romains, Rome était nommée *Urbs* (*la ville*), comme Constantinople Πόλις chez les Grecs du Bas-Empire, et Athènes Ἄστυ (la citadelle) chez les peuples de l'Attique. Le nom de Thèbes (Θηβαι), l'ancienne capitale de l'Égypte, n'est autre chose que le mot égyptien *Th-Baki* (la ville).

(5) Le mot arabe *khalyfeh*, dont nous avons fait celui de khalyfe, signifie littéralement *lieutenant*, *vicaire*, *successeur*, et vient de la racine arabe *khalaf*, qui signifie *remplacer*, *venir après*, *succéder*. Ce nom a été le titre de la dignité souveraine, qui chez les musulmans comprenait à la fois un pouvoir absolu et une autorité entièrement indépendante sur tout ce qui regardait la religion et le gouvernement politique et militaire.

(1) Cette année a commencé le lundi 6 mars de l'an 634 de l'ère chrétienne.

(2) *Kaab*, septième aïeul de Mahomet, était également le septième aïeul d'Omar. Voici la généalogie entre Omar et lui : Kaab — Ady — Raouah — Qart — Ryah — Abd-el-Azyz — Noqayl — el-Khettâb — Omar.

(3) *Omar* fut surnommé *Abou-Hafs*, et reçut de Mahomet le titre de *Fârouq* (le diviseur), c'est-à-dire, suivant la tradition, « celui qui sait distin« guer le vrai du faux, le juste de l'injuste et le « croyant de l'infidèle. » Ce fut ce prince qui, l'an 15 de l'hégire (636 de l'ère chrétienne) jeta les fondements de la ville de Basrah à l'embouchure du Tigre, et la construction de cette nouvelle ville fut achevée en trois ans.

(4) *Khalyféh khalyféh Résoul Allah.*

(5) *Emyr él-moumenyn* : c'est de ce titre souvent traduit par *Commandeur des croyants*, que nos historiens du moyen âge ont fait le nom corrompu de *Miramolin* : comme du titre de *Soultân* ils ont fait celui de *Soudan*.

(6) Il s'était rendu maître de la ville royale

sant empire des Sassanides, et renversait de son trône *Yezdedjerd*, dernier roi de cette antique famille (1), ses généraux, *Abou-Obeydah*, *Amrou ben él-Aâs*, *Serdjyl*, *Saad*, achevaient de soumettre par la force ou par des capitulations toute la partie de la Syrie qui jusqu'alors avait résisté à leurs armes. Kennesseryn, Basan, Émesse, Damas avaient ouvert leurs portes, et Jérusalem, pressée vivement par Amrou et Serdjyl, abandonnée par Constantinople, réduite sans secours aux extrémités les plus cruelles, heureuse après une longue et sanglante défense d'obtenir une capitulation modérée, Jérusalem, la ville appellée *sainte* à la fois par les chrétiens et par les musulmans (2), reconnut enfin ces derniers pour maîtres; la Croix s'humilia devant le Koran, et l'église de la *Résurrection*, élevée par l'empereur Constantin le Grand, fut convertie en mosquée.

Omar était devenu maître de la Syrie entière: il la tenait occupée par une vaillante armée, dont un fanatisme exalté et l'orgueil d'une suite non interrompue de victoires doublaient encore les forces et le courage; les peuples de Syrie, opprimés, presque abandonnés à eux-mêmes par les empereurs grecs, et ne connaissant leurs maîtres de Constantinople que par leurs exactions et leur tyrannie, n'avaient pas opposé une longue résistance à leurs vainqueurs; ils supportaient avec facilité une nouvelle domination, qui, malgré la différence des religions, n'avait pas empiré leur sort et l'avait même amélioré sous quelques rapports. Tout annonçait qu'aucun effort ne serait tenté par eux pour se soustraire à l'obéissance des musulmans: les victoires remportées en Perse ôtaient toute crainte d attaque de ce côté: rien ne pouvait donc plus arrêter l'exécution des projets formés depuis longtemps par Omar sur cette belle Égypte, convoitée par les armées arabes, et vers laquelle la conquête de la Syrie semblait n'avoir voulu que frayer un passage.

A peine *Amrou-ben-él-Aâs*, l'un de ses généraux en Syrie, eut-il établi l'autorité musulmane à Ramléh, à Djaynah et à Jérusalem, qu'il reçut l'ordre de se préparer à entrer en Égypte.

Cette province, ainsi que tout le reste de l'empire des Césars, était alors entre les mains d'Héraclius, treizième successeur d'Arcadius. Depuis vingt-neuf ans assis sur le trône du grand Constantin, Héraclius, avait la première année de son règne (1), montré quelque mérite et quelque énergie. D'abord simple gouverneur d'Afrique, il avait arraché les rênes de l'empire à l'usurpateur Phocas, meurtrier de l'empereur Maurice (2), et s'était vu appelé par les vœux unanimes à remplacer un tyran que poursuivait l'exécration générale; mais bientôt il s'était endormi dans l'oisiveté et dans la mollesse. Le bruit des conquêtes de *Khosroës II*, le fléau de l'Orient, le réveilla tout à coup de la torpeur où il avait langui plusieurs années.

A son avénement il avait trouvé la guerre engagée avec Khosroës II, roi de Perse; déja maître depuis plusieurs années de l'Arménie, de la Cappadoce, de la Galatie et de la Paphlagonie, Khosroës avait joint à ses conquêtes Apamée, *Haleb* (Alep), Kennesseryn, *Roha* (Édesse), et Damas, poursuivant vivement ses desseins d'invasion sur le reste de la Syrie. Héraclius avait cherché à terminer ces sanglants débats par un arrangement pacifique; Khosroës avait refusé avec insolence, s'était jeté avec une armée formidable dans la Syrie, déjà dévastée par les incursions des Arabes, l'avait ravagée et incendiée à son tour: Antioche,

de *Madayn* et des richesses immenses qu'elle renfermait.

(1) Ce malheureux prince était fils de *Chahrydr*, petit-fils de *Khosrou-Pervyz*, et arrière-petit-fils de *Hormouz*.

(2) Le nom de *Jérusalem* n'est pas employé par les Arabes. Ils ne donnent à cette ville d'autre dénomination que celle d'*él-Qouds* (la Sainteté), d'*él-Moqaddes* (le Sanctuaire), et plus vulgairement encore de *Beyt él-Moqaddes* (Maison du Sanctuaire): ceux qui en sont natifs prennent le titre d'*él Moqaddessy*.

Jérusalem est depuis un temps immémorial tellement vénérée chez les Arabes, que Mahomet y fixa d'abord la première *kiblah* des musulmans, c'est-à-dire le point de l'horizon vers lequel ils se tournent en faisant leurs prières. Plus tard, Mahomet changea cette direction en celle de la Mekke, pour isoler encore davantage des Arabes juifs, les Arabes musulmans.

(1) L'an 610 de l'ère chrétienne.

(2) Héraclius fit trancher la tête à Phocas: « Quoi, lui dit-il, en l'envoyant au supplice, tu « n'avais usurpé l'empire que pour faire tant « de mal au peuple! » — « Gouverne-le mieux, » lui répondit Phocas; Héraclius ne se souvint pas longtemps de cette leçon.

à peine rétablie des désastres dont deux tremblements de terre (1) l'avaient affligée, se vit de nouveau ruinée par l'invasion des dévastateurs; Émesse, Césarée et Jérusalem (2) avaient été prises d'assaut et livrées au pillage; les églises avaient été brûlées, les prêtres massacrés, quatre-vingt-dix mille chrétiens vendus comme esclaves. Partout victorieuses, les troupes persanes s'étaient emparées d'Alexandrie (3) sans résistance; puis, traversant l'Égypte entière, avaient pénétré jusqu'en Nubie : tandis qu'une autre partie de leurs forces, longeant les côtes de Mauritanie, s'était emparée de la ville de Carthage, qui avait été mise à feu et à sang (4). Au lieu de prendre les armes pour secourir ses provinces, la cour de Constantinople se contenta d'envoyer de nouveaux ambassadeurs, qui furent chassés avec insulte du camp des Perses; enfin, l'île de Rhodes était tombée en leur pouvoir. Héraclius, indigné de tant d'outrages et réveillé de son honteux assoupissement, s'était mis à la tête de ses armées : retrouvant son ancien courage, il avait marché contre le roi de Perse, l'avait défait en plusieurs combats (5) et poursuivi jusque dans ses États, où l'armée grecque exerça de cruelles représailles; le roi barbare y avait trouvé en armes son fils aîné, le parricide *Syroës*, qui, montant par un crime sur un trône dont son père l'avait exclu, s'était hâté de conclure avec Héraclius vainqueur cette paix que Khosroes avait outrageusement rejetée.

(1) L'an 580 et l'an 587 de l'ère chrétienne.
(2) L'an 614 de l'ère chrétienne.
(3) L'an 615 de l'ère chrétienne.
(4) Cette prise de Carthage par Khosroës a été contestée par quelques savants, à l'opinion desquels je m'empresserais de déférer si ce fait n'était certifié par plus d'un témoignage incontestable, entre autres par les deux suivants :

« *Ou-fy ès-senéh êl-Khâmisséh li-Heraql, éftetah êl-Fars êl-Beyt êl-Moqaddes; ou-baad theldth senyn éftetahoû êl-Iskanderyéh, ou-ousseloû ila êl-Loubeh, ou-ghazzoû Karkhydounyéh, ou-éftetahou-hd.* »

« Et anno quinto Heraclii, ceperunt Persæ Domum-Sanctam (Hierosolymam); et post tres annos ceperunt Alexandriam, et pervenerunt usque ad Libyam, et oppugnarunt Carthaginem (Καρχηδῶν) et ceperunt eam. »
(ABOU-L-FARADJ, Hist. Dynast.)

A ce témoignage se joint celui de l'historien Màrino di Sanuti : voici ce que je lis dans le *Gesta Dei per Francos* : « *Ille* (*Cosroas*) *inefficaces remisit legatos* (*Heraclii*), *sequentique anno totam occupavit Ægyptum, Libyam, atque* CARTHAGINEM, *ubi Heraclius patricius fuerat, antequàm sumeret imperii diadema.* » Lib. III, part. II, cap. III, pag. 122.)
(5) De l'an 622 à 627 de l'ère chrétienne.

L'empire de Constantinople avait ainsi glorieusement conquis par les armes une paix, qui semblait un gage certain de prospérité; cette paix fut un signal de décadence et de dégénération.

Héraclius avait recouvré des mains de Syroës (1) le bois de la croix de Jésus-Christ, que Khosroës avait enlevé de l'église de Jérusalem avec les vases sacrés et d'autres riches dépouilles. Cette relique reconquise parut au dévot Héraclius le plus beau trophée de ses victoires. Une fête solennelle fut instituée dans tout l'empire pour célébrer cet important événement (2).

Le clergé de Constantinople et le patriarche Sergius jouaient naturellement un grand rôle dans ces cérémonies religieuses; ils en profitèrent pour accroître leur influence et circonvenir l'empereur, déjà disposé à les écouter aveuglément. On attribua à des miracles plus qu'aux armes impériales les victoires remportées sur les Perses; et dans sa superstitieuse reconnaissance, le faible Héraclius se soumit à l'intervention de la puissance religieuse dans tous les détails de son gouvernement; l'Église ne fut plus dans l'État, mais l'État dans l'Église : les disputes théologiques qui avaient agité l'empire d'Orient sous les règnes précédents se renouvelèrent : quoique le nestorianisme et l'eutychianisme eussent été proscrits par les prédécesseurs d'Héraclius, il crut devoir les attaquer de nouveau. On avait antérieurement établi dans diverses assemblées ecclésiastiques la réalité des deux natures en Jésus-Christ; sous Héraclius, on chercha à expliquer comment les deux natures ne composaient qu'une seule personne et n'avaient qu'une seule volonté.

L'explication inintelligible (3) qui en

(1) L'an 628 de l'ère chrétienne.
(2) Cette fête se célèbre encore, tant chez les Grecs que chez les catholiques romains, le 14 de septembre, sous le nom de *l'Exaltation de la Croix*.
(3) Voici cette explication : « La nature humaine, disaient les docteurs, est réellement distinguée de la nature divine; mais elle lui est tellement unie qu'elle n'a point d'action propre; le Verbe étant dans J. C. le seul principe actif, la volonté humaine est absolu-

fut donnée parut lever les difficultés des nestoriens et des eutychiens : Héraclius la regarda comme un moyen d'éteindre les restes de ces hérétiques, qui avaient résisté aux anathèmes des conciles et à la puissance des empereurs. Épris de cette idée, il assembla un concile, et rendit un édit qui faisait du monothélisme une règle de foi et une loi de l'empire; mais le nouvel édit, publié sous le titre d'*ecthèsis* (exposition de la foi), fut lui-même condamné comme hérétique l'année suivante, dans un concile, par le pape Jean IV. Héraclius, effrayé des censures romaines, désavoua son édit et en rejeta la composition sur le patriarche.

Voilà les grandes questions dont s'occupait le gouvernement de Constantinople, tandis que les Arabes s'emparaient successivement de toutes les villes de Syrie et s'avançaient à grands pas contre l'Égypte, la plus belle province de l'empire. Aucun renfort ne fut envoyé aux garnisons impériales, pour arrêter le déluge qui se débordait en Syrie : le vainqueur de Khosroës, devenu étranger à l'ancienne gloire qui avait éclairé quelques instants de son règne, désormais plutôt théologien controversiste que monarque, semblait ignorer ces désastres publics : renfermé lâchement au milieu des prêtres, ses favoris, et de ses livres ascétiques, il laissait envahir ses plus importantes provinces sans courir à leur secours; ne voyant d'ennemis de l'empire que dans ces hérétiques qu'il poursuivait avec acharnement, et contre lesquels seuls il avait réservé tout son courage et toute son activité.

Ces dissensions théologiques et l'appui que l'empereur donnait au parti dominant, avaient amené dans toutes les provinces de l'empire des vexations et des persécutions sans nombre contre les partisans des opinions vaincues; mais nulle part ces actes tyranniques n'avaient signalé plus de violence qu'en Égypte.

Cette province se trouvait, par le résultat des événements, partagée en deux populations bien différentes et bien distinctes, *les gouvernants* et *les gouvernés :* les premiers se composaient des Grecs affluant de Constantinople, tous revêtus d'emplois et de fonctions militaires ou administratives; leur nombre se grossissait encore des descendants des familles romaines qui s'étaient fixées en Égypte depuis l'époque des Césars, et on pourrait y joindre encore les descendants des Grecs qui antérieurement y avaient suivi les Ptolémées. La seconde classe comprenait les *Cophtes*, c'est-à-dire les descendants des anciens Égyptiens. Ces deux populations cohabitaient l'Égypte, juxtaposées, pour ainsi dire, mais aucunement mêlées, sans fusion et sans amalgame; et il est à remarquer que la même division infranchissable, et semblable à celle des castes de l'Inde, a toujours séparé, depuis la conquête des Arabes jusqu'à nos jours, *les vaincus* et *les vainqueurs*, d'une part les *Cophtes*, de l'autre les *Arabes* et plus tard les *Mamlouks*, puis les *Turks* depuis la conquête de Selym (1).

Aux Grecs nommés aussi *Melchites* (c'est-à-dire *royaux* ou *impériaux*), appartenaient toutes les fonctions, tous les pouvoirs, toutes les faveurs du gouvernement; aux *Cophtes*, nommés aussi *Jacobites*, le paiement des impôts, les avanies, les vexations oppressives. Les opinions religieuses suivaient la même division, et étaient séparées de même par une scission tranchée et complète. Les *Grecs impériaux* suivaient la religion que suivait l'empereur : tour à tour catholiques, ariens, monothélites, suivant que la cour de Constantinople embrassait une de ces croyances. Les *Cophtes*, et cette population était de beaucoup la plus considérable, opprimés qu'ils étaient par les *Grecs*, s'étaient naturellement jetés, par esprit d'opposition, dans les croyances des adversaires des *Grecs*, et la secte que proscrivait l'empereur était nécessairement celle qui régnait avec faveur dans toute l'Égypte; ainsi on avait vu les Cophtes, catholiques jusqu'à la révolte, avec Athanase, quand le patriarche d'Alexandrie et ses adhérents étaient en butte aux persécutions des empereurs ariens Constantin le jeune, Constance et Va-

« ment passive, comme un instrument dans les « mains d'un artiste. »

(1) Tout porte à croire qu'antérieurement encore la même division antipathique a existé entre les Macédoniens et les races pharaoniennes, comme jadis entre les Égyptiens eux-mêmes et les races juives implantées dans la vallée du Nil.

lens, adopter ensuite les doctrines de Nestorius et d'Eutychès, quand ces doctrines eurent les honneurs de la persécution impériale.

Le clergé d'Égypte était mi-parti entre ces deux opinions ennemies, suivant la naturalité de chacun des prêtres et des évêques; les Grecs de naissance ou d'origine étaient *Melchites*, les Cophtes, hérétiques comme leurs compatriotes. Les deux partis s'excommuniaient réciproquement, et les édits de l'empereur vinrent prêter force aux partisans de la religion de la cour.

Loin de ralentir leur zèle en voyant l'Égypte presque entière à punir, les persécuteurs impériaux n'avaient fait que redoubler de violence et de tyrannie. Les passions aigries par la résistance, les haines particulières, les intérêts de la cupidité et de la spoliation, les ambitions avides, le servilisme des gouvernants, tout avait concouru à augmenter dans les agents de l'autorité cette énergie vexatoire qu'ils appelaient *zèle pour la religion et l'État.*

Les actes de tyrannie, les dépositions des prêtres et des évêques dissidents, les incarcérations, les exils, les amendes, les confiscations, les fermetures d'églises, les pillages des monastères, les meurtres, les massacres des femmes et des enfants, se multiplièrent d'une manière intolérable; et, comme il arrive d'ordinaire, les rigueurs du gouvernement, sans lui ramener un seul partisan, ne servirent qu'à exaspérer ses anciens adversaires et à lui en créer de nouveaux.

Les choses en étaient venues au point qu'un seul sentiment animait la presque totalité des habitants de l'Égypte : une haine irréconciliable pour les persécuteurs de Constantinople et pour leurs agents tyranniques. Cette opinion hostile pour l'empereur avait fait en peu de temps de tels progrès, qu'un grand nombre des Grecs eux-mêmes s'étaient réunis d'opinion et d'affection aux Cophtes.

Pour chacun d'eux, Constantinople et sa cour étaient des ennemis dignes de l'exécration universelle; tout effort, soit intérieur, soit extérieur, ayant pour but d'arracher l'Égypte à la domination d'Héraclius, faisait appeler et accueillir ceux qui le tenteraient, quels qu'ils fussent, comme des amis et des libérateurs.

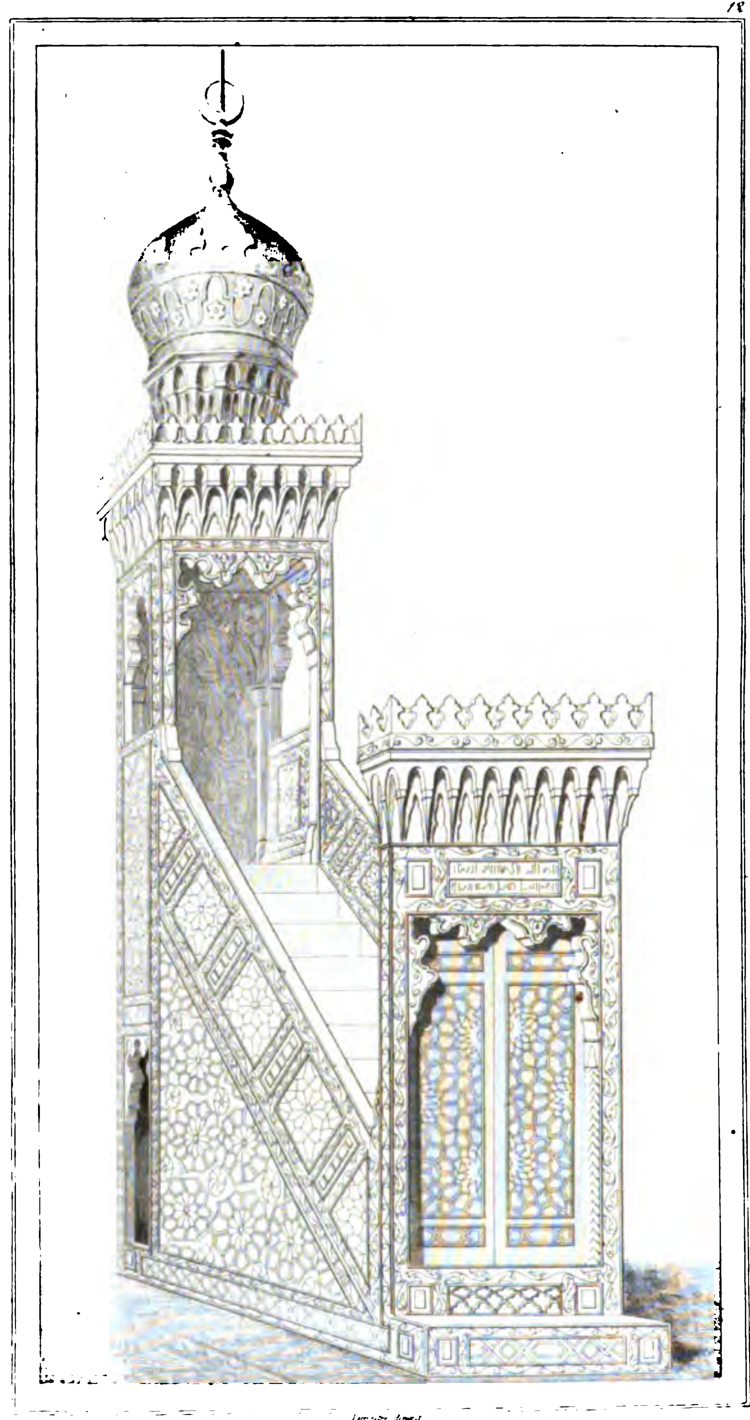
Telles étaient les dispositions de l'Égypte lorsque Amrou-ben-él-Aâs reçut d'Omar l'ordre d'en faire la conquête.

Cet ordre lui fut adressé de Médine, où le khalyfe était rentré après avoir complété la conquête de la Syrie.

Les motifs de cette agression ne manquaient pas à Omar; d'abord il pouvait alléguer les préceptes formels du Koran, qui ordonnent aux armées des croyants la guerre contre les infidèles, pour les forcer à devenir *croyants* à leur tour: à ce prétexte religieux, d'un si grand poids sur des esprits fanatiques, et qui sans doute avait dû exercer une puissante influence sur la détermination du chef des musulmans, se joignait naturellement un motif plus réel, et qui depuis fut franchement avoué par eux: les guerriers arabes, du sein de leurs sables arides et de leurs rochers déserts, n'avaient pu voir sans convoitise les belles plaines de l'Égypte, les rives si fertiles et si verdoyantes de son Nil, la richesse commerciale de ses villes et surtout d'Alexandrie, alors le bazar général du monde connu, où l'Occident venait échanger ses marchandises utiles contre les produits luxueux de l'Orient: eux aussi voulaient goûter à leur tour les jouissances de cette vie civilisée qui leur avait été jusqu'alors inconnue, et qu'ils avait déjà pu apprécier chez les peuples conquis de la Syrie: ils trouvaient juste d'enlever tout à coup par le sabre la possession de ces avantages à ceux qui, les ayant acquis peu à peu par leurs travaux et la succession des temps, étaient trop faibles et trop amollis pour les défendre avec énergie devant leurs terribles spoliateurs.

Du reste, en tous les temps, les conquérants manquèrent-ils jamais de prétextes pour justifier leurs entreprises les plus iniques? une apparence de droit politique sembla colorer l'agression injuste ordonnée par Omar.

Au premier bruit de l'entrée des troupes musulmanes en Syrie, Héraclius, oubliant les anciens lauriers du vainqueur de la Perse, avait abandonné presque sans défense les peuples de cette province aux nouveaux conquérants. Redoutant avec raison tout ce que pouvait avoir de dangereux pour l'Égypte un pareil voisinage, après avoir laissé quel-



Minbar (chaire) de la Mosquée du Sultan El-Moayed

ques garnisons assez faibles à Alexandrie, dans la forteresse de Babylone et dans quelques postes maritimes, il avait fait replier jusqu'à Syène (*Assouân*) tout le reste des troupes dont se composait la force militaire de ce gouvernement, et avait cru s'assurer suffisamment contre tout projet de conquête, en obtenant d'Omar la promesse que l'Égypte ne serait pas attaquée par les musulmans; pour obtenir cette garantie, il s'était soumis à payer au khalyfe un tribut annuel. Ce subside honteux n'avait pas été payé avec exactitude, et Omar, se croyant dégagé de sa promesse par l'inexécution de cet article fondamental du traité, annonçait qu'il venait saisir le gage sur lequel ce subside se trouvait hypothéqué.

Il paraît cependant que cette détermination n'était pas encore bien fixée, et qu'elle éprouva quelque hésitation; car Amrou, s'étant mis en marche aussitôt avec tout ce qu'il put rassembler de forces disponibles, reçut en route un nouveau message du khalyfe.

Amrou, se doutant bien que ces dépêches renfermaient un contre-ordre, refusa de les recevoir et d'en prendre connaissance sur le chemin, prétextant son respect pour le noble écrit du Prince des fidèles, et remettant leur ouverture au lendemain matin, où elles devaient être par lui lues cérémonieusement en présence de toute l'armée réunie, immédiatement après la prière de l'aurore.

En même temps il donna des ordres pour accélérer la marche, défendit de s'arrêter avant que le gros de l'armée fût arrivé à *Él-Arych*, et, s'entretenant avec les messagers sur les nouvelles de Médine, il sut adroitement en tirer des inductions, qui lui firent soupçonner que de nouveaux conseils avaient changé les intentions du khalyfe, et l'avaient détourné de l'expédition qu'il avait d'abord ordonnée : l'indiscrétion des messagers révéla même à Amrou le contenu textuel de la missive dont ils étaient porteurs, et dont ils avaient eu connaissance à Médine avant leur départ.

L'armée, arrivée dans la nuit à Él-Arych, comme Amrou l'avait prescrit, prit un court repos, et au lever de l'aurore, lorsque la première prière eut été solennellement prononcée, le général musulman se fit apporter les lettres du khalyfe, les baisa religieusement, les porta avec humilité à son front : puis il en fit lecture à haute voix devant les principaux chefs de ses troupes.

Voici quelle en était la teneur :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. »

« De la part du khalyfe Omar-ébn-él-Khettâb, à Amrou-ébn-él-Aâs, que le salut et la bénédiction du Dieu très-haut soient sur lui!

« Si, lorsque cet écrit te parviendra, tu te trouves encore sur les terres de la Syrie, ne poursuis pas ta marche vers l'Égypte; mais, s'il ne te parvient que lorsque tu auras atteint les frontières de l'Égypte, continue d'aller en avant à la grâce de Dieu. »

La lecture terminée, Amrou se tourna vers ceux qui l'entouraient; « Où sommes-nous? leur dit-il; Él-Arych dépend-il de la Syrie ou de l'Égypte? » Chacun s'empressa de répondre : « Nous sommes en Égypte; nous avons passé hier soir les colonnes de *Raphia*; Él-Arych fait partie de l'Égypte. »

— « En avant donc à la grâce de Dieu! » s'écria Amrou, Dieu et le khalyfe nous l'ordonnent. »

C'est ainsi qu'*Amrou-ben-él-Aâs* entra en Égypte, l'an 18 de l'hégire (1), à la tête d'une armée, d'abord peu considérable, mais qui avait le sentiment de sa force, la confiance de sa victoire, et qui chaque jour se grossissait de plus en plus des tribus nomades accourant de tous côtés pour prendre leur part à la riche proie qu'offrait cette belle contrée.

CHAPITRE II.

Invasion de l'Égypte. — Menf. — Babylone. — Mokoukos. — Traité des Cophtes avec les musulmans. — La tente d'Amrou. — Koum-Cheryk. — Maryout. — Siége d'Alexandrie. — Assauts. — Amrou est fait prisonnier. — Une ruse lui obtient la liberté. — Mort d'Héraclius. — Prise d'Alexandrie. — Lettre à Omar. — Amrou premier gouverneur de l'Égypte. — Fostatt. — Canal du Prince des fidèles. — Conquêtes en Mauritanie. — Othmân, troisième khalyfe. — Aly, quatrième khalyfe. — Gouverneurs de l'Égypte, Abd-Allah ben-Syd. — Mohammed ben Abou-Beker — Qays ben Saad. — Oustour-Melek.

Amrou, en réponse aux lettres du khalyfe, lui avait annoncé son entrée en

[1] Cette année a commencé le 12 janvier de l'an 639 de l'ère chrétienne.

Égypte, et lui avait demandé de nouveaux renforts. Omar s'était empressé de lui envoyer Zobéyr, fils d'Aouâm, avec quatre mille hommes d'élite.

L'armée musulmane, ainsi renforcée, traversa rapidement et sans trouver de résistance les provinces égyptiennes qui s'étendaient d'Él-Arych à l'ancienne *Menf*. *Menf*, faible reste de la splendide *Memphis*, jadis capitale de l'Égypte entière, avait conservé avec son nom la prétention au même titre; quoique la véritable capitale fût Alexandrie, ville entièrement grecque, de population, de mœurs et d'affections. Menf, presque entièrement peuplée d'Égyptiens natifs, avait vu avec regret son orgueilleuse rivale lui enlever successivement, non-seulement son influence politique et ses droits anciennement acquis, mais encore les dépouilles de ses plus beaux monuments : les marbres et les ornements dont étaient revêtus les édifices des Pharaons, les obélisques, les colonnes des palais et des temples, étaient arrachés, démolis avec violence et transportés à Alexandrie, pour embellir la ville favorite, la ville impériale. Aussi Menf se regardait comme une esclave, ou plutôt comme une reine injustement dépouillée, forcée de subir le joug et d'abandonner désormais à la ville sa sœur le trône où elle avait régné pendant tant de siècles. Une violente haine divisait les populations de ces deux villes, et cette haine fut encore envenimée par les querelles religieuses. Les Memphites étaient jacobites, les Alexandrins melchites, comme les habitants de Constantinople.

C'était de cette dernière ville qu'était venu le gouverneur d'Alexandrie, patrice de la cour impériale, nommé par Héraclius préfet de toute l'Égypte inférieure; l'Égypte du milieu, Menf et la forteresse de Babylone étaient sous les ordres d'un autre préfet, Mokoukos (1), Grec d'origine, mais né en Égypte, et que ses relations de famille et ses affections unissaient à la cause des Cophtes opprimés.

L'apparition d'Amrou fournissait l'occasion d'une scission entière avec Alexandrie et son gouvernement. Cette occasion fut saisie avec empressement. Mokoukos avait déjà eu quelques correspondances avec Mahomet (1) : depuis, il paraît qu'il les avait continuées à la cour des khalyfes. Les musulmans lui parurent, non des ennemis, mais des alliés, des libérateurs, qu'il fallait accueillir et non combattre.

En conséquence, dès qu'il vit les musulmans répandus autour de la ville s'apprêter à en faire le siége, il assembla les principaux de la nation cophte, et se réunit à eux pour faire un traité avec Amrou (2).

Par ce traité les Cophtes promettaient aux musulmans une soumission entière. De son côté, Amrou leur assurait la liberté religieuse, la sûreté personnelle, l'inviolabilité des propriétés, une justice exacte et impartiale pour tous; avantages dont les empereurs grecs avaient depuis longtemps dépouillé les habitants de l'Égypte. Amrou remplaça les vexations arbitraires et exorbitantes des préposés impériaux par la redevance fixe et annuelle d'un tribut modéré; il y ajouta seulement pour chaque habitant de l'Égypte l'obligation de loger et de nourrir pendant trois jours tout voyageur musulman.

Ces conditions parurent si favorables à toutes les populations des provinces, qu'elles se hâtèrent d'adhérer au traité, et de réclamer la protection des armées de l'islamisme, en acquittant d'avance le tribut qui avait été imposé.

L'unique redevance était d'un *dynar* (3) par tête. Les historiens arabes nous apprennent qu'en peu de jours douze millions de dynars furent versés; ce qui porte le revenu total à 180 millions environ de notre monnaie, et nous fait connaître d'une manière précise quelle était la population de l'Égypte à cette époque.

Cependant une partie de cette population refusa de se soumettre aux musulmans; elle était, il est vrai, peu considérable, car elle ne se composait que des Grecs et des agents du gouvernement impérial. Dès que l'acte de soumission des Cophtes leur fut connu, ils compri-

(1) Él-Makyn le nomme aussi *Él-Maqouqas*, et lui donne le titre de roi ou de vice-roi.

(1) Il lui avait envoyé en présent plusieurs jeunes esclaves égyptiennes, dont l'une, *Maryan*, fut admise au lit du Prophète.

(2) L'an 19 de l'hégire (640 de l'ère chrétienne).

(3) Environ quinze francs de notre monnaie. Le mot *dynar* est dérivé du mot latin *denarius*.

2

Lemaître direxit

Mosquée de Touloun.



rent bien què leur adhésion ne serait pas acceptée : alors, saisis de crainte à l'aspect des troupes victorieuses d'Amrou, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, et se réfugièrent soit à Alexandrie, soit dans la forteresse de Babylone, située sur la rive droite du Nil et au nord-est de Menf, dont elle était séparée par le fleuve.

Babylone était une ancienne forteresse, bâtie, dit-on, par les rois de Perse lorsqu'ils avaient été maîtres de l'Égypte. Elle tirait son nom d'une garnison de Babyloniens qui y avait été alors placée.

Assise sur l'une des croupes du mont Moqattam, elle commandait le fleuve par ses fortifications, et sa garnison nombreuse servait à contenir le pays.

Cependant elle fit peu de résistance. Amrou n'y trouva presque que ceux des Grecs fuyards qui n'avaient pu se jeter sur la route d'Alexandrie.

Mokoukos avait facilité à Amrou les moyens de s'en emparer presque sans coup férir. Voulant éviter une effusion de sang inutile et une défense qui ne pouvait avoir aucun succès, Mokoukos, en sa qualité de préfet, avait donné l'ordre à la garnison d'évacuer presque entièrement la citadelle et de se retrancher dans l'île de Raoudah, qui, par son étendue et son isolement au milieu des deux branches du fleuve, semblait devoir leur assurer un camp plus propre à une longue défense.

Les musulmans, après avoir pris possession de la forteresse presque vide, se jetèrent de tous les côtés dans l'île de Raoudah; les Grecs de la garnison furent facilement cernés et faits prisonniers.

Maître de Menf, de Babylone et de la partie la plus considérable de l'Égypte, Amrou songea à attaquer Alexandrie. Cette ville, bien fortifiée et remplie d'une nombreuse garnison, avait vu s'accroître le nombre de ses défenseurs par les Grecs qui de toute l'Égypte étaient accourus s'y réfugier.

Attaquable par le côté de terre seulement, ses communications avec la capitale de l'empire grec étaient facilitées par sa position maritime, qui la mettait à portée de recevoir sans obstacle tous les secours qu'Héraclius aurait voulu lui envoyer. Sa prise était donc importante; sans sa possession, celle de l'Égypte elle-même ne pouvait être que précaire et mal assurée.

Amrou ordonna le départ de son armée. Ici se place une anecdote singulière, qui pourrait paraître romanesque et controuvée, si une ville entière, existant encore de nos jours, n'était le monument irrécusable de la véracité des écrivains orientaux qui nous ont transmis cette historiette.

Au moment où, pour exécuter les ordres d'Amrou, on abattait toutes les tentes du camp placé entre le bord du Nil et la forteresse de Babylone, on vint rendre compte au général qu'une paire de colombes avait fait son nid sur le sommet de sa tente et que les petits paraissaient sur le point d'éclore. On demanda ses ordres pour abattre la tente et renverser le nid. « A Dieu ne « plaise, s'écria Amrou, qu'un musul« man refuse sa protection à aucun être « vivant, créature du Dieu très-haut, « qui se sera placée avec sécurité sous « l'ombre de son hospitalité : d'ailleurs « nous sommes encore dans le mois de « Moharrem, et dans ce mois sacré la « religion nous interdit tout acte de vio« lence (1) : qu'on respecte ces oiseaux « devenus mes hôtes, et qu'on laisse ma « tente sur pied jusqu'à mon retour d'A« lexandrie. »

La tente resta debout : au lieu d'être abattue, elle fut affermie contre tout accident; les oiseaux protégés élevèrent sans trouble leur naissante couvée, et nous ne tarderons pas à voir comment cet incident, si simple et si peu important en apparence, fut l'origine de la fondation d'une grande ville.

En se portant sur Alexandrie le long de la branche du Nil (2), les troupes d'Amrou ne trouvèrent quelque résistance que dans deux petites villes, où

(1) Le mois de *Moharrem* est le premier de l'année musulmane; son nom signifie *sacré*, *défendu*, *interdit*, parce que la guerre et tout acte de violence sont interdits pendant ce mois aux musulmans. Cette interdiction, qui s'étend à plusieurs autres mois, est un des moyens qu'employa Mahomet pour forcer à quelques périodes de trêve et de tranquillité les tribus arabes encore en proie à des haines sanguinaires et à des guerres intestines. C'est par le même motif que notre moyen âge avait établi ses *trêves de Dieu*.

(2) Maintenant la branche de Rosette. Autrefois elle portait les noms d'*Agathos-Dæmon* et de *Fluvius Canopicus*.

s'était jetée la grande masse des Grecs fugitifs devant lui. Ces deux places, qu'ils avaient fortifiées à la hâte, étaient celles de Koum-Cheryk (1) et de Maryout (2) : cette dernière était à l'occident d'Alexandrie et assurait ses communications avec les provinces grecques de la Mauritanie.

Koum-Cheryk et Maryout furent emportées de vive force, et l'armée musulmane arriva sous les murs d'Alexandrie : Amrou en forma aussitôt le siége; il était d'autant plus impatient de s'en rendre maître, qu'il venait d'apprendre qu'une peste furieuse, désolant la Syrie, y avait emporté vingt-cinq mille musulmans et parmi eux les plus illustres généraux de l'islamisme, tels que Serdjyl, son compagnon de gloire, à *Ramléh*, et à *Djaynah*, Yezyd, El-Fadl et Abou-Obeydah sous les ordres duquel il avait combattu en Syrie.

Cependant, malgré tous les efforts d'Amrou, le siége d'Alexandrie traînait en longueur, et durait déjà depuis plusieurs mois sans succès; les guerriers arabes, redoutables comme la foudre au milieu des plaines et dans les combats corps à corps, se heurtaient en vain contre des murailles solidement fortifiées, et défendues par des machines de guerre qui leur étaient inconnues (3).

L'an 19 de l'hégire (4) s'était déjà en partie écoulé dans des attaques sans résultats; enfin, Amrou ordonna un nouvel assaut qu'il voulut commander en personne. Il réussit d'abord à pénétrer à la tête de ses troupes dans l'intéri de la ville; mais bientôt les Gre réunissant leurs efforts, repoussère les assaillants, et Amrou resta ent leurs mains avec Mouslemeh be Mokhallad, son lieutenant, et Ouerdâ son affranchi.

Le patrice, gouverneur d'Alexandri les fit venir devant lui : « Vous êtes m « prisonniers, leur dit-il, apprene « moi ce que vous voulez de nous, « pour quel motif vous nous faites « guerre? » — Amrou lui répondit : « No « voulons, ou vous convertir à l'isl « misme, notre religion, ou vous so « mettre à nous payer tribut; et no « ne cesserons le combat que quand l « ordres de Dieu auront reçu leur e « tière exécution. »

Les Grecs ignoraient quels étaien leurs prisonniers; mais l'assurance i trépide, la fierté, le ton imposant décisif d'Amrou leur révélèrent quel était l'importance de la prise qu'il avaient faite.

Le patrice, se tournant vers ses so dats, leur dit en grec : « Cet homme « peut être qu'un des principaux che « des musulmans; qu'on lui coupe « tête. »

Mais Ouerdân connaissait la langu grecque : il avait entendu et compris l ordres du patrice; aussitôt, tirant Am rou avec rudesse, il lui donna un vio lent coup de poing; « Qu'est-ce, s'é « cria-t-il, et que signifient ces paroles « toi, l'un des moindres de notre a « mée, tu oses expliquer les intention « de tes chefs! tais-toi, et laisse parle « ceux qui sont au-dessus de toi. »

Cet acte d'un mépris simulé en im posa au patrice, qui, changeant d'opi nion sur le rang présumé d'Amrou, ré voqua son ordre de mort.

Alors Mouslemeh prit la parole « Notre général, dit-il, est prêt à se re « tirer; mais il voudrait établir un « conférence entre les principaux d « chaque armée, pour régler les condi « tions de son départ : renvoyez-nou « vers lui; nous lui ferons connaîtr « votre humanité à notre égard, e « cette considération n'influera pas pe « sur la détermination qu'il va prendre.

Le patrice se laissa persuader : i rendit la liberté à Amrou et à ses com

(1) Position assez forte sur la rive gauche de la branche de Rosette, dans une presqu'île resserrée entre le Nil et l'embouchure du canal nommé autrefois *Lycus Canalis*, appelé depuis *Khalyg él-Assarah* ou canal de *Bahirah*. L'armée française y campa le 27 messidor an VI (15 juillet 1798).

(2) L'ancienne *Mareotis* : elle avait donné son nom au lac qui ceignait au sud-ouest les remparts d'Alexandrie. Ce lac était entièrement desséché à l'arrivée des Français; mais il se remplit de nouveau en 1800, lorsque l'expédition anglaise, en coupant la digue du canal d'Alexandrie, eut fait inonder par les eaux de la mer une partie considérable de cette province.

(3) Ces machines étaient des espèces de balistes sur un grand modèle; les historiens arabes leur donnent le nom de *Manganyq*, formé probablement de l'altération du mot grec μηχανική, et dont nos historiens des croisades ont fait notre mot de *Mangonneaux*.

(4) Cette année a commencé le dimanche 2 janvier de l'an 640 de l'ère chrétienne.

pagnons (1). Échappé comme par miracle à un danger si imminent, Amrou de retour au milieu de ses soldats pressa le siége avec une vigueur nouvelle.

De leur côté les assiégés continuaient leur défense; mais, sourd à leurs instantes prières, Héraclius n'envoyait ni vaisseaux ni renforts à leur secours. Bientôt ils apprirent la mort de ce faible prince et les troubles dont elle fut suivie à Constantinople; la lâcheté qu'Héraclius avait montrée en abandonnant la Syrie et l'Égypte, les plus belles provinces de l'empire, à l'invasion musulmane, lui était devenue fatale : mécontents d'abord, puis indignés de ces pertes, les patrices et les principaux de sa cour conspirèrent contre Héraclius, qui mourut en proie au chagrin, au moment où il allait être dépouillé de la pourpre impériale.

Constantinople fut alors en proie aux dissensions civiles et aux combats sanglants des divers prétendants à l'empire; le fils d'Héraclius, Constantin-Héraclius, qui, sous le nom d'Héraclius II, ou de Constantin III, succéda à son père, avait péri après un règne de cent jours seulement, empoisonné par sa belle-mère Martine et par le patriarche de Constantinople, Pyrrhus. Il avait été remplacé par Héracléonas fils de Martine, puis, quelques mois après, par Constans II, fils de Constantin-Héraclius. On voyait à Constantinople trois empereurs à la fois, associés à l'empire par un accord monstrueux, mis dans une position mutuellement hostile, et chacun d'eux prêt à faire des cadavres de ses collègues les marches sanglantes du trône où il était impatient d'être seul assis (2).

Ces nouvelles abattirent le courage des Alexandrins, et leur firent comprendre qu'ils n'avaient plus aucun secours à espérer de Constantinople; dès lors, désespérant de leur salut par la voie des armes, une partie se réfugia sur les vaisseaux et gagna la haute mer; le reste des Grecs recourut à une négociation avec les musulmans et leur offrit la reddition de la ville.

Ainsi finit ce long et mémorable siége qui avait duré près de quatorze mois entiers, et qui avait coûté la vie à plus de vingt-trois mille musulmans.

Amrou êbn-êl-Aâs fit son entrée dans Alexandrie le premier vendredi du mois de Moharrem de l'an 20 (1) de l'hégire (22 décembre de l'an 640 de l'ère chrétienne), au moment même de la prière solennelle qu'il vint faire publiquement, au milieu de ses soldats, sur la grande place de la ville, consacrant par cet acte religieux sa nouvelle victoire et l'achèvement complet de la soumission de l'Égypte à l'islamisme.

Amrou fut émerveillé de sa conquête: il écrivit au khalyfe la lettre suivante :

« De la part d'*Amrou êbn-êl-Aâs*,
« au khalyfe *Omar êbn êl-Khettâb*,
« que le Dieu très-haut lui accorde son
« salut et ses faveurs les plus insignes! »

« J'ai conquis la Ville de l'Occident,
« et je ne pourrais énumérer tout ce
« que renferme son enceinte. »

« Elle contient quatre mille bains et
« douze mille vendeurs de légumes
« verts, quatre mille Juifs payant le
« tribut, quatre mille musiciens et ba-
« ladins, etc. »

Pendant son court séjour à Alexandrie, jaloux de se concilier l'affection des nouveaux sujets qu'il venait d'acquérir à l'empire des khalyfes, Amrou se plaisait à les accueillir avec bonté; lui-même recevait leurs réclamations et faisait droit à leurs demandes.

Cette habitude bienveillante, en lui faisant des amis de tous ceux qui l'approchaient, a été la première cause d'une perte irréparable pour le monde littéraire, et dont le reproche non mérité a plus d'une fois cherché à entacher la réputation du conquérant de l'Égypte: je veux parler de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Cette bibliothèque, renfermée dans

(1) *El-Makyn* rapporte qu'en retournant au camp des musulmans, Mouslemah disait à son général : « O Amrou, c'est le coup de poing « de Ouerdân qui a sauvé ta tête. »

(2) Après la mort violente de son frère consanguin Constantin-Héraclius, Héracléonas fut d'abord seul empereur sous la tutelle de sa mère, l'impératrice Martine; bientôt une émeute le contraignit d'associer a l'empire son frère David, surnommé Tibère, et son neveu Constans II, fils de Constantin-Héraclius. Las de cette triple tyrannie, le sénat fit arrêter Héracléonas et Martine : on coupa le nez au fils et la langue à la mère; puis ils finirent leurs jours en exil.

(1) Cette année de l'hégire a commencé le jeudi 21 décembre de l'an 640 de l'ère chrétienne.

un des palais qui avoisinaient le port, avait échappé à la connaissance des musulmans, soit que son asile leur fût resté ignoré, soit que ne devinant pas le prix inestimable des trésors scientifiques qu'elle recélait, ils n'eussent vu dans ces précieux manuscrits que des rouleaux de parchemin ou de papyrus, dont la valeur matérielle leur semblait trop modique pour s'en occuper.

Mais, parmi les habitants d'Alexandrie qui étaient si bien accueillis par Amrou, se trouvait un savant grec nommé Jean le Grammairien, sectateur de la secte jacobite et destitué par les persécuteurs. Depuis sa disgrâce, livré uniquement à l'étude, il avait été un des hôtes les plus assidus de la célèbre bibliothèque : croyant que ce riche dépôt, qui venait de changer de maître, ne tarderait pas à être dispersé, il voulut au moins en obtenir sa part; profitant donc de la bienveillance particulière que lui témoignait Amrou, qui semblait se plaire à ses conversations, il se hasarda à lui demander le don de quelques-uns de ces livres philosophiques, qu'il craignait tant de voir bientôt enlevés à ses doctes travaux.

Amrou accordait d'abord cette demande sans hésiter; mais Jean le Grammairien dans sa reconnaissance ayant insisté maladroitement sur l'extrême rareté de ces manuscrits antiques et sur leur valeur inappréciable, Amrou réfléchissant sur ces éclaircissements, craignit d'avoir outre-passé ses pouvoirs en accordant la demande du savant. « J'en « référerai au khalyfe, » lui dit-il; et, en effet, il en écrivit sur-le-champ à Omar, lui demandant ses ordres pour la bibliothèque entière.

La réponse du khalyfe ne se fit pas attendre. « Si les livres, écrivait-il, ne « contiennent que ce qui est dans *le livre de Dieu* (le Koran), il nous suffit et « ces livres sont inutiles : s'ils contien« nent quelque chose de contraire au « saint livre, ils sont pernicieux : dans « les deux cas, brûle-les. »

Amrou ne put qu'obéir : les livres de la bibliothèque, rassemblés avec tant de soins depuis tant de siècles, servirent pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie.

Les lettres du khalyfe à Amrou contenaient aussi des félicitations sur l'heureux succès de ses armes, et sa nomination comme premier gouverneur de l'Égypte conquise.

Désirant organiser son nouveau gouvernement, Amrou, après avoir laissé dans Alexandrie une garnison suffisante, donna l'ordre au reste de ses troupes de quitter le camp de cette ville pour venir occuper l'Égypte intérieure. « Où irons-« nous placer notre nouveau camp ? » se demandaient les soldats les uns aux autres; — « A la tente du général ! » s'écria-t-on de toutes parts, et l'armée vint en effet camper aux bords du Nil où Amrou avait ordonné de laisser sa tente plantée. Les soldats construisirent autour de cette tente, devenue leur centre de réunion, des cabanes temporaires, qui se changèrent bientôt en habitations plus solides et permanentes; les chefs y firent construire des maisons spacieuses, les généraux des palais. Cette agglomération de constructions devint bientôt une ville considérable, ville militaire, toute musulmane, qu'on nomma *Fostatt* pour conserver la mémoire de l'événement, si peu remarquable d'ailleurs, qui avait été la première origine de sa fondation (1).

Amrou êbn êl-Aâs résolut de faire de sa nouvelle ville la capitale de l'Égypte; ainsi, tout en conservant son nom de *Fostatt*, elle prit en même temps la dénomination de *Mesr*, titre affecté aux capitales de l'Égypte (2), et que *Menf* avait conservé jusqu'alors, malgré la concurrence d'Alexandrie.

Fostatt fut ceinte de remparts : Amrou y établit sa résidence, y forma divers établissements et se livra tout entier à l'organisation de la vaste province dont le gouvernement lui avait été confié par le khalyfe.

L'impôt personnel, impôt unique, avait été déterminé d'une manière fixe par les stipulations du traité de soumission conclu avec lui par les Cophtes; quelques redevances peu considérables y furent ajoutées sur les propriétés territoriales,

(1) Dans la langue arabe le mot *Fostatt* signifie *tente*.

(2) Le nom de *Mesr* ou *Masr* est le nom de l'Égypte elle-même, et dérive de *Mesraym*, fils de Khâm, et petit-fils de Noé. Il est à remarquer qu'en Orient le même nom désigne les pays et leurs capitales : ainsi le nom de *Chám* désigne également Damas et la Syrie entière, etc.

en faveur des villes saintes de la Mekke et de Médine, et pour subvenir à quelques frais d'administration locale. L'Égypte entière fut divisée en arrondissements provinciaux, dont chacun eut ses chefs et ses administrateurs séparés, pris parmi les Cophtes eux-mêmes et recevant leurs ordres directement de lui. Les terres qui avaient appartenu au gouvernement impérial de Constantinople, ainsi qu'aux Grecs qui avaient abandonné l'Égypte, ou qui avaient été tués dans la guerre contre les musulmans, furent déclarées domaines du nouveau gouvernement, ou réparties, à titre de fiefs et de récompenses, aux principaux officiers de l'armée. Tous ces domaines furent affermés à des cultivateurs cophtes, et les droits respectifs des nouveaux propriétaires ou usufruitiers et des fermiers exploitants, déterminés par des règlements précis et invariables. La population agricole connut ainsi, sous les musulmans, une sécurité et une aisance qui remplacèrent les vexations tyranniques et les avanies arbitraires des agents chrétiens du fisc de Constantinople; en effet, l'Égypte avait vu peu à peu disparaître devant la cupidité vénale de ces agents les bases de l'ancienne administration établies par la sagesse des antiques rois égyptiens, conservées soigneusement par les Ptolémées et par les premiers gouverneurs institués sous les Césars.

Les nilomètres d'*Éléphantine*, de *Koptos*, d'*Erment* (Hermonthis), d'*Éléthya* (1) et de *Menf* avaient cessé d'être les régulateurs des redevances annuelles; ce cadastre toujours ouvert à la consultation des administrés ne pouvait que déplaire à des administrateurs qui ne voulaient pas de contrôle. Ces monuments, abandonnés aux ravages du temps, étaient depuis longtemps en ruine; Amrou ordonna leur réparation, et les établit de nouveau comme bases fondamentales de l'évaluation du revenu des terres et de la proportion de leurs redevances annuelles. Ne trouvant pas même suffisant le nombre des nilomètres qui existaient encore, il ordonna qu'on en construisît en divers autres points de l'Égypte (2). Les crues proportionnelles du Nil purent ainsi être constatées, dans

(1) Maintenant *El-Qab*; en cophte *t-Khôbbi*.
(2) Voyez la planche n° 15.

toute la longueur de la vallée d'Égypte.

L'année qui suivit celle de la conquête, le Nil annonçait une crue favorable; mais les eaux étaient encore loin d'atteindre les seize coudées, premier terme de fertilité et d'abondance. Les Cophtes vinrent trouver Amrou (1) et lui dirent : « Prince, « il est pour notre Nil une loi établie par « l'usage; on doit s'y conformer, pour « que ses eaux parviennent au degré né« cessaire à l'irrigation des terres et à « leur fécondation. » — « Quelle est cette « loi? » dit Amrou : ils répondirent : « Le « treizième jour du mois cophte *Baounéh* « (7 juin) nous cherchons une jeune et « belle vierge; nous l'enlevons de force « à ses parents, nous la parons riche« ment des atours d'une fiancée, et nous « la précipitons dans le Nil, au lieu con« sacré pour cette cérémonie. » — « Ce « sacrifice, leur répondit Amrou, ne peut « plus avoir lieu sous l'islamisme. »

Cependant les mois de Baounéh, d'Abyb, de Mesory, de Tout, se passèrent, et le Nil restait stationnaire dans sa crue; l'effroi se répandit dans toute l'Égypte, et les habitants se préparaient déjà à abandonner leur patrie, qu'ils regardaient comme désormais vouée à la stérilité. Lorsque Amrou rendit compte de ces événements au khalyfe Omar, celui-ci lui envoya un billet en lui ordonnant de le jeter dans le fleuve. Amrou ouvrit ce billet et en prit lecture; il contenait ces mots adressés au Nil :

« Au nom du Dieu clément et miséri« cordieux, de la part d'Omar fils de « Khattab au Nil béni de l'Égypte.

« Si ton cours n'a jusqu'à present dé« pendu que de ta propre volonté, sus« pends-le; mais, s'il a dépendu des or« dres du Dieu très-haut, nous supplions « ce Dieu de lui donner sa crue com« plète. »

Amrou jeta dans le fleuve le billet, selon l'ordre du khalyfe, la veille de la fête de la Croix (2), c'est-à-dire le seizième jour du mois de Tout (3), et, s'il faut en

(1) Narration de *Ben-Ayâs*, dont je possède un très-beau manuscrit, rapporté d'Égypte : j'ai traduit textuellement son intéressant récit.
(2) *Eyd el-Salyb.*
(3) La fête de la Croix est le 14 septembre dans les trois premières années du cycle intercalaire des Cophtes, et le 15 septembre dans la quatrième année de ce cycle. Ce jour passe pour être le dernier de la crue du Nil.

croire les historiens orientaux qui racontent cet événement, dès la même nuit le Nil monta à la hauteur de seize coudées. Ce qui est certain, c'est que les registres du nilomètre, que j'ai vus, portent en cette année la crue totale à dix-sept coudées et trois quarts.

Le peuple d'Égypte, rassuré par cet heureux événement, crut le devoir aux mérites du khalyfe, et il abolit avec joie l'horrible usage, reste de l'ancien culte égyptien pour *le dieu Nil,* qui s'était conservé jusqu'alors, malgré l'introduction du christianisme.

Depuis, la victime humaine fut remplacée par une masse de terre, grossièrement modelée en forme de statue, et qui, de nos jours encore, est précipitée chaque année dans le Nil, aux acclamations générales, lorsque l'ouverture de la digue du canal se fait en cérémonie. Cette statue informe porte encore à présent le nom de l'*Aroussêh* (la fiancée), comme pour rappeler d'âge en âge la barbarie de l'ancien culte et l'humanité du vainqueur musulman qui l'abolit.

Après toutes ces améliorations de l'administration intérieure, le gouverneur de l'Égypte porta ses regards sur celle de la justice, jusqu'alors soumise aux décisions arbitraires des agents financiers ou militaires du gouvernement grec. Amrou créa des tribunaux réguliers, permanents et spéciaux, composés de personnages intègres, indépendants, éclairés, jouissant de l'estime et de la considération générale : c'est à Amrou que remonte la première institution de ces *divans* choisis dans l'élite de la population, garants de l'équité des *qâdys* et recevant les appels des premiers jugements, pour les confirmer, ou les réformer dans les cas de décisions iniques. Les arrêts même des juges arabes n'avaient force et pouvoir qu'à l'égard des musulmans faisant partie de l'armée d'occupation (1); toutes les fois que dans un procès un des anciens habitants se trouvait être l'une des parties, les autorités cophtes avaient le droit d'intervenir, et les plaideurs étaient jugés par leurs pairs en religion et en nationalité.

(1) Le chef des juges ou des qâdys porte encore à présent le titre de *qâdy-l-asker*, dont nos voyageurs ont fait celui de *cadilesquier*, et qui signifie proprement *juge de l'armée*.

Un acte de justice éclatante acheva de gagner à Amrou le cœur de ses nouveaux sujets. Au milieu des persécutions religieuses auxquelles Héraclius avait consacré toute son énergie, le patriarche cophte *Ben-Yamin* (Benjamin) avait courageusement conservé intacte sa croyance, sans avoir jamais eu la faiblesse de la modifier, suivant les vacillations que subissaient, au gré des divers partis dominants, les opinions théologiques de la cour de Constantinople. Il était de la secte jacobite, dont il n'abandonna aucun des dogmes; l'intolérance des Melchites tout-puissants ne manqua pas de le choisir comme sa principale victime. Ben-Yamin fut dépossédé de son trône patriarcal, sa liberté et sa vie furent menacées, et il ne parvint à conserver l'une et l'autre que par une prompte fuite. Il vécut ainsi ignoré dans les divers asiles que lui offrirent les monastères des déserts : Héraclius l'avait remplacé dans son siége par un homme tout dévoué aux opinions que la cour favorisait. L'Égypte entière était séparée en deux communions, en deux églises, divisées entre elles par les haines les plus implacables; à la tête de l'église melchite était le patriarche nouveau, n'ayant à sa suite que quelques prêtres courtisans et un petit nombre de partisans plus attachés par crainte que par persuasion; l'église jacobite, au contraire, se composait de l'immense majorité de la population, traitant d'*intrus* le patriarche et les prêtres imposés par l'empereur, et elle ne reconnaissait pour véritable chef religieux que Ben-Yamin, le patriarche fugitif depuis treize ans, que rappelaient les vœux unanimes. Ces vœux prirent une expression publique, lorsque la ruine du pouvoir impérial en Égypte en eut permis la libre manifestation. Amrou écouta les suppliques qui lui furent adressées, chassa l'usurpateur à son tour, et rappela Ben-Yamin de son long exil; par un acte authentique il le rétablit dans les fonctions de patriarche.

Amrou ne borna pas à cette réhabilitation si équitable la protection qu'il accorda à la religion des Cophtes : il leur ouvrit l'entrée de sa ville musulmane et leur permit d'habiter Fostatt et d'y construire des églises au milieu des soldats musulmans. L'islamisme lui-même man-

quait pourtant encore à Fostatt d'un temple et d'un lieu consacré, digne de la religion des conquérants. De simples oratoires y avaient été provisoirement établis. Les prières communes et les prédications se faisaient sous la voûte du ciel dans la place publique.

Amrou résolut de faire bâtir dans sa nouvelle capitale une mosquée magnifique (1), à l'imitation de celle de la Mekke. Ce dessein ne tarda pas à être exécuté; le lieu choisi pour la construction du nouveau temple fut, suivant les auteurs arabes, l'emplacement d'un ancien Pyrée consacré par les Perses, autrefois maîtres de l'Égypte, à leur culte du feu, et totalement ruiné depuis l'époque d'Alexandre et des Ptolémées (2). Les monuments de Menf. déjà ruinés et dépouillés par les empereurs romains et grecs, le furent de nouveau et fournirent à la mosquée d'Amrou ses belles colonnades de granit et de porphyre et les plaques de marbre blanc revêtant les parois, sur lesquelles les historiens arabes nous assurent que le Koran entier fut gravé en lettres d'or.

Mais une entreprise bien autrement importante ne tarda pas à réclamer tous les soins d'Amrou.

Une disette vint désoler le territoire de Médine, et le khalyfe écrivit à Amrou pour obtenir de lui tous les secours en blés et autres vivres que pourrait fournir l'Égypte.

Amrou se hâta de réunir tout le froment que lui avaient livré les payements d'impôts en nature; il en chargea des chameaux, qu'il expédia par une caravane si considérable, que, s'il fallait en croire les historiens arabes, le premier chameau de la file entrait à Médine, lorsque le dernier n'avait pas encore quitté Fostatt.

Pour subvenir d'avance à des conjonctures semblables, Omar envoya alors à Amrou l'ordre de creuser un canal, qui partant de Fostatt, traverserait le désert, et, aboutissant à Qolzoum, porterait chaque année jusqu'à ce port les approvisionnements de blés destinés à Médine; le trajet de Qolzoum à la côte arabique voisine de Médine se ferait par mer.

Amrou mit le plus grand zèle à exécuter les ordres du khalyfe : le canal fut creusé avec une célérité extraordinaire; on le nomma *Khalyg émir-êl-moumenyn*, c'est-à-dire *le canal du Prince des fidèles*.

Les occupations de l'administration intérieure n'avaient pas cependant ralenti l'ardeur militaire d'Amrou êbn-êl-Aâs; tandis qu'on creusait le canal, il se mit à la tête de ses troupes, et s'avança à l'occident d'Alexandrie sur la côte mauritanique. Bientôt il put annoncer au khalyfe qu'il avait soumis à l'empire de l'islamisme les villes de Barqah et de Tripoli (1).

Mais *Omar êbn êl-Khettâb* n'eut pas le temps de jouir de cet accroissement de gloire et de puissance; peu de temps après il fut assassiné par un esclave persan, nommé *Fyrouz* (turquoise) et surnommé *Abou-Loulouah* (2), qui le punit par un coup de poignard d'un déni de justice. Omar mourut de sa blessure le 26 du mois de Dou-l Hagéh (3), dernier mois de l'an 23 de l'hégire (4), après un règne de dix ans, cinq mois et vingt-huit jours.

Othmân ben-Afân, parent du Prophète comme ses deux prédécesseurs, mais à un degré plus éloigné, fut choisi pour remplacer Omar, par les six électeurs que le khalyfe avait désignés avant sa mort (5). Sa nomination éprouva cependant quelque contradiction, car il avait plusieurs compétiteurs. Plusieurs jours se passèrent avant que les électeurs dont il faisait partie se fussent accordés. Omar, consulté avant de mourir sur le successeur qu'il désirait avoir, avait répondu à mesure qu'on lui nommait les divers prétendants : « Mon fils est trop

(1) Cette mosquée existe encore, mais elle est ruinée presque entièrement. Voyez la planche 1re de ce volume.

(2) Les ruines de cet ancien temple sont désignées par les Arabes sous le nom de *Kasr-êl-chamé* (le château des flambeaux).

(1) Il y a deux villes de ce nom : l'une est *Tarabolous êl-Châm* (Tripoli de Syrie); l'autre en Afrique, et dont il est ici question, porte la dénomination de *Tarabolous êl-Gharb* (Tripoli de l'Occident).

(2) *Abou-Loulouah* dont le nom signifie le *père de la perle*, était esclave de *Maghayrah* : suivant les uns, il était mage de religion suivant d'autres il était chrétien.

(3) Suivant d'autres auteurs, le lundi 28 du même mois.

(4) Cette année a commencé le mercredi 19 novembre de l'an 643 de l'ère chrétienne.

(5) Ces électeurs étaient Othman, Aly, Talhah, Zobeyr, Obeydah, et Saad. Leurs noms se

« jeune, et c'est déjà bien assez qu'un « par famille soit appelé à rendre compte « à Dieu de la gestion du khalyfat; « Aly n'a pas assez de gravité dans ses « mœurs; Talhah, neveu du khalyfe « *Abou-Beker,* est trop orgueilleux; Zo- « beyr, trop attaché à l'argent: quant à « Othmân, il est trop partial envers les « personnes de sa famille et les familiers « de sa maison. »

Malgré cette improbation d'Omar, Othmân réussit à se faire élire khalyfe; mais il ne tarda pas à justifier la prévention défavorable de son prédécesseur: à peine régnait-il depuis un an qu'il avait destitué et remplacé par ses proches parents ou ses favoris les principaux chefs musulmans nommés par Omar. L'an 25 (1) de l'hégire (2), il enleva à Amrou ébn-él-Aâs son gouvernement de l'Égypte, et nomma en sa place son frère de lait Abd-Allah fils de Sayd (3). La première opération du nouveau gouverneur, à son arrivée en Égypte, fut d'augmenter les impôts modérés que son prédécesseur y avait institués. Les contributions établies par Amrou se montaient à douze millions de dynars seulement, Abd-Allah, en imposant indistinctement tous ceux qui avaient été exemptés jusqu'alors, porta leurs contributions aussitôt à quatorze millions. Le khalyfe vit avec plaisir cette augmentation des revenus du fisc. « Abd- « Allah a bien su traire encore la chamelle « après toi, » dit un jour Othmân à Amrou: — « Cela est vrai, répondit Amrou, « mais aussi il a affamé les petits. »

Au reste, si Abd-Allah ne s'occupa point, comme l'avait fait Amrou, d'améliorer l'administration intérieure, il voulut au moins l'imiter dans ses expéditions guerrières. Il marcha à la tête de ses troupes (1) vers la ville d'Afrykyah en Mauritanie, tua le prince qui y régnait, et réunit la ville à son gouvernement d'Égypte. Un an après, l'an 28 de l'hégire, après avoir ravagé dans une expédition maritime les côtes d'Espagne et les îles

lisent à la suite de ceux du Prophète et des quatre premiers khalyfes sur l'inscription koufique suivante, trouvée par moi dans un des anciens palais du Kaire.



(1) Suivant *Abou-l-fedâ* au commencement de l'an 26.

(2) Cette année a commencé le vendredi 28 octobre l'an 645 de l'ère chrétienne.

(3) Fils de *Sayd* suivant *él-Makyn*, de *Mesaoud* suivant *Abou-l-Farâdj*.

(1) L'an 27 de l'hégire: cette année a commencé le dimanche 7 octobre de l'an 647 de l'ère chrétienne.

adjacentes, il réunit ses vaisseaux à ceux du gouverneur de la Syrie, *Moaouyah* fils d'*Abou-Sofyân*; puis après avoir dévasté l'île de Chypre, il réduisit une partie des habitants en esclavage, et soumit les autres à un tribut annuel de sept mille dynars (environ 100,000 francs).

Trois ans plus tard (l'an 31 (1) de l'hégire), *Abd-Allah-ben-Sayd* s'avança aussi en Nubie; mais il y trouva assez de résistance pour n'en tirer d'autres avantages que ceux de conclure un traité de paix avec le roi de ce pays et de ramener en Égypte une grande quantité d'esclaves.

Le peu de succès de cette dernière expédition sembla avoir fait perdre à Abd-Allah le goût des conquêtes; du moins, il n'en tenta plus d'autres jusqu'à l'année 35 (2) de l'hégire, qui fut signalée par le meurtre du khalyfe Othmân son protecteur. Les destitutions injustes des plus illustres défenseurs de l'islamisme et les nominations partiales de favoris sans mérite, faites par Othmân, avaient excité contre lui le mécontentement général, qu'accroissait encore le rappel des ennemis du Prophète, bannis par lui, par Abou-Beker et par Omar, et qu'Othmân avait réunis à sa cour et comblés de faveurs. Othmân se voyait en butte aux haines les plus ardentes et aux plus violents reproches; mais parmi ces accusations, la plus grave et la plus unanime, était d'avoir dépouillé du gouvernement de l'Égypte celui qui avait acquis cette province à l'islamisme, et d'avoir choisi, pour remplir cette importante fonction, un homme tel que *Abd-Allah ben-Sayd*, qui, jadis secrétaire du Prophète, avait ensuite déserté sa cause en apostasiant la foi musulmane, et qui aurait été mis à mort par Mahomet, le jour de la prise de la Mekke, l'an 8 de l'hégire, si Othmân, intercédant pour lui, n'avait obtenu par ses supplications le changement de son arrêt de mort en celui de bannissement.

Enfin, l'an 33 de l'hégire (3), éclata l'orage qu'Othmân semblait s'être plu à amasser sur sa tête par son administration tyrannique et ses injustices.

Les chefs des mécontents étaient El-Harith, Thabet, Djoumayl, Zeyd et son frère Safah, Arouah, et Amrou, fils de Hamaq : ils chassèrent de *Koufah* (1) le gouverneur *Sayd*, nommé par Othmân, et y levèrent les premiers l'étendard d'une insurrection qui ne tarda pas à s'étendre au loin dans les autres provinces de l'empire.

En vain Othmân, effrayé de ses progrès, espéra-t-il, par des concessions et des promesses, arrêter la propagation de l'incendie; l'an 35 de l'hégire, l'Égypte montrait de tels symptômes d'un soulèvement général, que son gouverneur Abd-Allah crut devoir aller trouver le khalyfe à Médine, pour lui exposer la situation du pays et prendre ses ordres.

A peine Abd-Allah eut-il quitté son gouvernement, dont il avait confié l'administration provisoire à *Oqybah*, fils de *Tamoun*, que *Mohammed ben-Hamyfah*, l'un des principaux conspirateurs contre le khalyfe, profitant de cette absence, entra en Égypte, en chassa le lieutenant d'Abd-Allah, et déclara Othmân déchu de la dignité du khalyfat.

Abd-Allah ben-Sayd se hâta de retourner à son gouvernement; mais il fut repoussé par Mohammed jusqu'à *Asqalân*, où il mourut quelque temps après, dans le mois de Regeb (2).

Profitant de leurs avantages, les chefs de la rébellion devenue générale marchèrent sur Médine : trois cents partirent de Koufah, trois cents de Basrah, mille environ d'Égypte, tous unanimes en leur haine implacable contre Othmân et d'accord sur sa déposition, mais divergeant d'opinions sur le choix de celui qu'on revêtirait du khalyfat à sa place. Les Égyptiens voulaient pour khalyfe *Aly-ben-Aby-Taleb*, gendre du Prophète; les voix de Basrah étaient pour *Talhah*, celles de Koufah pour *Zobeyr*.

(1) Cette année a commencé le mercredi 24 août de l'an 651 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le samedi 11 juillet de l'an 655 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le vendredi 2 août de l'an 653 de l'ère chrétienne.

(1) La ville de *Koufah* est située sur les bords de l'Euphrate dans l'Iraq babylonien (la Mésopotamie), qui comprend l'ancienne Chaldée : elle fait maintenant partie de la province turque de l'*Iraq*, sur les frontières de l'Arabie déserte. Elle est célèbre par l'usage qui y fut établi de l'ancienne écriture arabe appelée de son nom *Koufique*. Voyez divers *specimens* de cette écriture planche 20 et sur les médailles ci-après insérées.

(2) Correspondant au mois de janvier de l'an 655 de l'ère chrétienne.

La ville de Médine était envahie par ces troupes tumultueuses ; Othmân, croyant encore pouvoir les apaiser, leur envoya *Amrou ébn él-Aâs* et *El-Moghayrah,* pour déclarer en son nom qu'il se repentait de sa conduite passée, et que dorénavant il régnerait suivant les lois, leur accordant d'avance toutes leurs demandes.

Une des réclamations des insurgés était adressée contre le gouverneur de l'Égypte *Abd-Allah* dont la mort n'était pas encore connue : Othmân acquiesça à sa révocation, et à son remplacement par *Mohammed,* fils du khalyfe *Abou-Beker,* lui délivra l'acte authentique de sa nomination, et le revêtit lui-même des insignes de gouverneur.

Un grand nombre d'autres destitutions et d'autres remplacements demandés furent de même promptement accordés, et l'intervention d'*Aly*, calmant un peu les esprits des confédérés, les détourna d'attenter à la vie d'Othmân, et les détermina à retourner dans leurs provinces.

Mohammed, fils d'Abou-Beker, partit pour l'Égypte; un grand nombre des habitants de la Mekke et de Médine se joignirent à son escorte; mais les concessions arrachées par la crainte à Othmân n'avaient été consenties par lui qu'avec mauvaise foi, et il se réservait de les rétracter par un acte de perfidie.

Les troupes qui accompagnaient Mohammed en Égypte, arrivées près d'*Eylah,* y rencontrèrent un Arabe monté sur un chameau, et le reconnurent pour un messager du khalyfe. On le fouilla et on trouva sur lui une lettre signée par Othmân et scellée de son cachet, adressée à *Abd-Allah ben-Sayd,* qu'il croyait encore en possession de son gouvernement d'Égypte.

Voici en quels termes cette lettre était conçue :

« Aussitôt que *Mohammed*, fils d'*Abou-Beker*, et ceux de ses compagnons « dont je joins ici l'état nominatif, se« ront arrivés en Égypte, qu'on n'ait au« cun égard aux lettres et titres émanés « de moi dont ils sont porteurs; qu'on leur « coupe les pieds et les mains, et qu'on « les pende aux troncs des palmiers. »

A la lecture de cette lettre, l'indignation et la fureur des Égyptiens éclatèrent contre le khalyfe déloyal; ils rebroussèrent chemin et rentrèrent à Médine, où ils trouvèrent encore les troupes de Basrah et de Koufah, auxquelles ils communiquèrent la véhémence de leur ressentiment.

Se réunissant aussitôt, ces bandes furieuses coururent assiéger Othmân dans son palais. Vainement il désavoua sa signature et son sceau, rejetant la lettre fatale sur *Merouân,* son secrétaire; vainement Aly, imploré par lui, envoya-t-il généreusement ses deux fils *Hassân* et *Housseyn* pour le défendre, après un siége de cinquante jours, le palais fut forcé le mercredi 18 du mois de Dou-l-Hagéh, et Othmân fut transpercé par la lance de ce *Mohammed,* fils d'*Abou-Beker,* qu'il avait voulu faire périr dans un piége si perfide. *Habar*, *Sóudân,* et *Amrou*, fils de *Hamaq*, l'achevèrent de neuf coups d'épée, tandis que, pour dernier bouclier, il s'efforçait d'opposer à ses meurtriers le livre sacré du Koran (1), qui fut teint de son sang.

Ainsi se termina le khalyfat d'Othmân avec sa vie (2), après un règne de douze ans moins douze jours.

Son corps resta trois jours sans sépulture; enfin, sans le laver, sans l'ensevelir, sans faire pour lui aucune cérémonie, roulé dans ses vêtements ensanglantés, il fut jeté la nuit dans un fossé.

La mort d'Othmân, ouvrant la carrière à l'ambition des divers compétiteurs, donna le signal de longues guerres civiles : au milieu de ces dissensions, *Aly*, fils d'*Abou-Taleb*, gendre du Prophète, qui déjà avait été écarté trois fois du khalyfat par les nominations successives d'Abou-Beker, d'Omar et d'Othmân, fut enfin élu par ses partisans; mais son règne ne fut qu'une longue suite de revers. A peine quatre mois s'étaient écoulés depuis le serment prêté entre ses mains par *Talhah* et *Zobeyr* qu'ils le rétractèrent comme arraché par la crainte. S'étant enfuis à la Mekke avec *Abd-Allah*, fils d'Omar, et un grand nombre d'au-

(1) Barthélemi d'Édesse nous apprend que le premier recueil des sourates du Koran fut écrit de la main d'Othmân, par ordre d'Abou-Beker, et il ajoute que cet exemplaire prototype était encore de son temps conservé dans la principale mosquée de Damas, qui fut autrefois une église consacrée à saint Jean-Baptiste.

(2) Othmân était alors âgé de 82 ans, suivant *él-Makyn*; de 75 ans, suivant d'autres auteurs cités par Abou-l-fedâ.

tres opposants, ils se réunirent à *Aychah*, veuve du Prophète, qui s'était mise à la tête des ennemis d'Aly. Le nombre de ceux qui soutenaient Aly à Médine diminuait de jour en jour : la plupart des habitants de cette ville se renfermaient dans une neutralité indifférente; les autres quittaient la capitale du khalyfe pour se réunir à ses adversaires. Le nombre de ces derniers se composait surtout des anciens partisans d'Othmân, parmi lesquels était le fougueux *Moaouyah*, gouverneur de Syrie, qui avait apporté à Damas le manteau ensanglanté d'Othmân, et l'exposant du haut de la tribune de la mosquée aux regards des musulmans, accusait hautement Aly du meurtre du khalyfe, et appelait les fidèles à la guerre contre le meurtrier.

Aly eut l'imprudence d'augmenter encore le nombre de ses ennemis par la destitution de presque tous ceux que Othmân avait placés à la tête des provinces. Déjà *Sahel*, fils de *Hanayf*, avait été nommé pour remplacer *Moaouyah* dans son gouvernement de Syrie. Mais *Moaouyah* avait su s'y maintenir et empêcher son successeur nommé de pénétrer dans la province. D'autres destitutions avaient accru encore le nombre des ennemis du khalyfe et n'avaient servi qu'à conduire à une mort certaine ceux qu'il envoyait prendre possession des postes qu'il leur confiait; une nomination que fit Aly à cette époque combla la mesure de ses imprudences, et amena rapidement la catastrophe qui lui coûta le trône et la vie.

Mohammed ben-Abou-Beker, quoiqu'il eût entre les mains l'acte de sa nomination au gouvernement de l'Égypte signé du khalyfe Othmân, ne s'était pas mis en possession de cette province. Comme le gouvernement en était vacant, Aly y nomma au commencement de l'an 36 de l'hégire (1) *Gays*, fils de *Saad;* mais le nouveau gouverneur, devenu suspect d'intelligence avec le rebelle *Moaouyah*, n'avait pas tardé à être destitué et remplacé par *Oustour-Melek*, fils de *Hareth*. Celui-ci mourut à Qolzoum empoisonné, et sa mort laissa encore l'Égypte sans gouverneur. Aly redonna alors cette province à *Mohammed*, fils d'*Abou-Beker*. Ce choix du meurtrier d'*Othmân* souleva tous les esprits, et sembla confirmer les accusations de participation au meurtre du khalyfe, mises en avant et propagées par ses ennemis.

Moaouyah, les ayant réunis, se trouva bientôt assez fort pour aller se mesurer avec son adversaire. Des succès divers signalèrent une longue suite de combats sanglants entre les deux partis : un premier accord, partageant l'empire entre les deux compétiteurs, avait établi à la fois deux khalyfes : Aly dans l'Yraq, l'Arabie et l'Égypte; Moaouyah en Syrie. Mais cet accord, bientôt déchiré par leurs prétentions réciproques, amena une guerre encore plus sanglante.

Enfin, après le trente-troisième combat, au moment où la victoire était prête à se déclarer pour *Aly*, une ruse politique, ourdie par l'ancien gouverneur de l'Égypte *Amrou-êbn-el-Aâs* dévoué à *Moaouyah*, assura la destitution d'Aly et fit proclamer Moaouyah comme khalyfe. En vain Aly chercha-t-il à réparer par sa bravoure personnelle l'échec diplomatique qu'il venait d'essuyer, il ne réussit pas même à trouver une mort glorieuse dans ces combats opiniâtres : il périt assassiné : de ses deux fils *Hassân* et *Housseyn*, le premier abdiqua ses droits au khalyfat par amour de la paix et pour éviter l'effusion du sang; le second périt malheureusement. En eux se termina le règne de la dynastie des premiers khalyfes, désignés sous le titre de *Khalyfes légitimes*. L'an 41 de l'hégire (1), *Moaouyah* (2) se vit seul possesseur de cet empire du khalyfat qu'il avait si longtemps disputé, et qui lui avait coûté tant de combats et d'intrigues.

CHAPITRE III.

Dynastie des Ommyades. — Les khalyfes Moaouyah premier du nom, Yezyd premier, Moaouyah II. — Abd-Allah ben-Zobéyr. — Merouân premier. — Abd-êl-Melek. — Amrou-êbn-êl-Aâs rétabli au gouvernement de l'Égypte. — Gouverneurs de l'Égypte après lui. — Atbah. — Aqabah ben-Aamer. — Moseylemah. — Sayd-êl-Azdy. — Abd-êr-rahmân. — Abd-êl-Azyz-ben-Merouân — Abd-Allah ben-Abd-êl-Melek. — État de l'Église cophte à cette époque.

Au milieu de tant de troubles, d'in-

(1) Cette année a commencé le jeudi 30 juin de l'an 656 de l'ère chrétienne.

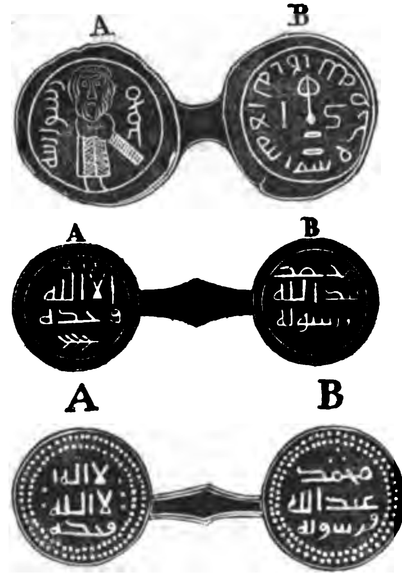
(1) Cette année a commencé le vendredi 7 mai de l'an 661 de l'ère chrétienne.

(2) C'est ce prince que nos écrivains ont nommé *Moavie premier*.

trigues et de débats sanglants, la première dynastie des khalyfes successeurs immédiats et légitimes du Prophète venait ainsi de s'écrouler, après avoir occupé l'empire de l'islamisme pendant trente années (1).

Maître enfin du trône du khalyfát, but si longtemps poursuivi par son ambition, *Moaouyah*, fils d'*Abou-Sofyân*, était parvenu, en dépossédant Aly et ses descendants, à régner seul l'an 41 de l'hégire, et à fonder une nouvelle dynastie : l'autorité souveraine des khalyfes fut dès lors établie sur des bases nouvelles, et l'islamisme vit un changement fondamental altérer dans son essence la puissance des chefs suprêmes auxquels il était soumis. Sous les premiers khalyfes, cette autorité s'était transmise par la voie d'élection, et non par droit de succession; on avait même vu l'un de ces princes refuser, en mourant, de laisser inscrire son propre fils au nombre des candidats éligibles, consacrant par ce refus le principe établi, que la souveraineté appartenait de droit au peuple musulman, électeur de ses chefs, et que le khalyfe élu n'était réellement que *primus inter pares*, ne tenant son pouvoir spirituel et temporel que du choix de la majorité et de la liberté des suffrages.

(1) Nous ne connaissons que bien peu des monnaies frappées sous ces premiers khalyfes *de la dynastie légitime* : nous en donnerons ici les empreintes.



Ces monnaies ne sont qu'en cuivre, aucune monnaie d'argent ou d'or n'ayant été frappée par les musulmans avant le règne d'*Abd él-Mchelek*.

Moaouyah, parvenu par la violence au trône, sans avoir été élu, retira au peuple musulman le droit d'élection, et rendit la dignité de khalyfe héréditaire dans sa famille. Les premiers sectateurs de l'islamisme avaient obéi librement à des chefs; depuis Moaouyah ils furent assujettis par des maîtres.

Cette nouvelle dynastie, qui régna sur les musulmans pendant quatre-vingt-onze ans, est connue sous le nom des *Ommyades* (1), d'après le nom d'*Ommyah*, bisaïeul de Moaouyah. Le nouveau khalyfe était en effet fils de *Sahab Abou-Sofyân*, et petit-fils de *Haleb* dont *Ommyah* était le père, et dont l'aïeul *Abd-él-Chems* était frère de *Hachem*, bisaïeul du Prophète; ainsi *Abd-él-Menaf*, père de *Hachem* et de *Abd-él-Chems*, étant l'ancêtre commun de Moaouyah et de Mahomet (2), l'usurpateur qui fondait sa nouvelle dynastie pouvait couvrir son usurpation violente d'un vernis de légitimité, puisque sa race, comme celle des précédents khalyfes, se rattachait à celle de l'apôtre de l'islamisme.

Cependant, malgré ses prétentions à cet égard, l'absence de toute décision libre, et les moyens violents employés pour se saisir de l'autorité, comme aussi l'hérédité illégalement établie dans cette famille, entachèrent d'un vice fondamental la dynastie des Ommyades; les dynasties qui lui succédèrent, quoiqu'en conservant l'hérédité en faveur de leurs propres descendants, s'accordèrent à traiter les Ommyades d'usurpateurs; et les historiens arabes les ont souvent flétris du nom de *Pharaons* ou de *tyrans* (3).

Quoi qu'il en soit, Moaouyah, sans s'in-

(1) *Beny-Ommyah* (fils d'Ommyah).

(2) Moaouyah tenait aussi du côté maternel à la famille du Prophète, sa mère *Hendah* étant fille d'*Atbah* et petite-fille de *Habiah*, fils d'*Abd-él-Chems*.

(3) *Ferayn beny-Ommyah* (les Pharaons fils d'Ommyah).

quiéter des murmures et du mécontentement général, ne s'occupa qu'à consolider son autorité dans les nouvelles provinces qui venaient d'être soumises à son pouvoir.

L'Égypte était la plus importante de ces nouvelles acquisitions. Moaouyah sentit toute la nécessité d'y placer, pour gouverneur, un homme sur la fidélité et le dévouement duquel il pût invariablement compter : il avait d'ailleurs à récompenser le zèle et l'attachement signalés d'Amrou êbn-êl-Aâs, le plus actif de ses affidés, dont le courage lui avait soumis une grande portion de la Syrie, et à l'habileté duquel il devait le traité frauduleux qui l'avait élevé au trône.

D'après ce double motif, à peine devenu khalyfe, *Moaouyah* rétablit *Amrou-ebn-êl-Aâs* dans ce gouvernement de l'Égypte, dont Othmân l'avait dépouillé.

Rassuré, par ce choix, sur les provinces occidentales de son empire, Moaouyah se retira à Koufah, où il fixa le siége de sa domination, et s'occupa principalement d'établir son autorité dans les provinces orientales : il était en effet loin d'être satisfait des dispositions de ceux qui en avaient le gouvernement, et son propre frère *Zayad*, qu'Aly avait établi gouverneur de la Perse à Istakhar, avait d'abord refusé de le reconnaître pour khalyfe; par des négociations habilement conduites, il obtint enfin les adhésions nécessaires à sa tranquillité.

Mais Amrou êbn-êl-Aâs ne profita pas longtemps de sa rentrée à son gouvernement; à peine un an et quelques mois s'étaient écoulés, qu'il y mourut, l'an 43 de l'hégire (1), au moment où il allait enfin jouir en paix du poste qui avait été le but constant des fatigues de sa vie agitée.

Le khalyfe, appréciant la perte qu'il faisait d'un serviteur si dévoué, ne crut pouvoir le remplacer qu'en donnant le gouvernement de l'Égypte à un de ses propres frères, *Atbah*, fils comme lui d'*Abou-Sofiân*. Mais *Atbah* n'eut qu'une jouissance encore plus courte que celle d'Amrou, et mourut, à Fostatt, moins d'une année après sa nomination, l'an 44 de l'hégire (1). Il fut remplacé par *Aqabah*, fils de *Aamer êl-Djehany*.

Peu de mois s'étaient écoulés depuis la nomination de ce gouverneur, lorsque le khalyfe, mécontent de son administration, et se défiant de ses dispositions, le révoqua de ses fonctions, l'an 45 de l'hégire (2), et le remplaça par *Moseylemah*, fils de *Mokhalled êl-Hazraky*, l'un des principaux personnages de Médine. La vice-royauté de celui-ci dura plus que celle de ses prédécesseurs, et il conserva ses hautes fonctions jusqu'après la mort du khalyfe Moaouyah.

Moseylemah se montra digne de la confiance du khalyfe. L'an 46 de l'hégire (3), des troupes envoyées par lui d'Égypte, sous la conduite de *Bacher*, fils *d'Artah*, s'avancèrent à l'occident, conquirent une partie des côtes de Mauritanie, et s'établirent à Kayrouân, ville qui remplaçait l'ancienne *Cyrène*, qui fut par ses ordres entourée de fortifications.

L'an 50 de l'hégire (4), Moaouyah, se voyant bien affermi dans son autorité, songea à poursuivre activement son dessein de rendre le khalyfat héréditaire dans sa famille : dans ce but, il fit prêter d'avance serment de fidélité à son fils *Yezyd*, qu'il déclara son successeur. La crainte força les uns à ce serment, les autres furent gagnés par des faveurs et des largesses; mais quatre des principaux personnages parmi les musulmans se signalèrent par une opposition généreuse et inébranlable, en persistant au refus d'un serment subversif de l'ancienne institution politique de l'islamisme. Ces réfractaires opiniâtres furent trois fils des précédents khalyfes, *Hosseyn*, fils d'Aly, et dont le frère *Hassân* était mort empoisonné, à Médine, l'année précédente, *Abd êr-Rahman*, fils d'Abou-Beker, et *Abd-Allah*, fils d'Omar; le quatrième opposant, non moins considéré pami les musulmans, était *Abd-Allah*, fils de *Zobeyr*, qui par la suite devint khalyfe à son tour.

(1) Cette année a commencé le samedi 15 avril de l'an 663 de l'ère vulgaire.

(1) Cette année a commencé le jeudi 4 avril de l'an 664 de l'ère vulgaire.

(2) Cette année a commencé le lundi 24 mars de l'an 665 de l'ère vulgaire.

(3) Cette année a commencé le vendredi 13 mars de l'an 666 de l'ère chrétienne.

(4) Cette année a commencé le mardi 29 janvier de l'an 670 de l'ère chrétienne.

L'an 58 de l'hégire (1) fut remarquable par la mort du patriarche jacobite d'Alexandrie *Agathos :* il fut remplacé cette même année par le patriarche *Yohanna* (Jean). Celui-ci signala son patriarcat par son zèle et par sa bienfaisance. C'est lui qui fit construire à ses frais, en trois ans, à Alexandrie, l'église de Saint Marc l'évangéliste, nommée *él-Qamchâ*, qui fut détruite cinq siècles et demi plus tard par le sultan ayoubite *Melek él-Adel*, fils *d'Ayoub* et frère de Saladin. De son temps une grande famine affligea l'Égypte pendant trois ans. Le patriarche Jean adoucit le sort des malheureux par d'abondantes aumônes, et emporta en mourant l'affection générale et les regrets universels.

L'an 60 de l'hégire (2) fut à son tour signalée par la mort du khalyfe Moaouyah; ce prince mourut à Damas à l'âge de soixante-dix-huit ans (3), au commencement du mois de Regeb, après un règne de dix-neuf ans, trois mois et cinq jours.

Yezyd, fils de Moaouyah (4), fut proclamé khalyfe le jour même de la mort de son père.

Ce prince, en faveur duquel son père avait abrogé les anciens droits électifs des musulmans, se montra peu digne de la position élevée où l'avait placé le hasard de la naissance.

Adonné à tous les vices, et surtout à une honteuse ivrognerie, il avait résisté aux efforts tentés par son père pour le corriger (5). Avant d'être monté sur le trône, il avait annoncé quelque activité et quelque courage; par les ordres de son père, il avait porté la guerre sur le territoire de l'empereur grec, et, après plusieurs victoires, il avait même osé attaquer Constantinople.

(1) Cette année a commencé le mardi 3 novembre de l'an 677 de l'ère vulgaire.

(2) Cette année a commencé le jeudi 13 octobre de l'an 679 de l'ère vulgaire.

(3) Suivant quelques historiens, il n'était âgé que de soixante-treize ans; suivant d'autres, il était dans sa quatre-vingt-cinquième année.

(4) *Yezyd ben Moaouyah*. Nos historiens le nomment Yezid premier du nom.

(5) Él-Makyn cite deux vers de ce prince adressés par lui à son père; en voici la traduction littérale : « Est-ce parce que je bois l'eau « de la vigne que tu es irrité contre moi? L'i- « vresse fait mes délices : je boirai encore, sois « encore irrité : et le vin et ta colère sont un « double plaisir pour mon cœur. »

Devenu khalyfe, il ne songea qu'à se livrer aux délices de la mollesse et aux orgies les plus avilissantes; et cependant, tandis qu'il négligeait ainsi les soins de son empire, les orages grondaient autour de lui.

A son avénement, *Hosseyn*, fils du khalyfe *Aly*, et *Abd-Allah*, fils de *Zobéyr*, avaient renouvelé leur protestation contre l'usurpation du khalyfat. Yezyd donna l'ordre à *Oualid*, fils de son oncle *Atbah*, gouverneur de Médine, de saisir ces opposants dangereux; mais ils avaient pris la fuite, et trouvant des partisans à Koufah, ils avaient fait déclarer en leur faveur presque toute la population de Médine. Une armée se rassemblait déjà pour les soutenir, lorsque *Obeyd-Allah* et *Omar ben-Saad*, généraux de *Yezyd*, surprirent Hosseyn peu accompagné, et le massacrèrent avec toute son escorte; la tête de Hosseyn, apportée à Yezyd, fut lâchement outragée par son vainqueur; mais il restait à la victime un vengeur redoutable.

Tandis que Yezyd célébrait dans de nouvelles orgies la victoire de ses généraux, *Abd-Allah ben-Zobéyr* se déclarait contre le khalyfe, à la Mekke, et, rassemblant de nombreux partisans, menaçait de tirer de terribles représailles du meurtre du fils d'*Aly*.

L'inaction où la prudence retenait son rival, tranquillisait le khalyfe au milieu de sa cour corrompue; d'ailleurs tandis que le cœur de l'empire était menacé par son concurrent, ses armées lancées aux extrémités de l'Orient en achevaient la conquête, et chaque jour il recevait l'annonce de nouvelles victoires. *Selym ben-Zayad*, qu'il avait nommé gouverneur du Khorassan, s'était rendu maître de Nychâbour, de la province de Khouarezm et de Bokharâ; il s'était avancé jusqu'à Samarqand, dont le roi s'estima heureux de racheter ses États au prix de ses trésors.

L'Égypte d'ailleurs était tranquille, son gouverneur *Moseylemah* venait de mourir, l'an 62 de l'hégire (1), et le khalyfe l'avait remplacé par un de ses plus intimes affidés, *Sayd-él-Azdy*, qui maintint ce pays dans l'obéissance jusqu'à la mort de son maître.

(1) Cette année a commencé le vendredi 20 septembre de l'an 681 de l'ère vulgaire.

Mais, du côté de Médine et de la Mekke, la situation était loin d'être aussi rassurante; malgré la présence à Médine des Ommyades et de leurs adhérents, au nombre de plus de mille, le peuple s'était assemblé l'an 63 de l'hégire (1) et avait déposé *Yezyd* du khalyfat, comme indigne usurpateur. Les partisans de la famille d'Ommyah avaient été expulsés de la ville : le khalyfe se hâta d'y envoyer une armée de douze mille hommes, commandée par *Mouslym*, fils d'*Oqbah él-Marsy*, avec l'ordre de livrer la ville du Prophète à la fureur des soldats, pendant trois jours, si elle ne se soumettait volontairement.

L'ordre fut exécuté dans toute sa barbarie; Médine fut mise à feu et à sang, livrée au pillage, et les seuls habitants qui furent épargnés furent vendus comme esclaves.

Mais l'insurrection était loin d'être éteinte par ce premier succès : Abd-Allah, fils de Zobéyr, était maître de la Mekke, qui l'avait reconnu pour khalyfe. L'année suivante, 64 de l'hégire (2), Yezyd fut obligé d'y envoyer *Hqsseyn ben-Thennyr*, l'un de ses meilleurs généraux : le siége de la ville sainte fut poussé avec acharnement, et le temple de la Kaabah avait été incendié, lorsque la nouvelle de la mort du khalyfe Yezyd vint mettre un terme à ces désastres.

Ce prince venait en effet de mourir, le quatrième jour du mois de Raby-él-Houel, à Hourayn dans le territoire d'Hémesse; il n'avait régné que trois ans et neuf mois moins quelques jours, et n'avait que trente-neuf ans, ou trente-huit seulement suivant quelques écrivains; mais sa santé était altérée, et sa vie fut abrégée par les excès de ses débauches.

Le fils d'Yezyd prit possession du khalyfat le jour de la mort de son père : il se nommait *Moaouyah* (3), comme son aïeul, et nos historiens l'ont appelé Moavie second du nom. Il ne vécut après son avénement que quarante-cinq jours, ou même que vingt jours, suivant d'autres écrivains (4). Il n'avait que vingt ans, et mourut sans enfants. En lui s'éteignit la postérité directe de Moaouyah premier, qui avait sacrifié sa vie entière à fonder une dynastie, dont ses collatéraux seuls devaient recueillir les avantages.

On assure que le jeune prince, se sentant hors de force pour lutter avec un adversaire aussi redoutable qu'*Abd-Allah ben-Zobéyr*, avait abdiqué l'empire, le jour même où il fut placé sur le trône. Son abdication et sa mort précoce semblaient lui avoir été depuis longtemps présagées par la devise qu'il avait choisie pour son cachet; on y lisait gravés ces mots : « le monde n'est qu'une dé-« ception » (*éd-dounyâ gharour*).

Après un court interrègne, *Abd-Allah*, fils de *Zobéyr*, fut généralement reconnu pour khalyfe, le 9 du mois de Régeb de cette même année.

De tous les Arabes qui, dans le 1er siècle de l'hégire, aspirèrent au khalyfat, nul, à l'exception d'Aly, ne s'était présenté avec des titres plus imposants qu'*Abd-Allah ben-Zobéyr;* nul n'avait possédé à un plus haut point les qualités qui devaient mériter les suffrages de tous les musulmans.

Aucun d'eux ne pouvait faire valoir une origine plus illustre; du côté paternel, comme du côté maternel, sa famille tenait par de nombreux liens de parenté avec celle du Prophète, ou avec celle des principaux compagnons de son apostolat (1).

Bien jeune encore, *Abd-Allah* s'était trouvé, avec son père, au combat *d'Yarmout*, dans lequel les Grecs furent entièrement défaits.

Lorsque les musulmans entrèrent en Égypte sous la conduite d'*Amrou ébn él-Aâs, Abd-Allah* faisait partie de l'armée, ainsi que son père, *Zobéyr*, et son frère *Mohammed*.

(1) Cette année a commencé le mercredi 10 septembre de l'an 682 de l'ère vulgaire.

(2) Cette année a commencé le dimanche 30 août de l'an 683 de l'ère vulgaire.

(3) *Moaouyah ben-Yezyd.*

(4) Il y a cependant quelques historiens qui lui attribuent quatre mois de règne.

(1) Le père d'Abd-Allah, Zobéyr, avait pour quadrisaïeul Qoudah, dont Hachem, bisaïeul de Mahomet, était le petit-fils. Il fut lui-même un des apôtres du Prophète, et l'un des dix auxquels il avait promis formellement l'entrée du paradis; il avait été, après la mort de Mahomet, l'un des électeurs qui nommèrent le premier khalyfe. L'aïeule maternelle d'Abd-Allah était *Safiah*, fille *d'Abd-él-Motaleb* et tante du Prophète; sa mère *Asmâ* était fille d'*Abou-Beker él-Sadyq*. La tante paternelle de son père était *Khadidjah*, la première femme de Mahomet : la sœur de sa mère était *Aychah*, épouse chérie du Prophète, qui elle-même chérissait Abd-Allah, se regardait comme sa mère, et prit soin de son éducation, le désignant même pour son héritier.

Tous trois signèrent comme témoins le traité de capitulation conclu avec les Cophtes, et par lequel ce peuple se soumettait aux vainqueurs, s'engageant à payer une contribution annuelle.

Lorsque des troupes furent envoyées par le khalyfe Othmân, sous les ordres d'*Abd-Allah ben-Saad*, gouverneur de l'Égypte, pour faire la conquête des côtes de Mauritanie, *Abd-Allah ben-Zobéyr* fut mis par ce prince à la tête d'un corps nombreux qu'il expédiait pour maintenir les communications, et ce corps décida la défaite des Grecs.

Après la mort d'Aly, lorsque Moaouyah se fut emparé du khalyfat, *Abd-Allah*, contraint d'ajourner les projets de son ambition, sut employer ses moments d'inaction à acquérir de nouveaux titres de gloire : l'Afrique, qui avait été le théâtre de ses premiers exploits, le vit encore en de nouveaux combats s'illustrer et étendre la domination de l'islamisme.

Nous avons déjà vu la fermeté de son opposition à l'usurpation de Moaouyah et de Yezyd (1); il était bloqué dans la Mekke, lorsqu'il apprit la mort du khalyfe *Yezyd*, son persécuteur : à cette nouvelle, l'armée qui l'assiégeait reprit le chemin de la Syrie, et *Abd-Allah* rentra sans opposition en possession de Médine, de tout l'Hedjâz et de l'Yémen, où il fut reconnu pour chef de l'islamisme, et dont il expulsa le reste des partisans des Ommyades. Considérant combien la possession de l'Égypte importait à l'affermissement de son pouvoir, il s'empressa d'envoyer dans cette province *Abd-ér-rahman ben-Atabah* (2), qui s'y rendit aussitôt, et il le chargea d'y faire reconnaître son autorité ; mais *Sayd él-Azdy*, qui commandait encore en Égypte au nom des Ommyades, rendit presque inutiles les efforts d'*Abd-ér-rahman*, qui ne put entraîner dans le parti d'Abd-Allah qu'une portion de la population.

Cependant jusqu'alors *Abd-Allah* n'avait pas osé prendre publiquement le titre de khalyfe, quoiqu'il en exerçât le pouvoir et en remplît les fonctions. Mais, après la mort de *Moaouyah ben Yezyd*, voyant rangés sous son obéissance, non-seulement la Mekke et Médine avec le Hedjâz et l'Yémen, mais encore Koufah, Basrah, Moussoul, l'Iraq entier et une partie de l'Égypte, il ne crut pas qu'on pût lui opposer désormais un concurrent dont il eût à redouter les droits et le courage, et il prit alors ouvertement le titre de khalyfe.

Le nouveau prince, voulant faire en Égypte un acte éclatant de souveraineté, nomma officiellement au gouvernement de cette importante province *Abd-ér-rahman ben-Atabah*, qu'il y avait d'abord envoyé comme agent : celui-ci vint prendre possession de son gouvernement, et réussit à en expulser entièrement l'ancien gouverneur, *Sayd ben Azdy*, avec tout le reste des partisans des Ommyades.

Cependant des événements de la plus grande importance se passaient en Syrie. Après la mort de *Moaouyah ben-Yezyd*, les Syriens élurent à Damas pour khalyfe *Merouân ben-él-Hakem*, d'une des branches collatérales de la famille des Ommyades.

Les troupes qu'Abd-Allah envoya sous la conduite de *Dâher*, pour combattre son compétiteur, s'avancèrent jusque près de Damas ; mais elles furent arrêtées à *Merdj-rahet*, à quelques milles de cette ville, par la plus sanglante défaite.

Encouragé par ce brillant succès, Merouân, qui avait déjà envoyé son fils *Abd él-Azyz* à la tête d'un corps de troupes, avec ordre de se rendre à *Eylah*, pour entrer de là en Égypte, se mit lui-même en marche avec toutes ses forces, afin de conquérir cette province importante.

Abd-ér-rahman, qui la gouvernait au nom d'*Abd-Allah ben-Zobéyr*, ayant appris l'arrivée prochaine de son ennemi, se disposa à repousser cette invasion, et fit creuser, dans l'espace d'un mois, un fossé profond qui environnait la ville de Fostatt.

Merouân vint camper près de *Ayn-él-chems* (Héliopolis), au lieu même qui, douze siècles plus tard, devait s'illustrer par la victoire de Kléber ; *Abd-ér-rahman*, de son côté, sortit pour le combattre : les deux partis en vinrent

(1) Il a caractérisé lui-même la pertinacité de son caractère par ces paroles que rapporte un historien arabe : « Je suis fait d'un bois dont « les souches sont inébranlables au milieu du « choc des vents et des tempêtes ; l'effort des « orages déchaînés dans l'atmosphère ne me « fera pas même plier un doigt. »

(2) Quelques auteurs le nomment à tort *Ebn-Djahdam* ; car Djahdam était, non son père, mais son aïeul.

aux mains et luttèrent pendant deux jours avec un grand courage, quoique sans aucun succès décisif; mais, tandis que les deux armées étaient aux prises, *Amrou ben-Sayd*, par une manœuvre, imitée depuis par les troupes du grand vizir contre les Français, se mit à la tête d'un fort détachement des troupes de Merouân, tourna le camp ennemi, et arriva devant Fostatt, dont il se rendit maître.

Abd-êr-rahman chercha alors son salut dans la fuite.

Merouân, étant entré dans la capitale de l'Égypte, l'an 65 de l'hégire (1), destitua *Abd-êr-rahman*; mais il ne se crut assez sûr d'aucun de ses partisans pour leur confier un gouvernement aussi important, et en nomma gouverneur un de ses propres fils, *Abd-êl-Azyz*, qui garda entre ses mains l'administration de cette belle province pendant plus de vingt années.

Merouân commença l'exercice de sa puissance par s'emparer du trésor et supprimer les distributions d'argent qui s'étaient faites jusqu'alors. Il reçut le serment de fidélité de tous les habitants, et prit toutes les mesures nécessaires pour ne laisser à son départ de l'Égypte aucun opposant à son autorité.

Des Arabes de la tribu de *Maâfer*, au nombre d'environ cent, avaient refusé de se soumettre et de renoncer au parti d'*Abd-Allah ben-Zobéyr*. Merouân les fit attaquer, les vainquit et leur fit trancher la tête. Il fit encore décapiter *Okaydar ben-Hammâm*, le principal chef de la tribu de *Lakhm*, qui avait été un des meurtriers du khalyfe Othmân.

Ces exécutions remplirent l'Égypte de terreur, et forcèrent à la soumission ceux qui conservaient encore contre Merouân des sentiments hostiles.

Le jour même de l'entrée de Merouân dans la capitale de l'Égypte, mourut *Abd-Allah*, fils du conquérant de cette contrée, *Amrou êbn-êl-Aâs*, qui s'était retiré depuis longtemps à Fostatt, et y menait une vie tranquille, sans prendre part aux affaires; le désordre et le trouble auxquels tous les quartiers de la ville étaient en proie furent tels, qu'on n'osa pas porter son corps au cimetière et lui faire des funérailles publiques. Ses amis et ses parents furent obligés de l'enterrer dans sa propre maison.

Après avoir installé son fils *Abd-êl-Azyz* comme gouverneur de l'Égypte, et lui avoir conféré tout à la fois l'autorité civile et financière, Merouân reprit le chemin de la Syrie; mais, avant son départ, il donna à son fils les avis les plus sages, et lui recommanda de traiter les Égyptiens avec une extrême douceur.

La guerre continua entre les partisans de Merouân et ceux d'*Abd-Allah ben-Zobéyr* avec des succès variés.

Cependant le khalyfe Mérouân, après un règne de dix mois seulement, mourut presque subitement de la peste en Syrie dans le mois de Ramaddân de cette même année 65 de l'hégire, et son fils *Abd-êl-Melek ben-Merouân* (1) fut reconnu pour son successeur par les habitants de la Syrie, de l'Égypte et des autres provinces qui étaient soumises à l'empire des Ommyades.

Ce prince, dont les écrivains grecs de l'Histoire Byzantine ont altéré le nom en celui d'*Abimeleck*, était alors âgé de trente-neuf ans. Il continua vivement la guerre qu'avait soutenue son père contre son compétiteur au khalyfat, *Abd-Allah ben-Zobéyr*. Outre les moyens militaires employés contre son ennemi, le khalyfe de Damas sentit qu'il devait chercher par une politique adroite à anéantir, ou du moins affaiblir l'influence religieuse que pouvaient donner à son adversaire dans l'esprit des musulmans son séjour à la Mekke et la possession de la sainte *Kaabah*. Chaque année le pèlerinage prescrit par le Koran y attirait les fidèles de toutes les contrées soumises à l'islamisme, et le khalyfe qui régnait à la Mekke devait paraître aux yeux des dévots zélés ne pouvoir être que le khalyfe véritable, et le seul dont l'autorité fût légale. Dans le but d'éloigner les fervents musulmans de son antagoniste, *Abd-êl-Melek* conçut un projet hardi et qu'il vit couronner de quelque succès. Nous avons vu que l'apôtre des musulmans avait d'abord choisi Jérusalem pour *la ville sainte*, et que ce ne fut que postérieurement qu'il attribua à la Mekke le titre de *ville du pèlerinage*.

(1) Cette année a commencé le jeudi 18 août de l'an 684 de l'ère vulgaire.

(1) Surnommé *Abou-Oualyd* et, suivant d'autres, *Abou-Merouân*.

Abd-él-Melek, dès la première année de son règne, rétablit pour ses partisans Jérusalem dans ses anciennes prérogatives; il déclara hérétique le pèlerinage de la Mekke, et ordonna que dorénavant les cérémonies qui s'exécutaient auprès de la Kaabah auraient lieu dans Jérusalem à la mosquée *él-Aksa*, qu'il fit reconstruire avec la plus grande magnificence: dès lors l'Égypte cessa d'envoyer annuellement à la Mekke les riches tapis qui, suivant les ordres d'*Abd-Allah ben-Zobéyr*, y étaient fabriqués, pour revêtir la maison sainte; les caravanes de cette contrée et de la Mauritanie furent dirigées vers la nouvelle *ville du pèlerinage*, toute espèce de contact fut interrompue entre les peuples de Syrie et ceux de l'Yémen. Abd-Allah eut moins d'occasions de recruter des partisans; de plus en plus resserré par *Hedjadj*, général des troupes de son adversaire, il se vit assiégé pendant plus de sept mois dans la Mekke, où enfin il fut tué le 18 de Gemady él-Aouel de l'an 71 de l'hégire (1).

Cette catastrophe mit fin au schisme qui, pendant dix années, partageant l'empire de l'islamisme, l'avait divisé entre deux khalyfes, régnant simultanément l'un à Damas et l'autre à la Mekke, et les vastes contrées soumises aux musulmans ne reconnurent plus qu'un seul maître.

Depuis que l'Égypte, répudiant la cause d'*Abd-Allah ben-Zobéyr*, avait reconnu l'autorité des Ommyades, elle était restée fidèle à ses nouveaux engagements, toujours tranquille et soumise, entre les mains d'*Abd-él-Azyz ben-Merouân*, frère du khalyfe. Elle avait même fourni à *Abd-él-Melek*, non-seulement de riches subsides et d'abondantes provisions, mais encore une partie considérable des troupes qu'il avait envoyées contre son rival.

Cet attachement des habitants de l'Égypte pour leur nouveau maître était dû principalement à la douceur et à la sagesse de l'administration d'Abd él-Azyz: il s'occupait avec soin de tout ce qui pouvait concourir au bien-être de cette contrée; cette même année (71 de l'hégire), il visita presque toutes les provinces de l'Égypte, et, arrivé à Alexandrie, il y fit construire le pont sur le

(1) Cette année a commencé le mercredi 15 juin de l'an 690 de l'ère vulgaire.

canal, dont il reconnut l'utilité pour les communications de la ville et de son territoire.

Jouissant en paix de la liberté religieuse, que leur avaient assurée les souverains musulmans, les Cophtes, au lieu de s'occuper des querelles et des débats de leurs maîtres, ne songeaient qu'à se maintenir dans l'état de tranquillité qu'ils avaient obtenu, par le payement exact des impôts et les fournitures d'hommes et de denrées qui leur étaient demandées dans les circonstances pressantes; aussi les seuls événements remarquables de l'Égypte sous le règne d'Abd-él-Melek sont les suivants :

L'an 66 de l'hégire (1), les chrétiens jacobites élurent pour patriarche d'Alexandrie *Isaac*, qui, après avoir occupé son siége près de trois ans, mourut le second jour du mois de Hatour de l'an 404 de l'ère des Cophtes (2), correspondant à l'an 69 de l'hégire (3).

Le clergé cophte ne lui donne d'autres titres à la mémoire historique qu'un décret, d'après lequel « le patriarche ne « peut être inauguré qu'un diman- « che. »

Isaac fut remplacé par *Simon* le Syrien : celui-ci est regardé comme un saint par l'Église cophte, et il a, dit-on, ressuscité des morts; néanmoins il mourut lui-même du poison qui lui fut versé à l'autel par un de ses envieux, le 24 du mois d'Abyb de l'an 416 de Dioclétien (4).

Les historiens arabes racontent que des députés vinrent de l'Inde demander un évêque et des prêtres à Simon. Ce patriarche refusa d'obtempérer à leur désir, mais Abd-él-Azyz, gouverneur de l'Égypte, trouvant que cette relation avec l'Inde pouvait servir les intérêts politiques du khalyfe, donna des ordres à d'autres évêques qui se montrèrent plus dociles.

Après la mort de Simon, le siége patriarcal fut vacant pendant trois ans : l'an 84 de l'hégire (5), le jour de la fête de saint Marc, 30 du mois de Barmoudéh de

(1) Cette année a commencé le mardi 8 août de l'an 685 de l'ère chrétienne.

(2) Cette ère, appelée aussi l'ère *des martyrs*, date de l'époque du règne de Dioclétien.

(3) Cette année a commencé le lundi 6 juillet de l'an 688 de l'ère chrétienne.

(4) Correspondant à l'an 81 de l'hégire, 700 de l'ère vulgaire.

(5) Cette année a commencé le mercredi 24 janvier de l'an 703 de l'ère vulgaire.

l'an 420 de l'ère de Dioclétien, les Cophtes y nommèrent Alexandre, qui conserva ses fonctions pendant vingt ans et quelques mois (1). Les écrivains cophtes de l'histoire de ce patriarche témoignent leur mécontentement du gouverneur *Abd-él-Azyz*, et voici à quelle occasion : les moines et les autres membres du clergé s'étaient multipliés en Égypte et prétendaient être exempts d'impôts : *Abd-él-Azyz*, dont la redevance annuelle était fixée, trouva injuste de tout faire payer à la classe la plus pauvre du peuple, en laissant exempts et privilégiés les prêtres et les évêques avec le patriarche, tous regorgeant de richesses : il fit donc faire le recensement des moines, les taxa à une imposition personnelle d'un dynar (2) et exigea du patriarche le payement annuel de trois mille dynars (3). Cette justice rigoureuse excita dans le clergé des murmures, mais qui furent bientôt comprimés et n'eurent aucune suite.

Après avoir administré avec bonheur l'Égypte pendant vingt années et huit mois, au moment même où, se livrant encore à de longues espérances, il venait de terminer la construction d'un magnifique palais, nommé *él-Dâr él-modahebah* (la maison dorée), dans le quartier nommé *Souq él-hammâm* (le marché aux pigeons), *Abd-él-Azyz ben-Merouân* mourut à Fostatt (4), l'an 86 de l'hégire (5). Le khalyfe *Abd él-Melek* sentit vivement la perte de ce frère, dont il appréciait le mérite, et qu'il avait désigné pour son successeur à l'empire.

Il nomma pour son héritier au khalifat *Oualyd ben-Abd-él-Melek*, son fils aîné, et remplaça *Abd-él-Azyz ben-Merouân* dans le gouvernement de l'Égypte par son second fils *Abd-allah ben Abd-él-Melek*. Les Cophtes crurent pouvoir obtenir du nouveau gouverneur l'abrogation de l'ordonnance d'*Abd-él-Azyz*, qui soumettait le clergé à une contribution annuelle; mais *Abd-allah* ne crut pas juste de leur accorder ce privilége, au détriment du reste de la population de l'Égypte; aussi les moines qui ont écrit l'histoire des patriarches ont-ils peint *Abd-allah* de couleurs encore plus noires que son prédécesseur.

Au reste, *Abd-allah* ne conserva ce gouvernement que jusqu'à la mort de son père, c'est-à-dire quelques mois seulement.

En effet, *Abd-él-Melek* mourut cette même année 86 de l'hégire dans le milieu du mois de Chaouâl, à l'âge de soixante ans (1), après avoir régné vingt et un ans et quinze jours. Son règne fut long et signalé par de nombreuses victoires : non-seulement il réussit à réunir entre ses mains toutes les provinces de l'empire musulman, mais encore il s'apprêtait à en conquérir de nouvelles. Car ce fut sous son règne que *Mohammed*, fils d'*Abou-Édris*, fit une première descente en Sicile et y porta le ravage et la désolation (2).

Non-seulement *Abd-él-Melek* resta sur le trône pendant plus d'années qu'aucun de ses prédécesseurs; mais encore la destinée lui accorda cette faveur singulière, que, tandis que *Moaouyah*, fondateur de la dynastie des *Ommyades*, n'avait eu que deux successeurs en ligne directe, dont le règne avait été court et la postérité éteinte au bout de quatre ans, *Abd-él-Melek* devait compter quatre de ses fils et trois de ses petits-fils au nombre de ses successeurs; aussi les écrivains orientaux lui donnent-ils le titre magnifique de *Khalyféh Abou-l-Kholefâ* (*khalyfe père des khalyfes*).

Une autre particularité remarquable du règne de ce prince, c'est que ce fut par ses ordres que fut frappée la première *monnaie d'argent* des Musulmans, qui depuis les premiers khalyfes se servaient

(1) Suivant quelques auteurs, pendant 25 ans.
(2) Environ quinze francs de notre monnaie.
(3) Environ quarante-cinq mille francs.
(4) Les écrivains cophtes, qui n'avaient pu oublier leur rancune contre les impositions exigées du clergé par ce prince, ont cru noircir sa mémoire en attribuant sa mort à un miracle : voici ce qu'on lit dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie :
« *Abd-él-Azyz* entra un jour dans l'église « d'Hélouân et y cracha sur une statue de la « Vierge tenant son fils entre ses bras. La nuit « même il vit en songe la Vierge et Jésus irrités « qui le faisaient percer de lances. Il se réveilla « malade et mourut le même jour : son fils « mourut quarante jours après lui..... »
(5) Cette année a commencé le vendredi 2 janvier de l'an 705 de l'ère vulgaire.

(1) A l'âge de cinquante-sept ans seulement, suivant quelques auteurs.
(2) Nous verrons plus tard les Musulmans établir leur domination d'une manière stable non-seulement sur la Sicile, mais encore dans l'Italie méridionale. Voyez sur les monuments de leur règne qui subsistent encore, les planches 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33.

des monnaies d'or et d'argent des Perses et des Grecs, et n'avaient encore monnoyé que des pièces de *cuivre* avec des légendes arabes (1).

CHAPITRE IV.

Suite des khalyfes ommyades. — Oualyd Ier. — Souleymân. — Omar II. — Yezyd II. — Hécham. — Oualyd II. — Yezyd III. — Ibrahym. — Merouân II, dernier khalyfe ommyade. — Gouverneurs de l'Égypte sous ces princes. — Moussa ben-Nouayr. — Qorrah. — Abd-êl-Melek. — Assamah — Ayoub. — Bâcher. — Hendatath. — Mohammed. — Hafas. — Oualyd. — Abd-êr-Rahman. — Yssa. — Hassan. — Ebn-Sohayl. — Abd-allah ben êl-Moghayrah. — Abd-êl-Melek, fils de Moussa, dernier gouverneur de l'Égypte sous les khalyfes ommyades.

Oualyd ben-Abd-êl-Melek fut le sixième khalyfe de la race des Ommyades; il était surnommé *Abou-l-Abbas*. Son inauguration au khalyfat se célébra le jour même de la mort de son père *Abd-êl-Melek-ben-Merouân ;* les affaires de l'islamisme prospérèrent entre ses mains : son règne fut illustré par de brillantes victoires, tant contre les princes du Turkestan, de la Perse et de l'Inde, que contre l'empereur grec de Constantinople. Un de ces faits d'armes les plus remarquables fut la conquête de Candie (l'ancienne Crète), opérée par son général *Abou-Ommyah :* c'est aussi à ses armes que l'islamisme dut la plus importante de ses acquisitions dans l'Occident; ce fut en effet sous son règne, l'an 93 de l'hégire (2), qu'eut lieu la conquête de Tolède (*Talytalah*) et de l'Espagne méridionale par le célèbre *Tarykh* (3), qui, en faisant hommage de cette nouvelle possession au khalyfe, préparait d'avance, par une singulière destinée, l'asile où le dernier de ses descendants devait, avant un demi-siècle, trouver une retraite et fonder un nouvel empire.

Pendant que l'islamisme acquérait ainsi de nouveaux domaines, l'intérieur de l'empire pacifié prospérait et s'embellissait par les soins du khalyfe : Damas, sa capitale, voyait dans son sein s'élever de nouveaux monuments; *Oualyd* y faisait construire des maisons de retraite pour les pauvres, les malades et les étrangers; il y créait le magnifique hôpital nommé *Bimaristân*, qui depuis servit de modèle à la création du *Môristan* du Kaire. Oualyd y fit commencer aussi la grande mosquée appelée *Mesguid ên-Naby* (la mosquée du Prophète), qu'il éleva sur les ruines de l'église consacrée par les chrétiens à *Mâr-Yohannâ* (saint Jean); mais le khalyfe ne vit pas l'achèvement de ce temple splendide, qui ne fut terminé que par son frère *Souleymân ben-Abd-êl-Melek*, et dont la dépense épuisa, s'il faut en croire les historiens arabes, quatre cents coffres contenant chacun quatorze mille dynars (1).

L'an 90 de l'hégire (2), *Abd-allah* frère du khalyfe, mourut à Fostatt après avoir administré l'Égypte pendant deux ans : *Oualyd ben-Abd-êl-Melek*, pour succéder à son frère dans le gouvernement de cette province, nomma d'abord *Moussa-ben-Nouayr*, puis presque aussitôt après il remplaça ce gouverneur par *Qorrah ben-Cheryk*. Les historiens cophtes représentent ce dernier comme encore plus tyrannique et plus impie que ses prédécesseurs : ils l'accusent d'être entré dans l'église patriarcale de Fostatt, entouré de ses favoris débauchés et de baladins, et d'avoir siégé avec eux dans le sanctuaire, pendant qu'on y célébrait l'office religieux.

Qorrah ne jouit que six ans de ses hautes fonctions, et ne signala son administration que par la construction de la mosquée nommée *êl-Djamê êl-Alyq*

(1) Monnaie d'*Abd-êl-Melek*, de l'an 79 de l'hégire (698 de notre ère).



(2) Cette année a commencé le lundi 19 octobre de l'an 711 de l'ère chrétienne.

(3) C'est du nom de ce célèbre général que la montagne escarpée située sur la côte méridionale de l'Espagne a été nommée par les Arabes *Gebel-Tarykh* (montagne de *Tarykh*) : nous avons fait de ces mots le nom de *Gibraltar*.

(1) En tout cinq millions six cent mille dynars, environ quatre-vingt-quatre millions de notre monnaie. On avait placé, dit-on, dans cette mosquée six cents lampes d'or suspendues par des chaînes du même métal; on peut juger par ce seul fait des autres détails de sa magnificence.

(2) Cette année a commencé le mardi 20 novembre de l'an 708 de l'ère chrétienne.

(la vieille mosquée), qu'il fit élever l'an 93 de l'hégire. Il mourut l'an 96 de cette ère (1) à Fostatt, et fut remplacé par *Abd-él-Melek ben-Rifah*, qui ne conserva son gouvernement que trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la mort du khalyfe qui venait de le nommer.

En effet, le khalyfe *Oualyd ben-Abd-él-Melek* mourut lui-même à Damas, au milieu du mois de Gemady-êl-Tany de cette même année, à l'âge de quarante-huit ans, ayant régné neuf ans et environ huit mois (2).

Souleymân ben-Abd-él-Melek, surnommé *Abou-Ayoub*, succéda à son frère Oualyd le jour même de la mort de ce prince.

Le nouveau khalyfe poursuivit avec activité l'exécution des projets qu'avait formés son frère pour l'extension de la religion du Prophète. Dès la première année de son règne, il fit la conquête du *Tabaristân* et de la Géorgie, et envoya un de ses frères, *Mouslimah-ben-Abd-él-Melek*, assiéger de nouveau la ville de Constantinople.

En montant sur le trône, *Souleymân* confia l'administration de l'Égypte à *Assamâh ben-Yezyd*, non avec le titre de gouverneur (*oualy*), mais avec celui d'*Aamel-él-kheradj*, c'est-à-dire, intendant général des finances. Suivant leur formule accoutumée, les historiens cophtes, d'accord cette fois avec les historiens musulmans, dépeignent cet administrateur comme ayant été *pire encore que ses prédécesseurs ;* ils l'accusent des confiscations les plus iniques et des massacres les plus barbares. Mais ce qu'ils présentent comme le plus grave de leurs reproches, c'est qu'ayant fait rassembler tous les moines, non-seulement il leur déclara qu'il maintenait les anciennes ordonnances rendues par Abd-él-Azyz, d'après lesquelles on exigeait d'eux un tribut annuel d'un dynar, mais encore il les soumit à recevoir de ses agents, chaque année, en payant leur contribution personnelle, un anneau de fer sur lequel étaient gravés leur nom et la date de l'exercice financier. Il leur enjoignit de porter toujours cet anneau au doigt, condamnant à avoir la main coupée tous ceux qui seraient saisis sans cette singulière espèce de quittance : plusieurs moines qui tentèrent d'éluder cet ordre sévère, furent mutilés impitoyablement ; un grand nombre des réfractaires se refusant à payer l'impôt, et à recevoir l'anneau en échange de leur payement, s'étaient retirés dans les monastères, croyant ainsi pouvoir frauder sans danger les droits du fisc ; mais *Assamah* envoya des soldats faire la visite de ces retraites, et tous les moines qui furent trouvés sans anneau furent ou décapités ou mis à mort par la bastonnade.

Se montrant aussi soigneux sur tout ce qui avait rapport aux revenus de l'Égypte, *Assamah* faisait entretenir avec soin les divers nilomètres, qui dans les provinces de l'Égypte servaient de cadastre pour la répartition de l'impôt territorial. L'an 96 de l'hégire, il apprit que le nilomètre établi à *Helouân*, un peu au-dessus de Fostatt, venait de s'écrouler, et il se hâta d'en faire son rapport au khalyfe : d'après les ordres de ce prince, il abandonna le nilomètre ruiné, et en fit construire un tout à neuf à la pointe méridionale de l'île, placée entre *Fostatt* et *Gyzéh* et qu'on nomme maintenant *Raoudah* (jardin). Ce nilomètre, fondé l'an 97 de l'hégire (1), est celui dont on se sert encore de nos jours et qui est connu sous le nom de *Méqyas* (2).

Mais de toutes les opérations financières qui froissèrent le plus les populations de l'Égypte, celle qui mérita à *Assamah* des haines plus violentes et plus implacables, ce fut l'ordonnance par laquelle il soumit les habitants qui montaient ou descendaient le Nil à se pourvoir de passeports taxés chacun à dix dynars (3). La

(1) Cette année a commencé le dimanche 16 septembre de l'an 714 de notre ère.

(2) Monnaie de *Oualyd* Ier, de l'an 93 de l'hégire (712 de notre ère).



(1) Cette année a commencé le jeudi 5 septembre de l'an 715 de l'ère chrétienne.

(2) Voyez la planche 15.

(3) de 120 à 150 francs de notre monnaie.

perception de ce droit exorbitant se fit avec une rigueur réellement abusive et barbare : les écrivains orientaux ont cité entre autres le trait suivant :

Une pauvre veuve voyageait sur le Nil avec son fils, ayant un passe-port bien en règle, dont le payement avait épuisé presque tout ce qu'elle possédait : le jeune homme s'étant penché le long de la barque, pour boire de l'eau du fleuve, fut saisi par un crocodile et dévoré avec le passe-port qu'il portait dans son sein : les officiers du fisc exigèrent de la malheureuse veuve qu'elle en prît un nouveau, et vendirent, pour le payement de la taxe, jusqu'aux vêtements dont était couverte cette mère infortunée, qui fut réduite à la mendicité.

Tant d'exactions et tant d'excès intolérables finirent par exaspérer les populations indignées de l'Égypte ; les mécontents se rassemblèrent, et une révolte générale allait éclater, lorsque la nouvelle de la mort du khalyfe *Souleymân ben-Abd-êl-Melek* arrêta l'explosion, en donnant l'espérance d'obtenir justice de son successeur.

La mort du khalyfe *Souleymân* arriva le 21 du mois de Safar l'an 99 de l'hégire (1), tandis qu'il était occupé à la construction de la ville de *Ramléh* en Palestine, dont il venait de faire jeter les fondements (2); il n'avait régné que deux ans, huit mois et cinq jours, et était âgé de quarante-cinq ans.

Souleymân n'eut pas comme son prédécesseur pour successeur un de ses frères; après lui le khalyfat passa à son cousin *Omar*, surnommé *Abou-l-Hafas*, fils d'*Abd-êl-Azyz-ben-Merouân*, qui avait été gouverneur de l'Égypte; le khalyfe avait d'abord désigné son propre fils, *Ayoub ben-Souleymân*, pour son successeur; mais ce jeune prince étant mort peu après, il avait transmis les droits d'hérédité à *Omar*, fils de son oncle paternel, petit-fils comme lui du khalyfe *Merouân*, et dont l'aïeul maternel était *Omar êbn-êl-Khettâb*, le deuxième des successeurs du Prophète.

Omar ben-Abd-êl-Azyz monta sur le trône le jour même de la mort de *Souleymân* : dès les premiers actes de son autorité, le nouveau khalyfe annonça un grand amour pour la justice, et il s'empressa d'accueillir favorablement les réclamations des peuples de l'Égypte contre les exactions *d'Assamah*. Il destitua aussitôt ce gouverneur, et le remplaça par *Ayoub ben-Sarhabyl*, qui s'efforça de faire oublier, par la douceur de son administration, la tyrannie de son prédécesseur. Bien plus Ayoub, d'après les ordres qu'il avait reçus du khalyfe, fit arrêter *Assamah*, lui enferma le cou dans un collier de fer, et les pieds ainsi que les mains dans des entraves de bois ; ainsi torturé, Assamah fut traîné au lieu de son dernier supplice, mais il expira en chemin.

Omar ben-Abd-êl-Azyz eut un règne encore moins long que celui de son prédécesseur, et mourut le 25 du mois de Regeb de l'an 101 de l'hégire (1), à l'âge de trente-sept ans, après avoir occupé le trône seulement pendant deux ans, cinq mois et quatorze jours.

Après la mort d'*Omar ben-Abd-êl-Azyz*, la postérité d'Abd-êl-Melek se remit en possession du trône ; car Souleymân, en désignant d'avance son cousin *Omar ben-Abd-êl-Azyz* pour son successeur immédiat, lui avait imposé l'obligation d'appeler lui-même à sa succession son frère *Yezyd-ben-Abd-êl-Melek*.

Yezyd fut le troisième fils d'Abd-êl-Melek qui occupa le trône du khalyfat, et il fut proclamé le jour même où la mort de son cousin laissa le siége vacant. Les historiens grecs l'ont appellé *Azid*, et nos écrivains l'ont désigné par le nom d'Yezid, deuxième du nom.

Ayoub ben-Sarhabyl fut, cette même année, déposé par le nouveau khalyfe, des fonctions de gouverneur de l'Égypte que lui avait confiées le khalyfe Omar : d'après les ordres d'Yezyd, il remit le gouvernement de l'Égypte entre les mains de *Bacher ben-Safouân*, surnommé *êl-Kelby*. Bientôt après Bacher eut l'ordre de passer en Afrique, et l'Égypte reçut pour gouverneur le frère de Bacher, *Hendatah ben Safouân*; celui-ci fut encore révoqué à son tour, l'an

(1) Cette année a commencé le samedi 14 août de l'an 717 de l'ère chrétienne.

(2) Ramléh fut fondée l'an 98 de l'hégire 716 de l'ère vulgaire.

(1) Cette année a commencé le lundi 24 juillet de l'an 719 de l'ère chrétienne.

104 de l'hégire (1), et fut remplacé par l'un des frères du khalyfe, *Mohammed ben-Abd-êl-Melek*. Les Cophtes se plaignent également de son gouvernement et de celui de son prédécesseur; ils assurent que, pendant tout le règne de *Yezyd ben-Abd-êl Melek*, les chrétiens furent persécutés, les croix renversées, les églises détruites.

Mohammed ben-abd-êl-Melek ne conserva ce gouvernement que jusqu'à la mort du khalyfe son frère, arrivée le 25 du mois de Chaabân de l'an 105 de l'hégire (2).

Yezyd ben-Abd-êl-Melek mourut à *Harran* après un règne de quatre ans et un mois, à l'âge de trente-trois ans, ou, selon quelques écrivains, de vingt-neuf ans seulement.

Le successeur d'Yezyd fut son frère *Héchâm*, surnommé *Abou-l-Oualyd:* ce fut le quatrième des fils d'Abd-êl-Melek qui occupèrent le trône de l'islamisme. Yezyd l'ayant désigné pour son successeur, il entra en possession du khalyfat le jour même de la mort de son frère.

Il rappela son frère *Mohammed ben Abd-êl-Melek* du gouvernement de l'Égypte, et l'y remplaça par son cousin *Hassan* (3) *ben-Yousouf;* mais Hassan ne resta que trois ans environ dans ces fonctions, il s'en démit volontairement l'an 108 de l'hégire (4), et le khalyfe *Héchâm* le remplaça par *Hafas ben-Oualyd*, surnommé *êl-Hadramy :* un an après, celui-ci fut déposé, et l'an 109 de l'hégire (5), le khalyfe nomma gouverneur en sa place *Abd-êl-Melek ben-Rifah*, que nous avons déjà vu administrer l'Égypte, sous le khalyfat de *Oualyd ben-Abd-êl-Melek*. Ce gouverneur ne jouit pas un an entier de ce rappel à ses anciennes fonctions : il mourut la même année, et eut pour successeur son frère *Oualyd ben-Rifah*.

L'an 118 de l'hégire (6) Oualyd ben-Rifah, après avoir conservé le gouvernement de l'Égypte pendant neuf ans, mourut à Fostatt, et le khalyfe nomma, pour le remplacer, *Abd-êr-rahman ben-Khaled-êl-Fahâmy :* moins d'une année après *Abd-êr-rahman* mourut lui-même, et en sa place fut rappelé *Hendatah ben-Safouân-êl-Kelby*, déjà antérieurement gouverneur de l'Égypte, sous le khalyfe *Yezyd ben-Abd-êl-Melek*. Il gouverna encore cette province pendant six ans, et, suivant les historiens chrétiens de l'Orient, il suivit dans son administration le même système d'intolérance et de tyrannie qu'il avait déjà adopté, quand il avait gouverné l'Égypte pour la première fois sous le khalyfat de Yezyd.

Loin de se conformer aux intentions sages et bienveillantes du khalyfe *Héchâm*, qui lui avait enjoint de ménager ses sujets et de traiter favorablement les chrétiens, il les accabla de vexations et d'actes tyranniques; il doubla les impositions, assujettit par un recensement général non-seulement les hommes, mais encore les animaux, à des redevances, fit timbrer les quittances de ces nouveaux droits de l'empreinte d'un lion, et faisait couper la main à tous les chrétiens qui étaient rencontrés sans avoir sur eux une de ces cédules.

Instruit de ces abus, l'an 124 de l'hégire (1), le khalyfe lui ôta l'administration de l'Égypte, et le fit passer au gouvernement de la Mauritanie, lui donnant pour successeur *Hafas ben-Oualyd*, qui avait déjà gouverné l'Égypte seize ans auparavant, et qui y avait laissé de meilleurs souvenirs. Hafas ne garda son gouvernement que moins d'un an, et en fut rappelé, à la mort du khalyfe *Hechâm ben-Abd-êl-Melek*, arrivée le 6 du mois de Raby-êl-Akher de l'an 125 de l'hégire (2).

Hechâm était alors âgé de cinquante-six ans, ou, suivant quelques historiens, de cinquante-trois ans seulement; il en avait régné dix-neuf, sept mois et onze jours. Son règne fut illustré par plus d'une victoire remportée sur les Grecs; dans une de ces batailles, livrée l'an 115 de

(1) Cette année a commencé le dimanche 21 juin de l'an 722 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le jeudi 10 juin de l'an 723 de l'ère chrétienne.

(3) On trouve aussi son nom écrit *êl-Hair ben-Yousouf*.

(4) Cette année a commencé le mercredi 8 mai de l'an 726 de l'ère chrétienne.

(5) Cette année a commencé le lundi 28 avril de l'an 727 de l'ère chrétienne.

(6) Cette année a commencé le vendredi 20 janvier de l'an 736 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mercredi 16 novembre de l'an 741 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le dimanche 4 novembre de l'an 742 de notre ère.

l'hégire (1), Constantin Copronyme, fils de Léon l'Isaurien, empereur de Constantinople, fut lui-même fait prisonnier par les musulmans (2).

Aucun fait important ne se passa en Égypte sous le long règne de Hechâm; les seuls événements dont les annalistes chrétiens de ce pays rendent compte n'ont rapport qu'à leur histoire ecclésiastique, ce sont les suivants :

L'an 108 de l'hégire (3) fut l'époque de la mort d'Alexandre, quarante-troisième patriarche cophte d'Alexandrie.

Depuis l'époque de la conquête de l'Égypte par le khalyfe *Omar ebn-el-Khettab*, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-dix ans environ, le patriarchat d'Alexandrie avait été entre les mains des jacobites, tous les évêques de l'Égypte étaient de cette secte, et ils avaient établi des évêques jacobites même dans la Nubie, qu'ils avaient convertie à leur religion.

Kosmas fut élu comme patriarche par les orthodoxes. A cette époque les hérétiques d'Égypte s'étaient emparés de toutes les églises, et il ne restait plus au patriarche orthodoxe que celle de *Mâr-Sabâ* (Saint-Sabas).

Kosmas se rendit à Damas, auprès du khalyfe *Hécham*, et par ses sollicitations en obtint l'ordre pour l'administrateur des finances du khalyfe en Égypte, *Abd-allah ben-el-Sekary*, de faire rendre aux orthodoxes toutes les églises qui leur appartenaient.

Kosmas, après avoir occupé le siége patriarcal pendant quinze mois seulement, mourut le dernier jour du mois de Baounéh de l'année suivante.

L'an 109 de l'hégire, correspondant à l'an 443 de l'ère des Cophtes, le patriarche Théodore succéda à Kosmas. Il siégea pendant onze années, et quitta la vie le septième jour du mois d'Amchyr de l'an 454 de l'ère des Cophtes : son patriarcat fut une époque de paix et de tranquillité pour l'Église d'Alexandrie, où cessèrent momentanément les querelles des melchites et des jacobites.

Sa mort fut suivie d'une vacance de six années, après laquelle, l'an 127 de l'hégire, le 7 du mois de Thot de l'an 460 de l'ère de Dioclétien, *Ebn-Khalyl* (1) fut promu aux fonctions de patriarche, et conserva ses fonctions pendant vingt-trois ans.

Oualyd ben-Yezyd, surnommé *Abou-l-Abbas*, désigné par les historiens occidentaux sous le nom de Walid, deuxième du nom, succéda à son oncle Héchâm; il était fils du khalyfe Yezyd, deuxième du nom, qui, en laissant le khalyfat à *Héchâm*, en avait reçu le serment de le remettre après lui à son fils Oualyd. Il fut en conséquence reconnu comme khalyfe, le jour même de la mort d'Héchâm, c'est-à-dire le 6 du mois de Raby-êl-Akher de l'an 125 de l'hégire. Il avait déjà plus de quarante ans, tandis que les quatre fils d'*Abd-êl-Melek*, son père et ses oncles, étaient tous parvenus au khalyfat avant cet âge.

Un de ses premiers actes fut d'ôter le gouvernement de l'Égypte a *Hafas-ben-Oualyd,* malgré la bonté de son administration, dont la sagesse et la modération lui avaient acquis l'affection des provinces qui lui étaient soumises.

Il nomma à sa place *Yssa ben-Aby-Attâ*, qui fit bientôt vivement regretter son prédécesseur, et dont les mesures administratives réveillèrent bientôt tous les mécontentements que *Hafas ben-Oualyd* avait su calmer.

Cet acte impolitique ne fut pas le seul dont le nouveau khalyfe signala les commencements de son règne : à tous les vices d'un particulier, il joignait toutes les mauvaises qualités qui peuvent déshonorer un souverain (2); n'écoutant

(1) Cette année a commencé le jeudi 15 mars de l'an 731 de notre ère.

(2) Monnaie de *Hechâm*, de l'an 107 de l'hégire (725 de notre ère.)



(3) Correspondant à l'an 442 de l'ère des Cophtes.

(1) Nommé par quelques-uns *Khayl*, ou *Michel*.

(2) Si l'on en croit les historiens arabes, ce khalyfe poussa à un point bien étonnant l'impudence de ses vices et le scandale de ses débauches, dont il semblait se vanter sans pudeur. Ils citent des vers composés par lui, parmi lesquels on remarque les deux suivants :

que ses caprices et les conseils intéressés des flatteurs qui l'entouraient, il aliéna bientôt les cœurs de tous les musulmans. Les populations de Syrie se soulevèrent, et déclarèrent qu'elles cessaient de le reconnaître pour khalyfe; le soulèvement se propagea bientôt dans les autres provinces, et les insurgés appelèrent au khalyfat le cousin de *Oualyd*, *Yezyd*, fils du khalyfe Oualyd Ier. En acceptant le trône offert, le nouveau khalyfe, impatient d'être délivré d'un rival qui lui semblait encore redoutable, mit à prix la tête du khalyfe déposé, et promit cent mille dynars (1) à celui qui lui apporterait sa tête.

Les troupes de Oualyd furent battues à Baharah près Damas, l'an 126 de l'hégire (2), et Oualyd y fut tué en combattant; ses meurtriers lui coupèrent les mains et la tête : ces hideux trophées furent portés à Damas, promenés dans la ville, et exposés sur une de ses portes.

Oualyd ben-Yezyd était alors âgé de quarante-deux ans, et il n'avait régné qu'un an, deux mois et vingt-deux jours. Le mépris et la haine générale qu'avait mérités ce khalyfe par son abrutissement et sa tyrannie, retombèrent sur le khalyfat lui-même, et furent sans doute les premières causes qui, six ans plus tard, amenèrent la chute définitive de la dynastie des Ommyades.

Yezyd ben-Oualyd, surnommé *Abou-Khaled*, comptait parmi ses aïeux trois khalyfes, Oualyd son père, Abd-él-Melek, son aïeul, et Merouân, son bisaïeul : par sa mère, *Chahferand*, il descendait des anciens rois de Perse, et était arrière-petit-fils de *Yezdedjerd ben-Chahryar*. Il fut inauguré au trône du khalyfat le vingt-huit du mois de Gemady-él-Akher de l'an 126 de l'hégire.

Mais l'avénement du nouveau khalyfe fut loin de calmer les troubles qui agitaient toutes les provinces musulmanes, et qui présageaient la dissolution de l'empire. Les habitants de Hémesse refusèrent de le reconnaître, et demandèrent vengeance du meurtre de Oualyd; Souleymân, fils du khalyfe Héchâm et cousin de Yezyd, s'échappa de la prison où il était retenu à Naamân, rassembla des forces et marcha sur Damas : les habitants de la Palestine et des rives du Jourdain massacrèrent leur gouverneur; *Merouân ben-Mohammed-él-Himar* arbora en Arménie l'étendard de la révolte, se présentant comme un des vengeurs du khalyfe Oualyd. Son armée était déjà nombreuse, et il marchait contre Yezyd, lorsque celui-ci arrêta son adversaire à *Harrân* par des négociations, et acheta sa soumission par l'abandon des provinces de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Aderbidjân.

A peine délivré de ce terrible ennemi, le khalyfe *Yezyd* mourut de la peste, à l'âge de quarante ans, n'ayant régné que cinq mois et dix jours.

Le jour même de la mort de Yezyd, son frère *Ibrahym*, fils comme lui du khalyfe Oualyd Ier, mais d'une autre mère, fut élevé au khalyfat; il n'accepta qu'à regret ces hautes fonctions, dans des circonstances aussi défavorables; en effet, *Merouân ben-Mohammed*, délié de ses engagements par la mort du khalyfe Yezyd, accourait avec une armée de quatre-vingt mille hommes à Kennesseryn, proclamant à Hémesse son refus de reconnaître l'autorité du nouveau khalyfe, et ses propres prétentions au trône de l'islamisme.

Ibrahym ben-Oualyd se hâta de rassembler ses troupes; mais son armée, dont il avait confié le commandement à *Souleymân*, fils du khalyfe *Héchâm*, fut mise en déroute, quoiqu'elle fût forte de cent vingt mille hommes.

L'un des motifs qu'avait mis en avant Merouân pour justifier son attaque contre le khalyfe *Ibrahym* avait été la délivrance des deux fils du khalyfe *Oualyd II*, *él-Hakem* et *Othman*, qui étaient retenus en prison à Damas. Avant la bataille, Merouân avait fait offrir à l'armée de *Souleymân* de renoncer lui-même à ses prétentions au khalyfat, si elle voulait se réunir à lui pour déposer *Ibrahym*, et élever sur le trône l'un des deux fils de *Oualyd II*. Ces propositions n'ayant pas été agréées, la bataille avait été sanglante et décisive en faveur de Merouân.

« Je me livre à l'ivresse du vin : je partage tous
« les penchants des bêtes brutes :
« Souillé de tous les excès, n'en suis-je pas
« moins le chef de la religion et de l'empire ? »

(1) Environ 1,500,000 francs de notre monnaie.

(2) Cette année a commencé le vendredi 25 octobre de l'an 743 de l'ère chrétienne.

Ibrahym et son général *Souleymân* s'enfuirent à Damas, s'emparèrent du trésor, et firent massacrer les deux jeunes prisonniers, qu'ils regardaient comme les plus dangereux de leurs ennemis, et comme le seul motif légitime de l'agression de Merouân. Mais ce double meurtre fut loin d'être profitable au khalyfe *Ibrahym* : *Merouân*, indigné, déclara le prince meurtrier déchu de l'autorité suprême, et se proclama lui-même l'héritier des deux victimes aux droits du khalyfat.

Merouân fit son entrée à Damas, dans le second mois de l'an 127 de l'hégire (1) : il y prit possession du titre de khalyfe, et vit son autorité reconnue, même par le khalyfe déposé, qui obtint la vie pour prix de cet acte de soumission : *Ibrahym* n'avait occupé le trône que soixante-neuf jours, et il vécut encore environ six ans après son abdication forcée.

Merouân ben-Mohammed avait à la fois trois surnoms : celui d'*Abou-Abd-él-Melek*, qu'il prit à la naissance de son premier fils; celui de *él-Djady*, qu'il tenait de son oncle maternel *él-Djad ben-Derhem*; et enfin celui de *él-Himar*, sous lequel il fut le plus connu. Ce dernier surnom, qui signifie *âne sauvage*, lui avait été mérité par sa bravoure et par sa fermeté inébranlable; car, suivant les Arabes, « l'âne sauvage « ne sait pas fuir. » Nos écrivains l'ont nommé Merouân, deuxième du nom.

Toutes les provinces de l'empire le reconnurent bientôt pour khalyfe, et l'Égypte suivit sans hésitation le mouvement général.

L'an 127 de l'hégire, Merouân donna le gouvernement de cette province à *Hassan ben-Abahyah*; mais, seize jours après, il le révoqua de ses fonctions, et le remplaça par *Hafas ben-Oualyd*, qui avait déjà gouverné ces contrées à deux époques différentes, sous le khalyfat de *Héchâm*, et qui était plus capable qu'aucun autre de maintenir sa province dans l'obéissance du khalyfe.

Toutefois, l'année suivante, 128 de l'hégire (2), Merouân crut devoir le rappeler de son gouvernement, et le remplaça par *Djaouyrah ben-Sohayl*, surnommé *él-Aglany*.

Un an et demi était à peine écoulé, que le khalyfe, révoquant *Djaouyrah*, nomma à sa place gouverneur de l'Égypte *Abd-allah ben-él-Moghayrah*, qui commença ses fonctions l'an 131 de l'hégire (1), mais qui mourut peu de temps après et fut remplacé par *Abd-él-Melek*, fils de *Moussa* et petit-fils de *Nasr*, qui fut le dernier gouverneur de l'Égypte nommé par les khalyfes ommyades.

Cependant le reste de l'empire était loin d'être tranquille : de tous côtés se déclaraient de nouveaux prétendants à ce trône, qu'on voyait devenu le prix de la violence, sans que les droits d'hérédité, substitués par les Ommyades à ceux de l'élection, fussent plus respectés que les premiers abolis par eux. Aucun lien ne semblait plus capable de retenir les peuples et les projets hardis des ambitieux. Hémesse, qui avait été l'une des premières villes où *Merouân* avait été accueilli, se révolta contre lui. En vain Merouân, accourant pour la punir, condamna-t-il au dernier supplice six cents de ses principaux habitants, la ville de Damas, sans être effrayée par ce terrible exemple, expulsait le gouverneur que lui avait donné le khalyfe. *Souleymân*, fils du khalyfe *Héchâm*, se faisait proclamer lui-même khalyfe à Basrah, et s'avançait jusqu'à Kennesseryn; battu par Merouân, qui lui tua trente mille hommes, il se jetait dans Hémesse et s'y fortifiait. Tandis que Merouân allait l'y assiéger, *Abd-allah ben-Moaouyah*, descendant d'*Abou-Taleb*, père du khalyfe *Aly*, était aussi proclamé khalyfe à Koufah.

Les victoires remportées par Merouân sur ces divers compétiteurs ne purent assurer le sort de sa dynastie; un ennemi plus puissant, *Abou-l-Abbas*, surnommé depuis *él-Saffah*, descendant de *Hachem*, bisaïeul du Prophète, se leva contre lui du fond des provinces les plus orientales de l'empire musulman.

Le Khorassân s'était déjà déclaré pour *Abou-l-Abbas*, par les menées habiles d'*Abd-ér-rahman abou-Mouslim*,

(1) Cette année a commencé le mardi 13 octobre de l'an 744 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le dimanche 3 octobre de l'an 745 de l'ère vulgaire.

(1) Cette année a commencé le samedi 31 août de l'année 748 de l'ère vulgaire.

qu'il y avait envoyé comme agent malgré sa grande jeunesse.

Abou-Mouslim n'avait que dix-neuf ans; mais il déploya une activité, une adresse et une fermeté bien au-dessus de son âge. Il réussit à gagner les esprits, à réunir des forces nombreuses, à battre celles de *Nasr ben-Sayar*, que Merouân avait chargé du gouvernement de cette province reculée. Bientôt maître de la ville royale de *Merou* et de *Nichabour*, il se jette en Géorgie, et, s'avançant jusqu'à Koufah, fait reconnaître dans toutes ces contrées l'autorité d'*Aboul-Abbas*.

Après plusieurs défaites successives, le khalyfe Merouân, battu encore auprès de Moussoul, y vit enfin périr ses dernières ressources. Ne se croyant pas assez en sûreté à Damas, il traversa dans sa fuite rapide toute la Syrie, qui se déclarait pour son rival vainqueur, et chercha un refuge en Égypte, où jusqu'alors son autorité n'avait pas été méconnue.

Cependant Abou-l-Abbas, exerçant déjà à Koufah toutes les fonctions de la souveraineté, nommait les nouveaux gouverneurs des provinces, recevait les serments de fidélité des populations de la Syrie, et fondait ainsi la dynastie des *Abbassides* sur les débris de celle des Ommyades, qu'il venait de renverser.

Pour assurer son triomphe, il fit rassembler tous ceux qui par le sang faisaient partie de cette famille qu'il venait de proscrire; quatre-vingts personnes, de tout sexe et de tout âge, furent ainsi saisies par ses ordres, et tous furent massacrés impitoyablement. Cette exécution barbare valut à *Abou-l-Abbas* le surnom d'*el-Saffah* (le verseur de sang).

Un jeune prince de cette famlile, *Abd-ér-rahman*, petit-fils du khalyfe *Héchâm*, parvint seul à échapper au massacre général, et, retiré en Espagne, y fonda une nouvelle dynastie des *Ommyades*.

Merouân parvint à gagner l'Égypte, sans être arrêté sur sa route. Mais *Abd-allah*, oncle paternel d'*Abou-l-Abbas*, envoya à sa poursuite son frère *Saleh ben-Aly*, avec ordre de saisir à tout prix le malheureux vaincu. *Saleh* atteignit Merouân au village nommé *Aboussyr-Kourydes*, dans la haute Égypte, et le fit tuer sous ses yeux le dimanche 27 du mois de Gemady-êl-Akher de l'an 132 de l'hégire (1).

La tête de *Merouân ben-Mohammed* fut envoyée à *Abou-l-Abbas-êl-Saffah*.

Ainsi périt misérablement, à l'âge de cinquante-six ans, ou, selon d'autres auteurs, de cinquante-neuf ans, après un règne de cinq ans et un mois, le dernier khalyfe de la maison d'*Ommyah*, qui avait eu entre les mains pendant quatre-vingt-onze ans la souveraineté de l'islamisme, dépouillée par la famille d'*Abou-l-Abbas*, qui prit d'après le nom du trisaïeul de son fondateur, celui de dynastie des *Abbassides*.

Le mouvement d'impulsion et d'envahissement, donné par les quatre premiers khalyfes au colosse de l'islamisme, avait été loin de se ralentir, tandis que la dynastie des Ommyades tenait les rênes de l'empire : aux premières conquêtes d'*Abou-Beker*, d'*Omar* et d'*Othman*, de nouvelles conquêtes avaient été ajoutées par les princes de la maison d'*Ommyah*.

Sous le règne de cette dynastie, l'empire grec, à qui les généraux de l'islamisme venaient d'arracher l'Arménie, avait vu sa capitale, Constantinople, assiégée par eux pendant six mois, et s'était laissé dépouiller de tout ce que les précédentes défaites lui avaient encore permis de posséder en Afrique : Syracuse, Pergame, Antioche de Pisidie, Césarée de Cappadoce, avaient été prises et pillées, la Sicile et l'Asie Mineure dévastées, Carthage détruite, l'Espagne envahie.

L'empire de l'islamisme, largement établi dans trois parties du monde, s'étendait depuis l'extrémité des Indes jusques au cœur même de notre France.

Déjà maîtres de Narbonne, de Toulouse, de la Provence, du Languedoc et de l'Aquitaine, portant partout le pillage et l'incendie, les Arabes, partis de Tolède, avaient poussé leurs ravages dans le Poitou et jusqu'à Tournus en Bourgogne; rien ne semblait pouvoir arrêter leur invasion dans nos contrées occidentales. L'Europe entière allait devenir musulmane, lorsque Charles Martel, s'élançant au-devant du torrent dévastateur, le

(1) 8 février 750. L'année de l'hégire 132 avait commencé le mercredi 20 août de l'an 749 de notre ère.

rencontra dans les plaines entre Tours et Poitiers, et le refoula au delà des Pyrénées; décidant le sort des États chrétiens par une victoire sanglante, dans laquelle, s'il faut en croire les historiens, trois cent soixante-quatre mille musulmans périrent. L'exagération du chiffre est ici évidente; mais un fait qui ne l'est pas moins, c'est que la victoire décisive de Charles Martel sauva le continent européen de la domination musulmane.

CHAPITRE V.

Dynastie des Abbassides. — Les khalyfes Abou-l-Abbas, Al-Mansour, Él-Mahady, Él-Hâdy, Hâroun-él-Rachyd, Él-Amyn, Al-Mâmoun. — Gouverneurs de l'Égypte sous ces princes. — Sâlèh. — Abâoun. — Moussa ben-Kaab. — Mohammed ben-Assaad. — Hamyd. — Yezyd. — Abd-allah ben-Abd-ér-rahmân. — — Mohammed ben-Abd-ér-Rahmân. — Moussa ben-Aly. — Mohammed ben-Souleymân. — Yssa ben Loqmân. — Ouadéh. — Mansour. — Yahya. — Ismayl Abou-Kotayfah. — Ibrahym. — Moussa ben-Massaab. — Faddel. — Aly. — Moussa ben-Yssa. — Mouslimah. — Mohammed ben-Zâher. — Dâoud. — Amer. — Abd-allah ben-Zâher. — Ishak. — Harthamah. — Abd-él-Melek. — Obeyd-Allah ben-Mahady. — Ismayl ben Sâlèh. — Él-Leyth. — Ahmed. — Abd-allah ben-Mohammed. — Él-Hassân ben-Djemyl. — Melek. — Él-Hassân ben-él-Tahtah. — Hâtem. — Djâber. — Mottaleb. — Él-Abbas. — Él Sorry. — Mohammed Abou-Nasr. — Abd-allah ben-Él-Sorry. — Ayâd. — Yssa ben-Yezyd — Él-Motassem.

Le philosophe observateur remarquera ici une singulière coïncidence entre des événements semblables, qui signalent à la même époque l'histoire de deux peuples, non moins éloignés l'un de l'autre par les distances de leur position géographique que par leur origine, leurs mœurs, leurs lois, leurs croyances et leurs institutions religieuses.

En effet, les mêmes années qui virent les Abbassides, dans l'Orient, renverser du trône de l'islamisme les Ommyades, et saisir à leur place les rênes de l'empire des Arabes, virent aussi dans l'Occident la première race des rois français, celle des Mérovingiens, dépossédée de la pourpre royale par la famille de Charles Martel, devenue la souche d'une seconde race appelée celle des Carlovingiens (1); ainsi, presque aux deux extrémités du monde alors connu, deux familles royales échangeaient en même temps, contre l'avilissement et l'oubli, les honneurs et le pouvoir arrachés de leurs mains par des usurpateurs plus heureux; et pour rendre encore cette coïncidence plus parfaite, les deux plus illustres princes des deux nouvelles dynasties, *Charlemagne* et *Hâroun-él-Rachyd*, devaient vivre contemporains, et les deux contrées devaient également voir les successeurs de ces princes, héritiers d'empires vastes et florissants, bientôt, énervés et méprisables, sanctionner par leur faiblesse le démembrement de leurs domaines et les usurpations de leurs grands vassaux sur leur pouvoir souverain.

Abou-l-Abbas, surnommé *él-Saffah*, qui fut le premier khalyfe de la dynastie des Abbassides, était fils de *Mohammed* et petit-fils d'*Aly*. Celui-ci, fils d'*Abd-al-lah*, avait pour aïeul *él-Abbas*, fils d'*Abd-él Motaleb*, fils de *Hachem* et aïeul du Prophète. Ainsi la famille des Abbassides était une branche collatérale de celle de Mahomet et d'Aly, et ses droits de successibilité au khalyfat étaient plus rapprochés que ceux de la dynastie déchue; d'ailleurs la force des armes et la victoire, en faisant pencher la balance en leur faveur, avaient donné force et valeur à ces droits de légitimité, méconnus pendant plus d'un siècle.

Abou-l-Abbas avait d'abord porté le nom d'*abd-allah* : il fut inauguré dans les fonctions de khalyfe le 13 du mois de Raby-él-Aouel de l'an 132 de l'hégire. Les premiers actes de son gouvernement furent la révocation de tous les gouverneurs des provinces, et leur remplacement par quelques-uns de ses parents ou de ses partisans.

Il confia le gouvernement de l'Égypte à son oncle paternel, *Salèh ben-Aly;* mais celui-ci n'alla pas administrer cette contrée, et s'y fit représenter par *Abâoun-Abd-él-Melek ben-Yezyd*, qu'il y institua comme vice-gouverneur.

Les fonctions de patriliarche d'Axandrie étaient alors remplies par *Mikhalyl*, (Michel), appelé vugairement par les Cophtes *Khayl*, dont nous avons vu l'élévation au patriarcat l'an 460 de l'ère des Martyrs (1). Ce patriarche était de la

(1) *Pepin le Bref* fut appelé au trône des Français l'an 751 de notre ère; année également remarquable par la première apparition en France de la petite vérole, originaire de l'Égypte.

(1) 127 de l'hégire et 744 de l'ère chrétienne

secte jacobite et quarante-cinquième successeur de saint Marc; il siégea encore environ trois ans, et mourut le 17 mars de l'an 468 des Cophtes (1). Il fut remplacé au mois d'avril de la même année par le patriarche *Myna*, natif de Semenhoud (l'ancienne *Sebennytus*).

L'an 136 de l'hégire (2), Abou-l-Abbas mourut à *Hachemyah* le 13 du mois de Dou-l-Hagéh, après un règne de quatre ans huit mois et vingt-six jours, à l'âge de trente-deux ans et demi; il fut le premier des khalyfes qui prit un vizir, car les khalyfes ommyades n'avaient eu pour leur administration que des secrétaires.

Le successeur d'*Abou-l-Abbas-él-Saffah* fut son frère *Al-Mansour ben-Mohammed*, surnommé *Abou-Djafar:* il fut inauguré à Hachemyah l'an 137 de l'hégire (3). Trois ans après son avénement, l'an 140 de l'hégire (4), il ôta le gouvernement de l'Égypte à son oncle *Salèh ben-Aly*, et nomma à sa place *Abdoun-Abd-él-Melek ben-Yezyd*, qui y remplissait les fonctions de vice-gouverneur.

Mais à peine une année était écoulée qu'il révoqua à son tour *Abdoun*, et le remplaça, l'an 141, de l'hégire (5), par *Moussa ben-Kaab:* celui-ci ne conserva lui-même ses fonctions qu'environ une année, et eut pour successeur, l'an 142 de l'hégire (6), *Mohammed ben-Assaad* qui, l'an 143 de l'hégire (7), fut remplacé par *Hamyd ben-Qahtabah:* enfin, l'an 144 de l'hégire (8), *Yezyd ben-Hatem-él-Mahaleby* fut nommé à la place de *Hamyd*.

Ainsi en moins de sept années l'Égypte avait passé successivement entre les mains de six gouverneurs différents. Ces changements avaient pour motif l'humeur défiante du khalyfe, qui croyait voir partout des traîtres et des conspirateurs; déposant sur le moindre soupçon ses serviteurs les plus dévoués, dont quelques-uns furent mis à mort par ses ordres, et entre autres cet *Abou-Mouslim* à qui la famille des Abbassides avait dû son élévation au khalyfat, et qui depuis l'avait servie avec tant de zèle. Le khalyfe, oubliant ses services et son dévouement, le fit tuer, sur un vague soupçon qu'il conservait un penchant secret pour la famille d'*Aly*. Ce fut par suite de cette inquiétude méfiante que le khalyfe Al-Mansour se décida à quitter la ville de *Hachemyah*, qui jusqu'alors avait été le siége de la domination des Abbassides; l'an 145 de l'hégire (1), il fit jeter les fondements d'une nouvelle ville qu'il nomma *Medynet-él-Selâm* (la ville de la paix), et qui depuis son règne fut, sous le nom de *Baghdad*, la capitale des khalyfes ses successeurs. Cette méfiance mettait dans tous ses actes un caractère d'indécision et d'instabilité; il avait désigné pour ses successeurs, d'abord son neveu *Yssa ben-Moussa*, puis son propre fils, puis de nouveau *Yssa* comme le successeur futur de son fils, sans qu'aucune de ses résolutions fût fixe et immuable.

Yezyd ben-Halem. gouvernait l'Égypte depuis huit ans, et le khalyfe l'avait décoré du titre de *prince d'Égypte* (*Emyr-Mesr*), que portèrent depuis lui ses successeurs. Il mourut l'an 152 de l'hégire (2), et *Al-Mansour* nomma pour son successeur dans ces fonctions *Abd-allah ben-Abd-ér-Rahman*.

Celui-ci ne gouverna l'Égypte qu'environ trois ans, et mourut l'an 155 de l'hégire (3). Il fut remplacé d'abord par son frère *Mohammed ben-Abd-ér-rahmân*, qui mourut en l'an 156 de l'hégire, puis par *Moussa ben-Aly-él-Lagmy*. Celui-ci conserva ses fonctions jusqu'à la mort du khalyfe Al-Mansour.

Les mutations continuelles qui avaient eu lieu dans la haute administration de l'Égypte, avaient été bien loin d'être avantageuses à la prospérité et au bien-être des habitants. Chaque gouverneur, sûr d'être bientôt destitué et remplacé,

(1) 135 de l'hégire, 752 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le samedi 7 juillet de l'an 754 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le jeudi 27 juin de l'an 754 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le mercredi 25 mai de l'an 757 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le dimanche 14 mai de l'an 758 de notre ère.

(6) Cette année a commencé le vendredi 4 mai de l'an 759 de notre ère.

(7) Cette année a commencé le mardi 22 avril de l'an 760 de notre ère.

(8) Cette année a commencé le samedi 11 avril de l'an 761 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi 2 avril de l'an 762 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 14 janvier de l'an 769.

(3) Cette année a commencé le jeudi 13 décembre de l'an 771 de notre ère.

s'occupait, non de ce qui pouvait être utile au pays, mais de ce qui pouvait être profitable à lui-même, et ne cherchait qu'à acquérir par toutes les voies possibles, pendant sa courte jouissance, des richesses qui pussent le dédommager d'une révocation prochaine. Aussi chacun d'eux augmentait-il de nouvelles surcharges les impôts qu'il trouvait établis par son prédécesseur; ils en étaient venus à un tel point de rapacité, qu'il n'y avait plus aucun état, aucune industrie, qu'ils ne soumissent à des redevances sans cesse accrues; l'ouvrier mouleur de briques, le fellah vendeur de légumes, le conducteur de chameaux, le fossoyeur, toutes les professions, même celle de mendiant, étaient forcés à payer une taxe : la misère devint extrême, et le bas peuple était réduit à manger jusqu'à des chiens et des cadavres humains. L'Égypte ne pouvant supporter une oppression aussi désastreuse, était sur le point de se soulever, lorsqu'on y reçut la nouvelle de la mort d'Al-Mansour.

Ce khalyfe mourut à *Byr-Maymoun*, à quelques milles de distance de la Mekke, où il se rendait en pèlerinage, le 6 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 158 de l'hégire (1). Il était âgé de soixante-trois ans, ou, suivant quelques-uns, de soixante-huit, et avait régné vingt-deux ans moins sept jours (2).

Mohammed-él-Mahady, fils d'Al-Mansour, succéda à son père, et fut le troisième khalyfe de la maison d'Abbas.

Il était à Baghdad, lorsque son père expirait auprès de la Mekke, et il fut proclamé aussitôt comme khalyfe malgré son absence.

El-Mahady montra dans ses actes et dans ses choix la même versatilité qui avait signalé le khalyfat de son père Al-Mansour. Il donna, l'an 159 de l'hégire(1), le gouvernement de l'Égypte à un Syrien nommé *Mohammed ben-Souleymân;* mais il le révoqua presque aussitôt, et rappela pour le remplacer *Moussa ben-Aly :* puis celui-ci fut destitué de nouveau l'année suivante 160 de l'hégire (2), et le khalyfe nomma au gouvernement de l'Égypte *Yssa ben-Loqmân*, surnommé *él-Djemdjemy*.

Déposé l'an 162 de l'hégire (3), celui-ci eut pour successeurs, d'abord *Ouadeh*, affranchi du khalyfe précédent; puis *Mansour ben-Yezyd*, surnommé *él-Ragheby*, déposés l'un et l'autre l'an 163 de l'hégire (4), puis enfin *Yahya*, surnommé *Abou-Salèh*, fils d'*Abd-allah él-Djaounany*.

L'an 164 de l'hégire (5), ce dernier gouverneur fut destitué à son tour, et remplacé par *Ismayl*, surnommé *Abou-Ytayfah*, déposé de même l'année suivante 165 de l'hégire (6).

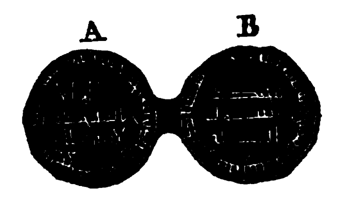
Le gouvernement de l'Égypte passa alors entre les mains du fils du premier gouverneur de l'Égypte sous les Abbassides, *Ibrahym ben-Salèh*, descendant d'*Abbas*, qui, l'an 167 de l'hégire (7), eut pour successeur *Moussa ben-Massaab*.

Celui-ci fut tué au mois de Chaouâl de l'an 168 de l'hégire (8), et l'administration de l'Égypte resta provisoirement confiée à son lieutenant *Amer ben-Omar*, jusqu'à l'arrivée du gouverneur nommé par le khalyfe, *Faddel ben-Salèh*, frère de l'ancien gouverneur *Ibrahym*.

Au reste, ces destitutions et ces nominations si fréquemment multipliées n'étaient peut-être dans ce khalyfe que l'effet de hautes vues politiques; peut-être apercevait-il déjà la tendance qu'avait chacune de ces provinces à se séparer de la métropole de l'islamisme :

(1) Cette année a commencé le vendredi 11 novembre de l'an 774 de l'ere chrétienne.

(2) Monnaie d'*Al-Mansour* de l'an 146 de l'hégire (743 de l'ère chrétienne)



(1) Cette année a commencé le mardi 31 octobre de l'an 775 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le samedi 19 octobre de l'an 776 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le lundi 28 septembre de l'an 778 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le vendredi 17 septembre de l'an 779 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le mercredi 6 septembre de l'an 780 de notre ère.

(6) Cette année a commencé le dimanche 26 août de l'an 781 de notre ère.

(7) Cette année a commencé le mardi 5 août de l'an 783 de notre ère.

(8) Cette année a commencé le samedi 24 juillet de l'an 784 de notre ère.

peut-être prévoyait-il dès lors ces scissions qui devaient démembrer l'empire, un demi-siècle environ après lui. Et alors sa prudence clairvoyante et préventive cherchait, en ne laissant que peu de temps le pouvoir aux gouverneurs, ses grands vassaux, à leur ôter les moyens de s'affermir assez dans leurs provinces, pour s'y rendre indépendants du khalyfat.

L'Égypte resta tranquille et soumise sous ces mutations continuelles de son administration : la Syrie et les autres provinces voisines suivirent son exemple, et le khalyfe *él-Mahady* profita de cet état de sécurité, pour porter la guerre au dehors, et attaquer vivement l'empereur des Grecs. Son second fils *Hâroun* fut chargé de la suite de cette guerre : le jeune prince y déploya une telle habileté et un tel courage, qu'il obtint les succès les plus brillants, et ne revint à Baghdad qu'après avoir pris plusieurs villes des Grecs, battu leurs généraux Nicétas et Damsacos, et forcé Constantinople à un tribut annuel de soixante-dix mille dynars (1).

Le khalyfe *él-Mahady* récompensa Hâroun en le désignant par un acte solennel pour successeur futur de son fils aîné, *Moussa-él-Hady*, qu'il venait définitivement d'instituer héritier du trône après lui, en annulant l'acte par lequel il avait d'abord désigné *Yssa ben-Moussa*.

Peu après cette décision, le khalyfe *él-Mahady* mourut, le 22 du mois de Moharrem de l'an 169 (2) de l'hégire, à l'âge de quarante-deux ans, après avoir régné dix ans et deux mois et demi (3).

Moussa él-Hady, fils aîné du khalyfe *él-Mahady*, succéda à ce prince, et fut le quatrième khalyfe de la race des Abbassides.

En montant sur le trône l'an 169 de l'hégire, *él-Hady* rappela du gouvernement de l'Égypte *Faddel ben-Salèh*, et nomma à sa place *Aly ben-Souleymân*, également descendant d'*Abbas*.

L'année suivante, él-Hady voulut dépouiller son frère *Hâroun* des droits dont son père, le khalyfe *él-Mahady*, l'avait revêtu en le désignant pour successeur d'él-Hady, et résolut d'abroger l'acte même qui établissait cet ordre de succession.

Il destinait à son fils unique *Djafar*, encore enfant, cet héritage dont il voulait priver son frère. Mais l'exécution de ses projets injustes fut arrêtée par sa mort. Le khalyfe *Moussa-él-Hady* mourut le vendredi 14 du mois de Raby-él-Aouel de cette même année (170 de l'hégire, (1), à l'âge de vingt-quatre ans, ou de vingt-cinq suivant quelques historiens, après avoir régné seulement un an, un mois et vingt-deux jours.

Dès le commencement de la première année de son règne (169 de l'hégire, 501 de l'ère des Martyrs), mourut aussi le patriarche cophte Khayl, qui fut remplacé, le 16 du mois cophte de *Toubéh*, par le patriarche *Youhannâ* (Jean); celui-ci, après avoir gouverné son église pendant treize ans, mourut le seizième jour du mois de Toubéh de l'an 515 des Martyrs (2), double anniversaire de sa naissance et de son élévation au siége patriarcal.

Ce patriarche se distingua par ses vertus éminentes, par son humanité et sa charité bienfaisante; aussi l'église cophte fut heureuse et tranquille entre ses mains, malgré une cruelle disette qui vint à cette époque affliger l'Égypte.

Mais le patriarche Jean répandit d'abondantes aumônes, et parvint par les plus grands sacrifices à subvenir à tous les besoins des pauvres.

Les lettres synodiques que reçut ce patriarche, des patriarches d'Antioche *Gergis* (Georges) et *Kyriacos*, et les réponses qu'il leur adressa, prouvent qu'à cette époque il y avait unité de croyance

(1) Environ un million de notre monnaie.
(2) Cette année a commencé le jeudi 14 juillet de l'an 785 de notre ère.
(3) Monnaie d'*él-Mahady*, de l'an 162 de l'hégire (779 de l'ère chrétienne).

A B



(1) Cette année a commencé le lundi 3 juillet de l'an 786 de notre ère.
(2) 183 de l'hégire et 799 de l'ère chrétienne.

et communion de foi entre cette église et celle d'Alexandrie.

Le cinquième khalyfe de la maison d'*él-Abbas* fut le célèbre *Hâroun-él-Rachyd*. Son règne fut l'époque la plus brillante de l'empire de l'islamisme, et sa gloire s'est répandue des extrémités de l'Orient jusque dans nos contrées occidentales, où son nom est encore célèbre à juste titre. Mais, parvenu à son apogée, l'astre de l'islamisme ne tarda pas à décliner sous les successeurs de Hâroun, et, suivant la destinée de toutes les choses terrestres, à subir des révolutions qui amenèrent enfin son éclipse totale.

Hâroun-él-Rachyd était fils du khalyfe *él-Mahady* et frère du khalyfe *él-Hâdy*. Il fut inauguré comme khalyfe l'an 170 de l'hégire, le jour même où la mort de son frère fut connue, et au moment même où il devenait père de son fils aîné *Abd-allah*, qui, sous le surnom d'*Al-Mamoun*, devait être son second successeur.

Hâroun paraît avoir été guidé par la même politique qui avait porté son père él-Mahady et son aïeul *Al-Mansour* à craindre de laisser les provinces trop longtemps entre les mains de leurs gouverneurs : il sembla même les surpasser dans ces mesures de précaution. L'an 171 de l'hégire (1), il révoqua *Aly ben-Souleymân*, et donna le gouvernement de l'Égypte à *Moussa ben-Yssa*, descendant du khalyfe *Aly*.

La même année, *Moussa ben-Yssa* fut rappelé, et remplacé par *Mouslimah ben-Yahya;* mais alors le khalyfe sépara des attributions du gouverneur l'administration financière, qu'il confia à *Amer ben-Mahrân*. *Mouslimah*, bientôt après déposé à son tour, fut remplacé par *Mohammed ben-Zaher*, auquel succéda, l'an 173 de l'hégire (2), *Yezyd-ben-Hatem*, presque assitôt remplacé lui-même par son fils *Dâoud ben-Yezyd;* celui-ci conserva son gouvernement un peu plus longtemps que ses prédécesseurs; il y fut maintenu pendant près de deux ans, et ne fut révoqué qu'en l'an de l'hégire 175 (3). Cette année, le khalyfe rendit le gouvernement de l'Égypte à *Moussa-ben-Yssa*, qu'il en avait déjà revêtu quelques années auparavant.

Cette même année, *Hâroun* institua pour son successeur immédiat son second fils *Mohammed*, qui prit depuis le nom d'*él-Amyn*, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa cinquième année, et que son frère *Abd-allah*, depuis nommé *âl-Mamoun*, fût son aîné d'environ six mois. *Mohammed* était fils de *Zobeydéh*, cousine et épouse chérie du khalyfe, tandis que *Abd-allah* n'était fils que d'une femme d'un rang inférieur, nommée *Moradjel*, et étrangère au sang de la famille d'Abbas.

Il paraît que cette considération, jointe aux instances de *Zobeydéh*, détermina le khalyfe à cette décision; mais il substitua en même temps son fils aîné *Abd-allah* pour successeur du trône après son frère *Mohammed*.

Le gouvernement de l'Égypte fut, en l'an 176 de l'hégire (1), retiré pour la seconde fois des mains de *Moussa ben-Yssa*, et le khalyfe *Hâroun* nomma pour lui succéder *Ibrahym ben-Salèh*, qui avait déjà gouverné l'Égypte sous le khalyfe *él-Mansour*, et que *Hâroun* rappela en l'an 177 de l'hégire (2). Il le remplaça par *Amer ben-Mahrân* : celui-ci ne garda pas le gouvernement de l'Égypte plus d'un mois; déposé à son tour, il fut remplacé par *Ibrahym ben-Salèh*, nommé pour la troisième fois à ces fonctions.

Ibrahym ben-Salèh mourut presque aussitôt après; il eut pour successeurs d'abord, *Abd-allah ben-Zaher*, frère de l'ancien gouverneur *Mohammed ben Zaher;* puis *Ishak ben-Souleymân*, descendant de *Hachem*, et enfin, l'an 178 de l'hégire (3), *Harthamah ben-Ayan*, que quelques écrivains nomment *Hazymah*.

Le khalyfe ne laissa pas longtemps *Harthamah* à ces fonctions : le faisant passer au gouvernement d'Afrique, il envoya en sa place en Égypte *Abd él-Melek ben-Salèh*, frère de l'ancien gouverneur *Ibrahym*. Cependant retranchant au nouveau gouverneur deux de

(1) Cette année a commencé le vendredi 22 juin de l'an 787 de notre ère.
(2) Cette année a commencé le dimanche 31 mai de l'an 789 de notre ère.
(3) Cette année a commencé le mardi 10 mai de l'an 791 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le samedi 28 avril de l'an 792 de notre ère.
(2) Cette année a commencé le jeudi 18 avril de l'an 793 de notre ère.
(3) Cette année a commencé le lundi 7 avril de l'an 794 de notre ère.

ses principales attributions, le khalyfe lui donna pour lieutenant *Abd-allah ben-Moussabbeb*, chargeant spécialement celui-ci du soin de présider aux prières publiques et d'administrer les finances.

En l'an 179 de l'hégire (1), l'Égypte vit de nouvelles mutations dans ses gouverneurs. *Abd-êl-Melek ben-Salèh* y fut remplacé par le frère du khalyfe, *Obeyd-allah ben-Mahady*, et celui-ci céda bientôt la place à *Moussa ben-Yssa*, qui y rentra pour la troisième fois.

L'année suivante 180 de l'hégire (2), *Moussa ben-Yssa* fut de nouveau déposé, et le khalyfe rappela au gouvernement de l'Égypte son frère *Obeyd-allah ben-Mahady*.

L'historien *Sayd ben-Batryk* rapporte à cette époque l'anecdote suivante :

« Tandis qu'*Obeyd-allah ben-Mahady* gouvernait l'Égypte, il envoya en présent à son frère le khalyfe *Haroun* une jeune esclave cophte de la plus grande beauté. L'odalisque égyptienne charma le khalyfe, qui en devint éperdûment amoureux; mais tout à coup la favorite tomba malade, sans qu'aucun des médecins de la cour du khalyfe parvînt à guérir la maladie, ni même à la connaître. La malade assura qu'étant Égyptienne, elle ne pouvait être guérie que par un médecin égyptien.

« Aussitôt le khalyfe expédia à son frère l'ordre de lui envoyer sur-le-champ le médecin le plus habile de l'Égypte. Celui qui se trouva reconnu comme tel fut le patriarche des melchites, car les prêtres cophtes d'alors pratiquaient la médecine et cultivaient les autres sciences.

« Le patriarche-médecin partit pour *Baghdad*, guérit la favorite, et obtint pour récompense du khalyfe un diplôme impérial, rétablissant les melchites orthodoxes dans tous les droits dont ils avaient été dépouillés par les hérétiques jacobites, depuis leur accord avec le conquérant *Amrou êbn-êl-Aâs*. »

Certes, si l'historiette est véritable, on ne pourra y voir qu'une intrigue habilement ourdie par le clergé autrefois dominant, et à qui tous les moyens, même l'offrande d'une concubine au khalyfe, paraissaient bons et légitimes, pour ressaisir leur suprématie et humilier leurs adversaires.

(1) Cette année a commencé le vendredi 27 mars de l'an 795 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 16 mars de l'an 796 de notre ère.

L'an 181 de l'hégire (1), le khalyfe remplaça son frère *Obeyd-allah ben-Mahady* par *Ismayl ben-Salèh*, frère d'Ibrahym, de Faddel et d'Abd-êl-Melek, anciens gouverneurs.

L'an 182 de l'hégire (2), *Ismayl ben-Salèh* céda la place à *êl-Leyth ben-Faddel*, fils d'un affranchi du khalyfe; celui-ci conserva son gouvernement pendant environ cinq ans, et, l'an 187 de l'hégire (3), il fut remplacé par *Ahmed*, fils d'*Ismayl ben-Salèh*, qui avait été gouverneur de l'Égypte avant lui.

Deux ans après, l'an 189 de l'hégire (4), *Ahmed ben-Ismayl* eut pour successeur *Abd-allah ben-Mohammed-êl-Abbassy*, surnommé *êbn-Zeneybah*, qui fut destitué la même année et remplacé par *êl-Hassan ben-êl-Djemyl-êl-Azdy*. L'année suivante, 190 de l'hégire (5), le khalyfe détacha des fonctions du gouverneur l'administration financière, qu'il remit entre les mains de *Khassyb ben-Abd-êl-Hamyd*; mais cette organisation ne fut conservée que pendant une année : l'an 191 de l'hégire (6), *Khassyb* fut révoqué, et *êl-Hassan* fut de nouveau chargé à la fois du commandement militaire et de l'administration des finances de l'Égypte.

Cependant, un an après avoir reçu cette double marque de la confiance du khalyfe, *êl-Hassan ben êl-Djémîl* fut rappelé, et il fut remplacé par *Melek ben-Dathem*, l'an 192 de l'hégire (7). Enfin, l'an 193 (8), *Melek* eut pour successeur *êl-Hassan ben-êl-Tahtah*, qui conserva le gouvernement de l'Égypte jusqu'à la fin du règne du khalyfe *Hâroun-êl-Rachyd*.

Le règne de Haroun, qui dura vingt-trois

(1) Cette année a commencé le dimanche 6 mars de l'an 797 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 22 février de l'an 798 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le vendredi 30 décembre de l'an 802 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le dimanche 8 décembre de l'an 804 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le jeudi 27 novembre de l'an 805 de notre ère.

(6) Cette année a commencé le mardi 17 novembre de l'an 806 de notre ère.

(7) Cette année a commencé le samedi 6 novembre de l'an 807 de notre ère.

(8) Cette année a commencé le mercredi 25 octobre de l'an 808 de notre ère.

ans, un mois et dix-neuf jours, fut un des plus célèbres et des plus remarquables (1). Illustré par de brillantes victoires remportées sur les empereurs grecs, et par des conquêtes importantes, il tira un nouvel éclat de la protection qu'il accorda aux lettres et aux sciences, et de ses efforts pour rendre heureux les peuples qui vivaient sous ses lois. La mémoire des hommes a consacré par le surnom d'*él-Rachyd* (le droiturier) son amour constant pour la justice et l'équité, et ses actes de bienfaisance sont plus souvent racontés dans l'Orient que ses plus éclatants faits d'armes. C'est presque le seul prince dont le peuple y *ait gardé la mémoire;* c'est pour les Orientaux le *khalyfe* par excellence; et maintenant encore quand un de leurs récits dit : « Ceci s'est passé « *du temps du khalyfe* », cela signifie du temps de *Hâroun-él-Rachyd.*

Une des circonstances remarquables de son règne est l'ambassade qu'il envoya à l'empereur Charlemagne. Nos historiens rapportent que les ambassadeurs excitèrent l'étonnement des chevaliers de la cour de France, en déployant devant eux toutes les richesses de l'art de l'Orient, et qu'un des principaux présents qu'ils offrirent fut la première horloge qu'on eût vue dans l'Occident (2).

Ce prince mourut à *Tous*, âgé de quarante-sept ans, ou, suivant d'autres, de quarante-huit, le samedi 3 du mois de Gemady-êl-Akher de l'an 193 de l'hégire.

Mohammed-êl-Amyn succéda à son père le khalyfe *Haroun.* Quelque favorisé que *êl-Amyn* eût été par son père qui l'avait désigné pour son successeur immédiat au préjudice de son aîné *Abd-allah-êl-Mâmoun,* il ne put voir sans jalousie les dispositions du testament paternel qui accordaient à celui-ci quelques dédommagements. En effet, *Haroun* avait légué, avant de mourir, son mobilier, ses armes et son trésor particulier à *Al-Mamoun;* il avait ordonné que la province du Khorassan, ainsi que les troupes qu'elle contenait, lui appartinssent à titre de souveraineté indépendante du khalyfe *êl-Amyn.* Malgré ces dispositions solennelles, *él-Amyn* commença par refuser à son frère la délivrance de son legs particulier; puis il fit ramener à Baghdad par *Fadl-ben-Raby* les troupes qui devaient rester sous les ordres de son frère *Al-Mamoun.*

Dès lors la mésintelligence éclata entre les deux frères, et, l'année suivante, 194 de l'hégire (1), êl-Amyn mit le comble à ses mauvais procédés, en prétendant annuler l'acte par lequel son père, en lui laissant le khalyfat, substituait après lui *Al-Mamoun;* il fit brûler cet acte, et déclara son fils *Moussa* pour son héritier au trône. En conséquence aucune réconciliation ne fut plus possible entre les deux frères. Mais leur conduite fut bien différente; tandis que *êl-Amyn* abusait ainsi de sa puissance, et s'abandonnait aux délices de son harem et de sa cour corrompue, *Al-Mamoun* rassemblait des forces, se rendait peu à peu maître de toute la province que son père lui avait léguée, et il s'y faisait chérir par sa bienfaisance autant que par son équité: ses partisans s'augmentaient, et *Harthamah ben-Ayân,* ancien gouverneur de l'Égypte, qui avait un commandement dans une province voisine, se déclara ouvertement en sa faveur.

El-Amyn essaya vainement de rattacher *Harthamah ben-Ayân* à son parti en donnant, l'an 194 de l'hégire, à son fils *Hatem ben-Harthamah* le gouvernement de l'Égypte.

L'année suivante, 195 de l'hégire (2), *êl-Amyn* envoya une armée de quarante mille hommes attaquer son frère dans le

(1) Monnaie de *Hâroun âl-Rachyd,* de l'an 191 de l'hégire (806 de l'ère chrétienne).



(2) On conservait autrefois dans le trésor de l'église cathédrale de Chartres un vase de verre, orné d'une inscription koufique, qu'on prétendait avoir été offert à Charlemagne par les ambassadeurs du khalyfe. Ce vase est maintenant un des principaux ornements du musée de Chartres, où je l'ai vu et dessiné moi-même il y a quelques années.

(1) Cette année a commencé le lundi 15 octobre de l'an 809 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 4 octobre de l'an 810 de notre ère.

Khorassan. Cette armée fut battue par *Taher ben-Houssayn*, général d'*Al-Mamoun*, et ce prince fut alors solennellement proclamé khalyfe.

El-Amyn, voyant que la nomination du fils d'*Harthamah*, n'avait pu faire abandonner à celui-ci les intérêts d'*Al-Mamoun*, destitua cette même année *Hatem ben-Harthamah* et le remplaça dans le gouvernement de l'Égypte par *Djâber ben-êl-Achaab*.

A cet acte politique se joignirent de nouveaux préparatifs militaires, et l'année suivante, 196 de l'hégire (1), une nouvelle armée de quarante mille hommes fut encore envoyée par *êl-Amyn* contre son frère : il le fit attaquer d'un autre côté par un corps de vingt mille hommes, commandés par *Abd-allah*, fils de *Hamid ben-Qahtabah*, qui avait été gouverneur de l'Égypte sous le khalyfe *Abou-l-Abbas*.

Taher ben-Houssayn battit ces différents corps, et s'avança jusque dans les provinces de êl-Ahouaz, de Ouaset et de Madayn, tandis que d'un autre côté Harthamah s'emparait de *Houlouân* et des contrées environnantes, où il faisait reconnaître l'autorité d'*Al-Mamoun*.

Profitant des échecs multipliés qu'éprouvait le khalyfe *êl-Amyn*, un parti puissant s'élevait contre lui dans la capitale elle-même. Ce parti, ayant à sa tête un des principaux personnages de l'empire, *Hassan ben-Aly*, déposa du khalyfat *êl-Amyn*, le 11 du mois de Regeb de l'an 196 de l'hégire, et fit prêter par la population de Baghdad le serment de fidélité à son frère *Al-Mamoun*.

Le khalyfe déposé fut d'abord chargé de chaînes avec sa mère *Zobeydèh*; mais la division se mit entre les conjurés, et *êl-Amyn* en profita pour sortir de prison et remonter sur le trône, en redevenant maître de sa capitale. Cependant l'autorité d'*êl-Amyn* n'était plus reconnue que dans la ville de Baghdad et dans son territoire; les autres grandes provinces, l'Hedjaz, l'Yemen, la Syrie et l'Égypte avaient proclamé pour khalyfe *Al-Mamoun* : ce prince rendit le gouvernement de cette dernière province à *Hatem*, fils de son général *Harthamah ben-Ayân*, y envoyant provisoirement comme vice-gouverneur *Ayad ben-Mohammed*.

(1) Cette année a commencé le mardi 23 septembre de l'an 811 de notre ère.

Baghdad fut assiégée l'an 197 de l'hégire (1) par *Taher ben-Houssayn* et *Harthamah ben-Ayân* : le siége dura près d'une année, et réduisit les habitants à de telles extrémités qu'ils voulurent y mettre fin, l'an 198 de l'hégire (2), en déposant une seconde fois *êl-Amyn*; celui-ci prit la fuite et fut quelque temps après massacré par les soldats de *Taher*. Sa tête, son anneau, son manteau et son sceptre, insignes du khalyfat, furent apportés à *Al-Mamoun*.

El-Amyn n'était alors âgé que de vingt-neuf ans, trois mois et quelques jours; son règne avait été de quatre ans, huit mois et dix-huit jours. Sa mort mit fin à la guerre qui déchirait l'empire musulman, et *Abd-allah-êl-Mamoun* fut inauguré définitivement comme khalyfe, le 25 du mois de Moharrem de l'an 198 de l'hégire, jour du meurtre de son frère *êl-Amyn*.

Cette même année, *Al-Mamoun* rappela *Ayad ben-Mohammed*, qui exerçait les fonctions de vice-gouverneur en Égypte, et confia l'administration de cette province à *êl-Mottaleb ben-Abdallah êl-Djeray*; celui-ci ne garda que quelques mois ses fonctions, et fut remplacé dans la même année par *êl-Abbas*, fils de *Moussa ben-Yssa*, qui avait été à trois époques différentes gouverneur de cette province sous le khalyfe *Hâroun-êl-Rachyd*.

El-Abbas ben-Moussa quitta le gouvernement de l'Égypte l'année suivante, 199 de l'hégire (3); le khalyfe y renvoya d'abord comme gouverneur *êl-Mottaleb ben-Abdallah*, prédécesseur d'*êl-Abbas*; mais il le déposa de nouveau la même année, et le remplaça par *êl-Sorry ben-êl-Hakem*.

A cette époque la tranquillité dont commençait à jouir l'empire musulman fut troublée par divers prétendants au trône; les descendants d'Aly, gendre du Prophète, semblaient former le parti le plus redoutable. Ils réclamaient le khalyfat pour *Aly ben-Moussa*, qui recon-

(1) Cette année a commencé le dimanche 12 septembre de l'an 812 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 1er septembre de l'an 813 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mardi 22 août de l'an 814 de notre ère.

naissait le khalyfe *Aly* pour son quadrisaïeul. Écoutant les conseils de son vizir *Fad-del ben-Raby,* Al-Mamoun crut désarmer ce parti, en désignant par un acte solennel pour son successeur cet Aly qui prétendait à le remplacer; en conséquence, le khalyfe quitta et fit quitter à ses officiers la couleur noire, insigne des Abbassides, et arbora la couleur verte, consacrée à la famille d'*Aly*.

Ces mesures d'une politique maladroite augmentèrent les troubles, bien loin de les diminuer : les Abbassides témoignèrent hautement leur opposition à une décision qui dépouillait du khalyfat leur famille en faveur de la maison d'*Aly* : Baghdad se révolta, et nomma, l'an 202 de l'hégire (1), un nouveau khalyfe, *Ibrahym ben-él-Mahady,* oncle du khalyfe Al-Mamoun. Le nouveau souverain n'étendit pas son autorité éphémère au delà de la capitale. Son caractère sans énergie, et la faiblesse du parti qui l'avait élevé à ce poste dangereux, ne purent même l'y conserver plus d'un an et quelques mois ; il se hâta d'abdiquer et de prendre la fuite, l'an 203 de l'hégire (2), lorsqu'il apprit que Al-Mamoun, débarrassé d'autres attaques plus redoutables, se rendait lui-même à Baghdad.

L'an 204 de l'hégire (3), le khalyfe Al-Mamoun rentra dans sa capitale; il était à son entrée revêtu des couleurs vertes des Alydes, mais à peine y eut-il passé une semaine, qu'il reprit lui-même avec tous ses soldats les couleurs noires des Abbassides.

Cette année fut signalée en Égypte par la mort de deux des principaux personnages de cette contrée. Le premier fut l'imâm *Mohammed ben-Edrys,* surnommé *él-Chaféy;* cet illustre docteur est le fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes que reconnaît la religion musulmane, et ses sectateurs sont appelés *Chaféytes*, d'après le surnom de l'imâm leur chef. L'imâm *él-Chaféy* mourut à Fostatt, n'ayant encore atteint que l'âge de cinquante-quatre ans : ses dogmes sont plus particulièrement suivis en Égypte, et sa secte y est représentée et présidée maintenant encore par un des quatre imâms placés à la tête de la mosquée célèbre nommée *Gamé él-Azhar*, c'est-à-dire, « la Mosquée des fleurs (1). »

Le second personnage que la mort enleva cette année en Égypte fut le gouverneur, *él-Sorry ben-Hakem,* qui fut remplacé par son fils *Mohammed-Abou-Nasr*. Ce dernier mourut aussi l'an 206 de l'hégire (2), et eut pour successeur son frère *Abd-allah ben-él-Sorry,* que les troupes proclamèrent comme *prince de l'Égypte,* sans attendre les ordres du khalyfe.

L'an 207 de l'hégire (3), le général auquel *Al-Mamoun* avait dû presque toutes ses victoires, *Taher ben-él-Hossayn* mourut à Merou, capitale du Khorassan, dont le khalyfe lui avait donné le gouvernement.

Son fils, *Abd-Allah ben-Taher,* passa en Égypte l'an 210 (4) et s'établit à Belbeys.

L'éloignement où l'Égypte se trouvait de Baghdad, siége du khalyfat, était cause à cette époque que les ordres du khalyfe y restaient sans exécution, et en plus d'une occasion son autorité y avait été méconnue; c'est ainsi que l'administration de l'Égypte était depuis près de cinq ans entre les mains de *Abd-Allah ben-él-Sorry,* nommé gouverneur par les soldats, mais non confirmé par le khalyfe.

L'an 211 (5), *Abd-Allah ben-Taher*, qui s'était fortifié à Belbeys par un grand nombre de partisans, et s'y arrogeait presque les droits de souveraineté, quitta cette ville, entra dans Fostatt au mois de Raby-él-Aouel, y destitua *Abd-Allah ben-él-Sorry* et nomma gouverneur à sa place *Ayad ben-Ibrahym,* qu'il remplaça, l'année 212 de l'hégire (6), par *Yssa ben-Yezyd,* surnommé *él-Djeloudy*.

(1) Cette année a commencé le lundi 20 juillet de l'an 817 de notre ère.
(2) Cette année a commencé le vendredi 9 juillet de l'an 818 de notre ère.
(3) Cette année a commencé le mardi 28 juin de l'an 819 de notre ère.

(1) Voyez pour ce monument la planche n° 3.
(2) Cette année a commencé le jeudi 6 juin de l'an 821 de notre ère.
(3) Cette année a commencé le mardi 27 mai de l'an 822 de l'ère chrétienne.
(4) Cette année a commencé le lundi 24 avril de l'an 825 de notre ère.
(5) Cette année a commencé le vendredi 13 avril de l'an 826 de notre ère.
(6) Cette année a commencé le mardi 2 avril de l'an 827 de notre ère.

Lemaitre direxit

Mosquée du Sultan Barqouq.



Mais l'an 213 (1), *Al-Mamoun* intima l'ordre à *Abd-allah ben-Taher* de cesser les fonctions qu'il s'était arrogées en Égypte, et donna ce gouvernement avec celui de la Syrie et cinq cent mille dynars (2) à son propre frère *él-Motassem.*

En même temps, pour dédommager *Abd-allah ben-Taher* du pouvoir dont il le dépouillait, il ordonna qu'on lui comptât une somme pareille à celle qu'il accordait à *él-Motassem*. Les écrivains arabes remarquent que *él-Abbas*, fils du khalyfe, ayant aussi reçu le même jour de sa munificence une pareille somme, il sortit du trésor en une seule journée une somme de quinze cent mille dynars (plus de vingt-deux millions de notre monnaie). « Jamais, disent-ils, on n'a- « vait vu une libéralité pareille. »

El-Motassem nomma *Kendy* comme vice-gouverneur de l'Égypte en son nom, et suivit le khalyfe son frère dans ses expéditions contre les Grecs.

A son retour de cette guerre, le khalyfe Al-Mamoun crut sa présence nécessaire en Égypte, pour y rétablir partout l'ordre, et réduire à l'obéissance quelques peuplades dépendantes de cette contrée, qui refusaient de se soumettre; il arriva donc à Fostatt le vendredi 9 de Moharrem de l'an 217 de l'hégire (3) et fit aussitôt attaquer les *Bimaïtes*, peuplades inquiètes et turbulentes, qui depuis quelque temps avaient commis sur le territoire de l'Égypte des désordres que les gouverneurs n'avaient pu réprimer. Après les avoir battus en plusieurs rencontres et leur avoir fait un grand nombre de prisonniers, il quitta l'Égypte à la fin du mois de Safar de cette même année et retourna à Damas.

Mais pendant son séjour de quelques mois en Égypte, le khalyfe s'était aussi occupé de régler les divers détails de l'administration et les améliorations dont elle était susceptible. C'est alors qu'il donna les ordres pour la réparation entière du Meqyâs, qu'Assamah avait construit dans l'île de Raoudah, et il voulut qu'une mosquée fît partie de l'édifice qui renfermait le nilomètre (1). La colonne nilométrique, qui existe encore de nos jours, et le bassin qui l'entoure, sont encore les mêmes qui ont été élevés par le khalyfe *Al-Mamoun*, et on y lit encore les belles inscriptions koufiques que ce prince y fit sculpter en relief.

(1) Cette année a commencé le dimanche 22 mars de l'an 828 de notre ère.
(2) Environ 7,000,000 de notre monnaie.
(3) Cette année a commencé le mercredi 7 février de l'an 832 de notre ère : le 9 Moharrem correspondait au 16 février.

Deux ans après, le khalyfe *Al-Mamoun* mourut d'une fièvre aiguë, auprès du fleuve Bedendoun en Cilicie, le 19 du mois de Regeb de l'an 218 de l'hégire (2) : il était âgé de quarante-huit ans et quelques mois et avait régné vingt ans, cinq mois et treize jours (3).

La mémoire d'Al-Mamoun sera toujours chère aux sciences et aux lettres, qu'il aima et cultiva lui-même, et qu'il protégea d'une manière efficace, favorisant leurs progrès et leur avancement par tout son pouvoir et par des dépenses extraordinaires.

C'est à lui que les Arabes durent la connaissance des meilleurs auteurs hébreux, syriaques, grecs et latins, dont il fit traduire les écrits en arabe, et dont il répandit et encouragea la lecture et l'étude. C'est à lui aussi que les savants d'Europe ont dû la conservation de divers ouvrages et fragments d'écrivains anciens grecs et latins, qui, n'existant plus dans leur langue originale, se retrouvent dans les traductions arabes.

Non content d'avoir fait passer dans sa langue les richesses des autres nations, *Al-Mamoun* voulut aussi appeler autour de lui tous les savants qu'il put réunir, non-seulement chez les peuples soumis à son empire, mais encore parmi les juifs, les chrétiens, les Grecs, les Persans, jusque parmi les mages, les

(1) Voyez la planche n° 15.
(2) Cette année a commencé le lundi 27 janvier de l'an 833 de l'ère chrétienne.
(3) Monnaie d'*Al-Mamoun*, de l'an 218 de l'hégire (833 de l'ère chrétienne), et frappée par les ordres de son fils *Él-Abbas*.



Guèbres et les Indiens. Quelle que fût leur secte ou leur religion, il leur partageait également ses faveurs ; il se plaisait à leur société, et aimait surtout à assister à leurs discussions littéraires.

C'est sous son règne que fleurirent, parmi les astronomes, *Habech él-Merouzy,* auteur de trois livres de tables astronomiques ; *Ahmed ben-Kotheyr,* surnommé *él-Ferghâny,* que nous connaissons sous le nom d'*Al-Fragan ; Abd-Allah ben-Sahel, Mohammed ben-Moussa ; Mâ-châ-allah él-Yehoudy, Yahya ben-aby-l-Mansour,* par lesquels il fit faire un grand nombre d'observations astronomiques. Devenu bon astronome lui-même, il partageait leurs travaux soit à l'observatoire de *Chamassyéh,* qu'il fit construire près de Baghdad, soit à celui qu'il fit élever sur le mont *Qassyoun* près de Damas. Enfin, c'est à ce prince qu'on doit le premier mesurage qui ait été exécuté d'un arc du méridien terrestre.

Parmi les savants médecins qu'il réunit à sa cour, on distingue *Sahel ben-Sabour, Gebrayl,* qui a traité des maladies ophthalmiques, *Yoannâ-ben-él-Battryq,* auquel on donna le surnom d'*él-Terdjmân* (le traducteur), parce qu'il traduisit en arabe les auteurs grecs qui ont écrit sur la médecine.

C'est sous *Al-Mamoun* et sous son père *Hâroun él-Rachyd* que l'empire de l'islamisme avait atteint son plus haut degré de splendeur ; heurtant à l'orient les frontières de la Chine, maître de l'Inde, refoulant jusques aux côtes glaciales de la mer du Nord les hordes de l'immense nation turke, les empereurs grecs jusqu'au Bosphore, et, jusqu'aux montagnes impraticables de la haute Ethiopie, les tribus barbares du midi de l'Afrique ; à l'occident, soit dans la Mauritanie africaine, soit dans la péninsule européenne, il ne reconnaissait de bornes que les flots de l'océan atlantique.

Mais, déjà des symptômes certains annonçaient son prochain dépérissement, et le colosse recélait en lui les germes destructeurs qui devaient le miner sourdement et amener sa chute.

Déjà, à l'extrémité occidentale, les Algarves et l'Andalousie s'étaient séparés du grand empire, reconnaissant une nouvelle dynastie ommyade et un khalyfe scissionnaire, dont la capitale était *Qorthobah* (Cordoue). Les montagnes de Mauritanie voyaient déjà des tribus, suivant cet exemple, chercher à établir leur indépendance sous des princes qui, peu à peu renforcés, devaient plus tard faire valoir des prétentions semblables au khalyfat et enlever l'Égypte aux Abbassides : à l'extrémité orientale de l'empire, *Taher ben-Houssayn,* qu'*Al-Mamoun* avait cru suffisamment récompenser de ses importants services en lui donnant le Khorassan, d'abord comme gouvernement, puis comme fief à titre de grand vassal, Taher, non encore satisfait, avait cessé de reconnaître la suzeraineté du khalyfe ; déclarant sa principauté indépendante, il en avait laissé la souveraineté à ses descendants, qui formèrent la dynastie des Taheriens : exemple dangereux pour les autres provinces, où chaque gouverneur semblait impatient de fonder à son tour une nouvelle dynastie.

L'Égypte, également inféodée à *él-Motassem* par Al-Mamoun, ne restait unie à l'empire que parce que le feudataire, frère du khalyfe, en était le successeur présomptif au trône musulman.

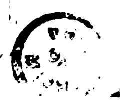
Telle était la situation de l'islamisme, lorsque la mort d'Al-Mamoun en fit passer les rênes aux mains d'*él-Motassem.*

CHAPITRE VI.

Suite de la dynastie des Abbassides. — Les khalyfes él-Motassem-b-illah, él-Ouatheq-b-illah, él-Motouakkel-ala-allah, él-Montasser b-illah, él-Mostayn-b-illah ; él-Motaz-b-illah. — Gouverneurs de l'Égypte sous ces princes. — Kendy. — Él-Mozaffer. — Moussa ben-Abou-l-Abbâs. — Melek. — Asbas. — Aly ben-Yahya. — Yssa ben-Mansour. — Anbah. — El-Montasser. — Yezyd ben-Abd-allah. — Chronique de l'Église cophte. — Premières années de Ahmed ebn-Touloun. — Circonsces du meurtre du khalyfe él-Mostayn-b-illah.

Mohammed-él-Motassem, troisième fils du khalyfe *Hâroun-él-Rachyd,* succéda à son frère aîné *Al-Mamoun,* le 18 du mois de Regeb de l'an 218 de l'hégire. Ce khalyfe est le premier qui fit entrer le nom de Dieu dans la composition de son surnom : en montant sur le trône, il prit le titre d'*él-Motassem-b-illah,* c'est-à-dire *fortifié par Dieu,* et son

Membar (chaire) de la Mosquée du Sultan Barqouq, Chapiteaux de la mosquée de Touloun.



exemple fut suivi par tous ses successeurs.

Él-Motassem-b-illah, dès la première année de son règne, eut à se défendre contre les attaques de plusieurs prétendants au khalyfat, et de quelques révoltés.

L'an 219 de l'hégire (1), *Kendy*, à qui, en montant sur le trône, il avait laissé le gouvernement de l'Égypte, mourut à Fostatt, et le khalyfe nomma, pour lui succéder, le fils de ce gouverneur, *él-Mozaffer ben-Kendy*.

Celui-ci mourut aussi l'année suivante, 220 de l'hégire (2), et fut remplacé par *Moussa*, fils d'*Abou-l-Abbas*, et surnommé *él-Cheybâny* par quelques écrivains, et *él-Chamy* (le Syrien) par quelques autres.

L'an 224 de l'hégire (3), *Moussa* fut rappelé d'Égypte et remplacé dans ce gouvernement par *Melek*, surnommé par les uns *él-Hindy* (l'Indien), par les autres *ben-él-Kendy*, c'est-à-dire fils de *Kendy*, ancien gouverneur de l'Égypte.

L'an 225 de l'hégire (4), Melek fut destitué par le khalyfe, qui envoya, pour gouverner l'Égypte en sa place, un de ses affranchis, nommé *Asbas*, ou *Achnas* suivant quelques historiens.

Celui-ci fut le dernier gouverneur nommé par *él-Motassem-b-illah*; car ce khalife mourut de la fièvre à Samarrah, le 18 du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 227 de l'hégire (5).

Les historiens orientaux remarquent que le nombre huit semblait affecté à ce prince par une fatalité singulière; entre lui et *Abbas*, le chef de sa race, il y avait huit générations; il était né dans le mois de Chaabân, le huitième de l'année musulmane; il était le huitième khalyfe abbasside; il monta sur le trône l'an 218, à l'âge de trente-huit ans et huit mois; il avait régné huit ans, huit mois et huit jours; il mourut le dix-huitième jour du mois, dans la quarante-huitième année de son âge; il laissa huit fils et

(1) Cette année a commencé le vendredi 16 janvier de l'an 834 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 5 janvier de l'an 835 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 23 novembre de l'an 838 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le mercredi 12 novembre de l'an 839 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le vendredi 21 octobre de l'an 841 de notre ère.

huit filles; il s'était trouvé à huit batailles; enfin on trouva à sa mort dans son trésor particulier, huit millions de dynars (1) et quatre-vingt mille dirhems (2). Cette singulière coïncidence lui a fait donner le surnom de *Mothammah*, c'est-à-dire l'Octénaire (3).

Mais une destinée plus fatale exerça son influence sur le khalyfe; c'est de lui que date le commencement de la décadence de sa dynastie, et c'est à lui que les premières causes doivent en être rapportées.

En effet, ce khalyfe était sans instruction, sans capacité, et dénué de presque toutes les qualités morales. Il ne savait pas même écrire. Mais, si la nature l'avait mal partagé des dons de l'intelligence, elle lui avait largement départi les avantages corporels. Doué d'une force extraordinaire et de muscles, pour ainsi dire de fer, il pouvait, disent les historiens arabes, soulever un poids de mille rotles (4) et marcher quelques pas sous un fardeau aussi considérable. A cette vigueur étonnante se joignaient un courage indomptable, le goût de la guerre, des belles armes, des beaux chevaux et des beaux soldats.

Ce goût le porta, même avant la mort de son père, à créer un corps d'élite; et, pour le former, il fit son principal choix parmi les plus beaux, les plus forts et les mieux faits des jeunes esclaves turks pris à la guerre, ou qui étaient envoyés en tribut au khalyfe.

La nation immense appelée tantôt *turke*, tantôt *tartare*, comprenant les Turkomans, les Mogols et les Tartares

(1) Environ 120,000,000 de notre monnaie.

(2) Environ 1,200,000 francs de notre monnaie.

(3) Monnaie d'*Él-Motassem-b-illah*, de l'an 219 de l'hégire, 834 de notre ère.



(4) Plus de neuf cents livres poids de marc. Le rotle équivaut environ à quatorze onces et demie, c'est-à-dire presqu'à cinq hectogrammes, poids décimal.

proprement dits, s'étendait, suivant tous les géographes orientaux, sur tous les pays de l'Asie septentrionale, depuis le fleuve Gihoun, ou Oxus, jusqu'au *Kathay,* c'est-à-dire à la Chine, et n'avait, au nord, d'autres limites que l'Océan Glacial.

Les Turks, ainsi placés à l'extrémité de l'Asie, la plus éloignée de la péninsule arabique, semblaient par leur position même devoir être garantis pour toujours de tout contact et de toute relation amicale ou hostile avec les peuples de cette dernière contrée, dont les séparaient tant de régions, de montagnes, de fleuves et de déserts.

Mais les Turks étant parvenus à étendre leur empire sur la Tartarie entière d'un côté, tandis que de l'autre les Arabes, sous le gouvernement de leurs premiers khalyfes, avaient porté progressivement leurs conquêtes jusqu'au *Ma-ouare-en-Nahar* (la Transoxiane des anciens) et sur les frontières du Turkestan, ces deux grandes nations ne tardèrent pas à se rencontrer et à devenir ennemies. La guerre qu'elles se firent dura longtemps; et, dans les nombreux combats auxquels cette guerre donna lieu, elles se firent l'une à l'autre une grande quantité de prisonniers; les Turks qui tombèrent entre les mains des Arabes furent dispersés dans les différentes provinces de leur empire, où ils devinrent les esclaves des principaux émirs et des khalyfes eux-mêmes.

Ces esclaves, qui se faisaient remarquer à la cour des khalyfes par leurs avantages corporels, plurent à leurs maîtres, et furent bientôt attachés à leur service particulier. Car la méfiance que les khalyfes avaient des émirs de leur cour, dont ils n'avaient su apaiser les prétentions qu'en en faisant de grands feudataires, leur fit commettre la faute plus grande encore, de reporter toute leur confiance sur les esclaves étrangers, attachés au service intérieur de leur palais.

Ceux-ci, tout barbares et illettrés qu'ils étaient, vivant au milieu des princes et des grands de l'empire, s'instruisirent bientôt dans le mahométisme, dans les sciences et surtout dans la politique. Bientôt, ils devinrent capables de remplir les charges les plus éminentes auprès des khalyfes, qui les retirèrent de l'esclavage pour les employer dans le gouvernement, suivant les talents qu'ils faisaient paraître, ou les intrigues qu'ils savaient nouer autour du souverain; des affranchis furent nommés non-seulement aux principales places du palais, mais même au gouvernement des provinces les plus importantes de l'empire; leur ambition et leur esprit d'indépendance, que l'éducation n'avait pas changé, ne répondit que par la plus noire ingratitude à ces faveurs inconsidérées, surtout quand la création d'une *garde turke* eut mis à la disposition de ses chefs un corps de compatriotes entièrement soumis à leur influence.

Voulant augmenter de plus en plus la milice à laquelle il confiait sa garde particulière, et ne trouvant pas suffisant le nombre des esclaves turks que lui fournissaient les tributs annuels, *él-Motassem* en fit acheter une grande quantité, pour les élever dans l'exercice des armes et les incorporer dans la garde de son palais, à mesure qu'ils seraient capables du service militaire. Mais ces jeunes gens ne tardèrent pas à abuser de la faveur du khalyfe; leur insolence était devenue si insupportable aux habitants de Baghdad, que, voyant tous les jours de nouvelles plaintes s'élever contre sa garde, *él-Motassem* avait pris la résolution de quitter sa capitale et de faire reconstruire l'ancienne ville de *Samarrah*, pour y transférer de nouveau le siége de l'empire.

Le commandant des gardes du khalyfe *él-Motassem* était alors un affranchi turk, nommé *Touloun,* que la destinée semblait n'avoir réduit en servitude que pour faire voir comment ses jeux bizarres peuvent faire d'un misérable esclave la souche d'une dynastie de souverains, destinée à régner sur l'Égypte et sur la Syrie.

Touloun faisait partie de la horde de *Toghouz-ghour,* l'une des vingt-quatre grandes tribus dont se composait la population du Turkestân. Sa famille habitait les environs du lac Lop, dans la petite Bukharie. *Touloun* avait été fait prisonnier dans un combat, et était tombé entre les mains de *Nouèh êbn-Assad-él-Samâmy*, qui commandait alors à *Bokhará*. Ce prince, qui reconnaissait l'autorité du khalyfe *Al-Mamoun*, payait à son suzerain un tribut annuel d'escla-

ves, de chevaux turks et d'autres objets précieux.

L'an 200 de l'hégire (815 de notre ère), *Touloun* fut mis au nombre des esclaves envoyés par *Nouéh* en tribut au khalyfe; il se fit bientôt remarquer de son nouveau maître par son mérite et sa bonne mine, et fut attaché par lui à son service particulier. Bientôt il sut tellement gagner la bienveillance d'*Al-Mamoun*, que ce monarque l'affranchit, lui donna le commandement de ses gardes, et le nomma *émyr-él-sitr* (prince du voile ou du rideau), charge qui indiquait la plus grande confiance, les fonctions de celui qui en est revêtu dans l'Orient étant de veiller à la sûreté personnelle de son souverain, en se tenant continuellement en dehors du rideau ou de la riche portière qui ferme l'appartement intérieur, et n'y introduisant personne sans un ordre spécial.

Après avoir passé vingt ans à la cour d'*Al-Mamoun* et de son successeur *él-Motassem*, *Touloun* devint père de plusieurs enfants et entre autres de cet *Ahmed ébn-Touloun* surnommé depuis *Abou-l-Abbas*, qui devait être le fondateur de la dynastie des Toulonides en Égypte et en Syrie.

Ahmed ébn-Touloun naquit à Baghdad, ou, selon d'autres, à *Samarrah*, l'an 220 de l'hégire, troisième année du règne d'*él-Motassem-b-illah*; la mère d'*Ahmed* était une jeune esclave turke, nommée *Kassiméh* par quelques historiens, et à laquelle d'autres donnent le nom de *Hachiméh*. Quelques-uns même prétendent que *Ahmed* n'était pas réellement le fils de *Touloun*; et l'historien *Soyouty*, dans un manuscrit que je possède, cite, à l'appui de cette assertion, *Ebn-Asaker*, qui prétend avoir appris d'un vieillard égyptien, qu'*Ahmed* était fils d'un Turk, nommé *Mahly*, et de *Kassiméh*, esclave de *Touloun*; ajoutant que ce dernier avait adopté l'enfant, à cause des heureuses dispositions qu'il faisait paraître; mais cette assertion, d'ailleurs peu importante, est dépourvue d'appui, et paraît évidemment contredite par les faits subséquents.

Avant que *Ahmed ébn-Touloun* eût atteint l'âge de jouer un rôle politique, deux khalyfes avaient déjà successivement remplacé *él-Motassem-b-illah*.

Le premier fut le fils de ce khalyfe, *Hâroun-Abou-Djafar*, qui prit, en montant sur le trône, le surnom d'*él-Ouatheq-b-illah* (le confiant en Dieu). Il entra en possession du khalyfat, le jour même de la mort de son père *él-Motassem*; et, dès la première année de son règne, il déposa la plupart des fonctionnaires nommés par son père, en les forçant de verser entre ses mains de fortes sommes d'argent. Il s'apprêtait à destituer l'affranchi du khalyfe él-Motassem, *Asbar*, qui gouvernait l'Égypte, lorsque celui-ci mourut à Fostatt, l'an 228 de l'hégire (1). Le khalyfe *él-Ouatheq* le remplaça par un Arménien, nommé *Aly ben-Yahya-él-Armeny*; mais à peine un an s'était écoulé, que le nouveau gouverneur fut, l'an 229 de l'hégire (2), remplacé par *Yssa ben-Mansour*.

L'an 230 de l'hégire (3) fut signalé par la mort du fils de Taher ben-Housseyn, *Abd-allah*, entre les mains duquel l'Égypte avait été laissée pendant quelque temps par *Al-Mamoun*.

L'année suivante vit aussi finir la vie du khalyfe lui-même. *Él-Ouatheq-b-illah* mourut le 24 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 231 de l'hégire (4), âgé de trente-quatre ans seulement : il avait régné cinq ans neuf mois et treize jours.

Les vizirs, *Ahmed*, fils d'*Abou-Daoud*, et *Mohammed*, fils d'*Abd-él-Melek*, surnommé *él-Zayât*, se concertèrent avec le Turk *Ouasyf*, premier chambellan, aussitôt après la mort du khalyfe, et voulurent d'abord lui donner pour successeur son fils *Mohammed*, en l'inaugurant sous le nom de *él-Mohtady-b-illah* (le bien dirigé par Dieu). Mais, voyant le bas âge de ce jeune prince, ils renoncèrent à leur premier projet, et appelèrent au khalyfat le second fils d'él-Motassem, *Djafar*, qui prit le surnom d'*él-Motouakkel-ala-Allah* (celui qui prend Dieu pour tuteur).

Él-Ouatheq et *el-Motouakkel* étaient frères de père, et non de mère. Le premier était fils d'une esclave grecque,

(1) Cette année a commencé le mardi 10 octobre de l'an 842 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le dimanche 30 septembre de l'an 843 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le jeudi 18 septembre de l'an 844 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le lundi 7 septembre de l'an 845 de notre ère.

nommée *Karathis*, et le second d'une esclave turke, appelée *Serdjah*.

L'an 232 de l'hégire (1), le nouveau khalyfe donna le gouvernement de l'Égypte à *Anbah;* mais, peu de mois après, il le révoqua et le remplaça, au commencement de l'an 233 de l'hégire (2), par son propre fils *él-Montasser ben-él-Motouakkel.*

Deux ans après, l'an 235 de l'hégire (3), le khalyfe désigna ce même fils pour son successeur au trône, substituant après lui son second fils, *él-Motaz-b-illah,* et après celui-ci, *él-Mouyed-b-illah,* son troisième fils. Partageant même d'avance son empire en apanages, il donna à *él-Montasser* l'Afrique et tout l'Occident, depuis *él-Arych,* frontière de l'Égypte, jusqu'à l'extrémité la plus occidentale de ses États. Il y ajouta Kenneseryn, la Syrie, la Mésopotamie, le Diarbekir, Moussoul, les contrées arrosées par le Tigre, la Mekke, Médine, l'Yemen, Hadramout, él-Bahreyn, le Sind, Samarrah, Koufâh, et toutes leurs dépendances.

Él-Motaz reçut en partage le Khorassân, le Tabaristân, la Perse, l'Arménie et l'Aderbidjân; et *él-Moyed,* Damas, Hémesse, le bassin du Jourdain et la Palestine.

Ces mesures, par lesquelles le khalyfe espérait satisfaire l'ambition de ses fils, ne purent atteindre le but qu'il s'était proposé. Malgré les concessions immenses qu'il avait obtenues, impatient de régner sur l'empire entier de l'islamisme, *él-Montasser* conspirait en secret contre son père, et méditait de lui enlever le trône avec la vie.

Il ne resta en Égypte que jusqu'à l'an 241 de l'hégire (4); s'y trouvant trop éloigné du centre des intrigues qu'il voulait nouer, il laissa, à Fostatt, pour administrer son gouvernement en son nom *Yezyd ben-Abd-allah*, et revint à la cour de son père y encourager les mécontents par sa présence et se concerter avec eux.

(1) Cette année a commencé le samedi 28 août de l'an 846 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 17 août de l'an 847 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le vendredi 26 juillet de l'an 849 de note ère.

(4) Cette année a commencé le mercredi 22 mai de l'an 855 de notre ère.

Bientôt ses complots commencèrent à éclater; l'an 244 de l'hégire (1), excitées surtout par ses agents, les milices turkes se révoltèrent à Damas, sous le prétexte de leur solde arriérée; le khalyfe les fit payer, quitta Damas, où il avait voulu, en l'an 243 de l'hégire (2), établir sa résidence, et se retira à *Samarrah*.

Enfin, l'an 247 de l'hégire (3), *él-Motouakkel,* voyant son fils *él-Montasser* ne plus cacher ses complots contre lui, lui en fit en public de vives réprimandes; quelques jours après, le mercredi 4 du mois de Chaouâl, le khalyfe fût massacré, au milieu de la nuit, dans son propre palais, par *Boghâ-él-Sogheyr*, capitaine des gardes turkes; et le parricide *Montasser* fut proclamé aussitôt à sa place.

Él-Motouakkel était alors âgé de quarante et un ans, et il avait régné pendant quatorze ans, dix mois et trois jours (4).

L'événement le plus important de l'histoire d'Égypte, sous ce khalyfe, est l'écroulement du nilomètre de Fostatt. Il paraît que ce désastre fut l'effet d'un tremblement de terre, dont les ravages s'étendirent au loin, tant dans l'Occident que dans l'Orient, et qui se fit sentir, avec violence, dans toute la Syrie, jusque dans Hémesse, Tarse et Laodicée. Le khalyfe, instruit de cet événement, donna l'ordre de reconstruire cet édifice à neuf; ses ordres furent exécutés, la même année, et le nilomètre de l'île de Raoudah (5) fut alors appelé *Meqyâs él-Gedyd* (le nouveau nilomètre).

Les autres événements que vit l'Égypte sous le règne *d'él-Motouakkel,* se rattachent à l'histoire ecclésiastique;

(1) Cette année a commencé le mardi 19 avril de l'an 858 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 30 avril de l'an 857 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 17 mars de l'an 861 de notre ère.

(4) Monnaie d'*él-Motouakkel-ala-Allah*, de l'an 245 de l'hégire, 859 de notre ère.



(5) Voyez la planche n° 15.

les chroniques cophtes rapportent à l'an 242 de l'hégire (1) la mort du patriarche *Yousab*, nommé aussi *Joseph de Memphis*.

Après une vacance de trente jours, le quatorzième jour du mois de Hatour, la chaire patriarcale fut remplie par un prêtre du couvent de *Abou-Yohannâ* nommé *Khayl*, natif de Semenhoud.

Ce patriarche n'occupa son siége qu'un an et cinq mois, et mourut le 11 du mois de Barmoudeh de l'an 574 de l'ère des Martyrs, correspondant à l'an 244 de l'hégire. Il est le seul des patriarches qui ait été enterré au couvent de Saint-Macaire. Après sa mort, la chaire patriarcale resta encore vacante pendant quatre-vingt-un jours.

Kosmas, moine du couvent de Saint-Macaire, fut élu patriarche d'Alexandrie par les jacobites, le 14 du mois d'Abib, de cette même année : pendant qu'il occupait le patriarcat, les villes de Tennis, de Damiette, d'Alexandrie, de Bourlos, d'Achmoum, de Tynéh, de Rosette, et de Nesterouah, dans le Delta, furent considérablement réparées, et leurs murs d'enceinte furent rétablis. *Kosmas*, après avoir siégé pendant sept ans et cinq mois, mourut le 21 du mois de Hatour de l'an 582 de l'ère des Martyrs (2) : il entretenait une correspondance de lettres synodiques avec le patriarche *Yohannâ* (Jean), qui était à la tête de l'Église d'Antioche. A sa mort, le siége d'Alexandrie fut vacant pendant cinquante et un jours.

Monté sur le trône par un parricide, *él-Montasser* ne se montra pas meilleur frère qu'il n'avait été bon fils.

Dès le commencement de l'an 248 de l'hégire (3), il se hâta de dépouiller ses deux frères, *él-Motaz-b-illah* et *él-Mouyed-b-illah*, des apanages que leur avait assignés son père *él-Motouakkel*; et il les força en même temps de signer, devant témoins, une renonciation au droit de succession après lui qu'ils avaient reçu solennellement de leur père.

(1) Cette année a commencé le dimanche 10 mai de l'an 856 de notre ère; elle correspond à l'an 572 de l'ère des cophtes.

(2) Cette année correspond à l'an 252 de l'hégire et à l'an 866 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 7 mars de l'an 862 de notre ère.

Cette dernière mesure lui fut inspirée par le Turk *Ouasyf* et les autres complices du parricide, qui craignirent une juste punition de leur crime, si les deux frères d'*él-Montasser* parvenaient un jour au trône.

Cependant, en proie à ses remords déchirants et à des terreurs continuelles, que l'ivresse même ne pouvait calmer, dès les premiers jours de cette même année, *Montasser* tomba dangereusement malade; et le vingt-cinquième jour du mois de Raby-él-Aouel il mourut au milieu des souffrances les plus cruelles.

S'il faut en croire les écrivains orientaux, la fin de sa vie aurait été hâtée par un événement extraordinaire, et qui semble moins un effet du hasard qu'un acte merveilleux de la justice divine.

Voici comment l'historien *él-Makyn* raconte cette anecdote dramatique :

« Déjà grièvement malade, bourrelé « de remords, *él-Montasser*, cherchant « à se distraire de ses souffrances physiques et morales, se faisait montrer « toutes les richesses et toutes les raretés « renfermées dans le trésor particulier « de son palais : parmi les curiosités « qu'on exposa à ses yeux, étaient de riches tapisseries à personnages, brodées « en soie de la Chine et rehaussées d'or, « qui avaient été envoyées en tribut par « la Perse; l'une d'elles, étant déployée « devant lui, lui offrit la représentation « d'un jeune homme à cheval, portant « une couronne royale et entourée d'un « grand cercle, contenant une légende « en caractères persans. *Montasser* voulut en savoir la signification; mais l'interprète persan, qui fut appelé, changea de couleur en lisant ces caractères « et répondit d'abord qu'ils ne contenaient rien que de futile et d'indigne « de la curiosité du khalyfe.

« *Montasser*, insistant avec colère, « força, par ses menaces, l'interprète à « lui donner la lecture de cette légende, « et voici ce qui y était écrit : *Je suis « Syroès, fils de Khosroès : j'ai ôté la « vie à mon père, mais je n'ai pas joui « six mois entiers du fruit de mon « crime.*

« A cette fatale lecture, *Montasser* « pâlit, des convulsions violentes le saisirent; la maladie dont il était déjà « attaqué devint dès ce moment mor-

« telle ; et les écrivains orientaux remar-
« quent que son règne ne fut que de six
« mois, moins quelques jours, durée pré-
« cisément égale à celle qui, deux siècles
« auparavant, avait limité le règne du
« parricide *Syroès*, devenu roi de Perse,
« comme lui, khalyfe, par le plus exécra-
« ble des attentats. »

Dès que *Montasser* fut mort, les Turks *Ouasyf* et les deux frères *Boghâ-él-Kebyr* et *Boghâ-él-Sogheyr* se réunirent avec les vizirs et les personnages les plus influents de la cour, pour décider à qui le khalyfat serait déféré en cette circonstance : ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pour khalyfe aucun des fils d'*él-Motouakkel*, dont ils redoutaient les vengeances, et se décidèrent à offrir le khalyfat au neveu de ce prince, *Ahmed-Abou-l-Abbas*, fils de *Mohammed* et petit-fils du khalyfe *él-Motassem* ; celui-ci, en recevant d'eux le souverain pouvoir, leur garantit, en échange, l'impunité de leur meurtre et la conservation de leurs places.

Le nouveau khalyfe prit le nom d'*él-Mostayn-b-illah* (celui qui réclame le secours de Dieu) : à peine son inauguration fut-elle connue, qu'un autre parti, peut-être excité à dessein, voulut proclamer le nom d'*él-Motaz*. Ces faibles adversaires furent facilement dissipés ; et leur entreprise servit de prétexte pour jeter dans une prison les deux princes, fils du khalyfe *él-Motouakkel*.

C'est à cette époque que commence à paraître sur la scène politique *Ahmed-ébn-Touloun*, dont nous avons vu plus haut l'origine ; il n'avait pas encore atteint sa dix-neuvième année, lorsque son père *Touloun* mourut, l'an 239 de l'hégire (1).

Le khalyfe qui régnait alors était *él-Motouakkel*, qui, pendant les huit premières années de son règne, ayant apprécié la fidélité de *Touloun*, jugea le jeune *Ahmed* digne de remplacer son père dans la charge importante qu'il lui avait confiée.

Ahmed avait reçu une éducation soignée et instructive ; il était doué d'un esprit sain et d'un heureux naturel, bien éloigné de la férocité et de la barbarie des peuples dont il était originaire.

(1) Cette année a commencé le lundi 12 juin de l'an 853 de notre ère.

A une âme courageuse et élevée il unissait la politesse, la générosité, l'amour de la justice et de la religion : il s'était livré surtout à l'étude des traditions musulmanes, dont la connaissance a tant de prix aux yeux des sectateurs de l'islamisme ; aussi, s'était-il acquis la meilleure réputation de probité, de piété et d'instruction ; et il obtint surtout la plus grande confiance parmi les principaux officiers turks de la garde des khalyfes. Cette garde était déjà devenue pour ces princes comme une garde prétorienne, disposant à son gré des affaires et des places, et ne devait pas tarder à décider du sort et de la vie de ses maîtres.

L'un des plus considérables d'entre eux, nommé *Barkouk*, donna sa fille en mariage à *Ahmed*, qui en eut un fils, nommé *Abbas*, à la naissance duquel il prit le surnom d'*Abou-l-Abbas*.

Placé, par la nature même de la charge dont il était revêtu, au milieu des intrigues les plus actives dont la cour était le foyer, *Ahmed* ne se sentait nullement porté à y prendre part. L'ambition ne s'était pas encore éveillée en lui, ou du moins il dédaignait de la satisfaire par les petits moyens d'astuce et de lâches fourberies dont il voyait les courtisans se faire une étude. Son étude, à lui, continuait d'être l'instruction solide, à laquelle il avait jusqu'alors consacré tous les instants de sa vie.

Malgré l'assujettissement auquel le condamnait l'exercice de ses fonctions dans le palais, son désir de cultiver de plus en plus son esprit l'engagea à se permettre de fréquentes absences ; et il se rendait souvent à Tarse, en Cilicie, où les plus grands docteurs avaient alors ouvert leurs écoles. Son goût pour leurs leçons augmenta tellement, qu'il désira bientôt de se fixer tout à fait auprès d'eux. En conséquence, il sollicita d'*Obeyd-Allah*, fils de *Yahyâ*, premier ministre du khalyfe, la permission de quitter la cour, pour aller à Tarse se livrer entièrement à ses études. Cette permission lui fut accordée avec la faveur d'y conserver le titre de sa charge et d'en toucher les émoluments. Mais, après un court séjour en Cilicie, sa mère ne tarda pas à le rappeler auprès d'elle.

Son absence l'avait rendu étranger aux événements qui accompagnèrent le

meurtre du khalyfe *él-Motouakkel* et le court règne du parricide *él-Montasser-b-illah;* et il ne revint à Samarrah, alors siége du khalyfat, que la première année du règne d'*él-Mostayn-b-illah*.

Ahmed ébn-Touloun, alors âgé de vingt-neuf ans, avait trouvé en route l'occasion de signaler sa valeur : il avait défendu contre les attaques des Arabes-Bédouins la caravane dont il faisait partie, et leur avait arraché des objets précieux, appartenant au khalyfe, dont ils s'étaient emparés.

Ces événements, connus du khalyfe *él-Mostayn-b-illah*, valurent à *Ahmed ébn-Touloun* une gratification de 1000 dynars (1) et la faveur particulière du prince : le khalyfe le combla de richesses, et lui fit don d'une de ses esclaves favorites, appelée *Myasséh*, dont *Ahmed* eut son second fils, nommé *Khomarouyah*, l'an 250 de l'hégire (2). Cette date de la naissance du fils, qui fut depuis le premier successeur d'*Ahmed* dans la souveraineté de l'Égypte, est regardée comme la plus exacte, quoique quelques historiens aient reculé cette époque jusqu'à l'an 255 de l'hégire (3).

Cependant, de nouveaux troubles menaçaient l'empire de l'islamisme. Un parti puissant se préparait à renverser *él-Mostayn* du trône, par une de ces révolutions dont l'histoire de ces temps, si féconds en discordes intestines et en désastres, présente plus d'un exemple.

Les esclaves turks, qui, depuis le khalyfe *él-Motassem*, composaient les milices d'élite et la garde particulière des souverains musulmans, avaient tellement augmenté leur influence et leur pouvoir, que, montés par degrés jusqu'aux premières charges de l'État, ils s'étaient emparés peu à peu de toutes les branches du gouvernement et avaient fini par s'en rendre exclusivement les maîtres.

Avant le meurtre d'*él-Motouakkel*, dixième khalyfe de la dynastie des Abbassides, ils s'étaient d'abord contentés de créer ou de déposséder les vizirs des khalyfes et même d'assassiner impunément ceux dont ils étaient mécontents; mais bientôt ils en étaient venus à détrôner et massacrer les khalyfes eux-mêmes, et à en inaugurer de nouveaux, que souvent, ensuite, ils renversaient à leur tour, peu de temps après leur élévation.

C'est ainsi que, pendant l'espace de quatre-vingt-dix années, ils disposèrent du khalyfat, donnant et ôtant cette dignité suprême, suivant ce qui semblait bon à leurs caprices.

Él-Mostayn-b-illah, porté au trône par une faction des principaux officiers de la garde du palais, avait excité le mécontentement d'une autre partie de cette milice turbulente, devenue si dangereuse pour les khalyfes, et entre les mains de laquelle reposait réellement l'autorité souveraine.

Él-Mostayn-b-illah fut déposé, l'an 252 de l'hégire (1), après un règne de trois ans et huit mois, et les Turks mirent sur le trône, à sa place, son cousin *él-Motaz-b-illah* (celui qui cherche sa force en Dieu).

Ce prince, fils d'*él-Motouakkel* et frère d'*él-Montasser,* avait été écarté du trône, malgré ses droits d'hérédité, par les complices du khalyfe parricide : il n'était alors âgé que de dix-huit ans et quelques mois, et gémissait, avec son frère *él-Mouyed-b-illah,* dans une prison de Samarrah, où leur cousin *él-Mostayn* les retenait encore dans les fers. Le parti des Turks, qui dominait alors, avait été étranger au meurtre d'*él-Motouakkel;* ils brisèrent les chaînes d'*él-Motaz;* et le faisant passer de son cachot au trône, l'inaugurèrent comme khalyfe, le vendredi, quatrième jour du mois de Moharrem de cette année (2).

Aussitôt le khalyfe déposé fut saisi : on lui fit signer son abdication, et on le transféra, sous bonne garde, dans un château fort, d'où on le fit conduire à *Ouaset* par *Ahmed ébn-Touloun*.

Le malheureux *él-Mostayn-b-illah* fut massacré, dans ce voyage, par le chambellan *Sayd*, chargé des ordres secrets du nouveau khalyfe; et plusieurs écrivains n'ont pas craint d'accuser *Ahmed* d'avoir exécuté lui-même ce meurtre, ou du moins d'y avoir assisté, et de s'être chargé d'apporter aux pieds du kha-

(1) Environ 15,000 francs de notre monnaie.
(2) Cette année a commencé le dimanche 13 février de l'an 864 de notre ère.
(3) Cette année a commencé le lundi 20 décembre de l'an 868 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 22 janvier de l'an 866 de notre ère.
(2) 25 janvier de l'an 866 de notre ère.

lyfe *él-Motaz* la tête de son infortuné cousin.

Mais les détails suivants, dont l'exactitude est mieux constatée, consignés par des historiens plus dignes de foi et plus à portée de connaître la vérité, prouvent que *Ahmed ébn-Touloun* fut bien loin de se rendre coupable d'une aussi monstrueuse ingratitude envers son prince et son bienfaiteur.

Il est bien vrai qu'après avoir déposé le khalyfe *él-Mostayn-b-illah*, les Turks lui arrachèrent la signature de son abdication, prétendue volontaire, et ordonnèrent son départ pour *Ouaset;* mais, ne voulant charger de sa conduite et de sa garde qu'un homme qui pût avoir à la fois leur confiance et celle du malheureux prince, *Ahmed ébn-Touloun* seul leur parut réunir ces deux avantages.

On remit donc *él-Mostayn-b-illah* entre les mains d'*Ahmed*, qui le mena à *Ouaset*, suivant les ordres qui lui étaient intimés, mais qui se conduisit envers le khalyfe détrôné avec le respect et les égards les plus grands.

Cependant les Turks qui étaient devenus les favoris d'*él-Motaz-b-illah*, craignant encore *él-Mostayn*, malgré le succès de leur complot, rendirent suspecte au nouveau khalyfe cette conduite d'*Ahmed ébn-Touloun*, qu'ils présentèrent comme la preuve d'un attachement secret pour son ancien souverain.

Bientôt ils persuadèrent *él-Motaz* que son règne ne pourrait être assuré que par la mort de son prédécesseur. *Kabyhah*, mère d'*él-Motaz-b-illah*, écrivit donc à *Ahmed ébn-Touloun*, pour l'engager à tuer *él-Mostayn*, livré à sa garde, lui offrant pour récompense le gouvernement de la province de Ouaset.

Ahmed ébn-Touloun ayant rejeté cette proposition avec indignation, les Turks envoyèrent alors *Sayd*, chambellan du nouveau khalyfe, portant à *Ahmed ébn-Touloun* l'ordre écrit de remettre son prisonnier entre ses mains et de revenir lui-même à Samarrah; *Ahmed* fut contraint d'obéir; mais il ne voulut faire cette remise qu'en présence du qady assisté de témoins : aussitôt *Sayd* entraîna dans le désert la victime qui lui était désignée par ses ordres secrets, et lui coupa la tête sous une tente.

Ahmed ébn-Touloun, y étant entré après le départ de *Sayd*, vit à terre le tronc sanglant du malheureux *él Mostayn*, dont la tête avait été emportée par *Sayd*, qui courut déposer aux pieds d'*él-Motaz* son horrible trophée.

Ahmed ébn-Touloun fit laver ces restes mutilés, les enveloppa d'un linceul, et ne retourna à Samarrah qu'après avoir prononcé, sur leur sépulture, les prières solennelles usitées pour les cérémonies funèbres.

On l'entendit depuis répéter souvent, quand il fut parvenu au faîte de la puissance, ces paroles, conservées par un historien contemporain : « Les Turks « m'avaient offert le gouvernement de « Ouaset pour le meurtre d'*él-Mostayn;* « j'ai refusé, n'écoutant que le souve- « nir de mes serments et la crainte de « Dieu; et Dieu m'a récompensé par son « éclatante faveur et par la possession « de l'Égypte et de la Syrie. »

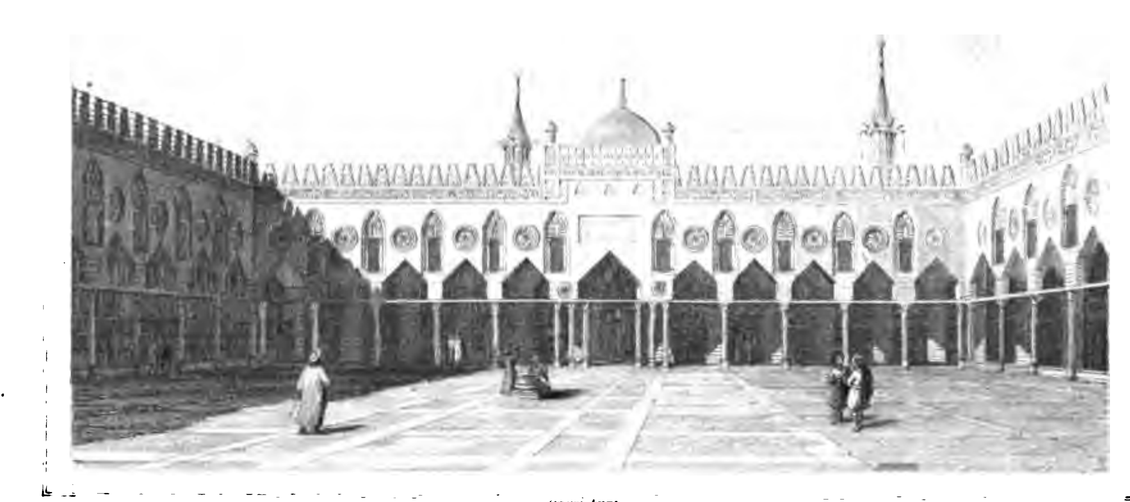
CHAPITRE VII.

Suite de la dynastie des Abbassides. — Les khalyfes él-Motaz-b-illah, él-Mohtady-b-illah, él-Motamed-ala-Allah. — Él-Mouaffeq frère du khalyfe — Mozahem Ahmed-ben-Mozaben et Bakbak, gouverneurs de l'Égypte; Ahmed ébn-Touloun, vice-gouverneur. — Ebn-él-Modabber, administrateur des finances. — Arrivée d'Ahmed à Fostatt. — Ses premiers actes. — Fondation de la nouvelle ville d'él-Qatayah. — Intrigues contre Ahmed. — Trésors découverts. — Guerre des Zinges. — Inimitié d'él-Mouaffeq. — Déclaration de guerre contre l'Égypte. — Pacification.

Éloignée du grand théâtre de ces catastrophes politiques, l'Égypte, à cette époque, suivait sans hésitation l'impulsion que les événements donnaient aux provinces de l'empire. Le seul événement qui ait quelque importance pour ce pays, rapporté par les chroniques cophtes de cette époque, c'est l'élévation au siége d'Alexandrie du patriarche *Sanutious*, moine du couvent de Saint-Macaire, le treizième jour du mois de Toubéh de l'an 575 de l'ère des Martyrs, correspondant à l'an 245 de l'hégire (1).

Ce patriarche, connu aussi sous le nom

(1) Cette année a commencé le samedi 8 avril de l'an 859 de notre ère.



Mosquée El-Azhar, dite vulgairement des fleurs

de *Senodios* (1), mourut, après avoir occupé le siége patriarcal pendant onze ans et trois mois. Son patriarcat est remarquable, en ce que c'est à lui que les chrétiens d'Égypte attribuent la construction des aqueducs souterrains qui portent aux citernes de la ville les eaux douces du canal d'Alexandrie.

Le vice-gouverneur que *él-Montasser* avait laissé en Égypte, *Yezyd ben-Abdallah*, était devenu gouverneur lui-même, lorsque ce prince prit possession du khalyfat; il s'était maintenu dans son gouvernement pendant tout le règne du faible *él-Mostayn-b-illah*; mais *él-Motaz-b-illah*, à son avénement, l'avait destitué et avait choisi, pour le remplacer, *Mozahem ben-Khaqân*, l'un des principaux Turks auxquels il devait son élévation au trône.

Mozahem ben-Khaqân mourut l'an 254 de l'hégire (2), et fut d'abord remplacé par son fils *Ahmed ben-Mozahem*; mais, dans cette même année, celui-ci fut rappelé, et *Bakbak*, l'un des chefs des milices turkes, fut nommé gouverneur de l'Égypte par le khalyfe *él-Motaz-b-illah*, ou plutôt par cette garde turke elle-même qui régnait sous le nom du khalyfe.

A cette époque d'intrigues et de conspirations permanentes, il était rare que les personnages influents, nommés au gouvernement des provinces, se déterminassent à quitter la cour du khalyfe pour aller résider dans leurs gouvernements; mais ils les faisaient administrer, en leurs noms, par des agents affidés et des lieutenants. L'administration de l'Égypte était ainsi partagée entre divers vice-gouverneurs et administrateurs, les uns commandant à Fostatt, d'autres à Alexandrie, d'autres encore dans la haute Égypte : le pouvoir n'y était pas même concentré dans les mêmes mains; dans chacun de ces arrondissements, l'armée avait un chef particulier, tandis qu'un autre fonctionnaire était chargé de l'administration civile et du prélèvement des impôts.

La réputation générale et méritée dont jouissait *Ahmed ébn-Touloun*, détermina *Bakbak* à le choisir pour son lieutenant militaire à Fostatt, et l'administration financière fut confiée à *Ahmed ébn-él-Modabber* (1), nommé inspecteur des tributs.

Celui-ci, homme avide et dur, créa de nouveaux impôts, et tourmenta surtout les chrétiens par des exactions intolérables.

Jusqu'alors, outre l'impôt personnel, payé par les chrétiens seuls, les habitants de l'Égypte n'avaient été soumis qu'à un seul subside, nommé *Kharadjy*; ce subside, établi sur le revenu qui était tiré des terres cultivées et ensemencées, produisant des grains, des légumes ou des dattes, était payé annuellement. *Ahmed ébn-él-Modabber* établit une nouvelle contribution, nommée *Helaly*, et qui devait être acquittée chaque mois.

D'autres impôts iniques et vexatoires furent également créés et multipliés par l'inspecteur des tributs de l'Égypte, que les historiens chrétiens et musulmans s'accordent à représenter comme le plus rusé des hommes et comme doué d'une malice infernale.

Il mit en monopole la vente du natroun, qui avait été jusqu'alors une marchandise libre; il établit un impôt nommé *él-Miray* sur les pâturages vagues, où l'on fait paître les bestiaux; un autre impôt, nommé *él-Masayd*, sur les poissons qu'on pêche dans le fleuve. « Auparavant, disaient les Égyptiens, la pêche était libre, et les pêcheurs ne tenaient leur droit que de Dieu. »

La conduite de l'auteur de ces exactions lui avait attiré la haine universelle; des murmures on était passé quelquefois à des résistances hostiles. Pour se défendre des attaques qu'il pouvait avoir à craindre de la population indignée, il avait réuni cent esclaves indiens, remarquables par leur vigueur et leur courage, dont il se faisait partout accompagner.

Lorsque *Ahmed ébn-Touloun* fit son entrée à Fostatt pour y prendre possession de son commandement, *Ahmed-ébn-él-Modabber* vint à sa rencontre entouré de son escorte ordinaire; et, sentant le besoin de se concilier l'amitié du nouveau commandant militaire, il lui offrit un pré-

(1) Ce nom est écrit *Chenouda* par les écrivains cophtes.

(2) Cette année a commencé le jeudi 1er janvier de l'an 868 de notre ère.

(1) Quelques écrivains le nomment *Ahmed-Ebn-Mahommed*, prétendant qu'il était petit-fils d'él-Modabber et non son fils.

sent de 10,000 dynars (1). Mais *Ahmed ében-Touloun* refusa l'or, et demanda, en échange, les cent esclaves qui suivaient *Ahmed-ébn-él-Modabber*. Celui-ci, quoique soupçonnant le but de cette demande imprévue, n'osa cependant s'y refuser; et, dès ce moment, tout le pouvoir passa des mains de l'administrateur général des finances dans celles d'*Ahmed ébn-Touloun*, avec la troupe d'esclaves armés qui en était l'appui.

Bientôt *Ahmed ébn-Touloun* devint assez puissant en Égypte pour y égaler en autorité le gouverneur, dont il n'était que le lieutenant, et soumettre par la force de ses armes, soit les ennemis qui voulaient s'opposer à l'agrandissement de sa puissance, soit d'autres vice-gouverneurs, qui prétendaient conserver, dans les divers arrondissements de l'Égypte, leur indépendance envers lui.

Ahmed ben-Thabathaba, de la race du khalyfe *Aly*, fut le premier contre lequel il prit les armes. Un autre ennemi plus redoutable fut *Boghâ-él-Asghar*, frère puîné de *Boghâ-él-Sogheyr*, meurtrier du khalyfe *él-Motouakkel*: ayant vu son frère mis à mort par l'ordre du khalyfe *él-Motaz*, vengeur de son père, il s'était retiré entre *Barkah* et Alexandrie et s'y était établi avec ses partisans: il s'était ensuite avancé dans le Sayd; mais il y fut attaqué par *Tenym* que *Ahmed ébn-Touloun* avait envoyé à sa poursuite. Abandonné de ses troupes dans le combat, il tomba percé de coups; et sa tête, portée à Fostatt, fut exposée sur la principale porte de la ville.

Presque aussitôt après, *Ahmed ébn-Touloun* eut à combattre un autre ennemi, *Ibrahym ben-él-Souffy*: maître d'Esnéh, il s'était emparé de tout l'arrondissement, et y massacrait tous ceux qui osaient lui résister: il avait déjà, dans une rencontre, battu les troupes que *Ahmed ébn-Touloun* avait expédiées contre lui; mais, défait à son tour auprès d'*Akhmym*, par une nouvelle armée qu'Ahmed s'était hâté d'envoyer, il avait été forcé de chercher un asile dans la grande Oasis, avec les restes de ses troupes échappées au combat.

Sur ces entrefaites, *Ahmed* reçut des dépêches importantes de Samarrah, alors capitale de l'islamisme. *Bakbak*, dont il était le lieutenant, avait fait confirmer en sa faveur par le khalyfe le titre de vice-gouverneur: en même temps ce prince lui adressait l'ordre de se préparer à attaquer *Yssa ben-él-Cheykh*, qui s'était révolté en Syrie contre l'autorité souveraine, profitant, pour se rendre redoutable, des troubles et des séditions qui agitaient la capitale de l'empire.

En effet, les milices turkes, conspirant avec le chambellan *Saléh*, fils du turk *Ouasyf*, l'un des complices du meurtre du khalyfe *él-Motouakkel*, avaient forcé *él-Motaz*, âgé alors de vingt-quatre ans seulement, d'abdiquer le khalyfat, après un règne de quatre ans et six mois, le 26 du mois de Regeb de l'an 255 de l'hégire.

Abreuvé des plus cruels outrages, ce malheureux prince avait été renfermé dans un cachot, sans aucune espèce de nourriture; et, six jours après, le 2 du mois de Chaabân, il y était mort de faim.

Un cousin d'*él-Motaz*, *él-Mohtady-b-illah*, fils du khalyfe *Ouatheq*, et alors âgé de trente-sept ans, élevé au trône par les Turks, n'y était pas resté un an entier, et avait bientôt éprouvé le même sort que son infortuné prédécesseur.

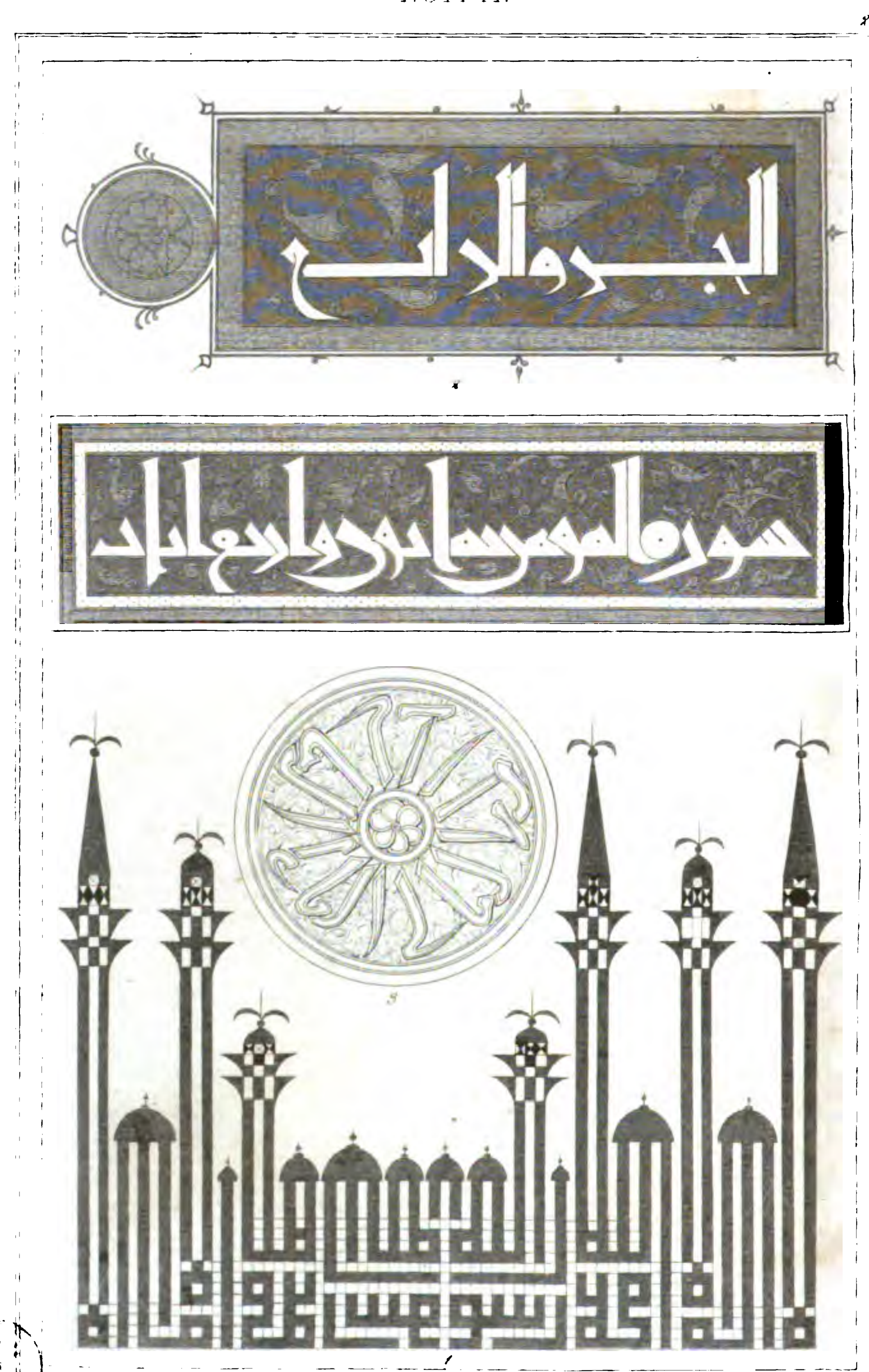
Il avait été massacré à Samarrah, l'an 256 de l'hégire (1), et les Turks avaient donné le khalyfat à *él-Motamed-ala-Allah*, âgé alors de vingt-cinq ans. Ce khalyfe fut le troisième des fils de *él-Motouakkel*, parvenus au trône; mais il sut s'y maintenir plus longtemps que ses frères et ses cousins qui l'y avaient précédés.

C'est dans ces circonstances que *Yssa ben-él-Cheykh* avait refusé au nouveau khalyfe le serment de fidélité et l'insertion de son nom dans les prières publiques; il avait rejeté avec dédain et obstination l'offre qui lui avait été faite par *él-Motamed-ala-Allah* du gouvernement de l'Arménie, s'il voulait le reconnaître et quitter la Syrie; marchandant sa soumission, il déclarait vouloir joindre le gouvernement de l'Arménie à celui de la Syrie, et annonçait en même temps des prétentions sur celui de l'Égypte.

Il s'était déjà emparé d'une somme de

(1) Environ 150,000 francs de notre monnaie.

(1) Cette année a commencé le samedi 10 décembre de l'an 869 de notre ère.



1 Inscription en koufique quadrangulaire, représentant la Mosquée de la Mekke. 2 Titres de manuscrits koufiques.

750,000 dynars(1), provenant des tributs de l'Égypte, que *Ahmed ébn-él-Modabber* avait adressés au trésor du khalyfe à Samarrah : les ordres d'*él-Motamed-ala-Allah* enjoignaient à *Ahmed ébn-Touloun* de prendre les armes, et à *Ahmed ébn-él-Modabber*, de lui fournir tout l'argent nécessaire pour que rien n'arrêtât le succès de cette guerre.

Ahmed ébn-Touloun n'avait pas besoin d'être excité contre *Yssa ben-él-Cheykh;* les prétentions annoncées par celui-ci, sur le gouvernement de l'Égypte, en avaient fait pour lui un ennemi particulier et un rival personnel, à la perte duquel il devait s'acharner.

Aussi, *Ahmed ébn-Touloun* se hâta-t-il de mettre son armée en état; pour la renforcer, il acheta un grand nombre d'esclaves noirs, abyssins et grecs; puis, il partit lui-même de Fostatt, à la tête de ses troupes nombreuses, laissant, en son absence, le commandement de l'Égypte à son frère *Moussa ébn-Touloun.*

A son arrivée sur les frontières de la Syrie, *Ahmed ébn-Touloun* envoya d'abord à *Yssa ben-él-Cheykh* une sommation de reconnaître l'autorité du khalyfe *él-Motamed-ala-Allah*, et de restituer l'argent du tribut de l'Égypte dont il s'était emparé par violence. *Yssa ben-él-Cheykh* refusa d'obéir à cette double injonction, et *Ahmed ébn-Touloun* continua à s'avancer vers le cœur de la Syrie.

Mais, près de joindre son adversaire, il apprit que le khalyfe venait de destituer *Yssa ben-él-Cheykh*, et de nommer, en sa place, au gouvernement de la Syrie, *Amagour*, l'un des principaux chefs des milices turkes. Dès lors, *Ahmed ébn-Touloun*, jugeant la querelle suffisamment établie entre les deux antagonistes, et croyant inutile d'intervenir dans la lutte qu'ils allaient se livrer, se détermina à rentrer en Égypte avec ses troupes, après une campagne de deux mois.

En effet, après plusieurs succès divers, Amagour battit les troupes d'*Yssa ben-él-Cheykh*, et le contraignit d'évacuer la Syrie; mais celui-ci se retira en Arménie avec ses partisans; et, s'étant emparé du gouvernement de cette province, s'y maintint pendant treize ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

(1) Environ 11,000,000 de notre monnaie.

De retour en Égypte, *Ahmed ébn-Touloun* ne s'occupa que de s'y fortifier, et de s'y établir sur un pied de défensive assez redoutable, pour n'avoir à craindre aucune attaque ni à l'intérieur ni au dehors.

Il habitait alors le palais qui avait été le séjour de ceux qui l'avaient précédé dans son commandement. Ce palais n'était pas situé dans l'intérieur des murailles de Fostatt, mais dans un quartier ou faubourg appelé *él-Asker*, c'est-à-dire *l'Armée*, nom que ce quartier avait reçu parce qu'il était particulièrement habité par les troupes et par leurs officiers; semblable à une petite ville, il renfermait des rues, des marchés et de belles maisons : situé au nord de Fostatt, il était borné au nord-est par le mont *Yechkar*, où depuis *Ahmed ébn-Touloun* éleva la mosquée qui porte son nom, et qu'on y voit encore(1). Il finissait, à l'occident, au pont appelé depuis *Qantarat-él-Sebâ* (le pont des Lions), sur le canal qui traverse maintenant la ville du Kaire, non encore construite à cette époque : ensuite il s'étendait au midi jusqu'à la ville de Fostatt elle-même.

Ce palais avait été construit, environ cent ans auparavant, par *Salèh ben-Aly*, que nous avons vu gouverneur de l'Égypte, sous le premier des khalyfes abbassides; il avait suffi à l'habitation des commandants militaires et des gouverneurs qui avaient précédé *Ahmed ébn-Touloun;* mais son enceinte ne put longtemps contenir les magasins que nécessitaient les immenses préparatifs de guerre, le nombre toujours croissant de ses chevaux et de ses esclaves, et les richesses considérables qu'il avait amassées.

Ahmed ébn-Touloun chercha donc un nouvel emplacement, qui pût réunir l'avantage de la position avec la proximité de Fostatt et de son faubourg d'*él-Asker*. Il choisit, en conséquence, cette plaine élevée, qui forme le plateau des hauteurs abruptes appelées le mont *Yechkar*, et qui s'étend à l'orient de Fostatt et du quartier d'*él-Asker* jusqu'au pied du mont *Mokattam*. Cette place était remplie de tombeaux de chrétiens et de juifs; *Ahmed ébn-Touloun* les fit démolir, et y fit construire une citadelle et un manége :

(1) Voyez la planche n° 2.

il distribua alors, à titre de fiefs, les portions du terrain environnant, aux chefs de son armée et à ses principaux partisans, en leur ordonnant d'y bâtir des maisons et de venir les habiter.

Bientôt tout fut couvert de constructions, qui en firent une nouvelle ville, ayant mille pas de longueur et autant de largeur; son fondateur lui donna le nom d'*él-Qatayah*, ce mot signifiant en arabe : « des fonds de terre, concédés « par les propriétaires et les suzerains à « leurs vassaux ou partisans, sous certai- « nes conditions et redevances, » comme les fiefs, créés par nos anciens gouvernements d'Europe, dans le moyen âge.

Cette nouvelle ville était bornée au nord-est par le roc élevé sur lequel, dans la suite, *Salah-éd-dyn ébn-Ayoub* (Saladin) fit construire une nouvelle citadelle, celle qui existe encore de nos jours : elle s'étendait, du côté opposé, jusqu'à l'ancien quartier appelé *él-Asker;* ainsi, à l'orient elle était bornée par les mamelons du mont Mokattam; elle touchait vers le midi à Fostatt, dont la réunion, ainsi que celle du quartier *él-Asker* vers l'occident, n'en faisait, pour ainsi dire, qu'une seule ville : mais on oublia peu à peu le nom d'*Asker*, et l'on ne conserva que ceux de *Fostatt* et de *Qatayah*.

Cette dernière cité parvint bientôt à la plus grande splendeur : des jardins agréables, de riches palais, des mosquées magnifiques, des bains, un grand nombre de maisons particulières embellissaient ses rues; on y voyait aussi des marchés et des ateliers de tous les métiers.

Le palais qu'*Ahmed ébn-Touloun* s'y fit construire, surpassait tous les autres édifices par son étendue et la magnificence de sa construction; on y entrait par plusieurs portes, et l'une d'elles était surmontée d'un belvéder élevé, d'où la vue s'étendait sur la perspective la plus agréable, sur Fostatt et ses environs, sur le cours du Nil, sur la verdoyante île de *Raoudah*, et sur l'autre rive du fleuve, jusqu'aux majestueuses pyramides.

C'est là qu'*Ahmed* aimait à se reposer : la nuit, surtout la veille des fêtes, il se plaisait à voir de là le mouvement que ses gens et les habitants se donnaient pour les préparer; et, lorsqu'il s'apercevait que quelque chose leur manquait, ses dons généreux suppléaient à leurs besoins. Ce palais était bordé par la place du manége, dont j'ai déjà parlé, appelée par les Arabes *Meydân*, et dont il prit lui-même le nom.

Cette ancienne ville de *Ahmed ébn-Touloun*, son palais, sa forteresse, ont subi l'effet inévitable du temps et des catastrophes que tant de révolutions diverses ont amenées depuis cette époque en Égypte. La ville du Kaire, bâtie depuis par les khalyfes fatimites, a envahi et renfermé dans sa vaste enceinte la ville moins étendue qui l'avait précédée; mais les traces s'en reconnaissent encore, et des ruines remarquables viennent, indépendamment de la belle mosquée qui subsiste encore de nos jours, attester sa force et son ancienne splendeur.

Au milieu de l'extrémité méridionale du Kaire, et à peu près à moitié de la distance qui s'étend depuis la citadelle jusqu'au *Khalyg*, on trouve un quartier, connu maintenant encore sous le nom de *Hart-Touloun* (quartier de Touloun). Ce quartier, qui renferme une population assez considérable, mais presque entièrement composée de gens de la basse classe, paraît, à la première inspection, être beaucoup plus ancien que le reste de la ville du Kaire, et avoir, avant qu'elle fût construite, formé une forteresse, dont la vaste enceinte se reconnaît, même de nos jours, à des débris de remparts ruinés, mais où quelques portions restent encore debout.

Jusqu'à notre arrivée en Égypte, cette portion de la ville n'avait été ni décrite, ni peut-être même visitée par aucun voyageur européen. On n'en avait, pour ainsi dire, fait qu'apercevoir l'extrémité septentrionale en longeant la grande rue qui conduit à la citadelle.

Les négociants européens établis au Kaire, et désignés communément sous le nom de *Francs*, craignaient même de se hasarder à pénétrer dans ce quartier, lorsque leurs affaires les y appelaient, redoutant le fanatisme outré des habitants, qui, fiers d'avoir dans leur mosquée une copie de celle de la Mekke, manifestaient une intolérance plus marquée que dans le reste du Kaire.

Ce fanatisme, presque féroce, des habitants de ce quartier avait pour causes

soit son isolement des autres quartiers de la ville, soit peut-être la descendance de sa population, formée originairement par les soldats des milices turkes et circassiennes, qu'*Ahmed èbn-Touloun* y avait autrefois établies.

Ce quartier s'étend au nord, le long de la grande rue, appelée *Sekket-êl-Mousalléh*, qui partait du pont, nommé *Qantarat-êl-Sebâ*, passe à la droite de *Birket-êl-Fyl*, et conduit à la grande place, dite *Roumelyéh*, devant la porte de la citadelle, appelée *Bâb-êl-Azab*.

Au midi, ce quartier, qui s'étendait autrefois beaucoup plus loin, a maintenant les mêmes bornes que celles de la ville elle-même, dont la porte, située de ce côté, a conservé aussi le nom de *Bâb-Touloun*.

En sortant de cette porte et tournant à l'ouest pour gagner le Vieux-Kaire (l'ancienne Fostatt), on trouve aussi un étang, nommé *Birket-Touloun*, et plus loin encore, directement au midi, en passant devant le fort, construit depuis par les Français et appelé par eux *le fort Muireur*, un monceau de décombres, qui a conservé le nom de *Kymân-Touloun* (le monceau de Touloun). Les traditions font de cet amas de ruines les débris du palais d'*Ahmed èbn-Touloun*, et de l'étang les restes de ses magnifiques jardins.

Tout ce quartier est placé sur une élévation considérable de terrain, dont une partie est maintenant formée de décombres accumulés successivement; mais, en beaucoup d'endroits, on remarque encore facilement le roc du sol primitif, sur lequel l'ancienne forteresse était fondée, et dont la situation prédominante sur les terrains environnants l'avait fait choisir pour cette construction.

Cette élévation, qui s'abaisse un peu progressivement, si l'on s'avance vers le côté extérieur de la ville actuelle, s'élève, au contraire, de plus en plus, en tendant vers l'intérieur; elle est coupée brusquement, et, en plusieurs endroits perpendiculairement, par la grande rue dont je viens de parler.

Le long de cette rue les parois du rocher, qui ne sont pas masquées par des maisons particulières, sont revêtues d'une forte muraille, d'ancienne maçonnerie. On y remarque surtout une espèce de bastion, flanqué de trois grosses tours, à moitié engagées dans le rempart lui-même, et dont la hauteur, assez considérable du côté de la rue, est presque de niveau avec le terrain du côté de l'intérieur.

Une des tours de ce bastion a reçu des habitants du Kaire le nom de *Mastabet-Feraoun*, c'est-à-dire, *le Trône de Pharaon*, suivant leur habitude de rapporter au monarque, qu'ils désignent par ce nom, toutes les anciennes constructions dont ils ignorent l'époque précise.

On désigne aussi ce bastion par le nom de *Qalat-êl-Kabch* (château du Bélier), parce que l'on donne dans l'Orient au chef d'une famille le nom de *Bélier, chef du troupeau*, et qu'on a voulu indiquer par là que le chef de la maison des Toulonides y avait établi sa demeure et y avait élevé un palais.

C'est au centre de ce quartier, dont je viens de décrire les limites, qu'existe encore maintenant, après dix siècles presque révolus, la plus grande mosquée du Kaire, et la plus ancienne, puisqu'elle existait dès longtemps avant que cette ville elle-même fût fondée par *Giauhar*, général des armées du khalyfe fatymite *Moëz-le-dyn-Illah*. Cette mosquée (1) porte encore, de nos jours, le nom de *Gamè-Touloun* (Mosquée de Touloun), ou plus correctement *Gamè-êbn-Touloun* (Mosquée du fils de Touloun) ainsi qu'on le lit dans les belles inscriptions koufiques que j'y ai découvertes et interprétées (2).

Ahmed êbn-Touloun voyait chaque jour augmenter sa puissance, ses richesses, le nombre de ses esclaves et l'affluence de ses partisans. Mais la renommée porta bientôt jusqu'à la cour du khalyfe les éloges de la nouvelle ville et de son fondateur. *Amagour*, qui venait d'obtenir le gouvernement de la Syrie, en conçut de la jalousie, et peut-être même quelque crainte. Aussi, se hâta-t-il de presser le khalyfe *êl-Motamed* d'ôter à *Ahmed* son commandement militaire; il écrivait à ce prince: « Que « les forces d'*Ahmed êbn-Touloun* « étaient plus grandes que celles de cet « *Êbn-êl-Cheykh*, qui, naguère, s'était

(1) Voyez la planche n° 2.
(2) Voyez la planche n° 20.

« révolté en Syrie; et qu'*Ahmed* était « plus redoutable, puisqu'il l'emportait « sur celui-ci, plus encore par l'activité « et la profondeur de son génie que par « ses richesses. »

Ahmed ébn-él-Modabber, intendant général des finances de l'Égypte, et devenu de plus en plus l'ennemi de *Ahmed ébn-Touloun*, écrivit dans le même sens à la cour du khalyfe, et entra dans cette intrigue avec *Chakir*, son secrétaire.

Ahmed ébn-Touloun reçut du khalyfe l'ordre de quitter immédiatement l'Égypte, et de se rendre à Samarrah, en laissant son commandement entre les mains d'un délégué de son choix : mais les espions qu'il avait à la cour lui firent connaître le but de cet ordre, et il envoya à sa place à Samarrah, *Ahmed-él-Ouasety*, son secrétaire et son ami, avec de grands présents en chevaux, en argent et en objets précieux pour le vizir. Celui-ci, devenu aussitôt partisan d'*Ahmed ébn-Touloun*, non-seulement fit annuller par le khalyfe l'ordre de rappel, mais lui obtint encore la prolongation de son commandement et la permission de faire venir auprès de lui en Égypte sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés à Samarrah.

Pour signaler sa reconnaissance envers Dieu, qui avait déjoué les piéges de ses ennemis, *Ahmed ébn-Touloun* répandit sur les pauvres de magnifiques largesses; son bonheur ne s'arrêta pas là. Bakbak, qui était gouverneur titulaire de l'Égypte, et qui lui avait donné le commandement militaire de Fostatt, encourut à cette époque la disgrâce du khalyfe *él-Motamed-ala-Allah*, et fut condamné à perdre la tête. Le khalyfe nomma au gouvernement de l'Égypte le beau-père d'*Ahmed ébn-Touloun, Barkouk*, qui se fit représenter par son gendre, non-seulement à Fostatt, mais encore dans les autres provinces de l'Égypte, et même à Alexandrie, où jusqu'alors *Yssa ben-Dynar* avait rempli les fonctions de vice-gouverneur.

C'est ainsi qu'*Ahmed ébn-Touloun* se vit maître de l'administration de toute l'Égypte, l'an 257 de l'hégire (1).

L'année suivante, *Barkouk* mourut, et son gendre obtint du khalyfe le titre de gouverneur en sa place (1).

Ahmed ébn-Touloun avait connu les intrigues d'*Ebn-él-Modabber* et de *Chakir*; il avait même reçu du vizir, qu'il s'était rendu si favorable par ses présents, les originaux des lettres qu'ils avaient écrites contre lui. Après une explication violente à ce sujet, *Chakir* était mort de frayeur; *Ahmed* obtint du khalyfe le renvoi d'*Ebn-él-Modabber*, qu'il fit aussitôt arrêter; mais, ayant appris qu'un frère de celui-ci était trésorier du palais impérial, il lui rendit bientôt la liberté et son emploi.

Ebn-él-Modabber était alors las de lutter avec *Ahmed ébn-Touloun*, qu'il redoutait de plus en plus : il pria donc son frère de lui faire donner l'administration financière de la Syrie, résolu de quitter l'Égypte le plus tôt possible.

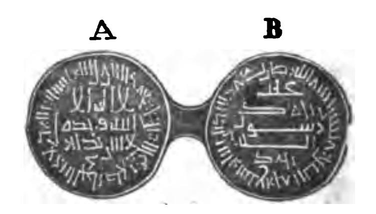
Cependant, avant son départ, toute relation hostile cessant entre lui et *Ahmed ébn-Touloun*, il fit sa paix avec lui, et, comme gage de cette amitié nouvelle, il donna sa fille en mariage à *Khomarouyah*, l'un des fils de son ancien adversaire; ce mariage, contracté entre deux enfants encore en bas âge, apporta dans la famille d'*Ahmed ébn-Touloun* tous les domaines et toutes les richesses que possédait en Égypte *Ebn-él-Modabber*.

L'intendant général des finances ne fut pas remplacé, et *Ahmed ébn-Touloun* se trouva investi de tous les pouvoirs civils et militaires et de toute l'administration politique et financière. Son premier soin fut d'abolir les nouveaux impôts et les vexations sordides qui avaient attiré sur *Ebn-él-Modabber* la haine du peuple; il écrivit pour faire supprimer et les impôts et les procédés violents dont

(1) Cette année la commencé le mercredi 29 novembre de l'an 870 de notre ère.

(1) Monnaie d'*él-Motamed-ala-Allah*, frappée en Égypte, l'an 257 de l'hégire (870 de notre ère), et portant le nom de *Ahmed-ébn-Touloun*.

A B



leur perception était accompagnée, dans toutes les provinces qui venaient d'être soumises à son gouvernement. Cette diminution monta, dès la première année, à une somme d'environ 100,000 dynars (1).

Avant de prendre cette décision libérale qui lui attira les bénédictions générales de l'Égypte, il avait consulté *Abd-allah ben-Dachamah*, l'un de ses conseillers et secrétaire du nouveau trésorier *Abou-Ayoub*, qu'il venait de charger d'une portion des fonctions d'*Ebn-él-Modabber*. Ce secrétaire était un homme dépourvu de piété et d'humanité, et connu par sa cupidité, son avarice et sa ruse.

Le discours adroit qu'il adressa à *Ahmed ébn-Touloun*, pour le détourner de cette suppression, ne put changer la résolution généreuse de celui-ci. Les historiens arabes prétendent même qu'*Ahmed ébn-Touloun* y fut confirmé par un songe, dans lequel il crut voir un de ses pieux amis qu'il avait laissé à Tarse, et qui lui dit : « Lorsqu'un « prince abandonne de ses droits, pour « le bonheur de ses peuples, Dieu lui-« même se charge de sa récompense. »

Ces mêmes historiens ajoutent que *Ahmed*, parti le surlendemain pour la haute Égypte, traversait le désert, lorsqu'un trou, qui se forma dans le sable sous un des pieds du cheval de l'un de ses esclaves, le fit abattre et se renverser auprès de lui. *Ahmed*, étonné, examina l'ouverture qui venait de se faire par un éboulement subit, et y trouva un trésor considérable, qu'on évalua à un million de dynars (2).

Le bruit de cette découverte merveilleuse se répandit dans tout l'Orient, et *Ahmed*, y voyant la récompense que son songe lui avait promise, écrivit au khalyfe *él-Motamed-ala-Allah*, pour lui demander l'autorisation de le garder en entier, et de l'employer en de bonnes œuvres. Cette permission lui fut accordée, et il dépensa une partie de ce trésor à faire construire un aqueduc, un abreuvoir, une fontaine (3), un hôpital et des mosquées; tout le reste fut distribué aux pauvres.

(1) Environ 1,500,000 francs de notre monnaie.
(2) Environ 15,000,000 de notre monnaie.
(3) Voyez différentes fontaines, aqueducs et abreuvoirs, planches 45, 46, 47 et 48.

La première mosquée qu'*Ahmed* fit bâtir fut placée sur la croupe la plus élevée du mont *Mokattam*, qui se trouve maintenant à l'orient du château du Kaire et qui le domine de ce côté. Ce lieu portait autrefois le nom de *Tennour-Feraoun* (la Fournaise de Pharaon), et, suivant quelques historiens, avait été autrefois un ancien *Pyrée*, consacré au culte du feu par les Perses, pendant leur invasion en Égypte.

S'il faut en croire d'autres historiens, cet endroit avait reçu anciennement le nom par lequel on le désignait, parce que, lorsque les premiers rois d'Égypte sortaient d'Héliopolis, alors leur capitale, on avait, dit-on, coutume d'allumer un grand feu, sur ce sommet, pour avertir les habitants de se tenir prêts à fournir tout ce dont le prince pourrait avoir besoin dans sa route.

Si l'on adopte cette seconde version, il paraît du moins que cet usage fut abandonné par la suite, et que ce lieu devint désert; quoi qu'il en soit, suivant les historiens, les ruines du bâtiment, dans lequel on allumait autrefois le feu, subsistaient encore du temps d'*Ahmed ébn-Touloun*.

Un des chefs de ses troupes, nommé *Ouassyf-Katirmir*, crut qu'un trésor pouvait y être enfoui, et y fit faire des démolitions et des fouilles, mais sans y rien trouver. A son tour, *Ahmed ébn-Touloun* y fit fouiller de nouveau, et y découvrit un trésor plus considérable que le premier qu'il avait trouvé dans le désert.

Une autre tradition rapportait que Juda, fils du patriarche Jacob, ayant aperçu le feu qui brillait en cet endroit, à son départ de l'Égypte, avait tourné ses pas de ce côté, et y avait fixé quelque temps sa demeure, tandis que ses frères retournaient vers leur père.

Cette tradition fit considérer ce lieu par *Ahmed ébn-Touloun* comme un lieu sanctifié, et, l'an 259 de l'hégire (1), il y fit bâtir une mosquée, avec un minaret et une citerne. Cet édifice conserva son ancien nom de *Tennour*.

Ahmed ébn-Touloun fit ensuite construire un aqueduc et une fontaine, près

(1) Cette année a commencé le vendredi 7 novembre de l'an 872 de notre ère.

de la mosquée nommée *Akda*, située dans la portion du *Qarafah* (1) qui était désignée sous le nom d'*él-Moafir*.

Cet endroit manquait d'eau, quoique une source, nommée la *Fontaine d'Abou-Khaled*, n'en fût pas très-éloignée. On conseilla à *Ahmed* d'en amener les eaux à la fontaine qu'il faisait construire; mais il s'y refusa, en disant : « On conserve« rait à ma fontaine le nom d'*Abou-Kha*« *led*, au lieu de lui donner le mien : il « faut donc qu'elle reçoive les eaux d'une « autre source. » En effet, par ses ordres, on fouilla plus à l'orient, et les travaux furent conduits par un chrétien, renommé pour ses talents en architecture et en géométrie, qui réussit à en faire un édifice, dont la beauté surpassait tous ceux du même genre qu'on avait vus auparavant. L'aqueduc, qui amène cette source, fut, dans la suite, appelé *Qanatyr-ébn-Touloun* (les Ponts ou les Arcades d'Ebn-Touloun); et une partie subsistait encore du temps de l'historien *él-Makryzy* : sa construction avait coûté 40,000 dynars (2).

Vers le commencement de l'année 260 de l'hégire (3), *Ahmed* fit recreuser et nettoyer le canal d'Alexandrie, qui avait été encombré par les sables; il fit construire dans cette ville de nouvelles citernes voûtées, et les aqueducs souterrains pour amener l'eau douce nécessaire aux accroissements de la population de cette ville. Dans la même année, étant allé, avec son trésorier *Abou-Ayoub* et le kady *Bakkal*, dans l'île de *Raoudah*, il y donna l'ordre de réparer le nilomètre; réparation qui coûta 10,000 dynars (4).

Dieu, disent les écrivains orientaux, sembla bénir les travaux ordonnés par *Ebn-Touloun*; car le Nil, qui, les deux années précédentes, n'était monté qu'à seize coudées cinq doigts, monta, cette même année, à seize coudées onze doigts, et dépassa dix-sept coudées à chacune des dix années suivantes.

(1) Quartier de la ville presque entièrement occupé par des tombeaux, et situé à l'orient du Vieux-Kaire (Fostatt), entre cette cité et le mont Mokattam.

(2) 600,000 francs de notre monnaie.

(3) Cette année a commencé le mardi 27 octobre de l'an 873 de notre ère.

(4) Environ 150,000 francs de notre monnaie.

Abou-Ayoub, quelque temps après, fit élever un nouveau nilomètre dans l'arsenal de cette même île, où se construisaient les galères; mais, du temps de l'historien *él-Makryzy*, il n'en restait plus que quelques traces.

Vers la fin de l'année, *Ahmed ébn-Touloun* alla à Alexandrie inspecter les travaux qu'il y avait ordonnés, et donna le commandement de cette province à *Abbas*, son fils aîné.

Ce fut à cette époque qu'*Ahmed* fit réparer le Phare d'Alexandrie, et reconstruire le dôme qui le surmontait, et que les injures du temps avaient détruit; s'il faut en croire les historiens arabes, le sommet de ce monument s'élevait alors à près de cinq cents pieds de hauteur.

Vers le même temps, *Ahmed ébn-Touloun* fit bâtir l'hôpital dans le quartier d'*él-Asker*. Fostatt, avant lui, avait été privé de tout établissement de ce genre; il y fit construire deux bains, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes, et défendit d'y admettre aucun soldat ni aucun esclave.

Pour fournir aux dépenses journalières de cet établissement, il lui fit don de plusieurs propriétés, et lui abandonna les revenus du marché des esclaves. Les malades y recevaient les plus grands soins : lui-même venait, tous les vendredis, inspecter les médecins et les médicaments, et visiter les malades, les infirmes et les aliénés; un de ces derniers attenta un jour à sa vie, sans qu'il fût détourné par le danger qu'il avait couru de la continuation de ses visites bienfaisantes.

Les dépenses pour l'établissement de cet hôpital, de ses bains et de la mosquée du mont Mokattam, sont évaluées, par les auteurs arabes, à une somme excédant 60,000 dynars (1).

Ces constructions ne furent ni arrêtées, ni interrompues, par les événements politiques et militaires, qui semblaient devoir en détourner leur fondateur.

Ibrahym ben-Souffy, de la famille d'*Aly*, que les troupes d'*Ahmed ébn-Touloun* avaient contraint de se retirer dans la grande Oasis sortit de sa retraite avec des forces nouvelles, et s'avança vers la ville d'*Achmouneyn* : *Ahmed*, de

(1) Environ 9,000,000 francs de notre monnaie.

son côté, envoya aussi contre lui une nouvelle armée, commandée par *Ebn-Aly-êl-Ghayb*. Celui-ci ne rencontra pas son ennemi, parti pour combattre *Abd-êl-Hamyd-êl-Omary*, qui avait établi son autorité sur les frontières de la Nubie. Après un combat opiniâtre contre celui-ci, *Ibrahym ben-Souffy* fut forcé de s'enfuir à *Assouân*, où, ayant été attaqué par l'armée d'*Ebn-Touloun*, il se vit abandonner de ses soldats, et passa par *Aydab* à la Mekke. Mais le gouverneur de cette dernière ville le fit saisir, et l'envoya à *Akmed* qui, après l'avoir retenu quelque temps en prison, lui accorda ensuite la liberté et la permission d'habiter Médine, où il resta jusqu'à sa mort.

L'établissement qu'*Abd-êl-Hamyd-êbn-Omary* formait en Nubie, excita les inquiétudes d'*Ahmed êbn-Touloun;* et il crut devoir le faire observer par *Chabah-êl-Babeky*, qu'il envoya à *Assouân* avec des troupes nombreuses. Celui-ci, voyant *Abd-êl-Hamyd* occupé à se défendre contre *Zakkaryâ*, roi de Nubie, voulut profiter de cette circonstance pour l'attaquer lui-même; et, refusant toute proposition d'accommodement, lui présenta la bataille; mais, malgré la supériorité de ses troupes, et la nécessité où s'était trouvé son adversaire de séparer les siennes en deux corps, dont l'un devait défendre ses derrières contre *Zakkaryâ*, *Chabah* fut complétement battu, et contraint de fuir jusqu'à Fostatt. Il y fut mal reçu par *Ahmed êbn-Touloun*, dont il essuya les reproches, et dont il encourut la disgrâce.

Quelque temps après, *Mohammed ben-Haroun*, chef de la tribu arabe appelée *Modar*, surprit *Abd-êl-Hamyd* dans une embuscade et lui ôta la vie. Deux esclaves d'*Abd-êl-Hamyd* portèrent la tête de leur maître à Fostatt aux pieds d'*Ebn-Touloun*, se vantant de l'avoir tué eux-mêmes. Interrogés sur le motif qui les avait portés à ce meurtre, et sur les torts qu'avait pu avoir leur maître envers eux ou envers d'autres, ils répondirent que leur seul but avait été d'obtenir la faveur du gouverneur général de l'Égypte. « Votre crime, s'écria *Ahmed* « *êbn-Touloun*, ne mérite que l'indigna- « tion de Dieu et la mienne! » Aussitôt il les fit conduire au supplice, et donna l'ordre de laver et d'enterrer avec honneur la tête du malheureux *Abd-êl-Hamyd*.

Une nouvelle révolte éclata, excitée par *Abou-Nouêh*, ancien compagnon d'*Ibrahym ben-Souffy*, qui réunit un assez grand nombre de partisans et se fit redouter par ses brigandages : une ruse de guerre lui donna d'abord l'avantage sur l'armée qu'*Ahmed* envoya contre lui : cerné ensuite par deux nouveaux corps de troupes, il fut battu, et, après avoir tenté en vain de se réfugier dans les Oasis, il fut forcé de se rendre à discrétion.

Une année n'était pas encore écoulée, depuis ce dernier succès, que *Mohammed ben-Farab-êl-Ferghâny* fit révolter les habitants de *Barkah*. *Loulou*, envoyé contre eux, se rendit maître de la ville, punit les chefs de la révolte, et assura l'autorité d'*Ahmed* sur toute la province.

Une guerre plus sérieuse vint menacer la puissance d'*Ahmed êbn-Touloun :* elle prit naissance dans l'inimitié et l'ambition d'*Abou-Ahmed-Talhah*, surnommé *êl-Mouaffeq-b-Illah*, l'un des fils du khalyfe *êl-Motouakkel*, et frère d'*êl-Motamed-ala-Allah*. Ce dernier khalyfe, adonné à la mollesse, se livrait tout entier à la chasse et aux plaisirs de son harem, négligeant les affaires de son empire, ébranlé de tous côtés par des séditions et par les révoltes des gouverneurs de province.

Depuis six ans, les *Zinges*, peuples d'origine éthiopienne, et dont la côte ainsi que l'île de Zanguebar ont pris leur nom, étaient entrés en Arabie : ils s'étaient emparés de *Basrah* et même de *Koufah*, répandant au loin le ravage et la crainte. Leur chef, comme la plupart des provocateurs de révolte de cette époque, prétendait descendre du khalyfe *Aly*, gendre de Mahomet, et ce titre lui avait valu un grand nombre de partisans parmi les musulmans.

Le khalyfe *êl-Motamed ala-Allah* avait chargé de cette guerre son frère *êl-Mouaffeq :* l'an 261 de l'hégire (1), il nomma pour son successeur au khalyfat, son fils *Djafar*, encore en bas âge, sous le nom d'*êl-Mofaoued-ila-Allah* (2),

(1) Cette année a commencé le samedi 16 octobre de l'an 874 de notre ère.

(2) « Celui qui s'abandonne aux décrets de Dieu. »

et substitua après lui dans cet héritage son frère *él-Mouaffeq*, avec le surnom d'*él-Nasser-le-dyn-Illah* (le Défenseur de la religion de Dieu).

Pour se débarrasser entièrement de l'administration de son empire, le khalyfe confia, pendant le reste de sa vie, à son frère, le gouvernement général des provinces orientales, c'est-à-dire de l'Arabie, de la Perse, avec les pays adjacents, et à son fils *él-Mofaoued*, les provinces occidentales, comprenant l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et l'Arménie. Chacun d'eux devait subvenir aux dépenses de son gouvernement par les revenus qu'il en tirait; et, à cause du bas âge du fils du khalyfe, *Moussa ben-Boghâ* lui fut adjoint comme vice-gouverneur général.

Cependant la guerre que *él-Mouaffeq* avait à soutenir contre les Zinges devenait longue et coûteuse. Éprouvant de la difficulté à faire rentrer les impôts que lui devaient les gouverneurs particuliers des provinces qui étaient sous ses ordres, il prit le parti de s'adresser à *Ahmed ébn-Touloun*, pour lui demander l'argent qui lui était nécessaire, et pria le khalyfe, son frère, de l'y autoriser.

Mais la mésintelligence s'était déjà glissée secrètement entre les deux frères : le khalyfe se défiait de l'ambition d'*él-Mouaffeq;* et celui-ci voyait avec peine un prince, amolli et sans mérite, sur un trône qu'il se croyait lui-même plus capable d'occuper.

Le khalyfe écrivit en effet à *Ahmed ébn-Touloun*, pour lui donner l'ordre de verser entre les mains de son frère le tribut qu'il devait pour l'année; mais à cette dépêche en était jointe une autre secrète, pour engager *Ahmed* à se méfier de *Takrir*, envoyé par *él-Mouaffeq*, comme d'un espion et d'un émissaire chargé d'ourdir contre lui des intrigues parmi les principaux personnages de l'Égypte.

Ahmed ainsi prévenu reçut *Takrir* dans son propre palais, et ne le laissa communiquer avec personne pendant son séjour en Égypte. Après s'être emparé de toutes les lettres que cet exprès avait apportées, il lui remit une lettre flatteuse pour *él-Mouaffeq*, le tribut qu'il était autorisé à lui verser, et, en outre, 200,000 pièces d'or (1) comme un don gratuit. Ayant pris alors des témoins publics de ce paiement, il le reconduisit lui-même avec une escorte jusqu'à *él-Arych*, sur la frontière de l'Égypte et de la Syrie.

Là il remit Takrir lui-même et les trésors qu'il emportait entre les mains d'*Amagour*, gouverneur particulier de la Syrie, par lequel il fit constater cette remise avec des formes authentiques.

De retour dans son palais, *Ahmed* lut les lettres qu'il avait saisies sur *Takrir*, et vit qu'elles étaient adressées à plusieurs chefs de son armée, qui favorisaient en secret le parti d'*él-Mouaffeq :* il les condamna à la prison, et fit même punir de mort les plus coupables.

Lorsque *él-Mouaffeq* reçut la réponse d'*Ahmed ébn-Touloun*, au lieu de se montrer satisfait des subsides qu'il en avait obtenus, il manifesta son mécontentement contre lui, cherchant à l'irriter, pour trouver un prétexte de lui faire la guerre et de le dépouiller : il lui écrivit dans ce but une lettre pleine d'invectives et de plaintes sur l'insuffisance de la somme qu'il lui avait envoyée.

Prévoyant, dès lors, qu'une lutte décisive allait s'engager, *Ahmed* assembla en conseil les officiers supérieurs de son armée, les principaux magistrats et les personnages les plus distingués de l'Égypte, et fit, tant en son nom qu'au leur, à *él-Mouaffeq*, une réponse pleine de fermeté. Celui-ci, furieux, se concerta avec *Moussa ben-Boghâ*, pour donner le gouvernement de l'Égypte à *Amagour*, déjà gouverneur de la Syrie, le chargeant d'attaquer et de dépouiller *Ahmed ébn-Touloun*.

Mais *Amagour*, sentant combien ses forces étaient insuffisantes pour exécuter cet ordre, mit tant de lenteur à s'y conformer que *él-Mouaffeq* prit le parti de marcher lui-même contre l'Égypte, et s'avança, avec son armée, jusqu'à *Rakkah*.

A cette nouvelle, *Ahmed ébn-Touloun* se vit à regret forcé de prendre les armes et de paraître se révolter contre son souverain; mais il prépara tout pour opposer une vigoureuse défense.

Fostatt n'était attaquable que du côté

(1) Environ 3,000,000 de notre monnaie.

du Nil. Les hauteurs qui flanquent cette ville à l'orient, assurant sa défense du côté de l'intérieur des terres, *Ahmed* fit construire dans l'île de *Raoudah* une forteresse qui protégeait cette partie, et dans laquelle il pouvait lui-même, en cas de besoin, se retirer avec sa famille et ses trésors. L'entrée du Nil, au-dessous de cette île, fut défendue par une autre forteresse et une ligne de cent galères armées.

Des signaux établis, des pigeons voyageurs placés sur différents points, devaient l'avertir sur-le-champ de ce qui s'y passerait; le Nil fut couvert d'embarcations; la sortie des grains fut prohibée; et la citadelle qui défendait la nouvelle ville se termina rapidement, par un travail non interrompu et par une activité vraiment admirable. Chacun eut son poste assigné, et lui-même était infatigable pour inspecter tous ces préparatifs: cependant, quoique bien préparé à se défendre, il écrivit, mais en vain, à *él-Mouaffeq* pour tenter un accommodement.

Celui-ci, rappelé dans la capitale de l'empire par d'autres soins plus importants, avait laissé à *Moussa ben-Boghâ* le commandement des troupes destinées à envahir l'Égypte. La crainte qu'inspirait *Ahmed ébn-Touloun* à ce dernier, le manque d'argent et de vivres l'arrêtèrent, pendant dix mois, à *Rakkah*: enfin, ses troupes se mutinèrent, réclamant séditieusement un paiement qu'il ne pouvait leur faire. Il n'échappa qu'avec peine à leur fureur, et, abandonnant l'armée d'invasion, qui fut aussitôt dissoute, il se retira dans l'Iraq, où il mourut de maladie et de chagrin deux mois après, l'an 264 de l'hégire (1).

Dès qu'*Ahmed ébn-Touloun* eut reçu ces heureuses nouvelles, il cessa tous ses préparatifs militaires, et témoigna sa reconnaissance envers Dieu par les largesses abondantes qu'il répandit sur les pauvres: il paya aussi de grandes sommes aux ouvriers qu'il avait employés aux fortifications, leur laissant même sans leur en demander compte, et à titre de gratifications, les avances qu'ils avaient déjà reçues. Chaque pierre qu'il avait fait placer, disent les écrivains arabes, lui avait coûté un dirhem (1), et la dépense totale de ces constructions défensives s'était élevée à plus de 80,000 dynars (2).

(1) Cette année a commencé le vendredi 13 septembre de l'an 877 de notre ère.

La désertion complète de son armée et la fuite de son général contraignirent *él-Mouaffeq* d'ajourner ses projets hostiles contre l'Égypte, et une pacification momentanée s'établit par le fait entre lui et *Ahmed ébn-Touloun*.

CHAPITRE VIII.

Suite du règne du khalyfe abbasside él-Motamed-b-illah. — Ahmed ébn-Touloun fait construire la mosquée qui porte son nom. — Description de cette mosquée. — Songes merveilleux. — Trésors découverts. — Prise de possession de la Syrie. — Révolte d'Abbas, fils d'Ahmed. — Sa fuite. — Ses succès. — Sa défaite. — Supplice de ses complices — Nouveaux démêlés avec él-Mouaffeq. — Ingratitude et défection de Loulou. — Projets d'Ahmed ébn-Touloun pour la délivrance du khalyfe. — Ce plan échoue. — Assemblée solennelle à Damas. — Anathèmes réciproques. — Guerre de Cilicie. — Siége d'Adanah. — Maladie d'Ahmed ébn-Touloun. — Son retour en Égypte. — Révolte d'Ahmed ben-Abdallah. — Espoir de pacification avec él-Mouaffeq. — Mort d'Ahmed ébn-Touloun.

Depuis quelque temps, les habitants de Fostatt se plaignaient que la mosquée dans laquelle les musulmans du quartier d'Asker avaient coutume de se rassembler, le jour sacré du vendredi, devenait insuffisante; son étendue ne pouvant plus contenir le nombre toujours croissant de soldats et d'esclaves noirs qui composaient la maison d'*Ahmed ébn-Touloun*. Il résolut donc de faire droit à leur plainte, et d'élever une nouvelle mosquée sur le mont *Yechkar;* ce lieu passait pour être sacré, et le peuple croyait que Dieu aimait à s'y voir adresser des prières. Cette croyance portait sur une tradition, généralement répandue, que Moïse y avait jadis reçu la communication de quelques-unes des lois divines.

Ahmed décida que la mosquée qu'il allait y faire construire aurait la plus vaste étendue, et que trois cents colonnes soutiendraient les portiques de son enceinte; mais on lui objecta qu'un aussi grand nombre de colonnes ne pourrait jamais se trouver dans toute

(1) De 15 à 20 sous de notre monnaie.
(2) Environ 1,200,000 francs de notre monnaie.

l'Égypte, à moins qu'il ne les enlevât des anciens monuments, et surtout des églises des chrétiens.

Ahmed se trouvait livré à l'indécision, ne sachant comment concilier son désir d'élever le temple le plus magnifique, avec sa répugnance pour la spoliation injuste des chrétiens et de leurs églises.

L'architecte chrétien, qui avait été employé à la construction de la fontaine et de l'aqueduc, dont j'ai parlé ci-dessus, se trouvait alors en prison, par suite de soupçons mal fondés qu'on avait conçus à son égard.

Aussitôt qu'il apprit l'embarras où se trouvait *Ahmed*, il se hâta de lui faire parvenir une lettre, contenant la promesse de lui bâtir une mosquée, aussi belle qu'il pouvait le désirer, sans aucune colonne, à l'exception de deux seulement, qui seraient placées de chaque côté de la *Keblah*, c'est-à-dire de la niche qui, dans toutes les mosquées, indique le côté de la Mekke vers lequel les musulmans doivent se tourner en faisant leurs prières.

Ahmed fit aussitôt amener devant lui l'architecte et lui demanda l'explication de sa promesse. Celui-ci offrit de tracer le plan du projet qu'il se chargeait d'exécuter; ce plan fut admiré et approuvé par *Ahmed*, qui rendit la liberté à l'architecte, le fit revêtir d'un manteau d'honneur, et mit à sa disposition 100,000 pièces d'or (1) pour les premières dépenses. *Ahmed* ordonna que toute la construction fut élevée en chaux et en briques, sans aucuns autres matériaux combustibles. « Je veux, « disait-il, que si Fostatt périt un jour « par l'eau ou par le feu, ma mosquée « puisse survivre à cette destruction. »

Quand la construction générale fut terminée, on s'occupa d'achever les détails. Les parois extérieures furent blanchies avec soin; l'intérieur fut orné de lampes élégantes, en airain, suspendues à la voûte par de longues chaînes du même métal (2); les frises reçurent, en longues inscriptions, les chapitres du Koran, et le sol fut couvert de magnifiques nattes de *Samana* (3).

(1) Environ 1,500,000 francs de notre monnaie.

(2) Voyez les formes diverses de lampes de cette espèce ou de lustres, planche 14.

(3) Voyez la planche n° 2.

La tradition porte que, dans la forme de la mosquée et des minarets, l'architecte voulut imiter le temple de la Mekke. Cependant d'autres auteurs pensent qu'il prit pour modèle celui de *Samarrah*. *Ahmed* détermina le lieu où la *Keblah* devait être placée et donna lui-même le dessin du minaret principal.

Ce minaret ne fait pas partie du bâtiment même de la mosquée, il en est séparé par un passage, qui, entourant la mosquée comme d'une espèce de rue, sépare le monument lui-même d'une seconde enceinte extérieure. Maintenant en partie ruiné, ce minaret, qui frappe la vue par sa masse imposante, est celui que les historiens arabes racontent avoir été construit sur les dessins mêmes d'*Ahmed êbn-Touloun*, si toutefois l'on peut appeler dessin la manière bizarre dont ils prétendent que ce prince détermina la forme et les proportions de l'édifice. Voici l'anecdote que content à ce sujet les auteurs qui ont rapporté les détails de l'érection de la mosquée :

« *Ahmed* était d'un caractère grave, « et sa contenance toujours sérieuse, « sans cesse empreinte des occupations « importantes dont surchargeaient son « esprit les hauts projets qu'il méditait « et les soins administratifs de son vaste « empire. Jamais on ne le voyait se livrer « un seul instant à l'oisiveté et à des « amusements futiles; cependant, un « jour qu'il était entouré des principaux « officiers de sa cour et des chefs les « plus remarquables de son armée, il « était assis avec distraction devant une « petite table, sur laquelle était par « hasard un cahier de papier blanc. « Pendant que son esprit était ainsi en « proie à une profonde rêverie, ses « doigts actifs, à son insu, jouaient nonchalamment avec le papier qui était « devant lui et il semblait s'occuper de « cette espèce de jeu puéril, avec une at- « tention apparente qui frappa de sur- « prise tous ceux qui l'entouraient : il « roulait, déroulait, pliait et repliait « successivement des portions de ce « papier, en coupant de temps en temps « une partie, détruisant souvent l'es- « pèce de construction qu'il venait de « faire, comme nous voyons souvent

« les enfants se complaire à bâtir des « châteaux de cartes et à en varier la « forme, successivement élevée et dé- « truite. *Ahmed* se réveilla tout à coup « de l'espèce de léthargie où sommeil- « laient les facultés de son esprit, et « rougit involontairement, en voyant le « jeu qui semblait l'occuper et l'étonne- « ment général peint sur toutes les figu- « res. Prenant aussitôt son parti, et vou- « lant assigner une cause raisonnable à « ce qu'il avait fait sans dessein et sans « intention, il ajoute rapidement quel- « que modification à son léger ouvrage : « *Qu'on appelle l'architecte*, dit-il aus- « sitôt : celui-ci étant arrivé, *Voilà*, lui « dit *Ahmed*, *la forme que tu donne- « ras au minaret de ma mosquée : son- « ge à suivre, dans sa construction, « le modèle que je me suis donné ici « la peine de préparer de mes propres « mains.* »

Quoi qu'il en soit de la véracité des écrivains qui n'ont pas dédaigné de raconter cette historiette, elle est encore conservée au Kaire dans les traditions populaires : mais la portion inférieure du minaret, actuellement existant, semble seule avoir pour date l'époque d'*Ahmed ébn-Touloun*. La galerie supérieure et le donjon paraissent d'un temps postérieur, et le cheykh de la mosquée m'a assuré que le minaret avait, en effet, été réparé et reconstruit partiellement par le sultan *él-Mélek-él-Kâmel*. Au-dessus de ce minaret, on remarque cette espèce de barque, en forme de croissant, qui surmonte ordinairement les minarets ou les dômes des mosquées. Suivant le même cheykh, cette espèce de girouette, dont la grandeur surpasse celle des autres mosquées, était la même encore que celle qu'*Ahmed ébn-Touloun* avait fait placer sur l'ancien minaret. Les auteurs arabes, en effet, n'ont pas négligé de nous apprendre qu'*Ahmed* fit placer un appendice de cette nature au haut du minaret qu'il fit construire. Ils ajoutent qu'il tournait, suivant les impulsions du vent, et que le vulgaire s'imaginait que ces révolutions suivaient celles du soleil.

La porte principale de la mosquée est presqu'en face de ce minaret, sous une arcade transversale, qui fait communiquer ensemble l'enceinte intérieure et l'enceinte extérieure : sur la même face du monument, c'est-à-dire sur la face qui regarde le nord, ou plus exactement le nord-ouest, se trouve une autre porte latérale. Aucune de ces portes n'est placée au milieu de l'édifice ; mais elles sont ouvertes chacune au tiers environ de la distance entre les deux angles, partageant ainsi cette façade en trois parties à peu près égales.

Trente-trois petites fenêtres, aussi hautes que larges, mais dont la partie supérieure se termine en ogive, forment au-dessus des portes comme un attique le long de chaque façade ; leurs trente-trois ouvertures répondent deux à deux à dix-sept arcades ou entrecolonnements dans les galeries intérieures.

Les plafonds de ces galeries sont plats, mais, malgré l'injonction que nous avons vu ci-dessus avoir été faite par *Ahmed ébn-Touloun* à son architecte, le toit n'en est pas voûté en pierres et en briques ; et la construction qui soutient la terrasse extérieure est formée de grosses poutres de bois de sycomore, s'appuyant d'un côté sur les murs de soutènement, et de l'autre sur les arcades qui surmontent les piliers dont est entouré le parvis intérieur (1).

Immédiatement au-dessous de ce plafond, Ahmed fit placer une frise contenant en caractères koufiques le Koran tout entier, s'il faut en croire les historiens arabes ; ils ajoutent que cette frise, en bois de sycomore, a été formée des planches de l'arche de Noé dont, suivant eux, *Ahmed* aura retrouvé les dé-

(1) Le long des parois de cette galerie les dévots musulmans et les pèlerins qui viennent la visiter se plaisent à tracer des inscriptions mystiques : j'y ai surtout remarqué le chiffre du Prophète tracé en caractères gigantesques de près de huit mètres de hauteur et dont je donnerai ici l'empreinte.



bris sur le mont *Ararat* en Arménie, et dont il regarda l'emploi comme un surcroît de sanctification ajouté à la mosquée. Cette frise, d'un bois que l'on sait être incorruptible et inattaquable aux vers, existe encore de nos jours (1).

Au milieu de l'enceinte de la mosquée, *Ahmed* avait fait élever un pavillon, garni de treillages dorés, soutenu par dix colonnes de marbre et entouré de seize colonnes pareilles. Le pavé lui-même était en mosaïque (*fasypasâ*) d'un travail précieux; au milieu était un bassin d'où s'élançait un jet d'eau; le plafond était décoré d'étoiles.

Au côté méridional de la mosquée était aussi un édifice qu'on appelait *la Maison du Gouvernement;* une porte percée dans le mur même de la mosquée la faisait communiquer avec cet édifice, par un appartement séparé (2), entouré de rideaux, et orné de riches coussins et de tapis magnifiques, où se tenaient *Ahmed* et sa famille pendant la prière; il était placé non loin de la niche de la Kiblah et de la chaire, ou tribune, où se faisaient les prédications et les prières publiques (3).

Tous les vendredis, *Ahmed* sortait de son palais, se rendait à la Maison du Gouvernement, où il s'arrêtait quelque temps pour faire les ablutions légales et changer de vêtements; puis il passait dans l'appartement séparé pour assister aux prières et aux cérémonies.

La construction de la mosquée dura deux ans et s'acheva au mois de Ramadân de l'an 263 (4) de l'hégire (877 de l'ère chrétienne) : *Ahmed* annonça qu'on pouvait y faire ses prières; cependant, personne ne se présenta, les fidèles craignant que les fonds qu'avait coûté cette construction n'eussent été acquis par des voies illicites; mais *Ahmed* se justifia de ce soupçon, et affirma, avec serment, qu'il n'avait rien dépensé au delà des trésors dont il avait fait la découverte : alors aucun scrupule n'arrêta plus les musulmans, et l'inauguration de la mosquée se fit avec magnificence, le vendredi suivant : pour en consacrer le souvenir, deux magnifiques inscriptions inaugurales furent sculptées sur d'immenses dalles de marbre blanc (1).

Il ne sera peut-être pas désagréable au lecteur de connaître le style et la contexture de ces inscriptions; j'en joindrai donc ici la traduction littérale, qui m'a semblé devoir d'autant plus intéresser que c'est la première de ce genre qui soit publiée.

« Au nom de Dieu clément et miséri-« cordieux, souverain du droit évident.

« Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que « lui, vivant et existant par lui-même : « la fatigue et le sommeil ne peuvent le « surprendre : à lui appartient ce qui « est dans les cieux et ce qui est sur la « terre. Quel est celui qui osera inter-« céder auprès de lui, si ce n'est avec « sa permission ? Il sait ce que les hom-« mes ont entre les mains et ce qui sera « après eux; et eux ne comprendront « rien de sa science si ce n'est ce qu'il « veut qu'ils sachent. Son trône em-« brasse les cieux et la terre : et la garde « du ciel et de la terre ne lui donne au-« cune fatigue; car il est le Dieu très-haut, « le Dieu très-grand (2).

« Mohammed est l'envoyé de Dieu : « ceux qui sont avec lui sont terribles « contre les infidèles, humains entre « eux : tu les verras se courber, faire des « actes d'adoration : ils implorent de « Dieu sa faveur et sa protection bien-« veillante : les marques de leur zèle « sont imprimées sur leur front, et ils « y portent des traces de la poussière « dans laquelle ils se sont prosternés : « la comparaison de leur piété est dans « le Pentateuque et dans l'Évangile : elle « est comme le grain de la semence qui « fait naître une tige féconde : elle se « renforce, se gonfle et devient bientôt « égale à la racine même qui la porte; « elle fera l'admiration de celui qui l'a

(1) Je possède dans mon petit musée deux de ces planches sculptées, qui m'ont été vendues par le cheykh de la mosquée.

(2) Cet appartement s'appelait *Maksourah :* il s'en trouve de semblables dans toutes les grandes mosquées. Voyez un de ces appartements, planche 10.

(3) Voyez la forme de quelques-unes de ces chaires, planches 10, 12 et 13.

(4) Cette année a commencé le lundi 24 septembre de l'année 876 de notre ère.

(1) *Ahmed* avait fait placer ces deux inscriptions inaugurales sur les deux piliers de l'arcade sous laquelle était placée la *Kiblah :* j'ai eu le bonheur de découvrir ces deux inscriptions qui avaient disparu sous un épais enduit de plâtre, à l'époque de la chute de la dynastie des Toulonides. Voyez-en une partie planche 20.

(2) Sourate II, v. 256.

« semée et excitera la fureur des infidèles. Et Dieu a promis sa protection à ceux qui auront cru et qui auront fait de bonnes œuvres : il leur a réservé le pardon de leurs fautes et une magnifique récompense (1).

« Vous êtes le peuple le plus excellent qui soit sorti de la race des hommes : vous commandez l'équité, vous défendez l'injustice, et vous croyez en Dieu. Si les peuples qui ont des livres révélés eussent cru de même, certes leur sort eût été plus heureux (2).

« Certes, il habitera les temples de Dieu, celui qui croit en Dieu et au dernier jour : celui qui a élevé sa prière et qui a donné l'aumône; celui qui ne craindra jamais que Dieu seul. Il est donc vraisemblable que ceux-là seront du nombre des élus que Dieu conduit au bonheur éternel (3).

« Le prince ABOU-L-ABBAS, AHMED-EBN-TOULOUN, lieutenant et ami du Prince des fidèles (que Dieu affermisse pour lui la puissance, l'honneur et l'accomplissement de tous ses désirs, et qu'il lui accorde l'éternité des fruits qu'il recueillera dans la seconde vie comme dans la première!), a donné ordre de bâtir cette mosquée bénie, gage de bonheur, pour rendre témoignage des bénédictions que Dieu a répandues sur la société des musulmans.

« Son but est la faveur de Dieu et le séjour de l'autre vie, s'attachant de préférence à tout ce qui peut augmenter la splendeur de la religion et l'union des fidèles.

« Son désir, en consacrant un édifice à Dieu pour l'observation de ses préceptes, la lecture de son saint livre et la célébration de son souvenir, a été de se conformer à ce que dit lui-même ce Dieu très-saint et très-haut.

« Dieu a permis qu'on lui rendît des hommages dans des édifices, et on y invoquera son nom, on lui adressera des louanges le matin et le soir. Les hommes ne seront point détournés par le négoce et les affaires commerciales du souvenir de Dieu, du devoir de la prière et de la répartition de l'aumône : ils craindront ce jour terrible où les cœurs et les yeux seront frappés de consternation. Or, Dieu leur donnera une récompense bien au-dessus de leurs actions et il les comblera de ses faveurs. Dieu dispense les bienfaits suivant sa volonté et sans aucun compte (1).

« Dans le mois de Ramadân de l'année deux cent soixante-cinq. Louange au Seigneur ton Dieu, il est le maître de la puissance et bien différent des fausses idoles qu'adorent les infidèles. Que le salut soit sur ses envoyés! Louange à Dieu maître souverain des mondes (2)!

« O Dieu, verse tes faveurs sur Mohammed et sur la famille de Mohammed! Regarde avec miséricorde Mohammed et la famille de Mohammed! Bénis Mohammed et la famille de Mohammed, autant et plus encore que tu n'as répandu de faveurs, de miséricorde et de bénédictions sur Abraham et sur la famille d'Abraham, et je proclamerai hautement qu'à toi seul appartient la louange et l'hommage! »

L'historien *él-Makryzy* rapporte que, pendant la cérémonie, la mosquée fut entourée de pastilles d'ambre, qui, en brûlant, répandaient un nuage parfumé sur les musulmans en prières.

Le premier imâm de cette mosquée fut le qady *Bakkar*, fils de *Koteynah*, et le premier *khatib*, ou prédicateur, *Rabié*, fils de Souleymân, célèbre docteur de la secte chaféïte.

Ce même jour, *Mohammed*, fils de *Rabié*, ouvrit une école publique, dans la portion du portique qui était le plus proche de l'appartement (*Maksourah*) où se tenait *Ahmed ébn-Touloun*, et ce prince, ainsi que ses enfants et toute sa cour, n'en voulurent sortir qu'après que la leçon du professeur fut terminée. Tous les vendredis, *Rabié* enseignait les traditions dans cette école; les enfants d'*Ahmed* y assistaient avec exactitude, par l'ordre de leur père, et écrivaient les commentaires du maître, sous sa dictée.

Le soir du jour de l'inauguration, *Ahmed* revint à la Maison du Gouvernement, y fit une seconde fois ses ablutions légales, changea de vêtements, et

(1) S. XLVIII, v. 29.
(2) S. III, v. 104, 40.
(3) S. IX, v. 19.

(1) S. XXIV, v. 36, 37, 38.
(2) S. XXXVII, v. 180, 181, 182.

resta longtemps en prières dans la mosquée, rendant grâces à Dieu des bienfaits dont il l'avait comblé, et du succès dont il avait couronné toutes ses entreprises; puis il revêtit l'architecte d'un manteau d'honneur, lui fit donner 10,000 pièces d'or (1), et lui assigna une pension considérable pendant toute sa vie.

Ahmed fit ensuite construire auprès de la mosquée, mais hors de son enceinte, un réservoir et un bassin pour les ablutions légales; et il y ajouta une pharmacie, dans laquelle, tous les vendredis, se tenait un médecin, par ses ordres, pour donner des secours aux malades et aux infirmes qui viendraient à la mosquée.

Les historiens arabes racontent deux songes d'*Ahmed*, relativement à ce monument; dans le premier, il vit une lumière divine couvrir toute la ville qui entourait la mosquée, tandis que la mosquée elle-même restait dans l'obscurité. L'explicateur des songes, qu'il consulta dans son inquiétude, lui répondit : « Que « ce songe signifiait la destruction de tout « ce qui lui avait paru éclairé, et que la « mosquée seule serait conservée. » Cette explication fut appuyée de passages du Koran qu'il cita, et dont il fit l'application.

Bientôt un autre songe présenta à *Ahmed* un feu, descendant du ciel et consumant la mosquée entière, mais laissant intact tout ce qui l'entourait. L'explication de ce nouveau songe fut « que « ce temple était agréable à Dieu, et qu'il « en donnait la preuve par le feu descen- « dant du ciel qui l'avait consumé : » l'histoire des sacrifices de Caïn et d'Abel, rapportée également dans le Koran, servit de témoignage à ce nouveau commentaire, aussi favorable que le premier.

Au reste, l'événement sembla vouloir confirmer l'explication de ces songes; car tout le quartier qui entourait la mosquée fut détruit dans la suite; la Maison du Gouvernement, une partie du minaret placé auprès de la mosquée, et le pavillon magnifique qui était au milieu, furent consumés par l'incendie, mais la mosquée elle-même fut préservée et subsiste encore de nos jours.

(1) 15,000,000 de notre monnaie.

La construction entière coûta 120,000 dynars (1); et *Ahmed* assigna, pour son entretien, des propriétés et des revenus considérables.

Outre les deux trésors, déjà trouvés par *Ahmed èbn-Touloun*, et qui avaient fourni à ces dépenses étonnantes et à sa munificence, l'historien él-Makryzy raconte qu'il en découvrit encore un troisième, contenant une quantité immense de pièces monnayées de l'or le plus pur; ce qui porta *Ahmed* à améliorer, autant que possible, le titre de ses propres monnaies, qui furent désignées dans la suite par le nom de *dynars Ahmedy*, et employées de préférence pour les dorures (2).

Pendant la construction de la mosquée, *Amagour*, gouverneur de la Syrie, était mort, et son fils *Aly* avait hérité de sa place. *Ahmed èbn-Touloun* jugea cette occasion d'autant plus favorable, pour se rendre lui-même maître de la Syrie, que *él-Mouaffeq*, qui aurait pu y porter obstacle, se trouvait suffisamment occupé par la guerre contre les Zinges. Il annonça donc publiquement le projet de faire la guerre aux Grecs, et rassembla, pour cette expédition sacrée, une armée considérable, à laquelle le fanatisme religieux fit réunir un grand nombre de volontaires; il écrivit ensuite au fils d'*Amagour* pour l'inviter à l'aider dans cette guerre, et à lui prêter serment d'obéissance, prétendant que la Syrie venait d'être jointe par le khalyfe à son gouvernement.

Aly se soumit; et, vers le commencement de l'an 265 de l'hégire (3), *Ahmed èbn-Touloun* quitta l'Égypte, après en avoir laissé le gouvernement entre les mains de son fils aîné *Abbas*, alors âgé d'environ vingt-trois ans, et lui avoir adjoint pour l'administration, son vizir nommé comme lui *Ahmed*, mais plus connu sous le surnom de *él-Ouasety* (4).

Son armée se grossit encore dans la Palestine; il y reçut la soumission de *Mohammed*, gouverneur de *Ramléh*, et le

(1) Environ 150,000 francs de notre monnaie.
(2) Voyez ci-dessus une empreinte de ces dynars, page 66.
(3) Cette année a commencé le mercredi 3 septembre de l'an 878 de notre ère.
(4) C'est-à-dire natif ou originaire de la ville de Ouaset.

confirma dans son gouvernement. Arrivé à Damas, il y fut reçu par *Aly*, qui fit faire pour lui des prières publiques (1), et à qui il laissa ses fonctions : il en fit de même à l'égard d'*Yssa*, commandant de Hémesse, qui avait également reconnu son autorité; puis il s'empara, de vive force, d'*Hamah* et d'*Alep*, et invita à la soumission *Simâ-Taouil*, gouverneur de cette province, qui occupait *Antioche*, avec une troupe nombreuse de soldats turks.

Ses instances réitérées et ses promesses ayant été inutiles, *Ahmed* laissa s'avancer la tête de son armée jusqu'à *Skanderoun* (Alexandrette), et tout à coup se jeta sur Antioche. Ses attaques contre la porte de la ville, appelée *la Porte de la Mer*, furent quelque temps sans effet; il commençait à perdre espérance, lorsque quelques habitants, mécontents de *Simâ*, vinrent l'avertir que la porte opposée, du côté des montagnes, et appelée *Porte de la Perse*, était faible et sans défense. *Ahmed* aussitôt y porta ses troupes, et devint maître du rempart avant l'aurore. *Simâ*, qui était dans sa maison, réveillé par le bruit, voulut en vain combattre; il fut tué dans la mêlée; et, pendant une heure, la ville fut livrée au pillage et au massacre.

La tête de *Simâ* fut apportée à *Ahmed*, qui pleura sa mort; car il avait eu autrefois avec lui des liaisons d'amitié.

L'armée s'empara ensuite de Mopsueste, d'Adanah, de Tarse, et se préparait à pousser plus loin ses conquêtes, lorsque *Ahmed* reçut la nouvelle que son fils aîné *Abbas*, à qui il avait confié le gouvernement de l'Égypte, avait levé l'étendard de la rébellion, et s'était emparé de ses trésors.

Cependant, *Ahmed* ne voulut retourner en Égypte qu'après avoir affermi ses affaires en Syrie; il battit *Mohammed*, gouverneur de *Karra*, puis *Moussa* son frère, et ne revint en Égypte qu'à la fin de l'année 265 de l'hégire (879 de l'ère chrétienne), après avoir laissé des forces considérables à *Rakkah*, sous les ordres de *Loulou*, qu'il chargea du commandement de *Dyâr-Modar*, d'*Alep*, de *Hemesse* et de *Kinesseryn*.

Abbas, entraîné dans la révolte par de perfides conseillers, et redoutant l'arrivée de son père, s'était emparé de son trésor, qui renfermait environ 2,000,000 de dynars (1); il en avait de plus emprunté 300,000 (2), imputables sur les contributions à percevoir, et s'était retiré, avec ses partisans, à Gyzéh, sur la rive occidentale du Nil : il avait fait arrêter en même temps *Ahmed él-Ouasety*, l'adjoint que son père lui avait donné pour l'administration des affaires, et il le traînait à sa suite chargé de fers.

Ne se croyant pourtant pas assez en sûreté derrière le Nil, il laissa le gouvernement de la ville à son frère *Rabya*, et feignant de se rendre à Alexandrie, il se porta sur Barkah.

Ahmed, voulant détourner son fils de sa perte, lui écrivit des lettres pleines de douceur, dont il chargea *Bakkar*, fils de *Koteybah;* mais cette ambassade fut sans résultat; les partisans d'*Abbas* ne pouvant compter, comme lui, sur l'indulgence paternelle, et redoutant la juste colère d'un maître irrité, l'engagèrent à s'enfoncer davantage dans l'Afrique. Il prit avec eux ce parti, l'an 267 de l'hégire (3). Les efforts qu'il fit pour ranger à son parti les chefs des tribus arabes ne réussirent qu'auprès de quelques-uns; il écrivit aussi en vain à *Ibrahym*, prince aghlabite, qui régnait alors à *Keyrouân* (4), pour l'engager à reconnaître l'autorité qu'il prétendait avoir reçue du khalyfe sur toute l'Afrique.

La citadelle de *Leptis* (5), qu'il attaqua, lui ouvrit ses portes; ce qui ne l'empêcha pas de lui faire subir les horreurs du pillage, du viol et du massacre. Les habitants, désespérés, s'adressèrent au prince ébadite *Elias*, fils de *Mansour*, qui, indigné, leur promit secours et vengeance.

(1) L'insertion du nom d'un prince dans les prières publiques de la *Khotbah*, ou prédications solennelles du vendredi, était une reconnaissance de la suzeraineté.

(1) Environ 30,000,000 de notre monnaie.

(2) Environ 4,500,000 francs de notre monnaie.

(3) Cette année a commencé le vendredi 12 août de l'an 880 de notre ère.

(4) L'ancienne Cyrène, suivant quelques auteurs.

(5) Cette ville, appelée *Leptis Magna* par les Romains, était designée par les Arabes sous le nom de *Lebdah* ou *Leboudah*.

Cependant *Ibrahym* avait envoyé une armée à Tripoli, avec ordre d'attaquer *Abbas;* le combat fut opiniâtre et dura jusqu'à la nuit.

Abbas était renommé à la fois comme brave guerrier et comme bon poëte; il combattit vaillamment toute la journée, et les historiens arabes nous ont conservé l'ode héroïque qu'il composa pendant la bataille.

Mais le lendemain, *Élias* arriva avec douze mille Ébadites, joignit ses troupes à celles *d'Ibrahym,* et renouvela le combat avec *Abbas,* qui y perdit ses meilleurs capitaines, ses plus braves soldats, ses bagages et presque tous les trésors qu'il avait emportés d'Égypte; il manqua lui-même d'être pris, et put à peine fuir jusqu'à Barkah.

Ce désastre d'un fils, quoique rebelle, affligea *Ebn-Touloun.* Cependant, vers la fin de l'an 267 de l'hégire, c'est-à-dire au printemps de l'an 881 de l'ère chrétienne, il envoya des troupes à Barkah, et quelques mois après, arriva lui-même à Alexandrie, avec une armée considérable et qu'on porte à cent mille hommes.

Ahmed êl-Ouasety, qui s'était échappé des mains d'*Abbas,* vint l'y trouver, et fut renvoyé par lui, avec des troupes, à Barkah, pour y attaquer les révoltés. Ils furent battus, presque tous tués, et *Abbas* lui-même fut pris vivant et conduit à son père, au milieu de l'année 268 de l'hégire (1). Quelques jours après, *Ahmed* revint à Fostatt emmenant avec lui *Abbas,* qu'il garda prisonnier dans son palais.

Trois mois après, l'armée arriva avec les autres prisonniers, et *Touloun* les ayant rassemblés avec son fils, lui ordonna de couper lui-même les pieds et les mains aux principaux de ses complices; *Abbas* obéit. Alors son père lui fit les reproches les plus sanglants sur une conduite aussi indigne d'un prince, ajoutant qu'il aurait dû plutôt se prosterner aux pieds de son père, pour le supplier de l'envoyer au supplice lui-même, et de pardonner aux complices de son crime. Ensuite il ordonna, quoique les yeux remplis de larmes, qu'on lui donnât cent coups de bâton; puis le fit reconduire dans l'appartement qui lui servait de prison. Les autres révoltés eurent la tête coupée et leurs corps furent jetés dans le Nil.

Il était temps que cette guerre intestine fût terminée, car l'Égypte était alors menacée d'une guerre étrangère.

L'inimitié entre *Ahmed* et *êl-Mouaffeq,* qui, depuis quelque temps, paraissait comme assoupie, sembla se réveiller et éclater tout à coup. La perte des trésors d'*Ahmed êbn-Touloun* l'avait forcé de mettre quelque économie dans ses dépenses et d'imposer des bornes à sa munificence; cette diminution de ses largesses mécontenta quelques-uns de ses courtisans, et entre autres *Loulou,* qu'il avait comblé de tant de bienfaits, et à qui il avait confié le gouvernement de provinces si étendues : son mécontentement fut encore aigri par *Mohammed,* fils de *Souleymân,* qu'*Amed êbn-Touloun* n'aimait point, et que, malgré les injonctions de son maître, *Loulou* avait pris comme secrétaire à son service : aussi *Ahmed,* par la suite, accusait *Mohammed* de toutes les fautes que commettait *Loulou.*

Bientôt, en effet, celui-ci se laissa persuader, par son secrétaire, de cesser d'envoyer à *Ahmed* son tribut annuel, mais de le payer à *êl-Mouaffeq,* en lui proposant de passer dans son parti et de reconnaître son autorité. *Êl-Mouaffeq* accueillit avec joie cette défection; mais ceux des officiers de *Loulou* qui étaient restés fidèles à *Ahmed,* se hâtèrent de le prévenir de cette trahison. *Ahmed* sentit toutes les conséquences de cette démarche, et tâcha d'abord de rappeler *Loulou* à son devoir par des lettres pleines de bonté; mais ses invitations furent sans effet.

Ce fut alors que le génie d'*Ahmed ebn-Touloun* conçut un projet plus grand, et qui devait non-seulement le mettre à l'abri des tentatives hostiles de *êl-Mouaffeq,* mais encore concentrer entre ses mains toute l'autorité souveraine sur le vaste empire du khalyfe, en retirant celui-ci de l'état de sujétion et de nullité presque absolue où son frère l'avait réduit. Il écrivit secrètement au khalyfe *êl-Motamed,* qu'il craignait de nouveaux complots contre la sûreté de son souverain; qu'il l'engageait donc à se retirer en Égypte, où cent mille braves cavaliers

(1) Cette année a commencé le mardi 1er août de l'an 881 de notre ère.

étaient prêts à prendre sa défense, et à déjouer les projets de *él-Mouaffeq*, en retirant leur prince de l'état de servage, pour rendre à son trône tout son éclat légitime.

La lettre d'*Ahmed*, portée par un homme sûr, était accompagnée d'un présent de 100,000 dynârs (1). *Ahmed* partit lui-même, l'an 269 de l'hégire (2), et s'avança jusqu'à Damas, à la tête d'une armée nombreuse, emmenant avec lui son fils *Abbas* prisonnier, et laissant le gouvernement de l'Égypte entre les mains de son second fils *Khomarouyah*. Il annonçait le double projet de délivrer le khalyfe *él-Motamed*, et de punir la trahison de *Loulou* : celui-ci ne l'avait point attendu, et était allé se joindre à *él-Mouaffeq*, après avoir pris et pillé plusieurs villes, et les armées des deux chefs réunis pressaient de concert la guerre contre les Zinges.

Cependant, un corps de troupes qu'*Ahmed* avait envoyé en Cilicie s'était révolté contre Khala qui le commandait, et celui-ci put à peine éviter la mort, en s'enfuyant à *Damas*. Les habitants de *Tarses* profitèrent de cet échec pour méconnaître l'autorité d'*Ebn-Touloun* et cesser les prières publiques pour lui : *Ahmed* se préparait à aller punir cette révolte, lorsqu'il reçut des lettres de *él-Motamed*, qui arrêtèrent son départ.

En effet, le khalyfe, mécontent de voir sa souveraineté réduite au seul titre de khalyfe, et son autorité méprisée par *él-Mouaffeq*, entre les mains de qui se trouvaient toute la puissance, les trésors et les forces du khalyfat, avait reçu avec plaisir la lettre d'*Ebn-Touloun*, auquel il avait déjà fait parvenir des plaintes sur la position à laquelle son frère l'avait réduit. Il se hâta de répondre qu'il allait se jeter dans les bras de son libérateur, et en conséquence *Ahmed* fit passer son armée à *Rakkah* pour y attendre le khalyfe.

Ce prince, voulant saisir, pour son évasion, le moment où son frère était le plus occupé par sa guerre contre les Zinges, feignit de partir pour une grande partie de chasse; mais il arriva bientôt dans le gouvernement d'*Ishak*, qui commandait à Moussoul et dans toute la Mésopotamie, et que *Sayd*, vizir de *él-Mouaffeq*, avait déjà informé de la fuite du khalyfe, en lui ordonnant d'employer tous les moyens pour l'arrêter.

Ishak vint donc au-devant du khalyfe, lui fit sa cour et l'accompagna avec déférence jusqu'aux frontières des provinces soumises à *Ahmed ébn-Touloun;* là, il écarta adroitement une partie des gens du khalyfe, excita avec ruse la jalousie des autres contre *Ahmed*, et leur persuada de venir délibérer avec lui hors de la présence du khalyfe, avant de remettre entre les mains d'*Ahmed* leur sort et celui de leur souverain : il les conduisit donc dans sa tente; mais ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils furent saisis et chargés de fers.

Ishak alla ensuite trouver le khalyfe : il vint à bout de persuader à ce prince faible de ne point changer le siége de son empire et de celui de ses pères, et de ne point abandonner son frère *él-Mouaffeq*, pour se confier à un étranger. Le khalyfe se laissa donc ramener par *Ishak* à Samarrah avec ceux de ses gens qui étaient restés libres.

Él-Mouaffeq, craignant que son frère ne tentât une nouvelle entreprise, lui donna des gardes et récompensa *Ishak* en lui donnant tous les gouvernements d'*Ebn-Touloun*, de manière que son autorité devait s'étendre sur toutes les provinces de l'empire, depuis Baghdad jusqu'à l'extrémité de l'Afrique; en signe de cette investiture, il lui donna deux épées avec le surnom de *Zou-Seyfeyn* (portant deux épées), indiquant par là son pouvoir sur l'Orient et l'Occident.

Ahmed ébn-Touloun, irrité de voir ses espérances trompées, rassembla à Damas, à la fin de l'an 269 de l'hégire (883 de l'ère chrétienne), tous les qadys, les ulémas et les scheryfs de ses provinces; il leur exposa que *él-Mouaffeq* avait violé la fidélité qu'il devait à son frère, attenté à sa liberté, et que le khalyfe, réduit au sort le plus misérable, passait ses tristes jours en proie au chagrin le plus profond. Il leur fit décider que tous les vendredis, après la prière solennelle, le khateb exposerait la situation malheureuse du khalyfe, en priant Dieu pour sa conservation et la perte de son oppresseur.

(1) 1,600,000 francs de notre monnaie.
(2) Cette année a commencé le samedi 21 juillet de l'an 882 de notre ère.

Une décision fut aussi rendue par l'assemblée pour déclarer *él-Mouaffeq* rebelle au khalyfe *él-Motamed*, et l'exclure de la succession au trône: en même temps, *Ahmed* fit proclamer que toute obéissance envers *él-Mouaffeq* devenait un crime, et qu'une *guerre sacrée* contre lui était un devoir général.

Quelques personnages de l'assemblée refusèrent cependant de souscrire ces actes, entre autres *Bakkar*, qui demanda qu'une lettre du khalyfe *él-Motamed* confirmât les faits allégués par *Ébn-Touloun*, et révoquât expressément l'acte par lequel il avait établi *él-Mouaffeq* son successeur.

Ahmed s'emporta, et répondit que *él-Motamed* n'était pas libre; qu'au reste *Bakkar* demeurerait en prison, jusqu'à ce qu'on pût recevoir du khalyfe cette lettre qu'attendait sa décision.

L'acte fut souscrit par les autres membres de l'assemblée, qui se gardèrent de persister dans leur première détermination, et la proclamation solennelle en eut lieu dans les principales mosquées de la ville.

Él-Mouaffeq, furieux à cette nouvelle, força le faible khalyfe, malgré son amitié pour *Ebn-Touloun*, à prononcer contre lui l'anathème et à le faire proclamer dans toutes les mosquées de *l'Irak*.

Ahmed, à son tour, fit publier dans ses provinces l'anathème contre *él-Mouaffeq*, et envoya une armée pour s'emparer de la Mekke. Le gouverneur de cette ville, *Haroun*, en prévint sur-le-champ *él-Mouaffeq*, qui se hâta d'envoyer des troupes dans l'*Irak :* leur général, *Djafar*, battit les Egyptiens, en tua un grand nombre, et fit leur chef prisonnier. Alors l'anathème contre *Ahmed ébn-Touloun* fut proclamé dans la mosquée de la Mekke.

Cet échec ne fut pas toutefois assez considérable pour détourner *Ahmed* de ses autres entreprises; il s'avança en Cilicie pour étouffer et punir les séditions qui y avaient éclaté. En passant à Damas, il fit rétablir et couvrir d'un dôme élevé le tombeau du khalyfe *Moaouyah*, que les Abbassides avaient détruit; il y fit placer des lampes, et y établit des lecteurs du Koran.

De là, il se rendit à Adanah, pour châtier *Bazmaz* qui en était gouverneur, et qui avait répondu avec dédain aux lettres par lesquelles il l'invitait à reconnaître son autorité. Le gouverneur d'Adanah avait fait arrêter les envoyés d'*Ebn-Touloun*, et celui-ci, irrité, se hâta d'assiéger la ville avec un nombreux corps d'armée; mais *Bazmaz* détourna les eaux du fleuve Cydnus, et les eaux ravageant, au milieu de l'hiver, le camp des assiégeants, un grand nombre de soldats périt par ce fléau imprévu, réuni aux rigueurs du froid et aux intempéries de la saison. *Ahmed* fut donc forcé de lever le siége; et, remettant à une autre époque sa vengeance contre *Bazmaz*, il courut au secours d'autres provinces que menaçait l'invasion des Grecs : il réunit donc ses troupes et les conduisit sur-le-champ à Mopsueste et à Antioche.

C'est à Antioche que l'attendait le décret fatal de sa destinée; ayant bu une grande quantité de lait de buffle, et sa santé en ayant souffert, il négligea les avis du médecin chrétien *Sayd Théophile* qui l'accompagnait : ayant refusé de garder une diète sévère, il tomba sérieusement malade: alors il laissa *Abd-allah*, fils de *Fatah*, pour commander à Alep, et se hâta de retourner en Égypte. Il voyagea d'abord, porté à bras, dans une litière; mais sa faiblesse ne lui permettant pas de continuer à se servir de cette espèce de transport, il s'embarqua, aborda à Faramah et de là remonta le Nil jusqu'à Fostatt, où il parvint vers la fin de l'année.

A son arrivée, il sentit encore son état empirer; et, ayant appelé auprès de lui les médecins de la ville, il les menaça de la mort, s'ils n'employaient tout leur soin pour le guérir.

Mais les troubles qui s'élevèrent bientôt en Égypte, vinrent détourner *Ahmed* des soins que réclamait sa santé. Un descendant du khalyfe *Aly*, *Ahmed-ébn-Abd-allah*, apprenant la maladie d'*Ebn-Touloun*, crut la circonstance favorable pour lever l'étendard de la révolte. Une partie du *Sayd* se laissa entraîner par ses insinuations et embrassa son parti; mais les troupes nombreuses qu'*Ahmed ébn-Touloun* se hâta d'envoyer dans cette province, y eurent bientôt étouffé la rébellion, et le chef des révoltés eut la tête tranchée.

Le rétablissement de l'ordre dans l'intérieur fut suivi de l'espoir d'une paix prochaine avec les ennemis extérieurs, qui avaient manifesté contre *Ahmed ébn-Touloun* une haine si violente, et, en apparence, si irréconciliable.

Él-Mouaffeq venait, après une guerre longue et fatigante, de terminer heureusement son expédition contre les Zinges. Dégoûté des combats et des vicissitudes de la guerre, peut-être aussi sentant affaiblir par le temps son inimitié envers *Ahmed ébn-Touloun*, il résolut de chercher à se préserver d'une nouvelle guerre par des négociations. La puissance d'*Ahmed* n'avait pas cessé de paraître redoutable à *él-Mouaffeq*; mais sa maladie, qui pouvait d'ailleurs n'être qu'une feinte, paraissait, si elle était réelle, avoir dû calmer ses sentiments haineux, et lui faire désirer enfin un repos auquel *él-Mouaffeq* aspirait tant lui-même : au surplus, la victoire remportée sur les Zinges ôtait à ces ouvertures pacifiques tout soupçon de crainte et de faiblesse.

Él-Mouaffeq chargea donc *Sayd ben-Mokhalled* et quelques autres de ses confidents, d'écrire à *Ahmed ébn-Touloun*, et, en lui faisant sentir légèrement les torts qu'il avait eus dans cette querelle, de l'amener adroitement à une réconciliation. Les lettres furent écrites dans ce sens; mais, quoiqu'elles fussent censées écrites à l'insu de *él-Mouaffeq* et sans son autorisation, *Ahmed ébn-Touloun* ne put se laisser tromper par cette précaution diplomatique. Il reconnut que le frère du khalife seul les avait dictées, et, regardant cette démarche comme une satisfaction suffisante, il se montra lui-même porté à accueillir favorablement les ouvertures qui lui étaient faites.

Ses réponses annoncèrent donc une disposition à l'oubli des torts respectifs, et au rétablissement de la bonne intelligence, si *él-Mouaffeq* déclarait publiquement qu'il renonçait à son ressentiment et à ses attaques. *Él-Mouaffeq*, en lisant cette correspondance, jugea bien qu'*Ahmed ébn-Touloun* avait reconnu qu'il était l'auteur des premières lettres : prenant alors le parti de les avouer, il ne mit plus aucune hésitation à écrire lui-même à *Ahmed* qu'il se repentait de ses anciens procédés envers lui, qu'il étouffait dans son cœur tout sentiment d'inimitié, et que, désirant trouver dans son ennemi réconcilié une réciprocité de sentiments, il le priait de lui en donner l'assurance par une réponse authentique à sa déclaration officielle.

Le khalyfe *él-Motamed* vit avec plaisir la réconciliation des deux rivaux, et écrivit lui-même à *Ahmed ébn-Touloun* une lettre, tracée de sa propre main, pour lui intimer l'ordre de vivre dorénavant en bonne intelligence avec son frère *él-Mouaffeq*, et lui annoncer qu'il levait solennellement l'anathème qui avait été précédemment lancé contre lui.

Ces dernières dépêches furent confiées à *Hassan*, fils d'*Itaf*; mais, elles n'arrivèrent en Égypte qu'après la mort d'*Ahmed ébn-Touloun*. La santé de ce dernier déclinait de plus en plus; les douleurs d'estomac que lui avait causées l'excès de la boisson de lait de buffle, avaient été accompagnées d'une fièvre violente et d'un affaiblissement général; une cruelle dyssenterie se joignit bientôt à ces premiers symptômes de destruction, et abattit presque entièrement toutes ses forces vitales.

Voyant approcher le terme de sa vie, il eut recours aux prières de toutes les religions qui étaient établies dans les États soumis à sa puissance. Par ses ordres, les musulmans avec le Koran, les juifs avec le Pentateuque et les Psaumes, les chrétiens avec l'Évangile, sortirent de la ville et se rendirent sur le mont Mokattam pour y adresser à Dieu leurs supplications. Les maîtres d'école assistaient à ces cérémonies religieuses à la tête des enfants dont l'instruction était confiée à leurs soins; des lectures publiques du Koran avaient lieu sans interruption dans toutes les mosquées; d'abondantes aumônes étaient répandues sur les pauvres, avec la plus grande profusion.

Enfin, ne pouvant plus douter que sa dernière heure allait sonner, « Grand « Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de votre « serviteur; daignez apprécier celui qui « n'a jamais su s'évaluer lui-même, et « jugez-le dans votre clémence! »

Il répéta alors la formule sacrée « Il « n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et « Mahomet est l'apôtre de Dieu. » Et aussitôt après il rendit le dernier soupir.

Peu d'instants avant de mourir, il avait fait sortir de prison le docteur *Bakkar ;* mais ce malheureux vieillard ne jouit pas longtemps de la liberté qu'il venait de lui rendre; environ un mois après la mort d'*Ebn-Touloun*, il mourut lui-même et fut enterré auprès de Fostatt, où son tombeau est encore vénéré.

La mort d'*Ahmed ébn-Touloun* eut lieu le dimanche dixième jour du mois de Dou-l-Kadéh, onzième mois des musulmans, dans l'an 270 (1) de l'hégire (11 mai de l'an 884 de l'ère chrétienne); et ce prince fut enterré sur le mont Mokattam.

Le khalyfe *él-Motamed* apprit sa mort par le retour de *Hassan ben-Itaf*, et en ressentit une vive affliction. Les historiens arabes rapportent même une élégie qu'il composa à cette occasion, et qui prouve qu'il était plus habile dans l'art de la poésie que dans la science du gouvernement.

Ahmed ébn-Touloun avait ainsi régné environ dix-huit ans, avec des succès divers; mais sa fortune, soutenue par son génie, n'avait fait que s'accroître par les obstacles mêmes qui semblaient devoir arrêter son agrandissement, et ses dernières années avaient été brillantes de tout l'éclat de la richesse et de la puissance. Son héritage renfermait des trésors immenses, s'élevant à plus de 10,000,000 de dynars (2), des amas considérables d'armes et de provisions militaires, sept mille esclaves armés, vingt-quatre mille autres esclaves, et un plus grand nombre de chevaux, de mulets, de chameaux et d'autres bêtes de somme.

S'il fallait en croire quelques historiens arabes, sous son règne, les produits de l'Égypte se seraient montés à 100,000,000 de pièces d'or (3); mais des auteurs, moins exagérés, réduisent cette évaluation à la dixième partie.

C'est lui qui fit bâtir à Jaffa la première citadelle qui ait défendu cette ville, avant lui dépourvue de fortifications; et la ville de *Sour*, l'ancienne *Tyr*, lui doit son entière reconstruction.

(1) Cette année a commencé le jeudi 11 juillet de l'an 883 de notre ère.

(2) 150, 000, 000 de notre monnaie.

(3) 1, 500, 000, 000 de notre monnaie.

Quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante ans, il laissait après lui trente-trois enfants, dont dix-sept fils et seize filles; il avait fondé son pouvoir d'une manière assez solide pour qu'il dût espérer, en le transmettant à ses descendants, que ceux-ci sauraient le conserver et établir en Égypte et en Syrie sa dynastie d'une manière inébranlable.

Tout semblait, en effet, présager qu'une puissance, fondée sous ces heureux auspices, après avoir surmonté, contre toute attente, les premiers écueils de son établissement, ne pourrait pendant longtemps que marcher de succès en succès. Tout devait faire croire que, dans la vigueur de son âge politique, elle ne pouvait redouter qu'à une époque, encore bien reculée, les symptômes de cette décadence inévitable à tous les empires, qui avait détruit successivement les plus formidables monarchies pour en faire renaître d'autres de leurs ruines.

Cependant, à peine vingt-deux ans seront-ils écoulés depuis la mort d'*Ahmed ébn-Touloun*, que sa dynastie, fondée par tant de peine et de persévérance, se verra renversée du faîte de son pouvoir, et que sa nombreuse famille sera entièrement éteinte dans le massacre général de ses descendants.

CHAPITRE IX.

Khomarouyah succède à Ahmed ébn-Touloun. —Mort d'Abbas.— Ville d'Él-Qatayah. — Le patriarche Mikhayl. — Palais de Khomarouyah. — Trahison d'Abou-Abd-Allah. — Nouvelle guerre avec Él-Mouaffeq — Mort du khalyfe Él-Motamed. — Él-Motadded lui succède. — Ambassade. — Traité. — Mariage de la fille de Khomarouyah avec le khalyfe. — Assassinat de Khomarouyah. — Son fils Geych lui succède. — Révoltes. — Meurtre de Geych. — Haroun, frère de Geych, lui succède.— Désordres dans les provinces. — Leur cession au khalyfe. — Invasion des Karmates. — Le khalyfe Él-Moktafy attaque l'Égypte. — Meurtre de Haroun. — Sinân. — Extinction de la dynastie des Toulonides. — Les khalyfes él-Moqtader, él-Qaher, él-Râddy, él-Motaqy, él-Mostakfy, él-Mothy.— Gouverneurs de l'Égypte, Yssa, Mohammed ébn-Aly, Mekny, Abou-l-Hassan, Teghin, Mohammed, Abou-Beker, Ahmed.— Khalyfes fatimites. — Él-Mahady, Qayem be-âmr-Illah. — Dynastie des Ékhchydites. — Mohammed él-Ékhchyd, Abou-Hour, Aly, Abou-l-Hassan, Kafour, Ahmed. — Fin de la dynastie des Ékhchydites.

Khomarouyah, fils d'*Ahmed ébn-Tou-*

loun, succéda à la puissance de son père, aussitôt après sa mort, dans le mois de Dou-l-Qadéh de l'an 270 de l'hégire (884 de l'ère chrétienne). Il était âgé de vingt ans et avait pris le surnom d'*Abou-l-Geych* (Père de *Geych*) à la naissance de *Geych*, son premier fils. Je remarquerai, en passant, que, par un heureux jeu de mot, ce surnom signifiait, en même temps, Père de *l'Armée*, surnom qui ne pouvait manquer d'être agréable aux troupes, sur lesquelles s'appuyait sa puissance, et auxquelles son règne fit concevoir les plus hautes espérances.

Il avait été appelé au trône, non-seulement par les derniers ordres de son père mourant, mais encore par les suffrages unanimes de l'armée, dont il était l'idole, et à laquelle son frère aîné *Abbas* n'inspirait aucun intérêt : *Abbas*, d'ailleurs, était encore dans la prison où son père l'avait fait renfermer après sa révolte; et le souvenir de cette criminelle entreprise lui attirait encore une haine générale.

Aussi, à peine *Khomarouyah* fut-il installé, que plusieurs de ses conseillers, et entre autres *Abou-Abd-Allah*, agirent avec tant de force auprès du nouveau souverain, qu'ils lui arrachèrent l'ordre de la mort de son frère.

Cependant, suivant quelques historiens arabes, *Ahmed ébn-Touloun*, avant de mourir, avait fait sortir *Abbas* de la prison où il le retenait, lui avait pardonné sa rébellion et l'avait revêtu d'un manteau d'honneur; on ajoute même qu'en déclarant *Khomarouyah* son héritier au trône d'Égypte, il avait accordé à *Abbas* le gouvernement général de la Syrie et des provinces circonvoisines, comme un fief relevant de son frère *Khomarouyah*, envers lequel il l'exhorta à toujours conserver une fidèle obéissance. Quoi qu'il en soit de ces deux versions, il paraît toujours certain qu'*Abbas* ne jouit jamais de cette faveur, et perdit la vie en Égypte, par les ordres qui furent extorqués à son frère.

Excepté cet acte de faiblesse barbare, tout annonça dans *Khomarouyah*, qu'*Ahmed ébn-Touloun* aurait en lui un digne successeur; il refusa d'établir le siége de son empire à Fostatt, et le fixa au milieu même de ses soldats, dans la nouvelle ville qu'*Ahmed* avait fait construire pour eux, et qui avait reçu de lui le nom d'*él-Qatayah*.

Un des premiers ordres qu'il donna, en s'occupant du gouvernement de l'Égypte, fut la réparation d'une injustice, commise par son père, ou par les agents de son administration.

L'église d'Alexandrie était gouvernée, depuis l'an 268 de l'hégire, par le patriarche *Mikhâyl* : il avait destitué un évêque, nommé *Saka*, pour sa mauvaise conduite et ses infractions à la discipline ecclésiastique; celui-ci ne respirant que la vengeance, était accouru à Fostatt réclamer l'autorité d'*Amed ébn-Touloun*, et avait accusé le patriarche de posséder secrètement des richesses immenses. *Ahmed* préparait alors son expédition de Syrie, et son trésor était épuisé : il fit venir le patriarche, et prétendant que les moines chrétiens ne devaient posséder que l'habit et la nourriture, il lui enjoignit de verser, dans les coffres de ses finances, les trésors considérables dont il était détenteur. Ce fut en vain que le patriarche attesta la fausseté de cette assertion, présentée par *Saka* ; il fut jeté, avec un de ses diacres, nommé *Ebn-él-Mondir*, dans une étroite prison, où il fut resserré pendant un an. *Yohanna* et *Ibrahym*, fils de *Moussa*, qui étaient secrétaires d'*Ahmed ébn-Touloun*, obtinrent cependant, sur leur caution, que le patriarche serait remis en liberté, sous la condition d'une somme considérable, qu'il devait faire payer par les chrétiens qui étaient sous sa juridiction. Le patriarche souscrivit donc une obligation de 20,000 dynars (1) qu'il s'engagea à verser en deux époques.

Le premier paiement ne put se faire qu'avec peine et au moyen d'emprunts et de ventes de terres appartenant aux églises; car les redevances et la contribution par tête, que le patriarche établit à cette occasion sur les chrétiens, étaient loin d'avoir fourni les sommes nécessaires. Le parti que prit le patriarche, d'après les conseils qu'il reçut, de conférer, moyennant des sommes fixées, les dix épiscopats qui étaient alors vacants, ne put avoir son exécution et fut regardé comme une simonie blâmable. Hors d'état de satisfaire à ses engagements,

(1) Environ 300,000 francs.

le patriarche, qui s'était retiré au couvent de Sainte-Marie, près *Kasr-él-chama*, dans les environs de Fostatt, fut reconduit en prison; et il y gémissait encore, lorsque la mort d'*Ahmed ébn-Touloun* arriva. *Khomarouyah* pensa qu'il était juste de lui rendre la liberté et de le décharger du reste de son obligation, qui fut annulée.

Ne voulant rien innover dans le gouvernement que son père avait établi, *Khomarouyah* confirma chacun dans son grade et dans son emploi, laissa le commandement des armées de Syrie à *Abou-Abd-Allah*, et celui des autres armées à *Saad-él-Aysar*. En même temps, et afin de mieux s'assurer des provinces de la Syrie, il y envoya des vaisseaux de guerre pour croiser sur les côtes.

Tranquille à l'extérieur, il s'occupa de l'intérieur de l'Égypte, et employa une partie des trésors qu'il avait hérités de son père à des constructions nouvelles et à des embellissements de son palais, dont la description, telle que nous l'ont transmise les écrivains arabes, surpasse absolument toute croyance.

En effet, s'il faut les en croire, outre un grand nombre de bâtiments élevés par ses ordres dans la ville, *Khomarouyah* avait fait construire le palais le plus magnifique, entouré de vastes jardins, plus admirables encore, où se trouvait réuni tout ce qui pouvait flatter la mollesse des princes orientaux. On y était entièrement à l'abri des chaleurs, si insupportables en Égypte; les fleurs des parterres présentaient, dans la disposition de leurs compartiments, des dessins agréables ou des passages du Koran. Le tronc des arbres était revêtu d'une enveloppe de cuivre doré, recélant des tuyaux qui formaient au dehors plusieurs fontaines autour de l'arbre. Ici une immense tour de bois, peuplée de toutes sortes d'oiseaux; là des salons, resplendissants d'or et d'azur, étaient ornés de statues portant des couronnes d'or, des pendants d'oreilles de même métal, couvertes de pierreries et habillées des étoffes les plus riches. Ces statues étaient les portraits du prince et de ses femmes (1).

Un belvédère élégant procurait la vue entière du palais, des jardins, de la ville, du Nil, de la campagne et du désert. Une ménagerie, dont chaque loge avait son bassin en marbre, renfermait toutes les espèces des animaux féroces, que le prince aimait à faire combattre les uns contre les autres, en présence de sa cour.

Enfin, on voyait, au milieu d'une colonnade de marbre, dont les chapiteaux étaient en argent, un vaste bassin de cinquante coudées (1) de dimension, rempli de vif argent. La lumière du soleil, de la lune et des étoiles produisait un effet merveilleux, en se réfléchissant dans ce lac extraordinaire. Des anneaux d'argent et des cordons de soie servaient à amener à sa surface un immense coussin, rempli d'air, sur lequel le prince sensuel était bercé avec délices.

Cependant, un orage grondait au loin et était prêt à fondre sur sa tête. *Abou-Abd-Allah*, qui avait pris possession de son gouvernement de Syrie, ne fut pas longtemps sans craindre que *Khomarouyah* ne se repentît de l'action cruelle à laquelle il avait été entraîné, et qu'il ne voulût un jour exercer, à son tour, une vengeance sur le principal conseiller du meurtre de son frère.

Quelque brillant que fût le poste qu'*Abou-Abd-Allah* avait conservé, il considéra que ce poste même, l'éloignant de la cour et de la faveur du prince, le laissait en butte aux attaques des ennemis qui pouvaient vouloir profiter de son absence : il crut que son intérêt lui commandait de chercher un nouvel appui dans *él-Mouaffeq*, dont il supposait l'ancienne inimitié plutôt assoupie qu'éteinte.

Il écrivit donc à ce prince; et, en parlant avec mépris du jeune *Khomarouyah*, qu'il représentait comme un efféminé, uniquement occupé de ses plaisirs, il réussit, par des suggestions perfides, à réveiller, dans le cœur de *él-Mouaffeq*, le désir de tenter une nouvelle attaque.

Les hostilités recommencèrent donc; et, l'an 271 de l'hégire (2), il y eut une grande bataille entre *Ahmed*, fils de *él-Mouaffeq*, et *Khomarouyah*, fils d'*Ah-*

(1) Cette particularité est remarquable, car les représentations de figures humaines sont sévèrement proscrites par la religion musulmane.

(1) Environ quinze toises (29 mètres.)

(2) Cette année a commencé le lundi 29 juin de l'an 884 de notre ère.

med ébn-Touloun, semblant hériter l'un et l'autre de la haine que leurs pères s'étaient portée. Ce fils de *él-Mouaffeq* devint par la suite khalyfe, sous le nom d'*él-Motadded-b-illah*.

Ce combat des deux princes ennemis eut lieu entre Damas et Ramléh (1); le succès en fut vraiment extraordinaire : en effet, pendant le combat, *Khomarouyah*, croyant ses adversaires vainqueurs et tout espoir perdu pour lui, prit la fuite avec le corps qui l'accompagnait, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il arriva aux frontières d'Égypte. Cependant, le reste de l'armée, ignorant la terreur panique et la fuite de son général, tint ferme et battit les ennemis. *Ahmed*, fils d'*él-Mouaffeq*, ignorant également la retraite de *Khomarouyah*, prit lui-même la fuite.

Ces singulières circonstances ont porté quelques historiens arabes à attribuer la victoire de cette journée aux troupes d'*él-Mouaffeq*. Ce combat est appelé par les Orientaux *Ouaqat-él-Taouahyn*, combat des meules, ou donné dans un lieu où il y avait des meules.

Ahmed, fils d'*él-Mouaffeq*, revint avec quelques troupes à Damas et dès lors donna ordre à son secrétaire, *Khateb-Ahmed*, fils de *Mohammed-él-Ouasety*, de lui faire connaître et d'arrêter ceux qui s'étaient déclarés d'un parti opposé au sien. On amena donc devant lui *Yezyd*, fils d'*Abd-él-Samad*, et *Abou-Zarah-él-Demechqy*. Il leur fit de violents reproches d'avoir participé à l'anathème et à la déposition qui avaient été proclamés, dans la mosquée, contre son père *él-Mouaffeq*, par les ordres d'*Ahmed ébn-Touloun*; ensuite il les fit charger de fers et conduire en prison.

Cette guerre entre *Khomarouyah* et *él-Mouaffeq* n'eut pas d'autres suites : bientôt même la bonne intelligence se rétablit tellement entre ces deux princes qu'on trouve des monnaies de cette époque portant à la fois les noms du khalife *él-Motamed*, de son frère *él-Mouaffeq* et de *Khomarouyah* (2).

Le khalyfat étant devenu vacant par la mort d'*él-Motamed-ala-Allah*, arrivée dans la quarante-troisième année de son règne, l'an 279 de l'hégire (1), *Ahmed*, fils d'*él-Mouaffeq*, mort l'année précédente, monta sur le trône, sous le nom de *él-Motadded-b-illah*. *Khomarouyah* crut utile aux intérêts de sa politique de consolider sa paix avec le nouveau khalyfe; et, la même année, il envoya en ambassade d'Égypte à Baghdad, *Hosseyn*, fils d'*Abd-Allah*, plus connu par le surnom d'*Ebn-Gassar*. Cet envoyé apporta au khalyfe de grands présents de la part de son maître; il était chargé, en outre, de promettre que l'Égypte paierait au khalyfe un tribut annuel de 200,000 dynars (2), et d'en payer 300,000 (3) pour les années antérieures.

Le khalyfe, en retour, accorda à *Khomarouyah* l'investiture, pour trente ans, de toutes les provinces qui avaient été dans sa possession, ou dans celle de son père. Il lui envoya aussi le sabre, les vêtements d'honneur et les autres insignes qui étaient la marque de l'autorité qu'il lui confiait. Ce droit d'investiture était le seul qui restât alors aux khalyfes de leur ancienne autorité souveraine. Voyant toutes leurs provinces, occupées par des chefs audacieux, souvent même inconnus, qui se révoltaient contre leur puissance, ils croyaient la rétablir en leur accordant l'inféodation des pays dont ceux-ci s'étaient rendus les maîtres.

Les tributs qu'ils imposaient en même temps aux princes en faveur desquels ils se dessaisissaient ainsi de leurs droits, n'étaient que des stipulations de pure forme et leur étaient rarement payés autrement que par quelques présents.

Le premier paiement de *Khomarouyah* fut exact; les autres le furent

(1) Bourgade située près de Damas, et qu'il ne faut pas confondre avec une ville du même nom placée sur les frontières de la Palestine et de l'Égypte.

(2) Monnaie de l'an 276 de l'hégire (889 de l'ère vulgaire), portant le nom des trois princes.



(1) Cette année a commencé le lundi 3 avril de l'an 892 de l'ère vulgaire.

(2) Environ 3,000,000 de francs.

(3) 4,500,000 francs.

moins et s'arriérèrent de plus en plus.

Cependant *Khomarouyah*, désirant s'assurer qu'à l'avenir rien ne pourrait interrompre la bonne intelligence entre le khalyfe et lui, avait confié à son ambassadeur une autre mission, celle de proposer le mariage de sa fille *Qotr-ên-nedâ* (goutte de rosée) avec le fils d'*el-Motadded.*

Le khalife accepta la proposition pour lui-même : les noces se célébrèrent avec un luxe extraordinaire, et dont les historiens arabes font un récit merveilleux.

Ayant ainsi cimenté ses relations amicales avec le khalyfe, *Khomarouyah* pensa à s'agrandir du côté de l'empire des Grecs, et à employer contre eux les troupes que la paix dont il jouissait rendait inutiles. Par ses ordres, *Takadj ben-Djouf,* nommé aussi par quelques écrivains *Taghadj*, qu'il avait établi gouverneur de Damas, s'avança, avec un corps d'armée, de Tarses, sur les terres des Grecs, battit les troupes qu'il rencontra sur son passage, s'empara de plusieurs places, et revint chargé de dépouilles considérables.

La fin de l'année 282 de l'hégire (1), qui avait vu célébrer les heureuses noces du khalyfe et de *Qotr-ên-nedâ,* fut marquée par la mort fatale de son père *Khomarouyah,* assassiné à Damas; il avait appris que les femmes de son harem entretenaient des intrigues amoureuses avec quelques-uns des principaux domestiques de son palais, et les admettaient même à partager leur lit. Il annonça donc la résolution de vérifier les faits et de punir sévèrement les coupables; ceux-ci, effrayés de cette détermination, et voulant éviter les suites qu'ils en redoutaient, ne trouvèrent d'autre parti à prendre que celui de conspirer, avec les femmes leurs complices, contre la vie de leur souverain. Ce malheureux prince fut donc égorgé dans son lit, pendant une des nuits du mois de Doul-Hagéh.

Telle est la manière dont les historiens racontent la mort de *Khomarouyah*, mais les annales des Arabes chrétiens assignent à cet assassinat des causes bien différentes.

Un grand nombre de domestiques du palais fut soupçonné de complicité dans cet assassinat; plus de vingt, qui furent trouvés les plus coupables et à qui la torture arracha l'aveu de leur crime, furent condamnés à perdre la tête. Le corps de *Khomarouyah* fut transporté en Égypte, et inhumé sur le mont Mokattam, auprès du tombeau de son père *Ahmed êbn-Touloun;* son règne avait été de douze ans et dix-huit jours.

Aussitôt après la mort de *Khomarouyah*, les principaux de l'armée prêtèrent serment à *Geych* son fils, surnommé *Abou-l-asaker*, c'est-à-dire, père des soldats, jeune enfant qui n'avait pas encore atteint l'âge de la puberté; son règne ne fut pas long et ne dura que neuf mois.

L'an 283 de l'hégire (1), *Takadj ben-Djouf*, qui avait conservé le gouvernement de Damas, refusa de reconnaître l'autorité de *Geych* dans cette province; bientôt après, les soldats d'Égypte se révoltèrent à leur tour contre ce malheureux prince, mécontents de voir le trône d'*Ahmed êbn-Touloun* occupé par un enfant; et ils le rendaient responsable des fautes que commirent les imprudents conseillers qui s'étaient emparés de son jeune esprit et gouvernaient en son nom : on lui reprochait surtout d'avoir privé de leurs fonctions et de leurs dignités les officiers qui avaient eu la confiance d'*Ahmed* et que son père *Khomarouyah* avait conservés, et de les avoir remplacés par des hommes vils et méprisables, dont il s'était entouré, et qui seuls avaient le droit de l'approcher.

Geych fut massacré dans cette émeute; son palais fut dévasté et la ville pillée et incendiée.

Les chefs de la révolte proclamèrent cependant *Haroun*, fils de *Khomarouyah* et frère de *Geych*, comme successeur du prince qu'ils venaient d'immoler.

L'historien êl-Maray nous apprend que le khalyfe *êl-Motadded* confirma à *Haroun* l'investiture de l'Égypte et des autres provinces, moyennant la promesse d'un tribut annuel de 1,000,000 de dynars (2).

(1) Cette année a commencé le dimanche 2 mars de l'an 895 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le jeudi 19 février de l'an 896 de l'ère vulgaire.

(2) 15,000,000 de francs.

En cette année, le perfide *Loulou*, qui, par sa trahison, avait été le principal instigateur de la haine d'*él-Mouaffeq* contre *Ahmed ébn-Touloun*, et de la cruelle guerre qui en avait été la suite, osa reparaître en Égypte, où il mourut bientôt après; il était alors réduit à la plus profonde misère, et avait été dépouillé de tous ses biens par *él-Mouaffeq* lui-même.

Il avait, comme nous l'avons vu ci-dessus, réuni ses troupes à celles d'*él-Mouaffeq*, et cette réunion n'avait pas peu aidé celui-ci à terminer heureusement sa guerre contre les Zinges; le célèbre *Kemal-éd-dyn* assure même que le chef de ces peuples fut tué par la main même de *Loulou*.

Ahmed ébn-Touloun, à son arrivée en Syrie, n'avait pu réussir à s'emparer de *Loulou*; mais celui-ci, dans son évasion, avait laissé à Damas son harem et une grande partie de ses richesses. *Ahmed* s'en était emparé, et, à son retour en Égypte, avait fait vendre comme esclaves, au bazar de Fostatt, les enfants, les femmes et les concubines du traître qu'il n'avait pu saisir. Celui-ci, pleurant de chagrin et de rage en apprenant cette nouvelle, était allé trouver *él-Mouaffeq*, et lui avait demandé la permission d'emmener avec lui ses troupes, jurant de soumettre l'Égypte et de tirer d'*Ahmed ébn-Touloun* une cruelle vengeance.

Mais les négociations étaient déjà entamées entre *él-Mouaffeq* et *ébn-Touloun*; attendant leur issue et la réponse d'*Ebn-Touloun*, *él-Mouaffeq* se contenta d'accueillir *Loulou*, de le revêtir d'un manteau d'honneur, mais ne lui fit que des promesses vaines et illusoires. Un prince aussi habile que *él-Mouaffeq* devait, en effet, bien se garder de mettre des forces à la disposition d'un traître, dont la perfidie lui avait été profitable, mais pour lequel il ne pouvait s'empêcher de sentir le plus profond mépris et la défiance la plus fondée; il avait même l'intention de le livrer à *Ahmed ébn-Touloun* comme le gage d'une réconciliation sincère.

Après la mort d'*Ahmed ébn-Touloun*, *él-Mouaffeq* garda encore *Loulou* pendant trois ans à son service; mais ensuite il le mit entièrement dans sa disgrâce, le fit charger de fers, et le dépouilla de tous ses biens. *Loulou* fit de vaines remontrances, attestant que ses richesses étaient son seul crime. Il vécut, pendant quelque temps, dans un entier dénûment, et vint enfin en Égypte montrer le spectacle de la punition qui est immanquablement réservée à l'ingratitude et à la perfidie.

Haroun n'avait pas encore régné plus d'un an, lorsqu'en l'an 284 (1) la fortune commença à lui être contraire. Les généraux et les autres chefs de ses troupes et de son administration perdaient peu à peu de leur soumission et de leur obéissance; cessant enfin de respecter les ordres émanés du trône, ils troublaient le gouvernement au gré de leur caprice et de l'autorité arbitraire qu'ils s'arrogeaient. Cette insubordination et cet esprit de révolte avaient pour principal moteur et pour chef *Takadj*, fils de *Djouf*, qui s'était depuis si longtemps maintenu dans le gouvernement de Damas.

L'an 285 de l'hégire (2), les désordres qui déchiraient les provinces dont se composait la souveraineté de *Haroun*, ne purent rester inconnus au khalyfe *él-Motadded*; il conçut dès lors le projet de profiter de ces circonstances, pour faire rentrer sous son autorité immédiate cette portion de l'ancien domaine des khalyfes, que d'autres circonstances en avaient séparée: il s'avança donc vers la ville d'*Amidah*, l'an 285, s'en empara, et reçut le serment de fidélité du gouverneur *Mohammed ébn-Ahmed ébn-Yssa-ébn-Cheykh*, qui s'y était rendu indépendant; de là, il se porta sur *Kinesseryn* et s'en allait également rendre le maître.

Haroun, effrayé de ces démonstrations hostiles, et redoutant plus encore les ennemis intérieurs, dont les rébellions partielles le menaçaient continuellement de lui enlever quelque nouvelle province, prit le parti de s'adresser au khalyfe *él-Motadded* lui-même; il le supplia donc de vouloir bien recevoir en possession et de retenir, sous la puissance du khalyfat, ces provinces qui, chaque jour, échappaient de plus en plus à sa faible autorité.

(1) Cette année a commencé le mardi 8 février de l'an 897 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 28 janvier de l'an 898 de notre ère.

Cette demande était accompagnée des ordres de *Haroun*, pour les gouverneurs qui commandaient en son nom à *Kinesseryn* et dans tout l'*Aouassen* (1), leur enjoignant de remettre ces places entre les mains du khalyfe. Celui-ci, acceptant cette transmission de droits, se hâta de prendre possession des remises qui lui étaient faites, et de s'y faire prêter serment de fidélité.

L'an 289 de l'hégire (2) ajouta encore aux embarras qui assiégeaient *Haroun*. Dépouillé d'une portion de ses États qu'il avait été obligé de céder lui-même, peu sûr de la portion qui lui restait fidèle en apparence, il y vit encore fondre les hordes des Karmates qui se répandirent, comme de nombreux essaims, sur la plus grande partie de la Syrie (3).

Takadj, fils de *Djouf*, gouverneur de Damas, s'efforça de les repousser et ne put les contenir qu'avec peine.

L'an 290 de l'hégire (4) vit s'augmenter la force de ces sectaires rebelles, qui battirent les troupes de *Takadj*, et osèrent assiéger la ville de Damas elle-même. A cette nouvelle les armées de la Syrie se rassemblèrent, et, attaquant les Karmates, elles vinrent à bout de les mettre en déroute, après avoir tué leur chef *Yahya*, qu'ils nommaient leur *cheykh*.

L'année 292 de l'hégire (5) fut marquée par les événements qui, mettant fin à la dynastie des Toulonides, firent rentrer entre les mains des khalyfes le reste de la Syrie et l'Égypte entière.

Le khalyfe qui était alors sur le trône, était *él-Moktafy-b-illah* qui, depuis un an, avait succédé à *él-Motadded;* il voulut signaler le commencement de son règne par la prompte exécution des desseins formés sur l'Égypte et la Syrie par son prédécesseur. L'armée du khalyfe s'avança en Syrie sous le commandement de *Mohammed*, fils de *Souleymân;* ce général, devenu bientôt maître de Damas, ne tarda pas à attaquer l'Égypte elle-même et à pénétrer jusque sous les murs de la capitale.

Haroun se présenta pour la défendre, et livra plusieurs combats; mais les partisans de *Haroun* étaient en petit nombre, et chaque jour les voyait encore diminuer, par la défection qui, après chaque combat, faisait passer de ses rangs dans ceux du khalyfe une multitude de gens faibles et peu affectionnés, que la crainte des événements ultérieurs entraînait facilement à la désertion et à la perfidie.

Plus malheureusement encore, le camp peu considérable qui resta réuni autour de ses drapeaux, devint le théâtre de la dissension et de la discorde : les haines qui s'y déclarèrent firent naître des querelles continuelles et l'ensanglantèrent chaque jour par des meurtres. *Haroun* monta à cheval pour réprimer ces désordres; mais, au milieu de ces scènes tumultueuses, il fut percé par la lance d'un *moghrebin*, et il perdit la vie le 18[e] jour de safar, deuxième mois de l'an 292 de l'hégire (1).

Le règne de *Haroun* avait duré neuf années, toutes marquées par le malheur et par le désastre. S'il faut en croire *él-Maray* et quelques autres historiens, son oncle paternel ne fut pas étranger au meurtre de ce malheureux prince; cet oncle était *Abou-l-Magaz-Sinân* que quelques historiens nomment *Chaybân;* il était frère de *Khomarouyah* et un des fils nombreux qu'avait laissés *Ahmed ébn-Touloun*.

Aussitôt après la mort de *Haroun*, *Sinân* le remplaça pour tenir les rênes du gouvernement; mais elles lui échappèrent presque aussitôt. Son autorité fut généralement méconnue, et les généraux de ses troupes traitèrent chacun en particulier avec *Mohammed ébn-Souleymân*, pour leur propre sûreté. Après un règne de quelques jours seulement, voyant toutes les troupes se débander, et perdant tout espoir de faire une défense utile, *Sinân*, à son tour, s'empressa de se soumettre à *Mohammed;* et celui-ci

(1) *Aouassen* signifie *places frontières*.

(2) Cette année a commencé le mercredi 16 décembre de l'an 901 de l'ère chrétienne.

(3) C'est du nom de ces peuples que plusieurs orientalistes ont cru devoir dériver celui d'une modification introduite à cette époque dans l'ancien caractère koufique, qui fut alors tracé avec plus d'élégance et surchargé de traits d'ornement. Voyez un spécimen de ce genre d'écriture dans l'inscription de la planche 22.

(4) Cette année a commencé le dimanche 5 décembre de l'an 902 de l'ère chrétienne.

(5) Cette année a commencé le mardi 13 novembre de l'an 904 de notre ère.

(1) 31 décembre de l'an 904 de l'ère chrétienne.

lui accorda la vie et le pardon en recevant son serment.

Cependant, *Sinân*, ne se croyant pas en sûreté, tant qu'il resterait entre les mains de son vainqueur, s'échappa de son camp pendant la nuit, et ne put être découvert dans sa fuite, malgré les recherches qui en furent faites.

Au reste, ces derniers événements sont racontés avec quelques variantes par différents historiens; et, suivant *él-Maray*, *Sinân*, qu'il accuse de ne s'être placé sur le trône que par le meurtre de son neveu, aurait été puni de son crime par un autre assassinat, dont il aurait été la victime lui-même, dix jours seulement après le premier.

Ainsi se termina, en ce dernier prince, la dynastie brillante, mais éphémère, des Toulonides, qui avait duré en tout trente-sept ans et quelques mois.

Mohammed ébn-Souleymân se rendit maître, en peu de temps, de l'Égypte entière, et il fit arrêter tout le reste des descendants d'*Ahmed ébn-Touloun;* il les dépouilla de tous leurs biens; et, lorsqu'il écrivit au khalyfe *él-Moktafy-b-illah,* à Baghdad, pour lui faire part de ces heureux succès en Égypte, il lui envoya, en même temps, chargés de fers, dix des principaux de cette malheureuse famille. Tous ces événements furent terminés avant la fin de safar, second mois de cette année.

Pendant cette conquête de l'Égypte, les Karmates, profitant de l'éloignement des troupes envoyées à cette expédition, recommencèrent à se remuer en Syrie. A cette nouvelle, *Mohammed ébn-Souleymân* partit pour Baghdad en laissant la garde de l'Égypte à l'armée du khalyfe; mais les esprits n'étaient pas encore assez soumis au nouvel ordre de choses, et le pays ne pouvait pas être regardé comme entièrement pacifié.

Un rebelle, nommé *él-Kalandjy*, y excita beaucoup de troubles. Cette révolte fut étouffée par *Ahmed ébn-Kyglag*, gouverneur de la Syrie, qui, pour y mettre ordre, partit de Damas, avec toutes les troupes du khalyfe qui étaient sous son commandement. Les Karmates profitèrent encore de son absence pour attaquer Damas et s'avancer jusqu'à *Tabaryéh* (Tybériade), qu'ils saccagèrent; mais, craignant de s'approcher trop de l'Égypte et d'y trouver des forces redoutables prêtes à les attaquer, ils revinrent sur leurs pas, et tournèrent leurs ravages du côté de Koufah. La guerre des Karmates se portant alors sur un théâtre éloigné de la Syrie et de l'Égypte, devint étrangère à ces deux provinces.

Él-Moktafy-b-illah, redevenu maître de l'Égypte, lui donna pour gouverneur *Yssa-él-Nouchary*. Trois ans après, ce khalyfe mourut le lundi 13 du mois de Dou-l-Qadéh (1), de l'an 295 de l'hégire (2), âgé de trente et un ans et trois mois, après avoir régné six ans, sept mois et vingt-deux jours.

Le frère d'*él-Moktafy*, âgé de treize ans seulement, fut proclamé comme khalyfe le jour même de la mort de son frère, sous le nom d'*él-Moqtader-b-illah*.

Ce jeune prince ne fit d'abord aucun changement dans l'administration des provinces. *Yssa-él-Nouchary* conserva donc pendant la première année du nouveau règne le gouvernement de l'Égypte, que lui avait donné le khalyfe *él-Moktafy*. Cependant, quelque temps après il fut obligé de céder la place à *Mohammed*, fils d'*Aly-él-Khalydjy;* rétabli peu de mois après, il administra de nouveau l'Égypte, pendant environ trois ans, et dans le mois de Chaabân de l'an 297 de l'hégire (3), le khalyfe le remplaça par *Mekny*, affranchi du khalyfe *él-Motadded-b-illah* et surnommé, par cette raison, *él-Motaddedy;* mais au bout de cinq ans, il le déposa, l'an 302 de l'hégire (4), et nomma, pour lui succéder au gouvernement de l'Égypte, *Aboul-Hassan-Zeky*, qui avait le double surnom d'*él-Aouar*, parce qu'il était borgne (5), et d'*él-Roumy*, parce qu'il était Grec d'origine.

Celui-ci administra également l'Égypte

(1) 12 septembre 908 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 12 octobre de l'an 907 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 20 septembre de l'an 909 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le mercredi 27 juillet de l'an 914 de notre ère.

(5) Les Orientaux n'ont aucune répugnance à recevoir leurs surnoms de quelque imperfection corporelle. Le vizir d'Al-Mamoun était surnommé *Ahoual* (le louche); le médecin de ce khalyfe *Koussedj* (l'imberbe). Plusieurs vizirs de l'empire ottoman n'ont été connus que sous le surnom de *Topal* (boiteux) et le nom du fameux *Tamerlan* est lui-même formé de son nom propre *Tymour* et de son surnom *Lenk* qui signifie *boiteux* en persan.

pendant cinq ans; mais il mourut dans le mois de Raby êl-Aouel de l'an 307 (1), et son prédécesseur *Mekny* fut rappelé une seconde fois au gouvernement de l'Égypte.

Ce gouverneur ne jouit de ce rappel que peu de temps; bientôt il fut dépossédé de ces hautes fonctions par *Teghin*, qui mourut quelque temps après. En mourant *Teghin* laissait un fils, nommé *Mohammed*, qui, profitant des troubles dont l'empire était agité, s'empara du gouvernement sans en avoir reçu l'autorisation du khalyfe.

Êl-Moqtader-b-illah venait d'être tué à Baghdad, pendant la prière du soir, le mercredi 28 du mois de Chaoual de l'an 320 de l'hégire (2). Il était âgé de trente-huit ans environ et avait régné vingt-quatre ans, onze mois et seize jours (3). Il avait eu pour successeur son frère *êl-Qaher-b-illah*, troisième fils du khalyfe *êl-Motadded-b-illah*.

Le nouveau khalyfe voulut punir l'usurpation de *Mohammed-êbn-Teghin*, et donna le gouvernement de l'Egypte à *Abou-Beker-Mohammed-êbn-Takadj*, qui, par la suite, y devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, qui a régné sur l'Égypte et sur la Syrie.

Abou-Beker-Mohammed était fils de *Takadj*, alors gouverneur de Damas, et était né à Baghdad l'an 268 de l'hégire (4); son père, originaire de *Ferganah*, et dont la famille faisait partie d'une des tribus turkes, avait été l'un des principaux émirs des princes toulonides et, après la destruction de leur dynastie, il était resté en Égypte, où il occupait une charge dans le gouvernement : quelques intrigues l'avaient forcé de se retirer en Syrie, où il rassembla tous ceux qui lui étaient restés attachés.

Il avait pris d'abord du service dans les armées du khalyfe, et l'avait rendu maître de la ville de Ramléh. Ce fut alors qu'il avait obtenu pour récompense le gouvernement de Damas.

Son fils *Abou-Beker-Mohammed* n'alla point en Égypte prendre possession du gouvernement dont il venait d'être revêtu, et n'en posséda même le titre que pendant un mois. Le khalyfe nomma en sa place *Ahmed* fils de *Kyglag*, l'an 321 de l'hégire (1). Mais de grands troubles agitèrent l'empire à cette époque, et se firent sentir jusqu'en Égypte. Après un règne d'un an, six mois et six jours seulement, *êl-Qaher-b-illah* fut déposé du khalyfat, le mercredi 5 du mois de Gemady-êl-Aouel, de l'an 322 de l'hégire (2); et le lendemain, son neveu *Raddy-b-illah*, fils d'*êl-Moqtader*, fut proclamé khalyfe.

Le nouveau souverain déposa le gouverneur que son oncle avait nommé, et rétablit, l'an 323 de l'hégire (3), *Mohammed-êbn-Takadj*, qui, cette fois, se rendit dans son gouvernement. *Ahmed-êbn-Kyglag* refusa de le laisser entrer en possession, et la querelle entre les deux compétiteurs fut décidée par la force des armes. Battu en plusieurs rencontres, *Ahmed-êbn-Kyglag* fut forcé de se retirer avec ceux de son parti à Barkah, en Afrique, d'où il passa ensuite à Qayrouân (4).

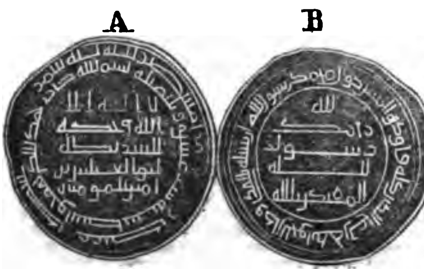
Cette ville de la Cyrénaïque, et les côtes de la Mauritanie qui en dépendent, étaient alors sous la domination d'une dynastie indépendante des khalyfes abbassides de Baghdad, et qui portait le nom de *Fatymite*. Les Fatymites fai-

(1) Cette année a commencé le jeudi 3 juin de l'an 919 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 13 janvier de l'an 932 de l'ère chrétienne.

(3) Monnaie du khalyfe *Êl-Moqtader-b-illah*, de l'an 316 de l'hégire (907 de l'ère chrétienne).

A B



(4) Cette année a commencé le mardi 1er août de l'an 881 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le mardi 1er janvier de l'an 933 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le dimanche 22 décembre de l'an 933 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le jeudi 11 décembre de l'an 934 de notre ère.

(4) Remplaçant l'ancienne *Cyrène*, mais construite à quelque distance des ruines de cette première ville, sur l'emplacement même de l'ancienne *Aphrodilium*, l'an 46 de l'hégire (666 de notre ère), sous le khalyfe Moaouyah qui avait conquis et détruit l'ancienne *Cyrène*.

saient partie de la tribu de *Koramah*. sortie des montagnes qui avoisinent la ville de Fez, à l'extrémité occidentale de l'Afrique; prétendant descendre en droite ligne d'*Ismayl*, sixième imâm de la race d'*Aly*, et par conséquent du Prophète par *Fatyme*, sa fille, dont ils avaient pris leur surnom (1), leurs chefs avaient, dès l'an 269 de l'hégire (2), commencé à étendre leur puissance, dans les parties occidentales de l'Afrique, sur les débris des dynasties des Aglabites et des Édrissites, qui, avant eux, avaient secoué le joug de l'obéissance, tant envers les khalyfes abbassides de Baghdad qu'envers les Ommyades d'Espagne.

Poussant leurs conquêtes de plus en plus vers l'orient, dès l'an 280 (3) de l'hégire, le chef des Fatymites, *Abou-Mohammed-Abd-Allah* (4), s'était rendu maître de Qayrouân; dès lors, se jugeant assez fort pour faire éclater ses hautes prétentions, l'an 296 (5) de l'hégire, il s'était déclaré khalyfe, sous le nom d'*Obeyd-Allah*, prenant en même temps le surnom d'*él-Mahady*, qui avait été celui du dernier des imâms alides dont il prétendait descendre, et appuyait, par les souvenirs de ce surnom, ses prétentions d'être le seul khalyfe légitime.

Ainsi, l'empire de l'islamisme se voyait partagé entre trois dynasties de khalyfes, régnant à la fois et s'attribuant chacun les droits exclusifs de la légitimité; les khalyfes Ommyades d'Espagne, les Abbassides de Baghdad, et les Fatymites de Qayrouân.

Dès lors, convoitant la possession de l'Égypte, le nouveau khalyfe fatymite avait formé le dessein d'arracher cette belle province à la suzeraineté de ses antagonistes les khalyfes abbassides de Baghdad.

Trois ans après son avénement, l'an 300 de l'hégire (6), il fit marcher contre l'Égypte quarante mille hommes, formant trois armées différentes. Cette réunion de forces lui donnait l'espérance de voir bientôt cette riche contrée réunie à ses précédentes conquêtes.

Mais le khalyfe *él-Moqtader-b-illah* avait prévu les desseins d'*él-Mahady*; des troupes avaient été réunies en assez grand nombre pour mettre l'Égypte à l'abri de cette formidable attaque: les trois armées d'invasion éprouvèrent trois défaites, et furent repoussées non-seulement des environs du Kaire, où une de ces divisions s'était portée, mais encore hors du territoire égyptien. Cependant, si les troupes abbassides garantirent l'intérieur de l'Égypte de l'invasion des Fatymites, elles ne purent empêcher ceux-ci de s'emparer d'Alexandrie, qui resta quelque temps entre leurs mains, mais qu'ils furent bientôt contraints d'évacuer.

Ce triple échec força *Obeyd-Allah-él-Mahady* à ajourner ses projets sur l'Égypte; mais, ne trouvant pas le siége de sa puissance convenablement placé à Qayrouân, il fonda une nouvelle ville qu'il appela de son nom, *Mahadyéh*: il fit de cette nouvelle ville la capitale provisoire de sa dynastie, qui ne devait pourtant pas tarder à réaliser ses projets, de ne prendre pour capitale que la capitale de l'Égypte elle-même.

Ces projets ne purent avoir leur accomplissement ni par les mains d'*Obeyd-Allah*, ni par celles de ses deux premiers successeurs.

Néanmoins, une seconde expédition, qu'il entreprit contre l'Égypte, fut plus heureuse et lui valut la possession définitive d'Alexandrie et du Fayoum.

Après un règne de vingt-six ans, *Obeyd-Allah-él-Mahady*, âgé de soixante-trois ans, était mort à *Roukadah*, l'an 322 de l'hégire (934 de l'ère chrétienne).

Son fils *Abou-l-Qassem-Mohammed*, qui prit le surnom d'*él-Qayem-be-amr-Illah*, c'est-à-dire, établi par l'ordre de Dieu, lui succéda dans ses grands desseins comme dans sa puissance.

Non-seulement le nouveau khalyfe fatymite avait conservé les conquêtes de son père, mais il les avait encore étendues, et semblait brûler du désir de les pousser plus loin encore.

Ce fut auprès de ce prince que *Ahmed ébn-Kiglag*, chassé de l'Égypte par *Abou-*

(1) On les a aussi nommés *Ismaëliens*, *Obeydiens*, *Alides*.

(2) Cette année a commencé le samedi 21 juillet de l'an 882 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le vendredi 23 mars de l'an 893 de notre ère.

(4) *Abd-allah* signifie, comme on sait, serviteur de Dieu : il changea depuis ce nom en celui d'*Obeyd-allah* (petit serviteur de Dieu).

(5) Cette année a commencé le vendredi 30 septembre de l'an 908 de l'ère chrétienne.

(6) Cette année a commencé le mardi 18 août de l'an 912 de notre ère.

Beker-Mohammed-ébn-Takadj, vint chercher un asile : avide de vengeance, il pressa *él-Qayem-be-amr-Illah* de marcher sur l'Égypte et de s'en emparer; celui-ci, trouvant cette proposition conforme à ses desseins d'agrandissement, s'apprêtait à la mettre à exécution, lorsque *Mohammed-ébn-Takadj*, informé de ces préparatifs d'invasion, y mit obstacle par l'envoi de corps de troupes nombreuses sur toute la frontière occidentale. Cependant, il ne put empêcher les Fatymites de conserver Alexandrie, d'envoyer leurs partis jusqu'aux portes de Fostatt, et d'occuper une assez grande partie du Sayd.

Él-Qayem-be-amr-Illah, ne se sentant pas encore assez fort pour attaquer l'Égypte, fut obligé d'ajourner ses projets de destruction sur l'empire des khalyfes abbassides.

Les provinces de cet empire étaient, à cette époque, devenues la proie d'un grand nombre de petits princes qui avaient profité de la faiblesse du khalyfat pour se déclarer souverains indépendants : la Syrie, une partie de l'Arabie et les arrondissements voisins étaient ravagés par les Karmates; le Khorassân et le Mâouerâ-ên-nahar (l'ancienne Transoxiane) avaient été enlevés par les princes Samanides, l'Espagne par les Ommyades, l'Afrique par les Fatymites, la Mésopotamie et le Diar-bekir par les *Hamadanites*, la Perse par les *Bouides;* il ne restait donc plus aux khalyfes abbassides que Baghdad, quelques provinces voisines et l'Égypte.

Celle-ci ne tarda pas à leur échapper. Le gouverneur d'Égypte, *Abou-Beker-Mohammed-ébn-Takadj*, voyant la dissolution presque entière de l'empire de l'islamisme, voulut en tirer sa part à son tour; il se déclara indépendant; et, l'an 324 de l'hégire (1), le trop faible khalyfe fut obligé de le confirmer dans son usurpation, lui abandonnant en même temps la Syrie entière qu'il n'était plus en état de lui reprendre.

Abou-Beker-Mohammed ébn-Takadj prit alors le surnom d'*el-Ékhchyd*, qui était le titre des rois de *Ferghanah*, dont il prétendait descendre, et qui signifie, dans la langue de cette contrée, *roi des rois*. C'est de ce surnom que la dynastie dont *Abou-Beker-Mohammed ébn-Takadj* fut le fondateur, a été appelée *dynastie des Ékhchydites*.

Quatre ans après, l'an 328 de l'hégire (1), le khalyfe *él-Raddy-b-illah* ayant donné la charge d'*Emyr-él-Omrâ* (prince des princes) à *Mohammed ebn-Rayq*, cet officier, non content de la Palestine qui dépendait de son gouvernement, passa avec des troupes en Syrie, et en chassa *Badra*, lieutenant de *Mohammed-él-Ékhchyd*. Celui-ci partit aussitôt de l'Égypte, où il laissa le gouvernement entre les mains de son frère *él-Hassan*, et vint camper à *Faramah*, dont les troupes de *Mohammed ébn-Rayq* s'étaient déjà approchées.

Cependant, par l'entremise de quelques émirs, un accommodement pacifique eut lieu entre eux; et *Mohammed-él-Ékchyd* reprit le chemin de Fostatt; mais il y était à peine arrivé, qu'il apprit que *Mohammed ebn-Rayq* était sorti de nouveau de Damas, et se disposait à marcher vers l'Egypte avec son armée.

Cette rupture obligea *Mohammed-él-Ékhchyd* de revenir promptement en Syrie; il rencontra l'avant-garde ennemie à *él-Arych*, et lui livra combat aussitôt : son aile droite fut mise en désordre; mais le centre, qu'il commandait, tint ferme, et *Mohammed-él-Rayq* prit la fuite vers Damas, laissant cinq cents prisonniers entre les mains de *Mohammed-él-Ékhchyd*, qui prit possession de Ramléh.

Housséyn, second frère d'*él-Ékhchyd*, avait perdu la vie dans le combat. Malgré l'état hostile qui subsistait entre les deux armées, *Mohammed ébn-Rayq* envoya à *Mohammed-él-Ékhchyd* son propre fils, chargé de compliments de condoléance sur la perte qu'il venait de faire, et porteur de propositions de paix.

Mohammed-él-Ekhchyd accueillit le fils de son ennemi avec distinction, et le fit revêtir d'un manteau d'honneur; il consentit ensuite à faire la cession de Damas, moyennant un tribut annuel de 140,000 pièces d'or (2) et la remise entre ses mains de toute la partie de la Palestine qui s'étendait depuis Ramléh jusqu'aux frontières de l'Égypte.

(1) Cette année a commencé le lundi 30 novembre de l'an 935 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le vendredi 18 octobre de l'an 939 de notre ère.

(2) Environ 2,100,000 francs de notre monnaie

Après avoir terminé tous les arrangements relatifs à ce traité, *Mohammed-él-Ekhchyd* rentra en Égypte, l'an 329 de l'hégire (1).

Le khalife *él-Rady-b-illah* mourut le 6 du mois de Raby-él-Aouel de cette même année; il n'était âgé que de trente ans, et avait régné six ans, dix mois et dix jours (2); il eut pour successeur son frère *Abou-Ishaq-Ibrahym*, qui, en montant sur le trône, prit le surnom d'*él-Mottaqy-b-illah*.

Mohammed-él-Ékhchyd se fit reconnaître, l'an 330 de l'hégire (3), comme Prince d'Égypte par le nouveau khalyfe. Quelque temps après, il apprit que son ancien adversaire *Mohammed ébn-Rayq* venait d'être tué par les Hamadanites; profitant de cette occasion pour recouvrer les provinces dont il lui avait fait cession par son traité, il se hâta d'entrer en Syrie et ne revint en Egypte qu'après avoir repris Damas, les places qui en dépendaient, et tous les arrondissements dont il avait fait l'abandon.

Voyant alors sa puissance suffisamment affermie, l'an 331 de l'hégire (4), il fit reconnaître, par ses émirs et par toute la milice, son fils *Abou-l-Qassem Mahmoud*, surnommé *Abou-Hour*, pour son successeur.

L'année suivante, 332 de l'hégire (5), vit éclater de grands troubles à Baghdad : la charge d'*Émyr-él-Omrâ*, donnée, suivant le caprice des milices turkes, aux principaux d'entre eux, était devenue un pouvoir supérieur à celui des khalyfes. Un Turk, nommé *Touzoun*, qui en était alors revêtu, avait tellement opprimé le khalyfe *él-Mottaqy*, que celui-ci s'était vu obligé de quitter sa capitale et de se retirer à Moussoul : de là il implora le secours de *Nasser-ed-Doulah* et de *Seyf-éd-Doulah*, princes de la maison d'*Hamadân* (1). Ceux-ci rassemblèrent leurs forces et marchèrent, avec le khalyfe, contre Baghdad; mais ils furent battus par *Touzoun* et contraints de se retirer à Moussoul. Le khalyfe témoigna sa reconnaissance aux princes hamadanites, en les revêtant d'un manteau d'honneur; c'étaient, depuis longtemps, les seuls présents que ces souverains de l'islamisme pouvaient faire.

De là il passa à Rakkah, où il reçut de *Touzoun* l'invitation de revenir à Baghdad. Le khalyfe, voyant les Hamadanites, ses défenseurs, découragés, résolut d'accepter les offres de l'*Émyr-él-Omrâ;* mais, à cette nouvelle, *Mohammed-él Ékhchyd* se hâta de se rendre à Rakkah, et offrit à *él-Mottaqy* l'Égypte pour retraite. Le khalyfe refusa ces offres : seulement *Mohammed-él-Ékhchyd* obtint de lui, en lui promettant de lui fournir tout l'argent qui lui serait nécessaire, qu'il n'irait point à Baghdad se livrer entre les mains de *Touzoun*. Alors celui-ci, craignant que le khalyfe ne trouvât des défenseurs puissants, vint se jeter à ses pieds, lui rendit tous les respects dus au souverain de l'islamisme et le remmena à Baghdad; mais, à peine y fut-il arrivé, qu'il déposa le malheureux khalyfe, le 20 du mois de Safar de l'an 333 de l'hégire (2), après un règne de quatre ans et onze mois.

Touzoun remplaça *él-Mottaqy* par le fils de ce khalyfe, *Abou-l-Qassem-Abd-Allah,* qui prit, en montant sur le trône, le surnom de *él-Mostakfy-b-illah*, c'est-à-dire, celui qui trouve en Dieu sa suffisance. Ce jeune prince ne tarda pas à être déposé à son tour le 22 de Gemady-él-Tâny de l'an 334 de l'hégire (3), après avoir régné seulement seize mois et deux jours.

Il fut remplacé par son oncle *Abou-l-*

(1) Cette année a commencé le mardi 6 octobre de l'an 940 de notre ère.

(2) Monnaie du khalyfe *Él-Raddy-b-illah,* de l'an 325 de l'hégire (933 de notre ère).



(3) Cette année a commencé le dimanche 26 septembre de l'an 941 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le jeudi 15 septembre de l'an 942 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le lundi 4 septembre de l'an 943 de notre ère.

(1) Le nom du premier de ces princes signifie le *Défenseur de l'Empire;* celui du second, *l'Épée de l'Empire.*

(2) Cette année a commencé le samedi 24 août de l'an 944 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 13 août de l'an 945 de notre ère.

Abbas-él-Fâddel, troisième fils du khalyfe *él-Moqtader*. Le nouveau khalyfe prit, en montant sur le trône, le titre d'*él-Motty-b-illah*, et réussit à se maintenir sur ce trône pendant près de trente années (1); mais il fut le dernier des khalyfes abbassides dont l'Égypte reconnut la suzeraineté.

Après le départ de *él-Mottaqy* pour Baghdad, malgré ses instances auprès de ce prince faible, *Mohammed-él-Ékhchyd* avait séjourné quelque temps à Damas, et avait ensuite repris le chemin de l'Egypte; aussitôt *Seyf-éd-Doulah* marcha sur *Haleb* (Alep), où commandait, au nom de *Mohammed-él-Ékhchyd, Yanes-él-Mounnefy;* il prit cette ville, poursuivit ensuite *Ibrahym-él-Oukayly*, général des troupes égyptiennes, et le battit entre *Sarmyn* et *Maarrah :* il s'empara ensuite de Damas, qui appartenait aussi à *Mohammed-él-Ékhchyd*; mais ses vexations et ses violences indignèrent les habitants, qui sollicitèrent vivement *Mohammed-él-Ékhchyd* de venir à leur secours.

Aussitôt ce prince fit partir pour la Syrie *Kafour*, celui de ses affranchis dans lequel il avait le plus de confiance, et mit sous ses ordres un corps de troupes nombreuses. *Seyf-éd-Doulah* marcha au-devant de lui, et les deux armées se rencontrèrent en présence l'une de l'autre un vendredi. Comme ce jour est la fête hebdomadaire des musulmans, les troupes hamadanites, prétextant qu'il n'était pas permis de combattre, abandonnèrent leur camp et se dispersèrent dans les campagnes environnantes: *Kafour*, moins scrupuleux, les surprit, les mit en déroute et leur enleva tous leurs bagages. *Seyf-éd-Doulah* s'enfuit à la hâte à Hemesse; mais, s'y voyant poursuivi, il décampa et arriva par *Hamah* à *Rostou : Kafour* l'y rejoignit; mais *Seyf-éd-Doulah*, attendant son ennemi de pied ferme, l'obligea à repasser le pont de *Rostou*, dans un tel désordre, que la plus grande partie des soldats égyptiens y fut noyée dans la rivière d'*Assy :* quatre mille prisonniers et tous les bagages restèrent entre les mains des Hamadanites, et *Kafour* s'enfuit à Hemesse et de là à Damas.

Informé de ces désastres, *Mohammed-él-Ekhchyd* quitta l'Égypte, et vint, avec une forte armée, à *Maarrah. Seyf-éd-Doulah*, déterminé à décider cette guerre par un coup de désespoir, mit d'abord en sûreté ses trésors, ses bagages, ses esclaves et son harem, en les renvoyant derrière lui en Mésopotamie; puis il marcha droit à *él-Ekhchyd*, qui avait pris position à *Kinesseryn. Mohammed-él-Ekhchyd* se tint prêt à repousser cette attaque : il partagea ses troupes en deux corps, mit à l'avant-garde tous ceux qui avaient des lances, et se tint lui-même à l'arrière-garde avec un corps de dix mille hommes d'élite. *Seyf-éd-Doulah* attaqua le premier corps et le mit en déroute; mais l'arrière-garde tint ferme; et sa résistance empêcha *Mohammed él-Ékhchyd* d'être entièrement battu. *Seyf-éd-Doulah* ne remporta d'autre avantage que la prise des bagages de son ennemi.

Les deux armées se séparèrent après un combat aussi peu décisif; et *Seyf-éd-Doulah* alla à *Maubedj*, en rompit le pont, et, entrant dans la Mésopotamie, il se porta sur *Rakkah*; mais *Mohammed-él-Ekhchyd* y était déjà en position, et les deux armées, n'étant séparées que par l'Euphrate, restèrent ainsi plusieurs jours en présence.

Quelques négociations s'entamèrent, et elles furent suivies de la conclusion de la paix. Les conditions de cet accommodement furent que Alep, Hemesse et la Mésopotamie appartiendraient à *Seyf-éd-Doulah*, et que tout le pays, depuis Hemesse jusqu'aux frontières de l'Arabie, resterait à *Mohammed-él-Ékhchyd*. Un fossé fut creusé entre *Djouchna* et *Lebouah*, pour déterminer la séparation des deux États, aux endroits où la disposition du sol ne présentait pas de limites naturelles.

Pour cimenter cette paix, solennelle-

(1) Monnaie du khalyfe *Él-Motty-b-illah*, de l'an 333 de l'hégire (945 de notre ère).



ment jurée, *Seyf-éd-Doulah* épousa la fille de *Mohammed-él-Ekhchyd,* et les deux princes s'en retournèrent chacun dans leurs États. Cependant, cette paix fut presque aussitôt rompue par les Hamadanites, et *el-Ékhchyd*, revenant sur ses pas, les battit en plusieurs rencontres, et leur reprit la ville d'Alep.

Ainsi, l'an 334 de l'hégire avait été fécond en événements importants et fut encore signalé par la mort de *Mohammed-él-Ekhchyd*. Ce prince mourut à Damas, dans le mois de Dou-l-Hagéh, dernier mois de cette année. Il était âgé de soixante ans, et avait régné onze ans, trois mois et deux jours. Il fut enterré à Jérusalem. *Mohammed-él-Ékhchyd* se fit remarquer par de grandes qualités, surtout par ses talents militaires. Brave sans témérité, calculant ses chances avec perspicacité, il savait en profiter avec une habileté admirable; d'un autre côté, il était si défiant et si timide, dans l'intérieur de son palais, qu'il y avait réuni un corps de huit mille esclaves armés, dont mille montaient la garde chaque jour. Il ne passait jamais une nuit entière dans le même appartement ni dans la même tente, et l'on ignorait toujours l'endroit où il dormait.

Ce prince pouvait mettre, dit-on, sur pied quatre cent mille hommes. Quoique les historiens ne nous fassent pas connaître précisément les limites de son empire et qu'elles aient été variables à diverses époques, on peut, cependant, juger que son royaume, comme celui des Toulonides, ses prédécesseurs, s'étendait sur l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, jusqu'à l'Euphrate, et comprenait même une grande portion de l'Arabie (1).

Les chrétiens orientaux l'accusent de n'avoir subvenu aux dépenses de ces armées si nombreuses, qu'en les persécutant et exigeant d'eux de grandes sommes, pour le payement desquelles ils furent obligés de vendre beaucoup de biens appartenant à leurs églises.

Mais, si nous en devons croire un historien, d'autant plus digne de foi qu'il était contemporain, ces dépenses furent couvertes par les trésors dont *Mohammed-él-Ékhchyd* fit la découverte.

En effet, *él-Massoudy*, mort au Kaire l'an de l'hégire 346 (1), rapporte que *Mohammed-él-Ékhchyd* s'occupait avec ardeur de la fouille des souterrains qui renfermaient les tombeaux des anciens rois égyptiens, afin d'en tirer les trésors. « Ce prince, ajoute-t-il, fit « creuser profondément; et on parvint « dans un endroit de ces tombeaux qui « offrait de vastes salles, magnifique« ment décorées : on y trouva des figu« res de vieillards, de jeunes gens, de « femmes et d'enfants, dont le travail « était merveilleux; leurs yeux étaient « des pierres précieuses; leurs visages, « aux uns étaient d'or, aux autres d'ar« gent, etc. »

Ce fait, attesté par un témoin contemporain, paraît admissible, en faisant toutefois justice de l'exagération orientale.

Il eut pour successeur son fils *Abou-l-Qassem-Mohammed*, surnommé *Abou-Hour* (2). Ce prince n'était qu'un enfant, et *Kafour*, ministre favori de son père, fut obligé de prendre la régence.

Kafour était un esclave noir, que *Mohammed-él-Ékhchyd* avait acheté pour la somme modique de dix-huit pièces d'or (3). *Kafour* avait de l'intelligence, du zèle et du dévouement; il sut bientôt se faire distinguer de son maître, dont il gagna les bonnes grâces. La noblesse de race n'est connue dans l'Orient que pour la famille du Prophète; le mérite, qui peut se rencontrer dans le sujet comme dans le prince, porte souvent aux premières places de l'État, et même sur le trône, celui qui est né dans la plus vile condition. Tel fut l'apanage de *Kafour*.

(1) Monnaie de *Mohammed-él-Ekhchyd* de l'an 332 de l'hégire (943 de notre ère).



(1) Cette année a commencé le samedi 4 avril de l'an 957 de notre ère.

(2) Ce surnom est, dans un des dialectes orientaux de la langue turke, la traduction du nom de Mohammed et signifie *louable*.

(3) Environ deux cent soixante et dix francs de notre monnaie.

Il avait l'âme grande, aima les sciences et protégea les savants; il combla de bienfaits les poëtes, qui le louèrent outre mesure, tant que durèrent ses largesses, mais qui écrivirent contre lui de violentes satires, dès que sa munificence se ralentit.

Dépositaire de l'autorité suprême, *Kafour* se conduisit envers le jeune prince, son pupille, avec un dévouement et une fidélité véritablement dignes d'éloges. Le premier de ses actes fut de destituer *Abou-Beker-Mohammed*, receveur des tributs de l'Égypte, contre lequel les administrés avaient fait entendre de justes plaintes; et il nomma en sa place un autre administrateur, natif de Marédin, nommé aussi *Mohammed*, mais dont il connaissait l'humanité et l'intégrité; il conduisit ensuite le jeune prince en Égypte, où ils arrivèrent dans le mois de Safar de l'an 335 de l'hégire (1).

Cependant, *Seyf-êd-Doulah*, ayant appris la mort de *Mohammed-él-Ékhchyd* et le départ d'*Abou-Hour*, crut l'occasion favorable de dépouiller son beau-frère : il marcha donc sur Damas et s'en rendit maître; mais le fidèle *Kafour* accourut promptement avec une puissante armée; il battit *Seyf-êd-Doulah*, qui s'était avancé jusques à Ramléh, le poursuivit jusqu'à *Rakkah*, et reprit Damas, avant que son ennemi eût eu le temps de s'y affermir.

Le reste du règne d'*Abou-Hour* fut tranquille, grâces à la vigilance et à la bonne administration de *Kafour*. L'an 345 de l'hégire (2), le roi de Nubie fit une irruption dans les contrées qui appartenaient à l'Égypte; il s'avança jusqu'à *Assouân* (l'ancienne *Syène*), qu'il ravagea et livra au pillage. *Kafour* expédia aussitôt ses troupes par terre et par des bâtiments sur le Nil; en même temps un corps, qu'il fit embarquer sur la mer de *Qolzoum* (la mer Rouge), devait descendre sur la côte méridionale, prendre l'ennemi à revers et lui couper toute retraite; les Nubiens, ainsi pris en tête et en queue, furent battus et forcés de se retirer, en laissant entre les mains des Égyptiens leur forteresse de *Rym* (maintenant Ibrim), située à cinquante lieues au-dessus d'*Assouân*.

Aucun autre événement ne signala le règne d'*Abou-Hour*, qui, après avoir occupé le trône pendant quatorze ans et dix jours, mourut dans le mois de Dou-l-Qadéh de l'an 349 de l'hégire (1), laissant pour successeur son frère *Aly*, surnommé *Abou-l-Hassan*.

Le règne d'*Abou-l-Hassan-Aly*, deuxième fils de *Mohammed-él-Ékhchyd*, dura cinq ans, deux mois et deux jours. Son nom, comme celui d'*Abou-Hour*, son frère et son prédécesseur, est peu connu dans l'histoire, qui n'en fait mention qu'en disant qu'ils ont régné.

Kafour conserva sous ce prince la régence comme sous *Abou-Hour*. Les deux seuls événements de quelque importance qui se rattachent à son règne, sont les suivants.

L'an 352 de l'hégire (2), l'Égypte éprouva une famine cruelle. Le Nil, qui, l'année précédente, n'était monté qu'à quinze coudées, ne s'éleva, cette année, que de quatre doigts au-dessus de cette crue insuffisante, et baissa subitement, sans arroser les terres. La disette fit souffrir l'Égypte, ainsi que les provinces qui en dépendent, pendant neuf années consécutives. Pendant ce désastre, le pays lui-même était en proie aux agitations et aux craintes d'un funeste avenir, la désunion se déclarant entre le prince régnant *Abou-l-Hassan-Aly* et le régent *Kafour*.

A ces maux intérieurs vint encore se joindre la guerre étrangère. L'an 354 de l'hégire (3), les Grecs de Constantinople, où régnait alors l'empereur *Nicéphore Phocas*, entrèrent, sous la conduite de ce prince, en Syrie, avec des forces considérables. Ils se rendirent maîtres d'Alep, qui appartenait alors aux Hamadanites, et battirent *Seyf-êd-Doulah*, qui s'était jeté à leur rencontre.

Dalym-él-Oukazly, gouverneur de Damas, au nom des Ekhchydites, accourut, avec dix mille hommes, au secours des Hamadanites; et Nicéphore, informé de l'ar-

(1) Cette année a commencé le dimanche 2 août de l'an 946 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 15 avril de l'an 956 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le samedi 3 mars de l'an 960 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 30 janvier de l'an 963 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 7 janvier de l'an 965 de notre ère.

rivée de ce renfort, prit le parti de se retirer.

Abou-l-Hassan-Aly mourut dans le mois de Moharrem de l'an 355 de l'hégire (1). Le régent *Kafour* lui succéda sur le trône, et prit le surnom d'*Él-ekhchydy* : reconnaissant l'autorité suzeraine du khalyfe Abbasside *él-Motty-b-illah*, il se fit confirmer, par ce prince, dans la souveraineté du royaume d'Égypte.

Pendant son règne, qui ne dura que deux ans et quatre mois, il se vit enlever la majeure partie du Sayd par les Fatymites, déjà maîtres du Fayoum et d'Alexandrie; et ces nouveaux conquérants étaient sur le point d'envahir entièrement l'Égypte, lorsque *Kafour* mourut dans le mois de Gemady-êl-Aouel de l'an 357 de l'hégire (2).

Ahmed, surnommé *Abou-l-Faouaris*, fils d'*Abou-l-Hassan-Aly*, et petit-fils de *Mohammed-él-Ekhchyd*, succéda à *Kafour*. Ce jeune prince n'était âgé que de onze ans, et son bas âge le rendait incapable d'affermir son autorité sur l'Égypte, la Syrie et les autres provinces. Abusant de sa faiblesse, un de ses parents, *Housséyn*, s'était déjà rendu maître de la Syrie; mais, chassé à son tour par les Karmates, l'usurpateur revint en Égypte, dont il voulut déposséder *Ahmed*.

Ces divisions dans la famille régnante achevèrent de briser les liens qui retenaient unies les provinces du royaume d'Égypte. Pour mettre fin à ces désordres, les émirs se déterminèrent à recourir aux Fatymites. Ceux-ci, impatients de se saisir de la belle proie que depuis longtemps ils convoitaient, répondirent à l'appel. *Housséyn* fut forcé de repasser en Syrie, où il s'empara de la ville de Damas; et le malheureux *Ahmed*, fils d'*Abou-l-Hassan-Aly*, fut dépossédé du royaume d'Égypte.

En lui s'éteignit la dynastie des *Ekhchydites*, qui, plus éphémère encore que celle des Toulonides, n'avait régné que trente-quatre ans et vingt-quatre jours.

CHAPITRE X.

Khalyfes fatymites. — Él-Qayem-be-âmr-illah. — Al-Mansour-b-illah. — Él-Moëz-le-dyn-illah. — Conquête de l'Égypte. — Djouhar. — Conquêtes en Syrie. — Fondation du Kaire. — Arrivée du khalyfe él-Moëz en Égypte. — Mosquée êl-Azhâr. — Él Azyz-b-illah. — Él-Hakem-be-âmr-illah. — Démence du khalyfe. — Il se fait proclamer Dieu; il brûle le Kaire. — Il est assassiné. — Dâher-le-Azaz-dyn-illah. — Él-Mostanser-b-illah. — Troubles, révoltes de Moëz-êd-doulah et de Moëz-êl-Badis. — Famine; comète; guerre en Syrie. — Mahmoud. — Le vizir Yazoury. — Trente-cinq autres vizirs. — Orgies du khalyfe. — Nouveaux troubles. — Combats entre les Turks et les noirs. — Nasser-êd-doulah s'empare de l'autorité. — Demandes exorbitantes des Turks. — Ils vendent le mobilier du khalyfe. — Horrible famine. — Nasser-êd-doulah est poignardé par Ildekouz. — Bedr-êl-Gemâly arrive au Kaire. — Il est revêtu de toute l'autorité civile et militaire. — Heureuse situation de l'Égypte sous son administration. — Il repousse Atsiz. — Sa mort. — Mort du khalyfe êl-Mostanser.

Le khalyfe fatymite qui régnait alors à Mahadyéh, et dont l'empire embrassait l'Afrique proprement dite, la Cyrénaïque, le reste des côtes septentrionales de la Mauritanie, Malte, la Sardaigne, la Sicile, et la plupart des autres îles de la Méditerranée, était *Maad*, surnommé *Abou-Temym*, petit-fils d'*él-Qayem be-âmr-illah*, connu sous le nom d'*él-Moëz-le-dyn-illah*.

El-Qayem, dont le règne avait commencé avec éclat, n'avait pas eu, pendant toute sa vie, le même bonheur qui avait accompagné son père jusqu'à sa mort : il avait vu ses projets de conquêtes entravés par des troubles intérieurs : *Abou-Yezyd*, son principal ministre, s'était révolté contre lui, et avait rassemblé un parti assez redoutable pour forcer le khalyfe à se renfermer dans la citadelle de Mahadyéh, dont les fortifications le mettaient à peine à l'abri des attaques du rebelle.

Il y était assiégé depuis plusieurs mois, lorsqu'il y mourut, dans le mois de Chaouâl de l'an 334 de l'hégire (945 de l'ère chrétienne). Son règne avait été de douze ans.

Son fils *Ismayl-Abou-Taher*, qu'avant de mourir il avait déclaré son successeur, fut inauguré à sa place par le peu de partisans fidèles qui étaient restés au khalyfe.

Ismayl prit, en montant sur le trône, le surnom d'*Al-Mansour-b-illah* (victorieux par Dieu), ou, suivant quelques historiens, d'*Al-Mansour-be-nasr-illah* (victorieux par le secours de Dieu), comme présage des succès qu'il espérait

(1) Cette année a commencé le jeudi 28 décembre de l'an 965 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 7 décembre de l'an 967 de notre ère.

obtenir de la protection divine. En effet, ayant pris soin de ne pas laisser divulguer la mort de son père hors de la forteresse, il employa les talents oratoires, dans lesquels il avait la réputation d'exceller, à encourager ses partisans, et réussit à leur inspirer un tel dévouement et un tel courage, qu'attaquant à leur tête, à l'improviste, les assiégeants, il les mit en pleine déroute, et vengea la mémoire d'*él-Qayem be-âmr-illah* par la punition d'Abou-Yezyd et des complices de sa rébellion.

Cette même année, il jeta les fondements d'une ville, dans la partie orientale de la contrée qui composa depuis la province d'Alger. La nouvelle cité fut nommée *Mansouryah*, du nom de son fondateur.

Al-Mansour-b-illah occupa le trône des khalyfes fatymites pendant sept ans, et mourut dans la ville qu'il avait fondée, l'an 341 de l'hégire (1), dans le mois de Chaouâl, comme son père.

Il eut pour successeur son fils *Maad-âbou-Temym*, qui prit le surnom de *él-Moëz-le-dyn-illah* (donnant force à la religion de Dieu). Dès que ce prince eut pris les rênes de son empire, il s'occupa sérieusement de la conquête de l'Égypte, déjà tentée plusieurs fois sans succès par ses prédécesseurs.

Les troubles qui s'étaient élevés en Égypte, par la mésintelligence entre *Abou-l-Hassan-Aly* et le régent *Kafour*, lui avaient paru une occasion favorable. Cependant, l'avénement de *Kafour* lui-même au trône d'Égypte arrêta ses préparatifs; et ce ne fut que, vers la fin du règne de celui-ci, qu'il envoya une armée en Égypte : il en donna le commandement à un de ses généraux, Grec de nation, nommé *Djouhar*, jadis esclave affranchi par *âl-Mansour*, et il le chargea de pousser l'expédition avec vigueur.

Les ordres du khalife fatymite étaient d'autant plus pressants, qu'il voulait prévenir les projets de conquête déjà manifestés par le roi de Nubie : en effet, le colosse de l'empire musulman semblait tellement n'être plus qu'un cadavre prêt à être déchiré par les vautours, que le roitelet de Nubie avait cru pouvoir en prendre sa part, et s'était déjà avancé jusqu'à *Assouân* (Syène). La ville avait été détruite, les habitants massacrés ou emmenés comme esclaves (1).

La mort de *Kafour* et les débats entre le jeune *Ahmed* et l'usurpateur *Housséyn* facilitèrent les opérations de *Djouhar*; il avait déjà battu les détachements qui avaient voulu s'opposer à sa marche, et occupait les environs de Fostatt, quand les émirs lui offrirent de remettre en ses mains la ville et l'Égypte entière.

Ainsi, au mois de Ramadân de l'an 358 de l'hégire (2), *Djouhar* prit possession de Fostatt au nom de son maître le khalyfe *él-Moëz-le-dyn-illah*, et fit aussitôt faire le *Khotbah* (la prière publique) au nom de son prince, dans la principale mosquée, celle d'*Amrou*; ce qui constatait solennellement la prise de possession du pays.

Bientôt devenu maître de tout le reste de l'Égypte, qui se soumit sans aucune résistance, *Djouhar* envoya en Syrie un de ses lieutenants, nommé *Djafar*, à la poursuite de *Housséyn*, qui s'y était retiré. Ramléh, où *Housséyn* avait réuni ses forces, fut attaqué; quelques combats furent livrés; enfin, *Housséyn* fut fait prisonnier et envoyé au khalyfe *él-Moëz*.

Djouhar poussa ensuite ses conquêtes dans la plus grande partie de la Syrie, et soumit aux Fatymites tout le territoire jusqu'à la ville de Damas, qui avait fait partie du domaine des Ekhchydites, sous la suzeraineté des khalyfes âbbassides de Baghdad.

Le trône de ces khalyfes était alors occupé par *él-Motty-b-illah*, dont le long règne n'avait été qu'une suite de dépouillements successifs.

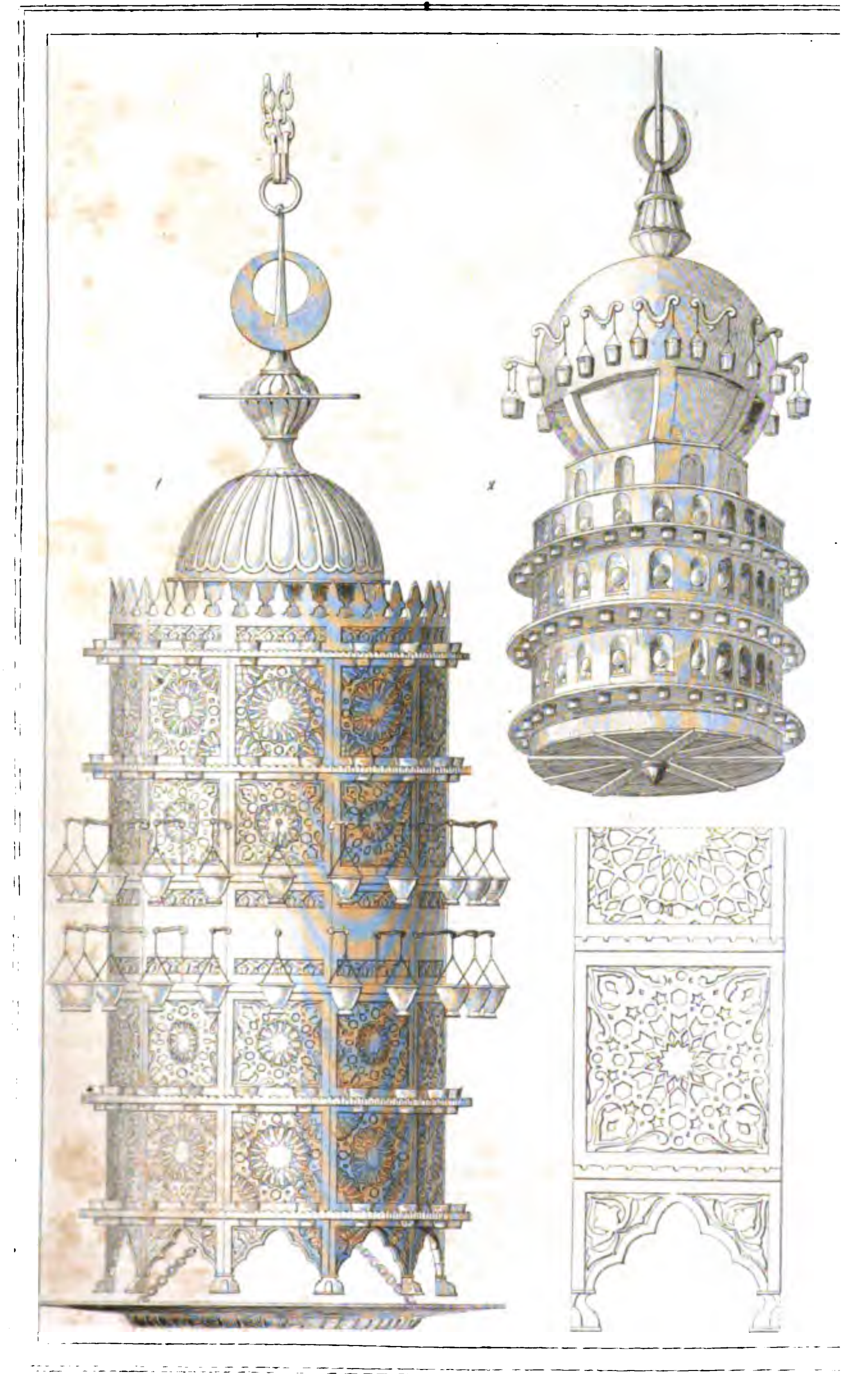
Traçons, en peu de mots, l'état de décadence et de démembrement où se trouvait, à cette époque, l'empire des Arabes, qu'on avait vu si glorieux pendant ses trois premiers siècles : cet empire n'existait plus réellement dans cette nation : des étrangers, musulmans à la vérité, s'étaient rendus maîtres des différentes provinces, en sorte qu'il aurait été dès lors plus exact de l'appeler simplement l'empire des musulmans.

Le prédécesseur d'*él-Motty* avait perdu

(1) Cette année a commencé le samedi 29 mai de l'an 952 de notre ère.

(1) L'an 345 de l'hégire : cette année a commencé le mardi 5 avril de l'an 956 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 25 novembre de l'an 968 de notre ère.



Lemaître direxit.

1 _ Lustre du Sanctuaire de la Mosquée du Sultan HASSAN.
2 _ Lustre de la Mosquée du Sultan KAYT-BAY.

Baghdad, et il avait été jeté dans une prison, où il avait été mis à mort : plusieurs autres khalyfes avaient déjà été exposés aux mêmes traitements; les princes bouïdes leur avaient enlevé toutes les provinces de l'Asie du côté de la Perse. *Él-Motty*, quoique demeurant dans Baghdad, n'y jouissait d'aucun pouvoir : il n'avait pas même de vizir; un officier, placé par les Bouïdes, lui en tenait lieu, et exerçait en son nom le peu d'autorité apparente que ces princes avaient bien voulu lui laisser.

La seule marque de suprématie qui restait au khalyfat, était l'investiture des provinces, que ces prétendus souverains étaient forcés de donner, comme suprêmes pontifes de la religion, quand on la leur demandait : usage qui, dans l'esprit des musulmans, était devenu nécessaire pour maintenir les peuples dans l'obéissance du souverain; mais un refus entraînait la déposition et quelquefois le meurtre du khalyfe.

L'Espagne avait été arrachée aux khalyfes d'Orient par les khalyfes ommyades de l'Occident; la haute Asie appartenait aux Samanides; Basrah, Ouaset et l'Ahouaz, usurpés d'abord par les Baridiens, maintenant étaient aux Bouïdes, déjà maîtres de la Perse; Moussoul, le Dyar-Araby et le Dyar-Bekir aux Hamadanites; la Syrie supérieure et l'Arménie ravagées ou en partie occupées par des sectaires nommés *Karmates;* le reste de ces contrées, avec l'Égypte, qui avait jusqu'alors reconnu la suzeraineté des Abbassides, sous la domination des Ekhchydites, venait de leur échapper et de passer aux mains de leurs ennemis mortels, les Fatymites.

Ceux-ci ne perdaient pas de temps pour s'affermir dans leur nouvelle conquête. *Djouhar* s'occupait de rétablir l'ordre dans l'administration et dans les finances, qui, au milieu des guerres intestines et des révolutions successives, avaient été une source de vexations et de concussions improductives au trésor public; les impôts furent assis le plus régulièrement qu'il fut possible sur les produits. Les terres avaient été arbitrairement taxées; leurs redevances furent fixées à trois ardebs (1) seulement par feddân (1) de blé; et les canaux, nécessaires à l'agriculture, partout recreusés, doublèrent les revenus et l'abondance.

Voyant l'Égypte heureuse et tranquille sous son administration et ses ennemis extérieurs peu redoutables, *Djouhar* fit succéder à ces soins administratifs l'exécution d'un nouveau projet, la fondation d'une nouvelle capitale pour le royaume d'Égypte.

La fondation de nouvelles villes était alors, dans l'Orient, une mode générale. Les princes souverains, les vice-rois des provinces, laissaient les villes déjà existantes s'écrouler et devenir désertes; mais, près de la ville abandonnée, souvent même de ses débris, ils bâtissaient une nouvelle ville, qui portait le nom de son fondateur, jusqu'à ce que, tombée en ruine à son tour, elle fournît les matériaux d'une autre ville.

Les capitales des royaumes changeaient ainsi d'emplacement; ainsi l'Égypte avait vu sa Thèbes *aux cent portes* remplacée par Memphis, sous les rois de race égyptienne; Memphis avait ensuite partagé le titre de capitale avec la Babylone des Perses; puis l'une et l'autre l'avait cédé à l'Alexandrie du conquérant grec et des Ptolémées : l'invasion musulmane avait déshérité celle-ci en faveur de Fostatt, la ville d'Amrou; celle-ci, sous les Toulonides, avait été presque abandonnée pour les cités militaires d'*Él-Qatayah*

(1) *L'ardeb* est une mesure de capacité qui varie beaucoup suivant les lieux, et qui dans le même lieu varie également pour les différentes espèces de grains. L'ardeb de blé au Kaire équivaut à 292 livres poids de marc; à Rosette il pèse 430 livres.

(1) Le *feddân* est l'unité de mesure agraire usitée dans toute l'Égypte : mais sa valeur est variable suivant les divers cantons et les emplacements divers.

On connaît principalement trois sortes de feddân; le feddân près du Nil, le feddân loin du Nil, et le feddân de Damiette.

Le premier, formant un carré dont le côté était égal à 18 *qassâbs*, ou cannes, était évalué à un arpent 336 millièmes de Paris (45 ares 65 centiares);

Le second, formant un carré dont le côté égalait 24 *qassâbs*, équivalait à deux arpents 375 millièmes (81 ares 16 centiares).

Le troisième enfin était une surface de 432 cannes carrées (la canne ayant 3 mètres 99 centimètres de long) et était égal à deux arpents 12 millièmes (68 ares et 77 centiares).

Il paraît d'après ces variations que le feddân désigne non une mesure fixe et constante, mais un espace qui rapporte au propriétaire un revenu déterminé, de sorte que la surface du feddân est moindre dans les contrées fertiles, et plus grande dans les autres.

et d'*él-Asker*. Le nouveau conquérant de l'Egypte, *Djouhar*, prétendait à son tour consigner aux siècles futurs la mémoire de sa conquête, par la fondation de la ville des *Fatymites;* et il résolut de la rendre capable de rivaliser avec Baghdad, la ville des *Abbassides*.

L'an 359 (1) de l'hégire (970 de l'ère chrétienne), fut exécuté le tracé de la nouvelle ville : il embrassait un espace bien plus considérable que celui des cités qu'elle devait remplacer, ou plutôt il les embrassait dans son enceinte; car ses murs, partant de ceux de Fostatt, remontaient, au nord, en s'éloignant du fleuve, et longeaient à gauche le Khalig; puis, après l'avoir traversé, s'écartaient de sa rive orientale, et redescendant au midi, jusqu'au-dessous du Mokattam, venaient se rattacher encore à Fostatt, enfermant ainsi les quartiers déjà habités d'*él-Qatayah*, d'*él-Asker* et de *Touloun*.

Le vaste terrain sur lequel la ville fut ainsi assise, avait autrefois appartenu aux Toulonides; confisqué, après leur désastre, par les khalyfes abbassides, il était devenu, par la victoire, la propriété des Fatymites.

Suivant l'usage de l'Orient, les fossés qui traçaient l'enceinte furent creusés avant qu'aucune construction fût commencée : l'instant précis de la première fondation devait être déterminé par les horoscopes des astronomes; d'après les ordres du khalyfe *él-Moëz-le-dyn-illah*, ce moment devait être celui de l'ascension de la planète de Mars, dont le nom arabe, *él-Kâher*, signifie *le vainqueur*. La nouvelle ville en prit le nom de *Mesr-él-Kahirah* (la capitale victorieuse), le nom de *Mesr*, ou *Masr*, qui est celui de l'Égypte elle-même, ayant toujours été commun au pays et à sa capitale : cette appellation fut bientôt abrégée par l'usage en celle de *él-Kahirah* (la victorieuse) qu'elle a conservée jusqu'à nos jours (2), « non-seulement, disent les « écrivains orientaux, comme témoi- « gnage de la victoire qui venait d'être « remportée par les Fatymites, mais en- « core comme présage de celles que le « ciel leur accorderait par la suite contre « leurs ennemis. » C'est ce nom d'*él-Kahirah* que nos historiens des croisades ont altéré en celui d'*Alcairo*, et dont nous avons fait celui du *Kaire*, et même du *Grand-Kaire* que nous lui donnons vulgairement.

Le nom de *Mesr* fut cependant conservé par Fostatt, en y joignant toutefois l'épithète d'*Atyqah*, ou de *Qadyméh* (ancienne) : et maintenant encore les habitants l'appellent *Mesr-él-Atyqah* (l'ancienne capitale), nom mal à propos traduit dans les récits de nos voyageurs par celui de *Vieux-Caire*, puisque Fostatt n'a jamais porté ce dernier nom.

La fondation de la nouvelle ville fut une solennité remarquable : les matériaux, les ouvriers étaient prêts; les astronomes observaient avec leurs instruments le passage de Mars au méridien : le moment favorable fut annoncé par leur signal; à l'instant les matériaux furent mis en construction au milieu de mille cris d'allégresse.

Suivant quelques historiens arabes, le hasard seul avait présidé aux destinées de la nouvelle ville : des cordeaux avaient été tendus tout autour de l'enceinte garnis de sonnettes pour avertir les travailleurs simultanément du moment précis qui devait être fixé par les astronomes. Ceux-ci disputaient entre eux à ce sujet sans pouvoir s'accorder, lorsque des oiseaux de proie venant se percher sur les cordeaux firent retentir le signal attendu; les ouvriers, trompés, jetèrent en hâte les fondations, et l'on reconnut ensuite que cet instant indiqué par le hasard était celui de l'ascension de la planète de Mars.

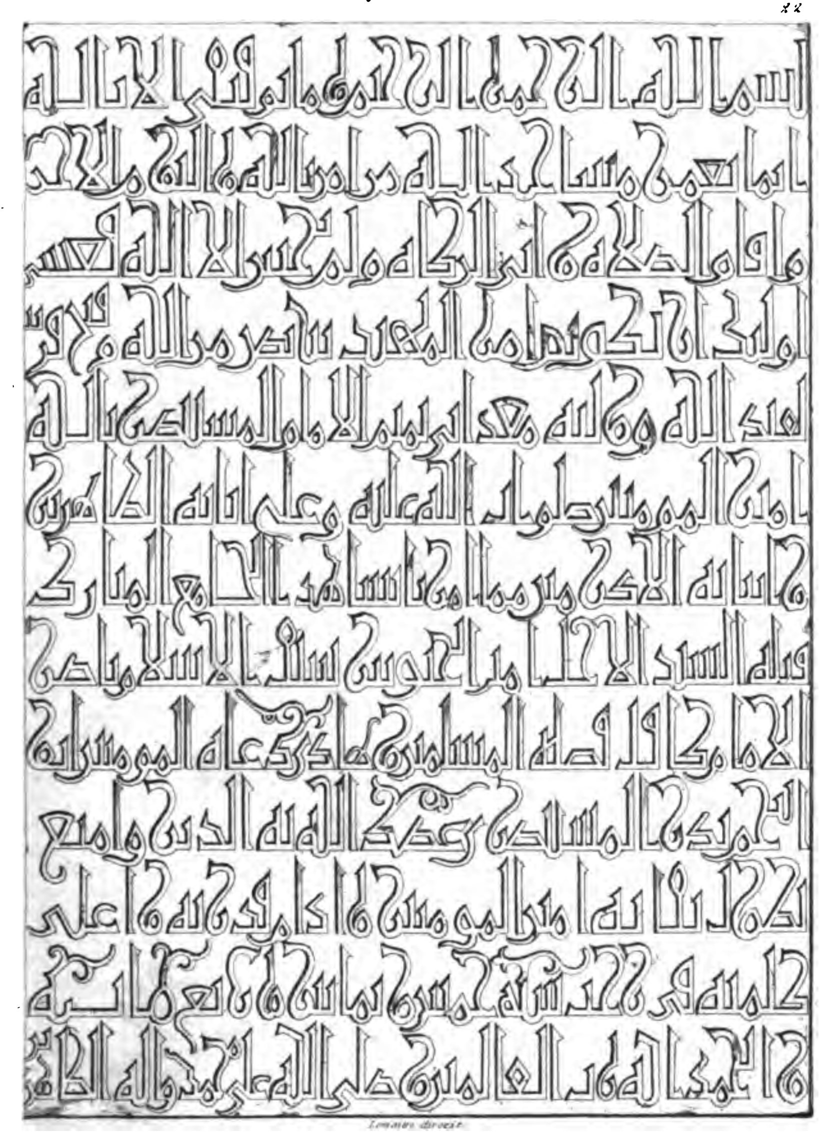
Djouhar fit élever un palais pour le khalyfe et un autre pour son vizir dans le quartier qui se nomme encore *él-Qasreyn* (les deux palais) : des maisons furent désignés pour les principaux chefs de l'armée; et les officiers, ainsi que le reste des troupes, reçurent l'ordre de se construire des demeures autour des édifices dont s'ornait déjà la nouvelle capitale.

L'an 361 de l'hégire (1) vit encore consolider en Égypte la puissance fatymite, par les marques de la faveur céleste, que sa domination semblait attirer sur la contrée. Depuis cinq années aux

(1) Cette année a commencé le dimanche 24 novembre de l'an 969 de notre ère.

(2) Les écrivains et autres personnages célèbres natifs du Kaire en ont pris le surnom d'*él-Kahery*.

(1) Cette année a commencé le mardi 24 octobre de l'an 971 de notre ère.



Lemaitre direxit

Inscription Karmatique du MEQYÂS

dévastations de la guerre s'était joint un fléau plus terrible encore, la famine et la plus désastreuse misère. Depuis l'an 356 de l'hégire (1) le Nil n'avait accordé à l'Égypte aucune inondation suffisante; mais l'année 361 présenta l'heureux phénomène d'un Nil complet (*ouafa*), ce qui n'était pas arrivé une seule fois depuis le renversement de la dynastie, si regrettée, des Toulonides et le rétablissement du gouvernement direct des Abbassides : le peuple en tira la conclusion que Dieu réprouvait ceux-ci et favorisait les Fatymites.

Trois ans après sa fondation, la ville du Kaïre était déjà presque entièrement bâtie. Vers la fin de l'an 361 de l'hégire (971 de l'ère chrétienne) le khalyfe *él-Moëz-le-dyn-illah* se décida à quitter ses États barbaresques, pour venir jouir de sa conquête et de sa nouvelle capitale; il partit donc de la ville de *Mansouryah*, que son père avait fait construire, laissant l'Afrique à gouverner, en son absence, à son vizir *Youssouf ben-Zeyry ben-Menad*.

Le khalyfe s'embarqua sur une flotte, qui le conduisit d'abord dans l'île de Sardaigne, puis dans celle de Sicile, qui toutes deux faisaient partie de ses domaines (2). Après un séjour de plusieurs mois dans ces deux îles, dont il régla l'administration et organisa le gouvernement, il se rendit à Tripoli de Barbarie (*Tarabou-lous-el-Gharb*). Il ne fit que peu de séjour dans cette dernière ville, se hâtant d'aborder à Alexandrie : enfin, l'année 362 de l'hégire (3) vit le khalyfe faire son entrée solennelle au Kaire et y fixer définitivement le siége de son empire.

Il paraît qu'*él-Moëz* apporta d'Afrique au Kaire des richesses immenses : s'il faut en croire l'historien *Ben-Chonah*, « ce prince avait fait fondre, avant « son départ, tous ses trésors d'or et d'ar« gent en lingots énormes, dont la gros« seur égalait celle d'une meule de mou« lin (1), et chacun de ces enormes lin« gots suffisait pour la charge d'un cha« meau (2). »

La présence du khalyfe donna une nouvelle activité aux travaux. Le sol de la nouvelle ville se couvrit partout de constructions; les portes en furent édifiées : mais depuis, à plusieurs époques, le Kaire ayant reçu divers accroissements, en s'étendant vers le nord, l'enceinte a été successivement repoussée au delà de l'emplacement où elle avait été d'abord tracée; et la plupart des portes, construites à cette première époque, se trouvent maintenant, non à l'extrémité, mais dans l'intérieur même de la ville.

Cette même année, *Djouhar*, devenu le principal vizir du khalyfe, jeta les fondements de la mosquée célèbre qui fut nommée par lui *Gaméh él-Azhar* (la mosquée des fleurs ou fleurie), probablement par allusion au surnom de *Zaharah* (fleurie), que portait *Fatymeh*, fille du prophète, de laquelle le khalyfe *él-Moëz-le-dyn-illah* prétendait descendre.

Cette mosquée, la plus ancienne du Kaire après celle de Touloun, est encore une des plus remarquables par son étendue, sa magnificence et la richesse des fondations pieuses léguées en sa faveur : elle porte encore maintenant le nom de *Grande Mosquée*, et est, pour ainsi dire, la cathédrale de la ville (3).

Djouhar avait fait de cet établissement un véritable monument de munificence royale; il l'avait doté d'une riche bibliothèque. et y avait fondé un collége, qui devint bientôt le siége de l'université la plus illustre et la plus florissante de tout l'Orient : des professeurs, entretenus sur les revenus assignés à la mosquée, y enseignaient toutes les sciences cultivées alors par les Arabes, c'est-à-dire, la grammaire, la littérature, la théologie, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, les mathématiques et l'histoire (4) : le nombre des éleves, qui

(1) Cette année a commencé le lundi 17 décembre de l'an 966 de notre ère.

(2) La Sicile avait été conquise par la dynastie fatymite, dès l'an 308 de l'hégire (920 de l'ère chrétienne). Les vice-rois qui régnèrent sous leur autorité suzeraine dans cette île, s'étaient plu à en enrichir les villes de magnifiques palais, de mosquées, maintenant devenues des églises, de fontaines publiques, et d'autres monuments qui subsistent encore. (Voyez les planches 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 33.)

(3) Cette année a commencé le samedi 12 octobre de l'an 972 de notre ère.

(1) Les meules dans l'Orient n'ont guère que dix-huit pouces à deux pieds de diamètre; les seuls moulins employes étaient des moulins à bras, mus par une simple manivelle.

(2) Les grands chameaux portent ordinairement un millier pesant et les plus petits six à sept quintaux.

(3) Voyez la planche 3.

(4) On ne verra peut-être pas sans intérêt le tableau suivant de la division qui a lieu aujourd'hui encore dans les classes d'instruction

y accouraient de toutes les contrées musulmanes (1), s'est souvent élevé, suivant le témoignage des auteurs arabes, à plus de douze mille : les étudiants les plus pauvres recevaient, dans la mosquée, le logement, la nourriture et l'habillement.

L'Orient voyait ainsi deux khalyfes, se partageant les prétentions de légitimité et les droits de proclamation de leur nom à la prière solennelle du *Khotbah*, s'anathématiser mutuellement et se déclarer réciproquement hérétiques. *Él-Moëz*, voulant répandre de plus en plus l'influence que lui donnait sa descendance d'*Aly*, ordonna aux *mouezzins* d'ajouter à leur formule d'appel à la prière ces paroles : « *Yèhy Aly, kheyr-« él-amâl* (vive Aly, qui n'a fait que de « bonnes actions). » Après la formule « *Mohammed Resoul-Allah* (Mahomet « est l'Apôtre de Dieu), » il inséra de même ces mots : « *Ou-Aly-ouely-Allah* « (et Aly est le lieutenant de Dieu), » y joignant ensuite son propre nom, comme héritier des droits d'Aly son ancêtre.

Cette nouvelle proclamation obtint une telle faveur, qu'elle fut adoptée, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Arabie, et jusqu'à Médine, la seule ville de la Mekke refusant de l'admettre.

Au reste, l'anecdote suivante, rapportée par l'auteur du *Raby-él-Abrar* (le printemps des Justes), semblerait prouver qu'*él-Moëz* n'était pas autant persuadé lui-même qu'il voulait le faire croire à ses prosélytes, de sa véritable descendance du gendre du Prophète.

de cette mosquée, suivant les différentes sciences qu'on y enseigne.
1° La lecture du Koran (*él-Qorân*).
2° L'interprétation et l'explication du Koran (*Tefsyr-él-Qorân*).
3° Les fondements de la Tradition (*Oussoul-él-Hadyth*).
4° Les dogmes de la Religion (*él-Aqayd*).
5° Les fondements de la Jurisprudence (*Oussoul-él-Feqyh*).
6° L'Arithmétique (*Elm-él-Hissâb*).
7° La Géométrie (*él-Hendesséh*).
8° L'Astronomie et l'Astrologie (*Elm-él-Negoum*).
9° La Grammaire et la Littérature (*Sarf ou-Nahou*).
10° La Rhétorique et l'art du Style (*Elm-él-Maany ou él-Beyân*).
11° La Logique (*él-Manteq*).

(1) Nous en avons vu, pendant l'expédition française, venus de Marok, d'Astrakhan et de l'Inde.

Un jour que le khalyfe fatymite passait la revue de ses troupes, un musulman, nommé *Thabathaba*, s'approchant de lui, osa lui demander de quelle branche des descendants d'*Aly* il prétendait sortir : *él-Moëz* tira son cimeterre hors du fourreau : « Voilà, dit-il, ma généa-« logie ; » puis, répandant l'or à pleines mains sur ses soldats, « voilà ma race et « ma famille. » En effet ce prince, en arrivant au Kaire, comptant au moins autant sur ses libéralités que sur ses armes pour affermir sa puissance en Égypte, s'était empressé de faire monnayer les immenses trésors qu'il avait apportés en lingots de ses anciens États (1).

Le khalyfe *él-Moëz-le-dyn-illah* n'habita pas longtemps le palais de sa nouvelle capitale. Après trois ans de séjour, il y mourut, l'an 365 de l'hégire (2), à l'âge de quarante-cinq ans, ayant régné vingt-quatre ans, tant en Mauritanie qu'en Égypte. Il fut inhumé au Kaire, auprès des corps de ses ancêtres, qu'il avait fait déterrer à son départ d'Afrique et qu'il avait emportés avec lui en Égypte.

La justice et la modération de ce prince sont vantées par tous les historiens orientaux, qui rapportent de lui plusieurs traits de vertus dignes d'éloges.

Un poëte célèbre, Arabe d'origine, mais Espagnol de naissance, nommé *Ebn-Hany*, l'avait accompagné dans la plupart de ses expéditions, et a consacré à sa louange plusieurs de ses ouvrages. Mais le khalyfe, n'ayant pas récompensé le poëte au gré de ses prétentions, celui-ci rétracta le panégyrique, et le remplaça par une violente satire.

Le successeur d'*él-Moëz* fut son fils *Nazar ben-Maad Abou-l-Mansour*, qui prit, en montant sur le trône, le surnom

(1) Je joindrai ici l'empreinte d'une pièce de monnaie qu'il fit frapper moins d'un an après son entrée au Kaire, c'est-à-dire l'an 363 de l'hégire (973 de notre ère).



(2) Cette année a commencé le vendredi 10 septembre de l'an 975 de notre ère.

d'*él-Azyz-b-illah* (puissant par Dieu), ou, suivant quelques historiens, d'*él-Azyz le-dyn-illah* (puissant par la religion de Dieu). Le nom du nouveau khalyfe fut proclamé, non-seulement dans les provinces de ses domaines, mais encore jusque dans le temple même de la Mekke, qui reconnaissait comme khalyfes suzerains ses rivaux, les Abbassides.

Le jeune prince n'avait encore que vingt et un ans, et laissa la conduite des affaires à Djouhar, qui avait été le premier ministre de son père.

Une particularité de son avénement, qui a été remarquée par les historiens orientaux, c'est qu'il fut porté au trône par son oncle, son grand-oncle et l'oncle de son grand-père, circonstances qui ne s'étaient trouvées réunies pour aucun autre khalyfe, excepté pour *Hâroun-él-Rachyd.*

Le règne de ce prince, qui dura vingt-un ans et six mois, fut tranquille et n'est marqué par aucun événement majeur. Il avait épousé une femme chrétienne, de la secte des Melchites, dont il eut une fille, et qui prit sur lui beaucoup d'ascendant; à sa considération, il accorda sa faveur à plusieurs de ses coreligionnaires, entre autres à *Mansour ben-Mokacher*, qu'il choisit pour son médecin; elle obtint aussi du khalyfe, pour deux de ses frères, les patriarcats de Jérusalem et d'Alexandrie.

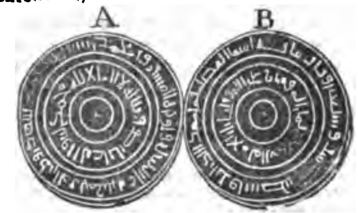
Du reste, les historiens orientaux représentent ce prince comme étant d'un excellent naturel, aimant son peuple, rempli de bonté, de modération et de clémence. On en cite le trait suivant:

Un poëte satirique avait composé des vers fort injurieux contre le vizir et le secrétaire des commandements du prince. Les offensés en portèrent plainte au khalyfe, et lui demandèrent le châtiment de l'auteur. *Él-Azyz* voulut lire la pièce de vers; et, y remarquant qu'il n'y était pas épargné lui-même, il répondit aux deux plaignants: « Comme j'ai part « avec vous à l'injure, je désire que « vous preniez part avec moi au pardon « que j'accorde à l'offenseur. »

Él-Azyz mourut à *Belbeys*, en prenant le bain, l'an 386 (1) de l'hégire (2).

(1) Cette année a commencé le samedi 25 janvier de l'an 996 de notre ère.

(2) Monnaie du khalyfe *Él-Azyz-b-illah*, frappée au Kaire l'an 376 de l'hégire (986 de l'ère chrétienne).



Il eut pour successeur son fils *él-Mansour Abou-Aly*, qui prit à son avénement le titre de *él-Hakem-be-amr-illah* (gouvernant suivant l'ordre de Dieu). Démentant ce surnom, le règne de ce prince, qui dura environ vingt-cinq ans, ne fut presque entièrement qu'une suite de désordres et de troubles.

Il n'avait qu'onze ans à la mort de son père, dont les ordres exprès l'avaient laissé sous la tutelle du vizir *Arghouân*, son gouverneur. Mais le nouveau khalyfe tarda peu à s'affranchir d'une tutelle qui retenait ses caprices dans de justes bornes; depuis cette époque, le seul acte utile et raisonnable d'*él-Hakem* fut d'avoir fait revêtir de dalles de marbre une portion du canal du Kaire, qui prit, à cette occasion, les noms de *Khalyg-él-Hakemy* (canal de Hakem) et de *Khalyg él-morakkham* (canal de marbre).

Les premières années de son règne furent agitées par la révolte d'un parti dont le chef prétendait descendre du khalyfe ommyade *Hechâm*, fils du khalyfe *Abd-él-Melek*, et petit-fils du khalyfe *Merouân*. Plusieurs combats furent livrés avec des succès différents de part et d'autre; enfin le chef des rebelles fut défait et fait prisonnier. *Él-Hakem* se le fit amener; et, affectant de le traiter comme un fou, il le fit attacher et promener dans toute la ville, sur un chameau, ayant derrière lui un singe ne cessant de frapper la tête du patient, qui mourut dans ce nouveau genre de supplice.

Mais bientôt le khalyfe devint fou lui-même, et, malheureusement pour son peuple, sa folie fut longue et ne finit qu'avec sa vie.

A cette époque, un nouveau sectaire venait de s'élever en Égypte; il se nommait *Darar*, et de son nom ses prosélytes avaient pris celui de *Dararyah*

(Darariens). Ce premier chef de secte avait eu ensuite pour successeur un de ses disciples nommé *Hamzeh ben-Ahmed*, qui prit le titre de *Hady* (Directeur spirituel). Ces sectaires proscrivaient différents dogmes et différentes pratiques du culte, entre autres la solennité du vendredi, les fêtes du grand et du petit Beyram et même le pèlerinage de la Mekke et le remplaçaient par celui du temple de *Thalab*, dans l'Yemen. Ils permettaient le mariage entre les frères et les sœurs, les pères et leurs filles, les mères et leurs fils, et admettaient des principes entièrement opposés à ceux du Koran.

Le jeune khalyfe, séduit par les nouveaux religionnaires, s'empressa d'adopter toutes leurs croyances; il oublia bientôt le zèle pour la religion de ses pères, dont il avait donné des preuves par l'érection d'une mosquée (1); tous les matins, avant le jour, on le vit aller, seul et sans suite, sur le mont Moqattam, où il prétendait avoir, comme autrefois Moïse, des entretiens avec Dieu même. On le vit bientôt, lui, qui se prétendait le chef légitime et le pontife de l'islamisme, proclamer une malédiction contre les premiers khalyfes, compagnons du Prophète, manifester l'intention d'abolir la religion musulmane et de s'ériger en nouveau législateur. Dès ce moment, sa conduite ne fut plus marquée que par des actes de délire et d'inconséquence; il persécuta d'abord les juifs et les chrétiens, les obligeant de porter sur leurs habits une marque qui les distinguait des musulmans; puis il les contraignit à abjurer leur religion; puis il leur permit de retourner à leur ancien culte et d'en faire profession ouverte; il fit démolir l'église de la Résurrection sur le Calvaire à Jérusalem; puis il la fit rebâtir à ses frais; par un édit, il exigeait qu'on maudît avec lui la mémoire des premiers khalyfes; bientôt une autre ordonnance interdisait ses malédictions, sous les peines les plus sévères : il enjoignit aux femmes, sous peine de mort, de ne jamais sortir de leurs maisons pour quelque cause que ce fût, défendant aux ouvriers de fabriquer aucune chaussure à leur usage, et ordonnant aux vendeurs des marchés d'aller leur présenter les comestibles, qui leur étaient nécessaires, dans une grande cuiller à long manche, et d'y recevoir le prix de leurs denrées, tandis qu'elles se tenaient cachées à tous les yeux derrière les portes entr'ouvertes.

(1) Cette mosquée, presque entièrement ruinée aujourd'hui, était située dans le quartier de *Bâb-en-Nasr*; voyez la planche 7.

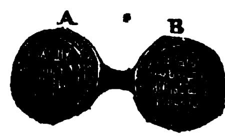
Enfin, sa folie n'ayant plus de terme, *él-Hakem* se déclara lui-même Dieu, et fit ouvrir un registre, pour inscrire les noms de ceux qui reconnaîtraient sa divinité; la crainte y fit signer seize mille habitants du Kaire; et le *nouveau Dieu*, voulant célébrer dignement son inauguration divine, fit mettre le feu à la ville; une grande partie fut consumée, le reste livré au plus désastreux pillage par ses soldats.

L'Égypte et une partie de la Syrie gémissaient ainsi, avec la patience la plus inconcevable, sous le joug de ce dévastateur insensé. La terreur était telle qu'aucune main n'osa s'armer pour l'intérêt général et frapper l'ennemi public; l'intérêt particulier parla plus haut, et, faute d'une révolution populaire, une révolution de palais délivra enfin l'Égypte du fléau auquel elle était en proie. Soupçonnés par *él-Hakem* d'intelligences secrètes, la sœur du khalyfe et le chef de ses troupes apprirent que le prince avait ordonné leur mort : ils le prévinrent, et profitèrent, pour exécuter leur complot, des visites que leur proscripteur n'avait pas cessé de rendre, sans aucune escorte, sur le Moqattam. *Él-Hakem* y fut assassiné l'an 411 (1) de l'hégire (1021 de l'ère chrétienne).

Après la mort du khalyfe (2), sa sœur se rendit maîtresse des affaires, et elle fit proclamer pour successeur de son frère, son neveu *Aly-Abou-l-Hassan*, fils de *él-Hakem*, sous le nom de *Dâher-le-azaz-dyn-Illah* (illustre par la gloire de la religion de Dieu). Ce prince occupa le trône

(1) Cette année a commencé le mercredi 27 avril de l'an 1020 de notre ère.

(2) Monnaie, en or, du khalyfe *él-Hakem-be-âmr-Illah*.



d'Égypte pendant seize ans, sans que l'histoire ait trouvé aucun acte de son gouvernement digne d'être mentionné. Le seul fait remarquable de son règne est la vengeance qu'il tira des assassins de son père : en vain ils avaient espéré assurer leur impunité en le plaçant sur le trône; le nouveau khalyfe les poursuivit, et leur fit expier dans leur sang le meurtre auquel il devait son avénement au pouvoir souverain.

Pendant son règne, le trône des Abbassides changea de maître. *Él-Qader-b-illah*, qui avait succédé, l'an 381 de l'hégire (1), au khalyfe *él-Tây-b-illah*, mourut l'an 422 de l'ère musulmane (2) laissant le khalyfat de Baghdad à un prince nommé *él-Qayem-be-amr-Illah*, comme le quadrisaïeul du khalyfe fatymite.

Le khalyfe *Dâher-le-azaz-dyn-Illah* mourut lui-même, l'an 427 (3) de l'hégire (4); et, le premier du mois de Chaabân, on proclama, comme son successeur, son fils *Maad Abou-Temym*, qui prit le surnom, plus modeste, que ceux de ses prédécesseurs, d'*él-Mostanser-b-illah* (celui qui réclame le secours de Dieu).

Le jeune khalyfe n'était encore âgé que de sept années; sa mère était une esclave noire, qui avait été vendue au khalyfe *él-Dâher*, par un marchand juif nommé *Abou-Sayd-Sahal*. Dès qu'elle vit son fils sur le trône, elle fit venir à la cour son ancien maître, et le choisit pour son conseiller intime.

Le règne d'*él-Mostanser-b-illah* fut le plus long des khalyfes fatymites, et le plus fécond en événements historiques.

(1) Cette année a commencé le vendredi 20 mars de l'an 991 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 29 décembre de l'an 1030 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 5 novembre de l'an 1035 de l'ère chrétienne.

(4) Monnaie, en or, du khalyfe *Dâher-le-azaz-dyn-Illah*, frappée au Kaire, l'an 425 de l'hégire (1033 de notre ère).



L'an 429 de l'hégire (1), une trêve avait été conclue avec l'empereur grec, qui, depuis quelques années, faisait de fréquentes incursions sur les frontières musulmanes. Alep avait été soumis; et cette conquête avait entraîné celle de tout le reste de la Syrie; plusieurs révoltes y avaient été successivement comprimées, et l'extérieur était pacifié, lorsque, l'an 434 de l'hégire (2), l'intérieur de l'Égypte vit tout à coup s'élever une nouvelle cause de trouble, l'apparition d'un homme qui prétendait s'y faire passer pour le khalyfe *él-Hakem*, aïeul du jeune *él-Mostanser*, et qui revendiquait son trône. Le prétendu khalyfe avait, en effet, des traits de ressemblance avec le prince assassiné; beaucoup d'habitants de Fostatt, séduits par les apparences, suivirent celui qu'ils croyaient leur ancien maître et marchèrent vers le palais d'*él-Mostanser* en criant : « *Voici él-Hakem!* » Mais l'erreur fut bientôt découverte; on reconnut que l'imposteur était un homme du peuple, nommé *Sikkin;* abandonné de ses partisans improvisés, il fut pris et mis à mort avec quelques complices (3).

Cependant les intrigues de la mère du khalyfe et de son conseiller faisaient et défaisaient les vizirs. L'administration suprême avait passé des mains de *Ahmed ben-Aly* en celles de *Hassan ébn-él-Ambary*, puis en celles de *Sadakah-él-Fellahy*, qui avait fait mettre a mort son prédécesseur en l'an 440 de l'hégire (4), et qui, condamné ensuite lui-même à perdre la vie, avait été remplacé par *Housséyn-él-Djardjarây:* celui-ci, à son tour, avait été arrêté et relégué en Syrie, au mois de Chaouâl de l'an 441 de l'hégire (5). Il avait eu pour successeurs, dans ses hautes fonctions, *Abou-l-Fadl-ben-Massoud* et le qady *Yazoury*. Ce dernier parvint à un tel degré de faveur, que

(1) Cette année a commencé le samedi 14 octobre de l'an 1037 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le samedi 21 août de l'an 1042 de notre ère.

(3) Les Druses, qui ont conservé dans leurs croyances les dogmes de la religion qu'*Él-Hakem-be-Âmr-Illah* avait voulu établir, et qui reconnaissent sa divinité, prétendent encore de notre temps que ce khalyfe n'est point mort, mais qu'il doit reparaître un jour sur la terre.

(4) Cette année a commencé le jeudi 16 juin de l'an 1048 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le lundi 5 juin de l'an 1049 de notre ère.

él-Mostanser lui permit de prendre les mêmes surnoms honorifiques qui étaient attribués aux khalyfes, et de faire graver son nom sur les monnaies, conjointement avec celui du souverain.

Pendant ces intrigues de palais, l'extérieur devenait menaçant : *Moëz-ed-doulah*, à qui le khalyfe avait fait, en l'an 436 de l'hégire (1), concession de la ville d'Alep, s'y était déclaré indépendant. Envoyé pour le combattre, *Nasser-ed-doulah* avait éprouvé des échecs. L'émir *Tarak* et l'émir *Rafik*, qui l'avaient remplacé à la tête des troupes égyptiennes, n'avaient pas eu plus de succès.

Heureusement, *Moëz-ed-doulah*, au lieu de profiter de ses victoires pour attaquer l'Égypte, préféra faire sa paix avec le khalyfe; il envoya, pour en traiter au Kaire, son fils et son épouse *Seydah*; la beauté et l'esprit de la princesse subjuguèrent le jeune *él-Mostanser* : elle dicta elle-même les conventions qui assuraient à *Moëz-ed-doulah* la possession d'Alep et de ses dépendances.

Cet orage conjuré du côté de l'orient, un autre commença à gronder à l'occident. Une nouvelle révolte y était fomentée par un prince homonyme de celui dont la rébellion avait éclaté en Syrie. *Moëz ébn-Badis*, prince feudataire de l'Afrique, ayant eu des démêlés d'étiquette dans sa correspondance avec le vizir *Yazoury*, s'en vengea, en supprimant de la prière solennelle le nom du khalyfe *él-Mostanser*, et en y substituant celui du khalyfe abbasside *él-Qayem-be-amr-Illah*. C'était se déclarer en rébellion ouverte.

Le khalyfe fatymite n'avait pas en ce moment de troupes disponibles pour arrêter les progrès de cette révolte; l'intérieur de l'Égypte etait, d'ailleurs, ravagé par les débats sanglants de deux puissantes tribus arabes, les *Beny-Zabeh* et les *Beny-Ryah*. Le vizir imagina d'opposer les ennemis de l'intérieur à ceux de l'extérieur, et de se débarrasser des uns par les autres. Il vint à bout de réconcilier les deux tribus rivales; et, les excitant, soit par quelques distributions d'argent, soit par l'espoir d'un riche pillage et la promesse de la concession de quelques portions des provinces dont elles se rendraient maîtresses, il les lança sur *Moëz ébn-Badis*.

Les Arabes s'emparèrent en effet du pays de Barqah, de Tripoli d'Afrique et infestèrent les autres provinces barbaresques par leur brigandage. *Moëz* alors, rassemblant trente mille cavaliers aguerris et bien armés, marcha aux Arabes, qui, ne comptant pas plus de trois mille combattants, se disposèrent à prendre la fuite. *Mounez*, leur chef, voulait en vain les retenir : « Où voulez-vous que nous « frappions des ennemis couverts de « casques et de cuirasses? » s'écriaient-ils : « Aux yeux! » leur dit *Mounez*; et depuis ce temps il fut surnommé *Abou-Ouyoun* (le père aux yeux). *Moëz* fut battu; et, pendant près de six années, la guerre continua entre lui et les tribus arabes, avec une alternative de victoires et de défaites.

Tandis que le khalyfe faisait ainsi faire ses affaires par d'autres dans l'occident, il s'occupait au Kaire d'embellissements et de constructions. La mosquée d'*Amrou* (1), qu'il avait déjà réparée, l'an 438 de l'hégire (2), vit, l'an 441 (1049 de l'ère chrétienne), ses parois intérieures se revêtir d'une couche d'or; les années suivantes l'enrichirent d'une tribune (*manbar*) en bois précieux (3), soutenue par des colonnes de sandal : puis un nouveau minaret y fut élevé.

Le khalyfe avait consacré à ces dépenses pieuses une partie des trésors du riche héritage qu'il venait de faire. L'an 442 de l'hégire (4) avait été marqué par la mort des deux princesses, les plus riches de tout l'empire, *Rachidah* et *Abdah*, toutes deux filles du khalyfe *él-Moëz-le-dyn-Illah*. La première laissait une succession évaluée à 2,700,000 dynars (40,500,000 francs de notre monnaie); la fortune de la seconde était presque égale à celle de sa sœur. Tous les khalyfes, successeurs de *Moëz-le-dyn-Illah*, avaient attendu avec impatience cette double mort, et avaient convoité avidement cet immense héritage; mais les princesses prolongèrent

(1) Cette année a commencé le dimanche 29 juillet de l'an 1044 de notre ère.

(1) Voyez planche 1re.

(2) Cette année a commencé le mardi 8 juillet de l'an 1046 de notre ère.

(3) Voyez la forme de ces sortes de tribunes, du haut desquelles le *Khateb* fait les prières publiques, planches 10, 12 et 13.

(4) Cette année a commencé le samedi 26 mai de l'an 1050 de notre ère.

leur vie sous cinq khalyfats, et l'héritage vint échoir à *él-Mostanser,* fils de leur arrière-neveu.

L'an 444 de l'hégire (1) apporta au Kaire deux nouvelles de nature bien différente. A Baghdad, le khalyfe abbasside, réduit aux protocoles diplomatiques, venait de publier, dans les diverses provinces, un manifeste signé des qadys et des chérifs, prouvant que les prétentions des khalyfes fatymites à la descendance d'*Aly* étaient dénuées de tout fondement. D'un autre côté, le prince de l'Yémen, *Aly-Ben-Mohammed-él-Salihy,* avait fait faire la prière solennelle au nom d'*él-Mostanser* et lui envoyait des présents.

Il était heureux pour le khalyfe que ces événements extérieurs se contre-balançassent l'un l'autre; car, à l'intérieur, il se trouvait dans de grands embarras : l'Egypte était désolée par la famine.

La crue du Nil de l'an 444 de l'hégire (1052 de l'ère chrétienne) ne s'était élevée qu'à une hauteur médiocre, et la disette commença à se faire sentir; jusqu'alors le khalyfe avait fait le monopole des grains : chaque année il achetait pour 100,000 dynars (1,500,000 francs) de froment, qui se tenait en réserve et se revendait avec bénéfice, lorsque les prix en étaient élevés. A l'occasion d'une baisse excessive dans les céréales, causée par une émeute, le vizir *Yazoury* avait fait changer d'objet à ces spéculations, et les avait fait porter sur les bois, les fers, les savons, le plomb, etc. Ainsi, lorsque, l'an 446 de l'hégire (2), l'état défavorable du Nil aggrava la disette, les greniers du khalyfe étaient vides; et on n'y trouva que les provisions nécessaires à la consommation du prince et du service de son palais. Alors le pain devint excessivement rare, et le blé monta à 8 dynars (120 francs) le sac de la petite mesure.

La famine augmenta alors : elle fut bientôt suivie de la peste; et ces deux fléaux se répandirent dans toute la Syrie et jusqu'à Baghdad. A ces maux ceux de la guerre vinrent encore se joindre.

Le khalyfe avait envoyé un ambassadeur à Constantinople, pour obtenir des grains de l'empereur grec : ce prince en accorda 400,000 ardebs, qu'il se disposait à faire transporter en Égypte, lorsque la mort le surprit. L'impératrice qui lui succéda, mit au départ du blé la condition d'un traité offensif et défensif entre elle et le khalyfe; celui-ci refusa, et le convoi fut retenu. *Él-Mostanser,* irrité, proclama la guerre contre les infidèles, et envoya *Nasser-éd-doulah* faire une incursion sur les territoires de *Ladykiah* (Laodicée) et d'Antioche. Celui-ci fut battu et fait prisonnier, et le khalyfe s'en vengea en saisissant toutes les richesses des chrétiens, déposées dans l'église de la Résurrection à Jérusalem; ainsi l'empire grec était en rupture ouverte avec l'Égypte.

Celle-ci avait vu ses terreurs augmentées encore, l'an 445 de l'hégire (1), par l'apparition d'une comète à queue très-longue, qui épouvanta le pays depuis le douzième jour du mois de Gemady él-Thâny jusqu'au quinzième jour de Regeb. Mais, grâces aux mesures prudentes du vizir, et à une crue favorable, la disette se calma et fit peu à peu place à l'abondance.

Cependant, la puissance d'*él-Mostanser* s'étendait de plus en plus au dehors; et l'émir *Aslân-él-Bessassyry,* général des troupes au service du khalyfe abbasside *él-Qayem-be-amr-Illah,* ayant chassé son souverain de Baghdad, y avait arboré les drapeaux blancs des Fatymites (2). Cet exemple fut suivi à Ouaset, à Koufah, et dans les principales villes orientales, le khalyfe abbasside ayant été forcé par l'émir rebelle de signer un acte par lequel il se reconnaissait, lui et tous les Abbassides, pour usurpateurs, et proclamait les droits des Fatymites à la légitimité.

L'autorité spirituelle des khalyfes d'Égypte fut reconnue jusque dans le Khorassan et le nord de la Perse; mais le sultan *Togrul-beyk,* qui y régnait alors, jugea dangereuse pour sa personne la propagation de la secte d'*Aly;* comprimant dans ses États la manifestation des doctrines fatymites, il poussa ses troupes vers Baghdad, battit les rebelles, et y rétablit le khalyfe abbasside, le 26 du

(1) Cette année a commencé le dimanche 3 mai de l'an 1054 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 12 avril de l'an 1054 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le vendredi 23 avril de l'an 1053 de notre ère.

(2) Les drapeaux des Abbassides étaient noirs.

mois de Doul-Qadéh de l'an 451 de l'hégire (1).

El-Mostanser dut s'accuser lui-même de ce revirement de fortune; il avait envoyé d'abord à l'émir *Aslân* des secours en hommes et en argent, entre autres 500,000 dynars (7,500,000 francs), des provisions, des armes, des habits et des chevaux; mais, depuis la prise de Baghdad, il commença à redouter le génie entreprenant de l'émir et n'osa pas le mettre en état de poursuivre plus loin ses conquêtes. Sans cette défiance, disent les écrivains arabes, il est probable que l'Iraq et Baghdad seraient demeurés au pouvoir des Fatymites, et que leur domination se serait affermie sur la ruine totale de celle des Abbassides.

Pendant que l'Iraq était le théâtre de ces événements, d'autres combats étaient livrés en Syrie, et leur résultat eut une influence fatale sur le reste du règne d'*él-Mostanser-b-illah*.

La ville d'Alep était, à cette époque, le domaine de *Moëz-éd-doulah*. Ce prince, fatigué des prétentions exorbitantes de la tribu arabe des *Beny-Kelâb*, qui voyait ses trésors d'un œil de convoitise, offrit à *él-Mostanser* de lui livrer Alep, demandant, en échange, quelques places éloignées où il n'eût rien à craindre des Arabes.

Le khalyfe avait accepté la proposition et concédé les villes de Beyrout, d'Akkah (2) et de Djobayl : en conséquence, la ville et la forteresse d'Alep lui avaient été remises au mois de Dou-l-Qadéh de l'an 448 de l'hégire (3), entre les mains de *Mekin-éd-doulah*, général du khalyfe.

Moëz éd-doulah partit pour l'Égypte et y fut traité par *él-Mostanser* avec une munificence et des honneurs extraordinaires.

Nommé gouverneur d'Alep, *Mekin* y déployait, dans son administration, autant de douceur que de justice; le peuple était heureux et les denrées s'y vendaient à un prix modéré; mais bientôt les Beny-Kelâb prirent les armes : ils mirent à leur tête l'émir *Mahmoud*, neveu de l'ancien souverain, et qui s'était montré mécontent de la cession faite par son oncle au khalyfe des domaines de sa famille. Des complots furent ourdis dans la garnison d'Alep, et la ville fut livrée à *Mahmoud*, le 2 du mois de Gemady él-Thany de l'an 452 de l'hégire (1).

Mekin, réfugié dans la forteresse, écrivit en Égypte pour demander des secours. *Nasser-éd-doulah*, qui avait précédemment échoué dans sa première expédition en Syrie, se fit donner la conduite de celle-ci et marcha sur Alep, à la tête d'une armée nombreuse. Il entra d'abord dans Alep, que les Arabes avaient abandonnée à son approche; mais le lendemain, mercredi, dernier jour du mois de Regeb, il fut encore battu et fait de nouveau prisonnier. L'émir *Mahmoud* rentra dans Alep. Ainsi, dans l'espace de trois jours, cette ville avait trois fois changé de maîtres.

Mahmoud rendit la liberté à *Nasser éd-doulah* et le laissa partir pour l'Égypte, après l'avoir comblé de présents. Cette campagne, malgré les échecs éprouvés par *Nasser-éd-doulah*, l'avait mis en évidence et à portée de se créer de nombreux partisans. A son arrivée au Kaire, le khalyfe crut devoir le dédommager de son mauvais succès en le nommant au gouvernement de Damas; il y fut remplacé, l'an 455 de l'hégire (2), par *Bedr-él-Gemaly*, Arménien de naissance, qui, après avoir été esclave de *Gemal-él-doulah*, d'où il avait pris son surnom, avait exercé successivement plusieurs emplois et s'était toujours distingué par sa fermeté et son courage. Ainsi, la destinée remettait successivement le gouvernement de Damas entre les mains des deux hommes qui devaient avoir le plus d'influence sur le règne d'*él-Mostanser*.

La Syrie ne tarda pas à être entièrement pacifiée, le faible khalyfe ayant permis à l'émir *Mahmoud* de garder Alep, et l'ayant même décoré, dans un diplôme impérial, des titres de *chef des émirs arabes*, de *bras de l'empire*, et d'*épée du khalyfat*.

L'Égypte était moins tranquille; le vizir *Yazoury* s'y montrait l'ardent per-

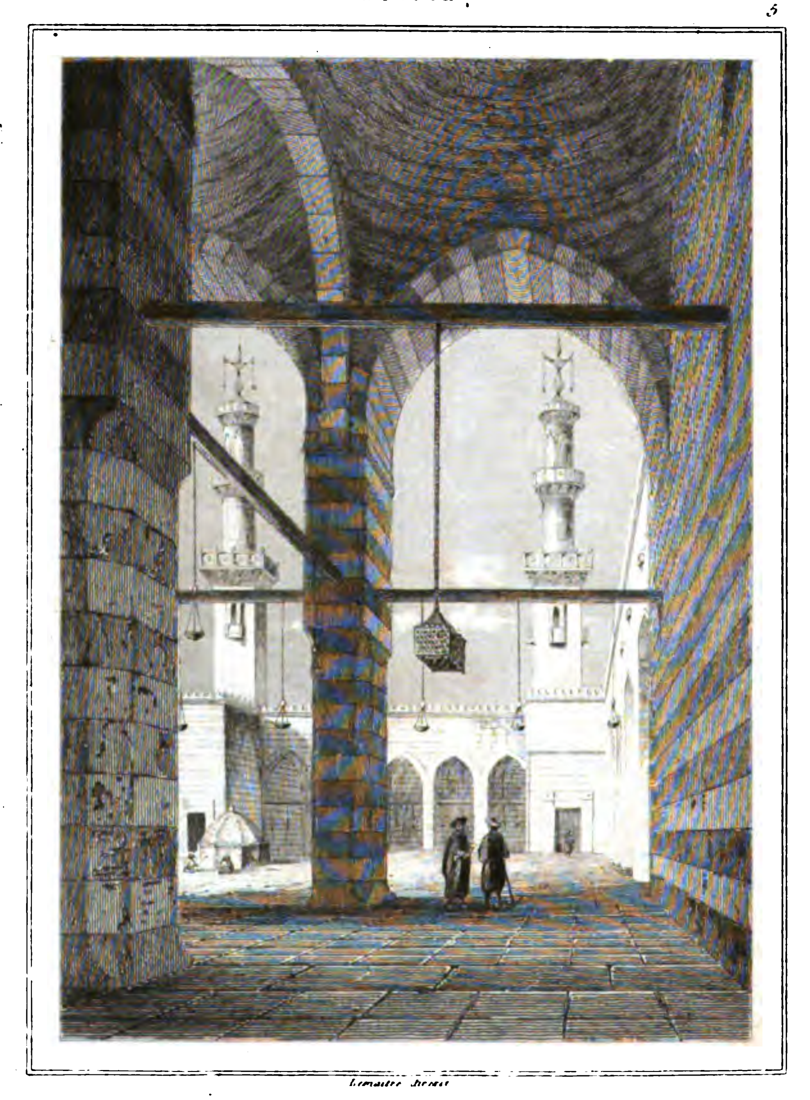
(1) Cette année a commencé le mercredi 17 février de l'an 1059 de notre ère.

(2) Saint-Jean d'Acre.

(3) Cette année a commencé le jeudi 21 mars de l'an 1056 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le dimanche 6 février de l'an 1060 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 4 janvier de l'an 1063 de l'ère vulgaire.



Lemaitre direxit

Cour intérieure de la Mosquée du Sultan BARQOUQ

sécuteur des chrétiens; les avanies, les emprisonnemeuts, les spoliations, les vexations de toute espèce signalaient sa haine contre eux, et provoquaient des soulèvements partiels dans les provinces. Le patriarche *Christodule*, arrêté par son ordre, avec d'autres évêques, et traîné au Kaire, y avait trouvé de puissants protecteurs (1), il avait obtenu sa liberté du khalyfe. Exaspéré de cet acte de justice souveraine, le vizir ordonna la fermeture générale de toutes les églises de l'Égypte, tant celles des *Jacobites* que celles des *Melchites*. Cet ordre tyrannique allait amener une révolte générale parmi les populations chrétiennes, lorsque le khalyfe mit un terme à tant d'excès, en disgraciant le vizir *Yazoury*, qui fut destitué, relégué à Tennis, et enfin mis à mort l'an 453 de l'hégire (2).

Les chrétiens regardèrent cette fin malheureuse comme une marque de la colère céleste, dont ils présentaient pour avant-coureurs différents phénomènes apparus dans le ciel, entre autres une aurore boréale et une éclipse totale de soleil, qui dura quatre heures, et pendant laquelle l'obscurité fut si grande, qu'on put distinguer les étoiles, et que les oiseaux se réfugièrent dans leurs nids.

Yazoury fut remplacé par *Abou-l-Faradj-él-Babely*; puis, au bout de soixante-douze jours, par *Abd-allah ébn-Yahia*, puis successivement par un grand nombre de vizirs, qui restaient peu de jours en place.

Dans l'espace de douze ans les historiens arabes donnent la liste de trente-cinq mutations dans le vizirat. L'Égypte ne cessa donc pas d'être mal gouvernée; et chaque mutation l'entraînait vers sa ruine. Aucun de ceux qui remplirent le poste de vizir n'était en état de tenir les rênes du gouvernement. D'ailleurs, à peine étaient-ils en place, qu'ils se voyaient en butte à des dénonciations continuelles, qui causaient bientôt leur destitution; quelques-uns même n'occupèrent le vizirat qu'un seul jour.

Au milieu de cette instabilité gouvernementale, le khalyfe admettait auprès de sa personne des hommes de toutes les classes, et ne trouvait pas mauvais qu'on lui écrivît; aussi recevait-il plus de huit cents lettres par jour. Des gens de la plus basse extraction avaient pris sur ce faible prince un tel ascendant, que leurs conseils étaient mieux suivis que ceux des premiers personnages de l'État: pendant ce temps, les troubles se multipliaient dans l'empire. Le khalyfe, embarrassé de la quantité d'avis contraires qui lui parvenaient de tous côtés, ne savait quelle mesure prendre; les vizirs ne faisaient que passer, et, étant entièrement occupés à se défendre contre les attaques de ceux qui cherchaient à les perdre dans l'esprit du prince, n'avaient ni le temps ni les moyens de réprimer les désordres: les différentes provinces étaient dépeuplées; les revenus de l'État diminuaient tous les jours, et les dépenses croissaient d'une manière effrayante.

Telle était la situation de l'Égypte quand de nouveaux malheurs vinrent fondre sur ce royaume et le mirent à deux doigts de sa perte.

Chaque année, *él-Mostanser*, feignant d'entreprendre le pèlerinage de la Mekke, sortait du Kaire, escorté d'une troupe d'hommes et de femmes portés par des chameaux; sa marche s'exécutait au son des instruments de musique. Arrivé au bord de l'étang nommé alors *Birket Omayra*, maintenant *Birket-él-Hadj* (le lac du pèlerinage), il s'arrêtait au lieu où la caravane sacrée avait coutume de camper à son départ et à son retour: là, au grand scandale des musulmans, il faisait abondamment distribuer à son cortége du vin dont les outres étaient remplies, au lieu d'eau. Son voyage se bornait à cette première halte, puis il retournait à son palais.

L'an 454 de l'hégire (1), pendant une de

(1) Déjà à Alexandrie le gouverneur *Hisn-éd-doulah* avait protégé les chrétiens contre les actes vexatoires du vizir; voici ce qu'en rapportent les historiens arabes: le gouverneur ayant reçu l'ordre d'enlever toutes les richesses des églises, il manda en secret dans la nuit les principaux chrétiens, et leur communiqua la mission d'*Yazoury*. « Voici, dit-il, « les ordres que je serai forcé de mettre demain « à exécution; partez, arrangez-vous en conséquence: surtout gardez-moi le secret sur ma « communication. » Les chrétiens se retirèrent, et le lendemain quand le gouverneur, entouré de ses gardes, se présenta à l'église principale avec le qady et les notaires, le procès-verbal constata qu'on n'avait trouvé dans l'église du Sauveur qu'une vieille natte et une souricière.

(2) Cette année a commencé le vendredi 26 janvier de l'an 1061 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 15 janvier de l'an 1062 de l'ère chrétienne.

ces orgies, un Turk ivre tira son cimeterre contre un des soldats noirs de la garde du khalyfe : les autres nègres se jetèrent sur le Turk et le tuèrent; outrés de la mort de leur camarade, les Turks coururent en foule tumultueuse auprès de *él-Mostanser* : « Si ce meurtre a été ordonné par vous, lui dirent-ils, nous devons nous soumettre ; mais, s'il a été commis sans votre aveu, nous ne le laisserons pas impuni. »

Le khalyfe protesta qu'il n'y avait aucune part, et les Turks coururent attaquer les noirs; ceux-ci étaient nombreux; car la mère du khalyfe, négresse elle-même, aimait à s'entourer de ses compatriotes et en faisait acheter de tous les côtés : son palais en était rempli, et leur nombre au Kaire était de plusieurs mille, composant une milice dont la faveur excitait la jalousie des autres corps.

Les deux partis se livrèrent plusieurs combats sanglants. Enfin on parvint à conclure entre eux quelque accommodement : on convint que le meurtrier serait remis à la discrétion des Turks.

La haine réciproque fut néanmoins loin de s'éteindre. Des projets d'attaque fermentaient de part et d'autre : les noirs prévenus par le vizir se tenaient sur leurs gardes, renfermés dans leurs casernes; de leur côté les Turks attirèrent dans leur parti plusieurs tribus arabes, qu'ils lièrent à leur cause par des traités d'alliance offensive et défensive : puis ils mirent à leur tête cet émir *Nasser-éd-doulah* dont nous avons vu ci-dessus les expéditions peu heureuses en Syrie, et qui, destitué de son gouvernement de Damas, mécontent du khalyfe et de ses vizirs, attendait impatiemment, au Kaire, une occasion favorable pour donner enfin l'essor à son ambition démesurée.

Nasser-éd-doulah accepta ce commandement comme un instrument qui, entre ses mains, devait devenir l'arme la plus redoutable.

Les noirs se voyant trop faibles, sortirent du Kaire et se réfugièrent dans le Sayd : là leur troupe se grossit au point de compter au moins cinquante mille combattants; ces forces revinrent sur le Kaire et sur Alexandrie et attaquèrent les Turks à Koum-Cheryk (1) : les Turks, qui n'avaient que six mille hommes environ, furent d'abord enfoncés; mais, reprenant l'avantage, ils acculèrent leurs ennemis au bord du Nil, en jetèrent une partie dans le fleuve et firent du reste un carnage terrible. Les écrivains arabes prétendent que ce jour-là les tués et les noyés dépassèrent le nombre de trente mille.

La mère du khalyfe s'était hautement déclarée pour les noirs, ses compatriotes et ses favoris : sa haine était d'autant plus forte contre les Turks, qu'elle avait encore à venger sur eux le meurtre de son confident intime *Abou-Sayd*, qu'ils avaient massacré. Elle fit passer aux nègres des secours, qui leur permirent de reprendre l'offensive. Dès lors une longue suite de combats acharnés fit couler des flots de sang tant aux environs du Kaire que dans la haute et la basse Égypte. Cependant, au milieu de ce bouleversement général, renfermé dans son palais, ne s'occupant que de son harem, le faible khalyfe, à chaque plainte, à chaque nouvelle désastreuse qu'il recevait, ne savait que répondre : « Ceci se fait sans mon aveu, et je n'en suis pas responsable. »

Les hostilités furent quelque temps suspendues par la lassitude et les pertes des deux partis; mais chacun d'eux n'attendait que le moment de reprendre les armes. Restés maîtres du Kaire, les Turks, dont le pouvoir allait chaque jour en croissant, fatiguaient le khalyfe de leurs demandes, réclamant, sans cesse, une augmentation de solde. Ce prince avait beau épuiser son trésor, il se voyait hors d'état de les satisfaire, et se trouvait l'esclave de ceux qu'il soldait pour sa défense personnelle.

La mère du khalyfe ajoutait encore à la pénible position où ce prince se trouvait; elle demandait toujours et s'indignait qu'une seule de ses demandes pût être rejetée. Ses exigences et celles de ses gardes fatiguèrent enfin tellement *él-Mostanser*, que, l'an 457 (1) de l'hégire, il s'échappa de son palais, seul, à pied, sans aucune suite, se dirigeant vers la mosquée d'Amrou, protestant qu'il voulait abandonner le timon des affaires, pour

(1) Cette position sur la rive occidentale de la branche de Rosette est devenue célèbre dans l'histoire de l'expédition française en Égypte, par l'attaque et la défaite des Mamlouks.

(1) Cette année a commencé le lundi 13 décembre de l'an 1064 de l'ère vulgaire.

Lemaitre direxit

Mosquée du Sultan QAYT-BAY



se retirer dans ce lieu sacré et s'y vouer le reste de sa vie au service du Dieu. Ce ne fut pas sans peine que ses principaux officiers, courant après lui, purent le détourner de cette résolution désespérée.

L'année 459 de l'hégire (1) vit les hostilités recommencer avec une nouvelle fureur. A l'instigation de la mère d'*él-Mostanser*, les nègres se réunirent à Gyséh; les Turks et *Nasser-éd-doulah* coururent les y attaquer : on se battit sur le Nil pendant plusieurs jours : puis, ayant réussi à aborder le rivage, les Turks mirent en déroute les noirs, qui furent encore forcés de s'enfuir dans la haute Égypte.

Nasser-éd-doulah, fier de sa victoire, rentra au Kaire, s'empara de l'autorité et, dès ce moment, ne traita plus le khalyfe qu'avec mépris et arrogance.

Cependant les noirs, après leur défaite, avaient réussi à gagner le Sayd et à s'y réunir au nombre de quinze mille. De là, ils menaçaient de descendre encore sur le Kaire; un corps de leurs troupes occupait déjà Alexandrie : ceux de Fostatt, excités par la mère du khalyfe, prirent les armes. Faisant face à tout, *Nasser-éd-doulah* rassembla ses Turks, massacra les nègres de Fostatt, courut au Sayd, y battit le gros de l'armée des noirs, et redescendant dans la basse Égypte, enleva Alexandrie; puis, revenant au Kaire, il extermina jusqu'au dernier des nègres que ses recherches purent lui faire découvrir dans la ville ou aux environs.

Le khalyfe voulait en vain s'affranchir du joug pesant que lui imposait *Nasser-éd-doulah;* en vain nommait-il parmi ses affidés, ou parmi ceux dont il voulait se faire des partisans, des gouverneurs de province ou de ville : aucun d'eux ne pouvait parvenir à se mettre en possession de ces gouvernements. *Bedr-él-Gemaly* avait profité de cet état de désordre, pour se rendre maître dans tous les gouvernements de la Syrie; le Sayd était occupé par les noirs, l'Égypte basse et moyenne n'obéissait qu'à *Nasser-éd-doulah*, depuis la prise d'Alexandrie; le Kaire et Fostatt étaient la proie des milices turkes : à peine si les ordres du khalyfe étaient reconnus dans l'enceinte de son palais.

(1) Cette année a commencé le mercredi 22 novembre de l'an 1066 de notre ère.

Si les affaires d'*él-Mostanser* étaient à l'intérieur dans un état déplorable, elles n'offraient pas, à l'extérieur, un aspect plus florissant. Le prince de l'Yémen, *él-Salihy*, qui avait reconnu l'autorité des Fatymites, venait d'être tué par un de ses généraux, et la Mekke avec l'Yémen était rentrée sous l'obéissance des khalyfes abbassides; des révoltes éclataient dans la plupart des villes frontières, ou bien elles étaient enlevées par l'invasion de quelque prince voisin; chaque jour on voyait arriver au Kaire des gouverneurs, ainsi chassés de leurs résidences, venir chercher un asile en Égypte : enfin les Grecs lui avaient déclaré la guerre.

Pour combler la mesure de ses échecs, *él-Mostanser* eut la maladresse, dans ces conjonctures, de se brouiller avec *Mahmoud*, prince d'Alep, que nous avons vu ci-dessus reconnaître la suzeraineté du khalyfe et recevoir de lui les titres les plus honorifiques.

Él-Mostanser écrivit à ce prince, pour lui enjoindre de lui envoyer de l'argent, de faire la guerre aux Grecs et de licencier les Turks qu'il avait à sa solde.

Mahmoud lui répondit : « De l'argent, je n'en ai pas : j'ai emprunté de « fortes sommes pour reprendre Alep, « et on m'en réclame le payement. — Les « Grecs, j'ai fait une trêve avec eux; ils « m'ont aussi prêté de l'argent, et j'ai « donné mon fils pour otage; je ne puis « donc leur faire la guerre. — Les « Turks, ils sont plus forts que moi : « prétendre les chasser, ce serait vouloir « me faire chasser moi-même. »

Le khalyfe devait bien, d'après sa propre position, apprécier combien cette dernière excuse était fondée; cependant, il s'en montra irrité et écrivit à *Bedr-él-Gemaly* que *Mahmoud* ayant levé l'étendard de la révolte, il le chargeait de l'en punir.

Bedr-él-Gemaly, déjà si puissant en Syrie, ne demandait pas mieux que d'avoir un prétexte pour attaquer le prince d'Alep.

Il marcha aussitôt contre lui, et la guerre fut de nouveau allumée dans cette partie de l'empire.

Cependant, le khalyfe respirait un peu plus librement au Kaire. *Nasser-éd-doulah* venait de quitter cette ville, pour aller attaquer les noirs dans le Sayd, où

ils se livraient aux plus affreux ravages. Les détachements turks qu'il avait successivement envoyés avaient toujours été défaits; *Nasser-éd-doulah* le fut lui-même et repoussé jusqu'à Gyzeh. Outrés de leurs défaites multipliées, les Turks s'en prenaient au khalyfe, qu'ils accablaient de reproches injurieux, l'accusant de favoriser les noirs, comme sa mère, et de leur faire parvenir des secours en secret.

Le khalyfe, abandonnant la défense de sa mère, protestait avec serment, que, quant à lui, cette accusation était absolument fausse. Les Turks, apres avoir réparé leurs pertes et réuni de nouveaux renforts, retournèrent derechef à l'attaque de leurs adversaires : plus heureux cette fois, ils les chargèrent avec tant de force et d'impétuosité, qu'ils les battirent completement et en firent un affreux carnage. Ceux des noirs qui échappèrent à cette sanglante déroute, ne trouvèrent leur salut que dans la fuite; et, dès lors, la force de leur parti fut entièrement anéantie.

Cette victoire rivait les fers du khalyfe. Enorgueilli de plus en plus de ses succès, *Nasser-éd-doulah* ne garda plus de mesure envers *él-Mostanser*, et ne lui laissa plus rien de l'autorité suprême. A son exemple, les Turks sous ses ordres avaient perdu tout respect pour le khalyfe, ne tenaient aucun compte de ses ordres, et le moindre d'entre eux traitait le pontife souverain de l'islamisme avec insolence et mépris. L'assiégeant sans cesse, l'interrompant au milieu de ses repas, de ses prières ou de ses plaisirs, ils réclamaient impérieusement des augmentations de solde. Les vizirs, en butte à leurs outrages et à leurs attaques, ne pouvaient éviter une prompte destitution; et la place des vizirs, chaque fois, restait vacante plus de temps qu'elle n'avait été occupée. Les prétentions des Turks étaient si exorbitantes, que leurs traitements, qui, avant cette époque, n'avaient été que de 28,000 dynars (420,000 francs) par mois, furent portés à 400,000 dynars (6,000,000). Le trésor se trouva bientôt épuisé. Ils n'en réitérèrent pas moins leurs demandes; en vain *él-Mostanser* leur représentait-il qu'il était hors d'état de les satisfaire; cette excuse fut rejetée, et ils le contraignirent à vendre les objets précieux qui, depuis la fondation de la dynastie, étaient accumulés dans le palais.

Le faible khalyfe ne sut rien leur refuser : les Turks prétendirent insolemment alors se porter eux-mêmes pour appréciateurs et commissaires des ventes; et, pendant plusieurs années, ces brigands avides se partagèrent ces riches dépouilles, qu'ils se faisaient adjuger au dixième ou même au centième de leur valeur, et qu'ils prenaient en payement des sommes qu'ils prétendaient leur être dues, soit comme solde, soit comme gratifications.

Le khalyfe et l'intendant général du trésor, témoins forcés de ce pillage à l'encan, ne pouvaient y remédier, attendu qu'ils manquaient d'argent pour acquitter les sommes énormes que réclamaient les Turks, sans aucun droit et sans aucun titre.

L'historien *él-Maqryzy*, d'après des mémoires contemporains, nous a conservé les détails les plus minutieux de ces déprédations et des immenses trésors en or et en pierreries qu'elles dilapidèrent. Ces détails passent toute croyance : ils semblent des rêves des Mille et une nuits, et ne paraîtraient dignes d'aucune foi, s'ils n'étaient attestés par des témoignages aussi irrécusables que les rapports authentiques de l'inspecteur du trésor et le procès-verbal, article par article, d'*Abou-l-Hassan-Aly*, l'intendant de *Nasser-éd-doulah*, que rapporte textuellement *él-Maqryzy*. A voir cette énumération (1), on dirait que

(1) On trouve dans cette nomenclature curieuse je ne sais combien de *boisseaux* d'émeraudes, de rubis, de perles, de cornalines et autres pierreries.

Dix-huit mille vases de cristal de roche, dont quelques-uns valaient jusqu'à 1000 dynars (15,000 francs).

Trente-six mille autres pièces du même cristal.

Une natte d'or pesant cinquante-quatre marcs.

Quatre cents grandes cages d'or.

Six mille vases d'or à mettre des fleurs.

Vingt-deux mille bijoux d'ambre.

Un turban orné de pierreries, valant 130,000 dynars (1,950,000 francs.)

Des coqs, des paons, des gazelles de grandeur naturelle, en or, incrustés de perles, de rubis.

Des tables de sardoine assez grandes pour que plusieurs personnes pussent y manger à la fois.

Un palmier d'or dans une caisse d'or; les fleurs et les fruits de grandeur naturelle en perles et en rubis.

Un jardin dont le sol était d'argent doré et

toutes les richesses du monde entier se sont donné rendez-vous dans ce point du globe, et s'y étaient accumulées, depuis de longs siècles, pour être ainsi disséminées aux mains de la plus vile soldatesque.

Nasser-éd-doulah et les dix autres généraux des Turks eurent pour leur part en pierreries, en armures (1), en meubles précieux, des objets au-dessus de toute appréciation.

Après avoir ainsi pillé le palais, les Turks n'en obsédaient pas moins *él-Mostanser,* pour en réclamer de nouvelles sommes; voyant qu'ils ne pouvaient rien en obtenir, ils forcèrent l'entrée du tombeau des ancêtres du khalyfe, et en pillèrent tous les ornements d'or; de là ils se jetèrent sur la bibliothèque, riche de plus de cent vingt mille volumes, chefs-d'œuvre de calligraphie et renfermant les manuscrits les plus précieux; tout fut enlevé, partagé et détruit en partie : perte inestimable et aussi déplorable que celle de la bibliothèque d'Alexandrie. Une portion considérable de cette collection si précieuse, qui était échue à *Ebn-él-Mohtarek*, gouverneur d'Alexandrie, et qu'il faisait transporter dans cette ville, tomba en route, auprès d'Abyâr, entre les mains de la tribu berbère des *Leouatah.* Les Bédouins en brûlèrent une partie, prirent les couvertures des livres pour se faire des chaussures; le reste fut abandonné, entassé par monceaux, au milieu du désert. Les vents ne tardèrent pas à les recouvrir de sables et à en former plusieurs monticules, que l'on appelle encore maintenant *Tall-él-Koutoub* (la colline des livres.)

Non content d'avoir dépouillé le khalyfe de toutes ses richesses et de tout son pouvoir, *Nasser-éd-doulah* en vint bientôt à vouloir enlever à ce malheureux prince le peu d'influence que pouvait lui laisser son autorité spirituelle sur les musulmans : il résolut de faire un autre khalyfe à la place de *él-Mostanser;* il ne cherchait qu'un prétexte, il le trouva bientôt.

Le chef des Turks avait amassé contre lui des trésors de haine, même parmi ses milices, par son pouvoir insolent et ses exactions tyranniques. L'an 461 de l'hégire (1), en sortant de chez le vizir, il fut assailli par un homme de la ville de Siraf et blessé d'un coup de poignard. L'assassin fut sur-le-champ étranglé, mais *Nasser-éd-doulah*, qui fut bientôt guéri de sa blessure, prétendit que l'assassinat avait été commandé par le khalyfe et sa mère. Dès lors il affecta de dire hautement que *él-Mostanser,* livré au jeu, au vin et aux plaisirs du harem, était indigne du trône du khalyfat; mettant en avant un chérif, nommé *Abou-Taher-Hay-Darah*, que *Bedr-él-Gemaly* avait expulsé de Damas, et qui, retiré au Kaire, s'y était créé une popularité fondée sur sa piété et la ferveur de ses pratiques religieuses, il lui offrit le khalyfat, à la condition de le défaire auparavant de leur ennemi commun, *Bedr-él-Gemâly*. Celui-ci était toujours resté seul maître de la Syrie, et *Nasser-éd-doulah* pouvait craindre qu'il ne tournât ses regards du côté de l'Égypte.

Au chérif furent associés, dans ce complot, deux émirs des Arabes de Syrie; et 40,000 dynars (600,000 francs) furent remis pour faire face aux premières dépenses. Les trois conjurés partirent pour la Syrie, où ils se firent d'abord un assez grand nombre de partisans. Mais *Bedr-él-Gemâly* était sur ses gardes; les conspirateurs subalternes furent arrêtés; la confiscation de leurs biens servit à *Bedr-él-Gemâly* à acheter le plus redoutable des trois chefs du

la terre d'ambre, les arbres d'argent et les fruits d'or et de pierreries.

Une tente de cinq cents coudées (six cents vingt-cinq pieds) de circonférence, et de soixante-quatre coudées (quatre-vingt-dix pieds) de hauteur, toute en velours et satin brodé d'or, et dont les tentures furent la charge de cent chameaux.

Une autre tente, tissue d'or pur, soutenue par six colonnes d'argent massif.

Des cuves d'argent, du poids de trois quintaux.

Deux mille tapis enrichis d'or, dont l'un avait coûté 22,000 dynars (330,000 francs) et les moindres 1,000 dynars (15,000 francs.)

Cinquante mille pièces de damas enrichies d'or.

Enfin *Ebn-Abd-él-Azyz,* inspecteur du trésor, déclare dans son rapport que plus de cent mille articles précieux et deux cent mille pièces d'armures ont été adjugés en sa présence.

(1) L'épée *Dou-l-fiqar* (à deux tranchants) d'Aly, les cimeterres de son fils *Housseyn*, d'*Amrou*, d'*Abd-allah*, d'*Obeyd-Allah*, de *Djafar;* le bouclier de *Hamzah*, la cuirasse et l'épée de *Moëz-le-dyn-illah*, etc.

(1) Cette année a commencé le vendredi 31 octobre de l'an 1068 de notre ère.

complot; il séduisit le second par des promesses brillantes, et se fit livrer le futur khalyfe, *Hay-Darah*, qu'il fit aussitôt écorcher vif.

Pendant que ces choses se passaient en Syrie, *Nasser-éd-doulah* n'en travaillait pas moins de tout son pouvoir à faire déclarer *él-Mostanser* déchu du khalyfat : mais le chef des Turks avait soulevé contre lui tous les esprits, et l'armée s'était divisée en deux partis : l'un secondait les projets du général turk ; mais l'autre restait fidèle au khalyfe. *Él-Mostanser* se décida enfin à commencer une active défensive; sa première démarche fut d'écrire à *Nasser-éd-doulah*, et les historiens du temps nous ont conservé le texte de sa missive : elle est pleine de la dignité qui convenait au chef de l'islamisme, et qu'il paraissait depuis trop longtemps avoir mise en oubli.

« Lorsque tu t'es rendu auprès de « nous, réclamant notre protection, « nous t'avons accueilli et comblé de « bienfaits : tu nous as payé par l'in- « gratitude : notre bonté et notre pa- « tience t'ont enhardi ; tu as débauché « nos troupes et comploté notre ruine. « Maintenant, sors de notre capitale; « nous te garantissons une entière sû- « reté : nous te permettons d'emporter « tes richesses : ton refus d'obéir sera « suivi de ton châtiment. »

La lettre était fière, la réponse de *Nasser-éd-doulah* fut plus fière encore : elle fut dérisoire et insultante. Alors *él-Mostanser* appela dans son palais plusieurs généraux turks, qu'il avait su intéresser à sa cause, et entre autres *Ildekouz*, ennemi juré de *Nasser-éd-doulah*, quoiqu'il fût son beau-père; les chefs des troupes moghrebines et de la tribu arabe des *Ketamah* s'y réunirent, et un nouveau serment de fidélité fut prêté au khalyfe.

Voyant ses partisans inférieurs en nombre, *Nasser-éd-doulah* quitta le Kaire et se retira à Gyzéh. Aussitôt sa maison et celles de ses partisans furent livrées au pillage, et plusieurs de ses affidés furent massacrés.

Le khalyfe se revêtit d'une cuirasse, monta à cheval, suivi des tambours et entouré des étendards.

Les milices et la population se réunirent auprès de lui, et il vit passer sous ses drapeaux un grand nombre des officiers de *Nasser-éd doulah*.

Les deux partis en vinrent aux mains, sur le terrain qui sépare le Kaire de Fostatt, et la victoire se déclara pour *él-Mostanser*. Complétement défait et ayant perdu beaucoup de monde, *Nasser-éd-doulah* fut forcé de s'enfuir à Alexandrie, dont il avait fait sa place d'armes et où il avait fait conduire ses femmes, ses enfants et ses trésors.

Les troupes que le khalyfe envoya pour l'en chasser ne purent en venir à bout; et, avec l'assistance de plusieurs tribus arabes, avec lesquelles il traita, *Nasser-éd-doulah* demeura maître de toute la basse Égypte, où il fit aussitôt faire la prière solennelle au nom du khalyfe abbasside *él-Qayem-be-amr-Illah*.

Tandis que l'Égypte inférieure était en proie aux dévastations des troupes de *Nasser-éd-doulah* et des tribus arabes, ses alliées, l'état du Kaire et de Fostatt n'était pas moins déplorable. Ces deux villes étaient désolées par une horrible famine, qui durait depuis cinq années et qui se prolongea jusqu'à l'année 464 de l'hégire (1); mais l'année 462 de l'hégire (2) fut celle où ce fléau exerça les plus cruels ravages.

Depuis l'an 457 de l'hégire (3), le Nil ne s'était pas élevé à un niveau suffisant. Les troubles qui survinrent, le choc des factions, les ravages des brigands, le gaspillage des céréales, la négligence du gouvernement avaient rendu le blé tellement rare, que l'ardeb s'en payait 100 dynars (1500 fr.), un gâteau 15 dynars (225 fr.) On vendait à la criée un œuf 1 dynar (15 fr.), un chat 3 dynars (45 fr.), un chien 5 dynars (75 f.); et bientôt, à tout prix, il fut impossible de se procurer le moindre comestible.

Les détails que nous donnent de cette famine les historiens arabes, sont réellement effroyables; le khalyfe avait dans ses écuries dix mille chevaux, chameaux ou mulets; tous furent mangés; il ne lui resta plus que trois chevaux. Les habi-

(1) Cette année a commencé le jeudi 29 septembre de l'an 1071 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le mardi 20 octobre de l'an 1069 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le lundi 13 décembre de l'an 1064 de l'ère chrétienne.

tants se mangeaient les uns les autres; les enfants, les femmes, les hommes même étaient enlevés au passage dans les rues; une femme put s'échapper des mains de ces antropophages; le tiers des chairs de son corps avait été dépecé et dévoré elle vivante; elle survécut, et rendit elle-même témoignage de sa terrible aventure. Le vizir, se rendant au palais, fut jeté à bas de sa mule, qui fut enlevée et mangée sous ses yeux; trois des auteurs de cette violence furent saisis et suppliciés. Le lendemain on ne trouva que leurs os à la potence; leurs chairs avaient été dévorées pendant la nuit. Le khalyfe lui-même, pressé par la faim, s'était vu obligé de vendre, à vil prix, quelques bijoux précieux, échappés à la rapacité de la milice, et jusqu'aux vêtements de ses femmes, qui sortaient nues du palais pour aller tomber mortes de faim hors de la ville.

La peste, cette compagne inséparable de la famine, achevait de désoler Fostatt et le Kaire; dès qu'un homme était frappé, en vingt-quatre heures tous ceux qui habitaient la maison étaient morts, et la maison déserte. Ceux qui avaient conservé quelques moyens se précipitaient en foule hors de la ville, et se jetaient dans le désert, pour aller chercher un asile dans l'Iraq et la Syrie.

Él-Mostanser sortit un instant de son apathie; il fit venir l'oualy (1), et lui jura, sur sa vie, que, si la famine ne cessait, il lui ferait trancher la tête. Le chef de la police savait que des magasins considérables de blé étaient cachés et enfouis; mais comment les découvrir? la peur de mourir de faim faisait garder aux emmagasineurs un silence qu'aucun moyen ne semblait pouvoir rompre. L'oualy tira des prisons quelques criminels condamnés à mort, les costuma en riches marchands, et les fit publiquement décapiter comme *accapareurs :* chaque jour il recommençait ces exécutions, annonçant qu'il les continuerait jusqu'à la cessation de la famine. La crainte d'une mort immédiate fut plus forte que la peur d'une mort éventuelle; les magasins secrets s'ouvrirent et la famine diminua.

Nasser-éd-doulah avait concouru à augmenter la famine, en retenant tous les grains de la basse Égypte; et bientôt, profitant des désastres du Kaire, il vint en faire le siége, après avoir tout brûlé et dévasté sur son passage. *Él-Mostanser,* hors d'état de résister, fut obligé de se remettre à la discrétion de son ennemi.

Redevenu ainsi maître du Kaire, *Nasser-éd-doulah* osa venir redemander au khalyfe les sommes qu'il prétendait lui être redues sur l'ancien arriéré de sa solde; il trouva dans le palais dévasté et en ruine *él-Mostanser,* assis sur une natte grossière, sans aucun autre ameublement, couvert d'habits vieux et déchirés et ne conservant de toute son ancienne pompe que trois esclaves vieux et demi-nus. « Tu vois, dit le khalyfe, la « situation où tu m'as réduit : prends « encore ma pauvre natte, mes trois « vieux esclaves et ces haillons qui me « couvrent à peine. »

Nasser-éd-doulah fut ému, malgré lui; rougissant de honte, il renonça à ses demandes, et assigna à *él-Mostanser* une pension alimentaire de 100 dynars (1,500 francs) par mois.

Enfin, l'an 465 de l'hégire (1) délivra le khalyfe de son oppresseur. *Nasser-éd-doulah* s'était réconcilié avec son beau-père *Ildekouz;* cependant cette réconciliation n'avait pu éteindre une méfiance mutuelle; et *Ildekouz,* craignant les projets de son gendre contre sa vie, résolut de le prévenir. Il alla trouver *Nasser-éd-doulah* dans sa propre maison, l'y poignarda lui-même, lui fit couper la tête, ainsi qu'à *Fakhr-él-Arab,* frère de *Nasser-éd-doulah*, et porta ces deux hideux trophées aux pieds du khalyfe.

Mais cette catastrophe n'améliora en rien la situation d'*él-Mostanser;* et *Ildekouz* s'arrogea aussitôt tout le pouvoir qu'avait usurpé *Nasser-éd-doulah,* enchérissant même sur les mauvais traitements dont celui-ci s'était rendu coupable envers le khalyfe.

Ce prince prit enfin, l'an 466 de l'hégire (2), le parti désespéré de réclamer en secret le secours de *Bedr-él-Gemaly,* l'invitant à passer en Égypte et lui offrant de le mettre à la tête du gouvernement.

(1) Magistrat chargé de la police et de l'administration intérieure du Kaire.

(1) Cette année a commencé le lundi 17 septembre de l'an 1072 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 6 septembre de l'an 1073 de l'ère chrétienne.

Bedr-él-Gemaly accepta, mais à la condition de remplacer par des troupes syriennes de son choix les milices d'Égypte, trop indisciplinées.

En conséquence, il partit de Syrie, accompagné de l'élite de ses soldats, dont la bravoure et la fidélité lui étaient depuis longtemps connues : s'embarquant à Akkah, il eut le bonheur de trouver des vents constamment favorables, dans une saison ordinairement contraire, et arriva en Égypte, sans que personne s'y doutât de son expédition. Débarqué entre Tennis et Damiette, il y fut accueilli avec empressement par *Souleymân*, gouverneur de la province de Bahyréh, se mit en marche aussitôt pour le Kaire et vint camper à Qelyoub.

S'arrêtant là, il exigea, avant d'entrer dans la capitale, l'emprisonnement d'*Ildekouz* : l'ordre en fut sur-le-champ donné par le khalyfe, et exécuté par les propres officiers du proscrit. Alors *Bedr-él-Gemaly* fit son entrée dans la ville, le mercredi 29 du mois de Gemady-él-Aouel, l'an 467 de l'hégire (1).

Les émirs turks ignoraient que *Bedr-él-Gemaly* avait été appelé par le khalyfe : chacun d'eux s'empressa auprès de lui et lui offrit des festins. *Bedr-él-Gemaly*, les voyant dans une entière sécurité, les invita à son tour à un banquet somptueux : ils y vinrent, y passèrent la journée entière en réjouissances; mais aucun ne sortit de la salle du banquet. Des officiers de *Bedr-él-Gemaly* apostés par lui étaient chargés de les poignarder au signal donné; et il avait lui-même désigné à chacun particulièrement la victime que devait frapper son khandjar. A l'entrée de la nuit, l'ordre fut ponctuellement exécuté; et, avant le jour, les têtes des convives étaient amoncelées devant l'ordonnateur du massacre, et les maisons des émirs turks au pouvoir des officiers exécuteurs.

Dès ce moment, *Bedr-él-Gemaly*, débarrassé de tout compétiteur, ne vit plus de bornes à sa puissance. Le khalyfe le revêtit d'une pelisse d'honneur, du titre d'*Émyr-él-Gyouch* (prince des armées ou généralissime), et lui conféra la double dignité de vizir civil et de vizir militaire, réunissant ainsi, en sa personne, toute l'autorité gouvernementale.

El-Maqryzy nous a conservé le texte même du diplôme qui lui attribuait ces hautes fonctions. « Le Prince des fidèles « *él-Mostanser-b-illah*, etc. (1), vous in- « vestit de toute sa puissance; il se re- « pose sur vous de tous les soins du gou- « vernement : allez remplir les fonctions « élevées auxquelles il vous appelle; « surveillez les différentes branches de « l'administration; pacifiez les troubles « et exterminez les factieux. »

Revêtu d'un si grand pouvoir, l'*Émyr-él-Gyouch* s'attacha d'abord à poursuivre ceux qui avaient pris une part active aux troubles : il en extermina un grand nombre, parmi lesquels on comptait des vizirs, des qadys et des personnages du plus haut rang : *Ildekouz* fut du nombre de ceux qui furent ainsi mis à mort. La destruction des révoltés, qui occupaient encore les provinces de l'Égypte, fut ensuite opérée, les tribus arabes chassées des arrondissements de Bahyréh et de Charqyéh; Alexandrie et Damiette reprises aux Leouatah, qui s'en étaient rendus maîtres.

Alors, l'agriculture et le commerce purent reprendre vigueur : la famine disparut du territoire égyptien, où l'abondance commença à renaître; car *Bedr-él-Gemaly* consacrait tous ses efforts à rendre le peuple heureux, et à lui faire oublier les maux qu'il avait si longtemps soufferts : rappelant les cultivateurs dans les champs abandonnés, il les encouragea à l'ensemencement des terres et les dédommagea de leurs pertes, en les déchargeant de tout impôt pendant trois années. L'Égypte, qui, peu auparavant, avait été dévastée par tant de fléaux, se repeupla et devint plus florissante que jamais.

Non-seulement au Kaire, mais encore dans toutes les principales villes, des constructions nouvelles s'élevèrent; des mosquées furent bâties à Alexandrie, au Kaire, dans l'île de Raouddah, auprès du Mekyas, qui fut alors réparé (2), et pres-

(1) Cette année a commencé le mercredi 27 août de l'an 1074 de l'ère chrétienne.

(1) Je passe ici tous les titres fastueux que s'attribuaient les khalyfes dans leurs actes diplomatiques et gouvernementaux.

(2) J'ai recueilli et publié toutes les inscriptions karmatiques de cette époque qui décoraient le Mekyas et sa mosquée; elles portent le nom et les titres honorifiques de *Bedr él-Gemaly* à la suite de ceux du khalyfe *él-Mostan-*

que entièrement réédifié. A l'extérieur, les affaires du khalyfe reprenaient aussi honneur et dignité; ses armes étaient victorieuses sur les frontières. La Mekke qui, depuis quatre ans et cinq mois, avait reconnu l'autorité des khalyfes de Baghdad, proclamait de nouveau son obéissance aux Fatymites : on y enlevait de la *Kaabah* la couverture noire à la couleur des Abbassides, et on la remplaçait par le tapis blanc, sur lequel étaient brodés les noms et les surnoms du khalyfe *él-Mostanser-b-illah*.

Depuis cette époque, pendant vingt années, l'Égypte offrit peu d'événements historiques. Ces événements sont presque toujours des désastres; les peuples dont l'histoire parle le moins furent les peuples les plus heureux.

Cependant, une attaque imprévue vint, momentanément, troubler la tranquillité de l'Égypte, l'an 469 de l'hégire (1).

L'émir *Atsiz*, prince turkoman, avait fait quelques conquêtes en Syrie, profitant de l'absence de *Bedr-él-Gemaly*, depuis le départ de celui-ci, il s'était emparé de Jérusalem et de *Tabaryéh* (Tibériade); Damas était même tombé entre ses mains. Enflé de ses succès, il poussa une pointe sur l'Égypte, et, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, il vint camper dans les plaines qui entourent le Kaire.

L'alarme fut grande : on ne savait comment faire résistance; car les troupes égyptiennes étaient à l'extrémité du Sayd, occupées à y soumettre les derniers restes des révoltés. *Bedr-él-Gemaly* entra en négociation avec le Turkoman, offrant de lui compter 150,000 dynars (2,250,000 francs), s'il consentait à quitter l'Égypte : *Atsiz*, avide d'argent, prêta l'oreille à ces propositions; mais les négociations, traînant en longueur, durèrent cinquante jours; *Bedr-él-Gemaly* profitait de cet intervalle pour faire redescendre en hâte ses troupes de la haute Égypte, et réussit à détacher du parti d'*Atsiz* plusieurs chefs de tribus arabes, dont les cavaliers faisaient la principale force de l'armée d'invasion; et même quelques centaines de Turkomans, séduits par lui, quittèrent le service de leur prince.

Enfin, l'armée rappelée de l'extrémité du Sayd approchait du Kaire. Ayant alors ses forces sous la main, *Bedr-él-Gemaly* s'adresse à une caravane de trois mille hommes, qui venait d'arriver au Kaire, pour se rendre à la Mekke : « La victoire sur les ennemis, leur dit-il, « est plus méritoire que le pèlerinage, « joignez-vous à nos troupes. » En même temps il distribuait aux pèlerins de l'argent et des armes. La jonction eut lieu; et, au point du jour, l'*Émyr-él-Gyouch*, tombant à l'improviste sur *Atsiz*, le culbute, le pousse sur une embuscade qu'il avait fait filer sur ses derrières, le met en pleine déroute, et le force à prendre la fuite après une grande perte d'hommes.

Les Arabes et les Égyptiens poursuivirent les fuyards : le carnage fut affreux et le butin immense. On reprit dans le camp des Turkomans dix mille enfants de l'un et de l'autre sexe qu'ils avaient enlevés dans les campagnes de l'Égypte; toutes les conquêtes qu'*Atsiz* avait faites en Syrie rentrèrent sous l'obéissance du khalyfe; et *Atsiz* périt misérablement à Damas, où il était arrivé lui dixième.

Dès ce moment, rien ne troubla plus l'exécution des projets de *Bedr-él-Gemaly* pour le bonheur de l'Égypte. Les années suivantes virent bien quelques émeutes partielles, quelques complots tramés par des mécontents, à la tête desquels on est étonné d'apprendre que se montrait le fils même de *Bedr-él-Gemaly*. Les complots furent déjoués et les révoltes étouffées.

Enfin, l'an 483 de l'hégire (1), *Bedr-él-Gemaly* fit faire le dénombrement territorial de l'Égypte, et fit constater que les impôts, qui, avant lui, n'étaient évalués qu'à 2,800,000 dynars (42,000,000 de notre monnaie), s'étaient élevés à 3,100,000 dynars (46,500,000 francs) par suite de l'état florissant de l'agriculture et du commerce et grâce à sa bonne administration.

Il continuait avec zèle le cours de ses améliorations, lorsqu'aux premiers jours

ser-b-illah. Voyez une de ces inscriptions datée du mois de Regeb de l'an 485 de l'hégire, 1092 de l'ère chrétienne, dans la planche n° 22.

(1) Cette année a commencé le vendredi 5 août de l'an 1076 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le mercredi 6 mars de l'an 1090 de notre ère.

du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 487 de l'hégire (1), il mourut, au Kaire, à l'âge de quatre-vingts ans.

Il avait gouverné pendant vingt ans l'Égypte avec une autorité absolue. Craint et respecté universellement, il tint les rênes de l'administration avec autant de sagesse que de fermeté : grâces à lui, l'Égypte, désolée par une suite non interrompue de fléaux et de troubles, recouvra son ancienne splendeur, et devint plus florissante que jamais; il protégea également le commerce, l'agriculture, les lettres et les sciences. Le Kaire lui dut une nouvelle enceinte construite en briques, et de belles portes en pierres, parmi lesquelles on compte celles de *Zoueyléh*, la Porte de la Victoire (*Bâb-él-Nasr*) et la Porte des Conquêtes (*Bâb-él-Foutouh*), qui sont encore à présent les plus belles de la ville (2).

Même encore de nos jours les habitants de l'Égypte bénissent sa mémoire, et mettent son nom à côté de ceux d'*Amrou* et d'*Ahmed-ébn-Touloun*.

Le khalyfe *él-Mostanser-b-illah* ne survécut que peu de jours au ministre auquel il devait la tranquillité et le bonheur des vingt dernières années de son long règne. Il mourut, le huitième jour du même mois, à l'âge de soixante-sept ans et cinq mois, dont il avait passé soixante ans sur le trône (3).

Prince faible, indolent et uniquement occupé de ses plaisirs, il ne sut jamais tenir les rênes de son gouvernement. Jouet de tous les partis, prêt à subir la loi de tout ambitieux, qui avait assez d'audace pour s'emparer de l'autorité, le nom de khalyfe ne fut pour lui qu'un vain titre, qui ne lui donnait aucune puissance réelle; son règne, l'un des plus longs dont les annales de l'Orient fassent mention, n'est devenu historiquement mémorable que par les longs désastres qu'il attira sur l'Égypte.

L'Égypte ne fut pas la seule des provinces soumises au khalyfe *él-Mostanser-b-Illah*, qui fut, sous son long règne, le théâtre de malheurs, de désordres et de révolutions subversives.

Nous avons dit ci-dessus que la Sicile était devenue l'un des plus riches domaines de la dynastie fattymite, qui avait enlevé cette belle proie aux princes Aglabites (1). Cette île, éloignée du centre du gouvernement, ne fut jamais, pour les souverains qui l'avaient conquise, une possession tranquille et facile à gouverner. Les vice-rois eux-mêmes que les khalyfes y envoyaient exercer l'autorité en leur nom, ne tardaient pas à s'y montrer indépendants de leurs suzerains, et à exciter, par leur administration tyrannique, le mécon-

(1) Cette année a commencé le samedi 21 janvier de l'an 1094 de l'ère chrétienne.

(2) Voyez, pour la première de ces portes, la planche 18; et pour la seconde, la planche 92, placée par erreur à la fin du volume de l'Égypte ancienne.

(3) Monnaie, en or, du khalyfe *él-Mostanser-b-Illah*, frappée au Kaire, l'an 428 de l'hégire (1036 de l'ère chrétienne).



Monnaie, en or, du même khalyfe, frappée à *Sour* (l'ancienne Tyr), l'an 442 de l'hégire (1050 de notre ère.)



Monnaie, en or, du même khalyfe, frappée l'an 465 de l'hégire (1072 de l'ère chrétienne).



(1) Cette dynastie est la première qui se soit établie en Afrique : avant elle cette partie de l'empire des khalyfes était sous l'administration d'un gouverneur, soumise à leur suzeraineté; *Ibrahym*, fils d'*Aglab*, nommé gouverneur par le khalyfe *Haroun-él-Rachyd*, se déclara indépendant l'an 184 de l'hégire (800 de l'ère chrétienne), et fut le fondateur de cette dynastie.

tentement et la révolte des populations tant chrétiennes que musulmanes.

Le khalyfe *él-Moëz-le-dyn-Illah*, dès les premiers temps de son règne sur la Sicile, avait été contraint de destituer et d'exiler en Afrique l'émir *Ahmed*, après dix ans d'abus et d'exactions intolérables; *Bays*, qui remplaça celui-ci, ainsi que ses successeurs, avaient suivi les mêmes traces : il en résulta les plus grands désordres, et les musulmans eux-mêmes, divisés entre eux, ne pouvaient plus offrir qu'une résistance impuissante aux attaques dont les menaçaient les chrétiens du continent, certains d'être appuyés dans leur agression par les intelligences secrètes qu'ils entretenaient avec les chrétiens habitants de l'île.

Ce fut sous *él-Mostanser-b-Illah* qu'éclata enfin l'orage qui grondait depuis longtemps, et dont la dernière catastrophe fut le renversement total de la puissance musulmane dans la Sicile.

Les musulmans de cette île s'étaient divisés en deux partis principaux, qui se faisaient une guerre acharnée : à la tête de l'un était l'émir *Ben-él-Themâmah*, qui, battu par ses adversaires, chercha un asile dans la ville de Catane, dont les Francs étaient maîtres depuis l'an 372 de l'hégire (1).

Les Francs, heureux de cette occasion d'intervenir, embrassèrent vivement la cause de l'émir réfugié; de son côté, le parti opposé avait réclamé l'assistance de *él-Moëz-ben-Badys*, prince de la dynastie des Zeyrites (2), qui avaient soumis à leur puissance une partie de l'Afrique septentrionale; et la guerre, dès lors, se ranima avec une ardeur plus irréconciliable, non-seulement entre les deux partis rivaux des musulmans, mais plus encore entre les troupes auxiliaires du Zeyrite *él-Moëz* et les chevaliers normands qui avaient suivi les drapeaux de Guillaume *Bras de fer* et de son frère Roger à la conquête de l'Italie méridionale. Leurs glorieux faits d'armes avaient déjà réussi à expulser les Sarrasins de la Pouille, de la Calabre, et des autres provinces occupées par les infidèles dans la péninsule italique; ils ne tardèrent pas à leur arracher l'île tout entière de la Sicile.

Secondé puissamment, dans sa nouvelle conquête, par *Ben-él-Themâmah*, après des combats multipliés et opiniâtres, Roger Ier du nom, que les écrivains arabes appellent *él-Qoumês Radjâr-él-Aouel* (le Comte Roger Ier), parvint à se rendre maître de toute l'île, et fut proclamé le premier roi normand de Sicile, l'an 458 de l'hégire (1), enlevant ainsi aux khalyfes fattymites le plus beau fleuron de leur couronne.

Roger II conserva les conquêtes de son père, lorsqu'il lui succéda, l'an 1101 de notre ère (2), sur ce trône acquis au prix du sang de ses valeureux compagnons d'armes. Sous son règne la Sicile, s'élevant au plus haut degré de prospérité et de splendeur, put cicatriser les blessures profondes que lui avaient faites, pendant tant d'années, et les exactions tyranniques des gouverneurs, et les luttes sanglantes des partis acharnés qui l'avaient déchirée.

Cependant, toute la population musulmane n'avait pas pris part à ces dissensions intestines et à ces combats d'extermination : cette partie de la population resta paisible dans ses foyers, et accepta volontairement la suzeraineté et la protection du prince chrétien qui venait d'expulser de l'île les soldats de l'islamisme. Roger II se montra, en effet, juste, tolérant et bienveillant envers les nouveaux sujets que lui donnait la victoire, et dont il sut, par ses bienfaits et sa bonne administration, s'assurer la soumission, et même l'affection, malgré l'obstacle qu'aurait pu opposer la différence du culte et des opinions religieuses.

Voici le tableau que trace de ces deux rois normands un écrivain contemporain, Arabe et musulman, le célèbre *él-Cheryf-él-Édryssy*, dans son traité de Géographie universelle (3), composé par

(1) Cette année a commencé le lundi 26 juin de l'an 982 de l'ère chrétienne.

(2) Le chef de cette dynastie, *Youssouf-ben-Zeyry*, descendait d'une tribu d'Hémyarites, qui avaient quitté l'Yémen pour se jeter dans le Moghreb. Ces princes ont possédé Bugie, Alger, *Hammad*, et les territoires qui en dépendent.

(1) Cette année a commencé le vendredi 26 janvier de l'an 1066 de notre ère.

(2) Cette année chrétienne correspond en partie à l'an 495, en partie à l'an 496 de l'hégire.

(3) Cet écrivain est celui qui a été longtemps mal à propos désigné sous le nom de *Géogra-*

l'ordre de Roger II, à la cour duquel il était admis avec distinction :

« L'illustre, sage, excellent et puis« sant monarque, fils de Tancrède, « Roger Ier, l'élite des princes francs, « n'a cessé de disperser les ennemis de la « Sicile, de les poursuivre et de les dé« truire, jusqu'à ce qu'il se soit rendu « maître par ses victoires de toute la « contrée, et qu'il l'ait conquise, pro« vince par province, château par châ« teau : lorsque le pays fut soumis, et « qu'il y eut établi sa puissance, il a ré« pandu les bienfaits de sa justice sur « les habitants : il les a tranquillisés sur « l'exercice de leur religion et l'obser« vation de leurs lois : il leur a assuré « la conservation de leurs biens, de « leur vie, de leurs femmes et de leurs « enfants : c'est ainsi qu'il a gouverné « jusqu'à sa mort, qui fut naturelle.

« Il a laissé pour héritier son fils, le « grand roi qui porte le même nom « que lui, et qui, adoptant les mêmes « principes de conduite, marche sur « ses nobles traces, Roger II, qui a « établi sa puissance sur des bases iné« branlables, orné par ses vertus le « trône paternel, illustré la souverai« neté, donné à son gouvernement une « impulsion équitable, et qui sera célé« bré par tous les siècles, pour sa sur« veillance et ses soins actifs au main« tien de la justice, de la paix et de la « sécurité : sa gloire et sa grandeur sont « au-dessus de toutes limites..... (1) »

phe nubien. On ne possédait qu'un extrait incomplet de son livre, mais on doit la découverte du manuscrit entier de cet ouvrage important à mon savant ami M. Amédée Jaubert, qui en a publié la première traduction complète.

(1) Monnaies des rois normands de Sicile, frappées à Palerme.



CHAPITRE XI.

Mort du khalyfe abbasside Él-Moqtady. — Chahyn-Chah-él-Afdal, fils de Bedr-él-Gemaly, succède à son père. — Khalyfes fattymites, él-Mostaaly-b-Illah, él-Amer-be-ahkâm-Illah, él-Hâfezz-le-dyn-Illah, él Dhafer-be-amr-Illah, él-Fayz-be-nasr-Illah, él-Added-le dyn-Illah. — Sultans seldjoukides et ortokides. — Turkomans. — Première croisade. — État des chrétiens dans l'Orient. — Pierre l'Hermite. — Alexis Comnène. — Prise de Jérusalem. — Conquêtes des croisés en Syrie. — Royaume de Jérusalem. — Godefroi de Bouillon, Baudouin Ier, Baudouin II, Amaury. — Le Prince des Assassins — Débarquement en Afrique des Normands de Sicile. — Châouer, Dargham, grands vizirs. — Chyrkouéh entre en Égypte. — Les croisés l'y suivent. — Siége du Kaire, incendie de Fostatt. — Châouer est tué. — Chyrkouéh grand vizir. — Sa mort. — Son neveu Salah-éd-dyn le remplace. — Il attaque la Syrie chrétienne. — Mort du khalyfe fattymite él-Added. — L'autorité des khalyfes abbassides est reconnue au Kaire.

L'année 487 de l'hégire (1094 de l'ère chrétienne) avait été fatale aux sommités de l'islamisme. Baghdad avait vu les funérailles de son vingt-septième khalyfe abbasside, *él-Moqtady-b-Illah* (1), dans le premier mois de cette même année, dont le dernier mois enlevait à l'Égypte, à la fois, dans l'espace d'une seule semaine, le souverain titulaire de son khalyfat et le ministre suprême qui y exerçait tous les pouvoirs de cette souveraineté.

Cette double perte ne laissait pourtant pas le timon des affaires égyptiennes abandonné et sans maître; avant de mourir, *él-Mostanser* y avait pourvu.

Son empire s'était trop bien trouvé de l'administration de *Bedr-él-Gemaly* pour qu'il ne crût pas trop accorder à sa mémoire en faisant hériter le fils de l'*Émyr-él-Gyouch* des titres éminents et des fonctions toutes-puissantes dont son père avait été revêtu.

Cette transmission de sa confiance entière était même moins un acquit de gratitude qu'un acte d'utilité indispensable pour son propre intérêt et pour celui du prince qui devait être son successeur.

Bedr-él-Gemaly avait eu deux fils. L'aîné, dans son ambition effrénée, avait, comme nous l'avons vu, conspiré contre son père, qu'il espérait supplanter dans sa haute dignité; mais il avait trouvé sa perte dans sa tentative criminelle : son

(1) Petit-fils et successeur du khalyfe abbasside *él-Qayem-be-amr-Illah*.

parti avait été écrasé, et le fils coupable lui-même avait disparu, sans qu'on ait su quel avait été son sort. Le second fils de l'*Émyr-él-Gyouch*, *Chahyn-Châh*, était loin de ressembler à son aîné, et offrait au contraire autant de vertus et de qualités recommandables que celui-ci de vices et de penchants désordonnés.

Au moment de la mort de son père il était depuis plusieurs années auprès de lui, l'aidant dans les fatigues de son administration, s'instruisant dans la science du gouvernement sous les yeux du grand ministre, et se montrant le digne disciple d'un tel maître.

Chahyn-Châh, qui depuis fut surnommé *él-Afdal* (l'excellent), fut donc investi par le khalyfe du titre et des fonctions d'*Émyr-él-Gyouch*, le jour même de la mort de son père.

Il était d'autant plus nécessaire que les rênes de l'État fussent remises à des mains fermes, qu'à peine le khalyfe expiré, des conjonctures difficiles se présentèrent à franchir.

En mourant, *él-Mostanser*, par des motifs sans doute fondés, mais que l'histoire ne nous a pas transmis, avait désigné pour son successeur au trône des khalyfes, non son fils aîné *Nezar*, mais son second fils *Ahmed*, surnommé depuis *Abou-l-Qassem*.

Chahyn-Châh-él-Afdal, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, fit, aussitôt après la mort d'*él-Mostanser*, proclamer le jeune prince, sous le titre d'*él-Mostaaly-b-Illah* (celui qui veut s'élever par Dieu). *Nezar* voulut alors faire valoir ses droits d'aînesse, et revendiquer son héritage les armes à la main.

Mais *él-Afdal* fit respecter les décisions d'*él-Mostanser*, et les appuya d'un développement de forces imposantes. L'apparition armée de *Nezar* eut une fatale issue; les troupes qu'il avait rassemblées furent battues, et il fut lui-même fait prisonnier.

Cette catastrophe rétablit l'ordre et la tranquillité dans l'intérieur de l'Égypte. Alors *él-Afdal* songea à ressaisir les portions des provinces extérieures qui, depuis quelques années, avaient été enlevées aux khalyfes fattymites.

Ces spoliations successives étaient le résultat de la formation et de l'agrandissement d'une nouvelle puissance, qui venait de s'élever, dans l'Orient, sur les débris du khalyfat de Baghdad, et qui, ayant dépouillé ces chefs de l'islamisme de toutes leurs provinces et de toute leur autorité temporelle, les traitait en véritables esclaves, dont les volontés sont subordonnées aux caprices de leurs maîtres.

Le khalyfat d'Égypte était menacé du même sort : et peu s'en fallut, en effet, qu'il ne fût, dès cette époque, écrasé à son tour par le double colosse sous lequel le khâlyfat abbasside avait déjà disparu presque entièrement, et dont la puissance, chaque jour accrue, semblait menacer à la fois toutes les contrées de l'islamisme.

Cette puissance, devenue si redoutable, était aux mains de deux dynasties rivales: celle des sultans *seldjoukides* et celle des sultans *ortokides*; les Turks seldjoukides, sortis de la Tartarie depuis un demi-siècle, s'étaient rendus maîtres de la Perse, que les khalyfes de Baghdad n'avaient pas su défendre : les conquérants avaient trouvé dans les provinces occidentales de la Perse des tribus de Turkomans, peuples pasteurs et paisibles, ne manifestant aucune inclination guerrière. L'invasion seldjoukide avait refoulé ces peuplades inoffensives des bords de la mer Caspienne aux frontières de la Syrie; là, forcés de se faire place à travers les populations de ces contrées, les Turkomans étaient devenus, à leur tour, guerriers et conquérants; mais, à peine établis dans la haute Syrie, l'extension rapide de l'empire seldjoukide était encore venue les en repousser. Cédant à ce torrent d'invasion, ils en suivirent le mouvement et se jetèrent, à leur tour, sur la basse Syrie et sur la Palestine.

L'émir des Turkomans, *Ortoq*, fils d'*Aksak*, s'était emparé de Jérusalem et avait pris le titre de roi. Il était mort, l'an 484 de l'hégire (1), laissant deux fils, *Yl-Ghazy* et *Soqmân*. Les deux frères régnaient ensemble sur Jérusalem, la Palestine et une partie de la basse Syrie, qu'ils avaient enlevée par portions successives au khalyfat d'Égypte.

Ce fut contre ces spoliateurs de la dynastie fattymite que *Chahyn-Châh-él-*

(1) Cette année a commencé le dimanche 23 février de l'an 1091 de notre ère.

Afdal tourna ses premiers efforts.

L'an 489 de l'hégire (1), l'*Émyr-él-Gyouch* vint à bout de chasser les Ortokides de Jérusalem : ceux-ci furent contraints de se replier sur la haute Syrie. *Soqmân* alla s'établir à *Rohâ* (Édesse) et s'empara du Dyar-bekir, tandis que *Yl-Ghazy* se rendait maître de l'*Iraq-Araby* et fondait à *Maredyn* un nouveau royaume.

Mais en vain ce succès éloignait des frontières de l'Égypte des voisins si dangereux ; le péril n'était qu'ajourné, et d'ailleurs il se formait, à l'occident, un orage bien autrement terrible, qui menaça d'engloutir, sous son débordement, et les deux khalyfats rivaux, et les dynasties ortokides et seldjoukides.

L'esprit des croisades venait d'apparaître dans les États chrétiens ; à sa voix, devenue tout à coup enthousiaste, fanatique même, l'Europe entière allait se ruer en armes sur l'Afrique et sur l'Asie.

Dans toutes les guerres et les déchirements des populations musulmanes, qui avaient si violemment bouleversé la Syrie, les chrétiens de ces contrées s'étaient trouvés sans cesse froissés entre les partis belligérants : chrétiens qu'ils étaient, quel que fût le drapeau qui l'emportât, ils ne pouvaient trouver que des ennemis dans les vainqueurs comme dans les vaincus, musulmans les uns et les autres.

De là, des désastres inévitables, des avanies journalières, des vexations tyranniques, des massacres en masse pour les populations chrétiennes : ceux qui échappaient au cimeterre ne pouvaient éviter les chaînes de l'esclavage. Ce sort cruel était commun à tous les chrétiens natifs de l'Orient, et même aux pèlerins, pieux et enthousiastes, que leur zèle poussait à venir en foule de l'Occident, visiter les lieux sanctifiés jadis par les prédications, les miracles et la mort du divin fondateur du christianisme, et maintenant dépositaires de son tombeau.

En l'an 488 de l'hégire (2), un pèlerin, Pierre l'Hermite, avait visité la terre sainte ; de retour en Europe, il racontait avec une éloquence aiguisée par ses ressentiments personnels, les maux épouvantables dont les chrétiens de ces contrées étaient les déplorables victimes : la foule s'émut ; à ces narrations pathétiques se joignait pour péroraison une invitation à une *croisade*, afin d'aller arracher aux infidèles et leurs victimes et les saints lieux teints du sang du Christ et de ses principaux apôtres.

L'appel ne retentit pas en vain dans toutes les provinces de la France : le projet de croisade, présenté par l'Hermite, prêché par lui de village en village, y fut reçu par les acclamations universelles des populations fanatisées.

L'indignation publique et l'entraînement général furent bientôt partagés par le roi Philippe-Auguste, qui régnait alors : embrassant avec ardeur l'entreprise, à la fois religieuse et militaire, que réclamait le vœu unanime de ses sujets, il crut devoir en demander l'autorisation au pape Urbain II, qui répondit en arborant solennellement l'étendard de la croix, et en promettant, au nom du ciel, aux croisés, toutes les bénédictions divines dans ce monde et dans l'autre.

Aussitôt le concile de Clermont, assemblé par l'ordre du souverain pontife, déclare la croisade obligatoire pour tous les chrétiens : les masses s'ébranlent en armée innombrable, s'élançant à la guerre sacrée, à la conquête de la Palestine, ou plutôt de toute l'Asie musulmane.

Voilà les ennemis contre lesquels l'Orient allait avoir à se défendre.

Le rendez-vous général de l'armée des croisés fut à Constantinople ; elle y était appelée par les cris d'alarme du vieil empereur grec, Alexis Comnène Ier. Les Turks, poussant leurs conquêtes dans l'Asie, de contrée en contrée, étaient parvenus dans l'Anatolie, d'où ils menaçaient en même temps l'Égypte musulmane et la ville chrétienne de Constantinople : Alexis ne s'en voyait plus séparé que par le Bosphore ; et le retentissement des cris *Allah!* de la rive asiatique venaient jusque sur la rive européenne troubler les hymnes religieux de la cathédrale de Sainte-Sophie.

Dès l'an 1092 (1), l'empereur grec avait réclamé les secours du pape Ur-

(1) Cette année a commencé le lundi 30 décembre de l'an 1095 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 11 janvier de l'an 1095 de notre ère.

(1) Cette année de l'ère chrétienne correspond à l'an 485 de l'hégire.

bain II, qui lui avait promis trois cent mille hommes; la croisade de l'année 1095 tripla ce nombre et au delà.

Le Bosphore fut traversé par l'armée chrétienne, et le premier prince musulman qui eut à soutenir son assaut fut le sultan seldjoukide d'Iconium *Daoud-Kilydj-Arselân*, fils de *Souleymân*, fondateur de cette dynastie. Les croisés battirent ses armées, lui prirent la ville de Nicée, puis Antioche; ils s'y virent alors assiégés par les troupes réunies de *Ketboghâ*, prince de Moussoul, de *Dekkak*, prince de Damas, et de *Djennah-éd-doulah*, prince de Hémesse.

Effrayés d'abord du nombre de leurs ennemis, les Francs avaient ensuite, dans une sortie désespérée, mis en pleine déroute les troupes musulmanes; et dès lors rien ne put arrêter leur marche victorieuse; *Maarrah* fut prise d'assaut, Hémesse ouvrit ses portes sans résistance; et l'armée chrétienne déborda comme un torrent dans la basse Syrie et dans la Palestine: elle y trouva les troupes du khalyfe d'Égypte.

Jérusalem, le but de l'expédition sacrée, était restée entre les mains de ce prince, depuis qu'il l'avait enlevée aux Ortokides. Après un siége de plus de quarante jours, la ville sainte lui fut enlevée par les croisés, le vendredi 22 du mois de Chaabân de l'an 492 (1) de l'hégire (14 juillet 1099 de notre ère). Le massacre dura une semaine. Les cadavres furent amoncelés dans la mosquée *él-Aksa;* plus de soixante-dix mille musulmans y perdirent la vie; le butin fut immense, et les Francs, enivrés de leur victoire, rêvaient déjà la destruction entière de l'islamisme.

Témoin de ces désastres, un poëte arabe contemporain, *Modaffer*, s'écriait dans une élégie comparable aux chants de Tyrtée :

« O musulmans, vos frères de la Syrie,
« en proie aux ravages des lances chré-
« tiennes, n'ont pour asile que le dos
« de leurs chameaux infatigables, ou les
« entrailles des vautours !

« O musulmans, de quels combats je
« vous vois menacés encore! combats où
« vos têtes rouleront dans la poussière
« comme les pieds de vos chameaux! »

L'Égypte craignait une invasion de l'armée victorieuse, qui lui avait enlevé tout ce que les Fattymittes possédaient en Syrie ; mais l'*Emyr-él-Gyouch* envoya contre les chrétiens son général *Saad-éd-doulah*, qui les battit, cette même année, sous les murs d'*Asqalân*. Dès lors rejetés des frontières d'Égypte, les Francs se trouvèrent suffisamment occupés à repousser les attaques successives des petits princes musulmans qui s'étaient partagé, à cette époque, une portion de la Syrie et de la Mésopotamie ; un de leurs généraux avait été battu par *Kemechtekyn*, prince de *Malathiah* et de *Siouâs* (Sébaste); ils avaient néanmoins poussé leurs conquêtes, d'un côté vers le *Dyar-bekir* jusqu'à *Seroudj*, tandis que, de l'autre, ils se rendaient maîtres de la côte maritime, où ils s'emparaient d'*Arsouf* et de *Césarée*.

Les années 493 et 494 de l'hégire (1) (1100 et 1101 de l'ère chrétienne) se passèrent dans ces combats divers. L'an 495 (2) n'avait pas commencé sous de meilleurs auspices pour l'islamisme, lorsque le khalyfe *él-Mostaaly-b-Illah* mourut au Kaire, le 17 du mois de Safar (11 décembre 1101), après un règne de sept ans et deux mois, ne laissant qu'un fils, âgé d'un peu plus de cinq ans, nommé *Al-Mansour*.

Chahyn-Châh-él-Afdal, qui avait été le tuteur *d'él-Mostaaly*, et qui, pendant tout le règne de ce prince, avait conservé sa dignité d'*Emyr-él-Gyouch*, fut encore chargé de la tutelle du fils de son premier pupille. Le jeune prince lui dut d'être proclamé khalyfe, sous le titre d'*él-Amer-be-ahkam-Illah* (commandant pour l'autorité de Dieu), malgré les obstacles qui s'efforçaient de s'opposer à son intronisation.

En effet, à la mort d'*él-Mostaaly* l'oncle du jeune khalyfe, *Berâr*, s'était saisi de la ville d'Alexandrie et s'y était fait proclamer khalyfe lui-même, sous le titre de *él-Mostafâ-le-dyn-Illah* (choisi pour la religion de Dieu).

Él-Afdal, défendant les droits de son jeune pupille, courut attaquer le prince rebelle, le battit complétement et le força de se soumettre.

(1) Cette année a commencé le dimanche 28 novembre de l'an 1098 de l'ère chrétienne.

(1) La première de ces deux années a commencé le jeudi 17 novembre de l'an 1099 de notre ère, et la seconde le mardi 6 novembre de l'an 1100.

(2) Cette année a commencé le samedi 26 octobre de l'an 1101 de notre ère.

Cependant les Francs avaient continué le cours de leurs conquêtes en Syrie; elles furent facilitées par la désunion qui régnait, à cette époque, entre les princes musulmans de ces contrées; ceux-ci, en effet, au lieu de se réunir en masse contre l'ennemi commun, s'abandonnaient à leurs haines particulières, et cherchaient à se dépouiller l'un l'autre. Les volontés étaient divisées, les vues divergentes, et les forces brisées par la discorde.

Les croisés avaient profité de ces circonstances, qui leur étaient si favorables. Maître de *Anthartous* (Tortose), de Hémesse et de *Gébayl* (1), le comte de Saint-Gilles, que les écrivains orientaux nomment *Sangyl*, après avoir échoué à Tripoli de Syrie (*Taraboulous-él-Châm*), avait marché contre *Akkah* (Saint-Jean d'Acre), l'an 497 de l'hégire (2), et il assiégeait cette place importante par terre et par mer.

Akkah était alors gouvernée au nom du khalyfe d'Égypte, par *Bará-Zaher-éd-doulah*, surnommé *él-Gyouchy*, parce qu'il avait autrefois appartenu à l'*Emyr-él-Gyouch*. Le siége fut long: les Francs finirent toutefois par entrer dans la ville de vive force, et s'y montrèrent sans pitié pour les habitants. *Bará* avait échappé aux mains des Francs et s'était sauvé à Damas, d'où il était revenu en Égypte.

On y vit arriver, presque en même temps, l'émir *Khalaf*, fils de *Molaëb* de la tribu arabe des *Beny-Kelâb;* possesseur de la principauté de Hémesse, il en avait fait le repaire des plus insupportables brigandages. Indigné, le prince de Damas, *Tanâch*, avait expulsé le noble brigand, en l'an 485 de l'hégire (3). Après avoir porté en plusieurs contrées ses courses aventureuses, *Khalaf* avait tourné ses pas en Égypte, où il désirait se fixer au service des Fattymites. L'occasion d'être utilisé se présenta bientôt. *Apamée*, dans la haute Syrie, appartenait alors à *Roddouân-Fakhr-él-moulouk*, sultan seldjoukide. Le gouverneur que ce prince avait établi, en son nom, pour commander à *Apamée*, avait une secrète inclination pour le parti fattymite: il fit savoir à l'*Émyr-él-Gyouch* qu'il était prêt à livrer sa ville à l'officier qui viendrait en prendre possession au nom du khalyfe d'Égypte.

Khalaf se présenta pour cette mission et fut accepté. Mais, à peine fut-il maître de la ville et de la citadelle d'*Apamée*, qu'il secoua le joug des Fattymites, refusa d'envoyer au prince ses contributions, et se livra de nouveau à ses brigandages.

La distance et l'état d'hostilités générales où se trouvait la Syrie empêchaient le khalyfe de punir ce nouveau rebelle. Ne pouvant plus supporter ses exactions oppressives, le qady d'Apamée et les principaux habitants se chargèrent d'y mettre fin, en s'adressant au prince d'Alep, et lui livrant la ville avec la citadelle. *Khalaf* fut massacré avec une partie de sa famille. Mais, à peine délivrés d'un fléau, les habitants d'Apamée en virent un autre fondre sur eux: les Francs arrivèrent, l'an 499 de l'hégire (1), prirent la ville et la citadelle, et tuèrent le qady libérateur.

Pendant ce temps, le comte de Saint-Gilles pressait de plus en plus le siége de Tripoli: l'émir qui y régnait s'était rendu à Baghdad pour réclamer les secours du khalyfe abbasside *él-Mostadher* et du sultan seldjoukide *Melek-Chah:* il n'avait rien pu en obtenir; et les habitants s'étaient jetés, l'an 501 de l'hégire (2), sous la protection du khalyfe d'Égypte.

L'*Émyr-él-Gyouch-él-Afdal* envoya à Tripoli un lieutenant prendre possession de la ville, au nom du khalyfe *él-Amer*, et expédia, peu de temps après, une flotte nombreuse pour la défendre: ce secours fut inutile, la flotte fut repoussée par des vents contraires. Le 11 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 503 (3) de l'hégire (2 juillet 1110 de l'ère chrétienne), les croisés prirent Tripoli d'assaut. Les habitants furent ou massacrés ou réduits en esclavage, et la ville subit tous les désastres les plus cruels que peut causer la guerre.

Sept années de combats sanglants se

(1) Ce nom signifie *le pays montagneux*.

(2) Cette année a commencé le lundi 5 octobre de l'an 1103 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le jeudi 12 février de l'an 1092 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mercredi 13 septembre de l'an 1105 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le jeudi 22 août de l'an 1107 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 31 juillet de l'an 1109 de l'ère chrétienne.

succédèrent en Syrie. Les Francs, qui avaient fait de la ville sainte un royaume, dont le premier roi fut Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, créèrent des principautés dans les différentes villes dont ils avaient fait la conquête : la Syrie vit non-seulement des rois chrétiens de Jérusalem, mais encore des Tancrède, des Roger, des Boëmond, princes d'Antioche, des Josselin, princes d'Édesse, des Raymond, comtes de Saint-Gilles et de Tripoli, des Hugues, princes de Galilée et de Tibériade, des sires de Césarée, de *Sayde* (Sidon), de *Beyrout*, etc.

Épouvantés ou défaits, les princes musulmans étaient, ou dépouillés de leurs États, ou forcés de contracter des alliances avec ceux qu'ils appelaient *infidèles*, et qui leur donnaient à eux-mêmes le nom de *païens*.

L'Égypte avait évité de prendre une part trop active dans ces diverses catastrophes; se sentant impuissante à résister au torrent furieux de la chrétienté, s'il roulait sur elle ses flots d'hommes fanatisés, elle se trouvait heureuse d'être séparée de ce théâtre d'extermination par les remparts de sable dont l'entourait sa frontière du désert.

Ces remparts furent franchis, vers la fin de l'an 511 de l'hégire (1). Baudouin 1er, que les historiens arabes nomment *Bardouyl*, et qui avait succédé à Godefroy de Bouillon sur le trône de Jérusalem, fit, à l'improviste, une pointe sur l'Égypte : à la tête de troupes nombreuses, il s'avança jusqu'à *Faramah*, un peu à l'est des ruines de l'antique *Péluse*. Il s'en rendit maître, massacra les habitants, et la livra aux flammes avec toutes ses mosquées; mais une maladie aiguë qui vint le saisir le força, heureusement pour l'Égypte, à reprendre le chemin de son royaume; il mourut en route avant d'arriver à *él-Arych* (2).

Les officiers du roi chrétien transportèrent les restes de leur prince à Jérusalem, où ils les firent inhumer dans l'église de la Résurrection; mais ils ouvrirent son corps, et ils déposèrent ses entrailles au même endroit où il était mort, non loin d'*él-Arych*, élevant au-dessus un monceau de pierres pour lui servir de sépulcre : ce monument s'est conservé jusqu'à nos jours; on l'appelle encore *le Tombeau de Baudouin*, et, depuis ce temps, cette partie de terrain sablonneux, située au milieu du désert, sur la route de Syrie, a pris et conservé le nom de *Sables de Baudouin*.

La mort de Baudouin délivra l'Égypte d'une invasion redoutable; et pendant sept années les croisés, occupés par les attaques des princes musulmans du nord de la Syrie, ne purent pas songer à la renouveler.

Mais, l'an 518 de l'hégire (1), les Francs se présentent aux portes de Tyr, se rendent maîtres de cette ville par capitulation, permettant aux musulmans d'évacuer la ville avec tout ce qu'ils pourraient emporter. Tyr dépendait alors des khalyfes d'Égypte, dont elle avait reconnu l'autorité, l'an 487 de l'hégire (1094 de l'ère chrétienne). Cet acte d'hostilité avait renouvelé les craintes d'une irruption sur l'Égypte elle-même, lorsque l'attaque des Ortokides et de l'Atabek de l'Iraq, *Emad-éd-dyn-Zenguy*, que nos historiens des croisades nomment le *Soudan Sanguin*, rappela les troupes chrétiennes dans la haute Syrie.

Au milieu de ces bouleversements de l'Orient, une nouvelle secte s'y était formée; c'était celle des *Bathéniens*, plus connus de nos historiens sous le nom des *Assassins* (2). Leur chef, *Ismaël*, dont ils ont pris aussi le nom d'*Ismaéliens*, avait rassemblé autour de lui de nombreux prosélytes, dont le dévouement fanatique ne connaissait aucune borne; il avait profité des désordres de la guerre acharnée entre les divers partis pour se rendre maître de plusieurs châteaux dans les montagnes des environs de Damas; puis, tantôt combattant les chrétiens, tantôt faisant avec eux alliance, il avait fini par

(1) Cette année a commencé le samedi 5 mai de l'an 1117 de notre ère.

(2) Le nom de ce lieu signifie en arabe *une tente*, ou un *abri de feuillages* : il fut ainsi appelé, suivant les traditions orientales, à cause de la halte qu'y firent les frères de Joseph à leur sortie d'Égypte.

(1) Cette année a commencé le mardi 19 février de l'an 1124 de notre ère.

(2) Ce nom, tiré de l'arabe *Hachachyn*, est dérivé du mot *hachych* (chanvre), parce que ces sectaires employaient cette plante à fabriquer une liqueur spiritueuse dont ils s'enivraient avant et pendant leurs hasardeuses expéditions.

s'établir impunément au milieu même de leurs États.

De la forteresse inexpugnable qu'il y occupait, il s'était rendu redoutable, non-seulement aux princes chrétiens, mais même aux souverains musulmans, leur imposant des contributions payables sous peine d'assassinat; et ses émissaires enthousiastes couraient se dévouer à une mort certaine, pour exécuter ces arrêts de mort.

L'an 524 de l'hégire (1), le khalyfe d'Égypte *él-Amer-be-ahkam-Illah* fut désigné, par le prince des Assassins, aux coups de ses sicaires : le khalyfe perdit la vie, sous leurs poignards, au milieu même de sa capitale, le 2 du mois de Dou-l-Qadéh de cette même année (2).

Il était alors âgé de trente-cinq ans, et en avait régné près de trente. N'ayant pas eu d'enfants mâles, son héritier au khalyfat se trouva être son cousin *Abd-él-Megyd-ébn-él-Qassem*, fils de *Mohammed* et petit-fils du khalyfe *él-Mostanser-b-Illah*. Cependant, comme la veuve du khalyfe *él-Amer* s'était déclarée enceinte, *Abd-él-Megyd* ne prit d'abord que le titre de régent, attendant l'issue des couches de la princesse : elle ne mit au monde qu'une fille; alors le régent fut proclamé khalyfe; et il prit, en montant sur le trône, le surnom d'*él-Hafezz-le-dyn-Illah* (conservateur de la religion de Dieu).

Le nouveau souverain accorda d'abord sa confiance au vizir *Ahmed*, qu'on avait surnommé *Ebn-Émyr-él-Gyouch*, parce qu'il était fils de *él-Afdal*, que nous avons vu revêtu de cette dignité; *Ahmed* justifia le choix du khalyfe par son intégrité et par son zèle; mais ces vertus lui attirèrent la haine des courtisans; et bientôt il fut assassiné, ainsi qu'un autre vizir, son successeur, qui avait voulu marcher sur ses traces.

(1) Cette année a commencé le dimanche 15 décembre de l'an 1129 de notre ère.

(2) Monnaie du khalyfe *él-Amer-be-ahkam-Illah*, frappée à Alexandrie l'an 512 de l'hégire (1118 de l'ère chrétienne).



Irrité, le khalyfe remplaça ce dernier vizir par le fils du premier, *Hassan*, homme dont la cruauté et l'avarice étaient connues. La première opération du ministre fut de faire décapiter quarante des principaux de la cour. Cette exécution, désapprouvée par le khalyfe, mit en effervescence tous les esprits; et *él-Hafezz* allait être déposé, lorsqu'il se détermina à faire empoisonner le vizir *Hassan* par un de ses médecins, qui était juif.

Le khalyfe remplaça son premier ministre par un autre vizir, qui parut développer une grande habileté dans le maniement des affaires; mais ce vizir, nommé *Baharam*, fut, peu de temps après, supplanté par les intrigues de *Roddouân-Ouahachy*; celui-ci se rendit odieux par ses cruautés envers les chrétiens, et périt, dans une émeute, à la fin de l'an 543 de l'hégire (1). Dès lors le khalyfe se passa de vizir et gouverna par lui-même.

Du reste, aucun événement majeur ne signala à l'extérieur la plus grande partie de son règne, sous lequel l'Égypte conserva son système politique de non intervention dans les guerres de Syrie.

Mais, pendant que les regards de la politique égyptienne étaient tournés vers les dangers qui pouvaient la menacer à l'orient, un nouveau péril surgissait à l'occident, plaçant entre deux feux, également redoutables, la monarchie des Fattymites.

Les khalyfes d'Égypte semblaient avoir pris leur parti sur la perte définitive de la Sicile, longtemps un de leurs plus beaux domaines, et ils s'étaient résignés à abandonner cette riche proie à la bravoure des chevaliers normands, cette troupe d'aventuriers qui, y cherchant fortune, y avaient trouvé un trône; mais l'ambition de ces conquérants chrétiens ne se contentait pas des succès brillants qui avaient couronné leur entreprise téméraire. Roger deuxième du nom, fils de celui qui était devenu par ses victoires le premier roi de Sicile, avait conçu le projet d'étendre ses conquêtes jusque sur le con-

(1) Cette année a commencé le samedi 22 mai de l'an 1148 de l'ère chrétienne.

tinent africain : il avait expédié une flotte de deux cent cinquante voiles, qui, l'an 539 de l'hégire (1), fit une descente en Afrique et s'y empara de la ville de *Borsah*, dont les habitants furent massacrés et les femmes emmenées en esclavage.

Moins de deux ans après, l'an 541 de l'hégire (2), Tripoli de Barbarie, en proie aux discordes de deux factions ennemies, était de même tombée au pouvoir des Normands, qui, l'an 543 de l'hégire (3), avaient encore pris possession de la ville de *Mahadiéh*, berceau de la dynastie fattymite, alors abandonnée de ses habitants, fuyant les désastres de la plus cruelle famine.

De là, le roi Roger menaçait Alexandrie; et ce nouveau péril était bien autrement à craindre pour l'Égypte que l'attaque éventuelle des chrétiens de Syrie : car, à cette époque, ceux-ci n'avaient pas trop de toutes leurs forces pour résister aux armes victorieuses du fils de *Zenguy*, l'atabek *Mahmoud*, portant le double surnom de *él-Melek-él-Adel* et de *Nour-éd-dyn*, que nos historiens des croisades nomment *Noradin*.

L'Égypte était dans cet état de crise et d'alarme, lorsque le khalife *Hafezz-le-dyn-Illah* y mourut dans le mois de Gemady-él-Thany de l'an 544 de l'hégire (4), laissant pour successeur son fils *Ismayl-Abou-l-Mansour*, qui prit, à son avénement, le titre d'*él-Dhafer-be-amr-Illah* (victorieux par l'ordre de Dieu), mais dont le règne fut bien loin de justifier ce présomptueux présage.

Él-Hafezz-le-dyn-Illah avait atteint presque l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait régné dix-neuf ans et sept mois (5); ou plutôt ses ministres avaient régné pour lui; car, à cette période de décadence du khalyfat fattymite, les souverains titulaires, renfermés dans l'intérieur de leur harem, y traînaient leur vie lâche et efféminée dans la mollesse et l'indolence, se contentant de l'autorité spirituelle, que la religion de l'islamisme avait consacrée dans leur personne, et n'ayant conservé de leur puissance temporelle que la signature des diplômes qui investissaient leurs ministres de la toute-puissance : ces mutations des patentes des vizirs leur donnaient seules quelque connaissance des révolutions de pouvoir qui s'exécutaient autour d'eux et sans eux.

Depuis la mort de l'*Émyr-él-Gyouch-él-Afdâl*, fils de *Bedr-él-Gemâly*, le suprême vizirat avait passé successivement en diverses mains, toutes de plus en plus incapables de tenir les rênes de l'État avec la vigueur et les talents qu'avaient déployés pour le bien de l'Égypte ces deux grands ministres.

Él-Dhafer-be-amr-Illah n'avait que dix-sept ans, quand il fut proclamé khalyfe, et il ne possédait aucune des qualités qui doivent décorer un prince. Livré sans réserve et sans frein au goût des plaisirs, avide des jouissances de toute espèce, il ne s'occupa aucunement, pendant son court règne, des affaires de son empire : c'est avec une égale indifférence qu'il voyait les courtisans de son palais troubler de leurs intrigues et de leurs factions l'intérieur de l'Égypte, les Normands de Sicile prêts, de leurs avant-postes d'Afrique, à fondre sur elle, comme sur une proie assurée, et les armées des chrétiens de Syrie resserrer de plus en plus l'espace qui le séparait encore de ses redoutables ennemis; il semblait, dans son indolence apathique, prévoir dès lors qu'il resterait trop peu d'années sur le trône pour en voir l'entier renversement, et que, minée qu'elle était de toute part, sa monarchie, à moitié écroulée, ne durerait guère plus que lui-même.

La quatrième année de son règne, 548 de l'hégire (1), les Francs vinrent

(1) Cette année a commencé le mardi 4 juillet de l'an 1144 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le jeudi 13 juin de l'an 1146 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 22 mai de l'an 1148 de l'ère chrétienne.

(4) Cette année a commencé le mercredi 11 mai de l'an 1149 de notre ère.

(5) Monnaie du khalyfe *él-Haffezz-le-dyn-Illah*, frappée à Alexandrie l'année même de la mort du khalyfe, 544 de l'hégire, 1149 de l'ère chrétienne.



(1) Cette année a commencé le dimanche 29 mars de l'an 1153 de l'ère chrétienne.

mettre le siége devant *Asqalân* (Ascalon).

Cette ville appartenait au khalyfe d'Égypte : comme elle se trouvait à l'extrême frontière, la plus exposée à l'attaque des Francs, sous les règnes précédents les vizirs avaient toujours mis leurs soins à la fournir de tout ce qui était nécessaire à sa défense; mais, au commencement du nouveau règne, le vizir *Adel*, fils de *Sallar*, étant mort, la discorde s'était mise entre les membres du conseil du khalyfe; et, tout entiers à leurs querelles personnelles, ils avaient négligé l'entretien et l'approvisionnement des frontières attaquables. Les croisés mirent à profit une circonstance si favorable pour eux, et, bientôt, ils se furent rendus maîtres d'*Asqalân*.

A peine apprenait-on au Kaire cette perte fatale, qu'une nouvelle plus alarmante encore vint y semer l'épouvante. Des navires, sortis des ports de Sicile, venaient d'opérer un débarquement sur la plage d'Égypte, et avaient mis à feu et à sang la ville de *Tennys*, située au milieu du lac *Menzâléh*.

Ce débarquement n'eut pas d'autres suites, et les navires siciliens se retirèrent bientôt, chargés de captifs et d'un butin immense. Mais, les premiers jours de l'année 549 de l'hégire (1) virent terminer à la fois le règne et la vie du khalyfe *Dhafer-be-amr-Illah*.

Livré à toute l'effervescence des passions les plus déréglées et les plus brutales, sa débauche effrénée avait pris pour victimes de ses plaisirs criminels le jeune *Nasr*, fils de *Abbas* lui-même, grand vizir, et plus souverain dans l'Égypte que le khalyfe. L'attentat appelait la vengeance : le vizir ne la fit pas longtemps attendre.

Le lendemain même, premier jour du mois de Moharrem, il lava son outrage et le déshonneur de son fils dans le sang du khalyfe : invité à une fête par son vizir, *él-Dhafer-be-amr-Illah* y fut poignardé, avec ses deux frères, au milieu de sa cour, par le père offensé. Il n'avait régné qu'environ quatre ans (2).

Le vizir est accusé par les historiens arabes d'avoir satisfait sa cupidité en même temps que sa vengeance, et d'avoir profité du trouble que causa cette catastrophe, pour s'emparer de la plus grande partie des richesses que renfermait le palais.

Quoi qu'il en soit, deux jours après, le vizir *Abbâs* proclama comme khalyfe, sous le titre d'*él-Fayz-be-nasr-Allah* (abondant dans le secours de Dieu), le jeune *Yssa*, fils du khalyfe assassiné.

Cette révolution avait été vue d'un mauvais œil par les troupes, et surtout par les nègres, qui composaient la garde du palais : ils appelèrent au Kaire *Thelây-abou-Rezyq*, qui gouvernait alors la province de Minyéh, dans la haute Égypte. *Thelây* accourut et s'empara sans peine du gouvernement. *Abbâs* prit la fuite, avec son fils *Nasr*, emportant avec lui des trésors immenses : il avait déjà atteint la Syrie, lorsqu'il tomba, en route, entre les mains des Francs : il fut massacré, dépouillé de toutes ses richesses, et son fils retenu prisonnier.

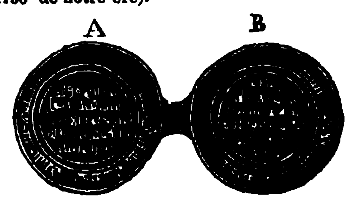
Cependant, *Thelây* avait été proclamé au Kaire comme vizir suprême, et avait pris le titre de *él-Melek-él-Salèh* (le bon roi); car, à cette époque, tel était le pouvoir des vizirs, qu'ils s'arrogeaient ces titres de royauté, ne laissant aux khalyfes que celui d'*Imâm* (pontife).

Aussitôt que *Thelây* eut consolidé sa puissance, il s'empressa de réclamer l'extradition du fils d'*Abbâs*, et il l'obtint des croisés à force d'argent. En vain, pour éviter d'être remis au pouvoir de son ennemi, *Nasr* avait abjuré l'islamisme et embrassé la religion des chrétiens; les chrétiens vendirent et livrèrent au vizir musulman le nouveau prosélyte du christianisme. Dès que *Thelây* eut *Nasr* entre les mains, il lui fit couper la tête.

Dès lors délivré de la crainte de tout

(1) Cette année a commencé le jeudi 18 mars de l'an 1154 de notre ère.

(2) Monnaie du khalyfe *Él-Dhafer-be-Amr-Illah*, frappée à Alexandrie l'an 545 de l'hégire, (1150 de notre ère).



compétiteur, le vizir ne ménagea plus rien, et ne conserva aucun égard pour les personnages les plus importants de l'État, s'arrogeant, sans opposition, la plénitude de la puissance souveraine.

Le nouveau khalyfe, *él-Fayz-be-nasr-Illah*, n'avait que cinq ans, et les historiens arabes rapportent qu'à la cérémonie de son inauguration, le vizir *Abbâs* l'avait porté sur ses épaules, en allant le déposer sur le trône.

Ce jeune prince ne régna que six ans environ, et mourut, dans sa onzième année, l'an 555 de l'hégire (1).

Pendant son règne, l'Égypte était réduite à un tel état de faiblesse, que, pour faire cesser les incursions des garnisons chrétiennes d'*Asqalân* et de *Ghazzah* sur les frontières, ce khalyfe fut obligé de se soumettre à payer des sommes considérables en tribut annuel au roi de Jérusalem.

A la mort du khalyfe *él-Fayz*, le vizir *Thelây* s'occupa de lui donner un successeur. Il se rendit au palais, où on lui présenta un prince de la famille des Fattymites, déjà avancé en âge, comme étant le plus proche collatéral du khalyfe défunt : le vizir allait en conséquence le faire proclamer comme khalyfe, lorsqu'un de ses confidents s'approcha de son oreille : « Votre prédécesseur « au vizirat, lui dit-il à voix basse, s'est « montré plus fin politique que vous, « quand il ne s'est donné qu'un khalyfe « âgé à peine de cinq ans. »

Frappé de cette observation, le vizir rejeta le prince qu'on lui avait présenté, et fit choix d'un petit-fils du khalyfe *él-Hafezz-le-dyn-Illah*, nommé *Abd-allah*, fils de l'émir *Youssouf*. Ce jeune prince ne venait que d'atteindre l'âge de la puberté. Le vizir le fit inaugurer solennellement sous le nom de *él-Added-le-dyn-Illah* (secourant la religion de Dieu); et, pour mieux s'en assurer, il lui donna en mariage sa fille, à laquelle il assigna une dot qui surpassait en richesses tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Ainsi fut appelé à la succession du khalyfat, malgré ses droits éloignés, le quatorzième khalyfe fattymite (2), qui ne devait lui-même la transmettre à aucun héritier, et entre les mains duquel devait s'éteindre la dernière lueur de la puissance de sa dynastie.

Devant ainsi le khalyfat à la protection du vizir, *él-Added-le-dyn-Illah* devint encore plus esclave du ministre suprême que son prédécesseur; au titre de *Melek* (roi) que s'était déjà arrogé *Thelây*, il ajouta encore celui de *Soultân* (sultan). Mais l'insolence du vizir lui suscita dans la cour des ennemis dangereux, et, l'an 556 de l'hégire (1), la tante du khalyfe le fit assassiner au moment même où il entrait dans le palais : avant de mourir toutefois, il eut le temps de faire mettre à mort cette femme, que le khalyfe lui abandonna sans hésiter. Il parvint même à transmettre son vizirat à son fils *Rezyq*, qui prit le titre de *él-Melek-él-Adel* (le roi juste).

Rezyq eut pour successeur au suprême vizirat *Châouer* (2), qui ne conserva pas longtemps ce poste éminent : il fut supplanté par *Dargham-abou-l-Achbal*.

Châouer passa en Syrie et implora le secours de l'Atabek *Nour-éd-dyn* pour reconquérir le pouvoir dont il avait été dépouillé. L'Atabek n'avait garde de négliger une occasion aussi heureuse de s'immiscer dans les affaires d'Égypte. Il consentit à charger un de ses émirs de reconduire le vizir expulsé en Égypte, afin de le rétablir comme grand vizir et *Émyr-él-Gyouch*.

Un des principaux émirs de sa cour était *Assad-éd-dyn Chyrkouéh* (3), fils de *Chady*, Kurde d'origine, de la tribu des *Raouâdys*, une des plus illustres de cette nation. Il était depuis longtemps, avec son frère aîné *Negm-éd-dyn-Ayoub*, attaché au service de l'Atabek, et ces deux frères y avaient été élevés aux plus hautes dignités.

Ce fut sur *Chyrkouéh* que *Nour-éd-dyn* jeta les yeux pour l'importante expédition d'Égypte.

En effet, le motif patent était seule-

(1) Cette année a commencé le mardi 12 janvier de l'an 1160 de notre ère.

(2) Ce prince n'était que le onzième des khalyfes fattymites qui ont régné au Kaire, les trois premiers princes de cette dynastie ayant régné non en Égypte, mais en Mauritanie.

(1) Cette année a commencé le samedi 31 décembre de l'an 1160 de notre ère.

(2) Nommé par Guillaume de Tyr *Sauar*, et *Sanar* par le P. Maimbourg.

(3) Nos historiens des croisades le nomment *Siracon*.

ment d'attaquer le vizir *Dargham* et de rétablir par la force des armes en sa place *Châouer*, qui s'était engagé, pour prix de son rétablissement, à payer à *Nour-éd-dyn* le tiers des revenus de l'Égypte; mais le véritable but de l'Atabek était de connaître à fond les forces de l'Égypte, et d'établir sa prépondérance de manière à pouvoir se créer les moyens de s'y rendre entièrement maître par la suite.

Chyrkouéh partit pour l'Égypte à la tête d'une armée, et emmena avec lui son neveu *Youssouf*, le jeune fils de son frère *Negm-éd-dyn-Ayoub*. Ce neveu, que son âge avait empêché jusque-là de se faire remarquer, ne suivait son oncle qu'avec quelque répugnance : les ordres de son père et de l'Atabek durent intervenir, et cependant il marchait sans le savoir à la conquête d'un trône, sur lequel il devait asseoir une puissante dynastie. Ce Youssouf devait peu d'années après devenir le souverain de l'Égypte et de presque tout l'Orient, sous le glorieux nom de *Salah-éd-dyn* (Saladin).

Nour-éd-dyn, à la tête d'un autre corps de troupes, accompagna *Chyrkouéh* jusqu'a la frontière de l'Égypte, afin de persuader aux Francs que c'était contre eux que l'expédition en marche était destinée. Ceux-ci le crurent en effet, ne songeant qu'à se fortifier dans leurs villes, et laissèrent librement passer le corps de troupes qui entrait en Égypte.

La position de *Dargham* n'était pas favorable à une défense. Il avait fait périr plusieurs émirs, et le nombre des mécontents augmentait chaque jour : d'un autre côté, les Francs ne cherchaient qu'une occasion favorable pour attaquer le pays et en faire la conquête; Amaury, roi de Jérusalem, qui venait de succéder à Baudouin II, réclamait avec menaces le payement du tribut annuel auquel l'Égypte s'était engagée envers son prédécesseur. *Dargham* en étant venu aux mains avec les croisés, avait été battu par eux, et, réfugié dans la ville de *Belbeys*, n'avait pu se défendre contre eux qu'en coupant les digues et inondant le pays.

Les Francs, ajournant leur conquête, venaient de quitter l'Égypte, lorsque l'armée de *Nour-éd-dyn* y pénétra. *Dargham*, à cette nouvelle, eut recours aux ennemis même contre lesquels il venait de combattre; il s'adressa aux Francs, leur offrant le double des tributs qu'il leur payait auparavant. Mais, avant que le traité pût être conclu, *Dargham* avait déjà été attaqué, battu par *Chyrkouéh*, et tué dans le faubourg du Kaire, auprès de la mosquée de *Sittéh-Nefyséh* : *Châouer* avait été aussitôt rétabli au Kaire dans toutes ses dignités.

Cependant ce vizir ne tarda pas à pénétrer les desseins cachés de ses protecteurs armés, et il chercha les moyens de les chasser de l'Égypte.

Refusant de remplir les promesses qu'il avait faites à *Nour-éd-dyn*, et que *Chyrkouéh* le pressait d'acquitter, il se crut assez fort pour ordonner à celui-ci de retourner en Syrie. *Chyrkouéh* était campé près du Kaire : il répondit à la sommation, en détachant un corps de troupes qui s'empara de Belbeys et de toute la province de *Chargyéh* : cette démarche intimida *Châouer*, et il se hâta de renouveler les négociations que *Dargham* avait entamées avec les chrétiens, leur proposant de réunir leurs efforts pour chasser de l'Égypte un ennemi aussi redoutable pour eux que pour lui.

Le roi Amaury vit dans ces propositions un acheminement à la conquête de l'Égypte, qui était toujours le projet favori de la croisade; il les accepta, passa en Égypte à la tête d'une armée, et joignit ses troupes à celles de *Châouer*; réunis ils allèrent attaquer à Belbeys *Chyrkouéh*, qui s'y était retranché et y avait réuni toutes ses forces. L'armée franco-égyptienne resta devant cette place, depuis le commencement du mois de Ramaddân jusqu'au mois de Dou-l-Qadeh, c'est-à-dire plus de deux mois.

Mais, apprenant que *Nour-éd-dyn*, à la tête d'armées considérables, soumettait toute la Syrie, et s'avançait au secours de son lieutenant, les coalisés ne songèrent plus qu'à se mettre en défense contre ce terrible ennemi. En conséquence, ils offrirent à *Chyrkonéh* de le laisser sortir de l'Égypte, à la seule condition qu'il rendrait ses prisonniers.

Celui-ci, ignorant l'approche de l'Atabek, consentit, à cette condition, d'évacuer Belbeys, et retourna en Syrie; il y trouva *Nour-éd-dyn* partout combat-

tant, partout victorieux des croisés, et il se hâta lui-même de prendre sa part de ces combats et de ces victoires.

Ces succès brillants ne faisaient pas perdre de vue à *Chyrkouéh* ses vues sur l'Égypte. Dans l'expédition qu'il y avait faite, il avait pu connaître, par lui-même, la situation et les forces de ce pays; et, depuis ce temps, il ne cessait de présenter à *Nour-éd-dyn* les moyens assurés d'en faire la conquête.

Guillaume de Tyr nous apprend même que *Chyrkouéh* se rendit à Baghdad, et qu'il soumit au khalyfe abbasside son projet de renverser les khalyfes fattymites, ses rivaux.

L'Abbasside approuva ces vues et rassembla des troupes pour en appuyer l'exécution. Le projet devint public, et *Châouer* vit bien que, s'il ne faisait les derniers efforts, l'Égypte allait passer dans les mains des Atabeks, déjà maîtres de la plus grande partie de la Syrie. D'un autre côté, les Francs, toujours rêvant la conquête de l'Égypte, ne pouvaient se résoudre à se voir enlever cette riche proie par *Nour-éd-dyn;* ils arrêtèrent, dans une assemblée générale, que tous les croisés, sans exception, iraient au devant de *Chyrkouéh,* pour lui couper le passage.

Mais celui-ci, traversant le désert, était déjà sur la frontière de l'Égypte, et il venait d'y pénétrer, au mois de Raby-êl-Aouel de l'an 562 de l'hégire (1).

En vain le roi de Jérusalem s'était avancé jusqu'à *Kades-Barnéh* dans le désert; il n'avait pas rencontré son ennemi sur cette route; prenant alors la route de *Ghazzah,* dernière possession des Francs de ce côté, il s'était porté à *êl-Arych*, et de là s'était avancé jusqu'à Belbeys. *Chyrkouéh,* toujours poussant en avant, l'avait continuellement devancé, et, déjà campé à *Atlâs,* il menaçait le Kaire.

Châouer redoutait avec raison autant l'approche des Francs que celle de *Chyrkouéh*. Mais, voyant ce dernier prêt à s'emparer du Kaire, il prit le parti extrême d'y faire entrer les croisés et de les jeter entre lui et *Chyrkouéh*, qui n'était plus qu'à douze milles de la capitale.

Le général de *Nour-éd-dyn*, dont les troupes avaient beaucoup souffert dans la traversée du désert, ne jugea pas convenable d'attendre cette attaque : il traversa le fleuve et se fortifia sur le bord opposé.

Mais les Francs ne prétendaient pas prêter gratuitement à *Châouer* leur assistance. Le vizir fut forcé de renouveler les anciens traités, et d'augmenter le tribut annuel promis à Amaury : des plénipotentiaires chrétiens, au nombre desquels étaient Hugues de Césarée et Geoffroy Foulques, chevalier du Temple, réglèrent ces nouvelles conventions au Kaire, les firent ratifier par le khalyfe, et reçurent un à-compte de 200,000 dynars (3,000,000 de notre monnaie), avec la promesse d'un payement pareil sous un court délai.

Pendant ces accords diplomatiques, *Chyrkouéh* était venu, pendant la nuit, asseoir son camp à Gyzéh, en face du Kaire, sur la rive occidentale du Nil.

Le roi Amaury, voulant l'y attaquer, rassembla des barques, dont il commença à construire un pont sur le fleuve; mais *Chyrkouéh* détruisait les ouvrages des croisés à mesure qu'ils les exécutaient; et les deux armées restèrent ainsi en présence pendant cinquante jours.

Chyrkouéh avait profité de ce délai pour soumettre toute la rive occidentale du fleuve; mais les Francs réussirent à le traverser auprès de *Mehalléh* à la pointe du Delta. Alors *Chyrkouéh* décampa, et s'enfonça dans la haute Égypte: les Francs l'y suivirent, après avoir laissé au Kaire de fortes garnisons dans toutes les fortifications et même dans le palais du khalyfe.

Arrivé à un défilé nommé *Bâbayn* (les deux portes), *Chyrkouéh* s'y arrêta, attendant de pied ferme l'armée des croisés et des Égyptiens. Ceux-ci accoururent avec des forces tellement nombreuses, que le découragement commençait à se mettre dans les troupes de Syrie; cependant la bataille, qui dura un jour entier, fut fatale aux armées alliées.

Les Francs retournèrent au Kaire, et *Chyrkouéh*, victorieux, maître de toute la haute Égypte, courut soumettre la basse et se fit ouvrir les portes d'Alexandrie.

Une succession de combats, où les

(1) Cette année a commencé le vendredi 28 octobre de l'an 1166 de l'ère chrétienne.

avantages furent balancés, se prolongea alors; les Francs de Syrie voyant l'armée du roi Amaury en force au milieu du cœur de l'Égypte, coururent lui offrir leurs bras et demander le partage du butin. Hors d'état de résister à cette nuée d'ennemis, qui le séparaient de tous les renforts que pouvait lui envoyer la haute Syrie, *Chyrkouéh* consentit à terminer les hostilités par un traité.

Les clauses en étaient, que les croisés et les troupes syriennes évacueraient également l'Égypte, sans être inquiétés, et qu'Alexandrie, dont *Chyrkouéh* avait donné le commandement à son neveu *Youssouf-Salâh-éd-din*, rentrerait au pouvoir du vizir *Châouer*.

Ces conventions furent exécutées : *Chyrkouéh* et son neveu *Salâh-éd-dyn* retournèrent à Damas; mais les Francs ne voulurent quitter le Kaire qu'à la condition que 100,000 dynars (1,500,000 francs de notre monnaie) leur seraient payés, et qu'une garnison de Francs resterait au Kaire; ces conditions furent acceptées par le vizir, impatient de voir s'éloigner, et ses ennemis, et ses dangereux défenseurs.

Cependant, les chefs de la garnison chrétienne du Kaire conservaient, malgré les traités, l'espoir de s'y rendre entièrement les maîtres : Amaury, qui était retourné à Jérusalem, fut si vivement pressé par eux, que, profitant de l'éloignement des troupes syriennes, il rentra à l'improviste en Égypte, et arriva en dix jours devant *Belbeys*. Après trois jours de siége, la ville fut prise, livrée au pillage et tous les habitants massacrés.

Instruit de cette rupture imprévue, *Châouer* resta quelque temps indécis sur le parti qu'il avait à prendre: enfin, il se décida à envoyer demander du secours à *Nour-éd-dyn*.

L'Atabek aurait bien voulu se rendre lui-même en Égypte; mais, craignant que son absence n'encourageât quelque attaque contre ses États de Syrie, il se contenta de renvoyer de nouveau *Chyrkouéh* au Kaire.

Cette ville voyait alors devant ses portes l'armée d'Amaury; non que ce prince eût l'intention de lui faire éprouver le sort de *Belbeys;* mais, ne partageant pas entièrement les projets de conquête de ses principaux chevaliers, il espérait que son approche déterminerait *Châouer* à acheter chèrement son éloignement au prix de beaucoup d'or. En effet, il avait mis de la lenteur dans sa marche et avait employé dix jours à faire le chemin d'une seule journée.

Mais la combinaison cupide du roi de Jérusalem n'eut pas le succès qu'il s'en était promis.

Effrayés du sort qu'avait subi la ville de *Belbeys*, les habitants du Kaire avaient juré de se défendre jusqu'aux dernières extrémités : les flammes de la ville de Fostatt, à laquelle le vizir venait de faire mettre le feu, pour empêcher les Francs d'y prendre position, et dont l'incendie dura cinquante-quatre jours, prouvaient suffisamment combien cette détermination était fortement prise. Les vaisseaux qui de la Syrie amenaient des renforts aux croisés, ne purent remonter le Nil, et trouvèrent les passages fermés par les populations soulevées. En même temps *Chyrkouéh* approchait de nouveau avec des forces redoutables.

Châouer gagnait du temps, en amusant les croisés par des négociations fallacieuses; il leur protestait qu'il était leur ami, que les populations musulmanes seules s'armaient contre eux sans son aveu : il témoigna des craintes que les hostilités des chrétiens n'attirassent en Égypte leur ennemi commun *Nour-éd-dyn*, et offrait des sommes considérables au roi Amaury, s'il consentait à retourner immédiatement en Syrie.

Les troupes chrétiennes ne rêvaient que le pillage de la grande et riche ville du Kaire, le massacre des sectateurs de Mahomet, le viol des musulmanes; mais Amaury, dont l'avarice était depuis longtemps connue, ne songea qu'à ses intérêts particuliers, et se laissa tenter par l'or qu'on lui offrait; il convint de se retirer, moyennant 1,000,000 de dynars (15,000,000 de notre monnaie), dont partie devait être payée comptant, partie dans un délai convenu. Le vizir donna sur-le-champ 100,000 dynars (1,500,000 francs), promit le reste, et les croisés décampèrent des portes du Kaire, sans cependant renoncer à l'intention d'y revenir.

Mais, pendant que *Châouer* traitait ainsi avec les croisés, le khalyfe, de son

côté, nouait aussi des négociations secrètes avec *Nour-éd-dyn*. Il offrait à l'Atabek le tiers des revenus de l'Égypte, s'il voulait le délivrer de la tyrannie de son vizir, qu'il consentait à voir remplacer par *Chyrkouéh*. Celui-ci hâta sa marche, attaqua les chrétiens à *Belbeys*, les battit, et les eut bientôt chassés de tout le territoire de l'Égypte.

Vainqueur des croisés, *Chyrkouéh* fit son entrée au Kaire le septième jour du mois de Raby-él-Thany de l'an 564 de l'hégire (1), au milieu des acclamations d'allégresse de tous les habitants : sur-le-champ il alla présenter ses hommages au khalyfe *él-Added*, qui le revêtit d'un manteau d'honneur, le combla de riches présents et répandit ses largesses sur les troupes syriennes.

Ce fut avec un vif déplaisir que *Châouer* vit ces rapports s'établir entre le général de *Nour-éd-dyn* et le khalyfe ; mais la présence de l'armée de Syrie le forçait à cacher son ressentiment : il affectait même, avec une politesse étudiée, d'aller rendre des visites à *Chyrkouéh ;* mais il projetait secrètement de l'attirer chez lui avec ses principaux émirs, et de s'en débarrasser par le poignard.

Ce projet de guet-apens fut pénétré par *Salâh-éd-dyn* et par les principaux émirs syriens : ils résolurent de le déjouer par un contre-projet de même nature, et ils en brusquèrent l'exécution.

Un jour que *Châouer* se rendait en cérémonie au camp des Syriens, il y fut entouré, saisi par eux et chargé de chaînes. *Chyrkouéh,* instruit de cet acte de vigueur, ne le désapprouva pas, et défendit seulement qu'on attentât à la vie du grand vizir; mais le khalyfe *él-Added* venait d'apprendre l'arrestation de son premier ministre : il se hâta de demander sa tête, et on la lui porta aussitôt.

La populace pilla le palais de *Châouer*, et le khalyfe, heureux d'être enfin délivré de celui dont la tyrannie l'avait si longtemps réduit au rôle d'esclave, nomma *Chyrkouéh* vizir suprême, généralissime (*Émyr-él-Gyouch*), et lui conféra le titre honorifique d'*él-Melek-él-Mansour* (le roi secourable).

(1) Cette année a commencé le samedi 5 octobre de l'an 1168 de notre ère.

Chyrkouéh prit possession de ses hautes fonctions, sans rencontrer aucun compétiteur : il alla loger dans le palais du grand vizir et commença l'exercice de son pouvoir, en répandant ses largesses sur les troupes qui l'avaient accompagné en Égypte.

Mais, à peine fut-il en jouissance de ce poste éminent, qu'il tomba malade et mourut, au Kaire, le 22 du mois de Gemady-él-Thany de l'an 564 de l'hégire (1169 de l'ère chrétienne).

Il n'avait gouverné l'Égypte, en qualité de grand vizir, que deux mois et cinq jours; et, malgré cette dignité égyptienne, il n'avait pas cessé de se regarder comme le sujet de *Nour-éd-dyn,* et comme son lieutenant en Égypte.

Après la mort de *Chyrkouéh*, ses principaux émirs briguèrent sa place auprès du khalyfe; mais ce prince voulut payer la dette de sa reconnaissance envers le général syrien, en transmettant l'héritage de ses hautes fonctions au neveu de son libérateur. Peut-être aussi pensa-t-il devoir préférer un jeune homme jusqu'alors peu marquant, qu'il crut sans influence sur les troupes et sans moyens de conserver l'autorité dont il le revêtait, espérant alors de trouver bientôt une occasion favorable pour ressaisir son pouvoir tout entier, en détruisant pour toujours celui des grands vizirs.

Quoi qu'il en soit, *Youssouf-Salâh-éd-dyn* fut proclamé vizir suprême de l'Égypte, sous le titre d'*él-Melek-él-Nasser* (le roi victorieux); et, si ce titre lui fut alors donné sans motif, sa destinée se chargea, par la suite, d'en faire une appellation suffisamment réalisée.

Au reste, les prévoyances du khalyfe furent bientôt à demi justifiées : les émirs de l'armée syrienne refusèrent d'abord de se soumettre à l'autorité de *Salâh-éd-dyn ;* mais le jeune vizir sut, par son adresse, rappeler à lui les esprits des plus mécontents : ses largesses lui assurèrent les bras de l'armée. Il ne laissa échapper aucune portion de l'autorité que sa charge lui attribuait, et le khalyfe *él-Added* ne conserva pas plus de pouvoir sous son nouveau ministre que sous ses prédécesseurs.

L'établissement de *Salâh-éd-dyn* en

Égypte porta l'alarme parmi les Francs; ainsi *Nour-éd-dyn* se trouvait maître de faire, à son gré, partir des flottes de l'Égypte, pour croiser sur toutes les côtes de Syrie, empêcher le passage des pèlerins de la Terre sainte, arrêter tous les convois, tous les secours expédiés d'Europe, et par là rendre inévitable la ruine du royaume de Jérusalem. Les croisés tinrent un grand conseil, dont le résultat fut d'envoyer l'archevêque de Tyr, Frédéric, avec Jean, évêque de Saint-Jean d'Acre, réclamer les secours des rois de France, d'Angleterre, de Sicile, et des autres princes chrétiens.

L'ambassade ne put rien obtenir dans l'Occident; mais l'empereur de Constantinople envoya une flotte de cent cinquante grandes galères, chargées de munitions, de machines de guerre et de troupes nombreuses.

L'armée franco-grecque se réunit à *Asqâlan*, et se mit en marche sur l'Égypte : elle arriva à *Faramah*, petite ville, dès lors presque entièrement déserte, située près d'une nouvelle embouchure, que l'effort de la mer venait, peu de temps auparavant, d'ouvrir au Nil à travers les dunes de sables.

Les croisés y trouvèrent la flotte grecque, qui était partie de Saint-Jean d'Acre; elle leur servit à traverser le fleuve, et le camp chrétien fut établi entre Damiette et la mer au mois de Safar de l'an 565 (1) de l'hégire (novembre 1169 de l'ère chrétienne).

Les Francs, à la tête desquels .était Amaury, comptaient emporter la ville d'assaut; mais ils y trouvèrent une telle résistance, qu'ils se virent forcés d'en former le siége en règle. Le siége ne réussit pas mieux que l'assaut : aux machines de guerre des chrétiens les musulmans opposèrent d'autres machines supérieures en force; les vivres manquèrent, et la flotte ne put s'en procurer en remontant le fleuve : elle se trouvait arrêtée par une forte chaîne, barrant le Nil, attachée d'un côté aux remparts de Damiette et de l'autre à une grosse tour dont les fortifications semblaient inexpugnables. Les assiégés, protégés par ce barrage, communiquaient librement avec l'intérieur du pays et recevaient du Kaire les vivres et les secours de tout genre, tandis que les assiégeants en attendaient en vain de la Syrie : la disette augmenta dans le camp chrétien, et, y devenant une véritable famine, elle amena les dissensions, les querelles, et enfin une complète scission entre les Grecs et les Francs de la Syrie, se disputant les uns aux autres le moindre aliment et réduits à dévorer les extrémités molles des branches des palmiers. Pour ajouter à tous ces maux, des pluies d'ouragans fondaient sans relâche sur le camp et l'avaient inondé comme d'un nouveau déluge : un vent de tempête ne cessait de souffler du midi, doublant la rapidité des eaux du Nil et forçant les vaisseaux grecs à se serrer les uns contre les autres, le long du rivage, pour ne pas être entraînés. La tempête et le courant les avaient refoulés et, pour ainsi dire, entassés en une seule masse : les assiégés profitèrent de leur position fâcheuse : un brûlot, lancé à propos, incendia la flotte et détruisit le peu qui restait de vivres et de munitions. Enfin, après cinquante jours de siége et de fatigues intolérables, les croisés se virent forcés d'abandonner l'entreprise et de se retirer en Syrie, ne devant qu'à l'entremise de quelques émirs égyptiens de ne pas être inquiétés dans leur retraite.

L'expédition désastreuse des croisés avait été trop promptement terminée pour que *Salâh-éd-dyn* eût le temps de conduire contre eux les troupes qu'il venait de rassembler : lorsqu'il arriva à Damiette, il n'y trouva plus d'ennemis : les chrétiens avaient déjà quitté l'Égypte. Il témoigna son mécontentement aux émirs qui les avaient laissé échapper, et ramena au Kaire les troupes dont les éléments s'étaient chargés de rendre la présence inutile à la défense de la basse Égypte.

L'année suivante, il voulut prendre sa revanche, et porter à son tour la guerre sur le territoire de la Syrie chrétienne. Se mettant à la tête d'un corps de troupes considérables, il entra en Palestine, l'an 566 de l'hégire (1).

Le roi Amaury, à la nouvelle de l'agression, s'était rendu à *Asqalân* : il

(1) Cette année a commencé le jeudi 25 septembre de l'an 1169 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le lundi 14 septembre de l'an 1170 de l'ère chrétienne.

y apprit que *Salâh-êd-dyn* faisait le siége de la citadelle de *Dâroum*, ancien couvent chrétien, fortifié par les croisés et situé sur le sommet d'une montagne escarpée, à quatre milles de *Ghazzah* : aussitôt le roi de Jérusalem partit pour aller y attaquer l'armée assiégeante; mais *Salah-êd-dyn*, s'avançant à sa rencontre, tomba sur lui à la moitié du chemin, le battit, et se rendit en même temps maître de la ville de *Ghazzah* elle-même. Se contentant de ces succès pour représailles, l'armée musulmane, laissant à *Ghazzah* une forte garnison, ne tarda pas à reprendre le chemin de l'Égypte.

Salâh-êd-dyn était de retour au Kaire vers la fin de cette année : il continuait à y exercer un pouvoir absolu, ne laissant au khalyfe que l'autorité spirituelle, lorsque *Nour-êd-dyn* crut qu'enfin il était temps de dépouiller le khalyfat fattymite de la seule et dernière marque de puissance qui lui restait encore en Égypte. Il y envoya l'ordre de faire retrancher le nom du khalyfe *êl-Added-le-dyn-Illah* de la prière solennelle du vendredi, et d'y substituer celui d'*êl-Mostaddy-be-amr-Illah*, trente-troisième khalyfe abbasside de Baghdad.

A la réception de cet ordre, *Salâh-êd-dyn* s'excusa d'abord de l'exécuter, alléguant la crainte que les populations égyptiennes, qui étaient attachées à la secte d'*Aly*, dont les Fattymites avaient établi la doctrine dans leur empire, ne se révoltassent contre une innovation aussi capitale dans leur situation politique et religieuse.

Mais l'Atabek envoya de nouveaux ordres, avec l'injonction précise et expresse que l'autorité spirituelle des Fattymites cessât en Égypte avec l'année courante : or, quand ces derniers ordres parvinrent au Kaire, on était déjà au milieu de Dou-l-Hagéh, dernier mois de l'année musulmane.

Salâh-êd-dyn assembla donc ses émirs en conseil, et leur demanda avis sur une affaire aussi importante et aussi urgente. Quelques-uns jugèrent l'entreprise trop téméraire, et reculèrent devant son exécution : d'autres promirent de la soutenir; mais nul n'indiquait le moyen d'amener l'affaire à une heureuse réussite; personne surtout ne consentait à être le premier qui en hasarderait la tentative; enfin, se présenta un émir persan, nommé *Émyr-Alam*, disant qu'il se chargeait de la première démarche.

En effet, le premier vendredi du mois de Moharrem de l'an de l'hégire 567 (1), *Émyr-Alam* se rendit à la principale mosquée, à l'heure de la prière, monta à la tribune sacrée (*manbar*), avant que le *khateb* (prédicateur) s'y présentât lui-même, et fit solennellement le *Khotbeh* (prière sacramentelle) au nom du khalyfe abbasside de Baghdad.

Personne ne parut s'opposer à cette proclamation, qui était pourtant, en réalité, celle de la déposition des Fattymites et de l'inauguration des Abbassides, leurs rivaux.

Salah-êd-dyn, instruit de l'indifférence avec laquelle était reçu un acte aussi décisif, envoya l'ordre de s'y conformer le vendredi suivant à tous les *khatebs* de Fostatt et du Kaire : toute l'Égypte obéit ensuite, et rentra ainsi sous la juridiction spirituelle des khalyfes abbassides de Baghdad, dont elle avait été séparée pendant deux cent sept ans.

Le khalyfe *êl-Added* était alors grièvement malade, et se tenait renfermé dans une des chambres intérieures de son palais : aucun de ceux qui l'entouraient ne jugea à propos de l'instruire de la révolution qui venait de s'opérer, ne voulant pas inutilement troubler le peu de jours qui, suivant les apparences, lui restaient encore à vivre : *êl-Added*, en effet, mourut, comme on l'avait prévu, quelques jours après, ne se doutant pas qu'il avait cessé d'être khalyfe.

Cette mort vint à propos tirer *Salâh-êd-dyn* de l'embarras où le jetait sa double position à l'égard des deux khalyfes; il put prévoir une pareille issue, la désirer même; mais l'assertion de l'historien chrétien Guillaume de Tyr, qui accuse *Salâh-êd-dyn* d'avoir fait tuer le malheureux khalyfe *êl-Added*, est mensongère et démentie par le récit unanime de tous les écrivains orientaux. La haine religieuse de l'historien des croisades a seule pu lui dicter une telle calomnie, comme supplément aux armes des che-

(1) Cette année a commencé le samedi 4 septembre de l'an 1171 de l'ère chrétienne; par conséquent, le premier vendredi de Moharrem correspondait au 10 septembre.

valiers, que la bravoure du guerrier musulman rendait impuissantes.

Mais, si *Salâh-êd-dyn* n'attenta pas à la vie du malheureux prince, auquel il avait enlevé le pouvoir et la liberté, nous ne pouvons le disculper d'une autre accusation plus fondée, et nous devons avouer qu'il ne fut pas assez généreux pour accorder au moins à son royal prisonnier la tranquillité et les égards que devait attendre de lui sa victime.

Salâh-êd-dyn, en effet, paraît avoir abusé de son pouvoir pour dépouiller personnellement le malheureux prince, avec une avidité véritablement insatiable. *Êl-Added*, dans les derniers mois de sa vie, ne possédait plus qu'un seul cheval, sur lequel il se promenait dans ses jardins, dont il lui était interdit de sortir. *Salâh-êd-dyn* lui demanda ce cheval, qui était de la plus grande beauté et de la plus noble race; le khalyfe, forcé de céder à cette demande, se vit ainsi privé de l'exercice et de la promenade.

Tel était *Salâh-êd-dyn*, tantôt avide et avare, tantôt libéral jusqu'à la prodigalité, tantôt poussant le courage jusqu'à la témérité, l'audace jusqu'à l'imprudence, tantôt dissimulant et poursuivant ses projets cachés, avec la ténacité prudente d'un vieux courtisan : tel il fut dans le temps qu'il n'était que simple émir; il se montra grand prince, quand il fut assis sur le trône d'Égypte.

Aussitôt que la mort du khalyfe *êl-Added* eut été annoncée à *Salâh-êd-dyn*, il prit possession du palais impérial. Avant même que le khalyfe fût expiré, il avait déjà chargé l'eunuque *Bohâ-êd-dyn* (depuis surnommé *Qara-qouch*), qui possédait toute sa confiance, de veiller sur toutes les richesses qui y étaient rassemblées. Les parents et les enfants du khalyfe *êl-Added* furent arrêtés et renfermés dans un endroit retiré du palais. Ses esclaves furent vendus en partie, en partie donnés aux principaux officiers de *Salâh-êd-dyn*.

On assure que le vizir recueillit dans le palais du khalyfe des richesses immenses en perles, pierreries et autres objets précieux. Les historiens orientaux rapportent que *Salâh-êd-dyn* y trouva, entre autres trésors, une bibliothèque de cent mille volumes, tous choisis et remarquables par leur exquise calligraphie (1).

Salâh-êd-dyn s'empressa d'annoncer à l'Atabek *Nour-êd-dyn* l'entière exécution de ses ordres, ainsi que la mort du khalyfe, qu'il avait eu la mission de dépouiller.

Ces deux grandes nouvelles furent aussitôt transmises à Baghdad. Le khalyfe de cette ville, devenu, par ces événements, le seul maître de l'islamisme dans l'Orient, envoya à l'Atabek *Nour-êd-dyn* un manteau d'honneur avec deux épées, insignes de sa puissance sur la Syrie et sur l'Égypte. *Salâh-êd-dyn* reçut de même un manteau d'honneur, avec une pièce d'étoffe noire, destinée à décorer la tribune sacrée des couleurs adoptées comme livrée armoriale par les Abbassides.

Ainsi s'éteignit, caduque, énervée, avilie, sans même avoir l'honneur d'une résistance et d'une catastrophe, cette dynastie des Fattymites, qui, deux siècles et demi auparavant, s'était élancée si vigoureuse et si redoutable des rochers de l'Atlas.

Partie des rivages les plus lointains de l'océan occidental pour venir, à l'autre extrémité de l'Afrique, fonder un puissant empire, assis à la fois sur deux parties du monde, et y créer une magnifique capitale, *la cité Victorieuse* (*êl-Kahirah*), la seconde ville de l'islamisme, elle y mourait honteusement, comme étouffée par un ignoble suicide, dans les mains d'un soldat kurde, issu des tribus les plus orientales de la haute Asie : l'arrêt suprême des destinées s'étant fait un jeu, dans ses caprices inexplicables, d'appeler, pour les mettre en présence sur ce théâtre des révolutions, les deux acteurs principaux de ce drame imprévu, des deux extrémités presque diamétralement opposées du globe terrestre.

CHAPITRE XII.

Dynastie des Ayoubites. — Salah-êd-dyn. — Mort de Nour-êd-dyn. — Usurpation de Salah-êd-dyn. — Ses conquêtes en Syrie. — Guerre avec les Francs. — Le gouverneur d'Égypte Bohâ-êd-dyn. — Construction de la citadelle du Kaire. — Hostilités avec le

(1) Quelques manuscrits conservés à la Bibliothèque de Leyde portent des annotations arabes qui semblent prouver qu'ils ont fait partie de cette Bibliothèque du dernier khalyfe fattymite.

prince de Moussoul. — Campagne contre les chrétiens. — Prise de Jérusalem. — Mort de Salah-éd-dyn. — Avénement de son fils èl-Melek-èl-Azyz. — Son petit-fils èl-Mélek-èl-Mansour, èl-Melek-èl-Adel Ier, son frère, sont tour à tour sultans d'Égypte. — Débarquement des croisés à Rosette. — Sixième croisade. — Siége de Damiette. — Èl-Melek-èl-Kâmel, sultan d'Égypte. — Évacuation de l'Égypte par les croisés. — Èl-Melek-èl-Adel II, èl-Melek-èl-Sâlèh, sultans d'Égypte. — Garde de Mamlouks. — Guerres en Syrie. — Septième croisade. — Louis IX. — Siége et prise de Damiette. — Mort d'èl-Melek-èl-Sâlèh. — Combat de Mansourah. — Défaite des chrétiens. — Avénement d'èl-Melek-èl-Moazzem. — Sa mort.

Nour-éd-dyn, déjà maître de la Syrie presque entière, d'une partie de l'Arabie, de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie, était ainsi devenu également souverain de l'Égypte : la mort du khalyfe *èl-Added*, en mettant fin avec lui à sa dynastie, et en anéantissant l'autorité nominale des Fattymites, n'avait réellement rien ajouté au pouvoir de l'Atabek sur cette contrée; car *Salâh-éd-dyn*, tout gouverneur qu'il était au nom de ce khalyfe, n'avait pas cessé de se regarder comme le simple lieutenant du sultan de Syrie.

Si tout concourt à prouver que ce lieutenant ne tarda pas à concevoir des pensées d'indépendance, il les tenait pourtant encore secrètes et semblait ne s'occuper que de consolider dans le royaume, qu'il administrait maintenant au nom du souverain de Damas, l'autorité temporelle de ce prince et la puissance spirituelle du khalyfe de Baghdad.

Les partisans des Fattymites n'avaient osé opposer la moindre résistance publique à la proclamation du nom de ce khalyfe dans la prière solennelle : cependant leur parti était loin de pouvoir être regardé comme entièrement vaincu : ils s'étaient réunis en assemblées secrètes et, déclarant hérétique le khalyfe de Baghdad, ils avaient nommé un khalyfe de la famille des Fattymites pour succéder à *èl-Added-le-dyn-Illah*.

Les voix s'étaient réunies en faveur d'un imam nommé *Amarah-ben-Aly*, et surnommé *èl-Yemeny* parce qu'il était originaire de l'Yémen. Livré entièrement à l'étude et aux compositions poétiques, dans lesquelles il s'était illustré, *Amarah* était loin d'avoir recherché le poste si élevé, mais si dangereux, auquel venait de l'appeler la faction fattymite : il eut bientôt compté le petit nombre de ses partisans, apprécié leur faiblesse, les forces de *Salâh-éd-dyn*, et le péril imminent qui menaçait inévitablement sa tête, s'il s'asseyait sur le trône dont *èl-Added* avait été si facilement dépossédé avant de mourir : il alla lui-même porter son abdication à *Salâh-éd-dyn*, et retourna dans sa retraite studieuse, jouir d'une vie tranquille et ignorée au milieu de ses livres.

Cette velléité de résistance de l'opposition fattymite n'avait causé à *Salâh-éd-dyn* aucune inquiétude : il se sentait dès lors trop fortement appuyé, soit sur ses propres forces, soit sur celles de l'Atabek *Nour-éd-dyn*, pour pouvoir craindre des populations égyptiennes un mouvement qui eût quelque importance.

Cependant il prit toutes les mesures nécessaires pour affaiblir de plus en plus l'influence des Fattymites, et accroître celle des Abbassides. Toutes les places et les fonctions publiques furent successivement enlevées aux créatures des Fattymites, qu'il remplaça par des hommes sur le dévouement desquels il pouvait compter.

Voulant surtout déraciner des esprits du peuple les principes de la secte d'Aly, que les Fattymites avaient fait adopter à toute l'Égypte, *Salâh-éd-dyn* avait appelé au Kaire les plus habiles docteurs de l'islamisme, chargés d'y prêcher les dogmes orthodoxes; des colléges, des séminaires furent fondés dans le même but; la secte des Chaféytes surtout reçut de lui un appui et des encouragements particuliers; dès l'an 569 de l'hégire (1), il fonda auprès du tombeau de l'imam *Chafey* (2) un magnifique collége pour la

(1) Cette année a commencé le dimanche 12 août de l'an 1173 de notre ère.

(2) Le nom entier de ce docteur illustre, fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes musulmanes, était *Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Edris* ; il prit le surnom d'*èl-Châféy*, à cause de *Chafé*, un de ses ancêtres, qui descendait lui-même d'*Abd-èl-Motaleb*, aïeul de Mahomet. Ses disciples lui donnèrent le titre d'*Aref-b-Illah* (savant en Dieu).

Il était né à Ghazzah en Palestine l'an 150 de l'hégire, (767 de notre ère) vint à Baghdad l'an 195, et l'an 198 passa en Égypte, où il mourut, l'an 204, à l'âge de 54 ans.

Cet imâm est le premier qui ait écrit sur la jurisprudence tant civile que canonique des musulmans, et ses décisions sont encore de nos jours adoptées en Égypte.

théologie et la jurisprudence musulmane, où il était interdit d'enseigner aucune autre doctrine que celle de cet imam, entièrement dévoué aux khalyfes de Baghdad.

Mais, en semblant ne s'occuper que de l'affermissement de l'autorité des Abbassides, *Salâh-éd-dyn* travaillait en même temps à la réalisation de ses projets cachés : le nombre de ses créatures était devenu tellement considérable, qu'il se trouvait en position de refuser toute obéissance à *Nour-éd-dyn*, et de lui résister avec chance de succès, si une rupture eût éclaté entre eux.

Il paraît que ces desseins secrets n'avaient pas échappé à la perspicacité de l'Atabek *Nour-éd-dyn* lui-même.

Dès l'an 567 de l'hégire (1), à peine un mois s'était écoulé depuis la mort du khalife *él-Added*, que *Salâh-éd-dyn* reçut de *Nour-éd-dyn* l'ordre de se rendre auprès de lui, avec une portion des forces qui étaient sous ses ordres.

Nour-éd-dyn faisait alors aux chrétiens une guerre active, et il marchait pour faire le siége de *Karak*, capitale de la seconde Arabie, et que les historiens des croisades appellent *la pierre du désert*(2) : cependant le but véritable de cet appel de *Nour-éd-dyn* était, moins d'augmenter ses forces pour ce siége, que de tirer *Salâh-éd-dyn* de l'Égypte, et d'avoir sous sa main celui dont il soupçonnait les projets d'indépendance.

Salâh-éd-dyn, de son côté, devina les intentions réelles de *Nour-éd-dyn;* ne jugeant pas utile à ses intérêts de rompre dès lors avec lui, il lui écrivit qu'il était disposé à obéir et partit même du Kaire avec un corps de troupes, qu'il annonçait devoir faire, à *Karak* même, leur jonction avec celles de *Nour-éd-dyn :* mais, arrivé à Karak, *Nour-éd-dyn* ne trouva aucun des soldats égyptiens, et les y attendit inutilement; *Salâh-éd-dyn*, prétextant quelques apparences de troubles en Égypte, fit savoir par un courrier qu'il avait été obligé à moitié route d'y retourner à la hâte. Forcé de renoncer au siége projeté, *Nour-éd-dyn*, appréciant le vrai motif de la désobéissance de son lieutenant, ne fut pas abusé par cette vaine excuse; il lui répondit par la menace d'aller lui-même en Égypte et de l'en déposséder.

Aussitôt *Salâh-éd-dyn* convoqua une assemblée générale de tous les princes de sa famille et de tous ses émirs, pour délibérer sur ce qu'il avait à faire dans une circonstance aussi délicate; son neveu *Taqy-éd-dyn-Omar*, fils de *Chahynchah*, à qui depuis échut la souveraineté de *Hamah*, s'écria qu'il fallait prendre les armes contre *Nour-éd-dyn*.

Mais le grand-père du jeune prince, *Negm-éd-dyn-Ayoub*, père de *Salâh-éd-dyn*, imposa silence à ce courage bouillant; puis se tournant vers *Salah-éd-dyn*, « Je suis votre père, » lui dit-il, « et voici « auprès de moi votre oncle *Chehâb-éd-* « *dyn-él-Haremy :* croyez-vous que, dans « toute cette assemblée, il y ait quelqu'un « qui vous aime plus sincèrement et plus « ardemment que nous? » — « Non cer- « tes! répondit *Salâh-éd-dyn*. » — Eh « bien! continua *Ayoub*, sachez que, si « votre oncle et moi nous étions en pré- « sence du sultan *Nour-éd-dyn*, nous « nous prosternerions à ses pieds; s'il « nous commandait de vous trancher la « tête, nous lui obéirions sans hésiter; « jugez par là quels doivent être les senti- « ments de ceux qui nécessairement vous « sont moins attachés que nous. Aucun « des émirs ici présents, aucun de ceux « qui sont à la tête des troupes, n'oserait « s'opposer à l'Atabek *Nour-éd-dyn :* ce « pays lui appartient; c'est lui qui vous « y a établi son lieutenant; il est le maî- « tre de vous déposer ou de vous con- « server à son gré au pouvoir qu'il vous « a confié. »

Se tournant ensuite vers les émirs de l'assemblée, « Nous sommes, leur dit- « il, les esclaves de *Nour-éd-dyn*, il peut « disposer de nos vies. »

L'assemblée se sépara; mais resté seul avec son fils, *Ayoub* lui fit connaître toute sa pensée; « Vous avez man- « qué de prudence, lui dit-il, en laissant « paraître vos sentiments devant tous « ces émirs : croyez qu'ils vous trahiront, « et que *Nour-éd-dyn*, instruit par eux, « ne tardera pas à venir en Égypte, pour « vous en chasser : n'engageons pas une « lutte prématurée; écrivez-lui promp- « tement des assurances de soumission « et de fidélité. »

(1) Cette année a commencé le samedi 4 septembre 1171 de l'ère chrétienne.

(2) *Rupes deserti*.

Ayoub ne s'était pas trompé; *Nour-éd-dyn* avait été informé de tout; tout entier à sa colère et à sa vengeance, il abandonnait toute autre expédition, et s'apprêtait à fondre sur l'Égypte.

Les lettres de *Salâh-éd-dyn*, rédigées par Ayoub lui-même, le désarmèrent, et il ne s'occupa plus que du soin de garantir ses Etats des invasions des croisés; en effet, leurs attaques se multipliant, et la vaste étendue de son empire ne lui permettant pas d'être instruit de la marche des troupes chrétiennes, assez promptement pour s'y opposer, il employa alors un moyen d'accélérer ces nouvelles, malgré les distances. Des postes de pigeons furent établies dans tous ses États, et les courriers ailés lui apportaient, de tous les points attaqués, des nouvelles, souvent le jour même de l'attaque (1).

Les croisés, qui avaient successivement battu et forcé à leur alliance tous les petits princes de la Syrie, n'y avaient plus que deux ennemis redoutables, *Nour-éd-dyn* et *Salâh-éd-dyn;* car celui-ci cherchait alors à faire sa cour à *Nour-éd-dyn*, et secondait ses conquêtes par des diversions, qui, d'ailleurs, étaient dans ses intérêts, puisqu'il espérait que ses conquêtes lui appartiendraient un jour à lui-même.

Cependant, craignant de se remettre sous la main de *Nour-éd-dyn*, il choisissait, pour ses expéditions en Syrie, les moments où la guerre attirait ce prince du côté de la Mésopotamie, et rentrait en Égypte, dès qu'il apprenait que les troupes de l'Atabek se rapprochaient de la basse Syrie.

Cet état de défiances réciproques allait aboutir à une catastrophe, et *Nour-éd-dyn*, voulant en finir, avait déjà rassemblé une armée considérable, dont une partie devait couvrir les frontières de ses États attaquables par les Francs, tandis qu'à la tête du reste il irait chasser *Salâh-éd-dyn* de l'Égypte.

La mort arrêta *Nour-éd-dyn* dans l'exécution de ce projet. Ce prince mourut d'une esquinancie à Damas, le 8 de Ramaddân de l'an 569 (1) de l'hégire (12 avril 1174 de l'ère chrétienne).

Ce sultan s'était élevé, non-seulement par des qualités brillantes, mais encore par des vertus remarquables, qui lui avaient mérité l'estime de tous les musulmans, et même des chrétiens, ses ennemis.

Il était âgé de soixante ans, dont il avait régné vingt-neuf environ. L'empire de cet Atabek embrassait presque toute la haute Syrie, une partie de la basse, l'Égypte, Moussoul, le *Dyâr-Gezyreh;* les rois de *Dyar-bekir* étaient ses vassaux, et *Tourân-chah*, frère de *Salâh-éd-dyn*, venait de lui soumettre l'Yémen tout entier.

Cet empire passa entre les mains du fils de *Nour-éd-dyn*, âgé seulement de onze ans, et nommé *él-Melek-él-Sâlèh* (2), *Ismayl:* l'émir *Chems-éd-dyn-Mohammed-ébn-él-Mokaddem* fut nommé régent du royaume.

Le bas âge du nouveau sultan fut comme un signal, non-seulement pour ses ennemis, mais encore pour les princes de sa famille, de prétendre à ses dépouilles. Le roi Amaury avait tenté une incursion qui fut sans succès; mais plusieurs émirs s'étaient mis en possession des principales provinces. Le régent voulait s'adresser à *Salâh-éd-dyn*, pour lui demander avis et secours; les émirs l'en détournèrent. Pendant cette discussion, arrivèrent des lettres de condoléance de *Salâh-éd-dyn*, protestant que sa soumission serait la même que du temps de *Nour-éd-dyn*, et envoyant des dynars, frappés en Égypte, au nom du nouveau sultan (3).

(1) Nous avons vu ci-dessus, page 71, que ce moyen de correspondance avait déjà été employé par Ahmed ébn-Touloun : *Mikhayl-Sabbagh*, neveu du ministre du célèbre *Djezzar*, et que j'avais attaché en Égypte à l'Imprimerie Nationale que je dirigeais, a publié en 1805, à Paris, un ouvrage intitulé : *La colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompte que la nue :* dans ce traité spécial, qui a été traduit de l'arabe en français par M. Silvestre de Sacy et imprimé par mes soins, il fait remonter jusqu'au patriarche Noé l'invention de ce système télégraphique.

(1) Cette année a commencé le dimanche 12 août de l'an 1173 de notre ère.

(2) C'est-à-dire *le Roi vertueux.*

(3) *Salâh-éd-dyn* avait, en effet, fait frapper à cette époque un assez grand nombre de nouvelles monnaies, soit en or, soit en argent, pour retirer de la circulation les *monnaies de verre*, espèce d'assignats que la pénurie progressive des finances avait forcé les khalyfes fattymites d'émettre sous divers règnes, et dont *Salâh-éd-dyn* annula l'usage.

Les nouvelles monnaies, frappées par l'ordre de *Salâh-éd-dyn*, reçurent le nom de *Nas-*

A ces dépêches pour *él-Melek-él-Salèh* étaient jointes d'autres lettres, adressées aux émirs : *Saláh-éd-dyn* s'y plaignait de leur manque d'égards et de confiance envers lui : « Si *Nour-éd-* « *dyn*, leur écrivait-il, eût connu parmi « vous quelqu'un qui fût plus capable « que moi de remplir la place que j'oc- « cupe, et en qui il pût avoir plus de « confiance, je ne doute point qu'il ne « lui eût remis la vice-royauté de l'É- « gypte, la plus belle portion de ses « États : croyez bien que s'il n'eût été « prévenu par la mort, il m'eût confié la « tutelle de son fils. Je vois que vous « cherchez à vous séparer de moi; mais « j'irai moi-même à Damas, rendre « hommage à mon jeune souverain, et « reconnaître en lui les bienfaits dont « son père m'a comblé : quant à vous, « j'agirai suivant la conduite que vous « tiendrez à mon égard, et je vous trai- « terai comme des gens qui cherchent à « exciter des troubles dans l'État. »

Saláh-éd-dyn arriva, en effet, à Damas presque aussitôt que ses dépêches, en chassa *Séyf-éd-dyn-él-Ghazy*, neveu de *Nour-éd-dyn*, qui s'en était emparé, et y rétablit l'autorité d'*él-Melek-él-Salèh*.

Aussitôt, il courut reprendre les différentes places de la haute Syrie, dont quelques petits princes de la famille de *Nour-éd-dyn*, abusant de la faiblesse du jeune *él-Melek-él-Salèh*, s'étaient rendus les maîtres.

Il leur enleva successivement *Hémesse*, *Hamah*, *Baryn*, *Salamyah*, *Tell-Khated*, *Baalbek* (l'ancienne Palmyre) et *Rohá* (Édesse).

Ces conquêtes successives étaient loin de profiter à *él-Melek-él-Salèh*, car *Saláh-éd-dyn* les retenait pour lui seul, et n'en rendait aucune au fils de *Nour-éd-dyn*, sur lequel elles avaient été usurpées. Bien plus, *Saláh-éd-dyn* prétendait se rendre maître d'Alep, où s'était établi *él-Melek-él-Salèh*, et prétendait le forcer à se retirer dans les provinces orientales.

Él-Melek-él-Salèh avait imploré le secours de son cousin, *Séyf-éd-dyn-él-Ghazy*, alors roi de Moussoul : leurs armées réunies attaquèrent *Saláh-éd-dyn* près de *Hamah*, le 19 du mois de Ramaddân de l'an 570 de l'hégire (1), elles y furent complétement battues, et y perdirent tous leurs bagages.

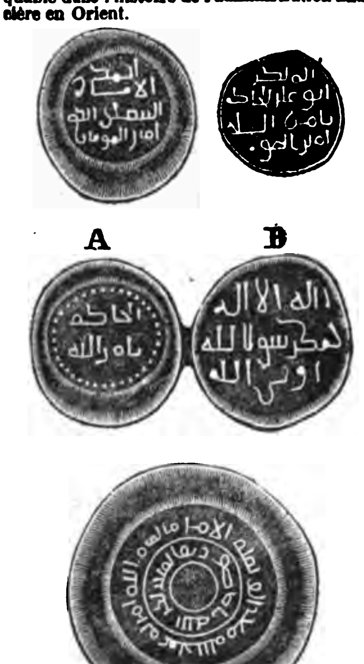
Alors *Saláh-éd-dyn*, devenu maître d'Alep, y fit remplacer par son propre nom celui de *él-Melek-él-Salèh* dans la prière solennelle. Il voyait enfin se présenter au gré de ses espérances l'occasion favorable, qu'il attendait depuis longtemps, de se soustraire à tout joug de suzeraineté; et par cet acte il se déclarait lui-même souverain indépendant de la Syrie et de l'Égypte.

Les croisés devinrent alors ses ennemis directs et personnels.

La suite non interrompue des victoires de *Saláh-éd-dyn* les alarmait d'autant plus, qu'ils le voyaient par là se frayer rapidement le chemin qui devait

seryeh, c'est-à-dire, *monnaie du sultan él-Melek-él-Nasser*.

Je joindrai ici l'empreinte de quatre de ces monnaies fictives en verre, dont l'émission présente une phase bien singulière et bien remarquable dans l'histoire de l'administration financière en Orient.



(1) Cette année a commencé le vendredi 2 août de l'an 1174 de l'ère chrétienne.

l'amener avec eux sur le même champ de bataille. Voulant le prévenir, ils se hâtèrent de profiter de son éloignement vers Alep, pour entrer dans le territoire de Damas, ravageant les terres, pillant et massacrant les habitants, ou les emmenant prisonniers; le frère de *Salâh-éd-dyn*, *Tourân-chah*, à qui il avait confié le gouvernement de Damas, fut battu.

Mais *Salâh-éd-dyn* avait fait venir de nouvelles troupes d'Égypte; il envoya des détachements qui forcèrent les chrétiens de se retirer; puis, continuant le cours de ses conquêtes, il combattit avec succès *Séyf-éd-dyn-él-Ghazy*, s'emparant de *Bouzaa*, de *Manbedj*, d'*Éraz*, y arrêtant et tuant de sa main deux *Bathéniens*, que le Prince des Assassins avait envoyés le poignarder, et termina sa glorieuse campagne en accordant la paix à *Séyf-éd-dyn-él-Ghazy* et à *Melek-él-Saléh*: il eut soin d'imposer à celui-ci des conditions qui lui garantissaient l'entière possession de ses conquêtes.

Il était de retour en Égypte le 20 du mois de Moharrem de l'an 572 de l'hégire (1).

Pendant chacune des absences longues et multipliées auxquelles l'avaient forcé les guerres nombreuses qu'il avait eues à soutenir, le nouveau souverain de l'Égypte avait confié le gouvernement de ce pays à son fidèle agent, l'émir *Bohâ-éd-dyn-él-Assady*, eunuque nubien, que nous avons déjà vu investi de sa confiance, dès l'époque du khalyfe *él-Added le-dyn-Illah*.

Salâh-éd-dyn lui avait laissé les ordres les plus précis d'y améliorer l'administration, et d'y faire les établissements ou les constructions nécessaires, soit au bien-être du pays gouverné, soit à la sûreté du gouvernement lui-même.

Bohâ-éd-dyn avait rempli avec zèle les intentions de son prince. Depuis longtemps les digues régulatrices de l'inondation avaient été tellement négligées par la dynastie détrônée, que les eaux du fleuve, se répandant partout sans direction, avaient ruiné les chemins et laissé incultes une grande partie des terres susceptibles de produit.

Le vizir de *Salâh-éd-dyn* s'était occupé avec activité des travaux que réclamait le rétablissement des chemins et des canaux : il en avait trouvé les matériaux dans la démolition d'un grand nombre de petites pyramides qui entouraient les grandes pyramides de Gyzéh; indépendamment du revêtement en pierre des digues les plus exposées, et des principales branches des canaux, il avait de plus fait construire un chemin, large et solide, longeant la rive du Nil, défendant ses bords de l'envahissement des eaux du fleuve et facilitant les communications de la capitale, tant avec la basse Égypte qu'avec l'Égypte supérieure : le canal qui coulait entre Gyzéh et les pyramides fut traversé par un pont magnifique de quarante arches, dont quelques-unes subsistent encore.

Depuis longtemps les monuments des antiques Égyptiens servaient, pour ainsi dire, de carrières aux constructions nouvelles : la vieille Memphis avait déjà fourni à la fondation et à l'embellissement d'Alexandrie, de Fostatt et du Kaire. Les matériaux produits par la démolition des petites pyramides furent tellement abondants que le vizir *Bohâ-éd-dyn* conçut un nouveau projet de les utiliser, et ce projet, soumis à *Salâh-éd-dyn*, reçut son approbation.

Ce prince n'avait eu jusqu'alors pour habitation que les deux palais de l'ancien vizir et de l'ancien khalyfe; ces édifices, peu susceptibles d'une défense sérieuse en cas d'événement, étaient d'ailleurs encombrés par la quantité d'officiers de l'armée et d'employés du gouvernement qui avaient obtenu de les habiter : le plan proposé par *Bohâ-éd-dyn* était d'élever, à l'extrémité de la croupe septentrionale du mont Moqattam, une forte citadelle, qui assurerait la soumission de la ville et renfermerait le palais du souverain.

Ce plan fut exécuté; l'emplacement indiqué fut celui d'une ancienne construction du temps des Toulonides, portant le nom de *Qasr-él-Haouâ* (Château de l'air); et les historiens arabes contemporains rapportent que *Salâh-éd-dyn*, voulant s'assurer de la salubrité de son habitation future, constata par des expériences répétées, que la viande exposée à l'air libre s'y conservait sans putréfaction vingt-quatre heures de plus que

(1) Cette année a commencé le samedi 10 juillet de l'an 1176 de notre ère.

dans tout autre endroit du Kaire ou des environs.

La citadelle qui fut alors construite est celle qui existe encore à présent; elle a gardé le nom qui lui fut donné alors, de *Qalah-él-Gebel* (Forteresse de la montagne). Un puits immense y fut creusé dans le roc vif, à une profondeur extraordinaire, pour les besoins de la garnison, et un magnifique palais y fut élevé pour servir de demeure habituelle au souverain : le puits et le palais ont conservé jusqu'à nos jours le nom du prince aux ordres duquel est due leur construction : le puits s'appelle le *Puits de Joseph* (1); les débris de l'habitation royale, qui y subsistent encore, sont *le Divan de Joseph* (2), du nom de *Youssouf* (Joseph) qui était particulièrement celui du prince, dont *Salâh-éd-dyn* (le salut de la religion) n'était que le titre honorifique.

Ces deux noms ont induit en erreur plusieurs de nos voyageurs modernes, dont quelques-uns n'ont pas craint, en citant cette qualification, d'en rapporter la cause au patriarche Joseph, que leur ignorance présente comme le véritable auteur de ces monuments.

Ces mêmes voyageurs ont également regardé comme l'ouvrage du ministre de Pharaon les vastes enclos appelés *Greniers de Joseph*, que le même vizir fit également construire à Fostatt (le Vieux Kaire) pour y recevoir les contributions en nature que payaient annuellement les diverses provinces de l'Égypte.

Les canaux, les digues, les chemins réparés, la citadelle construite, les matériaux ne manquant pas encore, un nouveau plan fut destiné à en faire un emploi utile; il s'agissait de clore d'une muraille fortifiée la capitale de l'Égypte.

Le plan d'abord adopté était immense : l'enceinte devait avoir une vaste étendue, et renfermer Fostatt, l'ancienne capitale, en même temps que la nouvelle, et *Qasr-él-chema* (l'antique Babylone des Perses), avec tout le terrain qui se trouve entre ces différents emplacements. On fut obligé de se restreindre, et la seule partie que fit exécuter *Salâh-éd-dyn* se borna à l'enceinte du Kaire proprement dit et à sa liaison avec la nouvelle citadelle.

Ces travaux nécessitèrent la démolition de plusieurs mosquées et de quelques tombeaux, ainsi que l'expropriation des maisons et des terrains qui se trouvaient dans le tracé; des contributions furent frappées pour subvenir à ces débours extraordinaires : la population, qui n'avait pas encore eu le temps de s'affectionner à son nouveau maître, et qui par habitude tenait encore à ses anciens khalyfes fattymites, cria à la profanation et à la tyrannie; mais si la résistance se borna à ces plaintes inoffensives contre le souverain, la vindicte populaire s'est pour ainsi dire éternisée contre le ministre instrument direct des actes du pouvoir qui excita le mécontentement, et prit pour arme, au défaut de toute autre, le sarcasme et la plaisanterie la plus amère.

Le vizir *Bohâ-éd-dyn* avait déjà été surnommé généralement par le peuple *Qarâ-qouch* (*l'oiseau noir*), surnom que l'histoire a consacré, et sous lequel le désignent tous les historiens des annales musulmanes : dès lors l'opposition égyptienne choisit l'eunuque *Bohâ-éd-dyn Qarâ-qouch* pour en faire le héros idéal des spectacles burlesques de marionnettes, dont la population du Kaire fait un de ses principaux amusements; le vouant ainsi d'âge en âge à la risée et aux huées publiques.

Léguée comme un héritage de haine, passant de génération en génération aux mains des bateleurs, la vengeance rancuneuse du peuple a survécu au vizir odieux, à *Salâh-éd-dyn*, à sa puissante dynastie, et aux dynasties successives qui se sont tour à tour arraché le suprême pouvoir en Égypte : maintenant encore le *Polichinelle* égyptien, que nous avons vu fonctionner dans des scènes aussi burlesques que licencieuses, sur la place de *Roumelyéh*, au Kaire, s'appelle *Qarâ-qouch* (1).

(1) Voyez planche 17.
(2) Voyez planche 16.

(1) Les pauvres directeurs de ce spectacle forain et populacier, établi temporairement sur la grande place au-dessous de la citadelle, le long des murs extérieurs de la magnifique mosquée du sultan *Hassan*, ne manquent jamais, dans leurs actes plus ou moins spirituels, de faire de *Qarâ-qouch* un héros de sottise et d'ineptie : ils exploitent même au profit des événements contemporains la réputation séculaire

L'année 573 de l'hégire (1) fut occupée par des hostilités entre *Salâh-éd-dyn* et les chrétiens : les troupes égyptiennes furent battues à Ramléh par Reynaud de Châtillon; mais les succès des croisés furent arrêtés par la discorde qui se mit entre leurs chefs, le comte de Flandre et celui de Tripoli.

Une nouvelle expédition appela en Syrie *Salâh-éd-dyn*, l'an 578 de l'hégire (2) : l'Atabek *Melek-él-Saléh* était mort, en laissant pour successeur *Azz-éd-dyn*, roi de Moussoul; ce prince paraissait disposé à se renfermer avec fidélité dans l'exécution du traité fait précédemment avec *Salâh-éd-dyn*; mais celui-ci apprit que les émirs et les habitants de Moussoul traitaient sourdement avec les Francs, pour réunir leurs efforts communs contre lui : prompt à déjouer ces projets de coalition, *Salâh-éd-dyn* vint en Syrie mettre le siége devant Alep, qu'il prit par capitulation; ensuite il se rendit maître d'*Edesse*, de *Rakkah*, de *Nisibym*, de *Saroudj*, de *Khabour*, de *Sandjar* et de *Haran*, puis vint camper devant Moussoul, seule ville qui restât aux Atabeks.

Le siége de Moussoul fut interrompu par diverses autres expéditions, et repris définitivement l'an 581 de l'hégire (1). *Salâh-éd-dyn* y fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que le bruit de sa mort se répandit dans toute la Syrie. Contraint de se retirer à Hamah, il y reçut des propositions de paix d'*Azz-éd-dyn*.

Cette paix fut bientôt conclue, et elle fut religieusement observée de part et d'autre : les principales conditions en étaient que le nom de *Salâh-éd-dyn* serait proclamé comme suzerain, à la prière solennelle, tant à Moussoul que dans tout le territoire dont Azz-éd-dyn obtenait la restitution, et que le roi de Moussoul, se déclarant vassal de *Salâh-éd-dyn*, s'obligeait à lui fournir des troupes et des contributions dans ses guerres contre les croisés.

Dès lors *Salâh-éd-dyn* n'eut plus que les Francs à combattre. Il leur enleva successivement, l'an 583 de l'hégire (2) et dans les années suivantes, *Tabaryéh* (Tibériade), *Kaysaryéh* (Césarée), *Hayffah*, *Safouryéh*, *Chokayl*, *Foulah*, *Yafâ* (Jaffa), *Talnyn*, *Sayd* (Sidon), *Beyrout*, *Dyak* et *Djobayl*; il réduisit aussi dans le mois de Chaabân la forte ville d'*Akkah* (Acre), après une grande bataille livrée à *Hirthyn*, le samedi 24 du mois de Raby-él-Thâny, et dans laquelle il reçut un puissant secours des troupes de Moussoul, commandées par *Daher-éd-dyn-él-Yahankery*; *Salâh-éd-dyn* y fit prisonniers le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, et les grands maîtres des Templiers et des Hospitaliers.

De là il marcha sur Jérusalem; la ville sainte fut enlevée aux chrétiens, après avoir fait pendant quatorze jours la plus vigoureuse résistance. Jérusalem fut forcée de se rendre par capitulation : un rachat fut imposé aux habitants; chaque homme paya 10 dynars (3), chaque femme cinq (4), et les enfants furent taxés à deux (5); quiconque ne pouvait payer devait rester esclave du vainqueur. Le traité signé, le royaume de Jérusalem cessa d'exister : les chrétiens sortirent de

de cet ancien vizir. Pour peu que les gouvernants, les qadys, ou tous autres personnages éminents du Kaire aient commis quelque acte de maladresse, d'injustice, ou de tyrannie, le même soir *Qarâ-gouch* s'en empare et reproduit sur sa scène satirique l'acte ridicule ou condamnable qu'il sait avoir encouru l'animadversion secrète du public. Les Français eux-mêmes, pendant leur domination en Égypte, n'ont pas été à l'abri des sarcasmes de *Qarâ-gouch*; et il est à remarquer que les gouvernements les plus tyranniques de l'Égypte, souvent mis sur la sellette par *Qarâ-gouch*, n'ont jamais imposé silence à cette espèce de journal d'opposition toujours privilégié pour dire des vérités dures sans rien craindre : ces actes improvisés renferment souvent des scènes qui ne manquent pas de plaisanterie, et qui sont assaisonnées de lazzis accueillis par le rire universel des spectateurs. J'avoue que moi-même, passant à cheval sur la place de la *Roumeliéh*, plus d'une fois je me suis arrêté non sans quelque plaisir devant la baraque de *Qarâ-gouch*, et j'ai involontairement mêlé mes éclats de rire à ceux du parterre en plein vent. J'ajouterai que parmi les scènes plus ou moins décentes que j'y ai vues ou entendues, je me suis plu à recueillir par écrit celles dont un cynisme révoltant ne m'interdisait pas la conservation, et je me propose de les publier quelque jour comme spécimen du *théâtre comique et satirique* des Égyptiens modernes.

(1) Cette année a commencé le jeudi 30 juin de l'an 1177 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 7 mai de l'an 1182 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi 4 avril de l'an 1185 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 13 mars de l'an 1187 de notre ère.

(3) Environ 150 francs de notre monnaie.

(4) Environ 75 francs.

(5) Environ 30 francs.

la ville qu'ils avaient possédée pendant quatre-vingt-huit ans, et *Salâh-êd-dyn* y entra triomphant le vendredi 17 du mois de Régeb de l'année 583 de l'hégire (2 octobre 1187 de l'ère chrétienne).

Salâh-êd-dyn tenta ensuite de s'emparer de *Sour* (Tyr); mais il y échoua, et s'en dédommagea par la prise de *Djabalah*, d'*Asqalân*, de *Ghazzah*, de *Ramléh*, de *Beyt-Gebrayl*, etc. La plupart des autres places de la Palestine tombèrent bientôt en son pouvoir, telles que *Ladakyéh* (Laodicée), *Chahyroun*, *Chogr-bakas*, *Derbesak*, *Batroun*, *Baghrâs*, *Karak*, *Safed*, *Naplouse*, *Sebaste*, etc.

Les chrétiens arrêtèrent ce débordement de victoires, en proposant une trêve, qui fut acceptée l'an 587 de l'hégire (1); des négociations s'en suivirent; le mariage d'*êl-Melek-êl-Adel-Seyf-êd-dyn* (le Safadin de nos historiens), frère de *Salâh-êd-dyn*, avec la sœur du roi d'Angleterre, Richard, que l'écrivain arabe *êbn-Chonah* nomme *Melek-êl-Ankelar*, fut proposé et arrêté : le frère du sultan d'Égypte recevait en présent de son frère le royaume de Jérusalem. La nouvelle reine apportait en dot Saint-Jean d'Acre que les chevaliers venaient de reprendre.

Le 22 du mois de Chaabân, l'an 588 de l'hégire (2), *Salâh-êd-dyn* et Richard avaient scellé leur promesse, en se serrant mutuellement la main; tous les princes chrétiens, tous les Francs, les neveux et les fils de *Salâh-êd-dyn* avaient juré ce traité, qui devait faire cesser toute guerre en Syrie et y fonder une paix durable; mais les évêques croisés refusèrent tout consentement, à moins que le frère de *Salâh-êd-dyn* n'abjurât l'islamisme et ne se fît baptiser : tout accord fut dès lors rompu, et *Salâh-êd-dyn* marcha à de nouvelles victoires.

Ce fut au milieu de ces derniers succès que mourut à Damas ce grand conquérant, enlevé par une maladie aiguë, ou, suivant d'autres, attaqué de phthisie, le vendredi 27 du mois de Safar, l'an 589 de l'hégire (3).

(1) Cette année a commencé le mardi 29 janvier de l'an 1191 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le samedi 18 janvier de l'an 1192 de notre ère.

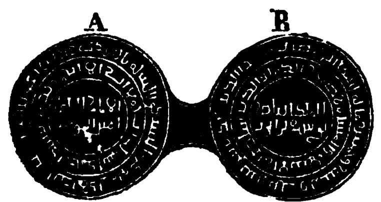
(3) Cette année a commencé le jeudi 7 janvier de l'an 1193 de l'ère chrétienne.

Il était âgé de cinquante-sept ans ayant régné vingt-quatre ans en Égypt et environ dix-neuf en Syrie (1).

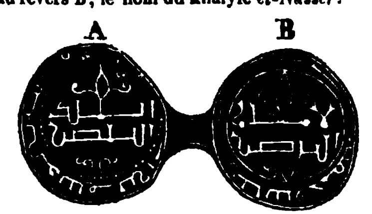
Sa mort fut déplorée par un deuil pu blic, ce qui n'avait encore eu lieu pou aucun autre prince. Suivant le témoi gnage d'*Abd-el-lattyf*, écrivain contem porain, « gens de bien ou méchants, mu « sulmans ou infidèles, tous le regret « tèrent sincèrement. »

Son fils aîné *Nour-êd-dyn-Aly*, qu était auprès de lui dans ses derniers moments, fit annoncer cette perte par des courriers à ses deux frères, *Emad-êd-dyn-Othmân*, qui avait été chargé du gouvernement de l'Égypte, et *Ghayath-êd-dyn-êl-Ghazy*, qui commandait à

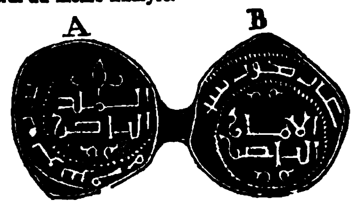
(1) Monnaie du sultan *Salâh-êd-dyn*, frappée à Damas, l'an 583 de l'hégire, 1187 de l'ère chrétienne, et dans laquelle, après son surnom *d'êl-Melek-êl-Nasser*, il ajoute le titre de *Soulthân-êl-Islamou-êl-Mouslemyn* (sultan de la religion et des fideles). Cette monnaie porte, au revers A, le nom de l'*Imâm-êl-Nasser*, 34e khalyfe abbasside de Baghdad.



Autre monnaie de cuivre du même prince, frappée l'an 584 de l'hégire et portant de même, au revers B, le nom du khalyfe *êl-Nâsser*.



Autre monnaie du même prince, portant également son nom à la face A, et au revers B, celui du même khalyfe.



Alep, ainsi qu'à son oncle *Séyf-éd-dyn-Mohammed*, occupant alors la ville de Karak en Arabie.

Ces princes accoururent assister aux funérailles, pendant lesquelles la sœur du sultan mort, *Sittéh-él-Châm* (la Dame de la Syrie), distribua des aumônes considérables de ses propres deniers; car les historiens contemporains rapportent que *Salâh-éd-dyn*, à sa mort, n'avait laissé dans son trésor particulier que quarante-sept dirhems d'argent (moins de soixante francs de notre monnaie). On ne trouva dans tous ses coffres, ni une seule pièce d'or, ni aucun autre objet précieux.

Salâh-éd-dyn laissait en mourant seize enfants mâles et une fille : celle-ci, nommée *Monyssa-Khatoun*, épousa son cousin *Nasser-éd-dyn-Mohammed*, fils de *Séyf-éd-dyn*, et depuis surnommé *él-Melek él-Kamel*. Les fils du conquérant partagèrent son vaste empire avec ses frères et ses neveux; mais, dans cette répartition de l'héritage, les lots furent inégaux; trois seuls des fils de *Salâh-éd-dyn* obtinrent des parts considérables; la plupart des autres furent obligés de se contenter de quelques villes et de quelques petites principautés pour leurs apanages.

L'aîné de tous, *Nour-éd-dyn-Aly*, prit le surnom de *él-Melek-él-Afdal*, et eut en partage le royaume de Damas, les côtes maritimes, Jérusalem, Bosrah, Baneas et la basse Syrie.

A *Ghayath-éd-dyn-él-Ghazy*, qui fut surnommé *él-Melek-él-Daher*, échut Alep, et toute la partie de la haute Syrie qui en dépend, avec *Haran*, *Tell-Bâcher*, *Ezaz* et *Manbedj*.

Emad-éd-dyn-Othmân, conserva l'Égypte, où il régna sous le nom d'*él-Melek él-Azyz* (le roi majestueux).

Ces trois princes furent les fondateurs de trois dynasties différentes, branches de celle des Ayoubites, dès lors séparées en Ayoubites de *Damas*, d'*Alep* et d'*Égypte*.

Les autres princes de cette famille conservèrent en souveraineté les territoires dont *Salâh-éd-dyn* leur avait conféré le gouvernement; mais ils reconnurent la suzeraineté de l'un des trois princes, chefs des nouvelles dynasties.

Séyf-éd-dyn-Abou-beker, surnommé *él-Melek-él-Adel* (le roi juste), fils d'Ayoub et frère de *Salâh-éd-dyn*, garda Karak et Choubek.

Sous le nom d'*él-Melek-él-Mansour* (le roi à qui Dieu donne la victoire), *Nasser-éd-dyn-Mohammed*, fils de *Taqy-éd-dyn-Omar*, et petit-fils de *Chahyn-chah*, l'un des frères de *Salâh-éd-dyn*, fut prince de *Hamah*, de *Salamyah* et de *Mara*; *él-Melek-él-Amjad* (le roi très-louable) *Beheram-chah*, également petit-fils de *Chahyn-chah*, prince de *Baalbek-él-Melek-él-Moudjehed* (le roi belliqueux) *Chyrkouéh*, petit-fils de l'oncle de *Salâh-éd-dyn*, qui portait le même nom, conserva le titre de roi d'*Édesse* et de *Palmyre*, titre que son père *Nasser-éd-dyn-Mohammed* avait pris huit ans auparavant par une concession de *Salâh-éd-dyn*.

Chems-éd-doulah-Touran-chah, qui, dès l'an 569 de l'hégire (1173 de l'ère chrétienne), avait conquis l'Yémen par l'ordre de son père *Salâh-éd-dyn*, y avait fondé un royaume, et son frère *Toghteghin* y régnait sous le nom de *él-Melek-él-Moëzz*.

Ainsi divisé l'empire ayoubite formait encore une masse compacte : attaqués par *Azz-éd-dyn*, et par d'autres princes que *Salâh-éd-dyn* avait vaincus, les copartageants s'étaient réunis pour défendre solidairement leurs propriétés nouvelles; mais bientôt cet accord cessa : l'ambition, plus forte que les liens du sang, faisant naître des querelles particulières entre les diverses branches ayoubites, elles devinrent, d'alliées, ennemies.

Dès l'an 592 de l'hégire (1), *él-Melek él-Adel-Abou-beker*, mécontent de la médiocrité de son apanage et de sa position de vassal, complota avec son neveu *él-Melek-él-Azyz-Othmân*, sultan d'Égypte, de dépouiller *él-Melek-él-Afdal Nour-éd-dyn-Aly* de son royaume de Damas.

Attaqué à l'improviste par les troupes réunies de son frère et de son oncle, et dépossédé par eux de sa portion d'héritage, le malheureux prince eut recours à la protection du khalyfe *él-Nâsser-le dyn-Illah*, qui régnait alors à Baghdad; le prince suppliant et le prince protecteur

(1) Cette année a commencé le mercredi 6 décembre de l'an 1195 de notre ère.

étaient tous les deux également bons poëtes, et les historiens arabes nous apprennent que la correspondance de leurs négociations eut lieu en deux pièces de vers qu'ils nous ont conservées.

Nour-ed-dyn-Aly écrivait dans sa supplique poétique :

« A peine l'apôtre de Dieu avait-il « fermé les yeux, que la trahison d'Abou-« beker et d'Othmân chassait du trône, « malgré ses droits, Aly, le gendre du « Prophète, le plus noble guerrier de l'is-« lamisme. »

« Je me nomme aussi Aly : à peine le « grand *Salâh-ed-dyn*, mon père, est-il « au tombeau, qu'un autre *Abou-beker* « et un autre *Othmân* m'ont de même « chassé de mon trône. »

Le khalyfe renvoya les vers suivants, comme apostille à la requête :

« Si Aly fut dépossédé par des usurpa-« teurs, c'est qu'aucun *défenseur* n'osa « se lever pour sa cause dans Médine. »

« Moi, je me nomme *él-Nasser* (le dé-« fenseur) ; prends courage! car Dieu, « qui m'a chargé de défendre la cause des « opprimés, leur fera rendre un compte « rigoureux. »

Cette réponse poétique fut le seul secours qu'envoya le khalyfe, qui craignait de s'attirer deux ennemis aussi puissants que l'étaient devenus *él-Mélek-él-Adel* et *él-Mélek-él-Azyz*, par le partage du royaume qu'ils venaient d'envahir. Cependant *él-Mélek-él-Azyz* ne jouit pas longtemps des fruits de l'acte d'iniquité auquel il n'avait pas craint de concourir, et il ne tarda pas à aller, suivant les vers presque prophétiques du khalyfe, rendre ses comptes devant le juge suprême des frères dénaturés et des rois oppresseurs.

Après avoir été forcé par son complice d'envahissement, *él-Mélek-él-Adel* de renoncer à la possession de Jérusalem, et des autres territoires qui lui étaient échus dans le partage des dépouilles de son frère, il mourut au Kaire, à l'âge de vingt-sept ans, le 21 du mois de Moharrem, l'an 595 de l'hégire (22 novembre 1198 de l'ère chrétienne), après un règne de moins de six années (1).

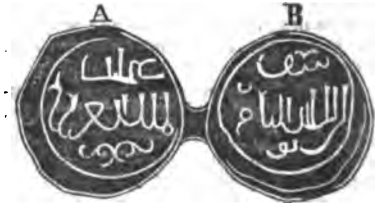
Les historiens orientaux ont vanté la bravoure et la générosité *d'él-Mélek-él-Azyz*. Réglé dans ses mœurs malgré sa grande jeunesse, il ne montra jamais la moindre avidité pour l'argent et ne savait jamais rien refuser : impétueux, irréfléchi, et cependant faible de caractère, il se laissa entraîner par son oncle dans une entreprise blâmable; il en fut puni le premier, car les fruits de cet acte de spoliation qui lui échappèrent donnèrent à son oncle *él-Mélek-él-Adel* les moyens de chasser quelques années après sa dynastie du royaume d'Égypte.

La faiblesse avec laquelle ce prince se laissait aller aux propositions qui lui étaient faites, se manifesta dès les premières années de son règne; quelques gens de sa cour, « gens dépourvus de « bon sens, » dit l'historien arabe contemporain, lui persuadèrent de démolir les grandes pyramides, et sur-le-champ il en donna l'ordre. On commença par la troisième pyramide, nommée par les Arabes *él-Ahmar* (la rouge) et qui est la moins considérable.

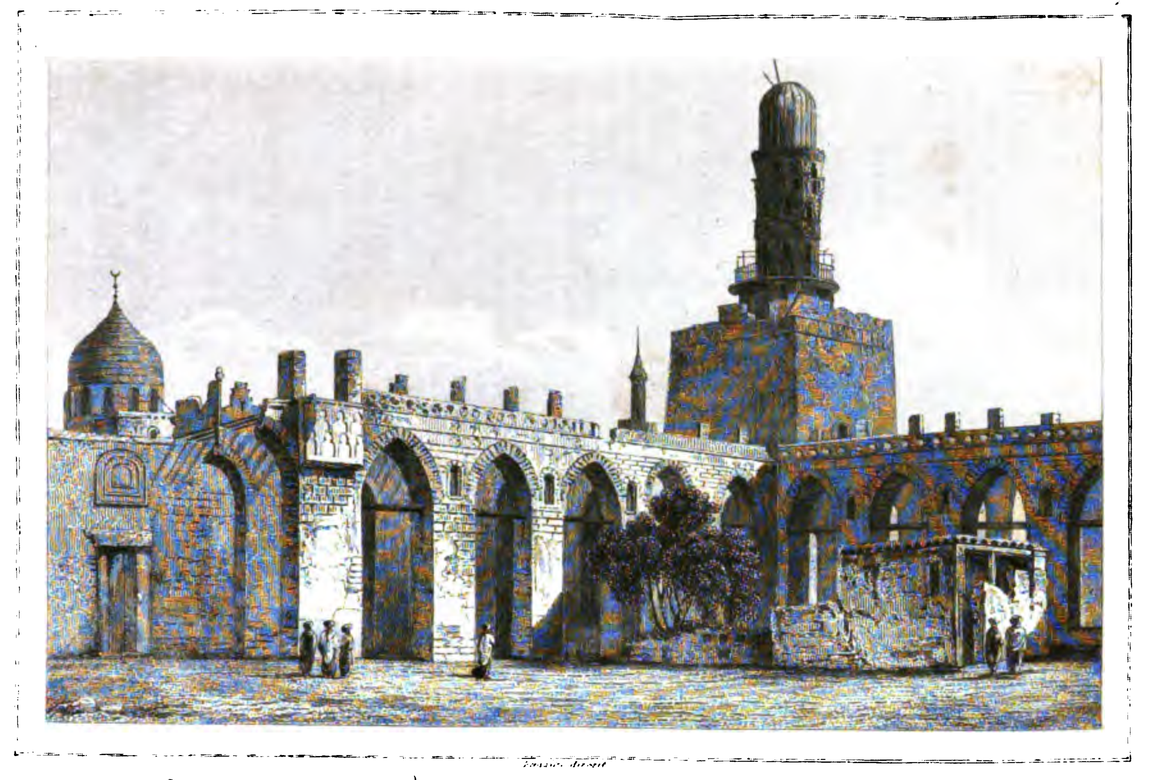
Des sapeurs, des mineurs et des carriers y furent donc envoyés, sous la conduite de quelques-uns des principaux émirs de la cour; ils établirent leur camp auprès du monument, rassemblèrent un grand nombre de travailleurs parmi les fellahs des villages environnants, et les entretinrent à grands frais : ils y demeurèrent ainsi huit mois entiers, ne parvenant chaque jour, à force de travail et de peine, qu'à enlever une ou deux pierres.

Après avoir épuisé les forces des ouvriers et les fonds qui leur avaient été assignés, les émirs furent contraints de renoncer à leur entreprise, l'an 593 de l'hégire (1) : le seul résultat de cette folle entreprise fut de gâter la pyramide, de détruire une partie du revêtement, et d'y

(1) Monnaie de cuivre du sultan Él-Mélek-Él-Azyz *Othmân*, fils de *Salâh-ed-dyn*, et son premier successeur sur le trône d'Égypte.



(1) Cette année a commencé le dimanche 24 novembre de l'an 1196 de l'ère chrétienne.



Ancienne mosquée du Khalyfe EL-HAKEM, située près de la porte Bâb-el-Nasr.

faire la brèche peu profonde que les voyageurs y voyent aujourd'hui (1).

Cette entreprise dispendieuse et inutile n'était que ridicule; mais un autre acte de l'administration impolitique et maladroite de *él-Mélek-él-Azyz* excita des mécontentements au Kaire, et fut sur le point d'y soulever les populations.

L'époque de la grande crue du Nil est un temps de fêtes et de réjouissances par toute l'Égypte, et surtout au Kaire, lorsque le canal qui traverse la ville est rempli, que les vastes places publiques sont inondées par les eaux du Nil.

L'inondation est couverte nuit et jour de barques nombreuses, portant des musiciens, des chanteurs, des chanteuses, et les habitants de la ville, qui se livrent tout entiers au plaisir de ces divertissements. Plus d'une fois la licence avait fini par présider à ces parties de plaisir, devenues peu à peu des parties de débauches effrénées : plusieurs fois aussi des règlements étaient intervenus pour arrêter ces excès, et le khalyfe *él-Hakem-be-amr-Illah* avait même interdit entièrement ces promenades aquatiques, soit le jour, soit la nuit. L'ordonnance, d'abord éludée, puis hardiment enfreinte au milieu des troubles, était tombée en désuétude, et les eaux du canal, ainsi que les places inondées du Kaire, voyaient chaque année s'y renouveler les anciens désordres, auxquels le peuple se livrait avec une sorte de fureur.

Él-Mélek-él-Azyz, qui professait au contraire une grande sévérité de mœurs, rétablit, l'an 594 de l'hégire (2), les règlements prohibitifs du khalyfe *él-Hakem*, et les fit exécuter avec la rigueur la plus intolérante. Ces mesures mécontentèrent tellement les habitants, que peut-être un soulèvement général allait se déclarer dans la ville, lorsqu'on y apprit la mort d'*él-Mélek-él-Azyz*.

(1) On sait que nos antiquaires modernes ont été plus heureux que le sultan ayoubite, dans leur exploration des trois grandes pyramides; indépendamment des découvertes si importantes faites dans l'intérieur de la grande, par le capitaine Cavilia, le 2 mars 1818, la seconde a été ouverte par l'entreprenant Belzoni, et, le 29 juillet 1837, l'entrée de la troisième, laborieusement cherchée par le colonel Howard Wyse, a enfin été découverte par les travaux les plus opiniâtres et les plus infatigables.

(2) Cette année a commencé le jeudi 13 novembre de l'an 1197 de notre ère.

Le sultan défunt laissait en ce moment, pour héritier de son trône, un fils, âgé à peine de huit ans, nommé *Nasser-éd-dyn-Mohammed*. Le jeune prince fut inauguré sous le surnom d'*él-Mélek-él-Mansour* (le roi victorieux), surnom ridicule pour un roi encore enfant.

Il fallait un tuteur au sultan *él-Mansour;* un parti que *él-Mélek-él-Afdal,* roi détrôné de Damas, s'était créé en Égypte, l'appela et lui offrit cette tutelle : *él-Mélek-él-Afdal* accepta avec empressement, se rendit au Kaire, et se déclara *Atabek*, c'est-à-dire tuteur de son neveu.

Mais il n'eut pas le temps d'en remplir les fonctions. Son ennemi, son spoliateur, *él-Mélek-él-Adel,* accourut lui-même de Damas au Kaire, réclamant, à la tête d'un corps nombreux de troupes, ses droits à la tutelle, comme grand-oncle du pupille et oncle du tuteur lui-même : *él-Mélek-él-Afdal* voulut en vain résister : assiégé dans son palais du Kaire, il fut heureux de pouvoir s'en échapper, et de retourner à une vie ignorée dans sa précédente retraite.

Devenu tuteur de *él-Mélek-él-Mansour, él-Mélek-él-Adel* se lassa bientôt de jouer ce rôle : il déposa son pupille, après un règne de vingt et un mois, dans le mois de Chaouâl de l'an 596 (1) de l'hégire (2), et prit lui-même le titre de sultan d'Égypte et de Syrie.

Él-Mélek-él-Adel était enfin parvenu au faîte de la puissance qu'il avait depuis si longtemps ambitionnée, et dont tant de circonstances défavorables semblaient devoir l'éloigner pour toujours : son neveu *él-Mélek-él-Afdal* avait été dépouillé par lui du royaume de Damas, son petit-neveu *él-Mélek-él-Mansour* de celui d'Égypte; les autres princes de la famille des Ayoubites, qui ne possédaient

(1) Cette année a commencé le samedi 23 octobre de l'an 1199 de notre ère.

(2) Monnaie en cuivre du sultan *él-Mélek-él-Mansour*.



que de petits apanages, s'étaient empressés de se reconnaître ses vassaux. Le seul qui avait semblé d'abord vouloir lui résister, son autre neveu, *él-Mélek-él-Daher,* roi de *Haleb,* venait de lui envoyer son hommage comme à son suzerain, s'engageant à tenir toujours ses meilleures troupes à sa disposition. Ainsi s'était réuni, entre les mains de *él-Mélek-él-Adel,* l'empire entier de *Salâh-éd-dyn,* d'abord morcelé par ses héritiers.

Croyant pouvoir profiter des secousses qui ébranlaient la dynastie des Ayoubites, les Francs avaient pris une attitude hostile : *él-Mélek-él-Adel* part de Damas, et va camper sur le mont *Thabor,* en face des positions des chrétiens : ceux-ci venaient de recevoir de puissants renforts de l'Europe. La troisième croisade, proclamée par le roi de France Philippe-Auguste et Henri II, roi d'Angleterre, l'an 1188 de l'ère chrétienne (584 de l'hégire), avait alors échoué devant le terrible *Salâh-éd-dyn;* une quatrième, entreprise par le pape Célestin III et l'empereur Henri VI, l'an 1195 de l'ère chrétienne (592 de l'hégire), n'avait pas eu plus de succès.

Une cinquième fut décidée, par ordre d'Innocent III, l'an 1198 de l'ère chrétienne (595 de l'hégire), et les Français, les Allemands, les Vénitiens réunis, portèrent en Syrie tous les éléments d'une guerre formidable contre les musulmans.

Les croisés croyaient, à leur arrivée, trouver l'Égypte sans force, sous un roi mineur, la Syrie déchirée par des guerres intestines, la famille des Ayoubites divisée par des querelles et des agressions usurpatrices, les musulmans partout désunis, découragés; ils y trouvèrent le redoutable *él-Mélek-él-Adel-Seyf-éd-dyn :* partout il était maître suprême, partout il écrasait leurs efforts imprudemment hasardés, et rendait leurs entreprises impuissantes.

Préparant une attaque décisive, *él-Mélek-él-Adel* tenait ainsi depuis plus d'un mois les chrétiens en échec, quand des nouvelles d'une nature menaçante le rappelèrent en Égypte.

Un terrible tremblement de terre venait de ravager cette contrée, l'an 600 de l'hégire (1), ses effets désastreux s'étaient fait sentir aussi en Syrie, dans l'île de Chypre, dans l'Asie Mineure, et jusque dans l'Iraq et la Mésopotamie : les secousses avaient fait écrouler les remparts de *Sour* (Tyr); mais l'Égypte réclamait un secours immédiat contre un autre désastre d'une spécialité plus urgente : une flotte chrétienne, par une diversion bien calculée, venait d'opérer un débarquement sur les côtes d'Égypte : les croisés avaient pénétré jusqu'à *Faouéh* sur la branche de Rosette, en avaient massacré les habitants, et livré pendant cinq jours la ville à toutes les horreurs de la guerre.

Le sultan d'Égypte crut devoir acheter par un traité l'évacuation de cette contrée; il rendit aux chrétiens, l'an 601 de l'hégire (1), la ville importante de *Yafâ* (Jaffa) : *Lydda* et *Ramléh,* occupées alors moitié par les musulmans, moitié par les chrétiens, furent accordées en entier à ceux-ci.

Le traité de paix ne concernant que l'Égypte et laissant le *statu quo* belligérant en Syrie, les chrétiens avaient usé de ce droit d'hostilité pour y attaquer *Hamah* et ravager le territoire de plusieurs autres villes. *Taqy-éd-dyn* avait été à leur rencontre, et le sultan d'Égypte partit de sa capitale, pour concourir à la défense de cette partie de la Syrie.

Une longue suite de combats sanglants s'engagea alors entre *él-Mélek-él-Adel* et les chrétiens : la sixième croisade, résolue par le même pape Innocent III, promoteur de la cinquième, commença tumultueusement, l'an 1213 de l'ère chrétienne (610 de l'hégire), et jeta, sur les côtes de Syrie, aux musulmans, la tourbe armée d'innombrables adversaires.

Le principal débarquement s'était opéré à Saint-Jean d'Acre : *él-Mélek-él-Adel* courut se mettre en position à *Naplouse;* mais il en fut repoussé, et acculé dans la plaine de *Safar.*

Les croisés alors coupèrent toutes ses communications avec l'Égypte, et renouvelèrent le massacre de la croisade précédente. Puis ils allèrent porter la guerre en Égypte même, et mirent le siége devant Damiette, au mois de Ra-

(1) Cette année a commencé le mercredi 10 septembre de l'an 1203 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le dimanche 29 août de l'an 1204 de notre ère.

Inscription funéraire de l'an 403 de l'Hégire

(1013 de l'ère chrétienne)



by-êl-Aouel de l'an 615 de l'hégire (1).

Le sultan, en quittant ce royaume pour se porter en Syrie, en avait laissé le gouvernement entre les mains de son fils, *Nâsser-êd-dyn-Mohammed-Aboul-Fatah*, surnommé *êl-Mélek-êl-Kâmel* (le roi parfait) : ce jeune prince courut à la défense de Damiette, demanda du secours à son père, et tint en échec les Francs pendant quatre mois

Pendant ce temps, *êl-Mélek-êl-Adel* faisait filer sur l'Égypte toutes les troupes disponibles, et *êl-Mélek-êl-Kamel* n'attendait que la réunion de forces suffisantes pour reprendre l'offensive contre l'armée des Francs, qui, à la fin du mois de Gemady-êl-Aouel, venaient de s'emparer de la grosse tour appelée *Bourg-êl-Setseléh*, c'est-à-dire *la tour de la chaîne* (2), lorsqu'il apprit la mort de son père.

Êl-Mélek-êl-Adel s'était mis lui-même en marche pour l'Égypte; sorti enfin des plaines de *Safar*, il s'était porté sur *Alekyn*, non loin de la colline d'*Afyk*, lorsqu'il fut surpris par la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, le 7 du mois de Gemady-êl-Thâny de l'an 615 de l'hégire (1218 de l'ère chrétienne).

Ce sultan, que nos historiens appellent *Safadin*, avait régné environ dix-neuf ans sur l'Égypte (3). Ambitieux, audacieux, infatigable, inébranlable dans ses desseins, et trouvant tous les moyens bons pour en assurer l'exécution, les écrivains orientaux louent cependant ses mœurs douces, sa bonté envers tous ceux qui l'approchaient et sa tendre affection pour ses nombreux enfants : en effet, outre un grand nombre de filles, il avait seize fils, tous recommandables par des qualités brillantes, et la plupart déjà illustres par des victoires, ou éprouvés dans l'administration des provinces.

Ainsi un bonheur domestique, inconnu jusque-là, s'était joint pour lui à la prospérité véritablement extraordinaire qui, pendant de longues années, au dedans de son empire, avait couronné toutes ses entreprises. Les derniers échecs qu'il venait d'éprouver contre les chrétiens, allaient être changés en de nouvelles victoires, dont il venait de se créer les moyens, quand la mort vint rendre vains les hauts projets qu'il avait mûris.

Cette perte consterna *êl-Mélek-êl-Kamel,* déjà vivement pressé par les Francs; et, pour augmenter les dangers de sa position, ses troupes, se mutinant, voulurent le rejeter de la succession du trône, et proclamer sultan d'Égypte un émir kurde, nommé *Émad-êd-dyn-Ahmed.* Cette révolution allait s'accomplir au milieu de la confusion générale, lorsque le frère du jeune sultan, *êl-Mélek-êl-Moazzem-Khayr-êd-dyn-Yssa,* que nos écrivains nomment *Coradin*, et qui venait d'hériter par la mort d'*êl-Mélek-êl-Adel* du royaume de Damas, accourut en Égypte, comprima la révolte, força à fuir les chefs des séditieux, et battit les

(1) Cette année a commencé le vendredi 2 mars de l'an 1218 de l'ère chrétienne.

(2) Cette tour, placée sur la rive du fleuve en face de Damiette, était ainsi nommée à cause d'une forte chaîne de fer, qui partant des murs de Damiette, allait se rattacher à sa base et barrait entièrement l'entrée de cette branche du fleuve.

(3) Monnaie d'argent du sultan *êl-Mélek-êl-Adel*, quatrième sultan ayoubite d'Égypte, portant au revers le nom du khalyfe abbasside *êl-Nâsser-le-dyn-Illah.*



Autre monnaie en cuivre du même sultan.



Autre monnaie du même sultan, portant également le nom du khalyfe *êl-Nâsser*, frappée l'an 601 de l'hégire 1204 de l'ère (chrétienne).



Francs qui avaient profité de ces désordres pour renforcer leurs attaques.

Ce succès ne put cependant forcer les Francs à abandonner le siége de Damiette, et *él-Melek-él-Moazzem*, qui était retourné en Syrie, craignant que, cette ville prise, ils ne s'emparassent de Jérusalem, crut nécessaire, pour qu'ils ne s'en fissent pas un poste inexpugnable, de démanteler les fortifications dont *Salâh-éd-dyn* avait entouré cette ville.

En vain *él-Melek-él-Kâmel* appela-t-il tous ses frères à son secours, Damiette succomba enfin, et les Francs y entrèrent en vainqueurs, le 10 du mois de Ramaddân de l'an 616 (1) de l'hégire (novembre 1219 de l'ère chrétienne).

Les habitants furent massacrés ou mis en esclavage, et la grande mosquée convertie en église.

Ce succès enfla les espérances des chrétiens; déjà ils se croyaient maîtres de l'Égypte entière, et le sultan *él-Melek-él-Kamel* put à peine couvrir sa capitale et l'Égypte moyenne, en prenant position, avec tout ce qu'il put rassembler de troupes, au point où se séparent les deux branches orientales du Nil, dont l'une a son embouchure à Damiette et l'autre à *Tynéh*.

Jamais année ne fut plus désastreuse pour l'islamisme : tandis que Damiette tombait sous les coups des Francs, les hordes tartares conduites par *Tchingis-Khân* (Gengiskan) commencèrent leurs sanglantes expéditions contre les États musulmans de l'Asie orientale.

L'armée des Francs laissa ses bagages et ses provisions, avec une forte garnison, à Damiette, et se mit en marche sur le Kaire. Ils rencontrèrent le sultan à *Mansourah*, et l'on se battit sur le fleuve et sur sa rive avec un égal acharnement, mais sans résultat positif. Cependant les pertes des musulmans avaient été considérables, et un second combat pouvait ouvrir aux chrétiens les portes de la capitale. Heureusement l'appel de *él-Melek-él-Kamel* dans sa détresse avait été entendu en Syrie : il vit arriver à son camp de *Mansourah* ses frères, *él-Melek-él-Moazzem*, roi de Damas; *él-Melek-él-Achraf*, prince de *Haman;* ses cousins, *él-Melek-él-Nasser-Kilyg-Arslân*, qui venait de succéder à son père *él-Melek-él-Mansour-Nasser-éd-dyn* dans la principauté de *Hamah*, *Beheram-chah*, prince de *Baalbek*; *él-Melek-él-Moudjehed-Chyrkouéh*, prince de *Hémesse*, avec des forces considérables.

Le sultan, de l'avis de ses nouveaux alliés, profita du changement de sa position, pour faire aux Francs des ouvertures d'arrangement : il leur offrait l'abandon de *Jérusalem*, d'*Asqalân*, de *Tabaryéh*, de *Latakyéh*, de *Djebeléh*, et de toutes les autres places que *Salâh-éd-dyn*, son aïeul, avait conquises à l'islamisme, à l'exception de *Choubek* et de *Karak*, qui avaient été le domaine particulier de son père dans le partage de l'héritage de *Salâh-éd-dyn* : il ne demandait en retour que la reddition de Damiette et l'évacuation de l'Égypte par les croisés.

Ceux-ci néanmoins se montrèrent intraitables; ils prétendaient avoir de plus les deux places réservées, et exigeaient en outre une somme de 300,000 dynars (4,000,000 et demi de francs) en indemnité pour la reconstruction des fortifications de Jérusalem, qui venaient d'être détruites.

Ces négociations difficultueuses allaient finir par être rompues, lorsqu'un corps musulman, tournant en secret le camp des croisés, alla camper derrière eux, et couper la digue du canal de *Mehalléh*. Le Nil était alors au plus haut point de sa crue; il se répandit sur toute la contrée qui séparait Damiette du camp des croisés; ceux-ci, qui ignoraient les effets des inondations annuelles, virent leur camp envahi par le nouveau déluge, leurs communications avec leurs magasins et leurs renforts coupées; assiégés à la fois par les eaux et la famine, il leur fallut à leur tour demander la paix en suppliants. Les rôles étaient changés : ils furent forcés de sacrifier Damiette sans aucune des compensations qui leur avaient été offertes. Bien plus, les émirs voulaient exiger la remise de vingt des plus qualifiés d'entre eux, comme otages de la reddition de toutes les places que les chrétiens possédaient encore en Syrie : mais, les deux partis étant également épuisés et fatigués d'une longue guerre, on n'insista pas

(1) Cette année a commencé le mardi 19 mars de l'an 1119 de notre ère.

sur cette dernière condition, et le traité d'évacuation fut conclu le 7 du mois de Regeb de l'an 618 (1) de l'hégire (fin d'août 1221 de l'ère chrétienne).

Des otages furent réciproquement donnés par les contractants; parmi ceux du sultan, était son propre fils, *él-Melek-él-Saleh*, alors âgé de quinze ans seulement: parmi ceux des croisés, furent le gouverneur de Saint-Jean d'Acre et le légat du pape.

Le 19 du même mois, Damiette fut remise aux musulmans, avec toutes les fortifications nouvelles que les Francs y avaient élevées; *él-Melek-él-Kâmel* y fit son entrée solennelle, et retourna ensuite au Kaire.

Depuis cette époque, le sultan ne s'occupa plus que de négociations et d'intrigues diplomatiques. L'affaiblissement des chrétiens les rendait impuissants contre lui; il songea à s'en faire des alliés utiles à ses projets d'agrandissement, qu'il prétendait exécuter contre le frère même dont le secours lui avait été si utile dans sa détresse.

Résolu d'attaquer *él-Mélek-él-Moazzem* et de lui enlever son royaume de Damas, il crut pouvoir faire faire une diversion, conforme à ses intérêts, en déterminant l'empereur Frédéric à attaquer le sultan de Damas. Des présents considérables appuyaient réciproquement ces négociations étranges. Frédéric accourut à Acre avec des forces considérables.

Mais, avant son arrivée dans cette place, l'état des choses avait changé; *él-Melek-él-Moazzem*, qu'il devait attaquer, sur l'invitation du sultan d'Égypte, venait de mourir; son jeune fils, *él-Mélek-él-Nasser-Salah-éd-dyn-Daoud*, s'était vu enlever par son oncle *él-Mélek-él-Kamel* les villes de *Choubek*, de *Jerusalem* et d'autres places importantes; il avait appelé à son secours son oncle *él-Mélek-él-Achraf*, qui régnait en Mésopotamie. L'oncle était accouru; mais, au lieu de protéger son neveu contre le sultan d'Égypte, il avait fait alliance avec celui-ci, et consommé de concert la ruine du malheureux prince, dont ils s'étaient partagé les dépouilles à l'amiable.

En arrivant à Acre, l'empereur Frédéric ne voulut rien entendre à ces arrangements de famille. On l'avait appelé pour attaquer le royaume de Damas; il l'attaqua, et commença par se rendre maître de Tyr, malgré toutes les observations des nouveaux possesseurs, auxquels son intervention n'était plus nécessaire, puisque l'acte d'iniquité auquel devait concourir son attaque se trouvait déjà consommé sans sa coopération.

Des négociations s'en suivirent; elles se prolongeaient et elles s'étaient compliquées par la mort de *él-Mélek-él-Achraf*, qui semblait offrir au sultan d'Égypte une occasion favorable de réunir en ses mains les deux parts des dépouilles partagées, lorsqu'il mourut lui-même à Damas, un mercredi du mois de Regeb de l'an 635 de l'hégire (1), âgé d'environ soixante ans, après un règne d'environ vingt années (2).

Ce prince, que nos historiens nomment *Mélédin*, est représenté par les écrivains orientaux comme aimant la magnificence, maintenant exactement l'ordre dans ses États, dirigeant lui-même toutes ses affaires : il aimait les lettres, protégeait les savants, se plaisait même à discuter familièrement avec eux; l'Égypte lui dut la diminution du

(1) Cette année a commencé le jeudi 25 février de l'an 1221 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le lundi 24 août de l'an 1237 de notre ère.

(2) Monnaie en or du sultan *él-Melek-él-Kâmel*, frappée au Kaire, l'an 627 de l'hégire (1229 de l'ère chrétienne), et portant au revers B le nom du trente-sixième khalyfe abbasside *él-imâm-él-Mansour él-Mostanser-b-Illah*.



Autre monnaie en cuivre, du sultan *él-Melek-él-Kâmel* et portant de même au revers B le nom du khalyfe *él-Mansour*, frappée à Alep.



tiers de ses impôts, et le Kaire plusieurs de ses embellissements.

Dès que la mort d'*él-Mélek-él-Kâmél* fut connue au Kaire, les émirs prêtèrent serment de fidélité à son fils *Seyf éd-dyn-Abou-beker*, surnommé *él-Mélek-él-Adel*, second du nom, entre les mains duquel son père avait laissé l'administration de l'Égypte pendant son absence. L'émir *Younous*, surnommé *él-Mélek-él-Djouad* (le roi brave), fut nommé prince de Syrie, au nom et sous l'autorité du sultan.

Mais cet émir n'y resta pas longtemps : l'année suivante, il consentit à échanger sa principauté avec les places que possédait en Mésopotamie le second fils de *él-Mélek-él-Kâmel*, nommé *él-Mélek-él-Salèh-Nedjm-éd-dyn-Ayoub*. Le but de celui-ci, en s'établissant en Syrie, était de se mettre à portée de pratiquer des intelligences en Égypte, afin d'y supplanter son frère aîné *él-Mélek-él-Adel II*.

Les démarches d'*él-Mélek-él-Salèh* inquiétèrent le sultan d'Égypte, son frère, qui s'avança, à la tête de ses troupes, jusqu'à *Belbeys*, pour l'arrêter, s'il entrait en Égypte ; mais, arrivé auprès de cette ville, il fut saisi, dans sa tente, par ses émirs, le vendredi 8 du mois de Dou-l-Hagéh, l'an 637 de l'hégire (1). Sa déposition fut proclamée aussitôt, et son frère, *él-Mélek-él-Salèh*, fut invité à venir prendre possession du trône. Celui-ci ne se fit pas attendre, et fit son entrée au Kaire, au milieu d'un immense concours de peuple et au bruit des acclamations générales.

Ainsi se termina, après une durée de deux ans et quelques mois seulement, le règne éphémère du fils aîné de *él-Mélek-él-Kamel*.

Él-Mélek-él-Salèh, en montant sur le trône qu'il venait d'usurper, s'occupa d'abord de s'y bien affermir ; puis, l'année suivante, 638 de l'hégire (2), punissant dans les traîtres la trahison qu'il avait provoquée et dont il profitait, il fit arrêter tous les mamlouks et les émirs, auteurs de la révolution dont son frère avait été la victime, et créa un nouveau corps de mamlouks, à la fidélité desquels il confia la garde particulière de sa personne.

Comme s'il eût voulu punir ceux même qui avaient été les instruments indirects et involontaires de son usurpation, le nouveau sultan d'Égypte dépouilla, cette même année, *él-Mélek-él-Djouad* des possessions de Mésopotamie, qu'il lui avait données en échange de la Syrie.

Le prince exproprié ne put même obtenir la permission de se retirer en Égypte. Outré de ces procédés odieux, il se jeta dans Saint-Jean d'Acre et demanda un asile aux Francs. Ceux-ci le reçurent pour son argent, et pour de l'argent le livrèrent ensuite à *Ismayl*, prince de Damas, qui le fit étrangler.

Ce commencement de relations d'intérêts, entre le prince de Damas et les Francs, amena bientôt entre eux, contre l'Égypte, une coalition, à laquelle prirent part *él-Mélek-él-Mansour-Ibrahym*, prince de Hémesse, et le prince de Karak. Ils promettaient aux Francs le partage de l'Égypte, quand elle serait conquise, et leur cédaient dès à présent *Sayd*, *Chakyf*, *Tabaryéh*, *Asqalân* et *Jérusalem* : les Francs, accédant avec empressement à ces conventions, se mirent en possession des places concédées, et se hâtèrent de relever les fortifications de *Tabaryéh* et d'*Asqalân*.

Une longue guerre s'ensuivit entre les confédérés et l'Égypte : les succès étaient indécis, lorsqu'une horde de conquérants nomades vint jeter son poids dans la balance.

Les *Kharizmiens* ou habitants du *Khouarezm*, que les écrivains des croisades nomment les *Corasmins*, chassés de la haute Asie par les conquêtes de *Tchingis-Khân*, avaient été refoulés sur la haute Syrie, dont ils occupaient les frontières ; le sultan d'Égypte s'en fit des alliés, l'an 642 de l'hégire (1), et les lança à la fois sur les Francs et sur les princes de Syrie coalisés.

Les Kharizmiens répondirent à cet appel, et, traversant la Syrie entière, vinrent attaquer les Francs et leurs alliés, sous les murs mêmes de *Ghazzah*. Le sultan d'Égypte réunit ses troupes aux hordes des barbares, et, après un combat

(1) Cette année a commencé le mercredi 3 août de l'an 1239 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 23 juillet de l'an 1240 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi 9 juin de l'an 1244 de l'ère chrétienne.

acharné, la victoire se déclara en sa faveur.

Les coalisés furent poursuivis l'épée dans les reins, et *Ghazzah, Jérusalem*, avec toute la côte, rentrèrent sous la domination d'*él-Melék-él-Salèh*, qui envoya au Kaire un nombre considérable de prisonniers et des monceaux de têtes.

Poursuivant ses avantages, le sultan d'Égypte fit venir de nouveaux renforts, et courut assiéger à Damas *Ismayl* et le prince de *Hémesse*.

D'autres combats se prolongèrent, de l'an 643 (1) à l'an 645 (2) de l'hégire (1245 à 1247 de l'ère chrétienne). Damas avait cédé aux troupes égyptiennes, mais *Hémesse* avait résisté. Voulant en finir, l'an 646 de l'hégire (3), *él-Mélek-él-Salèh* avait quitté le Kaire pour aller diriger lui-même les opérations militaires ; mais il était déjà attaqué de la maladie dont il mourut : c'était une tumeur au jarret, qui était dégénérée en ulcère, et qui le força de s'arrêter à Damas ; chaque jour sa maladie prenait un caractère plus grave, lorsque les nouvelles qu'il reçut du Kaire l'obligèrent de se faire transporter en hâte, sur une litière, en Égypte. Il y trouva les Francs maîtres de Damiette.

Pour la septième fois, l'Europe chrétienne venait fondre en armes sur l'islamisme. Une septième croisade avait été résolue par le concile de Lyon, l'an 1245 de l'ère chrétienne (643 de l'hégire). Cette croisade, destinée à réparer les désastres qui avaient terminé la précédente si malheureusement pour les chrétiens alliés aux princes musulmans de Syrie, était armée de tous les moyens d'exécution qui pouvaient en attirer le succès : cinquante mille guerriers, des approvisionnements considérables, des vaisseaux nombreux et bien équipés, l'élite des chevaliers d'une valeur éprouvée, une jeunesse bouillante avide de gloire, exaltée par le fanatisme religieux et la honte des précédentes défaites : à leur tête marchait le roi de France lui-même, le jeune Louis IX, qu'auraient dû enorgueillir les lauriers de Saintes et de Taillebourg, si son esprit profondément religieux avait pu reconnaître une autre gloire que celle d'enlever les lieux saints aux profanations des infidèles.

Voilà les ennemis redoutables que le sultan devait voir devant lui à son arrivée en Égypte.

Rien n'avait été épargné pour la défense de Damiette : armes, provisions, machines de guerre, tout s'y trouvait en abondance ; tout fut inutile. En vain la plus aguerrie des tribus arabes, celle des *Beny-Kenânéh* avait été chargée de la défense des remparts ; en vain l'émir *Fakhr-éd-dyn*, à la tête d'une forte armée, avait-il tenté de s'opposer à la descente : les troupes de l'émir furent écrasées par la *furia francese* : épouvantés de la déroute de cette avant-garde, les *Beny-Kenânéh* désertèrent les remparts, cherchant leur sûreté dans le désert : les habitants les suivirent dans leur fuite, et le 22 du mois de Safar (29 juin 1247), les croisés français entrèrent dans Damiette, portes ouvertes, sans coup férir. Approvisionnements, armes, munitions, machines de guerre, trésor, tout fut à eux : c'était pour le sultan d'Égypte une perte irréparable.

Transporté de colère, *él-Mélek-él-Salèh* fit pendre jusqu'au dernier tous les *Beny-Kenânéh*, et, le mardi 24 de Safar, il prit position à *Mansourah*. Cependant son état empirait de jour en jour, et l'on commençait à désespérer de sa vie. Le 14 du mois de Chaabân (novembre), il expira à l'âge de quarante ans.

Les écrivains arabes attribuent à ce prince un génie élevé, un caractère grave, un maintien imposant : il parlait peu, et chacun tremblait en sa présence. Jamais prince avant lui n'avait réuni autant de mamlouks autour de sa personne. Il fut ainsi la première cause de l'extinction de sa dynastie, que ces gardes prétoriennes devaient peu de mois après renverser.

En mourant *él-Mélek-él-Salèh* n'avait pas désigné son successeur, et le seul fils qui lui restait, *Ghayath-éd-dyn-Tourân-chah* avait été laissé par lui en Syrie, à *Housn-Kayfah*. *Chageret éd-dorr* (arbre de perle), esclave favorite du sultan et mère du jeune prince, se concerta avec l'émir *Fakhr-éd-dyn* et le chef des eunu-

(1) Cette année a commencé le lundi 29 mai de l'an 1245 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 8 mai de l'an 1247 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le dimanche 26 avril de l'an 1248 de l'ère vulgaire.

ques *Gemal-ĕl-ĕd-dyn-Mohassen* pour conserver le trône à son fils. *Chageret-ĕd-dorr* n'était pas étrangère à la politique et aux fonctions du gouvernement : plus d'une fois le sultan, qui, s'il faut en croire quelques écrivains, l'avait solennellement épousée, avait laissé entre ses mains la haute administration de l'Égypte, pendant les nombreuses absences que nécessitaient ses expéditions militaires.

La mort de *ĕl-Mélek-ĕl-Salĕh* fut tenue secrète et l'assemblée des émirs convo-« quée : Le sultan, leur dit *Chageret-ĕd-« dorr*, vous ordonne de lui jurer fidélité, « et, après lui, à son fils *ĕl-Mélek-ĕl-Moaz-« zem Ghayath-ĕd-dyn-Tourân-chah* : « il confie les fonctions d'*Atabek* (tu-« teur du prince, généralissime et premier « ministre), à l'émir *Fakhr-ĕd-dyn.* »

Le serment fut prêté sans hésitation par les émirs, par le *Kaym-maqâm* (gouverneur) du Kaire, par toutes les milices et par tous les personnages marquants de l'État. Les dépêches et les ordonnances étaient expédiées au nom d'*ĕl-Mélek-ĕl-Salĕh*, et avec son *élamet* (sa signature) qu'un esclave avait su contrefaire. Chacun croyait au Kaire *ĕl-Mélek-ĕl-Salĕh* encore vivant : néanmoins des soupçons de sa mort s'élevèrent, quand on apprit qu'*ĕl-Mélek-ĕl-Moazzem* était mandé en toute hâte au Kaire.

Cependant les Francs s'avançaient vers *Mansourah*, que nos historiens appellent *la Massoure*; sur la route un combat s'engagea, au commencement du mois de Ramaddân (décembre), et les musulmans y firent des pertes considérables; les Francs stationnèrent quelque temps à *Charmessah*, puis ils continuèrent leur marche; enfin, le mardi 5 du mois de Dou-l-Qadéh 647 (1) de l'hégire (8 février 1250), ils surprirent les musulmans dans *Mansourah*, et en firent d'abord un grand massacre.

Dès la première attaque, l'émir *Fakhr-ĕd-dyn*, qui s'était jeté au-devant d'eux avec le plus grand courage, fut tué en combattant, et les chrétiens allaient remporter une victoire complète, si le corps entier des mamlouks n'était accouru changer la face du combat et repousser les terribles assaillants.

Les armées chrétiennes et musulmanes s'observaient mutuellement dans leurs positions respectives, sans oser tenter aucune entreprise nouvelle, lorsque *ĕl-Mélek-ĕl-Moazzem* arriva de Syrie à *Mansourah*. Sa présence ranima le courage des musulmans; une attaque générale eut lieu : on s'y battit avec fureur, tant sur le Nil que sur le rivage, et la flotte égyptienne réussit à capturer trente-deux navires de la flotte des croisés.

Ceux-ci, découragés par cet échec, proposèrent de se retirer et d'évacuer Damiette, si les musulmans consentaient à leur rendre Jérusalem et une partie de la Palestine : ces offres furent rejetées.

Bientôt pourtant les chrétiens, qui s'étaient opiniâtrés à garder leurs positions devant *Mansourah*, eurent épuisé leurs vivres; ils ne recevaient plus rien de Damiette, leurs communications avec cette ville ayant été coupées, et, le mercredi 2 du mois de Moharrem de l'an 648 (1) de l'hégire (6 avril 1250), ils se décidèrent à s'y replier; mais les musulmans, s'attachant à leur poursuite, les atteignirent dans cette retraite le lendemain matin, auprès de *Fareskour;* on s'attaqua, on se défendit avec fureur : il y eut là un horrible carnage : trente mille Français, disent les écrivains arabes, y furent tués ou noyés : le roi de France lui-même, avec ses principaux chevaliers et ses princes, qui s'étaient retirés à *Minyet-Abou-abd-allah*, furent, après les efforts de la plus noble défense, forcés de se rendre prisonniers à l'eunuque *ĕl-Mohassen.*

Après cette victoire décisive, la mort d'*ĕl-Mélek-ĕl-Salĕh* fut publiquement déclarée et *ĕl-Mélek-ĕl-Moazzem-Tourân-chah* proclamé solennellement son successeur.

Le jeune sultan, à la fois enivré de la gloire de ses armes et du rang suprême où il venait d'être élevé, vint asseoir son camp à *Fareskour*, et voulut donner une fête magnifique sur le champ de bataille même, si fatal à la valeur française, où Louis IX avait subi la défaite et l'esclavage.

El-Mélek-ĕl-Moazzem y trouva la mort. A peine avait-il régné deux mois, que déjà sa conduite inconsidérée envers les émirs et les mamlouks lui avait

(1) Cette année a commencé le vendredi 16 avril de l'an 1249 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 6 avril de l'an 1250 de notre ère.

aliéné tous les esprits : il avait maladroitement débuté par des rigueurs impolitiques et intempestives, contre ceux qu'il accusait de la perte de Damiette et des premiers désastres de la campagne ; quarante émirs avaient été mis à mort, et les autres se voyaient éloignés de toute fonction et de toute dignité ; car le sultan n'accordait plus sa confiance qu'aux courtisans qu'il avait amenés avec lui de *Mésopotamie*. L'irritation fermentait au milieu de tous ces mécontentements ; l'explosion ne tarda pas à éclater.

Le lundi, dernier jour du mois de Moharrem (4 mai 1250), les mamlouks révoltés assaillirent en tumulte *él-Mélek-él-Moazzem-Tourân-chah ;* l'un d'eux, *Beybars*, qui plus tard devait occuper le trône, lui porta le premier coup : en vain le sultan se réfugia-t-il dans une tour en bois, qu'il avait fait construire à *Fareskour* pour fortifier cette position, les rebelles y mirent le feu : chassé par les flammes, il courut vers le Nil, espérant y trouver l'asile de quelque barque : une nuée de flèches l'arrêta sur le rivage, et le couvrit d'innombrables blessures : les cimeterres et les poignards des mamlouks l'achevèrent.

Ainsi périt misérablement, à la fleur de son âge, des mains de ses propres gardes, le sultan *él-Mélek-él-Moazzem-Ghayath-éd-dyn-Tourân-chah*, dernier roi d'Égypte de la branche collatérale du grand *Salâh-éd-dyn*. Avec lui s'éteignit la puissance de la dynastie ayoubite.

CHAPITRE XIII.

Dynastie des mamlouks *baharites* ou *turkomans*. — Leur origine. — Chageret-éd-dorr. — Ybek-azz-éd-dyn. — Él-Mélek-él-Achraf. — Nour-éd-dyn-Aly. — Qoltouz. — Beybars Ier — Sangar. — Barkah-Khân. — Selâmech. — Qelâoun. — Khalyl. — Baydarâ. — Él-Mélek-él-Nasser Ier. — Ketboghâ. — Lâgyn. — Beybars II. — Seyf-éd-dyn-Abou-beker. — Alâ-éd-dyn-Koutchouk. — Él-Mélek-él-Nasser II. — Émad-éd-dyn-Ismâyl. — Él-Mélek-él-Kâmel. — Chaabân. — Zeyn-éd-dyn-Hagy. — Él-Mélek-él-Nasser-Hassan — Salâh-éd-dyn. — El-Mélek-él-Mansour-Mohammed. — El-Mélek-él-Achraf-Chaabân II. — Él-Mélek-él-Mansour-Aly. — Él-Mélek-él-Salèh-hagy II. — Barqouq. — Extinction de la dynastie des *Baharites*.

Le meurtre de *él-Mélek-él-Moazzem-Tourân-chah* venait de faire tomber le pouvoir des mains de la famille de *Salâh-éd-dyn* en celles des mamlouks, meurtriers du sultan.

Les nouveaux maîtres, dont l'Égypte subissait la toute-puissance, étaient Turkomans ou Turks de naissance, et originaires du *Kaptchak*, contrée immense de l'Asie septentrionale, dont les souverains musulmans ont eu longtemps pour vassaux les princes slaves qui régnaient en Russie.

L'irruption que les Mogols avaient faite dans la haute Asie, sous la conduite de *Batou-Khân*, petit-fils de *Tchingis-Khân*, avait chassé au loin devant eux les habitants des régions caspiennes et caucasiennes : leurs tribus s'étaient dispersées devant ce débordement des hordes tartares, et s'étaient répandues jusque dans les contrées les plus éloignées de leur première résidence.

Au midi, les Kharizmiens étaient venus s'établir en Syrie et en Mésopotamie ; à l'occident, d'autres tribus fugitives étaient parvenues jusques en Hongrie : il y avait hâte à fuir, car les retardataires étaient ou massacrés ou réduits en esclavage.

Les marchands d'esclaves de tout l'Orient étaient accourus au-devant des conquérants nouveaux, fournisseurs abondants de leur commerce, et avaient transporté dans tous les marchés de l'Asie méridionale la marchandise humaine dont les Tartares venaient de les approvisionner : la marchandise était de défaite, et la vente ne s'en fit pas attendre.

C'étaient généralement des esclaves d'élite, forts, vigoureux, bien faits, jeunes : tout ce qui était d'une qualité inférieure avait été massacré. Tous les petits princes de l'Asie profitèrent de l'occasion, et le sultan d'Égypte *él-Mélek-él-Salèh* plus que tout autre : nous avons vu qu'il avait composé de ces esclaves (*mamlouks*) sa garde particulière ; cette garde était appelée *halqah* (ceinture), et, en effet, elle était destinée à *ceindre* le prince et à l'entourer partout comme un vêtement ou plutôt comme une armure.

Partagés en plusieurs corps de milices, les mamlouks de chaque classe se distinguaient par différents insignes, brodés sur leurs habits, ou incrustés en or sur leurs armures. Ces insignes

étaient, pour les uns des roses, pour les autres des oiseaux ou des griffons : des bandes d'étoffe de différentes couleurs étaient spécialement affectées à chacun des corps différents. C'est à l'imitation de ces insignes que les chevaliers croisés inventèrent les armoiries et les livrées.

La création de ces milices, envahissant à la fois le service intérieur et le service extérieur du palais, ne fut pas vue de bon œil par le reste de l'armée et par les habitants de l'Égypte et de la Syrie. L'historien *Abou-l-Mahassen* nous a conservé les vers d'un poëte contemporain, qui reproche à *él-Mélek-él-Saléh Negm-éd-dyn* son imprudence, y voit la source de mille maux pour l'Égypte et le présage de la destruction de la dynastie régnante par les mains mêmes appelées à la défendre. « Imprudent Mo« narque, dit-il, dans le nid de l'aigle « tu appelles les vautours;

« Les fils du grand *Saláh-éd-dyn* ont « acheté des esclaves pour se vendre à « eux comme esclaves eux-mêmes. »

Quoi qu'il en soit, ces milices étaient nombreuses, bien armées, sentant leur force, disposées à en abuser de toutes les manières, et désormais incapables de se plier au joug d'aucune discipline, même en faveur du souverain de leur choix. Leurs chefs occupaient les principales dignités de l'État; leurs troupes, les principales forteresses de l'Égypte : lorsque *él-Mélek-él-Salèh* eut si inconsidérément accru leur nombre, les casernes jusqu'alors consacrées au logement des gardes du prince n'avaient pu les contenir, et il avait fait construire pour eux, à l'extrémité méridionale de l'île de *Ráouddah*, près du Meqyâs et le long du bras oriental du Nil, de vastes quartiers fortifiés, tant par des constructions que par leur position entre les deux bras du fleuve, dont ils étaient entourés : or le fleuve du Nil reçoit en Égypte le nom de *él-Bahar,* qui en arabe signifie proprement *la mer;* et de ce nom est venu celui de *Baharites,* par lequel la première dynastie des mamlouks est désignée.

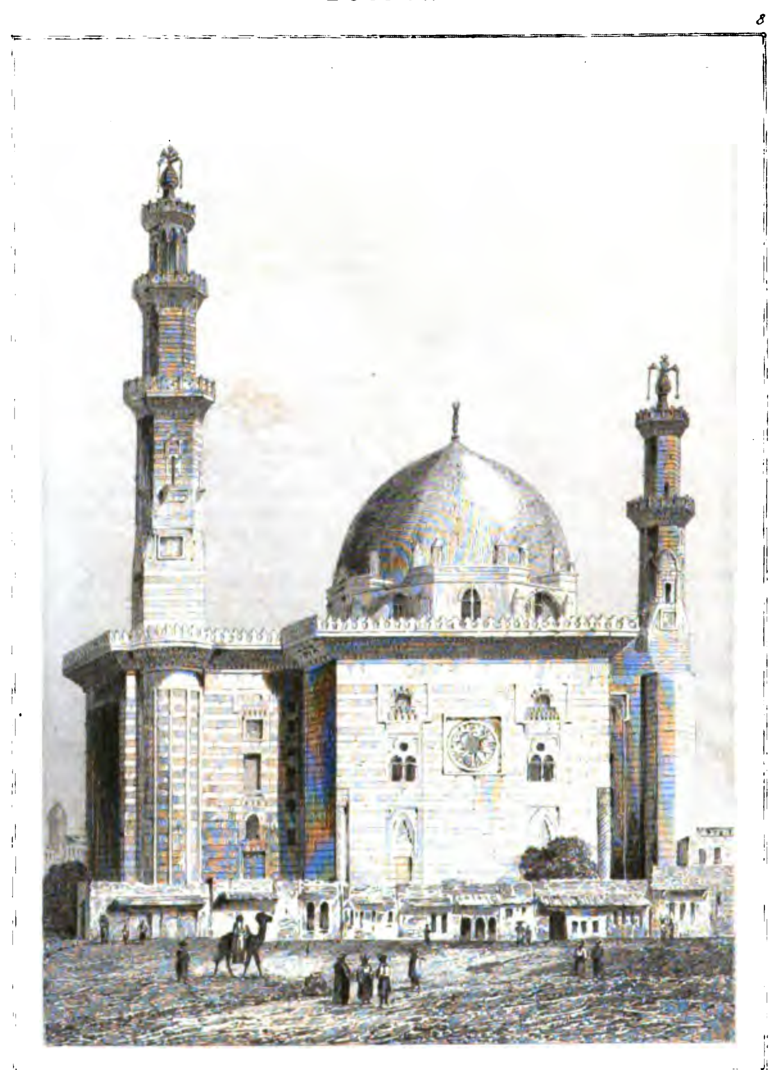
Après quelques jours d'anarchie et de désordres de toute espèce, il fallut songer à régler et organiser ce pouvoir de souveraineté, que venaient de s'arroger les milices rebelles : il était naturel de penser que le trône vacant deviendrait la proie du premier ambitieux assez hardi pour oser prétendre à ce poste, devenu si glissant et si dangereux. Le nouveau roi d'Égypte semblait devoir être celui des chefs des mamlouks qui saurait le mieux réussir à capter la faveur de ces milices effervescentes : il n'en fut pourtant pas ainsi d'abord.

Pendant le tumulte au milieu duquel le sultan *él-Mélek-él-Moazzem-Tourán-chah* avait été assassiné, le roi de France Louis IX et les princes et les chevaliers de sa suite étaient encore entre les mains des musulmans et enfermés dans la même tour en bois où le sultan avait vainement cherché un asile. Dès le commencement de l'incendie, les croisés en étaient sortis, et, sans être inquiétés par les révoltés, avaient pu aller à travers les groupes, hostiles pour le sultan seul, se réfugier sur les galères qui, d'après le traité, devaient les transporter à Damiette.

Du haut de ces navires, ils avaient vu toute la scène sanglante, et le malheureux *Tourán-chah* avait succombé auprès même de la galère que montait le sire de Joinville. L'un des meurtriers, *Fares-Oktay,* que Joinville nomme *Pharacatail,* avait arraché le cœur de sa royale victime, et vint présenter cette offrande à Louis IX, témoin de la catastrophe, lui demandant une récompense pour avoir tué son ennemi; bien plus, s'il faut en croire des récits affirmés par les uns, démentis par les autres, la couronne d'Égypte fut alors offerte par les émirs au roi de France, qui la refusa.

En effet, les conspirateurs étaient embarrassés dans le choix du nouveau souverain qu'ils allaient se donner; chacun d'eux avait une semblable répugnance à choisir pour maître un de ceux qui étaient encore leurs égaux. Toutes les prétentions marchaient de front, se heurtaient, se croisaient, et semblaient ne pouvoir se décider que par le sabre : l'intrigue et l'habileté d'une femme surent dénouer ces difficultés, et les amener à une solution sans déchirements sanglants et sans guerres intestines.

Cette femme était *Chageret-éd-dorr,* femme de l'avant-dernier sultan, mère, ou, suivant quelques écrivains, seulement



Mosquée du Sultan HASSAN

belle-mère du sultan massacré par les rebelles. Du fond de son palais, elle veillait sur les événements, prête à en tirer parti, avec la même dextérité politique qu'elle avait déjà déployée à la mort d'*él-Mélek-el-Salèh-Negm-éd-dyn*, pour conserver le trône à *Tourân-chah*, qui ne lui en avait marqué aucune reconnaissance.

Turke de naissance, esclave achetée par le sultan, *Chageret-éd-dorr* avait des sympathies naturelles avec les mamlouks, Turks comme elle, comme elle esclaves achetés : elle était d'ailleurs liée avec les principaux d'entre eux par les relations du palais aussi bien que par leur coopération commune aux manœuvres et aux intrigues intérieures de la cour. Elle sut employer à propos ces diverses influences, et elle fut déclarée reine d'Égypte par une décision qui n'avait pas d'antécédents dans les dynasties musulmanes précédentes, et dont l'exemple unique ne fut suivi à aucune des époques qui lui succédèrent.

Les émirs, dans une assemblée générale, lui prêtèrent serment de fidélité; elle s'était attaché *Ybek-Azz-éd-dyn*, le plus considérable d'entre eux, par des liens plus intimes, même avant la mort de *él-Mélek-él-Salèh*. Son nom fut proclamé dans les tribunes sacrées à la prière solennelle : on lui donna pour *Atabek* (tuteur ou régent) l'associé de ses intrigues, cet *Azz-éd-dyn-Ybek*, qui partageait déjà secrètement son lit, suivant la plupart des historiens, et qui fut soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre d'*él-Mélek-él-Moazzem*.

Les commencements du nouveau règne se présentèrent sous d'heureux présages : la meilleure intelligence se manifestait entre la sultane et le régent, les émirs étaient comblés d'honneurs par leur reconnaissance; la diminution des impôts avait conquis l'affection du peuple : cette situation favorable ne tarda pas à être troublée par de nouveaux orages.

Les émirs s'étaient empressés de faire connaître la nouvelle organisation du royaume d'Égypte aux détachements de mamlouks qui occupaient la Syrie, les invitant à suivre l'exemple de leur soumission. Des dépêches avaient, en même temps, été envoyées à Baghdad, au khalyfe *él-Mostanser-b-illah*, pour en réclamer le diplôme d'investiture en faveur de la souveraine qu'ils venaient d'élever au trône.

La réponse du khalyfe fut indignée et menaçante; il écrivait aux mamlouks : « Puisqu'il ne se trouve parmi vous aucun homme capable d'être votre sultan, j'irai moi-même vous en donner un de ma main. Ignorez-vous que notre vénéré Prophète a dit : *Malheur aux peuples gouvernés par des femmes!* »

D'un autre côté, les mamlouks de Damas refusèrent l'obéissance à la reine d'Égypte, et livrèrent leur ville, le 8 du mois de Raby-él-Thany, au sultan d'Alep, *él-Mélek-él-Nasser-Youssouf*, arrière-petit-fils de *Salâh-éd-dyn*. Ceux des mamlouks qui avaient embrassé le parti de *Chageret-éd-dorr* avaient été massacrés; les villes de *Baalbek*, de *Chamymis* et d'*Adgeloun* avaient suivi l'exemple de Damas : de sanglantes représailles avaient eu lieu, de la part des mamlouks d'Égypte, contre les mamlouks de Syrie.

L'Atabek *Azz-éd-dyn-Ybek* profita de ces conjonctures difficiles pour séparer ses intérêts de ceux de son associée : les émirs forcèrent *Chageret-éd-dorr* d'abdiquer, après quelques mois de règne, et, l'an 648 de l'hégire (1), *Azz-éd-dyn-Ybek* fut proclamé souverain de l'Égypte, sous le titre de *él-Mélek-él-Moëz-él-Djachenkyr*; il prit aussi le surnom d'*él-Tourkomany*, parce qu'il était en effet de race turkomane.

Ybek épousa alors *Chageret-éd-dorr*, afin de réunir à son parti celui que pourrait conserver encore la reine déposée, et il sortit du palais, en faisant porter devant lui le *Sandjaq* (étendard) impérial, entouré de tous les corps de milices; mais à peine eut-il été reconnu pour sultan, que ces mêmes milices, inconstantes et insubordonnées, changèrent tout à coup de sentiment, et lui donnèrent un associé à l'empire.

Les mamlouks s'étaient partagés en deux partis ayant des vues opposées et des intérêts différents.

Les uns prirent le nom de *Moèzzites*, parce qu'ils avaient été achetés par *él-*

(1) Cette année a commencé le mardi 5 avril de l'an 1250 de notre ère.

Mélek-él-Moèz-Ybek, ou qu'ils lui étaient dévoués; les autres avaient fait partie de l'ancienne maison de *él-Mélek-él-Salèh-Negm-éd-dyn*, et s'appelaient par cette raison *Salèhites*. Ceux-ci se soulevèrent contre *Ybek*, et leforcèrent à associer à son trône un jeune prince, âgé de huit ans seulement, de la famille ayoubite, qu'ils avaient fait venir de l'Yémen.

Ce jeune prince, nommé *Moussa-Mouzzaffer-éd-dyn*, était fils de *Youssouf*, petit-fils de *Youssouf-Aqsys*, roi de l'Yémen, et arrière-petit-fils de *él-Mélek-él-Kâmel*, troisième roi d'Égypte. Il fut inauguré, le 5 du mois de Gemady-él-Aouel, sous le titre de *él-Mélek-él-Achraf* (le roi très-noble).

Ybek fut obligé de reprendre le titre d'*Atabek*; mais il continua d'exercer en entier le pouvoir, dont il partageait nominativement l'autorité avec le jeune prince. L'on vit ainsi, par une bizarrerie du sort, placés sur le même siége royal, le descendant de l'illustre famille de *Salâh-éd-dyn*, et l'esclave de *él-Mélek-él-Salèh*, assassin de *él-Mélek-él-Moazzem-Tourân-chah* : leurs noms furent ensemble prononcés aux prières solennelles des mosquées, et gravés sur les monnaies (1).

Cependant le nouveau sultan de Damas *Nasser-éd-dyn-Youssouf*, de la race des Ayoubites, s'apprêtait à venger la mort d'*él-Mélek-él-Moazzem*, son parent, et avait appelé le concours de tous les autres princes de sa famille : pour assurer davantage le succès de son expédition, il proposa au roi de France Louis IX, alors à Saint-Jean d'Acre, de réunir leurs forces pour attaquer les mamlouks d'Égypte, offrant, pour condition du traité, la restitution aux croisés du royaume de Jerusalem. Des négociations s'entamèrent; le moine *Yves le Breton*, de l'ordre des Frères prêcheurs, fut chargé par le roi de France d'aller trouver *Nasser-éd-dyn*; mais en même temps le chevalier Jean de Valenciennes fut envoyé aux *Baharites*, pour demander réparation des violences qu'ils avaient commises contre les chrétiens depuis le traité de trève.

Les mamlouks, désirant avoir les croisés pour auxiliaires contre le sultan de Damas, promirent tout, et rendirent la liberté à un grand nombre de prisonniers chrétiens, qu'ils renvoyèrent à *Akkah*, avec des ambassadeurs chargés de négocier cette alliance. Pour conditions préalables, Louis IX exigea, 1° la remise de toutes les têtes de chrétiens qui étaient plantées sur les remparts du Kaire ; 2° le renvoi de tous les enfants qui avaient été enlevés et contraints de faire abjuration; 3° enfin, la renonciation des Égyptiens aux 200,000 dynars (3,000,000) que les croisés devaient encore payer, pour solde des conventions d'*él-Mansourah*.

Les *Baharites* satisfirent à toutes ces demandes, et y ajoutèrent le présent d'un éléphant, qui, transporté en France, fut le premier qu'on y eût vu jusqu'alors, et, de plus, la promesse de la restitution du royaume de Jérusalem, après la défaite du sultan de Damas.

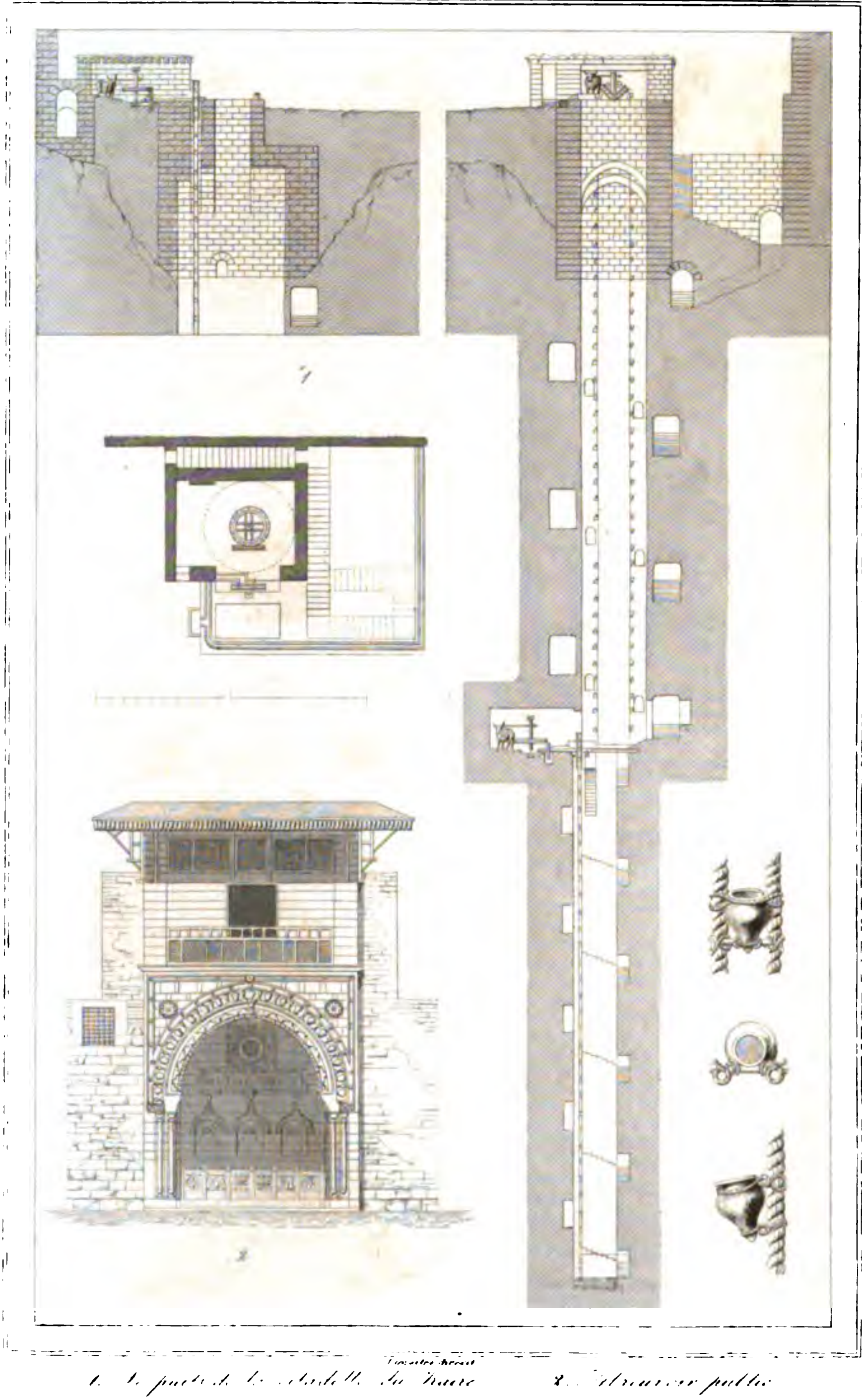
Celui-ci avait été informé des négociations de Louis IX avec les mamlouks d'Égypte : il envoya un corps de troupes de vingt mille hommes pour empêcher la jonction des forces des deux parties contractantes : ces troupes battirent les Égyptiens à Ghazzah, et les repoussèrent d'abord jusqu'à *Salahyéh*: rejetées ensuite en Syrie par l'émir *Fares-Oqtay*, elles revinrent quelque temps après, avec de nombreux renforts, ayant à leur tête *Chems-éd-dyn-Loulou*, gouverneur du royaume de Damas, et le sultan de Damas lui-même.

Les *Baharites*, commandés par *Ybek* et *Fares-Oqtay*, accoururent à sa rencontre, et, le jeudi 10 du mois de Dou-l-Qadéh de l'an 649 de l'hégire (1), les

(1) Monnaie en cuivre du sultan *él-Mélek-él-Achraf-Moussa*, portant en même temps le nom du dernier khalyfe abbasside *él-Mostasem-b-Illah-Abou-Ahmed*, qui fut le dernier souverain de Baghdad.



(1) Cette année a commencé le dimanche 25 mars de l'an 1251 de notre ère; le 10 de Dou-



Lemaitre direxit

1. Le puits de la citadelle du Kaire   2. Abreuvoir public

deux armées se livrèrent bataille à *Abbassah.*

Les Égyptiens furent d'abord mis en déroute, et les Syriens se mirent à leur poursuite; mais *Ybek* et *Fares-Oktay,* qui avaient opéré leur retraite vers l'intérieur de la Syrie avec un gros de cavaliers, y rencontrèrent, peu accompagné, le général des Syriens *Chems-éd-dyn-Loulou,* taillèrent en pièces son escorte, le tuèrent, puis coururent attaquer le sultan de Damas lui-même : ce prince était resté sur le champ de bataille avec peu de monde autour de lui, presque tous ses soldats étant occupés à poursuivre l'épée dans les reins les débris de l'armée égyptienne, jusqu'aux portes du Kaire. La chance tourna alors : le sultan de Damas eut à peine le temps de se dérober à la mort par une prompte fuite; *Ybek* et *Fares Oqtay* eurent bon marché des corps isolés, ou dispersés en désordre à la poursuite des fuyards, et à leur tour les Égyptiens se trouvèrent vainqueurs.

Après sa victoire, *Ybek* rentra au Kaire; il trouva que les fuyards y avaient déjà porté la nouvelle de sa première défaite : les habitants avaient dès lors cru la puissance des mamlouks anéantie, et s'étaient hâtés de se déclarer en faveur du vainqueur *Nasser-éd-dyn :* on avait fait la prière publique, au nom de ce prince, dans les mosquées de la citadelle et dans celles de *Mesr-él-Qadyméh* (le vieux Kaire) : plus prudents, les imâms du Kaire lui-même ne l'avaient faite pour personne. Malgré cette réserve, *Ybek* les confondit dans sa vengeance. Le Kaire, la citadelle et *Mesr-él-Qadyméh* furent également livrés au pillage.

Nasser-éd-dyn était mis par son dernier échec hors d'état de continuer la guerre : la paix fut conclue entre lui et les Égyptiens. Les mamlouks gardèrent l'Égypte, *Ghazzah* et Jérusalem : le roi de Syrie eut tous les pays au delà du Jourdain. Par ce traité, *Nasser-éd-dyn* obtenait ce qu'il avait cherché à obtenir par la guerre, la rupture de toute alliance entre l'Égypte et les croisés : les Baharites et les Syriens se réunirent pour attaquer les chrétiens.

l-qadéh de cette année correspond au 19 janvier de l'an 1252 de notre ère.

Fares-Oqtay était celui de tous les émirs auquel l'Égypte était le plus redevable des derniers succès obtenus : sa puissance s'en accrut, et ses partisans lui donnaient publiquement le titre de *Roi.* Il venait d'épouser la sœur de *él-Mansour,* sultan de *Hamah,* et exigea que cette princesse, comme fille de souverain, fût logée à la citadelle. *Ybek* y acquiesça; mais il sentit qu'il était temps de se défaire de celui qui pouvait devenir un dangereux rival : d'ailleurs depuis longtemps il nourrissait contre *Fares-Oqtay* des projets de vengeance : cet émir était à la tête du parti des mamlouks *salèhites,* qui lui avaient imposé le partage du trône avec le jeune *él-Mélek-él-Achraf :* il aposta plusieurs de ses affidés, parmi lesquels était *Séyf-éd-dyn-Qottouz,* qui depuis monta sur le trône.

Fares-Oqtay fut poignardé, au moment où il entrait dans son palais de la citadelle. Craignant les suites de ce guet-apens, *Ybek* fit fermer les portes de la citadelle et de la ville, et se tint prêt à tous les événements.

Ils ne se firent pas attendre : les émirs des *Salèhites,* avec *Beybars* à leur tête, vinrent aux portes de la citadelle, redemander avec menaces leur émir *Fares-Oktay,* qu'ils croyaient seulement arrêté : la tête de l'émir, jetée du haut des murailles, leur apprit, en roulant à leurs pieds, que leur réclamation n'avait plus d'objet, et leur inspira une telle épouvante, que, s'enfuyant vers la porte appelée *Bâb-él-Qarratyn,* ils l'enfoncèrent et prirent la fuite du côté de la Syrie. Les partisans de la faction des *Salèhites,* qui restaient au Kaire, furent arrêtés et jetés dans les prisons.

Ayant ainsi renversé le parti qui lui était opposé, *él-Mélek-él-Moëz-Ybek* s'empara du jeune *él-Mélek-él-Achraf* et le fit jeter dans un cachot, où ce malheureux prince mourut, après un an et un mois de règne.

Ce prince fut le dernier de la dynastie ayoubite en Égypte. Des rejetons de cette famille régnaient encore à Damas et à Alep, à *Hémesse,* à *Myafarekyn*; mais, moins de dix années après, ils devaient à leur tour s'éteindre, ne laissant qu'une seule branche, celle des sultans de *Hamah,* moins illustrée par la petite principauté qu'elle conserva pen-

dant près d'un siècle que par l'honneur d'avoir produit le célèbre et savant *Abou-l-Féda*, sultan de *Hamah*, depuis l'an 718 de l'hégire (1) jusqu'à l'an 732 (2), auteur d'une Géographie et d'une histoire justement renommées.

Les peuples ont depuis longtemps oublié les noms de tous les sultans, fils ou collatéraux du grand *Salâh-éd-dyn*, qui ont passé sur la terre, en la foulant, ou marquant leurs pas par des ravages : la mémoire du sultan *Abou-l-Féda*, historien et géographe, vit encore de nos jours, et a acquis une gloire populaire et méritée.

Seul sultan sur le trône, sans égal au présent, sans rival à redouter à l'avenir, *Ybek* ne régnait pourtant pas par lui-même : il avait trouvé un maître dans la femme qu'il avait épousée : *Chageret-éd-dorr* lui intimait ses volontés, et *Ybek* n'osait leur résister. Ainsi *Chageret-éd-dorr*, toute déposée qu'elle était, régnait encore réellement, et avec plus de despotisme, sous le nom de son successeur devenu son époux. Cette domination lui devint intolérable, et il tenta de s'en affranchir; mais il éprouva que se soustraire aux piéges cachés d'une femme est plus difficile que combattre en face les hommes.

Prétextant la stérilité de *Chageret-éd-dorr*, il lui donna des rivales dans ses concubines, et accorda ses préférences à une d'elles qui l'avait rendu père d'un fils, nommé *Nour-éd-dyn-Aly*. Il avait cessé depuis quelque temps ses visites à *Chageret-éd-dorr*, lorsqu'elle apprit qu'il était sur le point d'obtenir en mariage la fille de *Bedreddyn-Loulou*, roi de Moussoul. La jalousie de la reine d'Égypte s'était contenue, tant qu'elle n'avait eu que des rivales d'un rang inférieur; sa vengeance ne connut plus de frein dès qu'elle sut qu'une fille de roi allait occuper sa place. La mort de *Ybek* fut résolue.

Chaque harem a un endroit secret destiné aux ablutions; cinq eunuques blancs y furent cachés; dès qu'*Ybek* y fut entré, se jetant sur lui, ils l'étranglèrent avec le châle de son turban, le mardi 23 du mois de Raby-él-Aouel, l'an 655 de l'hégire (1). On répandit le bruit qu'il était mort d'un accès d'épilepsie.

Chageret-éd-dorr n'eut pas le temps de jouir de sa vengeance : effrayée elle-même de son attentat, elle fit venir deux des principaux émirs, *Gemal-éd-dyn Ydoughedy* et *Azz-éd-dyn-él-Haleby* : elle leur remit le sceau du sultan mort, en leur offrant, devant le cadavre de son mari, sa main avec l'empire. L'un et l'autre refusèrent.

La catastrophe s'était passée la nuit dans l'intérieur du palais : rien n'avait transpiré dans le Kaire avant le point du jour. Mais à cette heure la nouvelle fatale s'en répandit dans tous les quartiers : les mamlouks partisans d'*Ybek* jurèrent de le venger : le fils du sultan assassiné, *Nour-éd-dyn-Aly*, âgé de quinze ans seulement, fut placé sur le trône, sous le titre d'*él-Melek-él-Mansour* (le roi victorieux).

Le premier acte du jeune roi d'Égypte fut de faire saisir la meurtrière de son père, et de la livrer à l'odalisque dont il avait lui-même reçu le jour; celle-ci abandonna la prisonnière à la barbarie de ses femmes, qui lui firent subir un supplice nouveau. Elles l'assommèrent à coups de leurs chaussures de bois appelées *Qobqab*, espèce de galoches ou sandales que portent les femmes dans l'intérieur du harem. Son cadavre, jeté nu dans les fossés de la citadelle, fut à demi dévoré par les chiens, puis déposé dans une tombe auprès de celle de *Sittéh-Nefysséh*.

Ainsi périrent misérablement, l'un par l'autre, en même temps, *Ybek* et *Chageret-éd-dorr*, comme si la destinée avait voulu punir, par leurs propres mains, les complices du meurtre de l'infortuné sultan *él-Melek-él-Moazzem*.

Le règne d'*Azz-éd-dyn-Ybek* avait été de six ans et onze mois. Le Kaire lui doit l'érection de plusieurs monuments, et entre autres d'un collége portant son nom (*él-Medresséh-él-Moëzyéh*), sur le bord du Nil au vieux Kaire, auquel il avait assigné des revenus considérables.

Nour-éd-dyn-Aly n'eut qu'un règne de courte durée; il fut placé sous la tutelle de *Charf-éd-dyn*, Cophte d'origine

(1) Cette année a commencé le dimanche 5 mars de l'an 1318 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 4 octobre de l'an 1331 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le vendredi 1[?] janvier de l'an 1257 de l'ère chrétienne.

qui avait été médecin et favori du cinquième sultan ayoubite, puis vizir sous ce prince et ses successeurs. Nommé d'abord *Hebat-Allah* (Dieu-donné), il avait changé ce nom chrétien (1) pour le nom musulman de *Charf-éd-dyn* (gloire de la religion), et développa autant de talents comme vizir que comme médecin.

Malgré son habileté, l'émir *Séyf-éd-dyn Qottouz* ne tarda pas à le supplanter, et à se faire nommer *Atabek* (tuteur ou régent) du jeune prince. Cette nomination fut le signal d'un complot contre *Nour-éd-dyn-Aly*. *Qottouz* rappela au Kaire les émirs du parti *salèhite* qui s'étaient enfuis en Syrie; fort de leur appui, il assembla un divan général, et fit déclarer *Nour-éd-dyn-Aly* inhabile à régner, vu son jeune âge. Le jeune prince fut unanimement déposé, après un règne de deux ans et huit mois, le 4 du mois de Dou-l-Qadéh, de l'an 657 de l'hégire (2), et *Qottouz* proclamé sultan en sa place.

Séyf-éd-dyn-Qottouz était d'une origine plus noble que ses deux prédécesseurs : issu de race royale, il était fils de *Maoudoud-Chah*, neveu du souverain du Khouarezm : l'invasion des Tartares avait dispersé sa famille, et l'avait réduit à l'esclavage : il prit en montant sur le trône le nom d'*él-Melek-él-Mozzaffer* (le roi triomphant), et signala le commencement de son règne par l'emprisonnement et la mort du jeune prince qu'il venait de dépouiller : *Charf-éd-dyn*, qui avait voulu défendre les intérêts de son pupille, fut mis en croix à la porte de la citadelle.

Mais à peine *Qottouz* était-il inauguré, qu'on vit arriver au Kaire un officier tartare, porteur d'une proclamation de *Houlakou*, petit-fils de *Tchingis-Khân*. Les Tartares avaient déjà débordé dans toute l'Asie méridionale et orientale : *Houlakou*, frère de *Mangou-Khân*, empereur des Mogols, à la tête d'une armée innombrable, avait ravagé les deux provinces d'*Iraq*, saccagé les grandes villes de *Moussoul* et d'Alep; pris d'assaut Baghdad, l'an 656 de l'hégire (1), et mis à mort le khalyfe *él-Mostassem-b-Illah*, dans lequel s'éteignit le khalyfat abbasside.

A la suite de ces invasions rapides, *Houlakou* s'était rabattu sur la Syrie; maître de Damas, des côtes maritimes et des principales villes syriennes, il s'avançait sur l'Égypte. L'historien *A'yny*, dans son opuscule intitulé : *Djouhar-él-bouhour* (les perles des mers), nous a conservé le texte de cette proclamation, remarquable par son orgueil et son laconisme.

« De la part du roi de tous les rois,
« qui règnent du couchant à l'aurore,
« du plus puissant de tous les *Khans* ;
« *Houlakou-Khân*, dont les conquêtes
« sont inouïes et les troupes innombra-
« bles,

« Peuples de *Mesr* (l'Égypte), ne vous
« hasardez pas à combattre contre moi :
« vos efforts seraient impuissants : gar-
« dez-vous d'imiter les peuples d'*Alep* et
« de *Moussoul*. »

Cette sommation et les événements qui la précédaient apprirent à *Qottouz* quel terrible orage menaçait et son trône et l'Égypte. Ses armées venaient de combattre les croisés avec succès; profitant de l'enthousiasme que leur inspirait leur victoire, il les réunit, les augmenta de renforts nouveaux, appela à lui les tribus arabes, leva une contribution de 600,000 dynars (9 millions), les distribua à ses troupes, et partit du Kaire pour aller au-devant des Tartares, le dernier jour du mois de Chaabân de l'an 658 de l'hégire (2).

Les deux armées allaient se heurter, lorsqu'un courrier vint, du fond de la Tartarie, arrêter ce choc décisif. L'empereur *Mangou-Khân* venait de mourir, et *Houlakou*, ajournant ses projets de conquête sur l'Égypte, courut avec la plus grande partie de ses troupes saisir son héritage. Il ne laissa en Syrie que dix mille cavaliers d'élite, commandés par son parent et son lieutenant *Kelboghâ*. Celui-ci n'en continua pas moins sa marche contre le sultan d'Égypte. La rencontre eut lieu en Palestine, à *Ayn-él-*

(1) Ce nom dans la langue arabe répond à ceux de *Théodosios*, *Théodoros* et *Théodotos* en grec, comme à celui de *Deodatus* en latin.

(2) Cette année a commencé le dimanche 29 décembre de l'an 1258 de notre ère. Le 4 du mois de Dou-l-Qadéh correspond au 22 octobre de l'an 1259 de notre ère

(1) Cette année a commencé le mardi 8 janvier de l'an 1258 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 18 décembre de l'an 1259 de notre ère.

Gâlout (la fontaine de Goliath); le combat fut sanglant, les Tartares périrent presque tous dans les rangs égyptiens. *Ketboghâ* fut trouvé parmi les morts, et son fils emmené comme esclave. D'ailleurs le butin fut immense : les bagages des Tartares renfermaient les riches dépouilles de tout l'Orient.

Fier de sa victoire sur les Tartares, jusqu'alors réputés invincibles, *él-Melek él-Mozzaffer-Qottouz* s'était mis en route pour le Kaire, lorsqu'un complot, depuis longtemps tramé contre lui, éclata tout à coup, le samedi 17 du mois de Dou-l-Qadéh de l'an 658 de l'hégire (1260 de l'ère chrétienne), par une occasion bien minime et bien imprévue, et lui fit perdre le trône et la vie, après un règne seulement de onze mois et treize jours.

Dans sa marche, le bruit de la cavalerie qui l'entourait fit lever un lièvre sous les pieds de son cheval : le sultan s'élança à sa poursuite, à travers le désert : il revenait seul de sa chasse inutile, quand l'un des émirs, *Roukn-éd-dyn-Beybars-él-Bondokdary,* arrive à sa rencontre, saisit sa main comme pour la baiser, et lui plonge son yataghân dans le cœur. Les autres émirs qui étaient du complot accoururent et l'achevèrent. Son corps fut déposé dans un petit tombeau, qu'on lui éleva auprès de celui du cheykh *Khalaf.* Les mamlouks de sa maison, épouvantés de ce meurtre, et craignant pour leur propre vie, se dispersèrent en différents villages de la basse Égypte.

L'Atabek du royaume se trouvait alors à *Salahyéh* avec la plus grande partie de l'armée : les meurtriers de *Qottouz* allèrent se présenter devant lui. « Qui a « porté le premier coup au sultan? » leur dit l'Atabek. — « C'est moi, dit hardiment « *Beybars.* — Eh bien, répondit l'A« tabek, régnez donc en sa place. »

Beybars fut aussitôt proclamé sultan sous le titre d'*él-Melek-él-Qâher* (le roi vainqueur); mais ce titre lui déplut, comme de mauvais présage, ayant été jadis porté par un prince malheureux, et il le changea en celui de *él-Melek-él-Daher* (le roi illustre), y ajoutant encore celui d'*Abou-l-foutouh* (le père des victoires). Les surnoms d'*él-Alây* et d'*él-Bondokdary* lui furent aussi donnés, d'après les noms de son premier maître, *Ala-éd-dyn-Bondokdar.*

Parvenu à la couronne par un crime, *Beybars* se montra digne du trône, quand il y fut assis : il se rendit aussitôt au Kaire, nomma *Bohâ-éd-dyn* vizir, et le plus aimé de ses mamlouks, *Bily-bey,* grand trésorier. Il rappela les mamlouks de la maison de son prédécesseur, et les incorpora dans la sienne; fit sortir des prisons tous ceux qui y étaient renfermés; répandit ses largesses sur les milices; abolit les impôts exorbitants dont ses prédécesseurs avaient grevé l'Égypte, fit publier à la tribune de la prière solennelle les ordres les plus sévères contre les exacteurs tyranniques, et mérita par ces mesures paternelles les bénédictions du peuple.

Cependant son avénement trouva des opposants parmi les habitants de la Syrie : ils se révoltèrent, et se donnèrent pour roi l'émir *Sangar,* gouverneur d'Alep, à qui ils conférèrent le titre de *él-Melek-él-Moudjehed* (le roi guerrier). *Beybars* marcha aussitôt sur Damas et contre les Tartares qui venaient au secours de cette ville.

Damas fut assiégée, et *Houlakou* battu dans trois batailles successives. Damas, n'ayant plus d'espoir de secours, se rendit à discrétion à *Beybars,* qui y exerça des vengeances sanglantes, et soumit bientôt par ses armes tout le reste de la Syrie.

De retour au Kaire, *él-Melek-él-Daher-Beybars* s'occupait des soins d'amélioration de son administration intérieure, lorsqu'il y vit arriver, l'an 660 de l'hégire (1), les débris de la famille des Abbassides, qui, dans le désastre de leur ville capitale, avaient échappé au fer des Tartares : ces nobles fugitifs trouvèrent un asile à la cour de *Beybars,* qui voulut ressusciter le khalyfat abbasside, anéanti sous les ruines de Baghdad.

Parmi les réfugiés était le fils du khalyfe *él-Daher-be-amr-Illah,* arrière-prédécesseur du khalyfe *él-Mostassem-b-Illah,* massacré par les Tartares : *Beybars* le combla d'honneurs, fit vérifier sa descendance, et le proclama khalyfe sous le titre d'*él-Mostanser-b-Illah* (celui qui réclame le secours de Dieu). Dès lors le khalyfat abbasside eut pour siége le Kaire, dans cette seconde branche; mais tout

(1) Cette année a commencé le samedi 26 novembre de l'an 1261 de l'ère chrétienne.

pouvoir temporel était perdu pour lui : ce ne fut plus qu'une dignité purement spirituelle, dont l'autorité s'exerça obscurément encore pendant environ trois siècles, sous la protection des sultans d'Égypte.

Toutefois, ce rétablissement du khalyfat abbasside, au Kaire, sembla d'un mauvais augure pour la ville qui devait sa fondation aux Fatymites, et pour l'Égypte entière. Une famine affreuse vint la désoler. Cette année vit les pauvres se traîner sur la voie publique, implorant la pitié, pour en obtenir un peu de nourriture : mais elle vit aussi la généreuse commisération de *Beybars*, qui fit rassembler tous ces malheureux dans de vastes asiles, où chaque jour il leur faisait distribuer les vivres et les secours nécessaires : acte de bienfaisance qui sauva la vie à des milliers d'indigents. De plus, il ouvrit au public les greniers de l'État, fit venir en hâte des blés de la Syrie et d'autres contrées, et, grâce à ses soins, l'abondance ne tarda pas à reparaître.

Le sultan voulut célébrer ce retour de la prospérité publique par une solennité remarquable. Il prit pour occasion la circoncision de son fils, et sept jours entiers se passèrent en réjouissances : six cent quarante-cinq enfants, non compris ceux des grands de la cour, furent circoncis en même temps aux dépens du prince ; chacun d'eux reçut en don un vêtement complet, un mouton et cent *dirhems* (environ 120 francs de notre monnaie).

La présence du nouveau khalyfe avait donné plus de solennité à cette cérémonie religieuse : *Beybars* voulut lui en témoigner sa reconnaissance, en lui donnant une petite armée, qui devait le rétablir sur le trône de ses ancêtres. Mais, sur la route de Baghdad, l'escorte fut surprise par un fort parti de Tartares, et exterminée, sans qu'un seul des soldats échappât. *El-Mostanser-b-Illah*, après avoir été khalyfe cinq mois et vingt jours, y périt de la même main qui avait égorgé son prédécesseur. Il fut remplacé au Kaire par le khalyfe *el-Hakem-be-amr-Illah*.

Après ce massacre, les Tartares s'étaient repliés, se dérobant ainsi aux représailles : une autre expédition fut consacrée par *Beybars* à la vengeance. Avant de monter sur le trône d'Égypte, il avait, pendant des années d'exil et de disgrâce, laissé sa femme à *Karak* sous la protection de *Fatah-éd-dyn*, maître de cette citadelle. *Fatah-éd-dyn* avait, au mépris des droits sacrés de l'hospitalité, abusé de son pouvoir, et violé indignement la femme confiée à son honneur.

Beybars se voyait en position de punir l'attentat, et courut à la vengeance. La citadelle était imprenable ; elle avait résisté, sous le brave Renaud de Châtillon, à toutes les forces du puissant *Salâh-éd-dyn* ; *Fatah-éd-dyn* fut attiré dans une embuscade, et tomba au pouvoir du sultan. Le coupable fut aussitôt livré par lui à sa femme outragée, et elle le fit mourir du même supplice qui avait terminé la vie de *Chageret-éd-dorr*.

Karak, n'ayant plus de maître, se livra au sultan d'Égypte.

De retour au Kaire, *Beybars* préparait une nouvelle expédition contre les chrétiens de Syrie, qu'il voyait à regret posséder encore plusieurs des principales places de la Palestine, lorsqu'il se déclara au Kaire un incendie considérable, qui en dévora les plus beaux quartiers : les chrétiens en furent accusés, et ne purent se soustraire à une persécution cruelle, qu'en se soumettant à payer 50,000 dynars (750,000 francs) destinés à la réparation des dommages, mais qui furent plutôt employés aux frais de la guerre contre leurs frères de Syrie.

Les années 663 et 664 de l'hégire (1) furent tout entières employées à cette guerre. *Beybars* s'empara de Césarée, mit le siége devant Saint-Jean d'Acre, et fut obligé de le lever, pour marcher contre les Tartares, qui, réunis aux Arméniens, avaient pris Damas et menaçaient la Syrie.

Arrivé devant Damas, il n'y trouva plus d'ennemis ; la mort de *Houlakou-Khân* ayant occasionné la retraite de ses troupes. Alors *Beybars* se jeta sur l'Arménie, dont *Haython*, roi chrétien, était souverain, fit tomber en son pouvoir *Sis*, sa capitale, et les principales places du royaume, étendant ses conquê-

(1) La première de ces deux années a commencé le vendredi 24 octobre de l'an 1264 de l'ère chrétienne ; la seconde, le mardi 13 octobre de l'an 1265.

tes jusqu'à l'Anatolie. *Abakah-Khân*, fils et successeur de *Houlakou-Khân*, vint l'y attaquer, et le força à la retraite; mais, rentrant en Syrie, il prit *Safet*, dont il massacra les habitants, et rentra dans sa capitale, après s'être rendu maître de *Eylah* sur la mer Rouge.

Beybars passa l'année 665 de l'hégire (1) au Kaire, y préparant une nouvelle armée, et s'occupant d'administration intérieure. Attribuant ses derniers revers à la colère céleste irritée par la dépravation des mœurs, il ferma les lieux de prostitution et les tavernes où l'on vendait le *hachych*, liqueur enivrante tirée du chanvre fermenté (2).

L'an 666 de l'hégire (3) revit encore le sultan en Palestine : *Yaffâ* (Jaffa), *Cheqyf-Arnoum*, *Tabaryéh* (Tibériade), *Arsouf* (Antioche), *Antakyéh*, *Bogrâs*, *Qareyn*, *Safyna*, *Moruqyéh*, *Aybas* tombent entre ses mains : la prise de Baghdad couronne la campagne. De retour au Kaire, il en part pour le pèlerinage de la Mekke, avec son fils *Barkah-Khân*, court chasser les Tartares d'Alep, visite à Hébron le tombeau d'Abraham, va à Jérusalem se prosterner dans la cité sainte, et rentre au Kaire, mêlant ainsi les expéditions guerrières et religieuses.

L'an 670 de l'hégire (4), *Beybars* tourne ses armes contre les derniers restes de la secte des Assassins (5), que *Houlakou-Khân* avait déjà détruite dans l'*Iraq*. La prise du château des Kurdes, leur dernier repaire, mit le dernier sceau à l'anéantissement de cette infâme corporation, la terreur des rois.

La même année, le sultan d'Égypte reçut de riches présents du comte de Tripoli, auquel il accorda son amitié et la paisible possession de ses domaines.

Cependant les Tartares venaient encore de se jeter en Syrie, et ils assiégeaient la ville de *Byrah* (l'ancienne *Virta*). *Beybars* quitte la Palestine, court en Mésopotamie, de Mésopotamie en Égypte, d'Égypte à Damas, où il arrive avec deux armées commandées, l'une par lui-même, l'autre par l'émir *Qalâoun-él-Élfy*, et y livre la bataille de *Byrah* : les Tartares et les musulmans se précipitèrent les uns sur les autres, avec la fureur et le fanatisme de deux ennemis rivaux, de cultes différents.

Le combat, d'abord incertain, fut décidé en faveur du sultan d'Égypte par la tactique qu'il employa en tournant habilement son ennemi. Les fruits de la victoire furent la délivrance de *Byrah* et la conquête de toute l'Arménie, qui fut livrée au pillage.

A sa rentrée au Kaire, *Beybars* trouva les rues tendues de tapisseries et richement pavoisées, pour la réception triomphale du vainqueur des Tartares et de l'exterminateur des *Assassins*.

Aux fêtes solennelles succéda la peste : heureusement l'été survint et arrêta les progrès du fléau.

Un autre fléau, la guerre, régna de nouveau pendant les deux années 672 et 673 de l'hégire (1). *Abakah-Khân* était revenu assiéger *Byrah*; mais il en fut chassé par les armées égyptiennes, que commandait l'émir *Qalâoun*. Beybars récompensa son général, en lui donnant pour gendre son propre fils, croyant d'ailleurs qu'un jour celui-ci trouverait dans son beau-père le plus ferme soutien de son trône.

Ces dernières victoires avaient ôté toute crainte du côté de la Syrie : libre de se livrer à d'autres entreprises, l'an 674 de l'hégire (2), le sultan d'Égypte envoya l'émir *Aqsonqor-él-Farghâny* conquérir la Nubie : la bataille d'*Assouân* décida du sort de cette contrée, et donna à l'Égypte toute la vallée du Nil supérieur : cette même année, les armes de *Beybars* triomphèrent également à l'occident, et le royaume de *Barqah* fut heureusement conquis.

C'est au milieu de cet apogée de prospérité croissante que la mort attendait

(1) Cette année a commencé le samedi 2 octobre de l'an 1266 de notre ère.

(2) Voyez ci-dessus la note, page 125. Pendant notre expédition d'Égypte on fut obligé d'interdire absolument la fabrication de cette boisson dont l'usage causait une ivresse furieuse, souvent signalée par l'assassinat de nos soldats.

(3) Cette année a commencé le jeudi 22 septembre de l'an 1267 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le dimanche 9 août de l'an 1271 de notre ère.

(5) Voyez la note ci-dessus page 125.

(1) La première de ces deux années a commencé le mardi 18 juillet de l'an 1273 de l'ère chrétienne; la seconde, le samedi 7 juillet de l'an 1274.

(2) Cette année a commencé le jeudi 27 juin de l'an 1275 de notre ère.

Beybars. L'an 675 de l'hégire (1) les Tartares ayant menacé de nouveau la haute Syrie, le sultan se rendit à *Hémesse*, pour diriger lui-même les opérations militaires, en cas d'invasion.

A cette époque il y eut une éclipse totale de lune, où les astrologues lurent la mort d'un grand prince : Beybars crut au pronostic, et s'imagina en être personnellement menacé. Persuadé que sa mort serait l'effet d'un complot tramé par quelque rival, il voulut se défaire du seul dont il pensait avoir à redouter les droits au trône d'Égypte, c'est-à-dire du prince *Dâoud-Nasser-êd-dyn*, petit-fils du sultan *Tourân-Châh* et dernier rejeton de la race des *Ayoubites*. Il présenta une coupe empoisonnée à *Dâoud*, qui ne but qu'une portion de la liqueur : croyant la coupe entièrement vidée du poison, et sans danger pour lui, *Beybars* la fit remplir de nouveau pour lui-même, but, et expira à côté de sa victime. Au lieu d'un grand prince mort, les astrologues en eurent deux pour justifier leur prédiction.

(1) Cette année a commencé le lundi 15 juin de l'an 1276 de notre ère.

El-Mélek-êl-Daher-Beybars mourut ainsi, le 27 du mois de Moharrem de l'an 676 de l'hégire (1), après avoir régné dix-sept ans, deux mois et dix jours (2).

Son règne fut également remarquable par de grands désastres et par des victoires brillantes; mais sa plus grande illustration se tire des monuments nombreux et des constructions utiles que l'Égypte doit à sa munificence.

A Damiette, la réédification de la ville presque entière, les travaux de défense du *Boghâz* (3), le rétablissement de la chaîne qui ferme le port; à Alexandrie, la construction des murailles, la réparation du phare, le curage à fond et le recreusement du canal; à Rosette, des fortifications et des travaux d'assàinisse-

(1) Cette année a commencé le vendredi 4 juin de l'an 1277 de l'ère chrétienne.

(2) Monnaies du sultan *él-Mélek-él-Daher Beybars*, remarquables en ce qu'elles portent ses armoiries représentant un lion passant.



(3) C'est par ce nom que l'on désigne les embouchures du Nil.

ment; à *Takah* dans la basse Égypte, l'excavation d'une source chaude d'eaux minérales; les ponts de *Chobrament* près de Gyzéh, d'immenses greniers publics au vieux Kaire; près de cette dernière ville, la mosquée d'*Athâr-én-Naby* (les traces du Prophète), où une pierre, portant, dit-on, l'empreinte des pieds de Mahomet, attire encore de nos jours, tous les mercredis, un nombreux concours de dévots musulmans; au Kaire, la réparation à neuf de la célèbre mosquée d'*él-Azhar*, des ponts sur le canal nommés d'*Abou-Menedjéh* et d'*él-Sabaâ*, c'est-à-dire des lions(1), de la grande tour de la citadelle qui tombait en ruine; plusieurs mosquées, et entre autres celle qui, située hors la ville vers le nord, fut convertie en poste militaire par les Français et nommée le *fort Shulkowsky;* en Syrie enfin, la reconstruction des villes ruinées par les Tartares; toutes ces dépenses exécutées sans fouler les peuples de nouveaux impôts, avec le seul produit du butin fait sur les ennemis; voilà les titres qui recommandent réellement *él-Mélek-él-Daher-Beybars* à la reconnaissance de l'Égypte et à la mémoire de la postérité.

Il laissa après lui sept filles et trois fils, dont deux lui succédèrent l'un après l'autre; *Mohammed-Nasser-éd-dyn-Barkah-Khân* fut le premier.

Les émirs décidèrent en grand conseil de tenir cachée la mort de *Beybars*, de peur que les ennemis ne cherchassent à en profiter. Son corps fut inhumé secrètement à Damas, et ils annoncèrent que le sultan malade se faisait transporter au Kaire dans une litière et rappelait l'armée en Égypte. Les troupes se mirent en marche pour le Kaire, et à peine la litière était-elle introduite dans la citadelle, que *Barkah-Khân* fut proclamé sous le titre d'*él-Mélek-él-Sayd* (le roi fortuné). L'heureux présage de ce nom ne devait pas être réalisé.

Byli-bek fut créé *Atabek* (lieutenant général du royaume). *Byli-bek*, acheté en bas âge par *Beybars*, était devenu son favori et son grand trésorier; l'intégrité et les qualités qu'il avait déployées dans ses fonctions justifièrent cette faveur, et le firent juger digne d'être le tuteur du jeune prince. Celui-ci conçut le plus vif attachement pour *Byli-bek* et se laissa entièrement conduire par lui.

L'Égypte fut heureuse sous cette administration bien dirigée; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. *Byli-bek* mourut; *Barkah-Khân* soupçonna les émirs d'être les auteurs de cette mort et, à tort ou à raison, il sévit contre eux. *Aqsonqor*, le vainqueur de la Nubie, élu pour remplacer *Byli-bek*, fut relégué et étranglé dans une des tours d'Alexandrie; les autres émirs, craignant le même sort, conspirèrent contre le sultan.

Une révolte, qui éclata alors à Damas, suspendit les effets de cette conspiration.

Charf-éd-dyn-Sangar, surnommé *él-Achqar*, c'est-à-dire *le Roux*, venait de se faire reconnaître en Syrie comme souverain sous le titre d'*él-Mélek-él-Kamel* (le roi parfait). *Barkah-Khân* accourut à Damas, et fixa son quartier général au palais d'*Ablaq*, construit par son père.

Là il éventa le complot tramé contre lui par les émirs, qui eurent à peine le temps de se soustraire à sa vengeance, en abandonnant le camp, à la tête de leurs Mamlouks; ils prirent la route du Kaire et s'y fortifièrent. Le sultan vint pour les attaquer, mais, déconcerté par leur attitude menaçante, il se retrancha lui-même dans la citadelle. Les rebelles l'y bloquèrent et le réduisirent à capituler. Ses propositions furent reçues avec insolence, et l'entremise du khalyfe *él-Hakem-be-amr-Illah* put à peine lui faire accorder la vie; mais il fut déposé au mois de Raby-él-Aouel de l'an 678 de l'hégire (1) après avoir régné seulement deux ans et trois mois.

Les émirs l'exilèrent à *Karak*, et l'enfermèrent dans cette citadelle; mais peu de temps après, ils revinrent à des décisions plus violentes, et prononcèrent sa mort; l'arrêt allait être exécuté, lorsqu'on apprit qu'il venait de mourir d'une chute de cheval.

(1) Ainsi nommé à cause de deux grands lions en marbre qui le décorent, ce qui est d'autant plus remarquable, que la religion musulmane interdit à ses sectateurs les représentations d'hommes et d'animaux. Nous avons vu dans une note précédente que le sultan Beybars avait pris le lion pour emblème dans ses armoiries.

(1) Cette année a commencé le dimanche 14 mai de l'an 1279 de l'ère chrétienne.

Il avait été remplacé sur le trône par son frère *Bedr-éd-dyn-Salâmech*, âgé seulement de sept ans et quelques mois. Le jeune sultan prit le titre d'*él-Mélek-él-Adel* (le roi équitable), et on lui adjoignit comme *Atabek* ou régent, l'émir *Seyf-éd-dyn-Qalâoun-él-Élfy*, dont la fille était sa belle-sœur.

Placé si près du trône, *Qalâoun* ne s'occupa qu'à en renverser son pupille. Il y parvint en captant les suffrages des émirs et du khalyfe lui-même. Après quatre mois et quelques jours de règne, dans le mois de Regeb de cette même année, *él-Mélek-él-Adel-Salâmech* fut déposé, relégué dans la forteresse de Karak, et *Qalâoun* proclamé sultan d'Égypte sous le titre d'*él-Mélek-él-Mansour* (le roi victorieux), titre qui avait déjà été porté par le second sultan de cette dynastie.

Le nouveau sultan nomma au vizirat *Fakhr-éd-dyn*, son secrétaire particulier, et chargea l'émir *Tarta-Bây* d'aller réduire les rebelles de Damas. *El-Mélek-él-Kamel* s'y défendit avec courage, mais, l'an 680 de l'hégire (1), il fut forcé de se rendre à discrétion au vainqueur, qui le fit conduire au Kaire, où il vécut depuis dans l'obscurité. L'émir *Houssam-éd-dyn-Lagyn* fut créé gouverneur de Damas et de toute la Syrie.

Cette même année fut signalée par le mariage du sultan avec la fille de l'émir *Zakkây* : les fêtes nuptiales furent célébrées avec le faste le plus magnifique.

L'année suivante, 681 de l'hégire (2), les Tartares revinrent encore en Syrie, en deux corps d'armée, l'un commandé par *Abakah-Khân*, l'autre, de quatre-vingt mille cavaliers, par son frère *Mangou-Tymour*. Les Égyptiens, malgré l'infériorité de leur nombre, battirent les Tartares, *Mangoul-Tymour* fut tué, et *Abaka-Khân* contraint de se retirer à *Hamadân*, où il mourut empoisonné par son troisième frère, *Nikoudar-Oghlân*, qui s'empara du trône et embrassa l'islamisme sous le nom d'*Ahmed-Khân*.

Le nouveau musulman écrivit à *Qalâoun* et entretint avec l'Égypte une bonne intelligence. Ces relations d'amitié se conservèrent entre les deux États, même lorsque *Arghoun* eut tué et remplacé *Ahmed-Khân* sur le trône de Tartarie.

Mais, tandis que l'Égypte n'avait à redouter aucun ennemi au dehors, un désastre public vint en affliger l'intérieur, l'an 682 de l'hégire (1). Un refus d'obéissance contre quelques-unes de ses ordonnances courrouça tellement le sultan contre les habitants du Kaire, qu'il livra la ville au sabre de ses Mamlouks : l'innocent comme le coupable furent enveloppés dans cette exécution sanglante ; les rues furent inondées de sang et jonchées de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Le carnage dura trois jours entiers. Enfin les *Ulémâs* (2) vinrent à bout de calmer la fureur du prince : il se repentit de s'y être abandonné, et les historiens arabes prétendent que c'est en expiation de ces excès qu'il conçut le projet d'élever un hospice destiné au soulagement de l'humanité souffrante. Cet édifice achevé, ou plutôt reconstruit quelques années après par son fils *él-Mélek-él-Nasser*, devint le célèbre hôpital du *Moristân* (3).

L'an 683 de l'hégire (4) fut marqué par le changement que *Qalâoun* imposa au costume des Mamlouks : il supprima les broderies et les ornements en or, leurs longues tresses de cheveux renfermées dans des bourses de soie, leur enjoignant la simplicité qui convient aux guerriers. Puis il alla prendre le fort de *Merfed*, après trente-trois jours de siége, et, l'an 684 de l'hégire (5), força le château de *Karak*, et y fit prisonnier *Sa-*

(1) Cette année a commencé le mardi 22 avril de l'an 1281 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 11 avril de l'an 1282 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi premier avril de l'an 1283 de notre ère.

(2) On donne ce nom à la corporation des gens de loi et des savants : c'est toujours parmi eux que sont choisis les qâdys et les autres magistrats.

(3) Voyez pour la description et l'historique de ce magnifique établissement, la notice détaillée que j'en ai publiée dans le second volume des Contes du Cheyk él-Mohdy, que j'ai traduits de l'arabe sur le manuscrit autographe de l'auteur. Il y a aussi à la citadelle du Kaire une belle mosquée qui porte le nom du sultan Qalâoun.

(4) Cette année a commencé le lundi 20 mars de l'an 1284 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le vendredi 9 mars de l'an 1285 de l'ère chrétienne.

lâmech, qui avait tenté de s'y faire reconnaître pour souverain.

Le prince vaincu fut ramené au Kaire, où il vécut dans l'obscurité, jusqu'aux temps qui suivirent la mort de *Qalâoun*.

Libre de tout ennemi qui pût occuper son activité au dehors, le sultan *Qalâoun* se mit, l'an 685 de l'hégire (1), à faire la guerre à ses vizirs; il les déposa, les remplaça, les renomma, et les destitua alternativement : enfin, après une longue série de destitutions, cette charge échut à *Chems-êd-dyn*, qui réussit à la conserver assez longtemps.

Le sultan fit alors reconnaître son premier fils, *Aly*, pour son successeur au trône, sous le nom de *êl-Mélek-êl-Salèh* (le roi vertueux), et l'associa à son pouvoir, dans l'intention de laisser entre ses mains l'administration, lorsque quelque expédition militaire nécessiterait son absence. Il n'eut pas la satisfaction de voir longtemps son fils décoré de ce titre. *Aly* mourut d'une fièvre chaude, l'an 687 de l'hégire (2).

Cette perte affligea profondément *Qalâoun;* il crut se distraire de sa douleur, en allant fondre sur Tripoli de Syrie, au pouvoir des chrétiens depuis cent quatre-vingts ans, et dont les richesses s'étaient accrues par cette longue période de possession paisible. Malgré sa résistance, la ville fut prise et rasée, les habitants égorgés, et une nouvelle ville fut fondée par le sultan sur les ruines de l'ancienne.

De retour au Kaire, *Qalâoun* y reçut des ambassadeurs du roi d'Aragon Alphonse, et conclut avec eux un traité, le 13 du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 689 (3) de l'hégire (24 avril de l'an 1290 de l'ère chrétienne.) Il survécut peu à ces négociations; consumé de chagrins, il s'éteignit le samedi 6 du mois de Dou-l-Qadèh de cette même année (9 décembre 1290 de l'ère chrétienne). Ses obsèques furent magnifiques : tous les corps religieux, civils et militaires, l'accompagnèrent jusqu'au *Moristân*, où il fut inhumé et où l'on voit encore son tombeau. Il avait régné onze ans, trois mois et six jours (1).

Son règne fut illustré par des victoires et la fondation d'établissements utiles : il fut la tige d'une longue suite de rois, dont la succession fut peu interrompue, jusqu'au renversement de sa dynastie par celle des Mamlouks *Circassiens*. Aussi les écrivains orientaux lui ont-ils décerné le titre d'*Abou-l-moulouk* (le Père des rois), comme précédemment ils avaient donné à *Abd-êl-Mélek* celui de Père des hhalyfes (*Abou-l-Kholefa*).

Mais il fut lui-même la première cause du détrônement de sa postérité; car c'est lui qui, sans profiter de l'avertissement que lui donnait l'exemple fatal de son prédécesseur le sultan ayoubite *êl-Mélek-êl-Salèh*, créa ce corps militaire de douze mille esclaves circassiens, dont la révolte fut ensuite si funeste à ses descendants. Il avait joint à ses noms et surnoms celui d'*êl-Elfy* et celui d'*Abou-l-maaly*, qu'avait porté le successeur de *Beybars*.

Le surnom d'*Elfy* vient du mot arabe *Alf* ou *Elf* (mille), et il le prenait parce qu'il se vantait d'avoir été acheté 1,000 dynars (15,000 francs.)

Les oiseaux du ciel éprouvèrent eux-mêmes les effets de sa bienfaisance particulière. C'est lui qui fit placer dans plusieurs mosquées ces vases, qu'on y voit encore, et qu'on remplit journellement de grains pour leur subsistance.

Son fils aîné, *Salah-êd-dyn-Khalyl*, lui succéda, sous le nom de *êl-Mélek-êl-Achraf* (le roi très-noble).

Le nouveau sultan choisit *Bedr-êd-dyn* pour son vizir, et proclama la *guerre sacrée* contre les Francs.

L'an 690 de l'hégire (2), il alla assiéger Saint-Jean d'Acre, dernier et unique retranchement des chrétiens, qui le défendirent en désespérés. La place fut

(1) Cette année a commencé le mercredi 27 février de l'an 1286 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 6 février de l'an 1288 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 14 janvier de l'an 1290 de notre ère.

(1) Monnaie du sultan *êl-Mélek-êl-Mansour-Qalâoun* frappée à Alep.



(2) Cette année a commencé le jeudi 4 janvier de l'an 1291 de notre ère.

prise et pillée, les habitants massacrés, les murailles démolies. De retour au Kaire, l'an 691 de l'hégire (1), il envoya en exil à Constantinople *Salâmech*, dont la présence en Égypte lui causait quelque ombrage.

Tranquille de ce côté, il se porta en Arménie, ravagea le territoire, prit la ville d'*Erzeroum* (2), réputée imprenable, et revint au Kaire, où la mort, qui l'avait respecté sur les champs de bataille, l'atteignit dans son harem. Une de ses femmes, complice du Mamlouk *Beydara*, qui aspirait au trône, le frappa d'un coup de poignard dans l'abdomen, et l'étendit mort à ses pieds, au mois de Moharrem de l'an 693 de l'hégire (3). Il avait régné trois ans, deux mois et quatre jours.

Beydara ne régna qu'un seul jour sous le nom de *él-Mélek-él-Qâher* (le roi vainqueur); les Mamlouks l'immolèrent avec ses complices à la vengeance du sultan assassiné.

Le frère d'*él-Mélek-él-Achraf*, *Mohammed-ben-Qalâoun*, âgé seulement de neuf ans, fut aussitôt proclamé sultan, et revêtu du titre de *él-Mélek-él-Nasser* (le roi protecteur). Le règne de ce prince est, de tous ceux que nous présente l'histoire d'Égypte, le plus remarquable par les vicissitudes variées et les révolutions successives qui en agitèrent la longue durée.

Le bas âge d'*él-Mélek-él-Nasser* fit la fortune de l'émir *Zeyn-éd-dyn-Ketboghâ*, surnommé *él-Mansoury*, parce qu'il avait été esclave du sultan *él-Mélek-él-mansour-Qalâoun*. Nommé, comme celui-ci, régent du royaume, il voulut aussi comme lui être plus encore, et aspira au trône de son pupille.

Il trouva d'abord un obstacle à ses projets dans l'émir *Elm-éd-dyn-Changar*, surnommé *él-Chagây* (serpent), qui, devenu vizir, nourrissait un dessein semblable, mais qui fut mis à mort par l'ordre de son rival, avant d'en avoir pu assurer l'exécution.

Débarrassé de ce compétiteur, *Ketboghâ* se déclara ouvertement, renversa du trône le jeune *él-Mélek-él-Nasser*, après environ un an de règne, le fit reléguer à *Karak*, exil ordinaire des sultans déchus, et au mois de Moharrem de l'an 694 de l'hégire (1) se fit proclamer sultan, sous le titre d'*él-Mélek-él-Adel* (le roi équitable), titre qui avait déjà été porté par l'un de ses prédécesseurs, *Salâmech*, fils de *Beybars* 1er du nom. *Fakhr-éd-dyn*, l'ancien vizir du sultan *Qalâoun*, devint le premier ministre de l'usurpateur qui venait de chasser du trône le fils de son ancien maître.

L'usurpation de *Ketboghâ* sur le trône de l'Égypte fut comme le signal donné à tous les fléaux, pour fondre sur cette malheureuse contrée. La peste, puis la famine, en décimaient les populations, et la guerre vint mettre le comble à ces désastres; l'avénement de *Ghâzân-Khân* à l'empire de l'Asie réveillait les haines des Tartares et les rappelait aux hostilités.

Ghazân-Khân, fils d'*Arghoun-Khân*, en prenant possession de la couronne de son père, après les règnes de son oncle, *Kaykhtou-Khân*, et de *Baydou-Khân*, jeta ses regards sur la Syrie, dont il convoitait la conquête. Il accusa *Ketboghâ*, sur un prétexte peu fondé, d'avoir enfreint les traités, et envoya contre lui une armée commandée par *Koutlouk*.

Forcé à la guerre, *Ketboghâ* leva des troupes de son côté, et, craignant de s'absenter du Kaire, en donna le commandement à un de ses lieutenants.

Les musulmans ne purent tenir devant le torrent tartare; leur armée fut taillée en pièces, la Syrie entière dévastée : dix mille familles, échappées avec peine au fer et à l'incendie, vinrent se réfugier en Égypte, ayant à leur tête leur gouverneur, l'émir *Hossam-éd-dyn-Lâgyn*, dont l'arrivée fut plus fatale à *Ketboghâ* que la défaite de ses troupes et la perte de ses provinces.

Lâgyn, surnommé *él-Mansoury*, comme *Ketboghâ* et par la même raison, fut à peine au Kaire, que, de concert avec *Qara-Songor*, il convoqua les émirs en grand divan, et l'on y arrêta spontanément qu'un sultan qui ne voulait pas se mettre lui-même à la tête de ses armées, était indigne du trône.

Au mois de Ramaddân de l'an 696 de l'hégire (2), après environ deux ans de

(1) Cette année a commencé le lundi 24 décembre de l'an 1291 de notre ère.

(2) L'ancienne *Arze*, nommée *Artze* par les écrivains du Bas-Empire.

(3) Cette année a commencé le mercredi 2 décembre de l'an 1293 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le dimanche 21 novembre de l'an 1294 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le mardi 30 octobre de l'an 1296 de notre ère.

règne, *él-Mélek-él-Adel-Ketboghâ* fut déclaré déchu du sultanat, et *Hossam-éd-dyn-Lâgyn-él-Mansoury*, inauguré en sa place, prit le titre d'*él-Mélek-él-Mansour* (le roi victorieux), comme le prince dont il avait été l'esclave. On permit à *Ketboghâ* de se retirer à *Serkhad* en Syrie.

Le règne de ce second usurpateur ne fut pas plus long que celui du premier : deux ans après, le onzième jour du mois de Raby-él-Thâny de l'an 698 de l'hégire (2) *él-Mélek-él-Mansour-Lâgyn*, après un règne de deux ans et trois mois, fut poignardé par un de ses Mamlouks.

Le trône était vacant; il y eut un interrègne de quarante et un jours, pendant lequel l'émir *Seyf-éd-dyn-Taadjy* se fit proclamer sultan par quelques partisans, sous le titre de *él-Mélek-él-Qaher*, qu'avait déjà porté avant lui l'usurpateur *Beydarâ*. Ce nom leur fut également fatal : comme *Beydarâ*, *Seyf-éd-dyn-Taadjy* ne régna qu'un jour, et, comme lui, fut massacré par les Mamlouks.

Enfin les émirs procédèrent à l'élection d'un sultan, et le jeune *él-Mélek-él-Nasser*, fils de *Qalâoun*, alors âgé d'environ quinze ans, fut rappelé à la possession de l'héritage paternel.

Les émirs députèrent plusieurs d'entre eux à *Karak*, pour ramener ce prince au Kaire : sa mère, qui était auprès de lui, effrayée, et craignant que cette mission ne cachât quelque projet funeste à son fils, refusait de le laisser partir; elle ne fut rassurée qu'en voyant les émirs se prosterner devant lui et le proclamer sultan d'Égypte.

Quelques opposants au rappel de *él-Mélek-él-Nasser* tentèrent de prendre les armes; mais ils furent bientôt forcés à la soumission.

Un danger plus réel vint menacer le sultan. Les Tartares, sous la conduite de *Ghâzân-Khân*, étaient de nouveau rentrés en Syrie, et l'avaient rapidement conquise : *él-Mélek-él-Nasser* rassembla ses forces, et courut aux Tartares, l'an 700 de l'hégire (2). Les deux armées se rencontrèrent à *Hémesse;* les musulmans furent battus, et prirent la fuite jusqu'en Égypte; mais le sultan les rallia, leur joignit des renforts considérables et marcha de nouveau aux Tartares.

Ceux-ci, se croyant définitivement maîtres de la Syrie, avaient levé des contributions considérables et y avaient organisé des gouvernements : suivant l'expression de l'écrivain arabe *Gemal-éd-dyn-ben-Toghry-Bardy*, « ils couvraient les villes et les campagnes comme les nuées d'une nuit orageuse. »

Les deux armées se livrèrent bataille dans la plaine d'*él-Safer*, auprès de Damas : les Égyptiens plièrent d'abord; mais, revenant à la charge, ils reprirent un tel avantage, que les Tartares furent taillés en pièces; peu d'entre eux échappèrent au cimeterre des soldats de *él-Mélek-él-Nasser*.

Le sultan vainqueur rentra en triomphe au Kaire, par la porte de la Victoire (*Bâb-él-Nasr*), et des fêtes magnifiques célébrèrent son heureux succès.

N'ayant plus rien à redouter du côté de la Syrie, il employa ses troupes, l'an 701 de l'hégire (1), à soumettre les tribus arabes de la haute Égypte; l'expédition fut également heureuse : les Arabes-Bedouins furent rejetés dans les déserts, et la victoire mit au pouvoir des troupes égyptiennes, s'il faut en croire un auteur contemporain, cinq mille chevaux, cent mille moutons, trente mille têtes de gros bétail, bœufs ou buffles, et des armes innombrables. Les femmes et les enfants pris aux ennemis furent vendus au Kaire.

L'an 702 de l'hégire (2) fut une année désastreuse pour les contrées orientales; un violent tremblement de terre répandit la désolation en Égypte et en Syrie; les maisons furent renversées, les eaux des puits élevées jusque hors de leurs margelles; la mer abandonna ses rivages, qu'elle inonda ensuite de nouveau avec furie, renversant les habitations et noyant les habitants.

Le désordre des éléments semblait s'être communiqué aux sociétés humaines. Les émirs s'étaient séparés en partis ennemis les uns des autres; bientôt ces fractions, divisées par la haine et les intérêts, se réunirent dans un sentiment commun d'hostilité envers le sultan qu'ils avaient deux fois placé sur le trône.

(1) Cette année a commencé le jeudi 9 octobre de l'an 1298 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 16 septembre de l'an 1300 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le mercredi 6 septembre de l'an 1301 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le dimanche 26 août de l'an 1302 de notre ère.

Redoutant leur violence, *él-Melek-él-Nasser* se détermina à s'y soustraire avant l'explosion.

Il feignit d'entreprendre un pèlerinage à la Mekke, et, partant sous ce prétexte du Kaire, avec une nombreuse escorte, sur la fidélité de laquelle il pouvait compter, il se rendit à *Karak* : il s'y fortifia, y fit saisir le trésor qui y était renfermé, et qui contenait 27,000 dynars (environ 450,000 francs) et 1,700,000 dirhems (près de 2,000,000 de francs); puis, renvoyant au Kaire les insignes de la royauté, il écrivit aux Mamlouks qu'il abdiquait, et qu'ils pouvaient nommer qui ils voudraient pour occuper le trône en sa place.

A la réception de cette missive, le 25 du mois de Ramaddân de l'an 708 de l'hégire (1), les Mamlouks proclamèrent sultan d'Égypte, sous le titre d' *él-Mélek él-Mozzaffer* (le roi triomphant), l'émir *Rokn-éd-dyn-Beybars*, second du nom, et surnommé *él-Djachenqyr*, comme le fondateur de la dynastie des *Baharites*.

Cette nomination déplut à *él-Mélek él-Nasser*; il se repentit d'avoir, par son abdication, laissé asseoir sur le trône de son père un de ses anciens esclaves (2).

Au mois de Chaabân de l'an 709 de l'hégire (3), il partit de *Karak*, dont il laissa le gouvernement à *Arghoun*, son Mamlouk favori, arriva à Damas, s'y fit reconnaître pour souverain par les émirs, puis se mit en marche pour l'Égypte.

Il y fut joint par de nombreux partisans; l'émir *Berlak*, l'un des principaux chefs des Mamlouks, se rangea avec ses troupes sous ses drapeaux; alors, sûr du succès, il s'avança sur le Kaire.

Beybars II s'y trouvait sans moyens de résistance. La défection de l'émir *Berlak* avait entièrement perdu son parti : il ne crut donc pas devoir attendre son compétiteur au trône; se hâtant d'en descendre, il abdiqua dans la première nuit du mois de Chaouâl, prit dans le trésor 300,000 dynars (4,000,000 et demi), les meilleurs chameaux et les plus beaux chevaux des écuries royales; puis chercha à gagner en fuyant la haute Égypte : à son départ de la ville, il fut arrêté par la populace, qui l'assaillit d'invectives et de pierres.

Il ne put se débarrasser de ces groupes acharnés qu'en faisant répandre à pleines mains sur eux l'argent qu'il emportait. Arrivé à *Akhmym*, il fut forcé de s'y arrêter.

Il était temps pour Beybars II d'évacuer la citadelle du Kaire; le lendemain même de son départ, jour de la fête du petit *Beyram* (1), *él-Mélek-él-Nasser* y faisait son entrée et ressaisissait pour la troisième fois l'héritage de son père *Qalâoun*.

Aussitôt il envoya à la poursuite des fugitifs, leur reprit tout ce qu'ils avaient emporté, et condamna *Beybars* à être étranglé.

El-Mélek-él-Nasser avait alors atteint sa vingt-cinquième année. Instruit par les seize années de révolutions si contraires qui l'avaient ballotté, il prit, cette fois, des mesures pour rester plus longtemps sur le trône qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors; et cette fois il réussit à s'y maintenir jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-trois années encore.

Ces années furent des années de paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : les seules expéditions qu'entreprit *él-Mélek él-Nasser* pendant cette longue période, furent deux pèlerinages à la Mekke; et

(1) Cette année a commencé le vendredi 21 juin de l'an 1308 de l'ère chrétienne.

(2) *Beybars* second du nom avait été en effet acheté par le sultan *él-Mélek-él-Mansour-Seyf-éd-dyn-qalâoun*, comme le prouve le double surnom d'*él-Mansoury* et d'*él-Seyfy*, joint aux noms d'*él-Mélek-él-Mozzaffer-Beybars-él-Djachenqyr*, dans le double écusson suivant.



Ces deux écussons sont gravés sur la lame d'un sabre, qui paraît avoir appartenu au sultan *Beybars*, second du nom, et que j'ai rapporté d'Égypte.

(3) Cette année a commencé le mercredi 11 juin de l'an 1309 de l'ère chrétienne.

(1) Cette fête est célébrée par les musulmans le dixième jour de Dou-l-Hagéh, dernier mois de leur année lunaire; ce jour correspond au 12 mai de l'an 1310 de notre ère.

la seule relation importante qu'il eut avec les Tartares, fut son mariage, conclu, avec la fille d'*Ezbek-Khân*, l'an 720 de l'hégire (1).

Cette tranquillité lui permit de s'occuper d'améliorer le sort de l'Égypte; le Kaire lui doit un grand nombre d'établissements utiles, la réparation du canal appelé de son nom *él-Khalyg-él-Nassery*, qu'il fit recreuser et reconstruire l'an 724 de l'hégire (2): sept ponts élevés l'année suivante; un observatoire érigé au *Meydân* l'an 729 (3), la reconstruction d'un nouveau palais sur les ruines de celui d'*él-Mélek-él-Achraf*, achevée l'an 734 (4), les ponts de *Cheybeyn* bâtis l'an 735 (5), une belle mosquée appelée de son nom *él-Nasseriéh*; un palais de justice (*Dâr-él-Adel*); plusieurs fontaines, plusieurs colléges ou écoles publiques; enfin le magnifique hôpital du *Moristân*, commencé par son père *Qalâoun*, mais agrandi et presque entièrement reconstruit par *él-Mélek-él-Nasser*, qui le dota de revenus considérables (6).

Ses dernières années ne furent troublées que par les intrigues des ministres, qui se disputèrent le vizirat, et qui forcèrent enfin le sultan à abolir ce haut emploi.

Peu après, l'an 738 de l'hégire (7), *él-Mélek-él-Nasser* perdit le plus chéri de ses fils, l'émir *Anouq*. Le chagrin qu'il en éprouva lui fit contracter une maladie, dont il mourut le jeudi 21 du mois de Dou-l-Hagéh de la 741e année de l'hégire (8), dans la cinquante-septième année de son âge, après un règne de quarante-quatre ans et quelques mois; règne plus long qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé ou qui lui succédèrent (1).

El-Mélek-él-Nasser laissa en mourant huit fils, qui tous montèrent successivement après lui sur le trône d'Égypte; mais leur règne fut éphémère, sans éclat, leur avénement voisin immédiat de leur catastrophe : l'histoire n'a guère enregistré que ces deux dernières circonstances de leur vie politique. Avec *él-Mélek-él-Nasser* mourut le tronc vivace de la famille de *Qalâoun*. Ses rejetons sans force allaient, en peu d'années, dépérir et disparaître, pour faire place à une nouvelle dynastie d'une séve plus active et d'une végétation plus vigoureuse.

Les élections de ces monarques éphémères, ainsi que leurs dépositions successives, semblaient avoir rendu le trône d'Égypte un véritable jouet entre les mains des divers partis qui y appelaient ou en renversaient ces princes; et il est à remarquer que la priorité de l'âge ne fut aucunement un titre de préférence dans la succession des huit frères à l'héritage paternel, qui devait leur échapper tour à tour.

L'aîné des fils d'*él-Mélek-él-Nasser*, *Seyf-éd-dyn-Abou-beker*, fut le premier qui subit cet arrêt rigoureux de la destinée. A peine quarante jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait été ceint du sabre des sultans, sous le titre de *él-Mélek-él-Mansour*, quatrième du nom, et déjà il était déposé, exilé à *Qous* dans la haute Égypte, où il mourut à la fin du mois de Safar, l'an 742 de l'hégire (2). Le jour de son expulsion du trône, le harem de son père fut violé et pillé par les Mamlouks.

Son plus jeune frère, *Alâ-éd-dyn*, surnommé *Koutchouk* (c'est-à-dire *le petit* en langue turke), âgé de six ans seulement, fut inauguré après lui, sous le titre de *él-Mélek-él-Achraf*, IIe du nom.

(1) Cette année a commencé le mardi 12 février de l'an 1320 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 30 décembre de l'an 1323 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 6 novembre de l'an 1328 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le dimanche 12 septembre de l'an 1333 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le jeudi 1er septembre de l'an 1334 de notre ère.

(6) Le nom de cet hôpital est d'origine persane, et lui a été donné à l'imitation du grand hôpital de Damas, connu sous le nom de *Bimâristân*, qui en persan signifie *habitation des malades*. Voyez, planche II, la vue de la mosquée qui fait partie de ce magnifique hospice. Voyez aussi ci-dessus la note 3 de la page 167.

(7) Cette année a commencé le mercredi 30 juillet de l'an 1337 de notre ère.

(8) Cette année a commencé le mardi 27 juin de l'an 1340 de notre ère; le 21 du mois de *Dou-l-Hagéh* correspondait au 9 mai de l'an 1341 de notre ère.

(1) Monnaie en cuivre du sultan *él-Mélek-él-Nasser-ébn Qalâoun*.



(2) Cette année a commencé le dimanche 17 juin de l'an 1341 de l'ère chrétienne.

Cinq mois après, au mois de Ramaddân de la même année, ce jeune prince fut déposé comme son frère, et renfermé à la citadelle du Kaire, où il mourut.

Chahab-éd-dyn-Ahmed, troisième fils d'*él-Mélek-él-Nasser*, ramené de *Karak* par les soins du vizir *Taqy-éd-dyn* et l'entremise du khalyfe, y fut renvoyé le 12 du mois de Moharrem de l'an 743 de l'hégire (1), moins de trois mois après avoir été salué, comme sultan d'Égypte, du titre d'*él-Mélek-él-Nasser*, deuxième du nom.

Son frère, *Emad-éd-dyn-Ismâyl*, qui fut ensuite inauguré, sous le titre de *él-Mélek-él-Salèh*, conserva le trône un peu plus longtemps que ses trois frères : il s'y maintint pendant trois ans, deux mois et quelques jours. Le rétablissement du vizirat, l'an 744 de l'hégire (2), l'assassinat de *Chahab-éd-dyn-Ahmed*, son frère et son prédécesseur, l'an 745 de l'hégire (3), sont les seuls événements remarquables de son règne, qui se termina par sa mort, l'année suivante, le 4 du mois de Raby-él-Thâny de l'an 746 de l'hégire (4).

Après sa mort, les émirs proclamèrent le cinquième des fils d'*él-Mélek-él-Nasser*, *Zeyn-éd-dyn-Chaabân*, sous le titre d'*él-Mélek-él-Kamel* (le roi accompli). Ce fut un despote cruel, qui s'attira la haine universelle : un poëte contemporain, *Sefady*, jouant sur son nom d'*él-Kamel*, fit contre lui les deux vers suivants :

« Avec quelle rapidité déplorable s'est « éclipsé le bonheur qui accompagnait « la famille de *Qalâoun!*

« Le malheur de l'Égypte voit son *ac-* « *complissement* dans le règne du *roi* « *accompli.* »

Ce règne tyrannique dura un an et quelques mois : *él-Mélek-él-Kamel* fut déposé dans le mois de Gemady-él-Aouel de l'an 747 de l'hégire (5).

Son frère, nommé comme lui *Zeyn-éd-dyn* et distingué par le surnom de *Hâgy*, le remplaça, sous le titre de *él-Mélek-él-Mozzaffer*, troisième du nom. Plus cruel encore que son prédécesseur, il ne régna comme lui qu'un an et trois mois, et fut massacré le 12 du mois de Ramaddân de l'an 748 de l'hégire (1).

Le septième fils de *él-Mélek-él-Nasser*, nommé *Nasser-éd-dyn-Hassan*, fut, après le meurtre de son frère *Hagy*, inauguré à son tour, sous le titre de *él-Mélek-él-Nasser*, troisième du nom. Sa fortune eut quelque analogie avec celle du sultan son père et son homonyme : comme lui il descendit du trône pour y remonter ensuite : il s'y soutint d'abord pendant trois ans et dix mois, grâce à l'habileté de l'émir *Altemych*, son régent ; mais au commencement du mois de Régeb de l'an 752 de l'hégire (2) il fut déposé et emprisonné à la citadelle du Kaire.

Son dernier frère, huitième fils de *él-Mélek-él-Nasser*, et nommé *Salèh-Salâh-éd-dyn*, lui succéda avec le titre d'*él-Mélek-él-Salèh*, deuxième du nom. Il eut pour régent l'émir *Cheykhoun*, et il resta sur le trône pendant trois ans, trois mois et quatorze jours.

L'année 754 de l'hégire (3) fut signalée, par une peste cruelle, qui ravagea l'Égypte entière, et emporta l'imâm *él-Hakem be-amr-Illah*, deuxième du nom, alors titulaire du khalyfat; il fut remplacé par son oncle *él-Motadded-b-Illah*. La discorde déchira ensuite le ministère; les intrigues de deux renégats cophtes, *Mouaffyq-éd-dyn* et *Élm-éd-dyn*, qui cherchaient mutuellement à se supplanter dans le vizirat, mettant en jeu les différents partis, finirent par entraîner le renversement du sultan lui-même. *El-Mélek-él-Salèh II* fut déposé le 22 du mois de Chaouâl de l'an 755 de l'hégire (4). Cette déposition du sultan fut faite au profit de son prédécesseur, *él-Mélek-él-Nasser-Hassan*, qui, de concert avec l'émir *Taq-éd-dyn*, avait tramé cette révolution du fond de sa prison, et réussit à en sortir, pour s'y faire remplacer par son frère.

Remonté ainsi sur le trône, *él-Mélek-él-Nasser-Hassan* s'y maintint pendant six ans, sept mois et quelques jours, par les soins de l'émir *Tagé-d-dyn*, qu'il avait

(1) Cette année a commencé le jeudi 6 juin de l'an 1342 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 25 mai de l'an 1343 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 15 mai de l'an 1344 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le mercredi 4 mai de l'an 1345 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le lundi 24 avril de l'an 1346 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le vendredi 13 avril de l'an 1347 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 28 février de l'an 1351 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 6 février de l'an 1353 de l'ère chrétienne.

(4) Cette année a commencé le dimanche 26 janvier de l'an 1354 de notre ère.

récompensé en le choisissant pour son vizir; mais le 9 du mois de Gemady-êl-Aouel de l'an 762 de l'hégire (1), il périt victime d'un complot des principaux émirs (2).

C'est à ce prince que le Kaire doit la plus magnifique de ses mosquées, celle qui décore la place de Roumelyéh, en face de la citadelle, et qui est connue sous le nom de *êl-Gâmè-êl-Hassanyéh*, ou de mosquée du sultan *Hassan* (3).

L'assassinat du sultan *êl-Mélek-êl-Nasser-Hassan* valut le trône à son neveu *Mohammed*, fils du sultan *êl-Mélek-êl-Mozzaffer-Hagy*, et qui était alors âgé de quatorze ans.

Il prit à son inauguration le titre d'*êl-Mélek-êl-Mansour* (cinquième du nom); mais, deux ans environ après, au milieu du mois de Chaabân de l'an 764 de l'hégire (4), il fut obligé de remettre le sabre royal et les autres insignes du sultanat (5) à son cousin *Chaabân-ben-Housseyn*, arrière-petit-fils du sultan *Qalâoun* (6) : celui-ci, âgé de dix ans seulement, reçut à son investiture le titre de *êl-Mélek-êl-Achraf*, troisième du nom.

Le règne de ce sultan se prolongea pendant quatorze ans, deux mois et quelques jours. Les onze premières années furent assez paisibles (1); mais le reste de son règne ne fut qu'une suite non interrompue de désordres, de troubles et de catastrophes sanglantes.

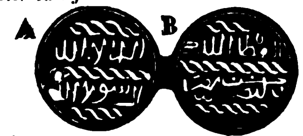
Yl-Boghâ-êl-Amry, principal émir des Mamlouks, avait été nommé régent; l'an 776 de l'hégire (2), il fut assassiné dans son propre palais et coupé en morceaux par ses Mamlouks eux-mêmes, ayant à leur tête l'émir *Assendimer* : de là la tourbe furieuse osa aller attaquer le sultan lui-même : leur agression fut repoussée après un violent combat, et leur chef périt dans la mêlée.

El-Gay-êl-Youssoufy devint alors régent : cachant avec adresse ses visées ambitieuses, il capta la faveur de son maître, et parvint même à en épouser la mère.

Devenu par ce mariage maître de trésors considérables et se croyant dès lors en état de se placer lui-même sur le trône, il leva audacieusement le masque, poignarda l'épouse qu'il venait d'obtenir, se mit à la tête des meurtriers d'*Yl-Boghâ*, et courut avec eux assaillir le sultan, qu'il espérait surprendre sans défense; mais celui-ci se tenait sur ses gardes : les conspirateurs et leur chef furent repoussés avec perte, et poursuivis jusqu'au Nil, où tous se noyèrent.

(1) Cette année a commencé le mercredi 11 novembre de l'an 1360 de notre ère.

(2) Monnaie en or du sultan *êl-Mélek-êl-Nasser-êd-dyn-Hassan*.



(3) Voyez pour cette mosquée les planches 8, 9, 10 et 14.

(4) Cette année a commencé le vendredi 21 octobre l'an 1362 de notre ère.

(5) On sait que les cérémonies du couronnement, dans l'Orient, consistent à ceindre solennellement le sabre royal.

(6) Depuis sa déposition ce prince vécut dans la retraite et l'obscurité jusqu'à l'âge de plus de cinquante ans : il ne mourut que l'an 801 de l'hégire (1398 de l'ère chrétienne).

Monnaie en or du sultan *êl-Mélek-êl-Mansour-Mohamed*, frappée au Kaire, l'an 764 de l'hégire (1362 de l'ère chrétienne).

(1) Il y eut pourtant, la troisième année du règne de ce prince, une grande famine en Égypte et en Syrie. Les habitants, au rapport des historiens, mangèrent les charognes, les chiens, quelques-uns même leurs propres enfants : il y eut des localités où la disette dura trois années; mais ce fléau n'amena aucun trouble politique.

(2) Cette année a commencé le lundi 12 juin de l'an 1374 de notre ère.



D'autres complots se succédèrent encore : *él-Mélek-él-Achraf III* était parti pour le saint pèlerinage de la Mekke ; les émirs le guettèrent sur la route, et lui dressèrent une embuscade dans les gorges d'*Oqbah*.

L'escorte du prince fut entièrement massacrée et lui-même réputé au nombre des morts.

Les assassins revinrent au Kaire, et offrirent la couronne vacante au khalyfe *él-Motouakkel-ala-Allah*, qui, l'an 763 de l'hégire (1), avait succédé à *él-Motadded-b-Illah*. Le khalyfe se garda bien d'accepter un présent aussi dangereux. « Choisissez qui vous voudrez, dit-il, je « lui assure d'avance ma sanction. »

Mais les émirs apprirent bientôt que leur royale victime avait heureusement échappé à leurs coups et que, rentrée secrètement au Kaire, elle s'y tenait cachée chez quelques amis fidèles : *él-Mélek-él-Achraf-Chaabân* fut recherché, mis à prix, découvert, arraché de son asile, et impitoyablement étranglé, le 15 du mois de Dou-l-Qadéh de l'an 778 de l'hégire (2).

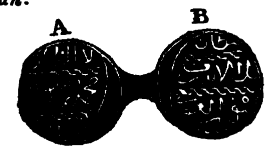
Le jeune fils d'*él-Mélek-él-Achraf III*, nommé *Aly*, et âgé de sept ans, fut placé par les meurtriers sur le trône ensanglanté de son père : son bas âge lui laissait ignorer que ce trône était la tombe paternelle, et devait bientôt devenir la sienne. On décora le roi enfant du titre de *él-Mélek-él-Mansour* (sixième du nom), titre déjà si fatal à quatre de ses prédécesseurs. L'émir *Layn-Beyk* lui fut donné pour régent.

Layn-Beyk fut bientôt remplacé par l'émir *Qartay*, puis par l'émir *Barqouq* : *Barqouq* prédestiné à anéantir cette dynastie, et à devenir lui-même la tige d'une nouvelle. Cependant le régent, ajournant ses plans, quels qu'ils fussent,

(1) Cette année a commencé le dimanche 31 octobre de l'an 1361 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 21 mai de l'an 1376 de l'ère chrétienne.

Monnaie du sultan *él-Mélek-él-Achraf-Chaabân*.



gouverna pour et au nom de *él-Mélek-él Mansour-Aly* jusqu'à la mort du jeune prince, arrivée au mois de Raby-él-Aouel de l'an 783 de l'hégire (1), après un règne de quatre ans et quatre mois.

Son frère *Hâgy*, second fils d'*él-Mélek-él-Achraf-Chaabân*, âgé de six ans seulement, fut proclamé comme son successeur, sous le titre d'*él-Mélek-él-Salèh*, troisième du nom. A peine avait-il occupé le trône dix-huit mois et demi, que *Barqouq*, ne déguisant plus ses projets d'usurpation, le fit déposer et exiler, le 18 du mois de Ramaddân de l'an 784 de l'hégire (2), et s'empara lui-même du pouvoir.

Avec l'autorité de ce dernier rejeton de la famille du sultan *Qalâoun*, s'éteignit la domination de la première dynastie des Mamlouks, dite des *Baharites* ou *Turkomans*, qui avait occupé le trône d'Égypte pendant l'espace de cent trente-six années.

Elle périt par les mêmes causes qui avaient amené le renversement de la dynastie des *Ayoubites*; tant il est vrai que les exemples des catastrophes antérieures sont inefficaces pour l'instruction des générations qui les suivent, malgré cet axiome si sage du khalyfe *Aly-ben-aby-Taleb* : « Heureux celui qui s'instruit par le malheur d'autrui, et qui par « les catastrophes passées apprend à ne « pas fournir à ceux qui le suivront « l'exemple de ses propres infortunes. »

CHAPITRE XIV.

Dynastie des Mamlouks-Circassiens. — Barqouq. — Él-Mélek-él-Nasser-Farag. — Zeyn-éd-dyn. — Azz-éd-dyn. — Le khalyfe él-Mostayn-b-illah. — Abou él-nasr-Cheykh. — Chahâb-éd-dyn. — Séyf-éd-dyn-Tattar. — Nasser-éd-dyn. — Barsebay. — Djemal-éd-dyn. — Djaqmaq. — Fakhr-éd-dyn. — Ynâl. — Chahab-éd-dyn. — Abou-l-fetah. — Khoch-qadam. — Yelbây. — Tamar-boghâ. — Qâyt-Bây. — Abou-l-Saâdât-Mohammed. — Qânsou I[er]. — Djânbelâtt. — Toumân-Bay I[er]. — Qânsou-él-Ghoury. — Touman-Bây II[e]. — Renversement de la dynastie des Mamlouks-Circassiens, et conquête de l'Égypte par les Ottomans.

La nouvelle dynastie, qui, avec *Barqouq*, prenait possession du trône de

(1) Cette année a commencé le jeudi 28 mars de l'an 1381 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 17 mars de l'an 1382 de notre ère.

l'Égypte et de la Syrie, est désignée par les historiens sous le titre des *Mamlouks-Circassiens*. Ce nom leur venait du pays dont ils étaient en effet originaires.

Les peuples de la Circassie, nommés *Kirkess, Tchirkess*, ou *Kerghiz*, ne font point partie des nations *turkes* de la haute Asie; ils tirent leur origine de la Sibérie et des environs du lac *Baykal*, où ils étaient déjà établis au sixième siècle de l'ère chrétienne. On ignore l'époque précise de leur émigration à l'ouest de la mer Caspienne, où leurs hordes demeurent encore sur le revers septentrional des extrêmes ramifications du Caucase.

Les derniers sultans de la dynastie des *Mamlouks-Baharites*, Turks d'origine, accablés sous le joug de leurs milices et de leurs émirs, Turks comme eux, avaient cherché dans l'acquisition de Mamlouks-Circassiens, un contre-poids qui pût contre-balancer la prépondérance des Turks; élevés par la faveur des princes, et par le jeu de bascule de ce nouveau système politique, aux charges les plus importantes de l'État, ces nouveaux Mamlouks avaient surtout été chargés de la défense des forteresses, et c'est par cette raison qu'on leur donne aussi le nom de *Bourgites*, le mot arabe *Bourdj* ou *Bourg* (1) signifiant *une tour* ou *un fort*.

Mais l'équilibre entre les deux contrepoids n'avait pas été longtemps sans être rompu; les Mamlouks derniervenus n'avaient pas tardé à l'emporter sur les anciens. Adoptant à leur profit le système et les principes des antagonistes auxquels on les opposait, les corps circassiens, à peine formés, nourrirent la prétention de faire passer la couronne d'Égypte aux mains de leur nation. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment ils y réussirent, et comment l'accomplissement de leurs projets dynastiques porta leur chef *Barqouq* au souverain pouvoir.

Cette nouvelle dynastie ne différa de la précédente que par la seule dénomination et par la nationalité des souverains qui s'y succédèrent; elle est la suite de celle des *Baharites* : les événements y ont la même marche, portent la même couleur, suivent le même système politique : ce sont toujours des émirs turbulents, formant sous chaque prince une opposition armée, qui ne connaît d'autre droit que la force, et qui s'en sert pour arracher du trône celui que chacun d'eux veut remplacer.

Barqouq était fils d'un renégat circassien nommé *Ans*, de la horde de *Kesa;* fait esclave en Circassie, et conduit en Krimée, il y fut acheté par un musulman nommé *Othmân*, qui l'amena en Égypte en l'année 762 de l'hégire (1364 de l'ère chrétienne) : il fut vendu à l'émir *Yl-Boghâ*, qui le mit au nombre de ses Mamlouks. Ses dispositions brillantes et sa beauté, qualité nullement indifférente à la faveur des émirs, lui valurent les bonnes grâces de son maître, qui l'avança dans sa maison militaire, et le fit instruire avec soin : le titre de *Cheykh* (docteur), qu'il ajouta à ses deux autres surnoms d'*él-Othmany* et d'*Yl-Boghây*, pris des noms de ses maîtres, donne à croire qu'il se distingua dans la science du droit et de la théologie musulmane.

Il fut élevé au rang d'émir, quand son maître *Yl-Boghâ* parvint à la régence, et il le servit fidèlement jusqu'à la catastrophe qui enleva au régent le pouvoir et la vie.

Après la mort de celui-ci, ses Mamlouks furent dispersés, et les deux principaux d'entre eux, *Barqouq* et *Berékéh*, jetés dans les prisons. Remis en liberté quelque temps après, ils passèrent au service de l'émir *Mandjak*, gouverneur de Damas; puis ils rentrèrent en Égypte, lorsque le sultan *él-Mélek-él-Achraf-Chaabân* y rappela les Mamlouks d'*Yl-Boghâ*.

Il fut placé alors au service des enfants du sultan; unissant ses intrigues à celles de *Berékéh*, il parvint bientôt à un commandement de mille hommes, et au poste de grand écuyer. Dès lors il se mit sur les rangs de ceux qui prétendaient à la régence, et succéda à deux de ses rivaux qui avaient été successivement renversés de ce poste suprême. Il prit alors le titre d'*Atabek* des armées; son associé *Berékéh* devint le chef de tous les gouvernements des provinces.

(1) Ce mot est le même que celui de Πυργος en grec, qui a formé dans la basse latinité le mot *Burgus*, dont nous avons fait celui de *bourg*.

Les affaires restèrent ainsi entre ses mains, tant que dura la vie du sultan *él-Mélek-él-Mansour-Aly*. Enfin, après la mort de ce prince, avec le secours de ses partisans il s'empara lui-même du trône le 19 du mois de Ramaddân de l'an 784 de l'hégire (1382 de l'ère chrétienne). Le khalyfe alors régnant *él-Motouakkel-b-illah*, les qadys, les ulémâs, le *Cheykh-el-islâm*, ou Moufty, tous les émirs réunis, donnèrent leur assentiment à l'avénement de *Barqouq*, qui prit le titre d'*él-Mélek-él-Daher* (le roi illustre), titre qui avait déjà été porté par le plus illustre des princes de la dynastie précédente, *Rokn-éd-dyn-Beybars-él-Bondoqdary*.

A cette époque, le célèbre *Tymour-Lenk* (Tamerlan) remplissait la terre du bruit de ses conquêtes et de la terreur de son nom; ses hordes tartares, après avoir envahi l'Asie orientale, menaçaient les frontières de la Syrie, et cette circonstance n'avait pas peu influé sur la détermination prise d'ôter le gouvernail de l'État à un prince encore impubère, pour le confier à des mains fermes, capables de résister aux tempêtes prêtes à fondre sur l'Égypte.

En effet, *Barqouq*, réunissant ses meilleures troupes, tint en respect, pendant les premières années de son règne, le conquérant de l'Asie; mais, tandis qu'il neutralisait les efforts de l'ennemi extérieur, il découvrit un complot tramé dans sa capitale, et à la tête duquel était le khalyfe lui-même: assemblant aussitôt les cheykhs, les imâms et les ulémâs, il destitua le khalyfe conspirateur, le jeta dans une prison de la citadelle, et fit proclamer à sa place, l'an 787 de l'hégire (1), *Omar*, fils d'*Ybrahym*, sous le nom de *él-Ouatheq-b-illah* (celui qui se confie en Dieu).

Le nouveau khalyfe mourut environ un an après, le 19 du mois de Chaouâl de l'an 788 de l'hégire (2), et fut remplacé par le fils du khalyfe *él-Mostassem-b-illah*, nommé *Abou-Yahia-Zakaryâ-Omar*; mais celui-ci ne tarda pas à mécontenter à son tour le sultan *Barqouq*, qui le déposa également, dans le mois de Gemady-êl-Aouel de l'an 791 de l'hégire (1).

Barqouq consentit alors à réintégrer *él-Motouakkel* au khalyfat; mais peu après il eut à s'en repentir : au lieu de lui savoir gré de sa restauration, à peine rétabli depuis un mois, le khalyfe noua de nouvelles trames avec un émir nommé *Mantach* : leurs menées réussirent à soulever le peuple; *Barqouq* fut arrêté par les révoltés, déposé après un règne de six ans, sept mois et quelques jours, et envoyé à la forteresse de *Karak* qui avait déjà vu, sous les deux dynasties précédentes, tant de souverains prisonniers.

Le dernier sultan de la dynastie des *Baharites*, *él-Hagy*, que *Barqouq* avait fait descendre du trône, y fut rappelé pour remplacer l'usurpateur, le mardi 6 du mois de Gemady-êl-Thâny de l'an 791 de l'hégire (1389 de l'ère chrétienne).

Le sultan rétabli changea alors son titre de *él-Mélek-él-Salèh* (le bon roi), sous lequel il avait déjà régné, en celui d'*él-Mélek-él-Mansour* (le roi victorieux.)

La seconde phase du règne de *él-Hagy-él-Mansour* ne fut pas de longue durée : les proscriptions et les concussions de l'émir *Mantach* et du khalyfe *él-Motouakkel* firent bientôt abhorrer l'un et l'autre et regretter *él-Mélek-él-Daher Barqouq*; on compara avec le règne du souverain légitime le gouvernement juste et modéré de l'usurpateur. A peine *él-Mélek-él-Mansour* eut-il régné huit mois, qu'il fut de nouveau déposé, le 14 du mois de Safar de l'an 792 de l'hégire (2).

Barqouq, rappelé de *Karak*, et rétabli sur le trône, se hâta de s'y assurer contre une nouvelle chute, par la mort de *él-Mélek-él-Mansour-Hagy* et de tous ses adhérents.

Ressaisissant ainsi les rênes du gouvernement, *él-Mélek-él-Daher-Barqouq* s'occupa principalement à asseoir la tranquillité extérieure de l'Égypte, en entretenant les troubles qui agitaient les États voisins; intervenant par ses intrigues diplomatiques dans les querelles de

(1) Cette année a commencé le dimanche 12 février de l'an 1385 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 2 février de l'an 1386 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi 31 décembre de l'an 1388 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 20 décembre de l'an 1389 de notre ère; le 14 de safar correspond au 2 février de l'an 1390.

ces divers princes, il s'alliait tantôt avec eux, tantôt contre eux. L'an 794 de l'hégire (1). *Qarâ-Youssouf*, premier prince de la dynastie de Médie, dite du *Mouton noir* (2), lui fit hommage de la ville de Tauris (*Tebryz*) : en échange, *Barqouq* lui envoya un manteau d'honneur, et le créa son lieutenant dans les pays qu'il pourrait envahir.

Mais l'année suivante, le sultan *Barqouq* vit arriver au Kaire ce même *Qarâ-Youssouf* et un autre de ses alliés, *Ahmed*, fils d'*Aouys*, que nos historiens nomment *Avis*, et qui pendant quelque temps avait été souverain de Baghdad. *Ahmed* et *Qarâ-Youssouf* avaient été chassés de leurs États par Tamerlan, et avaient d'abord cherché un asile auprès de *Manuel*, empereur de Constantinople; mais ils avaient bientôt quitté cette retraite et cherché une plus sûre protection à la cour du sultan d'Égypte.

En effet, à cette époque, *Manuel* était lui-même sur le point de voir son empire renversé par une nouvelle dynastie qui s'élevait dans l'Asie Mineure. Cette dynastie, qui devait bientôt avoir pour siége de sa puissance la ville même de Constantinople, était celle des *Ottomans*, ainsi nommés d'*Othmân*, leur premier prince.

Le quatrième sultan de cette famille, *Bayazyd-ben-Mourâd* (Bajazet Ier), avait déjà dépouillé l'empire d'Orient d'une partie de ses plus belles provinces, et menaçait la capitale. La destruction totale de l'empire d'Orient fut heureusement retardée par un ennemi terrible, qui arrêta Bajazet au milieu de ses victoires, et, tandis que Bajazet méditait l'invasion de l'empire des Grecs, les Tartares arrivèrent derrière lui et le forcèrent à se retourner contre eux. Tamerlan était à leur tête.

L'Asie entière voyait alors son sort dépendre de deux rivaux de conquêtes et de gloire, *Tymour-Lenk* (Tymour le boiteux) et *Bayazyd*, le borgne. Les deux ouragans allaient s'entre-choquer, et décider auquel appartiendrait le droit de ravager le monde.

(1) Cette année a commencé le mercredi 29 novembre de l'an 1391 de notre ère.

(2) Deux familles turkomanes régnaient alors dans le Turkestan et dans l'ancienne Médie : l'une se distinguait par le titre de *Qarâ-Qouyounly* (du Mouton noir); l'autre par celui de *Aq-Qouyounly* (du Mouton blanc), emblèmes que ces deux dynasties portaient dans leurs drapeaux.

Chacun des deux rivaux venait d'envoyer une députation au Kaire; l'une, de la part de *Bayazyd*, réclamait du sultan *Barqouq* un traité d'alliance, et du khalyfe résidant au Kaire l'investiture officielle du sultanat d'*Anatolie*. Le traité fut conclu, et le khalyfe, avide d'or, délivra toutes les patentes et toutes les bénédictions que les ambassadeurs ottomans voulurent acheter.

Les députés de *Tymour* avaient une tout autre mission : ils venaient sommer avec les plus insolentes menaces le sultan d'Égypte de se reconnaître vassal des Tartares (1) et de remettre entre leurs mains les deux réfugiés *Ahmed* et *Qarâ-Youssouf*. *Barqouq* leur avait promis aide et protection ; il répondit à la réclamation par l'assassinat des députés (2).

Les hordes tartares coururent à la vengeance; elles se jetèrent sur Édesse, et en passèrent les habitants au fil de l'épée. Alep allait subir le même sort lorsque, heureusement pour le reste de la Syrie, la conquête des Indes appela *Tymour* et lui fit remettre à un autre temps son expédition contre l'Égypte.

Cet éloignement de son ennemi n'endormit pas la vigilance du sultan d'Égypte : comprenant que ce n'était qu'un simple retard à l'envahissement de ses États, il eut toutes ses troupes sur pied, et se tint prêt à une vigoureuse résistance. Mais au milieu de ces préparatifs, et avant l'attaque qu'il prévoyait, il mourut âgé de soixante ans, à la suite d'une attaque d'épilepsie, le vendredi 15 du mois de Chaouâl de l'an 801 de

(1) *Tymour* avait rêvé la monarchie universelle; sa lettre à *Barqouq* renfermait ce passage : « Il ne doit y avoir qu'un seul maître sur « la terre, comme il n'y a qu'un seul maître « au ciel. »

(2) Les historiens contemporains rapportent que *Barqouq* avait dit dans son conseil : « Ce « boiteux ne m'inspire aucune crainte, malgré « son arrogance et ses menaces insolentes : « sa barbarie lui fera assez d'ennemis, avant « qu'il puisse venir à moi, et chacun s'armera « pour m'aider à le repousser; je ne crains véritablement pour l'Égypte que les fils d'Othmân, « malgré leur démarche affectueuse et insi« nuante. »

Sa prévision devait devenir par la suite une prédiction, accomplie un siècle après, d'une manière bien fatale pour sa dynastie.

l'hégire (1), regretté des peuples, qu'il avait gouvernés avec justice, et dont il avait écarté l'invasion et la destruction.

Barqouq avait encore d'autres titres à l'attachement des peuples; par ses soins la plupart des impôts avaient été dégrévés, les droits sur la douane et le commerce de Boulaq supprimés; il abrogea aussi les taxes sur les blés, sur les poulets éclos artificiellement, sur le sel, sur la vente des légumes, etc. Des distributions d'aumônes abondantes et d'aliments de toute espèce étaient faites aux pauvres chaque jour; les savants surtout furent l'objet particulier de ses libéralités, et il fit bâtir pour eux, au Kaire, le collége nommé *él-Medresséh-él-Dahéryéh*, d'après le titre que portait son fondateur (2).

Cependant, ses principales dépenses eurent pour but des achats d'armes, de chevaux, et l'accroissement du nombre de ses Mamlouks, tous tirés comme lui de la Circassie. Il réorganisa ce corps, qu'il regardait comme son plus ferme appui, et, donnant une nouvelle forme à son gouvernement, établit à la tête les grands officiers de son royaume, dont il régla ainsi la hiérarchie :

1° *Atabek-él-Assâker* (Tuteur des armées), généralissime ou connétable.

2° *Râs-Noubét-él-Qmrâ* (le Chef de l'Ordre des Princes).

3° *Emyr-él-selâh* (Prince des armes), charge à peu près équivalente à celle qu'a exercée en France le grand maître de l'artillerie.

4° *Emyr-meglis* (le Prince de la résidence), grand maréchal du palais.

5° *Emyr-Akhour* (Prince des écuries), le grand écuyer.

6° *Daouadâr* (le Chancelier).

7° *Râs-Noubét-él-Thâny* (le Chef du second Ordre).

8° *Hageb-él-Hogab* (le Chambellan des chambellans), le grand chambellan.

9° *Nayb*, le Gouverneur du Kaire. Ces neuf grands officiers dirigeaient le gouvernement, et, concurremment avec le khalyfe et l'assemblée des émirs et des qadys, décidaient de toutes les mesures administratives que le sultan était obligé de leur soumettre. Cette même assemblée, à la mort du sultan, nommait son successeur, sans que les droits d'hérédité et de descendance fussent suffisants pour forcer leur choix. Aussi plusieurs des écrivains orientaux donnent au gouvernement de l'Égypte, sous la dynastie des Circassiens, non le nom de *moulk* (royaume), mais celui de *gemhour* (république).

Farag-zeyn-éd-dyn, surnommé *Abou-Saadât*, fils aîné de *Barqouq*, âgé de vingt-six ans, lui succéda, avec le titre d'*él-Mélek-él-Nasser*. Le règne de ce prince eut un commencement difficile et une fin sinistre; il commença par la révolte de l'Atabek *Ytmâch* et de *Tenem-él-Frassany*, gouverneur de Syrie, qui, de concert avec *Yl-Boghâ*, gouverneur d'Alep, s'empara des défilés de la Palestine, résolu de les disputer à son souverain jusqu'à la dernière extrémité. Ses efforts furent vains; les défilés furent emportés, et *Tenem* lui-même, fait prisonnier, fut mis à mort avec ses partisans.

Mais ce succès était peu de chose au prix du danger imminent qui menaçait l'Égypte.

Tymour avait terminé la conquête des Indes; Baghdad, *Syouâs* (l'ancienne Sébaste), *Malatyéh*, venaient pour la seconde fois, en l'an 803 de l'hégire (1), d'être prises par les Tartares, qui se répandaient déjà dans la Syrie. *Farag* courut au-devant d'eux; mais il fut battu, et *Tymour* entra dans *Alep* et dans *Hémesse*.

Les émirs avaient ramené malgré lui le sultan *Farag* en Égypte, après cette fatale campagne; il y concentra ses forces, attendant *Tymour*; mais le conquérant tartare avait trouvé, dans l'Anatolie, un rival plus digne de lui. Il s'était lancé sur *Bayazyd*, et après lui avoir enlevé *Yarmat*, *Herouk*, *Qalat-él-Roum*, il l'avait battu et fait prisonnier, l'an 804 de l'hégire (2), à la bataille d'*Anqorah*, l'ancienne Ancyre, célèbre quinze siècles auparavant par la déroute de Mithridate.

(1) Cette année a commencé le vendredi 13 septembre de l'an 1398 de notre ère.

(2) Le sultan *Barqouq* fit aussi bâtir au Kaire une mosquée qui est encore un des plus beaux ornements de la ville. Voyez les planches 4, 5 et 13.

(1) Cette année a commencé le dimanche 22 août de l'an 1400 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 11 août de l'an 1401 de notre ère.

La victoire de *Tymour*, son ennemi naturel, et la catastrophe de *Bayazyd*, son allié, abattirent toutes les espérances de résistance qu'avait pu concevoir *Farag*. Il n'était pas encore arrêté sur le parti qu'il avait à prendre, quand des ambassadeurs de *Tymour* vinrent fixer ses irrésolutions: ils apportaient quelques présents; mais ils insistaient sur la reconnaissance de la suzeraineté tartare et sur l'extradition des deux princes réfugiés, *Ahmed* et *Qarâ-Youssouf*.

Hors d'état de se refuser à ces injonctions du conquérant de l'Asie, *Farag* déclara *qu'il était impossible de résister aux décrets de la Providence;* il signa sa reconnaissance de vasselage, et fit don à *Tymour* d'une girafe d'Éthiopie, en retour d'un éléphant indien qu'il en avait reçu: quant aux deux réfugiés, mettant en avant les droits de l'hospitalité, il obtint de ne pas les livrer aux Tartares, à condition de devenir lui-même leur geôlier.

Dès lors *Tymour* accorda sa protection au sultan d'Égypte; et sa mort, arrivée deux ans après, à *Otrar*, le 17 du mois de Chaabân de l'an 807 de l'hégire (1), acheva de rassurer *Farag*. Les divisions qu'occasionna parmi les enfants de *Tymour* le partage de son immense succession permirent à *Farag* d'ouvrir la prison où il retenait *Ahmed* et *Qarâ-Youssouf* pour le compte des Tartares.

Ces deux princes rentrèrent dans leurs États; et *Farag* s'apprêtait lui-même à reconquérir la Syrie, quand tout à coup il vit son palais assailli par une émeute.

Le sacrifice qu'avait fait *Farag* de son honneur au repos de son trône n'avait été apprécié, par ses sujets, que comme une lâcheté déshonorante. Du mépris général qu'il avait encouru, on passa facilement au projet d'asseoir sur le trône un prince plus digne de l'occuper. Le frère du sultan, *Azz-éd-dyn-Abd-él-Azyz*, s'offrit au choix du peuple et fut accepté.

A la tête des révoltés, *Azz-éd-dyn-Abd-el-Azyz* vint assiéger son frère dans son palais, le 16 du mois de Raby-él-Aouel de l'an 808 de l'hégire (2), et le força d'abdiquer, pour conserver sa vie, après un règne de six ans, cinq mois et onze jours.

Farag, depuis son abdication forcée, avait disparu, et se tenait caché dans une retraite ignorée: on le crut tué dans le tumulte, et on inaugura solennellement son frère *Azz-éd-dyn-Abd-él-Azyz*, sous le titre d'*él-Mélek-él-Mansour*: mais deux mois de règne suffirent pour apprécier le nouveau sultan, et ramener les esprits au prince détrôné. *Farag* reparut, et reprit place sur son trône, rappelé par les autorités et par le peuple, au mois de Gemady-él-Thâny. *Azz-éd-dyn-Abd-él-Azyz* fut exilé à Alexandrie, et il y mourut quelques mois après, le 7 du mois de Raby-él-Thâny de l'an 809 de l'hégire (1).

Après son second avénement, *Farag* réhabilita un peu son honneur, en reprenant Damas et quelques places de Syrie; jusqu'en l'an 813 de l'hégire (2), il resta en paix sur le trône: cette année, une révolution sacerdotale l'en fit descendre.

Un des principaux chefs des Mamlouks était un émir, nommé *Abou-Nasr* et surnommé *Cheykh-él-Mahmoudy él-Dahery*, parce qu'il avait eu pour maîtres successivement l'émir *Mahmoud* et le sultan *él-Mélek-él-Daher-Barqouq*, qui l'avait affranchi et promu aux dignités militaires.

Cet émir, dont l'ambition s'était enivrée de son élévation successive aux premiers postes du royaume, forma le projet de devenir, à son tour, sultan d'Égypte; et il se servit pour y parvenir du khalyfe *él-Mostayn-b-illah*, qui avait succédé, cinq ans auparavant, au khalyfe *él-Motouakkel-ala-Allah*, deux fois déposé, et deux fois réhabilité.

Depuis l'extinction du khalyfat de *Baghdad* et le rétablissement de la seconde branche des Abbassides au Kaire, on ne regardait plus les khalyfes que comme des pontifes, qui n'étaient consultés que sur les affaires de religion et de conscience: *Cheykh-él-Mahmoudy*, qui avait ses vues, persuada à *él-Mostayn* qu'il lui serait facile de rendre au khaly-

(1) Cette année a commencé le jeudi 10 juillet de l'an 1404 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 29 juin de l'an 1405 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le vendredi 18 juin de l'an 1406 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 6 mai de l'an 1410 de notre ère.

fît sa splendeur primitive, et de devenir lui-même ce que ses ancêtres avaient été. « Tout, ajoutait-il, était disposé pour « faire reconnaître le khalyfe comme sul- « tan d'Égypte; et il n'attendait que ses or- « dres pour l'exécution. » L'orgueil du khalyfe abusé lui fit embrasser ce projet avec avidité. Le sultan *Farag* était alors à Damas; *Cheykh-êl-Mahmoudy*, à la tête d'une armée et accompagné du khalyfe, vint sommer le sultan d'abdiquer. Celui-ci répondit à cette proposition insolente en appelant ses soldats aux armes. La lutte allait être indécise; mais les armes spirituelles, employées à propos, brisèrent le tranchant des sabres : l'anathème suivant fut lancé par le khalyfe :

« De par l'imâm *Abou-l-Fadl-êl-Ab-* « *bas-êl-Mostayn-b-Illah*, Prince des « fidèles : »

« Nous déclarons déchu du sultanat *Fa-* « *rag*, fils de *Barqouq*. Le véritable sul- « tan d'Égypte et de Syrie est mainte- « nant le khalyfe, descendant et vicaire « du Prophète. Pardon pour ceux qui « s'uniront à lui, et malheur à ceux qui « lui résisteront. »

Cette proclamation eut un effet immédiat : les soldats de *Farag* l'abandonnèrent; il voulut en vain résister : forcé à la fuite, il fut arrêté et conduit au khalyfe, qui lui intenta un procès criminel. La guerre contre les Tartares avait nécessité de grandes dépenses et des impôts extraordinaires : le sultan déchu fut accusé, devant le tribunal des docteurs de la loi, d'avoir ruiné les peuples et l'État, et de s'être révolté contre le khalyfe, l'ombre de Dieu et son représentant sur la terre. *Farag* fut jugé digne de mort; et l'arrêt fût exécuté le samedi 25 du mois de Moharem de l'an 815 (1) de l'hégire (7 mai 1412 de l'ère chrétienne).

Farag fut décapité hors des murailles de Damas, et son cadavre abandonné sur un fumier; ainsi le khalyfe *êl-Mostayn-b-Illah* réunit en lui les pouvoirs spirituels et temporels; il reçut les serments des cheykhs et de l'armée, fut inauguré sous le titre d'*êl-Mélek-êl-Adel*, (le roi juste), et créa *Cheykh-êl-Mahmoudy* son premier vizir.

Des exprès allèrent annoncer au Kaire la révolution qui venait de s'opérer, et l'arrivée prochaine du nouveau souverain; une foule immense courut à sa rencontre jusqu'à *Qattyéh* et l'escorta, au milieu des acclamations universelles, jusqu'au palais des sultans, qui lui était préparé, dans la citadelle du Kaire.

Le khalyfe-sultan d'Égypte voulut justifier ce concours et cet enthousiasme des populations : se montrant digne du titre qu'il avait pris en montant sur le trône, il s'occupa avec zèle des affaires du royaume, réforma les vices de l'administration, allégea le peuple, punit les exacteurs, répandit des bienfaits, et mérita, par sa conduite, les bénédictions générales.

Mais *Cheykh-êl-Mahmoudy* avait prétendu faire la révolution pour lui seul, et non pas pour le khalyfe; il n'avait vu en lui qu'un instrument, et n'avait réussi qu'à se donner un nouveau maître; dès lors le renversement du khalyfe fut projeté par lui; mais il marcha avec prudence, et n'approcha que pas à pas et par degrés du trône qu'il voulait envahir.

D'abord, dans des conciliabules avec les autres Mamlouks, il intéressa adroitement leur amour-propre à ne voir qu'avec peine le trône d'Égypte occupé par un prince étranger à leur caste, préparant ainsi dans le silence les voies à son propre avénement, sans pourtant qu'on pût l'accuser de s'offrir personnellement à cette candidature.

Puis, il se montra mécontent du poste de grand vizir : trouvant ce titre insuffisant, il se fit déclarer par le khalyfe lieutenant général du royaume, le 8 du mois de Raby-êl-Aouel de cette même année; à peine en eut-il reçu l'investiture, qu'il s'installa dans le palais du sultan, entoura le khalyfe de ses créatures, lui fit signifier de ne donner aucun ordre sans son assentiment, et, quelques mois après, prit pour sa part toute la puissance effective, en forçant le khalife *êl-Mostayn b-illah* de l'associer au sultanat, sous le titre d'*êl-Mélek-êl-Mouyed* (le roi aidé de Dieu); puis le khalyfe, dépouillé de toute autorité, fut relégué au fond d'un des appartements du palais.

Él-Mostayn n'avait pu résister à la violence; mais il avait secrètement écrit à un de ses anciens affidés, *Nourouz*, alors écarté de lui par sa nomination au gouvernement de la Syrie. *Nourouz*

(1) Cette année a commencé le mercredi 13 avril de l'an 1412 de notre ère.

accourut au Kaire : il jugea la force impuissante, et conseilla au khalyfe de recourir de nouveau aux armes spirituelles, qui lui avaient si bien réussi contre *Farag*.

Un anathème fut lancé contre *Cheykh-êl-Mahmoudy*, alors en Syrie; et cette absence rehaussa tellement le courage des partisans du khalyfe, qu'ils firent proclamer l'anathème dans l'assemblée générale des cheykhs et des imâms; mais *Cheykh-êl-Mahmoudy* s'était fait instruire à temps de ces menées : à peine l'excommunication fut-elle proclamée, qu'il parut au Kaire, en face de ses ennemis. Ceux-ci pâlirent; le khalyfe fut abandonné, les cheykhs et les imâms nièrent toute espèce de part à l'anathème : et la même assemblée qui l'avait proclamé appela la sévérité des lois sur la tête du khalyfe, déclaré indigne du pontificat suprême, comme ayant abusé de ses pouvoirs religieux, et s'étant révolté contre le *sultan légitime*.

Déchu du khalyfat, l'imâm *êl-Mostayn-b-illah* fut emprisonné, puis exilé à Alexandrie, l'an 818 de l'hégire (1); et on proclama khalyfe, en sa place, son frère *Daoud*, qui prit le titre d'*êl-Motadded-b-illah*.

Cheykh-êl-Mahmoudy, parvenu ainsi au but de tous ses désirs, chercha à faire oublier le khalyfe *êl-Mostayn*, en l'imitant dans son administration sage et paternelle. Son règne avait été fondé par la violence; mais le cours en fut doux et paisible : les populations furent heureuses, et bénirent son gouvernement, que les historiens orientaux présentent comme celui d'un prince accompli. Après huit ans et cinq mois d'un règne exempt de troubles, il mourut le lundi 9 du mois de Moharrem de l'an 824 (2) de l'hégire (14 janvier 1421 de l'ère chrétienne).

Les savants furent efficacement protégés par ce prince; le Kaire lui doit plusieurs de ses embellissements, et entre autres l'une de ses plus magnifiques mosquées, celle qui porte le nom de *Gamè-êl-Mouyed*, et qui est située près de la porte intérieure, dite *Bâb-Zouyléh*.

Après sa mort, les choses reprirent leur marche convulsive accoutumée.

(1) Cette année a commencé le mercredi 10 mars de l'an 1415 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le lundi 6 janvier de l'an 1421 de notre ère.

Trois sultans se succédèrent rapidement sur le trône d'Égypte.

Inauguré sous le titre de *êl-Mélek-êl-Mozzaffer*, *Chahab-êd-dyn-Ahmed*, fils d'*êl-Mahmoudy*, fut forcé, au mois de Chaouâl de la même année, après sept mois et neuf jours de règne, de céder la couronne à son tuteur et son beau-père, *Seyf-êd-dyn-Tattar*, surnommé *êl-Mélek êl-Daher*, qui, étant lui-même mort au mois de Dou-l-Hagéh de la même année, la transmit à son fils *Nasser-êd-dyn-Mohammed*, qui prit le titre d'*êl-Mélek êl-Salèh :* quatre mois après, ce sultan fut à son tour dépossédé par *Seyf-êd-dyn Barsebây*, son tuteur, et passa le reste de sa vie dans l'obscurité.

Plus d'un prétendant s'était présenté pour saisir la couronne ravie à *êl-Mélek êl-Salèh;* mais *Barsebây* avait su neutraliser leurs efforts l'un par l'autre, et avait réussi à conserver le sultanat pour lui seul. Il se fit proclamer le 8 du mois de Raby-êl-Thâny de l'an 825 de l'hégire (1) sous le titre de *êl-Mélek-êl-Achraf* (le roi très-noble).

Barsebây avait été affranchi par *êl-Mélek-êl-Daher-Tattar*, qui l'avait pris en amitié, et, après l'avoir fait passer rapidement par les divers grades, lui avait confié la tutelle de son fils.

La première année de son règne fut signalée par une abondante inondation du Nil, qui fit concevoir aux peuples d'Égypte les plus heureux présages. En effet, le nouveau sultan suivit, dans son administration, les principes qui avaient dirigé celle de *Cheykh-êl-Mahmoudy :* son gouvernement fut sage, modéré et paisible; il reconstruisit plusieurs villes, ruinées sous ses prédécesseurs; il embellit le Kaire de plusieurs monuments, et, entre autres, de la mosquée dite de son nom *Gamè-êl-Achrafyéh*, située en face du bazar des marchands d'ambre, dont il commença la construction au mois de Regeb de l'an 826 de l'hégire (2).

L'administration prudente et paternelle de *êl-Mélek-êl-Achraf* lui valut un règne long et paisible, qui ne fut troublé qu'en l'an 827 de l'hégire (3), par la révolte de l'émir *Benyq-êl-Be-*

(1) Cette année a commencé le vendredi 26 décembre 1421 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 15 décembre de l'an 1422 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le dimanche 5 décembre de l'an 1423 de notre ère.

khâchy, auquel le sultan avait confié le gouvernement de Damas. Mais cette révolte fut bientôt comprimée; le rebelle fut décapité, et son vainqueur, l'émir nègre *Abd-êr-rahmân*, le remplaça au gouvernement de la Syrie : cette révolte ne fut suivie d'aucune autre dans les provinces soumises au pouvoir du sultan.

Ses armes obtinrent au dehors des succès remarquables : plusieurs expéditions, qu'il entreprit contre les Francs, se terminèrent par des victoires et des conquêtes : l'île de Chypre fut soumise à sa puissance, et le roi Jean III de Lusignan, obligé de se reconnaître vassal de l'Égypte, en payant annuellement un tribut considérable.

Cette époque est surtout remarquable par des négociations importantes avec les princes chrétiens et par les premiers actes d'union diplomatique de l'Égypte avec la puissance ottomane, qui était déjà alors maîtresse de toute l'Asie Mineure, sous le huitième sultan de cette dynastie, *Mourâd*, fils de *Mohammed* (Amurat II.)

Voici les circonstances qui rendirent le sultan *Barsebây* le but et l'arbitre de ces négociations :

Le roi de Chypre, qui payait un tribut annuel à l'Égypte, n'avait pour héritier de son nom qu'une fille légitime, nommée *Charlotte;* il la donna en mariage au prince Louis de Savoie, en lui assignant pour dot la réversibilité de sa couronne. Un fils naturel du roi, nommé *Jacques*, prétendit mettre opposition à cette transmission, et revendiquer pour lui-même le royal héritage; il était soutenu dans ses prétentions par les Vénitiens; car il avait épousé la fille de Louis Cornaro, que le sénat avait déclarée solennellement *fille de la république*, dans l'espoir de créer par là pour Venise un droit ultérieur à la possession de Chypre.

A l'appui des Vénitiens Jacques voulut joindre celui du sultan de l'Égypte; il avait reçu du sénat des subsides considérables : il les employa à se concilier les principaux émirs du Kaire, et à acheter de *Barsebây* une armée musulmane; il allait, à la tête de ces forces, mettre le siége devant Nicosie, quand Louis de Savoie obtint l'intervention en sa faveur du grand maître de l'ordre de Jérusalem.

Le commandeur de *Nissara* fut envoyé comme ambassadeur au Kaire, et changea les dispositions de la cour égyptienne; offrant des sommes plus considérables que celles qui avaient été versées par Jacques de Lusignan, il avait obtenu le rappel des troupes mises sous les ordres de ce prince.

Cet échec fut loin de faire renoncer le prétendant à ses projets d'ambition; de riches présents et la promesse d'un tribut annuel lui valurent la protection du sultan ottoman; et celui-ci envoya, à son tour, au Kaire, une ambassade pour y soutenir les intérêts de son protégé.

L'ambassadeur ottoman ne chercha pas à séduire la cour d'Égypte par des présents : il fit parler la crainte que devait inspirer la puissance ottomane, dont les États étaient limitrophes aux frontières de Syrie. Le commandeur fut congédié : Jacques eut enfin à sa disposition l'armée promise. Louis de Savoie et Charlotte de Lusignan furent expulsés de l'île, et le fils naturel de Jean de Lusignan régna, vassal à la fois des Vénitiens, des Ottomans et de l'Égypte.

Ainsi, sous le règne d'*él-Mélek-él-Achraf-Barsebây* l'Égypte, heureuse au dedans, était glorieuse à l'extérieur; et les historiens arabes s'accordent à présenter ce prince comme le plus digne d'éloges de tous les sultans de la dynastie circassienne.

Ils rendent, d'ailleurs, le témoignage le plus éclatant à ses qualités personnelles et à son administration bienveillante, et ajoutent que ce fut lui qui abolit la cérémonie du prosternement dans l'hommage rendu aux sultans, et qui le convertit en un simple *baise-mains*.

Après un règne paisible de seize ans, huit mois et six jours, *él-Mélek-él-Achraf-Barsebây* mourut, à l'âge de soixante ans, le samedi 18 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 841 de l'hégire (1).

Son fils *Gemal-êd-dyn-Youssouf*, surnommé *Abou-l-Mahassen*, avait été désigné par son testament pour son successeur; ce jeune prince fut, en conséquence, inauguré, le jour même de la mort de son père, sous le titre de *él-Mélek-él-Azyz* (le roi Auguste).

Mais à peine avait-il régné trois mois que la mésintelligence se mit entre les

(1) Cette année a commencé le vendredi 5 juillet de l'an 1437 de notre ère; le 13 du mois de Dou-l-Hagéh de cette année correspondait au 8 juin de l'an 1438 de notre ère.

Mamlouks du sultan et l'émir *Seyf-éd dyn-Djaqmaq*, qui exerçait les hautes fonctions d'Atabek : les choses en vinrent bientôt au point qu'*él-Mélek-él-Azyz* fut déposé, et *Djaqmaq* inauguré en sa place, le mercredi 19 du mois de Raby-él-Aouel de l'an 842 de l'hégire (1).

Djaqmaq était alors âgé de soixante-neuf ans ; il prit en montant sur le trône le titre de *él-Mélek-él-Daher* (le roi illustre), et régnait déjà depuis deux années, quand une peste terrible vint exercer ses ravages sur toute l'Égypte. Cet événement est le seul remarquable, jusqu'à l'an 846 de l'hégire (2), époque de la mort de l'imâm *él-Motadded-b-illah* : ce khalyfe avait rempli, pendant trente ans, le siége pontifical, au milieu de l'estime générale, qu'il avait méritée par sa piété et ses vertus ; il légua le khalyfat à son frère utérin, qui fut surnommé *él-Mostakfy-b-illah*.

Le nouveau khalyfe devint l'ami et le conseiller du sultan *Djaqmaq* : pendant les huit années de son pontificat il mérita, comme son frère, les bénédictions du peuple, et mourut l'an 854 de l'hégire (3). Sa mort fut un deuil général : à ses funérailles les grands du royaume se disputèrent l'honneur de porter son cercueil ; et le sultan lui-même voulut le soutenir quelque temps sur ses épaules.

Le khalyfe *él-Mostakfy-b-illah* étant mort intestat, on lui donna pour successeur son frère, qui fut salué du titre d'*él-Qâyem-be-amr-illah*.

La conduite de celui-ci, tout à fait opposée à celle de ses deux prédécesseurs, en rendit la perte plus sensible au sultan, qui, accablé d'ailleurs du poids de quatre-vingts années, ne se sentait plus assez fort pour conduire le gouvernement de l'État, au milieu des obstacles que lui suscitaient les intrigues et les prétentions du khalyfe. Le sultan *Djaqmaq-él-Daher* abdiqua en faveur de son fils. *Fakhr-éd-dyn-Othmân*, et mourut le 29 du mois de Safar, l'an 857 de l'hégire (4), dans la même année où le sultan *Mohammed-ben-Mourad* (Mahomet II) s'emparait de Constantinople et détruisait l'empire des Grecs.

Othmân prit le surnom d'*él-Mélek-él-Mansour* (le roi victorieux par l'aide de Dieu). A peine sur le trône, il se vit menacé par une insurrection des émirs que le khalyfe avait excités contre lui, dans l'espoir que, aussi heureux que le khalyfe *él-Mostayn-b-illah* ; il pourrait en faire son profit. *Él-Mélek-él-Mansour-Othmân* fut la victime de ces complots : après avoir régné seulement un mois et un jour, il fut déposé au commencement du mois de Raby-él-Aouel de cette même année ; mais le khalyfe, qui s'attendait à être élu à sa place, eut le déplaisir de voir proclamer, sous le nom d'*él-Mélek-él-Achraf*, un vieux Mamlouk, nommé *Abou-l-Nasr-Ynal*.

Le grand âge du nouveau sultan fit patienter le khalyfe pendant six années. Enfin, las d'attendre, il se livra à l'éxécution de ses projets ambitieux ; mais ses menées étaient surveillées par le vizir *Belgiouy* : avisé par ce fidèle ministre, le sultan *Ynal* fit comparaître devant lui le khalyfe, lui reprocha sa trahison, et le déposa solennellement.

« C'est moi qui te dépose ! » s'écria le khalyfe audacieux ; mais cette bravade n'aboutit qu'à un exil à Alexandrie, où il mourut peu de temps après.

Un frère du khalyfe *él-Motadded-b-illah*, nommé *Youssouf*, remplaça *él-Qayem-be-amr-illah*, et prit le titre d'*él-Mostanged-b-illah* ; la conduite de celui-ci fut sage et modérée, et le sultan *Ynal* survécut deux ans à ces troubles, qui avaient manqué de le déposséder. Le reste de son règne se traîna au milieu des destitutions d'un grand nombre de vizirs ; et il mourut, après avoir conservé le pouvoir huit ans, deux mois et six jours, le jeudi 15 du mois de Gemady-él-Aouel de l'an 865 de l'hégire (1).

Son fils *Chahab-éd-dyn-Ahmed*, surnommé *Abou-l-Fetah*, qu'il avait associé à son pouvoir royal dans la dernière année de son règne (2), lui succéda, avec le titre d'*él-Mélek-él-Mouyed* : il ne

(1) Cette année a commencé le mardi 24 juin de l'an 1438 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 12 mai de l'an 1442 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le samedi 14 février de l'an 1450 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le vendredi 12 janvier de l'an 1453 de notre ère ; le 29 de Safar de l'an 857 correspondait au 13 mars de cette année.

(1) Cette année a commencé le samedi 17 octobre de l'an 1460 de l'ère chrétienne.

(2) Monnaie frappée à l'occasion de cette association du père et du fils sur le trône d'Égypte, et portant en conséquence le nom d'*A-*

régna que quatre mois, et fut déposé le 18 du mois de Ramaddân de la même année.

Seyf-êd-dyn-Khochqadam, surnommé *êl-Nasry*, le remplaça et fut proclamé, sous le titre d'*êl-Mélek-êl-Daher* (le roi illustre.)

Khochqadam était Grec d'origine, ce qui lui valut le surnom d'*êl-Roumy* : il avait été vendu au sultan *Barsebây*, et il avait pris le surnom d'*êl-Nasry*, d'après celui d'*Abou-Nasr* qu'avait porté ce sultan; il conserva, sur le trône, l'aménité des mœurs grecques, et son administration fut tranquille et heureuse. Souverain débonnaire, ne s'entourant que de ministres probes, il s'occupa du bien de ses peuples et mérita leur amour. Loin d'avoir cette rudesse et cette dureté de naturel qui caractérisaient les princes turkomans et circassiens, ses prédécesseurs, il fut doux, bienfaisant, affable; et les historiens orientaux s'accordent à le mettre au nombre des meilleurs princes qui aient gouverné l'Egypte. Ses courtisans modelèrent leur conduite sur celle de leur prince; et le khalyfe, qu'il avait logé dans son palais, ne sortit jamais des bornes de sa puissance spirituelle.

Aussi, les six ans et demi du règne du sultan *Khochqadam* s'écoulèrent dans une tranquilité exempte de tout trouble, et furent des années de bonheur pour l'Egypte.

Il mourut, à l'âge de soixante ans, le samedi 10 du mois de Raby-êl-Aouel, l'an 872 de l'hégire (1). Les populations égyptiennes le pleurèrent comme un pere.

On lui donna pour successeur *Abou-Sayd-Belbây*, qui fut salué du titre d'*êl-Mélek-êl-Daher*.

Ce titre était le même que celui de son prédécesseur, mais sa conduite fut bien différente. *Belbây* fit autant de mal que *Khochqadam* avait fait de bien; ses cruautés et sa tyrannie, qu'il faisait peser indistinctement sur le peuple et sur les grands, eurent bientôt exaspéré tous les esprits : après avoir occupé le trône pendant cinquante-six jours seulement, il en fut précipité le 7 du mois de Gemady-êl-Aouel de la même année; et l'on y plaça l'émir *Abou-Sayd-Timar-Boghâ*, surnommé *êl-Dahery*.

Le nouveau sultan prit, comme ses deux prédécesseurs, le surnom d'*êl-Mélek-êl-Daher*, et son règne fut aussi éphémère que celui du sultan qu'il remplaçait. Soit qu'il ne sût pas gouverner, soit qu'il eût déplu, dès le commencement de son règne, à ceux qui l'avaient mis sur le trône, deux mois après ils l'en firent descendre, le 6 du mois de Regeb de la même année.

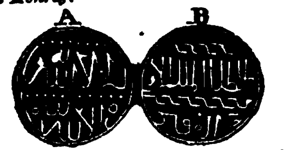
On nomma en sa place l'émir *Qayt-Bây*, surnommé *êl-Mahmoudy* et *êl-Dahery*, qui prit à son investiture le titre d'*êl-Mélek-êl-Achraf*. Ainsi, l'année 872 de l'hégire avait vu quatre sultans se succéder sur le trône d'Égypte : le nouvel élu sut pourtant, au milieu de ces éléments de révolutions, s'y maintenir pendant de longues années.

Qayt-Bây avait été affranchi par le sultan *Djaqmaq* : il dut à sa valeur et à ses talents militaires la réunion des suffrages des émirs en sa faveur.

Les six premières années de son règne furent des années de calme et de tranquillité, tant à l'intérieur de l'Égypte qu'à l'extérieur. Ce calme ne fut troublé que par le bruit de la victoire du sultan ottoman, *Mahomet II*, sur *Uzun Hassân*, souverain de la Perse.

Ce prince était allié de l'Égypte; et dès lors *Qayt-Bây* prévit que cette alliance servirait un jour de prétexte au sultan ottoman pour envahir la Syrie. Afin de se tenir prêt à tout événement, il envoya ses meilleures troupes border ses frontières : mais l'attaque de la Syrie était ajournée : le sultan de Constantinople avait alors assez d'occupation à pousser ses conquêtes au sein des États chrétiens. Cependant l'orage était non dissipé, mais seulement suspendu : voulant s'y soustraire avant la catastrophe qu'il redoutait, *Qayt-Bây* abdiqua volontairement le souverain pouvoir; mais les émirs, appréciant le besoin qu'ils avaient de lui

bou-l-Fetah-Chahab-êd-dyn, joint à celui de *êl-Mélek-êl-Achraf*.



(1) Cette année a commencé le dimanche 2 août de l'an 1467 de notre ère.

dans ces circonstances si menaçantes, le forcèrent à reprendre le gouvernail de l'État. A peine s'y était-il replacé que l'orage éclata en effet. Victorieux des chrétiens, *Mahomet II* tourna ses armes contre la Syrie, l'an 885 de l'hégire (1).

Heureusement la mort vint saisir le conquérant, au milieu de ses triomphes, et l'arrêter à *Tikour-Gâber*, en Anatolie. L'envahissement de la Syrie et le renversement de la dynastie égyptienne furent ainsi reculés de trente-huit années.

Les troubles survenus après la mort de *Mahomet II*, entre ses deux fils *Bayazyd* (Bajazet II) et *Djem* ou *Zizim*, qui se disputèrent l'empire, les armes à la main, permirent au sultan *Qayt-Bây* de quitter les frontières de Syrie et de retourner au Kaire.

Il y vit, peu de temps après, arriver le prince *Djem*, qui avait perdu la bataille de *Yeni-Cheher*, et qui, accompagné de sa femme et de ses enfants, venait chercher un asile en Égypte.

Qayt-Bây accueillit le prince fugitif, qui, étant passé ensuite en Caramanie, y fut défait une seconde fois, dans une bataille définitive.

Ce revers fit présager à *Qayt-Bây* que bientôt *Bayazyd* chercherait à se venger de l'hospitalité accordée à son frère en Égypte. Prenant lui-même les devants, et se décidant brusquement à l'offensive, il enleva les caravanes turkes qui se rendaient à la Mekke, arrêta les ambassadeurs que le roi des Indes envoyait au sultan ottoman, s'empara des présents dont ils étaient porteurs et se rendit maître des places de Tarse et d'*Adanah*, qui appartenaient alors à la Porte Ottomanne.

Bayazyd n'attendait qu'un prétexte pour attaquer *Qayt-Bây* : ces hostilités le lui fournirent.

Cependant il fit précéder son attaque d'une ambassade réclamant réparation de ses griefs. *Qayt-Bây*, pour toute réponse, renvoya les ambassadeurs, et attaqua le généralissime des troupes ottomanes. Les troupes égyptiennes plièrent au commencement de la bataille, et prirent la fuite jusqu'à *Malathyéh*. Là elles rencontrèrent un renfort de cinq mille hommes envoyés par *Qayt-Bây* ; faisant alors volte-face contre les Ottomans, qui s'étaient engagés à leur poursuite dans les gorges des montagnes, elles reprirent l'avantage et en firent un massacre complet.

Cependant les détachements de *Bayazyd* avaient repris Tarse et *Adanah*, et *Qayt-Bây* reçut à la fois les deux nouvelles de la perte de ses conquêtes et de la victoire de ses troupes. Il envoya aussitôt l'émir *Ezbéky* pour chasser les Ottomans des deux places dont ils s'étaient rendus maîtres ; *Ezbéky* s'acquitta avec succès de sa mission ; et tous les avantages de cette campagne restèrent au sultan d'Égypte.

Pour réparer ces revers, le sultan ottoman envoya de nouvelles troupes, dont il confia le commandement à son gendre *Ahmed*.

Cet *Ahmed* était un jeune prince, Albanais de naissance, et fils du duc de *Bosnie*, qui, depuis peu de temps, avait abjuré le christianisme et s'était fait musulman. La nomination d'un renégat à peine sorti de l'adolescence, pour commander les vieilles bandes musulmanes, qui avaient acheté de leur sang tant de victoires, mécontenta à la fois les chefs et les soldats : l'attaque impétueuse d'*Ahmed* contre l'armée égyptienne ne fut pas soutenue par les corps ottomans. Délaissé par eux, au milieu des rangs ennemis, *Ahmed* combattit en vain avec une vaillance opiniâtre. Il fut obligé de se rendre à l'émir *Ezbéky*, qui, suivi de son prisonnier, revint en triomphe au Kaire, où il construisit, en actions de grâces de sa victoire, la mosquée dite *él-Ezbekyéh*, qui a donné son nom à la grande place voisine et au quartier qui l'environne.

Furieux de cette nouvelle défaite, *Bayazyd* mit sur pied une troisième armée plus formidable que les deux qu'il venait de perdre. *Aly-Pachâ* en fut désigné le chef, et le 3 du mois de Raby-él-Thâny de l'an 893 de l'hégire (1) elle passa le Bosphore et prit position en Caramanie. Effrayé de cette nouvelle attaque, le sultan *Qayt-Bây* renvoya à *Bayazyd* son gendre *Ahmed*, et le chargea de propositions pacifiques ; el-

(1) Cette année a commencé le lundi 13 mars de l'an 1480 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le lundi 17 décembre de l'an 1487 de notre ère.

les furent rejetées, et la guerre recommença avec une nouvelle fureur.

Les commencements en furent heureux pour les Ottomans : non-seulement *Aly-Pachâ* redevint maître de Tarse et d'*Adanah* dont les prises et reprises successives avaient déjà coûté tant de sang, mais il soumit encore toute la petite Arménie, mit le siége devant *Sis*, sa capitale, s'en empara, après une défense opiniâtre, et fit prisonnier le gouverneur, qui fut renvoyé en échange d'*Ahmed*.

Qayt-Bây fit marcher de nouveau l'émir *Ezbéky* pour arrêter les progrès des Ottomans. Une bataille sanglante se livra près de Tarse. L'armée égyptienne, d'abord mise en déroute, prit sa revanche le lendemain; et, dans cette seconde affaire, *Aly-Pachâ*, déjà sûr de la victoire, fut entièrement défait. *Ezbéky* revint au Kaire recevoir de nouveaux honneurs.

Le sultan d'Égypte voulut profiter de ces victoires pour obtenir une paix honorable; mais ses propositions furent de nouveau rejetées; *Bayazyd*, pour condition préliminaire, exigeait la cession de Tarse et d'*Adanah*, et menaçait l'Égypte d'une levée en masse de tous les sujets de l'empire ottoman pour la prochaine campagne. Alors *Qayt-Bây*, jugeant le sacrifice nécessaire à la sûreté de l'Égypte, consentit à cette dure condition; et, l'an 896 de l'hégire (1), la paix fut enfin conclue entre les deux puissances belligérantes.

Pendant ces négociations, l'île de Chypre était devenue la propriété des Vénitiens, par la mort de Jacques de Lusignan et la cession de sa veuve. *Qayt-Bây*, craignant que ce changement de maîtres ne lui fît perdre les redevances auxquelles les précédents souverains étaient soumis, menaça l'île d'une invasion , que la république détourna en acquittant ponctuellement les tributs annuels.

Qayt-Bây survécut cinq années à la paix qu'il avait conclue avec la Porte Ottomane. Après un règne de vingt-neuf ans, quatre mois et vingt jours, il mourut, au milieu des regrets universels (2), le 22 du mois de Dou-l-Qadéh de l'an 901 de l'hégire (1).

On lui donna pour successeur son fils *Abou-l-Saadât-Mohammed*, qui fut proclamé sous le nom d'*él-Mélek-él-Nasser* (le roi victorieux), comme si ce nom d'ambitieux présage devait être un talisman suffisant pour arrêter les victoires du conquérant qui menaçait l'Égypte.

Jamais sultan ne se montra moins digne de ce titre que le fils de *Qayt-Bây*; en effet ce prince, idiot, pusillanime et barbare, ne s'occupait que de ses plaisirs, et cherchait à les varier par les crimes les plus horribles. L'historien *Ébn-Ishâq* rapporte qu'il poussa la férocité jusqu'à écorcher vive, de ses propres mains, une belle esclave blanche que sa mère lui avait donnée.

Les Mamlouks, que sa tyrannie n'épargnait pas, se soulevèrent bientôt contre lui, et le remplacèrent, après six mois seulement de règne, par l'émir *Qansou*, surnommé *Khams-myéh* (cinq-cents), parce qu'il avait été acheté cinq cents pièces d'or par le sultan *Qayt-Bây*.

Qansou prit le titre d'*él-Mélek-él-Achraf*; mais, après cinq mois d'un règne convulsif, il renonça volontairement à une autorité dont les rênes étaient si difficiles à tenir.

Él-Mélek-él-Nasser-Mohammed réussit alors à remonter sur le trône dont il avait été si justement chassé; mais il n'y resta que dix-huit mois et demi. Les Mamlouks s'en délivrèrent, en le massacrant, le vendredi 16 du mois de Raby-él-Aouel de l'an 904 de l'hégire (2).

Ils le remplacèrent par l'oncle de celui qui l'avait remplacé lui-même momentanément, *Qansou*, deuxième du nom, et surnommé *Abou-Sayd*, qu'ils installèrent sous le titre d'*él-Mélek-él-Daher*. Ce prince n'accepta que malgré lui les fonctions dangereuses qu'on remettait entre ses mains; on les lui arracha, après un règne de vingt mois et quelques jours, le vendredi 29 du mois de

(1) Cette année a commencé le dimanche 14 novembre de l'an 1490 de notre ère.

(2) Le Kaire doit à ce prince plusieurs embellissemens, entre autres la belle mosquée qui porte son nom; voyez planches 6 et 14.

(1) Cette année a commencé le lundi 21 septembre de l'an 1495 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le dimanche 19 août de l'an 1498 de notre ère.

Dou-l-Qadéh, l'an 905 de l'hégire (1).

Après lui, fut placé sur ce trône glissant l'émir *Qansou*, troisième du nom, surnommé à la fois *Djân-balat* (âme d'acier) et *Abou-l-nasr* (le père de la victoire): les émirs lui donnèrent pour troisième surnom celui d'*él-Mélek-él-Achraf* (le roi très-noble). Malgré ces titres magnifiques, le nouveau sultan n'avait pas encore régné sept mois, qu'il fut déposé, le 18 du mois de Gemady-êl-Thâny de l'an 906 de l'hégire (2).

L'émir *Seyf-éd-dyn-Toumân-Bây*, surnommé *Qayt-Bâyy*, parce qu'il avait appartenu au sultan *Qayt-Bây*, fut alors proclamé par les émirs de Damas, sous le titre d'*él-Mélek-él-Adel* (le roi juste). Cette nomination fut aussitôt reconnue solennellement par les émirs du Kaire, le 28 du mois de Gemady-êl-Thâny.

Mais cette double nomination ne le préserva pas longtemps des entreprises hostiles des Mamlouks, qui, après l'avoir laissé cent jours seulement à leur tête, attentèrent à sa vie, au mois de Ramaddân.

Le malheureux *Toumân-Bây* parvint d'abord à se soustraire, par la fuite, à la fureur de cette milice; mais l'asile où il se croyait en sûreté, fut découvert quarante jours après sa fuite; et il fut massacré par ceux même qui l'avaient placé sur le trône, au mois de Dou-l-Qadéh de l'an 906 de l'hégire (1501).

L'élection de son successeur ne dépendit pas cette fois du caprice de la soldatesque turbulente, et ne fut pas l'effet du hasard ou de l'intrigue. Fatiguées enfin de ces révolutions sanglantes, les populations voulurent à leur tour intervenir dans le choix du maître qui devait les gouverner. D'après le vœu général des habitants de l'Égypte et de la Syrie, les cheykhs principaux s'assemblèrent avec les émirs, et déférèrent la couronne à l'émir *Qansou*, IV[e] du nom, et distingué par le surnom d'*él-Ghoury*. Cet émir, ancien Mamlouk du sultan *Qayt-Bây*, était pauvre, d'un caractère facile, de mœurs simples, sans ambition, et entièrement étranger aux intrigues qui divisaient les émirs : il menait une vie retirée, jouissant de l'estime et de la considération générale, que lui avaient mérités sa bienfaisance et ses vertus.

Étonné de sa nomination, *Qansou-él-Ghoury* se refusa d'abord au choix de l'assemblée, en disant qu'accoutumé à obéir, il ignorait absolument l'art de commander. On lui objecta que sa bravoure et son amour du bien général suffisaient pour mériter le trône, qu'il était le seul digne d'y monter, et d'y rappeler le gouvernement paternel de son ancien maître *Qayt-Bây :* il se rendit en pleurant aux vœux unanimes; mais il mit à son acquiescement la condition que, si un jour on voulait le dépouiller de l'autorité suprême, il aurait, au moins, la vie sauve : la promesse solennelle lui en fut faite; et, au commencement du mois de Chaouâl, les émirs le proclamèrent sous le titre d'*él-Mélek-él-Achraf*, qu'avaient déjà porté deux de ses prédécesseurs, nommés *Qansou* comme lui.

Le nouveau sultan, que nos historiens nomment *Campson-Cauri*, chercha, en montant sur le trône, à en rendre pour lui la possession moins éphémère qu'elle ne l'avait été pour ses prédécesseurs. Il s'appliqua à se défaire peu à peu, avec prudence, de tous ceux dont il connaissait la turbulence, et parvint à procurer à l'Égypte une tranquillité qui se prolongea jusqu'en l'an 911 de l'hégire (1).

Qansou-él-Ghoury profita de cet état de calme et de repos pour se livrer aux améliorations de l'administration intérieure et à l'embellissement de la ville du Kaire. Une mosquée magnifique et un quartier entier qu'il construisit portent encore, d'après son nom, celui d'*él-Ghouryéh.*

Mais des événements importants attirèrent bientôt à l'extérieur les regards et les soins du sultan d'Égypte. Les Portugais s'étaient emparés des principales villes littorales des Indes, et gênaient les relations commerciales qu'avaient entre eux les Indiens et les Égyptiens. *Qansou-él-Ghoury* arma, en conséquence, contre les conquérants européens; mais son expédition n'eut pas le succès qu'il en espérait. Au lieu de rétablir les communications commerciales, et d'expulser les Portugais de leurs con-

(1) Cette année a commencé le jeudi 8 août de l'an 1499 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le mardi 28 juillet de l'an 1500 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le dimanche 24 mai de l'an 1506 de l'ère chrétienne.

quêtes, ses vaisseaux, qu'il expédia, chargés de troupes, des ports de la mer Rouge furent attaqués et détruits par les forces navales européennes.

Mais à cet échec succéda un danger plus imminent et plus important pour l'Égypte, amené par une cause semblable à celle qui déjà avait une fois manqué d'entraîner l'envahissement de ce royaume par la puissance ottomane.

L'an 918 de l'hégire (1), *Korkoud*, frère du sultan *Sélym-ben-Bayazyd* (Sélim 1er), après avoir disputé le trône à son frère, vint, comme autrefois le prince *Djem*, se réfugier en Égypte.

Il obtint de *Qansou-él-Ghoury*, non-seulement une bienveillante hospitalité, mais encore un armement de vingt bâtiments, sur lesquels il s'aventura à l'attaque de Constantinople. La flotte égyptienne fut capturée par les vaisseaux de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et le secours prêté à *Korkoud* donna à l'Égypte, dans le sultan *Sélym*, un ennemi irréconciliable.

Les forces ottomanes furent aussitôt lancées : l'attaque des frontières syriennes commença, et des dépêches menaçantes arrivèrent de Constantinople au Kaire.

En vain le sultan d'Égypte espéra arrêter *Sélym*, en s'unissant au roi de Perse *Ismayl-Chàh*, qui était alors en guerre avec la Porte Ottomane; les armées persannes-égyptiennes furent taillées en pièces; et *Qansou* ne vit d'autre ressource, pour désarmer le vainqueur, qu'une ambassade demandant la paix à tout prix, « se soumettant d'avance aux « conditions que la Porte Ottomane voudrait imposer. » — « Il est trop tard, » répondit *Sélym* aux ambassadeurs, prosternés devant lui : « relevez-vous, et retournez dire à celui qui vous envoie, « que le pied ne se heurte pas deux fois à « la même pierre; j'irai au Kaire : qu'il « se prépare à combattre. »

L'effet suivit de près la menace. L'armée ottomane déborda comme un torrent dans la Syrie : *Qansou-él-Ghoury*, qui avait rassemblé toutes ses troupes, la rencontra à *Merg-Dabek*, près de *Haleb* (Alep). Le choc fut terrible : il s'agissait pour le sultan d'Égypte d'*être* ou *de ne pas être* : il combattit avec bravoure; mais l'artillerie, employée par les Ottomans, mit le désordre dans les troupes égyptiennes, armées seulement de lances, de flèches et de cimeterres : les deux émirs qui commandaient l'aile droite et l'aile gauche, épouvantés, passèrent à l'ennemi, et le sultan *Qansou*, qui commandait le centre, se vit enveloppé et contraint à prendre la fuite. Dans le désordre de la déroute, il tomba de cheval et fut écrasé sous les pieds des cavaliers fuyards.

Ainsi périt misérablement le sultan *Qansou-él-Ghoury*, le 25 du mois de Régeb, l'an 922 de l'hégire (1). Il avait régné quinze ans neuf mois et vingt-cinq jours (2).

Son neveu, *Toumân-Bây*, IIe du nom, qu'il avait laissé pour commander au Kaire, fut aussitôt choisi par les émirs pour lui succéder sous le même titre d'*él-Mélek-él-Achraf*.

Les débris de l'armée défaite en Syrie arrivèrent bientôt dans la capitale; et le nouveau sultan s'empressa d'y réunir de nouvelles forces, pour les opposer aux Ottomans. Ceux-ci s'étaient arrêtés quelque temps en Syrie, pour s'y reposer, et *Toumân-Bây* put espérer d'abord qu'ils craindraient de s'aventurer dans les déserts de sable qui forment, du côté de la Syrie, les remparts les plus sûrs de l'Égypte.

Cet espoir fut promptement déçu : la missive suivante arriva au Kaire :

« De la part du sultan *Sélym-Khân*, « fils du sultan *Bayazyd-Khân*, monar« que des deux continents, souverain « des deux mers, etc., à *Toumân-Bây* « le Circassien.

(1) Cette année a commencé le vendredi 19 mai de l'an 1512 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 5 février de l'an 1516 de notre ère.

(2) Les historiens orientaux s'accordent à donner des éloges au règne de *Qansou-él Ghoury*; le seul dont l'opinion diffère à son égard est l'annaliste *Mohammed-ébn-Ishaq*, dont je possède un beau manuscrit. Voici en quels termes il s'exprime sur ce sultan :

« Ce fut, dit-il, un prince adroit, fin, rusé « et méchant, dont la seule passion était de « bâtir. Dès qu'il fut sur le trône, il ne s'oc« cupa qu'à se défaire de ceux qui l'y avaient « placé : pour mieux réussir il achetait de nou« veaux Mamlouks dont il s'entourait, et qu'il « laissait impunément se livrer à toute espèce « de désordre et de rapine : lui-même, sous le « moindre prétexte, il dépouillait de leur bien « les plus riches particuliers, qu'il réduisait à « la mendicité. »

« Louanges à Dieu ! Notre désir impérial est accompli ; l'hérétique *Ismayl-châh* (1) a été détruit, et l'impie « *Qansou*, qui avait osé attaquer les « pèlerins sacrés de la Mekke, a été puni « par nous.

« Il nous reste à nous délivrer d'un « voisinage hostile ; car le Prophète, « sur lequel soit le salut et la benédiction divine, a dit : *La colère du ciel* « *tombe sur les mauvais voisins*. Dieu « nous aidera donc à te punir toi-même.

« Si cependant tu veux mériter notre « clémence impériale, fais proclamer « notre nom à la prière solennelle, fais « battre monnaie à notre coin (2), et « viens toi-même, à nos pieds, implorer « ton pardon et nous jurer foi et hom- « mage : sinon......! »

En lisant cette missive insolente, et surtout la terrible réticence qui la terminait, *Toumân-Bây* se décida à une lutte dont il prévoyait l'issue funeste, mais dans laquelle, au moins, il voulait succomber avec honneur. Faisant augmenter les fortifications de Damiette et des autres places les plus exposées du côté de la Syrie, il réunit toutes les forces disponibles que put lui fournir l'Égypte, et vint asseoir son camp à *Salahyéh*, attendant de pied ferme les troupes ottomanes, au bord du désert.

Sélym était déjà maître de *Ghazzah*, d'*él-Arych* et de *Qattyéh*; mais, craignant peut-être d'affronter le courage désespéré d'un ennemi réduit aux dernières extrémités, au lieu d'aller attaquer le sultan d'Égypte dans ses positions, il les tourna à distance, et, franchissant le désert sur un autre point, vint déboucher à *él-Khanqah*, seulement à quelques heures du Kaire.

Avisé de la marche des Ottomans, *Toumân-Bây* retrograda aussitôt et courut attaquer leurs derrières. La bataille, qui devait décider du sort de l'Égypte et de son souverain, s'engagea à *él-Redânyéh*, le vendredi 29 du mois de Doul-Hagéh de l'an 922 de l'hégire (23 janvier de l'an 1517 de notre ère).

(1) On sait que les Persans sont *Chyites*, tandis que les Turks sont *Sunnites*, et que ces deux sectes s'anathématisent réciproquement.

(2) Nous avons déjà vu que l'insertion du nom d'un prince dans les prières solennelles du vendredi et sur les coins du monnayage constituait la reconnaissance de sa souveraineté.

Se fiant sur l'effet de quatre-vingts pièces d'artillerie qu'il avait réussi à se procurer à prix d'or des Vénitiens, et dont l'emploi avait été jusqu'alors inconnu aux armées égyptiennes, le sultan d'Égypte commença le premier l'attaque. Mais le grand nombre des Ottomans et leur artillerie, plus formidable encore, servie par des mains mieux exercées, l'emportèrent sur la bravoure des Égyptiens ; la mitraille et les boulets décimèrent leurs escadrons, et la déroute la plus complète écrasa leur armée.

Toumân-Bây, avec le courage du désespoir, rallia encore au Kaire les débris de ses troupes : il acheta chèrement le concours de nombreuses tribus arabes, et revint attaquer le camp du sultan victorieux, déjà assis dans l'île de *Raouddah*.

Repoussé avec perte par les janissaires, il se replia de nouveau sur le Kaire, en fit fermer les issues, barricader toutes les rues et fortifier la citadelle. Mais le Kaire fut emporté, malgré la défense opiniâtre de *Toumân-Bây* et des Mamlouks qui lui étaient restés fidèles. Résistant pied à pied, de terrasse en terrasse, de barricade en barricade, chaque rue eut son combat, chaque maison son siége. Le sol du Kaire fut jonché des cadavres ottomans ; mais aussi les représailles furent terribles, la ville fut livrée à l'incendie et au plus affreux pillage, la citadelle, emportée d'assaut, et la garnison massacrée tout entière.

Le malheureux sultan d'Égypte avait réussi à échapper au carnage ; il avait pu atteindre le Nil, se jeter dans une nacelle et traverser le fleuve : déjà il était parvenu dans la province de *Bahyréh*, se dirigeant sur Alexandrie, quand il fut arrêté par des Arabes rôdeurs, qui le vendirent aux Ottomans.

Sélym fit amener devant lui le sultan vaincu. Le monarque vainqueur parut touché de l'état déplorable où sa vengeance avait réduit l'ancien souverain de l'Égypte. On put croire qu'au moins il épargnerait la vie d'un ennemi détrôné.

En effet, lui faisant ôter les chaînes dont on l'avait chargé, *Sélym* eut pendant plusieurs jours des conférences suivies avec le prince que la victoire avait re-

mis en son pouvoir : il interrogeait son royal prisonnier sur les affaires et les ressources de l'Égypte, et sur les détails de l'administration du pays : dix journées entières furent employées dans ces entretiens instructifs : le 19 du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 923 de l'hégire (1), après une dernière conférence, *Sélym* n'avait plus de renseignements à recueillir; il donna froidement l'ordre qu'on allât pendre son infortuné interlocuteur.

L'exécution de cet ordre barbare eût lieu aussitôt, sous l'arcade de la porte dite *Bâb-Zouylèh;* et le crampon de fer, auquel fut suspendu le malheureux sultan, s'y voit encore de nos jours (2).

Ce meurtre termina en *Toumân-Bây* la dynastie des Mamlouks *borgites* ou *circassiens*, qui avait possédé l'Égypte pendant une période de cent trente-neuf années; et ce beau royaume ne fut plus, dès lors, qu'une des provinces du grand empire ottoman.

Le cadavre du malheureux prince resta huit jours entiers exposé aux regards du peuple sur le lieu de son supplice, comme pour témoigner d'une manière plus incontestable que l'Égypte était devenue désormais esclave des caprices sanglants d'un maître étranger.

L'Égypte avait été presque constamment malheureuse sous ses deux dernières dynasties : pour quelques bons princes que le ciel lui avait accordés de temps en temps, combien ne compta-t-elle pas à cette époque, parmi ses sultans, de tyrans aussi avides et cruels que grossiers et incapables, pour lesquels *gouverner* n'était qu'*opprimer*.

Que pouvaient, en effet, faire pour le bonheur des populations soumises à leur puissance éphémère, ces hordes d'ambitieux qui passaient leur vie, soit à l'assaut du trône qu'ils convoitaient, soit, quand ils l'avaient conquis, à sa défense contre les assauts des rivaux impatients de l'envahir à leur tour. Leurs regards, sans cesse tournés sur ce pouvoir à usurper ou à conserver, ne redescendaient sur la malheureuse Égypte que pour y voir, non le sol fertile où la destinée ne les avait placés si haut que pour les charger d'en améliorer le sort et d'en vivifier les ressources, mais le champ de bataille, ensanglanté qui, peut-être bientôt, devait être le théâtre de leur propre catastrophe.

CHAPITRE XV.

L'Égypte devient une province de l'empire des Turks. — Organisation de son gouvernement. — Cession du khalyfat. — Sultans ottomans, Sélym Ier, Souleyman II (Ier), Sélym II, Mourâd III, Mohammed III, Ahmed Ier, Moustafâ Ier, Othman II, Mourâd IV. — Pachâs de l'Égypte sous ces princes : Khayr-Beyk, Moustafâ, Ahmed, Qâssem, Ibrahym, Souleymân, Hasraf, Dâoud, Aly, Mohammed, Iskander, Aly-êl-Khâdem, Aly-êl-Soufy, Mahmoud, Sinân, Tcherkes, Housseyn, Messyh, Hassan-êl-Khâdem, Aoueys, Hâfezz-Ahmed-êl-Khâdem, Qourt, êl-Seyd-Mohammed, Kheder, Mohammed-êl-Kourdjy, Mohammed-êl-Soufy, Moustafâ-Lefghely, Djafar, Housséyn grand vizir, Aly-Pachâ, chassé d'Égypte, et Moustafâ-Pachâ, conservé, malgré les ordres du sultan.

La dynastie des Mamlouks qui venait de s'éteindre avait été plus turbulente que la première, et moins illustrée en faits militaires : cependant, tandis que celle des Turkomans avait été étouffée obscurément, comme celle des Ayoubites, dans une conspiration de palais, la dynastie des Circassiens avait du moins l'honneur de ne périr que dans une catastrophe guerrière, et sous les mêmes coups qui avaient déjà écrasé le grand empire de Constantinople.

En perdant sa nationalité et en s'incorporant à la grande monarchie ottomane, l'Égypte avait le droit d'espérer, pour dédommagement, l'assurance de sa tranquillité intérieure, et de la sécurité de ses frontières : cet espoir ne fut qu'à demi réalisé, et les populations ne furent pas plus heureuses sous l'administration des gouverneurs ottomans que sous celle des souverains mamlouks qui venaient d'être dépossédés.

Le sultan *Sélym* 1er fit inhumer le corps du dernier roi d'Égypte auprès du tombeau du sultan *Qansou-êl-Ghoury*, et trois jours après ces funérailles il entra en triomphe dans la capitale qu'il venait de conquérir, le dernier jour du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 923 de

(1) Cette année a commencé le samedi 24 janvier de l'an 1517 de notre ère.

(2) J'ai vu moi-même ce crampon fatal, monument terrible des révolutions qui ont agité l'Égypte; j'ai oui dire au Kaire qu'un Anglais avait voulu l'acheter de *Mourâd-Bey*, qui, malgré sa rapacité si connue, s'était refusé à ce marché.

l'hégire : il n'y séjourna que peu de jours, et se rendit promptement à Alexandrie avec un corps de troupes, pour y faire reconnaître son autorité.

D'Alexandrie il revint une seconde fois au Kaire, où il resta jusqu'au jeudi 20 du mois de Chaabân de cette même année de l'hégire (27 août 1517); il en partit alors, et quitta définitivement l'Égypte pour retourner en Roumélie (1). En sortant de l'Égypte, le sultan ottoman emmena, s'il faut en croire l'historien *Mohamm-edebn-Aby-l-Sorour*, mille chameaux chargés d'or et d'argent, sans compter le reste du butin et les riches présents qui lui avaient été offerts.

Mais, avant de partir, il organisa le gouvernement de la nouvelle province qu'il venait d'ajouter à l'empire ottoman, et profita de l'occasion pour cumuler sur sa tête, à la fois, le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle.

Il avait, en effet, trouvé au Kaire le dix-huitième khalyfe de la seconde branche des Abbassides. Depuis l'imâm *él-Mostanged-b-illah*, quinzième de ces khalyfes, dont nous avons vu la nomination par le sultan *Ynal*, en l'an 859 de l'hégire (1454), trois khalyfes s'étaient succédé paisiblement dans leur suprême pontificat : *él-Mostanged-b-illah*, mort le 24 du mois de Moharrem de l'an 884 de l'hégire (2), après avoir occupé le siége du khalyfat pendant vingt-cinq années, y avait été remplacé par *Abd-él-Azyz-ben-Yaqoub*, petit-fils du dixième khalyfe *él-Motouakkel-ala-Allah*, qui avait été inauguré sous le même nom que son aïeul, et était mort le vendredi 2 du mois de Safar de l'an 903 (3) de l'hégire (1er octobre 1497), laissant le khalyfat à son fils *Abou-Saber-Yaqoub*, qui prit le surnom d'*él-Mostamsek-b-illah*, et dont le successeur était, au moment de la conquête ottomane, *Mohammed-él-Motouakkel-ala-Allah*, troisième du nom.

Le sultan s'assura de sa personne, et ne lui rendit la liberté qu'en exigeant de lui une renonciation complète à son autorité spirituelle, et la subrogation solennelle et authentique des sultans ottomans dans tous les droits précédemment attribués au khalyfat. Depuis cette cession, les sultans de Constantinople sont devenus les khalyfes légaux de l'islamisme.

Après cet acte de soumission, le dernier des khalyfes fut emmené à Constantinople, où une pension lui fut assignée : il obtint, quelque temps avant la mort de *Sélym* 1er, la permission de revenir en Égypte, où il vécut en simple particulier et où il mourut l'an 945 de l'hégire (1).

Quant à son autorité temporelle en Égypte, *Sélym* chercha à l'établir d'une manière inébranlable par une combinaison de gouvernement dont le système lui offrait des gages de durée.

L'Égypte était devenue un pachalyk. En conséquence, l'autorité suprême y fut confiée à un Pachâ, et *Khayr-Beyk*, qui, ayant été l'un des principaux émirs du sultan *Qansou*, avait déserté sa cause à la bataille de *Merg-Dabeq*, fut, en récompense de sa trahison, le premier revêtu de ces hautes fonctions. Mais *Sélym*, craignant que l'éloignement de sa nouvelle province n'encourageât le vice-roi à concevoir des pensées d'indépendance, chercha à contre-balancer sa puissance par d'autres rouages politiques ; il voulut que trois pouvoirs distincts se surveillassent mutuellement, et se servissent réciproquement de contre-poids.

Le pachâ fut chargé spécialement de la notification de tous les ordres impériaux au peuple et aux autorités, ainsi que de leur exécution. Six mille cavaliers et six mille fusiliers furent laissés en garnison au Kaire et dans les principales places de l'Égypte, mais non à la disposition immédiate du pachâ. Le commandement de ces troupes, partagées en six *odjâqs* ou corps militaires, fut confié à *Khayr-éd-dyn*, l'un des principaux officiers de l'armée ottomane; le sultan lui donna pour séjour la citadelle, avec la défense expresse de jamais en sortir sous aucun prétexte; les six corps militaires, chargés à la fois de la défense de l'Égypte, de la police et du prélèvement des impôts, étaient les suivants :

Le premier et le plus considéré était

(1) Les Orientaux donnent ce nom à la Turquie européenne.

(2) Cette année a commencé le jeudi 25 mars de l'an 1479 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le mercredi 30 août de l'an 1497 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le jeudi 30 mai de l'an 1538 de notre ère.

celui des *Mouteferreqah*, formé de l'élite de la garde du sultan.

2° Le corps des *Tchaouychyéh*, composé, dans l'origine, de bas-officiers de l'armée de *Sélym*, était spécialement chargé de la levée de l'impôt.

3° Les *Gamoulyân*, ou chameliers.

4° Les *Tafekdjyân*, fusiliers ou artilleurs.

5° Les *Enkicharyéh*, janissaires, composés d'enfants de tribut de toutes les nations soumises aux Ottomans. On les désignait aussi sous le nom de *Moustahfezzân*, gardiens, parce que la police des villes leur fut attribuée.

Enfin, le sixième était celui des *Azâbs* (*Azabân*).

Les membres de ces *odjâqs* étaient appelés *odjâqlys*; chacun des corps était commandé par un *aghâ* particulier, et avait son *Kyahyâ*, ou lieutenant colonel, son doyen (*Bâch-ékhtyâr*), son *Defterdâr* ou chancelier, son trésorier (*Khazendâr*), et son *Rouznâmgy*, ou contrôleur et archiviste.

Ces chefs des odjâqs, rassemblés en divan, étaient les conseillers obligés du pachâ, qui ne devait rien faire sans leur assentiment; ils avaient le droit de suspendre l'exécution de ses ordres, d'en référer au Divan de Constantinople, et de demander sa déposition, s'il était soupçonné de trahir les intérêts du souverain.

Enfin, les chefs des anciens Mamlouks furent destinés à maintenir l'équilibre entre les *odjâqs* et les pachâs; leur origine les rendait les ennemis naturels des uns et des autres; et leur intérêt politique devait les porter constamment à jeter le poids de leur influence du côté le plus faible, pour empêcher les empiétements du côté le plus fort.

L'Égypte, partagée en douze *sandjaqlys*, vit ces arrondissements soumis à l'autorité de douze *sandjaqs* ou *beys* (1), nommés par le Divan, parmi les émirs et les Mamlouks qui avaient fait leur soumission.

(1) Le mot *Sandjaq* signifie proprement *drapeau*, et avait été donné à ces douze gouverneurs de province, parce que le drapeau qu'ils faisaient porter devant eux était l'insigne de leur autorité. Le titre de *Bey*, synonyme de celui de *sandjaq*, s'écrit régulièrement *beyk*; la prononciation turke a adouci ce mot en celui de *bey*.

La complication de cette machine gouvernementale, dont les divers leviers se neutralisaient l'un par l'autre, devait nécessairement entraîner des froissements multipliés et les chocs continuels des partis : les populations en souffrirent; mais la Porte Ottomane vit résulter la conservation de sa suzeraineté de ces désordres mêmes.

Khayr-Beyk-Pachâ était entré par un crime aux suprêmes honneurs; et son administration fut digne de son avénement. Il maltraita les peuples et leur fit endurer les vexations les plus intolérables : il conserva néanmoins son pachalyk jusqu'à sa mort, arrivée par suite d'un éruption érésipélateuse, l'an 928 de l'hégire (1).

Il fut enterré, dans le collége nommé *él-Medresséh-él-Khayr-Beykyéh*, qu'il avait fait construire au Kaire, dans la rue *Darb-él-Ouezyr* (la rue du Vizir), au-dessous de la citadelle.

La vindicte publique le poursuivit après sa mort. Le peuple prétendit que, chaque nuit, on entendait le pachâ oppresseur gémir dans son tombeau et implorer le pardon de sa tyrannie.

Deux ans avant la mort de *Khayr-Beyk-Pachâ*, était mort le sultan *Sélym* Ier, auquel avait été décerné le glorieux surnom de *Fâtyh-Mesr* (conquérant de l'Égypte); et le sultan *Souleymân-ben-Sélym*, âgé de vingt-six ans, avait succédé à son père, sur le trône ottoman, l'an 926 de l'hégire (2) : ce prince est celui que nos historiens nomment Soliman Ier, quoiqu'il soit réellement le deuxième du nom, en comptant *Souleymân-ben-Bayazyd* (Soliman, fils de Bajazet Ier) qu'ils omettent, et que les écrivains orientaux reconnaissent au nombre des souverains de l'empire ottoman.

Pendant son long règne, qui dura près d'un demi-siècle, ce prince s'occupa spécialement à consolider sa puissance en Égypte et à coordonner les différentes institutions gouvernementales de cette belle province.

Son père, le sultan *Sélym* Ier, avait ébauché le système d'administration et de gouvernement particulièrement

(1) Cette année a commencé le dimanche premier décembre de l'an 1521 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 23 décembre de l'an 1519 de notre ère.

institué pour ce pachalyk ; mais sa mort, survenue moins de cinq années après sa conquête, l'avait empêché de mettre la dernière main à cette conception importante.

Son fils et son successeur, *Souleymân* II, compléta son système administratif; et c'est au règne de ce prince qu'il paraît réellement appartenir, ainsi que le code entier des lois organiques sur l'Égypte.

Tel est cependant l'effet que produisent les victoires et les conquêtes. Les peuples sont plus frappés de leur éclat que des institutions sociales et administratives, qui pourtant influent bien davantage sur leur manière d'être : les Égyptiens d'aujourd'hui ne se souviennent que du sultan *Sélym Ier*, et citent à peine le véritable auteur des lois, dont, malgré plusieurs révolutions successives, une grande partie les régit encore.

Selym Ier avait imaginé de contre-balancer le pouvoir du pachâ par celui d'un Divan qui était présidé par le gouverneur lui-même; *Souleymân* compliqua encore davantage le contre-poids politique, en créant deux corps délibérants, l'un le *grand Divan*, l'autre le *petit Divan*, ou le Divan proprement dit : il retira la présidence de ces assemblées au pachâ, qui y pouvait seulement assister, en se tenant derrière le rideau d'une tribune grillée. Le *kyahyâ* et le *defterdâr* du gouverneur étaient chargés de prendre ses ordres avant les délibérations et de lui rendre compte des décisions dont elles avaient été suivies : le pachâ n'avait que la mission de sanctionner ces résolutions, et de donner les ordres nécessaires pour qu'elles fussent exécutées.

Du reste, sa résidence fut désignée dans la citadelle du Kaire, par conséquent sous la main immédiate de l'aghâ qui la commandait, et la durée de ses fonctions fut réduite à une année seulement, à l'expiration de laquelle elles cessaient de droit, à moins qu'un firman impérial n'en prorogeât l'exercice.

Le grand Divan conserva le droit exclusif de statuer sur les affaires générales du pays, dont la direction immédiate n'était pas réservée à la Porte Ottomane elle-même. Les membres du grand Divan continuèrent d'être les *aghâs*, les *defterdars*, les *rouznâmgys* des six *odjaqs*; on y adjoignit des députés de tous les corps de l'armée, puis l'*émyr-él-hag*, le suprême qâdy du Kaire, les principaux cheykhs et chéryfs, les quatre *mouftys*, chefs des quatre sectes orthodoxes; et des *ulémâs*. Les ordres de la Porte Ottomane s'adressaient officiellement au grand Divan ; mais ils étaient reçus par le pachâ, qui seul avait le droit de convoquer cette assemblée.

En effet, le grand Divan ne tenait pas de séance permanente. Le petit Divan, au contraire, s'assemblait tous les jours, dans le palais du gouverneur : il se composait du *kyahyâ* du pachâ, de son *defterdâr* et de son *rouznâmgy*, d'un seul député de chacun des *odjâqs*, de l'aghâ et des principaux officiers du corps des *mouteferreqah*, et de celui des *tchaouychyéh*. Ce second Divan était chargé de l'expédition des affaires courantes; toutes les parties d'administration étaient de son ressort, à l'exception de celles que leur importance faisait traiter dans le grand Divan.

Aux six *odjâqs* institués par *Selym* Ier *Souleymân* II en joignit un septième, celui des *Seraksay* (Circassiens). Ce nouveau corps, qui obtint d'être placé dans la hiérarchie militaire, au cinquième rang, avant l'*odjâq* des *enkicharyéh* (janissaires) et celui des *azâbs*, fut formé des anciens Mamlouks échappés à la ruine de leur monarchie, qui promirent fidélité au sultan, et demandèrent à servir dans ses armées.

Les sept *odjâqs* ainsi organisés, déjà favorisés par des concessions importantes, formant à la fois la garnison et la caste dominante en Égypte, furent autorisés à s'y fixer par des mariages, qui transmirent à leurs descendants et leurs prérogatives et l'obligation du service militaire. A chaque *odjâq* furent assignés des revenus déterminés, administrés par des effendys, chargés de payer la solde plus ou moins forte, selon l'arme et la nature du service, et d'acquitter les dépenses générales du corps : les affaires de l'*odjâq* se traitaient dans un Divan, ou conseil d'anciens, composé d'officiers et de quelques sous-officiers de tous les grades. Ce Divan particulier recevait les comptes

Lemaître direxit

Mosquée du Sultân HASSÂN, la porte.

Art Arabe.



des effendys, disposait des places inférieures, présentait des sujets au Pachâ pour les plus élevées, quand son choix devait être confirmé par ce haut fonctionnaire.

Les *odjaqlys*, qui avaient entrée au Divan, devaient résider au Kaire, et ne pouvaient exercer aucune charge qui les aurait éloignés du siége de ce conseil. Ils étaient décorés, ainsi que les autres officiers, d'un costume qui variait suivant les grades.

La force réunie des *odjâqs* fut déterminée à 20,000 hommes; mais ce nombre fut rarement complet : quoique l'Égypte dût être leur station habituelle, ils n'étaient pas dispensés de former des détachements, qui servaient passagèrement dans les armées et dans les autres provinces de l'empire.

L'*odjâq* des janissaires, sixième dans l'ordre hiérarchique, fut désigné comme le premier en ligne, pour marcher partout où le sultan jugerait à propos de l'employer; il en résulta que l'Aghâ des janissaires devint plutôt le commandant général de l'armée que simple chef de corps; son autorité s'étendit sur toute la milice; et *l'odjâq* des janissaires devint réellement le premier en force et en prépondérance.

Les douze beys créés par *Sélym Ier* reçurent de *Souleymân* des attributions spéciales et déterminées, et furent assimilés pour le rang aux pachâs à deux queues : douze autres beys leur furent adjoints, destinés à remplir des missions extraordinaires, ou à remplacer ceux de leurs collègues dont les fonctions expiraient après un an d'exercice.

Les douze premiers étaient le *Kiahyâ* ou lieutenant du *pachâ;*

Les trois *Qapytân-Beys*, commandants des places maritimes de Suez, de Damiette et d'Alexandrie;

Le *Defterdâr* (chancelier);

L'*Émyr-él-hag* (prince du pélerinage);

L'*Émyr-él-khaznéh* (grand trésorier);

Les cinq gouverneurs des province de *Girgéh*, *Bahyréh*, *Menoufyéh*, *Gharbyéh* et *Charqyéh*.

Le *Kiahyâ*, le *Defterdâr* et l'*Émyr-él-hag* étaient les seuls beys qui entrassent au Divan.

Le *Defterdâr* était dépositaire du registre des propriétés (1). Les titres de possession, conférés au nom du sultan, n'étaient valables qu'après un visa de cet officier, contenant leur inscription sur son livre.

L'*Émyr-él-hag*, ou *Émyr-haggy*, portait à la Mekke et à Médine les présents et les aumônes qui y étaient envoyés annuellement au nom du sultan, et protégeait la caravane, qui se joignait à lui pour arriver aux saints lieux avec sécurité.

L'*Émyr-él-khaznéh* (prince du trésor) conduisait, par terre, à Constantinople, la portion des revenus de l'Égypte, qui devait être versée dans le trésor du sultan, et qui, par cette raison, était désignée plus particulièrement par le nom de *khaznéh* (trésor).

Les provinces de *Qelyoubyéh*, de *Mansouryéh*, de *Gyzéh* et du *Fayoum*, étaient gouvernées par des *Kachefs*, dont l'autorité avait la même étendue et la même durée que celle des Beys; les actes des uns et des autres devaient être munis du consentement des *Tchorbagys* et autres *odjâlyqs*, qui formaient le Divan particulier de la province.

Le *Kiahyâ* du pachâ, et les *Qapytân-Beys* de Suez, de Damiette et d'Alexandrie, étaient nommés directement par le sultan, et envoyés de Constantinople. Les autres beys étaient désignés par le Divan, nommés par le pachâ, et confirmés par la Porte-Ottomane.

Les premiers, n'ayant qu'une mission annuelle et spéciale, étaient chaque année rappelés à Constantinople et y perdaient leur titre de *Bey*. Les seconds le conservaient à perpétuité, parce que leur dignité était inamovible, quoique leurs fonctions, hors celles du Bey *Defterdâr*, changeassent toutes les années.

Les beys électifs se choisissaient dans *l'odjâq* des *moutaferreqah ;* mais ils cessaient d'appartenir à cette milice, dès que le choix du Divan les avait élevés à cette dignité.

La Porte Ottomane s'était réservé le soin de pourvoir au commandement et à la défense de Suez, de Damiette et d'Alexandrie, parce que ces villes étaient situées de manière à ouvrir l'accès de l'Égypte, défendue sur le reste de ses

(1) Le mot *deftar* ou *defter*, dont est formé le titre du *Defterdâr*, signifie *registre*.

frontières par des déserts, ou limitrophe de peuples peu redoutables. Ces villes préservaient le pays de toute invasion dangereuse, en même temps qu'elles assuraient plusieurs entrées aux troupes ottomanes, en cas de révolte : leurs garnisons, renouvelées chaque année, étaient envoyées directement de Constantinople aux trois gouverneurs qui en avaient le commandement.

Quoique ces officiers fussent au nombre des beys, ils n'appartenaient à l'Égypte que par le séjour qu'ils y faisaient et par les subsides qu'ils recevaient du trésor public pour leur traitement et l'entretien de leurs troupes : sous les autres rapports, ils étaient étrangers au pachâ et au Divan du Kaire, ne reconnaissant que les ordres directs du Divan de Constantinople.

Quant aux finances, le sultan *Souleymân II* se déclara le propriétaire universel du sol entier de l'Égypte; dès lors toutes les terres lui appartinrent; mais il en transféra la possession à des cessionnaires usufruitiers, nommés *Moultezims*, avec le droit de les rétrocéder à leur tour. Il s'interdit le droit de révoquer ces concessions; et, en effet, il était rare qu'on en refusât la continuation, soit aux héritiers de ceux qui en avaient joui, soit aux nouveaux cessionnaires auxquels l'usufruit en était transmis par acte authentique. Ainsi, cet ordre de choses avait des avantages à peu près équivalents à ceux de la *propriété* telle que nous l'entendons.

Les *fellahs*, ou paysans cultivateurs, conservèrent l'affermage et la jouissance héréditaire de la plus grande partie des terres ainsi concédées aux *moultezims :* leurs obligations leur en interdisaient également la vente et l'abandon, et déterminaient les redevances annuelles dont ils devaient payer aux *moultezims* leur jouissance. En cas de mort sans héritiers, soit d'un *fellah*, soit d'un *moultezim*, les terres du paysan revenaient au *moultezim*, qui devait les donner à cultiver à un autre paysan, et le domaine du *moultezim* décédé faisait retour au sultan, qui le concédait à un autre feudataire.

L'impôt était dû à la fois par le *fellah* cultivateur et par le *moultezim* feudataire, et payé par l'un et par l'autre, soit en numéraire, soit en nature : le manque de paiement exposait l'un à l'expulsion de son fermage, l'autre au retour au fisc du domaine dont il était donataire.

Mais comme, malgré la renonciation du sultan à la reprise arbitraire de ces fiefs, les prétextes ne manquaient pas aux agents du fisc et aux gouverneurs pour des expropriations extortionnaires, les feudataires avaient un droit dont ils se servaient pour conserver indéfiniment à leur postérité la jouissance usufruitière du fief qui leur avait été concédé.

Ce droit consistait à pouvoir léguer, soit à leur mort, soit de leur vivant, leurs titres de concessionnaires à une mosquée, ou à un autre établissement de piété ou de bienfaisance : les biens ainsi cédés prenaient le nom de *Ouaqfs*, et l'acte de cession stipulait dans quelle proportion les revenus en seraient partagés, entre le nouveau cessionnaire et le cédant ou ses héritiers : dès lors la propriété était irrévocablement à l'abri des usurpations du fisc et de toute espèce d'avanie.

Ce n'avait été qu'avec beaucoup de travaux et de recherches que l'on avait pu parvenir à fixer la quotité et la répartition des impôts : les archives du gouvernement mamlouk avaient été brûlées par les vaincus eux-mêmes; l'infortuné *Toumân-Bay*, dans ses longues conférences, n'avait pu donner aucune instruction sur les détails, et *Sélym* I[er] avait tâché d'y suppléer par des renseignements puisés chez les agents de l'ancienne administration ; il n'avait pu connaître les produits qu'en contraignant les officiers publics, qui remettaient à chaque contribuable la note de ce qu'il devait payer, à livrer le *duplicata* de leurs opérations financières.

Cependant les notions obtenues par cette mesure n'avaient pas fourni tous les résultats qu'il voulait connaître; le sultan *Souleymân* II ordonna une enquête générale et un recensement par provinces, villes et villages; chaque territoire fut subdivisé en fractions appelées *qyrâts*, évaluées suivant le genre de culture dont chacune était susceptible. Mais le travail de ce cadastre immense ne fut jamais entièrement achevé; et, dans presque toutes les provinces, il



Inscription en caractères Neskhys

resta des propriétés et des villages entiers dont les dimensions et la superficie imposable sont encore de nos jours inconnues au gouvernement.

Ces détails si nombreux d'un système complet d'administration, soit politique, soit financière, ne furent pas déterminés et organisés en un seul bloc; ils occupèrent le règne entier de *Souleymân II*, et furent progressivement mis à exécution par les quatorze pachâs qui se succédèrent sous ce sultan.

Le premier qu'il nomma pour gouverner l'Égypte, après la mort de *Khayr-Beyk-Pachâ*, fut *Moustafâ-Pachâ*, qui entra en possession le 6 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 926 de l'hégire (28 octobre de l'an 1520 de notre ère), et ne conserva son gouvernement que neuf mois et vingt-cinq jours.

Il eut pour successeur *Ahmed-Pachâ;* mais le gouvernement de celui-ci se termina par une catastrophe : il avait pour ennemi le grand vizir *Ibrahym-Pachâ*. L'an 930 de l'hégire (1), ce ministre écrivit secrètement aux émirs du Kaire d'assassiner *Ahmed-Pachâ;* et les missives tombèrent entre les mains de celui-ci. Il assembla ceux que désignaient les lettres du vizir, leur montra les dépêches impériales, sans leur en faire la lecture, en leur annonçant qu'elles contenaient l'ordre de les mettre eux-mêmes à mort. Ils furent contraints de se soumettre aux prétendus ordres, qui furent sur-le-champ exécutés.

Aussitôt *Ahmed-Pachâ*, bien assuré que son ennemi ne s'en tiendrait pas à cette première tentative, ne vit de chance de sécurité pour sa tête que dans une révolte ouverte; il se déclara donc indépendant, fit proclamer son nom aux prières publiques et battre monnaie à son coin. Dès lors sa tyrannie ne connut plus de bornes; il confisqua les propriétés des uns, emprisonna les autres, et souleva tous les esprits par ses vexations et sa cruauté.

Ces excès amenèrent eux-mêmes leur terme; pendant qu'il était au bain, deux des principaux émirs qu'il avait incarcérés, *Djâhem-El-Hamzaouy* et *Mahmoud-Beyk*, brisèrent les portes de leur prison, arborèrent le drapeau du sultan, et, appelant le peuple à leur aide, ils coururent attaquer le pachâ. Il réussit pourtant à se soustraire à leur fureur, en s'évadant par la terrasse du bain, et à se réfugier chez un cheykh arabe de la province de *Charqyéh*, nommé *Ebn-Baqar*.

Poursuivi et livré à ses ennemis, *Ahmed-Pachâ* fut décapité, et sa tête fut exposée sur la porte *Bâb-él-Zouyléh* (1), puis envoyée à Constantinople.

Pour remplacer le pachâ rebelle, le sultan envoya, l'an 931 de l'hégire (2), *Qassem-Pachâ;* mais, en même temps, il renouvela le système, déjà employé par les anciens khalyfes, de ne laisser que peu de temps en place des fonctionnaires dont la prolongation de pouvoir pouvait faire naître les désirs ambitieux et en faciliter l'exécution. *Qassem-Pachâ* ne resta en Égypte que neuf mois et quatorze jours. Il fut remplacé, l'an 932 de l'hégire (3), par *Ibrahym-Pachâ*, qui, malgré sa bonne administration, le fut lui-même environ trois mois après. A peine avait-il eu le temps de faire quelques bons règlements sur la police des troupes, et l'organisation du Divan, qu'il vit arriver pour lui succéder, *Souleymân-Pachâ*, l'an 933 de l'hégire (4).

Ce pachâ, qui jouissait de la faveur particulière du sultan, conserva le gouvernement du Kaire pendant neuf ans et onze mois; puis il en fut retiré par le sultan, l'an 941 de l'hégire (5), pour être mis à la tête d'une expédition contre la Perse et les Indes. Pendant son administration, il avait fait élever au Kaire plusieurs constructions remarquables, entre autres la mosquée appelée *Gamè-Saryéh*, ou *Charyéh*, à la citadelle.

En son absence, *Hasraf-Pachâ* fut chargé d'administrer l'Égypte pendant un an et dix mois; *Souleymân-Pachâ*, de retour de son expédition, reprit alors son

(1) Cette année a commencé le mardi 10 novembre de l'an 1523 de l'ère chrétienne.

(1) La même porte intérieure du Kaire qui avait été souillée par le supplice du malheureux *Toumân-Bay*, et où antérieurement avaient été exposées les têtes des chevaliers croisés victimes de la déroute de *Mansourah* (la Massoure).

(2) Cette année a commencé le samedi 29 octobre de l'an 1524 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le mercredi 18 octobre de l'an 1525 de l'ère chrétienne.

(4) Cette année a commencé le lundi 8 octobre de l'an 1526 de l'ère chrétienne.

(5) Cette année a commencé le lundi 13 juillet de l'an 1534 de notre ère.

gouvernement; et le garda encore un an et environ cinq mois.

Il le céda, l'an 945 de l'hégire (1), à *Dâoud-Pachâ*, qui s'y maintint onze années et huit mois. Élevé dans le palais de Constantinople, et quittant pour le gouvernement de l'Égypte la place éminente de *Khazendâr* (grand trésorier) du sultan, ce pachâ fut un homme plein de douceur, de générosité et de noblesse; il aimait et protégeait les savants, aimait lui-même l'étude, qu'il préférait aux plaisirs et aux divertissements, et s'appliquait à la lecture des livres arabes, dont il amassa un très-grand nombre: outre ceux qu'il achetait, il employait un grand nombre d'écrivains à copier ceux qu'il ne pouvait acquérir, et se forma ainsi une bibliothèque considérable: sous son gouvernement, le peuple fut heureux, et on ne vit ni exactions ni injustices.

Il mourut au Kaire, l'an 956 de l'hégire (2), et eut pour successeur *Aly-Pachâ:* ce gouverneur construisit ou répara plusieurs édifices publics, tant au Kaire qu'à *Faouéh* et à Rosette (3); son administration paternelle le fit chérir du peuple. Cependant, malgré cela, et peut-être pour cette raison même, il fut déposé par le Divan de Constantinople, après un gouvernement de quatre ans et six mois.

Mohammed-Pachâ le remplaça, l'an 961 de l'hégire (4), et, pendant trois années, mérita toute la haine de ses administrés. Le mécontentement devint tel, qu'il fut destitué, rappelé à Constantinople, pour rendre compte de sa gestion, et mis à mort, par l'ordre du sultan *Souleymân* II, l'an 963 de l'hégire (5).

(1) Cette année a commencé le jeudi 30 mai de l'an 1538 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 30 janvier de l'an 1549 de notre ère.

(3) L'exemple de ce pachâ fut suivi par plusieurs des hauts fonctionnaires de l'Égypte: l'un d'eux, *Yssa-Beyk*, fit construire à Beyrout, sur la rive occidentale de la branche de Rosette, une très-belle mosquée, dont l'inscription inaugurative, datée de l'an 961 de l'hégire (1553 de l'ère chrétienne), et tracée sur une dalle de marbre blanc, au-dessus de la porte principale, en magnifiques caractères *neskhys*, ou plutôt *soulous*, donne au fondateur le titre de *Myr-él-louy* (prince de l'étendard), titre attribué aux plus considérables d'entre les beys. (Voyez cette inscription, planche n° 24.)

(4) Cette année a commencé le jeudi 7 décembre de l'an 1553 de notre ère.

(5) Cette année a commencé le samedi 16 novembre de l'an 1555 de notre ère.

Les historiens turks nous ont conservé la correspondance officielle du sultan avec ce pachâ; nous citerons ici quelques extraits de ces instructions; ils feront connaître en partie quels étaient les devoirs et les fonctions des vice-rois d'Égypte.

« Toi, *Mohammed-Pachâ*, mon vizir, « qui as la garde du Kaire et la défense « de l'Égypte, à l'arrivée de mon *Khatt-Chéryf* (1), accompagné de félicité, « qu'il te soit notoire que tu dois envoyer, « tous les ans, aux pieds de notre étrier « impérial (2), la somme de 600,000 « piastres pour le *Khaznéh* annuel de « ton pachalyk; s'il t'est difficile de « trouver des espèces d'or, nous con- « descendons à ce que tu soldes une « partie en piastres et même en pa- « rats (3). Cinq cents hommes de nos « Odjâqs seront employés à l'escorte « dudit trésor, et cinq cents autres ac- « compagneront les nobles pèlerins qui « vont à la Mekke........ »

« Pour la guerre que je suis contraint « de faire, tu choisiras, dans la milice « du Kaire, douze cents soldats, vaillants « et guerriers, que tu nous enverras, « sous le commandement d'un émir, qui « réunisse à l'expérience le courage et « les talents militaires; tu en seras res- « ponsable....... »

« Souviens-toi que tu dois avec dili- « gence apporter tous tes soins à la re- « cette des sommes qui doivent rentrer « dans mon trésor impérial, et veiller à « ce que l'envoi en soit fait aux époques « fixées...... »

« Conserve et défends bien mes « États; ne souffre point qu'on moleste « mes sujets, termine leurs différends; « retiens dans le devoir et gouverne « avec sévérité les milices d'Égypte, en

(1) Les mots *Khatt-Chéryf* signifient littéralement *écriture noble;* on désigne spécialement par ce titre les rescrits impériaux et les autres actes émanés du sultan lui-même.

(2) Par cette phrase, l'*étrier impérial* (*rikab-sultany*), ou *l'étrier auguste* (*rikab-houmayoun*), on désigne l'autorité personnelle du sultan, comme notre mot *trône*, pris d'une manière figurée.

(3) Le *parat*, que l'on nomme aussi *médin*, est la plus petite monnaie d'argent employée dans l'Orient: pendant notre expédition d'Égypte il fallait 160 de ces piécettes pour équivaloir à une piastre forte d'Espagne: maintenant il en faut 800 pour cette même valeur.

« punissant leurs officiers, quand ils le « méritent...... »

« Ne néglige pas surtout d'envoyer au « temps fixé à l'honorable ville de la « Mekke les redevances et les aumônes; « et veille à ce que les pauvres à qui ces « secours sont destinés, ne manquent « d'aucune des choses nécessaires, et n'é« prouvent aucune souffrance...... »

« Chasse loin de toi l'assoupissement « et le repos, t'appliquant de toutes tes « forces à l'exécution de mes comman« dements: conforme-toi à ma suprême « volonté; je jugerai du dévouement que « tu mettras à mon service, et du soin « que tu prendras de n'être ni négli« gent, ni prévaricateur....... etc. »

Après *Mohammed-Pachâ* vint *Iskander-Pachâ*, qui gouverna l'Égypte pendant trois ans et trois mois et demi; puis, l'an 968 de l'hégire (1), *Aly-Pachâ*, surnommé *él-Khadem* (2), qui, après seize mois, céda la place à *Moustafâ-Pachâ*, second du nom, l'an 969 de l'hégire (3); puis, l'an 971 de l'hégire (4), un autre *Aly-Pachâ*, distingué par le double surnom de *él-Soufy* et de *Kiloun*, qui gouverna l'Égypte pendant deux ans et trois mois.

Aly-Pacha-él-Soufy avait été précédemment gouverneur du pachalyk de Baghdad; il amena avec lui quelques habitants d'Alep, qu'il chargea de la recette des revenus publics et de leur versement au trésor impérial; il leur concéda aussi l'entreprise de la fabrication des espèces monnayées : comprenant ses intentions, ces administrateurs frustrèrent le trésor d'une partie de ses rentrées, et altérèrent considérablement le titre et le poids des monnaies. Sous ce gouvernement, la police intérieure et extérieure du Kaire n'était pas mieux surveillée que les détails d'administration. Des brigands étaient maîtres de tous les abords du Kaire : ils osaient même pénétrer jusqu'à la mosquée *él-Abyad* (la mosquée Blanche), et l'on fut contraint de construire une muraille, depuis le pont *él-Hageb* (le pont du Chambellan) jusqu'à cette mosquée pour la garantir d'un second pillage.

Au mois de Chaouâl de l'an 973 de l'hégire(1), *Aly-Pachâ-él-Soufy* fut remplacé par *Mahmoud-Pachâ*, qui fut le dernier du règne du sultan *Souleymân* II.

Ce pachâ vint de Constantinople avec un grand cortége, et reçut de nombreux présents, dans sa route d'Alexandrie au Kaire. A son arrivée dans cette ville, il y trouva l'émir *Mohammed-ben-Omar*, intendant du Sayd, qui était venu au-devant de lui, sur une grande barque remplie de présents de toute espèce, et chargée de cinquante mille pièces d'or. Le pachâ reçut ses présents, puis le fit étrangler en sortant de son audience, et s'empara de tout ce qu'il possédait. Il fit périr du même genre de mort le qâdy *Youssouf-él-Ebady*, qui n'était pas venu au-devant de lui avec les autres émirs, et ne lui avait offert aucun présent.

Le reste de la conduite de *Mahmoud-Pachâ* fut digne d'un tel début. Les personnages les plus distingués du Kaire furent victimes de ses cruautés et de son avarice cupide. Toujours accompagné du *Sou-Bachy* (chef des exécuteurs), il lui indiquait par un signe de main, sans parler, ceux qu'il destinait à la mort, et le genre de supplice qu'ils devaient subir.

L'émir *Ibrahym*, *Defterdâr*, et qui était revêtu des fonctions d'*émyr él-hag* (prince du pèlerinage), étant mort, le 3 du mois de Regeb de l'an 974 (2) de l'hégire (14 janvier 1567), le pachâ s'empara de toutes ses richesses, de ses esclaves, de sa maison, où il trouva cent mille pièces d'or, qu'il employa sur-le-champ à compléter le *Khaznéh* qu'il envoyait à Constantinople, avec de riches présents pour le sultan et ses ministres.

Mais, pendant qu'il attendait l'effet favorable de ces présents et de la protection des grands de la cour ottomane, la haine publique, portée à son comble au

(1) Cette année a commencé le dimanche 22 septembre de l'an 1560 de notre ère.

(2) *Khadem* signifie *serviteur*, *domestique*, et ne doit pas être confondu avec le mot *Abd*, qui signifie *esclave*. Le titre de *Khadem* se donne ordinairement à ceux qui sont employés dans la domesticité du sérail impérial.

(3) Cette année a commencé le jeudi 11 septembre de l'an 1561 de l'ère chrétienne.

(4) Cette année a commencé le samedi 21 aout de l'an 1564 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le dimanche 29 juillet de l'an 1565 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 19 juillet de l'an 1566 de notre ère.

et en tira une grande quantité; puis, de retour au Kaire, il demanda lui-même son rappel, l'an 992 de l'hégire (1), et fit nommer pour lui succéder *Sinân-Pachâ*, second du nom, qui était alors *defterdâr* (chancelier). Celui-ci n'occupa le pachalyk que pendant six mois et vingt jours : son administration fut totalement différente de celle de son prédécesseur ; il prit la fuite, et quitta en hâte l'Égypte, quand il apprit qu'*Aoueys-Pachâ* était envoyé de Constantinople pour faire des recherches contre lui et examiner sa gestion.

Aoueys-Pachâ prit possession du gouvernement, l'an de l'hégire 994 (2): c'était un homme sévère et d'une probité exacte. Il avait commencé par être qâdy, puis *defterdâr* de *Roumélie*, et passa de cette place au pachalyk de l'Égypte, qu'il gouverna pendant cinq ans cinq mois et dix jours.

Il voulut rétablir la discipline dans les troupes; mais elles se soulevèrent contre lui, et vinrent l'attaquer dans le Divan, le 28 du mois de Chaouâl de l'an 997 de l'hégire (3). Ces rebelles lui firent souffrir toutes sortes d'insultes, pillèrent son harem ; et les écrivains contemporains remarquent que, parmi les objets précieux qu'ils enlevèrent, était une grande horloge *qui indiquait les jours*. Ils massacrèrent ensuite le commandant de l'odjâq des *tchaouychyéh*, l'émir *Othmân*, dévastèrent la maison du *qâdy-él-asker*, se saisirent des deux qâdys particuliers du Kaire, et leur coupèrent la tête; puis les boutiques furent mises au pillage; les émirs contraints à prendre la fuite ou à se cacher. Le désordre s'aggrava de plus en plus. En vain le *defterdâr* et quelques émirs essayèrent-ils de ramener les mutins à la soumission; en vain *Aoueys-Pachâ* envoya-t-il aux nouveaux qâdys l'ordre d'obtempérer à toutes leurs demandes : tout cela ne fit qu'augmenter leur insolence ; ils se saisirent des enfants du pachâ, comme d'otages, et le pachâ se vit obligé de souscrire à tout ce qu'ils exigèrent. Cependant, malgré cette condescendance, l'ordre ne fut pas entièrement rétabli, et les émeutes militaires se renouvelèrent plus d'une fois, sous les pachâs successeurs d'*Aoueys*.

Hafezz-Ahmed-Pachâ, surnommé *él-Khadem*, comme deux de ses prédécesseurs, gouverneur de Chypre, vint remplacer *Aoueys-Pachâ*, l'an 999 de l'hégire (1); il déploya de grands talents dans l'administration, aima et protégea les savants, et fut bienfaisant envers les indigents : il établit des distributions en faveur des pauvres pèlerins de la Mekke ; il fit construire à *Boulaq* deux grands okels, plusieurs karavansérays et plusieurs autres maisons, assignant le quart de leur revenu pour être employé à des œuvres de charité. Il gouverna l'Égypte pendant quatre années.

Le 17 du mois de Ramaddân de l'an 1003 (2) de l'hégire (26 mai 1595), le sultan *Mohammed-ben-Mourâd* (Mahomet III) succéda à son père Amurat III (3).

presque généralement comme fabuleuses, et que pendant notre expédition d'Égypte, la Commission des sciences et arts dédaigna d'en faire la recherche, malgré mes instances réitérées, appuyées des textes formels des anciens écrivains arabes : on sait que, depuis, ces mines ont été retrouvées, et qu'elles sont maintenant exploitées avec succès par *Mohammed-Aly-Pachâ*.

(1) Cette année a commencé le samedi 14 janvier de l'an 1584 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 23 décembre de l'an 1585 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le dimanche 20 novembre de l'an 1588 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 30 octobre de l'an 1590 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 16 septembre de l'an 1594 de l'ère chrétienne.

(3) Monnaie du sultan *Mourâd-ben-Selym* (*Amurat* III), frappée au Kaire avec la date de l'an 982 de l'hégire (1574 de notre ère).



Autre monnaie du même sultan, frappée au Kaire, avec la même date.



Peu après son avénement, ce sultan nomma au pachalyk de l'Égypte *Qourt-Pachâ*, qui gouverna pendant un an et huit jours. Il se fit aimer par sa douceur et la libéralité avec laquelle il distribuait des secours abondants aux gens de lettres, aux pauvres et à tous ceux qui avaient recours à sa bienfaisance.

Él-Seyd-Mohammed-Pachâ, qui lui succéda au mois de Chaouâl de l'an 1004 de l'hégire (1), et qui conserva ses fonctions pendant deux ans deux mois et vingt jours, ne se distingua pas moins par la sagesse de son gouvernement que par la protection qu'il accorda aux savants. Il fit rétablir la mosquée *Gamé-él-Azhar*, et y fonda une distribution journalière de lentilles cuites, en faveur des pauvres étudiants; il fit aussi réparer l'oratoire nommé *Mechahed-Housseyny*.

Ses soins pour le bien de ses administrés ne purent cependant le préserver d'une catastrophe violente. Au commencement du mois de Régeb de l'an 1006 (2) de l'hégire (février 1598), plusieurs corps de troupes s'insurgèrent en divers endroits de l'Égypte, et se rendirent tumultueusement au Kaire.

Él-Seyd-Mohammed-Pachâ était alors à sa maison de campagne de *Gyzéh*, suivant la coutume de ses prédécesseurs. Quand il revint au Kaire, quoiqu'il fût accompagné de plusieurs émirs ou *sandjâqs* et d'une escorte nombreuse, les mécontents tirèrent sur lui une décharge de mousqueterie: épouvantés, ses janissaires l'abandonnèrent, et il ne put se sauver qu'avec peine. Les rebelles le tinrent, pendant tout le jour, assiégé dans la maison où il s'était réfugié, exigeant qu'il leur livrât plusieurs officiers, du nombre desquels étaient l'un des principaux émirs, *Daly-Mohammed*, l'émir *Gélad*, exerçant les fonctions de *Sou-Bâchy* (grand prévôt), et l'émir *Kheder*, kachef de *Mansourah*. Le pachâ fit demander un délai de trois jours pour sa réponse : — « Dieu jugera entre nous et « votre maître *Mohammed-Pachâ!* » s'écrièrent les révoltés ; puis ils se répandirent dans la ville, où ils forcèrent le *qâdy-él-asker*, nommé *Abd-ér-Raouf-Azab-Zadin*, de recevoir l'acte de leurs demandes.

Le pachâ profita de l'obscurité pour s'échapper et se réfugier à la citadelle, dont il fit fermer les portes derrière lui. *Hassan-Pachâ-él-Sekrâny*, qui exerçait les fonctions de *Beyler-Beyk* (généralissime de l'armée), et *Byry-Beyk*, qui était cette année *émyr-él-hag*, tentèrent en vain d'apaiser le tumulte : l'émir *Mohammed-Beyk* et *Daly-Mohammed* furent massacrés, leurs têtes attachées à la porte *Bâb-Zouyléh*, leurs maisons pillées : puis le pillage et le meurtre attaquèrent les habitants inoffensifs de la ville et des provinces.

L'effervescence diminua peu à peu, par la lassitude des révoltés; mais les corps militaires conservèrent le même esprit d'insolence et de mutinerie, tant que dura le gouvernement de *Seyd-Mohammed-Pachâ*.

Il fut remplacé par *Khéder-Pachâ*, le 17 du mois de Dou-l-Hagéh de cette même année 1006 de l'hégire (22 juillet 1598 de notre ère). *Khéder-Pachâ* conserva son gouvernement pendant trois ans et douze jours : ce gouverneur excita le mécontentement dès son arrivée au Kaire; un de ses premiers actes fut de retrancher les distributions de blé qui se faisaient aux savants et aux pauvres : ceux-ci se bornèrent à des représentations ; mais les réductions du pachâ s'étant aussi portées sur les vivres des milices, elles se rassemblèrent le dimanche 20 du mois de Ramaddân de l'an 1009 (1) de l'hégire (26 mars 1601), présentèrent leurs griefs au *qâdy-él-asker*, et, le mettant à leur tête, marchèrent au Divan. Le Kiahyâ (lieutenant) du pachâ et plusieurs autres émirs furent massacrés; le pachâ, effrayé, rétracta toutes ses ordonnances, et les tumultes s'apaisèrent; mais il fut bientôt après destitué par le Divan de Constantinople.

Le vizir *Aly-Pachâ*, qui était *sélahdâr* (2) du sultan, fut nommé à la place de *Khéder-Pachâ*. Il était brave,

(1) Cette année a commencé le mercredi 6 septembre de l'an 1495 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 14 août de l'an 1497 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le jeudi 13 juillet de l'an 1600 de l'ère chrétienne.

(2) Émir chargé de porter les armes du sultan. C'est un des principaux officiers de la Porte Ottomane. Nos voyageurs modernes ont travesti ce nom en celui de *selictar*.

aimant la guerre; aussi favorisa-t-il les troupes, et il les traita avec indulgence; mais il se plaisait à répandre le sang, et le reste de la population eut à se plaindre de sa sévérité excessive et cruelle. Il ne paraissait pas en public avec son cortége, qu'il ne fît tuer au moins dix personnes, dans le sang desquelles il faisait passer son cheval. Au fléau de la tyrannie du pachâ se joignit bientôt celui de la famine, et une mortalité dont les ravages surpassèrent, suivant les historiens arabes contemporains, tous ceux que l'Égypte avait jamais éprouvés. L'épouvante générale augmentait encore le mal, et le pachâ se vit obligé de défendre d'inhumer publiquement les cadavres.

Quant à lui, il réussit à se soustraire à la contagion, en abandonnant le Kaire, où il laissa pour *qaym-maqâm* (lieutenant) l'émir *Byry-Beyk*, qui y mourut bientôt après. Alors les *sandjâqs* élurent, pour le remplacer, l'émir *Otthmân-Beyk*, qui exerça les fonctions de *qaym-maqâm*, jusqu'à l'arrivée du successeur que donna la Porte Ottomane à *Aly-Pachâ*.

Ce remplacement fut occasionné par la mort de *Mohammed* III (1), arrivée le 16 du mois de Régeb de l'an 1012 (2) de l'hégire (20 décembre 1603).

(1) Monnaie du sultan *Mohammed-ben-Mourâd* (Mahomet III), frappée au Kaire, avec la date de l'an 1003 de l'hégire (1594 de notre ère).



Autre monnaie du même prince, frappée sous la même date à Damas.



(2) Cette année a commencé le mercredi 11 juin de l'an 1603 de l'ère chrétienne.

Le lendemain, fut inauguré son fils *Ahmed-ben-Mohammed*, que nos historiens nomment *Achmet Ier*.

Un des premiers actes du nouveau sultan fut de nommer à la vice-royauté d'Égypte le vizir *Ibrahym-Pachâ*.

Le gouvernement de ce pachâ dura peu, et il fut terminé par une catastrophe sanglante. Dès son arrivée en Égypte, il avait formé le dessein de réprimer les demandes insolentes des troupes; mais cette tentative ne fit qu'accroître l'audace des milices turbulentes. Le vendredi 29 du mois de Raby-êl-Thâny de l'an 1013 (1) de l'hégire (24 septembre 1604), elles apprirent que le pachâ était sorti du Kaire avec une suite nombreuse, et s'était embarqué à *Boulâq*, pour se rendre à *Chobrâ*, près du pont construit sur le canal d'*Abou-Menedjéh*. Aussitôt, les factieux se rassemblèrent au faubourg de *Qarafah*, et s'engagèrent par serment à tuer le gouverneur.

Le lendemain matin, les milices vinrent se poster à *Boulâq*, pour attendre le pachâ à son retour; puis, elles en partirent pour l'aller attaquer au château de *Doulab*, où il s'était retiré. A la nouvelle de ces mouvements, les *sandjâqs* qui accompagnaient *Ibrahym-Pachâ* lui conseillèrent de s'embarquer avant l'arrivée des séditieux. Se fiant sur l'appui des émirs et sur une garde nombreuse de *tchaouchs* et de *mouteferreqahs* qui l'avaient suivi, le pachâ refusa de se rendre à cet avis.

Bientôt les troupes mutinées arrivent et entourent le château de toutes parts. Quinze *spahys* y entrent le cimeterre à la main : « Que voulez-vous? leur dit « *Ibrahym-Pachâ;* n'avez-vous pas « reçu de moi votre paye et la gratifi- « cation ordinaire pour mon installa- « tion? Que demandez-vous donc? » « — Rien, répondirent-ils; nous ne « voulons que ta tête. » A l'instant un des soldats le frappa de son épée au visage, et les autres, le perçant de mille coups, le décapitèrent. L'émir *Mohammed-ben-Khasraf* reprocha aux meurtriers leur crime; il subit le même sort que le pachâ; puis ces deux têtes furent jetées à la multitude furieuse qui entourait le château; portées par elle en

(1) Cette année a commencé le dimanche 30 mai de l'an 1604 de notre ère.

Mosquée du Sultan HASSAN. le Maksoureh, la Tribune du Khateb



triomphe, à son retour au Kaire, elles furent suspendues à la porte *Bâb-Zouyléh*, déjà tant de fois ornée de pareils trophées. Le même jour, l'armée déféra le commandement à *Othmân-Beyk*, puis, à son refus, au *qâdy-él-asker*, *Moustafa-Effendy*.

Informé du meurtre d'*Ibrahym-Pachâ*, le divan de Constantinople envoya, pour le remplacer, le vizir *Mohammed-Pachâ-él-Kourdjy*, surnommé *él-Khadem*.

A son arrivée au Kaire, il reçut des ordres émanés de la Porte Ottomane adressés à tous les *sandjâqs*, leur prescrivant la recherche de ce qui avait donné lieu aux demandes séditieuses des troupes, et des informations contre les auteurs du meurtre d'*Ibrahym-Pachâ*. Aussitôt les *sandjâqs* s'assemblèrent dans la place du *Qarâmeydân*, avec la plus grande partie de l'armée. Le pachâ, qui était dans la citadelle, envoya chercher les *sandjâqs* pour leur communiquer ces ordres; mais ils refusèrent de se rendre auprès de lui. Cependant les émirs intervinrent, et leur promirent une amnistie entière s'ils livraient les principaux auteurs de l'attentat. Cette remise fut obtenue, et les coupables eurent la tête tranchée dans le Divan.

Ainsi privées de leurs premiers chefs, les milices révoltées cessèrent d'être dangereuses; et *Mohammed-Pachâ* fit successivement décapiter deux cents des plus mutinés, pendant les sept mois et neuf jours que dura son gouvernement.

Le vizir *Hassan-Pachâ* lui succéda; celui-ci se montra moins sévère que son prédécesseur, et usa toujours de beaucoup de ménagements avec les troupes, à cause de son fils, qui était *beylerbey* de l'armée. Tout fut tranquille sous son gouvernement.

Hassan-Pachâ eut pour successeur un vizir nommé *Mohammed*, comme son prédécesseur. Celui-ci entra en possession du pachalyk d'Égypte le 7 du mois de Safar de l'an 1016 (1) de l'hégire (3 juin 1607), et l'occupa pendant quatre ans quatre mois et douze jours. Ce pachâ était un homme prudent et habile; dès son arrivée, il s'occupa de rétablir la paix et la tranquillité dans toute l'Égypte : il adoucit le sort des peuples, et les délivra des vexations dont ils étaient depuis longtemps victimes : mais si, par cette administration paternelle, il mérita les vœux des populations opprimées, il s'attira en même temps la haine des exactionnaires oppresseurs.

(1) Cette année a commencé le samedi 28 avril de l'an 1607 de l'ère chrétienne.

Vers la fin du mois de Chaouâl de l'année suivante (janvier 1609), les troupes, soulevées par eux, s'assemblèrent au bourg de *Seyd-Ahmed-él-Beydaouy*, et firent serment de ne pas consentir à l'abolition des contributions illégales dont elles avaient écrasé le pays jusqu'alors. Bien plus, les mutins se choisirent même un chef, qu'ils proclamèrent *sultan*, nommèrent des vizirs, et partagèrent les départements de l'Égypte, assignant à chacun le canton où il devait exercer ses brigandages. Leurs ravages s'étendirent ainsi dans tout le Delta, et même dans la partie orientale de l'Égypte, jusqu'à *Qelyoub*.

Instruit de ces désordres, *Mohammed-Pachâ* assembla les *sandjâqs*, les *tchaouchs* et les *mouteférreqahs*, et se mit en marche contre les révoltés avec six canons, le samedi 9 du mois de Dou-l-Qadéh de l'an 1017 (1) de l'hégire (14 février 1609).

L'armée, renforcée par plusieurs cheykhs des tribus arabes, campa la nuit suivante à *Birket-él-Hag*, et le lendemain elle atteignit les rebelles à *él-Khanqah*. Le feu de l'artillerie et le nombre considérable des troupes qui les attaquaient, saisirent d'épouvante les milices révoltées, et les portèrent à demander à capituler. Pour première condition, le pachâ exigea qu'on lui livrât *le sultan* et les principaux chefs rebelles, promettant, à ce prix, de recevoir le reste des milices à discrétion. Les chefs furent livrés au nombre de soixante-treize et décapités sur-le-champ. Le reste des rebelles fut désarmé et dispersé : mais tous ceux qui furent saisis furent mis à mort, et il en périt de cette manière un grand nombre.

Enfin le *qady-él-asker*, *Mohammed-Effendy*, surnommé *Bakhti-zadéh*,

(1) Cette année a commencé le jeudi 17 avril de l'an 1608 de notre ère.

ému de ces massacres journaliers, conseilla au pachâ de déporter dans l'Yémen ceux qui seraient désormais arrêtés: Le pachâ se rendit à cet avis, et les exécutions sanglantes cessèrent.

Débarrassé de cette affaire, *Mohammed-Pachâ* s'occupa de l'amélioration de l'administration financière : il examina les pensions payées par le trésor, et supprima toutes celles qui n'étaient pas fondées sur des titres valables : à l'égard des contributions, il défendit qu'on suivît les rôles dressés du temps des Mamlouks-Circassiens, et enjoignit de se conformer à ceux qui avaient été établis l'an 932 de l'hégire (1525), sous les sultans ottomans. Il régla ensuite avec la plus grande équité les taxes des divers départements, et, dans le versement des contributions en nature, il eut soin de n'exiger de chaque canton que les denrées qu'il pouvait le plus aisément fournir. Si un département était surchargé d'une imposition à laquelle il ne pouvait satisfaire, attendu sa pauvreté et la modicité de ses revenus, il l'en déchargeait, et la reportait sur un canton plus riche, dont les charges pouvaient supporter quelque augmentation.

Lorsque *Mohammed-Pachâ* quitta l'Égypte, il jouit d'un honneur que n'a eu depuis lui aucun autre pachâ de cette province: il en sortit sans être dépouillé de son titre de gouverneur, et nomma lui-même pour son *qaym-maqâm* (vice-gouverneur) *Mohammed-Bey-Haggy*, qui était son *defterdâr*.

Il demeura trente jours à *Qoubbet-él-Adelyéh*, sans se mêler du gouvernement, quoiqu'il n'eût pas été destitué; cependant il continua, tout ce temps, d'y distribuer lui-même la paye et les autres rétributions ordinaires.

Son successeur fut *Mohammed-Pachâ,* surnommé *él-Soufy* : il protégea les savants et les gens de bien, et se conduisit avec une parfaite intégrité. Jamais il ne reçut de présents, et ne commit aucune injustice. Cependant on peut lui reprocher sa trop grande faiblesse pour *Youssouf,* son favori, qui abusa plusieurs fois de la faveur de son maître.

L'an 1022 de l'hégire (1), un corps de troupes de plus de dix mille hommes fut envoyé par le grand vizir dans l'Yémen, pour y apaiser quelques troubles. Ce corps ayant pris route par l'Égypte, le pachâ reçut ordre de lui fournir la paye nécessaire et de le faire passer dans l'Yémen.

Mais, mandées pour recevoir leur solde, avec l'ordre d'un départ immédiat, ces troupes prétendirent être envoyées en Égypte pour y demeurer, et refusèrent d'obéir. Elles prirent pour logements les magasins de la porte *Bâb-él-Nasr* et les maisons des habitants, que les soldats expulsèrent de leurs domiciles. Toutes les démarches du pachâ pour rappeler les mutins à la soumission furent inutiles : ils barricadèrent les portes du quartier, fermèrent la porte de *Bâb-él-Nasr,* et placèrent de l'artillerie sur les tours dont elle est flanquée (1). Le pachâ se vit contraint d'aller les assiéger avec tous les odjâqs, soutenus par quelques canons. L'émir *Abedyn-Bey* réussit à pénétrer dans l'intérieur des retranchements, par une citerne du collége appelé *él-Medresséh-él-Djân-balattyéh* (2) : alors les rebelles, effrayés, se soumirent, le pachâ leur distribua leur paye, montant à plus de quatre-vingts bourses, et ils sortirent de la ville.

Peu de temps après, *Mohammed-Pachâ-él-Soufy* fut destitué; il se retira à *Qoubbét-él-Adelyéh,* et n'en partit que lorsqu'il apprit que son successeur était arrivé à Alexandrie.

C'était *Ahmed-Pachâ,* qui avait été *defterdâr* en Égypte. Lorsqu'il fit son entrée au Kaire, avec un cortége magnifique, une pierre jetée d'une maison devant laquelle il passait, tomba sur sa tête, et brisa l'aigrette de son turban. Le coupable découvert avoua son crime, et fut mis à mort au lieu même où il l'avait commis.

Au mois de Moharrem de l'an 1025 (3) de l'hégire (janvier 1616), *Ahmed-Pachâ* reçut de Constantinople l'ordre d'envoyer mille hommes des troupes d'Égypte, pour marcher avec l'armée ottomane contre les Persans :

(1) Cette année a commencé le jeudi 21 février de l'an 1613 de l'ère chrétienne.

(1) Voyez la planche 18.

(2) Ainsi appelé du nom de son fondateur, le sultan mamlouk *Djân-balatt.*

(3) Cette année a commencé le mercredi 20 janvier de l'an 1616 de notre ère.



Mosquée du Sultan KELAOUN

il les fit partir sous la conduite de *Salèh-Bey*, qui était alors *émyr-êl-hag;* et cette expédition eut lieu avec tant d'ordre, que les populations n'en souffrirent aucun dommage.

Les corps de troupes marchaient à travers les provinces, sans que les habitants fussent même instruits de leur passage, tandis qu'auparavant cent hommes ne pouvaient traverser un canton, sans qu'il fût dévasté. Cette différence vint du bon ordre et de la discipline qu'il sut faire observer, et de la distribution extraordinaire qu'il fit à ces troupes avant leur départ. En effet, l'armée destinée pour la Perse se réunit à *êl-Khanqah* : le pachâ s'y rendit et fit défiler les troupes devant lui : il avait auprès de lui une grande quantité de pièces d'or, et chaque soldat reçut une gratification proportionnée à ses besoins : il n'y en eut aucun qui ne reçût au moins vingt pièces d'or.

Le gouvernement de *Ahmed-Pachâ* fut de deux ans dix mois et douze jours; pendant tout le temps de ses fonctions, il ne fit punir du dernier supplice que dix personnes, et cela après des informations juridiques et pour des crimes dignes de mort. Il ne jugeait jamais qu'après l'examen le plus scrupuleux et lorsqu'il avait entendu plusieurs fois les moyens des parties.

L'an 1026 de l'hégire (1), le mercredi 23 du mois de Dou-l-Qadéh (23 novembre 1617), mourut le sultan *Ahmed* Ier, qui eut pour successeur son frère le sultan *Moustafâ* Ier; ce prince, à son avénement remplaça *Ahmed-Pachâ*, dans le gouvernement de l'Égypte, par le vizir *Moustafâ-Pachâ-Lefghely*. Mais à peine ce sultan avait-il régné trois mois et huit jours à Constantinople, qu'il fut déposé, le mercredi 3 du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 1027 (2) de l'hégire (28 février 1618), et, en sa place, fut élu son neveu le sultan *Abou-l-Nasr-Othmân* (Othman II).

Le vizir *Moustafâ-Pachâ* ne conserva son pachalyk que quelques mois après la déposition du sultan qui l'avait nommé. Ce pachâ laissait toute l'autorité entre les mains de ses parents, qui abusaient de la facilité de son caractère pour le dominer sans réserve; cette conduite produisit dans toute l'armée un soulèvement général, qui éclata le vendredi 7 du mois de Chaouâl de l'an 1027 de l'hégire (28 septembre 1618). Les séditieux massacrèrent plusieurs des émirs, des aghâs, et des autres principaux fonctionnaires; la plupart des autres fut obligée de prendre la fuite. Ces désordres durèrent jusqu'à la destitution de *Moustafâ-Pachâ-Lefghely*, ordonnée par le sultan *Othman II*, qui nomma le vizir *Djafar-Pachâ* au gouvernement de l'Égypte.

Celui-ci n'occupa ce pachalyk que pendant cinq mois et demi : il était instruit dans les diverses sciences; il accueillit les gens de lettres et les savants, et pendant la durée de son administration il ne fit rien que pour l'avantage de la province qui lui était confiée.

De son temps l'Égypte fut affligée d'une peste violente, qui dura depuis la fin du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 1028 de l'hégire (1) jusqu'à la fin du mois de Gemady-êl-Thâny de la même année (de mars à mai 1619). On remarqua que le plus grand nombre de ceux qui périrent de cette maladie étaient entre l'âge de quinze ans et celui de vingt-cinq. Le dénombrement incomplet des victimes de ce fléau les porta au delà de 635,000.

A *Djafar-Pachâ* succéda *Moustafâ-Pachâ;* il fit arrêter et condamner à mort *Moustafâ-Bey*, surnommé *êl-Bakgely*, le principal moteur des troubles, qui s'étaient élevés sous le gouvernement du pachâ *Moustafâ-Lefghely*. Cet arrêt sévère, contre un homme que poursuivait la haine publique, fut un sujet de grande joie pour le peuple; mais cette joie fut bientôt troublée par les vexations multipliées que le pachâ lui-même exerça contre la plupart des marchands : dépouillés par ses ordres arbitraires, ils réussirent à faire parvenir leurs plaintes jusqu'au sultan, qui déposa le pachâ oppresseur, et le remplaça par *Housseyn-Pachâ*.

Le nouveau gouverneur s'empressa

(1) Cette année a commencé le lundi 9 janvier de l'an 1617 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 29 décembre de l'an 1617 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mercredi 19 décembre de l'an 1618 de notre ère.

de supprimer toutes les redevances vexatoires qui avaient été établies par son prédécesseur; il manda ensuite tous les marchands qui avaient eu à s'en plaindre; leurs dépositions, et l'aveu même du concussionnaire, révélèrent que ses rapines se montaient à une somme de 33,000 *grouches* (environ 160,000 francs). Les procès-verbaux authentiques, avec les pièces, en furent envoyés à la Porte Ottomane.

Du temps de *Housseyn-Pachâ*, il y eut une crue du Nil si extraordinaire, que les Égyptiens commencèrent à désespérer de voir la fin de l'inondation : elle occasionna une grande disette, qui fut bientôt suivie par les ravages de la peste.

Housseyn-Pachâ fut destitué par le sultan *Othmân II*, et rappelé à Constantinople; mais avant qu'il y arrivât le sultan fut déposé lui-même, le jeudi 8 du mois de Régeb de l'an 1031 (1) de l'hégire (19 mai 1622), et le sultan *Moustafâ Ier*, son prédécesseur, fut rétabli sur le trône.

Le pachâ déposé ne pouvait arriver à la cour ottomane dans un moment plus opportun. Sa disgrâce et sa destitution, sous le règne précédent, devinrent pour lui des titres de faveur auprès du nouveau règne; tous les partis se réunirent pour le porter au poste suprême de grand vizir; il est juste de dire que la manière dont il remplit ces hautes fonctions administratives lui a mérité les éloges unanimes de tous les historiens de l'empire ottoman.

Mohammed-Pachâ, que le sultan *Othman II* avait nommé pour remplacer *Housseyn-Pachâ*, n'arriva dans son gouvernement que précédé par les préventions les plus défavorables; la conduite qu'il avait tenue dans son pachalyk de la *Roumélie* annonçait assez que les Égyptiens auraient en lui un tyran; heureusement pour eux, le peu de durée de son gouvernement ne lui laissa pas le temps de réaliser ces craintes; deux mois et demi après son installation, son prédécesseur au pachalyk du Kaire, devenu grand vizir, le fit destituer par le sultan *Moustafâ Ier*, et *Ibrahym-Pachâ* vint le remplace

Ibrahym-Pachâ occupa son gouve nement pendant une année : il sut, p ses ménagements et sa politique, g gner à la fois l'affection des troupes du peuple. Cette année fut remarquab par la cherté des vivres, et le prix n'e baissa que sous son successeur.

Ibrahym-Pacha, ayant été destitu s'embarqua pour descendre le Nil, a lieu de voyager par terre, suivant l'usag de ses prédécesseurs; et *Moustafâ-Pachâ*, nommé pour le remplacer, entra e fonction le jeudi 22 du mois de Ra maddân de l'an 1032 (1) de l'hégir (20 juillet 1623). Les *kâtebs* du Diva vinrent trouver le nouveau gouve neur, et accusèrent auprès de lui l pachâ déposé d'être redevable de quel ques sommes au trésor; des *tchaouch* furent expédiés aussitôt après *Ibrahym* qui menaça de les tuer s'ils ne retour naient au Kaire; l'émir *Salèh-Bey* fut expédié à son tour; mais, au moment où il arrivait à Alexandrie, *Ibrahym* et ses effets étaient déjà embarqués, et il répondit qu'il allait à Constantinople, et que s'il redevait quelque chose, il le payerait au sultan lui-même. Il mit aussitôt à la voile, malgré quelques décharges de l'artillerie de la tour du Phare, et continua son voyage; quand il arriva à Constantinople, le sultan *Moustafâ Ier* venait d'être déposé de nouveau, le lundi 15 du mois de Dou-l-Qadéh 1032 de l'hégire (11 septembre 1623). Le sultan *Mourâd* (Amurat IV), fils du sultan *Ahmed*, avait été couronné, et nul ne songea à exercer des poursuites contre *Ibrahim-Pachâ*.

Moustafâ-Pachâ était à peine dans son gouvernement depuis trois mois, lorsque *Aly-Pachâ* fut nommé pour le remplacer : le lundi 15 du mois de Dou-l-Hagéh (9 octobre), on apprit au Kaire cette nouvelle : aussitôt les troupes se rassemblèrent, et se rendirent auprès du *qaym-maqâm Yssa-Bey*, pour lui demander la gratification extraordinaire qui leur était payée, suivant l'usage, à l'avénement de chaque pachâ. *Yssa-Bey* leur reprocha de renouveler ainsi tous les trois mois leur même demande. — « Pourquoi, répondirent les

(1) Cette année a commencé le mardi 16 novembre de l'an 1621 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le samedi 5 novembre de l'an 1622 de l'ère chrétienne.

« soldats, le sultan, notre maître, « change-t-il tous les trois mois le gou- « verneur de sa province d'Égypte, au « grand dommage du pays? S'il lui plai- « sait de nommer tous les jours un « nouveau pachâ, nous aussi, tous les « jours, nous réclamerions la gratifica- « tion qui nous est due. »

Le *qaym-maqâm* voulut en vain faire quelques observations; on ne lui répondit que par des injures et des menaces. Tout à coup un cri universel s'éleva de tous les groupes des soldats : « Nous « ne voulons pas d'autre gouverneur « que *Moustafâ*; qu'*Aly* s'en retourne « au lieu d'où il est venu! » A l'instant toute l'armée récita la première sourate du Koran, comme un engagement solennel de ne pas se départir de la résolution qu'elle venait de prendre, et *Moustafâ-Pachâ* fut rétabli dans sa dignité.

Moustafâ-Pachâ fit aussitôt des largesses à toutes les troupes, et s'empressa d'écrire au sultan, pour lui demander la confirmation de ce qui venait d'être fait. Ces dépêches étaient accompagnées d'une supplique en sa faveur, rédigée et signée par les ulémâs, les cheykhs et les qâdys du Kaire.

Cependant on fut informé de l'arrivée d'*Aly-Pâcha* à Alexandrie : plusieurs *kyahyâs* lui furent aussitôt députés, pour le prévenir que les troupes et les habitants s'accordaient à refuser de le recevoir. *Aly* accueillit les députés avec quelques égards, et les renvoya au Kaire, avec des lettres pleines de flatterie pour les émirs et pour les troupes. L'armée en prit lecture, et, pour toute réponse, réexpédia les mêmes députés, avec la même déclaration, signée des principaux émirs.

En recevant cette confirmation d'un refus formel, *Aly-Pachâ* entra en fureur : il fit saisir et charger de chaînes les députés, qu'il envoya aux prisons de la citadelle d'Alexandrie; mais les troupes qui en composaient la garnison rendirent la liberté aux prisonniers, puis, les mettant à leur tête, coururent attaquer *Aly-Pachâ*, renversèrent ses tentes, et le contraignirent à s'embarquer sur-le-champ. Le vent contraire l'ayant forcé de rentrer dans le port, l'émir *Moustafâ* fit cribler son vaisseau par les canons du Phare, et depuis ce temps cet émir prit le surnom de *Topatan* ou de *Toptchy*, c'est-à-dire le *canonnier*.

Cependant, depuis le départ forcé du pachâ nommé par la Porte Ottomane, on était au Kaire sans nouvelles de Constantinople : des bruits sans fondement commençaient à jeter l'alarme parmi les habitants, lorsqu'enfin, le samedi 20 du mois de Raby-êl-Thâny de l'an 1033 (1) de l'hégire (16 février 1624), une lettre, apportée par un pigeon (2), annonça l'arrivée prochaine d'un officier, porteur des décisions suprêmes du sultan.

En effet, quelques jours après, cet officier fit son entrée au Kaire : il fit rassembler les *sandjâqs*, les émirs et les principaux officiers en divan général, et en leur présence revêtit solennellement *Moustafâ-Pachâ* d'un kaftan d'honneur envoyé par l'empereur ottoman; puis, il donna lecture d'un firman impérial, adressé à l'armée, par lequel le sultan mandait aux troupes « que, « cédant à leurs instances, il daignait se « rendre à leurs désirs, et conservait à « *Moustafâ-Pachâ* le gouvernement « de l'Égypte. »

L'année suivante, 1034 de l'hégire (3), il y eut une crue du Nil extraordinaire : on commençait même à appréhender que les eaux ne se retirassent pas assez tôt pour pouvoir ensemencer les terres : l'inondation était montée jusqu'à vingt-quatre coudées : heureusement la baisse se décida enfin; elle fut assez rapide pour qu'on pût ensemencer, et la récolte fut très-abondante.

Mais à peine délivrée de la crainte de la famine, l'Égypte se vit en proie à la peste : elle commença à se manifester avec violence, dès les premiers jours du mois de Raby-êl-Aouel de l'an 1035 (4) de l'hégire (décembre 1625). La maladie diminua au commencement du mois de Chaabân (mai 1626); mais elle ne cessa entièrement que dans les

(1) Cette année a commencé le mercredi 25 octobre de l'an 1623 de l'ère chrétienne.

(2) Voyez sur les pigeons employés comme courriers de dépêches, ci-dessus les notes des pages 71 et 139.

(3) Cette année a commencé le lundi 14 octobre de l'an 1624 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le vendredi 3 octobre de l'an 1625 de notre ère.

premiers jours du mois de Ramadhân (mai). « Jamais, disent les historiens « contemporains, la frayeur n'avait été « si générale; on voyait des vieillards « plus que centenaires appréhender « d'être atteints du fléau : il périt plus « de trois cent mille personnes, et le « pachâ fut obligé, pour diminuer la « frayeur générale, qui augmentait en- « core les ravages du fléau, de suppri- « mer toutes les cérémonies funèbres, « les cris et les pleurs des femmes, les « cortéges des parents et amis, les ras- « semblements des pauvres, de manière « qu'on transportait les corps à travers « les rues, sans que la population en fût « trop vivement émue. »

Le pachâ trouva, dans ce fléau qui décimait les habitants, un moyen de spéculation intéressée : il se déclara l'héritier de tous les gens riches que la peste avait enlevés, et s'appropria ainsi des richesses immenses; mais les héritiers spoliés firent entendre leurs plaintes à Constantinople : on n'y avait pas oublié que le *Pachâ* du Kaire y exerçait ses fonctions en dépit des ordres contraires de la Porte Ottomane, et que ses partisans avaient forcé la main au sultan, en arrachant le consentement impérial à sa conservation dans le pachalyk d'Égypte : l'occasion et le prétexte d'une vengeance se présentaient : le divan s'en empara avec empressement : *Moustafâ-Pachâ* fut destitué; son successeur lui fit rendre des comptes tellement rigoureux, que, pour solder les sommes dont on exigea la restitution au trésor, il fut obligé de vendre ses meubles, ses chameaux, ses chevaux, ses esclaves, et quand il revint à Constantinople, l'an 1037 de l'hégire (1), le sultan *Mourâd IV* le condamna à perdre la tête.

Quoi qu'il en soit, l'exemple d'une résistance ouverte aux décisions du divan ottoman, et d'un consentement arraché par la violence au sultan, était donné avec succès, et depuis les émirs et les *sandjâqs* du Kaire ne se firent pas faute de suivre cet antécédent, quand l'occasion s'en présenta pour eux.

Ainsi s'établit, après plus d'un siècle écoulé, la modification la plus importante dans les rapports fondés par la constitution du sultan *Selym Ier* entre les pouvoirs indigènes de l'Égypte et les pachâs turks envoyés de Constantinople. Les premiers, établis par le conquérant-législateur, pour contre-balancer les seconds, semblèrent dès leur origine suivre un système arrêté, et légué de génération en génération; système d'empiétements successifs, qui parvinrent enfin à neutraliser entièrement l'action gouvernementale des pachâs, et à n'en faire plus que des fonctionnaires *nominatifs*, sous l'autorité également capricieuse et despotique des *beys*, devenus bientôt par le fait les vrais souverains du pays.

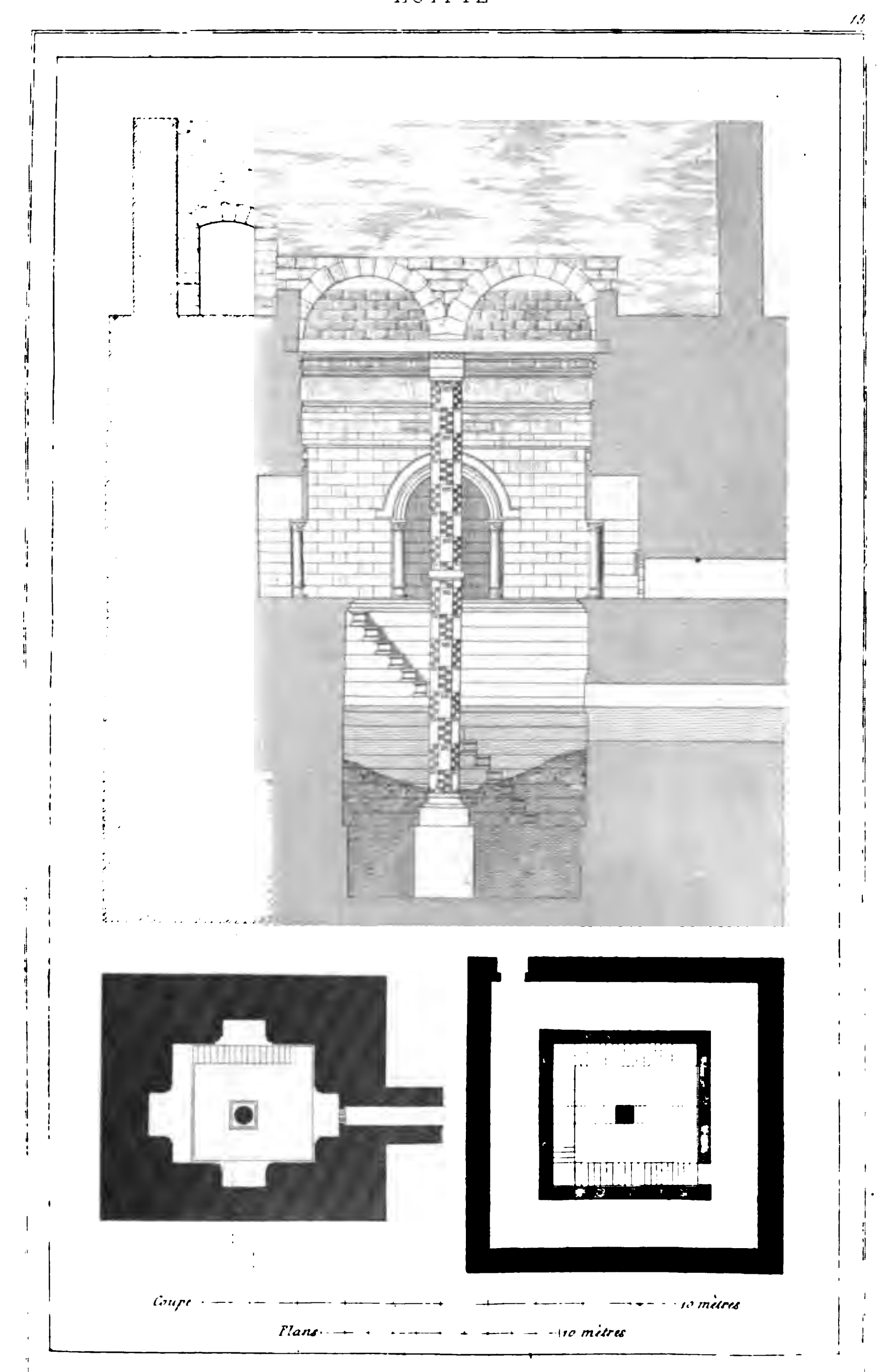
(1) Cette année a commencé le dimanche 12 septembre de l'an 1627 de notre ère.

CHAPITRE XVI.

Événements de l'histoire d'Égypte, de l'année 1037 (1628) à l'année 1119 de l'hégire (1707). — Suite du règne du sultan Mourâd IV. — Pachâs de l'Égypte, Beyram, Mohammed, Moussâ, Khalyl, Ahmed-él-Kourdjy, Hosseyn, Mohammed-ben-Ahmed. — Avénement du sultan Ibrahym. — Pachâs d'Égypte sous ce prince, Moustafâ-él-Bostangy, Maksoud, Ayoub, Mohammed-ben-Haydar, Moustafâ, Mohammed. — Règne du sultan Mohammed IV. — Pachâs d'Égypte sous ce prince, Ahmed-Kyahyâ, Abd-êr-rahmân, Mohammed. — Règne des sultans Souleymân III, Ahmed II, Moustafâ II, Ahmed III. — Pachâs d'Égypte sous ces princes.

Le successeur de *Moustafâ-Pachâ*, qui lui fit rendre des comptes si rigoureux, était le vizir *Beyram-Pachâ*, à qui, l'an 1037 de l'hégire (1628), le gouvernement de l'Égypte avait été confié par le sultan *Mourâd IV* : *Beyram-Pachâ* protégea les ulemâs; car il aimait les sciences et la littérature; mais il aimait encore plus le gain et les richesses. Ne voulant pas, toutefois, comme ses prédécesseurs, se livrer, pour les acquérir, à des exactions arbitraires et iniques, il fit des entreprises lucratives, s'occupant de spéculations de commerce sur différentes espèces de marchandises, et jusque sur le savon. Au reste, il sut tenir les troupes dans la soumission, et l'Égypte fut tranquille sous son gouvernement. Lorsque le sultan le rappela à Constantinople, il lui accorda la troisième place de vizir dans le divan.

Il eut pour successeur le vizir *Mohammed-Pachâ*, qui administra avec



Le Meqyas, à la Pointe Méridionale de l'Île Raoudah.

sagesse et intelligence : il mena une vie fort sédentaire, et pendant les deux ans de son pachâlyk il ne parut que six fois en public. Informé du mauvais état des affaires de l'Yémen, où la mauvaise administration avait suscité des soulèvements parmi les tribus arabes, il en donna avis au sultan, et l'engagea à y envoyer une expédition, sous la conduite de *Qansou-Bey*, qui était alors *émyr-él-hag;* le sultan approuva cette proposition, et adressa à *Qansou-Bey* les patentes de *pachâ* de l'Yémen et de *beyler-bey* de l'armée.

Aussitôt *Qansou-Bey* leva une armée de trente mille hommes, et obtint du pachâ d'Égypte de fortes sommes pour leur paye et les frais de l'expédition. Mais dès qu'il les eut reçues, il refusa de partir, et ses troupes se mirent à exercer toutes sortes de violences, de meurtres et de brigandages, pillant les habitants et arrêtant les voyageurs sur les routes. Heureusement deux mille hommes envoyés de la Roumélie, pour prendre part à l'expédition, vinrent faire cesser ces désordres, et l'émir *Djafar-Aghâ*, qui commandait ce dernier corps, força *Qansou-Bey* à l'accompagner dans l'Yémen, au mois de Moharrem de l'an 1039 (1) de l'hégire (septembre 1629).

Sept mois s'étaient à peine écoulés depuis le départ de cette expédition, qui rétablit l'ordre dans les affaires politiques de l'Arabie, qu'un fléau physique vint frapper d'une manière terrible la ville sainte de la Mekke et son temple sacré : le 19 du mois de Chaabân de cette même année (3 avril 1630), un torrent, s'étant débordé, inonda la plus grande partie du territoire sacré; ses eaux entrèrent dans la Mekke, et pénétrèrent jusque dans le temple de la *Kaabah :* la violence du torrent fut si grande, que presque tous les bâtiments de l'enceinte furent renversés, et il ne resta sur pied que le mur du côté droit.

Seyd-Massoud, gouverneur de la Mekke, se hâta d'informer de cet événement désastreux le pachâ d'Égypte, qui en donna aussitôt avis au sultan. *Mourâd IV*, en réponse à cette dépêche, chargea *Mohammed-Pachâ* de faire rétablir ce qui avait été détruit : et le pachâ exécuta ces ordres, en faisant transporter d'Égypte à la Mekke, le bois, le fer, le marbre et tous les autres matériaux nécessaires aux réparations. En même temps, il y envoya des maçons et des charpentiers, avec des officiers pour y présider à l'ouvrage : la dépense, suivant le témoignage des écrivains contemporains, s'éleva à plus de 100,000 *grouches* (près de 400,000 francs de notre monnaie).

Ce travail fut complétement achevé l'année suivante; et les historiens orientaux remarquent que depuis l'imâm *Abd-él-Mélek-ben-Merouân*, quatrième khalyfe de la race des Ommiades, aucun prince n'avait eu l'honneur de réédifier *la Maison de Dieu*. « Ce fut, « ajoutent-ils, une gloire singulière « pour le sultan *Mourâd*, et une faveur signalée que le ciel accorda à « *Mohammed-Pachâ*. »

En l'an 1040 de l'hégire (1), la crue du Nil fut très-médiocre : le premier jour du mois cophte *Thouth* (2), il n'était pas encore à 16 coudées : malgré cette crue insuffisante, on ouvrit néanmoins la digue, et le jour même les eaux baissèrent subitement : il en résulta une grande cherté; mais les sages mesures du gouverneur parvinrent à éloigner la famine.

Cette même année, *Mohammed-Pachâ* fut rappelé à Constantinople; mais le sultan lui témoigna son contentement de son administration, en le nommant à la cinquième place de vizir dans le divan impérial.

Le successeur de *Mohammed-Pachâ* fut le vizir *Moussâ-Pachâ*. Le nouveau gouverneur fut reçu avec les témoignages les plus flatteurs par les troupes et par le peuple, et on alla au-devant de lui jusqu'à *Chobrâ;* mais à peine installé, il se livra à des exactions cupides et à des exécutions arbi-

(1) Cette année a commencé le mardi 21 août de l'an 1629 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le samedi 10 août de l'an 1630 de l'ère chrétienne.

(2) Le mois *Thouth* est le premier de l'année égyptienne. Le premier de ce mois correspondait au 29 août de notre calendrier, dans les années qui ne suivent pas immédiatement une année intercalaire; dans ce dernier cas, l'année cophte, et par conséquent le mois de *Thouth*, commençent le 30 août.

traires. Il faisait couper illégalement et injustement les têtes des personnages les plus recommandables, et confisquait leurs biens à son profit. Nul n'était à l'abri de ses vexations, et il épiait la conduite de tous les gens riches, pour trouver un prétexte de s'emparer de leur fortune.

Au mois de Chaabân de cette même année 1040 de l'hégire (mai 1631), le sultan lui demanda des troupes pour une expédition contre la Perse; *Moussâ-Pachâ* donna le commandement de ces troupes à l'émir *Keytas-Bey*, et frappa sur-le-champ des contributions exorbitantes sur le pays, sous le prétexte de subvenir aux frais de l'expédition; quand les fonds furent rentrés entre ses mains, il manda à *Keytas-Bey* que l'expédition n'aurait pas lieu, et que le trésor d'Égypte était hors d'état d'en soutenir la dépense. *Keytas-Bey* fit en vain des remontrances au pachâ, qui l'appela à la citadelle du Kaire le jour de *la fête des victimes* (1), mercredi 9 du mois de Dou-l-Hagéh (9 juillet 1631), et l'y fit assassiner par quarante hommes apostés. Les émirs *Kanaân-Bey* et *Aly-Bey* survinrent peu après, et, saisis d'horreur à cet attentat, coururent en instruire les troupes : aussitôt les soldats se réunirent dans la place de *Roumelyéh;* les sandjâqs, les émirs, les qâdys et les principaux officiers s'assemblèrent dans la mosquée du sultan *Hassan.*

Le résultat de leur délibération fut la déposition de *Moussâ-Pachâ* et la nomination d'un *qaym-maqâm* pour exercer provisoirement l'autorité, en attendant la décision de la Porte Ottomane; l'émir *Hassan-Bey* fut élu pour ces hautes fonctions.

Moussâ-Pachâ s'était hâté d'informer le sultan de cette révolution; mais, de leur côté, les insurgés avaient adressé au divan de Constantinople deux requêtes, l'une en langue turque, signée par les sandjâqs, les aghâs et les premiers officiers militaires; l'autre en arabe souscrite par les qâdys, les cheykhs et les ulémâs. Le sultan, en réponse à ces adresses diverses, destitua *Moussâ-Pachâ,* et confirma *Hassan-Bey* dans ses fonctions provisoires, jusqu'à l'arrivée de *Khalyl-Pachâ,* qu'il venait de nommer au pachâlyk d'Égypte.

Le nouveau gouverneur prit possession au mois de Râby-él-Aouêl de l'an 1041 (1) de l'hégire (octobre 1631). Cette même année, il apprit qu'un rassemblement considérable de brigands, sous la conduite d'un chérif, nommé *Nâmy,* s'était emparé de la Mekke, et l'avait livrée au pillage. *Khalyl-Pachâ* rassembla aussitôt les milices du Kaire, et les expédia, avec l'émir *Qâssem-Bey,* pour réprimer ces désordres. Les brigands, malgré la résistance la plus opiniâtre, furent taillés en pièces, les chefs des rebelles furent mis à mort, et au mois de Safar de l'an 1042 (2) de l'hégire (août 1632), *Qâssem-Bey* ramena son armée victorieuse au Kaire, où des réjouissances publiques eurent lieu pendant cinq jours.

A ces succès à l'extérieur de l'Égypte, se joignit, sous le gouvernement de *Khalyl-Pachâ,* le bonheur intérieur de cette province; la plus grande abondance y régna, et l'ardeb de blé descendit du prix de huit *grouches* à celui de deux seulement (3). L'administration sage et équitable du pachâ concourait à assurer le bien-être des populations de l'Égypte.

Un juif, nommé *Yaqoub,* exerçait depuis plus de quinze ans, au Kaire, les fonctions de *serâf-bâchy* (chef des changeurs) : il avait su gagner les bonnes grâces des différents pachâs qui s'étaient succédé, de manière que toutes les places considérables de la finance, ainsi que les principaux emplois administratifs de la ville, étaient dans sa main, et les musulmans gémissaient sous le poids de ses odieuses vexations. Résolu à punir ce fléau public, *Khalyl-Pachâ* résista à toutes les sollicitations des grands, qui le protégeaient, parce qu'il était leur débiteur pour de fortes sommes : instruit des motifs de leurs instances, il leur paya lui-même ce que le juif leur devait, et signa l'arrêt de sa mort.

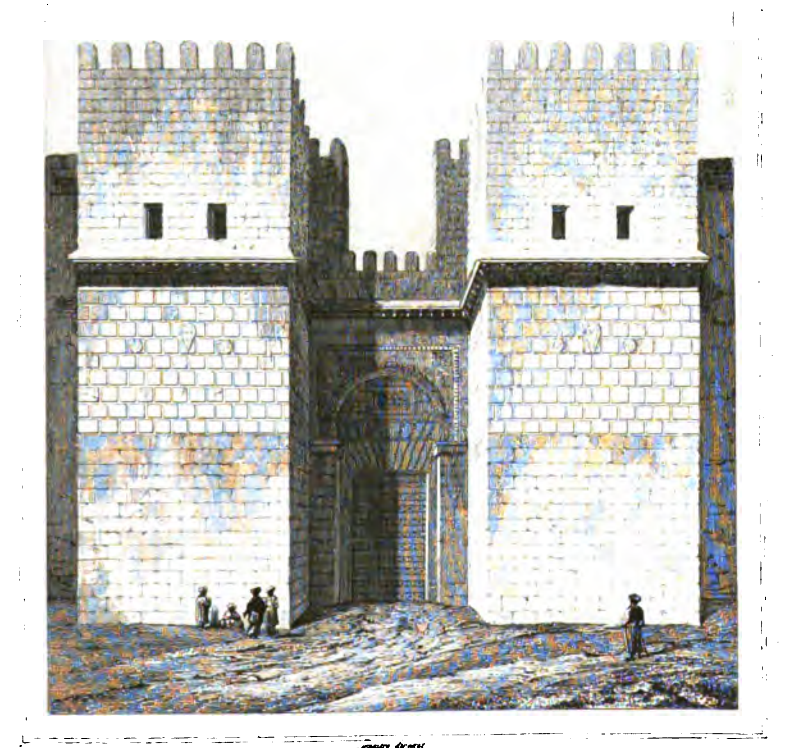
Quand *Khalyl-Pachâ* quitta son gou-

(1) *Iyd-él-Qorbân*, ou *Iyd-él-Qarabân* : cette fête est aussi appelée le *Petit-Beyrâm.*

(1) Cette année a commencé le mercredi 30 juillet de l'an 1631 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le lundi 19 juillet de l'an 1632 de notre ère.

(3) Voyez sur la valeur de l'*ardeb* la note de la page 99.



Porte du Kaire, nommée Bab-el-Nasr, (la Porte de la Victoire.)



vernement, l'an de l'hégire 1042 (1), les boutiques furent fermées depuis le 22 du mois de Ramaddân (10 avril 1633) jusqu'à la fin de ce même mois; aucun pachâ jusqu'alors n'avait reçu ce témoignage flatteur de la reconnaissance publique.

Personne n'avait été mis à mort sous son gouvernement, sans avoir subi une instruction judiciaire et une condamnation légale. Un jour on lui présenta trois voleurs pris en flagrant délit : il ordonna qu'on instruisît leur procès : un des officiers du divan lui représenta alors que ces sortes d'affaires ne devaient pas être assujetties aux formes ordinaires de la procédure, et qu'il serait plus convenable d'user de son autorité, pour les condamner à mort, sans suivre les lenteurs d'un jugement régulier. Pour toute réponse, *Khalyl-Pachâ* ordonna d'aller faire démolir la maison de cet officier. Celui-ci, étonné, demandant le motif d'un tel ordre : « Comment, lui répondit « le pachâ, la destruction de cette mai- « son que tu as bâtie te jette dans le trou- « ble, et Dieu ne serait pas indigné, en « voyant détruire sans formes légales « l'édifice humain que ses mains mêmes « ont élevé. » Cependant *Khalyl-Pachâ* révoqua l'ordre de la démolition, et, en même temps, ordonna de remettre les trois voleurs en liberté.

Ebn-Aby-l-Sorour, qui rapporte cette anecdote, remarque que depuis ce moment la sûreté la plus grande régna dans la ville, les voleurs qui la dévastaient auparavant ayant honte d'abuser de la magnanimité du pachâ.

Khalyl-Pachâ fut nommé par le sultan gouverneur de la Roumélie, et eut pour successeur au Kaire le vizir *Ahmed-Pachâ*, surnommé *él-Kourdjy,* qui avait été auparavant revêtu de la dignité d'*Émyr-âkhour* (grand écuyer du sultan).

Au mois de Safar de l'an 1043 (2) de l'hégire (août 1633), il reçut l'ordre du sultan d'envoyer en Syrie, pour une expédition contre le prince des Druzes, deux mille hommes des troupes d'Égypte, avec cinq mille *qontars* (quintaux) de biscuit et quatre mille quintaux de poudre. Puis plus tard, arriva une nouvelle demande de deux mille hommes et de trois mille quintaux de poudre pour l'expédition contre les Persans.

Pour subvenir à ces dépenses, il fallait des fonds considérables, et que ne pouvait fournir l'Égypte; sur la demande de *Ahmed-Pachâ*, le sultan envoya de Constantinople douze mille quintaux de cuivre, destinés à frapper des pièces de billon (*felous*), mais exigea, en retour, trois cent mille sequins. La fabrication commença, et fut bientôt arrêtée par le manque de bras et la mortalité des ouvriers, causée tant par la fatigue excessive de leurs travaux que par la chaleur extraordinaire de la saison. Embarrassé de l'emploi du cuivre qu'il avait reçu, le pachâ assembla les émirs, avec les qâdys des bourgs et des villages; son projet était d'acquitter de ses propres deniers la somme que demandait le sultan, puis de partager le cuivre en petits lingots, et de l'envoyer vendre dans l'intérieur de l'Afrique, à *Tekrour* (1) et au pays des Nègres (2).

(1) Cette année a commencé le lundi 19 juillet de l'an 1632 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le vendredi 8 juillet de l'an 1633 de l'ère chrétienne.

(1) Principale ville de l'Afrique centrale, suivant les géographes arabes : voici ce que je lis sur cette ville, dans la Géographie d'*Abd-er-rachyd-él-Bakouy*, dont j'ai rapporté d'Égypte un beau manuscrit :

« Ville dans le pays des Nègres : elle est « considérable et célèbre : elle n'est point en- « ceinte de murs : sa population est en partie « musulmane, en partie idolâtre; mais l'au- « torité royale appartient aux musulmans. Les « habitants sont nus, tant les hommes que les « femmes, à l'exception des plus distingués « des musulmans, qui sont vêtus d'un manteau « ou plutôt d'un long pagne de vingt cou- « dées : les femmes des idolâtres cachent le « devant de leur corps avec des franges de « verroteries, réunies avec des fils et suspen- « dues autour de leur ceinture. »

(2) En arabe, *Belâd-él-Soudân* : le géographe *Abd-ér-rachyd-él-Bakouy* place ce pays à la longitude de 65° 9, et à la latitude de 9° 20, il ajoute l'article suivant : « Ce pays « est borné au nord par le pays des Berbères; « au midi, par de vastes déserts; il a à son « orient l'Abyssinie, et à son couchant il s'é- « tend jusqu'à la mer océane. La terre y est « brûlée par la violence de la chaleur; et le « soleil ne cesse pas d'être perpendiculaire au- « dessus de la tête des habitants.

« Ils sont tout nus, et ne portent pas de « vêtements a cause de cette chaleur ex- « cessive.

« Parmi eux les uns sont musulmans, les « autres *kafres* (idolâtres). Leur terre pro- « duit de l'or. On y trouve le rhinocéros, l'élé- « phant et la girafe.

Malheureusement un des qâdys ouvrit un autre avis : il conseilla d'obliger les habitants du Kaire à recevoir ce cuivre, en paiement des sommes que devait le trésor, et d'en épuiser le reste par une distribution forcée, que chacun d'eux serait contraint à payer comptant : cet avis prévalut; la distribution commença le 16 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 1043 de l'hégire (13 juin 1634) et ne finit qu'à la fin du mois de Chaabân de l'an 1044 (1) de l'hégire (février 1635). Personne, ni grand ni petit, ne fut exempt de cette exaction financière : on obligea les gens les plus pauvres à recevoir leur part du cuivre, et à en solder la valeur en espèces. Il en résulta une augmentation générale de toutes les denrées et une misère excessive.

A ces fléaux se joignit, la même année, une crue insuffisante du Nil. Cependant, malgré la sécheresse, la récolte fut meilleure que dans des années où les terres avaient été plus arrosées.

Ahmed-Pachâ ne tarda pas à être rappelé; en quittant l'Égypte il refusa de rendre ses comptes au trésor, s'en remettant au jugement du sultan; mais à peine fut-il arrivé à Constantinople, qu'il fut accusé de concussion dans l'affaire des cuivres, et le sultan lui fit couper la tête.

Le vizir *Housseyn-Pachâ* fut nommé pour lui succéder : ce nouveau gouverneur se fit promptement détester par l'excès de ses rapines et de ses cruautés; non-seulement il s'emparait sans dédommagement de tout ce qui était à sa convenance, mais encore il avait amené avec lui un grand nombre de Druzes, qui commirent toutes sortes de brigandages dans la ville; les marchands, effrayés, fermèrent leurs boutiques, et tout commerce fut interrompu dans la ville.

Sous le gouvernement de *Housseyn Pachâ*, aucun héritier ne recueillit de succession; le gouverneur s'emparait des biens de tous ceux qui mouraient, quels que fussent le nombre et les droits de leurs parents. Il suffisait, pour se venger d'un ennemi, de le dénoncer au pachâ comme coupable d'avoir recueilli une succession, ou enfoui un trésor : sur cette seule délation, le dénoncé était mis en prison, et n'en sortait qu'en payant des sommes considérables.

Il ne se passait pas de jour que *Housseyn-Pachâ* ne parcourût à cheval la ville et ne fît massacrer une ou deux personnes : s'il voyait un grand concours de peuple, il y accourait le cimeterre à la main, et se faisait jour, en massacrant tout ce qui se trouvait sur son passage, hommes et animaux. Pendant la durée de son gouvernement, qui fut d'un an et onze mois, il fit mourir plus de douze cents personnes, sans jugement et par caprice de cruauté, sans compter ceux qu'il tua de sa propre main.

Au reste, il sut bientôt se faire craindre des troupes, et, voulant être tyran lui seul, réprima sévèrement leurs exactions envers les habitants : depuis cette époque, tant qu'il fut en place, on n'entendit plus parler d'aucun brigandage, ni d'aucun vol.

Le vizir *Mohammed-ben-Ahmed* fut son successeur. Ce nouveau gouverneur était fils de *Ahmed-Pachâ*, et petit-fils d'une fille du sultan Selym II. Au mois de Chaouâl de l'an 1047 (1) de l'hégire (février 1638), *Mohammed-Pachâ* reçut ordre d'envoyer quinze cents hommes au sultan pour l'expédition contre Baghdad : cette armée sous le commandement de l'*émyr-él-hag*, nommé *Qansou-Pachâ*, se mit en marche au mois de Moharrem de l'an 1048 (2) de l'hégire (juin 1638), et ne causa aucun dommage sur sa route : elle ne rentra en Égypte qu'après la prise de Baghdad, à la fin du mois de Safar de l'an 1049 (3) de l'hégire (juin 1639).

Ce pachâ, suivant l'exemple de son prédécesseur, recueillit un grand nombre de riches successions, à la mort des émirs et des ulémâs les plus distin-

« Dans ce pays sont de grands arbres. Les « habitants établissent leurs cabanes sur les « plus élevés, à cause de la multitude des « termites dont abonde ce territoire; ils placent dans ces cabanes tous leurs effets et « leurs aliments pour qu'ils ne soient point gâtés « par ces insectes. »

(1) Cette année a commencé le mardi 27 juin de l'an 1634 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 26 mai de l'an 1637 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le samedi 15 mai de l'an 1638 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le mercredi 4 mai de l'an 1639 de l'ère chrétienne.

gués ; car il s'emparait de tous ces héritages, et leurs héritiers légitimes, les plus favorisés par lui, pouvaient à peine en obtenir la moitié. Il ne se contentait pas de s'emparer du revenu des fondations pieuses, il taxait encore arbitrairement les fermiers chargés de recueillir les fonds de ces établissements, et les jetait dans les fers jusqu'à ce qu'ils eussent payé. Il supprima à son profit les pensions que payait le trésor public aux veuves et aux femmes indigentes ; cette réforme réduisit un grand nombre de familles à la plus profonde misère.

La mort du sultan *Mourâd* IV (1), arrivée le jeudi 16 du mois de Chaouâl de l'an 1049 de l'hégire (9 février 1640), fit espérer à l'Égypte sa délivrance d'une oppression aussi tyrannique ; en effet, son frère le sultan *Ibrahym-ben-Ahmed*, qui lui succéda sur le trône de Constantinople, parut disposé à remplacer *Mohammed-Pachâ* : il ne lui envoya pas les présents que les gouverneurs d'Égypte recevaient ordinairement à l'avénement d'un nouveau prince, et annonça hautement que le pachâ d'Égypte allait passer au gouvernement de Médine et de la Mekke.

Mohammed-Pachâ craignit d'avoir encouru la disgrâce du nouveau sultan, et suspendit pour un temps ses vexations. Mais, peu après, le sultan parut avoir changé d'avis, les présents accoutumés arrivèrent au Kaire, et dès lors le pachâ, certain de sa confirmation, s'abandonna, comme auparavant, à ses inclinations tyranniques, et imposa de nouvelles taxes, les étendant sur les moindres corporations et les plus pauvres ouvriers de tous les métiers (2).

Enfin *Mohammed-Pachâ* fut destitué et remplacé par *Moustafâ*, surnommé *él-Bostângy* (1). Mais l'espoir qu'avait fait naître ce changement ne fut pas réalisé : non que le pachâ fût lui-même d'humeur tyrannique ; mais son *kyahyâ* (lieutenant) et son *kateb* (secrétaire), nommé *Ahmed-Effendy*, s'étaient emparés de toute sa confiance : eux seuls avaient accès auprès de lui ; et ils le tenaient, pour ainsi dire, bloqué dans le château du Kaire, tandis qu'ils se livraient impunément, à son insu, aux injustices et aux vexations les plus odieuses. La misère publique fut encore augmentée par l'insuffisance de la crue du Nil, et les grains devinrent excessivement chers.

La négligence du pachâ à s'occuper par lui-même des affaires de son gouvernement amena bientôt plus d'un désordre ; les voleurs se multiplièrent tant, qu'il ne se passait point de nuit que quelques quartiers du Kaire ne fussent pillés. Les habitants des quartiers les plus exposés furent obligés d'abandonner leur demeure. Lorsqu'on arrêtait quelques-uns des brigands, on les remettait entre les mains du *oualy* (chef de la police), qui les relâchait bientôt moyennant quelque présent. Les *kachefs*, qui gouvernaient les provinces, imitèrent l'exemple du chef de la police du Kaire. La conduite de ces administrateurs et l'excès des brigandages excitèrent des plaintes générales ; *Moustafa-Pachâ* ne put s'empêcher de destituer le *oualy*, et de le remplacer par l'émir *Kânaân-Bey*. Le nouvel *oualy* poursuivit vivement les brigands, et en fit jeter un grand nombre dans les prisons.

D'un autre côté, les milices manifestaient une insubordination dangereuse ;

(1) Monnaie du sultan *Mourâd IV ben-Ahmed*, frappée en or au Kaire, avec la date de l'an 1032 de l'hégire, 1622 de l'ère chrétienne.



(2) Ce pachâ assujettit à de fortes redevances les pauvres joueurs d'instruments qui parcourent les rues du Kaire, les chanteurs, les danseuses publiques, les baladins : il imposa des taxes exorbitantes sur chaque métier employé au travail de la soie, soit dans le Kaire, soit dans les environs, et *Ebn-Aby-l-Sorour*, écrivain contemporain, nous atteste que le recensement constata l'existence de dix-sept mille métiers au Kaire, à *Embabéh* et à *Gyzéh*.

(1) Les *bostângys*, dont le nom en turk signifie *jardiniers*, forment un des corps militaires plus spécialement chargés de la garde du sérail impérial : leur chef, le *bostangy-bachy*, est l'un des officiers les plus considérables de la cour ottomane.

au mois de Chaouâl de l'an 1061 (1) de l'hégire (janvier 1642), les *tchaouchs* se soulevèrent contre leur *kyahyâ*, l'émir *Aly*, qu'ils accusaient de ne distribuer les charges militaires que parmi ses créatures, au lieu de soumettre les promotions à la décision du divan. Le pachâ fut forcé par leurs menaces de remplacer l'émir *Aly* par l'émir *Abedyn-Bey*.

Bientôt, encouragée par le succès de la rébellion d'un des corps militaires, l'armée entière se souleva : elle se plaignait que les greniers publics étaient vides, et réclamait les rations dont l'arriéré lui était dû depuis plus d'une année.

Le *qâdy-el-asker, Mohammed-Effendy*, par lequel les milices firent faire la visite des magasins, reconnut en effet que les grains avaient été enlevés et vendus au profit du *kâteb* du pachâ. L'indignation publique força le pachâ à destituer son favori; mais celui-ci réussit à acheter l'appui des *tchaouchs* et à se faire rétablir dans sa place.

Dès lors il s'y conduisit encore plus mal qu'auparavant, et le pachâ, tombé dans une dépendance totale, ne faisait rien que par l'impulsion du *kâteb* et du *kyahyâ*, dont les vexations et les rapines devinrent sans bornes.

Enfin *Moustafâ-Pachâ* fut remplacé par le vizir *Maksoud-Pachâ*, ancien gouverneur du *Dyar-bekir*; le nouveau pachâ exigea un compte sévère de son prédécesseur, fit arrêter le *kyahyâ* et le *kâteb*, et, après une forte bastonnade, il les força à rembourser au trésor deux cents bourses, dont l'avaient frustré leurs concussions. Quant à *Moustafâ-Pachâ*, il fut envoyé à Constantinople, où le sultan se contenta de lui faire verser deux cents bourses au trésor impérial, puis lui accorda une place parmi les sept vizirs du divan de *Roumélie*, en considération de ce qu'il était devenu son beau-frère.

Sous le gouvernement de *Maksoud-Pachâ*, l'Égypte fut affligée d'une peste plus cruelle que celles du temps des pachâs *Aly* et *Djafar*. Ce fléau fut général, et les vieillards n'en furent pas plus exempts que les jeunes gens. On vit périr des vieillards plus qu'octogénaires, ce qui n'avait jamais eu lieu jusqu'alors.

La maladie avait commencé à se manifester à *Boulaq*, dès les premiers jours du mois de Chaabân de l'an 1052 (1) de l'hégire (novembre 1642). Ce ne fut que deux mois après qu'elle parut dans le Kaire; elle y dura dans toute sa force depuis les premiers jours du mois de Dou-l-Qadéh de cette même année (février 1643), jusqu'à la fin du mois de Safar de l'an 1053 (2) (mai 1643); elle commença alors à diminuer, et ne cessa entièrement qu'à la fin du mois suivant : jamais l'épouvante n'avait été si grande, chacun n'attendait à chaque instant que la mort, et l'on voyait transporter à la fois trente cadavres dans les rues. Le nombre de ceux qui furent apportés aux cinq principales mosquées du Kaire, pendant trois mois environ, monta, suivant *Ebn-Aby-l-Sorour*, historien contemporain, et qui se donne pour témoin oculaire, à neuf cent soixante et deux mille : on finit par enterrer les morts sans aucune cérémonie funéraire, et le nombre de ceux-ci fut au moins égal au premier. Deux cent trente villages des provinces de l'Égypte furent entièrement dépeuplés par la mort de tous leurs habitants.

Maksoud-Pachâ s'efforça de réparer les maux qu'avaient causés à l'Égypte l'incurie et la faiblesse de son prédécesseur.

Il supprima toutes les concussions et les exactions injustes; les successions furent rendues aux héritiers légitimes, moyennant un droit payé au fisc. Les recherches les plus sévères furent exercées contre les voleurs; ils furent punis du dernier supplice, et la sûreté fut rétablie ainsi dans tout le pays.

Pendant que le pachâ s'occupait de ramener l'ordre dans le Kaire, un désordre imprévu éclata à Alexandrie, le vendredi 20 du mois de Dou-l-Qadéh de cette même année 1053 de l'hégire (29 janvier 1644) : six cents esclaves chrétiens y étaient renfermés sur plu-

(1) Cette année a commencé le vendredi 12 avril de l'an 1641 de notre ère.

(1) Cette année a commencé le mardi 1er avril de l'an 1642 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le dimanche 22 mars de l'an 1043 de notre ère.

sieurs galères : détachés de leurs chaînes, pour aider au travail de l'armement d'un vaisseau, ils forcèrent les portes de l'arsenal, se saisirent des armes, puis, se répandant dans Alexandrie, pendant que le peuple était dans les mosquées à l'heure de la prière, ils enfoncèrent les boutiques ainsi que les magasins et les pillèrent : s'emparant ensuite d'un des vaisseaux qui étaient dans le port, ils réussirent à s'échapper.

Un danger plus réel menaça bientôt *Maksoud-Pachá;* les sandjâqs ourdissaient secrètement une conspiration contre lui, et le vendredi 12 du mois de Ramaddân de l'an 1054 (1) de l'hégire (11 novembre 1644), ils se réunirent tous chez l'émir *Roddouân-Bey*, surnommé *Abou-chaouareb*. Leur mécontentement venait de ce que le pachâ, pour faire les fonds de la solde des troupes, au mois de Ramaddân, exigeait d'eux le versement du premier tiers de ce qu'ils devaient au trésor, à raison des fiefs militaires qu'ils possédaient. Les conspirateurs déclarèrent refuser ce payement, et de plus exigèrent la destitution et l'exil des officiers qu'ils regardaient comme les principaux conseillers du gouverneur.

Maksoud-Pachâ céda à leur demande; mais l'assemblée ne se sépara pas avant d'avoir rédigé une requête, qui fut expédiée à Constantinople, et qui renfermait plusieurs chefs d'accusation contre le pachâ.

La réponse impériale fut adressée au pachâ lui-même : le sultan mandait, « qu'instruit de la révolte des milices, « il en ignorait la cause, et était sur« pris que *Maksoud-Pachâ* n'en eût « point informé la Porte-Ottomane. » Le pachâ eut beau répondre qu'il n'y avait pas eu réellement de révolte déclarée, qu'il y avait eu du mécontentement et des plaintes, auxquelles il avait cru devoir faire droit. De nouveaux ordres arrivèrent, enjoignant de faire la recherche des auteurs de la rébellion et de les juger, ou de s'en défaire de quelque manière que ce fût.

Malgré ses intentions pacifiques, *Maksoud-Pachâ* se vit contraint d'obéir : il voulut se défaire dans le divan même des émirs *Aly-Bey* et *Mamay-Bey*, ainsi que du defterdâr *Chaabân-Effendy*, qu'il connaissait pour les trois principaux excitateurs des troubles. Des gens étaient déjà apostés pour les tuer, le lundi 23 du mois de Dou-l-Hagéh de l'an 1054 de l'hégire (20 février 1645); mais le hasard voulut qu'au jour fixé pour cette exécution sanglante, le defterdâr vînt seul au divan : le pachâ, jugeant inutile le meurtre d'un seul des trois chefs des mécontents, remit à un autre jour son projet. Le lendemain il n'était plus temps : l'armée tout entière s'assembla, proclamant la déposition de *Maksoud-Pachâ*, et la nomination du *defterdâr Chaabân-Bey* comme *qaym-maqâm*, pour exercer provisoirement ses pouvoirs. Les aghâs portèrent cette décision au pachâ déposé : dégoûté de ses hautes fonctions si enviées et si périlleuses, se jugeant heureux d'échapper par cette déposition à une catastrophe qui pouvait être plus funeste, *Maksoud* reçut avec plaisir cet arrêt, accueillit son successeur, le revêtit d'un kaftan d'honneur, puis, lui abandonnant toute l'autorité, il quitta la citadelle, et se retira dans une maison qu'il avait à la ville.

Les sandjâqs adressèrent au sultan une nouvelle requête, dans laquelle, en lui rendant compte de la révolution qu'ils venaient d'opérer, ils protestaient de leur soumission à recevoir le gouverneur qu'il lui plairait d'envoyer pour remplacer *Maksoud-Pachâ*. *Souleymân-Aghâ*, porteur de cette requête, revint au bout de quarante-quatre jours avec la réponse du sultan, qui leur accordait toutes leurs demandes, et leur donnait avis de la nomination d'*Ayoub-Pachâ* au gouvernement de l'Égypte.

Quand le nouveau vice-roi fut arrivé au Kaire, il y eut entre lui et *Maksoud* des difficultés pour la reddition des comptes; mandé à ce sujet, et persuadé que cet ordre était celui de son arrestation, *Maksoud* alla de lui-même se rendre au lieu qui servait ordinairement de prison aux pachâs déposés : mais telle n'était pas l'intention d'*Ayoub-Pachâ;* il laissa partir son prédécesseur pour Constantinople, où le sultan, irrité, lui fit les plus vifs reproches d'avoir cédé ses pouvoirs à un *qaym-maqâm*

(1) Cette année a commencé le jeudi 10 mars de l'an 1644 de l'ère chrétienne.

rebelle, et d'avoir abandonné la citadelle du Kaire, sans y avoir été contraint à force ouverte; ces reproches se terminèrent par un arrêt de mort, que subit le malheureux pachâ.

Avant d'être nommé au pachâlyk d'Égypte, *Ayoub-Pachâ* exerçait un emploi dans le sérail impérial. Le sultan *Ibrahym* venait d'apprendre la déposition de *Maksoud-Pachâ* par les sandjâqs, lorsque le hasard fit rencontrer *Ayoub* devant lui. Nommé gouverneur d'Égypte par le sultan, il refusa d'abord ce poste périlleux, et fut ensuite contraint d'accepter. Pendant deux ans environ qu'il administra l'Égypte, sa bonne conduite, et celle des officiers auxquels il donna sa confiance, maintinrent partout la tranquillité et le bon ordre. Lorsqu'il quitta son pachâlyk, il se démit de la dignité de vizir, abandonna au sultan tout ce qu'il possédait, et embrassa la profession de derviche, dans un couvent de la Roumélie.

Le vizir *Mohammed-Pachâ-ben-Haydar* lui succéda : il occupa cette place près de deux ans et demi, et tout le temps de son gouvernement ne fut qu'une suite de troubles et de révolutions.

Le 10 du mois de Régeb de l'an 1057 (1) de l'hégire (11 août 1647), quelques janissaires commirent à *Mesr-él-Atyqah* (le vieux Kaire) quelques désordres, qui furent réprimés par le *oualy :* résolus de se venger, les janissaires s'ameutèrent, et allèrent demander au pachâ la tête du *oualy*, qui n'avait d'autre crime que d'avoir rempli son devoir avec fermeté; le pachâ, cédant à l'orage, allait accorder le sacrifice que les factieux lui imposaient; mais le *ouâly* était du corps des *tchaouchs*; ceux-ci, à leur tour, firent éclater leurs plaintes contre cet acte d'une faiblesse inique et barbare. Embarrassé, et craignant que leurs réclamations ne parvinssent au sultan, le pachâ consulta l'émir *Qansou-Bey;* celui-ci, voulant tirer parti pour ses intérêts particuliers de la position critique du gouverneur, lui donna le conseil de faire parvenir au divan de Constantinople un rapport, dans lequel il déverserait tout l'odieux de l'affaire sur les émirs *Roddouân-Bey* et *Aly-Bey*, les accusant en outre de retenir les fonds du trésor, et demandant qu'on dépouillât le premier de sa charge d'*émyr-él-hag*, et le second de son gouvernement de *Girgeh*, pour en revêtir *Mamây-Bey* et *Qansou-Bey* lui-même.

Malgré le secret mis dans cette intrigue, le rapport devait être nécessairement revêtu d'un grand nombre de signatures; un des amis de *Roddouân* en eût connaissance, et s'empressa de l'en aviser. Aussitôt *Roddouân-Bey* répliqua au rapport accusateur par un mémoire justificatif, dans lequel il dévoilait au Divan les manœuvres de *Mamây-Bey* et de *Qansou-Bey*, véritables détenteurs des deniers publics. Un heureux hasard voulut que la justification arrivât avant l'accusation au sultan, qui, en réponse, écrivit aux deux émirs *Roddouân-Bey* et *Aly-Bey*, qu'ils avaient toute sa confiance, et qu'il leur donnait la commission spéciale de poursuivre ceux qui usurpaient les fonds du trésor.

Munis de cet ordre, les deux émirs se rendirent au Kaire, le 21 du mois de Gemady-él-Aouël de l'an 1057 (24 juin 1647); les volontés impériales furent signifiées au pachâ, qui fut obligé de s'y conformer : *Mamây-Bey* et *Qansou-Bey* furent appelés au château le mardi 27 du même mois (1er juillet), y furent arrêtés et étranglés le lendemain. D'autres émirs, complices de leurs intrigues, subirent le même supplice.

A peine cette violente exécution avait-elle rétabli la tranquillité, qu'elle fut de nouveau troublée par les intrigues de l'émir *Moustafâ*, surnommé *él-Chechnyr*, kyahyâ des *tchaouchs :* mécontent de ne pas obtenir le titre de sandjâq, en remplacement de *Qansou-Bey*, il s'en prit aux émirs *Roddouân-Bey* et *Aly-Bey*, et parvint à indisposer contre eux le pachâ; le lundi 8 du mois de Ramaddân de cette même année (7 octobre 1647), *Aly-Bey* reçut l'ordre de quitter le Kaire, et de se rendre sans délai dans son gouvernement de Girgéh. Trois jours après, *Roddouân-Bey* fut invité par le pachâ pour un festin à la citadelle. Craignant un guet-apens, *Roddouân* refusa de se rendre à l'invi-

(1) Cette année a commencé le mercredi 9 février de l'an 1647 de l'ère chrétienne.

tation, et le pachâ l'en punit, en le dépouillant de sa charge d'*émyr-êl-hag* : alors *Roddouân-Bey* prit la résolution d'aller rejoindre *Aly-Bey*, et sortit du Kaire, avec environ deux cents de ses partisans, plusieurs émirs et plusieurs kâchefs. Aussitôt le pachâ ordonna à deux mille hommes de la garnison et à cinq cents janissaires de marcher à la poursuite des deux émirs : les troupes s'assemblèrent sur la place de *Roumélyéh;* mais elles déclarèrent, en arrivant sur cette place, qu'elles n'exécuteraient pas les ordres du pachâ, et en ce moment même arrivèrent des dépêches de Constantinople annonçant que le sultan confirmait dans leurs fonctions *Roddouân-Bey* et *Aly-Bey*.

Le pachâ se vit ainsi forcé de rappeler ces deux émirs avec honneur au Kaire, et ménagea leur réconciliation avec le *kyahyâ Moustafâ*, le vendredi 19 du mois de Ramaddân (28 octobre 1647).

Le pachâ ne jouit pas longtemps de ce retour de tranquillité; le 6 du mois de Dou-l-Hageh de cette même année (2 janvier 1648), on apprit au Kaire que le vizir *Moustafâ-Pachâ* étoit nommé au gouvernement de l'Égypte, et venait y remplacer le pachâ *Mohammed-ben Hay-dar*.

Mais, le 26 du même mois (22 janvier), de nouvelles dépêches annoncèrent que le sultan avait révoqué cette nomination, et donnait le pachâlyk d'Égypte au vizir *Mohammed-Pachâ*.

Ce gouverneur négligea absolument les affaires pour se livrer tout entier aux plaisirs; cependant aucune révolution ne troubla son administration. Ses fonctions cessèrent à l'avénement du sultan *Mohammed IV*, qui succéda à son père *Ibrahym* (1) le 17 du mois de Régeb de l'an 1058 (1) de l'hégire (8 août 1648).

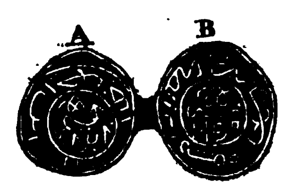
La nouvelle de cette mutation du trône ottoman était arrivée au Kaire au commencement du mois de Ramaddân de cette même année : on y apprit en même temps que le sultan *Mohammed IV* avait nommé pour gouverner l'Égypte le vizir *Ahmed-Pachâ*, qui avait été précédemment à Constantinople *kyahyâ* des *qapydjys* (gardes de la porte). Les deux ans de son gouvernement furent agités de violents troubles et marqués par des calamités.

La première fut, l'an 1060 de l'hégire (2), une crue insuffisante du Nil, qui atteignit à peine seize coudées : dans la haute Égypte, il n'y eut qu'un tiers des terrains d'inondé, et dans l'Égypte inférieure presque toutes les parties cultivables ne purent être arrosées. Les denrées enchérirent, et les revenus publics diminuèrent. Loin d'être touché de la misère générale, *Ahmed-Pachâ* augmenta les taxes d'une manière exorbitante, et cependant n'envoya à Constantinople que les deux tiers de la contribution annuelle.

Prévoyant bien que cet envoi serait mal reçu, et voulant nuire à l'émir *Roddouân-Bey*, que lui rendaient suspect la considération méritée dont il jouissait et l'influence qu'il exerçait sur les populations, ce fut lui qu'il chargea d'accompagner à Constantinople le convoi financier, et d'en faire le versement au trésor impérial. Il espérait par là faire tomber sur lui les premières boutades du mécontentement du sultan, et en même temps il faisait partir des dépêches dans lesquelles, accusant *Roddouân-Bey* auprès du Divan, il demandait qu'il fût dépouillé de la charge d'*émyr-êl-hag*, dont il était alors revêtu. Le candidat qu'il présentait pour le remplacer ignorait la trame ourdie et la présentation dont il était l'objet : c'était ce même *Aly-Bey*, compagnon fidèle de *Rodouân-Bey* dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune; et le pachâ espérait ainsi désunir ces deux amis dont il redoutait la puissance.

Mais, avant que *Roddouân-Bey* ne

(1) Monnaie du sultan *Ibrahym-ben-Ahmed*, frappée en argent, au Kaire, avec la date de l'année 1049 de l'hégire, 1639 de notre ère.



(1) Cette année a commencé le lundi 27 janvier de l'an 1648 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mardi 4 janvier de l'an 1650 de notre ère.

fût de retour de Constantinople, on apprit au Kaire, le samedi 6 du mois de Safar de l'an 1061 de l'hégire (1) (29 janvier 1651), la destitution de *Ahmed-Pachâ* lui-même.

Cependant, loin que l'amitié des deux émirs eût été troublée par la manœuvre de *Ahmed-Pachâ*, elle n'en fut que plus resserrée encore et mieux manifestée. Il y eut entre les deux amis un débat de générosité à qui céderait à l'autre la place d'*émyr-él-hag*; et le peuple, enthousiasmé de leurs vertus, les accueillit avec les acclamations les plus éclatantes sur la place de *Roumelyéh*.

Ces acclamations durent aller apprendre au pachâ déposé combien avaient été vaines ses machinations frauduleuses : il dut les entendre avec dépit de sa prison; car les comptes qu'avait exigés de lui son successeur avaient été sévères; et il avait été emprisonné par son ordre à la citadelle, dont il ne sortit qu'après avoir payé au trésor public des sommes considérables.

Ce successeur était le vizir *Abd-ér-rahmân-Pachâ*, qui occupa le gouvernement de l'Égypte jusqu'au commencement du mois de Chaouâl de l'an 1062 de l'hégire (2).

Quand il fut destitué lui-même, il eut à soutenir, à son tour, de grandes contestations avec son successeur, et il fut retenu jusqu'au solde de compte dans la même prison où il avait renfermé son prédécesseur.

Le pachâ que le sultan avait choisi pour le remplacer au gouvernement de l'Égypte était le vizir *Mohammed-Pachâ*. Nommé le 5 du mois de Chaouâl de l'an 1062 de l'hégire (19 septembre 1652), ce gouverneur ne fit son entrée au Kaire que le mardi 8 du mois de Moharrem de l'an 1063 (3) de l'hégire (10 décembre 1652).

Depuis cette époque, jusqu'à la fin du dix-septième siècle de l'ère chrétienne (1112 de l'hégire), l'histoire de l'Égypte ne présente qu'un tableau monotone et sans intérêt de pachâs se succédant obscurément, et sans événements importants, au gouvernement de cette province.

Acheter par des largesses aux membres du divan de Constantinople la nomination à ce pachâlyk, s'y maintenir un an ou deux par les plus lâches concessions envers les beys, dont le chef, sous le nom de *Cheykh-él-Beled*, était le véritable souverain du pays, chercher à s'y enrichir par toutes sortes d'exactions et de concussions, ne sortir du pouvoir que pour être emprisonnés, dépouillés, exilés, ou même étranglés par l'ordre du sultan, ne laisser en Égypte aucun souvenir de bonne administration ou d'établissement utile, voilà l'histoire, continuellement répétée, des vingt-deux pachâs nommés à ce gouvernement pendant ces cinquante années, et dont les noms, obscurs à juste titre, ne méritent aucunement d'être conservés par l'histoire.

Toutefois durant ce demi-siècle le trône ottoman avait subi trois mutations, et par conséquent l'Égypte avait changé trois fois de maître suzerain.

Le 3 du mois de Moharrem de l'an 1099 (1) de l'hégire (novembre 1687), *Mohammed IV*, fils du sultan *Ibrahym*, avait été déposé, après un règne de quarante ans, et enfermé dans une prison, où il mourut six ans après, l'an 1105 (2) de l'hégire (janvier 1694).

Il avait été remplacé sur le trône de Constantinople par son frère *Souleymân, II*[e] du nom suivant nos historiens, III[e] suivant les Orientaux, qui ne régna qu'environ trois ans, et mourut le 20 du mois de Ramaddân de l'an 1102 (3) de l'hégire (11 juin 1691).

Un troisième fils d'*Ibrahym, Ahmed-Kkân*, que nos écrivains nomment *Achmet II*, avait à son tour hérité de l'empire, et, après un règne de trois ans et demi, était mort l'an 1106 (4) de l'hégire (27 janvier 1695).

La mort d'*Ahmed II* fit passer le pouvoir impérial entre les mains de son neveu *Moustafâ-Khân* (Moustafâ II),

(1) Cette année a commencé le dimanche 25 décembre de l'an 1650 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le jeudi 14 décembre de l'an 1651 de l'ère chrétienne.

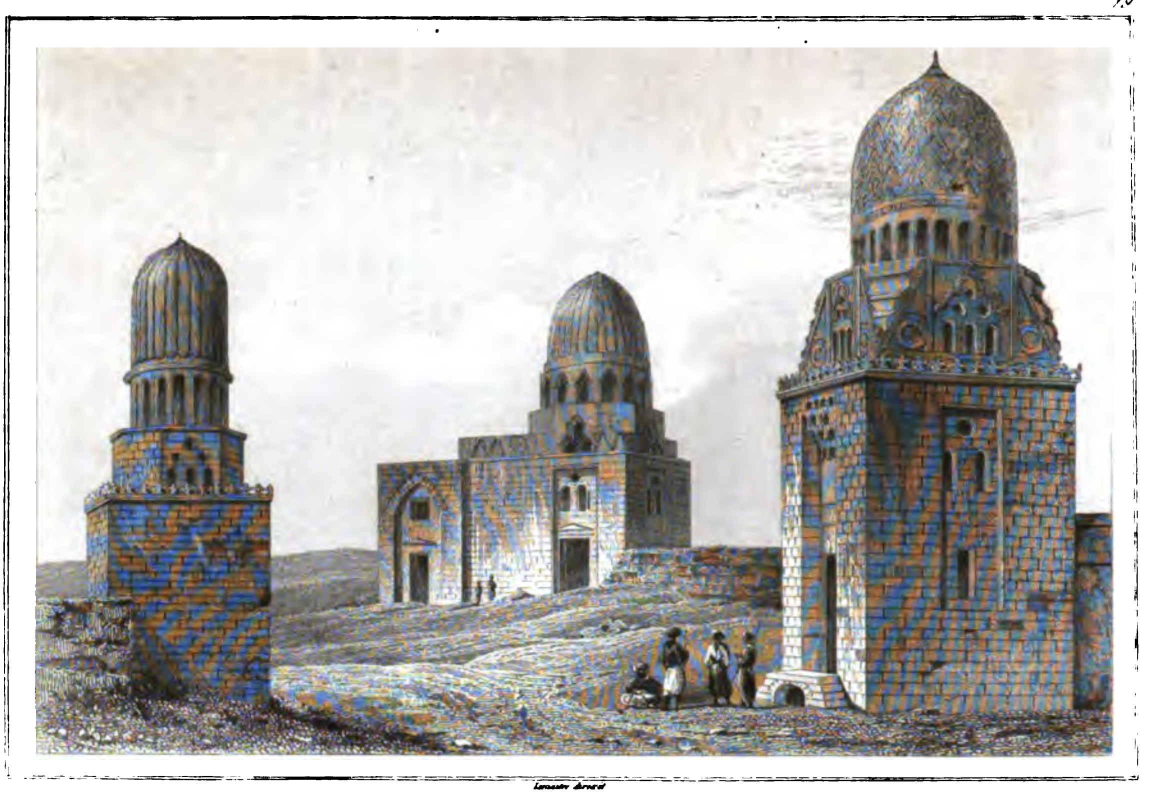
(3) Cette année a commencé le lundi 2 décembre de l'an 1652 de notre ère

(1) Cette année a commencé le vendredi 7 novembre de l'an 1687 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le mercredi 2 septembre de l'an 1693 de notre ère.

(3) Cette année a commencé le jeudi 5 octobre de l'an 1690 de notre ère.

(4) Cette année a commencé le dimanche 4 22 août de l'an 1694 de l'ère chrétienne.



Lemaitre direxit

Tombeaux près du Kaire

fils aîné du sultan *Mohammed IV*; mais, après un règne de neuf ans environ, il subit le même sort qui avait renversé du trône son père. Déposé au mois de Gemady-êl-Aouel de l'an 1115 (1) de l'hégire (septembre 1703), il mourut en prison au mois de Moharrem de l'an 1119 (2) de l'hégire (avril 1707).

Son successeur fut *Ahmed-Khân*, son frère, que nos historiens nomment *Achmet III*, et qui occupa le trône ottoman pendant vingt années.

Sous le règne de ce sultan, de nouvelles révolutions vinrent agiter le pachalyk d'Égypte. Mais, désormais les pachâs n'y jouent presque toujours qu'un rôle passif et secondaire : les débats de pouvoir et les catastrophes n'ont plus lieu qu'entre les *cheykhs-êl-beled*. Et du haut de la citadelle du Kaire, où les tient emprisonnés la défiance ombrageuse des beys, les pachâs, loin de contre-balancer leur puissance, semblent n'être venus au Kaire que pour assister en spectateurs indifférents et désintéressés aux luttes acharnées dont presque chaque jour la capitale de l'Égypte est devenue le théâtre.

CHAPITRE XVII.

Suite du règne du sultan Ahmet III. — Hassan-Pachâ. — Cheykhs-êl-beled, Qâssem-Ayouâz, Ismayl-Bey, Tcherkess-Bey, Zou-l-Fiqâr-Bey. — Règne du sultan Mahmoud (Mahomet V). — Cheykhs-êl-beled Othmân-Bey, Ibrahym-Kyahyâ, Roddouân-Bey. — Règne du sultan Othmân III. — Cheykhs-êl-Beled Housséyn-Bey, Khalyl-Bey. — Règne de Moustafâ III. — Cheykhs-êl-beled Aly-Bey *le Grand*, Mohammed-Bey-Aboudahab. — Règne du sultan Abd-êl-Hamyd.

D'après le tableau tracé dans le précédent chapitre, nous ne devons pas nous étonner que cette dernière période de l'histoire de l'Égypte, sous les sultans ottomans, ne mette plus guère en scène les pachâs qu'ils envoyaient de Constantinople pour gouverner l'Égypte et contenir l'ambition des beys : dorénavant, les pachâs n'y jouent plus que les rôles de traîtres; les premiers acteurs de ce drame politique et sanglant vont être les *cheykhs-êl-beled*, se disputant entre eux le pouvoir qu'ils avaient irrévocablement arraché aux mandataires de la sublime porte.

L'an 1119 de l'hégire (1707), l'Égypte était sous l'autorité de *Hassan-Pachâ*, et le bey *Qâssem-Ayouâz* était gouverneur particulier du Kaire, en qualité de *cheykh-êl-beled* : la discorde éclata entre sa maison, nommée *êl-Qâssemyéh*, et la maison *Zou-l-Fyqâryéh*, dont le chef, *Zou-l-Fyqâr-Bey*, vint lui disputer sa dignité les armes à la main. Ces deux maisons vivaient en bon accord avant l'arrivée du pachâ, dont les sourdes menées réussirent à fomenter cette mésintelligence et à créer entre elles une inimitié irréconciliable. Les deux partis, de plus en plus excités par *Hassan-Pachâ*, se firent une guerre à mort pendant quatre-vingts jours continuels.

Cette guerre présenta une particularité remarquable : ces deux maisons avaient leur séjour dans le sein de la capitale; ne voulant pas rendre les habitants victimes de leurs haines personnelles, et craignant également de dévaster une ville dont la possession devait être le prix de la victoire, elles se donnèrent rendez-vous de combat dans la plaine nommée *Qoubbet-êl-Arab* (la coupole des Arabes), au dehors du Kaire : là, chaque jour, elles allaient se livrer bataille. Les premiers rayons du soleil éclairaient les premiers coups, et l'action ne cessait qu'à son coucher. Alors chacun des deux partis rentrait au Kaire par des rues différentes, et passait la nuit pacifiquement, dans son domicile respectif, pour recommencer la guerre le lendemain.

Cette espèce de défi chevaleresque n'altéra en rien la tranquillité publique; les marchés restaient ouverts, aucune boutique n'était fermée, et chacun vaquait à ses affaires, comme si l'harmonie la plus parfaite eût régné entre les chefs de la ville.

La lutte se termina par la mort du bey *Qâssem-Ayouâz*. *Ayouâz* fut regretté de tous : le peuple le pleura comme un juge équitable et un prince bienfaisant, les beys ses collègues et ses rivaux, comme un guerrier aussi brave dans le combat que généreux après la victoire.

(1) Cette année a commencé le jeudi 17 mai de l'an 1703 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 4 avril de l'an 1707 de notre ère.

Aussi réclama-t-on pour son fils *Ismayl-Bey*, jeune homme à la fleur de l'âge, la dignité de *cheykh-él-beled*, dont avait été revêtu son père. *Hassan-Pachâ* accéda à ce vœu, d'autant plus volontiers qu'il espérait manier à son gré l'esprit du jeune *Ismayl*; et *Zou-l-Fyqâr*, dont le pachâ avait excité la haine, en présentant ce but à son ambition, se vit une seconde fois déchu de ses espérances.

Ainsi en possession du pouvoir prépondérant au Kaire, *Ismayl* sut apprécier la conduite du pachâ : convaincu que les vrais intérêts des Mamlouks étaient d'éviter toute scission entre eux, il se conduisit avec une adroite politique envers la maison *Zou-l-Fyqâryéh*. Les efforts des deux maisons rivales se réunirent contre le pachâ, envers lequel *Ismayl* continuait pourtant tous les dehors de la déférence et de la soumission; mais il travaillait secrètement contre lui auprès de la Porte Ottomane, et parvint à obtenir son rappel. Plusieurs autres pachâs vinrent, l'un après l'autre, de Constantinople, pour succéder à *Hassân-Pachâ* : ils eurent le même sort, parce qu'ils déplaisaient à *Ismayl*.

Tout en se précautionnant contre la rivalité de ses collègues et les intrigues des pachâs, *Ismayl-Bey* s'occupait des devoirs de sa place, et rendait au peuple une justice exacte et désintéressée; entre autres exemples, on cite de lui les anecdotes suivantes :

Un négociant du Kaire, nommé *Othmân*, avait livré à un *qapygy* (garde de la porte), arrivé dans la capitale pour une mission importante, trois cents *fargues* (balles) de café, sur un billet payable à échéance. Pendant le délai, vint de Constantinople un firman qui déclarait traître le *qapygy*, et enjoignait au pachâ de le faire décapiter. Les ordres du divan furent exécutés, et le pachâ séquestra à son profit les biens du condamné, parmi lesquels se trouvaient les trois cents balles de café d'*Othmân*. Celui-ci, que cette catastrophe imprévue allait ruiner, adressa au *cheykh-él-beled* sa réclamation, appuyée de son titre de créance. *Ismayl-Bey* en reconnut la justice, et força le pachâ à lever le séquestre sur les marchandises saisies, qui furent restituées au légitime propriétaire : *Othmân* voulut témoigner sa reconnaissance au *cheykh-él-beled*, par l'hommage d'un riche écrin et de plusieurs quintaux de sucre raffiné; *Ismayl* refusa tout présent par cette réponse : « Ou tu es dans ton droit, ou non; « dans le premier cas, j'ai fait mon de« voir, Dieu alors est ma récompense, « et je ferais moi-même tort à ta for« tune en recevant ton présent : dans le « second cas, mon acceptation me ren« drait complice du vol que tu aurais « fait du bien d'autrui. Cependant, pour « ne pas t'affliger, je prends ton sucre; « mais j'ordonne que sa valeur te soit à « l'instant payée par mon intendant. »

La seconde anecdote est la suivante :

Selon la coutume des grands du Kaire, au mois de Ramaddân, *Ismayl-Bey* tenait table ouverte, sous le péristyle de son palais; tous les cheykhs, les lecteurs du Koran, les ulémâs et les gens de loi qui s'y présentaient étaient admis. Un jour le *cheykh-él-beled* vit dans la foule des convives un homme, dont la figure ignoble et la contenance embarrassée, et surtout la gloutonnerie insatiable, se firent généralement remarquer : au moment où, le repas terminé, l'assemblée se séparait, *Ismayl-Bey* envoya chercher cet homme par un de ses Mamlouks. — « Récite« moi, lui dit-il, tel chapitre du Ko« ran. » Le parasite n'en put articuler que les premières paroles, se troubla bientôt, et, tombant aux pieds du bey, lui avoua « qu'il était, non un cheykh, « mais un pauvre charpentier, qui, ayant « voulu profiter de cette occasion pour « faire le premier bon repas de sa vie, « avait emprunté les habits décents « sous lesquels il s'était introduit « parmi les savants, les cheykhs et les « imâms. »

Le bey rit de l'aventure : non-seulement il pardonna l'innocente supercherie, mais encore il accorda au charpentier gourmand le moyen de faire un bon repas tous les jours, en l'admettant au nombre des serviteurs de sa maison : on assure qu'il n'en eut jamais de plus dévoué et de plus fidèle.

Ismayl-Bey soutint pendant seize années son autorité, aux dépens de celle

Lemaitre direxit

Le Divan de Joseph (Yousouf SALAH-ED-DYN) à la Citadelle du Caire.



des pachâs, réduits par lui à une entière nullité et à une impuissance totale; et il sut se conserver dans le pouvoir suprême, au milieu des troubles que sa politique adroite savait susciter parmi ses collègues, pour les empêcher de se réunir contre lui. Un acte d'injustice, exercé par lui sur un mamlouk de la maison *Zou-l-Fyqâryéh*, causa sa perte.

Ce mamlouk, nommé lui-même *Zou-l-Fyqâr*, possédait un petit bien, suffisant à peine à sa subsistance; il en fut évincé par un mamlouk d'*Ismayl-Bey*: le *cheykh-él-beled* sanctionna cette spoliation d'un mamlouk de la maison ennemie de la sienne, et rejeta les réclamations qui lui furent adressées.

Victime de cette iniquité, *Zou-l-Fyqâr* porta ses plaintes au chef de sa maison, qui était alors *Tcherkess-Bey*, ennemi naturel d'*Ismayl-Bey*; *Tcherkess-Bey* prit l'affaire à cœur, et courut s'entendre avec le pachâ contre celui qui leur était également odieux à tous deux. — « Tu n'as d'autre moyen, lui dit le pachâ, « que de faire tuer le maître du spo« liateur par ton mamlouk : promets« lui de ma part, pour récompense, le « harem et les biens de celui qu'il as« sassinera. »

Le prochain jour de l'assemblée du divan fut aussitôt désigné pour ce meurtre.

Endoctriné par son maître *Tcherkess-Bey*, et sûr d'être soutenu par les gardes du pachâ, le mamlouk *Zou-l-Fyqâr* se rendit en effet à l'audience : prenant respectueusement la main d'*Ismayl-Bey*, « Qu'il vous plaise, lui dit-il, sei« gneur, de me faire rendre ma pro« priété. » — « Nous verrons, » répondit le bey, formalisé d'une démarche aussi hardie : le mamlouk insista : repoussé de nouveau, il tira son poignard, en frappa le *cheykh-él-beled* dans l'abdomen, et l'étendit mort dans la salle du divan.

Cet assassinat fut le signal du meurtre de tous ceux qui tenaient au parti du *cheykh-él-beled*. Des gardes apostés par le pachâ se jetèrent dans la salle, et massacrèrent tous ceux qui ne purent se soustraire à la mort par une prompte fuite.

Ainsi s'éteignit, l'an 1136 de l'hégire (1), la puissance d'*Ismayl-Bey*, digne d'une meilleure fin. Son cadavre fut transporté dans son palais, puis déposé dans le tombeau de son père, près de la porte du Kaire appelée *Bâb-él-Louq*.

Tcherkess-Bey hérita de la place de *cheykh-él-beled*, et le meurtrier *Zou-l-Fyqâr* fut, suivant la promesse du pachâ, mis en possession du harem et des biens d'*Ismayl-Bey*. Mais les deux complices du meurtre ne tardèrent pas à se craindre l'un l'autre, et cherchèrent mutuellement à se perdre. *Tcherkess-Bey* espéra obtenir contre son nouvel antagoniste le même succès que contre *Ismayl-Bey*; mais ses menées ne parvinrent pas au même résultat. Soupçonnant ses desseins hostiles, *Zou-l-Fyqâr* vint l'attaquer, dans son palais, à la tête d'une nombreuse troupe de mamlouks et de soldats ottomans, dont il avait acheté les services. Il y eut dans les rues du Kaire un combat dont le succès ne fut pas longtemps disputé : en un quart d'heure, les gens de *Tcherkess-Bey* furent mis dans une déroute totale, et lui-même, entouré du peu de partisans qui lui étaient restés fidèles, se vit forcé de gagner la haute Égypte, dès cette époque refuge habituel des beys disgraciés ou vaincus, abandonnant à son heureux rival la dignité de *cheykh-él-beled*, dans laquelle le pachâ s'empressa de le confirmer.

Parvenu d'une manière si étrange, et contre toute attente, du rang de simple mamlouk, aux suprêmes fonctions de *cheykh-él-beled*, *Zou-l-Fyqâr-Bey* eut le sort de ses prédécesseurs : il devint l'ennemi de tous ses collègues, et entre autres d'un d'entre eux, surnommé *Abou-Deyfféh*, parce qu'il avait coutume de s'envelopper d'un grand manteau de serge noire, appelé *deyfféh* en langue arabe.

Une prédiction avait annoncé à *Zou-l-Fyqâr-Bey* que cet *Abou-Deyfféh* devait être la cause de sa ruine; et en conséquence plusieurs fois il avait tenté de le perdre lui-même. Ses tentatives avaient échoué; et il cherchait encore de nouveaux moyens de réussite, quand il apprit que *Tcherkess-Bey* avait rassem-

(1) Cette année a commencé le vendredi 1er octobre de l'an 1723 de l'ère chrétienne.

blé des troupes dans le Sayd, et descendait à leur tête sur le Kaire; le plus valeureux des mamlouks de *Zou-l-Fyqâr-Bey*, nommé *Othmân-Kâchef*, fut expédié contre *Teherkess-Bey*: battu en plusieurs rencontres, *Tcherkess-Bey* fut obligé de se retirer en Barbarie; et, enivré de sa victoire, *Zou-l-Fyqâr-Bey* sévit, au Kaire, contre les beys qu'il soupçonna de tenir secrètement au parti de l'ancien *cheykh-êl-beled*. Plusieurs devinrent ses victimes; les autres, de concert avec le *oualy*, chef de la police, et l'aghâ des janissaires, conspirèrent contre lui. Ils informèrent *Tcherkess-Bey* de tout ce qui se passait, et l'engagèrent à revenir attaquer l'ennemi commun, en se joignant à *Moustafâ-êl-Qerd*, qui déjà venait, dans l'Égypte supérieure, de se déclarer contre *Zou-l-Fyqâr-Bey*, à la tête d'un parti considérable.

Ces instances déterminèrent *Tcherkess-Bey* à reparaître en Égypte. A cette nouvelle, *Zou-l-Fyqâr-Bey* consulta les ulémâs et les cheykhs; mais cette assemblée décida qu'une attaque contre le survenant ne serait légale qu'après avoir épuisé tous les moyens d'accommodement.

Toute lenteur parut à *Zou-l-Fyqâr* compromettre ses intérêts, et, malgré la décision solennelle, il envoya de nouveau *Othmân*, qu'il venait d'élever à la dignité de *Bey*, pour repousser *Tcherkess-Bey*. Un combat eut lieu, dans lequel *Moustafâ-êl-Qerd* fut tué, et *Tcherkess-Bey* lui-même, atteint d'un coup de feu, en cherchant à passer le Nil à la nage, périt dans les eaux du fleuve. Sa tête et celle de *Moustafâ-êl-Qerd* furent envoyées par *Othmân-Bey* à son maître, qui ne devait pas recevoir ce sanglant trophée.

En effet, tandis que *Othmân-Bey* immolait les ennemis de *Zou-l-Fyqâr*, *Zou-l-Fyqâr* lui-même tombait, au Kaire, sous les coups d'assassins décidés à lui ôter la vie : redoutant de nouveau ses cruautés après une nouvelle victoire, les beys revêtirent l'un d'entre eux d'un *deyfféh*, et firent annoncer au *cheykh-êl-beled* que son ennemi mortel, *Abou-Deyfféh*, avait été saisi par l'aghâ des janissaires. Amené devant lui, le faux *Abou-Deyfféh* parut couvert de son manteau; mais ce manteau cachait deux pistolets d'arçon, qu'il déchargea à la fois à bout portant dans la poitrine du *Cheykh-êl-Beled*, et le tua roide au milieu de sa salle d'audience.

Ainsi périt *Zou-l-Fyqâr-Bey*, l'an 1142 de l'hégire (1), deux jours après la mort de son rival.

Othmân-Bey accourut de la haute Égypte, pour venger la mort de son maître, et entra dans le Kaire, faisant main basse sur tous ceux qu'il rencontrait.

A ce carnage, qui fut affreux, succéda une autre catastrophe sanglante. *Mohammed-Bey*, l'un de ceux qui s'étaient soustraits à la vengeance d'*Othmân*, voyant vacant le poste de *cheykh-êl-beled*, voulut s'y élever sur les cadavres de ses collègues. Associant à son projet *Sâlèh-Kâchef*, son confident, il complota de les faire massacrer tous par des assassins apostés au milieu d'une fête qu'il leur donnerait. Ce complot eut son exécution; mais *Mohammed-Bey* ne jouit pas des fruits de son attentat : les victimes du guet-apens avaient opposé une résistance désespérée aux meurtriers; et l'auteur du crime, *Mohammed-Bey* lui-même, périt dans la mêlée. *Sâlèh-Kâchef*, voyant ainsi ses espérances ruinées, se retira à Constantinople, après avoir exposé les têtes des beys immolés sur les marches de la mosquée appelée *Gâmè-êl-Hassaneyn*.

A ces désastres politiques se joignit le ravage d'un autre fléau destructeur. Cette époque est celle de la peste fameuse encore de nos jours sous le nom de *Peste de Kâou*. On la nomma ainsi parce qu'elle fut annoncée, suivant les traditions populaires, par un *Santon* ou *Faqyr* nègre, qui parcourait les rues du Kaire, en criant *Kâou, Kâou!* (brûlure, brûlure!) et qui, en proie à une aliénation mentale, courut se précipiter dans une fournaise embrasée, où il périt.

Cette peste sévit sur les populations d'une manière terrible, et ses ravages furent d'autant plus affreux, que l'anarchie et les désordres auxquels l'Égypte était en proie empêchaient qu'on n'arrêtât le progrès du fléau.

(1) Cette année a commencé le mercredi 27 juillet de l'an 1729 de notre ère.

Cette même année fut marquée par la déposition du sultan *Ahmed III* (1) : il eut pour successeur, au mois de Gémady-êl-Aouel de l'an 1143 (2) de l'hégire (octobre 1730), son neveu *Mahmoud-ben-Moustafâ-Khân*, vingt-quatrième empereur ottoman : ce prince, que nos écrivains nomment *Mahmoud Ier* et quelquefois *Mahomet V*, occupa vingt-cinq années le trône de Constantinople.

Sous son long règne, les pachâs que la Porte Ottomane envoya comme gouverneurs en Égypte y conservèrent leur nullité antérieure, et toute l'autorité dans ce pachâlyk continua d'appartenir sans partage au *cheyk-êl-beled*, devenu gouverneur de fait, et contre lequel les gouverneurs titulaires osèrent rarement se heurter.

Othmân-Bey succéda à son maître *Zou-l-Fyqâr* dans les fonctions de *cheykh-êl-beled*, et créa beys plusieurs de ses mamlouks, pour remplacer ceux qui avaient péri pendant les troubles. Tout le monde bénit son administration : il fut équitable, mais sévère, et fit décapiter un de ses nouveaux beys, qui avait exercé des concussions dans une des provinces où il était chargé de lever l'impôt.

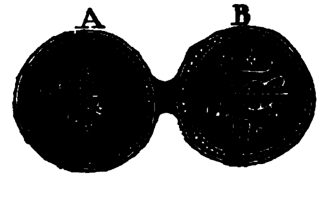
Le trait de justice suivant, rapporté par des mémoires inédits contemporains, mérite d'être cité.

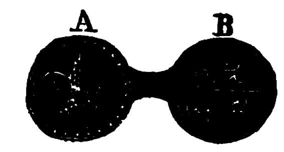
Un pauvre ânier du Kaire, voulant raccommoder la mangeoire de son âne, trouva, dans le massif de maçonnerie qui la supportait, un vase rempli de monnaies d'or. Joyeux, il le remit à sa femme, en lui recommandant la prudence et le secret, certain d'être dépouillé, si sa découverte était connue, tout trésor dans l'Orient appartenant au gouvernement. La femme, au contraire, exigeait de riches vêtements, des bijoux, et une ostentation de luxe qui devait trahir leur nouvelle fortune : le mari refusa ; et sa femme, irritée, courut le dénoncer au *cheykh-êl-beled*, *Othmân-Bey*. Celui-ci fit comparaître l'ânier, entendit ses raisons, et le renvoya en lui disant : « Garde ce que Dieu t'a donné, répudie « ta femme, et vis en paix. »

A peine installé dans sa haute dignité, *Othmân-Bey* vit la famine succéder à la peste : il ouvrit ses trésors, et fit renaître l'abondance. Cependant, malgré la sagesse de son administration, il ne put se mettre à l'abri des tentatives ambitieuses d'*Ibrahym* et de *Ismayl-Roddouân*, tous deux *kyahyâs* (1), l'un des *Janissaires*, l'autre du corps des *Azabs* : l'un et l'autre avaient été mamlouks, l'un dans la maison d'*êl-Qazdaqlyéh*, l'autre dans celle d'*êl-Gelfyéh*, dont la première doit sa fondation à un ancien sellier enrichi, et la seconde à un pauvre porteur, *Ahmed-êl-Gelfy*, que la fortune avait favorisé d'une manière bien étrange.

Un mamlouk était venu un jour faire sa provision d'huile dans la manufacture où *Ahmed-êl-Gelfy* travaillait comme simple journalier, et le chargea de porter chez lui la jarre qui la contenait. Là le porteur attendait son salaire, quand ce mamlouk, dont il ne connaissait pas même le nom, le pria de l'aider à cacher, dans l'épaisseur d'une muraille, un trésor considérable, qu'il voulait dérober à la connaissance de ses camarades. *El-Gelfy* obéit, mura la cachette, reçut un sequin pour sa peine, un autre pour le serment d'un secret inviolable, et se

(1) Monnaies du sultan *Ahmed-ben-Mohamed* (Achmet III), frappées en or au Kaire, sous la date de l'an 1115 de l'hégire, 1703 de notre ère.





La première de ces monnaies porte le nom de *Fondouqly* ; la seconde est un *demi-Fondouqly*.

(2) Cette année a commencé le lundi 17 juillet de l'an 1730 de nôtre ère.

(1) Ce titre s'écrit aussi *kykhyâ* et *ketkhodâ* : chacun des *odjâqs*, ou corps militaires, a son *kyahyâ*, chargé de la police du corps, ainsi que de la justice à rendre aux membres de l'*odjâq*.

retira bien satisfait de sa journée.

Trente jours après, passant dans la même rue, il y vit un rassemblement, s'informa, et apprit à la fois la mort du mamlouk et la mise en vente de sa maison. Le pauvre porteur se présenta hardiment comme acquéreur, se fit adjuger la maison, la paya avec l'or du trésor caché, et se retira au village de *Gelf*, dans la haute Égypte, dont il était originaire. Là peu à peu il développa sa fortune, et finit par devenir le chef d'une maison puissante.

Ibrahym et *Ismayl-Roddouân* étaient aussi opposés de fortune que de caractère. Le premier était pauvre, entreprenant, dévoré d'ambition; le second, riche et apathique, ne songeait qu'à ses plaisirs. Cependant, *Ibrahym*, qui avait besoin de *Roddouân*, avait recherché son amitié. Ayant épousé la fille d'un riche marchand, nommé *Mohammed-él-Baroudy*, il acheta, par le moyen des richesses de sa femme, la faveur des mamlouks, des soldats ottomans, et même du pachâ : il était parvenu à corrompre jusqu'aux premiers officiers de la maison du *cheykh-él-beled;* il vint à bout enfin de se faire créer *bey*, avec son ami *Roddouân;* et ils réunirent ensemble leurs intérêts et leur fortune.

Othmân-Bey fut effrayé de la rapidité de leur avancement; et, pour les arrêter dans leur carrière d'ambition, se concerta avec trois maisons puissantes. L'une, celle d'*Ibryahm-Bey-él-Qotamych*, comptait trois beys dans son sein; celle d'*Aly-Bey-él-Damyâty* en avait deux; la troisième était celle d'*Aly-Kykhyâ-él-Taouyl*. On convint d'assassiner *Ibrahym-Bey*, qui avait conservé ses fonctions de *kyahyâ* des janissaires (1), et *Roddouân-Bey* en plein divan. Tout était prêt pour l'exécution du complot; mais l'intendant du *cheykh-él-beled*, *Ahmed-él-Sokry*, l'un de ceux qu'avait achetés l'or d'*Ibrahym-Bey*, avait prévenu celui-ci. *Ibrahym*, à son tour, avisa *Roddouân;* et tous deux, se concertant, essayèrent de répondre à un guet-apens par un autre. Leurs émissaires armés assaillirent le *cheykh-él-beled* dans la rue qui conduit au château, et se seraient saisis de sa personne sans la vitesse de son cheval, grâce à laquelle il put parvenir à son palais; mais là il trouva le traître intendant, qui, jouant la fidélité et le zele, peignit à son maître le danger plus grand qu'il n'était, le persuada d'une révolte générale de la ville, et le détermina à prendre aussitôt la fuite pour la Syrie.

(1) Les historiens orientaux le désignent plus souvent sous ce dernier titre que sous celui de *bey*.

Ahmed-él-Sokry l'accompagna dans cette retraite; mais, sur la route de *Ghazzah*, près du village d'*Achrafyéh*, sous prétexte de veiller à la sûreté d'*Othmân-Bey*, qui lui avait confié le commandement de l'escorte, il resta en arrière, et, avec les mamlouks séduits par lui, revint au Kaire. *Ibrahym-Kyahyâ* le récompensa de sa trahison par le titre de *bey*.

Othmân-Bey, arrivé presque seul en Syrie, passa à Constantinople, et y obtint le pachalyk de Brousse, qu'il conserva jusqu'à sa mort; le jour de sa retraite du Kaire, le peuple pilla son palais et s'en partagea les riches dépouilles.

Ces divers événements se passèrent en Égypte, dans le courant de l'an 1156 de l'hégire (1).

Après l'expulsion d'*Othmân*, *Ibrahym-Kyahyâ* et *Roddouân-Bey*, n'ayant plus de concurrents, s'occupèrent de l'anéantissement des maisons qui s'étaient alliées contre eux : *Roddouân-Bey* se chargea de la perte d'*Aly-Kykhyâ-él-Taouyl*, et chargea un de ses mamlouks de le tuer d'un coup de pistolet, au milieu d'une fête. L'assassin fit feu; mais, ayant mal visé, au lieu d'*Aly*, il tua le mamlouk qui était auprès de lui, et fut aussitôt massacré avec deux complices.

Ibrahym-Kyahyâ réussit mieux contre ses autres rivaux; *Kiour-Ahmed* occupait alors le pachalyk d'Égypte; soit qu'il craignît la puissance d'*Ibrahym-Kyahyâ*, soit qu'il crût devoir, dans les intérêts de la Porte Ottomane, saisir une occasion d'affaiblir le corps des beys, il entra dans les projets meurtriers d'*Ibrahym*, et coopéra à leur exécution : à force d'argent, l'intendant même d'*Aly-Bey-él-Damyâty*, nommé *Souleymân*, fut acheté, et se chargea d'assaillir son maître, dans la salle même

(1) Cette année a commencé le lundi 25 février de l'an 1743 de notre ère.

du divan, promettant de livrer sa tête et celles des *beys* ses partisans. *Ibrahym-Kyahyâ* et *Roddouân-Bey* se chargèrent de fermer aux beys destinés à la mort les issues de la citadelle, en se postant avec des troupes aux portes dites des *Janissaires* et des *Azabs* : *Souleymân* tint parole : *Khalyl-Bey*, de la maison d'*él-Damyâty*, et *Mohammed-Bey*, de la maison d'*él-Qotamych*, furent les premières victimes, et toute leur suite fut égorgée : *Aly-Bey* et *Omar-Bey-él-Ballât*, qui étaient parvenus à s'échapper du massacre, furent poursuivis par le pachâ lui-même, et massacrés par *Ibrahym* et par *Roddouân*, en voulant sortir de la citadelle : les cadavres de *Khalyl-Bey* et de *Mohammed-Bey* furent les seuls qui obtinrent les honneurs de la sépulture.

De tant de beys armés contre *Ibrahym-Kyahyâ* et *Roddouân*, il ne restait plus qu'*Ibrahym-él-Qotamych* et *Aly-Kykhyâ-él-Taouyl*. Le premier mourut de chagrin, peu de temps après ; le second s'exila volontairement, abandonnant aux deux *kyahyâs* l'autorité qu'il avait voulu leur disputer.

Maître ainsi du Kaire, *Ibrahym-Kyahyâ* se fit *cheykh-él-beled*, et nomma *Roddouân-Bey* à la dignité d'*émyr-él-hag* (prince du pèlerinage), dignité qui dès lors ne fut plus une concession passagère, mais devint la seconde place du pouvoir ; et chaque année ces deux places furent alternatives entre eux. Puis tous deux retournèrent à leurs habitudes, c'est-à-dire *Ibrahym* à ses projets, et *Roddouân* à ses plaisirs.

Ibrahym-Kyahyâ se hâta d'user et d'abuser de la puissance qu'il avait acquise aux dépens de son trésor, et, pour le remplir de nouveau, n'épargna ni avanies, ni proscriptions. La première tomba sur ce *Souleymân*, dont il avait si chèrement payé la trahison : il fit jeter cet instrument, devenu inutile, dans les cachots de la citadelle du Kaire, et ne lui permit d'en sortir qu'après lui avoir fait regorger avec usure tout l'or qu'il lui avait prodigué. Il attaqua ensuite les autres personnages riches, et s'empara de leurs biens, après les avoir exilés ou mis à mort. En un seul jour, il confisqua plus de quatre-vingts maisons du Kaire. Les revenus de l'État, les douanes, les villages, les magasins, jusqu'aux boutiques des simples détaillants, tout fut pillé par lui : la terreur et la consternation étaient générales.

Kiour-Ahmed-Pachâ avait été rappelé à Constantinople, et était passé au gouvernement de l'île de Chypre : le pachâ qui l'avait remplacé au Kaire, l'an 1159 de l'hégire (1), avait été traité par *Ibrahym-Kyahyâ* avec peu d'égards : ce fut à ce représentant de la Porte Ottomane que les mécontents portèrent leurs plaintes : il fit des réclamations qui furent mal reçues : outré de cette nouvelle marque de mépris, il profita de l'absence d'*Ibrahym* qui, cette année, conduisait la caravane à la Mekke, pour ourdir des trames avec *Housséyn-Bey-él-Khachab* ; il le chargea de venger son injure particulière et l'oppression publique, lui offrant la place de *cheykh-él-beled*, s'il parvenait à le délivrer d'*Ibrahym-Kyahyâ* et de son collègue, *Roddouân-Bey*.

Tenté par une telle promesse, *Housséyn-Bey* prit si bien ses mesures, au retour d'*Ibrahym*, qu'il réussit à le saisir à l'improviste, ainsi que *Roddouân*, et à les emprisonner à la citadelle du Kaire : aussitôt le pachâ proclama *Housséyn-Bey* comme *cheykh-él-beled* ; mais son triomphe ne fut pas d'une longue durée : les partisans d'*Ibrahym-Kyahyâ* se réunirent, attaquèrent *Housséyn-Bey*, ainsi que le pachâ, et remirent en liberté les deux beys prisonniers. *Housséyn-Bey* prit la fuite dans la haute Égypte, et courut se cacher à *Ibryne*, en Nubie ; le pachâ fut renvoyé à Constantinople, où le sultan punit sa non-réussite par un arrêt de mort.

C'est à cette époque qu'appartiennent les premières phases de la fortune du célèbre *Aly-Bey*, surnommé *le Grand* (2), qui depuis régna à son tour sur l'Égypte, et sut même y établir quelque temps son pouvoir indépendant.

Ibrahym-Kyahyâ possédait, dit-on, plus de deux mille mamlouks ; *Aly* remplissait dans sa maison les fonctions de *selahdar aghâ*, c'est-à-dire

(1) Cette année a commencé le lundi 24 janvier de l'an 1746 de l'ère chrétienne.
(2) *Aly-Bey-él-Kébyr*.

qu'il etait chargé d'avoir soin des armes et de porter le sabre de son maître. *Ibrahym* l'avait emmené avec lui dans son pèlerinage de la Mekke, et avait eu occasion de remarquer la valeur de son jeune mamlouk. La caravane fut attaquée par plusieurs tribus arabes; et *Aly*, qui venait d'être fait *kâchef*, s'étant mis à la tête des troupes de l'escorte, avait repoussé les assaillants avec un tel courage, qu'il reçut généralement le surnom de *Genn-Aly* (Aly le Génie, ou plutôt Aly le Diable).

De retour au Kaire, *Ibrahym-Kyahyâ* songeait à récompenser son *kâchef* par le titre de *bey*. Sa trop grande jeunesse s'y opposa : d'ailleurs cette promotion fut retardée par le guet-apens de *Housséyn-Bey*, puis par une catastrophe bien autrement importante.

On venait d'apprendre que le successeur du pachâ expulsé venait d'arriver à Alexandrie : il était d'usage que le nouveau gouverneur s'y arrêtât, pour y recevoir les félicitations et les présents adressés par le *cheykh-él-beled* et les autres beys. Mais dès lors le pachâ était entouré d'espions, chargés par les beys de découvrir quelles étaient ses intentions à leur égard, et d'acquérir quelque connaissance des ordres dont il était chargé par le sultan de Constantinople.

Si l'on était assuré que ses ordres étaient pacifiques et ses intentions bienveillantes, il continuait librement sa route, et était reçu à Boulâq par les beys en cérémonie. Mais si l'on découvrait que ses intentions étaient défavorables et ses instructions hostiles, le divan des beys s'assemblait et signifiait au nouveau pachâ la défense expresse de continuer son voyage. Le divan du Kaire écrivait alors au divan de Constantinople, pour accuser le personnage rejeté d'une ambition perfide et dangereuse et de manœuvres contraires aux intérêts de Sa Hautesse. On annonçait sa présence comme capable d'exciter le trouble et la rébellion; en conséquence, on demandait sa révocation, et son remplacement par un autre fonctionnaire plus agréable à l'Égypte.

Le divan du Kaire n'avait conçu aucun ombrage de l'arrivée du nouveau pachâ, nommé *Raghyb-Mohammed*, qui avait été reçu avec honneur par le *cheykh-él-beled* lui-même, *Ibrahym-Kyahyâ*; les beys, accueillis par lui avec bienveillance, avaient juré entre ses mains, dans une audience solennelle, obéissance et fidélité à l'empereur ottoman : il les avait revêtus des pelisses d'honneur, suivant l'usage cérémoniel : enfin *Raghyb-Mohammed-Pachâ* avait gagné l'affection des beys, et la meilleure intelligence régnait entre eux et lui. Il ne troublait en rien l'exercice du pouvoir d'*Ibrahym-Kyahyâ*, et se contentait modestement de la portion d'autorité que celui-ci lui laissait exercer : grâce à sa conduite liante et mesurée, il était, depuis plus de deux ans, tranquille gouverneur de l'Égypte, et les beys eux-mêmes avaient demandé sa prorogation dans son pachâlyk.

Mais il arriva tout à coup de Constantinople un firman secret, ou *khatt-cheryf* (1), qui enjoignait au pachâ de tenter tous les moyens possibles de détruire les beys en masse, et de faire massacrer sans délai le *cheykh-él-beled*, avec tous ceux de ses adhérents qu'il pourrait saisir.

Le pachâ savait qu'il avait excité les soupçons du divan de Constantinople, qui paraissait disposé à l'accuser de n'être en si bonne intelligence avec les beys que pour fomenter leur révolte en Égypte et s'y rendre lui-même indépendant de la Porte Ottomane.

Exécuter l'ordre impérial publiquement, c'était risquer beaucoup, et s'exposer à une dangereuse résistance; désobéir, ou seulement retarder son obéissance, c'était dévouer sa tête à la vindicte du divan ottoman et justifier l'accusation de tendance à la rébellion.

Après avoir hésité longtemps et calculé toutes les chances, *Raghyb-Mohammed-Pachâ* se décida à employer la ruse et la perfidie envers les beys *ses amis* : il aposta des satellites armés, et les chargea de massacrer, à son signal, la totalité des beys, pendant qu'ils siégeraient avec lui au divan général.

Le coup fatal fut exécuté en partie : trois beys furent assassinés; mais les autres, et le *cheykh-él-beled* à leur tête, se défendirent vaillamment, et repro-

(1) Voyez ci-dessus la note de la page 198.

chèrent avec indignation au pachâ la trahison qu'ils devaient si peu redouter de lui, dans la position où les avait placés leur amitié réciproque.

Pour toute justification, *Raghyb-Mohammed-Pachâ* exhiba le firman impérial : sa vie fut épargnée; mais il fut à l'instant même déposé par le divan du Kaire, qui envoya demander à Constantinople un autre gouverneur pour lui succéder.

Trois nouveaux beys furent nommés pour remplacer les trois qui avaient été assassinés. *Ibrahym-Kyahyâ* profita de cette occasion pour élever à cette dignité *Aly-Kâchef*, son favori.

La promotion d'*Aly-Bey* avait eu un violent antagoniste dans un des beys, nommé aussi *Ibrahym*, comme son protecteur, mais Circassien de naissance, et par cette raison surnommé *él-Tcherkassy*. L'autorité d'*Ibrahym-Kyahyâ* l'emporta pourtant; mais c'est de cette époque que date la haine irréconciliable qui divisa les deux *Ibrahym*, haine qui ne s'éteignit que cinq ans plus tard, dans le sang d'*Ibrahym-Kyahyâ*, massacré alors par *Ibrahym-él-Tcherkassy*, l'an 1168 de l'hégire (1).

Cette même année vit aussi la mort du sultan *Mahmoud* (2), auquel succéda son frère *Othmân-ben-Moustafâ*, nommé fautivement Osman II par nos écrivains, mais réellement le troisième de ce nom : ce prince ne régna que trois années.

Cependant, *Ibrahym-él-Tcherkassy*, par le meurtre d'*Ibrahym-Kyahyâ*, n'avait satisfait que sa haine; son ambition n'en recueillit aucun fruit. Ce fut *Roddouân-Bey*, l'ami, le compagnon fidèle du *cheykh-él-beled*, qui recueillit l'héritage de sa puissance.

Mais un autre prétendant à cet héritage s'éleva aussitôt; c'était *Housséyn-Bey*, devenu le chef de la maison d'*Ibrahym-Kyahyâ* : il réclamait, à ce titre, la dignité de *cheykh-él-beled*. Sur le refus qu'il en éprouva, il monta avec ses mamlouks à la citadelle du Kaire, s'empara des batteries qui commandaient la place *Birkét-él-Fyl*, où *Roddouân-Bey* avait son palais, et le cribla d'une grêle de boulets et de mitraille.

Roddouân-Bey, occupé alors à se faire raser, n'eut que le temps de sauter sur un cheval; à peine en selle, un biscaïen lui cassa la jambe : cependant il put, à la tête de quelques mamlouks, faire retraite jusqu'au village de *Cheykh-Othmân*, où la douleur le força d'arrêter : il y mourut peu après; et ses restes y sont déposés dans un petit tombeau auprès de celui de l'*oualy*, qui avait été blessé comme lui et qui l'avait accompagné dans sa fuite.

Housséyn-Bey prit alors le titre de *cheykh-él-beled*, et chercha en vain à se concilier l'amitié de ses collègues. A peine quelques mois s'étaient écoulés, qu'il fut assailli par eux, au lieu dit *Mossateb-él-Néchâb* (l'estrade des flèches), dans la plaine qui sépare le Kaire de la ferme d'*Ibrahym-Bey*, où il était occupé à surveiller les évolutions militaires de ses mamlouks : il y fut égorgé et coupé

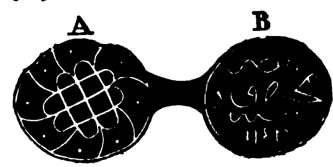
(1) Cette année a commencé le vendredi 18 octobre de l'an 1754 de l'ère chrétienne.

(2) Monnaies du sultan *Mahmoud-ben-Moustafâ* (Mahmoud Ier ou Mahomet V), frappées en or au Kaire, avec la date de l'an 1143 de l'hégire (1730 de l'ère chrétienne).



La première de ces monnaies est un *zer-mahboub*, ou sequin; la seconde un demi-sequin, nommé en arabe *nousfyéh*.

Autre monnaie du même prince, frappée également au Kaire, en cuivre, et sous la même date : cette espèce de monnaie porte le nom de *gédyd*.



en morceaux; et depuis, les traditions populaires n'en parlent jamais, sans ajouter à son nom le surnom d'*él-Maqtoul* (le massacré).

Khalyl-Bey lui succéda : son règne fut signalé par de nombreuses proscriptions. *Aly-Bey* fut un de ceux contre lesquels il signala le plus son inimitié et sa jalousie, parce qu'il le jugeait le plus redoutable de ses rivaux.

En effet, *Aly-Bey* avait crû en force et en puissance; sincèrement attaché à son patron *Ibrahym-Kyahyâ*, il avait juré de venger sa mort; mais, pour arriver sûrement à la vengeance, la seule voie était le pouvoir. Pendant près de huit années, il dissimula soigneusement ses intentions: durant ce temps, il achetait un grand nombre de mamlouks, s'insinuait dans la faveur des autres beys ses collègues par des présents et des services : pas à pas il avançait vers son but : des événements imprévus vinrent accélérer sa marche; son influence, toujours croissante, inquiéta *Khalyl-Bey*, qui, résolu à s'en défaire, le fit attaquer dans les rues du Kaire par *Housséyn-Bey-Kech-Kech*. Après un combat sanglant, *Aly-Bey* fut forcé de s'exiler dans le Sayd, avec quelques beys ses partisans, pour y mûrir les projets de sa double vengeance.

Aly-Bey et ses adhérents furent déclarés par *Khalyl-Bey* déchus de leurs dignités, et remplacés par ses créatures. Ceux de ses amis qui étaient restés au Kaire, ceux même qui furent soupçonnés d'avoir quelque penchant secret pour lui, furent impitoyablement massacrés.

Mais *Aly-Bey* avait trouvé dans le Sayd *Saléh-Bey*, ancien mamlouk de *Moustafâ-él-Qerd*, exilé comme lui, et, comme lui, ayant des griefs contre le *cheykh-él-beled*. Réunissant leurs forces, les deux réfugiés revinrent sur le Kaire; *Khalyl-Bey* et *Housséyn-Bey* marchèrent à leur rencontre. L'avantage du combat resta à *Aly-Bey* et à son allié; ils poursuivirent leurs ennemis à travers la province de *Qelyoubyéh*, les atteignirent au village d'*él-Mesgid-él-Khodrâ* (la mosquée verte), sur le bord du Nil, les y battirent de nouveau, et les forcèrent de s'enfermer dans *Tantah*, gros bourg de la province de *Gharbyéh*.

Aly-Bey envoya son *kâchef*, nommé *Mohammed* et surnommé *Abou-dahab* (1), pour les y forcer; *Tantah* fut pris d'assaut : *Housséyn-Kech-Kech* y fut décapité; *Khalyl-Bey*, réfugié dans la mosquée, y fut bloqué et pris par la famine : les têtes de tous les mamlouks de leur parti furent envoyées au Kaire et promenées dans toute la ville : *Khalyl-Bey*, exilé d'abord à Alexandrie, y fut ensuite étranglé.

Ces succès ouvrirent à *Aly-Bey* les portes du Kaire, l'an 1177 de l'hégire (2). Son premier acte fut de s'y faire proclamer *cheykh-él-beled;* son second, de poignarder lui-même l'assassin de son maître, *Ibrahym-él-Tcherkassy*.

Cependant cette terrible vengeance, désirée et préparée depuis tant d'années, mit en danger l'autorité et la vie du nouveau *cheykh-él-beled*. En effet, il avait plus consulté sa reconnaissance pour *Ibrahym-Kyahyâ*, et son ressentiment contre *Ibrahym-él-Tcherkassy*, que les conseils de la prudence. Ce meurtre excita contre lui tous ceux qui, parmi les beys, étaient les créatures ou les partisans de celui qu'il venait d'immoler à sa vengeance, et aliéna même ceux qui avaient combattu pour sa cause.

Il ne put trouver sa sûreté que dans une fuite prompte du Kaire, et dans une retraite précipitée en Syrie; il y obtint un asile auprès du *Mohassel* ou *Motselem* (gouverneur) de Jérusalem, son ancien ami; mais cet asile ne put le protéger que pendant deux mois : les beys, ennemis d'*Aly*, l'avaient accusé auprès du sultan *Moustafâ-ben-Ahmed* (Moustafâ III), qui, depuis l'an 1171 de l'hégire (3), occupait le trône de Constantinople; et un firman impérial porta l'ordre au *Mohassel* de Jérusalem de livrer son protégé *Aly-Bey* et de l'envoyer prisonnier à la Porte Ottomane.

Instruit à temps, *Aly-Bey* s'enfuit à

(1) Ce surnom signifie proprement *le Père de l'or*, expression métaphorique équivalant à *avare et cupide*.

(2) Cette année a commencé le mardi 12 juillet de l'an 1763 de l'ère chrétienne.

(3) Cette année a commencé le jeudi 18 septembre de l'an 1757 de notre ère.

Akkah (Acre), où il gagna l'amitié du *cheykh Daher*, fils *d'Omar*, prince de cette ville puissante. Soutenu par lui, et secondé par ses amis du Kaire, surtout par les anciens partisans d'*Ibrahym-Kyahyâ*, pour lesquels le meurtre d'*Ibrahym-êl-Tcherkassy* était loin d'être un crime, il parvint à faire révoquer les ordres du divan impérial, et à rentrer, la même année, au Kaire, dans ses fonctions de *cheykh-êl-beled*.

Deux ans après, l'an 1179 de l'hégire (1), il fut troublé encore dans la possession de sa dignité.

Lorsque *Raghyb-Mohammed-Pachâ*, ancien gouverneur du Kaire, avait été épargné, au milieu de la catastrophe qui l'avait dépossédé du pachâlyk d'Égypte, il avait éprouvé particulièrement la générosité personnelle d'*Aly*, alors *kâchef*: après son expulsion de l'Égypte, il avait été transféré à un pachâlyk de l'Anatolie; puis, neuf ans après, il avait été élevé au poste de grand vizir par le sultan *Moustafâ III*. Dans sa position éminente, il avait toujours gardé le souvenir de ce qu'avait fait pour lui *Aly-Bey*, et sa reconnaissance n'avait cessé de le protéger, soit d'une manière patente, soit par des services secrets.

La mort de ce vizir, arrivée l'an de l'hégire 1179 (1765), enleva à *Aly-Bey* son plus sûr appui auprès de la cour ottomane, et ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour ourdir contre lui de nouveaux complots.

Aly-Bey se vit contraint de s'enfuir une seconde fois du Kaire, et de se retirer dans l'Yémen; mais, l'an 1180 de l'hégire (2), ses partisans facilitèrent son retour, et assurèrent sa tranquillité future par la mort de quatre des principaux beys du parti d'*Ibrahym-êl-Tcherkassy*. *Salèh-Bey*, son ancien allié, avait détaché ses intérêts des siens, pour suivre des projets d'ambition personnelle; il fut poignardé par *Ibrahym-Kâchef*, qui, plus tard, sous le nom d'*Ibrahym-Bey*, devait devenir *cheykh-êl-beled* à son tour.

Les tribus arabes de la basse Égypte s'étaient déclarées contre *Aly-Bey*, et occupaient en armes toute la province inférieure, qu'elles dévastaient : *Aly-Bey* envoya contre elles un de ses mamlouks nommé *Ahmed*; celui-ci fit un tel carnage des Arabes, qu'il reçut dès lors le surnom d'*êl-Gezzâr* (le Boucher), surnom qu'il n'a depuis rendu que trop fameux dans le pachâlyk d'Acre, qu'il opprima pendant de si longues années. Tous les autres ennemis d'*Aly-Bey* furent comprimés par la crainte; et il put espérer de régner désormais tranquillement sur l'Égypte, sans qu'aucune nouvelle intrigue osât éclater contre lui.

Cependant, craignant encore quelques nouvelles tentatives hostiles, *Aly-Bey* mit ses soins à se fortifier contre toute éventualité défavorable; et, dans cette vue, il fit conférer le titre de *bey* à dix-huit des mamlouks qui composaient sa maison.

Ces beys furent les suivants :

Roddouân, son neveu,
Aly-êl-Tantâouy,
Ismayl,
Khalyl,
Abd-êr-rahmân,
Hassân,
Youssouf,
Zou-l-Fyqâr,
Agyb,
Moustafâ, tous les neuf Géorgiens comme lui;

Ahmed-êl-Gezzâr, d'Amasie;

Sélym et *Souleymân* (1), l'un déjà *aghâ* et l'autre *kyahyâ* des janissaires;

Latyf,
Othmân, tous deux Circassiens;

Ibrahym et *Mourâd*, également Circassiens, et que nous devions retrouver se disputant le pouvoir en Égypte;

Enfin *Mohammed*, le plus chéri d'eux tous, et qui bientôt devait se montrer envers lui si ingrat et si perfide.

(1) Cette année a commencé le jeudi 20 juin de l'an 1765 de notre ère.

(2) Cette année a commencé le lundi 9 juin de l'an 1497 de l'ère chrétienne.

(1) L'amitié du cheykh *Él-Mohdy* m'ayant rendu possesseur, en Égypte, du sceau de *Souleymân-Bey*, qui avait été son premier protecteur, je crois devoir en joindre ici l'empreinte, qui pourra, en même temps, offrir un *spécimen* des sceaux et des cachets des orientaux.



A son investiture, *Mohammed-Bey*, que sa cupidité insatiable avait déjà, lors qu'il n'était encore que *kâchef*, fait surnommer *Abou-dahab* (le Père de l'or), voulut ennoblir ce surnom, et en faire oublier l'avilissante origine, en essayant d'en détourner l'application par une prodigalité jusqu'alors inouïe; au lieu des parats (1), que les nouveaux beys avaient coutume de répandre sur la foule, il fit jeter au peuple des quarts de sequins d'or (2).

Paisible possesseur de la suprême puissance, *Aly-Bey* voulut prouver, par sa conduite administrative, qu'il en était réellement digne : il rendit une exacte justice à tous, purgea les provinces des Arabes voleurs, et s'appliqua à faire le bien des populations qui lui étaient soumises; chacun le bénit d'avoir fait enfin succéder la tranquillité publique aux désastres d'une longue guerre de factions.

Mais déjà le *cheykh-él-beled* de l'Égypte avait des vues plus étendues : mis deux fois en danger par les arrêts ou les sourdes menées de la cour ottomane, il aspirait à s'en rendre indépendant et à secouer tout joug de suzeraineté du sultan. Dissimulant avec soin ses projets, il prit pourtant dès lors ses mesures en conséquence. Ainsi, sous divers prétextes, il destitua ou éloigna des emplois civils et militaires les chefs des corps des *odjâqs*, et les remplaça par des gens à lui; le seul corps qu'il protégeât était celui des janissaires; mais il sut se les attacher et les tenir sous sa dépendance, de manière à les mettre hors d'état de rien entreprendre contre lui. La solde des autres corps fut à dessein arriérée, et payée en partie en rescriptions, qui perdirent bientôt jusqu'à quatre-vingt-dix pour cent : il en résulta un agiotage ruineux, dont il profita en faisant retirer ces cédules à vil prix; les *odjâqlys*, voyant ainsi leur paye réduite au dixième, se dégoûtèrent du service militaire, et le quittèrent peu à peu, pour embrasser d'autres professions plus lucratives.

Plus *Aly-Bey* diminuait le nombre des soldats ottomans, plus il augmentait ses acquisitions de mamlouks : il en porta, dit-on, le nombre jusqu'à six mille : en même temps il défendait aux *beys* et aux *kâchefs* dont il n'était pas sûr, d'avoir plus d'un ou deux mamlouks en propriété.

Le pachâ qui résidait alors en Égypte était *Mohammed-Pachâ* : ces innovations l'alarmèrent : il hasarda quelques observations; *Aly-Bey* n'en tint compte. Alors le pachâ résolut de s'opposer à des opérations qu'il jugeait contraires aux intérêts de la Porte Ottomane; mais, n'osant y mettre obstacle ouvertement, il eut recours à l'intrigue et aux complots : il rechercha les anciens partisans d'*Ibrahym-él-Tcherkassy*, ranima en eux le désir de venger, par la mort d'*Aly-Bey*, celle du chef de leur maison, s'entendit avec eux, et réussit même à détacher quelques-uns des partisans du *cheykh-él-beled*, en stimulant leur jalousie ou leur avidité.

Comblé des faveurs d'*Aly-Bey*, qui l'appelait son fils, et lui avait donné sa propre sœur en mariage, *Mohammed-Bey-Abou-dahab* ne s'en joignit pas moins au complot formé contre son patron. Les conspirateurs n'osèrent pourtant attaquer *Aly-Bey* en face; séduit par des sommes considérables, et surtout par la promesse de succéder à *Aly-Bey* dans la dignité de *cheykh-él-beled*, son ingrat beau-frère s'engagea à l'assassiner.

Mais, après réflexion, ne jugeant pas l'occasion favorable, et trouvant l'entreprise trop hasardeuse, il se décida à devenir doublement traître, et courut dénoncer le pachâ à son maître. *Aly-Bey* aussitôt se hâta de se débarrasser de celui qui se montrait à la fois contrôleur incommode et fomentateur de troubles; il mit fin à ses intrigues en le chassant du Kaire, et en le forçant ignominieusement à reprendre le chemin de Constantinople. Du reste, la perfidie délatrice de *Mohammed-Bey-Abou-dahab* convainquit plus que jamais *Aly-*

(1) Le *parat*, dont nous avons déjà parlé dans la note 3 de la page 198, est moins une monnaie d'argent qu'une pièce de cuivre argenté, formant la quarantième partie de la piastre turke : du temps de notre expédition d'Égypte, il en fallait vingt-huit pour équivaloir à un franc de notre monnaie : cette monnaie est si mince et si légère, que, lorsque l'on compte une somme en parats, il faut avoir soin de se mettre à l'abri du vent, qui, sans cette précaution, enlèverait et disperserait toutes ces piécettes.

(2) Le sequin d'Égypte se nomme *zer-mahboub* ou seulement *mahboub*; le demi-sequin, *nouss-mahboub* ou *nousfyéh*; enfin, le quart de sequin, *roub-mahboub* ou *roubyéh*.

Bey de la fidélité de son ancien esclave; et, aveuglé par cette démarche, il se refusa par la suite à croire les preuves, qui lui furent présentées, de son ingratitude et des complots dangereux ourdis par lui.

En l'an 1182 de l'hégire (1), la guerre fut déclarée entre la Russie et la Porte Ottomane. L'Égypte devait fournir aux armées de Constantinople un corps de douze mille hommes : le sultan demanda ce contingent au *cheykh-él-beled;* les projets ultérieurs d'*Aly-Bey* n'étaient pas encore mûrs, et il s'empressa de faire acte d'obéissance par la levée qui lui était demandée; mais ses ennemis surent profiter de cette occasion pour le perdre : ils attirèrent facilement dans leur parti le nouveau pachâ, qui avait été envoyé de Constantinople pour remplacer au Kaire celui qu'*Aly-Bey* avait expulsé. Une lettre, signée du pachâ et de tous les beys ennemis d'*Aly*, vint l'accuser auprès du divan impérial de ne faire ces levées de troupes que pour se joindre aux Russes et se rendre indépendant en Égypte.

La réponse du divan ottoman fut l'ordre au pachâ d'envoyer la tête d'*Aly-Bey* aux pieds de Sa Hautesse.

Le *cheykh-él-beled* fut promptement avisé du firman fatal par un agent secret qu'il entretenait auprès du ministère de Constantinople, et se tint sur ses gardes. Un des beys de sa maison, *Aly-Bey-él-Tantaouy*, sur la fidélité duquel il pouvait compter, alla, avec douze mamlouks dévoués, déguisés en Arabes, se poster à quelque distance du Kaire, sur la route par laquelle devait arriver nécessairement le *qapygy-bâchy*, porteur du message de mort. L'embuscade eut un succès complet ; après trois jours d'attente, le *qapygy-bâchy* parut avec une suite de quatre hommes seulement; ils furent arrêtés, tués, dépouillés, enterrés dans le sable; et le firman impérial dont il était porteur fut remis entre les mains d'*Aly-Bey*.

Il y lut l'ordre meurtrier, et aussitôt il assembla le divan général des *beys :* leur montrant le firman, il s'efforça de les persuader, qu'en frappant la tête du divan, la cour ottomane voulait abattre le corps entier, et que sa mort serait le signal qui ferait successivement tomber leurs propres têtes.

Il les invita donc « à défendre leurs « vies, leurs droits et leur puissance; « ajoutant que l'Égypte, gouvernée « avant eux par d'autres dynasties de « mamlouks, leur appartenait légitime- « ment, et que jamais occasion plus fa- « vorable ne se présenterait pour se- « couer le joug que la politique criminelle « des sultans avait fait peser sur ce « beau royaume. »

Le divan fut entraîné par cette éloquente allocution : les dix-huit beys de la création d'*Aly-Bey* l'appuyèrent fortement; et les beys ses ennemis, signataires de son accusation, n'osèrent s'opposer à l'assentiment général : sur-le-champ, le divan adressa au pachâ l'ordre de quitter le territoire égyptien en deux jours, sous peine de la vie, et l'Égypte fut déclarée indépendante.

Le *cheykh Dâher* reçut la communication officielle de la déclaration, avec l'invitation d'appuyer par son concours cette audacieuse entreprise. L'invitation fut accueillie; le prince d'*Akkah* (Acre) joignit ses forces, avec celles de ses sept fils et de ses gendres, à celles d'*Aly-Bey*; et en Syrie comme en Égypte on se prépara à la guerre.

Aux douze mille hommes, levés extraordinairement en Égypte pour le contingent, furent joints, non-seulement les six mille mamlouks de la maison d'*Aly-Bey*, mais encore tous ceux qui composaiant les maisons des autres *beys*, même ceux des dissidents, qui se sentirent trop faibles pour en faire refus.

Le pachâ de Damas, qui avait reçu de Constantinople l'ordre d'accourir avec vingt-cinq mille hommes pour s'opposer à la jonction des troupes de Syrie avec celles d'Égypte, fut battu par le *cheykh Dâher,* qui n'avait que six mille hommes, entre le mont Liban et le lac de *Tabaryéh* (Tibériade), l'an 1183 de l'hégire (1).

Cette défaite sembla terminer la guerre avec la Porte Ottomane, qui n'envoya pas d'autres troupes, et parais-

(1) Cette année a commencé le mercredi 18 mai de l'an 1768 de l'ère chrétienne.

(1) Cette année a commencé le lundi 7 mai de l'an 1769 de notre ère.

sait avoir entièrement oublié que la Syrie et l'Égypte avaient cessé de lui appartenir.

Rassuré par ce calme, qu'il attribuait à l'impuissance de ses ennemis de Constantinople, suffisamment occupés par leur guerre avec la Russie, *Aly-Bey* tourna ses soins vers l'administration de son nouveau royaume, réforma des abus, rétablit l'ordre dans la capitale, diminua les impôts, les répartit d'une manière plus régulière, et mit à la tête de ses finances l'ancien administrateur des douanes, le Cophte *Maallem-Mikhayl-Ferhât*, en remplacement du Juif *Youssouf-ben-Leouy* (Lévi), qui paya de sa tête ses malversations.

Une administration sage protégea le commerce extérieur et les communications intérieures. Les tribus de Bédouins furent de nouveau comprimées et rejetées dans le désert et la tranquillité inusitée dont jouit alors l'Égypte valut à *Aly-Bey* le surnom turk de *Boulout-qapân* (destructeur des orages).

Des tribus dont il délivra l'Égypte, la plus redoutable était celle des *Haouârah* : venue des environs de Tunis, elle s'était fixée entre *Girgéh* et *Farchout*, sur des terres qui n'étaient pas cultivées; puis elle avait fait l'acquisition de quelques villages, s'était emparée de vive force de quelques autres, et avait fini par occuper tout le territoire entre *Hou* et *Kafr-Cheykh-Sélym*. Leur cheykh, *Hamyn*, profitant des désordres, s'était arrogé le pouvoir sur tout le pays, depuis *Sâout* jusqu'au delà d'*Assouyn*, et en percevait les revenus à son profit : l'impuissance où étaient les prédécesseurs d'*Aly-Bey* d'attaquer ce cheykh, et une redevance de deux cent cinquante mille ardebs de blé qu'il s'était soumis à payer, avaient fait fermer les yeux sur son usurpation.

Aly-Bey envoya contre lui son favori, *Mohammed-Bey-Abou-dahab*. Le cheykh *Hamân* fut défait, vers la fin de l'an 1183 de l'hégire (1770), et ses enfants s'estimèrent heureux de racheter leur vie au prix de toutes les richesses de leur père.

Mohammed-Bey-Abou-dahab profita de cette campagne pour se gorger de trésors, et se hâta de revenir au Kaire; car, n'étant étranger à aucune des intrigues de la capitale, il avait appris, par ses secrets émissaires, que *Ahmed-Bey-él-Gezzâr*, son collègue, ourdissait quelques trames contre *Aly-Bey*.

Mohammed-Abou-dahab semblait vouloir se réserver, comme un monopole, toute tentative contre son bienfaiteur : dès lors *Ahmed-él-Gezzâr* fut regardé par lui comme un rival dans cette carrière de crime et d'ingratitude : il résolut de le prévenir et de s'en défaire; mais sa tentative d'assassinat échoua. *Ahmed-él-Gezzar* possédait un sabre renommé par la finesse de sa trempe et la richesse de sa monture; un jour qu'il se trouvait avec *Mohammed-Abou-dahab*, « Prête-moi ton « sabre, lui dit celui-ci, pour que j'exa- « mine la trempe merveilleuse de sa « lame. » — « Mon sabre ne se tire du « fourreau, répondit *Ahmed*, que par « moi, et pour frapper de mort : » puis, se levant aussitôt, il quitta le Kaire, passa à Constantinople, et y obtint par la suite le pachâlyk d'Acre, qu'il conserva pendant de longues années et jusqu'à sa mort.

Les victoires remportées dans le Sayd contre les Arabes donnèrent à *Aly-Bey* le désir d'entreprendre de nouvelles conquêtes. Celle de l'Yémen lui fut présentée comme aussi facile que profitable : *Mohammed-Bey-Abou-dahab* fut encore chargé de cette expédition. A la tête de vingt mille hommes, le bey favori traversa les plaines arides de l'isthme de *Soueys* (Suez), força les gorges difficiles d'*él-Oqbah*, renversa les Arabes qui voulaient lui barrer le chemin, tandis qu'*Ismayl-Bey*, avec huit mille hommes, prenait possession de tout le littoral oriental de la mer Rouge, et que *Hassan-Bey*, en s'emparant de *Geddah*, s'acquérait le surnom glorieux d'*él Geddâouy*, sous lequel il fut connu depuis : en six mois la péninsule arabique fut conquise, la sainte ville de la Mekke prise et pillée, le *chéryf*, descendant du Prophète, détrôné, et remplacé par son cousin, l'émir *Abd-Allah*, qui témoigna sa reconnaissance à *Aly-Bey*, en lui adressant une patente qui l'investissait des titres de *Sultan, Roi d'Égypte, et Dominateur des deux mers* (1).

(1) Ce dernier titre était particulièrement affecté par les sultans ottomans.

Se voyant ainsi affermi, avec une apparence de légitimité, dans sa souveraineté, *Aly-Bey* voulut constater son indépendance, en ordonnant que son nom fût proclamé dans les prières publiques du vendredi, et en faisant frapper au Kaire des monnaies à son propre coin, l'an 1185 (1) de l'hégire (2).

Cette même année, *Aly-Bey* conçut un plan plus vaste, et dans lequel il trouva les premières causes de sa perte. Il confia trente mille soldats à *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, et le chargea d'aller soumettre toute la partie de la Syrie qui, dépendant encore du gouvernement ottoman, était un voisinage dangereux, non-seulement pour lui, mais encore pour le prince d'Acre, son allié et son ami. Il regardait d'ailleurs cette portion de la Syrie comme une dépendance naturelle de l'Égypte, et qui lui avait toujours appartenu, lorsqu'elle avait eu des souverains indépendants, tels que les *Toulonides*, les *Ayoubites*, et les diverses dynasties des mamlouks, ses prédécesseurs.

Aly-Bey chercha en même temps à s'assurer d'autres appuis dans des alliances plus éloignées avec les ennemis naturels de Constantinople. Le négociant italien *Rosetti* avait déjà traité pour lui avec les Vénitiens, et lui promettait leur amitié et leur coopération. Un Arménien, nommé *Yagop* ou *Yaqoub*, fut chargé de sonder le comte *Alexis Orloff*, commandant en chef des forces russes dans la Méditerranée et la mer Noire, sur la possibilité d'un traité offensif et défensif avec la czarine Catherine II. Une réponse favorable fut faite

(1) Cette année a commencé le mardi 16 avril de l'an 1771 de l'ère chrétienne.

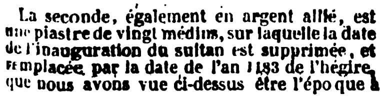
(2) On connait deux monnaies différentes frappées, au Kaire, au coin d'*Aly-Bey*, et j'en joindrai ici les empreintes.

La première, en argent allié, conserve encore le *toghra* (chiffre) du sultan *Moustafâ-ben-Ahmed* (Moustafa III), avec la date de son inauguration (1171 de l'hégire).

Mais on a ajouté, au revers, le nom d'*Aly-Bey*, avec la date 85, abrégé de celle de 1185.

Cette pièce est une *ghrouche*, ou piastre de 40 médins.



La seconde, également en argent allié, est une piastre de vingt médins, sur laquelle la date de l'inauguration du sultan est supprimée, et remplacée par la date de l'an 1183 de l'hégire, que nous avons vue ci-dessus être l'époque à laquelle *Aly-Bey* déclara, pour la première fois, son indépendance.

Cette espèce de pièce porte en arabe le nom d'*acherynyeh*, et en turk celui de *ygnermyliq*, ou *yármilik*.



à ces ouvertures ; mais les négociations traînèrent en longueur, à cause de l'éloignement respectif des deux centres d'affaires.

Cependant, le succès accompagnait les armes d'*Aly-Bey* en Syrie : les troupes de son lieutenant *Mohammed-Bey Abou-dahab*, réunies à celles du *cheykh Dâher*, son allié, s'étaient emparées heureusement de *Ghazzah*, de *Ramléh*, de *Nâblous*, de *Jérusalem*, de *Yaffâ*, de *Saydah* (l'ancienne Sidon), et vinrent enfin assiéger *Damas*, qui ne tarda pas à se rendre.

Maître de cette grande ville et de la Syrie presque entière, *Mohammed-Bey Abou-dahab* sentit sa cupidité lui conseiller de garder pour lui-même ses conquêtes, en trahissant son bienfaiteur. Bien plus, son avarice et son ambition lui inspirèrent la résolution d'enlever à *Aly-Bey* l'Égypte elle-même; il paraît qu'il fut encouragé dans son ingratitude par les suggestions du divan de Constantinople, avec lequel il avait noué une correspondance secrète par le canal du pachâ déposé, et qui se hâta de l'enivrer des plus séduisantes promesses.

Dès lors, *Mohammed-Bey-Abou-dahab* cessa de s'avancer sur les terres ottomanes; retournant en arrière, il augmenta ses forces de toutes les garnisons qu'il avait laissées dans les villes conquises, et qu'il en retira pour les réunir à son corps d'armée.

Il marcha à grandes journées vers l'Égypte; mais il n'osa cependant se porter de suite au Kaire, où il savait que les janissaires et les autres odjâqs ne lui offriraient que des ennemis, dont il s'était attiré depuis longtemps la haine. Tournant par les déserts, il parvint avec son armée dans la haute Égypte; et, les derniers jours de l'an de l'hégire 1185 (1772), il s'empara de la ville de *Syout*, appela à lui les mécontents, se fit joindre par quelques tribus arabes, et força les beys du *Sayd* à se réunir à lui.

Alors, proclamant hautement ses intentions de détrôner *Aly-Bey*, il se dirigea vers le Kaire; et, dans les premiers jours de l'an 1186 de l'hégire (1), il arriva, avec des forces considérables, sur la rive gauche du Nil, en face d'*El-Bassatyn*, village situé un peu au-dessus du Vieux-Kaire.

Aly-Bey se repentit alors d'avoir fermé l'oreille aux avis des amis fidèles qui depuis longtemps l'avaient averti de l'ingratitude et des perfides desseins de *Mohammed-Abou-dahab*: il rassembla à la hâte trois mille hommes, et les confia à *Ismayl-Bey*, pour disputer à son ingrat agresseur le passage du fleuve; mais *Ismayl-Bey*, effrayé de la supériorité de l'ennemi qu'il avait à combattre, et séduit par les promesses accompagnées de menaces, que lui fit parvenir *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, abandonna le parti d'*Aly-Bey*, et remit ses troupes à la disposition du rebelle qu'il était chargé d'attaquer. *Mohammed-Abou-dahab* fut reçu, au milieu des acclamations, dans le camp d'*Ismayl-Bey*, dont la défection enlevait au malheureux *Aly-Bey* ses dernières ressources.

A cette nouvelle désespérante, *Aly-Bey* s'était retiré dans la citadelle du Kaire, avec ses trésors, son harem, ses amis et ses partisans. Il annonçait l'intention de s'y défendre jusqu'aux dernières extrémités; mais, trois jours après, craignant de se trouver cerné par les troupes de *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, il céda au conseil qu'il reçut du *cheykh Ahmed*, quatrième fils du *cheykh Daher*, qui l'engagea à abandonner le Kaire et à chercher de nouveau un asile auprès du prince d'Acre, son père.

La même nuit, avant que les troupes de *Mohammed-Bey-Abou-dahab* eussent pris possession de la ville, *Aly-Bey* sortit de la citadelle, avec ses partisans, se dérobant, par une fuite accélérée, le long du *Gebel-él-Ahmar* (la montagne Rouge); il gagna par le désert les frontières de la Syrie, d'où il espérait qu'un revirement de fortune pourrait bientôt le rappeler au Kaire et le rétablir dans son ancienne puissance.

C'est ainsi qu'*Aly-Bey* quitta l'Égypte, pour la troisième fois, dans la nuit du 9 du mois de Moharrem de l'an 1186 de l'hégire (12 avril 1772). Le peu de troupes qui l'accompagnait ne montait pas à six mille hommes, tant combattants que gens de service : son trésor contenait

(1) Cette année a commencé le samedi 4 avril de l'an 1772 de notre ère.

a peine huit cent mille sequins, c'est-à-dire environ six millions de notre monnaie; ses bijoux et effets précieux pouvaient avoir une valeur quadruple.

On marcha jour et nuit; mais, en arrivant, trois jours après, à *Khân-Younes*, on s'aperçut que cinq des vingt-cinq chameaux qui portaient le trésor avaient été détournés et pris par les Arabes, et que quelques corps de troupes avaient déserté, avec *Youssouf-Khazendar*, dans cette retraite nocturne et précipitée.

Le lendemain, on entra dans *Ghazzah*, asile peu sûr et dévoué à *Mohammed-Abou-dahab;* sans s'y arrêter, on arriva, en huit jours, à Acre, où *Aly-Bey* fut accueilli avec toute l'amitié d'un allié fidèle; mais les coups imprévus des infortunes qui avaient assailli et accablé ce malheureux prince, avaient altéré sa santé, et il n'arriva à Acre que dangereusement malade.

Cependant une escadre des Russes parut devant Acre; ils apprirent les désastres d'*Aly-Bey*, et de nouvelles négociations se renouèrent. Ces négociations ne furent pas infructueuses: de l'artillerie, des munitions, furent données par les Russes, et un corps de trois mille Albanais, qui était au service de la Russie, fut mis à la disposition d'*Aly-Bey*.

Ce renfort et la jonction des troupes du *cheykh Dâher* permirent à *Aly-Bey* de rentrer en campagne: toujours retenu à Acre par sa maladie, il envoya, trois mois après, *Aly-Bey-él-Tantâouy*, dont la fidélité n'avait pu être ébranlée, reprendre *Sour* (l'ancienne Tyr), *Saydah*, et plusieurs autres villes importantes du littoral de la Syrie, qu'avaient réoccupées des gouverneurs ottomans, après l'évacuation des garnisons de *Mohammed-Abou-dahab*.

Bientôt il se mit lui-même en marche avec tout le reste de ses troupes, et attaqua *Yaffâ*, qu'il prit, après cinq mois de siége, pendant la durée duquel la ville de *Ghazzah* avait été emportée d'assaut; et celle de *Ramléh*, ainsi que celle de *Louddah* (l'ancienne Lydda), s'étaient volontairement rendues. *Yaffâ* fut remise en la possession du *cheykh Dâher; Hassan-Bey-él-Geddaouy* fut chargé de commander à *Louddah*, et *Selym-Bey* fut nommé gouverneur de *Ramléh*.

Le 9 du mois de Dou-l-Qadéh de cette même année 1186 de l'hégire (3 mai 1773), *Aly-Bey* était à *Yaffâ*, lorsqu'il vit arriver auprès de lui des envoyés d'Égypte: ces députés lui étaient adressés par les janissaires, les autres odjâqs et les principaux habitants du Kaire.

Il apprit par eux que *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, qui, aussitôt après la fuite d'*Aly-Bey*, s'était fait proclamer *cheykh-él-beled*, surpassait en vexations tous les oppresseurs qui avaient déjà pesé sur l'Égypte. Il avait doublé une partie des impôts, triplé une autre partie. Un droit d'une nature étrange et d'un genre nouveau avait été établi, celui de *refa-él-mozzalem* (exemption de la tyrannie), institué en apparence pour racheter les contribuables des actes arbitraires exercés jusqu'alors par les *kâchefs*, et les remplaçant au profit de *Mohammed-Abou-dahab;* mais l'impôt nouveau avait été exigé, et les actes arbitraires avaient continué avec plus de violence encore. Du reste, les proscriptions, les confiscations étaient intolérables.

Les députés ajoutèrent que, fatiguée du gouvernement vexatoire et spoliateur de *Mohammed-Abou-dahab*, ne pouvant plus longtemps supporter sa tyrannie et son brigandage, l'Égypte entière appelait *Aly-Bey*, comme son sauveur, et que la ville du Kaire était prête à rouvrir ses portes à son ancien souverain, à s'armer même pour lui, si *Mohammed-Abou-dahab* tentait quelque résistance contre ces vœux universels.

A ce message, *Aly-Bey* sentit renaître toutes ses espérances; il quitta aussitôt *Yaffâ*, et se mit en route pour le Kaire.

Les forces qui étaient alors auprès d'*Aly-Bey* ne formaient qu'environ deux mille cinq cents hommes; mais il retira, pour se renforcer, les garnisons de *Louddah* et de *Ramléh;* puis il réunit autour de lui les troupes du *cheykh Dâher*, du fils aîné de ce prince le *cheykh Tcheleby*, de son gendre le *cheykh Kerym*, et de *Hassân*, cheykh de *Sour:* il avait aussi acheté les services de trois mille cinq cents Moghrebins; le tout formait environ huit mille combattants.

Le 11 du mois de Moharrem de l'an

1187 (1) de l'hégire (4 avril 1773), la petite armée arriva à *Khân-Younes*; et le 16 de Moharrem (9 avril) auprès de *Salahyéh*.

Deux jours après, *Aly-Bey* y fut attaqué par l'avant-garde des troupes de *Mohammed-Abou-dahab*, forte de près de douze mille hommes. Après un combat de quelques heures, *Aly-Bey*, malgré l'infériorité de ses forces, battit l'ennemi, et lui tua un grand nombre d'hommes.

Cette première victoire lui fit ouvrir les portes de *Salahyéh*; mais il apprit bientôt qu'il ne devait plus compter sur les partisans qu'il avait espérés dans le Kaire; *Mohammed-Abou-dahab* avait harangué les odjâqs et les cheykhs, leur avait dépeint *Aly-Bey* comme ayant apostasié la foi musulmane par son alliance avec les Russes et d'autres États chrétiens : le fanatisme et quelques distributions d'argent faites à propos avaient changé les dispositons des odjâqs, qui s'étaient d'abord déclarés en faveur d'*Aly-Bey* : les seuls janissaires avaient refusé constamment de s'armer contre lui.

Rassuré sur les dispositions du Kaire, et ne craignant plus d'y laisser derrière lui des ennemis dangereux, *Mohammed-Abou-dahab* en était parti lui-même, pour attaquer en personne son rival.

Le chagrin qu'éprouva *Aly-Bey* à cette cruelle nouvelle, les fatigues et les chaleurs excessives qu'il avait supportées en traversant une partie du désert, se joignant à une blessure assez grave qu'il avait reçue au combat de *Salahyéh*, lui causaient une fièvre violente; et il était hors d'état de se montrer à cheval, à la tête de ses troupes, quand le mardi 20 du mois de Moharrem (13 avril) l'armée entière de *Mohammed-Abou-dahab* fut en présence, et offrit le combat.

Bien inférieure en nombre, celle d'*Aly-Bey* n'hésita cependant pas à se ranger en bataille pour recevoir le choc : les deux ailes, commandées, l'une par *Aly-él-Tantaouy* et les autres beys, l'autre par le fils et le gendre du *cheykh Dâher*, eurent d'abord un succès qui pouvait devenir complet; mais *Mohammed-Abou-dahab* avait, par des émissaires secrets, acheté la défection des Moghrebins et de plusieurs des beys qui jusqu'alors avaient suivi le sort d'*Aly-Bey*, entre autres celle d'*Ibrahym-Bey* et de *Mourád-Bey* : ce dernier avait mis pour condition à sa perfidie qu'on lui donnerait pour récompense le harem et les biens de son maître, et que la femme chérie d'*Aly-Bey*, *Sittéh-Nefisséh*, Géorgienne également remarquable par son esprit et sa beauté, deviendrait son épouse. Les Moghrebins et les beys déserteurs passèrent sous les drapeaux de *Mohammed-Abou-dahab* au moment décisif du combat; alors le désordre se mit dans les corps d'*Aly-Bey*, déjà presque vainqueur; bientôt la déroute fut entière.

Le bey *Aly-él-Tantaouy* et le *cheykh Tcheleby* furent tués. Le *cheykh Kerym* et le *cheykh Hassân* échappèrent, avec *Roddouân-Bey*, au massacre du champ de bataille; ils accoururent au camp d'*Aly-Bey* lui annoncer ce terrible désastre, le suppliant de monter à cheval avec eux, et de fuir vers *Ghazzah*, où le *cheykh Dâher* était resté avec quelques troupes.

Aly-Bey se montra inflexible à leurs prières : assis à la porte de sa tente, il déclara fermement qu'il y resterait, préférant à la fuite la mort la plus certaine; puis, il ordonna impérieusement à tous ceux qui voulaient sauver leur vie de prendre la fuite avant l'arrivée de l'ennemi, et de l'abandonner seul à son sort. Son neveu et ses autres partisans se virent forcés de lui obéir, et, s'élançant sur la route de *Khân-Younes*, ils en repartirent en toute hâte pour *Ghazzah*, où ils trouvèrent le *cheykh Dâher*, que l'annonce de la perte de son fils plongea dans le désespoir.

Peu d'heures après qu'*Aly-Bey* eut fait à ses amis ses derniers adieux, cinquante hommes, ayant à leur tête le *kyahyá* ou lieutenant de *Mohammed-Abou-dahab*, s'étaient précipités à l'entrée de la tente où ce prince s'était retiré. Les dix mamlouks qui étaient restés seuls auprès de leur maître avaient été à l'instant massacrés; *Aly-Bey*, faible et malade, avait cependant saisi son cimeterre; d'un seul coup il avait tué le premier des assaillants, et

(1) Cette année a commencé le jeudi 25 mars de l'an 1773 de notre ère.

blessé deux autres d'entre eux. Les autres, n'osant l'approcher, déchargèrent sur lui leurs pistolets, et le blessèrent à son tour grièvement, au bras droit et à la cuisse.

Il combattait encore vaillamment; agenouillé, et, tenant son pistolet de la main gauche, il abattit le *kyahyâ* lui-même; enfin, atteint encore au bras gauche, renversé à terre par plusieurs autres blessures, baigné dans son sang, mutilé, accablé par le nombre, il fut saisi vivant, et porté aux pieds de *Mohammed-Abou-dahab*.

Celui-ci le fit conduire au Kaire, où, quelques jours après, le malheureux *Aly-Bey* avait cessé d'exister.

L'opinion publique accusa alors, peut-être sans injustice, *Mohammed-Abou-dahab*, d'avoir fait empoisonner l'appareil appliqué aux blessures de son illustre prisonnier.

La mort d'*Aly-Bey* sembla cependant exciter, dans le cœur de l'ingrat *Mohammed-Abou-dahab*, quelques remords et une apparence de repentir : du moins, il fit donner au bienfaiteur qu'il avait si indignement trahi une sépulture honorable au Kaire, et il ne souffrit pas que sa tête fût portée, comme un hideux trophée, à Constantinople, ainsi que le prescrivaient les ordres du sultan *Abd-ël-Hamyd-ben-Ahmed*, qui venait, cette même année, de succéder à son frère *Moustafâ III* (1).

CHAPITRE XVIII.

Continuation du règne du sultan Abd-ël-Hamyd. — Cheykhs-ël-beled de l'Égypte Mohammed-Bey-Abou-dahab, Ismayl-Bey, Ibrahym-Bey. — Expédition du qapytân-pachâ. — Mohammed-Pachâ. — Ismayl-Bey rétabli. — Othmân-Bey-ël-Tâbel. — Rappel d'Ibrahym-Bey et de Mourâd-Bey; leurs débats, leurs guerres, leur accord; leurs avanies, spoliation du commerce européen. — Invasion française.

Avec *Aly-Bey* s'étaient éteintes les dernières lueurs de grandeur extérieure et de bonheur intérieur qui devaient éclairer la vallée du Nil; avec lui, l'Égypte avait pu espérer de remonter au rang de puissance indépendante; la perte de son *cheykh-ël-beled* fit retomber ce beau pays au niveau des provinces les plus misérables et les plus opprimées de l'empire ottoman.

Également en proie aux exactions iniques des agents du fisc impérial et aux avanies sans cesse renouvelées des beys et des kâchefs, qui semblaient se disputer mutuellement la palme de la cruauté et de la spoliation, les populations égyptiennes se virent, depuis le meurtre d'*Aly-Bey*, livrées, non à des maîtres modérés, et sachant concilier les intérêts des gouvernés avec ceux des gouvernants, mais à des brigands dévastateurs et à des bourreaux impitoyables, ne reconnaissant pour lois que l'impulsion brutale de leur rapacité et les caprices homicides d'une cruauté sans frein et sans limites.

Aussi les regrets universels ne tardèrent pas à suivre *Aly-Bey* dans sa tombe; lui mort, on apprécia tardivement la haute portée des projets que son génie avait préparés pour la grandeur et le bonheur du pays, ainsi que l'administration sage et équitable qu'il avait commencé à établir, mais dont on n'avait pas eu le temps de goûter les fruits et de comprendre les bienfaits.

(1) Monnaies du sultan *Moustafâ-ben-Ahmed* (Moustafâ III).
Ces deux monnaies, la première en argent et la seconde en cuivre, ont été frappées au Kaire, sous la date de l'an 1171 de l'hégire (1757 de notre ère), antérieurement à la déclaration d'indépendance d'*Aly-Bey*.



La reconnaissance publique déféra d'une voix unanime à *Aly-Bey* le nom de GRAND (*él-Kebyr*), titre que la postérité lui a confirmé, et que les populations contemporaines osèrent lui décerner en présence même de ses assassins, dont la conduite vexatoire semblait, dans ses excès intolérables, prendre à tâche chaque jour de grandir encore la mémoire de leur noble victime.

La Porte Ottomane elle-même, qui avait suscité et stimulé la trahison des beys contre leur bienfaiteur, ne recueillit pas les fruits qu'elle attendait de cette politique odieuse : le royaume que lui avait enlevé l'audace d'*Aly-Bey* fut, en sortant de ses mains, également perdu pour Constantinople : au lieu d'un seul rival magnanime et combattant à force ouverte, le sultan s'y était créé, dans les beys et les kâchefs, une tourbe d'adversaires cachés, mais non moins rebelles, et qui, dans leur état de guerre permanent avec le gouvernement ottoman, suppléaient par la ruse et l'intrigue à ce qui leur manquait du côté du caractère, des vertus et des talents.

Dès lors, la malheureuse Égypte appartint à trente tyrans, couvrant son sol de cadavres, se disputant avec acharnement le pouvoir sur ses provinces dévastées, et ne se montrant jamais d'accord que sur un seul point, leur haine commune pour l'autorité de Constantinople.

Aussi le sultan *Abd-él-Hamyd* dut, comme avant l'issue fatale de l'entreprise d'*Aly-Bey*, se résoudre à ne conserver en Égypte qu'une autorité illusoire et une suzeraineté nominative : les pachâs qu'il envoya de Constantinople continuèrent, comme ceux qui avaient été nommés par ses prédécesseurs, à n'être que les esclaves des beys et les témoins passifs des débats acharnés dont leur ambition et leur haine mutuelle ne cessèrent d'ensanglanter l'Égypte.

Fomenter ces débats, sans cesse renaissants, faisait même la partie essentielle des instructions secrètes et des devoirs imposés aux pachâs de l'Égypte par le divan de Constantinople ; dès lors le gouverneur titulaire que la Porte Ottomane entretenait au Kaire comme une ombre de son ancienne autorité, n'y était réellement qu'un officier qui avait consenti à l'avilissement de sa dignité, dont toutes les fonctions se bornaient à recevoir et à envoyer au trésor impérial les tributs du pays, lorsqu'on voulait bien les leur payer, et surtout à nouer des intrigues honteuses et soigneusement dissimulées, pour semer et entretenir le trouble et la division parmi les beys, de peur que leur union n'enlevât tout à fait l'Égypte à ce fantôme de domination dont se contentait l'orgueil du sultan.

Aussi le pachâlik de l'Égypte n'était plus qu'une mission déshonorante, une sorte d'exil et de disgrâce pour le vizir ou le pachâ qu'on y envoyait ; en partant de Constantinople, il savait que s'il ne plaisait pas au *chehyk-él-beled*, celui-ci lui dépêcherait un *oddah-bâchy* chargé de lui signifier sa déposition, espèce de messager d'État, ou d'huissier politique, à la sommation duquel toute résistance devait lui être impossible.

En effet, parmi les principaux officiers des *odjâqs* il en était un, l'*oddah-bâchy*, dont la fonction spéciale était de signifier au pachâ sa destitution prononcée par le divan du Kaire.

Lorsqu'il y avait unanimité dans les beys pour se débarrasser d'un pachâ hostile ou même suspect, cette révolution avait lieu sans rixe sanglante, et se terminait, pour ainsi dire, *à l'amiable* : les beys, réunis en divan général, décrétaient cette déposition, et chargeaient l'*oddah-bâchy* d'aller signifier au pachâ leur arrêt.

Cet officier, vulgairement désigné par le nom d'*aboutabaq* (1), sortait de sa

(1) Ces mots signifient littéralement *le père du plat*, et ce surnom burlesque avait été donné à l'*oddah-bâchy*, à cause de la forme singulière du turban qu'il portait en remplissant ses terribles fonctions. Ce turban était loin de ressembler aux coiffures ordinaires de l'Orient : sa calotte, en feutre noir, n'était pas entourée par un châle : son bord inférieur était garni tout autour de la tête d'une carcasse large et plate en fil de fer recouverte d'une légère garniture de mousseline, représentant ainsi parfaitement la forme de nos chapeaux ronds à larges bords. Le reste de son costume n'était pas moins étrange ; au lieu des vêtements amples et flottants, des manches larges et ouvertes, partout en usage chez les Orientaux, il n'était revêtu que d'une simple soutane noire

maison seul et sans escorte, monté sur un âne, car l'étiquette officielle exigeait que sa monture ne fût ni un cheval ni un mulet (1), élevant entre ses deux mains le firman de destitution ; son apparition, présage de révolution, attirait bientôt à sa suite toute la populace de la ville : il cheminait à travers les rues, dirigeant sa cavalcade du côté des casernes : sa vue seule était pour tout soldat qui le rencontrait l'obligation formelle de se joindre au cortége improvisé qui le suivait, et qui avait toujours acquis une force imposante à son arrivée à la citadelle. Là, il se présentait à l'audience du pachâ, se prosternait respectueusement devant lui ; mais en se relevant, il *repliait* le coin du tapis sur lequel il s'était courbé, et s'écriait : *Enzel, pachâ!* (Descends, pachâ!). A ce *repli* de l'étiquette fatale, à cette formule sacramentelle, s'évanouissait toute la puissance du vice-roi de l'Égypte : les troupes ottomanes qui étaient sous ses ordres, les gardes même de son palais ne lui appartenaient plus, et passaient aux ordres de l'*oddah-bâchy* ; lui, mis ainsi hors la loi, devait écouter humblement la lecture du firman fulminé contre lui, et, soit qu'on le chassât d'Égypte, soit qu'on demandât sa tête, il n'avait plus qu'à obéir.

Telle était la position des vice-rois de l'Égypte, ayant toujours à redouter d'être déposés par le divan du Kaire, quand ils ne l'étaient pas par le divan impérial ; et nous verrons bientôt le pachâ qui avait été l'âme des intrigues dont *Aly-Bey* avait été la victime, ne recueillir de ses menées astucieuses d'autre récompense qu'une destitution, que lui envoya le divan de Constantinople, au profit du bey son associé de manœuvres politiques.

Le parti qui venait de se séparer d'*Aly-Bey* ne tarda pas à se diviser lui-même en fractions hostiles l'une à l'autre. Chacun des vainqueurs se crut dès lors un droit égal à s'attribuer les fruits de la victoire ; la cupidité et l'ambition mutuelle de chaque prétendant se chargea de punir la trahison de *Mohammed-Bey-Abou-dahab* et de ses complices, qui bientôt se décimèrent les uns les autres.

Les misérables restes du parti d'*Aly-Bey,* fugitifs et proscrits, espéraient en vain trouver quelque tranquillité dans l'asile où les avait reçus les *cheykh Dâher* à Acre : *Mohammed-Abou-dahab* vint les y poursuivre.

L'esprit d'une vengeance implacable était trop bien dans le caractère de *Mohammed-Abou-dahab* pour qu'il ne désirât pas ardemment d'exterminer jusqu'au dernier des *mamlouks*, dont le dévouement et la fidélité étaient autant de reproches vivants pour sa trahison et sa perfidie ; mais un autre motif encore appelait ses armes en Syrie : il avait une autre haine à y satisfaire : cette haine, qui devait entrer en première ligne dans ses projets, avait pour objet le prince qui s'était montré, envers l'ancien *cheykh-él-beled* de l'Égypte, un ami si dévoué et si sûr, et qui avait perdu un fils pour la défense de sa cause.

Impatient de tirer une vengeance éclatante de l'appui donné par le *cheykh Dâher* à *Aly-Bey*, *Mohammed-Bey-Abou-dahab* avait sollicité, auprès du divan de Constantinople, la permission de porter la guerre en Syrie contre le prince d'Acre, dont il rappelait l'insubordination et dont il énumérait les torts envers la Porte Ottomane.

La réponse du Divan fut un firman impérial qui, en le confirmant dans ses fonctions de *cheykh-él-beled* de l'Égypte, lui conférait en même temps le titre et l'autorité de *pachâ du Kaire,* en remplacement de celui dont il avait servi les complôts contre *Aly-Bey,* et l'autorisait spécialement à poursuivre le cheykh rebelle.

Muni de ces ordres du sultan, *Mohammed-Bey-Abou-dahab* ne voulut remettre à aucun autre qu'à lui-même le soin de cette expédition : laissant pour le représenter en Égypte pendant son absence, *Ismayl-Bey* comme *qaym-maqam* (vice-gouverneur), et confiant le

à manches étroites, boutonnée et serrée sur ses reins par une ceinture. Voyez ce costume dans la planche 52.

(1) Loin que cette humble monture fût un signe d'infériorité ou de mépris, on remarque que le célèbre *Ismayl-Kyahyâ*, dont il a été question dans le chapitre précédent, devenu, d'*oddah-bâchy* qu'il était, d'abord *kyahyâ*, puis *cheykh-él-beled*, ne voulut jamais, au faîte de sa puissance, avoir d'autre monture que celle qui avait été l'attribut de ses anciennes fonctions.

commandement particulier du Kaire à *Ibrahym-Bey*, devenu son favori, il se dirigea sur la Syrie, et, vers la fin de l'an 1189 de l'hégire (1), il entra en Palestine.

Enorgueilli du double titre dont il était revêtu, et de l'appui de la Porte Ottomane, *Mohammed-Abou-dahab* déploya dans cette expédition un luxe au-dessus de tout ce que l'on avait vu jusqu'alors; sa tente surtout se faisait remarquer par sa magnificence et par les richesses qu'elle contenait.

Khân-Younes, *Ghazzah*, *Ramléh* et plusieurs autres places ne lui offrirent que peu de résistance; *Yaffâ*, commandée par le *cheykh Kerym*, gendre du *cheykh Dâher*, avait tenté de se défendre; elle fut prise d'assaut, livrée au pillage, et la plus grande partie de ses habitants impitoyablement massacrée, sans distinction d'âge ni de sexe.

A cette nouvelle, le *cheykh Dâher*, voulant éviter un sort semblable à la ville d'Acre, la quitta avec sa famille et les réfugiés égyptiens, ne laissant dans la place que le *cheykh Aly*, le plus vaillant de ses fils : celui-ci évacua également, quelques heures avant l'arrivée des troupes ennemies, la citadelle, dont il jugeait la défense impossible.

Trouvant Acre sans garnison, *Mohammed-Abou-dahab* la pilla, ainsi que plusieurs autres villes de la Palestine, où il répandit la terreur par des exécutions sanglantes. Mais ici la main de la destinée avait marqué le terme de ses crimes. Il s'apprêtait à revenir en Égypte, gorgé de sang et chargé d'un butin immense, lorsqu'un matin on le trouva mort dans sa tente.

Fut-il frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, ou périt-il étouffé entre les mains d'assassins ignorés, qui avaient pu s'introduire dans sa tente? C'est un point que l'histoire contemporaine n'a pas su éclaircir suffisamment, malgré tous les soupçons qu'une mort aussi instantanée, aussi imprévue, fit alors naître. Quoi qu'il en soit, punition équitable du ciel, ou représailles d'inimitié humaine, l'assassinat d'*Aly-Bey* se trouvait vengé par la mort étrange et mystérieuse de *Mohammed-Bey-Abou-dahab*.

(1) Cette année a commencé le samedi 4 mars de l'an 1775 de l'ère chrétienne.

L'armée égyptienne, sous la conduite de *Mourâd-Bey*, fit sa retraite sur l'Égypte, emportant le corps de son général, qui fut placé au Kaire dans un tombeau peu éloigné de celui d'*Aly-Bey*.

Ainsi, en moins de deux années, la même terre recouvrit le parricide et sa victime, le vil et criminel *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, que la vindicte publique a justement flétri du surnom d'*él-Khâyn* (le Traître), et le noble *Aly-Bey-él-Kebyr* (Aly-Bey le Grand).

Malgré les prétentions d'*Ibrahym-Bey* et de *Mourâd-Bey*, *Ismayl-Bey* succéda à *Mohammed-Abou-dahab* dans les fonctions de *cheykh-él-beled*.

Ce bey était, avec eux, le seul qui restât de la maison de l'ancien *cheykh-él-Beled*, *Ibrahym-Kyahyâ*, et, comme eux, il était de la création d'*Aly-Bey* : la crainte seule lui avait fait embrasser le parti de *Mohammed-Bey-Abou-dahab* : son cœur avait toujours conservé un attachement secret pour *Aly-Bey*, son ancien maître, et sorti de la même maison que lui. Il n'imita pas *Mohammed-Abou-dahab*, dans sa fureur à poursuivre les restes infortunés de ce parti qui avait été le sien; les proscrits furent donc rappelés par lui de la Syrie, et il les rétablit dans les honneurs et les dignités qu'ils avaient possédés sous *Aly-Bey*, cherchant à s'en faire un appui contre les tentatives ambitieuses de *Mourâd-Bey* et d'*Ibrahym-Bey*.

En effet, ces deux beys, se liant contre lui d'amitié et d'intérêt, avaient déjà cherché à le supplanter, et prétendaient chasser du Kaire *Hassân-Bey-él-Geddaouy*, son ami particulier; néanmoins, ils ne réussirent pas dans cette première entreprise : *Ismayl-Bey* et *Hassân-Bey* la prévinrent, en les attaquant eux-mêmes à la citadelle du Kaire, dont ils s'étaient déjà emparés, et en les forçant de s'exiler dans le *Sayd*.

Mourâd-Bey et *Ibrahym-Bey* s'y créèrent les moyens de faire réussir un nouveau plan d'attaque, et n'en descendirent qu'accompagnés de forces redoutables. Livrant alors bataille à *Ismayl-Bey*, ils taillèrent ses troupes en pièces, et le forcèrent à son tour de quitter l'Égypte.

Ismayl-Bey, à qui sa défaite complète enlevait tout moyen de prolonger sa dé-

fensé, se retira à Constantinople. *Hassân-Bey-el-Geddaouy*, fait prisonnier, et déporté à *Geddah* en Arabie, gagna le patron de la barque qui l'y transportait, débarqua à *Qosseyr*, petit port d'Égypte sur la mer Rouge; et, traversant le désert, alla se cacher aux extrémités de la haute Égypte.

Maîtres du Kaire, *Ibrahym-Bey* et *Mourâd-Bey* s'emparèrent de l'autorité : *Ibrahym-Bey* se fit reconnaître comme *cheykh-el-beled*; *Mourâd-Bey* prit pour lui la dignité d'*émyr-el-hag* (prince du pèlerinage). Plusieurs de leurs mamlouks furent nommés *beys* et un plus grand nombre *kâchefs*. Leur conduite administrative fut, comme celle de la plupart de leurs prédécesseurs, signalée par des usurpations et des rapines.

Ils gouvernaient ainsi, au milieu des malédictions universelles, quand ils reçurent la nouvelle qu'*Ismayl-Bey* était de retour de Constantinople, et qu'on l'avait aperçu, se dirigeant, avec sa suite, sur le village de *Helouân*, dans la province d'*Atfyéh*.

Aussitôt ils envoyèrent à sa poursuite un gros corps de mamlouks, qui ne tardèrent pas à l'atteindre : il y eut une action sanglante, dans laquelle périt presque tout le reste de la maison d'*Ismayl-Bey*. Lui-même, il ne dut son salut qu'à une caverne, où il se cacha, et dans laquelle il resta trois jours entiers : de là il put ensuite gagner les cataractes (1), où il retrouva son ami *Hassân-Bey-el-Geddaouy*. Ils se retirèrent ensemble dans les roches de *Gennadel*, au-dessus de l'avant-dernière cataracte.

Les nouveaux succès obtenus sur les derniers restes du parti d'*Ismayl-Bey* permirent à *Mourâd-Bey* de s'éloigner de l'Égypte pour le pèlerinage de la Mekke. Il y remplit ses fonctions d'*émyr-el-hag*, conduisit et ramena la caravane sacrée au milieu des plus grands dangers; car, soit en allant, soit en revenant, il fit route entouré de tribus hostiles d'Arabes, qui attaquèrent plusieurs fois, mais sans succès, la caravane dont la défense lui était confiée.

Mais, de retour au Kaire, un refroidissement survint entre lui et *Ibrahym-Bey* : ils se reprochèrent réciproquement l'évasion d'*Ismayl-Bey*; et *Ibrahym-Bey*, courroucé, quitta brusquement le Kaire pour se retirer à *Minyéh*, dans la haute Égypte.

Mourad-Bey s'inquiéta de cette retraite de son collègue, et envoya auprès de lui quelques-uns des principaux cheykhs, qui fléchirent son ressentiment et le ramenèrent au Kaire.

Cependant, la bonne intelligence des deux beys ne dura pas longtemps. A son tour, *Mourâd-Bey* se retira à *Minyéh*, reprochant à *Ibrahym-Bey* ses liaisons avec les beys *Othmân-el-Cherqaouy*, *Ayoub-el-Sogheyr*, *Souleymân*, *Ibrahym-el-Sogheyr* et *Moustafâ-el-Sogheyr*, tous cinq chefs de maisons ennemies de la sienne.

Mourâd-Bey resta ainsi cinq mois absent du Kaire. *Ibrahym-Bey*, qui d'abord avait regardé cette absence comme momentanée, et devant cesser avec l'explosion de l'humeur bilieuse de *Mourâd-Bey*, la voyant se prolonger, s'en alarma, et envoya à son tour des cheykhs auprès de lui.

L'altier *Mourâd-Bey* ne voulut rien entendre, renvoya la députation, et, descendant lui-même en armes, avec ses mamlouks, le long de la rive occidentale du Nil, il vint prendre position à *Gyzéh* en face du vieux Kaire : là il paraissait faire des dispositions pour traverser le fleuve; et, se voyant contraint à combattre, *Ibrahym-Bey* se posta sur l'autre rive du Nil, afin d'en disputer le passage. Les deux adversaires restèrent ainsi en présence pendant dix-huit jours, échangeant d'un bord à l'autre quelques coups de canon, qui ne tuèrent qu'un homme et un cheval : puis, sans autre résultat *Mourâd-Bey* se décida à remonter à *Minyéh*.

Cinq mois après cette nouvelle retraite, il y vit arriver une seconde ambassade : cette fois il consentit à revenir au Kaire, en affectant néanmoins quelque répugnance, et imposant la condition expresse que les cinq beys ses ennemis seraient remis entre ses mains.

Cette condition obtenue, il descendait au Kaire, lorsque en route il apprit que les proscrits, instruits à temps par une communication secrète d'*Ibrahym-Bey*, s'étaient évadés du Kaire, et s'étaient jetés dans la province de *Qelyoub*, pour

(1) *Chellal-el-Nyl.*

de là gagner la haute Égypte en passant par les Pyramides.

Mourâd-Bey se trouvait alors à *Gesr-êl-Assouad* (la Digue noire), dans les environs de ces monuments : c'était par cette position que les fugitifs devaient nécessairement prendre leur route ; cependant, au lieu de les y attendre, *Mourâd-Bey* y laissa seulement un gros détachement d'Arabes, et aussitôt traversant le Nil à la tête de ses mamlouks, il courut les attaquer à *Râs-êl-Khalyg* (la Tête du Canal) : il fut blessé dans le combat, et se vit contraint d'abandonner le champ de bataille à ses antagonistes : ceux-ci, se persuadant qu'ils n'avaient plus d'ennemis à combattre, se portèrent sans crainte à *Gesr-êl-Assouad,* où ils tombèrent dans l'embuscade d'Arabes qui leur avait été tendue, et furent conduits prisonniers à *Mourâd-Bey*.

La colère de celui-ci était désarmée par l'humiliation de ses ennemis : il se contenta de les reléguer dans les villes de *Mansourah*, de *Fareskour* et de Damiette. Les exilés n'y restèrent pas dans l'inaction ; ils se concertèrent, et, sur la fin de l'an 1197 (1) de l'hégire (1783), ils tentèrent de s'évader, pour aller recommencer dans le Sayd une opposition armée : arrêtés dans leur tentative, ils eurent recours à l'intercession du cheykh de la mosquée de *Gamè-êl-Azhar;* et, non-seulement *Mourâd-Bey* leur fit grâce, mais encore il consentit à les réintégrer dans leur rang et leurs priviléges.

Depuis cet orage, trois années s'écoulèrent, pour *Ibrahym-Bey* et pour *Mourâd-Bey*, dans le calme d'une concorde parfaite ; tous deux en bon accord se partageaient les revenus de l'Égypte, n'en rendant aucun compte, ou bien le faisant d'une manière audacieusement illusoire pour les intérêts de la Porte Ottomane (2).

(1) Cette année a commencé le samedi 7 décembre de l'an 1782 de notre ère.

(2) Les beys avaient été autorisés, dans l'origine, à faire le prélèvement des dépenses administratives, sur le *khaznéh*, ou trésor des revenus de l'Égypte, qu'ils envoyaient à Constantinople. D'année en année le mémoire de ces dépenses réelles ou fictives s'était gonflé progressivement, diminuant d'autant le montant des contributions adressées au sultan. Enfin, sous *Ibraym-Bey* et *Mourâd-Bey*, ces prélèvements furent poussés à un tel point que l'officier chargé chaque année de payer le *khaznéh* à Constantinople n'y portait plus d'argent comptant, mais, pour tout versement, un gros portefeuille rempli de pièces établissant frauduleusement l'excédant des dépenses sur les recettes, et constituant chaque année le divan de Constantinople en *débet* envers le divan de l'Égypte.

Déjà indisposé contre eux par les plaintes qu'il recevait continuellement à leur sujet de *Mohammed-Pachâ*, alors gouverneur titulaire de l'Égypte, le sultan *Abd-êl-Hamyd* se décida, l'an 1199 (1) de l'hégire (1785), à envoyer une armée pour réprimer leur audace.

Cette armée, commandée par le *qapytân-pachâ Hassân* en personne, débarqua à Alexandrie, le 25 du mois de Chaabân de l'an 1200 (2) de l'hégire (23 juin 1786), et porta la terreur parmi les beys.

Ils se rassemblèrent en divan général ; mais la confusion qui troubla leurs délibérations ne leur permit pas de prendre un parti décisif : enfin, ils se déterminèrent à reclamer l'intercession du pachâ : celui-ci la refusa ; ils s'adressèrent alors au cheykh *Ahmed-êl-Arychy*, chef de la mosquée *Gamè-êl-Azhar*, et au cheykh *Mohammed-êl-Mohdy* (3), qui se chargèrent d'aller à Rosette, implorer la clémence du *qapytân-pachâ*.

(1) Cette année a commencé le dimanche 14 novembre de l'an 1784 de l'ère chrétienne.

(2) Cette année a commencé le vendredi 4 novembre de l'an 1785 de notre ère.

(3) Sceau et signature du *cheyk êl-Mohdy*.





Embarqués à Boulaq, sur une chaloupe richement ornée, les deux cheykhs se rendirent à leur destination, et furent accueillis par l'amiral ottoman avec la distinction due à leur caractère et à leur mérite particulier; mais, prévoyant bien qu'à l'abattement et au découragement des beys succéderait promptement quelque résolution violente, ils ne voulurent pas se compromettre en parlant en leur faveur : ils se bornèrent à prier le *qapytân-pachâ* d'ordonner à ses troupes d'épargner les populations de l'Égypte, innocentes de tous les torts des beys; « car, ajoutèrent-ils, le Dieu très-haut « a dit dans son livre sublime : *Sur la « tête des conquérants retombent les « maux qu'ils font souffrir aux peu-« ples.* »

Cette conduite des deux députés fut prudente; car, à peine sortaient-ils de l'audience de *Hassân-Qapytân-Pachâ*, qu'on apprit au camp ottoman la nouvelle de l'arrivée de *Mourad-Bey*, à la tête de dix autres beys, de plusieurs kâchefs et de nombreux mamlouks : on annonçait en même temps l'occupation par eux du bourg de *Rahmânyéh*, à l'embouchure du canal d'Alexandrie dans le Nil.

En effet, à peine la députation pacifique était-elle partie du Kaire, que *Mourâd-Bey*, revenant de sa première stupeur, avait communiqué son ardeur guerrière à tout le conseil : la défense à main armée avait été unanimement votée; et il s'était chargé d'aller combattre les Ottomans, pendant qu'*Ibrahim-Bey* tiendrait le Kaire en respect.

Rahmânyéh fut bientôt le théâtre d'un combat inégal entre les mamlouks, dépourvus d'artillerie et de fantassins, et les Turks, protégés par des canons, des mortiers et de l'infanterie. L'issue d'un tel combat ne pouvait être longtemps indécise; deux bombes qui éclatèrent entre les jambes des chevaux des mamlouks y mirent le désordre et assurèrent la victoire au *qapytân-pachâ*. Frappés de terreur, les dix beys, entraînant *Mourâd-Bey* avec eux, se lancèrent dans une retraite précipitée, et accoururent au Kaire en pleine déroute : de là, réunis à *Ibrahym-Bey*, ils se réfugièrent en toute hâte dans le Sayd, où ils attendirent que les Ottomans vinssent les attaquer.

Voyant le Kaire évacué par les mamlouks, le pachâ *Mohammed* rassembla les odjâqs, descendit avec eux de la citadelle, et se prépara à recevoir, à leur tête, le généralissime de l'armée ottomane.

Hassân-Pachâ fit son entrée au Kaire le 5 du mois de Chaouâl de l'an 1200 de l'hégire (1er août 1786), après avoir ruiné et dévasté tout le pays sur son passage : il n'est sorte d'excès et de brigandages que ne se permissent les soldats turks; et le *qapytân-pachâ* ne put arrêter le désordre qu'en faisant sur quelques-uns d'entre eux des exemples terribles qui arrêtèrent les autres.

La tranquillité rétablie ainsi aux dépens d'un grand nombre de têtes, *Hassân-Pachâ* fit procéder à la vente à l'encan de tout ce qui appartenait aux beys, de leurs maisons, de leurs harems, et même des filles esclaves enceintes d'eux. Les cheykhs réclamèrent hautement contre cette dernière rigueur, comme n'étant pas moins contraire aux lois du Koran qu'à celles de l'humanité. « J'écrirai, leur dit le *qa-« pytân-pachâ*, j'écrirai à Constanti-« nople que vous vous êtes opposés à « la vente des propriétés des ennemis « du sublime sultan. » — « On t'a en-« voyé ici, répondit le cheykh *Sadât*, « chef des cheykhs, pour châtier deux « individus coupables, et non pour en-« freindre nos lois et nos usages; donc « écris ce que tu voudras! » Cependant, après de mûres réflexions, les esclaves que les mamlouks avaient rendues enceintes furent exemptées de l'encan.

Hassân-Pachâ organisa ensuite l'administration sur le pied ottoman, et envoya, contre les beys du Sayd *Abedyn-Pachâ* avec une grande partie de l'armée, à laquelle se réunirent *Ismayl-Bey* et *Hassân-Bey-él-Geddaouy*, avec quelques mamlouks. Il y eut dans la haute Égypte une affaire meurtrière, qui coûta tellement de sang aux deux partis, qu'ils se retirèrent, les beys aux cataractes, les Turks au Kaire, après avoir ravagé chacun la partie du Sayd que traversait leur retraite.

Là se termina l'expédition de *Hassân-*

Qapytan-Pachâ, que la guerre des Russes rappela à la capitale; son but fut tout à fait manqué, puisqu'il rentra à Constantinople sans avoir extirpé de l'Égypte les beys rebelles.

En partant, il rétablit *Ismayl-Bey* dans ses fonctions de *cheykh-él-beled;* et *Ismayl-Bey* créa *émyr-él-hag* son ancien ami et compagnon de fortune, *Hassân-Bey-él-Geddaouy*, avec lequel il partagea l'autorité.

Il remplissait depuis quelques mois avec équité ces fonctions qui lui avaient été rendues, quand la tranquillité fut troublée de nouveau par une insurrection, occasionnée par les actes arbitraires de l'*ouâly* nommé *Ahmed*, créature de *Hassân-Bey*. Après avoir fait verser un peu de sang, la sédition fut apaisée par la destitution et l'exil du coupable, qui devint pourtant *bey* quelque temps après, comme si le pouvoir avait voulu témoigner le peu de cas qu'il faisait des plaintes portées contre ce fonctionnaire.

Le sultan *Sélym* III, *ben-Moustafâ*, qui succéda à *Abd-él-Hamyd* (1) sur le trône ottoman, l'an 1203 (2) de l'hégire, confirma *Ismayl-Bey* dans sa haute dignité, et ce *cheykh-él-beled* continua de gouverner l'Egypte paisiblement,

(1) Monnaies du sultan *Abd-él-Hamyd-ben-Ahmed*, frappées en or au Kaire sous la date de 1187 de l'hégire, 1774 de notre ère.



La première est un demi-*zermaboub* ou *nousfyéh* (demi-sequin); la seconde est un *fondougly*.

(2) Cette année a commencé le jeudi 2 octobre de l'an 1788 de notre ère.

jusqu'à l'an 1205 de l'hégire (1).

Cette année fut fatale à l'Égypte, et surtout à sa capitale. Une peste furieuse y moissonna d'innombrables victimes. Jamais encore ce fléau n'avait exercé d'aussi cruels ravages; chaque jour plus de mille morts décimaient la population du Kaire. Les autorités furent renouvelées jusqu'à trois fois dans le même jour, les fonctionnaires, à peine nommés, étant tour à tour atteints et frappés de mort. *Ismayl-Bey* et toute sa maison succombèrent. On ne peut encore au Kaire se rappeler qu'en frémissant *la peste d'Ismayl.*

Ce fléau rétablit les affaires d'*Ibrahym-Bey* et de *Mourâd-Bey*. *Othmân-Bey*, surnommé *él-Tabel*, seul reste de la maison d'*Ismayl-Bey*, venait, il est vrai, d'être nommé *cheykh-él-beled;* mais il était hors d'état de soutenir le poids qu'on venait de lui confier; il rappela lui-même au Kaire *Ibrahym-Bey* et *Mourâd-Bey;* et ils y rentrèrent le 5 du mois de Dou-l-Qadéh de la même année (7 août 1791) : à leur approche, *Hassân-Bey-él-Geddaouy* se retira dans la haute Égypte, laissant sans résistance *Ibrahym-Bey* et *Mourâd-Bey* ressaisir le pouvoir.

L'Égypte rentra ainsi sous le joug des deux tyrans associés, dont l'oppression devait peser sur elle pendant une plus longue période que celle d'aucun de leurs prédécesseurs, et qui, s'arrogeant alternativement chaque année les fonctions de *cheykh-él-beled*, ou d'*émyr-él-hag*, ne devaient plus être renversés que par l'intervention inespérée d'une armée de cette Europe depuis si longtemps étrangère aux affaires de l'Orient.

Il ne restait, en effet, aux populations égyptiennes nul espoir d'une révolution intérieure : les deux beys avaient écrasé tous les partis qui pouvaient leur devenir hostiles; ne laissant quelque autorité qu'aux maisons des beys leurs affidés, ils retenaient dans l'humiliation, la crainte et l'impuissance, les maisons dont les sentiments secrets leur étaient suspects.

Rivaux d'ambition, envieux l'un de l'autre, ils avaient pourtant uni leurs

(1) Cette année a commencé le vendredi 10 septembre de l'an 1790 de notre ère.

intérêts solidaires pour la conservation du pouvoir, quoique divisés par leurs méfiances mutuelles, leurs antipathies réciproques, et l'opposition de leurs caractères.

Plus âgé que *Mourâd-Bey*, *Ibrahym-Bey* à l'expérience que lui donnaient les années joignait la réserve, l'astuce et les temporisations d'une politique consommée. Toujours en garde contre son collègue, dont il savait que l'orgueil ne se contentait qu'avec peine d'un pouvoir partagé, mais se sentant inférieur en bravoure, en forces physiques et en talents militaires, il évita toujours toute démarche qui pût le commettre avec lui et l'appeler sur le champ de bataille.

Moins violent, mais non moins despote et intéressé, il joignait à sa cupidité une avarice étrangère à *Mourâd-Bey*; mais il affectait de faire contraster ses manières doucereuses avec la brusque impétuosité de celui-ci, et se plaisait à lui laisser l'odieux des vexations tyranniques, des rapines et des avanies, sauf à en partager ensuite avec lui le produit.

Le seul acte de vigueur qui eût signalé la vie politique et militaire d'*Ibrahym-Bey*, avait été l'assassinat de *Salèh-Bey*, chef de la maison des *Fellahys* (1), qu'il poignarda ou plutôt fit poignarder par sa suite dans une des rues du Kaire, d'après les ordres de *Mohammed-Bey-Abou-dahab*, dont la faveur particulière récompensa l'auteur de cet infâme exploit.

D'ailleurs, dans tout le reste de sa conduite, soit avant d'arriver au pouvoir, soit quand il y fut parvenu, *Ibrahym-Bey* se montra toujours tortueux, sans foi, dissimulé, pusillanime même et méticuleux, prodiguant les promesses avec l'intention de n'en tenir aucune, trompant par des démonstrations d'amitié celui dont il préméditait l'assassinat, n'abandonnant jamais un projet conçu, mais n'arrivant à la réussite que par des voies cachées et obliques.

Mourâd-Bey, au contraire, ne demandant rien à la ruse, mais tout à la force. taillé en vigueur, musculeux, doué de nerfs d'acier et d'un bras capable de trancher la tête d'un bœuf d'un seul coup de sabre, *Mourâd-Bey*, dont la physionomie martiale participait de celle du lion, n'avait pas d'égal sur le champ de bataille, et dans ses colères faisait trembler jusqu'à son timide collègue lorsqu'il soupçonnait de lui quelque perfidie.

Du reste, ne connaissant pas plus la dissimulation que la haine rancuneuse, souvent généreux et pardonnant facilement; sachant apprécier la valeur et le mérite dans ses ennemis mêmes; dévoué à ses amis, fidèle à sa parole, tantôt cupide et intéressé, tantôt libéral et prodigue; mais orgueilleux, altier, irascible, et dans le premier feu de son irritation sacrifiant tout, même ses intérêts, à une vengeance immédiate; si *Ibrahym-Bey* était le prudent *Ulysse* ou l'astucieux *Sinon* de l'Égypte, *Mourâd-Bey* en était le bouillant *Achille* ou plutôt l'*Ajax* fougueux et indomptable (1).

Le retour des deux beys au Kaire fut suivi d'une horrible famine, qu'on les accusa d'avoir suscitée, afin de se défaire à meilleur prix des grains accaparés par eux dans la haute Égypte : ils renversèrent les autorités établies par le *qapytân-pachâ*, en rétablirent d'autres, se livrant à toutes sortes de violences et de vexations.

Les excès que se permirent leurs mamlouks, et surtout ceux de *Mohammed-él-Elfy* (2), occasionnèrent une insurrection générale, qui les força à suspendre momentanément leurs actes tyranniques; mais, l'insurrection une fois apaisée, ils les renouvelèrent, et des

(1) Cette maison était ainsi nommée parce que le premier chef de mamlouks dont elle tirait son origine avait été un simple *fellah*.

(1) A, Sceau d'*Ibrahym-Bey*. B, Sceau de *Mourâd-Bey*.

A B

Voyez le portrait de *Mourâd-Bey*, planche 49.

(2) Ce bey avait pris le surnom d'*Elfy*, dérivé du mot arabe *âlf* ou *élf* (mille), parce qu'il tirait vanité d'avoir été, comme l'ancien prince *Qeldoun*, acheté mille pièces d'or. C'est du produit de ses exactions et de ses avanies qu'il fit construire, sur la place *Ezbekyéh* au Kaire, le magnifique palais dans lequel le général en chef de l'armée française établit sa résidence et le quartier général de son état-major.

avanies exorbitantes frappèrent successivement les diverses corporations du commerce du Kaire.

C'est à cette époque que se rapporte une anecdote curieuse que j'ai apprise au Kaire, de ceux mêmes qui avaient été témoins et victimes de l'avanie dont elle contient le récit.

Mourâd-Bey avait annoncé le projet de renouveler l'habillement et l'équipement de toute sa maison militaire; sous ce prétexte, car son véritable motif était de se procurer les moyens d'une agression contre son collègue *Ibrahym-Bey*, il frappa une forte avanie sur toute la corporation juive, non-seulement du Kaire, mais encore de l'Égypte entière : on conçoit quel émoi dut causer un tel acte dans la synagogue : les fortes têtes d'Israël s'assemblèrent pour discuter les moyens d'éluder la demande tyrannique, et l'on convint d'envoyer au bey les deux plus vieux rabbins, qui s'étaient vantés d'avoir les moyens de détourner l'orage.

Admis devant *Mourâd-Bey*, « Prince, lui dirent ils, nous sommes pauvres; et quand vous vendriez nos biens, nos femmes, nos enfants, et nous-mêmes, vous n'en retireriez pas la dixième partie de la somme que vous nous avez condamnés à vous payer; mais si vous daignez nous décharger de la contribution intolérable que nous ne pourrions vous payer, en échange de cet acte de votre générosité, nous vous offrons la découverte d'un trésor bien autrement considérable, et qui pourra vous dédommager au centuple : la connaissance de ce trésor a été transmise dans notre famille de génération en génération, et nous devions la transmettre à nos fils : maintenant nous seuls en sommes dépositaires. »

Mourâd-Bey ouvrit les oreilles aux mots de *trésor* et de *dépôt* : — « Je retire mon arrêt d'avanie! s'écria-t-il; voyons le trésor. » — « Le trésor, dirent les rabbins, est enfoui dans la mosquée qu'*Amrou-ben-êl-Aass* a élevée au Vieux-Kaire; il y a été déposé par ce conquérant de l'Égypte, dans un coffre de fer, qu'il cacha dans un souterrain que nous seuls pouvons vous indiquer. »

Les renseignements furent donnés avec une exactitude qui semblait en garantir la véracité; il existait d'ailleurs une autre garantie, c'était celle des têtes des deux rabbins révélateurs.

Mourâd-Bey n'osa pas aller s'emparer de vive force des trésors qu'il regardait déjà comme lui appartenant : pour y porter la main, sans exciter de scandale, et sans être accusé de violation de mosquée, il imagina de feindre une partie de chasse, et, à son retour, de passer comme par hasard devant la mosquée d'*Amrou*; y entrer pour y faire sa prière parut une chose toute naturelle, et les cheykhs de la mosquée vinrent recevoir le bey puissant qui les honorait de sa visite.

Mourâd-Bey parcourt la mosquée, la trouve mal entretenue et presque en ruine. « Puisque Dieu m'a amené dans ce lieu saint, dit-il aux cheykhs, c'est sans doute afin que j'en devienne le réparateur, et que mon nom puisse être joint dans vos prières à celui du fondateur, l'illustre *Amrou-ben-êl-Aass* : demain j'enverrai les ouvriers pour commencer les réparations. »

Le lendemain, en effet, les ouvriers vinrent; mais, au lieu de s'occuper des parois les plus ruinées, ils commencèrent à démolir et à creuser le sol, à l'endroit qui leur fut indiqué par un agent dévoué à *Mourâd-Bey* et son confident.

Après quelques heures de fouille, le souterrain fut trouvé; *Mourâd-Bey*, averti, vint assister à l'extraction d'un immense coffre de fer, conforme à la description que les rabbins en avaient faite. Le coffre était à moitié rongé par la rouille : les serrures étaient sans clefs : on brisa le couvercle, et on trouva pour tout trésor le coffre rempli de feuilles de parchemin, sur lesquelles étaient tracées des portions du Koran en magnifiques caractères koufiques de l'époque d'*Amrou-ben-êl-Aass* (1).

(1) Le coffre de fer fut brisé et pour ainsi dire broyé, tant on espérait trouver dans ses parois quelque cachette, recélant des diamants ou autres objets précieux. Les feuilles manuscrites du Koran, jetées en tas au fond du souterrain, y furent abandonnées à l'humidité, à la pourriture et à la destruction.

C'est là que je les ai trouvées, en visitant la mosquée d'*Amrou-ben-êl-Aass*; j'ai recueilli et

Il fut heureux pour les deux juifs, que, cachés dans la foule, ils eussent prudemment voulu épier eux-mêmes la découverte du trésor : ils purent s'enfuir à temps, et se dérober aux marques de reconnaissance de *Mourâd-Bey*, qui, de retour au Kaire, se vengea de son désappointement, en frappant une contribution double sur les juifs, et en faisant cruellement bâtonner les retardataires.

Les moyens ou les occasions favorables manquèrent alors à *Mourâd-Bey* pour la scission qu'il préméditait avec son collègue; mais depuis ce temps, la position respective des deux beys, rivaux d'ambition et également avides du pouvoir suprême, ne fut plus qu'une alternative continuelle de mésintelligence et de raccommodements, dont les frais étaient toujours payés par les populations, au moyen de quelque avanie nouvelle lancée sur le Kaire ou sur les provinces : car, vainqueurs ou vaincus, maîtres du Kaire ou fugitifs dans le Sayd, la seule chose sur laquelle *Mourâd-Bey* et *Ibrahym-Bey* se montrèrent invariablement d'accord, ce fut le système de déprédations et de rapines, dont ils écrasèrent à l'envi la malheureuse Égypte.

Leur cupidité insatiable, après avoir épuisé les ressources des populations égyptiennes, s'attaqua au commerce étranger, et surtout aux négociants français établis soit au Kaire, soit à Rosette, soit à Alexandrie, dont les maisons semblaient avoir le privilége des plus dures persécutions et des spoliations les plus tyranniques : les maisons *Varsy*, de Rosette, *Neydorf*, *Caffe*, *Henricy*, *Baudeuf*, et *Prix-Réal*, du Kaire, eurent à supporter les actes vexatoires les plus intolérables : les réclamations n'avaient d'autres effets que de faire doubler les avanies.

L'intervention du pachâ avait été inutile; et les réclamations portées à Constantinople n'avaient reçu du sultan *Selym III* (1), qui y régnait alors, d'autre réponse qu'un silence, qui semblait, ou autoriser les tyrans subalternes, ou annoncer l'impuissance de la

racheté du cheykh de la mosquée toutes celles qui n'étaient pas trop détériorées pour se refuser à toute conservation, et ces feuilles, également précieuses par leur antiquité et leur calligraphie, font partie de mon petit musée oriental.

Je donnerai ici le *fac-simile* des trois lignes suivantes, comme *spécimen* de ces manuscrits.

بسم الله

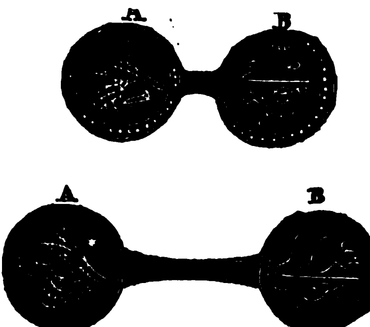
الرحمن

الرحيم

(1) Monnaie du sultan *Selym-ben-Moustafâ* (Selym III), frappée au Kaire, sous la date de l'an 1203 de l'hégire (1788 de notre ère).



Autres monnaies du même prince, frappées également au Kaire, et sous la même date, qui est celle de son avénement au trône de Constantinople.



Porte Ottomane pour les réprimer.

Les choses allèrent au point que des pétitions collectives furent adressées à la métropole, et que, dès l'an III de la république (1795), le Directoire fut saisi de ces griefs, par l'intermédiaire du consul *Magallon* (1).

Toutefois, depuis ce temps, jusqu'au jour où le Vainqueur de l'Italie entra dans les vues des pétitionnaires, *Mourâd-Bey* n'avait répondu aux plaintes des consuls européens que par des avanies nouvelles, à leurs menaces que par des confiscations; il venait même de mettre le comble à ce système spoliateur, et une ordonnance d'*emprunt forcé* allait ruiner de fond en comble toutes les maisons européennes qui exerçaient le commerce au Kaïre, quand tout à coup, vers le milieu du mois de Moharrem de l'an 1213 (1) de l'hégire (2), une nouvelle parvint à *Mourâd-Bey*, dans son palais de *Gyzéh* (3), nouvelle étrange, imprévue, presque incroyable, qui semblait être une réponse providentielle à ses mesures de pillage organisé.

Une armée francaise venait de débarquer sur la plage d'Alexandrie (4).

BONAPARTE arrivait!

(1) *Charles Magallon*, né à Marseille en 1741, fut élevé dans le commerce, et passa en Égypte, où il séjourna plus de vingt années. Il remplit longtemps au Kaire les importantes fonctions de consul de France, et, en cette qualité, il était venu à bout de conclure avec le pacha, les beys, et plusieurs chefs de tribus arabes, des traités avantageux pour le commerce français; mais son zèle ne produisit pas tout le fruit qu'on devait en attendre, par la mauvaise foi des musulmans, la rivalité des Anglais, et peut-être encore plus par la faute du ministère français, qui, au lieu de favoriser les opérations du consul, accorda sa protection spéciale et un privilége exclusif à la Compagnie des Indes, nouvellement créée.

Malgré les obstacles que *Magallon* ne cessa de rencontrer, la considération personnelle dont il jouissait lui fournit souvent les moyens de rendre service aux négociants européens établis au Kaire, ainsi qu'aux Français qui voyageaient dans l'Orient.

On a attribué aux documents qu'il avait donnés au gouvernement français, sur l'état de l'Egypte, la première idée de l'expédition française qui devait soumettre ce pays.

(1) Cette année a commencé le vendredi 15 juin de l'an 1798 de notre ère.

(2) Premiers jours de juillet 1798.

(3) C'est pour se mettre à l'abri de tout guet-apens de la part de son collègue *Ibrahym-Bey* que *Mourâd-Bey* avait fixé son habitation à *Gyzéh*, où il s'était fait construire un palais magnifique, sur la rive occidentale du fleuve. Il ne venait au Kaire que les jours d'assemblée du divan, mais toujours bien accompagné d'une escorte assez nombreuse pour pouvoir à son gré changer, suivant l'occasion, en offensive sa position défensive.

(4) L'armée française arriva devant Alexandrie le 13 messidor an VI (dimanche 1er juillet 1798), correspondant au 17 du mois de Moharrem, an 1213 de l'hégire: la nouvelle en parvint au Kaire le 20 du même mois musulman (4 juillet). Cette nouvelle fut portée à *Mourâd-Bey* par treize courriers, que lui expédia *Seyd-Mohammed-Koraym*, gouverneur d'Alexandrie. Un écrivain contemporain, *Nyqoulâ-ibn-êl-Tourk*, nous a conservé la teneur de ce message: « Une flotte, disait-il, est apparue; ses vaisseaux « sont innombrables comme des essaims de « sauterelles; on ne peut en apercevoir ni « le premier ni le dernier. Au nom de Dieu et « de son Prophète, envoyez des troupes à « notre secours. »

TABLEAU DES MOIS

DE L'ANNÉE LUNAIRE DES MUSULMANS.

		jours.			jours.
1	MOHARREM, ayant	30	7	REGEB,	30
2	SAFAR,	29	8	CHAABAN,	29
3	RABY-ÊL-AOUEL,	30	9	RAMADAN,	30
4	RABY-ÊL-THANY (1),	29	10	CHAOUAL,	29
5	GEMADY-ÊL-AOUEL,	30	11	DOU-L-QADEH,	30
6	GEMADY-ÊL-THANY (2),	[illegible]	12	DOU-L-HAGEH (1),	29

(1) On donne aussi à ce mois le nom de *Raby-êl-Akher*.

(2) On nomme aussi ce mois *Gemady-êl-Akher*.

(1) Ce mois a trente jours dans les années *embolismiques*, ou *intercalaires*, répondant, dans le cycle lunaire musulman, à nos années bissextiles.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES PRINCES

QUI ONT RÉGNÉ EN ÉGYPTE,

DEPUIS LA CONQUÊTE DES ARABES JUSQU'A CELLE DES FRANÇAIS.

PREMIERS KHALYFES.	Hég.	Ère ch.
OMAR-èbn-èl-Khettâb.	18	639
OTHMÂN-ben-Affân.	23	644
ALY-ben-Aby-Tâleb.	35	655

KHALYFES OMMYADES.		
MOAOUYAH-ben-Aby-Sofyân.	41	661
YEZYD-ben-Moaouyah.	60	681
MOAOUYAH-ben-Yezyd.	64	684
ABD-ALLAH-ben-Zobeyr.	64	684
MEROUAN-ben-Hâkem.	64	684
ABD-ÈL-MÉLEK-ben-Merouân.	65	684
OUALYD-ben-Abd-èl-melek.	86	705
SOULEYMÂN-ben-Abd-èl-melek.	96	714
OMAR-ben-Abd-èl-Azyz.	99	717
YEZYD-ben-Abd-èl-melek.	101	720
HECHAM-ben-Abd-èl-melek.	105	724
OUALYD-ben-Yezyd.	125	743
YEZYD-ben-Oualyd.	126	744
IBRAHYM-ben-Oualyd.	126	744
MEROUAN-ben-Mohammed.	127	744

KHALYFES ABBASSIDES.		
ABOU-L-ABBAS-ben-Mohammed.	132	750
AL-MANSOUR-ben-Mohammed.	136	754
MAHDY-ben-Al-Mansour.	158	775
HADY-ben-Mahdy.	169	785
HAROUN-ben-Mahdy.	170	786
AMYN-ben-Haroun.	193	809
AL-MAMOUN-ben-Haroun.	198	813
MOTASSEM-ben-Haroun.	218	833
OUATHEQ-ben-Motassem.	227	842
MOTOUAKKEL-ben-Motassem.	232	847
MONTASSER-ben-Motouakkel.	247	861
MOSTAYN-ben-Mohammed.	248	862
MOTAZ-ben-Motouakkel.	252	866
MOHTADY-ben-Ouatheq.	255	869
MOTAMED-ben-Motouakkel.	256	870

DYNASTIE DES TOULONIDES		
AHMED-èbn-Touloun.	257	870
KHOMAROUYAH-èbn-Ahmed.	271	884
GEYCH-èbn-Khomarouyah.	282	895
HAROUN-èbn-Khomarouyah.	283	896
SINAN-èbn-Ahmed.	292	904

KHALYFES ABBASSIDES.		
MOKTAFY-ben-Motadded.	292	905
MOQTADER-ben-Motadded	295	908
QAHER-ben-Motadded.	320	932
RADHY-ben-Moqtader.	322	934

DYNASTIE DES EKHCHYDITES.	Hég.	Ère ch.
Mohammed-EKHCHYD.	323	934
ABOU-HOUR-ben-Ekhchyd.	334	946
Abou Hassan-ALY-ben-Ekhchyd.	349	961
KAFOUR-èl-Ekhchydy.	355	966
ABOU-L-FAOUARIS-ben-Aly.	357	968

KHALYFES FATYMITES.		
MOEZ-ben-Al-Mansour.	362	972
AZYZ-ben-Moez.	365	975
HAKEM-ben-Azyz.	386	996
DAHER-ben-Hâkem.	411	1021
MOSTANSER-ben-Dâher.	427	1036
MOSTAALY-ben-Mostanser.	487	1094
AMER-ben-Mostaaly	495	1101
HAFEZZ-ben-Mohammed.	524	1130
DAFER-ben-Hafezz.	544	1149
FAYZ-ben-Dafer.	549	1154
ADDED-ben-Youssouf.	556	1160

DYNASTIE DES AYOUBITES.		
SALAH-ED-DYN-Youssouf.	567	1171
Mélek-èl-AZYZ-ben-Youssouf.	589	1193
Mélek-èl-MANSOUR-ben-Azyz.	595	1198
Mélek-èl-ADEL-ben-Ayoub.	596	1200
Mélek-èl-KAMEL-ben-Adel.	615	1218
Mélek-èl-ADEL-ben-Kamel.	635	1238
Mélek-èl-SALÈH-ben-Kamel.	637	1240
Mélek-èl-MOAZZEM-ben-Salèh.	647	1249

PREMIÈRE DYNASTIE DES MAMLOUKS.		
CHAGERET-ÈD-DORR.	648	1250
IBEK-Djachenkyr.	648	1250
Mélek-èl-ACHRAF-ben-Youssouf.	648	1250
Nour-èd-dyn-ALY-ben-Ybek.	655	1257
Mélek-èl-Mozzaffer-QOTTOUZ.	657	1259
BEYBARS-èl-Bendoqdâry.	658	1260
BARKAH-KHAN-ben-Beybars.	676	1277
SALAMECH-ben-Beybars.	678	1279
Mélek-èl-Mansour-QELAOUN.	678	1279
KHALYL-ben-Qelâoun.	689	1290
Mélek-èl-Qâher-BEYDARA.	693	1293
Mélek-èl-NASSER-ben-Qelâoun.	693	1293
Mélek-èl-Adel-KETBOGHA.	694	1294
Mélek-èl-Mansour-LAGYN.	696	1296
BEYBARS-èl-Djachenkyr.	708	1308
ABOU-BEKER-ben-èl-Nasser.	741	1341
KOUTCHOUK-ben-èl-Nasser.	742	1341
AHMED-ben-èl-Nasser.	742	1342
ISMAYL-ben-èl-Nasser.	743	1342
CHAABAN-ben-èl-Nasser.	746	1345
HAGY-ben-èl-Nasser.	747	1346
HASSAN-ben-èl-Nasser.	748	1347
SALAH-ÈD-DYN-ben-èl-Nasser.	752	1351

	Hég.	Ère ch.
Mohammed-ben-Hagy.	762 —	1360
Chaaban-ben-Hassân.	764 —	1362
Aly-ben-Chaabân.	776 —	1376
Hagy-ben-Chaabân.	783 —	1381

Deuxième Dynastie des Mamlouks.

Melek-êl-Daher-Barqouq.	784 —	1382
Hagy-ben-Chaabân.	791 —	1388
Farag-ben-Barqouq.	801 —	1398
Abd-Êl-Azyz-ben-Barqouq.	808 —	1406
Imâm-êl-Mostayn-b-illah.	815 —	1412
Cheykh-êl-Mahmoudy.	815 —	1412
Ahmed-ben-êl-Mahmoudy.	824 —	1421
Séyf-êd-dyn-Tattar.	824 —	1421
Mohammed-ben-Tattar.	824 —	1421
Melek-êl-Achraf-Barse-bay.	825 —	1422
Youssouf-ben-Barse-bay.	841 —	1437
Mélek-êl-Daher-Djaqmaq.	842 —	1438
Othman-ben-Djaqmaq.	857 —	1453
Mélek-êl Achraf-Ynal.	857 —	1453
Ahmed-ben-Ynal.	865 —	1460
Mélek-êd-Daher-Khochqadam.	865 —	1461
Mélek-êl-Daher-Yelbay.	872 —	1467
Mélek-êl-Daher-Tamar-Bogha.	872 —	1467
Mélek-êl-Achraf-Qayt-Bay.	872 —	1467
Mohammed-ben-Qayt-Bây.	901 —	1495
Qansou-Khams-myéh.	901 —	1495
Qansou-Abou-Sayd.	904 —	1498
Qansou-Djân-balad.	905 —	1499
Melek-êl-Âdel-Touman-Bay.	906 —	1500
Qansou-êl-Ghoury.	906 —	1501
Melek-êl-Achraf-Touman-Bay.	922 —	1516

Sultans Ottomans.

Selym-ben-Bayazyd.	923 —	1517
Souleyman-ben-Sélym.	926 —	1520
Sélym-ben-Souleymân.	974 —	1566
Mourad-ben-Sélym.	982 —	1574
Mohammed-ben-Mourâd.	1003 —	1594
Ahmed-ben-Mohammed.	1012 —	1603
Moustafa-ben-Mohammed.	1026 —	1617
Othman-ben-Ahmed.	1027 —	1618
Mourad-ben-Ahmed.	1032 —	1623
Ibrahym-ben-Ahmed.	1049 —	1640
Mohammed-ben-Ibrahym.	1058 —	1648
Souleyman-ben-Ibrahym.	1099 —	1687
Ahmed-ben-Ibrahym.	1102 —	1691
Moustafa-ben-Mohammed.	1106 —	1695
Ahmed-ben-Mohammed.	1114 —	1702
Mahmoud-ben-Moustafâ.	1143 —	1730
Othman-ben-Moustafâ.	1168 —	1754
Moustafa-ben-Ahmed.	1171 —	1757
Abd-Êl-Hamyd-ben-Ahmed.	1187 —	1774
Sélym-ben-Moustafâ.	1203 —	1789

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

FIN DE LA TABLE.

ÉGYPTE MODERNE.

PÉRIODE DE LA DOMINATION FRANÇAISE (1);

PAR M. AMÉD. RYME.

1798-1801.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : SITUATION DE LA FRANCE A L'ÉGARD DU RESTE DE L'EUROPE, EN OCTOBRE 1797; PAIX AVEC TOUTES LES PUISSANCES, L'ANGLETERRE EXCEPTÉE. — PROJET DE DESCENTE EN ANGLETERRE ABANDONNÉ, SUR LES INSTANCES DU GÉNÉRAL BONAPARTE, POUR UNE EXPÉDITION CONTRE L'ÉGYPTE. — AVANTAGES QUE LA CONQUÊTE ET LA COLONISATION DE L'ÉGYPTE SEMBLAIENT PROMETTRE A LA FRANCE; PRÉJUDICE QUI DEVAIT EN RÉSULTER POUR L'ANGLETERRE. — DÉTAIL DES IMMENSES PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION.

Le 30 ventôse an VI de la république française (19 mai 1798), par un temps magnifique, au bruit du canon, aux applaudissements d'une foule immense accourue sur les rivages d'alentour, une flotte d'environ cent bâtiments de guerre, et portant l'élite des marins, l'élite des guerriers, l'élite des savants et des artistes de la France, sortait du port de Toulon. Où allait cette flotte qu'accompagnaient cent bâtiments de transport chargés de munitions et d'approvisionnements de toutes espèces, et que trois autres convois pareils devaient bientôt rejoindre? Où allaient ces cinq cents voiles, ces dix mille matelots, ces quarante mille soldats, et tous ces généraux, tous ces savants, tous ces artistes, Bonaparte à leur tête? Nul parmi la foule enthousiaste qui les saluait au départ; nul sur la flotte, si ce n'est le chef suprême de l'entreprise; nul en France, si ce n'est les cinq membres du Directoire et le ministre des affaires étrangères de la république, ne pouvait se vanter de le savoir.

Pour trouver le mot de cette énigme, il n'est besoin que de jeter les yeux sur le sommaire de ce chapitre; mais pour bien apprécier les différents motifs par le concours desquels a été résolue l'expédition que la France a tentée contre l'Égypte vers la fin du dernier siècle, il faut, avant de suivre vers la plage africaine la flotte qui s'élançait le 19 mai 1798 des côtes de la Provence, remonter un instant à sept mois en arrière, au 17 octobre 1797.

(1) Napoléon a dicté à Sainte-Hélène, aux généraux qui partagèrent sa captivité, deux précis de ses campagnes d'Orient. Lorsque l'empereur n'était pas satisfait d'un morceau de quelque étendue, il aimait mieux le recommencer d'un bout à l'autre que le corriger.

La première de ces deux relations, recueillie par le général Gourgaud, a pris place dans les *Mémoires de Napoléon* publiés dès 1823. La seconde, recueillie par le général Bertrand, n'a paru que dans le courant de la présente année 1847; elle forme deux volumes, et porte le titre de *Campagnes d'Égypte et de Syrie*.

Cette seconde relation présente non-seulement plus d'étendue, mais plus d'ordre, plus de suite et d'enchaînement que la première; toutefois, celle-ci contient un assez grand nombre de pensées saillantes et même de passages importants qui ne se retrouvent point dans celle-là. Aussi avons-nous puisé principalement à ces deux sources pour la réunion des matériaux de notre propre travail.

Nous avons encore consulté avec fruit :

La *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, par Berthier, 1801;

Le recueil du *Courrier d'Égypte* et de la *Décade égyptienne*, journaux français qui se publièrent au Caire pendant l'expédition;

Les *Mémoires* du duc de Rovigo, ceux du duc de Raguse, ceux des généraux Reynier, Belliard, etc.;

Les *Victoires et conquêtes des Français;*

La *Biographie des contemporains*, par Arnault, Jay, Jouy et Norvins;

L'*Histoire de la Révolution française* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par Thiers;

L'*Histoire des cabinets de l'Europe pendant le consulat et l'empire*, par Armand Lefebvre, 1845;

Enfin *Napoléon, ses opinions et jugements sur les hommes et les choses*, par Damas-Hisnard, 1842.

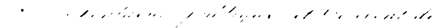
Le 17 octobre 1797 est une des plus glorieuses dates de notre histoire. Ce jour-là, Bonaparte, qui venait de vaincre l'Autriche, et qui s'était chargé du soin de négocier avec cette puissance, lui imposait la célèbre paix de Campo-Formio.... Après cinq ans d'une lutte terrible, après cinq ans de sublimes efforts, la France, sur qui l'Europe entière s'était ruée en 1793, et pour qui il y allait, si elle eût alors lâché pied, non-seulement de retomber sous le joug d'une monarchie absolue, mais d'être rayée de la liste des nations, et, comme naguère la Pologne, dépecée au profit des puissances étrangères; la France pouvait enfin reprendre haleine. En effet, l'Autriche soumise, le continent était soumis. Du moins, nous n'avions plus qu'à traiter avec l'Empire, et déjà l'on était d'accord pour ouvrir un congrès à Rastadt. Vraisemblablement l'Empire, disloqué de toutes parts, réduit à ses dernières ressources, et trahi comme il venait de l'être par l'Autriche, qui l'avait sacrifié afin d'obtenir pour elle-même des conditions moins désavantageuses, ne se montrerait pas plus récalcitrant que les autres puissances continentales.

A la vérité, la France, pour avoir eu raison du continent européen, ne pouvait encore ni se croiser les bras ni s'endormir dans une oisive sécurité. Le continent, ce n'est pas toute l'Europe. En dehors du continent, il nous restait un ennemi formidable, acharné. Avant de fermer les portes du temple de Janus, il nous fallait combattre, il nous fallait vaincre l'Angleterre....

Or, on était au lendemain du 18 fructidor, journée dans laquelle le Directoire avait, on le sait, commis l'attentat le plus criminel contre la constitution qui régissait alors la France; et le Directoire, jaloux de dissiper la morne tristesse que les bons citoyens en avaient ressentie, songeait, pour distraire l'attention publique, à jeter sur le tapis quelque entreprise d'un immense intérêt national. En outre, le Directoire avait calculé, et c'était avec beaucoup de justesse, que cette vaste entreprise devait être militaire, car la gloire des armes, la gloire proprement dite, est le seul baume à appliquer aux blessures réelles d'un peuple, la seule compensation qu'il accepte jamais à la perte plus ou moins complète de sa liberté. C'était d'ailleurs un gage presque certain de réussite, car la guerre semblait depuis 1793 l'atmosphère véritable où la France puisait la vie. Les champs de bataille, voilà où nous étions grands et forts. Que n'avions-nous pas souffert depuis cinq ans par suite de nos discordes civiles!... Eh bien, nos victoires, nos conquêtes, nous avaient consolés de tous nos malheurs.

Montrer aux Français une palme nouvelle à cueillir était donc le meilleur moyen auquel pût recourir le Directoire pour faire oublier le coup d'État du 18 fructidor et les nombreuses proscriptions qui en avaient été la suite. Le Directoire n'y manqua point dès que l'occasion s'en présenta. Dès que la paix avec l'Autriche laissa libres toutes les forces de la France, le Directoire s'empressa de les tourner contre l'Angleterre; et du même coup il tourna de ce côté tous les esprits.

Le 26 octobre, c'est-à-dire le jour même où il reçut avis de la conclusion du traité de Campo-Formio, le Directoire adressa au peuple français, pour lui communiquer cette importante nouvelle, une proclamation où se trouvait le passage suivant : — « Il ne nous reste plus, citoyens, qu'à punir de sa perfidie le cabinet de Londres, qui a si longtemps aveuglé les cours, au point d'en faire des esclaves de sa tyrannie maritime, et qui trompe encore les Anglais eux-mêmes pour leur extorquer les moyens de prolonger sur l'Océan les calamités de la guerre, l'effusion du sang humain, la destruction du commerce, et toutes les horreurs qu'il marchande et qu'il paye, mais qui doivent tôt ou tard retomber sur lui. Citoyens, c'est à Londres que l'on fabrique les malheurs de l'Europe, c'est là qu'il faut les terminer. » — Le même jour, le Directoire, sans attendre l'issue du congrès de Rastadt (qui ne devait s'ouvrir que dans la seconde quinzaine de novembre), arrêta la formation d'une armée d'Angleterre, et appela à la tête de cette armée le plus habile, le plus heureux, le plus populaire des généraux de la république, celui de tous qui pouvait le mieux revendiquer l'honneur d'un tel commandement, Bonaparte. Nul ne l'ignore : Bonaparte, pour ses débuts





dans la carrière des armes, avait eu précisément affaire aux Anglais. Il leur avait arraché Toulon en 1793 ; puis c'étaient, d'une part, ses immortelles victoires d'Italie pendant les deux dernières campagnes; c'étaient, de l'autre, les talents diplomatiques par lui déployés à Campo-Formio, qui venaient d'amener enfin l'Autriche à composition, et qui, garantissant ainsi la tranquillité du reste de l'Europe continentale, allaient nous permettre d'étendre le bras hors du continent.

Le but auquel visait le Directoire fut complétement atteint. Non-seulement l'attention publique se concentra sur le grand projet mis à l'ordre du jour, mais tous les partis, tous les patriotes du moins, à quelque nuance qu'ils appartinssent, l'accueillirent avec un vif enthousiasme. Excepté les royalistes, qui firent des vœux pour la seule puissance demeurée fidèle à leur cause, tous les autres citoyens, animés contre l'Angleterre d'un désir de vengeance bien légitime, rivalisèrent de zèle et de désintéressement pour la réussite de l'audacieuse tentative qu'il s'agissait d'entreprendre. Et tandis que l'Angleterre tremblait pour son crédit, tandis que la banque de Londres obtenait, par suite des avances considérables qu'elle avait faites au trésor public, l'autorisation de ne plus rembourser ses billets, c'est-à-dire de suspendre ses payements, on vit en France, où les ressources de l'impôt ne devaient pas suffire à l'armement extraordinaire nécessité par les circonstances, on vit les principaux négociants, jaloux de concourir à une entreprise qui etait toute dans leurs intérêts, souscrire à l'envi un emprunt de quatre-vingts millions, et ne demander en retour que d'être admis au partage des bénéfices présumables de la lutte qu'on allait engager avec la dominatrice des mers.

Cet élan de la France s'explique par le nombre et l'énormité des griefs qu'elle avait à reprocher à l'Angleterre depuis près de dix ans, et nous ne ferons à aucun de nos lecteurs l'injure de supposer qu'il les ignore. Puis, le moment d'exercer nos représailles semblait être venu, ou devoir ne venir jamais. Jamais nous n'avions possédé de plus vastes ressources; jamais nous n'avions vu nos armées plus nombreuses et plus belles, mieux aguerries et mieux commandées. Enfin nous avions désarmé le continent, et nous pouvions diriger l'ensemble de nos efforts contre le dernier ennemi qui nous restât en Europe. L'Angleterre, au contraire, traversait à cette époque une espèce de crise. Ce n'était pas impunément qu'elle avait entrepris d'effacer la France de la carte du monde, et prodigué dix ans de suite, pour accomplir une telle œuvre, son énergie morale et sa force matérielle, son or et son sang. Outre l'ébranlement de son crédit financier, tous les autres ressorts de sa puissance étaient tendus à l'excès. Il n'y avait pas jusqu'à l'amour-propre national qui ne fît en quelque sorte défaut. Le peuple anglais, las de la guerre, succombant sous le poids des charges publiques, aurait voulu abandonner la partie avant qu'elle ne fût perdue ou même qu'elle ne fût gagnée, et il se prononçait hautement pour la paix. Enfin, l'Angleterre était haletante; elle éprouvait un impérieux besoin de repos; et ce qui le prouve, c'est que la fière et aristocratique Angleterre avait, à deux reprises depuis l'espace d'un an, humilié son orgueil jusqu'à demander la paix à la France républicaine. Ce qui le prouve encore mieux, c'est que les conditions auxquelles, la seconde fois, l'Angleterre se fût estimée heureuse de traiter avec nous étaient aussi humbles que les prétentions qu'elle avait mises en avant lors de sa première démarche avaient été arrogantes.

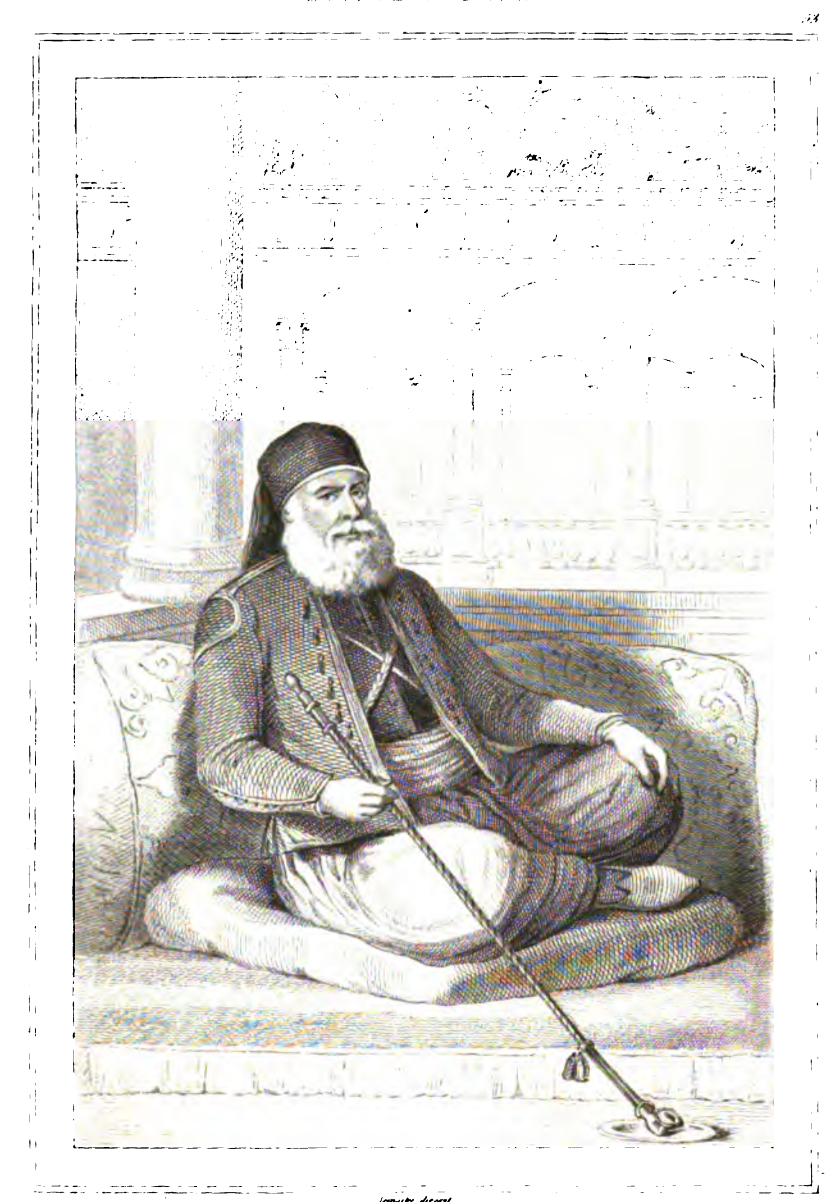
Ainsi, en octobre 1796, à Paris, où s'étaient tenues les premières conférences, l'Angleterre avait prétendu nous imposer la loi de renoncer à toutes nos conquêtes, la loi d'évacuer complétement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et d'y replacer tout dans le *statu quo ante bellum*. Pour prix de si grands sacrifices, elle avait uniquement offert de nous restituer, à nous et à nos alliés, quelques îles. Aussi le Directoire, sur le simple énoncé de ces insultantes propositions, avait-il déclaré les conférences rompues.

En juillet 1797, sur une nouvelle ouverture du cabinet britannique, de nouvelles négociations s'étaient entamées à Lille; et à notre tour nous nous étions

montrés fort exigeants. D'abord, il n'avait plus été question de nous disputer les Pays-Bas et la rive gauche du Rhin, ni de réclamer contre la dépendance dans laquelle nous tenions la Hollande et l'Italie; ensuite, nos plénipotentiaires avaient demandé que le roi d'Angleterre renonçât au titre de roi de France, dont il continuait à se parer d'après un vieil et ridicule usage, qu'il nous renvoyât tous les vaisseaux capturés à Toulon en 1793, et non-seulement qu'il nous restituât toutes les colonies que nous avions perdues, mais encore qu'il rendît à la Hollande et à l'Espagne toutes celles qui leur avaient été enlevées. En échange, nos alliés et nous, qui n'avions rien à rendre aux Anglais, par la raison que nous ne leur avions rien pris, nous ne leur offrions que la paix. Et cependant peu s'en était fallu qu'ils ne l'achetassent à ce taux. Si seulement nous les eussions autorisés à ne rendre ni la Trinité aux Espagnols, ni Ceylan aux Hollandais, ils eussent souscrit à tout le reste. Mais sacrifier l'Espagne et la Hollande après les avoir engagées dans une lutte qui leur était pour ainsi dire étrangère, nous ne l'eussions pu sans déshonneur; l'Angleterre, pour son compte, aurait trouvé trop ignominieux de renoncer à toutes ses conquêtes maritimes sans aucune espèce de dédommagement; et comme c'était là un abîme infranchissable, malgré toutes les ressources de la diplomatie, les négociations avaient été de nouveau rompues le 17 septembre. Dès lors il avait été facile de prévoir que la guerre recommencerait d'un instant à l'autre, plus active que jamais, entre deux peuples dont l'acharnement rappelait l'antique rivalité de Rome et de Carthage.

Un mois et quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la rupture des conférences de Lille, que déjà la France, qui jusqu'à cette époque s'en était à peu près tenue au rôle défensif, se disposait à prendre cette fois l'offensive contre l'Angleterre. Le continent avait-il donc accepté la paix avec sincérité? Non, et la France ne se le dissimulait pas; mais elle espérait que si l'horizon était encore menaçant de ce côté, l'orage du moins n'éclaterait pas de quelque temps, et ce fut sans crainte d'aucune agression continentale qu'elle se livra à ses projets contre son irréconciliable ennemie. D'ailleurs, tout en se préparant à chercher l'Angleterre, la France, pendant les trois ou quatre mois qui suivirent, ne négligea rien de ce qui pouvait rendre plus solide encore sa position vis-à-vis du reste de l'Europe. Depuis longtemps elle travaillait à créer contre les trois puissances du Nord une sorte de diversion permanente propre à leur ôter l'envie de courir aux armes; et c'était dans ce dessein que déjà elle avait institué autour d'elle, à l'instar de la république française, trois républiques qui étaient comme ses annexes, comme ses avant-gardes : la république batave, la république cisalpine et la république ligurienne. De décembre 1797 à février 1798, toujours dans le même but, elle en institua deux nouvelles : la république romaine et la république helvétique; et ce soin n'interrompit nullement les préparatifs de la grande lutte qu'elle méditait.

Où et comment la France voulait-elle donc attaquer le colosse britannique? Elle voulait marcher à lui par la voie la plus courte, aller le saisir corps à corps dans son île, opérer une descente en Angleterre. En ces temps, qu'on pourrait appeler les temps héroïques de la France, et qui déjà, quoiqu'un demi-siècle à peine nous en sépare, ne nous apparaissent plus, fils dégénérés que nous sommes de pères si glorieux, qu'à travers une espèce de demi-teinte fabuleuse, on était habitué à tant d'audace, on voyait s'accomplir tant de prodiges, que le trajet de la Manche par une armée française et son débarquement sur les côtes de la Grande-Bretagne n'offraient rien d'étonnant. L'expédition que Hoche avait tentée en décembre 1796 contre l'Irlande, et qui n'avait échoué que parce qu'une affreuse tempête était venue assaillir notre escadre au moment où elle touchait aux rivages ennemis, ne prouvait-elle pas qu'on pouvait franchir le détroit à la faveur des brumes ou d'un coup de vent? Une fois le détroit franchi, une fois débarqués, nous combattions, semblait-il, avec des éléments bien supérieurs à ceux que pourraient nous opposer les Anglais. On ne croyait pas que, malgré tout son patriotisme, la na-



Lemaitre direxit

Mohammed-Aly-Pacha

tion anglaise, qui n'a jamais eu de garde nationale, et qui à cette époque n'avait pas même d'armée de terre, pût, avec les seuls équipages de ses vaisseaux, ou avec de simples citoyens enrégimentés à la hâte, résister à nos admirables phalanges de l'Italie et du Rhin, et surtout aux merveilleux talents militaires du vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Le Directoire comptait ne laisser que vingt-cinq mille hommes en Italie, et ramener le surplus dans l'intérieur. De même pour la grande armée d'Allemagne : il n'en laisserait au delà du Rhin qu'une division capable d'imposer à l'Empire pendant le congrès de Rastadt, et il en ferait refluer tout le reste vers l'Océan.

Dès les premiers jours de 1798 ces mesures s'exécutèrent, et toutes les autres troupes disponibles reçurent la même direction. En même temps, une extrême activité régnait dans la marine ; des ordres étaient donnés pour réunir de nombreuses flottilles, et les généraux du génie couraient de Nantes à Amsterdam pour choisir les meilleurs points de départ. Il est vrai que la marine hollandaise, qu'on s'était flatté un instant de réunir à la nôtre, venait d'essuyer un rude échec en vue du Texel, et qu'il n'en était rentré dans les ports de la Hollande que des débris ; il est encore vrai que la flotte espagnole, sur laquelle on comptait également, était presque tout entière bloquée dans la rade de Cadix par une escadre anglaise ; mais, s'il ne fallait plus espérer le concours de la marine hollandaise, un coup de vent pouvait éloigner de Cadix l'amiral anglais, et, dès lors réunies, la marine française et la marine espagnole suffiraient pour protéger le transport de soixante ou quatre-vingt mille hommes en Angleterre. Enfin, et c'était là une garantie de succès, un motif de sécurité nationale, Bonaparte dirigeait, surveillait, activait tous les préparatifs.

Après la signature du traité de Campo-Formio, Bonaparte, chargé de représenter aussi la république à Rastadt, s'était rendu dans cette ville ; mais il n'y avait séjourné que peu de temps. Le congrès à peine ouvert, il avait laissé aux citoyens Bonnier et Treilhard, qu'on lui avait donnés pour collègues, le soin de poursuivre les négociations, qui semblaient ne devoir pas marcher vite, et il avait volé vers la capitale de la France, où l'attendait une réception triomphale. Il était arrivé à Paris le 5 décembre ; il avait, si l'on peut s'exprimer de la sorte, donné quelques jours à la curiosité des Parisiens, accepté avec une modestie plus ou moins feinte le tribut de leurs hommages, montré sa sérieuse figure à deux ou trois de leurs fêtes ; puis il avait paru se vouer corps et cœur à la tâche nouvelle dont la patrie lui confiait l'accomplissement. Plusieurs fois il avait visité en détail les côtes de l'Océan, et chaque fois il avait pris les plus judicieuses dispositions.

Pourtant, vers la fin de février 1798, Bonaparte, au retour d'une de ses courses le long du littoral, au moment où le monde entier fixait les yeux sur le détroit de Calais, et s'attendait à voir les vainqueurs de la coalition continentale fondre sur les îles britanniques, Bonaparte se présenta devant le Directoire, et déclara que selon lui le projet dont la France attendait la ruine de l'Angleterre était presque inexécutable.

Le projet de descente, malgré la sollicitude avec laquelle Bonaparte semblait depuis plusieurs mois en préparer l'exécution, lui souriait peu. Jeter soixante et quelques mille hommes sur les rivages de la Grande-Bretagne, marcher sur Londres, y entrer, Bonaparte ne voyait là rien d'absolument impossible. Mais, pensait-il, conquérir le pays, le conquérir et le garder était d'une impossibilité radicale. On pourrait seulement le ravager, lui enlever une partie de ses richesses, l'annuler pour quarante ou cinquante ans ; encore faudrait-il sacrifier à ce demi-résultat l'armée qu'on y aurait conduite, et, après cette espèce d'invasion barbare, s'en revenir presque seul.

Bonaparte, toutefois, ne tint pas un tel langage au Directoire. Il se contenta d'exposer que l'achèvement des préparatifs exigeait encore un assez long délai, que d'ailleurs la belle saison allait arriver, que pour tenter la descente on avait besoin d'être secondé par les brumes et les mauvais temps, et qu'ainsi on devait différer au moins jusqu'à l'automne. — « Mais, dans l'intervalle, que faire donc ? s'écrièrent d'une voix les cinq directeurs.

Faut-il que nous restions les bras croisés, que nous laissions aux Anglais le temps de se mettre sur leurs gardes? » — C'était là que Bonaparte les attendait. — « Non, leur répondit-il; un moyen, un même moyen s'offre à vous, et d'employer utilement l'été pour la France, et de susciter à l'Angleterre des embarras qui l'empêcheront de se préparer à la lutte de l'hiver prochain. » — Bonaparte alors développa un plan qu'il caressait depuis plus d'une année; un plan tout aussi audacieux que le projet de descente en Angleterre, et bien autrement gigantesque, bien autrement fertile en vastes conséquences; un plan qui pour toucher aux limites du merveilleux n'en était pas moins fort logique et susceptible d'une exécution presque immédiate.

Pendant ses campagnes d'Italie, Bonaparte s'était beaucoup occupé de la Méditerranée; il avait beaucoup réfléchi sur l'importance de cette mer intérieure, sur le rôle que nous pourrions y jouer, et il avait conclu que s'il nous fallait accepter des maîtres sur l'Océan, nous n'en devions pas souffrir sur ce grand lac européen. Jaloux de donner à la France l'empire de la Méditerranée, ambitieux d'en faire, suivant sa belle expression, un *lac français*, il s'était aussitôt mis à l'œuvre. Il avait créé une espèce de marine dans l'Adriatique; il avait, lors du partage des États vénitiens, réservé à la France les îles de la Grèce, Corfou, Zante, Sainte-Maure, Cérigo, Cephalonie; il avait noué des intrigues avec Malte, et s'était promis, pour peu qu'il en trouvât l'occasion, d'enlever cette île à l'ordre usé qui la possédait encore, avant que les Anglais ne la lui enlevassent; enfin, il avait souvent porté les yeux sur l'ÉGYPTE.

L'Égypte avait toujours paru à Bonaparte un point intermédiaire que la France devait occuper entre l'Europe et l'Asie pour s'assurer le commerce du Levant ou celui de l'Inde. L'idée, cependant, de conquérir l'Égypte et d'y fonder une puissante colonie française, ne s'était d'abord présentée à son esprit qu'avec tout le vague d'un rêve; peu à peu elle avait pris une forme moins indécise; bientôt elle était devenue l'objet exclusif des méditations et des études du jeune général. Durant les lentes négociations de Campo-Formio, il avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque ambroisienne relatifs à l'Orient; et l'on s'aperçut, lorsqu'il les renvoya, qu'ils étaient tous marqués ou annotés aux pages qui traitent spécialement de l'Égypte.

Ce plan de conquête et de colonisation, Bonaparte devait-il jamais être à même de le réaliser? Les circonstances lui en fourniraient-elles jamais les moyens? Il l'ignorait; en attendant, et comme pour sonder en France l'opinion publique au sujet de cette colossale entreprise, comme pour y habituer et ses compagnons d'armes et les chefs du gouvernement, il n'avait pas laissé que d'y faire, soit dans ses harangues aux uns, soit dans sa correspondance avec les autres, des allusions plus ou moins directes.

Ainsi, dès le 10 mars 1797, au quartier général de Romano, passant quelques brigades en revue : « Soldats, avait-il dit, les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre lieues de l'antique Macédoine, d'où Alexandre s'élança vers l'Orient. Une grande destinée vous attend aussi, vous n'avez pas tout achevé. Vous châtierez ces insulaires perfides qui, étrangers aux malheurs de la guerre, prennent plaisir à en accabler le continent. »

Et encore, le 28 septembre de la même année, s'adressant aux équipages d'une petite escadre avec laquelle il envoyait Brueys s'emparer des îles gréco-vénitiennes : « Camarades, s'écriait-il, dès que nous aurons pacifié le continent, nous nous réunirons à vous pour conquérir la liberté des mers. Sans vous, nous ne pourrions porter la gloire du nom français que dans un petit coin du globe; avec vous nous traverserons les mers, et le drapeau national verra les régions les plus éloignées. »

Quelques semaines après, dans une lettre où il annonçait au Directoire que les îles Ioniennes étaient en notre puissance, et qu'il comptait mettre aussi la main sur Malte, il s'expliquait plus clairement. « De ces divers postes, écrivait-il, nous dominerons la Méditerranée, nous veillerons sur l'empire ottoman, qui croule, et nous serons en mesure ou

de le soutenir ou d'en prendre notre part. Nous ferons davantage, nous rendrons presque inutile aux Anglais la domination de l'Océan. A Lille, ils nous ont contesté le cap de Bonne-Espérance; nous pourrions nous en passer si nous occupions l'Égypte. Il nous serait facile d'établir là une des plus belles colonies du globe, et nous aurions la route de l'Inde. »

Un mois plus tard, lorsque Bonaparte avait vu la France méditer une vaste entreprise, et qu'il s'était entendu appeler à en être le chef, un secret espoir d'y substituer, comme plus utile et comme allant mieux au but à atteindre, celle qu'il avait conçue lui-même, était venu chatouiller son cœur. Il avait repris ses etudes, il avait achevé de mûrir son plan. Les archives du ministère des affaires étrangères possédaient de précieux documents sur l'Égypte, sur son importance coloniale, maritime, militaire; il se les était fait communiquer par le citoyen Talleyrand, alors ministre, et l'un des plus obséquieux du petit cercle de courtisans qui l'entouraient depuis son retour à Paris. Tous ces documents, il les avait dévorés. Obligé plusieurs fois de visiter les ports de la Manche pour surveiller les préparatifs du projet de de descente médité contre l'Angleterre, il avait chaque fois garni sa voiture d'ouvrages propres à le familiariser de plus en plus avec l'antique empire des Pharaons; et tandis qu'il paraissait obéir avec zèle aux vœux du Directoire, tandis qu'il paraissait diriger si complaisamment les préparatifs de descente, tandis qu'il était de sa personne sur les grèves humides et sous le ciel brumeux de la Batavie, sa pensée errait sur les bords féconds du Nil, son imagination l'emportait aux splendides rivages de l'Orient. Les yeux fixés vers cet horizon fantastique, il y entrevoyait un avenir confus et immense. S'élancer à son tour vers ces régions de lumière et de gloire, où Alexandre et Mahomet avaient détruit et créé des empires, y marcher sur leurs traces, y faire retentir assez haut le nom de Bonaparte pour que les échos de l'Asie le renvoyassent à la France et à toute l'Europe, c'était pour le jeune général républicain une enivrante perspective.

Dépouillé de tout le prestige du merveilleux, et restreint à de simples proportions d'utilité, le plan que Bonaparte venait proposer au Directoire pouvait encore soutenir l'examen de la froide raison.

L'Égypte a excité de tout temps la jalousie des peuples qui ont domine l'univers, car elle est le centre géographique du vieux monde, comme l'isthme de Panama est le centre de la jeune Amérique. Mais, sans parler des anciens, Bonaparte n'était pas, chez les modernes même, le premier qui eût jamais tourné ses regards vers l'Égypte, et découvert les nombreux avantages de sa possession.

Vers la fin du douzième siècle, c'est-à-dire lorsque les chrétiens, partis surtout des rivages de France, eurent fondé des établissements durables en Syrie, où le souvenir de la passion du Christ les avait appelés dès la fin du siècle précédent, les rois de Jérusalem commencèrent à sentir l'importance de la conquête de l'Égypte. S'il faut en croire une vieille tradition, un indigène, du nom de Caracus, aurait révélé à Philippe-Auguste que l'Égypte était la clef de la Syrie. Dès lors, dans le but de prévenir les attaques sans cesse renaissantes des Arabes, et de s'emparer d'un pays aussi riche et aussi fertile que la vallée du Nil, un grand nombre d'expéditions furent entreprises par les croisés. Toutes ces tentatives, il est vrai, n'aboutirent qu'à des résultats médiocres et temporaires; d'ailleurs, jusqu'au milieu du treizième siècle, jusqu'à Louis IX, elles ne tendirent qu'à l'occupation matérielle de l'Égypte, en vue de la Palestine, et non du développement de notre marine et de notre commerce. Au contraire, lorsque Louis IX se décida à prendre la croix en 1248, aux motifs pieux qui l'armerent contre les infidèles se mêla la haute pensée politique d'assurer à la France la domination de la Méditerranée, qui, perdue déjà pour les Arabes, était disputée contre nous par les Aragonais. Aussi marcha-t-il droit sur l'Égypte. Raconter ici comment il échoua n'est point de notre sujet; seulement, pour bien montrer quelle intention guidait le saint roi, rappelons qu'après avoir échoué contre l'Égypte, il dirigea ses efforts sur

Tunis, qui, à bien dire, est la clef véritable de la prépondérance dans la Méditerranée. En effet, Tunis, placée juste au centre de cette mer intérieure, domine le détroit de Sicile, lequel marque le partage des eaux à l'Orient et à l'Occident. L'Égypte a toutefois cet avantage sur Tunis, non-seulement de commander aussi la Méditerranée, mais encore de communiquer avec l'Inde; et avant Bonaparte deux hommes de génie, l'un vice-roi des Indes portugaises, l'autre simple philosophe, Albuquerque et Leibnitz, avaient, comme Louis IX d'abord, porté leur attention sur l'Égypte même.

Au quinzième siècle, l'illustre Albuquerque sentit que ses compatriotes, qui venaient de découvrir la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, pourraient être dépouillés de ce grand commerce si l'on se servait du Nil et de la mer Rouge. Aussi, pour rendre cette voie à jamais impraticable et assurer éternellement à sa patrie le commerce de l'Inde, Albuquerque conçut, dit-on, le gigantesque projet de détourner le cours du Nil avant qu'il n'atteignît les cataractes de Syène, et de le jeter dans la mer Rouge. L'entreprise n'était pas moins sensée que hardie; mais quels bras auraient pu l'accomplir! D'ailleurs, vaine prétention des humains à éterniser quoi que ce soit en ce monde, qui sans cesse change et se renouvelle! si le projet d'Albuquerque eût été mis à exécution, c'est pour la Hollande, et ensuite pour l'Angleterre, que les Portugais eussent travaillé.

Albuquerque mourut en 1515. Cent cinquante-cinq ans plus tard, le savant Leibnitz, dont l'esprit embrassait toutes choses, rédigea pour Louis XIV, qui voulait envahir la Hollande à propos de quelques médailles, un mémoire, modele de raison et d'éloquence, où il lui conseillait d'aller plutôt conquérir l'Égypte. — « Sire, disait le philosophe au monarque, ce n'est pas chez eux que vous vaincrez ces républicains; vous ne franchirez pas leurs digues, et vous rangerez toute l'Europe de leur côté. C'est en Égypte qu'il faut les frapper. Là, vous trouverez la véritable route du commerce de l'Inde, vous enlèverez ce commerce aux Hollandais, vous assurerez l'éternelle domination de la France dans le Levant, vous réjouirez toute la chrétienté, vous remplirez le monde d'étonnement et d'admiration, et, loin de se liguer contre vous, l'Europe entière vous applaudira. »

Malheureusement, le mémoire de Leibnitz ne fut commencé qu'en 1670, et il n'était pas achevé en 1671, lorsque les armées françaises fondirent sur la Hollande; aussi pense-t-on que ce travail n'a jamais été remis ni à Louis XIV ni à ses ministres. Mais, que Louis XIV l'ait ou non connu, on est fondé à croire que ce monarque a plus d'une fois songé à l'Égypte. Comment admettre, en effet, qu'il ait pu ignorer les avantages d'une pareille possession, avantages déjà appréciés du temps de saint Louis, sinon par rapport à l'Inde, du moins par rapport à la Méditerranée? Mieux que toutes les expéditions qu'il a entreprises à travers l'Océan, la conquête de l'Égypte eût frayé au grand roi le chemin de l'Inde; et, une fois maître des débouchés de ces deux pays, il n'eût pas tardé à saisir la prépondérance maritime, qui était, aussi bien que la suprématie continentale, l'objet de ses désirs, et qui flottait alors incertaine entre la Hollande, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Il répugne de penser que Louis XIV, qui certes ne manquait ni de coup d'œil politique ni d'ambition, n'ait pas vu ce que nous voyons tous. Pourquoi, au lieu de disséminer ses forces maritimes sur différents points de l'univers, ne les a-t-il point concentrées sur l'Egypte? C'est que l'Égypte, à cette époque, était sous la domination réelle de l'empire ottoman; c'est que cet empire n'en était pas encore venu à son état actuel de décadence et de faiblesse; c'est que son alliance, ou du moins sa neutralité, nous était indispensable pour refouler l'Europe devant nous jusqu'à ce que nous eussions atteint nos frontieres naturelles, et qu'une démonstration contre l'Égypte aurait eu pour conséquence de jeter la Porte dans les rangs, déjà trop nombreux, de nos ennemis. Louis XIV avait donc les mains liées.

Sous le règne de Louis XV, lorsque toutes nos colonies d'Amérique étaient en péril, on songea, comme dédommagement, à occuper l'Égypte. On y son-

gea encore quand on vit, et Joseph II, empereur d'Allemagne, et Catherine II, impératrice de Russie, menacer l'empire ottoman; mais, quoique l'empire ottoman eût cessé d'être aussi redoutable que du temps de Louis XIV, ni le duc de Choiseul ni son successeur n'osèrent assumer sur eux la responsabilité d'une entreprise qui aurait détruit l'ancien système d'alliances avec le secours duquel nous avions si souvent contenu ou dominé l'Europe.

Enfin, depuis quelques années, le citoyen Magallon, notre consul au Caire, homme supérieur, et qui connaissait à fond l'Égypte et l'Orient, car il y avait résidé presque toute sa vie, adressait au gouvernement mémoire sur mémoire, soit pour dénoncer les avanies que les mameluks faisaient subir au commerce français, soit pour démontrer les avantages de la vengeance à exercer contre eux.

La mauvaise délimitation qui a toujours existé, depuis la destruction de l'empire carlovingien, entre le territoire de la France et celui de l'Allemagne, a été pour nous un embarras perpétuel, un obstacle qui s'est sans cesse opposé à notre développement au dehors; mais dès que le traité de Campo-Formio eut tranché la question que Louis XIV n'avait pu résoudre, dès que la France révolutionnaire eut solidement conquis la frontière du Rhin, Bonaparte, s'inspirant, ou plutôt (l'idée, en effet, avait spontanément germé dans son esprit un jour qu'il regardait la carte du monde) s'aidant des données que lui fournissait l'histoire et des documents nombreux qu'il trouva dans nos archives nationales, put songer à l'Égypte et à l'Inde.

L'Égypte, exposa Bonaparte au Directoire, est la contrée la plus fertile de la terre. Jadis le grenier de Rome, elle est à présent celui de Constantinople. Elle récolte en abondance le blé et le riz; elle produit, en outre, des légumes de toute espèce, du sucre, de l'indigo, du coton, du séné, de la casse, du natron, du lin, du chanvre; elle nourrit de nombreux troupeaux, indépendamment de ceux du désert; enfin, elle élève une quantité prodigieuse de volailles, que de temps immémorial on y fait éclore dans des étuves. D'autre part, l'Égypte a de merveilleux coursiers elle a des ânes excellents, elle a surtout cet infatigable chameau, navire du désert. Il est vrai, l'Égypte manque de combustible, et n'y supplée qu'imparfaitement avec de la bouse de vache séchée au soleil; elle manque aussi d'huile, de café, de tabac: mais il semble que tout l'Orient prenne à tâche de pourvoir aux besoins des habitants de la vallée du Nil. L'Égypte sert, en effet, d'intermédiaire à l'Afrique et à l'Asie. Les caravanes arrivent au Caire comme des vaisseaux sur une côte, au moment qu'on les attend le moins, et des régions les plus éloignées. Ces caravanes, composées ordinairement de plusieurs centaines et quelquefois de plusieurs milliers de chameaux, viennent, les unes des diverses parties de l'Arabie et de la Syrie, les autres des côtes de la Barbarie, d'autres de l'Abyssinie, de l'Afrique centrale, de Tangoust et des lieux qui se trouvent en communication directe avec le cap de Bonne-Espérance et le Sénégal, et apportent dans la capitale de l'Égypte, pour les y échanger contre les marchandises de l'Europe, non-seulement du bois et du charbon, du tabac et du café, de l'huile et des fruits, mais encore des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, des plumes, de la gomme, des parfums, des aromates, des châles, et généralement toutes les productions de l'intérieur de l'Inde.

L'Inde!... Bonaparte insista spécialement sur ce point, que chez les anciens et dans le moyen âge l'Égypte avait été l'entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe. Jusqu'au milieu du quinzième siècle, jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, le commerce de l'Inde se faisait par la mer Rouge. Les marchandises étaient débarquées à Bérénice, et transportées à dos de chameau l'espace de quatre-vingts lieues, jusqu'à Thèbes; ou bien, elles remontaient par eau de Bérénice à Cosséir, ce qui augmentait la navigation de quatre-vingts lieues, mais réduisait le portage à trente. Parvenues à Thèbes, elles étaient embarquées sur le Nil, pour être ensuite répandues dans toute l'Europe. Telle a été la cause de la grande prospérité de Thèbes aux cent portes. Les marchandises remontaient aussi au delà de Cosséir, jusqu'à Suez, d'où on les transpor-

tait, à dos de chameau, jusqu'à Memphis et Péluse, c'est-à-dire l'espace de trente lieues. Du temps de Ptolémée, le canal de Suez au Nil fut ouvert. Dès lors, plus de portage pour les marchandises : elles arrivaient par eau à Baboust et à Péluse, sur les bords du Nil et de la Méditerranée.

Indépendamment du commerce de l'Inde, l'Égypte, ajoutait Bonaparte, en avait un qui lui était propre. Cinquante années d'une administration française accroîtraient considérablement sa population, qui, après avoir été jadis de douze à quinze millions d'âmes, était maintenant réduite des deux tiers. L'Égypte offrirait à nos manufactures un débouché qui amènerait un développement immense dans toute notre industrie; car bientôt nous serions appelés à subvenir aux besoins de toutes les tribus des déserts de l'Afrique et de l'Asie. Ces peuplades manquaient de tout; et qu'était-ce que Saint-Domingue, qu'était-ce que toutes nos colonies, comparées à tant de vastes régions ?... La France, à son tour, tirerait d'Égypte du riz, du sucre, du coton ; l'Égypte nous fournirait tous les produits de l'Amérique, et pourrait la remplacer entièrement pour nous.

Les Français une fois affermis en Égypte, il serait impossible aux Anglais, disait encore Bonaparte, de se maintenir longtemps dans l'Inde. Des escadres construites sur les bords de la mer Rouge, approvisionnées des productions du pays, équipées et montées par nos troupes expéditionnaires, nous rendraient infailliblement maîtres de l'Inde, au moment où l'Angleterre s'y attendrait le moins. A supposer même que le commerce de la grande péninsule indienne restât, comme il l'avait été jusqu'alors, libre entre les Anglais et les Français, les premiers seraient bientôt hors d'état de soutenir la concurrence. La possibilité de la reconstruction du canal de Suez au Nil était un problème résolu, et l'entreprise n'exigerait qu'un travail de peu d'importance; or, par ce canal les marchandises arriveraient si rapidement et avec une telle économie de capitaux, que les Français pourraient se présenter sur les marchés avec d'énormes avantages. Le commerce de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance en serait infailliblement écrasé.

Ainsi, qu'on allât s'établir en Égypte, et selon Bonaparte on ruinait l'Angleterre, on dominait à jamais la Méditerranée, on consolidait l'existence de l'empire turc; ou, si cet empire devait crouler, on prenait la meilleure part de ses dépouilles. Qu'on fît donc de l'Égypte une colonie, un simple entrepôt, ou un point de départ pour fondre sur les établissements des Anglais dans l'Inde, on était certain de ramener le haut commerce dans ses voies naturelles, et, par suite, de le faire aboutir aux ports français, puisque la France est sans contredit, de tous les grands empires occidentaux, le mieux situé relativement à l'Égypte.

L'expédition d'Égypte avait enfin aux yeux de Bonaparte tout le mérite de l'à-propos. D'après la lumineuse correspondance du consul Magallon, c'était le moment de partir. En activant les préparatifs et le trajet, on arriverait dans les premiers jours de l'été; on trouverait alors la récolte finie, et par conséquent d'abondantes provisions de bouche; on aurait de plus des vents favorables pour remonter le Nil, car ce sont les vents étésiens qui, ne cessant de souffler du nord au sud pendant les mois de mai, de juin et de juillet, entraînent tous les nuages formés à l'embouchure du fleuve pour les porter à six cents lieues, vers les montagnes abyssiniennes, où il prend sa source, et où ces nuages s'agglomèrent, se précipitent en pluie pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, et produisent le célèbre phénomène des inondations. D'un autre côté, Bonaparte soutenait qu'avant l'hiver il était impossible de débarquer en Angleterre. L'Angleterre, d'ailleurs, était trop avertie. Au contraire, l'expédition d'Égypte, tout-à-fait imprévue, ne présenterait presque aucune difficulté. Bonaparte n'avait besoin que de quelques mois pour établir les Français au bord du Nil. L'automne venu, il reviendrait de sa personne pour exécuter la descente en Angleterre, à laquelle il ne renonçait pas. La saison serait alors propice, l'Angleterre aurait envoyé dans l'Inde une partie de ses flottes, et l'on rencon-

trerait bien moins d'obstacles pour aborder sur ses rivages.

Outre tous ces motifs, Bonaparte en avait de personnels. L'oisiveté de Paris lui était insupportable. D'une part, le moment, qu'il épiait, de s'élancer sur l'arène politique, ne lui semblait pas arrivé; de l'autre, il craignait, si pendant huit ou dix mois son épée restait dans le fourreau, si pendant tout ce temps il n'ajoutait rien à sa renommée militaire, il craignait de s'user, et de descendre dans l'opinion faute de s'y élever davantage. Il aspirait donc à une auréole plus brillante encore. *Les grands noms*, disait-il, *ne se font qu'en Orient.*

On accuse le Directoire d'avoir envoyé Bonaparte en Égypte pour se débarrasser de lui. Rien de plus faux. Ce n'est pas au Directoire, c'est à Bonaparte que revient l'honneur d'avoir conçu l'idée de l'expédition. Au contraire, les cinq directeurs combattirent d'abord de toutes leurs forces le projet du jeune général. Suivant eux, on allait enlever à la patrie trente ou quarante mille de ses plus braves soldats, et les commettre au hasard d'une bataille navale avec les Anglais; on allait, au moment où l'Europe n'était rien moins que pacifiée, et où la création de deux nouvelles républiques excitait partout de violentes rancunes, priver la France du meilleur de ses généraux, de celui que l'Autriche redoutait le plus; enfin, peut-être allait-on se brouiller avec la Porte en envahissant une de ses provinces, et se mettre sur les bras un ennemi de plus.

Bonaparte sut trouver réponse à tout. — « Quoi de plus facile que de tromper les Anglais sur la destination de l'entreprise, et d'échapper ainsi à leurs croisières? L'Angleterre se croit menacée sur ses propres côtes; c'est là qu'elle concentrera ses efforts pour empêcher une descente. Fondre sur l'Égypte, s'en rendre maître, y créer une colonie, sera l'affaire de quelques mois; et lorsque cette expédition sera terminée, lorsque j'aurai fait trembler l'Angleterre pour ses possessions de l'Inde, je reviendrai en toute hâte pour la frapper sur son territoire européen... Qu'est-ce, ajoutait Bonaparte, que quarante mille soldats sur une armée de quatre cent mille hommes? Le sort de la république française en est-il à dépendre d'une si faible partie de ses forces?... L'Europe? elle est tranquille. L'Autriche? elle a besoin de repos, et avant qu'elle ne bouge notre mission lointaine sera accomplie. La Porte? elle a depuis longtemps perdu l'Égypte par l'usurpation des mameluks; elle nous verra avec plaisir les châtier, et nous pourrons nous entendre avec elle... Malte, disait-il encore, est le poste le plus important de la Méditerranée : j'enlèverai Malte chemin faisant, et j'en assurerai la possession à la France. »

Les discussions furent fort longues, fort vives, et c'est même en cette circonstance qu'eut lieu une scène à laquelle on donne d'habitude une tout autre cause que la véritable, et dans laquelle on fait à tort figurer tantôt Rewbell, tantôt Barras. Des cinq membres du Directoire, Larévellière-Lépaux se montrait le plus ardent à repousser l'expédition d'Égypte, et c'était principalement contre ses objections que Bonaparte avait à lutter. Dans un moment de dépit, Bonaparte prononça le mot de démission. — *Votre démission! Je suis loin de vouloir qu'on vous la donne*, s'écria Larévellière avec fermeté; *mais, général*, ajouta-t-il en lui présentant une plume et du papier, *signez-la, et j'opinerai pour qu'on l'accepte.* — Depuis lors, Bonaparte ne répéta plus le mot malencontreux que l'impatience lui avait arraché. D'ailleurs, vaincus par les raisons et les instances de Bonaparte, séduits par la grandeur et par les avantages commerciaux de l'entreprise bien plus qu'entraînés par le désir d'écarter un rival dangereux, décidés surtout par l'engagement que Bonaparte prenait d'être de retour dans huit ou dix mois et de tenter alors la descente en Angleterre, Larévellière-Lépaux et ses quatre collègues consentirent enfin.

Une fois cette décision rendue, on se promit le secret de part et d'autre; et pour qu'il fût mieux gardé, pour qu'il restât entre Bonaparte et les cinq directeurs, on ne se servit pas de la plume des secrétaires. Merlin (de Douai), président du Directoire, écrivit l'ordre de sa main, et cet ordre même, rédigé sous forme de simple lettre, ne désignait pas la nature de l'entreprise.

Voici textuellement la pièce en question :

« Paris, le 15 ventôse an VI (5 mars 1798).

« AU CITOYEN BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ANGLETERRE.

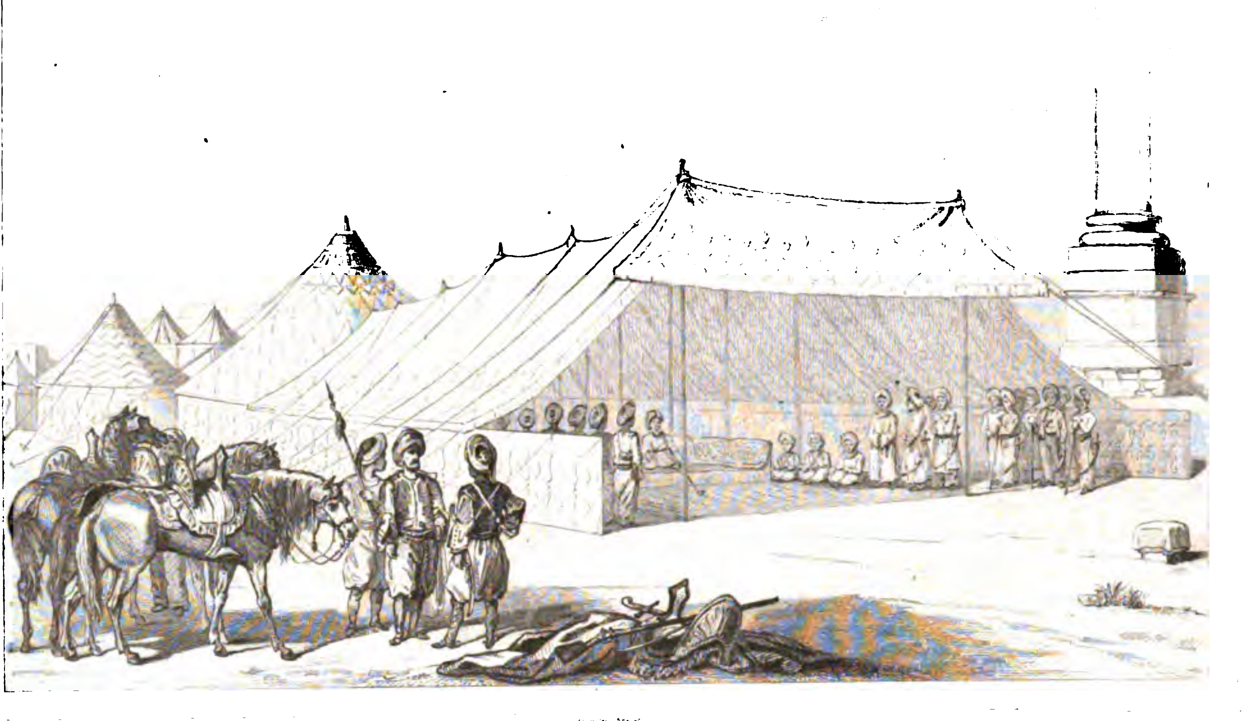
« Vous trouverez ci-jointes, général, les expéditions des arrêtés pris par le Directoire exécutif pour remplir le grand objet de l'armement de la Méditerranée. Vous êtes chargé en chef de leur exécution ; vous voudrez bien prendre les moyens les plus prompts et les plus sûrs. Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus de se conformer aux instructions que vous leur transmettrez sur ce point important dont votre patriotisme a le secret, et dont le Directoire ne pouvait mieux confier le succès qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire.

« *Signé :* MERLIN (de Douai), BARRAS, LARÉVELLIÈRE - LEPAUX, REWBELL, BARTHÉLEMY. »

Un des arrêtés que mentionnent les premières lignes de la lettre qu'on vient de lire autorisait Bonaparte à embarquer une quarantaine de mille hommes et une quarantaine de généraux, hommes et généraux à son choix ; un autre, à emmener une centaine de savants, d'ingénieurs, de géographes, d'artistes, et tel nombre qu'il lui plairait d'ouvriers de toutes les professions ; un troisième mettait à sa disposition l'escadre avec laquelle Brueys évolutionnait dans la Méditerranée, plus une partie des vaisseaux qui se trouvaient à Toulon ; un quatrième lui permettait de toucher à la trésorerie quinze cent mille francs par décade, et de prendre trois des huit millions trouvés dans le trésor de Berne lorsque naguère nos troupes avaient envahi la Suisse pour la républicaniser. Quant à l'emploi de ces sommes, quant au matériel de toute nature dont elles devaient être le prix, et à tous les autres préparatifs, Bonaparte, de même que pour la conduite à tenir, lorsqu'il aurait atteint la rive africaine, avait absolument carte blanche.

La grande latitude que le Directoire laissait à Bonaparte dans l'exercice des pouvoirs qu'il lui confiait, Bonaparte en profita pour donner à l'expédition toute la force, toute la consistance nécessaire, et surtout pour hâter le moment du départ. Dès le 6 mars il se mit à l'œuvre, avec cette activité extraordinaire qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses projets ; dès le 6 il courut alternativement chez les divers ministres dont il avait besoin ; il passa des hôtels de ces ministres à la trésorerie, donna partout des ordres, et revint chaque jour vérifier par ses propres yeux s'ils étaient exécutés, afin, s'ils ne l'étaient pas, d'user de son ascendant pour en accélérer l'exécution. Un de ses premiers soins fut de former une commission, dite *pour l'armement des côtes de la Méditerranée*, chargée toutefois non d'armer en effet ces côtes, mais de parcourir le littoral méditerranéen et d'y préparer tous les moyens de transport. Ces commissaires, et tout le monde avec eux en France, en Angleterre, en Europe, ignorèrent le but véritable de la tâche qu'ils avaient à remplir. Comme tous les ports à la fois étaient le centre d'un mouvement considérable, on supposa que les préparatifs de la Méditerranée n'étaient que la conséquence de ceux de l'Océan ; et cette supposition paraissait d'autant plus rationnelle, que les troupes expéditionnaires qui se réunissaient dans le golfe de Lyon s'appelaient *aile gauche de l'armée d'Angleterre*.

Par l'entremise des commissaires dont nous venons de parler, Bonaparte fit traiter en France et en Italie avec tous les capitaines de vaisseaux marchands qui montrèrent de la bonne volonté. Il se procura ainsi quatre cents navires, et fixa pour la réunion des convois et des troupes quatre ports qui devaient servir aussi de points de départ. Il arrêta que le convoi principal partirait de Toulon, le second de Gênes, le troisième de Civita-Vecchia, le quatrième d'Ajaccio. En effet, sauf quelques détachements de l'armée du Rhin, les divisions de l'armée d'Italie qui rentraient en France, ou qui venaient d'envahir les États du pape et de proclamer la république romaine, allaient composer l'armée d'Égypte tout entière Bonaparte, en même temps, désignait les généraux et les officiers dont il voulait être suivi ; il réunissait une artillerie nombreuse, et un immense approvisionnement de munitions, de fusils, de sabres, d'armes de toute espèce ; il rassemblait



1. Camp du Pacha à [illegible]

des ouvriers et des outils de tout genre; il faisait prendre à Rome l'imprimerie grecque et l'imprimerie arabe de la Propagande, avec des protes et des imprimeurs; il formait une collection complète d'instruments de chimie, de physique, de mathématiques; enfin, il associait à son entreprise les hommes les plus illustres dont la France pût alors s'enorgueillir, soit dans les sciences, soit dans les arts, et organisait cette commission célèbre dont les travaux devaient, non moins que l'héroïsme de nos soldats, immortaliser l'expédition d'Égypte. Guerriers, savants, artistes, tous brûlaient du désir de s'attacher à la fortune du jeune général. Où iraiton avec lui? on ne s'en doutait pas, mais on était prêt à l'accompagner au bout du monde...

Bonaparte, nous l'avons dit, avait reçu l'autorisation de conduire quarante mille combattants sur les bords du Nil. Il composa principalement son armée de fantassins, et n'y incorpora que deux mille cinq cents hommes de cavalerie, que mille à douze cents hommes des armes de l'artillerie et du génie. L'opinion de Bonaparte, opinion qu'il a consignée dans tous ses écrits militaires, était cependant que la cavalerie doit, en thèse générale, entrer pour un quart ou au moins pour un cinquième dans la composition d'une armée. S'il dérogea volontairement, en cette circonstance, à une règle qu'il a toujours suivie, c'est sans doute qu'il méditait déjà sur la tactique à employer pour vaincre la pétulante cavalerie des mameluks, seuls adversaires redoutables qu'il dût rencontrer en Égypte, et que d'avance il songeait à leur opposer d'immobiles carrés d'infanterie, des citadelles vivantes de baïonnettes....

Les trente-sept mille et quelques cents fantassins que compta l'armée expéditionnaire lui furent fournis par quatre demi-brigades d'infanterie légère, et par dix brigades d'infanterie de ligne, ou, comme on disait alors, d'infanterie de bataille.

Les quatre demi-brigades d'infanterie légère étaient la 2ᵉ, la 4ᵉ, la 21ᵉ et la 22ᵉ; les dix demi-brigades d'infanterie de bataille étaient la 9ᵉ, la 13ᵉ, la 18ᵉ, la 25ᵉ, la 32ᵉ, la 61ᵉ, la 69ᵉ, la 75ᵉ, la 85ᵉ et la 88ᵉ.

Les deux mille cinq cents cavaliers, tous hommes d'élite, provenaient du 22ᵉ régiment de chasseurs, du 7ᵉ bis de hussards, et des 3ᵉ, 4ᵉ, 15ᵉ, 18ᵉ et 20ᵉ de dragons.

L'armée comprenait en outre un escadron de guides à cheval et un bataillon de guides à pied, deux compagnies de mineurs et un bataillon de sapeurs, un bataillon d'artillerie à cheval et quatre bataillons d'artillerie à pied.

Les sept régiments de cavalerie, en y ajoutant les guides et les artilleurs à cheval, donnaient un personnel d'environ trois mille hommes. Bonaparte fit mettre à bord de la flotte beaucoup de selles et de harnais; mais il ne voulut embarquer que trois cents chevaux, afin d'avoir en arrivant quelques cavaliers montés et quelques pièces attelées. Quant au reste de sa cavalerie et de son artillerie, il se proposait de l'équiper aux dépens des mameluks.

Parmi les officiers généraux qu'emmenait Bonaparte, citons d'abord Kléber, Desaix, Caffarelli-Dufalga, qui n'avaient pas encore servi sous ses ordres, mais qui avaient suffisamment fait leurs preuves à l'armée du Rhin. Nommons ensuite Berthier, Reynier, Bon, Menou, Murat, Dommartin, Andréossy, Dugua, Vaubois, Baraguay-d'Hilliers, Alexandre Dumas, Lannes, Vavoust, Rampon, Leclerc, Lanusse, Verdier, Vial, Donzelot, Lagrange, Belliard, Friant, qui déjà l'avaient si bien secondé en Italie.

Berthier était le chef de l'état-major général de l'armée. Desaix, Kléber, Reynier, Bon, Menou, commandaient les cinq principales divisions d'infanterie. Murat commandait la cavalerie. Le brave et savant Caffarelli-Dufalga, amputé d'une jambe depuis 1793, dirigeait le génie; Dommartin, l'artillerie; Andréossy, les équipages de pont.

A tous ces noms, déjà célèbres, nous pourrions joindre ceux de beaucoup d'officiers qui allaient partir dans des grades inférieurs, mais qu'une grande fortune attendait aussi. Mentionnons seulement Savary, plus tard duc de Rovigo, Marmont, plus tard duc de Raguse, Bessières, plus tard duc d'Istrie, et ce Bertrand, plus tard... compagnon si dévoué du captif de Sainte-Hélène. Tous les quatre, ils devaient un jour devenir ma-

réchaux ou lieutenants généraux ; mais ils n'étaient alors, le premier que capitaine, les trois autres que chefs de brigade, c'est-à-dire colonels. Tous les quatre devaient se voir un jour investis des plus hauts commandements; mais en 1798, lorsqu'ils s'embarquaient pour l'Égypte, Savary n'était qu'aide de camp du général Desaix ; Marmont ne commandait qu'une demi-brigade d'infanterie légère; Bessières, qui par la suite commanda la cavalerie de la fameuse vieille garde, ne commandait que le bataillon et l'escadron des guides; Bertrand lui-même, le plus distingué peut-être de tous les officiers du génie qui ont fait les guerres de l'empire, ne commandait que le bataillon de sapeurs.

Au nombre des aides de camp de Bonaparte, figuraient encore des noms à citer. C'était son frère Louis; c'était son beau-fils, Eugène Beauharnais ; c'était Merlin, fils du directeur de ce nom; c'étaient Julien, Guibert, Sulkowski, Lavalette, Junot, Duroc.

Rappelons enfin que le citoyen Sucy était commissaire ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, et que quand sa mauvaise santé le força de retourner en France il eut le citoyen Daure pour successeur ; que le citoyen Poussielgue était contrôleur en chef des dépenses, et qu'il devint ensuite administrateur en chef des finances de la colonie ; que le payeur en chef était le citoyen Estève; que le médecin en chef était Desgenettes, et le chirurgien en chef Larrey.

Telle était, dans ses principaux détails, la composition de l'armée de terre. Quant à l'armée navale, quant à la flotte qui allait transporter Bonaparte et ses compagnons en Égypte, elle comptait treize vaisseaux de ligne, dont un, *l'Orient*, de cent vingt canons, deux de quatre-vingts, et dix de soixante-quatorze ; elle comptait encore huit frégates, les unes de quarante, les autres de trente-six, et deux bricks ; elle comptait de plus deux vaisseaux de soixante-quatre et six frégates, lesquels avaient été pris aux Vénitiens et étaient armés en flûtes ; enfin, elle comptait soixante et douze cutters, avisos, bombardes et autres petits bâtiments de guerre. Cette flotte, une des plus nombreuses qui aient jamais sillonné les vagues, puisqu'elle comptait cent et quelques voiles et qu'elle allait escorter quatre cents et quelques navires de transport, était commandée par le vice-amiral Brueys, qui avait sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Blanquet-Duchayla, Decrès, et pour chef d'état-major le chef de division Ganteaume. On évaluait à environ dix mille hommes le total des gens de mer.

La commission scientifique et artistique qu'avait organisée Bonaparte, et qui allait le suivre, comptait au delà de cent membres. Elle avait des sections de géométrie, d'astronomie, de mécanique, de chimie, de minéralogie, de zoologie, de botanique, de chirurgie, de médecine et d'économie politique. Elle comprenait, en outre, des littérateurs, des ingénieurs-géographes, des antiquaires, des architectes, des peintres et des dessinateurs. Elle avait enfin un ingénieur-mécanicien hydraulique, un sculpteur, un graveur et des musiciens.

Dans la section de géométrie, on remarquait Monge, Fourrier, Costaz, Malus; dans la section d'astronomie, Beauchamp, Nouet, Quesnot ; dans la section de mécanique, Conté, Coutelle, Hassenfratz, l'Homont; dans la section de chimie, Berthollet, Descostils, Champy père et Champy fils; dans la section de minéralogie, Dolomieu, Cordier, Rozières; dans la section de botanique, Nectoun et Delille; dans la section de zoologie, Geoffroy-Saint-Hilaire et Savigny; dans la section de chirurgie, Larrey, Dubois père et Dubois fils; dans la section de médecine, Desgenettes, Laberte et Lacipière; dans la section d'économie politique, Fauvelet-Bourienne, Regnault-Saint-Jean-d'Angely, Gloutier et Tallien.

Parmi les littérateurs, figuraient Arnault et Parceval-Grand'maison; parmi les ingénieurs-géographes, Jomard aîné, Testevuide, Simonel, Jacotin, Leduc, Coraboeuf; parmi les antiquaires, Ripault et Panuzen; parmi les architectes, Lepère, Norry, Demoulin ; parmi les peintres, Redouté, Rigolo ; parmi les dessinateurs, Denon, Dutertre, Portal.

L'ingénieur-mécanicien hydraulique était Cécile ; le sculpteur, Casteix ; le graveur, Fouquet. Les musiciens-chefs étaient Villoteau et Rigel.



Aqueduc qui conduit l'eau à la Citadelle du Caire.

A la tête de l'imprimerie était Marcel, le même qui pendant tout l'empire dirigea l'Imprimerie impériale.

Au nombre des interprètes étaient Venture et Amédée Jaubert.

Enfin, l'école Polytechnique, fondée depuis quatre ans, avait, sur la demande expresse de Bonaparte, qui plus tard l'appelait *sa poule aux œufs d'or*, fourni sept de ses élèves pour accompagner l'expédition. C'étaient les nommés Caristie, Duchanoy, Pottier, Jomard jeune, Vincent, Viard et Alibert.

Chose merveilleuse : au 20 avril, c'est-à-dire six ou sept semaines seulement après le jour où Bonaparte avait arraché au Directoire la permission de partir pour l'Égypte, tout était prêt pour le départ. Tous les navires de commerce que la flotte devait convoyer étaient réunis aux quatre points fixés pour leur réunion ; toutes les troupes expéditionnaires étaient rendues aux mêmes points, et n'avaient plus qu'à monter à bord ; tout le matériel, tous les approvisionnements, étaient embarqués. Amiraux et généraux, matelots et soldats, savants et artistes, tous étaient à leur poste.

Chose plus merveilleuse encore : malgré le grand nombre d'agents supérieurs et secondaires qui avaient concouru aux préparatifs, le secret, si nécessaire au succès de l'entreprise, n'avait été pénétré par personne. On peut dire que de leur côté Bonaparte et les cinq directeurs l'avaient gardé religieusement. Ils n'avaient mis qu'un seul individu, que le ministre des affaires étrangères, dans leur confidence ; encore était-ce pour obtenir du citoyen Talleyrand, dont l'habileté diplomatique était déjà célèbre, qu'il se chargeât d'aller à Constantinople faire agréer au divan l'invasion de l'Égypte.

Depuis six semaines, les nationaux et les étrangers, témoins des apprêts extraordinaires qui se faisaient à Toulon et dans les autres ports de la Méditerranée, formaient des suppositions de toute sorte. — Où va le général Bonaparte? se demandait-on en France et en Europe. Où conduit-il ces marins, ces guerriers, ces savants? — Il va, disaient les uns, envahir le Brésil. Il va, disaient les autres, s'emparer de Constantinople. Selon d'autres, il allait dans la mer Noire restituer à la Porte la Crimée, sur laquelle la Russie avait naguère mis la main. Selon d'autres encore, il allait dans l'Inde prêter secours au sultan Tippou-Saheb contre les Anglais. Quelques-uns, approchant davantage du véritable but, soutenaient que Bonaparte et ses compagnons allaient percer l'isthme de Suez, ou bien débarquer sur les bords de l'isthme, se rembarquer dans la mer Rouge et gagner ainsi l'Inde. Quelques autres, touchant le but même, prétendaient que la réunion des savants et des artistes qui devaient accompagner Bonaparte indiquait, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'il était question d'un vaste établissement colonial, et que Bonaparte irait en Égypte. Mais vainement les journaux, en France même, soulevaient-ils un coin du rideau mystérieux, vainement prônaient-ils les avantages que la république retirerait de la possession de l'Égypte, on s'obstinait à méconnaître ces indices et à ne regarder les préparatifs de colonisation que comme une feinte. Les habiles imaginaient un plan bien autrement profond. Suivant eux, tout cet attirail, qui semblait déceler un projet de colonie, n'était qu'une ruse, qu'une fausse démonstration à l'effet de tenir les Anglais dans l'incertitude et de les forcer à disséminer leurs forces navales sur plusieurs points. Bonaparte voulait simplement, avec l'escadre de la Méditerranée, franchir le détroit de Gibraltar, venir attaquer l'amiral lord Saint-Vincent, qui bloquait Cadix, le contraindre à s'éloigner, débloquer ainsi l'escadre espagnole et la conduire à Brest, enfin obtenir par cette jonction des deux plus puissantes marines du continent une force navale suffisante pour protéger et le trajet et le débarquement de l'armée française qui se préparait à assaillir les îles britanniques. Le centre et l'aile droite de cette armée, c'étaient les cent-cinquante mille hommes qui garnissaient les camps nombreux formés sur l'Escaut, sur les côtes du Pas-de-Calais, sur celles de la Normandie et de la Bretagne. L'expédition de la Méditerranée n'était réellement que l'aîle gauche de *l'armée d'Angleterre;* ainsi s'appelait-elle à juste titre.

Cette dernière supposition fut précisément celle qui domina dans la pensée du ministère anglais. Depuis cinq mois Pitt et ses collègues étaient dans l'épouvante, et ne savaient de quel côté éclaterait l'orage qui se formait depuis si longtemps. L'Angleterre avait déjà cinquante vaisseaux de ligne à la mer, dont trente devant Brest et vingt devant Cadix; Pitt crut que ce n'était point assez; il fit des efforts extraordinaires pour en armer dix de plus, et les envoya tous les dix renforcer l'escadre de lord Saint-Vincent, pour le mettre en mesure de bien fermer le détroit de Gibraltar, vers lequel on supposait que Bonaparte allait se diriger. Dès que ce renfort lui parvint, lord Saint-Vincent détacha Nelson avec trois vaisseaux, et le chargea de courir la Méditerranée en tous sens pour surveiller les Français.

Pendant ce temps-là, pendant que l'Europe se perdait ainsi en conjectures sur le but de l'expédition projetée, Bonaparte n'avait pas encore quitté Paris. Retiré dans sa modeste maison de la rue de la Victoire (c'était le nom que la municipalité de Paris avait donné à la rue Chantereine lorsqu'à son retour d'Italie Bonaparte y était venu demeurer), il se dérobait à sa gloire, donnait tous ses soins aux préparatifs de l'audacieuse entreprise qu'il avait conçue lui-même, et ne cherchait de distraction que dans la culture des sciences et des arts. Mais plus sa vie paraissait obscure et cachée, plus on s'étudiait à expliquer ses moindres actions et ses moindres démarches. Toutefois, il sut garder le masque dont il s'était couvert, et prolongea l'incertitude générale jusqu'au moment du départ. Divers moyens furent employés par le Directoire et par lui pour continuer à mettre en défaut la pénétration nationale et étrangère. Ainsi, plusieurs fois dans le courant de mars, les journaux, et le *Moniteur* même, annoncèrent que Bonaparte était retourné au congrès de Rastadt pour accélérer et conclure les négociations; puis, dès le lendemain, ils démentirent cette nouvelle. Ainsi encore, dans les premiers jours d'avril, on vit paraître un arrêté du Directoire qui ordonnait au général en chef de l'armée d'Angleterre de partir pour Brest, afin d'y prendre le commandement des forces de terre et de mer qui se réunissaient dans ce port. Puis, vingt-quatre heures après, on publia que Bonaparte retournait définitivement au congrès. Bonaparte lui-même écrivit officiellement au comte de Cobentzel, qui avait représenté l'Autriche à Campo-Formio et qui la représentait aussi à Rastadt, pour l'inviter à se rendre de son côté dans cette dernière ville; là, tous les deux, ils lèveraient les obstacles qui s'opposaient à la pacification générale et définitive du continent, et achèveraient l'ouvrage qu'ils avaient si bien commencé. Le courrier porteur de la réponse du ministre autrichien partit de Vienne vers le 15 avril; or, à la même date, et sans l'attendre, Bonaparte se disposait à quitter Paris, non pour aller négocier à Rastadt, mais pour courir s'embarquer à Toulon.

C'était dans la nuit du 22 au 23 que Bonaparte devait partir; mais, dans l'intervalle, son départ fut différé par suite de nouvelles que le gouvernement reçut des citoyens Bonnier et Treilhard, nos plénipotentiaires à Rastadt, et surtout d'une dépêche qui fut expédiée par le général Bernadotte, notre ambassadeur près la cour d'Autriche. A Rastadt, les négociations, loin d'avancer, reculaient. On en était revenu à nous contester notre frontière du Rhin. A Vienne, un drapeau tricolore que Bernadotte avait arboré sur son hôtel avait été regardé comme une sorte de provocation par les habitants de cette capitale. Une émeute avait éclaté, et la canaille, payée, à ce qu'on croit, par des agents anglais, s'était portée vers l'hôtel de l'ambassade française, avait abattu notre drapeau, et commis de tels désordres, que le commandant militaire de Vienne avait dû envoyer des troupes pour protéger notre ambassadeur et les autres personnes de la légation. Le Directoire crut voir dans cet événement une rupture avec l'Autriche. Le ton de la première dépêche dans laquelle Bernadotte en rendait compte était si alarmant, que Bonaparte lui-même, à qui on l'avait communiquée, fut d'avis qu'on envoyât dans tous les ports non-seulement l'ordre de ne plus embarquer de troupes, mais celui de débarquer celles qui déjà étaient montées sur les

vaisseaux, et de les tenir prêtes à marcher; mais bientôt arrivèrent de Vienne des explications, des excuses même, qui furent jugées satisfaisantes. Restaient les difficultés du congrès, et Bonaparte, d'après sa correspondance particulière avec quelques-uns des généraux employés sous ses ordres, eut un instant l'idée d'y aller faire une courte apparition. De Rastadt il se serait ensuite rendu à Toulon; mais de ce côté aussi vinrent des nouvelles meilleures. Les députés de l'Empire se résignaient à admettre que la rive gauche du Rhin fût notre limite naturelle.

Dès que l'horizon parut un peu éclairci, Bonaparte, obtenant enfin la permission de partir, prit directement, le 3 mai, la route du midi de la France.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : BONAPARTE A TOULON. — ENTHOUSIASME QUE SA PRÉSENCE EXCITE PARMI LES TROUPES EXPÉDITIONNAIRES. — IL LES PASSE EN REVUE ET LES HARANGUE. — PROCLAMATION QU'IL LEUR ADRESSE AU MOMENT DE PARTIR. — LA FLOTTE, SUIVIE DU CONVOI PRINCIPAL, MET A LA VOILE, RALLIE SUCCESSIVEMENT LES TROIS AUTRES CONVOIS, ÉCHAPPE AUX CROISIÈRES ANGLAISES, ET ARRIVE DEVANT MALTE. — CONQUÊTE DE CETTE ÎLE. — L'EXPÉDITION POURSUIT SA ROUTE VERS L'ÉGYPTE. — QUELQUES MOTS SUR LA GÉOGRAPHIE, LES HABITANTS, L'ÉTAT SOCIAL ET POLITIQUE DE CE PAYS À LA FIN DU DERNIER SIÈCLE. — IBRAHIM ET MOURAD. — ARRIVÉE EN VUE D'ALEXANDRIE. — ORDRE DE DÉBARQUEMENT ET NOUVELLE PROCLAMATION DU GÉNÉRAL EN CHEF.

Bonaparte arriva le 9 mai à Toulon, et descendit à l'hôtel de la marine. L'armée, on peut dire *son armée*, car les soldats qui la composaient avaient presque tous fait les campagnes d'Italie, l'attendait avec impatience. Il y avait huit mois qu'elle ne l'avait vu, et elle commençait à murmurer, à craindre qu'il ne vînt pas se mettre à la tête de l'expédition. Ces braves, en revoyant leur général, en le revoyant sur le théâtre de ses premiers exploits, furent donc saisis d'un immense enthousiasme. Le matin même de son arrivée il les passa en revue, et les salua de ce brusque et énergique discours :

« Officiers et soldats!

« Il y a deux ans que j'accourus vous commander. A cette époque vous étiez dans la rivière de Gênes, en proie à la misère la plus grande; vous manquiez de tout, et vous aviez sacrifié jusqu'à vos montres pour votre subsistance réciproque. Je vous promis de faire cesser vos souffrances, je vous conduisis en Italie, et là tout vous fut accordé... Ne vous ai-je pas tenu parole?

« — Oui, oui, » répond toute l'armée d'une voix.

« — Eh bien! apprenez que vous n'avez point encore assez fait pour la patrie, et que la patrie n'a point encore assez fait pour vous!

« L'automne dernier, lorsque je vous quittais à Milan, je vous promettais une autre guerre. — « Soldats, vous disais-je, je pars « demain pour Rastadt. En vous entretenant « des princes que vous avez vaincus, des peu« ples qui vous doivent leur liberté, des com« bats que vous avez livrés dans ces deux « campagnes, répétez-vous les uns aux autres : « Dans deux campagnes nouvelles nous ferons « encore davantage. » — La promesse que je vous fis alors, voici le moment venu de l'accomplir...

« Je vais maintenant vous mener dans un pays où, par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs, et rendrez à la patrie les services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles.

« Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition il aura dans son sac de quoi acheter six arpents de terre... »

Le cri *Partons! partons!* vole de bouche en bouche; mais quelques dernières dispositions à prendre, et surtout le mauvais temps, vont tenir pendant une dizaine de jours la flotte captive dans le port.

Enfin, le 19, le ciel s'éclaircit, et le vent souffle favorable. *Partons!* s'écrie à son tour Bonaparte, et l'annonce du départ a répandu parmi les troupes l'allégresse et l'espérance. L'exaltation de ces deux sentiments ne connaît plus de bornes quand lecture est donnée de la proclamation suivante, que le général en chef adresse à ses compagnons :

« Soldats!

« Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de siéges; il vous reste à faire la guerre maritime.

« Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais point encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

« Soldats, l'Europe a les yeux sur vous; vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre : vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

« Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez besoin tous les uns des autres.

« Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous : vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

« Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

Un tel langage, dans la bouche d'un homme déjà environné de tous les prestiges de la gloire, achève d'électriser les âmes. On ne pouvait plus dignement annoncer une grande entreprise en la laissant toujours dans le mystère qui devait l'envelopper. Aussi, tous, généraux, officiers, soldats, ne voient que des lauriers à cueillir, sans songer aux périls de l'exécution; tous se rendent gaiement au navire où leur place est marquée.

Bonaparte lui-même s'arrache aux baisers de sa femme, de la bonne et tendre Joséphine, qui l'a accompagné jusqu'à Toulon, et qui n'a voulu le quitter qu'au dernier moment; Bonaparte monte à bord du vaisseau amiral, qui s'appelle *l'Orient*, et dont, par un de ces singuliers hasards attachés aux grandes destinées humaines, le nom renferme tout le secret de l'entreprise; il y monte avec tout son état-major, et bientôt, aux applaudissements d'une foule immense qui encombre le rivage; aux acclamations des soldats et des marins qui couvrent le pont et les vergues de chaque navire, au bruit des salves que tirent toutes les batteries du port et celles de tous les vaisseaux de ligne, un radieux soleil, un de ces soleils que depuis on appela tant de fois le soleil de Bonaparte, éclaire le majestueux départ de la flotte expéditionnaire.

La flotte avait un mois d'eau, deux mois de vivres. Quand elle aurait rallié les autres convois, elle compterait plus de cinq cents voiles, elle porterait plus de cinquante mille hommes, et jamais armement plus considérable n'aurait sillonné les vagues.

Vers le soir, comme la flotte sortait de la rade, un ouragan qui s'éleva tout à coup causa quelque avarie à une des frégates. La même bourrasque endommagea plus gravement les trois vaisseaux avec lesquels Nelson croisait entre la Corse, la Provence et l'Espagne. Elle démâta même celui que cet amiral montait, et il lui fallut se faire remorquer. Il voulut se réfugier dans le golfe d'Ostande, sur la côte de Sardaigne; mais il ne put y parvenir, et se vit obligé d'aller au radoub dans les îles Saint-Pierre. Nelson, ainsi éloigné de la flotte française, ignora qu'elle venait de partir.

Notre flotte longea d'abord la côte de Provence jusque vers Gênes, pour rallier le convoi réuni dans ce port sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers. Elle cingla ensuite vers la Corse, qu'on signala le 23; mais elle resta jusqu'au 30 en vue du côté oriental de l'île, attendant le convoi d'Ajaccio, qui était sous les ordres du général Vaubois. Quand il eut rejoint, elle alla louvoyer à hauteur de l'île de Sardaigne; mais plusieurs jours s'écoulèrent sans que le convoi de Civita-Vecchia, qui était sous les ordres du général Desaix, se montrât. Un matin que, pendant cette espèce de halte, Brueys, impatient de voir Desaix paraître, examinait attentivement l'horizon avec sa lunette : — *Voici encore les Alpes*, lui échappa-t-il de dire. — *Les Alpes!* répéta Bonaparte; et, saisissant la lunette de l'amiral, il les contempla quelque temps en silence; puis, s'échauffant par degrés aux souvenirs que ces monts lui rappelaient, il parla de tous les grands capitaines qui les avaient franchis, et passa en revue leurs opérations, leurs systèmes. Annibal surtout fut l'objet de son examen, l'objet de ses éloges. Il l'avait étudié spécialement, disait-il, et le déclarait le plus habile général de l'antiquité. A l'appui de son opinion il

F. Prisse del. Lemaître direxit

Abreuvoir public

raconta les quinze campagnes du héros carthaginois en Italie, l'accompagna depuis Carthagène, à travers l'Èbre, les Pyrénées, le Rhône, les Alpes, jusque sous les murs de Rome, et blâma beaucoup l'historien Tite-Live d'avoir critiqué sa méthode stratégique. Tite-Live n'entendait rien à la stratégie. Ce fut à cette occasion que Bonaparte pour la première fois développa hautement ses idées hardies sur la guerre offensive. Il railla les tâtonnements et les temporisations des chefs de la vieille école, et donna une part immense du succès à la rapidité et à l'audace. Tel avait été le secret d'Alexandre, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne. Puis, revenant à Annibal, il reprocha aux sénateurs de Carthage d'avoir, soit par envie, soit par incapacité, en ne laissant pas une latitude suffisante aux inspirations de leur général, ou ne lui fournissant pas des moyens convenables d'exécution, fait échouer ses plans les meilleurs; et il partit de là pour se plaindre du Directoire, qui souvent, prétendait-il, ne s'était montré envers lui-même ni plus confiant ni plus généreux.

Le 3 juin, comme le convoi de Civita-Vecchia ne se montrait toujours point, Bonaparte en conclut avec raison que Desaix avait pris l'avance, et ne douta plus de le trouver au rendez-vous indiqué pour le cas échéant, car les moindres circonstances avaient été minutieusement prévues. Brueys fut donc autorisé à poursuivre sa route, et le 7 l'armée navale rangeait la Sicile. Le 8, par un brick anglais que captura un de nos bâtiments légers, on apprit que lord Saint-Vincent, sur la simple nouvelle que Bonaparte avait quitté Paris, s'était hâté d'envoyer à Nelson un renfort de dix vaisseaux de ligne. Laissant alors la côte sicilienne, et se dirigeant au sud-est, notre flotte arriva le 9, vers cinq heures du matin, en vue de l'île de Malte, où le convoi de Civita-Vecchia l'attendait depuis le 6. Aussitôt elle reçut l'ordre de se former en ligne de bataille et de s'avancer vers l'île; car Bonaparte était résolu à s'en emparer, et à employer la force pour y parvenir si les voies moins hostiles qu'il allait tenter d'abord ne réussissaient pas. En un clin d'œil les cinq cents voiles françaises, décrivant un immense demi-cercle, menacèrent tous les points attaquables....

Malte, qui commande la navigation de la Méditerranée, eût été, à toute époque, une conquête précieuse pour la France, et nous avons vu que depuis quelque temps Bonaparte la regardait d'un œil de convoitise, que depuis quelque temps il y avait pratiqué des intelligences. Aujourd'hui sa possession nous devenait indispensable pour mener à bonne fin nos projets sur l'Égypte. Située dans le canal qui sépare la Sicile de l'Afrique, à environ deux cent soixante lieues sud-est de Toulon, Malte offrait une position intermédiaire qu'il aurait été dangereux de laisser à des ennemis, ou même à des neutres. Elle allait écheoir aux Anglais si nous ne nous hâtions de les prévenir.

En juin 1798 à qui Malte appartenait-elle? Charles-Quint avait donné Malte en 1525 aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou plutôt, comme ils s'appelaient depuis 1310, aux chevaliers de Rhodes, qui, chassés de Rhodes depuis 1522, étaient errants à travers l'Italie. Malte était alors devenue le siége de leur établissement principal, la résidence de leur grand-maître, le lieu de noviciat des aspirants; et bientôt les chevaliers de Rhodes, changeant une seconde fois de nom, ne s'étaient plus appelés autrement que chevaliers de Malte.

En 1798 les chevaliers de Malte possédaient toujours l'île; mais depuis bien des années l'ordre allait déclinant, et, comme la plupart des institutions du moyen âge, il en était venu à perdre son objet, à perdre en même temps toute sa dignité, toute sa force. Il n'était plus qu'un abus, profitable à ceux-là seulement qui l'exploitaient. — Expliquons-nous.

A la suppression de l'ordre du Temple, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient hérité de la plus grande partie de ses richesses, et les chevaliers de Malte, héritiers eux-mêmes des Hospitaliers et des chevaliers de Rhodes, se trouvaient quand éclata la révolution française posséder en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en France, en Italie, des biens considérables. Tous ces biens avaient eu une même origine : la

piété des fidèles. Ils avaient été jadis donnés, soit aux Templiers, soit aux Hospitaliers, pour qu'en retour ils escortassent les pèlerins qui allaient visiter les saints lieux et les garantissent contre les insultes des Arabes. Depuis qu'il n'y avait plus de ces pèlerinages, le rôle et le devoir des chevaliers de Malte était de protéger les nations chrétiennes contre les barbaresques, et de détruire l'infâme piraterie qui infestait la Méditerranée. Les revenus de l'ordre suffisaient à entretenir huit ou dix vaisseaux de soixante-quatorze, une douzaine de bonnes frégates et autant de corvettes. Si donc les chevaliers l'eussent voulu, ils auraient pu bloquer constamment Alger, et contenir Tanger, Tunis, Tripoli. S'ils l'eussent fait, ils auraient certes, depuis leur établissement à Malte, mérité mieux de la chrétienté, que leurs prédécesseurs pendant toutes les guerres des croisades; mais ils n'y songeaient pas. Ils semblaient croire, à l'exemple des autres moines, que tant de donations ne leur avaient été faites que pour leur rendre la vie douce et commode. Il y avait dans tous les États chrétiens des baillis, des commandeurs, qui tenaient une bonne maison, qui dévoraient dans le luxe et l'oisiveté la majeure partie des richesses de l'ordre, et qui en employaient le surplus à enrichir leurs parents. Les moines, au moins, disaient des messes, prêchaient, administraient les sacrements; en un mot, les moines cultivaient la vigne du seigneur: mais les chevaliers de Malte ne faisaient rien de semblable. Peu à peu, les immenses ressources de l'ordre tournèrent au profit de quelques individus, et devinrent un débouché pour les cadets de grandes familles. Les revenus allèrent de moins en moins à Malte même, et les jeunes chevaliers, qui étaient tenus d'y séjourner deux ans pour leurs caravanes, n'y vécurent plus que dans la misère. En 1798 l'ordre n'avait plus aucun arsenal, aucun chantier de construction, aucune marine; seulement, un vaisseau de soixante-quatre et deux frégates pourrissaient dans le port, d'où ils ne sortaient jamais; et si quatre ou cinq galères continuaient à se promener de temps en temps dans la Méditerranée, ce n'était pas pour courir sus aux Barbaresques, mais pour aller tranquillement mouiller sur les côtés d'Italie. Ces ridicules promenades, sur des bâtiments qui n'étaient plus propres à combattre les frégates et les gros corsaires d'Alger, n'aboutissaient qu'à des fêtes données et reçues dans les ports de Livourne, de Naples, de Cagliari. Il n'y avait pas un chevalier qui eût fait la guerre, qui eût tiré un seul coup de canon, un seul coup de fusil. L'ordre, d'ailleurs, n'inspirait plus aucun intérêt. En France, lors de la révolution, on lui avait enlevé tous ses biens; il en avait été de même en Italie à mesure que l'administration française s'y était étendue, et nulle réclamation ne s'était élevée. Ce qui prouve enfin la décadence de l'ordre, c'est que Malte, qui plusieurs fois, depuis l'installation des chevaliers dans cette île, avait bravé les insultes des Turcs, et qui, notamment en 1565, quoiqu'elle n'eût que sept cents chevaliers pour défenseurs, avait résisté pendant quatre mois à toutes les forces de Soliman II commandées par l'invincible Dragut, allait en deux jours tomber au pouvoir des Français.

Dès le mois de janvier 1799, d'après des instructions que lui avait transmises le Directoire et auxquelles Bonaparte n'était pas étranger, le citoyen Poussielgue, alors secrétaire de légation à Gênes, maintenant contrôleur général des dépenses de l'expédition, s'était rendu à Malte pour tâcher, au moyen de menées secrètes, pratiquées les unes parmi les chevaliers de l'ordre, les autres parmi les habitants de l'île, d'y fomenter une révolution qui la fît passer aux mains de la France. Or, depuis l'émigration française, et surtout depuis la dissolution des corps d'émigrés, Malte avait servi de refuge à un grand nombre de jeunes nobles français qui s'étaient enrôlés sous le drapeau de l'ordre. Ces chevaliers de fraîche date avaient peu de ferveur. Leur éducation mondaine ne s'accommodait guère de la vie monacale, et le mal du pays augmentait leur désir de quitter le roc où ils avaient trouvé asile. Habilement sondés par l'agent du Directoire, ils ne lui avaient pas dissimulé que si une occasion s'offrait à eux de rompre des engagements qu'ils regardaient comme des chaînes, et de se créer une nouvelle existence, ils s'empresseraient



Lemaître direxit

Chameaux et dromadaires sellés. Corbeilles (catias) pour le transport des Femmes.

de la saisir. D'autre part, les habitants de Malte n'avaient pas caché à Poussielgue qu'obligés d'avoir des protecteurs et des maîtres, ils aimaient mieux avoir affaire aux Français qu'aux chevaliers. Ce n'est pas tout : au commencement de mars, Brueys, revenant de Corfou avec l'escadre qu'il commandait dans l'Adriatique, s'était arrêté devant Malte, sous prétexte qu'un de ses bâtiments avait besoin d'urgentes réparations; il avait, avec la permission du grand-maître, fait entrer ledit bâtiment dans le port; puis, tandis qu'on le réparait, il avait pendant huit jours, avec le reste de son escadre, sondé toutes les côtes de l'île, et reconnu tous les points où le débarquement était possible.

Bonaparte savait que la France avait de nombreux partisans à Malte; mais encore n'ignorait-il pas que cette île était une des places les plus fortes du monde. Dès l'instant que les chevaliers de Rhodes étaient venus s'y établir, en 1525, ils avaient mis une ardeur infatigable à la fortifier, et leurs successeurs avaient suivi leur exemple. Tous les grands maîtres de l'ordre n'avaient paru ambitionner d'autre titre de gloire que celui d'ajouter quelque nouvel ouvrage au port ou à la ville. L'ostentation avait fini par s'en mêler, et l'on construisait des fortifications à Malte comme on avait élevé des palais à Rome depuis que le saint-siége y avait remplacé le trône des Césars. Malte était ainsi devenue un prodigieux amas de fortifications, toutes bien entendues, toutes bâties en pierre de taille ou coupées dans le roc, toutes casematées et à l'abri de la bombe. C'est pourquoi Bonaparte voulut tenter la voie des négociations avant d'employer celle de la force. Il pensait d'ailleurs qu'en s'arrêtant devant Malte il donnerait peut-être à Nelson le temps de joindre la flotte française. Si, en cas de rencontre, la valeur des troupes, le nombre des vaisseaux et l'excellente discipline des équipages permettaient d'espérer la victoire, au moins devait-on craindre que les Anglais ne parvinssent à disperser le convoi, et ne fissent ainsi échouer la grande entreprise.

Afin de mettre à profit les bonnes dispositions des chevaliers et des habitants, ou de faire au besoin naître un sujet de querelle, Bonaparte envoya demander au grand-maître l'entrée du port pour l'armée navale, sous prétexte qu'il lui fallait renouveler son approvisionnement d'eau. Avant de répondre à cette demande, Ferdinand de Hompesch, alors grand-maître, assembla le conseil de l'ordre, et, ce conseil entendu, écrivit au général français que les règlements défendaient d'introduire à la fois dans le port de Malte plus de deux vaisseaux appartenant à des puissances belligérantes. La défaite était ingénieuse, et il avait fallu de grands efforts d'esprit pour calculer que, comme nous avions plus de cinq cents voiles, l'aiguade de notre flotte aurait duré plus de six mois!

Bonaparte aurait pu répliquer que c'était là une preuve de la plus insigne malveillance; qu'une escadre anglaise s'était présentée naguère, et qu'elle avait été autrement accueillie. Il ne le daigna point; c'eût été entamer d'interminables pourparlers, et mieux valait agir. Il importait de ne perdre devant Malte que le moins de temps possible. Un peu de vigueur, un peu d'audace, et cette gentilhommière se rendait; car le consul français Caruson, porteur de la lettre du grand-maître, avait en même temps remis à Bonaparte une liste d'habitants et de chevaliers qui s'engageaient à seconder les troupes françaises, et le nombre de ces partisans s'élevait à plus de quatre mille. Bonaparte fit donc rester le consul à bord, et donna ordre qu'on se tînt prêt à débarquer le lendemain.

Lorsque dans la soirée du 9 les chevaliers surent que le consul français n'était pas revenu, ils s'attendirent à être attaqués le jour suivant, et commencèrent leurs préparatifs de défense. Ils firent prendre les armes aux milices, ils firent entourer de palissades les ouvrages avancés, ils firent apporter dans la ville les poudres qui étaient dans les magasins extérieurs; mais toutes ces mesures ne s'exécutèrent que mal ou qu'à demi. Partout régnait l'effroi ou perçait la mauvaise volonté. Nul n'osait se charger du commandement en chef, pas même le grand-maître, qui s'était enfermé dans son palais. A la fin, pourtant, les baillis, les commandeurs, arrêtèrent un plan défensif; mais pour gar-

der tous les postes et sept lieues de côtes l'ordre n'avait guère que six ou sept mille hommes à sa disposition.

Le 10, dès trois heures du matin, et tandis que Brueys se chargeait d'imposer silence aux batteries qui défendaient l'entrée du port, nos troupes, conduites par les généraux Desaix, Belliard, Reynier, Vaubois, Lannes et le chef de brigade Marmont, descendirent non-seulement dans l'île de Malte et sur quatre points à la fois, mais encore sur deux petites îles voisines, Goze et Cumino. Cette opération s'effectua sans aucune difficulté, car les Maltais fuyaient sur tous les points. Accoutumés à l'idée qu'ils ne devaient courir aux armes que dans le cas d'invasion de la part des Turcs, ils ne se souciaient nullement de se battre contre nous. A dix heures, toute la campagne et tous les forts du côté de la mer étaient en notre pouvoir. Comme ces forts n'étaient pas approvisionnés, les milices maltaises avaient à peine essayé de les défendre. D'ailleurs, elles avaient à peine de cartouches, et les affûts des canons étaient en si mauvais état, que quand on voulut les tirer la plupart se brisèrent. Un grand nombre de pièces manquaient même des ustensiles indispensables pour le service. La plupart des chevaliers qui étaient dans ces différents postes furent faits prisonniers et conduits à Bonaparte. « Comment avez-vous pu croire, leur dit-il, qu'avec de misérables paysans il vous serait possible de tenir contre des troupes qui ont vaincu et soumis l'Europe! » — Dans le nombre se trouvaient quelques chevaliers de langue française. — « Pour vous, messieurs, ajouta Bonaparte, puisque vous avez pu prendre les armes contre votre patrie, il fallait au moins savoir mourir. Je ne veux point de vous comme prisonniers. Vous pouvez retourner à Malte, tandis qu'elle ne m'appartient pas encore. »

Une fois maîtres de la campagne et des forts, les Français poussèrent aisément jusqu'au pied des remparts de Lavalette, qui est la capitale de l'île. Lavalette se divise en cité vieille et cité neuve. La cité vieille, qui n'avait ni troupes, ni canons, ni vivres, ni commandant, ouvrit aussitôt ses portes. Vers midi, comme nos troupes continuaient à descendre dans l'île (car il fallait investir la cité neuve, qui est réellement très-forte), les chevaliers firent sortir du port une galère, une chaloupe canonnière et deux galiotes, pour tâcher d'interrompre le débarquement; mais ce fut en vain, et ces bâtiments rentrèrent dès qu'ils eurent épuisé le peu qu'ils avaient de munitions. Les défenseurs de la cité neuve tentèrent alors une sortie; mais ils se heurtèrent contre le détachement français commandé par Marmont, qui de sa propre main enleva le drapeau de l'ordre, et furent obligés à battre en retraite. Pendant le reste de la journée ils ne cessèrent, du haut des remparts, de tirer sur les troupes françaises, mais sans leur faire éprouver la moindre perte; si bien que Bonaparte défendit qu'on ripostât par une seule bombe, par un seul boulet.

Vers le soir, les chevaliers de la langue française, après avoir inutilement cherché la mort, ainsi que Bonaparte le leur avait conseillé, déclarèrent ne vouloir plus se battre. On en jeta quelques-uns dans les cachots, mais le trouble était dans toutes les têtes. Dans la place régnait une telle confusion, et les alertes y étaient si continuelles, que les patrouilles se fusillaient les unes les autres. A minuit, les principaux habitants se rendirent au palais du grand-maître, et l'invitèrent à capituler. Ferdinand de Hompesch, qui avait peu d'énergie, et qui songeait à sauver ses intérêts du naufrage, tira de prison trois des chevaliers français qu'il y avait jetés, et, le lendemain 11, les envoya négocier avec Bonaparte. De son côté, Bonaparte désigna pour régler les préliminaires de la capitulation le citoyen Poussielgue et un des savants qu'il emmenait en Égypte, le citoyen Dolomieu, qui avait été commandeur de l'ordre avant la révolution française.

Le traité, bientôt conclu, portait en substance que les chevaliers remettraient le 12 la ville et le port de Malte à l'armée française, et qu'ils renonceraient en faveur de la France à leurs droits de propriété et de souveraineté tant sur l'île de Malte que sur les îles de Goze et de Cumino. En retour, Bonaparte promettait au grand-maître de demander pour lui au congrès de Rastadt une principauté équivalente en Allemagne.

À défaut, il lui assurait une rente viagère de trois cent mille francs, et devait, dans tous les cas, lui faire payer six cent mille francs comptant pour indemnité de son mobilier. Bonaparte garantissait en outre sept cents francs de pension à chaque chevalier de la langue française reçu avant 1792, mille francs aux sexagénaires, et engageait sa médiation pour que les chevaliers des autres langues fussent mis, dans leur patrie respective, en jouissance des biens de l'ordre. Telles furent les conditions principales au moyen desquelles la France devint maîtresse du premier port de la Méditerranée et de l'un des mieux défendus qui soient au monde. Il fallait l'ascendant de Bonaparte pour y parvenir presque sans combat; il fallait son audace pour oser ainsi perdre quelques jours alors qu'il se savait poursuivi par les Anglais. Trente mille fusils et douze mille barils de poudre; des vivres pour six mois; un vaisseau, deux frégates, trois galères, et d'autres petits bâtiments de guerre; enfin le trésor de l'Église Saint-Jean estimé à trois millions de francs; tels étaient les avantages matériels de cette importante acquisition.

Le 12, aussitôt après la signature de la convention, le drapeau tricolore remplaça sur l'île toutes les bannières de l'ordre, et Bonaparte fit son entrée dans Lavalette, à la tête des troupes débarquées. Après avoir franchi ces célèbres remparts et visité toutes les fortifications dans l'ordre où elles avaient été construites, le général en chef et les officiers de l'état-major se demandaient les uns aux autres s'il fallait admirer davantage, ou la persévérance qu'on avait apportée à les construire, ou le génie qu'on avait déployé pour les concevoir, et chacun s'applaudissait de ce que les chevaliers n'eussent pas sérieusement songé à s'y défendre. — *Convenons,* s'écria Cafarelli-Dufalga, qui était aussi spirituel que brave, *convenons que nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la place pour nous en ouvrir les portes.* — Au surplus, ce que les Français virent à Malte de plus étonnant est l'ouvrage de la nature, c'est le port : il est si spacieux, que l'armée navale et les quatre cents bâtiments du convoi qui vinrent y mouiller n'en remplissaient que la moindre partie, et il offre un mouillage si sûr, si facile, que les plus gros navires purent s'amarrer à portée de pistolet des quais.

Du 13 au 19, Bonaparte s'occupa d'organiser sa conquête. Il nomma Vaubois gouverneur militaire de Malte, de Goze et de Cumino; il y plaça Regnault-Saint-Jean-d'Angely en qualité d'agent du Directoire, et confia l'administration centrale à une commission de cinq membres. Il prit tous les arrêtés nécessaires à l'établissement du régime municipal dans les trois îles, qui furent à cet effet divisées par cantons de trois mille âmes. Il ordonna le désarmement général de la population, puis créa dans Lavalette même deux bataillons de garde nationale, forts chacun de quatre cent cinquante hommes, lesquels furent choisis entre les citoyens les plus considérables et par conséquent les plus intéressés au maintien de la tranquillité publique; il créa pareillement quatre compagnies de canonniers pour la défense des côtes. Il prescrivit qu'un certain nombre de jeunes Maltais de l'âge de neuf à quatorze ans seraient pris dans les familles les plus riches pour être envoyés à Paris et y être élevés dans les écoles de la république, et que ceux de quatorze à dix-huit qui sembleraient propres à la marine seraient embarqués comme aspirants. Il accorda à ceux des chevaliers de toute langue qui étaient sexagénaires la permission de rester à Malte, et renvoya tous les autres dans leur patrie. Il laissa ceux des chevaliers français qui avaient plus de trente ans, et qui n'avaient pas servi dans les rangs des émigrés, libres d'y rester aussi, ou de retourner parmi leurs concitoyens; mais il expulsa tous les autres, et ne leur rouvrit pas les portes de la France. Il enjoignit à tous les prêtres, religieux ou religieuses qui n'étaient point nés dans une des trois îles, d'en sortir avant six mois; il réserva aux seuls indigènes les cures et les bénéfices, supprima tous les couvents d'ordre et toutes les corporations de pénitents, défendit que personne fût admis à prononcer des vœux sans avoir trente ans révolus, et promit aux juifs l'autorisation de fonder une synagogue. Enfin, il proclama l'égalité des droits de tous les citoyens, et déclara les titres féodaux ainsi que l'esclavage abo-

lis ; mais il retint les esclaves mahométans, et les fit embarquer sur l'escadre pour les échanger contre les esclaves français et maltais qui pourraient se trouver au pouvoir des beys d'Égypte.

Le 19, après avoir ainsi préludé au rôle de souverain et de législateur, qu'il se croyait appelé à remplir en Afrique et en Asie, et que peut-être il ne désespérait pas de jouer plus tard en France et en Europe, Bonaparte, laissant quatre mille hommes à Vaubois, se rembarqua avec le reste des troupes qui étaient descendues dans l'île, et la flotte appareilla pour suivre sa destination. Elle emmenait avec elle les bâtiments trouvés dans le port de Malte; elle emmenait aussi ceux des chevaliers français qui n'avaient point porté les armes contre la France dans la guerre de la révolution, et qui avaient moins de trente ans. Un grand nombre d'entre eux s'étaient décidés à prendre du service dans l'armée expéditionnaire, suivant leur grade. D'autres entrèrent dans les différentes administrations qu'il y eut bientôt lieu d'établir en Égypte.

Le général Baraguay-d'Hilliers, dont la santé était dérangée, avait sollicité la permission de rentrer en France. Ce fut lui que Bonaparte chargea de présenter au Directoire le drapeau et la plus grande partie du trésor de l'ordre ; mais le vaisseau qui portait ces trophées d'une victoire facile fut pris par les Anglais...

La flotte expéditionnaire, en quittant les eaux de Malte, cingla droit à l'est, dans la grande mer qui sépare cette île de celle de Candie. Ordre était donné aux bâtiments qui éclairaient la marche d'arrêter tout navire rencontré, dans la crainte que l'escadre de Nelson ou les nombreuses croisières anglaises ne fussent informées enfin de la route que suivait l'expédition. Il était miraculeux qu'elles l'ignorassent toujours. Vers la fin de mai, Nelson, radoubé aux îles Saint-Pierre, et rejoint par les dix vaisseaux de haut bord que lord Saint-Vincent lui avait expédiés de Cadix pour qu'il surveillât rigoureusement les Français, s'était mis en devoir de remplir sa délicate mission; mais il ne se doutait pas encore de leur départ. Le 30 il était venu croiser dans les parages de la Corse ; mais déjà la flotte française avait doublé cette île. Le 31 les deux escadres n'avaient été séparées que par la Sardaigne. Le 1er juin, pendant que Brueys attendait le convoi de Civita-Vecchia, Nelson était retourné devant Toulon, et, à son extrême étonnement, avait appris que notre flotte en était sortie depuis douze jours. Il avait alors couru le golfe de Lyon en tout sens, puis il avait rangé la côte d'Italie jusqu'à la hauteur de Naples; puis, espérant toujours de rencontrer notre flotte ou du moins de couper quelque division du convoi, il avait cinglé de nouveau vers Toulon. Mais déjà on était au 9, et tandis que Nelson reparaissait ainsi en vue des côtes de Provence, Bonaparte, le même jour, entrait dans le port de Malte. Le 10, Nelson, vaguement renseigné sur la route tenue par les Français, fit voile pour la mer de Toscane, et vint mouiller en face de Messine. Il sut là qu'ils avaient paru vers Malte, et même qu'ils s'étaient emparés de cette île; mais il ne le sut que le 19, le jour précisément où ils s'en éloignaient. Toutefois, le 22, un bâtiment ragusais, qui avait passé la veille au milieu de notre flotte et lui avait échappé, informa l'amiral anglais de la direction qu'elle semblait tenir depuis son départ de Malte. Commençant à soupçonner que l'Égypte ou la Syrie était le but de l'expédition, il leva l'ancre, prit une direction perpendiculaire à la nôtre, et se disposa à nous attaquer s'il parvenait à nous joindre.

La première nouvelle de l'existence d'une escadre anglaise dans la Méditerranée ne fut donnée à l'escadre française que le 24, par un bâtiment de commerce qu'on rencontra à la hauteur du cap Bonara. Le 25, comme l'escadre française reconnaissait les côtes de Candie, elle fut ralliée par la frégate *la Diane*, qui revenait de conduire à Trieste le grand-maître de l'ordre de Malte, et qui confirma non-seulement l'existence de l'escadre anglaise, mais sa présence dans les parages voisins. On s'expliqua alors plusieurs coups de canon qu'on avait entendus la nuit précédente à droite de notre escadre, et il a été reconnu plus tard qu'en effet cette nuit-là les deux armées navales avaient cheminé, pendant plusieurs heures, à quatre ou cinq lieues seulement l'une de l'autre.

Quand Bonaparte sut qu'on le poursui-

vait, il ordonna qu'au lieu de gouverner vers Alexandrie on manœuvrât pour attaquer l'Afrique au cap d'Azé, à vingt-cinq lieues d'Alexandrie même. Il voulait ne se présenter devant ce port qu'après que Nelson, qui probablement s'y rendait en ligne droite, se serait décidé, n'y trouvant pas les Français, à les aller chercher ailleurs. Du reste, sur toute la flotte française on se tint prêt à combattre, et l'éventualité d'une rencontre avec les Anglais n'effraya personne. D'une part, Brueys, profitant du grand nombre des bâtiments légers de la flotte, s'éclairait très au loin; de sorte que le convoi n'avait rien à craindre, et pouvait, aussitôt qu'on aurait reconnu l'ennemi, prendre la position la plus convenable pour rester éloigné du combat. D'un autre côté, Bonaparte avait réparti sur chaque vaisseau de ligne cinq cents vieux soldats, lesquels, deux fois par jour depuis qu'on était embarqué, s'exerçaient à la manœuvre du canon, et il avait eu soin de mettre à leur tête quelqu'un de ces généraux si bien habitués au feu sous ses ordres. Enfin, il s'était fait un principe sur la tactique maritime : c'est que chaque vaisseau ne devait avoir d'autre but que de joindre un vaisseau ennemi, de le combattre et de l'aborder. Se fiant donc à la bravoure des troupes d'élite placées à bord des vaisseaux, il enjoignit au capitaine de chaque vaisseau, en cas qu'on vînt à rencontrer l'escadre anglaise, de regarder comme signal permanent celui de prendre part à l'action et de soutenir ses voisins.

Ces diverses précautions prises, Bonaparte, que d'absurdes détracteurs accusent d'avoir craint les hasards de la mer, et qui n'avait pas hésité à perdre quelques jours devant Malte pour y planter le drapeau tricolore, continua, entouré qu'il savait être de croisières anglaises, à cingler tranquillement vers l'Égypte et à s'abandonner aux chances de la fortune. Cette profonde sécurité du chef de l'entreprise s'étendit bientôt à tous ses compagnons, et la gaieté habituelle, un moment interrompue par de plus ou moins graves préoccupations, régna de nouveau sur l'escadre. On ne savait toujours pas bien exactement où l'on allait, mais c'était une raison pour qu'on attendît avec une fiévreuse impatience la vue des rivages auxquels on devait aborder. Le mystère, au surplus, commençait à s'éclaircir, et Bonaparte lui-même, à en juger d'après la nature des discussions qu'il mettait sur le tapis lorsque le soir il réunissait à bord de *l'Orient* ses officiers généraux et les membres de la commission scientifique, ne semblait pas être jaloux de garder plus longtemps son secret. Il n'était pas jusqu'aux simples soldats qui, ramassant avec soin les moindres indications tombées des lèvres de leurs supérieurs, n'en fussent presque venus à mettre le doigt sur la vérité. Ainsi, pour tromper l'ennui pendant les intervalles de loisir que leur laissaient journellement l'exercice et la manœuvre, ils avaient imaginé de construire dans les entre-ponts des espèces de théâtres où ils jouaient la comédie, et les représentations scéniques avaient pris grande faveur parmi eux; or, toujours le fond du sujet des scènes par eux représentées était une belle esclave qu'un pacha tyrannisait au fond d'un sérail, mais dont, après diverses péripéties, un beau volontaire de la république une et indivisible finissait par devenir le libérateur et l'époux...

Tandis que Bonaparte et sa vaillante armée poursuivent rapidement leur route aventureuse à travers les flots, hâtons-nous, avant qu'ils n'en atteignent le terme, de tracer une sorte d'esquisse topographique du pays auquel ils tendent, et surtout d'expliquer quels étaient les habitants, quel était l'état social et politique de ce singulier pays à la fin du siècle dernier.

La géographie de l'Égypte est assez connue pour que nous nous bornions ici à de simples notions générales. Au besoin, et pour des détails plus circonstanciés, nous renvoyons le lecteur aux diverses parties de l'*Égypte* qui précèdent celle-ci.

L'Égypte se divise en trois parties : la haute Égypte, appelée Saïd, l'Égypte moyenne, appelée Ouestanieh, et la basse Égypte, appelée Bahireh, qui forme le Delta. Le Saïd renferme deux provinces, savoir : Thèbes et Girgeh; l'Ouestanieh en a quatre: Benisouf, Siout, Faïoum et Daifih; le Delta en compte neuf : Bahireh, Rosette, Garbieh, Menouf, Da-

miette, Mansourah, Charkieh, Kelioub et Gizeh.

L'Égypte comprend, en outre, la grande oasis, la vallée du Fleuve sans eau, et l'oasis de Jupiter Ammon.

La grande oasis est située parallèlement au Nil, sur la rive gauche. Elle a cent cinquante lieues de long. Les points les plus éloignés du fleuve en sont à soixante lieues, les plus rapprochés à vingt.

La vallée du Fleuve sans eau, près de laquelle sont les lacs Natrons, objets d'un commerce assez important, est à quinze lieues de la branche de Rosette. Cette vallée était jadis fertilisée par le Nil.

L'oasis de Jupiter Ammon est à quatre-vingts lieues du fleuve, sur la rive droite.

Le territoire égyptien s'étend vers les frontières de l'Asie jusqu'aux collines qu'on rencontre autour d'El Arisch, c'est-à-dire jusqu'à environ quarante lieues de Peluse, d'où la ligne de démarcation traverse le désert de l'Égarement, passe à Suez, et longe la mer Rouge jusqu'à Bérénice. Le Nil coule parallèlement à cette mer; ses points les plus éloignés en sont à cinquante lieues, les plus rapprochés à trente. Un seul de ses coudes en est à vingt-deux lieues; mais des montagnes réputées inaccessibles l'en séparent. La superficie carrée de l'Égypte est de deux cents lieues de long sur cent-dix à cent-vingt de large.

Le Nil, qui prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, coule l'espace de six cents lieues avant d'arriver en Égypte. Il y entre enfin à la hauteur de l'île de Philé ou d'Éléphantine, ou plutôt il y tombe en se précipitant des cataractes de Syène, traverse le pays dans sa plus grande longueur, et, dans ce pays où il ne pleut jamais, féconde seul, par ses inondations régulières, par le limon qu'il dépose sur le sol, des déserts qui sans lui seraient voués à une éternelle aridité. Il y a cent cinquante lieues de Syène au Caire. Au-dessus du Caire, le fleuve se divise en deux branches, qui vont tomber à soixante lieues l'une de l'autre dans la Méditerranée, la première à Rosette et la seconde à Damiette. Autrefois le Nil avait sept embouchures, on les aperçoit encore; mais il n'y en a plus que deux qui soient navigables. L'espèce de triangle formé par ces deux principales branches et par la mer constitue ce qu'on appelle le Delta. Ce triangle, qui a soixante lieues à sa base et cinquante sur chacun de ses côtés, est la partie la plus féconde de l'Égypte, parce qu'elle est la mieux arrosée, la mieux coupée de canaux.

Ainsi le Nil et ses rives constituent toute l'Égypte. C'est une vallée longue de deux cents lieues, et, à part le Delta, large de cinq à six seulement. Le désert, océan de sables, la borde à droite et à gauche. Quelques chaînes de collines, basses et déchirées, interrompent à peine de loin en loin l'immensité monotone de ces sables presque complétement dépourvus d'eau et de végétation.

La vallée du Nil, c'est-à-dire la partie cultivable de l'Égypte, offre peut-être le terrain le plus fertile du monde, et nous en avons déjà, lorsqu'il s'est agi de démontrer combien la conquête de ce pays promettait d'avantages à la France, énuméré les productions aussi précieuses que variées. La surface de cette vallée équivaut à peu près au sixième du territoire français. A ce compte, l'Égypte semblerait ne pouvoir, dans l'état même le plus prospère, nourrir que cinq à six millions d'habitants. Cependant, s'il faut ajouter foi aux historiens romains et aux historiens arabes, l'Égypte, lorsqu'elle fut soumise par Octave, et plus tard encore quand elle fut conquise par Amroug, nourrissait vingt millions d'âmes et renfermait plus de vingt mille cités. Une telle assertion ne doit point être rangée au nombre de ces fables qu'une critique judicieuse désavoue. En effet, une bonne administration, secondée par un grand nombre de bras, pouvait étendre de beaucoup le bienfait des débordements du Nil, et nous sommes fondé d'ailleurs à penser que les eaux du fleuve, habilement conduites, allaient féconder plusieurs oasis.

Quoi qu'il en soit du degré plus ou moins grand de prospérité auquel l'Égypte ait jadis atteint, elle n'a évidemment, une fois aux mains des Arabes, cessé de décroître, et sa décroissance sous l'empire des Turcs a été plus rapide encore. En 1799, lors de l'expédition française, l'Égypte ne comptait plus que deux à trois millions d'habitants.

Cette population chétive était, comme les ruines des cités qui couvrent l'Égypte, un amas des debris de plusieurs peuples. Elle présentait un mélange de trois races : c'étaient des Cophtes, anciens indigènes, mêlés à des Arabes, conquérants sur les Cophtes, et à des Turcs, conquérants sur les Arabes.

La race des Cophtes s'anéantissait chaque jour. Au nombre de deux cent mille à peine quand les Français arrivèrent, ils étaient pauvres, abrutis, et se vouaient volontairement aux métiers les plus ignobles.

Les Arabes formaient la masse de la population. Ils descendaient tous des compagnons de Mahomet; mais leur condition était infiniment variée. Quelques-uns faisaient remonter leur origine à Mahomet lui-même, possédaient de grandes propriétés, ne manquaient pas d'une certaine instruction, et exerçaient à ces divers titres les fonctions du culte et de la magistrature. Nobles par leur naissance, docteurs de la loi, chefs de la religion, ils étaient, à proprement parler, sous le nom de *cheiks*, les grands de l'Égypte. Après eux, venaient de moindres propriétaires, qui formaient la seconde et la plus nombreuse classe des Arabes; puis les prolétaires, paysans à gage, cultivant le sol, dont ils ne possédaient pas une parcelle, et vivant dans la misère la plus abjecte, — de véritables ilotes. Il y avait encore une quatrième classe d'Arabes, — celle des Arabes nomades ou Bédouins. Ces fils du désert dédaignaient la culture et la possession du sol. Toujours en selle, ils erraient sans cesse, chassant devant eux de nombreux bestiaux, chevaux, chameaux, brebis, et cherchant des pâturages d'oasis en oasis. De temps en temps ils se rapprochaient de l'Égypte, afin d'y vendre le produit de leurs troupeaux, et d'acheter ensuite les objets qui leur étaient indispensables. Ils faisaient aussi métier d'escorter les caravanes et de louer leurs chameaux pour les transports dans le désert; mais, brigands sans foi, ils pillaient souvent les marchands qu'ils escortaient ou auxquels ils avaient prêté leurs bêtes de somme. Quelquefois même, se fiant à la négligence turque et sûrs de l'impunité, ils fondaient sur la vallée du Nil, pillaient les villages, et, remontant sur leurs rapides coursiers, emportaient leur butin au fond de leurs sables. Ces Arabes vagabonds formaient des tribus disséminées sur les deux rives du fleuve; ils étaient au nombre de cent à cent vingt mille, et pouvaient fournir dix-huit ou vingt mille cavaliers, — braves, mais bons pour harceler l'ennemi plutôt que pour le combattre.

La troisième des races qui habitaient l'Egypte, la race des Turcs, était aussi peu nombreuse que celle des Cophtes. Elle ne comptait comme celle-ci qu'environ deux cent mille individus, et se partageait d'ailleurs en Turcs et en mameluks. Les Turcs, venus lors de la dernière conquête du pays par le sultan Sélim I[er] (en 1517), étaient presque tous inscrits sur la liste des janissaires; mais on sait que les Turcs se font presque tous inscrire sur cette liste à cause des privilèges du titre, et que peu d'entre eux sont réellement au service. Le pacha par lequel les successeurs de Sélim se faisaient représenter en Égypte n'avait donc autour de lui, pour appuyer au besoin son autorité, qu'un nombre très-minime et tout-à-fait insignifiant de janissaires. L'autorité de ce pacha avait, au surplus, été bientôt annulée par suite de précautions que Sélim avait prises autrefois pour la contenir dans de justes limites. Sélim redoutait beaucoup l'Égypte. C'était la terre sainte, c'était la métropole naturelle de l'Arabie. D'autre part, c'était le grenier de Constantinople. Sélim jugeait (et avec raison, quoique l'événement n'ait justifié ses craintes que trois siècles plus tard); Sélim jugeait, disons-nous, qu'un pacha ambitieux et habile pourrait tôt ou tard mettre à profit l'éloignement de l'Égypte pour s'y créer un empire indépendant, relever la nation arabe, et porter un coup fatal à l'empire turc, déjà menacé par cette immense population grecque qui formait la majorité de Constantinople et des environs. Aussi Sélim n'avait-il pas voulu confier le gouvernement de l'Égypte à un seul pacha. Il n'avait pas même trouvé que la division du pays en plusieurs pachaliks fût une garantie suffisante; mais, pour s'assurer la soumission de cette province, il avait, tout en y envoyant un pacha, imaginé une sorte de contre-poids à la puissance de

ce fonctionnaire, c'est-à-dire institué la milice des mameluks. Or, c'étaient les mameluks qui, au lieu du pacha, avaient secoué le joug de la métropole, et qui régnaient en despotes sur l'Égypte. Ces mameluks, achetés comme esclaves en Circassie, transportés en bas âge sur les bords du Nil, et de bonne heure rompus à l'équitation, de bonne heure exercés au maniement des armes, devenaient les plus braves et les plus habiles cavaliers de la terre. Ils obéissaient à vingt-quatre beys, qui étaient leurs propriétaires et leurs chefs, et qui en possédaient chacun cinq ou six cents. Chaque bey recrutait sa bande, soit de ses propres enfants mâles, soit de jeunes Circassiens, et avant de mourir il la léguait quelquefois à un de ses fils, quelquefois à un mameluk favori, qui devenait bey à son tour. Chaque mameluk avait deux fellahs pour le servir. La milice entière se composait donc de onze à douze mille cavaliers, servis par vingt-deux ou vingt-quatre mille de ces ilotes. Véritables maîtres ou plutôt tyrans du pays, les mameluks vivaient ou du produit des terres appartenant à leurs beys, ou du revenu des impôts qu'ils avaient établis sous toutes les formes. Les Cophtes étaient leurs percepteurs, leurs espions, leurs agents d'affaires. Tout à fait indépendants du pacha que le sultan envoyait de Constantinople, ils ne le toléraient au Caire qu'à condition qu'il restât dans une nullité presque absolue, et souvent refusaient de lui payer le *miri*, impôt foncier qui, en vertu du droit de conquête, appartenait à la Porte. Les vingt-quatre beys, qui auraient dû être égaux, ne l'étaient pas en réalité. Ils se faisaient la guerre entre eux, et le plus fort, soumettant les autres, exerçait viagèrement la souveraineté. Lors de l'expédition française deux beys, supérieurs à leurs collègues, dominaient l'Égypte. C'étaient Ibrahim et Mourad, noms qui, plus d'une fois, reviendront dans la suite de notre récit. L'un avait la richesse, l'astuce, la puissance; l'autre, l'ardeur, l'intrépidité, la bravoure, et ils étaient convenus entre eux d'une sorte de partage d'autorité. Ibrahim avait les attributions civiles, Mourad les attributions militaires. Mourad excellait dans l'art des combats, et à ce titre avait gagné l'affection, le dévouement de tous les mameluks.

Ainsi, diversité de races, puisque la population offrait un mélange de Cophtes, d'Arabes, de Bédouins, d'Ottomans et de Circassiens; diversité de langues, puisque les indigènes parlaient l'arabe et les conquérants le turc; diversité de religions, puisque les Cophtes étaient chrétiens et tous les autres musulmans; partant, diversité d'intérêts; telle était à la fin du dix-huitième siècle la situation morale de l'Égypte. En temps opportun, nous verrons avec quelle merveilleuse sagacité Bonaparte tira parti d'un tel état de choses, débrouilla ce chaos, et, conservant ce qui était à conserver, détruisant ce qui était à détruire, réédifiant sur de nouvelles bases certaines parties de l'édifice, en fût arrivé, n'était cette fatalité jalouse qui se joue si souvent des meilleurs calculs de la prudence humaine, à la complète rénovation du pays et au complet affermissement de sa conquête. Pour le moment, retournons à bord de la flotte, que nous avons laissée, à la date le 19 juin, s'éloignant de Malte et cinglant vers la mer de Candie.

Poussée par un vent favorable, elle arriva le 28 en vue du cap Durazzo, qui forme l'extrémité orientale de cette île; le lendemain on signala la côte d'Afrique et le cap d'Azé. Nelson arrivait alors devant Alexandrie. Fort étonné de n'avoir toujours aucune nouvelle de la flotte française, il envoya une chaloupe au commandant turc de la place pour donner en tout cas avis du danger qui la menaçait et pour demander la permission de faire de l'eau et des vivres dans le port. Il offrait en même temps la coopération des forces britanniques pour empêcher toute tentative de la part des Français. Mais, par l'effet de l'ignorance et du caractère soupçonneux des Turcs, l'amiral anglais se vit repoussé comme un ennemi. Quelques bâtiments de commerce avaient donné l'éveil aux Alexandrins sur une descente projetée par les Francs, dénomination sous laquelle on sait que les Orientaux comprennent tous les Européens en général. Les Alexandrins pensèrent donc, dans leur frayeur, que l'offre de Nelson n'était qu'une ruse contre laquelle il fallait se tenir en garde. En conséquence, il fut



Tombeau de la Famille Mohammed-Aly Pacha dans le Cimetière de l'Imam Chafey

signifié à l'amiral qu'on ne pouvait accueillir sa demande, et qu'on canonnerait son escadre si elle tentait de pénétrer dans le port. Nelson, sans chercher davantage à tirer les Alexandrins d'erreur, et plutôt soucieux d'atteindre les Français, vola vers les Dardanelles dans l'espoir de les y rencontrer.

De son côté, Bonaparte, trouvant la mer tout à fait libre et ne voyant aucune trace du passage de Nelson, s'enhardit peu à peu à se rapprocher du point où il comptait prendre pied sur la terre d'Afrique. Le 1er juillet, au lever du soleil, on signala la Tour des Arabes, et sur les huit heures et demie du matin la flotte entière put apercevoir les nombreux minarets d'Alexandrie. Il y avait treize jours qu'elle avait quitté Malte, il y en avait quarante-trois qu'elle était sortie du port de Toulon, et nul accident n'était venu interrompre la traversée.

Bonaparte envoya aussitôt chercher le consul français; et lorsqu'il apprit que les Anglais avaient paru l'avant-veille, il résolut, les jugeant dans les parages voisins, de brusquer le débarquement. Il donna donc sur-le-champ les ordres nécessaires, et en même temps fit distribuer à bord de toute la flotte la proclamation suivante, qui avait été imprimée en mer à bord du vaisseau *l'Orient*.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Égypte.

« Soldats !

« Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables; vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort.

« Nous ferons quelques marches fatigantes, nous livrerons plusieurs combats, nous réussirons dans toutes nos entreprises : les destins sont pour nous.

« Les beys mameluks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants des bords du Nil, quelques jours après notre arrivée, n'existeront plus.

« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui ci : « Il n'y a pas d'autre dieu « que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme vous avez agi avec les juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

« Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer.

« Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous; mais dans tous les pays celui qui viole est un monstre.

« Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore; il détruit nos ressources, il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter l'émulation des Français.»

D'après les renseignements fournis par le consul, on ne pouvait entrer dans le port d'Alexandrie, car la place paraissait disposée à se défendre. La population avait pris l'éveil, et s'était armée tout entière. Cependant, pour que le débarquement réussît il fallait se hâter, il fallait le risquer le jour même, et ne pas laisser aux Anglais, qui peut-être n'étaient pas loin, le temps de venir y mettre obstacle. Bonaparte fit donc gouverner vers l'anse du Marabout, qui est distante d'environ une lieue et demie, et le soir l'opération du débarquement commença. Elle était difficile, car les bâtiments du tonnage même le plus faible ne pouvaient approcher à plus d'une demi-lieue du rivage. En outre, du moment que l'on commença de mettre les chaloupes à la mer, le vent s'éleva, les flots devinrent houleux, et dans une circonstance moins impérieuse peut-être eût-il été prudent d'attendre jusqu'au lendemain, surtout en face d'une côte bordée de récifs comme l'est celle d'Alexandrie; mais il n'y avait pas une minute à perdre : l'escadre anglaise pouvait reparaître d'un instant à l'autre; et Bonaparte sentait trop bien que si elle survenait pour profiter du désordre inséparable d'une opération de débarquement, il courait,

malgré les puissants moyens de défense qu'il avait à sa disposition, grand risque d'essuyer quelque grave échec. Aussi, malgré la nuit qui s'obscurcissait, malgré un vent furieux qui poussait à la côte, Bonaparte, pour payer d'exemple et rassurer ses compagnons, descendit le premier dans une chaloupe. A cette vue, les soldats, d'une voix unanime, demandèrent à le suivre. En un clin d'œil les embarcations se remplirent de monde, puis nagèrent vers le rivage. Telle était l'agitation des flots, que les embarcations pouvaient à peine avancer, et qu'il semblait à chaque instant qu'elles allaient se briser les unes contre les autres. Enfin, après une lutte pénible, après de grands dangers, on toucha terre!

Au même moment on signala comme ennemie une voile qui se montrait à l'ouest. On pouvait, en effet, penser que c'était un des bâtiments de l'escadre anglaise. — *O Fortune!* s'écria Bonaparte, *tu m'abandonnes!... Quoi! pas seulement cinq jours!* — Non, la Fortune, qui semble se complaire à favoriser la jeunesse des grands hommes, ne l'abandonnait pas, la Fortune ne voulait pas tromper les espérances unanimes : on reconnut bientôt que le bâtiment signalé était la frégate française *la Justice,* qui arrivait de Malte, et le débarquement ne fut pas interrompu.

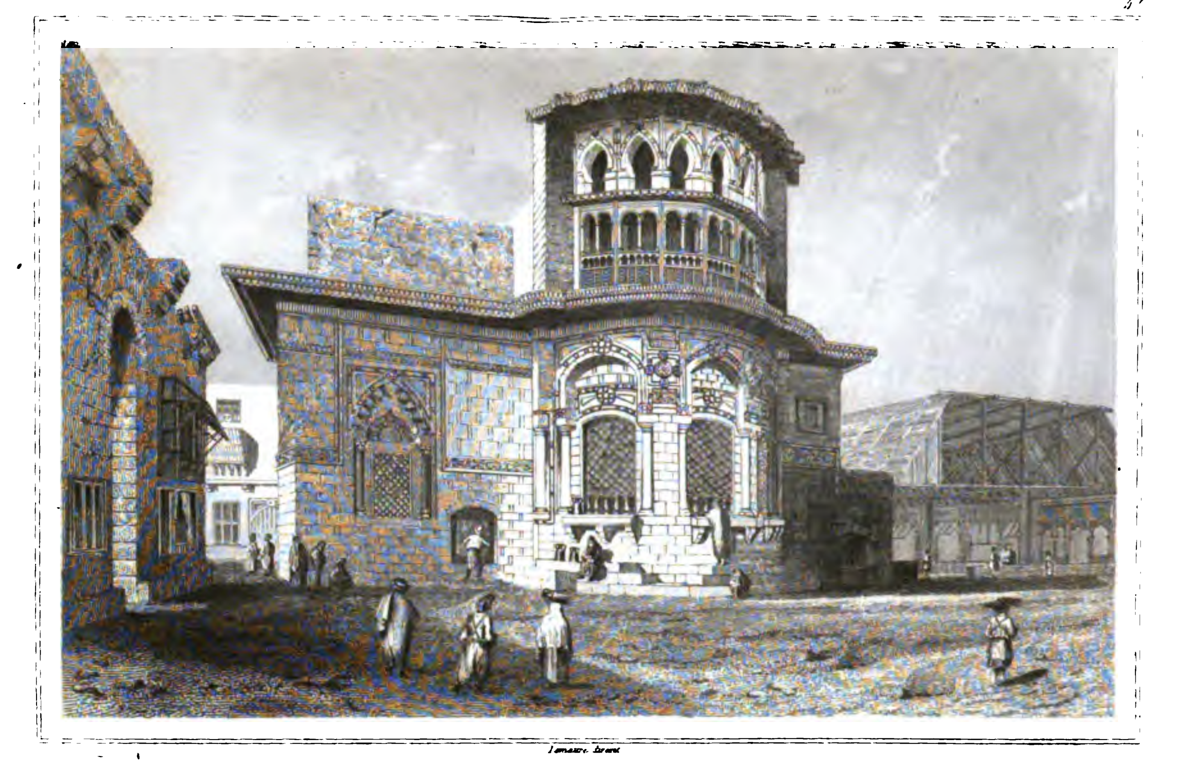
CHAPITRE III.

SOMMAIRE : DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — MARCHE SUR ALEXANDRIE ; ATTAQUE ET PRISE DE CETTE VILLE. — HONNEURS FUNÈBRES RENDUS AUX SOLDATS FRANÇAIS QUI ONT PÉRI PENDANT L'ASSAUT. — PRINCIPAUX TRAITS DE LA POLITIQUE QUE BONAPARTE SE PROPOSE DE SUIVRE POUR ÉTABLIR EN ÉGYPTE L'AUTORITÉ FRANÇAISE. — MESURES ADMINISTRATIVES QU'IL ADOPTE DÈS LES PREMIERS JOURS. — HABILE PROCLAMATION QU'IL ADRESSE AUX HABITANTS. — DISPOSITIONS ET PRÉPARATIFS POUR MARCHER SUR LE CAIRE.

Malgré l'ardeur des troupes, le débarquement, contrarié par le mauvais état de la mer, ne s'effectua qu'avec beaucoup de lenteur. Le 2 juillet, à une heure du matin, les divisions Kléber, Menou, Bon et Reynier, qui avaient reçu ordre d'aborder les premières, et qui, elles quatre, ne réunissaient pas moins de onze régiments, n'avaient encore à terre que trois ou quatre mille hommes. Reynier notamment, que le hasard avait dirigé vers un des points de la côte où la bourrasque soufflait avec le plus de violence, n'avait présents sous les armes que deux ou trois cents de ses soldats. Pas un seul cheval, pas une seule pièce d'artillerie, n'étaient non plus débarqués. N'importe : Bonaparte, qui veut étonner ses nouveaux ennemis par une audace qui leur est inconnue, et en même temps affermir, par une conquête utile, le moral de sa propre armée, se décide à marcher sans retard sur Alexandrie afin de surprendre la place et de ne pas laisser aux Turcs le loisir de faire des préparatifs de défense. Il passe donc en revue les troupes débarquées, forme trois colonnes de celles des généraux Bon, Kléber et Menou; puis, chargeant Reynier de réunir au plus tôt les siennes pour protéger les principaux points de débarquement, il se met en marche à deux heures et demie du matin. De sa personne, il se place parmi les tirailleurs de l'avant-garde, et ne craint pas de faire plus de quatre lieues à pied dans les sables. Outre ses aides de camp, outre tous les officiers de l'état-major général et du génie, les généraux Berthier, Alexandre Dumas, Dommartin, Caffarelli-Dufalga lui-même, malgré sa jambe de bois, ont brigué l'honneur de l'accompagner.

Chemin faisant, des partis d'Arabes montés ne cessèrent de harceler le flanc droit de nos colonnes, et nous tuèrent quelques hommes. Nos éclaireurs eurent aussi à disperser plusieurs pelotons de ces cavaliers bédouins, qui après avoir échangé quelques coups de fusil, se replièrent, les uns dans la direction d'Alexandrie, les autres dans celle du désert. Enfin, un peu avant le jour, les troupes françaises arrivèrent sous les murs de la place.

Cette antique cité, fille d'Alexandre, qui sous les Ptolémées s'était accrue au point d'exciter la jalousie de Rome, et qui était alors sans contredit la deuxième du monde; qui au septième siècle comptait encore plusieurs milliers d'habitants, et renfermait, dit-on, dans une enceinte d'environ quatre lieues de tour quatre cents théâtres, quatre mille



Lemaitre direxit

Fontaine de la rue Souq el asr (Marché de l'après midi)

palais, quatre mille bains, douze mille boutiques, était maintenant ruinée aux trois quarts. L'ancienne enceinte avait été détruite par les soldats d'Amrou. Plus tard, les Arabes en avaient reconstruit une autre, qui existait toujours, mais qui n'était ni entretenue ni armée, et qui n'offrait plus qu'un circuit de trois mille toises. Un tel développement suppose encore une cité importante; mais au milieu de l'enceinte des Arabes s'était élevée une enceinte nouvelle cinq ou six fois moins vaste, et au milieu de l'ancienne ville une ville moderne, seule partie que les ruines ne couvrissent pas. Les Turcs, les Égyptiens riches, les négociants européens, habitaient tous dans cette ville neuve. Quelques Arabes seulement vivaient parmi les décombres de la cité antique.

Nos trois divisions eurent bientôt formé une sorte d'investissement de la place. Bon, avec la première, marcha à droite, vers la porte de Rosette ; Kléber, avec la seconde, marcha au centre, vers la porte dite *de la Colonne*, parce qu'elle regarde le monument dit *Colonne de Pompée ;* Menou, avec la troisième, s'avança à gauche, vers la porte des Catacombes.

Ignare comme le sont presque tous les musulmans, Mohammed-el-Coraïm, gouverneur d'Alexandrie, n'était point en état d'organiser dans la place les moyens de défense nécessaires pour arrêter l'entreprise des Français. Il avait toutefois fait réparer quelques brèches, et porté des détachements de sa milice sur quelques points principaux, qui eussent offert à nos soldats un accès trop facile. La vieille enceinte et une partie des tours qui la flanquent étaient occupées par la population tout entière, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. A la vue de l'armée française, l'air retentit des hurlements d'une multitude de femmes et d'enfants, qui excitaient leurs maris et leurs pères à combattre les Européens. En même temps, quelques coups de canon partirent d'un fort délabré, et annoncèrent la présence de deux ou trois mauvaises pièces d'artillerie. Ces pièces, à ce qu'on put voir, car elles étaient braquées par une embrasure ou plutôt par un trou large d'une douzaine de pieds, ne reposaient pas sur affûts ; on les chargeait avec de la poudre au lieu de gargousses, avec des pierres au lieu de boulets, et on y mettait le feu avec un tison enflammé; le pointage était à l'avenant.

Bonaparte, pris de pitié, et presque honteux d'avoir à lutter contre des adversaires si peu redoutables, voulut d'abord essayer la voie des négociations; mais il ne put faire accueillir ses parlementaires. Alors l'attaque fut sur-le-champ résolue.

Comme l'armée n'avait pas d'artillerie, le général en chef se détermina à faire escalader l'enceinte, et le rapport des officiers qu'il envoya en reconnaissance eut bientôt constaté que ce moyen était praticable. C'était d'ailleurs le seul parti à prendre pour pénétrer dans la place et en devenir maître. La charge fut donc battue, et les trois colonnes s'avancèrent simultanément pour monter à l'assaut. Les Arabes et les Turcs sont d'excellents soldats derrière des murs. Ceux qui bordaient les murs d'Alexandrie firent d'abord un feu très-vif; mais cette fusillade cessa presque, faute de munitions, quand les Français eurent atteint le pied des remparts, et fut alors remplacée par des pierres, que les Alexandrins firent pleuvoir en abondance. Ce dernier obstacle ne pouvait pas, on le devine, arrêter longtemps des officiers et des soldats habitués à de bien autres périls. Déjà Kléber, parvenu lui-même au pied des murailles, désigne l'endroit où il veut que ses compagnies de grenadiers montent; mais il est renversé à terre par une balle qui vient le frapper au front. Cette blessure, quoique grave, n'est toutefois pas mortelle, et la chute de leur général, loin d'abattre nos braves grenadiers, double au contraire leur courage. En un clin d'œil l'enceinte est franchie, et tout ce qui est sur le rempart ou derrière le rempart, prend la fuite. Dans le même moment Marmont, qui avait déjà gagné à Malte les épaulettes de général, faisait enfoncer à coups de hache la porte de Rosette, s'y précipitait le premier, et était suivi dans l'intérieur de l'enceinte par toutes les troupes de la division Bon. Le premier aussi, sur un autre point, Menou avait pénétré dans la place et donné à ses sol-

dats l'exemple d'une rare intrépidité. Il avait le corps criblé de contusions et de blessures, mais dont heureusement aucune n'était dangereuse.

Une fois les Français maîtres de l'enceinte extérieure, les Alexandrins armés se réfugièrent dans deux forts principaux et dans la ville moderne, où grand nombre se barricadèrent dans les maisons. Les deux forts se rendirent dans l'après-midi, mais dans la ville le combat se prolongeait de rue en rue; et comme les balles pleuvaient par toutes les fenêtres, comme il eût fallu emporter de vive force la plupart des maisons, la lutte menaçait de devenir très-meurtrière, lorsque le gouverneur lui-même se présenta pour négocier un accord. Bonaparte accueillit Mohammed-el-Coraïm avec beaucoup de douceur, et ne lui reprocha nullement sa longue résistance; il s'efforça de lui persuader que les Français ne venaient ni ravager l'Égypte, ni l'enlever à la Porte, mais rétablir l'autorité du grand seigneur, avilie et méconnue par les mameluks, mais venger les outrages faits par eux à la France; et il lui annonça que l'armée allait marcher sur le Caire pour en chasser les beys et leur milice. Le général en chef promit ensuite à Coraïm que les autorités du pays seraient maintenues, que les cérémonies du culte continueraient d'avoir lieu comme par le passé, qu'on respecterait les propriétés et les femmes... Enfin il lui demanda si par toutes ces considérations il ne voulait pas embrasser les intérêts de la république française, qui n'étaient après tout que ceux du sultan son maître. Coraïm promit tout ce que Bonaparte voulut, et prêta même entre ses mains, sur le Coran, le serment qu'on exigea de lui comme gage de sa fidélité.

Pendant cette même journée du 2, et le lendemain 3, le reste de l'armée effectua son débarquement. Tous les Français saluèrent avec enthousiasme la terre où Bonaparte leur avait promis des lauriers et des richesses. Cependant le sang de nos guerriers avait déjà rougi la plage égyptienne : l'assaut d'Alexandrie nous avait coûté à peu près quarante hommes, dont six officiers. Bonaparte, qui savait si bien appeler à son aide tous les prestiges de la gloire ordonna, pour honorer la mémoire des braves qui avaient succombé dans cette première action, que leurs dépouilles mortelles seraient ensevelies au pied de la Colonne de Pompée, et leurs noms gravés sur son fût. On les y peut lire encore. La cérémonie qui eut lieu à cette occasion, loin de porter le découragement dans le cœur de ces nobles aventuriers, parut au contraire accroître leur enthousiasme, attiser leur soif de renommée. Ce fut aux cris de *vive la République! vive Bonaparte!* que les soldats français rendirent les derniers devoirs à leurs camarades; et cette scène ne causa point un médiocre étonnement aux Alexandrins accourus pour en être spectateurs.

Les jours suivants, tandis qu'on débarquait l'artillerie de campagne et de siége, les chevaux et tout le reste du matériel immense de l'armée, le général en chef, qui ne pouvait, quelle que fût son impatience, s'élancer vers le Caire sans canons ni bagages, s'occupa d'organiser l'administration de la ville d'Alexandrie, et de jeter les bases de l'autorité française en Égypte.

Bonaparte, qui unissait au génie du grand capitaine le tact et la sagacité du fondateur, et qui d'ailleurs avait administré déjà un assez grand nombre de pays conquis pour s'en être fait une espèce de science, eut bientôt jugé du plan de conduite qu'il convenait de suivre sur les bords du Nil. Il fallait d'abord anéantir les mameluks par les armes et la politique. Il fallait ensuite, loin de paraître attaquer en quoi que ce fût la souveraineté de la Porte à l'égard de l'Égypte, affecter au contraire de la respecter scrupuleusement. Cette souveraineté, sans cesse battue en brèche par les mameluks, se réduisait à bien peu de chose. On pouvait donc négocier avec la Porte, soit pour la cession de l'Égypte moyennant retour, soit pour un partage d'autorité qui, plutôt feint que réel, serait sans nul inconvénient; car dans l'hypothèse qu'on se substituât aux mameluks et qu'on héritât de leur puissance, peu importait qu'un pacha turc résidât au Caire comme il y avait résidé jusqu'alors. Il fallait ensuite s'attacher la véritable population, c'est-à-dire les Arabes, et, pour atteindre ce

but, traiter avec égard les cheiks, hommes de la loi et de la religion, caresser le vieil orgueil de ces nobles personnages, augmenter l'importance de leur rôle, et surtout flatter le secret désir qu'on trouvait en eux, comme on l'avait trouvé naguère chez le peuple italien, du rétablissement de l'antique nationalité. Il fallait encore initier les habitants à tous les bienfaits de la civilisation européenne, faire fleurir ou plutôt refleurir les sciences et les arts sur la terre des Pharaons. Plus que tout le reste, il fallait protéger la religion du croissant, il fallait offrir ainsi à l'univers le spectacle nouveau d'un peuple conquérant qui respecte le culte des vaincus, et qui leur rappelle leur grandeur passée par le respect dont il honore les monuments de leur patrie. Il fallait enfin que l'armée conquérante, dans un pays où le fait de la conquête semble impliquer naturellement le droit du meurtre, du pillage et de la dévastation, donnât d'elle-même l'idée la plus avantageuse par sa modération constante et sa sévère discipline. Si l'on ne blessait ni les mœurs ni les usages, si l'on ménageait les biens et les personnes, si l'on respectait les femmes et le prophète, la conquête des cœurs n'était pas moins certaine que celle du sol.

Tels sont les errements, aussi profonds qu'ingénieux, d'après lesquels va se conduire Bonaparte.

Il commence par écrire au pacha qui représente le grand-seigneur. — « La république française s'est décidée, lui mande-t-il, à envoyer une armée puissante vers le Nil, afin de mettre un terme aux brigandages des beys d'Égypte, comme elle a été obligée de le faire plusieurs fois déjà dans le courant du siècle contre les beys de Tunis et d'Alger. Toi, qui devrais être le maître des beys, et que cependant ils tiennent au Caire sans autorité et sans pouvoir, tu dois voir mon arrivée avec plaisir. Tu es sans doute déjà instruit que je ne viens point pour rien faire contre le Coran ni contre le sultan. Tu sais que la nation française est la seule et unique alliée que le sultan ait en Europe. Viens donc à ma rencontre, et maudis avec moi la race impie des beys. »

Il publie ensuite un ordre du jour à l'armée, où il est fait défense aux officiers et aux soldats de s'introduire irrévérencieusement dans les mosquées, défense de se permettre aucun genre d'insulte envers les habitants, défense de rien leur extorquer par violence ou sans le payer, défense surtout de lever le voile des femmes qui circulent dans les rues.

Puis, il ordonne que tout demeure en l'état habituel à Alexandrie, que les mosquées restent ouvertes, que les exercices religieux s'accomplissent comme de coutume, que la justice soit comme avant rendue par les cadis, que les impôts soient perçus selon la forme et la quotité ordinaires. Seulement, au lieu d'aller encore grossir la bourse des mameluks, les sommes résultant de l'impôt foncier entreront désormais dans les caisses de la république.

Il institue ensuite un divan, espèce de conseil municipal, où il appelle les cheiks les plus vénérés et les habitants les plus notables de la ville, et il promet de le consulter sur toutes les mesures que l'autorité française jugera convenable de prendre. En retour, il exige que chacun de ces hauts personnages promette de ne point trahir les Français et de ne jamais tremper dans aucun complot dirigé contre la république française ou ses amis. Cette convention entre le général en chef et les principaux Alexandrins est publiée et annoncée à la foule d'après le mode usité dans le pays.

Enfin, par l'entremise des cheiks, dont il a su se concilier aussitôt l'estime, par l'entremise aussi de tous les matelots qu'il a pris à Malte, et qui sont ou de Syrie, ou des îles de l'Archipel, ou de Tripoli, et à qui liberté est rendue de retourner chacun dans son pays natal, Bonaparte fait répandre d'innombrables exemplaires de la proclamation suivante, imprimée en langue arabe :

« Peuples d'Égypte,

« Depuis trop longtemps les beys, qui vous gouvernent en vous opprimant, insultent à la nation française, et couvrent ses négociants d'avanies. L'heure de leur châtiment est arrivée.

« Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et la Géorgie

tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finit.

« Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas ; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les mameluks Dieu, son prophète et le Coran.

« Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

« Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les mameluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

« Y a-t-il une belle terre, elle appartient aux mameluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison, tout appartient aux mameluks.

« Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple. Tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places : que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

« Il y avait parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce : qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mameluks?

« Cadis, cheiks, imans, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du grand-seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!) et l'ennemi de ses ennemis? Les mameluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du grand-seigneur, qu'ils méconnaissent encore? Ils ne suivent que leurs caprices.

« Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous.

« Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mameluks et combattront contre nous : il n'y aura pas d'espérance pour eux ; ils périront. »

On voit, et l'on aura plus d'une fois encore, dans les pages qui vont suivre, l'occasion de voir que Bonaparte possédait au plus haut degré le talent des proclamations, cette véritable littérature des conquérants. Certes, l'habileté avec laquelle il savait persuader, non-seulement à ses soldats, mais aux vaincus même, que les victoires étaient pour eux, ne forme pas un des traits les moins saillants de son génie!...

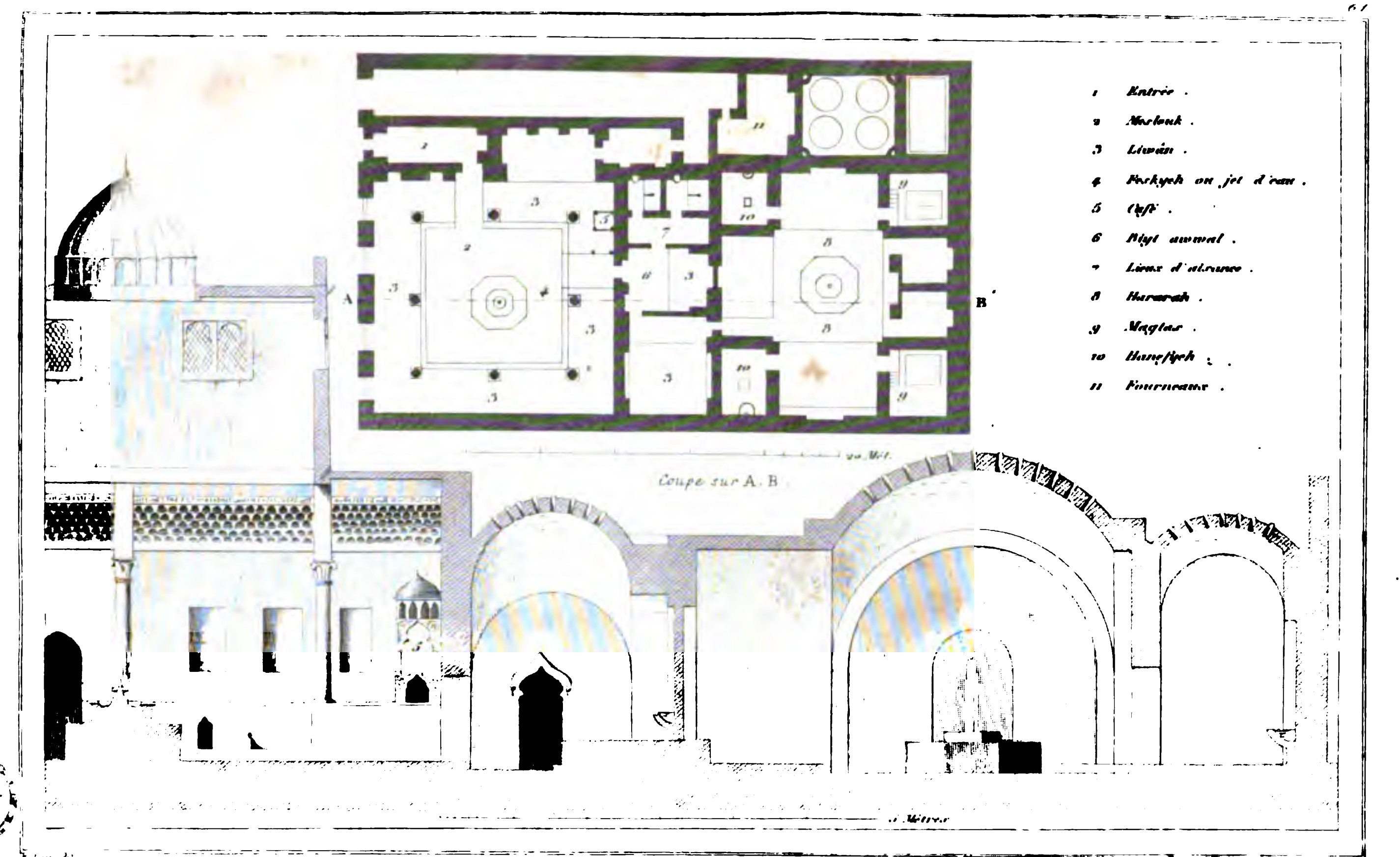
Les soins, pourtant si divers et si graves, dont nous venons de le représenter occupé, ne suffisaient pas encore à son activité infatigable. Il faisait en même temps ses dispositions pour quitter le Delta au bout de quelques jours, et voler vers le Caire, capitale de toute l'Égypte. On était en juillet ; le Nil allait donc inonder les campagnes. Il voulait s'être emparé du Caire avant l'inondation, et employer ensuite le temps qu'elle durerait, temps où les opérations militaires seraient forcément interrompues, à compléter l'organisation administrative du pays.

Par ses ordres, une nombreuse flottille, composée des bâtiments les plus légers du convoi, se chargeait de vivres, d'artillerie, de munitions, de bagages. Elle devait être conduite par le contre-amiral Perrée, longer la côte de la mer jusqu'à l'embouchure de Rosette, ville déjà occupée par un détachement de troupes françaises, pénétrer dans le Nil par cette embouchure, et remonter ensuite le fleuve parallèlement avec l'armée.

D'autre part, il arrêtait un plan de fortifications, simple et facile à exécuter, qui pût cependant mettre Alexandrie à l'abri d'un coup de main si les Arabes tentaient d'y rentrer en son absence, et il confiait la direction de ces travaux au colonel Crétin, jeune officier de la plus belle espérance, mais qui, hélas! ne devait pas survivre à l'expédition d'Égypte.

Puis, il nommait Kléber, que sa blessure condamnait à un ou deux mois de repos, gouverneur de la place, et désignait les trois mille hommes qui devaient y rester en garnison.

Il n'omettait pas non plus de pourvoir à la sûreté de l'escadre, car il regardait l'escadre comme absolument nécessaire à l'accomplissement de ses desseins ultérieurs. Le port d'Alexandrie serait assez vaste pour contenir toutes les marines du monde, mais il est peu profond. Les bâtiments du convoi, les frégates,


1 Entrée.
2 Maslouk.
3 Liwân.
4 Faskyeh ou jet d'eau.
5 Chfi.
6 Beyt awwal.
7 Lieux d'aisance.
8 Hararah.
9 Maglas.
10 Hanefyeh.
11 Fourneaux.
A
B
Coupe sur A. B.
20 Met.
Mètres

Bain

et même les vaisseaux de soixante-quatre, y étaient entrés sans peine; mais les pilotes du pays prétendaient ne pouvoir y introduire des vaisseaux de soixante-quatorze, et à plus forte raison de quatre-vingts et de cent vingt. Une commision d'officiers de marine, nommée pour procéder au sondage des passes, n'en avait pas encore terminé la reconnaissance. Bonaparte prescrivit à l'amiral Brueys de faire promptement décider la question, d'aller, en attendant, mouiller dans la rade d'Aboukir, située à neuf lieues est d'Alexandrie, puis, si l'impossibilité d'entrer dans le port était reconnue, de gagner Corfou, où le ministre Talleyrand, qui devait s'être rendu à Constantinople, lui transmettrait des ordres, et si ces ordres tardaient trop, de retourner à Toulon.

Enfin, le 7 juillet, tous ces points réglés, Bonaparte s'ébranla pour marcher sur le Caire. L'armée française, quoique diminuée des garnisons de Malte et d'Alexandrie, comptait encore trente-quatre mille hommes.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR LA CAPITALE DE L'ÉGYPTE. — TRAVERSÉE DU DÉSERT; EFFET DU MIRAGE; FATIGUES ET CRUELLES PRIVATIONS DES TROUPES; DÉCOURAGEMENT DES SOLDATS ET DÉSESPOIR DES OFFICIERS MÊMES; INALTÉRABLE SÉRÉNITÉ DU VISAGE ET DE L'HUMEUR DE BONAPARTE AU MILIEU DES PLAINTES UNIVERSELLES. — ALLÉGEMENT DES SOUFFRANCES QUAND ON SE RAPPROCHE DES BORDS DU NIL; CANONISATION D'UNE SAINTE. — ESCARMOUCHE DE DAMANHOUR; DANGER PERSONNEL QUE COURT LE GÉNÉRAL EN CHEF. — COMBAT DE CHÉBRÉISS; PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LES MAMELUKS; LEUR IMPÉTUOSITÉ; TACTIQUE MERVEILLEUSE QU'Y OPPOSE UNE SOUDAINE INSPIRATION DU GÉNIE DE BONAPARTE. — BATAILLE DES PYRAMIDES. — OCCUPATION DU CAIRE. — POURSUITE ET DISPERSION DES DÉBRIS DE MOURAD ET D'IBRAHIM; AFFAIRE DE SALAHIEH. — LA NOUVELLE D'UN AFFREUX DÉSASTRE VIENT SURPRENDRE BONAPARTE AU MILIEU DE SES SUCCÈS.

L'importance qu'attachait Bonaparte à s'emparer du Caire sans délai s'explique par plus d'une raison. D'abord, le Caire est la capitale de l'Égypte, et à ce titre le Caire était le centre des richesses, le centre du pouvoir des beys. Les atteindre et les frapper là serait les atteindre et les frapper au cœur. Puis cette immense ville offrirait à l'armée française des ressources de tout genre. Enfin, le Caire est compté par les mahométans au nombre des cités saintes, et une ancienne tradition, souvent vérifiée par l'expérience, avait appris aux habitants du pays que le conquérant qui se rendait maître du Caire le devenait bientôt de toute l'Égypte.

C'était à Ramanieh seulement que l'armée et la flottille qui portait le gros du matériel devaient se rejoindre; ce n'était qu'à partir de ce bourg, situé sur les bords du Nil, qu'elles devaient remonter le fleuve de conserve.

L'armée, pour aller d'Alexandrie à Ramanieh, avait le choix entre deux routes.

L'une, longeant la mer, puis le Nil, et parcourant des campagnes habitées, était assez facile, mais longue.

L'autre était plus courte, car elle se dirigeait à vol d'oiseau; mais elle traversait le désert de Damanhour.

Qu'importe à Bonaparte? Accoutumé aux moyens expéditifs, il n'hésite pas, et prend le chemin le plus court. Desaix marche à l'avant-garde; le corps de bataille suit à quelques lieues de distance.

Le désert commence au sortir d'Alexandrie. Quand les soldats se virent engagés dans cette plaine sans bornes, avec un soleil brûlant sur la tête, un sable brûlant sous les pieds, et point d'eau, point d'ombre; quand de maigres bouquets de palmiers furent la seule verdure où leurs yeux purent se rafraîchir, et d'agiles troupes de cavaliers arabes, qui tantôt paraissaient et disparaissaient à l'horizon, tantôt fondaient à l'improviste sur la queue des colonnes, les seuls êtres vivants qui s'offraient à leurs regards; surtout, quand ils apprirent que Damanhour, la première ville qu'on dût rencontrer, était à quatorze lieues, et qu'il leur faudrait quatre jours de marche pour y atteindre, une profonde mélancolie, une morne tristesse s'empara des plus braves. Pour ne pas parler d'ophthalmies douloureuses causées par la réverbération des sables, et dont presque personne ne fut exempt, la faim et la soif vinrent bientôt, par leurs cruelles tortures, ajouter aux fâcheuses dispositions

des esprits, et changer la tristesse en découragement, le découragement en désespoir. L'eau qu'on avait pu apporter d'Alexandrie, et tout le monde n'avait pas pris cette précaution salutaire, se trouva épuisée dès la première étape. Dès la première aussi, et presque dès les premiers pas, la plupart des soldats, sur l'imprévoyance desquels on a si souvent à gémir, harassés de fatigue, accablés de chaleur, se débarrassèrent, à l'effet d'alléger leur sac, du biscuit qu'on leur avait distribué pour quatre jours. Ils espéraient, au départ, rencontrer, chemin faisant, comme en Europe, des villages où ils pourraient acheter des aliments plus frais; mais ils ne tardèrent pas à être cruellement détrompés. Aucun village, aucun hameau, aucune maison ne se présenta pendant la première ni la seconde marche, et l'on trouva tous les puits qui de distance en distance jalonnent la route du désert, comblés par les Arabes. Il fallut les vider avant d'y recueillir quelques gouttes d'eau. Cette eau était saumâtre, et si peu abondante d'ailleurs, que chacun en reçut à peine de quoi se mouiller les lèvres. La gorge ardente, l'estomac vide, personne ne put même jouir d'un sommeil réparateur sur le sable où l'on bivouaqua. Et c'était là cette Égypte qu'on avait représentée comme une terre promise !

Le troisième jour augmenta les angoisses de la veille et de l'avant-veille. Plusieurs hommes succombèrent ce jour-là de soif ou de faim. Les chefs de l'armée, Bonaparte comme les autres, avaient leur part de souffrances, et commençaient, eux aussi, Bonaparte excepté, à ne pouvoir se défendre des plus sombres préoccupations. Ils continuaient bien à s'efforcer de soutenir le moral de la troupe, mais ils en étaient au moment de perdre eux-mêmes les espérances dont ils flattaient encore le soldat. Afin de calmer l'impatience générale, ils assuraient d'heure en heure qu'on allait trouver de l'eau en abondance, et une illusion particulière au climat d'Égypte, illusion que les Européens n'avaient encore remarquée que sur mer, donnait souvent une apparence de réalité à cet espoir consolateur. Oui, l'on croyait souvent, à certaine distance, apercevoir devant soi comme une immense nappe d'eau, présentant la forme et l'aspect d'un lac, et où se réfléchissaient les images, les monticules de sable, toutes les inégalités du terrain d'alentour. Trompés par ces visions, les soldats, haletants, pressaient le pas; mais, par un effet bizarre, le lac bienfaisant où ils s'attendaient à étancher leur soif semblait fuir devant eux et se montrait toujours à la même distance. L'armée éprouva ainsi, quatre jours durant, un supplice qui, par ses alternatives continuelles d'espoir et de déception, ne saurait être mieux comparé qu'à celui de Tantale. Le phénomène que nous venons de décrire, et qui se reproduit assez communément dans les plaines sablonneuses et alcalines du sol brûlant de l'Afrique, est d'ailleurs connu sous le nom de *mirage*.

Enfin, après la quatrième journée de marche, on atteignit Damanhour; mais au lieu de la ville qu'on avait promise aux soldats, au lieu des soulagements qu'ils devaient y rencontrer, ils n'y rencontrèrent qu'une réunion de misérables huttes où ils ne purent se procurer ni pain ni vin. Toutefois, on trouva de l'eau, on trouva des lentilles, on trouva des marmites et autres ustensiles culinaires; on trouva même d'immenses monceaux de blé battu. Quant à des fours, quant à des moulins, il n'y avait à cette époque ni moulin ni four dans le pays. Le soldat fut réduit à piler son blé entre deux pierres, à pétrir des galettes de farine et de son, et à les faire cuire sous la cendre. Plusieurs imaginèrent de griller le grain dans une poêle, et le firent ensuite bouillir. C'était la meilleure manière de tirer parti du blé, mais ce n'était toujours pas du pain.

Aussi, lorsque, le lendemain 11, il fallut s'enfoncer de nouveau dans le désert, vainement continua-t-on de trouver des puits en meilleur état, et des villages moins misérables où abondaient encore le blé et les lentilles avec d'autres légumes et de la volaille; vainement la subsistance de l'armée parut-elle devenir de moins en moins précaire à mesure qu'on se rapprochait du Nil, c'est-à-dire des terres cultivables, les soldats renouvelèrent leurs murmures. Ils prétendirent qu'il n'y avait pas de grande ville du Caire; que celle qui portait ce



Boutique.

nom était, comme Damanhour, un amas de huttes plus nombreuses peut-être, mais non moins dénuées de tout ce qui peut rendre la vie agréable. A proprement parler, ils ne manquaient plus de rien, ils n'avaient plus à souffrir de la faim ni de la soif; mais ils se reportaient à d'autres temps, ils se revoyaient en idée sous un autre ciel, et le souvenir d'un passé meilleur nuisait à la juste appréciation d'un présent passable. Si les Hébreux, dans le désert de l'Égarement, murmuraient contre Moïse et lui redemandaient avec humeur les oignons et les marmites pleines de viande de l'Égypte, les soldats français, dans cette même Égypte qui semblait si regrettable aux Hébreux, regrettaient sans cesse les délices de l'Italie. En vain leur assurait-on que l'Égypte était le pays le plus fertile du monde, qu'elle l'emportait sur la Lombardie même: le moyen de les persuader, quand ils ne pouvaient ni *manger la soupe* ni *boire la goutte!* Au reste, certains officiers se plaignaient plus haut que les soldats, parce que le terme de comparaison était plus à leur désavantage, et que rien ne semblait devoir compenser pour eux en Égypte les bons logements, les bonnes tables et tout le luxe des villes italiennes. On entendit, pendant cette journée du 11, les braves Lannes et Murat faire eux-mêmes chorus avec les mécontents; on les vit saisir leurs chapeaux, les jeter sur le sable, et les fouler aux pieds. A quels excès une telle manifestation ne pouvait-elle pas conduire si Bonaparte ne fût heureusement survenu? Mais toujours sa présence imposait à tous, toujours elle interrompait les plaintes, et quelquefois faisait renaître la gaieté. C'était que toujours Bonaparte montrait un visage serein et une humeur égale; c'était que toujours on le voyait, pour donner l'exemple du courage et de la résignation, prendre son bivouac au milieu de l'armée, dans les endroits les moins commodes. Bonaparte, en effet, n'avait, comme les autres, ni tente ni provisions de bouche, et le plus somptueux dîner que les soldats lui eussent vu faire depuis quatre jours avait consisté en un plat de lentilles. D'ailleurs, depuis quatre jours, dans les longues dissertations politiques auxquelles les soldats se livraient le soir avant de s'endormir, dans leurs raisonnements à perte de vue, dans leurs invectives les plus amères, inévitablement mêlées toutefois des saillies de cette malignité qui fait le fonds du caractère français, ce n'était pas au général en chef qu'ils songeaient à imputer leurs maux. — *Le petit caporal*, disaient-ils, *est un bon enfant qu'il a plu au Directoire de déporter, et qui s'est laissé faire.* — Puis, comme ils s'étaient aperçus qu'en tous les endroits où il y avait des vestiges d'antiquités, on s'arrêtait pour les fouiller avec soin, c'était aux membres de la commission scientifique qu'ils s'en prenaient de leur mauvais sort. — *C'étaient les savants qui, pour faire leurs fouilles*, *avaient*, prétendaient-ils, *donné l'idée de l'expédition.* C'était surtout Caffarelli-Dufalga, parce que ce vieux général joignait la curiosité d'un érudit à la bravoure d'un grenadier, qui passait à leurs yeux pour avoir trompé Bonaparte et l'avoir amené en Égypte. Leurs malédictions et leurs quolibets pleuvaient donc à dose égale et sur Caffarelli-Dufalga et sur les membres de la commission scientifique. — *Lui*, disaient-ils, en faisant allusion à la jambe que Dufalga avait perdue sur le Rhin, *il peut bien se moquer de ça, il a un pied en France.* Quant aux savants, ils ne se contentaient pas de les appeler *des ânes*, ce qui est consacré par l'usage, mais ils ne donnaient plus aux ânes véritables, fort nombreux et fort beaux en Égypte, d'autre nom que celui *de savants.*

Au surplus, deux circonstances devaient, quoique de nature fort diverse, également concourir dans la journée du 11 à remonter le moral des troupes. La première, c'est que la division Desaix, qui maintenant formait l'arrière-garde, ne cessa de voir galoper autour d'elle un parti de deux ou trois cents mameluks, qu'il fallut sans cesse disperser avec des volées de mitraille. On raconte même qu'au sortir de Damanhour Bonaparte courut grand risque d'être pris ou massacré par ce parti. Il n'avait avec lui que quelques officiers d'état-major et quelques guides, et marchait à une distance assez grande du reste de la division. Or, dans une de leurs évolutions, les cavaliers ennemis vinrent passer à quelques toises

du général en chef; mais le hasard voulut qu'ils ne l'aperçussent pas, quoiqu'il ne fût séparé d'eux que par une légère élevation de terrain. Gourmandé par Desaix pour s'être ainsi exposé : — « Allons donc, répliqua avec la gravité d'un bon musulman Bonaparte, qui sans doute ne voulait à cette époque que faire une plaisanterie, mais qui plus tard crut, dit-on, au fatalisme; il n'est point écrit là-haut que je doive jamais être prisonsonnier des mameluks... Prisonnier des Anglais, à la bonne heure! »

Les mameluks qui se montrèrent ce jour-là étaient les premiers qu'on eût encore vus. Ils semblaient, et ce fut cette simple supposition qui rendit à nos soldats toute leur énergie habituelle; ils semblaient, disons-nous, annoncer la prochaine rencontre de l'armée des beys. En effet, Mourad, l'intrépide Mourad, prévenu depuis seulement quelques jours que des Francs, en nombre assez considérable, avaient débarqué en Égypte et venaient lui en disputer la possession, réunissait toutes ses forces autour du Caire. En attendant leur complète réunion, il voltigeait avec un millier de chevaux autour de notre armée, afin d'observer notre marche.

L'autre circonstance qui concourut, quoique plus futile, à redonner du cœur à nos troupes, fut une notable amélioration de leur bien-être physique. Elles parvinrent dans la soirée du 11 à Ramanieh, c'est-à-dire au Nil; et la vue de ce beau fleuve, la certitude que désormais l'eau destinée à étancher leur soif ne leur serait plus mesurée parcimonieusement, l'idée que non-seulement ils n'allaient plus être mis à la ration pour cet insipide breuvage, mais encore qu'ils pourraient se baigner tous les soirs, leur causèrent d'inexprimables transports de joie. Sur-le-champ, officiers, soldats, la plupart sans prendre la peine de se déshabiller ni même de jeter leurs armes, tant ils avaient hâte d'oublier leurs fatigues dans les délices du bain, entrèrent dans l'eau jusqu'au cou, et pendant près d'une demi-heure la plus valeureuse armée de l'Europe ne ressembla qu'à un immense troupeau s'abreuvant. On s'établit ensuite pour la nuit sous de beaux sycomores, et l'on soupa voluptueusement d'une espèce de melon d'eau qui croît en abondance sur tous les bords du Nil. Ce melon, bien connu dans les pays méridionaux, où il a le nom de *pastèque*, forme une nourriture aussi agréable que saine et rafraîchissante. Jusqu'au Caire nos soldats en rencontrèrent constamment, et, pour exprimer combien ils trouvaient ce fruit délicieux, ces fiers républicains, qui se vantaient d'avoir supprimé le pape et aboli tous les saints du calendrier, le canonisèrent sous le nom de Sainte-Pastèque.

L'armée séjourna le 12 et le 13 à Ramanieh, tant pour se refaire que pour attendre la flottille qu'avait retardée le manque de vent. Elle se remit en route dans la nuit du 13 au 14 sur la nouvelle que Mourad et quatre mille mameluks l'attendaient à Chébréiss, village situé sur la rive gauche du Nil, à trois ou quatre lieues de Ramanieh. Mourad, disait-on, était assez fortement retranché dans ce village, à hauteur duquel il avait en outre une flottille de dix ou douze *djermes*, ainsi que les Égyptiens appellent de grandes barques armées.

Les soldats français, naguère si mécontents et si tristes, marchèrent dès lors pleins de joie et d'ardeur, sans doute parce qu'ils commençaient à réfléchir que si les maîtres de l'Égypte s'apprêtaient à la défendre, c'était que probablement elle valait la peine d'être défendue. — « Ces soldats, écrivait Bonaparte quelques jours plus tard dans une de ses dépêches au Directoire, ces soldats un peu dégoûtés des fatigues, comme il arrive toujours quand on a assez de gloire, je les retrouvai dès qu'il le fallut prêts à chercher l'ennemi et à courir au feu. »

La flottille française avait reçu du général en chef l'ordre de continuer aussi sa marche, et elle devait la diriger de manière à pouvoir non-seulement appuyer la gauche de l'armée, mais encore attaquer la flottille ennemie au moment où l'armée attaquerait Mourad et ses mameluks dans les retranchements de Chébreiss. Malheureusement, le vent, presque nul les jours précédents, souffla ce jour-là avec tant de violence, que les habiles dispositions de Bonaparte ne purent être tout à fait suivies. La flottille dépassa la gauche de l'armée, gagna une lieue sur elle, arriva seule en présence, et eut à

soutenir un combat des plus rudes, car il lui fallut répondre à la fois au feu des mameluks et à celui des djermes égyptiennes. Les marins égyptiens, plus expérimentés que les nôtres dans la navigation du Nil, parvinrent un instant à tenir tous nos bâtiments enveloppés. Ce ne fut qu'un instant, mais qui leur suffit pour prendre trois de nos chaloupes canonnières à l'abordage et massacrer la plus grande partie des matelots et des soldats qui les montaient. Ces trois chaloupes ne tardèrent pas toutefois à être reprises par les équipages et les troupes qui se trouvaient à bord des autres bâtiments, et même ce fut la flottille française qui, après avoir d'abord couru les plus grands dangers, demeura enfin victorieuse. Le contre-amiral Perrée, qui, avons-nous dit, la commandait, avait montré un rare courage; mais il avait été puissamment soutenu par les cavaliers de l'armée, qui, on doit s'en souvenir, arrivés en Égypte sans chevaux, étaient transportés par eau en attendant qu'ils s'équipassent aux dépens des mameluks. Plusieurs membres de la commission scientifique, embarqués aussi, avaient, de leur côté, quoique faisant leurs premières armes, déployé, Monge et Berthollet surtout, un sang-froid et une intrépidité qui bientôt concilièrent aux savants, jusque-là si irrévérencieusement traités, le respect et l'affection des troupes.

Cependant le bruit du canon a appris à Bonaparte l'engagement des deux flottilles; il a fait marcher ses cinq divisions au pas de course, et les voilà qui arrivent devant Chébreiss. Sur le Nil l'action est finie, et la flottille égyptienne a pris la fuite, après avoir vu un de ses bâtiments sauter en l'air; mais les mameluks occupent le rivage, et il s'agit de les vaincre à leur tour. L'armée française ne les a encore ni vus de si près ni combattus. Tandis que les soldats républicains contemplent avec surprise et curiosité ces célèbres mameluks, leurs armes étincelantes, leur costume tout resplendissant d'or et de pierreries, leurs superbes montures, si magnifiquement harnachées, Bonaparte a reconnu la position, et un imperceptible sourire a passé sur son visage, comme si une idée lumineuse venait de traverser son esprit, comme si déjà il se croyait sûr de tenir la victoire. Il la tenait effectivement; et cette promptitude à vaincre des difficultés nouvelles par de nouvelles combinaisons est un des traits caractéristiques du génie de Bonaparte. L'Apennin, les gorges tyroliennes, les marais d'Arcole, les fleuves de l'Italie, la plaine de Mantoue, avaient été déjà témoins des éclairs que la nécessité du moment faisait jaillir de cette tête puissante. Ici, en Égypte, il conçoit avec le même à-propos la tactique contre laquelle doit échouer l'impétueux courage de ses nouveaux adversaires. Aux élans de la témérité il opposera le calme de la discipline. Il opposera au choc des chevaux la froide immobilité du fantassin; aux coups de sabre, la longue baïonnette; aux charges furieuses de la plus rapide cavalerie qui soit au monde, des masses faisant front de tous côtés.

L'armée française se composait de cinq divisions. Bonaparte forme ces cinq divisions en cinq carrés. Ces cinq carrés se flanquent les uns les autres. Au centre de chacun d'eux est l'état-major, avec les bagages; aux angles et dans les intervalles, l'artillerie. Ces dispositions s'achevaient à peine, que Mourad fait charger. Mille ou douze cents cavaliers intrépides se précipitent à grand cris et de toute la vitesse de leurs chevaux sur les fantassins français; ils déchargent d'abord leurs pistolets, ils tirent ensuite leurs redoutables sabres : mais partout ils essuient une grêle serrée de balles, partout ils rencontrent une infranchissable haie de baïonnettes. Ils flottent quelque temps autour des carrés, puis tombent devant eux, ou s'échappent au galop dans la plaine, car le feu croisé de notre artillerie les force bientôt à quitter le champ de bataille. Alors nos carrés, jusque-là immobiles, s'élancent au pas de charge, et s'emparent du camp de Chébreiss; tandis que Mourad, qui a perdu deux ou trois cents de ses plus braves cavaliers, regagne en toute hâte le sommet du Delta, et court nous attendre en avant du Caire, à la tête de toutes ses forces.

Il n'en fallait pas davantage pour familiariser nos troupes avec ce nouveau genre d'ennemis et confirmer Bonaparte dans le choix de la tactique qu'il venait

d'essayer contre eux. Ce fut avec gaieté que l'on continua de s'acheminer vers le Caire. Comme la flottille se tenait sur le Nil à hauteur de l'armée, les vivres ne manquèrent plus. Il fut même fait plusieurs distributions de pain et de viande. On marcha sans relâche durant près de huit jours encore, et dans un des climats les plus chauds du monde. Les soldats eurent donc de nouvelles fatigues à subir; mais ils longeaient le Nil, ils pouvaient s'y baigner et s'y délasser chaque soir; puis l'odeur de la poudre leur avait rendu toute leur vieille ardeur.

L'armée arriva de bonne heure, le 20, au village d'Omedinar, et s'y arrêta, quoique ce village soit à quelques lieues seulement du Caire. Elle s'y arrêta pour reprendre haleine et pour préparer ses armes, car la journée du lendemain devait être décisive. Nous savions par les gens du pays que Mourad et ses mameluks, accompagnés de tous leurs fellahs, grossis de plusieurs milliers d'Arabes du désert, et soutenus tant par la milice du Caire que par les janissaires ou spahis dépendant du pacha turc, lequel, malgré la lettre de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de ses oppresseurs, nous attendaient entre le Nil et les Pyramides de Gizeh. Ils se vantaient que là finiraient nos succès.

Le 21, l'armée partit d'Omedinar dès une heure du matin. Au milieu des ténèbres, l'avant-garde française se heurta contre une avant-garde d'un millier de mameluks, les premiers qu'on revoyait depuis l'affaire de Chébréiss, et qui, tenus en respect par quelques boulets de canon, se replièrent avec ordre, sans rien tenter. A l'aurore, l'armée, qui marchait depuis quinze jours vers le Caire, et qui avait été si souvent tentée, depuis ces quinze jours, de regarder l'existence du Caire comme fabuleuse, découvrit enfin, au delà du Nil qui coulait à sa gauche, les nombreux minarets de cette immense capitale, et à sa droite, dans le désert, les Pyramides de Gizeh, qui sont les plus hautes de l'Égypte, et que dorait le soleil levant. A la vue de ces constructions gigantesques, de ces muets et immobiles témoins des plus grandes vicissitudes humaines, l'armée s'arrêta, comme saisie de curiosité et d'admiration, l'armée tout entière battit des mains. Le visage de Bonaparte lui-même rayonnait d'enthousiasme. Toujours prompt d'ailleurs à s'emparer des émotions qu'il voyait naître, il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et, leur montrant les Pyramides : — *Songez*, s'écria-t-il, *songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent!* — Quels mots, quels efforts d'éloquence eussent été plus dignes de la circonstance et du lieu!...

Après une courte halte, on s'avança d'un pas de plus en plus rapide, car on voyait à chaque instant les Pyramides grandir, les édifices du Caire se multiplier; et il semblait que pour prendre immédiatement possession de toutes ces merveilles il ne fallût que hâter le pas. On ne s'arrêta plus que vers dix heures, quand on aperçut le village d'Embabeh, et, en avant de ce village, la longue ligne d'or et d'acier que présentait l'ennemi rangé en bataille. Certes, ce fut alors un étrange contraste que le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, d'une part, et l'équipement sévère, l'uniforme simple et usé des fantassins français, de l'autre. Ne peut-on pas dire de Bonaparte en présence des mameluks, de Bonaparte, qui ne se distinguait que par quelques broderies de ses compagnons à demi déguenillés, et qui se confondait avec eux par la bravoure, que c'était Léonidas se préparant à lutter avec ses Lacédémoniens contre la fastueuse armée des satrapes! Seulement, ici, il n'y aura point de Thermopyles, et les Pyramides vont être heureuses aux Français.

Les beys, Mourad et Ibrahim eux-mêmes, ignoraient complétement l'art de la guerre. Ils avaient à peine fait éclairer la marche de l'armée française, et s'attendaient, on ne sait sur quelle conjecture, à être attaqués par les deux rives du Nil. Ils avaient donc divisé leurs forces en deux armées, que reliait cependant entre elles une nombreuse flottille. A la droite du fleuve, Ibrahim avec deux mille mameluks, le pacha turc Séid-Aboubeker avec douze à quinze mille janissaires ou spahis, s'étaient chargés de couvrir les remparts du Caire, ou plutôt se tenaient prêts à en sortir avec leurs femmes, leurs es-

claves, leurs trésors, si les Français étaient victorieux, et à se réfugier en Syrie. Sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la rive gauche, Mourad, plus belliqueux et plus brave que son collègue, mieux décidé surtout à se défendre, Mourad occupait avec quarante mille hommes une longue plaine qui s'étendait entre le Nil et les Pyramides.

Expliquons avec quelque détail, puisque c'est avec Mourad seul que l'armée française devait en venir aux mains, les dispositions qu'il avait prises. Mourad avait sa droite appuyée au Nil, c'est-à-dire qu'il avait retranché le gros village d'Embabeh, qu'il l'avait armé d'environ quarante pièces de canons, et qu'il y avait placé vingt-quatre mille fellahs ou janissaires, déterminés à se battre avec l'opiniâtreté habituelle des Turcs quand ils sont derrière des murailles. Ses mameluks, au nombre, à ce qu'il semblait, d'une dizaine de mille, avaient eux-mêmes leur droite appuyée aux retranchements du village, et prolongeaient leur gauche dans la direction des Pyramides, à cheval sur la route de Gizeh. Enfin, deux ou trois mille Arabes, qui n'étaient les auxiliaires des mameluks que pour piller et massacrer en cas de victoire, tenaient l'extrême gauche, remplissaient l'intervalle des mameluks aux Pyramides, et gardaient Gizeh, petite ville fermée d'une enceinte.

Au premier moment, Bonaparte jugea ces dispositions formidables; mais il changea d'opinion dès qu'on put reconnaître le camp retranché des ennemis, et qu'on s'assura qu'il n'était qu'ébauché. C'était effectivement un ouvrage commencé depuis trois jours à peine. Il ne se composait que de longs boyaux, capables peut-être d'arrêter une charge de cavalerie, mais non d'empêcher une attaque tentée par des fantassins. On s'aperçut aussi, avec de bonnes lunettes, que les canons du camp retranché n'avaient pas d'affûts de campagne, mais que c'étaient de grosses pièces en fer, tirées des djermes et servies par les équipages de la flottille. Dès qu'il fut certain que l'artillerie du camp n'était point mobile, Bonaparte en tira cette conclusion forcée, ou que l'artillerie ne quitterait point le camp, non plus que l'infanterie, ou que si l'infanterie sortait du camp, elle se trouverait sans artillerie; et nous le verrons tout à l'heure régler son plan de bataille en conséquence de ces données. Voyons d'abord ce que la réflexion avait introduit de perfectionnements dans la tactique par lui improvisée à Chébréiss.

L'armée était, comme à Chébréiss, partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Reynier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua, le centre; les divisions Menou et Bon, la gauche, le long du Nil. Comme à Chébréiss, Bonaparte disposa les cinq divisions en cinq carrés; mais au lieu de ne donner, comme la première fois, que trois rangs de profondeur à chaque face du carré, il lui en donna six. Il plaça encore l'artillerie aux angles, les généraux et les bagages au milieu; mais cette fois il porta les compagnies de grenadiers derrière, en pelotons, et prêtes à renforcer tous les points d'attaque. Puis, Bonaparte avait prévu tous les cas. Lorsque les carrés, essentiellement mobiles malgré leurs masses profondes, auraient à marcher, deux côtés marcheraient sur le flanc. Seraient-ils chargés, ils s'arrêteraient pour faire front sur toutes les faces. S'agirait-il d'enlever une position, les premiers rangs se détacheraient pour former des colonnes d'attaque; les autres demeureraient en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes de profondeur seulement, et prêts à recueillir au besoin les colonnes offensives. Une seule crainte troublait la confiance de Bonaparte : c'était que ses impétueux soldats d'Italie, habitués à s'élancer au pas de charge, ne se résignassent qu'avec peine à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait soigneusement fait la leçon à ses généraux sur ce chapitre, et leur avait bien recommandé surtout d'ordonner à leurs hommes de ne point se hâter, d'attendre l'ennemi avec sang-froid, et de ne tirer qu'à bout portant.

Les carrés français, tout en se formant, s'avancèrent presque à une portée de canon du camp d'Embabeh; et Bonaparte, qui était dans le carré du centre, se convainquit de nouveau, avec une longue-vue, que l'artillerie du camp ne pourrait pas se porter dans la plaine, ni, par suite, l'ennemi sortir des retranchements. Il résolut donc, en se basant sur cette conviction, de circuler à une assez forte

distance autour d'Embabeh et d'appuyer tout-à-fait sur la droite, c'est-à-dire sur la ligne des mameluks. Il voulait, par cette manœuvre, couper les mameluks du camp retranché, les envelopper, les pousser dans le Nil, et comptait n'attaquer Embabeh qu'après s'être ainsi débarrassé d'eux. Eux détruits, il ne serait plus difficile d'avoir raison de la multitude qui fourmillait dans le camp.

Au signal donné, Desaix, qui forme notre extrême droite, se met le premier en marche. Après lui vient le carré de Reynier, puis le carré de Dugua, au centre duquel se tient Bonaparte. En même temps les deux autres s'ébranlent pour contourner Embabeh hors de la portée du canon. Mais Mourad, qui voit toutes nos colonnes s'ébranler, ne tarde point à deviner notre but. Mourad n'avait aucune idée des principes de l'art militaire; mais, outre un courage à toute épreuve, la nature l'avait doué de l'esprit le plus prompt, du coup d'œil le plus pénétrant, et déjà l'affaire de Chébréiss lui servait d'expérience. Il pressent aussitôt, avec une habileté qu'on pourrait à peine attendre du général européen le plus consommé, que le destin de la journée consiste à ne pas nous laisser accomplir notre mouvement, et à profiter de l'avantage que lui donne sa nombreuse cavalerie pour nous attaquer en marche. Il part donc avec les deux tiers de ses chevaux, laisse le reste pour soutenir le camp retranché et encourager l'infanterie, et vient, à la tête de sept ou huit mille mameluks, fondre sur nos deux carrés de droite. C'est un spectacle effrayant que celui de sept à huit mille cavaliers qui galopent à la fois dans une plaine; il semble qu'ils vont tout renverser sur leur passage. Desaix, engagé dans un bosquet de palmiers, n'était pas encore formé entièrement lorsque les premiers mameluks l'abordèrent. Ses rangs, rompus par le terrain, laissaient encore de larges ouvertures. Un moment, on put le croire compromis. Toutefois la tête des mameluks était peu nombreuse: on la contient. Leur masse n'arrive que quelques minutes plus tard, et, comme ces quelques minutes ont suffi pour la complète rectification du carré de Desaix, elle échoue contre la fermeté de l'infanterie. Ces cavaliers, si brillants, si intrépides, n'avaient aucune notion des manœuvres européennes, ne savaient charger qu'en désordre. Ils se précipitaient avec une impétuosité inouïe, mais sans aucun ensemble. Nos braves soldats, au contraire, aussi froids maintenant qu'ils ont été fougueux jadis, les attendent de pied ferme, et les accueillent par d'affreuses décharges de mousqueterie, par d'horribles volées de mitraille. Les mameluks, ainsi reçus partout, ou tombent percés de mille blessures au pied des rangs français comme sous les murs d'une forteresse, ou entraînés par l'instinct de leurs chevaux, voltigent autour de la citadelle vivante et enflammée, cherchant, mais en vain, à y faire brèche. On en voit alors qui poussent jusqu'à la pointe des baïonnettes, et se font tuer à bout portant; on en voit de plus braves qui, furieux de ne pouvoir entamer ni franchir ces murailles de fer, retournent leurs coursiers agiles, les cabrent, et se laissent ensuite glisser de leur selle sur la tête de nos imperturbables fantassins, qui semblent tous attachés les uns aux autres. La masse, tournant bride, se rejette du carré de Desaix sur celui de Reynier, qui vient après. Accueillie là avec la même impassibilité, avec le même feu, elle veut, par un mouvement naturel aux soldats, retourner vers le point d'où elle est partie; mais elle trouve sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte a portée vers le Nil, et la voici en complète déroute. Ce n'est plus une retraite, c'est une fuite, une vraie débandade. Une partie des fuyards s'échappe du côté des Pyramides; l'autre, passant sous le feu de Dugua, va se jeter dans le camp d'Embabeh, où elle porte le trouble et l'effroi. Bonaparte, s'apercevant bientôt que la confusion règne dans le camp retranché, ordonne à ses deux divisions de gauche d'y courir et de s'en emparer. Bon et Menou s'avancent sous le feu des retranchements ennemis, et, parvenus à certaine distance, font halte. Les carrés se dédoublent, et les trois premiers rangs se forment en colonnes d'attaque, pendant que les trois autres demeurent en carré et figurent toujours de véritables citadelles. Mais, au même instant, les mameluks que Mourad a laissés à Embabeh au commencement de l'action,

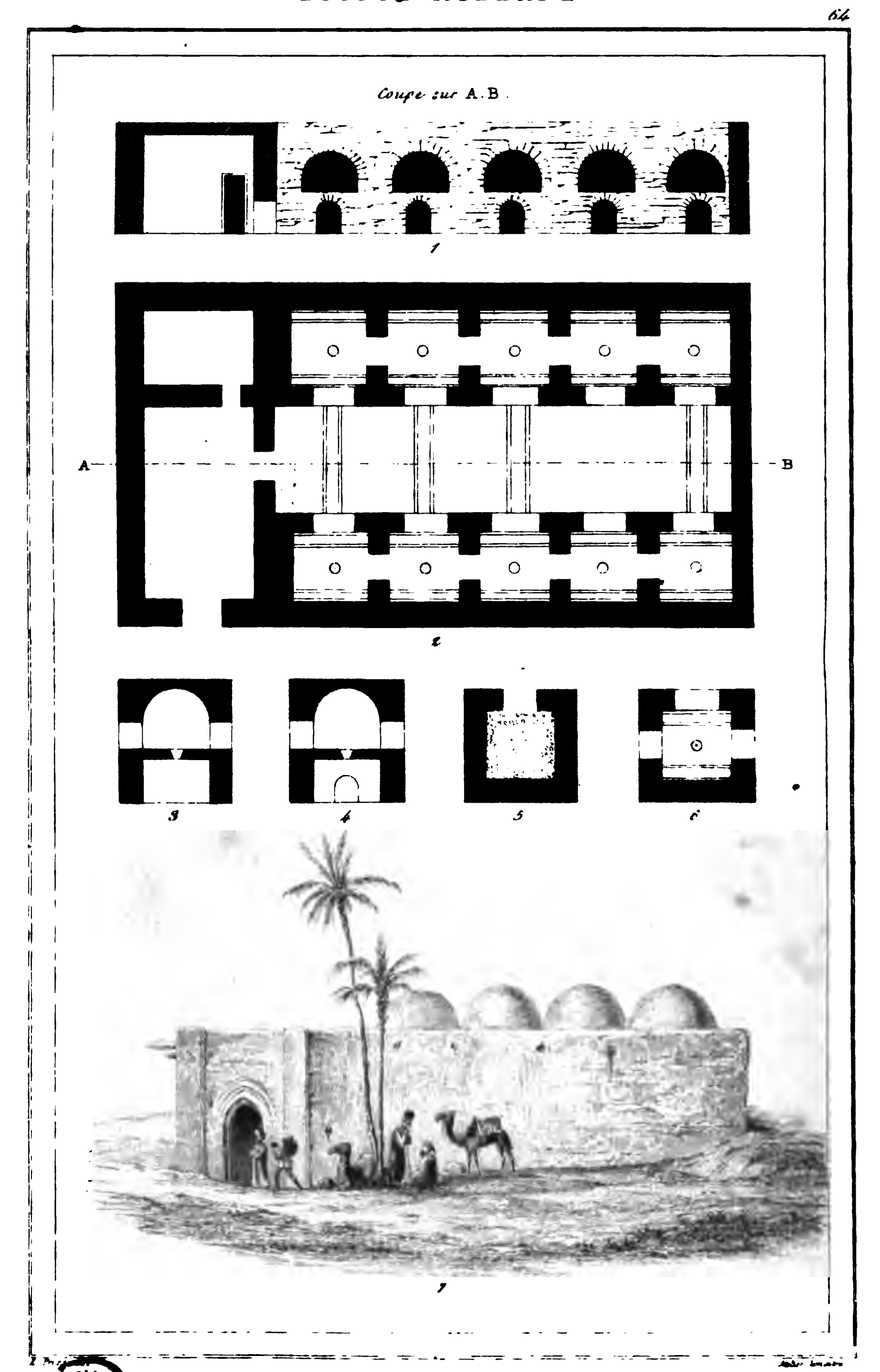
grossis de ceux qui viennent de s'y réfugier, veulent nous prévenir. Ils fondent sur nos colonnes d'attaque tandis qu'elles sont en marche; mais nos colonnes, s'arrêtant tout à coup, et se reformant en carré avec une merveilleuse promptitude, reçoivent avec fermeté les mameluks et en abattent un grand nombre. Les uns se rejettent dans Embabeh, où le désordre est au comble; les autres, fuyant vers la plaine, mais pris entre notre droite et le Nil, sont fusillés ou poussés dans le fleuve. Puis, nos colonnes abordent vivement Embabeh, s'en emparent, et précipitent dans le Nil le gros des fellahs et des janissaires. Beaucoup d'entre eux s'y noient, mais le plus grand nombre se sauve à la nage, car l'Égyptien excelle dans cet exercice, que les circonstances particulières de son pays lui rendent nécessaire. Néanmoins, la journée était finie, la journée était perdue pour Mourad. Les trois mille Arabes qu'il avait postés près des Pyramides, et qui comptaient bien le voir victorieux, se hâtèrent, le voyant vaincu, de s'enfoncer dans le désert. Mourad lui-même, couvert de sang, étourdi de sa défaite, à peine suivi de deux mille cinq cents mameluks, les seuls qui survécurent aux neuf ou dix mille à la tête desquels il avait combattu, prit la fuite dans la direction de Gizeh, et ne se rallia, selon l'usage des Turcs quand ils sont défaits, qu'assez loin du champ de bataille. Honteux alors d'avoir fui, il essaya plusieurs fois de faire volte-face; mais chaque fois il se heurta contre la division Desaix, et ne put s'y ouvrir un passage, car les mameluks avaient l'effroi dans l'âme et ne chargeaient plus qu'avec mollesse. Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, il opéra décidément sa retraite vers la Haute-Égypte. De leur côté, Ibrahim et Séid-Aboubeker, témoins du désastre de Mourad, voyant même les Français placer déjà leurs canons sur le Nil et s'apprêter à franchir le fleuve, firent mettre le feu à la flottille égyptienne, tant afin que les richesses dont elle était chargée ne tombassent point au pouvoir des vainqueurs, que pour leur ôter un moyen de passage immédiat et se ménager à eux-mêmes le temps de fuir; après quoi, ils s'enfoncèrent vers Belbéis, dans le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Une proie précieuse échappa ainsi à nos soldats, car il y avait sur le Nil soixante ou quatre-vingts djermes encombrées de tous les trésors des mameluks, et leur embrasement dura toute la nuit. Toute la nuit nos soldats eussent pu, au travers des tourbillons de flammes et de fumée, contempler les édifices de la ville du Caire, contempler, à ses portes, *la ville des morts*, cette autre ville de tombeaux, plus vaste que la première, contempler les Pyramides même, qui devaient donner leur nom à cette mémorable journée; ils aimèrent mieux employer leur temps à recueillir le butin, assez riche encore, que leur offrait le champ de bataille. Quarante pièces d'artillerie, sept ou huit cents tentes, sept ou huit cents chameaux ou dromadaires, un millier de chevaux superbes, qui servirent à monter notre cavalerie, et d'immenses provisions de bouche, au moyen desquelles l'armée se dédommagea de ses longues privations, tels furent les trophées principaux d'une victoire qui nous avait à peine coûté une centaine de morts : si en effet la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux.

Sur les neuf heures du soir, Bonaparte entra dans une somptueuse habitation de plaisance qu'avait Mourad sur les bords du Nil, non loin de Gizeh, et y plaça son quartier général. Chez les Orientaux, ces sortes d'habitations ne ressemblent en rien à ce que nous appelons un château. Celle de Mourad parut fort singulière à tout le monde; il fallut la parcourir dans tous les sens pendant trois ou quatre heures avant de reconnaître la distribution et surtout de comprendre la destination des différentes pièces; enfin elle fut déclarée n'être pas logeable. Du moins, l'état-major ne s'y logea qu'avec peine. Mais, quantité de divans, couverts des plus beaux damas et des plus belles soieries de Lyon, quantité de coussins ornés de franges d'or, y frappèrent agréablement les regards. Pour la première fois on retrouvait en Égypte le luxe et les arts de l'Europe. Les jardins étaient remplis d'arbres magnifiques, mais n'avaient point d'allées, par la raison que les Orientaux ne se promènent jamais. Marcher quand on peut rester assis au

frais et fumer tranquillement sa pipe, leur a toujours semblé une preuve frappante de cette légèreté qu'ils reprochent aux Européens. Ce qui dans les jardins de Mourad causa le plus de plaisir aux soldats, car chacun d'eux les voulut visiter, ce furent de grands berceaux de vignes, chargés des plus beaux raisins du monde, et qu'ils vendangèrent à qui mieux mieux. Ils allèrent ensuite glaner pour leur compte sur le champ de bataille, qui leur offrait à chaque pas des tapis, des porcelaines, des cassolettes, des armes de luxe, des vestes brodées, des schalls de cachemire, et des bourses contenant jusqu'à trois cents, quatre cents, cinq cents pièces d'or. Il n'en fallait pas tant pour les réconcilier avec l'Égypte. Les bourses, toutefois, ne se trouvaient que sous la ceinture des mameluks. Quand la ceinture de tous ceux qui étaient restés sur le terrain eut été soigneusement fouillée, les soldats se mirent à en pêcher d'autres qui s'étaient noyés dans le Nil, mais que le courant avait poussés le long des bords. Ils dépouillaient les cadavres, puis avaient soin de les remettre au fil de l'eau, pour que le fleuve promenât jusqu'à Damiette et Rosette ces bulletins authentiques d'une victoire qui allait leur livrer la capitale de l'Égypte.

Le lendemain 22, à la pointe du jour, Bonaparte se porta sur le Nil, et, s'emparant de quelques barques, fit passer une brigade dans l'île de Rodah, qui devant le Caire même divise le fleuve en deux canaux d'inégale largeur. Le plus petit canal était franchi; mais pour que le plus grand pût l'être par la brigade établie sur l'île intermédiaire et par le gros de l'armée le secours de la flottille semblait indispensable. On attendait son arrivée avec impatience; un bon vent soufflait, et cependant elle ne paraissait pas. On sut enfin que, par suite du bas étiage du Nil, elle était engravée. Le contre-amiral Perrée faisait dire qu'on ne devait pas compter sur lui, et qu'il ne pouvait même désigner le jour où il arriverait. Cette contrariété était extrême, car il fallait s'emparer du Caire dans le premier moment de stupeur, et ne pas laisser aux habitants de cette grande ville, laquelle ne renfermait pas dès cette époque moins de trois cent mille âmes, ne pas leur laisser, disons-nous, en perdant vingt-quatre ou quarante-huit heures, le temps nécessaire pour revenir de leur épouvante. On savait d'ailleurs que la populace du Caire, populace féroce et abrutie, commettait depuis la veille, depuis que le départ d'Ibrahim l'avait livrée à elle-même et débarrassée de tout frein, les excès les plus déplorables. Elle avait déjà pillé et incendié les principaux palais des beys, les principales maisons des mameluks, et menaçait de porter bientôt le pillage et la flamme dans le quartier des Européens.

Que faire donc? Il n'y avait d'embarcations propres à transporter les troupes françaises sur la rive droite du Nil que celles qu'on voyait amarrées le long des quais de Boulacq, espèce de faubourg-port du Caire; car le Caire même est à une demi-lieue du fleuve. A tout hasard Bonaparte députa un de ses interprètes vers le pacha, qu'il croyait toujours au Caire, et vers le cadi-cheik, ou iman de la grande mosquée El-Azhar, en le chargeant de leur remettre les proclamations qu'il avait publiées à son entrée en Égypte, proclamations que peut-être les beys n'avaient pas laissées parvenir jusque sous leurs yeux, et de chercher à conclure quelque accord pour l'occupation de la capitale. Le pacha, nous l'avons dit, avait accompagné Ibrahim dans sa fuite vers Belbéis; mais son kiaya ou lieutenant était resté au Caire. Ce personnage crut que son devoir lui commandait d'aller à Gizeh, puisque le général en chef de l'armée française déclarait que ce n'était pas aux Turcs, mais aux mameluks, qu'il faisait la guerre. Il y alla, eut une conférence avec Bonaparte, et se laissa persuader par lui. C'était d'ailleurs ce qu'il avait de mieux à faire, attendu que tout moyen de résistance ou de fuite lui manquait. En cédant à Bonaparte, il entrevoyait l'espérance de jouer un grand rôle et de bâtir sa fortune; en refusant, il courait à sa perte. Il se rangea donc sous l'obéissance française, et promit d'employer tous ses efforts pour décider les habitants du Caire à se soumettre. En effet, le lendemain 23, le cadi-cheik fit en faveur des Français, qu'il représenta comme les envoyés de Dieu, *une déclaration solennelle* qui, chez les musulmans, équivalait à un bref du pape chez les chrétiens; puis



Four pour faire éclore les poulets.

une députation de janissaires, de cheiks, de négociants, se présenta au quartier général pour traiter de la reddition de la ville et implorer la clémence du vainqueur. Ces députés restèrent plusieurs heures à Gizeh, où l'on employa tous les moyens que l'on crut les plus efficaces pour les confirmer dans leurs bonnes dispositions et leur inspirer une entière confiance. En se retirant, ils mirent toutes les embarcations de Boulacq au service du général en chef. Bonaparte nomma aussitôt le général Dupuy commandant du Caire, et lui ordonna de se tenir prêt à aller le jour même, avec les compagnies de grenadiers de la trente-deuxième demi-brigade, prendre possession de son commandement.

L'ordre d'aller ainsi, avec un détachement de deux cents et quelques soldats occuper une ville qui renferme trois cent mille âmes de population, et de mettre un fleuve sans pont entre eux et l'armée, doit paraître, au premier aspect, fort extraordinaire et peu en harmonie avec la prudence habituelle de Bonaparte; mais la surprise sera moins grande quand nous aurons ajouté que les instructions données au commandant du Caire portaient en outre : « qu'il profiterait des ténèbres de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier des Francs et s'y retrancher. » Il faut observer aussi que tous les rapports qui circulaient au Caire touchant la mémorable journée du 20 donnaient à nos soldats un caractère qui tenait du merveilleux; que les troubles qui la veille et l'avant-veille avaient éclaté dans la ville s'étaient apaisés dès qu'il avait été question de leur en ouvrir les portes; que la terreur avait étouffé un esprit de sédition qui avait plutôt pour but le pillage que la défense commune, et que les habitants, retirés dans leurs maisons, attendaient en silence ce qu'il plairait aux vainqueurs de décider de leur sort.

La nuit était close quand, après avoir franchi le Nil, la petite troupe du général Dupuis arriva sous les murs du Caire. Elle pénétra dans la place sans rencontrer une âme. Qu'on se représente une poignée de soldats parcourant en bon ordre et sans crainte les rues étroites et silencieuses de l'immense capitale de l'Égypte, pour aller prendre gîte au milieu même de cette ville. Si forte était la confiance du général Dupuy et de ses compagnons, que, pour indiquer à la queue de la colonne la direction que prenait la tête, un tambour battait bravement la marche. Ce bruit insolite, loin d'arracher les habitants à leur torpeur, leur inspirait encore une épouvante plus profonde. Aussi, comme il se faisait tard, comme la chaleur et la fatigue appelaient impérieusement le sommeil et le repos, et que les circuits par lesquels les guides conduisaient la colonne à sa destination semblaient interminables, le général Dupuy, avisant une maison de belle apparence, en fit enfoncer la porte. Précisément, elle se trouvait inhabitée, et même on reconnut, ce qui acheva de lever tout scrupule, on reconnut au luxe des appartements qu'elle appartenait au lieutenant d'un des principaux beys. Nos grenadiers y entrèrent donc pour s'y reposer et attendre le jour. Tel fut le premier acte de la prise de possession du Caire.

Bonaparte avait, pendant cette même nuit, fait passer de la rive droite à la rive gauche du Nil un nombre d'embarcations suffisant pour que le gros de l'armée pût franchir le fleuve dans le courant de la journee du lendemain.

L'opération du passage s'effectua en effet le 24; et les divisions Bon, Kléber, Menou, Reynier, entrèrent successivement au Caire. Bonaparte lui-même, accompagné de l'état-major général, fit dans l'après-midi son entrée solennelle dans la capitale de l'Égypte, et un grand nombre d'habitants, déjà revenus de leur première frayeur, tant la modération des Français ressemblait peu à l'altière et tyrannique conduite des mameluks, se portèrent à la rencontre du cortége. Chacun voulait contempler le vainqueur des beys, le chef de ces étrangers audacieux dont la renommée célébrait si haut les exploits. Accoutumée à voir ses anciens maîtres passer toujours sombres, toujours menaçants, toujours rapides, cette foule, composée d'individus de toutes les classes, restait comme ébahie quand elle voyait Bonaparte et les autres généraux s'avancer lentement au milieu d'elle, et lui sourire avec bienveillance. Mais ce qui surtout la stupéfiait, ce qui bouleversait toutes les idées

qu'elle s'était faites relativement aux Français, c'était que des hommes pour qui elle avait rêvé des costumes si splendides, des équipements si coûteux, des physionomies si farouches, pussent se montrer si braves sous des vêtements si mesquins, accomplir de si grands exploits avec des armes si simples, et se battre, avec tant de douceur empreinte sur le visage, comme des lions.

Bonaparte s'alla loger au palais d'Elfi-Bey, situé sur la place Ezbekyeh, et dont les jardins confinaient à la campagne. Il caserna de même ses troupes dans les habitations des principaux beys, dans celles des principaux mameluks; et tandis qu'elles goûtaient, pendant quelques jours, au sein de l'abondance et des commodités de la vie, un repos dont elles avaient indispensablement besoin avant de se remettre en marche, il s'occupa de prendre à l'égard du Caire les mesures, soit administratives, soit politiques, qui déjà avaient obtenu tant de succès à l'égard d'Alexandrie. Le 25 la proclamation qu'on va lire fut publiée et affichée dans la ville :

« AU PEUPLE DU CAIRE, BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

« Peuple du Caire, je suis content de votre conduite; vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des mameluks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que tous ceux qui sont éloignés rentrent dans leurs maisons; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue à toujours avoir lieu; ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du prophète, que j'aime.

« Comme il est urgent que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan de sept personnes qui se réuniront à la grande mosquée; il y en aura toujours deux près du commandant de la place, et quatre seront occupées à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police. »

Le 26, le divan du Caire était installé. Il se composait, comme le divan d'Alexandrie des cheiks les plus vénérés, des habitants les plus notables. Dans toutes les provinces devaient en être établis de pareils; et ces divans particuliers enverraient des députés au divan du Caire, lequel deviendrait de la sorte le grand divan national de l'Égypte.

Dès le 26 aussi les mosquées étaient rouvertes, et les cadis se remettaient à rendre la justice comme à l'ordinaire, les Cophtes à percevoir les impôts, les contribuables à payer. Enfin, dès les premiers jours du mois d'août, le Caire eut complétement repris son aspect habituel.

Bonaparte mobilisa alors de petites colonnes, qui se répandirent aux environs du Caire pour réprimer les incursions des Arabes. En même temps, il mit ses meilleurs lieutenants à la tête de divisions plus fortes, et chargea les uns de redescendre le Nil pour aller achever l'occupation du Delta, qu'on avait traversé, mais non encore conquis, les autres de remonter le fleuve pour aller prendre possession de l'Égypte-Moyenne. Chacun de ces généraux, muni à cet effet des instructions les plus minutieuses, devait répéter dans tout le pays ce qui avait été fait à Alexandrie et au Caire, notamment saisir toutes les propriétés des mameluks et substituer partout les Français à leurs droits, se concilier les cheiks à force de respect, gagner les Cophtes en leur faisant espérer une amélioration de leur sort, et viser toujours, en leur laissant la perception des impôts, à fournir aux besoins de l'armée.

Bonaparte ne se flattait pas non plus d'en avoir fini avec Mourad, avec Ibrahim. Desaix fut donc posté avec sa division à l'entrée de la Haute-Égypte, pour y contenir provisoirement Mourad, puis l'en chasser dès que les eaux du Nil baisseraient avec l'automne. Quant à Ibrahim, qui continuait d'avoir son quartier général à Belbéis, c'est-à-dire à huit ou dix lieues seulement du Caire, et qui paraissait méditer quelque retour offensif, Bonaparte se réservait d'aller en personne le contraindre à prononcer sa retraite vers la Syrie. Le 8 août il prit une dizaine de mille hommes, dont il partagea le commandement entre les généraux Leclerc, Murat, Dugua et Reynier, et quitta le Caire.

Le soir de la première journée l'avant-garde française se trouva, en arrivant au village d'El-Khanka, où l'on devait bivouaquer, aux prises avec une nuée d'A-

E. Prisse del.

Andrew Lemaitre

Ababdehs



rabes à cheval et de fellahs soulevés par les mameluks d'Ibrahim, dont elle ne se dégagea qu'avec peine. Il fallut tirailler toute la nuit.

Le lendemain, dans la marche d'El-Khanka sur Belbéis, le corps d'armée rencontra une partie de la caravane qui se rend annuellement du Caire à la Mecque, tant pour y faire ses dévotions au tombeau du prophète, que pour s'y livrer à des opérations commerciales. Cette caravane, qui retournait alors de la Mecque au Caire, venait d'être attaquée par les Arabes, qui l'avaient dispersée après lui avoir pris un certain nombre de chameaux.

L'émir-hadji, ou *prince des pèlerins*, qui la commandait, avait, en arrivant de la Mecque au port de Suez, port situé, comme chacun sait, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, sur les frontières de la Syrie et de l'Égypte; l'émir-hadji avait, disons-nous, envoyé des exprès à Mourad et à Ibrahim, pour avertir ces deux beys de son arrivée prochaine et réclamer leur protection contre les Arabes. Ibrahim, qui seul avait reçu la dépêche du prince des pèlerins, lui avait répondu que pour ne pas tomber au pouvoir des Français il lui fallait éviter le chemin du Caire et se diriger sur Salahieh. L'intention d'Ibrahim, intention bien manifeste d'après un tel avis, était de s'approprier les marchandises de la caravane; mais l'espérance de ce chef avide devait être complétement déçue. La cavalerie française, apercevant d'un côté les pèlerins et les marchands, qui se désolaient, de l'autre les Arabes, qui s'apprêtaient à emmener leur butin dans le désert, courut à eux. Marchands et pèlerins se mirent aussitôt sous la protection des Français, tandis que les Arabes abandonnaient presque toute leur proie et prenaient la fuite. Une partie de la caravane avait réussi à s'échapper au moment où les Arabes l'attaquaient, mais, ne soupçonnant pas la perfidie d'Ibrahim, était allée le rejoindre vers Belbéis. Bonaparte rassembla tous ceux que sa cavalerie venait de délivrer, leur restitua autant que possible leurs marchandises, et leur donna une escorte pour gagner le Caire, où ils ne manquèrent pas de chanter bien haut ses louanges.

Ibrahim n'avait point attendu son adversaire à Belbéis. Bonaparte ne trouva personne dans cette ville, et continua sa poursuite dans la direction de Salahieh. On rejoignit bientôt cette autre partie de la caravane qui était allée imprudemment se livrer au bey. Il la traînait prisonnière à la queue de sa colonne; mais le seul aspect des troupes françaises mit en fuite les mameluks qui escortaient les marchands et les pèlerins, et ceux-ci, délivrés à leur tour, purent rejoindre les débris que Bonaparte avait déjà dirigés sur le Caire. Malgré le secours que la caravane venait de recevoir des Français, elle avait éprouvé de grandes pertes. Beaucoup de pèlerins et de marchands avaient été tués par les Arabes, quelques-uns l'avaient été par les gens d'Ibrahim. Aussi, quoique Bonaparte eût fait rendre à ceux qu'il avait sauvés toutes les marchandises qui leur pouvaient appartenir, nos soldats firent encore un butin très-considérable sur les Arabes et sur les mameluks. De même qu'après la bataille des Pyramides, ils se trouvèrent possesseurs d'une foule d'objets précieux, d'une foule de riches étoffes, notamment de schalls de cachemire; mais, faute d'en connaître toute la valeur, ils n'en tirèrent qu'un maigre profit.

L'armée bivouaqua le 10 au village de Coraïn. Le 11, Bonaparte prit avec lui toute la cavalerie, laquelle pouvait monter à trois cents chevaux, et devançant l'infanterie, qui pourtant marchait au pas accéléré, il arriva de bonne heure, après avoir galopé l'espace de quatre lieues, sur la lisière d'un bois de palmiers où il crut reconnaître que l'ennemi avait campé la nuit précédente. C'était non loin du village de Salahieh. On apprit des habitants de ce village qu'en effet Ibrahim venait de lever son camp; on se précipita sur ses traces, et bientôt on l'aperçut qui traînait à sa suite ses femmes et ses trésors, en un mot un bagage considérable, et s'enfonçait dans le désert. Pendant plusieurs heures, Bonaparte, croyant ses divisions d'infanterie plus éloignées qu'elles ne l'étaient réellement, se contenta de suivre Ibrahim. Quatre ou cinq cents mameluks formaient l'arrière-garde du bey, et semblaient manœuvrer pour protéger l'immense convoi dont la tête se perdait à l'horizon. Sou-

dain Bonaparte vit apparaître derrière lui quatre compagnies de grenadiers de la division Reynier, qui avaient marché avec la plus grande vitesse, et qui amenaient avec elles une pièce de canon. Dès lors il n'y tint plus; il ordonna à une moitié de sa cavalerie (c'étaient des hussards du 7ᵉ régiment et des chasseurs du 22ᵉ) de charger les mameluks. Ceux-ci évitèrent d'abord la charge, ce qui permit aux cavaliers français de leur enlever deux pièces d'artillerie et une cinquantaine de chameaux; mais, faisant ensuite volte-face, ils chargèrent à leur tour avec la plus grande impétuosité. Nos hussards et nos chasseurs soutinrent bravement cette attaque, et la repoussèrent; mais les mameluks, s'éparpillant autour de nos deux escadrons, cherchèrent à les envelopper. Alors s'engagea une lutte terrible, où nos cavaliers firent des prodiges de valeur. Sur ces entrefaites, le général Leclerc arriva avec deux escadrons de dragons, auxquels il commanda avec un admirable sang-froid de faire d'abord feu sur les mameluks, et d'entamer ensuite la charge. Ce mouvement réussit. Comme les hussards et les chasseurs continuaient, quoique entourés, à combattre avec la plus grande résolution, une partie des mameluks se trouva, pour ainsi dire, prise entre deux feux. Les Français, quoique fort inférieurs en nombre, les attaquèrent corps à corps. Les guides de l'escorte de Bonaparte, Bonaparte lui-même, tous ses aides de camp et tous les généraux de l'état-major, mirent l'épée à la main. Enfin, après une mêlée sanglante, qui dura plusieurs minutes, les mameluks lâchèrent pied, et rejoignirent la colonne principale, qui pendant ce temps avait accéléré sa marche dans le désert.

Tous les Français acteurs dans ce combat eussent mérité que l'histoire enregistrât leurs noms; mais Bonaparte, dans le rapport qu'il adressa au Directoire, cite particulièrement, outre les généraux Leclerc, Murat et Caffarelli, le chef de brigade Lasalle, le chef de bataillon Duroc, les capitaines Colbert et Arrighi, qui devaient, eux aussi, gagner et bien porter les épaulettes de général. On croit qu'Ibrahim lui-même prit part à l'action, et qu'il y fut blessé. Quoi qu'il en soit, aucun mameluk ne tomba vivant au pouvoir des Français, aucun Français ne tomba vivant au pouvoir des mameluks, tandis qu'il resta sur le terrain une cinquantaine d'hommes et de chevaux des deux partis.

Ibrahim, continuant à s'enfoncer dans le désert, ne tarda point à franchir la frontière de l'Asie. Sous ce rapport, le but que Bonaparte se proposait fut donc atteint; mais Ibrahim, nous l'avons dit plusieurs fois, emmenait avec lui le pacha d'Égypte, le représentant du grand-seigneur, et ce n'était pas le compte de Bonaparte, qui s'était annoncé comme l'ami des Turcs, comme ne venant point attaquer les droits de la Porte, et ne faisant la guerre qu'aux mameluks usurpateurs. En conséquence, le lendemain du combat de Salahieh, un Arabe fut chargé de porter à Ibrahim la lettre suivante, que l'interprète Venture avait écrite sous la dictée de Bonaparte, et dont l'objet capital se dissimulait, comme souvent il arrive, sous la forme d'un détail insignifiant :

« La supériorité des forces que je commande ne peut plus être contestée; vous voilà hors de l'Égypte, et obligé de passer le désert.

« Vous pouvez trouver dans ma générosité la fortune et le bonheur que le sort vient de vous ôter. Faites-moi connaître tout de suite votre intention.

« Le pacha du grand-seigneur est avec vous; envoyez-le-moi, porteur de votre réponse : je l'accepte volontiers comme médiateur. »

Que cette lettre ait été remise, on en doute; du moins elle demeura sans effet.

Du côté de la Syrie, Salahieh est le point le plus extrême de l'Égypte où l'eau soit potable. Bonaparte résolut de former dans ce village d'importants magasins de vivres, et d'y laisser d'abord Reynier avec la division qu'il commandait, pour surveiller la construction d'une forteresse qui pût mettre ces magasins à l'abri d'une attaque de vive force. Reynier fut chargé, en outre, d'organiser à la française la province de Charquieh, et nommé gouverneur de cette province. Dugua fut envoyé en la même qualité dans celle de Mansourah, et Bonaparte avec le reste de l'armée reprit le 14 la route du Caire...

Arrêtons-nous ici un moment; jetons

un regard en arrière, et demandons-nous si jamais expédition commença sous de plus brillants auspices. Quoi! un mois et demi s'est à peine écoulé depuis le jour où Bonaparte abordait aux rivages égyptiens, et il lui a suffi d'imaginer une combinaison stratégique, suffi de gagner une bataille, pour se trouver déjà maître de la capitale de l'Égypte, pour avoir déjà divisé les forces des mameluks! Bien plus, Ibrahim vide le pays, et Mourad est condamné à l'inaction, Mourad est réduit à se tenir sur la défensive!

Hélas! hélas! la fortune a infligé à Bonaparte, parmi tant de succès, le plus épouvantable des revers. Ce revers, Bonaparte l'ignore encore; mais voici que la fatale nouvelle va fondre sur lui comme la foudre.

Nous l'avons laissé reprenant la route de Salahieh au Caire... A quelques lieues de Salahieh, il rencontra un aide de camp de Kléber, porteur d'une lettre où ce général lui annonçait, à la date du 8 août, que l'escadre qui avait transporté en Égypte l'armée expéditionnaire venait d'être détruite par les Anglais dans la rade d'Aboukir.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : BATAILLE NAVALE D'ABOUKIR. — DESTRUCTION PRESQUE COMPLÈTE DE L'ESCADRE FRANÇAISE. — SANG-FROID DE BONAPARTE A LA NOUVELLE DE CE DÉSASTRE. — DIVERS MOYENS QU'IL EMPLOIE POUR DISTRAIRE SES TROUPES ET GAGNER LES COEURS DES INDIGÈNES. — POMPEUSE CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DU NIL ET DE LA FÊTE DU PROPHÈTE. — CRÉATION DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE. — APERÇU DES TRAVAUX DE CETTE COMPAGNIE. — NOMINATION DE L'ÉMIR HADGI. — ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE. — RECRUTEMENT DE L'ARMÉE. — SUITE DES OPÉRATIONS MILITAIRES : EXPÉDITION DE DESAIX DANS LE FAÏOUM; BATAILLE DE SÉDIMAN; DÉFAITE ET FUITE DE MOURAD. — NOMBREUSES INSURRECTIONS DANS LE DELTA.

Plusieurs conquérants, après avoir abordé aux rivages du pays qu'ils venaient envahir, ont brûlé leurs vaisseaux. Ils les ont brûlés afin d'ôter à leurs soldats l'espoir et la possibilité du retour vers le sol natal, afin de leur imposer ainsi l'obligation de vaincre et de se conquérir une patrie nouvelle...

Loin de songer à suivre un tel exemple, loin de croire qu'il lui fallût recourir à de tels moyens pour entretenir l'ardeur de ses intrépides compagnons d'armes, Bonaparte, à peine débarqué en Égypte, s'était, au contraire, nous l'avons déjà dit, occupé sur-le-champ de pourvoir au salut de la flotte qui venait de l'y conduire. Et si Bonaparte tenait à conserver sa flotte, ce n'était pas seulement pour se rembarquer en cas de revers; c'était encore, c'était bien plutôt, car il doutait peu du succès, pour que sa flotte concourût, l'Égypte une fois conquise, à l'accomplissement des desseins ultérieurs qu'il avait conçus, vastes desseins auxquels la conquête même de l'Égypte ne devait que servir de prélude.

Le port d'Alexandrie, un des plus spacieux du globe, semblait offrir un abri naturel à la flotte française. En effet, les quatre cents bâtiments de transport qui faisaient partie de la flotte, et plusieurs des bâtiments de l'escadre de guerre, tels que les frégates et les vaisseaux de soixante-quatre canons, y entrèrent dès le premier jour. Mais quand il fallut y introduire des vaisseaux de soixante-quatorze, à plus forte raison des vaisseaux de quatre-vingts, et même un vaisseau de cent vingt comme était *l'Orient*, les pilotes turcs, à l'extrême surprise des marins français, déclarèrent, on doit se le rappeler, que le peu de profondeur des passes rendait la chose impossible. Bonaparte chargea aussitôt une commission de vérifier le fait; mais quand il quitta Alexandrie, le 7 juillet, pour marcher sur le Caire, cette vérification n'était pas terminée. Il ne put, avant de partir, que recommander à Brueys de faire au plus vite décider la question, de rester provisoirement à la voile le long des côtes d'Égypte, et, s'il était reconnu que les pilotes indigènes se trompaient, d'entrer sur-le-champ dans le port. Pour le cas contraire, Brueys avait ordre de conduire l'escadre à Corfou. Chemin faisant, il eût touché la côte d'Albanie, d'où il aurait tiré des vivres. Corfou, d'ailleurs, avait une bonne garnison française et des magasins de biscuit et de viande pour six mois. L'amiral aurait attendu là les instructions que le citoyen Talleyrand, qui avait dû partir pour la Turquie en qualité

d'ambassadeur extraordinaire, lui aurait expédiées de Constantinople. Enfin, il était autorisé, si ces instructions se faisaient attendre trop longtemps, à regagner le port de Toulon; il y trouverait cinq ou six mille hommes appartenant aux divers corps qui étaient en Égypte, cinq ou six mille soldats rentrant de congé ou sortant des hôpitaux, qui n'avaient rejoint le port qu'après le départ de l'expédition, et il les ramènerait dès que la mer lui paraîtrait suffisamment libre....

La reconnaissance des diverses passes du port d'Alexandrie était un travail si long, si délicat, que la commission qui en était chargée ne le termina que vers le 15 juillet : encore n'en arriva-t-elle qu'à formuler un avis des moins concluants. Elle signalait plusieurs passes où la profondeur de l'eau atteignait à vingt-trois ou vingt-quatre pieds; et pour augmenter assez sensiblement cette profondeur, il suffirait, ajoutait-elle, de briser quelques roches d'une nature très-friable qui se trouvaient dans le milieu ou sur les côtés. Or, à la rigueur, et sans même entreprendre cette opération, les vaisseaux de soixante-quatorze, qui ne tirent au plus que vingt-trois pieds d'eau, pouvaient, par un vent doux et par une mer calme, franchir les passes indiquées; mais, pour prévenir toute chance d'accident, la commission proposait de les alléger d'un pied ou deux, et d'adopter à l'égard des autres vaisseaux une mesure analogue. Ceux de quatre-vingts, qui tirent vingt-quatre pieds et demi, s'allégeraient de deux à trois pieds, et celui de cent vingt, qui en tirait vingt-sept, de quatre à cinq. Rien ne serait si facile que d'obtenir ces allégements, disait la commission; il ne faudrait que jeter l'eau à la mer ou diminuer l'artillerie. L'expédient obtint l'approbation de la plupart des officiers de Brueys; mais l'amiral lui-même le rejeta. L'amiral à toutes leurs instances répondit, non sans raison, que si les treize bâtiments qu'il s'agissait d'introduire dans le port d'Alexandrie étaient tous des vaisseaux de soixante-quatorze, il n'hésiterait point à recourir au moyen proposé; mais que comme dans le nombre se trouvaient trois vaisseaux de quatre-vingts, et surtout un vaisseau de cent vingt, il courait risque, une fois entré dans le port, de n'en pouvoir plus sortir, et de s'y voir bloqué par une escadre de huit ou neuf vaisseaux anglais. En effet, il lui eût été impossible d'installer les quatre vaisseaux les plus forts de sa propre escadre de manière à ce que ces quatre vaisseaux fussent, d'une part, réduits à un tirant d'eau assez faible pour traverser aisément les passes, et, de l'autre, assez redoutablement armés pour soutenir le combat s'il fallait marcher au devant de l'ennemi.

Au surplus, Brueys, avant de prendre un parti définitif, voulut en référer à Bonaparte lui-même. Du 15 au 20 juillet, il adressa trois messages au général en chef, qui, on le sait, marchait alors sur le Caire. Deux fois, de son côté, pendant cette marche, Bonaparte, que le sort de la flotte préoccupait toujours, expédia des dépêches à l'amiral pour lui renouveler l'ordre d'entrer à Alexandrie, ou, si la chose lui paraissait impraticable, d'appareiller sans délai, soit pour Corfou, soit pour Toulon. Mais l'armée que Bonaparte conduisait à la rencontre des mameluks eut à peine mis le pied dans le désert, qu'aussitôt toutes communications furent interrompues derrière elle par de nombreuses bandes d'Arabes qui dévalisaient et assassinaient à l'envi tous les malheureux Français que le hasard jetait isolés entre leurs mains. Ainsi périrent et les deux courriers de Bonaparte et les deux premiers exprès de Brueys. Toutefois, l'issue de la bataille des Pyramides jeta l'épouvante parmi les Arabes, et les refoula momentanément dans le désert. Les routes redevinrent libres, et peu de jours après les communications étaient rétablies entre le littoral et l'armée. La troisième estafette de l'amiral passa donc, et parvint au général en chef le 25, surlendemain de son entrée au Caire. Grande et douloureuse fut la surprise de Bonaparte, d'apprendre que Brueys, au mépris des instructions formelles qu'il avait reçues, n'avait pas encore mis l'escadre en sûreté. Quoi! l'escadre n'était ni dans le port d'Alexandrie, ni dans le port de Corfou, ni même en chemin pour Toulon. Quoi! elle ne se tenait pas seulement sous voiles, mais, depuis près d'un mois, restait mouillée dans la rade d'Aboukir, rade ouverte aux vents et à l'ennemi. Le jour même, Bonaparte ex-

pédia le chef d'escadron Julien, un de ses aides de camp, vers l'amiral, pour lui témoigner tout son mécontentement, lui prescrire d'appareiller sans plus de retard vers quelque port ami de la république, et lui rappeler d'ailleurs que toutes les ordonnances de la marine défendent de recevoir le combat dans une rade foraine. Julien avait ordre de ne revenir que lorsqu'il aurait vu l'escadre prendre le large. Il partit du Caire le 26, avec une escorte d'infanterie, et, soit pour accélérer son voyage, soit pour échapper aux périls de la route de terre, s'embarqua sur le Nil, qu'il comptait redescendre jusqu'à Rosette; mais, malgré sa prudence, malgré son zèle, il n'atteignit point sa destination. Parvenue près de Téramée, la djerme qu'il montait fut surprise par une troupe d'Arabes; et ce jeune officier du plus bel avenir tomba sous leurs coups, après avoir courageusement défendu ses dépêches, dont il connaissait toute l'importance. Quand même cette mort tragique n'eût pas interrompu son voyage, le brave Julien serait arrivé trop tard pour conjurer la perte de notre escadre. Quelque diligence qu'il eût faite, il n'aurait au plus tôt rejoint Brueys que le 3 ou le 4 août, et la fatale bataille d'Aboukir se livra du 1er au 2.

Pourquoi Brueys négligea-t-il ainsi de tous points les instructions que lui avait données Bonaparte? Pourquoi, dès qu'il eût jugé que son escadre ne pouvait entrer dans le port d'Alexandrie, ne s'empressa-t-il pas d'appareiller pour Corfou, pour Toulon? On allègue, pour excuser Brueys, que l'amiral était fort attaché au général Bonaparte, et qu'il ne voulut pas s'éloigner des côtes d'Égypte sans savoir si Bonaparte avait lutté victorieusement contre les mameluks, si l'armée française était maîtresse du Caire, enfin si l'expédition prenait une tournure tout à fait favorable. Or, avant même que Bonaparte n'eût atteint Ramanieh, les communications, nous l'avons déjà dit, étaient interrompues, et, comme c'est l'ordinaire en pareille circonstance, il courait des bruits fâcheux sur les derrières de l'armée. Cependant, on ne saurait le nier, Brueys connut le 29 juillet le gain de la bataille des Pyramides et l'entrée triomphante des Français dans la capitale de l'Égypte Pourquoi dès lors n'appareilla-t-il point? On allègue qu'après avoir attendu près d'un mois il voulut attendre encore quelques jours et recevoir directement des nouvelles du général en chef. De pareilles excuses, en présence des ordres positifs que Brueys avait reçus, sont pitoyables. Il ne devait, dans aucun cas, garder une position qui compromettait la sûreté de son escadre. Obligé d'aller au mouillage dans la rade d'Aboukir pour débarquer le matériel de l'armée de terre, il ne devait y séjourner que le temps strictement nécessaire à cette opération, quarante ou quarante-huit heures; il devait, l'opération finie, se hâter d'en sortir, puis, s'il fut réellement retenu par les motifs qu'on allègue en sa faveur, croiser entre les côtes d'Égypte et de Caramanie. Brueys eût ainsi concilié la sollicitude que lui causaient les faux bruits qui couraient sur l'armée de terre, et les exigences de son devoir, qui était avant tout de veiller au salut de l'escadre. D'une part, il eût toujours été à même de faire recueillir, soit à Damiette, soit sur tout autre point du littoral, des nouvelles de l'armée; il eût, d'autre part (ce qui est une des règles fondamentales de la stratégie nautique), rencontré l'ennemi à la voile au lieu de le recevoir à l'ancre. Malheureusement Brueys ne tint compte d'aucune de ces considérations.

Autre malheur: Brueys, qui était pourtant un habile marin, crut, à peine entré dans la rade d'Aboukir, reconnaître que cette rade offrait une excellente position défensive, et il s'y embossa. Un des premiers résultats d'une telle détermination fut que l'escadre épuisa ses vivres en pure perte, et que même elle en aurait bientôt manqué totalement si de petits navires égyptiens ne lui eussent apporté du riz de Rosette. Nos vaisseaux, une fois embossés, éprouvèrent aussi la difficulté la plus grande à se procurer de l'eau fraîche. L'eau qu'on obtenait en creusant des puits à terre était saumâtre. De plus, les hommes employés à l'aiguade étaient sans cesse attaqués par les Arabes, et il fallait toujours envoyer de forts détachements pour les protéger. Néanmoins, ce n'eussent été là que de légers inconvénients, si le mouillage que

Brueys avait choisi eût en effet, par la configuration du littoral ou par la nature du fond, présenté au point de vue militaire tous les avantages que l'amiral croyait y avoir reconnus. Mais qu'on en juge.

La rade d'Aboukir forme un demi-cercle presque régulier qui commence à neuf lieues d'Alexandrie pour se prolonger jusque vers la bouche la plus occidentale du Nil. La plage en est partout si basse, qu'elle n'offre assez de fond pour les vaisseaux de ligne qu'à environ une lieue de la terre, et l'extrême largeur de son ouverture fait qu'elle ne présente guère d'abri. Elle n'est un peu abritée que du côté du nord-ouest, celui où les vents soufflent le plus fréquemment; elle ne l'est que par un îlot situé à une demi-lieue de la pointe la plus voisine d'Alexandrie, et lié à cette pointe par une chaîne de roches et de bancs de sable, entre lesquels il n'y a de passage que pour des djermes. L'îlot en question, appelé îlot d'Aboukir, à cause de la proximité du port et du village de ce nom, est d'ailleurs entouré d'un écueil qui s'avance à près de seize cents mètres vers la haute mer.

Pour voir là une position militaire, pour croire que mouillée dans ces parages l'escadre ne courait aucun danger, il fallait, nous ne dirons pas la témérité habituelle de Brueys, mais la sécurité excessive à laquelle cet amiral n'avait que trop de penchant. Il fallait comme lui, le jour de l'arrivée de la flotte en Égypte, alors que le voisinage de Nelson n'était pas douteux, n'avoir pas craint d'attendre son adversaire avec ses vaisseaux mouillés en pleine côte et à trois lieues au large. Et non-seulement Brueys ne soupçonnait point la défectuosité de son mouillage actuel dans la rade d'Aboukir; mais encore il s'était persuadé que l'ennemi n'oserait tenter de venir le combattre dans une baie qui, peu familière aux navigateurs provençaux eux-mêmes, devait par conséquent être tout à fait inconnue aux marins anglais. Puis, il regardait ses forces comme bien supérieures à celles de l'ennemi, et sous ce rapport il ne se trompait pas : l'escadre de Nelson était une des plus mauvaises que l'Angleterre eût équipées depuis longtemps. Par tous ces motifs, Brueys pensait ne devoir pas être attaqué, ou, s'il devait l'être, se berçait de l'espérance d'une facile victoire. Aussi, en cas d'attaque, il ne laissa point que de faire certains préparatifs de défense, il ne laissa point que de rectifier à différentes reprises sa ligne d'embossage.

Avant d'expliquer les dispositions définitives auxquelles Brueys s'arrêta, disons comment était composée l'escadre qu'il avait sous ses ordres.

Pour ne parler ni de trois bombardes, ni de plusieurs bricks et bateaux canonniers qui au commencement de la bataille se réfugièrent sous le fort d'Aboukir, l'escadre de Brueys comptait seize bâtiments de haut bord, dont treize vaisseaux de ligne et trois frégates. Parmi les treize vaisseaux il y en avait un de cent vingt canons, *l'Orient*; il y en avait trois de quatre-vingts, *le Franklin*, *le Tonnant* et *le Guillaume-Tell*; les neuf autres, à savoir : *le Guerrier*, *le Conquérant*, *le Spartiate*, *l'Aquilon*, *le Peuple-Souverain*, *l'Heureux*, *le Mercure*, *le Généreux* et *le Timoléon*, étaient des vaisseaux de soixante-quatorze. Des trois frégates il y en avait deux de quarante, *la Diane* et *la Justice*, et une de trente-six, *la Sérieuse*. L'amiral Brueys, commandant en chef, montait *l'Orient*. Après avoir donné *le Tonnant* et *le Franklin* pour matelots à *l'Orient*, ainsi qu'on nomme les vaisseaux spécialement chargés de la défense du pavillon-amiral, il forma son centre, ou corps de bataille, de ces trois mêmes vaisseaux. Il forma son aile droite de *l'Heureux*, du *Mercure*, du *Guillaume-Tell*, du *Généreux* et du *Timoléon*. Il forma son aile gauche du *Peuple-Souverain*, de *l'Aquilon*, du *Spartiate*, de *la Sérieuse*, du *Conquérant* et du *Guerrier*. Enfin, il forma de *la Diane* et de *la Justice* une espèce de division volante, dont il se proposait de flanquer une des extrémités de sa ligne. Puis, se réservant de commander lui-même son centre et son aile gauche, il confia le commandement de son aile droite au contre-amiral Villeneuve, qui montait *le Guillaume-Tell*, et celui de la division légère au contre-amiral Décrès, qui montait *la Diane*.

Ce ne fut point (est-il nécessaire de le dire?), ce ne fut point au hasard

que Brueys affecta tel ou tel de ses vaisseaux à telle ou telle des différentes parties de son ordre de bataille. Au contraire, il s'étudia à les y distribuer tous selon que le fort ou le faible de sa ligne d'embossage lui parut le permettre ou l'exiger. Par malheur, il se méprit sur la force et sur la faiblesse de sa position, ou plutôt il s'en exagéra les avantages et les désavantages, double erreur qui causa sa perte.

Après d'assez longues hésitations, Brueys finit par établir son mouillage dans la direction du nord-ouest et du sud-est ; il s'y détermina, parce que c'était celle des vents qui règnent dans ces parages pendant presque tout l'été, et qu'ainsi ses vaisseaux devaient naturellement présenter le travers au large. En même temps, il fit occuper l'îlot d'Aboukir, et résolut d'y appuyer la gauche de son escadre. Jusque-là c'était bien ; mais ici commencent les fautes. Il n'arma l'îlot que faiblement ; il en éloigna de deux mille quatre cents mètres son premier vaisseau de gauche, ne mouilla le second qu'à sept ou huit cents mètres du premier, ne plaça le troisième qu'à sept ou huit cents mètres du second, et ainsi des treize autres ; puis, à droite et à gauche du vaisseau-amiral, qui occupait le centre de la ligne d'embossage, cette ligne dont la longueur totale était d'environ trois lieues, se repliait légèrement vers la côte, et figurait un angle très-obtus tourné vers la pleine mer.

Combien ces dispositions de Brueys n'étaient-elles pas vicieuses ! D'abord, règle générale, rien n'est plus difficile que d'embosser une escadre de manière à ce qu'elle ne puisse être tournée par des vaisseaux ennemis à l'une de ses extrémités, celle du vent. Toujours elle courra risque de l'être, à moins qu'un obstacle naturel ne s'oppose à ce que les vaisseaux ennemis atteignent cette extrémité-là. Autrement, ils peuvent passer sur le câble du vaisseau de tête, et alors toutes les mesures prises pour les arrêter échouent contre un adversaire audacieux. Dans le cas particulier qui nous occupe, Brueys avait sous la main l'obstacle naturel qu'il lui fallait pour empêcher sa ligne d'être prise à revers. C'était l'îlot d'Aboukir ; mais Brueys n'en sut pas tirer parti. Il se contenta d'y établir une batterie de deux canons de douze et deux mortiers, comme s'il eût simplement voulu ôter à l'ennemi la tentation d'y descendre. Si Brueys eût mieux apprécié sa position, il aurait établi sur l'îlot quinze ou vingt pièces de trente-six et dix ou douze mortiers ; il aurait diminué de moitié la distance énorme qu'il laissa entre l'île et son premier vaisseau ; il le pouvait impunément, puisque tous les plans de la baie d'Aboukir indiquent encore vingt-cinq à trente pieds d'eau à six cents mètres de l'île ; il aurait, en outre, rappelé deux vaisseaux de soixante-quatre qu'il avait dans le port d'Alexandrie, et qui eussent fait deux excellentes batteries flottantes, car ces deux vaisseaux tirant moins d'eau que les autres eussent pu s'approcher davantage de l'île. Que Brueys eût pris ces différentes mesures, et la gauche de sa ligne d'embossage était solidement armée ; mais il négligea de les prendre, et néanmoins il regarda sa gauche comme inattaquable. Son illusion à cet égard était si complète, qu'il plaça à l'extrémité de son aile gauche ses deux plus mauvais vaisseaux, *le Guerrier* et *le Conquérant*. *Le Conquérant* surtout était le vaisseau le plus âgé de toute l'escadre, et ne portait que du dix-huit à sa batterie basse. Au contraire, Brueys garda toutes ses craintes pour l'extrémité de son aile droite. De ce côté, croyait-il, les ennemis pouvaient passer entre le rivage et notre ligne d'embossage ? Et pourtant une circonstance capitale aurait pu, aurait dû le rassurer : c'est que cette partie de notre ligne était presque au midi, et que, comme le vent venait presque du nord, les Anglais, pour attaquer notre droite, auraient le vent contre eux. Sans doute ils ne s'exposeraient point à combattre avec un pareil désavantage. N'importe ! Brueys forma son centre de ses vaisseaux les plus forts, c'est-à-dire de *l'Orient*, du *Tonnant* et du *Franklin* ; puis il plaça *le Généreux*, un des meilleurs et des mieux commandés de l'escadre, vers l'extrémité de sa droite, et crut devoir le faire soutenir par *le Guillaume-Tell*, son troisième vaisseau de quatre-vingts.

Ce ne sont point les seuls reproches qu'ait mérités Brueys. Ainsi, la distance de sept à huit cents mètres qu'il laissa

entre chacun de ses vaisseaux, exposait sa ligne à être coupée partout, puisque cette distance livrait passage à sept ou huit vaisseaux de front. Ensuite, on ne sait pourquoi il porta son centre en avant, de manière que l'escadre formait une ligne convexe en sens inverse de la côte. D'autre part, il aurait dû, pendant qu'il s'embossait, tirer d'Alexandrie trois ou quatre mille matelots des bâtiments du convoi, et les distribuer sur ses vaisseaux pour en renforcer les équipages. Il songea bien à cette ressource; mais ce ne fut qu'au dernier moment et lorsque déjà la bataille était engagée, de sorte que la mesure ne fit qu'accroître le désordre. Enfin, et ce fut son tort le plus grave, Brueys, qui avait à sa disposition, dans le port d'Alexandrie, plus de trente bâtiments légers dont il aurait pu couvrir la mer pendant qu'il restait lui-même immobile dans la baie d'Aboukir, les laissa tous à l'ancre. Les principes de la stratégie voulaient qu'il gardât, quels que fussent ses projets ultérieurs, son escadre entière à la voile. Au moins y devait-il garder une division légère de deux ou trois vaisseaux de guerre, de huit ou dix frégates, bricks ou avisos, pour éloigner toujours les Anglais, les empêcher du moins d'observer sa ligne, et être instruit d'avance de leur approche. Mais non, il n'avait pas un vaisseau, pas une frégate, pas un brick à la voile, quand Nelson arriva. Tout, dans les dispositions prises par l'amiral français, confirme ce que nous avons déjà dit, qu'il se regardait comme certain de ne pas être attaqué. La vue des vaisseaux ennemis se dirigeant vers la baie ne le tira même pas d'erreur; il demeura persuadé que Nelson, après avoir reconnu combien la position de l'escadre française était formidable, virerait de bord, et se contenterait de croiser au large pour la tenir bloquée. La fatalité entraînait Brueys...

Au contraire, une bonne étoile semblait s'être levée pour Nelson, et le conduire depuis quelques jours. Nelson, qui avait inutilement poursuivi son adversaire pendant plus de deux mois, allait enfin l'atteindre, et, qui mieux est, le surprendre au milieu des circonstances les plus défavorables.

Après s'être présenté le 28 juin devant Alexandrie, et n'y avoir, à son extrême étonnement, obtenu aucune nouvelle de l'expédition française, qui en effet n'arriva que deux jours plus tard en vue de ce port, Nelson avait quitté les côtes d'Égypte pour se porter sur les divers points où il espérait recueillir quelque information. Il avait d'abord visité les côtes de Caramanie, puis celles de Morée; enfin, après avoir parcouru presque tout l'Archipel sans rien apprendre, il était revenu le 18 juillet, manquant d'eau et de vivres, sur les côtes de Sicile. La cour de Naples, alors en paix avec la république française, avait d'abord résolu, pour ne point se compromettre, de ne donner aucun secours à l'escadre anglaise. L'amiral anglais, ainsi obligé de pousser jusqu'à Gibraltar pour se ravitailler, eût laissé les Français absolument maîtres dans la Méditerranée, et la France aurait pu retirer tout le fruit qu'on devait attendre des hardies conceptions de Bonaparte. Mais les intrigues de cette fameuse lady Hamilton, dont le débonnaire mari représentait alors l'Angleterre près de la cour de Naples, dont les charmes avaient depuis quelques mois allumé dans le cœur de Nelson un amour payé déjà de réciprocité, et qui, ancienne servante de taverne, était devenue, par ses grâces séduisantes, par son caractère insinuant et adroit, l'intime amie de la reine Caroline, triomphèrent des scrupules de la cour. Des ordres secrets furent expédiés en Sicile pour qu'on fournît à Nelson tout ce dont ses vaisseaux auraient besoin. Sans les secours qu'il trouva dans les ports siciliens, Nelson était perdu. Quand on avait appris en Angleterre qu'il était revenu sur ses pas sans avoir trouvé la flotte française, on y avait demandé à grands cris son remplacement et même sa mise en accusation. Combien fut-il donc heureux de pouvoir, avant que l'amirauté anglaise ne donnât peut-être satisfaction aux clameurs publiques, recommencer une mission qu'il n'avait d'abord remplie qu'avec si peu de succès!

Le 25 juillet, après toute une semaine passée dans le port de Syracuse à faire des vivres et de l'eau, Nelson remit à la voile. Il n'avait pas encore réussi à obtenir des renseignements positifs sur

le point où s'était dirigée la flotte française; mais ce dont il avait la certitude, c'est qu'elle n'avait pas redescendu la Méditerranée. Le 28, son escadre se présentait devant le golfe de Coron; il y communiqua avec la terre, et apprit enfin que les Français, plus d'un mois auparavant, avaient été vus, des côtes de Candie, faisant route au sud-est; il en conclut de nouveau que l'Égypte était le but de leur expédition, et se hâta de retourner vers la côte égyptienne. Il arriva le 1er août, dans la matinée, en vue d'Alexandrie, et bientôt le débarquement des Français dans ce port, bientôt la présence de leur escadre dans les parages voisins, lui furent connus. Dès lors ils ne songea plus qu'à la joindre, à la combattre, et détacha deux vaisseaux pour la chercher et pour reconnaître sa position. En quelques heures, ces vaisseaux l'eurent trouvée. Ils pénétrèrent sans être inquiétés dans la rade d'Aboukir, et purent (inévitable conséquence de l'incurie de Brueys) observer tout à leur aise notre ligne d'embossage. Leur reconnaissance achevée, les deux vaisseaux anglais revinrent vers Nelson, qui, une fois instruit des détails de notre mouillage, s'empressa de manœuvrer vers Aboukir. Il y arriva vers les quatre heures du soir, et résolut d'attaquer sur-le-champ.

Lorsque l'escadre anglaise fut signalée, notre amiral dînait. Le branle-bas n'était fait sur aucun de nos vaisseaux, et même chacun d'eux, outre les marins qui travaillaient à creuser des puits, avait à terre vingt-cinq hommes de troupes pour les protéger contre les Arabes. La première mesure à prendre était de rappeler à bord tous les canots et toutes les chaloupes, avec les travailleurs et leur escorte; Brueys n'y manqua point. De plus, il envoya des officiers à Alexandrie pour réunir et ramener une partie des matelots qui se trouvaient sur les bâtiments du convoi; mais il n'eut pas le temps de recevoir ce renfort. Les hommes qui appartenaient aux équipages de l'escadre, et qui étaient occupés à faire de l'eau, n'eurent pas même le temps de revenir. Du moins n'en revint-il qu'un petit nombre.

A quatre heures et demie, comme l'escadre anglaise, favorisée par le vent, approchait avec assez de rapidité, Brueys, sans pourtant s'être encore décidé tout à fait à croire que Nelson venait l'attaquer, fit le signal du branle-bas; mais ce signal ne fut plus ou moins bien exécuté à bord des différents vaisseaux que suivant l'opinion qu'on y avait de la probabilité de l'attaque. Sur *le Guerrier* et sur *le Conquérant* on ne dégagea qu'une seule batterie. On encombra celle du côté de terre de tout ce dont l'autre avait été débarrassée, en sorte que plus tard, quand ces vaisseaux furent tournés, cette batterie ne put faire feu. Sur *l'Orient* même, que montait l'amiral, des cabanes qu'on avait établies sur les dunettes pour loger des officiers de terre pendant la traversée, ne furent pas détruites; on les laissa remplies de matelas, remplies de seaux de peinture et de goudron.

En même temps que Brueys faisait le signal de branle-bas, il ordonnait aux bricks *l'Alerte* et *le Railleur* d'appareiller, et de feindre d'aller, soit reconnaître l'ennemi, soit accomplir quelque mission secrète. L'ordre avait pour but de tromper l'ennemi sur la profondeur de l'eau dans certains endroits dangereux, et de l'attirer sur ces dangers. Un seul des deux bricks put mettre cet ordre à exécution. *L'Alerte* s'approcha jusqu'à portée de canon des vaisseaux anglais; puis, comme s'il ne les eût qu'alors reconnus pour ennemis, comme s'il voulait s'efforcer de promptement se dérober à eux, il se couvrit de voiles, et se retira vers la rade en passant sur les hauts-fonds qui se trouvent au large de l'îlot. Nelson soupçonna peut-être la ruse; en tout cas, il ne tomba point dans le piége, et manœuvra comme s'il eût eu de bons pilotes. Au reste, il ne tarda guère à en avoir. Vers cinq heures, une djerme, montée, à ce qu'on assure, par des Français anciens chevaliers de Malte que l'expédition avait recueillis après la conquête de cette île, et par des pilotes du pays, se dirigea vers le vaisseau-amiral anglais, et, malgré tous les boulets que *l'Alerte* envoya, parvint à le rejoindre.

On croit qu'en ce moment Brueys, qui commençait enfin à ne se plus dissimuler que son adversaire pouvait bien avoir l'intention d'en venir aux mains dès le soir, eut quelque velléité d'appa-

reiller, afin de recevoir plutôt le combat à la voile. Cependant, il calcula que Nelson ne serait à la portée du canon que vers six heures; il ne comptait d'ailleurs que douze vaisseaux dans l'escadre anglaise, et encore douze vaisseaux de soixante-quatorze; tous ces motifs le ramenèrent à douter que les Anglais attaquassent le jour même.

Nelson ne se présentait, en effet, qu'avec douze vaisseaux; mais il en avait laissé devant Alexandrie un treizième, de soixante-quatorze et un autre de cinquante, qui le rejoignirent peu après le commencement de l'action. A six heures, les douze vaisseaux anglais, qui jusque-là s'étaient avancés pêle-mêle, se formèrent en ordre de bataille avec une promptitude et une précision admirables. Rangés sur deux colonnes, ils se dirigèrent contre la gauche de notre ligne. La première des deux colonnes anglaises avait pour chef de file *le Culloden*, que suivaient *le Goliath*, *le Zélé*, *l'Orion*, *le Thésée* et *l'Audacieux*; la seconde avait pour chef de file *le Vanguard*, vaisseau-amiral, derrière lequel venaient *le Minotaure*, *le Défence*, *le Swiftsure*, *le Belléropbon* et *le Majestueux*. Les deux vaisseaux restés en arrière étaient *l'Alexandre* et *le Léandre*.

Quant aux seize bâtiments de l'escadre française, voici, pour l'intelligence du récit qu'on lira tout à l'heure, dans quel ordre Brueys les avait placés. En commençant par la gauche, que Brueys croyait avoir si formidablement appuyée sur l'îlot d'Aboukir, venaient :

Bâtiments.	Capitaines.
1° *Le Guerrier*,	Trullet aîné;
2° *Le Conquérant*,	Dalbarade;
3° *La Sérieuse*,	Martinet;
4° *Le Spartiate*,	Émérian;
5° *L'Aquilon*,	Thévenard;
6° *Le Peuple-Souverain*,	Raccord;
7° *Le Franklin*,	Gillet;
8° *L'Orient*,	Casa-Bianca;
9° *Le Tonnant*,	Du Petit-Thouars;
10° *L'Heureux*,	Étienne;
11° *Le Mercure*,	Cambon;
12° *Le Guillaume-Tell*,	Saulnier;
13° *Le Généreux*,	Lejoille;
14° *Le Timoléon*,	Trullet jeune;
15° *La Diane*,	Soleil;
16° *La Justice*,	Standelet.

Dans presque toutes les relations de la bataille navale d'Aboukir s'est glissée une erreur qui vaut la peine d'être rectifiée. On attribue communément à Nelson l'honneur d'avoir conçu la belle et audacieuse manœuvre qui le rendit victorieux, et qui consista à jeter une partie de ses vaisseaux entre le rivage et notre escadre, à nous accueillir avec les autres du côté de la pleine mer, et à nous prendre ainsi entre deux feux. Eh bien, Nelson peut tout au plus revendiquer le mérite de l'avoir heureusement exécutée. Ce fut le hasard, le hasard seul, qui la lui suggéra, et qui même en commença l'exécution. Le dessein primitif de l'amiral ennemi était d'aborder notre ligne par la gauche, puis d'attaquer de vaisseau à vaisseau, c'est-à-dire que chacun des vaisseaux anglais jetant l'ancre par l'arrière se placerait en travers de la proue des nôtres. Un accident vint, qui changea tout ce plan. *Le Culloden*, destiné à combattre *le Guerrier*, voulut passer entre la gauche de notre bâtiment et l'îlot d'Aboukir : il échoua sur un bas-fond. Si l'îlot eût été suffisamment armé, *le Culloden* était pris. *Le Goliath*, qui le suivait, fut plus heureux; non-seulement il passa, non-seulement il tourna notre premier vaisseau, mais, entraîné par le vent et le courant, il ne put s'arrêter qu'à la hauteur du deuxième : c'était *le Conquérant*, qu'il attaqua de la manière la plus vive. *Le Zélé*, troisième vaisseau anglais, tourna à son tour *le Guerrier*, qu'il eût bientôt démâté de son mât de misaine; car la batterie gauche du *Guerrier* ne tirait pas, non plus que la batterie gauche du *Conquérant*, et nous en avons expliqué la cause plus haut. *L'Orion*, quatrième vaisseau anglais, suivit le mouvement. Il se dirigea d'abord entre *le Zélé* et *le Guerrier*, et lâcha à celui-ci sa bordée de babord; puis, se dirigeant entre le rivage et *le Goliath*, il envoya sa bordée de tribord à *la Sérieuse*, qui avait fait feu sur lui, et la coula; après quoi il se porta derrière *l'Aquilon*, notre cinquième vaisseau. *Le Thésée*, cinquième vaisseau anglais, doubla aussi *le Guerrier*, et après lui avoir abattu ses deux derniers mâts, alla mouiller derrière *le Spartiate*, notre quatrième vaisseau. *L'Audacieux*, sixième vaisseau anglais, prit une autre

route ; il coupa notre ligne entre *le Guerrier* et *le Conquérant*, auxquels il envoya ses deux bordées en poupe et en proue, et se fixa derrière notre deuxième vaisseau. *Le Vanguard* venait ensuite; toutefois, au lieu de le jeter, comme les précédents, entre notre ligne et la terre, Nelson, qui le montait, lui fit prendre poste à portée de pistolet au large du *Spartiate*, qui se trouva ainsi engagé des deux bords, mais qui se défendit de la manière la plus brillante. Les cinq autres vaisseaux anglais qui s'avançaient derrière *le Vanguard* imitèrent la manœuvre du vaisseau-amiral, et vinrent se placer, *le Minotaure* devant *l'Aquilon*, *le Défence* devant *le Peuple-Souverain*, *le Swiftsure* devant *le Franklin*, *le Bellérophon* devant *l'Orient*, *le Majestueux* enfin devant *le Tonnant*.

Ainsi se placèrent onze des douze vaisseaux de l'escadre anglaise; le douzième, on s'en souvient, était échoué. L'aile gauche et le centre de l'escadre républicaine, ainsi entourés, devaient, avec quelque héroïsme que leurs équipages se défendissent, succomber infailliblement si l'aile droite tardait à venir prendre part au combat. Or, elle demeura paisiblement spectatrice de leur défaite...

Il était environ sept heures, et le soleil allait disparaître sous l'horizon, lorsque les deux escadres se trouvèrent engagées de la sorte. De chaque côté on se battait avec une ardeur extraordinaire. Quand la nuit vint couvrir la baie l'action continua dans l'obscurité avec le même acharnement. Dès huit heures moins un quart *le Guerrier* et *le Conquérant*, qui formaient l'extrémité gauche de notre ligne, et qui avaient vu défiler sur eux, au vent et sous le vent, cinq vaisseaux ennemis, étaient totalement désemparés. Peu à peu leur feu diminua. A huit heures et demie, il cessa tout à fait, et ce silence fit pressentir au reste de l'escadre qu'ils s'étaient rendus. Effectivement; et ce qui ne permit plus d'en douter, c'est qu'on vit bientôt les vaisseaux anglais qui les avaient combattus refluer vers le centre, où jusque-là *l'Orient* et ses deux matelots *le Tonnant* et *le Franklin*, tous les trois bien supérieurs en force et en construction à tous les vaisseaux de l'escadre anglaise, qui n'étaient tous que de soixante-quatorze et de petit modèle, occasionnaient aux vaisseaux ennemis qui leur étaient opposés beaucoup plus de dommage qu'ils n'en recevaient eux-mêmes.

Dès le commencement de l'action l'amiral Brueys s'était établi sur la dunette de son vaisseau, avec tous les officiers de son état-major, son capitaine de pavillon Casa-Bianca, et l'ordonnateur en chef de l'escadre Joubert. Comme s'il eût voulu racheter toutes ses fautes à force de bravoure et de sang froid, l'infortuné Brueys n'en bougea plus. Sur la dunette, avec lui et ses officiers principaux, avaient pris place une vingtaine d'hommes faisant la fusillade : c'était tout ce qu'on avait pu réunir pour le service de la mousqueterie. En effet, comme une partie de l'équipage était restée à terre, les soldats spécialement destinés à ce service, ainsi que les marins attachés aux pièces de canon des gaillards, avaient dû être envoyés dans la batterie de douze, qui manquait de plus de la moitié du monde nécessaire à son armement. Dans la première heure de l'action, Brueys avait été blessé, mais légèrement, à la figure et à la main; vers huit heures il fut atteint par un boulet qui le coupa presque en deux. On s'approcha pour l'enlever et le descendre au poste des blessés. Il s'y opposa. *Un amiral*, dit-il d'une voix ferme, *doit mourir en donnant des ordres!* Il demanda du tabac, resta sur son banc de quart, et ne survécut que dix minutes. Presque au même instant tombait mortellement blessé le capitaine de pavillon Casa-Bianca. Le chef d'état-major Ganteaume, ou ne put, par suite de la position des vaisseaux ennemis, faire connaître au reste de l'escadre française la mort de l'amiral, ou, le pouvant, ne le voulut pas, de peur que la connaissance de ce fatal événement ne ralentît l'ardeur des troupes. Sur *l'Orient* même, soit que l'équipage ignorât la double perte qu'il avait faite, soit que son courage fût au-dessus de pareilles épreuves, on continua de se battre avec acharnement. A bord du *Tonnant*, le capitaine du Petit-Thouars était mutilé du bras droit, mutilé des deux jambes. A bord du *Franklin*, le capitaine Gillet, criblé aussi des plus graves blessures, avait dû remettre son commandement au capitaine Martinet, de *la Sérieuse*, qui était parvenu, lorsque cette

frégate avait coulé, à gagner *le Franklin* à la nage. Enfin, le contre-amiral Blanquet-Duchayla, qui montait également *le Franklin*, avait été si rudement heurté à la tête par un débris de vergue, qu'il en avait perdu le sentiment, et qu'il avait fallu l'enlever évanoui de dessus le pont. N'importe! une même énergie animait les marins de *l'Orient*, les marins du *Tonnant*, les marins du *Franklin*. Aussi, à neuf heures, *le Bellérophon* était dégréé, démâté, et *le Majestueux* battait en retraite. Oh! si dans ce moment le contre-amiral Villeneuve, qui commandait notre aile droite, eût coupé ses câbles! S'il eût foncé sur la ligne anglaise avec les cinq vaisseaux qu'il avait sous ses ordres, avec *l'Heureux*, *le Mercure*, *le Guillaume-Tell*, *le Généreux*, *le Timoléon*, et les frégates *la Diane* et *la Justice*, l'escadre anglaise était anéantie. Dès avant que Brueys n'expirât, le signal d'appareiller avait été fait à Villeneuve; depuis lors, on le lui avait répété plusieurs fois; mais la nuit et la fumée l'empêchaient de rien voir, et il ne bougeait pas. Sur ces entrefaites, *l'Alexandre* et *le Léandre*, les treizième et quatorzième vaisseaux de Nelson, d'abord restés en arrière des autres, avaient rejoint. A leur arrivée, *le Léandre* se mit à tâcher de relever *le Culloden*; mais *l'Alexandre*, avec lui deux autres vaisseaux anglais, et bientôt *le Léandre* lui-même, remarquant l'immobilité de notre droite, voyant, au contraire, combien le centre de la ligne anglaise était maltraité, s'y portèrent pour la soutenir. Il était temps. *Le Bellérophon*, dont les trois mâts étaient abattus, dont presque tous les canons étaient hors de service, dont l'équipage comptait plus de deux cents morts ou blessés, allait couler bas si seulement il recevait encore deux nouvelles volées de *l'Orient*; mais il coupa son câble pour se soustraire à une destruction inévitable, et se laissa dériver. Toutefois, le peu de vent qui soufflait alors l'obligea de parcourir lentement la queue de la ligne française. Il reçut la volée du *Tonnant*, qui acheva la boucherie de son équipage, et il amena pour ce vaisseau. Cependant il dérivait toujours, et il essuya encore quantité de coups de canon en passant devant *l'Heureux* et *le Mercure*. Son équipage, les officiers principalement, poussaient de grands cris pour annoncer qu'il était rendu; mais on ne les entendait pas, ou bien on ne pouvait les comprendre. Enfin le contre-amiral Villeneuve les entendit du *Guillaume-Tell*, et, les comprenant, défendit à ce vaisseau, ainsi qu'aux deux derniers de la ligne française, de plus tirer sur *le Bellérophon*. Il aurait dû s'empresser de le faire amariner par une des frégates françaises, par *la Diane* notamment, qui était tout proche de lui; mais on ignore pourquoi il ne le fit pas. *Le Bellérophon*, profitant de cette faute, continua de dériver jusque vers l'embouchure du Nil, et le lendemain fut recueilli par l'escadre victorieuse de Nelson. C'est à bord de ce même *Bellérophon*, qui, quoique fort vieux, tint encore longtemps la mer, que seize ans plus tard l'ex-général Bonaparte, alors Napoléon Ier, alors empereur et roi, alla héroïquement se constituer l'hôte de l'Angleterre, mais ne trouva qu'une prison, — qu'une prison d'où il ne sortit que pour entrer dans celle de Sainte-Hélène...

Ce fut *l'Alexandre* qui remplaça *le Bellérophon* vis-à-vis de *l'Orient*; ce furent *l'Audacieux* et *le Thésée* qui remplacèrent *le Majestueux* vis-à-vis du *Tonnant*, tandis que *l'Orion* et bientôt après *le Léandre* allèrent renforcer *le Swiftsure* vis-à-vis du *Franklin*. On voit à quel point le centre français eut dès lors contre lui l'infériorité du nombre; pourtant il continua à lutter sans désavantage, et à onze heures la victoire n'était rien moins que décidée. De notre côté, *le Guerrier* et *le Conquérant* ne tiraient plus, mais c'étaient nos deux plus mauvais bâtiments; et, du côté des Anglais, deux bâtiments aussi, *le Culloden* et *le Bellérophon*, trois même si l'on compte *le Majesteux*, qui se tenait à l'écart, se trouvaient hors de service. Il était donc présumable que si *l'Orient* et ses matelots parvenaient à se soutenir toute la nuit, le contre-amiral Villeneuve appareillerait enfin au jour, et l'on pouvait espérer les plus heureux résultats de l'attaque de cinq bons vaisseaux qui n'avaient encore tiré ni reçu aucun coup de canon. Mais à neuf heures et demie le feu éclata sur la dunette et dans la chambre de conseil de *l'Orient*.

Il avait fallu, à bord de ce vaisseau, abandonner la troisième batterie pour armer complétement la première et la seconde; de cette manière, les œuvres hautes du bâtiment demeurèrent presque désertes, et telle fut sans doute la cause des progrès rapides et effrayants de l'incendie. En un instant les flammes dévorèrent la mâture et les parties élevées de la coque du vaisseau-amiral français. A la vive clarté qu'elles répandaient au loin, on distinguait parfaitement la position des deux escadres et la couleur de leurs pavillons. Tout espoir de maîtriser le feu fut bientôt perdu; cependant, l'équipage ne cessa point de tirer sur les vaisseaux ennemis qu'il pouvait atteindre. Les marins n'abandonnaient un poste que lorsqu'ils en étaient chassés par les flammes : c'est ainsi qu'ils ne quittèrent la batterie de vingt-quatre que pour se porter dans celle de trente-six, et s'y battre encore. Enfin, lorsque le feu menaça de les y surprendre, ils se précipitèrent à la mer par les sabords, et les uns purent gagner à la nage, soit la terre, soit un des vaisseaux français les plus proches; mais les autres, ou se noyèrent, ou, s'accrochant aux innombrables débris dont les flots étaient couverts alentour, furent recueillis et faits prisonniers par les Anglais. Par un rare bonheur, le chef d'état-major Ganteaume trouva moyen de se jeter dans un canot, à l'aide duquel il gagna un des bricks mouillés sous le fort d'Aboukir. Casa-Bianca ne fut point aussi heureux : ses blessures l'obligèrent de demeurer à l'ambulance, et il périt, lors de l'explosion du vaisseau, dans les bras de son fils encore enfant, qui avait voulu ne se sauver qu'avec son père ou périr avec lui; héroïsme de piété filiale qui a inspiré à deux de nos poëtes, à Lebrun et à Joseph Chénier, des vers dignes d'être gravés dans toutes les mémoires!

A dix heures trois quarts, *l'Orient* sauta. Aucune description ne saurait donner idée de la sublime horreur d'un pareil spectacle. L'immense gerbe de feu qui s'élança des flancs du vaisseau embrasé, avec un fracas cent fois plus terrible que le bruit du tonnerre, éclaira tout l'horizon et sembla s'élever jusqu'au ciel. A cette éblouissante clarté, à cette épouvantable détonation, succédèrent une obscurité profonde, un silence plus effrayant peut-être. Ce silence fut interrompu pendant quelques secondes par la chute des mâts, des vergues, des canons, des débris de toutes sortes, qui, lancés a une hauteur prodigieuse, retombaient les uns après les autres dans la mer, puis se prolongea durant près d'un quart d'heure. Un quart d'heure environ dura l'espèce de stupeur dans laquelle l'explosion de *l'Orient* avait jeté les deux escadres; après quoi le feu, qui en ce moment avait cessé de toute part, recommença. Vers minuit, les six bâtiments de notre ligne, qui au commencement de l'action se trouvaient placés entre l'îlot d'Aboukir et *le Franklin* avaient, tous les six, ou amené leur pavillon, ou coulé bas, ou été pris à l'abordage. Les efforts de l'ennemi se concentrèrent alors autour du *Franklin* et du *Tonnant;* mais en même temps les Anglais ouvrirent l'attaque contre les deux premiers vaisseaux de notre aile droite, *l'Heureux* et *le Mercure*. *Le Tonnant* et ces deux vaisseaux avaient, peu avant l'explosion de *l'Orient*, coupé leurs câbles pour s'écarter de lui et se dérober aux dangers dont son voisinage les menaçait. Le 2, à cinq heures du matin, ils se défendaient encore, mais ils étaient échoués tous les trois. A six heures *l'Heureux* et *le Mercure* se rendirent; mais *le Tonnant* tenait toujours. Après l'avoir inutilement sommé de se rendre, les ennemis, sachant bien qu'il ne pouvait leur échapper tôt ou tard, l'abandonnèrent pour se porter en masse contre *le Franklin*. Seul parmi les onze premiers vaisseaux de la ligne française, *le Franklin*, à bord duquel le feu avait pris quatre fois, qui était démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, et qui avait toutes les pièces de sa deuxième batterie démontées, occupait encore la place que Brueys lui avait assignée. Seul, à midi, quoique trois autres de nos vaisseaux et deux de nos frégates fissent encore à l'extrémité de la ligne briller les couleurs nationales, *le Franklin* luttait encore. Jaloux de retarder leur défaite le plus possible, les intrépides défenseurs de ce vaisseau, qu'entouraient alors cinq vaisseaux anglais, s'acharnaient à combattre avec le petit nombre de pièces de trente-six qui restaient en assez bon état. Blanquet-Duchayla, que le chirurgien

était parvenu à tirer de son évanouissement, mais que la violence du coup qu'il avait reçu à la tête privait encore de l'ouïe et de la vue, ne cessait, quoique sourd, quoique aveugle, d'exciter son équipage du geste et de la voix. A une heure et demie, on vint lui rendre compte qu'il ne restait plus que trois pièces de trente-six pour défendre le vaisseau et l'honneur du pavillon. *Tirez toujours*, s'écria-t-il, *notre dernier boulet sera peut-être funeste à l'ennemi*. Cependant, plus des deux tiers de l'équipage avait été tué ou était blessé. Le reste, harassé de fatigue après un combat si opiniâtre, eut bientôt éprouvé le même sort. Dans cette triste extrémité, le capitaine de frégate Martinet, qui commandait *le Franklin* depuis la mort du brave Gillet, rendit le vaisseau quand déjà les Anglais montaient à l'abordage.

Il était deux heures. Alors seulement Villeneuve parut se réveiller et s'apercevoir qu'on se battait depuis la veille. Il coupa enfin son câble, mais ce fut pour prendre le large! ce fut pour emmener loin du théâtre de l'action *le Guillaume-Tell,* qu'il montait, *le Généreux,* et les frégates *la Diane* et *la Justice,* tandis que les trois autres vaisseaux de notre aile droite allaient se jeter à la côte sans avoir combattu!

Aussi bien, il pouvait fuir : la bataille était finie, la bataille était perdue, complétement perdue pour nous, et par sa faute; car, de l'aveu des Anglais, il eût décidé la victoire, même après l'explosion de *l'Orient,* s'il eût prit part au combat avec les cinq vaisseaux et les deux frégates de son aile. A minuit encore, s'il eût appareillé, il eût anéanti l'escadre anglaise; mais il aima mieux rester paisible spectateur de la lutte, s'en tenir à ne point quitter le poste que Brueys lui avait assigné, puis, la lutte finie, opérer sa retraite!...

On se demande la raison d'une si singulière conduite. Villeneuve était brave, Villeneuve était bon marin; mais il manquait de caractère et de résolution. Pendant vingt heures qu'avait duré la bataille, il avait attendu des ordres!... On assure que plusieurs fois dans la soirée Brueys fit à son lieutenant le signal d'appareillage, mais que la fumée et la nuit empêchèrent Villeneuve d'apercevoir tous les signaux. Soit; mais fallait-il donc un ordre pour prendre part au combat, pour secourir ses camarades?... Pourquoi Villeneuve pratiqua-t-il si peu, en cette grave circonstance, les excellents principes de l'instruction qu'il rédigea pour les capitaines de la superbe armée navale dont il eut quelques années après le commandement suprême, et qui, sous ses ordres, fut encore défaite à Trafalgar par l'heureux Nelson?... « Tout « commandant, y disait-il, qui ne serait « point dans le feu ne serait point à son « poste. » Et plus loin : « C'est bien plus « de son courage qu'un commandant « doit prendre conseil, que des signaux « de l'amiral, qui, en effet, engagé lui-« même dans le combat, n'a peut-être « plus la faculté d'en faire... Tous les « efforts de chaque commandant doivent « tendre à se porter au secours des vais-« seaux assaillis. »

Ce qui prouve encore que jusqu'à la dernière heure peut-être l'intervention de Villeneuve eût changé l'issue de la bataille, c'est l'état de délabrement où il laissa l'escadre anglaise. Quoique victorieuse, l'escadre anglaise avait tant souffert, qu'au moment où Villeneuve jugea nécessaire de fuir, Nelson n'avait pas deux vaisseaux capables de manœuvrer. Aussi Villeneuve ne fut-il pas poursuivi. Il gagna tranquillement la haute mer avec ses deux vaisseaux et ses deux frégates; il fut rallié par le brick *le Salamine,* qui appareilla de dessous le fort d'Aboukir, et deux ou trois jours après il atteignit le port de Malte.

Au lieu de poursuivre Villeneuve et d'inquiéter la retraite des débris de l'escadre républicaine, Nelson consacra la fin de la journée du 2 à rendre au ciel des actions de grâces pour l'importante victoire qu'il venait d'obtenir, et à terminer la capture de ceux d'entre nos vaisseaux qui n'avaient pu quitter le champ de bataille. Le nombre s'en élevait à dix. Comme dans ce nombre *le Tonnant* et *le Timoléon* étaient démâtés et échoués, comme par conséquent s'échapper leur était impossible, Nelson ne s'occupa ni de l'un ni de l'autre. Le pavillon aux trois couleurs flottait donc encore le lendemain 3 sur ces deux bâtiments. Il était même, à bord du *Tonnant,* arboré sur le tronçon du grand mât.

Lorsque, dans la matinée du 3, l'amiral anglais songea enfin à faire prendre possession de ces deux vaisseaux, il envoya d'abord un parlementaire sommer les restes de l'équipage du *Tonnant* d'amener pavillon et de se constituer prisonniers de guerre. L'officier à qui était dévolu le commandement du vaisseau, stipula pour condition de la remise de cette carcasse si vaillamment défendue, qu'ils seraient, lui et tous les marins sous ses ordres, sur-le-champ reconduits en France. Nelson s'y refusa, et, sur son refus, on disposa tout à bord du *Tonnant* pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'amiral ennemi envoya alors deux de ses vaisseaux pour le réduire. Toutefois, avant d'ouvrir le feu, il fit sommer de nouveau les officiers du *Tonnant* de se rendre à discrétion, et ces braves, après s'être convaincus de l'inutilité d'une plus longue résistance, amenèrent enfin leur pavillon. De son côté, le capitaine du *Timoléon* n'avait été nullement inquiété; il avait pu, pendant la nuit du 2 au 3, débarquer d'abord ses blessés, puis le reste de son équipage; à midi, il quitta son vaisseau, après y avoir mis le feu.

Les deux derniers épisodes que nous venons de raconter terminèrent la bataille d'Aboukir et complétèrent la victoire de Nelson. Jamais victoire plus décisive n'a peut-être, depuis l'invention de la poudre, été remportée sur mer, puisque, de nos treize vaisseaux, deux seulement purent se dérober aux flammes ou à l'ennemi. Cette bataille nous coûta en outre des centaines de bons officiers, des milliers d'intrépides marins. Sur cinq amiraux qui montaient notre escadre, le commandant en chef, Brueys, fut tué; le commandant en second, Blanquet-Duchayla, eut le nez emporté; le chef d'état-major, Ganteaume, faillit périr dans les flammes; les deux autres, Villeneuve et Décrès, ne durent sans doute le salut de leur personne et la conservation de leurs bâtiments qu'à une coupable insouciance ou à l'impossibilité dans laquelle se trouva l'amiral anglais de les attaquer. Parmi nos capitaines de vaisseau, un seul (si l'on excepte ceux du *Guillaume-Tell*, du *Généreux* et du *Timoléon*, qui ne combattirent point); un seul, disons-nous, eut le bonheur d'échapper aux coups de l'ennemi : ce fut Trullet aîné, capitaine du *Guerrier*. Tous les autres furent atteints. Du Petit-Thouars et Thévenard furent tués; Casa-Bianca, criblé d'ailleurs de mortelles blessures, sauta avec son vaisseau; d'Albarade, Émeriau, Raccord, Gillet, Etienne et Cambon furent blessés plus ou moins dangereusement. Quant aux Anglais, ils n'avouèrent que huit à neuf cents hommes tués ou blessés; mais on a tout lieu de croire que ces chiffres doivent être portés au double. Peu s'en fallut que Nelson lui-même ne partageât le sort de Brueys. Vers le commencement de l'action, il fut atteint à la tête par un morceau de mitraille; il crut sa blessure mortelle, se fit descendre au poste du chirurgien, et manda le chapelain près de lui pour être assisté dans ses derniers moments. A l'inspection de la plaie, on reconnut qu'elle n'était que superficielle; la peau presque entière du front avait été détachée et retombait sur la figure, mais les os n'étaient pas offensés. Nelson, toutefois, demeura dans le faux-pont; et ce fut de là seulement, d'après les rapports que son capitaine de pavillon lui venait faire de minute en minute, qu'il continua de diriger les différentes évolutions de son escadre.

A déduire de nos treize vaisseaux *le Guillaume-Tell* et *le Généreux*, qu'emmenait Villeneuve, *l'Orient* et *le Timoléon*, qui étaient devenus la proie des flammes, on voit qu'il en resta neuf entre les mains de l'ennemi. Ces neuf bâtiments étaient pour la plupart en si mauvais état, que Nelson fut obligé d'en brûler trois, *le Guerrier, le Mercure* et *l'Heureux*. Des six autres, il en aurait encore brûlé deux, s'il n'eût craint que l'amirauté anglaise ne refusât d'en compter le prix aux équipages de son escadre; et il assurait que l'Angleterre y eût gagné, parce qu'ils coûtèrent pour frais de réparations beaucoup au delà de leur valeur. On peut, au reste, juger du dommage reçu par les vaisseaux ennemis et par ceux des vaisseaux français qui furent capturés, d'après le temps qu'il fallut pour réparer les avaries des uns et des autres avant qu'ils pussent tenir la mer et gagner Gibraltar. Nelson ne quitta la baie que dix-sept jours après sa victoire.

Telle fut la célèbre bataille navale d'Aboukir. L'issue de cette bataille, sans parler même des pertes matérielles qu'essuya la marine française, allait avoir pour la France les résultats militaires et les résultats politiques les plus funestes. Militairement, et comme la suite de notre récit le montrera, elle doit être comptée parmi les causes principales de l'insuccès de notre expédition d'Égypte. Politiquement, ses conséquences ne furent pas moins désastreuses; car ce fut la victoire de l'Angleterre qui décida les puissances europeennes, dont une fois dejà nous avions brisé la ligue, à se liguer de nouveau contre nous, et qui non-seulement nous brouilla avec la Porte, notre alliée séculaire, mais encore amena entre la Porte et la Russie une alliance monstrueuse, jusque-là réputée impossible, par suite de laquelle les troupes russes purent traverser l'Allemagne, et venir combattre nos armées en Suisse et en Italie, venir menacer nos frontières!...

Bonaparte n'entrevit-il aucune de ces éventualités? ou plutôt Bonaparte, qui a été toute sa vie, et surtout pendant la première moitié de sa carrière, un si sagace appréciateur de la portée des événements, ne calcula-t-il que trop bien les périls dont se chargeait l'horizon, et voulut-il, au lieu de s'abandonner au désespoir, après le coup de foudre qui venait d'éclater sur sa tête, en conjurer les effets le plus possible à force de courage, d'activité et d'énergie? Dans tous les cas, Bonaparte reçut avec un calme vraiment stoïque la nouvelle du désastre.

Ce fut, avons-nous dit, le 14 août, à quelque distance du village de Salahieh, presque sur les confins du désert de Syrie, et tandis que Bonaparte retournait au Caire, après avoir de nouveau atteint et culbuté Ibrahim, qu'il rencontra un aide de camp de Kléber, parti le 2 d'Alexandrie, et porteur d'un message de ce général, qui contenait le rapport (rédigé par Ganteaume) de la fatale bataille livrée la veille. Pendant la lecture de ce rapport il ne laissa percer sur son visage aucune des sensations douloureuses qui durent assaillir son esprit. Le rapport lu, il prit à part l'envoyé de Kléber, et lui demanda quelques détails de vive voix; puis, comme s'il se fût parlé à lui-même : — *Nous n'avons plus de flotte*, dit-il simplement... *Eh bien, il nous faut mourir ici, ou en sortir grands comme les anciens.* Et dans un billet qu'il se hâta d'adresser à Kléber, tant pour lui accuser réception de la fatale dépêche que pour lui prescrire les mesures nécessitées par les circonstances : — *Général*, écrivait-il, *voila un événement qui va nous forcer à faire de plus grandes choses que nous ne comptions; tenons-nous prêts.*

Quel sang-froid! Quelle sublime impassibilité!... Aux lieu et place de Bonaparte, combien de chefs, apprenant la destruction de leurs vaisseaux, et se voyant prisonniers dans leur propre conquête, eussent accusé le sort, eussent douté de la fortune! Mais Bonaparte n'était pas un chef vulgaire, Bonaparte était l'homme du destin, Bonaparte avait foi en son étoile, et se regardait comme un de ces élus que la Providence suscite à de certains intervalles pour diriger les nations dans des voies nouvelles. Bonaparte ne désespère donc ni de lui-même ni de ses compagnons d'armes; il voit sans épouvante l'Égypte momentanément devenue un empire pour lui, une patrie pour eux; peut-être même, peut-être éprouve-t-il une vague et secrète joie d'avoir à s'essayer sur les bords du Nil au maniement de l'autorité suprême, et de pouvoir ainsi s'exercer au grand rôle qu'il espére tôt ou tard jouer en Europe...

Bonaparte ne croit ni nécessaire, ni possible d'ailleurs, de cacher à ceux de ses généraux et de ses soldats qui l'ont accompagné dans la poursuite d'Ibrahim la désastreuse nouvelle qu'il vient de recevoir. Il la leur communique sans délai, sans précautions oratoires, et la tranquillité d'esprit avec laquelle il raconte la bataille d'Aboukir, le ton d'inspiré avec lequel il déroule ensuite l'avenir prospère et glorieux qui n'en attend pas moins les conquérants de l'Égypte, suffisent à écarter des imaginations tout sinistre pressentiment. Tel est même, le croira-t-on, l'ascendant du général en chef sur ses troupes; telle est l'autorité de sa parole, que bientôt officiers et soldats considèrent avec indifférence la destruction de l'escadre, et n'ont plus qu'une tiède pitié pour ceux de nos marins qui

ont succombé, plus que des railleries pour ceux qui ont survécu.

Toutefois Bonaparte pense qu'il ne peut se hâter trop de regagner le Caire. Lui absent, quels fâcheux effets la catastrophe d'Aboukir aura sans doute produits sur les habitants de la capitale de l'Égypte et sur la partie de l'armée française qu'il y a laissée! Il n'emploie que trente-six heures à parcourir la distance qui sépare Salahieh de la capitale, et, comme il l'avait prévu, il y trouve, à son arrivée, les indigènes dans l'ivresse, les Français dans la consternation. Mais l'effroi que son retour inspire aux uns, la confiance extraordinaire que sa présence rend aux autres, vont promptement dissiper et ces joies et ces alarmes.

Au bout de quelques jours, l'ordre était rétabli, l'espérance était revenue; mais il s'agissait de consolider cet état de choses. Il fallait d'abord achever de détruire la funeste impression que l'anéantissement de notre armée navale avait produite sur les habitants de l'Égypte, et, dans ce but, remédier autant que possible aux conséquences immédiates de la désastreuse journée d'Aboukir, c'est-à-dire recomposer une petite escadre de guerre; il fallait ensuite s'occuper activement de l'organisation administrative du pays, et, tout en poursuivant la conquête du sol, gagner les cœurs des indigènes. On va voir que Bonaparte ne faillit, soit comme sultan, soit comme général en chef, à aucune des nombreuses exigences de sa tâche.

A peine rentré au Caire, il écrivit au contre-amiral Ganteaume de prendre le commandement des débris de la flotte. Dans le port d'Alexandrie se trouvaient encore deux vaisseaux de soixante-quatre, *le Causse* et *le Dubois*, quatre frégates, *l'Alceste*, *la Junon*, *la Carrère*, *la Muiron*, et un assez grand nombre d'autres petits bâtiments de guerre. Ganteaume eut ordre de faire armer et approvisionner ces divers bâtiments, et de remplir au plus tôt les vides que présentaient l'état-major et l'équipage de chacun d'eux. Il dut aussi faire procéder à une sorte de sauvetage dans la rade d'Aboukir, d'où l'on retira en effet beaucoup de pièces d'artillerie, des munitions, des mâts, et d'autres pièces de bois, qui furent promptement utilisés dans les arsenaux.

En même temps, Bonaparte écrivait pour la seconde fois à Kléber de ne négliger aucune des mesures qui pourraient contribuer à la sûreté et à la tranquillité du pays où il commandait. Bonaparte lui indiquait différentes dispositions à prendre pour mettre la côte et les communications à l'abri des insultes, et surtout pour augmenter le système de défense du point le plus important, la place et le port d'Alexandrie. Kléber, âme si noble, cœur si intrépide, exécuta avec autant de zèle que d'habileté les instructions du général en chef. — « La « journée d'Aboukir, lui répondait-il, n'a « produit chez le soldat qu'indignation « et désir de vengeance. Quant à moi, « il m'importe peu où je dois vivre, où « je dois mourir, pourvu que je vive pour « la gloire de nos armes et que je meure « ainsi que j'ai vécu. Comptez donc sur « moi dans tout concours de circonstan- « ces, ainsi que sur ceux à qui vous or- « donnerez de m'obéir. Vous m'écriviez « dans votre précédente lettre que nous « aurions de grandes choses à faire; soit, « je prépare mes facultés... »

Le retour de Bonaparte au Caire coïncidait presque avec l'époque de la célébration annuelle d'une des plus grandes fêtes nationales de l'Égypte. Nous voulons parler de la fête du Nil. Le Nil est le bienfaiteur de la contrée; aussi, les habitants lui portent une vénération profonde, lui rendent une espèce de culte. Pendant la durée de l'inondation le Nil s'introduit au Caire par un large canal; mais une digue interdit au fleuve l'entrée de ce canal jusqu'à ce que les eaux aient acquis la hauteur nécessaire pour qu'on puisse naviguer dans la ville; on coupe alors la digue, et le jour destiné à cette opération est un jour de réjouissances. Auparavant, on déclare quelle hauteur les eaux ont atteinte; et lorsqu'on espère une abondante inondation la joie devient générale, car on doit compter sur une abondante récolte. C'est le 18 août qui chaque année ramène la pieuse cérémonie que la reconnaissance des Égyptiens célèbre depuis des siècles en mémoire des bienfaits du Nil.

Bonaparte n'était arrivé que de l'avant-veille, et de graves soucis le préoc-

cupaient. N'importe! il sait par expérience que l'éclat des fêtes publiques présente un ressort qu'on peut souvent faire mouvoir avec succès; il assistera donc à celle qui se prépare; en y participant il en augmentera la pompe, et rendra cet hommage solennel à un usage non moins politique que religieux. Quel meilleur moyen de se concilier les cœurs de la multitude, et en même temps de procurer à ses troupes une distraction salutaire!

Le 18, dès le matin, toute l'armée française prend les armes, et va se ranger sur les bords du canal. Bientôt le général en chef s'y rend de son côté; il marche à la tête de son état-major, et les principales autorités du pays l'accompagnent. En face de la digue s'élève un somptueux pavillon, sous lequel il se place avec le nouveau pacha du Caire; mais c'est lui, lui seul, qui préside à la fête, dont le pacha lui abandonne tout l'honneur. Une foule immense est accourue; elle bat des mains, elle voit avec enthousiasme *le favori de la victoire* et *les braves de l'Occident* prendre part à ses réjouissances. Au signal donné par Bonaparte, un cheik annonce l'élévation à laquelle le Nil est parvenu. Par un heureux hasard, l'élévation du fleuve se trouve être de vingt-cinq pieds, c'est-à-dire plus grande qu'elle n'a été depuis un siècle. La foule attribue cette espèce de miracle à la présence des Français; la foule se livre à des transports d'allégresse; et, dans les actions de grâces qu'on envoie vers le ciel se confondent les noms de Bonaparte et de Mahomet. Cependant, la fiancée du Nil a été précipitée dans les flots, et voici qu'on travaille à rompre la digue. Au moment où le fleuve se précipite enfin, toute l'artillerie française retentit à la fois, et c'est alors un curieux spectacle que de voir les hommes et les enfants se plonger dans les eaux du Nil, comme si des propriétés particulièrement bienfaisantes étaient attachées au bain de ce jour-là. Les femmes y jettent des cheveux et des pièces d'étoffes, et, suivant la coutume, une flotille de barques s'élance vers le canal pour obtenir le prix destiné à celle qui pourra y pénétrer la première. Bonaparte voulut décerner lui-même ce prix; il voulut encore revêtir lui-même d'une pelisse blanche le *nakib-redjah*, fonctionnaire qui prési à la distribution des eaux, et d'une p lisse noire le mollah chargé de veiller la conservation du *Mékias*, ainsi qu' appelle un petit édifice qui renferme u colonne servant à mesurer la hauteur fleuve. Bonaparte fit ensuite distribu de copieuses aumônes; le soir, il fit illu miner la ville, et la nuit s'écoula da les festins.

La fête du Nil ramène à peu d'inte valle celle de Mahomet. Le vingtièm jour du mois d'août passe, en effet, au yeux des sectateurs de la foi musulma pour être l'anniversaire de la naissan du prophète, du législateur de l'Orient C'était pour le nouveau sultan de l'É gypte une autre occasion non moins fa vorable d'asseoir son autorité sur le re pect des traditions et des croyances d son peuple. Bonaparte ne la laissa poin échapper. Il arrêta que cette second fête serait célébrée au Caire avec plu de magnificence encore que la préc dente; et pour atteindre ce but il s'ef força de mêler le faste européen à la pompe orientale. Des distributions d'ar gent faites par ses ordres aux familles nécessiteuses, des processions de fidèles, des chœurs de danse et de musique, des parades militaires, des feux d'artifice, des illuminations en verres de couleur et un somptueux repas servi incessamment depuis le lever jusqu'au coucher du soleil sur des tables qui se prolongeaient de rue en rue, marquèrent la journée du 20. En outre, Bonaparte, revêtu d'un splendide costume oriental, coiffé d'un turban, chaussé de babouches et accompagné de tous ses officiers généraux, se rendit à la mosquée principale, où étaient rassemblés une centaine de cheiks. Là, il s'assit parmi eux et comme eux, c'est-à-dire sur des coussins jetés à terre et les bras croisés; il récita avec eux les versets d'une espèce de litanie qui comprenait la vie de Mahomet depuis sa naissance jusqu'à sa mort, balança comme eux le haut du corps, agita comme eux la tête, et édifia tout le saint collége par sa piété. Bonaparte et son cortége allèrent ensuite présenter solennellement leurs félicitations au cheik El-Bekri, chef de la famille reconnue la première parmi les nombreux descendants du prophète, et qui avait été

le matin élu *nakib-el-ascheraf* ou chef des shérifs du Caire. Bonaparte, pour lui donner en quelque sorte l'investiture de cette haute dignité, voulut de ses propres mains le revêtir d'une pelisse d'honneur; et non-seulement il accepta avec tous les officiers qui l'accompagnaient un magnifique repas à l'orientale que ce personnage leur offrit, mais encore il poussa pour sa part la condescendance aux mœurs locales jusqu'à manger avec ses doigts.

Le général en chef, par sa conduite pendant cette journée, se concilia tous les cœurs. Le soir, tandis qu'il regagnait l'hôtel du gouvernement, il s'entendit saluer à chaque pas du nom d'Ali-Bonaparte que le divan venait de lui décerner; et jusqu'au lendemain une sorte de mélopée religieuse, appropriée à la circonstance et composée par les scheiks eux-mêmes pour remercier Allah d'avoir conduit en Égypte Bonaparte et ses compagnons, ne cessa de retentir par la ville.

« Allah, le grand Allah, chantait-on « dans toutes les rues et sur toutes les « places, n'est plus irrité contre nous! Il « a oublié nos fautes, assez punies d'ailleurs par l'oppression des mameluks! « Célébrons les miséricordes du grand « Allah!

« Qui a sauvé des dangers de la mer « et de la fureur de ses ennemis *le favori de la victoire*? Qui a conduit « sains et saufs sur les rives du Nil *les* « *braves de l'Occident*? C'est Allah, le « grand Allah, qui n'est plus irrité contre nous. Célébrons les miséricordes « du grand Allah!

« Les beys mameluks avaient mis « leur confiance dans leurs chevaux; les « beys mameluks avaient rangé leur infanterie en bataille; mais *le favori de* « *la victoire*, à la tête *des braves de l'Occident*, a détruit l'infanterie et les chevaux des mameluks.

« De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil sont dissipées « par les rayons du soleil, de même « l'armée des mameluks a été dissipée « par *les braves de l'Occident*, parce « que le grand Allah est maintenant irrité contre les mameluks, et que *les* « *braves de l'Occident* sont la prunelle « droite du grand Allah!... »

Mais, tandis que, pour assurer sa conquête, Bonaparte, non moins profond politique que grand capitaine, visait par de tels moyens à gagner les esprits de la multitude, et flattait momentanément les préjugés du pays, il s'occupait encore d'y répandre un jour le bienfait des lumières, et ne perdait de vue ni l'intérêt des sciences et des arts, ni les promesses qu'avaient reçues de lui avant de quitter la France les savants et les artistes qui accompagnaient l'expédition. Bonaparte, qui, on le sait, tenait à extrême honneur d'être membre de l'Institut national de France, et qui omettait rarement, depuis qu'il avait obtenu ce titre, de le joindre à celui de général en chef, alors même qu'il signait une proclamation à ses soldats, — Bonaparte décréta, le 21 août, lendemain de la fête du Prophète, la fondation du célèbre Institut d'Égypte.

L'Institut d'Égypte, dans la pensée de son fondateur, devait, d'une part, travailler à introduire sur les bords du Nil tous les progrès de la civilisation moderne; il devait, de l'autre, rechercher, étudier, publier tous les faits et documents propres à éclaircir l'histoire des premiers Égyptiens ou à constater la somme de leurs connaissances. Or, la docte compagnie a parfaitement rempli sa double tâche. Non-seulement, en effet, elle a déposé dans ce berceau de l'antique civilisation les germes des sciences et des arts modernes, qui semblent, cultivés maintenant par la puissante main de Méhémet-Ali, ranimer de plus en plus le squelette du vieil empire des Pharaons; mais encore elle a recueilli tous les matériaux qui ont servi à l'édification si longue et si coûteuse du magnifique et impérissable monument connu de tous les bibliophiles sous le nom de Grand Ouvrage d'Égypte.

L'Institut d'Égypte se composa de quarante-huit membres, et fut, comme l'était alors celui de la mère patrie, divisé en quatre classes ou sections : — sciences mathématiques, — sciences physiques, — économie politique, — littérature et beaux-arts. Les principaux titulaires furent pris dans la commission scientifique et artistique organisée dès Toulon, les autres parmi les officiers d'artillerie et d'état-major.

La classe des sciences mathématiques compta entre autres membres : An-

dréossy, Bonaparte, Costaz, Fourrier, Girard, Lancret, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, Say;

Celle de physique et d'histoire naturelle: Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descotils, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy-Saint-Hilaire, Larrey, Savigny;

Celle d'économie politique: Bourienne, Caffarelli-Dufalga, Corancez, Desaix, Kléber, Gloutier, Poussielgue, Reynier, Sulkowski, Sucy, Tallien;

Enfin celle de littérature et beaux-arts: Denon, Dutertre, Norry, Parceval-Grand'maison, Redouté, Rigel, Venture, et le prêtre grec don Raphael.

L'Institut d'Égypte fut doté de revenus considérables, et installé dans un des principaux palais du Caire laissés vacants par la fuite des beys. La grande salle du harem, au moyen de quelques changements, devint le lieu des séances. D'autres salles reçurent les presses d'imprimerie, la bibliothèque et les nombreuses machines, les nombreux instruments de physique, d'astronomie, de chimie, apportés de France. D'autres salles encore se remplirent successivement des curiosités du règne animal, du règne végétal et du règne minéral que présentait le pays. Enfin, derrière le palais était un vaste jardin qui donnait sur la campagne; on le transforma en un jardin botanique, et l'on y éléva un observatoire.

L'Institut tint sa première séance le 24 août, et se nomma un président, un vice-président, un secrétaire perpétuel. A Monge échut la presidence, à Bonaparte la vice-présidence seulement. A Fourrier fut donné le secrétariat.

A partir du 24, les séances de l'Institut eurent lieu tous les cinq jours, et furent publiques. De plus, Berthollet fit plusieurs fois par décade, au laboratoire de chimie, des expériences auxquelles chacun fut également libre d'assister. Les habitants du Caire vinrent en foule à ces assemblées, quand ils se furent convaincus que l'on n'y traitait d'aucune affaire religieuse; mais ils se persuadèrent alors que c'étaient des réunions d'alchimistes où l'on cherchait la pierre philosophale, et il fut presque impossible de les tirer d'erreur.

Dresser un tableau comparatif des mesures égyptiennes et des mesures françaises; composer un vocabulaire français-arabe; établir un triple calendrier égyptien, cophte et européen; rechercher les améliorations qu'on pourrait apporter au bien-être des habitants, soit par les puissantes ressources de la mécanique, soit par un système de canaux bien entendu, soit par des travaux à entreprendre sur le cours du Nil, soit par des procédés et des genres de culture à introduire sur ce sol si singulier et si différent de l'Europe; décider du meilleur mode de construction pour les moulins à eau et les moulins à vent, qui étaient alors tout à fait inconnus aux Égyptiens; remplacer pour la fabrication de la bière le houblon qui manque à leur pays, et déterminer les lieux où la vigne aurait quelque chance de réussir; aviser au moyen de procurer de l'eau à la citadelle du Caire, au moyen de clarifier et de rafraîchir l'eau du Nil, au moyen d'établir des puits sur les différents points du désert; imaginer une manière d'utiliser les monceaux de décombres et d'immondices dont le Caire et toutes les anciennes villes égyptiennes étaient embarrassées; découvrir en Égypte les matières sans lesquelles on ne peut fabriquer la poudre; frapper une monnaie; enfin établir des hôpitaux et indiquer les mesures les plus propres à prévenir ou à combattre le fléau de la peste: tel est le programme des premières questions que Bonaparte soumit aux lumières de l'Institut qu'il venait de fonder.

Plus tard, c'est-à-dire lorsque la conquête du sol fut à peu près achevée, et que les communications entre les diverses provinces devinrent plus faciles, les membres de l'Institut passèrent à un autre ordre de travaux. Parmi les ingénieurs, les uns s'occupèrent de lever une carte détaillée de l'Égypte; les autres, d'en faire une description exacte; d'autres étudièrent la série de travaux à exécuter pour rendre le Nil navigable en toute saison; d'autres, après que l'on eut retrouvé les vestiges de ce fameux canal de Suez par lequel la mer Rouge communiquait avec la Méditerranée, déterminèrent le nivellement et le tracé d'un canal nouveau. Les astronomes fixèrent la position géographique des principaux points du pays, et surtout celle des an-

ciens monuments, dans le but de réaccorder la géographie ancienne avec la géographie moderne. Les naturalistes dressèrent des tableaux de toutes les productions des trois règnes, et notèrent toutes les observations physiques, géologiques, météorologiques. Les antiquaires, fouillant au besoin le sol, entreprirent la recherche et l'examen de toutes les ruines qui pouvaient fournir de nouveaux renseignements à l'histoire. De leur côté, les peintres et les dessinateurs recueillirent sur leurs toiles et leurs albums tout ce qui pouvait donner une idée des coutumes et des arts. C'est ainsi que, pendant toute la durée de l'expédition, nos savants associèrent leurs efforts à ceux de nos soldats; le zèle et la constance des uns devaient même porter de meilleurs fruits que l'héroïsme des autres. Si, en effet, l'Égypte fut rapidement et facilement conquise par nos armes, la fortune toutefois ne nous accorda qu'une brève et inutile possession de cette belle contrée. Rien, au contraire, rien ne nous ravira jamais la gloire des conquêtes scientifiques que nos pères y ont accomplies!...

Bonaparte s'occupa aussi, dans les derniers jours du mois d'août, de maintenir en prospérité le riche commerce de l'Égypte, qu'il comptait s'approprier peu à peu, et chercha non-seulement à conserver les relations déjà établies avec les contrées voisines, mais encore à en établir de nouvelles. Il voulut par exemple nommer lui-même l'émir-hadgi ou prince des pèlerins, officier que le pacha turc nommait annuellement pour commander et protéger la grande caravane de la Mecque. Ensuite, comme il avait déjà, un mois auparavant, écrit au shérif de cette ville sainte pour l'instruire de l'entrée des Français au Caire, et lui protester que ses intentions étaient de vivre dans la plus parfaite intelligence avec les sectateurs de la foi musulmane, il lui écrivit de nouveau pour l'informer de la nomination de l'émir-hadgi, et le prier de faire connaître s'il désirait que la caravane d'Égypte fût escortée par des troupes françaises, ou seulement par un corps de cavaliers du pays. — « Dans « tous les cas, ajoutait le général en chef, « annoncez à tous les négociants et « fidèles que les musulmans n'ont pas « de meilleurs amis que nous, de même « que les shérifs, les mollahs, les imans, « et tous ceux qui emploient leur temps « et leurs moyens à instruire le peuple, « n'ont pas de plus zélés protecteurs... » Bonaparte écrivit, en outre, à tous les consuls français de la côte de Barbarie, pour qu'ils avertissent les beys que l'émir-hadgi était nommé, et que les caravanes pouvaient partir. Enfin, il écrivit au pacha de Saint-Jean-d'Acre et au pacha de Damas, pour les assurer des bonnes dispositions des Français envers la Sublime-Porte. Voici notamment la lettre qu'il adressa au pacha de Syrie, Achmet-Djezzar, dont le nom reparaîtra plus d'une fois dans notre récit :

« En venant en Égypte faire la guerre aux beys, j'ai entrepris une chose juste et conforme à tes intérêts, puisqu'ils étaient tes ennemis. Je ne suis point venu faire la guerre aux musulmans; tu dois savoir que mon premier soin, en entrant à Malte, a été de mettre en liberté plus de deux mille Turcs, qui depuis plusieurs années gémissaient dans l'esclavage. En arrivant en Égypte, j'ai rassuré le peuple, protégé les muphtis, les imans et les mosquées; les pèlerins de la Mecque n'ont jamais été accueillis avec plus de soin et d'amitié que je ne l'ai fait, et la fête du Prophète vient d'être célébrée avec plus de splendeur que jamais. Je t'envoie cette lettre par un officier qui te fera connaître de vive voix mon intention de vivre en bonne intelligence avec toi, en nous rendant réciproquement tous les services que peuvent exiger le commerce et le bien de tes États; car les musulmans n'ont pas de plus grands amis que les Français.

« *Signé* : BONAPARTE. »

Sur ces entrefaites, le 22 septembre 1798 (1[er] vendémiaire an VII) allait ramener le septième anniversaire de la fondation de la république française, et ce jour devait, comme les six années précédentes, être fêté dans toute l'étendue du territoire français. Bonaparte résolut de le célébrer aussi sur les bords du Nil, et voulut même, après avoir pris part aux fêtes des Égyptiens, rendre cette solennité nationale pour eux.

Il fit construire à grands frais un cirque immense sur la place Ezbekyeh, la plus vaste du Caire. Ce cirque était patriotiquement décoré de cent cinq colonnes, qui portaient chacune un drapeau, et

sur chaque drapeau se lisait le nom d'un des départements de la France, car la France d'alors, la France républicaine en comptait cent cinq, au lieu de quatre-vingt-cinq seulement que compte aujourd'hui la France constitutionnelle. Au milieu se dressait un colossal obélisque à sept faces, entouré de sept autels antiques qui supportaient des trophées. Sur les cinq premières faces de l'obélisque étaient inscrits les noms des soldats des cinq divisions d'infanterie de l'armée morts dans les combats précédents; la sixième face était consacrée à la marine; la septième, à l'état-major général, à la cavalerie et au génie. A l'entrée de la place s'élevait un arc de triomphe sur lequel était représentée la bataille des Pyramides, peinte en grisaille par le citoyen Rigaud, membre de la commission des sciences et des arts. Parmi diverses inscriptions arabes qui ornaient l'arc de triomphe, se trouvait la suivante : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Comme on le voit, le rapprochement n'était pas heureux entre le tableau et l'inscription; mais telles étaient les difficultés de la position de Bonaparte, qu'il devait flatter aussi bien les vaincus que les vainqueurs.

Le 22, à six heures du matin, toutes les troupes de la garnison du Caire se rendirent en armes et en grande tenue sur la place Ezbekyeh.

A sept heures, Bonaparte lui-même, entouré de ses aides de camp, suivi par tous les généraux présents au Caire, par les officiers de l'état-major, par les chefs des différentes administrations, par les membres de l'Institut et par ceux de la commission des sciences et des arts; accompagné également par les membres du divan du Caire, par les députations des divans de chaque province, par les agas et autres officiers de la police urbaine; Bonaparte, disons-nous, parut sur la place, et sa présence fut annoncée par des salves d'artillerie. Parvenu au pied de l'obélisque, il prit la parole pour adresser aux soldats cette singulière et grande allocution où était retracée leur commune et merveilleuse histoire :

« Compagnons !

« Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la république.

« Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

« Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego.

« L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

« Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-George.

« L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne.

« Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent ?

« Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

« Compagnons ! votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur comme les braves dont les noms sont inscrits sur cet obélisque, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

« Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent : « C'est à leurs travaux, « à leur sang que nous devrons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce « et les bienfaits de la liberté civile !... »

Après ce discours, souvent interrompu par les acclamations des soldats, Bonaparte fit exécuter des évolutions et des exercices à feu.

Puis, un détachement, envoyé à cet effet, alla planter le drapeau tricolore sur la plus haute des Pyramides de Giseh.

Un banquet de deux cents couverts, auquel furent conviés les principaux chefs civils ou religieux et les notables habitants de la capitale, suivit immédiatement cette première partie de la fête. Il eut lieu dans une des salles du palais qu'habitait Bonaparte; cette salle avait été, pour la circonstance, pavoisée de drapeaux aux couleurs françaises et musulmanes. On voyait même le bonnet rouge et le croissant surmonter côte à côte des trophées d'armes, et les tables de la Dé-

claration des droits de l'homme figurer parmi des exemplaires du Coran. Le festin fut servi à la française, et fort goûté des convives indigènes, qui trouvèrent nos tables et nos chaises, nos fourchettes et nos couteaux beaucoup plus commodes qu'on n'aurait pu s'y attendre. Nos vins ne furent pas moins favorablement accueillis que nos usages, et provoquèrent une repartie souvent citée. — *Depuis bientôt deux mois que je suis au milieu de vous, que vous ai-je appris qui vous paraisse le plus utile?* demandait Bonaparte à un cheik placé près de lui. — *Ce que vous nous avez appris de plus utile*, répliqua le cheik, moitié riant, moitié sérieux, *c'est de boire en mangeant.* L'habitude des Arabes est, en effet, de ne boire qu'après qu'ils ont fini de manger.

Au banquet succédèrent des courses à pied et à cheval, et nous ne devons pas omettre de consigner que le premier prix de la course équestre fut gagné par un animal français appartenant au citoyen Sucy, commissaire ordonnateur en chef de l'armée expéditionnaire.

Lorsque vint le soir, toute la place s'illumina, ainsi que les colonnes, l'obélisque et l'arc de triomphe. A huit heures on tira un brillant feu d'artifice. Suivirent des danses et des farandoles. Enfin, une dernière salve d'artillerie termina la fête, qui n'avait cessé d'offrir aux Égyptiens un spectacle entièrement nouveau pour eux.

D'après l'ordre de Bonaparte et par les soins de Kléber, le 1er vendémiaire ne fut pas célébré moins pompeusement à Alexandrie. Les troupes qui formaient la garnison de cette ville furent réunies et passées en revue autour de la colonne de Pompée, sur laquelle on planta le pavillon tricolore; on pavoisa les vaisseaux et les autres bâtiments du port, et l'aiguille de Cléopatre resta illuminée toute la nuit...

Par suite du désastre d'Aboukir, par suite de la destruction de l'escadre qui devait retourner en Europe chercher un second convoi de troupes, Bonaparte se verrait-il obligé de renoncer aux gigantesques projets qu'il avait conçus et dont l'Égypte ne devait être que le premier théâtre? Lui-même n'osait s'interroger à ce sujet. Du moins il y aurait encore quelque gloire, pensait Bonaparte, à enrichir la France d'une colonie qui, depuis la découverte des deux Indes, présentait tant d'avantages à celle des puissances européennes qui pourrait s'en assurer la possession. Mais cette gloire lui était-elle réservée? Avait-il à sa disposition les ressources matérielles nécessaires pour achever la conquête de l'Égypte? Son armée ne serait-elle pas insuffisante, maintenant que, selon toute probabilité, il ne pourrait ni accroître ni même entretenir son effectif? Où recruter, en effet, de nouveaux soldats pour remplir les vides que les combats et les maladies avaient déjà laissés dans les rangs, vides encore peu nombreux il est vrai, mais qui néanmoins augmentaient chaque jour? C'était là une des plus cruelles perplexités du jeune général. Eh bien! Nelson se chargea du soin de l'en tirer.

L'Égypte était peu connue alors, et les Anglais eux-mêmes s'imaginaient que, dussions-nous y avoir facilement raison des mameluks, c'était un pays dans lequel nous allions mourir de toutes sortes de besoins. Ils le croyaient d'autant mieux, que vers la fin de juillet leurs croisières avaient arrêté un petit bâtiment français passant de Rosette à Toulon, et chargé de la correspondance. Or, les lettres de nos soldats, les premières qu'ils écrivaient en France depuis le départ de l'expédition, contenaient, presque toutes, les doléances les plus vives sur les privations et les fatigues qu'ils avaient eu à souffrir pendant la traversée du désert. Ces lettres mentionnaient notamment le manque absolu de pain. De tels détails confirmèrent les Anglais dans leur opinion, et ils crurent aggraver nos embarras en augmentant le nombre des bouches que nous avions à nourrir. Conséquemment, avant de quitter la baie d'Aboukir, ils débarquèrent à Alexandrie tous les matelots et soldats de marine appartenant aux divers équipages de ceux d'entre nos vaisseaux qu'ils avaient capturés. On pense si Bonaparte accueillit avec joie ces renforts inattendus! Mais, pour n'avoir pas réussi, la ruse des Anglais n'en était pas moins de bonne guerre; au contraire, ils commirent, quelques jours plus tard, et sans plus de fruit, la plus indigne violation du droit des gens. Quarante bâtiments

napolitains qui avaient fait partie de notre convoi sollicitèrent et obtinrent du commandant d'Alexandrie la permission de retourner chez eux : Nelson les arrêta. Nelson retira les équipages et mit le feu aux bâtiments ; puis, au lieu de garder ces équipages prisonniers, les renvoya aussi à terre. Or, qu'en résulta-t-il ? C'est que, soit Italiens, soit Français, les équipages de tous les autres bâtiments du convoi virent qu'ils n'avaient plus de ressources que dans le succès de l'expédition, et prirent bravement leur parti de rester en Égypte.

Parmi ces dix à douze mille marins, Bonaparte en choisit deux mille des meilleurs, et les distribua sur une petite escadre de djermes, qu'il fit rassembler sur le Nil, et qui dès lors appuya utilement les troupes de terre dans leurs diverses expéditions le long du fleuve. Il en prit deux mille autres dont il forma une *légion nautique*, laquelle fut placée sous les ordres du capitaine de frégate Martinet, cantonnée aux environs du fort d'Aboukir, et destinée spécialement à garder cette partie de la côte, où les descentes ennemies etaient plus à craindre que partout ailleurs. Avec le reste, il compléta les différents corps d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie. Il commença aussi dès cette époque, et non sans succès, à admettre dans les rangs de l'armée des esclaves de seize à vingt-quatre ans, de toutes les races asiatiques et africaines établies en Égypte. Les nègres du Darfour, entre autres, devinrent d'excellents soldats. Enfin, il créa un régiment d'une arme toute nouvelle, un régiment de dromadaires ou chameaux à deux bosses. Les hommes de ce nouveau corps, assis deux à deux et dos à dos sur chaque dromadaire, pouvaient, grâce à la force et à la vitesse de cet animal, faire vingt-cinq à trente lieues d'une seule traite. Ils furent souvent très-utiles pour donner la chasse aux Bédouins, dont les bandes étaient toujours prêtes à s'élancer hors du désert qui enveloppe la vallée du Nil et à gêner la marche de nos troupes.

En effet, les opérations militaires n'étaient pas interrompues. D'une part, il restait à soumettre l'Égypte-Supérieure et même plusieurs provinces de l'Égypte-Moyenne. De l'autre, il s'en fallait beaucoup que les provinces déjà soumises acceptassent patiemment la loi de la conquête.

Nous avons dit qu'après la bataille des Pyramides Mourad s'était retiré sur la limite du Faïoum, province que forme un élargissement de la vallée du Nil entre le Caire et l'Oasis de Jupiter Ammon, et qui dépend de l'Égypte-Moyenne, mais touche à l'Égypte-Supérieure. Pendant près d'un mois, Desaix, campé à Gizeh, avait dû se borner à contenir le bey ; pendant près d'un mois, Bonaparte, à peine installé au Caire, semblait avoir craint de disposer des forces dont Desaix avait besoin pour prendre l'offensive, et surtout de se priver des services d'un de ses meilleurs lieutenants. Enfin, le 23 août, Desaix put partir à la tête d'environ trois mille combattants ; mais Mourad avait su mettre à profit l'intervalle de repos qui venait de lui être laissé. Non-seulement il avait rallié autour de lui trois ou quatre mille des mameluks qui avaient survécu à leur première défaite et qui n'avaient pas accompagné Ibrahim en Syrie, mais encore il s'était renforcé de plusieurs tribus de Bédouins accourues pour faire cause commune avec les vaincus ; et, grâce à ces renforts, son armée ne comptait pas moins d'une douzaine de mille hommes. Il avait son camp au village de Behneseh, village situé à égale distance à peu près des villes de Benisouf et de Minieh, et à l'entrée du canal de Jussef, qui porte les eaux du Nil dans le Faïoum. Sur le canal même, étaient les nombreuses djermes qui portaient ses provisions ; mais ses bâtiments de guerre avaient remonté le fleuve jusqu'au delà de Minieh.

Desaix embarqua moitié de ses troupes ; l'autre moitié longea la rive gauche du Nil, malgré l'inondation qui était alors dans sa plus grande crue, et qui obligea souvent nos soldats à marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. La division arriva ainsi le 26 à Benisouf, et le 28 à Behneseh ; mais Mourad n'avait point osé l'attendre. Au premier bruit de l'approche des Français, Mourad avait prononcé sa retraite vers l'intérieur du Faïoum. Même il s'était tant hâté, qu'une partie de ses approvisionnements n'avait encore pu le suivre, et qu'une quarantaine de barques chargées de

grains et de légumes tombèrent au pouvoir de la division française.

Desaix n'hésita point à chercher son adversaire; mais le pays où Mourad venait de s'engager est d'un accès si difficile, à cause du grand nombre de canaux et de lacs qu'on y rencontre, que plus de cinq semaines s'écoulèrent avant que nos troupes trouvassent la trace de l'ennemi. Ce ne fut que le 4 octobre, et après avoir, non sans d'extrêmes fatigues, parcouru déjà dans presque toute sa longueur le canal de Jussef, qu'elles aperçurent pour la première fois un détachement de l'armée du bey. Cent cinquante mameluks et autant d'Arabes occupaient le village de Bankiah, d'où ils furent aisément délogés.

Le lendemain 5, vers midi, la division, que le général avait ce jour-là fait embarquer tout entière pour qu'elle n'eût point à cheminer alternativement dans l'eau ou dans les sables, vit apparaître sur la rive droite du canal, lequel, dans cette partie, passe sur la lisière même du désert, un corps de six cents mameluks, qui rangés en bon ordre se disposaient à faire feu sur notre flottille. Débarquer en cet endroit était impossible, à cause des inondations; mais Desaix fit rétrograder les bâtiments d'une demi-lieue. Toutes les troupes, moins deux ou trois cents hommes à qui la garde des bâtiments resta confiée, descendirent alors à terre, se formèrent en un clin d'œil, et soutenues par deux pièces de canon attelées qu'on débarqua aussi, marchèrent aux mameluks. Ceux-ci se retirèrent bientôt, mais avec lenteur, et en essayant de riposter au feu de notre avant-garde, non en faisant selon leur habitude volte-face pour charger. Le soir, la division française bivouaqua dans le désert.

Le 6, elle se remit en marche avant le jour, et la flottille suivit malgré les vents contraires. Au lever du soleil, on aperçut le gros de l'armée ennemie rangée sur des hauteurs parallèles au Nil. Desaix s'élança sur-le-champ pour la déposter; il y parvint, mais après une résistance assez vive, et put voir Mourad aller se reformer sur une longue ligne, au milieu de la plaine qui s'étendait derrière les hauteurs. A cette vue, et se rappelant la tactique employée avec tant de succès à Chébréiss et aux Pyramides, Desaix forma le gros de ses troupes en carré; puis s'éclairant par deux pelotons d'environ deux cents hommes chacun, formés dans le même ordre, et qui soutenaient, l'un devant, l'autre derrière, deux autres pelotons de tirailleurs, il marcha de nouveau à la rencontre de Mourad, qui semblait vouloir l'attendre. Arrivés à quatre ou cinq cents pas du centre ennemi, les Français firent halte pour se reposer et se rafraîchir un instant, car ils marchaient depuis trois heures; ils purent alors apercevoir Mourad assis sur le devant de sa tente, parmi ses lieutenants et les principaux officiers de sa maison Après dix minutes de repos, la division française se remit en mouvement au pas de charge; mais les mameluks n'osèrent point attendre le choc. Ils se replièrent après avoir reçu plusieurs coups de canon, perdu quelques hommes et quelques chevaux, et l'on marcha inutilement à leur poursuite tout le reste de la journée.

Le 7, au contraire, Desaix, à son extrême surprise, vit les mameluks venir à lui. C'était, en effet, une ruse de Mourad, qui voulait attirer les Français dans le desert, pour les éloigner de leur flottille et de leurs provisions; mais Desaix avait trop d'expérience pour ne pas pénétrer le dessein de son adversaire. Desaix repoussa donc les mameluks, puis se rapprocha du canal, afin de couvrir sa flottille. L'ennemi ne tarda point à reparaître en poussant de grandes clameurs; mais le feu des petits pelotons suffit pour le tenir à distance respectueuse. Dans toutes ces escarmouches, nous n'avions eu qu'une dizaine de blessés; Mourad comptait au moins cinquante morts.

Le 8, de grand matin, nos soldats, qui avaient consommé leurs vivres pendant les deux journées précédentes, en prirent sur les bâtiments pour deux autres jours, et se remirent gaiement en route. Ils venaient d'apprendre que Mourad se retranchait au village de Sédiman, qu'il avait rassemblé là toutes ses ressources, tous les Arabes dévoués à sa cause, et que, fort de quatre ou cinq mille chevaux, il accepterait la bataille si elle lui était offerte. Desaix, de son côté, ne demandait pas mieux que d'aller la lui offrir.

Le pays où est situé Sédiman présente

une succession de monticules irréguliers. Aussi une vallée profonde séparait-elle les deux partis. Les Français s'avancèrent dans le même ordre à peu près qu'ils avaient déjà adopté pour la journée du 6, c'est-à-dire formant un carré principal, que flanquaient deux autres carrés plus petits. Après deux heures environ de marche, ils virent la cavalerie ennemie galoper vers eux au son d'une musique barbare; ils la virent en un clin d'œil les envelopper de toutes parts; mais ils conservèrent le plus grand sang-froid. Desaix voulut leur recommander de ne faire feu qu'à vingt pas. — *A dix, général,* répondirent ces braves; *nous ne tirerons pas avant.*

Les boulets et la mitraille éloignèrent les mameluks des fronts du grand carré; mais ils se ruèrent successivement sur les deux petits, et d'abord sur celui de droite. Un feu trop court et trop lent les y reçoit. Trop nombreux d'ailleurs pour être arrêtés dans leur charge, ils arrivent jusque sur les baïonnettes. Ils ne peuvent toutefois franchir cette barrière d'acier, et les balles du second et du troisième rang les foudroient, tandis que les baïonnettes du premier éventrent leurs chevaux; mais ils jettent alors sur leurs adversaires fusils, tromblons, haches, pistolets, masses d'armes, et jusqu'à leurs sabres, jusqu'à leurs poignards. Douze de nos soldats sont atteints par ces projectiles d'un nouveau genre et succombent; trente et plus sont blessés grièvement, et les mameluks pénètrent enfin dans le carré. Mais cet avantage va leur coûter cher. Cinquante d'entre eux mordent bientôt la poussière, et les fantassins français, que le canon du carré principal aide à se dégager, rentrent dans ce carré non-seulement avec leurs blessés et leurs morts, mais avec les dépouilles des riches cavaliers ennemis qui sont demeurés sur le terrain.

Les mameluks fondent ensuite sur le petit carré de gauche; mais une fusillade plus prompte et mieux nourrie que ne l'avait été celle du carré de droite les accueille et les repousse au premier choc. Mourad vient alors se mettre à leur tête, les groupe en une seule masse, et les conduit sur un même front du carré principal. On l'attend à bout portant, et Mourad lui-même, l'intrépide Mourad recule. Plusieurs fois il revient à la charge; mais, à chaque nouvelle tentative, un feu meurtrier l'arrête et l'oblige à plier. Enfin, il rassemble sa troupe, et se retire à l'écart... Est-ce une retraite définitive? Abandonne-t-il déjà la partie? Non, il ne veut que démasquer une batterie de huit pièces qui est disposée sur les retranchements du village. Le canon ne tarde pas à faire brèche dans la muraille d'hommes que la cavalerie n'a pu ébranler. Un moment encore, et voici que Mourad y pénètre... Mais Desaix, par un de ces élans qui sont le propre des grands capitaines, échappe à une inévitable destruction et saisit la victoire. Il fait battre la charge, il court aux retranchements, il enlève la terrible batterie, et la tourne contre les mameluks qui n'ont point le temps de s'opposer à une attaque aussi rapide que la foudre. Les Arabes se dispersent, Mourad et ses cavaliers s'enfuient à toute bride dans le désert.

L'Égypte n'avait point encore vu d'action si chaude, si meurtrière; et ce qui surtout rend remarquable le succès obtenu par nos soldats, c'est que les troupes de Mourad étaient quatre fois au moins plus nombreuses que celles de Desaix. Notre perte ne s'éleva, malgré ce désavantage, qu'à une vingtaine de morts. Au contraire, plus de trois cents mameluks restèrent sur le champ de bataille, et Mourad emmena un plus grand nombre de blessés. Enfin, les cadavres de cinq ou six cents chevaux jonchaient la plaine.

Toutefois, cette défaite fut loin d'abattre le bey. A un mois de là, il soulevait encore les Arabes, et venait tenter de surprendre la garnison française de Medinet. Il fut encore battu dans cette nouvelle rencontre, et l'expérience qu'il faisait pour la quatrième fois de l'irrésistible intrépidité des soldats français le décida à ne plus se mesurer franchement avec eux. Il résolut de s'en tenir désormais à les harceler, de fuir quand il serait pressé trop vivement, et de ne se laisser jamais approcher assez pour être contraint d'engager une lutte désavantageuse. En outre, il vit les Arabes de l'Égypte-Moyenne se séparer de sa cause, et dut, renonçant aux fertiles provinces

du Faïoum, porter la guerre dans l'Égypte-Supérieure, où Desaix se disposa à le poursuivre.....

Tandis que Desaix et sa colonne opéraient si glorieusement, d'autres généraux et d'autres divisions de l'armée luttaient contre les difficultés de la tâche la plus ingrate. Cette tâche, c'était de réprimer des tentatives de révolte qui éclataient sur tous les points du Delta, et qui venaient à chaque instant démontrer que les habitants de l'Égypte, quoique esclaves, quoique sujets d'une théocratie, n'étaient pas aussi disposés qu'on l'aurait pu croire à supporter le frein salutaire d'une législation européenne. Rien n'est plus difficile, en effet, que de substituer l'obéissance à l'asservissement. L'esclavage a ses fanatiques, de même que la liberté. Le règne des lois offense l'un, de même que l'arbitraire offense l'autre. Le Coran, ce code de la servitude, réprouvait d'ailleurs comme infidèles les nouveaux législateurs. Le grand mot d'*indépendance*, jusque-là inconnu en Orient, sonnait donc mal aux oreilles des Égyptiens, qui, sectateurs de l'islamisme, confondaient comme tels la soumission due au chef de l'État ou à ses représentants avec le respect commandé par les croyances religieuses. Si encore ils eussent pu reconnaître en quoi ils étaient devenus moins dépendants! Mais ils prétendaient n'avoir fait que changer de maîtres, et trouvaient que, pour être entourée de certaines formes républicaines, la domination française n'était nullement préférable au despotisme avoué des mameluks. Bonaparte avait beau vanter en toute occasion, beau pratiquer même, autant que possible, la modération et la tolérance, il avait dû cependant fonder une administration régulière, établir un système régulier de contributions, et, qui plus est, pour subvenir aux besoins de son armée, adopter un certain nombre de mesures purement fiscales. Obéir pour obéir, et surtout payer pour payer, mieux valait, suivant les Égyptiens, que ce fût à des chefs de leur pays et de leur religion qu'à des étrangers et à des infidèles. De là des refus d'impôt et des révoltes continuelles. Les Arabes et les fellahs, excités sans doute par les émissaires de Mourad et d'Ibrahim, ne cessaient de courir aux armes, de renouveler leurs tentatives de soulèvement, et d'attirer sur eux les rigueurs de l'autorité française. En vain les généraux Menou et Marmont dans la province de Rosette, en vain les généraux Vial et Andréossy dans les provinces de Charkieh et de Mansourah, en vain les généraux Murat et Lanusse dans celles de Menzaleh et de Damiette, étaient-ils toujours à la tête de colonnes mobiles pour courir aux révoltés et les battre, pour fusiller les meneurs, pour livrer aux flammes les villages : la rébellion était comme cette hydre de la fable dont les cent têtes se reproduisaient au fur et à mesure qu'elles tombaient sous le fer d'Hercule. Un instant comprimée, la rébellion renaissait l'instant d'après de chaque goutte de sang répandu et des cendres de chaque village incendié; elle exerçait la patience bien plus que la valeur de nos troupes, et les exténuait de fatigue sans leur rapporter aucune gloire.

A peu près renfermée dans le Delta durant les mois d'août et de septembre, l'insurrection gagna en octobre l'Égypte-Moyenne, et nous allons la voir, malgré la présence de Bonaparte, malgré le prestige attaché au nom et à la personne du général en chef, éclater terrible au milieu même du Caire.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : RÉVOLTE DU CAIRE, — SÉVÈREMENT CHATIÉE PAR BONAPARTE, — ET SUIVIE D'UNE TRANQUILLITÉ PROFONDE, DONT IL PROFITE POUR DOTER LA CAPITALE DE L'ÉGYPTE D'ÉTABLISSEMENTS DE TOUT GENRE. — IL VA EXPLORER LES RESTES DU CANAL DE SUEZ, ET MANQUE DE PÉRIR ENGLOUTI DANS LA MER ROUGE. — PREMIÈRES NOUVELLES DE FRANCE. — MANIFESTE PAR LEQUEL LE DIRECTOIRE A JUSTIFIÉ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE AUX YEUX DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES. — EFFET MERVEILLEUX QU'ELLE A D'ABORD PRODUIT DANS TOUTE L'EUROPE, — A PEU PRÈS EFFACÉ ENSUITE PAR LA NOUVELLE DU DÉSASTRE D'ABOUKIR. — DÉCLARATION DE GUERRE DE LA PORTE. — FIRMAN DU GRAND-SEIGNEUR. — RAISONS QUI OBLIGENT BONAPARTE A PORTER SES ARMES EN SYRIE. — MARCHE VICTORIEUSE DE DESAIX DANS L'ÉGYPTE-SUPÉRIEURE. — INSCRIPTION FRANÇAISE DANS L'ILE DE PHILÉ.

Depuis deux mois qu'il était entré au Caire, Bonaparte, nous l'avons vu, n'a-

vait rien négligé pour obtenir la confiance des principaux habitants, pour paralyser au sein de cette immense capitale les intrigues non-seulement de Mourad et d'Ibrahim, mais encore celles des Turcs et des Anglais, et surtout pour y combattre les d'effets des furibondes déclamations de la plupart des ministres de la religion mahométane. Il consultait sur les moindres intérêts de la cité le divan qu'il avait établi, et s'empressait de faire droit à toutes les demandes utiles, à toutes les réclamations fondées que formulait cette assemblée municipale. Il respectait lui-même les usages civils et religieux, et avait imposé un semblable respect à tous ses compagnons. Enfin, il avait déjà créé un assez grand nombre d'établissements publics dont les avantages se révélaient de jour en jour. Le général en chef s'était ainsi concilié l'estime et l'affection des personnages les plus considérables, qui, dans leur reconnaissance, lui avaient, on se le rappelle, décerné le nom d'Ali. Ce nom, qui est, on le sait, celui du gendre et successeur de Mahomet, leur avait paru exprimer le mieux l'idée qu'ils avaient conçue du caractère et des hautes qualités du vainqueur des mameluks.

Mais, si tels étaient les sentiments que la partie la plus riche et la plus éclairée de la population du Caire éprouvait à l'égard de Bonaparte, si même la plupart des habitants se prêtaient de bonne grâce au recouvrement des impôts, beaucoup s'en fallait que les chefs du culte et les austères sectateurs de l'islamisme partageassent cette bonne volonté et cet enthousiasme. Au lieu de regarder comme un bienfait la protection que le jeune général accordait aux musulmans, ils ne voulaient y voir qu'une honte pour eux, et traitaient de profanation insultante le rôle que Bonaparte s'attribuait quelquefois dans les cérémonies religieuses. Les ennemis de la France, c'est-à-dire les beys dépossédés d'une part, les agents de la Turquie et ceux de l'Angleterre de l'autre, trouvèrent donc parmi ces fanatiques des instruments dociles de leur haine et de leurs machinations. Suivant l'usage, les dernières classes du peuple accueillirent d'une oreille complaisante les discours séditieux et les provocations au désordre. L'esprit d'insurrection se propagea comme le feu d'un incendie, et bientôt les meneurs, pour jeter le masque, pour lever l'étendard de la révolte, n'attendirent plus qu'une occasion favorable. Malheureusement cette occasion leur fut offerte par les Français eux-mêmes.

Les conquérants n'avaient point trouvé dans les revenus de l'Égypte les ressources financières qu'ils espéraient. Surtout, la cessation ou du moins le ralentissement du commerce extérieur, les trésors emportés par les mameluks, la méfiance générale, quoique dissimulée, des propriétaires et des négociants, avaient fait disparaître la presque totalité du numéraire dans un pays où, en temps habituel, il était plutôt rare qu'abondant, et où toutes les impositions légales s'acquittaient en nature. Cependant, il fallait de l'argent pour subvenir aux besoins des troupes, il fallait de l'argent pour leur payer la solde. Comment tirer les espèces monnayées du fond des coffres où elles se cachaient? Recourrait-on à la voie des avanies, c'est-à-dire aux taxations arbitraires imposées de temps en temps par les beys et recueillies par eux les armes à la main? Quel expédient n'eût été préférable à des mesures si vexatoires et dont il importait d'effacer jusqu'au souvenir? Un instant, le citoyen Poussielgue, administrateur général des finances de l'armée expéditionnaire, se flatta d'avoir tourné l'obstacle, et crut que, sans recourir aux mêmes violences que les mameluks, il allait, comme eux, puiser à mains pleines dans la bourse des habitants. Mais combien ne s'abusait-il pas!

En Égypte, comme dans presque toutes les contrées de l'Orient où règne un despotisme absolu, la plupart des propriétés ne sont que des concessions temporaires du gouvernement. Si le titulaire vient à mourir, elles sont, au caprice du maître, retirées ou renouvelées. Que fit donc Poussielgue? Poussielgue persuada au général en chef d'introduire en Égypte *le droit d'enregistrement*, de soumettre à une révision sévère toutes les concessions dont il vient d'être parlé, et de faire enregistrer, moyennant finance, tous les actes confirmatifs. Or, ce moyen fiscal, tout à fait nouveau en Orient, fut regardé comme une avanie déguisée et

souleva une immense réprobation, au Caire notamment, qui, comme les autres capitales, était la résidence habituelle de presque tous les grands propriétaires. Les mêmes hommes qui n'avaient voulu, par amour de la tranquillité, accéder à aucune trame tant qu'ils avaient cru que leurs biens seraient respectés par les Français, ne surent pas plus tôt leurs intérêts compromis, qu'ils unirent leurs ressentiments et leurs efforts à ceux des ennemis de la France. De leur côté, les ministres du culte, voyant les dispositions haineuses qu'ils avaient depuis longtemps entretenues parmi les rangs inférieurs de la populace gagner enfin les hautes classes, jugèrent qu'il était temps de mettre en jeu l'énergique ressort de la religion. Les mosquées retentirent dès lors de prédications fanatiques, la révolte fut déclarée sainte de par Dieu et le Prophète, et bientôt, à jour dit, le peuple entier de la capitale de l'Égypte se leva comme un seul homme pour secouer un joug reputé plus odieux encore que celui des beys.

Le 21 octobre, dès l'aube, de tumultueux attroupements se formèrent dans les différents quartiers du Caire, et le divan s'assembla. Il était à peine assemblé qu'une foule considérable fit invasion dans la salle où il siégeait, et le somma d'avoir à se rendre près du général en chef et à obtenir le rapport de l'arrêté relatif au droit d'enregistrement. Puis, au lieu d'en rester là, au lieu d'attendre l'issue de cette démarche régulière, la multitude, s'exaltant à voir ses flots grossir de minute en minute, crut qu'elle serait assez forte pour lutter contre les Français et débarrasser la ville d'une poignée d'hommes qu'elle regardait comme d'infâmes oppresseurs. Se fiant à la faiblesse numérique de la garnison et à l'éloignement des divers postes qu'elle occupait, les bandes de révoltés se partagèrent la ville, en parcoururent toutes les rues à la fois, et, chemin faisant, massacrèrent non-seulement tous ceux de nos compatriotes qu'elles rencontraient, mais tous les habitants même soupçonnés d'être leurs partisans. La maison habitée par le général du génie Caffarelli-Dufalga fut investie et livrée au pillage. Fort heureusement Caffarelli-Dufalga lui-même était sorti de grand matin pour aller avec Bonaparte et presque tous les officiers de l'état-major visiter l'île de Rodah, où il était question d'installer plusieurs services militaires; mais deux ingénieurs des ponts et chaussées, les citoyens Thévenot et Duval, se trouvaient dans la maison de Caffarelli au moment où les révoltés s'y présentèrent, et, n'écoutant que leur courage, voulurent, avec les domestiques du général, tenir tête aux assaillants. Hélas! que pouvaient quelques hommes contre une masse de furieux? Les portes ont bientôt volé en éclat. Les deux ingénieurs et leurs auxiliaires, forcés de chambre en chambre, ne peuvent enfin éviter la mort, et sont mis en pièces. Dans le même temps, une autre bande se portait contre l'hôtel que Bonaparte avait donné aux membres de l'Institut et à ceux de la commission des sciences et des arts pour y tenir leurs séances. Obligés de combattre pour leur vie dans cet asile ordinairement consacré à leurs études, nos savants et nos artistes prirent les armes, se barricadèrent, et, dignes compagnons de nos soldats, montrèrent une fois de plus que le savoir et les talents libéraux s'allient fort bien à la valeur et à l'intrépidité. Suppléant au nombre par la présence d'esprit, ils se défendirent avec tant d'opiniâtreté que l'attaque dirigée contre eux ne put obtenir aucun succès. Ce fut le soir seulement que des troupes envoyées à leur secours les délivrèrent de l'espèce de siége qu'ils avaient soutenu pendant toute la journée.

Le général Dupuy, commandant du Caire, avait été instruit de bonne heure des rassemblements formés par la populace. Moins alarmé qu'il n'aurait dû l'être par de semblables démonstrations, il s'était contenté d'abord de lancer quelques patrouilles contre les séditieux; mais apprenant, par les rapports qui survenaient de tous côtés, que les groupes ne se dissipaient pas et que l'insurrection prenait un caractère de plus en plus grave, il quitte son hôtel, envoie à la trente-deuxième demi-brigade, casernée dans les environs, l'ordre de se tenir prête à marcher, et se dirige, escorté par un simple piquet de dragons, vers *la ville des morts*, c'est-à-dire vers le grand cimetière, où se trouvait, disait-on, un

des attroupements les plus considérables. Une foule immense obstruait la plupart des rues, et nombre d'habitants tiraient du haut de leurs maisons sur le général français et sur son escorte, ou les accablaient de pierres. Néanmoins, chassant et dissipant à coups de sabre tout ce qui se présentait devant eux, Dupuy et ses dragons étaient parvenus au quartier des Francs, et ils allaient entrer dans la rue des Vénitiens, lorsqu'ils se voient arrêtés par des groupes de plus en plus compacts, qui paraissent vouloir leur disputer vivement le passage. Emporté par sa bravoure, et dédaignant trop peut-être le genre d'ennemis qu'il avait à combattre, Dupuy ordonne aux dragons de le suivre, et se précipite avec eux sur les groupes, sans attendre l'arrivée de l'infanterie, dont le feu eût été nécessaire pour ébranler préalablement les masses profondes qu'il s'agissait de traverser. Au premier choc, les factieux reculent; mais bientôt ils se reportent en avant, et entourent Dupuy, qui tombe couvert de blessures. Les dragons parviennent, il est vrai, à éloigner la foule, à relever Dupuy, à l'emporter dans la maison de Junot, laquelle était peu distante; mais le malheureux général expire quelques minutes après.

En un instant la nouvelle de la mort de Dupuy circule dans les divers quartiers de la ville, et lui suscite des vengeurs. Le canon d'alarme résonne, et le général Bon prend le commandement des troupes qui se rassemblent de toutes parts. Bientôt de forts détachements d'infanterie, dirigés dans les rues principales, font sur les rebelles un feu aussi vif que meurtrier. Mais les balles ne les atteignent pas tous, et quinze mille d'entre eux, longtemps chassés, longtemps poursuivis la baïonnette dans les reins, finissent par trouver un refuge dans la grande mosquée El-Azhar, s'y barricadent, jurent de s'y défendre jusqu'à la mort, et voient leur nombre incessamment grossir, car du haut des minarets de la mosquée les imans et les mollahs ne cessent d'appeler à la vengeance commune les habitants qui n'ont point encore osé prendre parti contre les Français.

D'un autre côté, les Arabes du désert, qui ont été sans doute avertis de l'insurrection, s'avancent jusque sous les murs de la capitale, et cherchent à y pénétrer pour se joindre aux factieux, profiter du désordre, et se livrer au pillage.

Cependant des exprès sont partis pour l'île de Rodah, et Bonaparte a été instruit de la révolte du Caire. Il s'est hâté d'accourir, mais vainement s'est-il présenté à deux des portes de la ville. Il a rencontré à ces deux portes des rassemblements si formidables, qu'il n'a pu, malgré le canon d'alarme qui de minute en minute l'avertit combien sa présence serait nécessaire, songer un seul instant à lutter contre les factieux avec sa faible escorte et à se frayer un chemin par le fer. Plus heureux devant une troisième porte, il a enfin réussi à franchir l'enceinte des murs du Caire, mais pour trouver les communications interrompues entre les différents quartiers. Les rétablir a été son premier soin. Il a ensuite fait mettre plusieurs canons en batterie au débouché de chacune des principales rues sur les places; mais ces dispositions préliminaires ont pris beaucoup de temps, et elles étaient à peine achevées à la chute du jour.

Les troupes françaises passèrent la nuit sous les armes. Pourtant, la majeure partie des révoltés, selon l'usage général des Orientaux de ne rien entreprendre après le coucher du soleil, s'étaient retirés dans leurs maisons, et ceux même qui occupaient la grande mosquée avaient interrompu leur feu. Cette espèce de suspension d'hostilités dura jusqu'au lendemain; mais le lendemain 22, dès le crépuscule, les révoltés du Caire se réunirent de nouveau, et maîtres qu'ils étaient de plusieurs des issues de la ville, en facilitèrent l'accès aux insurgés du dehors. Le Caire pullula alors de Bédouins et de paysans, armés les uns de bâtons, les autres de piques ou de sabres, d'autres de poignards ou même de fusils. Mais, pendant la nuit, Bonaparte s'était mis en mesure de repousser les nouvelles attaques des factieux. Informé qu'ils avaient encore choisi *la ville des morts* pour quartier général, il y envoya une colonne d'infanterie qui tailla en pièces tous ceux qui ne purent ou ne voulurent pas fuir. Chaque grande rue devint aussi le théâtre d'un car-

nage non moins sanglant. À l'entrée de chacune de ces rues, se trouvaient une compagnie de grenadiers, et, comme nous l'avons dit, une batterie de canons ou d'obusiers. Les révoltés, comprenant bien que s'aventurer dans les voies principales serait s'exposer à une mort certaine, imaginèrent de se glisser, par les ruelles les plus désertes, par les jardins et par les cours, jusque dans les maisons qui formaient les angles des places, puis, de là, se mirent à tirer sur nos grenadiers et nos pièces. Mais nos braves coururent à chaque maison d'où pleuvaient les balles, en défoncèrent la porte à coups de hache, et chassant dans la rue tous les hommes que la maison renfermait, les obligèrent à essuyer le feu des pièces en même temps qu'ils les fusillaient eux-mêmes des postes dont ils venaient de s'emparer.

Tandis que la révolte, ainsi châtiée à l'intérieur du Caire, voyait ses adhérents les plus fanatiques grossir le nombre des cadavres qui jonchaient la ville, ou bien perdre courage et abandonner la partie, les généraux Alexandre Dumas et Lannes battaient la campagne environnante avec des détachements de cavalerie, pourchassaient et sabraient les bandes de Bédouins et de fellahs qui, entrées le matin dans la capitale, se hâtaient maintenant d'en sortir, et ne faisaient pas meilleur accueil à celles qui accouraient encore de toutes parts pour y pénétrer.

Les insurgés, cependant, demeuraient maîtres de la grande mosquée El-Azhar, et paraissaient vouloir tenir jusqu'à la dernière extrémité dans ce poste formidable. Toutes les issues de l'édifice étaient barricadées, toutes étaient soigneusement gardées. S'y introduire autrement que de vive force, autrement que par une suite d'assauts, ne semblait pas possible; on s'exposait même à perdre beaucoup de monde sans avoir aucune certitude de succès. Bonaparte ne voulut donc pas courir les chances d'une attaque en règle; et comme d'ailleurs il avait découvert un moyen plus prompt et plus sûr d'en finir, c'est ce moyen qu'il employa. Il ordonne au général d'artillerie Dommartin d'aller établir sur le revers du Mokatan, chaîne de hauteurs qui domine le Caire et au pied de laquelle est bâtie la citadelle, des batteries qui foudroieront le dernier asile de la révolte. Toutefois, pendant que cet ordre s'exécute, Bonaparte, à plusieurs reprises, envoie des parlementaires, qu'il a soin de prendre parmi les principaux habitants restés fidèles, offrir aux révoltés un pardon généreux s'ils consentent à mettre bas les armes. Mais une telle preuve de clémence ne leur paraît qu'un aveu de faiblesse, et se fiant à leur supériorité numérique, ils refusent toutes les propositions qui leur sont faites. Bonaparte se voit donc réduit à user de tous ses moyens militaires contre des hommes si résolus. Des colonnes de grenadiers s'avancent par les rues qui conduisent à la grande mosquée, et cernent l'édifice de manière à ce que nul n'en puisse sortir. Le général Dommartin démasque alors ses batteries, le commandant de la citadelle fait également jouer les siennes, et bientôt une grêle de bombes, de boulets, d'obus, tombe sur la mosquée et sur les maisons d'alentour. En même temps la nature semble se déclarer pour Bonaparte. Par un phénomène très-rare en Égypte, le ciel, généralement si pur, s'est couvert de nuages au moment où le feu a commencé, et le tonnerre mêle sa bruyante voix à celle de l'artillerie française. Cette bizarre coïncidence parut impressionner vivement l'esprit superstitieux des Égyptiens, et contribua peut-être plus que tous les efforts de nos troupes à rétablir la tranquillité dans les autres parties de la ville.

Le bombardement eut bientôt fait de si grands ravages sur le point spécial où il était dirigé, que, là même, en se voyant menacés d'être ensevelis sous les décombres, les révoltés faiblirent dans leur résolution. A leur tour, ils envoyèrent une députation supplier *le favori de la victoire*, et lui promettre pour l'avenir une soumission exemplaire. Mais cette résipiscence était trop tardive, et dans l'opinion de Bonaparte un châtiment sévère pouvait seul lui garantir les futures dispositions des rebelles. *Vous avez refusé mon pardon lorsque je vous l'offrais*, répondit-il aux envoyés; *maintenant l'heure de la vengeance a sonné. Vous avez commencé, c'est à moi de finir.* — Lorsque cette dure réponse leur eut été transmise, les malheureux qui

occupaient la grande mosquée résolurent de chercher dans leur désespoir une dernière chance de salut. Ils essayèrent une sortie, et tâchèrent de se faire jour les armes à la main; mais, accueillis par les baïonnettes de nos grenadiers, ils ne trouvèrent que la mort. Alors les chefs, se dévouant pour la multitude que leurs perfides conseils avaient égarée, s'avancèrent sans armes vers nos soldats, et implorèrent leur pitié par les démonstrations les plus pressantes. La nuit tombait, et le sang n'avait déjà que trop coulé. Bonaparte, satisfait de voir la révolte s'avouer vaincue dans son dernier repaire, ordonna d'épargner les suppliants, fit cesser le feu, et reçut à merci tout ce qui restait encore d'insurgés.

Le 23, l'ordre était parfaitement rétabli au Caire, mais la rumeur publique désignait onze cheiks ou gens de loi comme les principaux instigateurs des désordres qui avaient ensanglanté la capitale pendant les deux jours précédents. Bonaparte porta la peine de mort contre ces onze individus, les fit fusiller sur la place Ezbekyeh, et confisqua tous leurs biens, meubles et immeubles, au profit de la république française. De plus, comme parmi eux se trouvait un des membres du divan national, Bonaparte prononça la dissolution de cette assemblée, déclara le Caire en état de siége, et imposa aux habitants une contribution extraordinaire de plusieurs millions.

Le 24, les deux proclamations suivantes se lisaient sur tous les murs de la capitale :

Les cheiks de la ville du Caire aux habitants des provinces de l'Égypte.

« Que Dieu et son prophète éloignent de vous, ô habitants des provinces, l'esprit d'insubordination! Que Dieu et son prophète vous préservent du contact des méchants !

« Sachez que les méchants viennent d'exciter les plus graves désordres dans la ville du Caire, qu'ils ont mis la désunion entre les troupes françaises et les sujets de la Sublime-Porte, et occasionné ainsi la mort d un grand nombre de musulmans. Mais la main bienfaisante et invisible de Dieu a promptement apaisé la sédition, et par nos instances auprès du général en chef Bonaparte les malheurs qui devaient suivre la révolte ont été arrêtés. Bonaparte a empêché ses troupes de brûler la ville et de la piller, car il est sage, bienfaisant, miséricordieux, et sans lui les habitants du Caire n'existeraient plus.

« Gardez-vous donc, si vous voulez que la tranquillité et la sécurité ne fuient pas le seuil de vos demeures, gardez-vous de devenir des fauteurs de désordre; n'écoutez point les propos des méchants; n'entrez point dans les complots des factieux; ne soyez point du nombre de ces insensés qui ne savent point prévoir les conséquences; rappelez-vous toujours que Dieu dispose à son gré des empires, et que sa volonté seule dirige les événements.

« Tous les fauteurs des désordres du Caire ont péri, et cette capitale en a été heureusement délivrée.

« C'est pourquoi nous vous conjurons de ne pas aller à votre tour vous jeter dans le précipice; occupez-vous plutôt de gagner honnêtement votre vie et d'accomplir les devoirs qui vous sont imposés par votre religion. C'est cette sainte religion qui nous ordonne de vous donner les présents conseils... »

Les gens de loi de la ville du Caire au peuple d'Égypte.

« Égyptiens! Habitants des villes et des villages! Arabes et Fellahs! sachez qu'Ibrahim et Mourad envoient sans cesse leurs émissaires prêcher parmi nous la révolte, mais qu'ils ont la malice et la perfidie de vouloir nous persuader que ces émissaires viennent de la part du sultan des sultans ou de celle de ses visirs.

« Si vous cherchez la raison de ce mensonge politique, vous la trouverez dans leur dépit et leur rage de voir que nous n'avons pas voulu quitter, pour les suivre, notre patrie et nos familles. Ils ne songent qu'à semer la méfiance et le désordre entre nous et l'armée française. Peu leur importe que l'Égypte soit bouleversée et que tous les Égyptiens soient anéantis, pourvu qu'ils se vengent de l'anéantissement de leur puissance! Mais si en effet les prédicateurs de révolte étaient envoyés par le sultan des sultans, ne nous montreraient-ils pas des gages authentiques de leur mission?...

« Peuple d'Égypte! tu n'ignores pas que de tout temps les Français ont été, parmi les diverses nations européennes, les seuls amis des musulmans et de l'islamisme, les seuls ennemis des idolâtres et de leurs superstitions. Ils sont encore les fidèles alliés de notre seigneur et maître; ils sont encore prêts à lui donner des témoignages de leur affection et à le secourir au besoin. Ils n'aiment que ceux qui l'aiment, et sont les ennemis de ses ennemis. De là, leur haine mortelle contre les Russes, qui méditent la prise de Constantinople et qui

emploient tous les moyens que l'astuce leur suggère pour envahir le pays de l'islamisme; mais l'attachement des Français pour la Sublime-Porte, et les puissants secours qu'ils lui donneront, confondront les mauvais desseins des Russes, qui désireraient s'emparer de Sainte-Sophie et des autres temples voués au culte du vrai Dieu, pour en faire des églises consacrées aux profanes exercices de leur perverse croyance; mais, s'il plaît au ciel, la France aidera notre seigneur et maître à conquérir la Russie et à exterminer la race maudite des Russes.

« Nous t'invitons, peuple d'Égypte, à ne former ni servir aucun projet de désordre, de sédition, de révolte. Ne cherche point à nuire aux troupes françaises. Le résultat d'une conduite contraire à nos conseils attirerait sur toi la ruine et la mort. N'écoute donc ni les discours des méchants ni les perfides insinuations de ces factieux qui ne se plaisent que dans les excès et les crimes; tu aurais trop lieu de t'en repentir.

« N'oublie pas non plus, si tu veux trouver le repos et la sécurité au milieu de ta famille et au sein de ta patrie, qu'il faut acquitter les droits et les impôts que tu dois au gouvernement. Le général en chef Bonaparte nous a promis de ne jamais inquiéter personne dans l'exercice de l'islamisme, et de ne rien faire contre ses saintes lois. Il nous a également promis d'alléger le plus tôt possible les charges qui pèsent sur toi, de diminuer les impôts, et d'abolir les droits arbitraires qu'a inventés la tyrannie.

« Cesse donc, peuple d'Égypte, de fonder aucun espoir sur Ibrahim ou sur Mourad, et mets toute ta confiance en celui qui a créé les humains, en celui qui donne et ôte les empires. Le plus religieux des prophètes a dit: *La sédition est endormie; maudit soit qui la réveillera!* »

Ces deux proclamations, que Bonaparte rédigea probablement lui-même et qu'il fit signer par les principaux gens de loi et les principaux cheiks du Caire, furent imprimées en arabe, au moyen des presses et des caractères que l'expédition avait apportés, et non-seulement affichées, comme nous l'avons dit, dans les rues de la capitale, mais encore répandues à un nombre immense d'exemplaires dans toute l'Égypte. Partout elles produisirent le meilleur effet.

Sans doute la révolte du Caire fit de trop nombreuses victimes, puisqu'elle coûta la vie à cinq ou six mille Égyptiens, et, perte encore plus regrettable, à trois ou quatre cents Français; mais tout ce sang du moins ne fut pas inutilement versé. Bonaparte tira de sa victoire un avantage précieux : celui de laisser dans l'esprit des indigènes et, particulièrement des habitants de la capitale, une idée si terrible des moyens répressifs dont il pouvait disposer, que la tentative du 20 octobre ne se renouvela point pendant tout le temps qu'il passa encore sur les rives du Nil.

Le général d'Estaing, qui remplaça le général Dupuy dans le commandement du Caire, se montra actif, vigilant, sévère sans rigueur, et une confiance mutuelle tarda peu à renaître entre les habitants et nos soldats. Le soin qu'avait d'ailleurs pris Bonaparte de ne faire peser sa vengeance que sur les grands coupables, lui ramena bientôt l'affection de la multitude, qui parut se repentir d'avoir trop facilement cédé à de perfides insinuations. Des sympathies de plus en plus vives, obtenues non moins par la bonne discipline des troupes que par la modération du général en chef, entourèrent dès lors les Français, et leur permirent de poursuivre activement le cours des travaux et des créations de toute sorte qui devaient signaler leur séjour en Égypte.

Déjà, par les soins de Bonaparte, les places d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette avaient été mises en bon état de défense, et semblaient à l'abri de toutes les attaques qui pouvaient être dirigées contre elles, tant du côté de la mer que du côté de la terre. Après la révolte du Caire, le général en chef sentit qu'il y avait urgence à doter aussi cette capitale d'un système de fortifications qui pût à l'avenir la préserver non-seulement des entreprises du dehors, mais des suites de quelque autre tentative intérieure. D'une part donc, les ouvrages de la citadelle reçurent des augmentations considérables; de l'autre, la construction de cinq nouveaux forts, qui tous les cinq dominèrent la ville, et dont un s'éleva sur l'emplacement d'où les batteries du général Dommartin avaient bombardé la grande mosquée El-Azhar, fut décidée, commencée, promptement achevée. De plus, on abattit dans la ville même tous les obstacles qui gênaient la communication des différents

quartiers, la circulation des voies principales, et l'accès ou l'issue des grandes places. C'est dire qu'on supprima tout d'abord les portes qui existaient aux deux extrémités de presque toutes les rues et qui se fermaient chaque soir. Puis, on relia le Caire à Boulacq par une excellente chaussée, garnie de fossés et de parapets, et supérieure au niveau des plus hautes inondations du Nil. Un pont de bateaux fut établi entre la rive droite du fleuve et l'île de Rodah. Un deuxième pont volant vint réunir l'île de Gizeh à la rive droite. Enfin le village même de Gizeh fut entouré d'une bonne muraille crénelee qui le mettait à l'abri d'un coup de main.

L'exécution de ces travaux purement militaires n'entrava ni la marche de l'industrie, ni la création des nombreux établissements civils qui fournissent à la paix et à la guerre elle-même les mille ressources dont elles ont besoin.

On construisit au Caire des moulins à eau et des moulins à vent, qui donnèrent d'aussi belle farine qu'en France. On y multiplia les fours, et le pain non-seulement devint dès lors aussi commun qu'il avait été rare auparavant, mais se mangea aussi bon qu'à Paris.

On fonda sur le bord du canal de Rodah, à un quart de lieue du Caire, un hospice capable de recevoir cinq cents malades, et dans lequel chaque malade aurait son lit, ou plutôt son panier. Comme en effet l'Égypte manque de bois, on imagina de suppléer aux couchettes par de grandes mannes d'osier dans lesquelles on plaçait des matelas de coton ou de laine et des sommiers de paille de blé ou de paille de maïs. En peu de temps cet hospice fut abondamment fourni de toutes les choses nécessaires. Puis on fonda, dans l'île même de Rodah, un lazaret magnifique, où les lois sanitaires les plus rigoureuses furent mises en vigueur à la première apparition de la peste.

Alexandrie, Rosette, Damiette, eurent plus tard, comme le Caire, leurs moulins à farine et leurs fours à pain, leur hôpital et leur lazaret; des salpêtrières et des moulins à poudre furent pareillement établis sur divers points; mais le Caire, à titre de capitale, conserva un grand nombre de priviléges.

Le Caire posséda, sous le nom de *Lycée de la patrie*, un collége consacré à l'éducation des enfants du sexe masculin nés en Égypte de parents français.

Le Caire posséda un hôtel de la monnaie. On y frappa une innombrable quantité de *médins*, et ce fut une opération avantageuse, car elle rapportait au trésor plus de soixante pour cent. Le médin, appelé encore *para*, avait depuis longtemps cours dans le pays. C'est une petite pièce de cuivre dans laquelle entre un atome d'argent, et qui vaut environ deux centimes. Elle est ronde, large seulement comme un très-petit pain à cacheter, et en même temps si mince, qu'on ne s'expose pas à les compter au vent, qui les disperserait. Les marchands égyptiens ne serrent jamais leurs médins ailleurs que dans leur bouche, et souvent ils en portent ainsi cent cinquante, deux cents même, sans qu'on s'en aperçoive à leur voix, sans qu'ils en soient gênés pour boire ou pour manger. Rien, dans les premiers temps, ne semblait si drôle à nos soldats que de les leur voir cracher dans leurs mains chaque fois qu'ils avaient à rendre de la monnaie. Les médins circulaient non-seulement en Égypte, mais encore en Afrique et dans les déserts de l'Arabie, et loin de présenter l'inconvénient ordinaire des pièces de cuivre, loin de gêner les transactions ou de nuire au change, y aidaient beaucoup.

Le Caire posséda deux journaux, l'un de science et de littérature, sous le titre de *Décade égyptienne*, l'autre de politique, sous celui de *Courrier d'Égypte*.

Le Caire posséda un théâtre.

Le Caire posséda de vastes ateliers de serrurerie, d'armurerie, de menuiserie, de corderie, de charronnage et de charpente.

Le Caire posséda des fonderies, des fourneaux à réverbère, des usines et des manufactures en tous genres, d'où sortirent des canons, des boulets, de l'acier, des sabres, des instruments d'optique et de mathématiques, des draps, des toiles vernies, du carton, du papier, enfin presque tous les produits des arts de l'Europe.

Le Caire, dès qu'on n'y manqua plus des objets de première nécessité, vit le

luxe s'introduire dans ses murs. On eut des lits, des tables, des chaises, des meubles de toute sorte; on eut du linge et des bottes de maroquin; on eut des gobelets et des couverts d'argent; on eut même de la vaisselle plate, que sa légèreté rendait fort portative et par conséquent fort commode. La vaisselle dite *de chasse*, dont plus tard l'empereur se servit dans ses campagnes, fut fabriquée d'après celle qu'il avait rapportée d'Égypte.

Après les orfèvres, vinrent les passementiers, vinrent les brodeurs; et les Égyptiens qui semblent doués du génie de l'imitation, ne tardèrent pas à surpasser nos propres ouvriers dans ces diverses branches d'industrie. Ils réussirent notamment à fondre en argent des boutons d'uniforme aux armes de la république, et à les souffler en or avec la plus grande perfection.

On devine que les officiers seuls de l'armée se permirent les meubles à l'européenne, le beau linge et les bottes fines, l'argenterie et la vaisselle plate, les broderies et les galons; mais, à défaut des recherches du luxe, les simples soldats eurent toutes les douceurs du bien être.

Le climat de l'Égypte est soumis à d'extrêmes variations de température. Du moins, autant les journées sont chaudes et même brûlantes, autant les nuits sont fraîches et même froides. Dans l'après-midi la chaleur devenait tellement forte, qu'officiers et soldats éprouvaient un égal besoin de faire la sieste; ou si les exigences du service les obligeaient à braver les ardeurs du soleil, ils se trouvaient bientôt les uns et les autres dans un tel état de transpiration, que la teinture de leurs habits en était décomposée. Au contraire, on grelottait souvent de trois à quatre heures du matin. Bonaparte était le seul qui parût ne souffrir ni du chaud ni du froid, le seul qui ne se laissât point aller, en dehors de la nuit, à quelques instants de sommeil. Toujours on le voyait vêtu comme à Paris, toujours il portait son uniforme boutonné du haut en bas, et c'était à peine si de temps en temps une goutte de sueur venait mouiller son visage. Jamais non plus on ne le vit jeter un manteau sur ses épaules. Cependant, comme toute l'armée n'avait pas ce tempérament de fer, le général en chef ne négligea rien pour lui alléger les inconvénients du climat et la maintenir en aussi bonne santé que possible.

On habilla toutes les troupes en toile de coton bleu, on leur donna une coiffure de maroquin noir, on y ajouta une chaude capote, en étoffe de laine du pays, qu'elles mettaient la nuit, et à nulle époque elles n'avaient été aussi commodément équipées.

Les soldats recevaient d'ailleurs pour nourriture un pain excellent, de la viande, du riz, des légumes secs, et du café avec un peu de sucre pour remplacer les boissons spiritueuses, alors inconnues en Égypte.

Les distractions ne leur manquaient point. Moyennant quelques paras, ils louaient pour toute une journée un de ces ânes superbes si nombreux en Égypte, et se donnaient tantôt le plaisir de galoper dans les rues de la capitale pour y heurter ses graves habitants qui ne vont jamais qu'au pas, tantôt celui de visiter les campagnes environnantes; ou bien, ils allaient passer leurs heures de loisir au Tivoli du Caire. C'était un établissement créé à l'instar de celui de même nom qui florissait alors à Paris. Des entrepreneurs avaient aisément persuadé au général en chef de mettre à leur disposition le palais d'un bey et son jardin; puis, autant que les ressources locales le leur permettaient, ils y avaient rassemblé toutes les délices qui d'ordinaire constituent ces sortes de paradis terrestres. On y trouvait des salles de jeu et de billard, un cabinet de lecture et des promenades variées, un café, un salon de restaurateur, un orchestre de danse, des concerts, des illuminations, des feux d'artifice, enfin les mille agréments et divertissements qui attirent la foule dans les jardins publics des capitales de l'Europe.

Bien nourris, bien vêtus, bien logés, bien soignés quand ils étaient malades, et pouvant s'amuser à peu de frais, que manquait-il à nos soldats pour s'estimer parfaitement heureux en Égypte? Deux choses : recevoir de temps en temps des lettres de leurs familles, et n'être pas tenus à tant de respect envers les femmes du pays. Mais, depuis qu'on avait

quitté Toulon, on était presque sans nouvelles de France, et la plus extrême réserve était commandée à l'égard du beau sexe. Ce qui surtout taquinait nos soldats, c'était de ne pas même apercevoir un seul visage féminin, car les Égyptiennes allaient toujours voilées, ou, si par hasard on les surprenait sans leur voile, elles se hâtaient de se cacher la tête dans la longue chemise de coton bleu qui formait tout leur habillement, au risque de montrer le reste de leur corps.

Dans les derniers jours de décembre, Bonaparte, qui a pu en deux mois, grâce au calme dont la révolte du Caire a été suivie, prendre toutes les mesures, exécuter tous les travaux, fonder tous les établissements, organiser toutes les créations, accomplir tous les prodiges qui viennent d'être énumérés; Bonaparte, qui a pu en deux mois, grâce au bon vouloir que lui ont enfin montré les habitants, transformer la capitale de l'Égypte, ville si monotone lorsqu'il y entrait naguère avec ses troupes, ville alors vassale de l'Europe et de l'Asie pour le commerce et les arts, en une cité active, industrieuse, commerçante, et qui va maintenant pouvoir se suffire à elle-même; Bonaparte, disons-nous, se propose d'aller sur les lieux résoudre le problème de la jonction de la mer Rouge avec la mer Méditerranée, et rechercher lui-même les vestiges de ce canal fameux de Suez, qui, commencé dès le règne de Sésostris le Grand, continué sous les Pharaons ses successeurs et sous les rois perses qui conquirent et gouvernèrent plusieurs fois l'Égypte, ne fut achevé cependant que sous la dynastie des Ptolémées. Le souvenir gigantesque de la grandeur des premiers rois de l'Égypte ne peut dormir dans la tête d'un homme qui, en débattant un traité de paix dans une petite ville du Frioul vénitien, avait rêvé l'envahissement de l'Inde par le golfe Arabique. Il tient donc à vérifier par ses yeux ce récit de la vieille histoire. Mais, toujours habile et prévoyant, il veut, avant de partir pour Suez, ne laisser derrière lui aucune trace de la révolte qu'il a punie, et en signe de réconciliation il va rendre au peuple égyptien son gouvernement national. Parmi les habitants de la capitale et de ses provinces, il en choisit soixante dont il forme un divan nouveau, et le gouvernement militaire disparaît.

La réorganisation du divan d'Égypte eut lieu le 25 décembre et fut annoncée aux habitants du Caire par la proclamation qu'on va lire :

« Habitants du Caire,

« Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous; ils ont péri. Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple; j'ai été clément et miséricordieux envers vous.

« J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je vous ai privés pendant deux mois de votre divan; mais aujourd'hui je vous le restitue : votre bonne conduite efface la tache de votre révolte.

« Shérifs, ulémas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui de gaieté de cœur se déclareraient mes ennemis n'auront de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule pour révoquer en doute que tout dans ce vaste univers est soumis à l'empire du destin?

« Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les croix, je viendrais remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Coran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu, et ce qui arrivera est également expliqué.

« Que ceux que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire changent; car en faisant au ciel des vœux contre nous ils sollicitent leur condamnation : que les vrais croyants fassent des vœux pour la prospérité de nos armes.

« Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentiments les plus secrets de son cœur; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne. Mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Heureux ceux qui, de bonne foi, sont les premiers à se mettre avec moi!

« *Signé*, BONAPARTE. »

Le même jour, 25 décembre, Bonaparte se mit en route pour Suez. On sait que Suez est une petite ville avec port située sur la côte septentrionale de la mer Rouge, à vingt-cinq lieues environ

du Caire, à même distance de la Méditerranée. Le désert qui l'environne était peuplé de tribus assez nombreuses et assez redoutables pour que les caravanes qui se rendaient à la Mecque fussent obligées de leur payer un droit de passage. Ces mêmes tribus avaient inquiété plus d'une fois nos généraux jusque dans la province de Charkieh, et, quoique rudement repoussées chaque fois, elles continuaient encore leurs excursions sur la lisière de la vallée du Nil. La possession du port de Suez intéressait tant la réussite des vastes desseins que Bonaparte méditait sur l'Inde, qu'il avait, depuis plus d'un mois déjà, envoyé une assez forte colonne s'emparer de ce point important et tenir en échec les Arabes d'alentour. Dans le courant de novembre, le général Bon était parti pour Suez avec deux bataillons de la trente-deuxième demi-brigade, une compagnie turque formée au Caire, un petit détachement de sapeurs, une pièce d'artillerie et dix matelots; il n'avait eu chemin faisant que de légères escarmouches avec les Arabes, était arrivé en quelques jours à sa destination, et maintenant occupait la ville et le port.

Aussi, ce n'était pas une expédition, c'était une simple reconnaissance scientifique, que Bonaparte avait résolue. Ce n'était pas le général en chef, c'était le membre des Instituts de France et d'Égypte, qui s'en allait avec plusieurs de ses collègues explorer les restes du canal par lequel la mer Rouge communiquait autrefois avec la Méditerranée, et qui voulait accomplir lui-même cette exploration, non moins utile sous le rapport de la géographie ancienne et moderne, qu'importante sous celui des grands résultats politiques et commerciaux qu'elle pourrait produire. Bonaparte ne prit donc avec lui qu'une faible escorte de chasseurs à cheval, et deux de ses généraux, Dommartin et Berthier; au contraire il emmena une partie des membres de l'Institut d'Égypte, notamment Berthollet, Monge, Costaz, Dutertre, Lepère et Bourienne. En tout, la petite caravane ne comptait pas trois cents personnes. On alla camper le soir du 25 sur la limite du désert, en un lieu que les indigènes appellent Birket-el-Hadgi, c'est-à-dire *Lac des pèlerins*, et non loin duquel se voient encore quelques vestiges de l'ancienne Héliopolis.

Le lendemain 26 l'on bivouaqua à dix lieues dans le désert même, et l'on atteignit Suez le 27.

Bonaparte pendant la journée du 28 s'occupa de reconnaître la ville, le port, la côte avoisinante, et d'ordonner tout ce que les besoins de la place exigeaient sous le rapport de la défense, de la marine et du commerce. Ainsi, après s'être convaincu que les barques seules ont accès dans le port, mais que des frégates peuvent mouiller auprès d'une pointe de sable qui s'avance à une lieue dans la mer, il arrêta, comme cette pointe est découverte à marée basse, d'y faire construire une batterie qui protégeât le mouillage et défendît la rade. Le jour suivant, il reçoit plusieurs députations d'Arabes qui viennent demander tous l'amitié des Français; il établit un nouveau tarif de douane, qui sera plus favorable au commerce avec l'Arabie; enfin il prend diverses mesures par suite desquelles les marchandises débarquées à Suez devront s'acheminer plus promptement et plus sûrement sur le Caire ou sur Belbéis.

Le 30 il traverse la mer Rouge, à l'endroit où les Israélites l'ont traversée trois mille trois cents ans auparavant, et c'est comme eux à pied sec. Les flots ne se sont pas écartés devant lui par un nouveau miracle, les flots ne lui ont pas livré passage comme entre deux murailles, mais les gens du pays lui ont indiqué, en face de Suez même, un ensablement que la marée basse rend guéable. Il passe donc, et va visiter à trois quarts de lieue du rivage l'endroit saint qu'on appelle toujours en arabe *les Sources de Moïse*, et où se trouvaient, suivant la tradition, les rochers que le conducteur du peuple de Dieu frappa d'une baguette pour en faire jaillir des eaux vives et limpides. Les rochers ont disparu, mais les sources existent encore. Elles sont au nombre de cinq, et s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable. Leur eau, qui est potable quoique un peu saumâtre, coule par un petit aqueduc moderne à demi ruiné vers des citernes creusées au bord de la mer et destinées sans doute à servir d'aiguade aux bâtiments qui naviguent dans

ces parages. En retournant à Suez, Bonaparte et les autres Français coururent le plus grand péril. Bien peu s'en fallut qu'ils n'éprouvassent le sort de Pharaon et de l'armée égyptienne marchant à la poursuite des tribus d'Israel. Le gué qu'on avait franchi facilement le matin se trouva couvert le soir par la marée haute; on dut alors remonter vers le fond du golfe; mais l'Arabe qui dirigeait la marche avait dérobé la gourde d'eau-de-vie d'un de nos chasseurs, et, se trouvant à moitié gris, il calcula mal la hauteur du flux sur cette côte, qui est extrêmement basse. Bientôt les chasseurs qui étaient en tête de la colonne crierent que leurs chevaux nageaient. On se rapprocha donc de la côte, et, après avoir préalablement relevé la position de Suez, on s'achemina dans la direction de cette ville; mais, la nuit survenant, on ne tarda guere à s'égarer et à s'apercevoir que plus on avançait, plus la marée montait. On ne savait plus si l'on marchait vers l'Afrique ou vers l'Asie, vers le rivage ou vers la pleine mer. Que faire? Qu'on avance davantage, qu'on perde cinq minutes à délibérer, et l'on va périr... Non, personne ne périra; Bonaparte a trouvé, pour le salut de tous, un de ces moyens prompts et simples qui ne font jamais défaut à un esprit calme. Il s'établit le centre d'un cercle, place autour de lui, sur plusieurs rangs de profondeur et comme autant de rayons, tous ceux qui partagent son danger, numérote les chefs de file de ces petites colonnes rayonnantes, leur ordonne de marcher devant eux, et les fait suivre successivement à dix pas de distance par les autres cavaliers de leur colonne. Quand un des chefs de file crie que son cheval nage, Bonaparte le rappelle sur le centre ainsi que tous ceux qui le suivent, et leur fait reprendre la direction d'une autre colonne dont le chef de file n'a pas encore perdu pied. En quelques instants, tous les rayons lancés dans des directions où l'on perdait pied, ont été rappelés tour a tour, et mis à la suite de celui dans la direction duquel on ne le perd pas. On retrouve ainsi le bon chemin, mais on n'arrive à Suez que vers minuit, et lorsque déjà les chevaux ont de l'eau jusqu'au-dessus du poitrail; car dans cette partie de la côte la marée monte jusqu'à vingt-deux pieds.

Bonaparte quitta Suez le 31; mais tandis qu'une partie de ses compagnons se rendait directement au Caire, Bonaparte lui-même, avec les autres (parmi lesquels nous n'avons pas besoin de dire qu'etaient ses collègues de l'Institut), côtoya la mer Rouge vers le nord, et, parvenu à deux lieues et demie de Suez, eut l'honneur de reconnaître le premier les vestiges du canal de Sésostris. Radieux de sa découverte, il se mit à la tête des savants qui l'accompagnaient, galopa avec eux pendant l'espace de quatre heures dans le lit même du canal, et en vérifia ainsi la direction jusque dans le voisinage des lacs Amers. Là toute trace semblait disparaître. Il alla donc rejoindre la caravane au village d'Hadjéroth; mais le lendemain, au lieu de poursuivre sa route vers le Caire, il voulut achever la reconnaissance qu'il avait commencée la veille, et dans ce but il gagna Belbéis. Aux environs de cette ville sont les restes d'un autre canal qui va aboutir au Nil, et l'on serait tenté d'y voir la continuation ou plutôt l'extrémité du canal de Suez, qui, en effet, ne communiquait à la mer Méditerranée que par le fleuve. Mais cette hypothèse offre-t-elle quelque fondement? La partie de canal dont il s'agit servit-elle jamais à la communication des deux mers? C'est une question que nos savants, malgré l'examen le plus attentif des localités, et malgré l'etude la plus minutieuse du mode d'exécution des travaux, n'ont pas cru devoir trancher. Aujourd'hui elle est encore indécise. Aujourd'hui encore, les seuls vestiges certains qu'on paraisse avoir retrouvés du canal de Suez commencent à deux lieues et demie au nord de la petite ville de ce nom, se prolongent, sans interruption, l'espace d'environ cinq lieues, et, après s'être perdus dans les sables immenses et toujours mouvants du désert, ne reparaissent plus que dans l oasis d'Houareb, à quelques lieues de Belbeis. Quoi qu'il en soit, Bonaparte, rentré au Caire le 3 janvier 1799, ordonna bientôt à l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Lepère de retourner à Suez, d'y prendre une escorte suffisante, et de lever geométriquement tout le cours du canal des Ptolémées. Bonaparte songeait-il donc à rouvrir ce canal?

Pourquoi non, puisque le calife Omar l'avait bien rouvert une fois déjà, et que, grâce à lui, les Arabes y avaient encore navigué pendant plus d'un siècle? Dans tous les cas. Bonaparte tenait à ce que l'existence d'un des plus grands ouvrages qu'aient accomplis les hommes civilisés ne pût désormais être mise en doute par personne..., et il y a réussi.

Pendant cet examen scientifique étaient enfin arrivées des nouvelles de France. Un petit navire de commerce s'était glissé dans le port d'Alexandrie malgré les croiseurs anglais, et avait apporté des paquets de lettres, des liasses de journaux français et de journaux étrangers. Journaux et lettres, Kléber s'était hâté de tout expédier vers la capitale, et Bonaparte les y trouva à son retour de Suez. Journaux et lettres contenaient sur l'expédition d'Égypte, sur l'effet que ses heureux débuts avaient produit en Europe, sur les conséquences fâcheuses que pouvait au contraire produire la perte de la bataille navale d'Aboukir, une multitude de documents et de détails qui excitèrent au plus haut degré l'intérêt du général en chef et des soldats.

Par exemple, le *Moniteur* du 17 septembre 1798 publiait le premier aveu officiel que le gouvernement français eût encore jugé convenable de faire au sujet de l'expédition d'Égypte. C'était pour la forme un message que le Directoire exécutif avait adressé la veille au conseil des Anciens et au conseil des Cinq Cents; ce n'était au fond qu'un manifeste destiné à instruire l'Europe des motifs d'une entreprise sur laquelle on n'avait eu jusqu'alors que de vagues données et à justifier ainsi l'agression du général Bonaparte. Le message du Directoire aux deux conseils est une piece trop historique pour qu'il nous soit permis de la passer sous le silence. En voici donc le texte même :

« Citoyens représentants,

« Le Directoire s'empresse d'apprendre au Corps législatif que les troupes françaises sont entrées en Égypte. La nation française, la Porte Ottomane elle même, et les peuples opprimés de ce pays superbe et malheureux ont enfin des vengeurs.

« Cet événement mémorable était dès longtemps entrevu par un petit nombre d'hommes à qui les idées glorieusement utiles sont familières; mais on s'était trop accoutumé à le ranger parmi les objets chimériques. Il était réservé à la France républicaine de réaliser ce nouveau prodige. Les causes qui l'ont préparé et qui en consacrent le succès doivent être retracées en ce moment.

« Depuis près de quarante ans, les beys, avec leurs mameluks, ces esclaves dominateurs de l'Égypte, accablaient des plus odieuses vexations les Français établis dans ces contrées sur la foi de nos traités avec la Porte. C'est de l'époque de la domination d'Ali-bey, vers 1760, que date surtout l'exercice de ces outrages. Cet audacieux usurpateur, après avoir secoué le joug du Grand Seigneur en chassant ignominieusement son pacha, en refusant son tribut, et en s'arrogeant le droit de battre monnaie à son propre coin, prodigua les insultes à nos consuls, les menaces des châtiments les plus vils à nos drogmans, et des avanies sans nombre à nos négociants.

« Ses successeurs, Kralil-bey et Mohammed-bey Abou-dahab, méritèrent quelques-uns de ces reproches; mais Mourad-bey et Ibrahim-bey, qui régnèrent après eux, ont surpassé (le premier surtout) tous leurs prédécesseurs en brigandages. Indignée de la conduite de ces oppresseurs, la Porte Ottomane parut, en 1786, vouloir en tirer vengeance : à l'aide des forces que commandait Hassan-pacha, elle les contraignit à prendre la fuite, et leur donna un successeur; mais elle ne sut point ressaisir alors son autorité, et les deux beys, en 1791, à la mort d'Ismaël-bey, qui les avait remplacés, recouvrèrent sans obstacle, et par conséquent affermirent leur domination ancienne.

« Dès cet instant, mais surtout depuis l'époque où la France se constitua en république, les Français éprouvèrent en Égypte des vexations mille fois plus révoltantes : il fut aisé de reconnaître la l'influence et les fureurs du cabinet britannique. Les avanies de tous les genres se multiplièrent, souvent même sans le prétexte du besoin, et toutes réclamations furent étouffées.

« L'an II de la république, le consul voulut porter de justes représentations à Mourad-bey, au sujet d'exactions extraordinaires ordonnées par cet usurpateur contre les négociants français; le bey, loin de se montrer disposé à acquiescer à sa demande, fit à l'instant transporter chez le consul lui-même la force armée, avec ordre d'y rester jusqu'à ce que tout le fruit de cette odieuse concussion lui eût été livré.

« Vers la fin de cette même année, les vexations s'accrurent à un tel point, que les Français établis au Caire, pressés de mettre leurs personnes et les restes de leur fortune hors de

ces imminents dangers, se décidèrent à transporter leurs établissements à Alexandrie. Mais Mourad-bey s'indigna de cette résolution; il ordonna qu'on les poursuivit dans leur fuite, les fit ramener comme de vils criminels, et redoubla de fureur contre eux tous, lorsqu'il crut savoir qu'un des fugitifs avait pour frère un membre de la Convention nationale, contre laquelle il vomissait d'effroyables injures.

« Alors sa tyrannie ne connut plus de bornes : la nation française se trouva prisonnière en Égypte. Le bey, tourmenté à chaque instant de la crainte que quelqu'un n'essayât de tromper sa surveillance, osa dire à notre consul que si un seul des Français le tentait, tous et le consul lui-même payeraient cette fuite de leur tête.

« Tant d'audace et de fureur se conçoivent à peine de la part même d'un tyran, alors surtout qu'il existait entre celui-ci et les négociants français de si nombreux rapports d'intérêt. Bientôt il sentit que cette excessive tyrannie ne lui serait pas longtemps profitable : il rendit donc, sur la demande du grand-visir, non les sommes extorquées, mais la liberté aux Français; et alors même, pour prix de ce qu'il réputait une grâce, il leur imposa de nouveaux sacrifices pécuniaires.

« Les Français purent donc, dans l'an III, s'établir à Alexandrie; mais là, ainsi qu'à Rosette et autres places situées sur les bords de la Méditerranée, ils furent constamment livrés à la rapacité de tous les agents subalternes. Ces agents du bey, plus vils et plus brigands que lui, s'emparaient avec violence des marchandises françaises à mesure qu'elles arrivaient dans le port; ils en fixaient eux-mêmes les prix, et se constituaient encore maîtres du mode de payement. Opposait-on la moindre résistance, la résistance la plus légitime, les moyens de force étaient mis en usage pour la faire cesser. C'est ainsi qu'à Rosette les portes de notre vice-consul furent enfoncées, ses fenêtres brisées, et qu'on osa tourner sur lui une arme à feu, parce qu'il n'avait pas voulu se soumettre à une contribution à laquelle Mourad-bey lui-même avait ordonné de soustraire les Français. Nonobstant cet ordre du bey, il fallut que le consul cédât à la violence.

« Enfin, le 21 nivôse de l'an V, Koraïm, douanier de Mourad-bey à Alexandrie, a fait assembler tous les drogmans, et leur a déclaré que la plus légère violation de ce qu'il nomme les droits de son maître serait punie de cinq cents coups de bâton, sans égard pour le caractère consulaire. Peu de jours auparavant il avait menacé un drogman de lui faire couper la tête et de l'envoyer à son consul.

« Ainsi tous les droits des nations étaient violés dans la personne des Français avec la plus audacieuse impudeur; tous nos traités avec la Porte, toutes nos capitulations, méprisés par les beys et par les derniers de leurs agents, sous prétexte, disent-ils, qu'eux n'y ont pas concouru; le caractère de notre consul méconnu, outragé; la vie et la liberté des Français à chaque instant compromises, et leur fortune livrée au pillage.

« La république française ne pouvait laisser plus longtemps impunis ces nombreux attentats, visiblement inspirés par l'Angleterre. Sa patience avait été extrême, l'audace des oppresseurs s'en était accrue.

« Que restait-il alors au gouvernement français pour obtenir justice de tant d'injures? Plusieurs fois, par l'organe de son envoyé, il avait adressé des plaintes à la Porte; mais, si l'on en excepte l'expédition de Hassan-pacha, en 1786, qui toutefois ne frappa que les deux beys, sans réparer en rien le passé et sans pourvoir à l'avenir, tout ce que la Porte crut pouvoir faire, fut d'autoriser le grand-visir à écrire en notre faveur quelques lettres au pacha d'Égypte, qui ne pouvait rien, et aux deux beys, qui, pouvant tout, étaient bien résolus de n'accorder à cette recommandation qu'une déférence illusoire. C'est ainsi qu'en l'an IV, notre ambassadeur à la Porte ayant envoyé en Égypte un agent muni de lettres du grand-visir, cet agent obtint, non des réparations véritables, non la restitution des sommes immenses extorquées aux Français, mais quelques stipulations dérisoires portant réduction de droits sur certaines marchandises, conformément aux anciennes capitulations. Or, à peine cet agent fut-il parti, que Mourad-bey donna l'ordre, bien ponctuellement observé, de remettre la taxe des droits précisément au même taux où, avant l'arrivée de notre agent, ils avaient abusivement été élevés.

« L'appui de l'empire Ottoman pour protéger les Français était donc évidemment sans force et sans énergie; et comment en eût-il résulté quelque effet durable en notre faveur, lorsque la Porte était parvenue à ne pouvoir plus se protéger elle-même contre les beys; lorsqu'elle se croyait obligée de souffrir que trois millions d'Égyptiens, qu'elle appelait ses sujets, fussent devenus les victimes les plus malheureuses d'une oppression étrangère; que son pacha fût traité en Égypte comme le dernier des esclaves; qu'insensiblement on eût dépouillé le Grand Seigneur de l'universalité des droits dont il jouissait sur les terres; qu'enfin on ne lui payât plus les contributions qu'il s'était réservées lors de la conquête d'Égypte par Selim Ier? Tout cela démontrait sans doute que sa souveraineté sur ce pays n'était plus qu'un vain nom; et après surtout

les essais infructueux de nos démarches, il eût été peu conséquent d'attendre encore de sa part un intérêt plus effectif pour nous, qu'il ne pouvait et n'osait en manifester pour lui-même.

« Il ne restait donc évidemment qu'à nous rendre justice à nous-mêmes par la voie des armes, en faisant expier à ces vils usurpateurs, soudoyés par le cabinet de Saint-James, les crimes dont ils se sont rendus coupables envers nous. L'armée française s'est présentée le 13 messidor, elle a été reçue à Alexandrie et à Rosette, et le 5 thermidor elle est entrée au Caire.

« Ainsi, d'odieux usurpateurs ne fouleront plus cette terre antique et féconde que le temps n'épuise pas, qui se rajeunit tous les ans par une sorte de prodige, où la végétation est d'une activité incroyable, et où croissent ensemble les plus riches productions des quatre parties du monde.

« Qu'on ne dise pas qu'aucune déclaration de guerre n'a précédé cette expédition; et à qui donc eût-elle été faite? A la Porte Ottomane? nous étions loin de vouloir attaquer cette ancienne alliée de la France, et de lui imputer une oppression dont elle était la première victime. Au gouvernement isolé des beys? une telle autorité n'était et ne pouvait pas être reconnue : on châtie des brigands, on ne leur déclare pas la guerre; et aussi, en attaquant les beys, n'était-ce donc pas l'Angleterre que nous allions réellement combattre?

« C'est donc avec surabondance de droits que la république s'est mise en position d'obtenir promptement les immenses réparations qui lui étaient dues par les usurpateurs de l'Égypte; mais elle ne veut point n'avoir vaincu que pour elle-même. L'Égypte était opprimée par des brigands : les Égyptiens seront vengés; et le cultivateur de ces contrées fécondes jouira enfin du produit de ses sueurs, qu'on lui ravissait avec la plus stupide barbarie. L'autorité de la Porte était entièrement méconnue; elle recueillera, par les mains triomphantes des Français, d'immenses avantages dont elle était privée depuis longtemps. Enfin, pour le bien-être du monde entier, l'Égypte deviendra le pays de l'univers le plus riche en productions, le centre d'un commerce immense, et surtout le poste le plus redoutable contre l'odieuse puissance des Anglais dans l'Inde et leur commerce usurpateur.

« *Signé* : LAREVELLIÈRE-LEPEAUX, TREILHARD et MERLIN. »

Nous pensons avoir suffisamment expliqué dans les premières pages de notre récit le véritable but de l'expédition d'Égypte, pour nous en remettre à la sagacité des lecteurs du soin d'apprécier si tous les griefs, quelque réels qu'ils fussent, allégués par le Directoire contre les beys et les mameluks, n'etaient pas plutôt des prétextes que des raisons.

Au reste, et comme tous les journaux, comme toutes les lettres qu'on venait de recevoir au Caire en faisaient foi, personne en France ni en Europe n'avait pris le change, personne n'avait attendu la tardive déclaration officielle du gouvernement français pour deviner que l'expédition tendait aux bords du Nil, et que c'était une machine de guerre uniquement dirigée contre la puissance britannique. Le profond mystère qui avait entouré la destination de notre flotte au moment où elle sortait de Toulon n'avait pas duré longtemps. La prise de Malte était bientôt venue ouvrir la voie aux conjectures. Malte, réputée imprenable, et conquise en quelques heures, avait jeté un singulier éclat sur les nouveaux Argonautes. Puis, coup sur coup, le débarquement de l'armée expéditionnaire sur la côte égyptienne, l'occupation d'Alexandrie, la victoire des Pyramides, l'entrée au Caire, cette suite de merveilles accomplies en courant et annoncées à l'Europe par un seul bulletin, avaient non-seulement dissipé tous les doutes, mais frappé toutes les imaginations d'enthousiasme ou d'effroi. L'Égypte et Bonaparte étaient devenus le sujet de tous les entretiens. Le nom du jeune général, si grand naguère lorsqu'il arrivait des Alpes, avait produit, arrivant des contrées lointaines de l'Orient, un effet plus prodigieux encore. Et ce n'etait rien que la conquête de l'Égypte déjà presque achevée par lui. On ne la regardait que comme un prélude à des entreprises bien plus gigantesques encore. Bonaparte, disaient tous les journaux et répétaient toutes les lettres, allait traverser la Syrie et l'Arabie, allait se jeter sur Constantinople ou sur l'Inde.

La nouvelle de la fatale issue de la bataille d'Aboukir, suivant à si peu d'intervalle le glorieux bulletin des premiers succès de l'expédition, n'en avait pas détruit le prestige; mais, écrivait-on, elle avait réveillé toutes les espérances de nos ennemis, et allait sans doute hâter

le succès de leurs trames. L'Angleterre, qui était sérieusement alarmée pour sa prééminence commerciale, et qui épiait toujours l'occasion de susciter à la France des embarras nouveaux, avait rempli Constantinople de ses intrigues et de son or. Le Grand Seigneur n'eût pas demandé mieux que d'être délivré des mameluks, mais il ne voulait pas perdre l'Égypte, et, ajoutait-on, il venait de nous declarer la guerre.

Le fait n'était que trop certain, car on sait que la Sublime Porte déclara solennellement la guerre à la France dès le 4 septembre 1798. Mais Bonaparte ne vit là qu'un vain bruit dénué de fondement. Bonaparte se refusait à croire que la Porte, pour une province depuis longtemps perdue, se fût brouillée avec son amie naturelle, la France, et se fût liée avec ses ennemis les plus redoutables, la Russie et l'Angleterre. Bonaparte avait bien été déjà informé vaguement des dispositions hostiles du gouvernement turc à l'égard de la république française; quelques lettres reçues de Rhodes et de Chypre l'avaient bien instruit des vexations que les autorités turques se permettaient envers les citoyens français qui par hasard se trouvaient dans ces îles, et surtout envers les consuls et autres agents du gouvernement républicain; mais aucun acte officiel de la Porte n'était encore parvenu à la connaissance du général en chef. Les communications indirectes qu'on devait aux croiseurs anglais, les rumeurs même qui circulaient en Égypte par suite des nouvelles venues de Syrie, pouvaient n'être considérées que comme des manœuvres tendant à faire insurger les habitants contre la domination française; elles ne prouvaient point que le Grand Seigneur eût déjà, comme on l'écrivait de Paris, déclaré la guerre à la république, déjà pris des mesures pour tenter de remettre l'Égypte sous l'autorité de son pacha, ou plutôt sous celle des beys.

Plein de confiance dans l'habileté diplomatique du citoyen Talleyrand, que le Directoire avait promis d'envoyer comme ambassadeur à Constantinople, Bonaparte ne pouvait se persuader que le gouvernement turc voulût courir les chances d'une guerre sans profit réel pour lui, puisque ravir l'Égypte aux beys n'était causer à la Sublime-Porte qu'un faible dommage, et que d'ailleurs la France devait au besoin lui offrir des compensations. Tout à cette idée, il résolut d'expédier pour Constantinople une caravelle turque qu'il avait jusqu'alors retenue dans le port d'Alexandrie, en ordonnant au capitaine de ce bâtiment de prendre à son bord une personne qu'il chargeait d'une mission particulière auprès de l'ambassadeur français et du grand-visir. Cette personne était le citoyen Beauchamp, consul de France à Mascate, qui se trouvait alors en Égypte. Les instructions qu'elle emportait et qu'on va lire prouvent de la manière la plus évidente que Bonaparte, comme nous venons de l'avancer, persistait à croire les dispositions du cabinet ottoman plutôt pacifiques que guerrières :

« A votre arrivée à Constantinople, — était-il dit dans les instructions remises au consul de Mascate, — vous ferez connaître à notre ministre notre situation dans ce pays-ci. De concert, vous demanderez que les Français qui ont été arrêtés par divers gouverneurs soient mis en liberté, et vous ferez connaître le contraste de la conduite de ces gouverneurs avec la nôtre. Vous ferez connaître à la Porte que nous voulons être ses amis; que notre expédition d'Égypte a eu pour but de punir les mameluks, les Anglais, et d'empêcher le partage de l'empire Ottoman que les deux empereurs de Russie et d'Autriche ont résolu; que nous lui prêterons secours contre eux, si elle le croit nécessaire. Vous demanderez impérieusement, et avec beaucoup de fierté, qu'on relâche tous les Français arrêtés, qu'autrement cela serait regardé comme une déclaration de guerre. Vous direz que j'ai écrit plusieurs fois au grand-visir sans avoir obtenu de réponse; et qu'enfin la Porte peut choisir en moi, ou un ami capable de la faire triompher de tous ses ennemis, ou un ennemi aussi redoutable que tous ses ennemis ensemble. Si la Porte ne nous a point déclaré la guerre, vous paraîtrez à Constantinople comme pour demander qu'on relâche les consuls français arrêtés, et qu'on laisse libre le commerce entre l'Égypte et le reste de l'empire ottoman; si la guerre était déclarée, que la Porte eût fait arrêter notre ministre et les Français qui sont à Constantinople, vous lui direz que je lui renvoie sa caravelle comme une preuve du désir qu'a le gouvernement français de voir se renouveler la bonne intelligence entre les deux États, et en même temps vous réclame-

rez notre ministre et les autres Français. Vous ferez au gouvernement turc plusieurs notes pour détruire ce que l'Angleterre et la Russie auraient pu imaginer contre nous, et vous reviendrez. »

La caravelle appareilla le 15 janvier; mais, à peine en mer, le capitaine turc livra aux croiseurs anglais le citoyen Beauchamp, qui fut envoyé par eux prisonnier de guerre à Constantinople, et renfermé ensuite, d'après l'ordre du Grand Seigneur, dans un des châteaux forts de la mer Noire.

En effet, tandis que Bonaparte se berçait d'espoirs chimériques, le Directoire avait laissé le champ libre aux intrigues de l'Angleterre. Le Directoire n'avait tenté aucun effort pour balancer l'influence anglaise à Constantinople. Bonaparte, au moment de partir pour Toulon, où il allait s'embarquer, avait obtenu du Directoire la promesse positive que le citoyen Talleyrand serait envoyé comme négociateur auprès du sultan; mais, contrairement à cette promesse, dont nous avons vu que Bonaparte gardait bon souvenir en Égypte, contrairement même à un engagement personnel que le citoyen Talleyrand avait pris envers le jeune général, le célèbre diplomate n'avait point quitté Paris. Pourquoi? On ne saurait le dire au juste. Était-ce parce que le citoyen Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères de la république, et voyant se former l'ouragan de la deuxième coalition, avait pensé que sa présence serait plus utile encore à Paris qu'à Constantinople? N'était-ce pas plutôt qu'après la bataille d'Aboukir, il avait désespéré du succès de l'expédition d'Égypte, et cru que la brillante étoile du héros des campagnes d'Italie commençait à pâlir pour bientôt s'éclipser tout à fait? Quoi qu'il en soit, l'Angleterre avait su mettre à profit la négligence du gouvernement républicain. L'ambassadeur anglais près la Porte, secondé par l'ambassadeur russe, avait employé tous les ressorts de la politique la plus astucieuse pour persuader au sultan que l'ambition de la France était insatiable, qu'après avoir bouleversé l'Europe elle voulait révolutionner l'Orient, et qu'au mépris d'une antique alliance elle venait d'envahir la plus riche province de l'empire turc. Le citoyen Aubert-Dubayet, notre chargé d'affaires à Constantinople, n'avait point eu assez de crédit pour détruire l'effet des perfides suggestions de l'ambassadeur britannique, et démontrer au gouvernement turc que son intérêt véritable était bien plutôt de s'opposer à la domination maritime de la Grande-Bretagne, qu'aux efforts tentés par la France afin d'affranchir le commerce dans tout l'univers. L'ambassadeur britannique et l'ambassadeur russe avaient donc réussi à imposer au Grand Seigneur les diverses déterminations qu'ils avaient voulu. Docile à leurs conseils, le sultan Sélim III avait déclaré la guerre à la république, ordonné la réunion de troupes considérables pour aller reconquérir l'Égypte, fait enfermer au château des Sept-Tours la légation française, enfin publié contre la France, sous le titre de firman, l'outrageant et calomnieux manifeste qu'on va lire, et qui avait été à peu près rédigé dans les bureaux de la légation anglaise à Constantinople :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux, gloire au Seigneur maître des mondes!

« Salut et paix sur notre prophète Mahomet, le premier et le dernier des prophètes; sur sa famille et sur les compagnons de sa mission.

« Les Français (Dieu veuille détruire leur pays de fond en comble, et couvrir d'ignominie leurs drapeaux!) sont une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein. Ils nient l'unité de cet Être suprême qui a créé le ciel et la terre; ils ne croient point à la mission du Prophète, destiné à être l'intercesseur des fidèles au jugement dernier; ou, pour mieux dire, ils se moquent de toutes les religions; ils rejettent la croyance d'une autre vie, de ses récompenses et de ses supplices; ils ne croient ni à la résurrection des corps, ni au jugement dernier, et ils pensent qu'un aveugle hasard préside à leur vie et à leur mort, qu'ils doivent leur existence à la pure matière, et qu'après que la terre a reçu le corps, il n'y a plus ni résurrection, ni compte à rendre, ni demande, ni réponse.

« En conséquence, ils se sont emparés des richesses de leurs temples, ils ont dépouillé leurs croix de leurs ornements, et ils ont chassé leurs vicaires, leurs prêtres et leurs religieux.

« Les livres divins, inspirés aux prophètes, ne sont, à leur dire, que mensonge et imposture, et ils regardent le Coran, l'Ancien Testament et l'Évangile comme des fables. Les

prophètes, tels que Moïse, Jésus et Mahomet, ne sont, selon eux, que des hommes comme les autres, qui n'ont jamais eu de mission, et qui n'ont pu en imposer qu'à des ignorants. Ils pensent que les hommes, étant nés égaux, doivent être également libres; que toute distinction entre eux est injuste, et que chacun doit être le maître de son opinion et de sa manière de vivre.

« C'est sur d'aussi faux principes qu'ils ont bâti une nouvelle constitution et fait des lois auxquelles a présidé l'esprit infernal. Ils ont détruit les fondements de toutes les religions; ils ont légitimé tout ce qui était défendu; ils ont laissé un libre cours aux désirs effrénés de la concupiscence; ils se sont perdus dans un dédale d'erreurs inextricables; et, en égarant la vile populace, ils en ont fait un peuple de pervers et de scélérats.

« Un de leurs principes diaboliques est de souffler partout le feu de la discorde, de mettre la désunion parmi les souverains, de troubler les empires, et d'exciter les sujets à la révolte par des écrits mensongers et sophistiques, dans lesquels ils disent avec imprudence : « Nous sommes frères et amis, les « mêmes intérêts nous unissent, et nous avons « les mêmes opinions religieuses. »

« Ensuite viennent de futiles promesses ou des menaces inquiétantes; en un mot, ils ont appris à distiller le crime et à se servir habilement de la fraude et du parjure. Ils se sont enfoncés dans une mer de vices et d'erreurs; ils se sont réunis sous les drapeaux du démon, et ils ne se plaisent que dans le désordre, ne suivent que les inspirations de l'enfer. Leur conscience n'est jamais troublée par les remords et la crainte de faire le mal.

« Aucun dogme, aucune opinion religieuse ne les réunit; ils regardent le larcin et le pillage comme un butin légal, la calomnie comme la plus belle éloquence, et ils ont détruit tous les habitants de la France qui n'ont pas voulu adopter leurs nouveaux et absurdes principes.

« Toutes les nations européennes ont été alarmées de leur audace et de leurs forfaits, et alors ils se sont mis à aboyer comme des chiens, à hurler comme des loups, et, dans leur rage, ils se sont jetés sur tous les royaumes et sur toutes les républiques pour détruire leurs gouvernements et leurs religions, pour enlever leurs femmes et leurs enfants. Des rivières de sang ont abreuvé la terre, et les Français ont enfin réussi dans leurs criminels desseins, vis-à-vis de quelques nations qui ont été forcées de se soumettre.

« Mais, en preuve de leurs trahisons et de leurs noirs projets contre le peuple musulman, on peut citer une lettre adressée à Bonaparte, général en chef de leurs armées réprouvées, par les Directeurs de leur infâme république; l'un de nos agents secrets nous en a envoyé une copie, et nous allons vous la traduire littéralement, en vous invitant à la bien méditer :

« Vous n'ignorez pas combien les musul- « mans tiennent à leur religion : lorsque vous « aurez pénétré sur leurs terres, il faut vous « faire un plan de conduite adapté à leurs « forces, à leurs préjugés, à leurs mœurs. « Vis-à-vis des faibles, vous emploirez les « armes, les massacres et le pillage; quant à « ceux qui ont le moyen de résister, vous vous « servirez des filets de la ruse et de la four- « berie pour les empêcher de nuire, en res- « pectant leur religion, leurs femmes et leurs « propriétés jusqu'à ce que vous en soyez en- « tièrement maîtres.

« Un bon moyen encore à employer, c'est « de semer adroitement les haines, les dissen- « sions et les guerres intestines parmi les di- « verses peuplades qui habitent les pays de « l'islamisme. Vous exciterez les mauvais sujets « et la vile populace contre les chérifs et les « gens vertueux; vous inspirerez partout l'es- « prit de rébellion aux bons et aux méchants, « et surtout aux tribus arabes, à leurs cheiks, « et à ceux parmi eux qui font le métier de « détrousser les voyageurs; vous ferez aussi « vos efforts pour allumer le feu de la dis- « corde parmi les khans de la Perse et parmi « leurs sujets : vous tâcherez de les engager « à des agressions contre les Ottomans. Les « querelles, les désordres, les guerres, les « combats, sont utiles et même nécessaires à « nos vues. Dans cet état de choses, les gens « puissants s'accoutument à secouer le joug; « les sujets n'obéissent plus à leurs comman- « dants : de cette manière, les liens de la dis- « cipline se rompent, et l'État se dissout. « Lorsqu'il n'existera plus d'union entre eux, « et que leurs biens et leurs trésors seront « épuisés, alors il vous sera aisé de les assu- « jettir et d'asservir leur pays.

« Dans les moments où les dissensions de « la guerre civile seront allumées entre eux, « il faut que les Français prêtent main-forte « aux faibles, parce que, lorsque les puissants « seront écrasés, et qu'il ne restera plus que « des gens faibles, ceux-ci seront bien aisé- « ment nos victimes.

« Mais, attendu que nous avons secoué le « joug de tout préjugé religieux, que nous « avons foulé aux pieds toutes les lois divi- « nes et humaines, et que nous ne pourrions « jamais compter sur les musulmans, qui sont « si zélés pour leur religion, dès que nous les « aurons domptés par les moyens de ruse « indiqués ci-dessus, alors nous détruirons

« la Mecque et la Caaba, Médine et le mau« solée de leur prophète, Jérusalem, toutes « les mosquées, tous les lieux de leur véné« ration. Ensuite nous ordonnerons un mas« sacre général, et nous n'épargnerons que « les jeunes filles et les jeunes garçons, après « quoi nous partagerons entre nous leurs « dépouilles et leurs terres. Quant à ce qui « restera du peuple, il nous sera aisé alors « de lui faire adopter nos principes, notre « constitution et notre langue. L'islamisme et « ses lois disparaîtront de dessus la terre dans « les quatre parties du monde. »

« C'est ainsi que finit cette lettre infâme; et puisse le Dieu tout-puissant que nous adorons tourner contre eux leurs possédés desseins! Nous vous avons fait une peinture fidèle des Français, de leurs ruses et de leurs fourberies, des moyens qu'ils employaient pour vous perdre. Jugez donc maintenant si tout musulman, si tout professeur de l'unité n'est pas tenu de prendre les armes contre ces insignes athées.

O vous donc, défenseurs de l'islamisme! ô vous, héros protecteurs de la foi! ô vous, adorateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la mission de Mahomet, fils d'Abd-Allah! réunissez-vous et marchez au combat, sous la protection du Très-Haut! Ces chiens enragés s'imaginent sans doute que le peuple vrai croyant ressemble à ces infidèles qu'ils ont combattus, qu'ils ont trompés, et à qui ils ont fait adopter leurs faux principes. Mais ils ignorent, les maudits, que l'islamisme est gravé dans nos cœurs, et qu'il circule dans nos veines avec notre sang. Nous serait-il possible d'abandonner notre sainte religion, après avoir été éclairés de la divine lumière? Non, non! Dieu ne permettra pas que nous soyons un instant ébranlés; nous serons fidèles à la foi que nous avons jurée. Le Très-Haut a dit dans le livre de la vérité : « Les vrais croyants « ne prendront jamais les incrédules pour « amis. » Soyez donc sur vos gardes; méfiez-vous des piéges et des embûches qu'ils vous tendent, et ne soyez effrayés ni de leur nombre, ni de leurs vêtements hideux. Le lion ne se met point en peine du nombre de renards qui méditent de l'assaillir, et le faucon ne s'effraye point d'un essaim de corbeaux qui croassent contre lui.

« Soyez unis, prêtez-vous aide et assistance les uns aux autres : « Le fidèle, selon l'ex« pression de notre divin Prophète, doit être « l'appui des fidèles, comme les murs d'un « édifice qui se soutiennent l'un par l'autre. » Oubliez surtout les sujets de querelle et de dissension qui pourraient exister parmi vous; que les intérêts de la cause du ciel changent cette haine en bonne harmonie; chassez loin de vous, quelque part que vous soyez, ceux qui se plaisent à semer la médisance et la calomnie. Mais n'éloignez pas sans raison légitime le musulman étranger qui vient se réunir à vous de bonne foi; car l'islamisme fait de tous les fidèles une même famille. Cependant, ne cessez pas d'avoir les yeux ouverts et d'observer tout ce qui se passe autour de vous; car les perfides Français pourront bien, à force d'argent, chercher à gagner ceux dont la foi est faible, l'esprit léger et le caractère factieux. Ils essayeront sans doute de lancer de pareils traits au milieu de vous, et alors il est de votre devoir de vous empresser de les éloigner, ou plutôt de les exterminer. En un mot, ne formez qu'un faisceau pour raffermir et faire triompher notre sainte religion, et soyez toujours sur vos gardes contre les piéges et les embûches que vous tendront ces infidèles; car il est clair, et très-prouvé, que tous les malheurs qu'a essuyés l'islamisme depuis quelque temps ne viennent que d'eux seuls. Mais, grâce au ciel, vos sabres sont tranchants, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre, et toutes sortes d'armes meurtrières, maniées par d'habiles cavaliers, sauront bien atteindre l'infidèle et le précipiter dans les flammes de l'enfer. N'en doutez pas, le ciel est pour vous : l'œil de Dieu veille à votre conservation et à votre gloire. Avec la puissante protection du Prophète, ces armées d'athées se dissiperont devant vous et seront exterminées. Cette heure va bientôt sonner.

« Nous avons donné ordre de rassembler les troupes de toutes les provinces de l'empire, et dans peu des armées aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre, en même temps que des vaisseaux aussi hauts que des montagnes couvriront la surface des mers; des canons qui lancent l'éclair et la foudre, des héros qui méprisent la mort pour le triomphe de la cause de Dieu, des guerriers qui, par zèle pour leur religion, savent affronter et le fer et le feu, vont se mettre à la poursuite des Français; et il nous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction, comme la poussière que les vents dispersent et dissipent. Il ne restera plus aucun vestige de ces infidèles; car la promesse de Dieu est formelle : l'espoir du méchant sera trompé, et les méchants périront.

« Gloire au seigneur des mondes! »

Le firman de Sa Hautesse fut répandu à profusion dans toutes les provinces de l'empire Ottoman, et surtout en Égypte, par la voie des Arabes, avec lesquels les croisières anglaises entretenaient une active correspondance,

Bonaparte en eut connaissance vers le 20 janvier, peu de jours après avoir expédié la caravelle qui devait conduire le citoyen Beauchamp à Constantinople. Presque en même temps il apprit que la Porte ne s'en tenait point à une simple déclaration de guerre, et que les menaces exprimées dans le manifeste du Grand Seigneur allaient recevoir une prompte exécution. D'une part, disait-on, une flotte turco-russe s'équipait pour aller ravir à la France les îles vénitiennes que le traité de Campo-Formio lui avait cédées; de l'autre, la Porte faisait, avec l'aide des Anglais, d'immenses préparatifs pour venir arracher l'Égypte aux troupes françaises. La Porte rassemblait dans ce but deux armées, l'une à Rhodes, l'autre en Syrie; et ces deux armées devaient agir de concert dans le courant de mai, la première en venant débarquer sur la plage d'Aboukir, près d'Alexandrie, la seconde en traversant le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Le célèbre Achmet Djezzar, pacha d'Acre, était nommé *séraskier*, c'est-à-dire généralissime, de l'armée qui se réunissait en Syrie. Abdallah, pacha de Damas, commandait son avant-garde, et déjà il s'était avancé jusque sur le territoire égyptien, déjà il s'était emparé du fort d'El Arisch, qui peut être considéré comme la clef de l'Égypte de ce côté du désert, et il travaillait à le réparer. On ajoutait qu'un train d'artillerie de quarante bouches à feu, servi par douze cents canonniers, les seuls de l'empire Ottoman qui fussent exercés à l'européenne, venait de débarquer à Jaffa; que des magasins considérables se formaient dans cette ville, et qu'un grand nombre de bâtiments de transport, dont une partie venait de Constantinople, étaient occupés à cet effet. A Gazah, on avait emmagasiné des outres, et la renommée voulait qu'il y en eût assez pour mettre une armée de soixante mille hommes à même de franchir le désert sans redouter les souffrances de la soif.

Tous ces bruits, tous ces détails étaient d'une exacte vérité, et rendaient extrêmement critique la situation des Français sur les bords du Nil. Déjà séparés de la France, déjà privés des secours de la mère patrie par les escadres victorieuses de l'Angleterre, qui bloquaient tous les ports égyptiens, voici que de plus ils se trouvaient exposés maintenant à être assaillis par toutes les hordes de l'Orient, et ils n'étaient que trente mille à peine pour lutter contre tant de périls. Oh! si la belle flotte de Brueys eût encore existé! Si elle eût pu aller au besoin canonner les Dardanelles et mettre la Sublime Porte à la raison! Mais la flotte était détruite, et plusieurs fois on entendit Bonaparte, qu'on avait vu si calme au moment du désastre, déplorer amèrement les fatales conséquences de la bataille navale d'Aboukir. Pourtant les difficultés de la position n'étaient pas au-dessus des ressources de son génie, et le jeune général eut bientôt avisé au moyen de les vaincre.

— Que nous restions tranquilles en Égypte, se disait-il, et nous allons y être attaqués à la fois par les deux armées turques. De plus, il est à craindre que des corps de troupes européennes ne viennent se joindre à ces deux armées, et que le moment de leur double agression ne coïncide avec de nouvelles révoltes intérieures. Dans ce cas, lors même que nous serions vainqueurs, il ne nous serait pas possible de profiter de la victoire. Par mer, nous n'avons point de vaisseaux; par terre, le désert de soixante-quinze lieues qui sépare la Syrie de l'Égypte est impraticable pour une armée dans la saison des fortes chaleurs. —

Bonaparte songea donc, comme c'était son usage et comme les règles de la guerre le lui prescrivaient, à déconcerter ses adversaires par une offensive soudaine. Bonaparte résolut de franchir le grand désert pendant l'hiver, de s'emparer des immenses magasins que l'ennemi avait formés sur les côtes de la Syrie, d'assaillir et d'exterminer les troupes au fur et à mesure qu'elles se rassembleraient.

D'après cette tactique, les divisions de l'armée de Rhodes étaient obligées de voler au secours de l'armée syrienne, l'Égypte n'était pas même attaquée, et Bonaparte pouvait ainsi appeler successivement la plus grande partie de ses forces en Syrie. S'il brusquait l'assaut de Jaffa, d'Acre et de quelques places mal fortifiées, il pourrait en peu de temps ajouter la conquête de la Syrie à celle de

l'Égypte. Maître une fois de la Syrie, peut-être verrait-il alors se ranger sous ses drapeaux non-seulement les nombreux chrétiens répandus dans toute la contrée et parmi lesquels il avait déjà des intelligences, mais encore les Druses, peuplades qui habitent le revers du mont Liban et dont la religion se rapproche beaucoup de celle des chrétiens, mais encore les Mutualis, mahométans réputés schismatiques parce qu'ils sont de la secte d'Ali, puis les Arabes du désert de l'Égypte, puis Mourad et Ibrahim eux-mêmes avec leurs mameluks, et l'élan se communiquerait à toute l'Arabie. En effet, les provinces de l'empire Ottoman qui parlent arabe appelaient de leurs vœux quelque grand changement, et n'attendaient qu'un homme. Bonaparte serait cet homme; il s'élancerait des bords du Nil à ceux de l'Euphrate; il serait sur ce fleuve, au milieu de l'été, avec cent mille auxiliaires, qui auraient pour reserve vingt-cinq mille vétérans français, c'est-à-dire vingt-cinq mille des meilleurs soldats du monde, et le plus formidable train d'artillerie. Constantinople se trouvant ainsi menacée, il n'aurait aucune peine à rétablir d'amicales relations avec la Porte; il franchirait le désert, et marcherait sur l'Inde à la fin de l'automne. Qu'un tel plan fût ou non réalisable, toujours est-il que la tête de Bonaparte l'avait conçu et que son ardente imagination le caressait avec amour. Or, quand on songe aux grandes choses que la fortune lui a permis de faire, qui oserait taxer aucun de ses projets de témérité ou d'extravagance!

Mais, pour tenter cette gigantesque entreprise, pour porter d'abord la guerre en Syrie, il fallait que le jeune général emmenât douze ou quinze mille hommes, moitié environ de l'armée avec laquelle il occupait l'Égypte. L'autre moitié suffirait elle pendant son absence pour maintenir les indigènes dans le devoir et pour repousser toutes les attaques imprevues qui pourraient être tentées du dehors? Il se le demandait avec inquiétude, et alors il hésitait à partir. Auparavant, du moins, il voulut essayer si, par menaces ou par promesses, il ne parviendrait point à mettre le pacha d'Acre dans ses intérêts; et afin d'entrer en pourparlers, il lui adressa la lettre suivante :

« Je ne veux pas vous faire la guerre, si vous n'êtes pas mon ennemi; mais il est temps que vous vous expliquiez. Si vous continuez à donner refuge au bey Ibrahim et à le garder sur les frontières d'Égypte, je regarderai ce fait comme une hostilité, et je marcherai sur Acre; si vous voulez vivre en paix avec moi, vous éloignerez Ibrahim-bey à quarante lieues des frontières d'Égypte, et vous laisserez libre le commerce entre Damiette et la Syrie. Alors, je vous promets de respecter vos États, et de laisser la liberté entière au commerce entre l'Égypte et la Syrie, soit par terre, soit par mer. »

Mais, tout barbare qu'il était, le vieux et rusé Achmet-Djezzar ne tomba point dans le piége. Alors même que le firman du Grand Seigneur, alors même que les ordres du divan de Constantinople et les suggestions des agents de l'Angleterre n'eussent pas provoqué Djezzar à prendre parti contre une nation étrangère qui venait de s'approprier une des plus belles provinces de l'empire Ottoman, l'intérêt du pacha d'Acre, son orgueil, son caractère naturellement soupçonneux, lui eussent fait regarder les Français comme autant d'ennemis personnels. Achmet-Djezzar supposait avec raison que le général Bonaparte, après avoir affermi la domination française en Égypte, tournerait ses armes contre la Syrie, et le priverait tôt ou tard d'un pouvoir qu'il ne devait qu'à la trahison, au brigandage et à l'assassinat. En effet, *Djezzar* est un mot qui, dans la langue turque et dans la langue arabe, signifie *boucher*, et ce surnom qu'Achmet avait adopté en mémoire du métier qu'il exerçait, dit-on, dans sa jeunesse, ce surnom qu'il portait depuis son elévation et dont il tirait vanité, se trouvait en complète harmonie avec la ferocité de ses penchants.

Une fois déjà nous avons vu Bonaparte écrire au pacha d'Acre. Cette première lettre avait été portée par mer; mais Achmet-Djezzar avait refusé de la recevoir, et n avait pas même voulu souffrir que l'officier français qui en était porteur descendît à terre. La seconde, confiée à deux Turcs, n'obtint pas meilleur accueil : le pacha la déchira sans la lire.

Dès lors, et ne fût-ce que pour punir Djezzar d'avoir dédaigné l'alliance des Français, Bonaparte, à qui d'ailleurs les succès obtenus par Desaix dans le Saïd, le calme rétabli dans les autres provinces, et l'inaction de l'escadre anglaise stationnée devant Alexandrie, donnaient une sorte de sécurité quant à l'Égypte, n'hésita plus à marcher contre la Syrie. Du moins, il se prépara à partir dans les premiers jours de février. Pendant qu'il hâte et achève ses préparatifs, revenons un instant à Desaix, que nous avons laissé à la fin d'octobre 1798 dans la province du Faïoum.

Desaix donna deux bons mois de repos à ses troupes, se renforça de trois cents fantassins tirés des dépôts de sa division, de douze cents cavaliers, c'est-à-dire de toute la cavalerie montée que nous eussions alors en Égypte, et de six pièces de canon; puis, au commencement de janvier 1799, suivi d'une petite flottille qui portait ses vivres et ses munitions, il entra dans le Saïd, afin d'y pourchasser Mourad. Non-seulement Mourad était parvenu, malgré ses précédentes défaites, à rallier autour de son drapeau tous les habitants de l'Égypte supérieure, mais encore ses émissaires, répandus au delà des cataractes de Syène, lui avaient recruté des partisans jusqu'en Nubie, jusqu'en Mauritanie. Et ce n'était pas tout: les Arabes de Djedda, d'Yambo et de la Mecque, avertis par les firmans de la Porte Ottomane, débarquèrent par milliers au port de Cosséir sur la mer Rouge, et, accourant vers le Nil, grossissaient sans cesse les rangs du bey. Aussi, mameluks et gens de sa maison, fellahs et autres indigènes, Nubiens et Maugrabins, Arabes de toutes les tribus, son armée avait fini par ne pas compter moins d'une cinquantaine de mille hommes; elle s'était peu à peu rapprochée du Faïoum, et, comme la division française ne bougeait toujours pas, elle en était venue à camper sur la limite même de cette province. Mais, du moment que Desaix s'ébranla, Mourad leva son camp, se mit à remonter le Nil, et fidele à son nouveau système de guerre, évita tout engagement sérieux. Nos troupes s'avancèrent d'abord jusqu'à Siout, qui est à soixane-quinze lieues au-dessus du Caire, puis jusqu'à Girgeh, qui est encore à vingt-cinq lieues plus haut. Elles parcoururent ainsi cent lieues en dix ou douze jours, escarmouchant toute la journée avec les partis de Mourad, mais sans avoir pu atteindre le gros de l'armée du bey, qui, chaque matin, leur laissait la place qu'il avait occupée le soir précédent.

La marche avait été longue, la marche avait été pénible, car nos soldats avaient usé vite leurs chaussures à cheminer sur le sable, et, quoiqu'on fût dans le premier mois de l'année, c'est-à-dire en hiver, la chaleur du sable leur brûlait encore la plante des pieds pendant le jour. Desaix, parvenu le 19 à Girgeh, se proposait d'y séjourner une semaine pour donner à ses troupes le temps d'oublier leurs fatigues. Il fallait d'ailleurs faire une distribution générale de souliers, et on ne le pouvait sans attendre l'arrivée de la flottille, que les vents contraires et les basses eaux avaient considérablement retardée. Mourad était alors au village de Hou, à dix lieues environ au-dessus de Girgeh. Quand il apprit que son adversaire était en quelque sorte arrêté forcément, et l'était aussi bien peut-être par le manque des munitions que par celui des chaussures, il osa se départir de la prudence dont il s'était imposé la loi. Avec ses cinquante mille hommes, il allait lui être si facile d'écraser la division française, qui n'en avait que quatre mille! Le bey fit donc volte-face, et marcha rapidement sur Desaix. Il voulait, il comptait le surprendre. Mais, averti de ce retour offensif, Desaix se porta lui-même en avant, et les deux armées se rencontrèrent le 22 au village de Sammhoud. Ce fut l'exacte répétition de toutes les batailles déjà livrées en Égypte. La discipline l'emporta encore sur le nombre, et le sang-froid sur l'impétuosité. A l'approche de l'ennemi, Desaix avait formé sa petite armée en trois carrés. Au centre, mais un peu en arrière, était un carré de cavalerie, commandé par le général Davoust, et flanqué de huit pièces de canon à deux de ses angles; à droite et à gauche étaient deux carrés d'infanterie, l'un aux ordres du général Belliard, l'autre aux ordres du général Friant. Les mameluks fondent sur les deux carrés d'infanterie avec leur fougue habi-

tuelle; mais, selon leur habitude aussi, les fantassins français, retranchés derrière leurs baïonnettes, ne bougent pas, et accueillent leurs adversaires par une fusillade terrible. Au feu de la mousqueterie des deux carrés de fantassins, se joint bientôt celui des seize pièces de canon qui flanquaient le carré de cavalerie. En quelques minutes, les balles, les boulets et la mitraille ont fait de tels ravages dans les rangs des mameluks, qu'on les voit s'arrêter, puis tourner bride. Davoust s'élance alors avec toute la cavalerie française; et cette charge est tellement impétueuse, que Mourad lui-même et ses principaux officiers, désespérant de la souteuir, font volte-face dans le plus grand désordre, et entraînent dans leur fuite le reste de leur innombrable armée. Nos troupes les poursuivirent pendant plus de six heures, et ne s'arrêtèrent que de lassitude, au village de Farchou.

La victoire de Samnhoud livra le Saïd à Desaix, de même que celle de Sédiman lui avait livré le Faïoum. A partir du lendemain 23, Mourad et les quelques beys qui suivaient encore sa fortune, coupés les uns des autres, en furent réduits à recommencer la guerre de partisans. Ils continuèrent à déployer une infatigable activité; néanmoins leurs efforts ne tendirent plus qu'à se réunir, comme ceux du général français qu'à les tenir séparés. Malgré leur parfaite connoissance du terrain, ils ne purent opérer de jonction complète, et furent battus dans toutes les rencontres.

Alors Mourad s'enfonça dans le désert par la rive gauche du Nil et tâcha de gagner Siout. Les Nubiens l'accompagnaient encore; mais les rassemblements de fellahs s'étaient dispersés; les Arabes d'Yambo et de Djedda avaient repassé sur la rive droite du Nil, pour reprendre la direction de Cosséir, et de là regagner leur pays; quant aux Maugrabins et à la plupart des Arabes du Grand-Desert, ils se répandirent dans tout le Saïd pour y piller les malheureux habitants au secours desquels ils disaient être accourus.

Desaix, qui avait résolu de n'accorder aucune trêve à Mourad ni aux mameluks tant qu'il ne les aurait pas complétement expulsés du territoire égyptien, se mit sur-le-champ à leur poursuite. La division française, les poussant toujours devant elle, dépassa successivement Kéné, Tintyra, les ruines de la fameuse Thèbes aux cent portes, et atteignit Esneh le 29. Entre Esneh et Syène, qui est la dernière ville de l'Égypte méridionale, s'étend un pays à moitié désert dans lequel Mourad espérait trouver enfin le repos. Mais non: Desaix l'y relança. Desaix l'atteignit à Louqsor le 3 février, dispersa sa troupe, et le rejeta au delà du fleuve, accompagné seulement de cent cinquante cavaliers. Sa déroute entraîna celle de diverses bandes qui déjà se portaient à sa rencontre, et qui furent toutes assaillies, toutes culbutées par les vainqueurs. Desaix, à la vérité, paya cher ces derniers succès. En se concentrant, il avait laissé à découvert sa flottille: les Arabes la surprirent, la brûlèrent, et en retinrent les équipages prisonniers. Les Français, outrés de tant d'audace, en tirerent bientôt une éclatante vengeance. Ils marchèrent sur Benout, où les Arabes s'étaient retranchés avec leur capture, les anéantirent jusqu'au dernier, et délivrèrent leurs compagnons d'armes. Ce coup acheva de détruire les espérances de Mourad. Convaincu enfin qu'il n'y avait plus pour lui de salut en Égypte, le bey alla chercher refuge chez les Barabras, peuplades qui habitent les parties basses de la Nubie contiguës au Saïd.

Pendant les mois suivants, et tandis que Bonaparte opérait en Syrie, Desaix alla occuper le port de Cosséir, sur la mer Rouge. La possession de ce point était importante à beaucoup d'égards. D'abord, c'était à Cosséir, nous l'avons vu, qu'avait débarqué la majeure partie des nombreux auxiliaires avec lesquels Mourad s'était présenté sur le champ de bataille de Samnhoud, et il fallait empêcher qu'aucun renfort ne lui arrivât désormais par la même voie. Ensuite c'est là, plus encore qu'à Suez, que les marchandises de l'Arabie s'échangent contre le blé, le riz et les autres productions de l'Égypte. Enfin, on savait que plusieurs frégates anglaises croisaient devant la côte, et il était à craindre que ce ne fût pour y jeter des troupes qui s'emparassent de ce grand centre commercial. Elles y jetèrent, en effet, deux cents cipayes indiens, qui s'acheminèrent, suivis d'une pièce de canon, vers un vieux château

qui domine le port, mais que nos troupes occupaient depuis la veille. Toutefois, dès que les cipayes s'en aperçurent, ils abandonnèrent leur pièce d'artillerie, et regagnèrent au plus vite leurs embarcations.

Desaix fit mettre le château de Cosséir en bon état de défense, y laissa une forte garnison, puis retourna sur le Nil. Après avoir débarrassé l'Égypte supérieure des Maugrabins et des Arabes pillards qu'y avait laissés Mourad, il en organisa les provinces, comme Bonaparte avait organisé celles du Delta et de l'Égypte-Moyenne, c'est-à-dire de façon à trouver dans le pays les ressources nécessaires à l'entretien de ses soldats. Cette seconde partie de sa tâche ne fut pas la moins malaisée; car en Égypte, d'après un usage séculaire, les habitants des villes et des campagnes ne vont jamais d'eux-mêmes verser l'impôt chez le receveur; il faut qu'on aille le leur demander, et ils ne le payeraient pas si on ne le leur demandait avec un certain appareil militaire : c'est pour eux une marque de considération à laquelle ils sont fort sensibles. Desaix fut donc obligé d'éparpiller ses troupes dans toute la contrée, et de la parcourir incessamment. Peu à peu, néanmoins, les éminentes qualités qui distinguaient ce général, son amour de la justice, sa franchise, sa douceur, rendirent de plus en plus faciles ses rapports avec les indigènes. Au Caire, on avait surnommé Bonaparte *le sultan Kébir*, en d'autres termes *le sultan de feu;* dans l'Égypte-Supérieure, on surnomma Desaix *le sultan juste*.

Au-dessus des cataractes de Syène, le Nil, avant de former, non pas une chute, comme l'ont dit tant de voyageurs anciens et modernes, mais, pendant deux lieues environ, une suite de petites cascades, qui proviennent d'innombrables blocs de granit semés dans son lit, et dont aucune n'a plus d'un demi-pied de haut, le Nil présente un assez vaste bassin où ses eaux dorment presque immobiles. Du milieu de ce bassin s'élève une île dont l'œil embrasse aisément tout le contour : c'est Philé, l'île sainte de l'Égypte ancienne. Là, sous ses différentes races de rois, a toujours fini l'Égypte; là aussi, plus tard, se termina le vaste empire romain. Le pays environnant est nu et désert, les bords du fleuve sont hérissés de pics sinistres, l'île elle-même est entourée d'une lugubre ceinture de rochers; Philé, cependant, repose doucement les yeux, car les temples et les palais qui la couvrent y montrent du moins, tout ruinés qu'ils sont, la trace de l'homme, et la verdure de ses palmiers tempère la tristesse de sa solitude. On trouve à Philé des monuments de tous les âges. On y voit notamment, à côté des restes d'un temple d'Athor qui appartient à l'époque reculée des Pharaons, ceux de deux autres temples d'une époque plus récente, et consacrés, l'un à Isis, l'autre à Osiris. On s'étonne de les voir si confusément rapprochés, et l'on se demande s'il n'y a point eu quelque chose de volontaire dans ce désordre. Tous ces édifices, toutes ces ruines, sont chargés non-seulement d'hiéroglyphes, mais encore de caractères hébreux, persans, grecs, romains, arabes, de dates calculées d'après toutes les ères, de noms propres orthographiés à la mode de tous les pays, de phrases empruntées à toutes les langues. Peuples ou individus, il semble que tous se soient montrés jaloux de laisser à Philé une preuve de leur séjour ou de leur passage en Égypte. Desaix lui-même, qui se fit conduire à Philé dans une de ses promenades militaires, non-seulement y planta le drapeau tricolore, mais y voulut perpétuer par une inscription le souvenir de l'expédition française.

Voici cette inscription, ou plutôt cette page d'histoire, telle qu'on la lit encore, après quarante-huit ans, sur l'entablement de granit rouge où elle fut gravée, telle du moins que son Altesse Royale le duc de Montpensier, un des fils de S. M. Louis-Philippe, visitant l'Égypte en 1846, l'a lue et recueillie, telle que nous l'avons copiée sur son album de voyage :

« *Le* 13 *messidor an* VI *de la république, une armée française, commandée par* BONAPARTE, *est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les mameluks en fuite aux Pyramides,* DESAIX, *commandant la première division, les a poursuivis au delà des cataractes.* — DAVOUST, FRIANT BEL-

« LIARD, *généraux de brigade*; DONZELOT, « *chef de l'état-major*; LATOURNERIE, *com-* « *mandant l'artillerie*; EPLER, *chef de la* « 21ème *légère*. — *Le* 13 *ventôse an VII* « *de la république*, 3 *mars an de Jésus-* « *Christ* 1799.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : EXPÉDITION DE SYRIE. — FORCE ET COMPOSITION DU CORPS D'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE. — MODE DE TRANSPORT QUE BONAPARTE ADOPTE POUR LA GROSSE ARTILLERIE. — LE CORPS D'ARMÉE S'ENGAGE DANS LE DÉSERT. — NOUVELLES SOUFFRANCES DES SOLDATS. — ARRIVÉE DEVANT EL ARISCH ; REPRISE DE CE FORT. — MARCHE D'EL-ARISCH A KAN-YOUNES : PLUSIEURS DIVISIONS S'ÉGARENT AU MILIEU DES SABLES. — ARRIVÉE DEVANT GAZAH ; IBRAHIM-BEY ET ABDALLAH-PACHA TENTENT VAINEMENT DE PROTÉGER CETTE VILLE ; ILS SONT MIS EN DÉROUTE, ET ELLE CAPITULE. — ARRIVÉE DEVANT JAFFA ; ASSAUT ET SAC DE CETTE PLACE. — MASSACRE DE TROIS MILLE PRISONNIERS. — LES TROUPES FRANÇAISES PRENNENT A JAFFA LE GERME DE LA PESTE. — HÉROÏSME DU GÉNÉRAL EN CHEF AU MILIEU DE LA TERREUR GÉNÉRALE. — AFFAIRE DE QAQOUON. — PRISE DE CAÏFFA. — ARRIVÉE SOUS LES MURS DE SAINT-JEAN-D'ACRE. — INVESTISSEMENT ET PREMIÈRES OPÉRATIONS DU SIÉGE DE CETTE VILLE. — QUEL ADVERSAIRE BONAPARTE Y RENCONTRE. — COMBAT DE NAZARETH. — BATAILLE DU MONT THABOR. — CONTINUATION DU SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE. — INUTILITÉ D'UN GRAND NOMBRE D'ASSAUTS. — ACRE, SANS CESSE RAVITAILLÉE DU CÔTÉ DE LA MER, SEMBLE DEVOIR TENIR SI LONGTEMPS, QUE BONAPARTE RENONCE A LA RÉDUIRE. — RAISONS DIVERSES QUI DÉTERMINENT D'AILLEURS BONAPARTE A REGAGNER L'ÉGYPTE. — PROCLAMATION QU'IL ADRESSE A SES SOLDATS. — RETRAITE DE L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE. — DÉVASTATIONS QU'ELLE COMMET SUR SON PASSAGE. — ENTRÉE TRIOMPHALE DE BONAPARTE AU CAIRE ; SES EFFORTS POUR DISSIMULER AUX YEUX DES ÉGYPTIENS QUE L'EXPÉDITION DE SYRIE N'A PAS ÉTÉ COMPLÉTEMENT COURONNÉE DE SUCCÈS.

. . . . . .

A la fin de janvier 1799, huit à neuf mois après être partie de Toulon, l'armée d'Égypte comptait encore plus de trente mille combattants. Bonaparte n'en détacha que moins de la moitié pour entreprendre l'expédition de Syrie.

Neuf mille neuf cent cinquante-deux fantassins, neuf cent quatre-vingt-huit cavaliers, treize cent quatre-vingt-cinq artilleurs, trois cent quarante soldats du génie, quatre cents des guides à cheval et à pied du général en chef, présentant un effectif total de treize mille soixante-cinq hommes, telle fut la composition du corps d'armée expéditionnaire.

Bonaparte forma l'infanterie en quatre petites divisions, à la tête desquelles il plaça Reynier, Kléber, Lannes et Bon.

Les deux premiers bataillons de la neuvième et de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade de ligne composaient la division du général Reynier, qui avait sous ses ordres le général de brigade Lagrange;

Les deux premiers bataillons de la deuxième demi-brigade légère, de la vingt-cinquième et de la soixante-quinzième de ligne, composaient la division du général Kléber, qui avait pour généraux de brigade Junot et Verdier;

Les deux premiers bataillons de la vingt-deuxième légère, de la treizième et de la soixante-neuvième de ligne, composaient la division du général Lannes, dont les généraux de brigade étaient Vaux, Robin et Rambaud;

Enfin, les deux premiers bataillons de la quatrième légère, de la dix-huitième et de la trente-deuxième de ligne, composaient la division du général Bon, dont les généraux de brigade étaient Vial et Rampon.

La cavalerie appartenait à tous ceux des divers régiments de cette arme qui figuraient dans l'armée d'Égypte. Le général Murat en reçut le commandement.

Les généraux Dommartin et Caffarelli-Dufalga prirent eux-mêmes la direction de l'artillerie et du génie.

Le parc d'artillerie comprenait quatre pièces de douze, trois pièces de huit, cinq obusiers de cinq pouces et trois mortiers du même calibre. En outre, chaque division d'infanterie avait deux obusiers de six pouces, deux pièces de huit et deux pièces de trois. Le corps des guides avait deux obusiers de six pouces et quatre pièces de huit. Enfin, la cavalerie de Murat avait quatre pièces de quatre.

Ces différentes bouches à feu s'élevaient à une cinquantaine; mais ce n'était là que de l'artillerie légère, et probablement il faudrait de la grosse artillerie pour réduire plusieurs des places fortes syriennes. Or, comme le désert qui

sépare la Syrie de l'Égypte est bien autrement difficile et bien autrement étendu que celui qu'on rencontre d'Alexandrie à Ramanieh, le transport des pièces nécessaires au siége des places fortes avait été jugé impraticable à travers les sables mouvants du désert; et Bonaparte dut employer une autre voie pour les faire parvenir à leur destination. Cette autre voie, ce fut celle de la mer. Sans doute le projet de braver ainsi la croisière anglaise était d'une exécution bien hasardeuse, et l'expérience ne l'a que trop prouvé; mais le général en chef n'avait pas le choix des expédients. D'ailleurs, il ne négligea rien pour conjurer les chances défavorables du hasard : au lieu d'une seule flottille, il en équipa deux, et fit embarquer sur l'une et sur l'autre un matériel complet de siége. L'une, commandée par le contre-amiral Perrée et composée des frégates *la Junon*, *la Courageuse* et *l'Alceste*, devait partir d'Alexandrie; l'autre partirait de Damiette, ne compterait qu'une corvette et neuf petits bâtiments, n'aurait pas besoin de tenir la haute mer, et peut-être tromperait mieux la surveillance des Anglais. Toutes les deux devaient venir croiser le long de la côte syrienne, notamment entre Gazah et Jaffa, et se mettre le plus tôt possible en communication avec l'armée de terre, dont la marche était calculée et indiquée jour par jour.

Ces deux flottilles chargèrent également la majeure partie des munitions et des vivres; le surplus, placé sur deux à trois mille chameaux et sur sept à huit mille ânes, s'achemina par le désert, à la suite des différentes colonnes.

L'expédition de Syrie dura, nous le verrons, toute la fin de l'hiver et une partie de l'été de l'année 1799. Pendant ce temps, la division Desaix, forte de trois à quatre mille hommes, et principalement formée de la vingt et unième légère, continua, nous l'avons déjà vu, à opérer dans l'Égypte-Supérieure. Le reste de l'armée, c'est-à-dire la soixante-unième et la quatre-vingt-huitième de ligne tout entières, les troisièmes bataillons des onze demi-brigades dont les deux premiers suivirent le général en chef, la légion nautique, la légion maltaise et les dépôts des régiments de cavalerie, fut ou demeura cantonné dans les places du Caire, d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, et dans les autres villes principales de la Moyenne et de la Basse-Égypte, de manière à former non-seulement des garnisons, mais aussi des colonnes mobiles, qui devaient à la fois retenir les provinces dans l'obéissance et les protéger contre les incursions des Arabes. Bonaparte, avant de s'éloigner, ne négligea d'ailleurs aucune des mesures propres à affermir la tranquillité du pays. Le général Marmont, qui débutait dans la carrière des armes, et qui jusque-là avait toujours fait preuve de courage et d'activité, preuve de dévouement et de patriotisme, fut appelé à l'honneur de remplacer Kléber dans le commandement de la ville et de la province d'Alexandrie. Le commandement de la province du Caire fut confié au général Dugua; celui de la capitale même resta au général Destaing. Le général Menou continua aussi de commander la province de Rosette et partie des côtes de la Méditerranée. Les généraux Belliard, Lanusse, Fugières, Leclerc, Zayonschek, Almeyras, Boyer, commandaient les autres provinces.

Du 1er au 5 février, la division Reynier et partie de la division Kléber, qui étaient destinées à servir d'avant-garde à l'armée expéditionnaire, se réunirent au village de Katieh. Ce village est situé, devers la Syrie, sur l'extrême limite des terres habitables de l'Égypte. Depuis quelque temps Bonaparte l'avait fait fortifier; depuis quelques jours il y faisait établir des magasins considérables, et semblait avoir résolu de le prendre pour base d'opérations.

Le 6, l'avant-garde française se mit en mouvement pour traverser le désert et atteindre le fort d'El-Arisch, qu'occupaient deux mille hommes environ des troupes du pacha Djezzar et du bey Ibrahim. Elle bivouaqua le soir au puits de Bir-el-Abd, et fut obligée d'y faire sa provision d'eau pour le lendemain, car elle ne devait plus en trouver qu'au puits de Messoudieh, où elle n'arriva que le surlendemain 8 vers midi. Quelques partis d'Arabes et quelques escadrons de mameluks de la garnison d'El-Arisch se présentèrent en avant de ce puits; mais ils furent vivement repoussés par les tirailleurs français.

Ces trois premières marches avaient

déjà fatigué cruellement nos soldats. La chaleur, la soif, la réverbération du soleil sur le sable, avaient renouvelé pour eux les souffrances qu'ils avaient subies une première fois dans le trajet d'Alexandrie à Ramanieh. Haletants, épuisés, ils avaient besoin d'un assez long repos. Aussi, Reynier ne quitta le puits qu'à la chute du jour. D'autre part, l'avant-garde, longeant dès lors la côte qui est peu distante de Messoudieh, ressentit bientôt les salutaires effets de la brise de mer, et put, grâce à ce secours inattendu, avancer si rapidement, qu'à minuit elle établissait son bivouac dans un bois de palmiers qui se trouve près de l'embouchure du torrent d'El-Arisch, à quelques portées de fusil du village et du fort de ce nom.

Le 9, Reynier marcha, dès le lever du soleil, à l'attaque du village et du fort. Les troupes de Djezzar et d'Ibrahim occupaient là une position extrêmement avantageuse, extrêmement difficile à leur enlever. Les maisons d'El-Arisch, construites avec beaucoup plus de solidité que la plupart de celles des autres villages égyptiens, étaient groupées en avant des deux faces principales du fort. Le rempart de ces deux faces dominait les maisons, et facilitait ainsi la défense du village, dont toutes les issues étaient fermées de portes épaisses, toutes les toitures crénelées. Les troupes syriennes étaient distribuées tant derrière les créneaux du fort que derrière ceux des habitations particulières. Leurs drapeaux, qui flottaient de toutes parts, pouvaient faire juger et de leur nombre et de la vigoureuse résistance qui attendait les assaillants.

Évidemment il fallait s'emparer du village d'El-Arisch, avant de songer à entreprendre le siége du fort. Reynier croit qu'un double assaut, tenté avec vigueur et sans retard, jettera la confusion parmi les soldats ennemis. Il engage donc l'action par une terrible canonnade; puis, divisant ses troupes en deux colonnes, il les lance au pas de charge contre le village. Tandis que, pour tourner El-Arisch, Lagrange, à la tête de trois des six bataillons de l'avant-garde, d'un détachement de sapeurs et de deux pièces d'artillerie, se porte avec rapidité sur les hauteurs sablonneuses qui dominent la gauche du village et du fort, Reynier lui-même conduit le reste de ses troupes à l'attaque de front.

Partout l'ennemi résiste vivement et longtemps. Enfin, quelques brèches sont pratiquées, et les murs franchis par escalade. Chargés à la baïonnette, les défenseurs de ces murs se laissent ou percer ou assommer, plutôt que de se rendre. Les vainqueurs se précipitent alors dans le village, et déjà ils s'en croient maîtres; mais de nouvelles luttes et de nouveaux périls les y attendent à chaque pas. En effet, les rues sont étroites, les impasses nombreuses, et les soldats ennemis qui n'ont point péri sur les remparts se sont barricadés dans les maisons, d'où ils font pleuvoir sur nos braves non-seulement une grêle de balles, non-seulement une grêle de pierres, mais encore toutes sortes de matières enflammées. N'importe, nul obstacle n'arrête les Français, nulle difficulté n'abat leur courage; ils envahissent et fouillent successivement toutes les maisons, et ne prennent de repos qu'après avoir massacré tous les Syriens. Ils n'eussent pas demandé mieux que de faire des prisonniers, mais un carnage général devint nécessaire, car, nous l'avons dit, pas un des soldats de Djezzar ne voulut de quartier; et comme tout moyen de retraite leur était interdit, attendu que dès le commencement du combat, le commandant du fort avait pris la précaution d'en fermer les portes, ces malheureux, animés par la fureur du désespoir, se défendirent jusqu'au dernier soupir...

Le fort d'El-Arisch, qui avait pour enceinte un gros mur de maçonnerie haut de huit à dix mètres et flanqué de tours, se trouvait, par conséquent, à l'abri d'un coup de main. Reynier, maître enfin du village, essaya de pratiquer une brèche dans une des faces du fort avec des boulets de huit; mais, comme le parc d'artillerie n'était pas arrivé, les munitions et les projectiles manquèrent bientôt. On se borna donc à bloquer exactement la place jusqu'à ce qu'on eût les moyens de commencer un siége en règle. En attendant, les troupes françaises s'établirent dans le village et derrière le fort.

Le même jour on avait signalé dans

le désert, sur la route de Gazah, un corps d'infanterie et de cavalerie escortant un convoi destiné à l'approvisionnement du fort, et le bruit s'était répandu qu'Ibrahim en personne s'avançait au secours de la garnison. En effet, des cavaliers ennemis, qu'on reconnut pour des mameluks du bey, ne cessèrent les jours suivants de rôder autour d'El-Arisch et de chercher à surprendre quelque parti du camp français. Reynier était sur ses gardes, et les mameluks furent partout repoussés avec perte; cependant, soit qu'il ne se crût point en forces suffisantes, soit plutôt qu'il voulût inspirer une trompeuse confiance à Ibrahim et l'enhardir à s'approcher davantage, Reynier s'en tint d'abord à la défensive. Ce stratagème, si c'en était un, obtint le succès désiré. Le bey, renforcé chaque jour par de nouveaux détachements, et fier bientôt de sa nombreuse cavalerie, se rapprocha chaque jour aussi d'El-Arisch, et osa enfin, le 14, venir se poster à une demi-lieue du fort, sur un plateau couvert par une espèce de ravin.

Presque à la même heure, Kléber, avec le gros de sa division, rejoignait l'avant-garde de l'armée française. Reynier, dès lors, résolut d'aller, sans plus de retard, attaquer dans leur camp les troupes d'Ibrahim. Dans la nuit du 14 au 15, il se mit en mouvement, à la tête de quatre bataillons, et dirigea leur marche de manière à tourner la gauche du ravin qui couvrait le camp ennemi. Déjà il ne se trouvait plus qu'à deux ou trois portées de fusil d'un des flancs du camp, lorsque divers indices lui font soupçonner que l'ennemi est prêt à le recevoir de ce côté. Il veut le maintenir dans l'erreur. Attaquer sur ce point n'entrait pas dans le dessein primitif du général français; mais il ordonne à deux compagnies de grenadiers de s'y porter au pas de charge et la baïonnette en avant. Lui-même, pendant ce temps, continue à s'avancer sur les derrières avec le reste de sa troupe, qu'il forme en colonnes serrées. Les mameluks se tenaient si bien sur leurs gardes, qu'ils n'avaient pas même débridé leurs chevaux pour la nuit; nos grenadiers, néanmoins, fondent sur eux si impétueusement qu'ils les surprennent, et en massacrent un grand nombre. Les autres cherchent, mais en vain, à s'enfuir par la plaine de Gazah; Reynier leur barre le passage. La panique s'empare alors de toute cette cavalerie, et pour se soustraire à une mort qui leur semble inévitable, les mameluks se précipitent dans le ravin qui borde leur camp; mais, si habiles cavaliers qu'ils soient, ils ne peuvent arrêter leurs chevaux, qui, entraînés par la pente, roulent les uns sur les autres. A l'épouvantable scène de désordre dont le fond du ravin est d'abord le théâtre, succède bientôt une horrible boucherie, car nos soldats, poursuivant leurs adversaires la baïonnette dans les reins, sont descendus après les mameluks, et ils égorgent tous ceux qui refusent de se rendre. Ibrahim essuya une déroute complète; il fit des pertes immenses; et s'il échappa lui-même, non sans beaucoup de peine, à la mort ou à la captivité, ce fut pour fuir presque seul. En effet, nombre de ses meilleurs soldats, nombre de ses officiers principaux, nombre de ses collègues même, mordirent la poussière du champ de bataille ou furent faits prisonniers. Nombre de chevaux et de chameaux, abondance des munitions et de vivres, neuf étendards, de magnifiques armures et tous les équipages des mameluks, tombèrent en outre au pouvoir des Français.

Le lendemain 16, Reynier, de concert avec Kléber, fit de nouveau battre en brèche les murailles du fort d'El-Arisch, commencer quelques boyaux d'approche, et sommer le commandant. Ibrahim-aga (ainsi se nommait-il) ne daigna faire aucune réponse à cette sommation. Reynier serra alors la place de plus près; mais pour agir avec vigueur il attendit les ordres de Bonaparte, qui devait arriver le jour suivant.

Parti le 10 du Caire, Bonaparte arriva en effet le 17 devant El-Arisch. Il avait reçu le 9, veille de son départ, une dépêche du général Marmont, qui l'instruisait que le 3 la croisière anglaise, renforcée d'une petite escadre turco-russe, s'était mise à bombarder la ville et le port d'Alexandrie. Bonaparte avait pensé, non sans raison, que cet acte d'hostilité n'avait pas d'autre but que de le faire renoncer à l'expédition de Syrie, dont les préparatifs alarmaient vivement les An-

glais et le pacha d'Acre, leur allié. Il avait donc pris son parti d'un bombardement qui ne pouvait pas avoir de résultats bien fâcheux, — le seul dommage que nous en éprouvâmes fut effectivement la perte d'une demi-douzaine de petits bâtiments de transport que les bombes ennemies coulèrent bas, — et il s'était mis en marche avec l'état-major général, le parc d'artillerie et les divisions Bon et Lannes.

Le 18, l'armée expéditionnaire était entièrement réunie autour d'El-Arisch. Une partie de l'artillerie de position fut mise en batterie pour foudroyer le fort; mais dès que la brèche devint praticable Bonaparte fit de nouveau sommer le commandant de se rendre. Ibrahim n'eût peut-être pas demandé mieux pour son compte; mais il avait affaire à une garnison d'Arnautes et de Maugrabins : ces soldats étaient à cette époque les meilleurs de l'empire turc; mais, plus farouches encore que les janissaires et les mameluks, ils ne connaissaient rien des usages ni des principes que les nations civilisées admettent pendant la guerre. Ils se regardaient comme indépendants, et n'obéissaient que selon la mesure de leur bon plaisir aux ordres d'Ibrahim. Aussi, avant de répondre à la sommation du général en chef français, le commandant du fort se crut-il obligé de consulter individuellement presque tous ses soldats. C'était, en pareille circonstance, une coutume généralement suivie à l'égard de cette milice indisciplinée. Après quoi s'établit entre Bonaparte et Ibrahim une correspondance singulière, qui suffirait seule pour donner une idée des barbares auxquels celui-ci commandait. Les Arnautes et les Maugrabins voulaient bien capituler; mais ils prétendaient sortir du fort avec leurs armes, leurs chevaux, leurs bagages, et sans qu'il leur fût imposé aucune espèce de condition. Le général en chef insistait de son côté pour que, suivant les usages de la guerre, la garnison abandonnât ses armes, ses chevaux, ses bagages. — « Vous demandez les armes et les chevaux de la garnison, répondait Ibrahim; c'est une chose qui ne s'est jamais vue, et qui d'ailleurs nous paraît contraire aux principes de générosité que vous avez la réputation de professer. Nous dessaisir de nos armes est pour nous une humiliation, et la mort nous semble préférable à la honte. Dussions-nous donc périr tous, nous n'accepterons point une condition que nul d'entre nous n'a jamais subie. Voilà notre résolution dernière; si vous n'y souscrivez pas, nous nous résignerons à la volonté de Dieu.»

Bonaparte, tant lui importait de ménager ses hommes et ses munitions, s'était prêté patiemment à ces pourparlers insolites. Il avait deux fois fait suspendre le feu des batteries de brèche, et l'avait deux fois fait recommencer. Enfin, connaissant tout le prix que les Orientaux attachent à leurs armes, seule propriété dont le despotisme leur laisse, en effet, la libre disposition, il consentit à modifier sur ce point ses conditions premières. L'armée française et la garnison d'El-Arisch conclurent le 19 une capitulation qui portait que les troupes renfermées dans le fort et montant à quinze cents hommes en sortiraient avec leurs armes, mais y laisseraient leurs chevaux, leurs approvisionnements et l'artillerie; qu'il leur serait accordé un sauf-conduit et un drapeau tricolore pour traverser les postes français; qu'elles se rendraient à Bagdad par le désert, et que les agas ou commandants des divers corps jureraient pour eux et leurs troupes de ne point servir dans l'armée de Djezzar avant une année révolue. Le même jour, à quatre heures du soir, le fort fut évacué. On y trouva deux pièces d'artillerie seulement, encore étaient-elles démontées, mais trois cents chevaux environ, et des vivres pour plusieurs semaines. Une partie des Maugrabins, plutôt que de se rendre à Bagdad, sollicita et obtint la faveur de prendre du service dans l'armée française.

L'armée, après la reddition d'El-Arisch, resta deux jours pleins campée autour de la place, tant pour se remettre de ses fatigues, que pour donner à la plupart des convois, qui n'avaient pas cheminé aussi vite qu'elle, le temps de rejoindre. Bonaparte en profita pour faire réparer les ouvrages défensifs du fort et du village, pour les augmenter même; car, malgré la confiance qu'il avait dans son étoile et dans la bravoure de ses soldats, il ne se dissimulait point qu'un revers était possible. Dans ce cas, El-

Arisch, par sa position sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, surtout par sa proximité de la mer, devenait un point d'une extrême importance. Il fallait donc s'en assurer la possession, et la suite de notre récit montrera si la prévoyance du général en chef fut inutile....

Le 22, tandis que la division Reynier, qui devait maintenant former l'arrière-garde, demeurait à El-Arisch pour y attendre que les fortifications de la place fussent rétablies, et que les nombreux prisonniers faits dans la journée du 15 fussent évacués sur le Caire, le reste de l'armée poussa en avant.

Ce fut Kléber et sa division qui, dès lors, ouvrirent la marche. La cavalerie de Murat, les divisions Bon et Lannes, suivaient à peu d'heures d'intervalle. Toutes ces troupes devaient le soir du 22 être arrivées à Kan-Younes—le premier village de la Palestine sur la route qui mène à Gazah, à Jaffa, à Saint-Jean-d'Acre—et y attendre Bonaparte, qui comptait ne quitter lui-même El-Arisch que le lendemain.

Le 23, Bonaparte, avec son quartier général, atteignit Kan-Younes vers midi; mais au lieu d'y trouver son infanterie et sa cavalerie, quel ne fut pas son étonnement de voir le village occupé par les débris du corps de mameluks battu le 15 près El-Arisch! Qu'était devenue l'armée expéditionnaire? Avait-elle donc été battue à son tour, taillée en pièces, et si complétement anéantie qu'il ne fût pas resté un seul homme pour porter au général en chef la nouvelle du désastre? Cette supposition n'était point admissible. L'armée avait-elle donc dépassé Kan-Younes? On n'apercevait, il est vrai, nul indice de son passage; mais toute trace s'efface si vite sur les sables du désert! Pour ne conserver aucun doute à cet égard, Bonaparte voulait pousser lui-même au delà du village; mais, nous l'avons dit, le village était occupé par les mameluks; il les en fallait déloger, et Bonaparte n'avait avec lui que ses guides à cheval et un faible détachement du corps des dromadaires. Les officiers généraux qui l'accompagnaient tentèrent de l'en dissuader. Suivant eux, il devait craindre que les mameluks, remarquant la faiblesse de son escorte, et tombant sur lui, ne le fissent prisonnier; mieux valait donc rétrograder sur El-Arisch. Bonaparte repoussa ce timide conseil. Fuir, c'eût été, suivant lui, enhardir l'ennemi à prendre l'offensive. Il préféra payer d'audace, se mit à la tête de ses guides, et s'avança au galop vers Kan-Younes. La fortune seconda cette témérité. Les mameluks, prenant les quelques cents hommes qui suivaient le général en chef pour l'avant-garde de l'armée, qui sans doute marchait elle-même à peu de distance, abandonnèrent le village sans combattre, et s'enfuirent à toute bride vers le camp d'Abdallah-pacha, qu'on distinguait à une lieue plus loin sur la route de Gazah.

Du reste, au delà de Kan-Younes, rien non plus n'indiquait que des troupes françaises eussent traversé ce village. Bonaparte prit alors le parti de se replier sur un *santon* situé à deux ou trois lieues en deçà, et près duquel se trouvaient plusieurs puits. On appelle *santons* de petites chapelles funéraires consacrées aux saints de la foi musulmane. En y arrivant vers le soir, Bonaparte, dont l'inquiétude croissait d'heure en heure, eut la joie de rencontrer les coureurs de son avant-garde, et enfin d'apprendre que les quatre divisions de son armée qu'il commençait à croire perdues étaient saines et sauves. Elles n'avaient pas eu affaire à l'ennemi; mais, ce qui était pire, elles avaient été égarées par l'ignorance ou plutôt par la perfidie d'un guide, et avaient erré, trente-six heures durant, au milieu du désert. Leurs souffrances, par suite du manque d'eau et de vivres, peuvent aisément se concevoir, car dans ces contrées, dès qu'on s'écarte de la route ordinaire des caravanes, on ne trouve plus de puits, plus de ressources d'aucune espèce. Une fois certain d'avoir dévié de cette route, Kléber, furieux, et n'attribuant l'erreur du guide qu'à un dessein manifeste de trahir, avait brûlé la cervelle à ce malheureux; puis, en menaçant du même sort quelques Arabes saisis par ses coureurs, il les avait forcés de lui indiquer la direction à prendre pour parvenir à Kan-Younes. Kléber et l'avant-garde ne tardèrent point à paraître, et Murat, Bon, Lannes, avec leurs divisions, rejoignirent successivement. Toutes ces troupes étaient harassées de fatigue et de chaleur, excé-

dées de soif et de faim. En un instant les puits du santon furent mis à sec, et il fallut creuser assez profondément dans le sable pour trouver encore quelques gouttes d'une eau saumâtre et malsaine. Bonaparte se hâta d'écrire à Reynier qu'il envoyât les provisions et les rafraîchissements dont l'armée avait un impérieux besoin; mais ce secours ne pouvait arriver que le lendemain. Les soldats, pour leur souper du jour, furent obligés d'abattre des chevaux, des chameaux et des ânes. Toutefois, comme ils virent leurs officiers, leurs généraux, et Bonaparte lui-même, prendre gaiement leur part de ce triste repas, nulle plainte, nul murmure, ne se firent entendre.

L'armée se remit en mouvement le 24, salua, chemin faisant, les colonnes érigées dans le désert pour marquer les limites de l'Afrique et de l'Asie, et gagna Kan-Younes, que l'ennemi, si audacieusement chassé la veille, n'avait pas réoccupé. Abdallah, pacha de Damas, était toujours campé dans la même position, c'est-à-dire à une lieue environ du côté de Gazah. Il avait autour de lui le noyau de l'armée que préparait la Porte pour s'opposer à l'invasion de la Syrie par les Français, et venait d'être grossi par Ibrahim et ses mameluks. Kléber reçut ordre d'attaquer sur-le-champ; mais ni le pacha ni le bey ne crurent devoir attendre le choc : ils levèrent leurs tentes, et se retirèrent sur Gazah en toute hâte. Les Français trouvèrent dans le camp abandonné d'immenses approvisionnements de toute sorte, et eurent bientôt oublié leurs privations des deux derniers jours.

Le 25, dès l'aube, l'armée, bien restaurée et bien reposée, quitta son bivouac de Kan-Younes, et continua bravement sa marche. Après les soixante lieues qu'elle venait de parcourir dans un désert nu, aride et brûlant, ce fut avec une vive satisfaction, avec des cris de joie, qu'elle contempla les sommets boisés des belles montagnes de la Syrie, et qu'elle foula les plaines cultivées qui avoisinent Gazah, plaines dont l'aspect et la fertilité lui rappelaient le sol de la France. Dans la matinée, comme pour compléter la ressemblance du tableau, une grosse averse vint à tomber, qui tempéra la chaleur. Cette pluie, la première que nos soldats eussent vue depuis leur départ de Toulon, contribua encore à augmenter le charme qu'ils éprouvaient au sortir du désert. Ils s'arrêtèrent pour se mieux faire mouiller, se dépouillèrent même de leurs vêtements, et reçurent avec délices une ondée bienfaisante que le ciel leur envoyait fort à propos pour les rafraîchir et les purifier. Lorsqu'il leur fallut ensuite reprendre leur route, ils entonnèrent *la Marseillaise* et *le Chant du départ*. Les hymnes républicaines, qui depuis sept ans fixaient la victoire sous les enseignes françaises, retentirent ainsi dans les mêmes vallons où les croisés avaient jadis fait entendre les cantiques de la foi chrétienne. Ce souvenir des croisades doublait l'ardeur de nos guerriers; l'amour de la liberté, la gloire de la patrie, les enflammaient d'un enthousiasme au moins égal à celui que l'espoir de conquérir le saint sépulcre et le désir de faire triompher la religion du Christ avaient provoqué chez leurs aïeux; et c'est dans ces bonnes dispositions qu'ils aperçurent vers dix heures du matin les troupes d'Abdallah et d'Ibrahim postées sur les hauteurs qui s'élèvent en avant de Gazah.

Bonaparte, suivant sa tactique ordinaire, forma aussitôt ses quatre divisions en carré. A gauche, la cavalerie de Murat, soutenue par l'infanterie de Kléber et par six pièces d'artillerie, reçut ordre d'entamer l'action par une charge vigoureuse contre la droite de l'ennemi, entièrement composée des mameluks d'Ibrahim. La division Bon, placée au centre, marcha sur le front de la ligne d'Abdallah. La division Lannes, formant la droite, se dirigea vers les hauteurs pour tâcher de prendre à revers les positions occupées par l'infanterie et la cavalerie du pacha. La plus grande incertitude semblait présider aux desseins de l'ennemi. On eût dit qu'il n'osait ni refuser la bataille qu'on venait lui offrir, ni l'accepter franchement. Les mameluks eux-mêmes se portaient tantôt en avant et tantôt reculaient. Enfin, ils s'ébranlent et paraissent vouloir charger; mais au moment où Murat s'avance pour recevoir leur choc, ils tournent bride tout à coup, et s'éloignent au grand galop, comme pour se reformer un peu plus loin. Murat les poursuit

dans l'espoir d'en venir sérieusement aux mains, et ne tarde guère à les atteindre. Toutefois, la queue des cavaliers ennemis échange seule quelques coups de sabre avec le peloton d'avant-garde française; le gros de cette troupe continue son mouvement de retraite. Dès qu'il a vu la fuite des mameluks, Abdallah s'est retiré non moins précipitamment avec toutes ses forces; il a traversé, il a abandonné Gazah, et n'a même pas laissé de garnison dans le fort. Les Français traversent Gazah derrière lui, le pourchassent au pas de course pendant une lieue, *quoique depuis plusieurs jours*, dit Bonaparte dans le bulletin officiel de cette affaire, *ils n'eussent ni fait un bon repas ni bu d'eau à leur aise*, et reviennent s'établir près de la ville, sur les hauteurs où le philistin Samson en avait jadis emporté les portes. Le quartier général fut placé dans la ville même, où l'on trouva plus de deux cent mille rations de biscuit, du riz et de l'orge en abondance. Le fort renfermait quinze à seize mille livres de poudre, quantité de cartouches, des bombes et autres munitions de guerre, des outils, et plusieurs pièces de canon.

Les troupes d'Abdallah et d'Ibrahim s'étaient à peine éloignées de Gazah, que les habitants avaient envoyé une députation au général en chef français. Cette prudente mesure sauva la ville du pillage. Bonaparte accueillit les députés avec bienveillance, les combla de présents, et les chargea de publier dans toute la contrée qu'il venait, non comme ennemi, mais comme ami des Syriens. Puis, afin de prouver autant par ses actes que par ses paroles la réalité de ses bonnes intentions, le général en chef veilla au maintien de la plus sévère discipline parmi ses soldats; et pendant quarante-huit heures que l'armée séjourna autour de la place, il ne fut, en effet, commis aucun excès qui pût indisposer les habitants. Dans cet intervalle, Bonaparte procéda avec son activité habituelle à l'organisation civile et militaire du pays. Il institua un gouverneur général de la Palestine et un administrateur général des finances, donna un gouverneur particulier à Gazah, et, de plus, forma dans cette ville, comme il l'avait partout fait en Égypte, un divan composé des notables pour administrer et rendre la justice au nom des Français.

Le 28 février, apprenant que l'ennemi concentrait de nouveau ses forces sous Jaffa, Bonaparte donna ordre à ses divisions de se remettre en marche. Trois étapes, seize lieues environ, séparent Gazah de Jaffa, et le chemin qui mène de la première à la seconde de ces deux villes offre d'extrêmes difficultés. Il faut parcourir une plaine immense, absolument dépourvue de végétation et couverte de petits monticules d'un sable fin et mouvant, — monticules que la cavalerie surtout ne gravissait qu'avec une peine infinie. Les chameaux eux-mêmes, tout habitués qu'ils étaient à marcher dans le désert, ne franchissaient que lentement et péniblement ces agglomérations de poussière. Le premier jour, on fut obligé pendant trois lieues de tripler les attelages de l'artillerie, et souvent les soldats eurent encore à pousser aux roues pour dégager les pièces et les caissons. Ils souffrirent beaucoup ce jour-là; ils fatiguèrent plus peut-être qu'ils n'avaient jamais fatigué. Mais quand ils voyaient leur général marchant à leurs côtés, ne songeant pas même à monter dans sa voiture, qui suivait toujours vide, et supportant, avec une débile santé, les mêmes privations et les mêmes fatigues, ils n'osaient plus se plaindre...

Le 1er mars, l'armée bivouaqua au village d'Ezdod, l'ancienne Azote, où se trouvent des puits qui purent fournir à ses besoins. Le 2 elle quitta la plaine ingrate où elle avait cheminé la veille, se rapprocha de la mer, et longea le rivage dans la direction de Ramleh, bourg presque entièrement habité par des chrétiens. Les mameluks d'Ibrahim y étaient postés, mais ils prirent la fuite à l'apparition du drapeau tricolore. Nos colonnes trouvèrent à Ramleh, de même qu'à Gazah, des vivres et des munitions en abondance. Elles firent pareil butin au village de Lidda, où elles couchèrent le lendemain 2. Les Orientaux, en effet, ignorent généralement l'usage qu'on pratique en Europe d'évacuer les magasins à l'approche de l'ennemi; et, comme leurs troupes ne se retirent guère d'un poste qu'à la

dernière extrémité, elles n'emmènent que leurs armes, leurs chevaux, et leurs bagages particuliers, c'est-à-dire quelques objets de campement.

La division Kléber, formant toujours l'avant-garde, arriva le 3, d'assez bonne heure, en vue de Jaffa, autrefois Joppé, si célèbre dans la merveilleuse histoire du peuple d'Israel. Ibrahim et Abdallah, campés tous deux avec leur cavalerie en avant de l'enceinte, non-seulement n'osèrent pas venir à la rencontre des Français, mais rentrèrent précipitamment dans la place par une porte pour en sortir bientôt par la porte opposée, avec la majeure partie de leurs troupes.

Jaffa était à peine fortifiée. Son enceinte ne consistait qu'en de hautes murailles, flanquées de tours il est vrai, mais sans fossé ni contrescarpe, et qui pouvaient être facilement détruites à coups de canon. La garnison, augmentée de renforts que le bey et le pacha venaient d'y laisser, s'élevait à sept ou huit mille hommes. C'était un ramassis d'individus de contrées différentes. On y voyait des Maugrabins, des Albanais, des Kurdes, des Natoliens, des Caramaniens, des Damasquins, des Alépins, des noirs du Takrour. Toutefois, cette singulière milice, cette réunion de soldats presque tous étrangers les uns aux autres, ne manquait pas d'une certaine résolution, qu'elle puisait dans la ferveur de ses croyances religieuses. Il fallait, en effet, des hommes résolus, il fallait de fanatiques musulmans pour ne pas craindre d'attendre l'armée française derrière d'aussi faibles remparts que ceux de Jaffa.

L'importance de cette ville, qui était la clef du pachalick de Djezzar, et qui d'ailleurs offrait un port aux deux escadres chargées du matériel de l'armée expéditionnaire, ordonnait d'en hâter le plus possible l'occupation. Le 3, dès son arrivée, Kléber en commença l'investissement; mais Bon et Lannes le remplacèrent le lendemain, parce que le général en chef, sur la nouvelle que les peuplades qui habitent le revers des montagnes de la rive droite du Jourdain se rassemblaient pour s'opposer aux progrès des colonnes françaises, ordonna à l'avant-garde de se porter plus loin pour couvrir le siége. Kléber alla donc prendre position sur un torrent qui coule à quelques lieues de Jaffa, tandis que Bon investissait les fronts droits, et Lannes les fronts gauches de la place. Dans la soirée, Murat, avec un détachement de sa cavalerie, en reconnut exactement les environs et les approches. Pendant cette opération, Abou-Saab, gouverneur de la ville, démasqua une quarantaine de pièces d'artillerie de tous les points de l'enceinte, et ne cessa d'assaillir nos cavaliers par un feu vif et soutenu. La reconnaissance s'acheva cependant, et Caffarelli-Dufalga, lorsque les résultats lui en furent connus, conseilla de diriger l'attaque principale au sud de la ville. De ce côté étaient les parties les plus fortes et les plus élevées. Pourquoi Caffarelli donna-t-il donc un tel conseil, et pourquoi Bonaparte l'adopta-t-il? Sans doute afin d'attirer particulièrement l'attention des assiégés sur le point le plus fort, afin d'endormir ainsi leur sécurité sur les endroits faibles, et d'en profiter pour tenter une surprise avec meilleure chance de succès. Quoi qu'il en soit, on commença, dès la nuit suivante, l'ouverture de la tranchée. Une batterie de brèche et deux batteries d'approche furent établies contre une tour carrée qui dominait tout le front sud. Une autre batterie de mortiers, établie au nord de la place, fut destinée à tenir la garnison divisée, en l'occupant à la fois sur deux points. Les journées du 5 et du 6 furent employées à avancer et perfectionner ces travaux. Les assiégés cherchèrent, mais en vain, à ralentir le progrès des assiégeants. Deux sorties faites presque coup sur coup, et qui permirent de voir combien les hommes de la garnison différaient par le costume et par la couleur du visage, furent vigoureusement repoussées, et coûtèrent beaucoup de monde à l'ennemi.

Le 7, au lever du soleil, tout était préparé pour tirer sur la place et pratiquer la brèche; mais avant d'ouvrir le feu, Bonaparte, qui ne se souciait de perdre ni son temps ni ses soldats à l'attaque d'une bicoque, ordonna au chef de l'état-major général de tenter la voie des négociations. Berthier envoya donc la sommation suivante au gouverneur de Jaffa:

« Dieu est clément et miséricordieux.

« Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître que le pacha Djezzar a commencé les hostilités en Égypte en s'emparant du fort d'El-Arisch ; que Dieu, qui seconde la justice, a donné la victoire à l'armée française, qui a repris le fort d'El-Arisch ; que c'est par suite de la même opération qu'il est entré dans la Palestine, d'où il veut chasser les troupes de Djezzar, qui n'aurait jamais dû y pénétrer ; que la place de Jaffa est cernée de tous côtés ; que les batteries de plein fouet à bombes et à brèche vont, dans deux heures, en renverser la muraille et en ruiner les défenses ; que son cœur est touché des maux qu'éprouverait la ville entière en se laissant prendre d'assaut ; qu'il offre sauvegarde à sa garnison, protection aux habitants de la ville ; qu'il retarde, en conséquence, le commandement du feu jusqu'à sept heures du matin. »

Abou-Saab, pour toute réponse, fit couper la tête au Turc porteur de cette sommation, et jeter son corps à la mer.

A sept heures, comme l'ennemi ne répondait point, les pièces de douze, les seules qu'on eût pour battre en brèche, commencèrent à foudroyer la tour carrée, dont les hautes murailles semblaient peu solides. En effet, peu après midi, Bonaparte, qui s'est rendu à la tranchée, déclare la brèche praticable et ordonne l'assaut. Lannes en a bientôt fait les dispositions. Dix carabiniers de la vingt-deuxième légère s'élancent au premier signal ; ils sont conduits par Lejeune, le chef de cette demi-brigade ; ils sont accompagnés par l'adjudant-général Rambaud, par l'adjoint aux adjudants-généraux Netherwood, par le capitaine du génie Vernois ; ils sont soutenus par la plupart des artilleurs qui servaient les batteries, par les sapeurs et les mineurs qui ont accompli les travaux de la tranchée ; ils sont suivis enfin par trois compagnies de grenadiers des treizième et soixante-neuvième de ligne. Tous ces braves escaladent à qui mieux mieux le rempart, malgré les boulets de quelques canons de flanc qu'on a cru inutile de démonter à l'ennemi, et répandent autour d'eux l'épouvante et la mort. Néanmoins, le moment de la surprise passé, les défenseurs de la ville, qui n'ont d'abord songé qu'à fuir, se rassurent, reviennent au combat, opposent une énergique résistance, opposent la supériorité du nombre à l'ardeur des assaillants, et leur font éprouver des pertes assez sensibles. Lejeune est atteint d'une balle à la tête ; il tombe, et sa mort surtout contribue à jeter une espèce de découragement parmi les officiers et les soldats qu'il commandait. Enfin, nos braves allaient plier, lorsqu'un bruit qui se répand dans toute la division Lannes ranime leur courage et les fait redoubler d'efforts. Ce bruit, c'est que les troupes du général Bon sont dans Jaffa. En effet, tandis que l'assaut se donne sur un point tout à fait opposé, quelques chasseurs de la quatrième légère, rôdant autour de la fausse attaque, ont remarqué une sorte de brèche dans la partie des murs qui regarde la mer ; ils en ont profité pour s'introduire audacieusement dans la ville ; ils ont été repoussés par les habitants, massacrés même pour la plupart ; mais ceux qui sont parvenus à s'échapper ont couru au camp de la division et demandé vengeance pour leurs camarades. Bon a envoyé reconnaître la brèche, l'a jugée praticable, et a donné ordre qu'on pénétrât dans la place par ce côté. La place n'était que faiblement défendue sur ce point, car la garnison presque tout entière s'occupait de repousser l'attaque principale. En un instant les troupes de Bon ont franchi le rempart, ont renversé tout ce qui leur barrait le passage, et se sont logées dans le port.

Cette nouvelle, nous l'avons dit, rend du cœur aux carabiniers qui forment la tête de l'attaque et aux grenadiers qui les suivent. Piqués d'émulation, appuyés de plus en plus fortement par le reste de la division, ils culbutent enfin les troupes qu'ils ont devant eux et dont une partie est forcée de courir vers le port. La tour carrée est prise, et tous les défenseurs de cette tour sont éventrés à coups de baïonnette ou précipités du haut des murailles. De ce côté aussi, les assaillants, toujours soutenus par des troupes fraîches, toujours secondés par le feu des batteries qui ne cessent de mitrailler la place, avancent dans l'intérieur, et bientôt, de rue en rue, de maison en maison, la division du général Lannes opère sa jonction avec celle du général Bon. La garnison est cernée

et pressée de toutes parts, mais elle refuse de déposer les armes et ne veut point de quartier. Alors commence une épouvantable boucherie, non-seulement des hommes de cette garnison, mais encore des habitants de la ville. Nos soldats, vainqueurs si généreux en Égypte, nos soldats qui ont de nombreuses pertes à venger, mais dont rien ne saurait ni justifier la fureur ni légitimer les excès, nos soldats égorgent à plaisir, nos soldats se baignent dans le sang. Sourds à la voix de l'humanité, indociles aux ordres de leurs chefs, ils ne s'arrêtent enfin que quand ils sont las de tuer, ou plutôt que lorsqu'ils sont épuisés de fatigue, et c'est à regret qu'ils font six à sept mille prisonniers.

L'armée victorieuse bivouaqua dans l'intérieur de la place, sur ces trophées de carnage qu'elle venait d'élever à sa vengeance. Le croirait-on! après quelques heures données au repos, l'incendie et le pillage, le viol des femmes et des filles, le massacre des vieillards et des enfants recommencèrent de plus belle, pour continuer toute la nuit et se prolonger encore pendant le lendemain. Nulle ville emportée d'assaut n'a peut-être présenté un spectacle plus affreux que Jaffa pendant ces deux journées du 7 et du 8. — *Jamais*, dit Bonaparte dans le bulletin du siége qu'il adressa au Directoire, *jamais la guerre ne m'a paru si hideuse*. — De fait, on verra tout à l'heure Bonaparte mettre lui-même le comble aux horreurs que nous avons déjà rapportées....

L'armée trouva dans Jaffa soixante pièces d'artillerie, dont quarante de modèle européen et formant un équipage de campagne envoyé à Djezzar-pacha par le Grand Seigneur; elle y trouva également des monceaux de poudre et de projectiles; elle y trouva encore deux à trois mille quintaux de riz, quatre à cinq cent mille rations de biscuit; et ce n'est pas tout : quinze petits bâtiments de commerce venant de Saint-Jean-d'Acre, et chargés de munitions de guerre et de bouche entrèrent le 9 dans le port de Jaffa. Inutile de dire qu'on les captura; mais ce qu'il faut mentionner, c'est la surprise que témoignèrent les équipages quand ils virent la ville en notre pouvoir : ils avouaient que, dans l'opinion des gens du pays, Jaffa aurait dû nous arrêter six mois.

Notre armée regarda dès lors la conquête de Jaffa comme du meilleur augure pour la prompte et heureuse issue de l'expédition, et le général en chef résolut de marcher sur Acre sans délai. Acre était le dernier boulevard de la Syrie. La prise d'Acre devait ouvrir aux troupes françaises la route de Constantinople... Mais, Bonaparte le sentait bien, il lui importait de faire diligence, et de ne pas laisser aux efforts combinés de la Turquie et de l'Angleterre le temps de mettre Acre sur un bon pied de défense. Sans doute, il n'avait pour entreprendre la réduction d'Acre qu'un matériel fort insuffisant, puisque ni l'une ni l'autre des deux escadres qui devaient lui apporter à Jaffa une artillerie de siége n'étaient encore arrivées. Réussiraient-elles l'une ou l'autre à tromper la vigilance des croisières anglaises? L'une ou l'autre arriverait-elle jamais? Mieux valait donc que Bonaparte suppléât tout de suite par la promptitude et l'audace à la faiblesse de ses moyens.

Sur ces entrefaites, Kléber écrivit pour annoncer que les peuplades de la rive droite du Jourdain continuaient à montrer les dispositions les plus hostiles. Plusieurs reconnaissances poussées à fond lui avaient prouvé que tous les pachas de la Syrie se donnaient de grands mouvements pour organiser leurs troupes et se porter au secours d'Acre. Naplouse semblait devoir être le rendez-vous général. Cette ville est située à dix-huit lieues de Jaffa, à seize d'Acre, à quatorze de Jérusalem, et Kléber tâchait de persuader à Bonaparte qu'il serait utile d'en aller prendre possession. Bonaparte, sans nier positivement l'utilité de cette mesure, aimait mieux marcher droit sur Acre. Au lieu donc de recourir à la force pour contenir les Naplousains, il préféra tenter les voies de la douceur, et envoya à Kléber la proclamation qu'on va lire, en le chargeant de la transmettre aux cheiks, aux ulémas et aux chefs militaires de Naplouse :

« Je me suis emparé de Gazah, Ramleh, Lidda, Jaffa, et de toute la Palestine. Je n'ai aucune intention de faire la guerre aux habitants de Naplouse, car je ne viens en ces con-

trées que pour repousser les mameluks et Djezzar-Pacha, dont je sais que vous êtes les ennemis. J'offre donc aux habitants, par la présente lettre, la paix ou la guerre : s'ils veulent la paix, qu'ils chassent les mameluks de chez eux, et me le fassent connaître en promettant de ne commettre aucune hostilité contre moi ; s'ils veulent la guerre, je la leur porterai moi-même. Je suis clément et miséricordieux envers mes amis, mais terrible, comme le feu du ciel, envers mes ennemis. »

Une proclamation rédigée à peu près dans les mêmes termes fut adressée aux habitants de Jérusalem, qui ne se montraient pas disposés plus favorablement à l'égard des Français; mais on verra bientôt qu'elles n'obtinrent ni l'une ni l'autre aucun bon résultat.

Le 10, impatient de marcher sur Acre, Bonaparte, après avoir envoyé à Reynier, dont la division était toujours à El-Arisch, l'ordre de se mettre en route pour Jaffa, après avoir donné une garnison, un gouverneur, un divan à cette ville, se disposait à la quitter, lorsqu'un obstacle étrange vint l'y retenir. L'armée, qui ne pouvait penser de sang-froid aux excès de toute sorte qu'elle avait commis dans Jaffa, et ne point rougir de honte, s'applaudissait déjà de fuir des lieux témoins de son infâme conduite; mais l'accomplissement d'une horrible tâche l'y arrêta quelque temps encore.

On se rappelle que six à sept mille prisonniers avaient été faits, presque tous les armes à la main, et déclarant qu'ils aimaient mieux mourir que de capituler. Au moment où l'armée française se préparait à poursuivre sa marche, quel parti prendre à leur égard? Fallait-il les envoyer en Égypte? Une escorte était indispensable pour les y conduire, et cette escorte, à part la distance, à part les nouvelles fatigues qui en eussent résulté pour une partie de nos soldats, eût singulièrement affaibli l'armée expéditionnaire, déjà trop peu nombreuse. Fallait-il que l'armée, alors qu'elle s'ébranlait pour aller mettre le siége devant une place qui sans doute opposerait une vigoureuse résistance, alors qu'elle avait sur ses flancs des nuées d'ennemis qui d'un moment à l'autre pouvaient l'assaillir, gardât et traînât tant de captifs avec elle? C'était compliquer d'un énorme surcroît d'embarras ses mouvements déjà si malaisés. Surtout, une fois arrivée devant Acre, que ferait-elle de ses prisonniers? Un des moindres inconvénients de leur présence serait d'avoir à les nourrir, et, vu la rareté des vivres, vu la difficulté qu'on éprouvait à s'en procurer dans le pays ou à en tirer d'Égypte par le désert, ce seul motif suffisait pour qu'on ne les emmenât point jusque sous les murs d'Acre. Fallait-il donc leur rendre à tous la liberté? N'iraient-ils pas, quelque serment qu'on exigeât d'eux, se jeter dans les rangs des Naplousains, et grossir encore le nombre déjà si supérieur des adversaires que nos troupes avaient à combattre? La chose n'était que trop certaine. On savait par expérience combien peu il était prudent de compter sur la parole des défenseurs de la Syrie. En effet, parmi les prisonniers de Jaffa se retrouvaient presque tous ces prisonniers d'El-Arisch auxquels on avait déjà pardonné à condition qu'ils ne serviraient de nouveau contre la France qu'après un an révolu.

Toutes ces différentes considérations jetèrent Bonaparte dans de longues et pénibles perplexités. Enfin, il résolut de se montrer encore doux et clément à l'égard des captifs qui venaient de tomber pour la première fois au pouvoir de ses soldats ou qui avaient consenti à se rendre, mais sévère et impitoyable envers ceux qu'il avait déjà relâchés à El-Arisch, ou qui dans Jaffa s'étaient laissé prendre les armes à la main. C'est ainsi que, moyennant promesse de ne pas s'enrôler d'un an parmi les troupes des pachas de la Syrie, certain nombre d'Égyptiens, certain nombre d'habitants de Damas et d'Alep, obtinrent la permission de retourner dans leurs foyers; mais en même temps Bonaparte voulut, par la rigueur du châtiment qu'il reservait aux autres, ôter à ceux qu'il renvoyait libres la tentation de violer leur serment. Les graciés partis, il restait encore quatre mille prisonniers. Quatre mille! tel est le chiffre que donne le bulletin signé par Bonaparte lui-même. Bonaparte, transporté dans un pays barbare dont il avait involontairement adopté les mœurs, se décida envers ces quatre mille infortunés à une mesure horrible, seul acte cruel de sa vie : il les fit fusiller tous. Nos soldats, revenus, nous l'avons dit, à des senti-

ments de pitié, accomplirent avec obéissance, mais non sans une espèce d'effroi, ces sacrifices humains offerts à l'implacable dieu de la nécessité, sacrifices qui eurent les dunes pour autels et qui durèrent deux jours...

L'armée française, sa terrible besogne achevée, va-t-elle du moins pouvoir s'éloigner immédiatement de Jaffa? Non... Elle n'a eu à l'assaut de cette ville que cinquante morts et deux cents blessés; mais voici que le 13 une épidémie se déclare tout à coup dans ses rangs et y vient exercer d'affreux ravages. De nombreuses pétéchies qui envahissent tout le corps de la victime et se changent bientôt en bubons purulents, d'intolérables maux de têtes, d'atroces douleurs d'entrailles, tels sont les principaux symptômes du fléau. Un prompt trépas, suivi d'une décomposition instantanée, telle n'en n'est que trop souvent l'issue. Quelle en est la nature? les médecins et les chirurgiens de l'armée ne l'ont que trop bien reconnu; aussi hésitent-ils à en prononcer le nom. Enfin ce nom leur échappe. *C'est la peste!* ont-ils dit; et ces trois mots qui volent de bouche en bouche, ces trois mots que toute l'armée répète, y frappent de terreur les courages les plus indomptés, les imaginations les plus vigoureuses.

Quoique depuis le commencement de l'expédition de Syrie la peste régnât sur tout le littoral, les Français avaient été assez heureux pour parvenir jusque sous Jaffa sans éprouver les atteintes du fléau; mais les excès de tout genre auxquels ils s'étaient livrés pendant le sac de cette malheureuse ville développèrent peu à peu, et à l'insu de tout le monde, les miasmes délétères contenus dans les vêtements, les fourrures et autres objets qui avaient tenté leur cupidité. Puis, dans la matinée du 13, après avoir ainsi couvé deux ou trois jours, l'épidémie, dont rien, la veille encore, n'annonçait la prochaine invasion, éclata comme la foudre. En quelques heures, sept ou huit cents de nos soldats furent attaqués par la contagion, et il fallut improviser une vaste ambulance. Les malades se virent d'abord, c'est-à-dire tant qu'on ignora la nature de la maladie, entourés des soins affectueux de leurs camarades; mais à peine sut-on qu'il s'agissait de la peste, que parents, amis, infirmiers mêmes, prirent la fuite. Un moment, les malheureux pestiférés restèrent sans secours, sans consolation; ils restèrent abandonnés non-seulement aux progrès du mal, au péril de leur état, aux horreurs de leurs souffrances, mais, ce qui était pire peut-être, aux angoisses de la crainte et du désespoir. Apprenant le manque d'énergie des malades, et surtout s'indignant de la lâcheté de ceux qui les abandonnaient à leur triste sort, Bonaparte voulut payer de sa personne, et par son exemple ramener dans tous les cœurs la confiance et le courage qui n'étaient que trop nécessaires. Il annonça hautement son intention d'aller rendre visite aux pestiférés. En vain s'efforça-t-on de lui persuader qu'il commettait une grave imprudence. — *Qu'importe!* répliqua-t-il froidement, *c'est mon devoir, puisque je suis général en chef;* — et il persista dans son dessein. Il se transporta donc à l'ambulance; et alors eut lieu cette scène fameuse que Gros a prise pour sujet d'une des plus belles pages de la peinture française. Accompagné du général Berthier, du chef de brigade Bessières, de l'ordonnateur Daure, du médecin Desgenettes, Bonaparte parcourut lentement les différentes salles, et s'arrêta devant presque tous les lits pour parler à ses pauvres soldats, pour leur reprocher de se laisser abattre et de céder à de chimériques terreurs, pour leur représenter que des braves comme eux ne devaient point mourir à l'hôpital. Il ne s'en tint même pas à de simples paroles; mais, afin de démontrer par une preuve péremptoire que la peste n'était ni infailliblement contagieuse, ni infailliblement mortelle, il écarta la couverture d'un grenadier chez qui le mal semblait parvenu au dernier période d'intensité, et pressant de sa propre main les bubons sanglants du malade : — *Vous voyez,* dit-il à ceux qui l'entouraient, *vous voyez que ce n'est rien.* — Tant d'héroïsme sauva l'armée. Sans doute la contagion fit encore de nombreuses victimes; mais combien n'en aurait-elle pas fait davantage si Bonaparte n'eût cherché, n'eût réussi à combattre l'effroi et le découragement qui s'étaient emparés de toutes les âmes. Non-seulement le service de l'ambulance des pestiférés

reprit, après la visite du général en chef, la régularité de celui d'un hôpital ordinaire, mais quiconque depuis lors, officier ou soldat, fut atteint de la peste, ne se regarda plus comme désespéré, et augmenta ainsi ses chances de guérison. On en vint même à imiter le fatalisme des Turcs; l'on négligea de plus en plus une multitude de précautions qui, loin d'alléger le mal, semblaient au contraire l'aggraver, et l'on s'en trouva de mieux en mieux. A mesure que la terreur disparut et que le moral se raffermit, les effets du fléau devinrent de moins en moins funestes.

Le 14, Lannes et Bon partirent enfin de Jaffa pour aller rejoindre l'avant-garde au village de Miski. D'une reconnaissance que Kléber avait envoyée le matin vers Naplouse il résultait que les Naplousains s'avançaient en forces, et qu'Abdallah-pacha était sur le point de se réunir à eux. Cette nouvelle, transmise au général en chef, qui ne devait quitter Jaffa que dans la soirée, le décida à hâter son départ, et le lendemain 15 l'armée se porta dans la direction de Zéta à la rencontre de l'ennemi. Vers midi, nos coureurs découvrirent une cavalerie nombreuse : c'était celle d'Abdallah. Le pacha, pour retarder la marche de nos colonnes, était accouru prendre position sur les hauteurs de Qâquoun, et s'appuyait aux montagnes de Naplouse, occupées par les milices de cette ville. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions d'attaque. Les divisions Bon et Kléber, formées l'une et l'autre en carré, se portèrent contre les cavaliers d'Abdallah. La division Lannes, formée de même, manœuvra sur la droite du pacha, de manière à le couper des milices naplousaines. La simple marche des deux carrés Bon et Kléber mit en fuite la cavalerie d'Abdallah. La division Lannes n'eut pareillement que besoin de se montrer pour mettre en déroute l'infanterie des Naplousains; mais, au lieu de s'en tenir là, comme c'était l'ordre formel du général en chef, les troupes de cette division, entraînées par leur ardeur, s'engagèrent dans les défilés des montagnes à la poursuite de l'ennemi. Qu'advint-il de cette imprudence? c'est qu'après s'être quelque temps laissé poursuivre, les fuyards firent soudain volte-face, attaquèrent à leur tour les Français, les contraignirent à rétrograder, et les pourchassèrent vivement jusqu'au débouché des gorges. Une cinquantaine d'hommes de la soixante-neuvième de ligne et le chef même de cette demi-brigade furent tués pendant la retraite; et ce succès des Naplousains, exaltant leur fierté et leur confiance, rendit tout accommodement impossible avec eux.

L'armée française bivouaqua le 15 à une lieue de Qâquoun. Le 16 elle atteignit Nabata, village situé au point où les gorges du mont Carmel viennent déboucher sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et s'y arrêta, moins l'avant-garde. Kléber, en effet, poussa le même jour jusqu'aux portes de Caïffa, petite ville qui s'élève au bord de la mer, à trois lieues environ d'Acre, et que dominent de très-près les mamelons du Carmel. A leur arrivée devant Caïffa, Kléber et les siens aperçurent une division anglaise qui croisait sur les côtes de la Syrie. Cette division, aux ordres du commodore sir Sidney Smith, faisait partie de l'escadre qui avait tenté un mois auparavant de bombarder Alexandrie, et s'en était détachée pour porter secours à Djezzar-pacha, qui se disait résolu à tenir dans Acre jusqu'à la dernière extrémité. On put distinguer en mer les deux vaisseaux de ligne anglais *le Thésée* et *le Tigre*. Les chaloupes du *Tigre* s'avancèrent même si près du rivage pour reconnaître l'avant-garde française, qui défilait au pied du mont Carmel, et pour tenter par leur feu d'inquiéter sa marche, qu'on s'empara de l'une d'elles.

Quoique Caïffa eût une bonne muraille garnie de tours et un château assez fort, Djezzar avait néanmoins, au premier bruit de l'approche des Français, désarmé le château qui défendait le port et la rade, et rappelé ses troupes. La division Kléber entra donc sans coup férir dans la place, et y trouva d'abondants magasins de riz et de biscuit, que le pacha n'avait pris soin ni de faire évacuer ni de détruire. Le 17 les autres divisions atteignirent Caïffa de bonne heure, et Bonaparte, avant de passer outre, y mit garnison, y fit construire des fours, organiser un vaste hôpital.

L'intention du général en chef était de s'avancer le soir même jusque sous les murs de Saint-Jean-d'Acre; mais de mauvais chemins et un temps brumeux ne permirent aux divisions d'arriver que fort tard sur les bords du Kerdanneh, rivière qui a son embouchure à trois mille mètres en avant de la place, et qui coule dans un fond très-marécageux. Le général Andréossy, avec un bataillon de la quatrième légère, le chef de brigade Bessières, avec une partie des guides à cheval et deux pièces de canon, passèrent seuls dès le soir sur la rive opposée pour y contenir les nombreux tirailleurs ennemis, fantassins et cavaliers, qui la défendaient. Comme la rivière était large et profonde, le passage du reste de l'armée dut être remis au lendemain, et toute la nuit l'on s'occupa de jeter un pont reconnu presque indispensable.

L'opération du passage s'effectua le 18, à la pointe du jour. Bonaparte se porta immédiatement sur une chaîne de hauteurs qui commence à une demi-lieue au nord de Saint-Jean-d'Acre pour s'étendre tout le long de la mer jusqu'au cap Blanc, et qui domine la ville. De là il fit une reconnaissance sommaire de la place; et remarquant que tous les jardins qui l'entourent étaient occupés par les troupes du pacha, il ordonna aussitôt d'attaquer ces différents partis et de les rejeter dans l'intérieur des remparts, mesure dont l'exécution n'offrit que peu de difficultés. Il envoya ensuite un fort détachement occuper le château de Cheffnaer, clef des débouchés de la route de Damas.

L'armée française était animée d'une noble ardeur et avait pleine confiance dans l'heureuse issue de l'expédition. Elle marchait de succès en succès depuis l'ouverture de la campagne, et n'avait plus, pour achever la conquête de la Syrie, pour s'élancer même vers la capitale de l'empire ottoman, qu'un siége à faire. L'aspect des murs de Saint-Jean-d'Acre, seule place qui lui restait à réduire, ne pouvait qu'exalter encore son courage et ses espérances. En effet, Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, s'élève sur un promontoire qui n'est lié au continent que par une etroite langue de terre, et les fortifications qui comblaient ce court intervalle, mauvaises courtines flanquées de tours carrées à la manière du douzième siècle, ne paraissaient pas moins faibles que celles de Jaffa. On devait donc présumer que la réduction d'Acre ne serait ni plus longue ni plus difficile. Malheureusement toutes les circonstances n'étaient point les mêmes. Sous Jaffa l'on n'avait eu à lutter que contre la valeur fougueuse, mais inexpérimentée, des Orientaux. Acre, indépendamment d'une garnison plus nombreuse et commandée par Djezzar lui-même, indépendamment de la diversion que viendrait sans doute opérer en sa faveur l'armée du pacha de Damas, qui se grossissait de jour en jour de toutes les forces de la Syrie, allait opposer aux efforts des assiégeants tout ce que l'art militaire, tout ce que le génie des Européens peuvent créer de ressources et d'obstacles pour la défense d'une ville assiégée. En effet, outre les canons de choix, outre les munitions de toute sorte, outre les excellents pointeurs que *le Thésée* et *le Tigre* venaient de fournir à Djezzar, le commodore avait encore donné au pacha un officier d'artillerie d'un grand mérite, et le général en chef français ne devait pas tarder à s'apercevoir qu'il avait, au sein de la place ennemie, dans la personne même d'un compatriote, d'un ancien condisciple, un adversaire des plus redoutables. L'adversaire en question était le nommé Phélippeaux. Descendant d'une des plus anciennes familles du Poitou, camarade de Bonaparte à l'École militaire de Paris pendant les années 1783 et 1784, promu capitaine au troisième d'artillerie en 1789, et réputé à juste titre un des meilleurs officiers de son arme, Phélippeaux avait émigré dès 1791, et n'était rentré en France, vers 1795, que pour s'y faire chouan. Arrêté en 1797 à Paris, où il était venu pour organiser quelque nouvelle conspiration royaliste, et renfermé au Temple pendant que son affaire s'instruisait, il avait trouvé Sidney Smith parmi ses compagnons de captivité. Sidney Smith était détenu dans la même prison depuis plus d'un an. A quelle occasion, le voici. En 1796, un jour que Sidney Smith, qui n'était encore que capitaine de frégate, croisait sur nos côtes avec son bâtiment, il avait capturé un

de nos corsaires qui rentrait dans le port du Havre; il avait voulu le monter et l'emmener lui-même, mais; surpris par le reflux, il avait été entraîné assez loin dans la Seine. Plusieurs barques canonnières s'étaient alors élancées du Havre et de Honfleur, avaient délivré le corsaire français, et fait Sidney Smith prisonnier. D'abord conduit à Rouen, ensuite transféré dans la capitale et écroué au Temple, Sidney Smith, après plus d'une année de détention préventive, y attendait toujours qu'on statuât sur son sort, quand Phelippeaux y était arrivé en 1797. Les deux captifs s'étaient pris aussitôt d'une vive amitié l'un pour l'autre, et quand, au bout de quelques mois, Phélippeaux s'évada à force d'intrigues et de ruses, il était parvenu à faire en même temps évader Sidney Smith. Au sortir de leur commune prison, Sidney Smith avait partagé sa bourse avec Phélippeaux, qui se trouvait dans un dénûment absolu, et ces deux hommes, unis par les liens d'une reconnaissance mutuelle, unis encore par une haine égale contre la France, ne s'étaient plus quittés depuis cette époque. Phélippeaux avait d'abord suivi Sidney Smith en Angleterre; il l'avait ensuite accompagné à Constantinople, où le commodore avait été dans ces derniers temps chargé d'une mission extraordinaire; il l'accompagnait encore dans ses croisières sur les côtes d'Égypte et de Syrie; et Sidney Smith venait de présenter son ami à Djezzar comme l'officier le plus capable de l'aider à faire dans Acre une résistance victorieuse. Aisément agréé par le pacha, Phélippeaux s'était occupé sur-le-champ d'augmenter et de compléter les ressources défensives de la place. Il y faisait exécuter de grands ouvrages supplémentaires, et notamment il était en train d'établir une nouvelle ligne de fortifications presque complète derrière la vieille enceinte de la ville.

Cependant les travaux entrepris par Phélippeaux et les secours fournis par les Anglais eussent été sans doute insuffisants pour mettre Djezzar en état de tenir contre un siége régulier; si la fortune n'eût, d'un même coup, singulièrement accru les moyens de défense des assiégés, singulièrement diminué les moyens d'attaque des assiégeants.

Des deux flottilles que Bonaparte avait fait équiper, l'une à Alexandrie, l'autre à Damiette, et qui devaient, soit l'une, soit l'autre, suivant que les circonstances sembleraient leur promettre un meilleur succès, tenter de conduire aussi loin que possible sur le littoral l'artillerie de siége et les munitions probablement nécessaires pour obtenir la réduction de Saint-Jean-d'Acre, la seconde s'était risquée seule encore à braver les croiseurs anglais. Elle avait d'autant plus de chance d'y réussir qu'elle ne se composait, avons-nous dit, que d'une corvette et de neuf très-petits bâtiments, qui pouvaient au besoin, vu leur faible tirant d'eau, longer d'assez près la côte pour que les vaisseaux de ligne anglais ne s'aventurassent point à les y poursuivre. Cette précaution, soigneusement observée jusqu'au bout, eût produit les meilleurs résultats. Par malheur, elle ne le fut que jusqu'à la pointe du mont Carmel. Parvenu le 18 dans ces parages, l'officier qui commandait la flottille négligea d'envoyer reconnaître le port de Caïffa, dont il n'était plus qu'à trois lieues, ou du moins il ne l'osa faire; il craignit de le trouver occupé par les troupes de Djezzar, tandis que déjà les nôtres y étaient. Dans le doute, il aima mieux rester au large, et, pour ne pas être pris par les Turcs, s'exposer à l'être par les Anglais. Aperçu effectivement par *le Tigre*, pourchassé par ce vaisseau, criblé de boulets, il échappa avec la corvette qu'il montait et deux de ses neuf bâtiments; mais les sept autres, *la Négresse*, *la Foudre*, *la Dangereuse*, *la Marie*, *la Vierge de Grâces*, *les Deux-Frères* et *la Tauride*, ceux qui étaient le plus pesamment chargés et dont la capture était le plus importante, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Cette perte, irréparable pour l'armée française, décida non-seulement du sort de Saint-Jean-d'Acre et de l'issue de l'expédition de Syrie, mais encore de l'avenir de Bonaparte et des destinées du monde. L'imagination s'égare, en effet, à chercher jusqu'où serait peut-être allé Bonaparte, si Acre ne l'eût arrêté!...

Phélippeaux s'empressa d'utiliser dans l'intérêt du salut de la place le matériel qui devait en précipiter la ruine. Les pièces, les munitions, les madriers pour les plates-formes, tout ce que conte-

naient les sept bâtiments capturés fut débarqué sur-le-champ et distribué sur les principaux points de l'enceinte. Les bâtiments eux-mêmes furent armés et employés à inquiéter les postes français sur la côte, à intercepter les communications et les convois par mer.

Quant au général en chef, il paraissait, malgré la perte d'une partie de son artillerie de siége, ne douter nullement de pouvoir réduire Saint-Jean-d'Acre; son artillerie de campagne lui suffirait au besoin. Il ne désespérait même pas d'entrer dans la place sans être obligé de recourir à la force; et voici une lettre qu'il écrivit à Djezzar dans la soirée du 18, alors qu'il connaissait le sort de sa flottille :

« Depuis mon entrée en Égypte, je vous ai fait connaître plusieurs fois que mon intention n'était pas de vous faire la guerre, que mon seul but était de chasser les mameluks; vous n'avez répondu à aucune des ouvertures que je vous ai faites.

« Je vous avais fait connaître que je désirais que vous éloignassiez Ibrahim-bey de nos frontières communes : bien loin de là, vous avez envoyé des troupes à Gazah; vous avez fait de grands magasins; vous avez publié partout que vous alliez entrer en Égypte. Effectivement, vous avez accompli votre invasion, en portant deux mille hommes de vos troupes dans le fort d'El-Arich, enfoncé à six lieues dans le territoire égyptien. J'ai dû alors partir du Caire, et vous apporter moi-même la guerre que vous paraissiez provoquer.

« Les provinces de Gazah, Ramleh et Jaffa sont en mon pouvoir. J'ai traité avec générosité celles de vos troupes qui s'en sont remises à ma discrétion; j'ai été sévère envers celles qui ont violé les droits de la guerre, et me voici parvenu sous les murs de votre capitale. Mais, quelle raison ai-je d'ôter quelques années de vie à un vieillard que je ne connais pas? Que me font quelques lieues de plus à côté des pays que j'ai conquis? et, puisque Dieu me donne la victoire, je veux, à son exemple, être clément et miséricordieux, non-seulement envers le peuple, mais encore envers les grands.

« Vous n'avez point de raisons réelles d'être mon ennemi, puisque vous l'étiez des mameluks. Votre pachalick est séparé de l'Égypte par les provinces de Gazah, de Ramleh, et par d'immenses déserts. Redevenez mon ami, soyez l'ennemi des mameluks et des Anglais, je vous ferai autant de bien que je vous ai fait et que je peux vous faire de mal.

« Envoyez-moi votre réponse par un homme muni de pleins-pouvoirs et qui connaisse vos intentions. Il se présentera à mes avant-postes avec un drapeau blanc, et je donne ordre à mon état-major de vous envoyer un sauf-conduit, que vous trouverez ci-joint.

« Demain, je commencerai l'investissement de Saint-Jean-d'Acre; que d'ici-là, votre réponse me soit parvenue. »

Djezzar n'avait pas répondu à deux précédentes lettres que Bonaparte lui avait déjà écrites; il ne répondit pas davantage à la troisième. Aussi, dans la journée du 19, le général en chef, accompagné des généraux Caffarelli-Dufalga et Dommartin, procéda-t-il à l'exacte reconnaissance de la place. En même temps, il adressa aux habitants des diverses provinces du pachalick d'Acre une proclamation dont voici les principaux passages :

« Dieu est clément et miséricordieux.

« Dieu donne la victoire à qui bon lui semble; il n'en doit compte à personne, et les peuples doivent se soumettre à sa volonté.

« Dieu, qui tôt ou tard punit les tyrans, a décidé que le terme du règne de Djezzar est venu.

« En entrant avec mon armée dans le gouvernement d'Acre, mon intention n'est que de punir Djezzar; il a osé me provoquer à la guerre, je la lui ai apportée : mais ce n'est pas à vous, habitants, que je veux en faire sentir les horreurs.

« Ainsi, restez tranquilles dans vos foyers : que ceux qui par peur les ont quittés y rentrent. J'accorde sûreté et sauvegarde à tous. Je laisserai à chacun la propriété qu'il possédait.

« Mon intention est que les cadis continuent à rendre la justice, que la religion, surtout, soit protégée et respectée, et que les mosquées soient fréquentées par tous les bons musulmans.

« Il est nécessaire que vous sachiez que tous les efforts humains sont inutiles contre moi, car tout ce que j'entreprends doit réussir. Ceux qui se déclarent mes amis prospèrent; ceux qui se déclarent mes ennemis périssent. L'exemple de ce qui vient d'arriver à Jaffa et à Gazah doit vous faire connaître que si je suis terrible pour mes ennemis, je suis bon pour mes amis, et surtout clément et miséricordieux pour le pauvre peuple. »

Cette proclamation n'obtint guère de succès que chez les Druses, peuplades demi-chrétiennes dont nous avons

déjà parlé, et qui habitent non-seulement les revers du Liban, mais encore plusieurs des villages qui environnent Saint-Jean-d'Acre. Chez eux, du moins, elle excita un vif enthousiasme. Soit haine du mahométisme, soit sympathie pour des hommes presque de leur religion, ils témoignèrent dès les premiers jours beaucoup d'empressement à communiquer avec les Français; ils accoururent en foule au camp; ils y apportèrent toutes sortes de provisions, et grâce à eux s'établit, sur les bords du Kerdanneh, un marché abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Bonaparte leur promit de rendre bientôt leur nation indépendante, d'alléger pour elle le fardeau des tributs, et de lui restituer le port de Beyrouth et les autres villes pouvant servir de débouchés à son commerce. Cette promesse acheva de gagner au général en chef l'affection des Druses affection qui ne se démentit pas pendant toute la durée du siége d'Acre, et qui fut extrêmement utile à l'armée française.

Bonaparte avait résolu d'attaquer le front oriental de la ville. C'est le seul des quatre côtés de l'espèce de parallélogramme au milieu duquel Acre est bâtie que la mer ne baigne pas; c'était par conséquent le seul que Sidney Smith ne pût protéger du feu de ses vaisseaux. Le général du génie Samson, chargé de reconnaître cette partie de l'enceinte, effectua l'opération dans la nuit du 19. Il s'était déjà avancé assez loin en se traînant presque à plat ventre, lorsqu'une balle lui traversa la main droite de part en part. Un cri, une plainte, et Samson était perdu. Il eut la présence d'esprit, il eut la force de se taire, et de continuer sa marche aussi lente que périlleuse. Mais l'incommodité de sa posture, la violence de la douleur, surtout la grande obscurité, ne lui permirent pas de faire une parfaite investigation des lieux. Il crut à tort être allé jusqu'au pied du rempart, et déclara à son retour que l'enceinte n'avait ni contrescarpe ni fossé. On pensa dès lors n'avoir qu'à pratiquer une simple brèche et à monter ensuite à l'assaut; on se flatta de l'espoir d'enlever Acre en quatre ou cinq jours.

Le 20 on ouvrit la tranchée. On put, en profitant des jardins, des fossés de l'ancienne ville et d'un aqueduc qui traversait les glacis, l'ouvrir à environ trois cents mètres de l'enceinte. En même temps, on serra la place de manière à empêcher toute relation des habitants avec le dehors et à repousser avec avantage les sorties de la garnison. Bientôt, sous l'habile direction de l'infatigable Caffarelli-Dufalga, qui semblait communiquer à tout le monde son zèle et son activité, on travailla avec tant d'ardeur aux batteries de brèche et aux contre-batteries, qu'elles se trouvèrent dès le 25 prêtes à commencer le feu. Leur armement ne consistait, il est vrai, qu'en une caronade de trente-deux, quatre pièces de douze, huit pièces de huit et quatre obusiers; mais on avait bien pris Jaffa sans autre artillerie; on avait même maintenant la caronade de plus, car elle ne provenait que de cette chaloupe du *Tigre* qu'on avait saisie près de Caïffa. Les boulets manquaient absolument; mais on avait imaginé un moyen de s'en procurer, un moyen de s'en faire fournir par Sidney Smith. Depuis quelques jours on faisait de temps en temps paraître sur la plage des cavaliers ou des chariots: le commodore s'approchait à cette vue en faisant feu de toutes ses batteries, et nos soldats, à qui on donnait cinq sous par boulet, couraient ensuite les ramasser. Timides d'abord, ils finirent par si bien s'habituer à cette manœuvre, qu'ils l'exécutaient au milieu de la canonnade et des rires universels. On recueillit de la sorte des boulets de douze et de trente-deux. Quant à la poudre, elle abondait. D'une part on en avait apporté une certaine quantité du Caire; de l'autre on en avait beaucoup trouvé à Gazah, beaucoup trouvé à Jaffa.

Le 25 au matin les batteries furent démasquées, et l'on battit en brèche une grosse tour carrée qui dominait le rempart. Quoique les canons qui armaient cette tour fussent d'un calibre plus fort que les nôtres, nos artilleurs parvinrent cependant à les démonter, et vers trois heures du soir la tour présentait une brèche assez satisfaisante. A cette vue, les grenadiers français, qu'enflamme le glorieux souvenir de l'assaut de Jaffa, se persuadent qu'il ne doit pas être plus difficile de monter à celui d'Acre, et demandent comme une grâce qu'on leur permette de tenter

l'entreprise. On le leur permet: ils se glissent hors de la tranchée, ils s'élancent; mais au bout de quelques pas ils sont arrêtés court par un large fossé à revêtement de pierres que Samson n'avait point vu.

On fait jouer la mine pour démolir cette contrescarpe; mais la mine, qu'on se hâte trop d'allumer, ne la renverse qu'imparfaitement. N'importe : on s'avance au milieu des débris jusqu'à la tour déjà battue en brèche, et sous le feu des remparts, qui sont garnis principalement de la belle artillerie que Sidney Smith nous a prise, on entreprend de miner cette tour même. On travaille activement; mais le 26 les assiégés, conduits par Djezzar en personne, font une sortie. On les repousse, on les rejette en désordre dans la place; mais ils ont à peu près détruit nos ouvrages. Ces ouvrages, on les recommence; et le 28, après trois jours, les mineurs jugent leur puits suffisamment creusé. L'explosion abat, en effet, un pan du mur extérieur de la tour; mais il en reste encore huit pieds. Aussi Bonaparte, qui était dans la tranchée depuis le matin, hésite-t-il quelque temps à donner l'ordre de l'assaut. Enfin, pressé par les chefs de corps, qui viennent lui répéter à chaque instant qu'ils peuvent à peine contenir leurs troupes, il donne vers quatre heures du soir l'ordre si impatiemment attendu. Toutefois, six sapeurs et trente grenadiers, conduits par le capitaine d'état-major Mailly-Château-Renaud, doivent aller préalablement déblayer et la contrescarpe et le bas de la tour. Ils descendent la contrescarpe au moyen d'échelles; mais pendant qu'ils s'efforcent d'accomplir la première partie de leur tâche ils sont assaillis par une fusillade si vive, qu'ils y renoncent. Ils aiment mieux franchir tout de suite le fossé, attachent une de leurs échelles à la brèche, et, sans déblayer le pied de la tour, montent à l'assaut. Pour les soutenir s'ébranlaient deux bataillons de la soixante-neuvième, aux ordres de l'adjudant-général Laugier, quand tout à coup survient une de ces complications fatales qui changent un succès en revers. A la seule vue des échelles, on avait cru dans la ville que tout était perdu. Déjà Djezzar lui-même avait couru s'embarquer, et la plupart de ses soldats, également saisis de peur, s'enfuyaient vers le port pour imiter son exemple. Avant de fuir comme les autres, un soldat turc décharge son fusil au hasard, et la balle va atteindre Mailly, qui tombe mort. C'en est assez pour que les assaillants s'effrayent à leur tour, pour qu'ils reviennent sur leurs pas, et fassent rebrousser chemin aux deux bataillons qui s'avançaient derrière eux. Cette panique ne dure, il est vrai, qu'un instant; Laugier ramène presque aussitôt ses hommes vers la brèche; mais déjà c'était trop tard. Les Turcs y sont revenus de leur côté, dès qu'ils ont vu qu'on ne les poursuivait pas, et maintenant ils opposent une vigoureuse résistance. Les assaillants ont à braver non-seulement les balles et les boulets, mais encore une grêle de pierres, de grenades, de morceaux de bois goudronnés et enflammés, et, qui plus est, des flots de résine et d'huile bouillante. Quelque temps ils tiennent bon; mais ils voient leurs rangs s'éclaircir de minute en minute, et ils vont tous périr s'ils n'interrompent une lutte trop inégale : ils se décident enfin à la retraite. Que la petite colonne dirigée par Mailly eût continué un moment de plus à se porter en avant, et l'on s'apercevait de la stupeur dont les ennemis étaient frappés, et la ville était prise dès le 28 mars. Pendant un mois et demi que l'armée française demeura encore sous ses murs, l'occasion manquée ce jour-là ne se représenta point. Singulières chances de la guerre! la mort d'un seul officier a fait le salut de Saint-Jean-d'Acre, et probablement donné un tout autre cours à la fortune de Bonaparte.

Sans se décourager dès lors, Bonaparte reconnut toutefois que la place ne pouvait être emportée d'un coup de main, et qu'il fallait procéder à une attaque régulière. Les travaux furent donc repris avec ardeur dès la soirée du 28, et pendant la nuit on prolongea de plusieurs mètres les sapes et les chemins couverts. Mais si la confiance des Français n'avait pas été diminuée par un premier échec, celle du pacha et de ses troupes s'était, à plus forte raison, accrue d'un premier succès. On sait que les Orientaux en général, et surtout les Turcs, se regardent

comme invincibles derrière des murailles. Après avoir repoussé l'assaut des Français, les soldats de Djezzar furent plus que jamais dans cette persuasion. Djezzar et Phélippeaux, voulant mettre à profit cet enthousiasme, ordonnèrent une sortie. Le 30, à midi, les assiégés, protégés par une vive canonnade, s'élancèrent hors de la place et attaquèrent vigoureusement les travaux de la tranchée. Leur choc fut si terrible, que les soldats français ne purent le soutenir et se replièrent. L'entrée d'une batterie de mine et un boyau qui se trouvait devant la batterie de brèche restèrent au pouvoir de l'ennemi. Heureusement ce nouvel avantage n'eut pas de suite, et nos braves, bientôt revenus de leur épouvante, reprirent l'un après l'autre les deux postes qu'ils avaient perdus; mais ce ne fut pas sans peine. Les Turcs firent retraite en bon ordre, et même s'arrêtèrent plusieurs fois dans les cimetières de la ville pour recommencer la fusillade.

Pendant la huitaine suivante, assiégés et assiégeants redoublèrent d'efforts, les uns pour prolonger leur résistance et sortir victorieux de la lutte, les autres pour empêcher qu'un siége qu'ils s'étaient flattés de terminer en quelques jours ne traînât trop en longueur. Les troupes du pacha, contre l'ordinaire de cette milice indisciplinée, se montraient intelligentes et dociles dans l'exécution des ordres de l'officier européen qui les dirigeait. Jour et nuit, sans relâche, elles s'occupaient d'achever l'enceinte nouvelle dont nous avons parlé. Phélippeaux leur faisait même conduire entre la ville et notre camp plusieurs sapes destinées à détruire par des contre-attaques nos ouvrages offensifs. Nos soldats, de leur côté, travaillaient avec non moins d'ardeur à perfectionner ces ouvrages et à se mettre dans le cas de renouveler l'assaut avec succès; mais on sait qu'il n'en est pas d'un siége comme d'une bataille. Dans un siége, le courage n'est pour ainsi dire que secondaire : il faut, en première ligne, pour renverser des murailles, des moyens matériels que rien ne supplée. Ces moyens manquaient toujours à l'armée française. Toujours elle en était réduite, pour battre en brèche la tour carrée, à de simples pièces de campagne dont l'insuffisance devenait de plus en plus manifeste. En même temps, les approvisionnements de poudre diminuaient à vue d'œil, et la difficulté des communications ne permettait pas de les renouveler. Quant aux boulets, recueillir ceux de l'ennemi, comme il fallait bien continuer à le faire, était une si triste ressource, que souvent on laissait passer des jours entiers sans répondre au feu de la place ni à celui des vaisseaux de ligne anglais. Indépendamment de cette disette de munitions, celle des vivres commençait aussi à se faire sentir. Les magasins de Caïffa s'épuisaient, et les paysans des environs d'Acre, si empressés d'abord à apporter au camp leurs denrées, ralentissaient sensiblement leur zèle depuis que l'insuccès du premier assaut leur faisait craindre que la victoire ne restât à Djezzar. Les Druses seuls, jusqu'à la fin du siége, n'interrompirent point leurs relations, et ce fut à eux que les Français durent de ne pas être atteints par la famine.

Ce furent encore les Druses qui, dans les premiers jours d'avril, apprirent à Bonaparte que les pachas de la Syrie hâtaient la concentration de leurs troupes, et qu'ils comptaient, après avoir rallié les milices naplousaines venir contraindre l'armée française à lever le siége d'Acre. Djezzar, disaient les Druses, avait partout envoyé ses agents pour insurger le pays, pour exciter les fidèles sectateurs de la foi musulmane à l'extermination des ennemis du Prophète. L'or appuyait ces intrigues, et déjà Sidon, véritable chef-lieu du pachalick de Djezzar, Alep, Damas, avaient fourni de nombreux contingents, qui s'avançaient avec d'autant plus de sécurité, qu'on leur annonçait n'y avoir pour eux aucun péril. « Les Français ne sont qu'une poignée d'hommes, leur répétait-on; ils n'ont point d'artillerie, et Djezzar est soutenu par de nombreuses troupes anglaises. Montrez-vous, et c'en est fait de l'impie Bonaparte, c'en est fait de sa misérable armée. »

Voulant s'assurer du véritable état des choses, Bonaparte forma plusieurs détachements et les envoya reconnaître la contrée qui environne Saint-Jean-d'Acre. Vial marcha vers le nord, Murat vers le nord-est, Junot vers le sud. Les

travaux du siége n'en furent pas interrompus. On continua quelque temps à battre en brèche la tour carrée ; mais les Turcs l'avaient tellement remplie de pièces de bois, de sacs de terre et même de balles de coton, que c'était peine perdue. On renonça donc à se loger dans la tour ; mais on travailla à former un rameau de mines sous ses fondations, afin de la faire sauter. Cependant, les informations données par les Druses étaient exactes, et Djezzar, exactement renseigné lui-même, avait résolu d'occuper si bien les assiégeants qu'ils ne pussent pas se porter à la rencontre des troupes syriennes avant qu'elles ne fussent toutes réunies en une armée de secours. Le 7 avril, les assiégés firent une sortie générale. Ils s'élancèrent sur trois colonnes, à la tête de chacune desquelles était une petite avant-garde anglaise tirée des équipages du *Tigre* et du *Thésée*. Protégées par l'artillerie des remparts, que servaient des artilleurs anglais, les colonnes ennemies attaquèrent avec tant de vigueur nos premiers postes et nos travaux avancés, que les troupes qui gardaient ces ouvrages ne purent résister au choc, et se replièrent. Toutefois, l'artillerie française dirige, des places d'armes et des parallèles, un feu si meurtrier sur les assaillants, que les deux colonnes de droite et de gauche font bientôt volte-face pour regagner les remparts. Celle du centre s'obstine seule à avancer au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, quand tout à coup l'officier anglais qui la commande tombe et expire au pied des siens. Cet événement est le signal d'une déroute complète : Anglais, musulmans, perdent leur audace, et laissant les revers des parallèles couverts de morts et de blessés, rentrent précipitamment dans la ville. L'armee française fit néanmoins ce jour-là une perte bien regrettable. Le général Caffarelli-Dufalga, qui était brave jusqu'à la témérité, eut le coude du bras droit fracassé par une balle ; l'amputation fut jugée nécessaire, et il n'y survécut pas. Du 7 au 20, Djezzar tenta presque tous les jours de nouvelles sorties ; mais elles n'eurent encore aucun succès, et surtout n'atteignirent aucunement leur but, car on va voir qu'elles n'empêchèrent point Bonaparte et ses principaux lieutenants d'aller détruire l'armée syrienne qui accourait...

Vial avait traversé les montagnes du cap Blanc, poussé jusqu'à Sour — l'ancienne Tyr —, laissé une petite garnison française dans cette ville, et, ne trouvant trace d'ennemis nulle part, était revenu dès le 6 sous Saint-Jean-d'Acre. Murat, après avoir atteint et pris le fort de Zafet, où il avait aussi laissé garnison, s'était avancé jusqu'au lac de Génézareth, avait campé vingt-quatre heures sur les bords du Jourdain ; puis, n'apercevant non plus aucun rassemblement de troupes, il était rentré au camp le même jour que Vial. Mais il s'était trop hâté. Ce même jour, en effet, les troupes de Damas effectuèrent le passage du Jourdain sur les deux ponts d'Iacoub et d'El-Medjameh, établirent leurs magasins dans la ville de Tabarieh — l'ancienne Tibériade, — et ne tardèrent pas à être rencontrées par Junot.

Le 8, maître de Nazareth depuis l'avant-veille, Junot apprit qu'une troupe de quatre ou cinq cents cavaliers, formant l'avant-garde de l'armée damasquine, se montrait dans la plaine qui sépare les montagnes de Nazareth des montagnes de Naplouse. Aussitôt il se porta en avant avec cent cinquante grenadiers de la dix-neuvième de ligne, cent cinquante carabiniers de la deuxième légère, et cent chevaux du quatorzième de dragons. Arrivé au village de Cana vers huit heures du matin, les habitants lui annoncèrent que ce n'étaient pas quatre ou cinq cents cavaliers, mais bien deux ou trois mille, qui occupaient la plaine ; et ils l'engageaient à ne pas avancer plus loin. Cet avis ne pouvait intimider Junot. Seulement il ne continua sa marche qu'après avoir écrit à Kléber, à la division duquel appartenait son détachement, qu'il était en présence des Damasquins, qu'il marchait à leur rencontre, et que probablement il aurait besoin de secours. Au sortir de la vallée de Cana, et comme il atteignait le village de Loubi, Junot aperçut effectivement deux ou trois mille cavaliers qui caracolaient entre le village et le mont Thabor. Il pressa donc le pas ; mais, parvenu à moitié de la distance qui le séparait d'eux, il reconnut n'avoir affaire qu'à des

Arabes. Toutefois, au moment où il faisait cette découverte, il vit un second corps de cavalerie, composé celui-là de mameluks, de Turcs et de Maugrabins, déboucher de Loubi même et s'avancer sur ses derrières. Cette nouvelle troupe, qui paraissait forte de deux mille hommes au moins, marchait en masse, et, contre la coutume des Orientaux, au petit pas et en bon ordre. Dans ses rangs flottaient de nombreux étendards.

Junot comprit sur-le-champ que l'attaque de ce dernier corps devait seule être dangereuse, que les deux ou trois mille Arabes aperçus les premiers se contenteraient d'escarmoucher pendant le combat, et qu'il suffirait d'un rang de grenadiers pour les tenir en respect. Il fit donc faire halte à sa petite troupe, disposa son infanterie sur quatre lignes, dont trois tournées vers Loubi et la quatrième vers le mont Thabor, porta sa cavalerie sur son flanc droit, puis attendit l'ennemi de pied ferme. Il avait recommandé à tous ses soldats une immobilité complète, un silence absolu, et l'attention la plus grande aux différents ordres qu'il donnerait. Fantassins et cavaliers sentirent que la situation était critique, et que le salut commun dépendait d'une commune obéissance. Chacun tint donc à honneur d'obéir. L'ennemi s'attendait à n'éprouver qu'une faible résistance de la part de cette poignée d'hommes, qu'il supposait immobiles de terreur; mais combien ne fut-il pas déconcerté, quand, après s'être avancé jusqu'à portée de pistolet sans essuyer aucun feu, il fut tout à coup accueilli par la décharge la plus vive et la plus meurtrière. En un instant plus de trois cents des siens jonchèrent la plaine, et il dut se retirer à quelque distance. Toutefois, revenu de son premier étonnement et fort de sa supériorité numérique, il renouvela bientôt l'attaque. Nos braves soutinrent ce second choc avec non moins d'intrépidité que le premier, et l'ennemi laissa encore deux cents hommes sur le champ de bataille. Le gros de la troupe accompagna alors les Arabes dans leur fuite vers Fouli, village situé au bas du mont Thabor; mais une centaine des plus intrépides revinrent une troisième fois à la charge, lorsque déjà Junot se repliait en bon ordre sur Cana. Aussitôt quelques carabiniers de la deuxième légère s'élancèrent hors des rangs pour avoir l'honneur de lutter presque corps à corps avec les cavaliers ennemis. Sept ou huit engagements partiels eurent en effet lieu, et la victoire dans chacune de ces actions, qui toutes rappellent les célèbres exploits des croisés français ou plutôt les combats héroïques chantés par le Tasse, se déclara contre les Turcs ou les mameluks. Deux des furieux dont nous parlons assaillirent Junot lui-même, dont l'uniforme de général avait particulièrement attiré leur attention; mais il renversa l'un d'un coup de pistolet, et mit l'autre en fuite en lui assénant un coup de sabre sur la tête.

Bonaparte reçut dès la nuit suivante le rapport du combat de Nazareth, — tel est le nom que l'histoire donne à la brillante affaire du 8, — et ordonna aussitôt à Kléber d'aller avec le reste de sa division renforcer son lieutenant. Kléber se mit en marche dans la matinée du 9, rejoignit Junot dans la soirée du 10, et, apprenant que les troupes battues l'avant-veille occupaient toujours Loubi, il résolut de marcher le lendemain sur ce village. Le 11, comme la division française n'en était plus qu'à un quart de lieue, elle découvrit l'avant-garde de l'armée syrienne qui, forte de cinq mille chevaux et d'environ mille fantassins, descendait elle-même dans la plaine après avoir aperçu ses adversaires, et étendait ses ailes de manière à les envelopper; mais Kléber ne lui laissa point achever ce mouvement. Tandis que deux de nos bataillons s'élançaient sur l'infanterie ennemie, le reste de nos troupes se forma en carré, et, comme d'habitude, attendit de pied ferme le choc de la cavalerie. Fantassins et cavaliers engagèrent assez vivement la lutte, mais ils ne la soutinrent pas longtemps, et, rompus, culbutés, se retirèrent en désordre jusqu'au Jourdain.

Le manque de munitions empêcha Kléber de poursuivre énergiquement les vaincus. Aussi, les rives du fleuve devinrent-elles, pendant les journées du 12 et du 13, le rendez-vous général des différents corps de l'armée d'Abdallah. Cette armée, composée des mameluks d'Ibrahim, des janissaires de Damas, des

janissaires d'Alep et d'Arabes de toutes les tribus de la Syrie, opéra même sa jonction avec celle des Naplousains; puis, le 14, les deux armées réunies, après avoir envoyé un fort détachement bloquer la garnison française laissée par Murat dans le fort de Zafet, vinrent camper dans la plaine qui s'étend au pied du mont Thabor. Elles formaient une trentaine de mille hommes, dont vingt mille au moins de cavalerie. Pendant la journée du 14, Kléber expédia un courrier à Bonaparte pour l'informer de toutes ces circonstances et lui demander quelques renforts; car son intention était d'aller, dans la nuit du 15 au 16, tourner le gros de l'armée ennemie et tenter de la surprendre dans son camp.

Bonaparte approuva l'ardeur de Kléber. Bonaparte ne doutait point qu'il ne fallût en venir à une action générale et décisive pour disperser les forces redoutables dont la concentration lui était annoncée, et conjecturait avec non moins de raison qu'une fois vaincues, ces hordes indisciplinées, qu'on ne peut guère retenir sous les drapeaux le lendemain d'une défaite, perdraient et la confiance que Djezzar avait réussi à leur inspirer, et l'envie d'affronter de nouveau des adversaires aussi redoutables que les Français. Mieux valait donc, puisqu'une grande bataille devenait nécessaire, la livrer plus tôt que plus tard, avant, par exemple, que les masses ennemies n'eussent poussé jusqu'à Saint-Jean d'Acre et combiné leurs efforts avec ceux des assiégés. Toutefois, se demandait Bonaparte, Kléber n'avait-il pas trop présumé de son courage? Oser, avec trois mille hommes à peine, en attaquer trente mille, n'était-ce pas s'ôter toute chance de victoire et s'exposer à une destruction inévitable? A la vérité, Kléber s'attendait à être secouru; mais pourrait-on le secourir à temps?...

Au lieu de s'en tenir à d'inutiles réflexions, Bonaparte résolut d'agir. Au lieu d'envoyer un simple renfort, et de s'en remettre à aucun de ses lieutenants du soin de le conduire, Bonaparte résolut dès le 14 d'aller en personne, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer sans compromettre les opérations du siége de Saint-Jean-d'Acre, prêter main-forte à Kléber pour contraindre l'ennemi extérieur à repasser irrévocablement le Jourdain. Dans la matinée du 15, Djezzar, instruit et de l'approche d'Abdallah et des préparatifs du général en chef français, tenta une nouvelle sortie; mais, mitraillé à outrance, il laissa nos ouvrages couverts de ses morts, et Bonaparte se mit aussitôt en marche. Bonaparte lança d'abord Murat en avant avec mille hommes d'infanterie, une pièce d'artillerie légère et un détachement de dragons. Murat avait ordre de marcher en diligence vers le pont d'Iacoub dont il s'emparerait, de prendre à revers les troupes qui bloquaient Zafet, et de se mettre, s'il était possible, en communication avec Kléber. Après quoi, ne laissant sous Acre que les divisions Lannes et Reynier, Bonaparte partit lui-même avec le reste de la cavalerie, la division Bon tout entière et huit pièces de campagne. Il bivouaqua le soir au delà de Nazareth, et le lendemain 16 il se porta vers Fouli dès la pointe du jour; mais le transport de son artillerie l'empêcha de franchir en droite ligne les montagnes qui le séparaient de ce village, et il fut, à son grand regret, obligé de suivre les gorges sinueuses qui les tournent. Malgré ce fâcheux retard, Bonaparte et les troupes qui l'accompagnaient atteignirent vers dix heures du matin des hauteurs qui dominaient la plaine du mont Thabor, et alors s'offrit à leurs regards une scène de l'intérêt le plus saisissant. A trois lieues environ de distance, au milieu de la plaine entièrement couverte de feu et de fumée, une poignée de Français, retranchés derrière des monceaux de cadavres, luttaient héroïquement contre une masse d'ennemis acharnés qui les pressait de toutes parts. C'étaient, — avons-nous besoin de le dire? — c'étaient Kléber et sa petite division aux prises avec le gros de l'armée syrienne... A l'odeur de la poudre, à l'aspect du péril qui menaçait Kléber et les siens, les soldats conduits par Bonaparte demandèrent d'une voix unanime à marcher immédiatement au combat pour secourir et délivrer leurs compagnons d'armes; mais le général en chef contint cet enthousiasme de bon augure. Il exigea que les troupes prissent d'abord quelques instants d'un repos devenu nécessaire par la marche pénible de la matinée, et il en pro-

fita pour faire ses dispositions d'attaque. Il forma deux grands carrés de tout son monde, puis, au bout d'une demi-heure, il les dirigea de manière à présenter bientôt avec la division Kléber un triangle équilatéral au centre duquel l'ennemi allait se trouver enfermé.

Kléber, d'après le plan par lui communiqué au général en chef, avait quitté Nazareth dans la soirée du 15, peu avant que Bonaparte et sa troupe n'y parvinssent. Il comptait marcher rapidement vers Fouli, et, quelles que fussent les forces d'Abdallah, l'assaillir le lendemain 16 à la pointe du jour; mais, égaré par ses guides, il n'arriva en vue du camp turc qu'à six heures du matin, et ne put effectuer la surprise qu'il avait méditée, ni même jeter parmi ses adversaires un moment de confusion. En effet, le pacha, prévenu à temps, s'était mis sous les armes, et ce fut lui, confiant en sa supériorité numérique, qui commença l'attaque. Tandis que nos deux ou trois mille fantassins s'avançaient silencieusement à travers la plaine, ils virent tout à coup un corps de quatre mille chevaux s'ébranler, accourir, fondre sur eux. Ce premier corps fut promptement suivi d'un second, puis d'un troisième; puis d'un quatrième et d'un cinquième de même force. Enfin, il s'etait à peine écoulé une demi-heure, que la totalité de la cavalerie syrienne enveloppait et serrait l'infanterie française. Jamais nos soldats n'avaient vu tant de cavaliers caracoler, charger, se mouvoir dans tous les sens. En outre, les fantassins d'Abdallah se répandirent de tous côtés en tirailleurs. N'importe : les Français conservèrent leur sang-froid accoutumé. Ils marchaient en deux divisions, lorsque l'ennemi s'était précipité à leur rencontre : loin de céder à un premier mouvement de surprise et de terreur, les deux divisions, dont l'une était commandée par Junot, l'autre par Kléber lui-même, firent tranquillement halte, se formèrent chacune en carré comme à l'ordinaire, attendirent leurs fougueux adversaires de pied ferme, les reçurent à bout portant par un feu terrible, et, dès le premier choc, abattirent un nombre considérable d'hommes et de chevaux. Sept heures durant, les Turcs, cavaliers et fantassins, essayèrent d'entamer les deux carrés français par des charges, tantôt partielles et tantôt générales, qu'ils fournissaient en poussant les cris les plus affreux; mais, chaque fois, la bonne contenance de nos braves, leurs feux de file bien nourris, et la mitraille que vomissaient leurs canons, obligèrent l'ennemi à faire volte-face et portèrent dans ses rangs pressés d'épouvantables ravages. Nous l'avons dit : sur les dix heures du matin, au moment où Bonaparte arriva en vue du champ de bataille, Kléber et ses vaillants compagnons luttaient déjà à l'abri d'une ligne de cadavres. Cet horrible abatis alla sans cesse augmentant; toutefois, vers le milieu du jour, Kléber crut s'apercevoir qu'un de ses deux carrés, celui que commandait Junot, était à peine assez grand pour renfermer les attelages des pièces d'artillerie, les caissons, les bagages, et il résolut de n'en former qu'un seul des deux. Il exécuta ce mouvement malgré tous les efforts de l'ennemi, et continua d'opposer une résistance insurmontable. Seulement, il se tint dès lors sur une espèce de défensive, et recommanda de ménager avec soin les munitions, pour qu'elles durassent jusqu'au soir. Il savait que les Turcs, en leur qualité de musulmans, cesseraient de combattre au coucher du soleil, et il voulait profiter de leur retraite, qui est toujours un peu désordonnée, pour se lancer impétueusement à leur poursuite. Mais aura-t-il besoin de recourir à une telle combinaison?...

Vers une heure de l'après-midi, une bruyante canonnade résonne soudain sur les derrières de l'armée turque et de deux points opposés de la plaine. Kléber et les siens ne se méprennent pas sur la signification de ces décharges qui se rapprochent de minute en minute. *C'est Bonaparte! c'est le petit caporal!* s'écrient officiers et soldats, le front radieux d'espérance; et tous oublient leurs fatigues, tous se sentent animés d'un redoublement d'ardeur, tous demandent à grands cris qu'au lieu de les tenir immobiles on leur permette de marcher en avant. A ces acclamations qui partent des rangs français, l'ennemi, qui dans ce moment même tentait un nouvel effort, l'ennemi étonné s'arrête, et

bientôt cet étonnement va se changer en effroi. Voici, en effet, Bonaparte; voici ses deux carrés qui arrivent sur le champ de bataille. Ils ont marché en silence; ils n'ont donné aucun signe de leur approche avant d'être à portée de canon; mais ils ont alors démasqué leur artillerie, et maintenant leurs boulets, leur mitraille, portent au loin l'épouvante et la mort. Kléber, d'après la double direction de la canonnade qu'il entend, a parfaitement saisi le dessein de Bonaparte; il a deviné que le général en chef veut enfermer l'ennemi au milieu d'un triangle de fer et de feu. Il s'empresse d'y aider de tout son pouvoir, il cède à l'impatience de ses soldats, il reprend l'offensive. Les trois côtés du triangle se resserrent peu à peu, et les projectiles de toute espèce qui ne cessent d'en jaillir font d'abord tourbillonner sur eux-mêmes les cavaliers turcs qui se trouvent au centre de la figure, puis les forcent à fuir en désordre vers tous les points de l'horizon. A cette vue, une partie de la division Kléber s'élance sur le village de Fouli qu'occupe le gros des fantassins d'Abdallah, enlève ce village à la baïonnette, et là encore fait de l'ennemi un horrible carnage. Cavalerie, infanterie, toute cette multitude s'écoule en un instant, et la plaine n'est plus couverte que de morts. Vivement poursuivis dans toutes les directions, prévenus même sur beaucoup de points, coupés de leur camp, coupés de leurs magasins, coupés vers les montagnes de Naplouse, les fuyards n'échappent à la fin qu'en se précipitant derrière le mont Thabor. Par cette route ils gagnent le Jourdain; mais vainement se flattent-ils de le traverser au pont d'Iacoub. Murat, qui a suivi habilement toutes les instructions du général en chef, garde le pont; il leur en barre le passage, leur tue beaucoup de monde, et leur fait de nombreux prisonniers, tandis qu'ils se rabattent sur celui d'El-Medjameh. Ce deuxième pont, ils le trouvent libre; mais, pressés par Murat, leur épouvante est si forte, qu'ils encombrent tous les abords, et que nombre d'entre eux, pour gagner plus rapidement la rive opposée, se jettent dans le Jourdain et s'y noient. Les troupes musulmanes qui parvinrent à franchir le fleuve se dispersèrent dans les différentes provinces d'où elles étaient sorties, et n'osèrent, pendant plus d'un mois que le siége de Saint-Jean-d'Acre dura encore, se réunir de nouveau.

Ainsi disparut devant six mille Français une armée que les habitants du pays disaient *innombrable comme les étoiles du ciel, innombrable comme les sables de la mer,* et qui, en réalité, s'élevait au moins à trente mille combattants. Un quart de cette armée avait péri; les vainqueurs, au contraire, fait incroyable s'il n'était authentiquement prouvé, avaient à peine perdu deux cents hommes. En leur pouvoir resta le camp turc avec tous les riches bagages et tous les approvisionnements qu'il contenait, avec les trois queues du pacha, avec cinq cents chameaux. En leur pouvoir tombèrent pareillement tous les magasins que l'ennemi avait formés dans les environs, et où il avait entassé ses munitions et ses vivres. A Tabarieh seulement, on trouva des vivres en quantité si grande, que toute l'armée française aurait eu de quoi s'en nourrir pendant un an, s'il eût été possible de les emporter.

Bonaparte, laissant Kléber à Nazareth avec sa division, lui ordonna non-seulement de continuer à occuper les ponts d'Iacoub et d'El-Medjameh, les forts de Zafet et de Tabarieh, mais encore de bien surveiller la ligne entière du Jourdain, et reprit le 17 le chemin de Saint-Jean-d'Acre avec le reste des troupes. Le 20, il rentrait dans son camp sous les murs de la place, et ce jour fut marqué par un heureux événement. On apprit que le contre-amiral Perrée, se risquant à sortir d'Alexandrie, qu'en effet la croisière anglaise ne bloquait plus, venait d'atteindre Jaffa avec les trois frégates *la Courageuse, l'Alceste* et *la Junon,* et d'y debarquer de l'artillerie de siége. Cette nouvelle, jointe à l'éclatante victoire remportée naguère sur les alliés de Djezzar, et bientôt la vue d'un convoi de deux mortiers et de six pièces de dix-huit qui arrive au camp, répandent une vive allégresse parmi l'armée assiégeante. Les travaux sont poussés pendant quelques jours avec plus de zèle et de vivacité que jamais, et la mine à laquelle on travaille depuis longtemps pour faire sauter la fameuse tour carrée est enfin achevée le 24. On y met le feu

le 25; mais un souterrain qui se trouve sous la tour annule presque tout l'effet de l'explosion. Partie des murs extérieurs croule, deux ou trois cents Turcs sont ensevelis sous les décombres, car l'ennemi a crénelé tous les étages de la tour et les occupe; mais la brèche n'est guère plus praticable qu'auparavant. Bonaparte veut néanmoins profiter de la première épouvante que l'explosion a dû produire, et il envoie trente grenadiers reconnaître comment la tour est liée au corps de la place. Ces braves se logent dans un des étages du bas, et s'y maintiennent deux jours, malgré les obus, les grenades et autres matières enflammées que l'ennemi, toujours maître des étages du haut, fait pleuvoir sur eux; mais ils ne peuvent pénétrer dans la place même. Bonaparte les rappelle, et dirige alors tout le feu de ses batteries contre la tour fatale, qu'il a résolu de raser complétement. Au moyen des grosses pièces qu'il a maintenant à sa disposition, cette tâche lui semble facile. En quarante-huit heures, tous les créneaux de la tour sont détruits, tous les canons qui en garnissent la muraille sont démontés; déjà l'imagination des Turcs est frappée de terreur, et l'on ne peut plus obtenir d'eux qu'ils restent sur la muraille ou dans l'intérieur de la tour. Ils croient tout miné, et les contre-mines que Phélippeaux a établies ne les rassurent point. Phélippeaux lui-même sent que tout est perdu s'il reste sur la défensive. Il trace donc des lignes de contre-attaque, et mène en même temps deux tranchées, qui, figurant deux côtés de triangle, vont prendre en flanc tous nos ouvrages. La supériorité numérique de l'ennemi, les escouades d'ouvriers que les habitants de la ville lui fournissent, les ballots de coton qui abondent dans la place et dont il forme des épaulements, hâtent beaucoup ces travaux. En peu de jours, les assiégés ont réussi à flanquer de droite et de gauche la tour et la brèche; après quoi, ils élèvent des cavaliers, et y placent de l'artillerie de vingt-quatre. Plusieurs fois on culbute leurs batteries, on encloue leurs pièces; mais leurs ouvrages sont trop dominés par les remparts pour qu'on puisse s'y maintenir; chaque fois ils y rentrent, y ramènent de nouvelle artillerie, et poussent leurs sapes plus avant. Bonaparte fait alors saper contre eux, et bientôt leurs travailleurs et les nôtres ne sont plus séparés que par deux ou trois toises de terrain. Dans la nuit du 31 avril au 1er mai les sapeurs français surmontent ce dernier obstacle. Vingt grenadiers s'élancent dans le boyau ennemi, égorgent les sentinelles turques, et cherchent à se loger de nouveau dans la tour. Bonaparte comptait beaucoup, pour la réussite de cette attaque nocturne, sur le préjugé des musulmans qui leur interdit le combat au coucher du soleil; mais Sidney Smith et Phélippeaux étaient parvenus à démontrer au vieux Djezzar les inconvénients d'un pareil préjugé, vis-à-vis surtout des Européens, et les milices du pacha se tenaient prêtes la nuit comme le jour à vigoureusement repousser les surprises des assiégeants. Elles ne tardent donc pas à sortir en force; elles tournent notre détachement de grenadiers, le criblent de balles, et l'obligent à opérer sa retraite. Ce premier succès des assiégés dure peu, il est vrai, et va leur coûter cher : les troupes de siége marchent sur eux, les coupent de la place, et, massacrant les uns, culbutent les autres dans la mer; mais c'est encore un assaut manqué, et le général en chef commence à douter que la tour contre laquelle il s'épuise en efforts superflus depuis près d'un mois et demi, doive jamais lui donner accès dans la place. En conséquence, il se décide à faire pratiquer une seconde brèche, et choisit une portion du rempart située à droite de la tour. Sur ce point sont aussitôt dirigées toutes nos batteries. Sur ce même point s'avance en outre une sape qui doit permettre de franchir le fossé et d'attacher le mineur au pied du rempart. On travaille avec tant d'ardeur, que dès le 5 la contrescarpe a sauté, le fossé a été franchi, et le mineur a pu se mettre à l'œuvre. Mais l'ennemi, pendant ce temps, n'est pas demeuré inactif. Dans la matinée du 6 l'ennemi débouche par une sape qu'il a menée au-devant de la nôtre, évente notre mine, en comble le puits. On le chasse la baïonnette dans les reins, mais le mal est fait. Tous les travaux commencés pour ouvrir la deuxième brèche se trouvent inutiles, et il faut en revenir à la tour carrée. Bonaparte ne se laisse point décourager par

tous ces échecs, auxquels il n'est cependant que peu habitué, et semble résolu à lutter opiniâtrément contre la mauvaise fortune. Dès la nuit du 6 au 7, il ordonne qu'on tente un nouvel effort pour s'emparer des ouvrages que l'ennemi a élevés en avant de la tour. Comme toutes les attaques précédentes, celle-ci, faite par les éclaireurs et les grenadiers de la quatre-vingt-cinquième de ligne, réussit d'abord. Les ouvrages qui défendent les approches de la tour sont emportes en un clin d'œil, mais cet avantage n'est que momentané et n'aura point de résultat : le feu plongeant des assiégés met nos braves dans l'impossibilité de détruire les ouvrages en question, dans l'impossibilité même de s'y maintenir.

A dater du jour suivant, de nouveaux obstacles allaient ajouter encore aux difficultés d'un siége dont la longueur commençait à exciter les murmures du soldat. Le 7, vers midi, trente ou quarante voiles se montrent à l'horizon. Est-ce une flotte ennemie? N'est-ce pas plutôt une flotte française qui apporte des renforts et des munitions à l'armée assiégeante? Un instant Bonaparte et les siens purent le croire, car ils virent Sidney Smith sortir précipitamment du port de Saint-Jean-d'Acre et prendre le large avec ses deux vaisseaux, comme si le commodore eût jugé prudent de fuir devant des forces supérieures. Hélas! combien cette illusion dura peu! Quelques heures se furent à peine écoulées, qu'on reconnut le pavillon ottoman et même le pavillon britannique à la poupe et aux mâts des bâtiments qui s'avançaient. En effet, la flotte signalée se composait d'une dizaine de bâtiments de guerre, les uns turcs, les autres anglais, servant d'escorte à trente et quelques bâtiments de transport qui venaient de l'île de Rhodes et amenaient aux assiégés des troupes et des ravitaillements. *Le Thésée* et *le Tigre* n'avaient levé l'ancre que pour aller audevant de cette flotte et rentrer avec elle dans le port.

S'emparer de la place après que les troupes de secours seront réunies à celles de la garnison, il n'y faudra plus penser. Bonaparte l'a compris; mais il calcule, d'après le vent, que les renforts qui arrivent à l'ennemi, renforts considérables, à en juger par le nombre de voiles, ne pourront être complétement débarqués de vingt-quatre heures, et il veut mettre à profit cet intervalle pour tenter un suprême effort. Il ordonne sur-le-champ qu'on renouvelle l'attaque des travaux extérieurs de l'ennemi, et désigne, pour la renouveler, les dix-huitième et trente-deuxième de ligne, sous les ordres des généraux Bon, Rampon et Vial. Ces travaux sont, cette fois, non-seulement emportés en peu d'heures comme à l'ordinaire, mais comblés, mais détruits. La résistance des assiégés, le feu terrible de leurs remparts, rien ne peut arrêter l'audace et l'acharnement de nos braves. Généraux, officiers, soldats, tous combattent pêle-mêle, tous accomplissent des prodiges. A chaque instant, ils enlèvent des drapeaux, ils prennent ou enclouent des canons. Le général Bon succombe dans la mêlée; le chef de la dix-huitième, avec quinze ou vingt officiers et plus de cent cinquante soldats de son corps, succombe également; mais leur trépas trouve des vengeurs. Les Français ne cessent d'avancer, et font, à mesure qu'ils avancent, un tel massacre de leurs adversaires, que de dix pas en dix pas ils se servent des cadavres turcs pour épaulement. Enfin, ils se logent dans la tour, dans la terrible tour, et s'y maintiennent toute la nuit. C'était beaucoup, mais ce n'était point assez : il eût fallu prendre la ville dès le 7, de manière à prévenir le débarquement des renforts.

Le soleil retrouve les deux partis aux prises, et la journée du 8 voit d'abord la lutte continuer avec plus d'ardeur encore que la veille. Bonaparte, à qui ne manquent maintenant ni les pièces de siége ni les munitions, fait de nouveau battre le rempart à droite de la tour. Après deux heures d'une violente canonnade, une partie de ce rempart s'écroule et présente trois brèches. Bonaparte les vient reconnaître, les juge praticables, et donne le signal de l'assaut. Rambaut, qui a gagné les épaulettes de général au siége de Jaffa, se met à la tête de deux cents grenadiers de la division Lannes; Lannes lui-même conduit le reste de sa division, et tous deux s'élancent au pas de charge, tandis que les soldats logés depuis la veille dans la tour balayent les remparts de leurs balles,

afin d'empêcher la garnison de se porter à la défense de la triple brèche ou de tenter une sortie. Rambaut et les éclaireurs ont bientôt franchi les fossés, bientôt escaladé la muraille, et voilà qu'ils pénètrent dans la place. Lannes les suit avec le gros des troupes. Déjà les Français poussent des cris de victoire, déjà ils se croient maîtres de Saint-Jean-d'Acre, lorsque tout à coup ils sont arrêtés par un obstacle auquel ils ne s'attendaient guère. A leurs regards s'offre une seconde enceinte : c'est celle que Phélippeaux a fait construire derrière l'ancienne. Grâce aux renforts venus de Rhodes, et qui ont eu tout le temps de débarquer, cette seconde enceinte est entièrement garnie de troupes. N'importe, les deux cents grenadiers, que précède toujours le valeureux Rambaut, se précipitent pour la franchir, profitent du désordre et de la terreur que leur élan jette parmi les assiégés, et y réussissent. Que Lannes les eût fait appuyer; et sans doute Saint-Jean-d'Acre allait être le prix glorieux de leur intrépidité; mais Lannes ne le put. Tandis que Rambaut et ses vaillants compagnons pénètrent au cœur de la ville, les soldats turcs, qui tiennent encore dans les ouvrages à demi démantelés de l'enceinte extérieure, descendent en grand nombre dans le fossé, y filent sans bruit, vont prendre les trois brèches à revers, et, par un feu des plus vifs, interrompent l'escalade des troupes françaises. En même temps ceux de nos soldats qui ont déjà atteint le haut du vieux rempart, et qui, à l'exemple de Rambaut et de ses braves, essayent d'escalader l'enceinte nouvelle, sont assaillis par une fusillade non moins vive qui part des maisons, des rues, des barricades construites de tous côtés. Ils s'arrêtent un moment, incertains s'ils continueront d'avancer ou s'ils reculeront; mais, en ne se voyant point soutenus, leur hésitation cesse : ils se croient sacrifiés, et commencent à rétrograder en désordre. Ils ont pris deux canons et deux mortiers ; ils les laissent derrière eux, et ne les enclouent même pas. Enfin, ils auraient sur-le-champ abandonné le rempart, si Lannes, intrépidement placé sur la brèche, ne les eût arrêtés par son exemple. Lannes, du geste et de la voix, parvient à rallier aussi celles des troupes qui n'ont pas encore monté à l'assaut et qui abandonnaient le fossé même. En vain, toutefois, Lannes s'efforce-t-il de mettre un terme à cette funeste confusion : il ne peut rendre aux soldats la confiance et l'ardeur impétueuse qui les animaient d'abord. En vain Bonaparte envoie-t-il ses guides à pied soutenir les assaillants : l'enthousiasme fait défaut, et dès lors le combat ne saurait être rétabli avec avantage. D'ailleurs, l'ennemi est maintenant sur ses gardes; l'ennemi, sans cesse renforcé par les troupes fraîches qui débarquent, présente sur tous les points des masses effrayantes. Sur ces entrefaites, Lannes, blessé d'un coup de feu à la tête, est contraint de rentrer au camp. Son départ est le signal d'une retraite générale. Les troupes qui combattent entre les deux enceintes se replient sur celles qui luttent au bas de la première; les unes et les autres réunissent, il est vrai, leurs efforts pour rejeter l'ennemi dans la place, et elles y parviennent; — mais elles semblent avoir oublié Rambaut et son détachement d'avant-garde. Rambaut, et les grenadiers qu'il dirige, avaient déjà poussé jusqu'au sérail de Djezzar, quand ils s'aperçoivent qu'ils ne sont plus suivis de leurs camarades. Une demi-heure, une heure s'écoule sans qu'ils les voient paraître. Ils comprennent alors qu'il leur faut renoncer à l'espoir d'être secourus ; et, dignes d'une meilleure fortune, ces deux cents héros et leur chef prennent la sublime résolution de se maintenir dans la place ou d'y périr jusqu'au dernier. Ils marchent vers une mosquée voisine, s'y barricadent, et longtemps se défendent en lions contre les hordes aussitôt accourues pour les assiéger; mais leur petite troupe diminue peu à peu... Déjà près du tiers de ces braves et Rambaut lui-même avaient succombé. Les autres étaient perdus, car leurs cartouches s'épuisaient; leur asile allait être forcé, et sans doute, quand même ils eussent rendu leurs armes, Djezzar les eût fait massacrer impitoyablement; les autres étaient perdus, disons-nous, si, touché de tant de vaillance, Sidney Smith n'eût intercédé auprès du pacha et obtenu en leur faveur une capitulation honorable.

Tous ces assauts successifs, livrés avec obstination et repoussés avec acharnement, avaient causé des pertes énormes à l'armée française, des pertes encore plus énormes aux troupes de la garnison. Mais, quoique le chiffre des morts et le chiffre des prisonniers s'élevassent encore plus haut du côté des assiégés, la partie devenait de plus en plus inégale pour les assiégeants. Tandis que l'ennemi réparait ses pertes, voyait même augmenter ses forces et ses ressources, les Français ne recevaient, ne pouvaient recevoir aucun renfort, aucun secours. Aussi, après les terribles journées du 7 et du 8, Bonaparte commença, dit-on, à perdre l'espoir de réduire une place défendue avec tant d'énergie, une place sans cesse ravitaillée, sans cesse secourue par mer, comme l'était Saint-Jean-d'Acre; mais il n'était point homme à renoncer à une entreprise sans avoir forcé, pour ainsi dire, le sort jusque dans ses derniers retranchements. Il donna vingt-quatre heures de repos à ses troupes, rappela à lui dans cet intervalle la division Kléber afin de diminuer autant que possible la supériorité numérique de Djezzar, fit continuer la canonnade pendant toute la journée du 9, pendant toute la nuit suivante, et le 10, dès deux heures du matin, après être venu dans la tranchée afin de reconnaître par lui-même les progrès du feu de la veille et de la nuit, après s'être avancé jusqu'au pied du rempart et y être demeuré quelque temps au milieu des balles et des boulets de l'ennemi afin d'exalter l'ardeur de ses soldats par l'exemple de sa propre intrépidité, il commanda un nouvel assaut. Les éclaireurs des quatre divisions de l'armée expéditionnaire, les carabiniers de la deuxième légère et les grenadiers des dix-neuvième et soixante-quinzième de ligne, s'élancent sous la conduite du général Verdier, escaladent la brèche, tuent tout ce qui s'offre devant eux, pénètrent dans la ville; mais, se heurtant bientôt contre l'obstacle qui a déjà fait manquer l'assaut précédent, ils ne peuvent dépasser la seconde enceinte que garde toute une armée, et se voient contraints de battre en retraite.

A peine s'il était midi : Bonaparte, obstiné jusqu'à la fureur, veut que toutes ses batteries continuent à foudroyer la ville; puis, vers quatre heures de relevée, il accorde aux grenadiers de la vingt-cinquième de ligne, laquelle faisait partie de la division Kléber et venait de rentrer au camp, l'honneur, sollicité par eux, de monter à leur tour à l'assaut. Le chef de ce corps, Venoux, dont l'histoire doit recueillir le nom, se met à leur tête. *Si Saint-Jean-d'Acre n'est pas pris ce soir,* dit-il en partant, *qu'on soit sûr que Venoux sera mort.* Le soir la place n'était pas prise, et Venoux avait en effet péri du trépas des braves, — sur la brèche. Les grenadiers, arrêtés eux aussi devant la seconde enceinte, avaient tenté inutilement de la franchir et dû abandonner enfin ce théâtre de carnage. Il était dit que l'armée conduite par Bonaparte, moins heureuse, quoique non moins vaillante que celle des anciens croisés, n'aurait pas, comme eux, la gloire de planter ses drapeaux sur les murs de l'antique Ptolémaïs.

Vraisemblablement, si Bonaparte, dont le matériel se complétait chaque jour, eût persévéré dans ses efforts pour s'emparer de Saint-Jean-d'Acre, il eût fini par y réussir, nonobstant toute difficulté; mais combien peut-être n'eût-il pas sacrifié de temps, sacrifié de monde! D'une part, deux mois s'étaient écoulés déjà depuis que l'investissement de la place avait commencé; l'armée expéditionnaire, de l'autre, était déjà diminuée de près du tiers. L'armée avait déjà perdu quatre mille hommes environ; elle les avait en majeure partie perdus depuis deux mois, et comptait en outre six cents blessés, douze cents malades. En effet, ce n'était pas seulement le feu de l'ennemi, ce n'étaient pas seulement les fatigues, c'étaient encore les maladies, et surtout la peste, qui décimaient nos soldats. Fléau plus terrible et plus destructeur que la guerre même, la peste, dont ils avaient pris le germe devant Jaffa, mais qui, lors de leur arrivée devant Acre, semblait vouloir ralentir les ravages qu'elle exerçait dans leurs rangs, avait bientôt repris toute sa fureur, et fait parmi eux, à mesure que le siége se prolongeait, des victimes de plus en plus nombreuses. Cette recrudescence de l'epidémie, ces progrès quotidiens du mal, provenaient sans

doute des miasmes fétides incessamment dégagés par les monceaux de cadavres turcs et de cadavres français qui pourrissaient dans les tranchées et dans les fossés de la ville. Comme le feu de la place ne permettait pas d'y descendre pour les nettoyer, pour y brûler les cadavres ou les couvrir de terre, Bonaparte avait voulu entrer à ce sujet en négociation avec Djezzar; mais le pacha trouvait dans la peste un auxiliaire trop puissant pour consentir à l'éloigner. Djezzar avait d'abord refusé d'admettre le parlementaire qui s'était présenté de la part de Bonaparte, et ne l'avait ensuite admis que pour le retenir prisonnier.

Assiéger Saint-Jean-d'Acre indéfiniment, ne point se hâter de fuir des lieux infectés par la contagion, accroître ainsi dans les cadres de l'armée d'Égypte des vides qu'il pourrait être impossible d'y jamais remplir, c'eût été de la part du général en chef une faute immense. Cette faute, Bonaparte se garda bien de la commettre. D'ailleurs, les pertes considérables déjà essuyées par le corps expéditionnaire, l'énergique résistance que lui opposait Djezzar, et le chiffre élevé des renforts qui venaient d'arriver au pacha, renforts qui, au dire des prisonniers faits lors des deux derniers assauts, ne montaient pas à moins d'une vingtaine de mille hommes et sans doute se renouvelleraient au besoin, n'étaient pas les seules considérations qui engageaient le général en chef français à s'éloigner au plus tôt. Les nouvelles qu'il recevait journellement du Caire, d'Alexandrie, de toutes les principales villes de l'Égypte, étaient de nature à ne pas lui permettre de différer plus longtemps son retour. Dès l'instant de son départ, l'Égypte, lui écrivait-on, était redevenue, le Delta principalement, un foyer d'insurrections. Les généraux et les troupes qu'il avait laissés derrière lui étaient constamment restés sur le qui-vive, et quoique les rebelles eussent été partout contenus, partout châtiés, la rébellion semblait toujours prête à relever la tête. Il n'y avait que sa présence, lui mandaient ses lieutenants, qui pût rétablir d'une manière durable la tranquillité intérieure du pays. En outre, et c'était là le plus grave, on allait entrer dans la belle saison, la seule pendant laquelle les descentes soient faciles en Égypte. La côte égyptienne, en effet, généralement fort basse, oblige les vaisseaux qui veulent y débarquer une armée ennemie à mouiller fort loin du rivage; et comme, dans un tel mouillage, nul vaisseau ne saurait tenir contre la violence des vents de l'hiver, il en résulte que les débarquements ne sont guère possibles sur cette partie du littoral de l'Afrique qu'à la fin du printemps ou pendant l'été. Or, le lecteur doit, nous l'espérons du moins, n'avoir pas oublié que la Turquie préparait une puissante expédition dans les ports de l'Archipel, et que probablement elle la destinait à agir contre l'Égypte. Bonaparte ne l'oubliait pas; Bonaparte calculait que cette expédition arriverait vers les bouches du Nil dans les derniers jours de juin peut-être, ou dans le courant de juillet au plus tard, et l'événement a prouvé combien ces calculs étaient justes. Il voulait donc avoir regagné l'Égypte pour cette époque, et sentait devoir jusque-là ménager si bien les troupes, qu'elles pussent affronter sans trop de désavantage la supériorité numérique de l'armée turque.

Tels sont, indépendamment du contenu d'un paquet de dépêches que Bonaparte avait naguère reçu d'Europe et qu'il n'avait communiqué à personne; tels sont, disons-nous, les différents motifs qui le déterminèrent à ne pas demeurer davantage en Syrie. On croit que dès le 8 mai, dès l'instant où il avait rappelé Kléber près de lui, le général en chef songeait à opérer sa retraite, car avec l'ordre de rentrer au camp il avait envoyé à Kléber celui de brûler les magasins de Sour, de Zafet, de Tabarieh et de Nazareth. L'assaut du 10 n'avait été en quelque sorte qu'un coup de désespoir. C'était le dixième, — ce fut le dernier. Dès lors, sans plus hésiter, Bonaparte prit une détermination qui sans doute coûta singulièrement à son amour-propre : il se décida, quoi qu'en dût souffrir la réalisation de ses rêves ambitieux, à lever le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Toutefois, afin de mieux donner le change à l'ennemi, Bonaparte ne divulgua nullement son projet, et fit continuer jusqu'au 16 le feu des batte-

ries de brèche. Ce jour-là seulement il retira sa grosse artillerie pour la remplacer par des pièces de campagne, et le lendemain 17 la proclamation suivante fut mise à l'ordre du jour dans toutes les divisions du corps expéditionnaire :

« Soldats !

« Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

« L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite ; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux ;

« Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert ;

« Vous avez dispersé aux champs du mont Thabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Égypte.

« Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie ; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins : une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

« Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gazah, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte : la saison des débarquements m'y rappelle.

« Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les braves que je devais y perdre me sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations essentielles.

« Soldats ! nous avons une carrière de fatigues et de dangers à parcourir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

« Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire ; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment, et prennent rang, à leur tour, parmi ce petit nombre qui donnent l'élan dans les dangers et maîtrisent la victoire. »

Pendant les trois jours qui suivirent, Bonaparte fit ses préparatifs de retraite. En même temps il repoussa vigoureusement plusieurs sorties que tentèrent les assiégés, ne cessa d'accabler la ville de ses feux, comme s'il eût voulu laisser à cette malheureuse cité un terrible souvenir de son passage, la couvrit en effet de ruines et de cendres ; puis le 21, jetant un coup d'œil de regret sur cette Asie dont il avait espéré un moment changer la face, il partit enfin. Les Druses, les Mutualis, tous les chrétiens de la Syrie, toutes les peuplades ennemies de la Porte qui durant le siége avaient nourri l'armée française, la virent s'éloigner avec désespoir. Elles allaient retomber sous le joug des pachas, et probablement payer cher les services qu'elles nous avaient rendus...

La dernière sortie que Djezzar avait faite dans la matinée même du 20 lui avait été si fatale, qu'il se trouvait hors d'état d'en tenter une nouvelle de quelques jours. Aussi n'essaya-t-il point de poursuivre les Français. D'ailleurs, comme nos troupes, immédiatement après avoir quitté les murs de la place, devaient cheminer l'espace d'environ trois lieues sur les bords de la mer, et que si ce mouvement se fût opéré de jour elles auraient couru le risque d'être maltraitées par les chaloupes canonnières de Djezzar, Bonaparte profita des dernières heures de la nuit pour commencer sa retraite, et non-seulement il recommanda le plus grand silence, mais encore il poussa la précaution jusqu'à faire emporter à bras les pièces de campagne qui étaient en batterie. Ce fut seulement au lever du soleil, et quand l'armée française avait déjà une avance assez considérable, que l'ennemi s'aperçut qu'elle se retirait. C'était trop tard pour qu'il s'élançât sur ses traces ; plus tôt, il n'en aurait eu ni l'envie ni la possibilité. Notre armée chemina donc toute la journée du 21 sans être inquiétée, et vers le soir elle atteignit Tentoura, petit port situé entre Caïffa et Césarée, sur lequel Bonaparte avait dès la veille fait évacuer son artillerie de siége et les quarante pièces de campagne turques prises à Jaffa. Il eût été bien désirable d'emmener tout ce matériel en Égypte ; mais comment lui faire franchir le vaste désert qui sépare l'Égypte de la Syrie ?

D'un côté, les faibles moyens de transport qui se trouvaient encore disponibles eussent été à peine suffisants; de l'autre Bonaparte voulait avec raison les réserver de préférence pour les blessés et les malades. Il fallut enclouer nombre de pièces et les jeter à la mer, il fallut livrer aux flammes nombre d'affûts et de caissons.

Le 22, nos colonnes atteignirent Césarée même. Le lendemain 23, comme elles se remettaient en marche, elles rencontrèrent un nombreux parti de Naplousains accourus pour les harceler sur leurs flancs. Après les avoir facilement dispersés, on les poursuivit au loin, et Bonaparte ordonna de fusiller tous ceux qui se laisseraient prendre. Non content d'avoir ainsi châtié leur audace, le général en chef, qui se souvenait de la conduite que les Syriens avaient toujours tenue à son égard depuis son entrée dans le pays, résolut de tirer une sévère vengeance du mal qu'ils lui avaient causé. Les jours suivants, tout en continuant sa route, il envoya contre leurs villages de forts détachements de troupes qui enlevèrent les bestiaux, chassèrent les habitants, incendièrent les habitations, imprimèrent partout une terreur profonde, et bientôt la fertile contrée qui s'étend depuis Acre jusque vers Jaffa n'offrit plus que l'aspect de la désolation. Outre la satisfaction cruelle qu'éprouvait Bonaparte à se venger ainsi de ceux qui avaient souvent attaqué ses convois, souvent massacré ses escortes, il trouvait dans ces terribles mesures l'avantage d'ôter aux troupes ennemies les moyens de le poursuivre et de troubler sa retraite, si par hasard elles se ravisaient et qu'elles voulussent l'essayer.

Arrivée le 25 devant Jaffa, l'armée française y séjourna le 26 et le 27, tant pour faire sauter les fortifications de la place, pour enclouer et précipiter dans les flots l'artillerie de fer qui garnissait les remparts, que pour compléter la ruine du pays des Naplousains. On eut ensuite à évacuer l'hôpital que Bonaparte avait établi dans cette ville deux mois et demi auparavant, et sur lequel il avait dirigé tous ses blessés et tous ses malades pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre. Les malades, nous l'avons dit, étaient presque tous des pestiférés, et parmi ces malheureux s'en trouvait une soixantaine sur qui le fléau avait déjà sévi avec tant de force, qu'ils n'étaient ni transportables ni même susceptibles de guérison. Dès lors à quoi bon les arracher de leurs lits? à quoi bon les entraîner au milieu du désert? En ne les emportant pas, il est vrai, on les laissait exposés à une mort inévitable, soit par la maladie, soit par la faim, soit par la cruauté des Turcs. Aussi Bonaparte, qui visita de nouveau l'hôpital, et qui était accompagné du médecin Desgenettes, osa-t-il lui dire qu'il y aurait bien plus d'humanité à leur administrer de l'opium qu'à vouloir prolonger de quelques jours leur vie et leurs souffrances. — *Mon métier est de les guérir et non de les tuer*, répondit Desgenettes; et cette réponse a été fort vantée. A la bonne heure, s'il les eût guéris, ou si seulement il eût veillé lui-même à ce qu'on les emportât! Or, ce dernier soin fut laissé à un subalterne, qui, moins humain que Bonaparte et moins scrupuleux que Desgenettes, ne leur administra pas d'opium, mais ne craignit pas de les abandonner. Qu'arriva-t-il? ce qu'avait prévu Bonaparte. L'ennemi rentra le lendemain dans Jaffa, et coupa la tête à tous ceux qui étaient encore vivants. Pourtant, après la réplique que sa réflexion lui avait attirée, Bonaparte s'était empressé de mettre aux ordres du médecin en chef les chameaux et les transports dont l'armée disposait. Comme ces moyens ne suffisaient pas, il avait requis les chevaux des officiers, il avait livré ceux de sa propre écurie, et même, s'apercevant qu'un des siens manquait, il avait appelé, réprimandé, menacé de son épée le palefrenier qui par excès de zèle hésitait à s'en dessaisir. Ceux des pestiférés qu'on emporta et les autres malades suivirent les traces de l'armée, tinrent la même route qu'elle, et campèrent constamment à petite distance de ses bivouacs. Bonaparte faisait dresser chaque soir sa tente auprès d'eux, et ne passait pas un jour sans les visiter, sans les voir défiler au moment du départ...

De Jaffa, d'où l'armée ne s'éloigna que le 29, elle atteignit Gazah en deux étapes. Gazah est la ville de Syrie la

plus rapprochée de l'Égypte. C'était presque la seule dont les habitants eussent favorablement accueilli nos troupes, lors de leur passage. Aussi, jalouses de se montrer reconnaissantes, elles y respectèrent religieusement les propriétés, et se contentèrent de détruire le fort, qui aurait pu servir à l'ennemi.

Le 1er juin l'armée s'engagea dans le désert, et coucha à Kan-Younes. Le 2 elle gagna El-Arisch; et Bonaparte, plus convaincu que jamais de l'importance de ce point des frontières égyptiennes, donna de nouveaux ordres pour augmenter les fortifications de la place et la faire amplement approvisionner de munitions et de vivres.

La saison où l'on était parvenu rendit la traversée de la mer de sable qui s'étend de Gazah à Katieh bien plus pénible encore qu'à l'époque où l'armée l'avait franchie pour la première fois. En effet, l'ardeur du soleil était bien plus accablante en juin qu'en février; la pluie était infiniment plus rare; l'eau des sources, presque tarie, était plus saumâtre; les rations étaient moins copieuses et l'ordinaire plus maigre; enfin les effets d'équipement étaient plus détériorés. Nos soldats, cependant, supportèrent mieux la fatigue et les privations. D'une part, ils y étaient comme aguerris; de l'autre, ils se voyaient au moment de rentrer en Égypte : ils savaient que tous leurs besoins y auraient été prévus, qu'ils y trouveraient une nourriture abondante et du repos, de bons vêtements et de bonnes chaussures, et cette perspective doublait leurs forces, aiguillonnait leur courage.

D'immenses magasins les attendent en effet à Katieh, à Salahieh, à Matarieh. Ces magasins s'ouvrent successivement pour eux, et leurs dernières étapes sont moins une marche militaire qu'une promenade. Le village de Matarieh n'est plus distant du Caire que de quelques lieues : ils y arrivent le 10, s'y arrêtent quelques jours, afin de subir une sorte de quarantaine, se soumettent aux mesures de précaution en usage dans les lazarets, de peur d'introduire le germe de la peste dans la capitale de l'Égypte, lavent leur linge et leurs habits, brûlent tous ceux de leurs effets qui ne paraissent pas susceptibles d'être suffisamment purifiés, puis, dans la soirée du 13, poussent jusque sous les murs du Caire ou du moins jusqu'à la Qoubbeh, qui en est un des principaux faubourgs. L'armée et le général en chef doivent faire le lendemain leur entrée solennelle dans la capitale.

Bonaparte aspire à ce que cette cérémonie soit entourée d'une pompe guerrière; il veut qu'elle ressemble autant que possible à un triomphe; il se flatte d'en imposer ainsi à la multitude et de donner le change aux indigènes sur les résultats incomplets de l'expédition qu'il vient d'accomplir. Les généraux Dugua et Destaing, qui commandent, l'un la ville et l'autre la province du Caire, ont reçu des ordres en conséquence.

Le 14, dès le lever du soleil, le tambour bat dans toutes les rues de la capitale. Toutes les troupes de la garnison prennent la grande tenue, quittent leurs quartiers, et vont s'échelonner sur deux lignes, depuis le palais que Bonaparte habite, sur la place Ezbekyeh, jusqu'à celle des portes de la ville par laquelle il y rentrera, et qui a été, pour la circonstance, baptisée du nom de Bab-el-Nassar ou Porte de la Victoire. En même temps, les membres des diverses administrations civiles et militaires, les membres de la commission des sciences et des arts, les membres de l'Institut d'Égypte et ceux du grand divan, les Cophtes chargés de la perception des impôts, les principaux négociants et tous les personnages que distingue leur naissance ou leur richesse, se réunissent en un lieu indiqué dès la veille. Vers cinq heures du matin, Dugua et Destaing, suivis de tout ce monde, sortent du Caire, et s'avancent vers l'armée, qu'on aperçoit dans le lointain rangée en bataille. Français et Égyptiens arrivent bientôt jusqu'à Bonaparte, qui les attend au milieu de son état-major, et le complimentent tour à tour. Le cheik El-Bekri, représentant de la plus illustre des nombreuses familles issues du Prophète, lui offre en cadeau un magnifique cheval arabe, noir comme le jais, et dont la housse étincelle d'or et de pierreries. Il le prie d'accepter également l'esclave qui tient la bride de l'animal. Cet esclave, c'est le mameluk

Roustan, que Bonaparte emmènera en France quelques mois plus tard, qu'on verra quinze ans investi de toute la confiance de son maître, et qui l'accompagnera dans toutes ses campagnes à travers l'Europe, mais dont le dévouement n'ira point jusqu'à le suivre dans l'exil. De son côté, le chef des percepteurs cophtes, Gergès-el-Gohary, offre à Bonaparte deux superbes dromadaires, richement harnachés. Bonaparte monte sur-le-champ le cheval dont le cheik vient de lui faire hommage, et, prenant la tête du cortége, il entre triomphalement au Caire. Derrière lui marchent cinquante grenadiers, qui portent les drapeaux enlevés à l'ennemi; derrière ces drapeaux viennent les nombreux prisonniers faits pendant la campagne. Soit crainte, soit curiosité, soit intérêt véritable, une foule immense, et qui présente un spectacle assez curieux, car on y voit pêle-mêle des Européens, des janissaires, des Grecs, des Cophtes, des Fellahs, des Maugrabins, des Nubiens et autres échantillons des différentes races africaines, des mameluks même à pied et à cheval; une foule immense, disons-nous, encombre les rues et les places par lesquelles le cortége doit passer; et tandis que des salves répétées d'artillerie annoncent le retour du maître après quatre-vingt-quatorze jours d'absence, cette foule l'accueille avec les témoignages de la joie la plus vive, le salue des plus bruyantes et des plus cordiales acclamations. En Europe, en Afrique, la multitude est toujours la même : toujours elle est prête à s'atteler au char du vainqueur, à baiser la poussière du pied qui l'écrase.

Désireux de persuader au peuple égyptien que les troupes françaises revenaient complétement victorieuses de Syrie, Bonaparte ne négligea aucun des moyens qui pouvaient accréditer cette opinion. Il fit suspendre les drapeaux ennemis aux minarets des principales mosquées du Caire, il fit promener plusieurs jours de suite les prisonniers syriens dans les divers quartiers de la ville; il fit rédiger par les membres du grand divan, imprimer en arabe et répandre à milliers dans toutes les provinces une espèce de bulletin qui contenait le récit le plus élogieux de la campagne. Ce bulletin, trop long pour être textuellement inséré ici, célèbre en de magnifiques termes la prise d'El-Arisch, l'occupation de Gazah et de Ramleh, l'assaut de Jaffa, la victoire du mont Thabor, la défaite et la dispersion de l'armée syrienne qui se préparait à fondre sur l'Égypte, enfin les terribles vengeances exercées par le sultan Kébir sur la capitale du pachalik de Djezzar. Jusque-là, rien de trop; mais le bulletin ajoute que la destruction de Saint-Jean-d'Acre a été si complète, *qu'il n'en reste plus pierre sur pierre, et qu'on se demande si cette ville dont la construction dura près de vingt ans a jamais existé*... Eût-on dit que Saint-Jean-d'Acre venait de braver les efforts de Bonaparte!

Au fond, il est vrai, et nonobstant cet échec, l'expédition de Syrie avait donné le résultat que Bonaparte en attendait. Détruire les rassemblements de troupes qui se formaient sur les rives du Jourdain, mettre pour un temps l'ennemi dans l'impuissance d'agir de ce côté, tel avait été le principal but de l'expédition : ce but n'était-il pas atteint? Mais la partie brillante de l'entreprise, mais ces vagues et merveilleuses espérances de conquérir l'Orient que nourrissait le jeune général, il lui avait fallu y renoncer. Après même l'anéantissement de la flotte française dans la baie d'Aboukir, ces espérances, si la marine britannique n'eût contribué au salut de Saint-Jean-d'Acre, se fussent réalisées peut-être. Leur déception causa de si vifs regrets à Bonaparte, que, malgré la splendeur inouïe de sa destinée, malgré les innombrables faveurs que lui a prodiguées le sort, malgré tant de pages qui, dans son histoire, font pâlir les pages les plus belles de l'histoire d'Alexandre, de l'histoire de César, de l'histoire de Charlemagne, il garda toute sa vie rancune à Sidney-Smith. — *Cet homme*, lui a-t-on entendu dire souvent, *m'a fait manquer ma fortune.*

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : PROFONDE TRANQUILLITÉ DE L'ÉGYPTE PENDANT LES DEUX PREMIERS MOIS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — TROUBLÉE ENSUITE SUR QUELQUES POINTS PAR LA RÉVOLTE DE L'ÉMIR-HADJI ET PAR L'APPARITION DE L'ANGE EL-MOHDHY,—MAIS PROMPTEMENT RÉTABLIE PAR LE SEUL FAIT DU RETOUR DE BONAPARTE. — MOYENS DIVERS QU'EMPLOIE BONAPARTE POUR ENTRETENIR LES INDIGÈNES DANS DES DISPOSITIONS PACIFIQUES.—NOUVELLES TENTATIVES DE MOURAD-BEY.—DÉBARQUEMENT D'UNE ARMÉE DE VINGT MILLE TURCS. — BONAPARTE S'ÉLANCE A LEUR RENCONTRE, LIVRE ET GAGNE LA BATAILLE D'ABOUKIR. — DESTRUCTION COMPLÈTE DE L'ARMÉE ENNEMIE.—DES NOUVELLES D'EUROPE DÉTERMINENT BIENTÔT APRÈS BONAPARTE A REPASSER EN FRANCE.

L'expédition de Syrie dura près de quatre mois. Pendant cet intervalle Desaix, nous l'avons vu, poursuivit la conquête du Saïd. Il eut même achevé sa tâche, il eut confiné Mourad dans le désert de la Nubie, dès les premiers jours de mars ; du moins il ne lui resta dès lors qu'à réprimer les insignifiantes tentatives que le bey se risqua encore de temps en temps à faire dans la vallée supérieure du Nil.

A en croire les rapports que Bonaparte, une fois qu'il eut mis le pied en Syrie, ne cessa de recevoir des autres généraux qu'il avait laissés en Égypte et chargés en son absence de commander les provinces depuis longtemps conquises de l'Ouestanieh et du Delta, le simple soin de maintenir ces provinces dans le devoir leur aurait coûté infiniment plus de tracas et de peine que la conquête du Saïd n'en donna à Desaix. Il n'en était rien ; mais le général en chef avait pris sur la plupart de ses lieutenants un ascendant tel, que presque tous s'étaient habitués a ne mettre leur espoir de salut qu'en lui. Aussitôt qu'ils le virent s'éloigner d'eux, ils s'exagérèrent mille sujets d'alarme, dont leur prudence, leur zèle, leur activité, leur courage, surent d'ailleurs, quoi qu'ils écrivissent, triompher aisément. Sidney-Smith, par exemple, quand il connut le départ de Bonaparte, n'imagina rien de mieux, en même temps qu'il faisait mine de vouloir bombarder Alexandrie, que d'envoyer aux différents généraux demeurés en Égypte une espèce de circulaire dans laquelle il les invitait à profiter du moment où le général en chef serait occupé en Syrie, pour retourner en France eux et leurs soldats. Sidney-Smith poussait la courtoisie jusqu'à mettre ses vaisseaux à leur disposition pour les y reconduire, au cas qu'ils se décidassent à prendre un si sage parti. Nous n'avons pas besoin de dire qu'une démarche si insultante fut accueillie comme elle méritait de l'être : généraux et soldats la repoussèrent avec indignation, ou plutôt la traitèrent de folie...

En réalité, les habitants de l'Égypte se comportèrent pendant l'expédition de Syrie, pendant les deux premiers mois surtout qui suivirent l'éloignement du général en chef, comme l'auraient pu faire ceux d'une province française. Non-seulement la tranquillité publique ne fut troublée ni au Caire ni dans les autres villes principales ; mais dans les campagnes même on n'eut à réprimer que des incursions d'Arabes, que des soulèvements partiels. La masse de la population, subissant de plus en plus l'influence des cheiks et des ulémas, lesquels s'étaient franchement ralliés à la cause française, demeura fidèle et soumise. Le mauvais vouloir eût-il au contraire été général, quelque rébellion sérieuse fût-elle venue à éclater, que les lieutenants de Bonaparte étaient en mesure d'y mettre bon ordre. Bonaparte, on le sait, n'avait emmené en Syrie que la moitié à peine de son armée. Il avait par conséquent laissé en Égypte des forces imposantes. Ces forces s'augmentèrent tous les jours des hommes qui sortirent des hôpitaux et qui allèrent grossir les troisièmes bataillons des corps ; mais, nous le répétons, il n'en était pas besoin, et pendant plus de deux mois les troupes eurent plus souvent la pioche ou la truelle à la main que le fusil au bras et le sac au dos. Aussi, les fortifications du Caire, celles d'Alexandrie, de Rosette, de Ramanieh, de Damiette, de Salahieh, de Belbéis, celles encore des différents points du Nil qu'on avait jugé à propos d'occuper par des tours, reçurent-elles en février et en mars des accroissements considérables.

Vers le milieu d'avril, comme se prolongeait l'absence de Bonaparte, comme arrivaient jusqu'au Nil de vagues rumeurs qu'arrêté depuis plusieurs semai-

nes déjà sous les murs de Saint-Jean-d'Acre il allait y être cerné et taillé en pièces par une armée turque qui accourait des rives du Jourdain, les habitants de l'Égypte commencèrent à se montrer plus remuants, à prêter une oreille assez complaisante aux perfides conseils des agents de la Porte et de l'Angleterre, à porter avec moins de résignation le joug des vainqueurs, et enfin ces velléités d'indépendance ou plutôt de désordre éclatèrent par la révolte de l'émir-hadji.

L'émir-hadji ou *prince des pèlerins* était, on se le rappelle, un officier moitié civil et moitié militaire, chargé de commander et de protéger la grande caravane de la Mecque. Le titulaire de cette charge jouissait des priviléges et des revenus les plus importants. Ainsi, pour suffire à l'escorte de la caravane, il avait ordinairement sous ses ordres un corps de huit à neuf cents hommes armés, dont ses revenus lui permettaient d'acquitter la solde. Avant l'arrivée des Français en Égypte c'était le pacha turc résidant au Caire qui tous les ans nommait l'émir-hadji; mais pour l'année 1799 Bonaparte avait voulu le nommer lui-même. Son choix était tombé sur Mustapha-bey, lieutenant du dernier pacha. Mustapha, extrêmement sensible à cette distinction, avait promis une inaltérable fidélité au sultan Kébir, et Bonaparte, au moment de son départ pour la Syrie, l'avait laissé dans le Charkieh, une des provinces du Delta, où il achevait d'organiser sa maison. Il s'y tint tranquille jusque vers l'époque de la bataille du mont Thabor; mais un émissaire de Djezzar, qui vint le trouver la veille même de cette bataille, lui persuada que les Français, bloqués dans leur camp sous Acre et affaiblis par la longueur du siége, étaient perdus sans ressource. Mustapha, désespérant alors de la cause française, leva l'étendard de l'insurrection, publia, on ne sait sur quel fondement, que Bonaparte venait d'être tué en Syrie et que son armée était prisonnière du pacha de Damas, recruta, grâce à ces mensonges, d'assez nombreux adhérents parmi les Fellahs, parmi les Arabes du désert et même parmi les mameluks qui vivaient dispersés et cachés en Égypte, et se crut bientôt en état de tenir la campagne. Il se mit en effet à battre le pays entre le désert et la branche orientale du Nil; il arrêta, à hauteur du village de Mit-Kramr, deux barques, dans lesquelles il massacra vingt Français et prit six pièces de canon destinées à l'armée de Syrie, et pendant plusieurs jours il intercepta complétement la navigation du fleuve. Le Charkieh, à part la garnison de Belbéis, chef-lieu de cette province, se trouvait fort dégarni de troupes, car le général Reynier, qui en était gouverneur, avait suivi Bonaparte avec la presque totalité de sa division; mais le général Lanusse, qui commandait une autre des provinces du Delta, accourant à la tête de cinq ou six cents hommes, pourchassa vivement les insurgés, réussit à les atteindre, tua tous ceux qui voulurent résister, dispersa le reste, et, pour faire un exemple, brûla le village de Mit-Kramr, dont les habitants n'avaient pas craint de seconder l'attaque des deux barques françaises. L'émir-hadji fut assez heureux pour se sauver, lui quinzième, dans le désert, et gagner Jérusalem.

Sur ces entrefaites, des troubles plus sérieux éclatèrent dans une autre partie du Delta. Un homme, parti on n'a jamais su d'où, et se donnant pour l'ange El-Mohdhy, lequel, selon le Coran, vient secourir les fidèles sectateurs de la foi musulmane aux époques de grandes calamités, débarqua à Derne dans le courant d'avril, se présenta aux tribus arabes du désert de Barca, et leur annonça, avec l'assurance d'un illuminé ou d'un imposteur, qu'Allah lui avait confié la divine mission d'exterminer les Français dont la présence souillait l'Égypte. Il commença par faire d'abondantes largesses autour de lui, en disant que c'était l'or du ciel qu'il distribuait, et bientôt, moyen plus sûr encore de recruter des partisans, il se prétendit armé du pouvoir d'accomplir des miracles. Il soutint que, comme son corps était immatériel, quoique visible et tangible, il vivait de sa propre substance, c'est-à-dire qu'il n'avait pas besoin de manger pour vivre. En effet, il ne mangeait pas. Du moins, le soir, à l'heure de la prière, la foule, émerveillée, le voyait tremper simplement ses doigts dans une jatte de lait, puis les passer sur ses lèvres, et c'était, à l'en croire, la seule nourriture que par une grâce spé-

ciale du Prophète il lui fût nécessaire de prendre. Il ajoutait que, dépouillé de toute espèce de vêtement, les balles des Français, loin de l'atteindre, retourneraient sur ces mécréants, et que quelques grains de poussière par lui jetés devant leurs canons paralyseraient, non-seulement pour lui-même, mais encore pour quiconque consentirait à le suivre, l'effet de leur formidable artillerie.

Par ces libéralités, par ces prétendus miracles, par ces grossières impostures, l'inconnu recruta en peu de temps cinq ou six cents fanatiques parmi les tribus du désert, s'avança avec eux jusque sur les terres de l'Égypte, pénétra dans le Bahireh proprement dit, la province même où commandait Lanusse, et profita de l'absence du général pour accroître le nombre de ses adhérents, qui bientôt s'éleva à trois ou quatre mille; puis, à la tête de cette espèce d'armée, qui ravageait tout sur son passage, il se présenta dans la nuit du 24 au 25 avril devant la ville de Damanhour, qui n'était défendue que par un détachement de soixante hommes de la légion nautique. L'ange, après avoir promis aux siens une facile victoire, leur ordonna de pénétrer dans la place. Vainement les malheureux marins, presque surpris, opposèrent-ils à l'assaut de ces furieux une résistance héroïque : obligés à la fin de chercher refuge dans une mosquée, ils accablaient encore d'un feu terrible leurs ennemis, lorsque l'ange fit incendier l'édifice. En cinq minutes les flammes eurent étouffé, eurent dévoré les soixante Français...

Le lendemain, le chef de brigade Lefebvre, qui occupait Ramanieh avec une garnison de deux cent cinquante hommes, en laissa cinquante dans le fort, et partit avec les deux cents autres pour reprendre Damanhour. L'ange ne craignit pas de marcher à sa rencontre, et l'affaire s'engagea bientôt. Comme parmi les insurgés il n'y en avait que cinq ou six cents qui portassent des fusils, Lefebvre crut qu'après avoir culbuté cette troupe qui marchait en avant, il verrait les autres, qui ne portaient que des bâtons, s'enfuir aussitôt à la débandade. Il attaqua donc avec vigueur les hommes armés de l'ange; mais au moment où le feu était le plus vif, il vit des colonnes de Fellahs jeter leurs bâtons, déborder ses flancs, le prendre en queue et l'assaillir par des flots de poussière. Ainsi assailli, ainsi cerné par des forces supérieures, tout ce que pouvait Lefebvre était de se dégager. Il y parvint après avoir perdu quelques hommes et en avoir tué un plus grand nombre à l'ennemi, se replia sur Ramanieh, se renferma dans le fort, et se prépara à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité si l'ange osait le poursuivre. L'ange n'eût pas demandé mieux; mais il en fut empêché par les murmures et les vifs reproches qui, après le combat, s'élevèrent de tous les rangs des siens. Il avait dit que les balles françaises n'atteindraient aucun de ses sectaires, et cependant nombre d'entre eux venaient d'être tués ou blessés. L'ange se disculpa au moyen de diverses citations du Coran; il soutint qu'aucun de ceux qui avaient marché pleins de confiance en ses promesses n'avait trouvé la mort, n'avait même reçu de blessures, mais que les lâches qui avaient reculé, parce que leur foi n'était pas entière, avaient été punis par le Prophète. De pareilles explications, qui auraient dû ouvrir les yeux sur son imposture, affermirent au contraire son autorité. Il régna dès lors à Damanhour, il régna dans les districts environnants, et ses émissaires se répandirent non-seulement dans tout le Bahireh, mais encore dans plusieurs des provinces circonvoisines.

Cependant, à la nouvelle du désastre de Damanhour, et pour renforcer Lefèbvre, le général Marmont, gouverneur d'Alexandrie, avait aussitôt fait partir un bataillon de la quatrième légère, trois compagnies de grenadiers et deux pièces de canon. Dans la matinée du 28, l'officier qui commandait ce détachement rencontra, comme il n'était plus qu'à une lieue de Ramanieh, les hordes d'El-Mohdhy qui s'avançaient vers cette ville. N'écoutant que son courage, et ne tenant aucun compte de l'énorme supériorité des forces ennemies, il attaqua sur-le-champ; mais, après un combat de cinq heures, après des pertes assez graves, il dut, accablé par le nombre, ordonner la retraite; et, par une faute nouvelle, au lieu d'aller tendre la main à Lefebvre, il reprit la route d'Alexandrie.

Si Marmont n'eût craint pour Alexandrie même, il se fût porté de sa personne, avec une partie de la garnison de cette ville, au secours de Lefebvre; mais il envoya ordre au commandant de Rosette de diriger le plus tôt possible trois cents hommes et quatre pièces de canon vers Ramanieh. Ce renfort parvint sans accident à sa destination. Lefebvre, en se voyant à la tête de cinq cents hommes et d'une artillerie convenable, se crut en mesure d'attaquer victorieusement El-Mohdhy, et marcha le 2 mai à sa rencontre. Il le rencontra le jour suivant au village de Sanhour, qui s'avançait de son côté à la tête d'environ quatre mille cavaliers et quinze mille fantassins. Cette masse énorme de combattants n'effraya point Lefebvre, qui, plein de confiance en la valeur et la discipline de sa troupe, engagea le premier le combat. L'action fut encore terrible, et dura plus de sept heures. L'ange avait pris la précaution de rappeler à ses soldats que tous ceux qu'ils verraient atteints par le fer ou le feu des infidèles étaient des hommes d'une foi peu robuste et qui avaient besoin de cette épreuve expiatoire pour mériter la palme du martyre. Aussi, ces gens crédules, convaincus que c'était Allah qui leur avait parlé par la bouche de leur chef, combattaient avec une fureur aveugle, avec un dédain complet de la vie, et ne faisaient attention ni aux blessés ni aux morts qui succombaient dans leurs rangs. Les Français, formés en bataillon carré, suivant leur tactique habituelle, se portaient successivement sur les divers pelotons ennemis, et, sans se laisser jamais entamer, répandaient partout le carnage. Peut-être enfin eussent-ils forcé les rebelles à lâcher prise, si l'ange lui-même ne se fût avisé d'un moyen assez ingénieux pour gêner les manœuvres de ses adversaires et les contraindre à quitter le terrain sur lequel ils combattaient. On touchait à l'époque de la moisson, et les différentes productions céréales du pays couvraient la campagne. El-Mohdhi imagina de prendre sur les Français l'avantage du vent, et fit mettre le feu aux récoltes sur plusieurs points de l'immense plaine où l'action était engagée. Mais pour échapper à l'incendie, pour fuir surtout la fumée qui leur venait dans les yeux, nos soldats se jetèrent dans un champ d'oignons encore verts, où la flamme ne pouvait plus les atteindre; et de ce champ ils continuèrent à canonner et à fusiller l'ennemi. L'ennemi ripostait non-seulement à la fusillade, mais aux boulets même, car il possédait une pièce de huit, qu'il avait prise à Damanhour et placée sur un traîneau attelé de bœufs, parce que dans sa première fureur il en avait brûlé l'affut. Cette lutte acharnée se prolongea jusqu'au soir. En voyant le jour disparaître, les Français, harassés de fatigue et manquant presque de munitions, songerent à se retirer; mais pour effectuer leur retraite il leur fallait tenter un dernier effort, s'ouvrir un passage a travers la foule immense qui les environnait. Lefebvre disposa son artillerie aux quatre angles de son carré, fit croiser les baïonnettes, passa sur le ventre des Arabes, et regagna Ramanieh sans avoir perdu plus de cinquante ou soixante hommes. L'ange en avait trois ou quatre mille hors de combat.

Loin d'être découragé, il envoya, dès le lendemain 4, un fort détachement pour tâcher de surprendre Rosette, qui se trouvait presque dégarnie de troupes, pensait-il, depuis que les trois quarts de la garnison s'étaient portés au secours de Lefebvre. Quant à lui, il resta à Damanhour, dont il avait résolu de faire sa place d'armes, pour y attendre les renforts que ses nombreux agents lui recrutaient dans toutes les provinces de l'Égypte.

Mais, bientôt rassuré pour Alexandrie, Marmont avait eu soin de rétablir au complet la garnison de Rosette. Lors donc que les insurgés se présentèrent devant cette ville, l'officier qui la commandait ne craignit point de sortir à leur rencontre, et les tailla en pièces. Le moment approchait où El-Mohdhy lui-même allait se voir trahi par la fortune.

Le 5 mai, après avoir châtié les folles tentatives de l'émir-hadji et fait rentrer la province de Charkieh dans le devoir, le général Lanusse, qui n'ignorait pas que des troubles plus sérieux avaient, pendant son absence, éclaté dans son propre gouvernement, reprenait en toute hâte la route du Bahireh. En arrivant à Ramanieh le 9 au soir, il y trouva le général Fugières, commandant de la

province de Garbieh, arrivé depuis le matin avec un renfort de cinq cents hommes qu'il amenait au secours de Lefebvre. On sait que Lefebvre en avait autant, et que la colonne de Lanusse était de la même force. Réunissant aussitôt les trois troupes en une seule, Lanusse se mit dès le soir en marche sur Damanhour. Parvenu le 10 devant cette ville, il y pénétra après avoir culbuté tout ce qui voulut lui opposer résistance. Nos soldats étaient exaspérés au delà de toute expression. Le désir de venger leurs soixante compagnons de la légion nautique, dont les dépouilles étaient encore sous leurs yeux, leur fit massacrer impitoyablement tous les révoltés qui tombèrent en leur pouvoir. Les habitants de Damanhour ne furent pas épargnés davantage. Ils avaient tous embrassé la cause de l'ange, et donné l'exemple de l'insurrection au reste de la province : hommes, femmes, enfants, tout fut passé au fil de l'épée, et la ville, livrée aux flammes, n'offrit bientôt plus qu'un hideux monceau de ruines, de cendres et de cadavres.

Vers le milieu de la journée, El-Mohdhy, profitant de l'ardeur avec laquelle ses fantassins et les habitants tenaient encore, avait pris la fuite avec toute sa cavalerie. Il put se retirer, sans être inquiété, dans la partie supérieure du Bahireh ; mais après la destruction de Damanhour, Lanusse s'attacha à sa poursuite, et l'atteignit le 20 sur la limite de la province. Les rebelles furent de nouveau taillés en pièces, et le fauteur de la rébellion, l'homme qui se disait l'envoyé d'Allah, qui se croyait ou voulait se faire croire invulnérable, fut lui-même atteint d'un coup de feu qui le coucha mort sur le champ de bataille. Il semble que cette fin toute vulgaire de l'ange El-Mohdhy aurait dû renverser immédiatement l'échafaudage de sa mission divine; mais quoi de plus difficile que de calmer des têtes exaltées par le fanatisme! Les rebelles restèrent persuadés que leur chef n'était point anéanti, qu'il était simplement remonté au ciel, et qu'il allait du haut de la céleste demeure diriger avec plus de certitude les coups des vrais croyants. Tous ceux qui avaient survécu aux massacres du 10 et du 20 demeurèrent donc en armes, se répandirent par petits pelotons sur les rives du Nil, et troublèrent assez longtemps encore la tranquillité des provinces du Delta.

Sans aucun doute, ces mouvements insurrectionnels étaient fomentés par les agents de la Turquie, et avaient pour but, tandis que la seconde armée turque s'organisait à Rhodes, de faciliter aux mameluks répandus sur les frontières du Saïd ou réfugiés en Syrie, les moyens de venir la rejoindre dès qu'elle aurait mis le pied sur le sol égyptien. La preuve en est que dans les premiers jours de mai, c'est-à-dire dès que la nouvelle de l'insurrection des provinces du Charkieh et du Bahireh leur fut parvenue, Mourad et deux autres beys qui avaient suivi sa fortune, désespérant d'ailleurs de trouver en défaut la vigilance de Desaix, quittèrent la Grande-Oasis, où ils avaient leur quartier général, pour aller tendre la main aux insurgés du Delta. Tandis que Mourad filait par la rive gauche du Nil, Elfi et Osman, les deux autres beys, descendirent entre la rive droite du fleuve et la mer Rouge. Mourad, qui avait avec lui quatre ou cinq cents mameluks, s'était déjà avancé jusqu'à la hauteur des Pyramides, et se flattait d'être bientôt rallié par deux ou trois mille Arabes du désert du Bahireh, lorsque la nouvelle de la reprise de Damanhour par Lanusse et du grave échec de l'ange El-Mohdhy vint lui ravir toutes les espérances qu'il avait conçues de ce côté. Harcelé d'ailleurs par Davoust, que Desaix avait lancé à sa poursuite, il lui fallut s'enfoncer au loin dans les sables. Toutefois, au lieu de remonter ensuite vers le Saïd, il se dirigea, par la vallée du Barh-el-Belama ou Fleuve sans eau, vers le golfe Arabique, et plaça son camp près des lacs Natrons, pour y attendre le débarquement de l'armée de Rhodes, qui était annoncé comme fort prochain. Elfi et Osman, avec trois cents autres mameluks, un millier de fantassins et de nombreux chameaux portant leurs femmes et leurs richesses, atteignirent dès la fin de mai l'oasis de Sebabiar; mais ils s'y arrêtèrent dans l'espoir qu'Ibrahim quitterait tôt ou tard la Syrie pour venir les rejoindre, et qu'alors ils pourraient pénétrer tous ensemble dans l'Égypte inférieure, se

porter vers la plage d'Aboukir, où, disait-on, devaient aborder les Turcs.

Ainsi, révolte d'une partie du Delta et retour offensif des principaux beys, réapparition probable de l'armée vaincue aux champs du mont Thabor et descente certaine d'une seconde armée ennemie sur le littoral égyptien, état critique de la France, qui pour la seconde fois se trouvait aux prises avec la plupart des puissances de l'Europe, et sur ce chapitre ignorance presque absolue des événements depuis trois ou quatre mois; tels étaient les différents motifs d'alarme qui le 14 juin 1799, tandis que Bonaparte rentrait solennellement dans la capitale de l'Égypte au milieu des trophées de la campagne de Syrie, devaient troubler la joie de son triomphe. Mais quelle que fût la gravité des circonstances, Bonaparte, on le sait, n'était point homme à s'abandonner au découragement. Le péril semblait toujours, au contraire, stimuler son courage, son activité, son génie...

Bonaparte s'occupa d'abord du soin de réorganiser ses cadres. Il semblait difficile, impossible même, que, ne recevant, depuis plus d'une année qu'il occupait l'Égypte, ni recrues ni renforts de la mère-patrie, il parvînt à combler les vides que la peste, plus encore que le fer de l'ennemi, venait de laisser dans les rangs des cinq divisions d'infanterie et de cavalerie qu'il avait conduites jusque sous Saint-Jean-d'Acre; mais grâce aux ressources locales qu'il s'était créées de longue main, grâce au zèle que ses lieutenants mirent à le seconder, il put suffire à tout. En peu de jours, il sut donner à ses troupes une organisation nouvelle, les mettre à même d'entreprendre de nouveaux travaux, les répartir enfin de manière à faire partout face aux dangers de la situation. En peu de jours le soldat, bien reposé, bien vêtu, bien nourri, retrouva, nous ne dirons point son courage, qu'il n'avait jamais perdu, mais sa gaieté, mais son enthousiasme, et appela de ses vœux les plus ardents l'occasion de courir à de nouveaux combats, à de nouvelles victoires.

Au 30 juin, le général Junot gardait avec six cents hommes le fort de Katieh; six cents autres, sous les ordres de l'adjudant-général Cambis formaient la garnison du fort d'El-Arisch; six cents autres encore étaient allés grossir celle d'Alexandrie, où le général Marmont commandait toujours, et un quatrième détachement d'égale force avait rejoint la colonne à la tête de laquelle le général Lanusse achevait de disperser les débris de la bande de l'imposteur El-Mohdhy. A la même date, les généraux Kléber, Menou, Reynier, avaient établi leur quartier général à Damiette, à Rosette, à Belbéis, et leurs divisions occupaient les provinces dont ces villes sont les chefs-lieux. Les généraux Destaing et Murat marchaient à la rencontre de Mourad, qui avait toujours son camp dans la vallée des lacs Natrons; le général Lagrange se portait, de son côté, sur l'oasis de Sebabiar; puis, comme les mouvements de ces divers corps avaient un peu dégarni le Caire et le pays environnant, le général Desaix recevait ordre de concentrer peu à peu ses troupes et de se rapprocher des frontières de la Haute et de la Moyenne Égypte, de manière à pouvoir au besoin protéger la capitale. Enfin, comme il semblait présumable que les Turcs ne choisiraient pas d'autre point de débarquement que la plage d'Aboukir, laquelle s'étend, on le sait, d'Alexandrie à Rosette, Bonaparte, dans cette persuasion bien fondée, chargeait le général d'artillerie Dommartin d'aller mettre les forts de cette partie de la côte dans un état respectable de défense.

Indépendamment de ces différentes mesures militaires, Bonaparte adressa de nouvelles proclamations aux habitants de l'Égypte. Il était, leur disait-il, dans le secret de leurs plus intimes pensées, lisait dans leurs cœurs comme dans un livre, devinait leurs desseins à l'instant où ils les formaient, et par conséquent les invitait à s'abstenir de toute tentative ultérieure d'insubordination. Malheur à eux s'ils tramaient encore le moindre complot contre les braves de l'Occident! La colère et la vengeance du sultan Kébir seraient terribles. Mais s'ils se tenaient en repos ou se hâtaient de rentrer dans l'ordre, le favori de la Victoire continuerait à se montrer clément et miséricordieux, il tâcherait d'alléger de jour en jour le poids des impôts, il honorerait et protégerait de plus en plus la religion du Prophète. Le général en chef s'étendit beaucoup sur

ce dernier point, car il savait que le mobile religieux était un des plus énergiques qu'on puisse faire agir auprès des Orientaux. Il alla, dans le zèle et la ferveur qu'il affectait pour l'islamisme, jusqu'à déclarer qu'il abjurait le dogme de la trinité divine, qui passe, en effet, pour une hérésie aux yeux d'un vrai croyant, et ne professerait à l'avenir que le dogme de l'unité, qui est au contraire le principe fondamental du mahométisme. Enfin, il promit solennellement de bâtir à ses frais une grande et belle mosquée dans la capitale. Il en avait déjà choisi la place, déjà arrêté le plan : il l'élèverait en face de son palais même, et en ferait, par la magnificence de l'architecture, par la richesse des dotations, la rivale de Sainte-Sophie de Constantinople.

Ces publications étranges, ces menaces jointes à ces promesses, produisirent d'excellents effets, et la tranquillité la plus profonde régna bientôt dans toute l'Égypte. L'insurrection du Bahireh ne cessa toutefois qu'après avoir été fatale à un des meilleurs généraux de l'armée française. Dans les premiers jours de juillet, Dommartin, que Bonaparte envoyait inspecter l'armement des côtes, descendait le Nil dans une felouque armée de plusieurs canons et montée ou escortée par soixante et quelques hommes. La baisse des eaux avait rendu la navigation très-difficile, et le bâtiment, malgré les efforts des gens de l'équipage, n'avançait qu'avec beaucoup de lenteur. Aussi, dès qu'on entra dans la province où le soi-disant El-Mohdhy avait prêché la révolte, quatre ou cinq mille Arabes, qui, après sa mort même, croyaient encore à la divinité de sa mission, accoururent dans l'espoir d'arrêter aisément la felouque et de la piller. En un instant ils l'eurent assaillie; mais Dommartin, quelle que fût la disproportion de ses forces, ne craignit pas de leur tenir tête, et cinq heures de suite il les repoussa. Au bout de ce temps, dix de ses hommes avaient péri, quarante-cinq autres étaient hors de combat, et il n'en restait plus qu'une dizaine de valides; lui-même avait reçu quatre blessures, et les assaillants se jetaient à l'eau pour prendre la felouque à l'abordage. Que faire en un moment si critique? Déjà, pour ne pas tomber vivant au pouvoir d'un ennemi dont il connaissait la férocité, Dommartin s'approchait du magasin qui renfermait les poudres, et se disposait à y mettre le feu avec un pistolet aussitôt que les Arabes sauteraient dans la felouque; mais la fusillade des dix ou douze de nos soldats qui luttaient encore ne permit point aux Arabes d'aborder. Cette fusillade bien nourrie ne cessa jusqu'au soir de porter la mort dans leurs rangs épais, et les obligea enfin à battre en retraite. Dégagés par cette héroïque résistance, Dommartin et son escorte poursuivirent leur route au milieu des innombrables cadavres qu'entraînait le Nil, et parvinrent à gagner Rosette sans autre accident. Toutefois, l'intrépide général d'artillerie ne devait pas survivre à cette glorieuse journée. Affaibli par tout le sang qu'il avait perdu, privé même en partie de l'usage de sa raison à la suite de la terrible épreuve qu'il venait de subir, il mourut bientôt du tétanos.

Des circonstances à peu près pareilles faillirent causer également la perte du contre-amiral Ganteaume. Le contre-amiral avait reçu de Bonaparte l'ordre de se rendre à Alexandrie pour mettre en état de défense tous les bâtiments de guerre que renfermait le port de cette ville, dans le cas où la flotte ennemie qui devait amener la seconde armée turque essayerait d'y pénétrer. Il avait quitté le Caire cinq jours après Dommartin, et descendait le Nil sur un canot armé, que suivaient quelques barques légères. Cette escadrille portait cinquante hommes d'équipage et tout un bataillon d'infanterie; elle n'en fut pas moins, dès qu'elle pénétra dans la province de Bahireh, assaillie par ces mêmes Arabes auxquels Dommartin et ses compagnons n'avaient échappé qu'avec tant de peine. Ganteaume et les siens étaient résolus aussi à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais un secours inattendu leur arriva. Au bruit de la fusillade, au bruit des coups de canon tirés par le canot, la colonne du général Lanusse, qui précisément poursuivait la troupe par laquelle l'escadrille venait d'être attaquée, accourut sur les bords du Nil, et sa vue seule suffit pour jeter l'épouvante parmi les Arabes. Tandis que l'es-

cadrille en profitait pour continuer son chemin, Lanusse, tombant sur les rebelles, massacra les uns et força les autres à s'enfoncer dans le désert. Ganteaume parvint à Alexandrie sans plus être inquiété, et le dernier coup frappé par Lanusse acheva la pacification de la province.

Pendant ce temps, Lagrange d'une part, Destaing et Murat de l'autre, accomplissaient avec autant de zèle que de bonheur les missions que nous avons vu Bonaparte leur confier. Le général Lagrange, parti du Caire le 4 juillet avec une brigade d'infanterie et la moitié environ du régiment des dromadaires, se porta en toute hâte vers l'oasis de Sébabiar, et arriva dans la nuit du 9 au 10 en présence de l'ennemi. Il manœuvra avec tant d'habileté, qu'il cerna le camp des deux beys et prit leurs chameaux, leurs familles, leurs richesses; Osman et une centaine de mameluks furent tués. Elfi et les autres s'éparpillèrent dans le désert, puis regagnèrent la Nubie. Instruit de leur déroute, Ibrahim, qui venait les joindre, jugea prudent de ne point dépasser Gazah. Quant à Mourad, attaqué le 11 près des lacs Natrons, il essaya à peine de lutter contre les forces supérieures des généraux Destaing et Murat. Dès qu'il eut perdu cinquante ou soixante de ses cavaliers, il lâcha prise, et chercha avec le reste son salut dans la fuite. Vivement poursuivi, n'ayant d'ailleurs aucune nouvelle de l'armée turque qui devait débarquer à Aboukir (les vents contraires la retenaient à Rhodes depuis plusieurs semaines), il aima mieux remonter vers la Haute-Égypte que se rapprocher davantage du littoral, et vint dans la soirée du 13 camper non loin des Pyramides. Il monta, dit-on, sur la plus haute, et là, une lunette à la main, demeura, tant que les derniers rayons du jour le lui permirent, à considérer son palais du Caire et sa maison de plaisance de Giseh. Naguère un des souverains de l'Égypte, il était maintenant traqué comme une bête fauve; naguère un des chefs de cette brillante milice des mameluks qui passait pour invincible, il ne commandait plus maintenant qu'à quelques centaines d'hommes misérables, découragés, fugitifs!

Dans la matinée du 14, dès qu'il fut averti du voisinage de Mourad, Bonaparte, espérant le saisir, quitta le Caire avec ses guides à pied et à cheval, les grenadiers des dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades, une division du régiment des dromadaires et deux pièces d'artillerie; il arriva le soir même aux Pyramides, y bivouaqua avec ses troupes, et le lendemain 15, dès la pointe du jour, se dirigea vers l'endroit où il soupçonnait que Mourad avait établi son camp. Vain espoir : le bey, sachant qu'on venait à sa rencontre, avait profité de la nuit pour s'enfoncer, suivant sa coutume, dans le désert. On s'élança sur ses traces, mais on ne put que lui prendre encore quelques chameaux, que lui tuer encore quelques hommes.

Au moment où Bonaparte se disposait à retourner au Caire, il vit arriver à bride abattue un courrier que lui expédiait Marmont. Ce courrier était porteur d'une dépêche datée du 13 au soir, dans laquelle le gouverneur d'Alexandrie annonçait au général en chef qu'une flotte de cent treize voiles, dont treize vaisseaux de soixante-quatorze, neuf frégates, dix-sept chaloupes canonnières et soixante-quatorze bâtiments de transport, venait d'entrer dans la rade d'Aboukir.

Nul doute que cette flotte n'amenât sur la côte égyptienne l'armée ottomane que les vents contraires avaient si longtemps retenue dans les eaux de l'île de Rhodes; peut-être même, car *le Tigre* et *le Thésée* n'étaient pas les deux seuls vaisseaux anglais qui en fissent partie, peut-être amenait-elle également une armée anglaise. Nul doute non plus que l'ennemi, d'après le mouillage qu'il venait de choisir, et d'après la nature des localités, ne comptât opérer son débarquement sur la presqu'île qui forme la rade où l'escadre française avait été détruite au mois d'août 1798. Or, cette presqu'île étroite, qui s'avance entre la mer et le lac Madieh, était défendue par un fort. Ce fort, écrivait Marmont, était bien armé, bien approvisionné; il avait quatre cents hommes de garnison, et pour commandant un officier des plus braves; il tiendrait au moins cinq ou six jours quand même il ne serait pas secouru. Cinq ou six jours!... Il n'en fallait pas davantage à

Bonaparte pour aller, sinon s'opposer au débarquement des Turcs, du moins fondre sur eux pendant qu'ils seraient encore occupés autour du fort, et les empêcher, fussent-ils soutenus par des troupes anglaises, de mettre le pied hors de la presqu'île. C'était une distance de quarante à quarante-cinq lieues à franchir; mais combien de fois et avec quel succès Bonaparte n'avait-il pas fait de ces marches extraordinaires en Italie! Bonaparte se hâta donc de regagner le Caire, y arriva dans la soirée même du 15, et n'eut besoin que de la nuit pour arrêter toutes ses dispositions. Dès l'instant où lui était parvenue la dépêche de Marmont, il avait résolu non-seulement de marcher en personne, mais d'emmener avec lui la presque totalité de ses forces, c'est-à-dire de ne laisser sur ses derrières que les troupes strictement indispensables pour garder les places, contenir les mécontents, surveiller les mameluks et les Arabes. Tel était encore l'effectif puissant de l'armée française au 15 juin 1799, telle était son habile répartition dans les différentes provinces de l'Égypte, que vingt-cinq mille hommes, dont plus de trois mille d'excellente cavalerie, et soixante pièces de campagne bien attelées, allaient s'ébranler au premier signal et converger sur Aboukir.

Rarement Bonaparte déploya plus d'activité qu'en cette circonstance. La nuit du 15 au 16 était à peine écoulée, que déjà un parc d'artillerie, déjà les divisions Murat, Lannes, Rampon, quittaient le Caire et filaient vers le littoral. Déjà des courriers portaient à Kléber, à Reynier, à tous les généraux qui commandaient les provinces de la Moyenne ou de la Basse-Égypte l'ordre de restreindre autant que possible les garnisons des villes et des forts, et de se diriger, avec toutes celles de leurs troupes qui deviendraient ainsi disponibles, vers Alexandrie ou vers Rosette, les deux points qui semblaient le plus exposés aux attaques des Turcs. En même temps, des instructions étaient expédiées à Desaix pour qu'il évacuât la Haute-Égypte et se rabattît sur le Caire dans le plus bref délai, car jusqu'à son arrivée la garnison de la capitale, en y comprenant les malingres et les dépôts, allait se trouver réduite à huit ou neuf cents hommes. Desaix, au besoin, pousserait sa cavalerie au delà du Caire même. Enfin, le jour n'avait pas encore reparu, que Bonaparte, quittant lui-même le Caire, s'élançait à marches forcées vers Alexandrie. Avant son départ il avait convoqué les membres du grand divan, et les avait invités à rédiger une proclamation dans laquelle ils feraient connaître aux habitants de la capitale et des provinces que, malgré le mouvement général de l'armée française vers la côte, le sultan Kébir ne songeait nullement à évacuer l'Égypte; qu'au contraire il était constant dans ses sollicitudes pour elle, et qu'après avoir quelques mois auparavant franchi le désert pour aller détruire une première armée turque qui venait la ravager, il courait maintenant, pour lui éviter encore les calamités toujours inséparables de la guerre, en exterminer une seconde, qui allait débarquer à Aboukir...

Bonaparte avait donné rendez-vous à ses divers lieutenants au bourg de Ramanieh : c'était un point intermédiaire entre Aboukir et Alexandrie, où il se proposait de concentrer d'abord ses forces, et d'où il manœuvrerait ensuite selon les circonstances. Il y arriva le 19, et y trouva une nouvelle dépêche.

Que s'était-il passé du 13 au 19? Dès la soirée du 13, les Turcs avaient commencé leurs préparatifs de débarquement. Dès le lendemain 14, malgré le fort qui s'élevait sur la presqu'île, les Turcs y étaient descendus sans peine. Bonaparte, depuis plus d'un mois, dans la prévision d'une descente, avait enjoint au général Marmont de perfectionner la défense du fort, et de raser le village d'Aboukir, groupé tout autour. Mais, comme le village avait de bonnes maisons qui servaient de cantonnement aux troupes, Marmont, prenant sur lui de le conserver, avait simplement fait établir une redoute pour le protéger du côté de la terre. Faute immense, car la redoute, n'occupant pas toute la largeur de l'isthme, ne présentait pas un ouvrage fermé, et la destinée du fort se trouvait associée à celle d'un simple ouvrage de campagne! Aussi, qu'était-il arrivé? Les Turcs avaient débarqué avec hardiesse, avaient abordé les retranchements le sabre au poing, les avaient enlevés en un clin d'œil; puis, bientôt

maîtres du village d'Aboukir, dont ils avaient égorgé la garnison, ils avaient commencé le siége du fort. Marmont, le 14, s'était élancé d'Alexandrie avec douze cents hommes et cinq pièces de canon pour s'opposer au débarquement de l'ennemi et porter secours aux troupes d'Aboukir; mais chemin faisant il avait appris que les Turcs en nombre considérable occupaient déjà la presqu'île, assiégeaient déjà le fort, et il n'avait pas osé tenter de les jeter à la mer par une attaque audacieuse. Il était revenu s'enfermer dans Alexandrie et les avait laissés prendre tranquillement possession de la presqu'île. Le 15 le fort, dont le commandant avait péri dès la veille, avait été obligé de se rendre. Mais du 15 au 19 les Turcs, chose extraordinaire, n'avaient fait, n'avaient cherché à faire aucun progrès.

Les Turcs, au nombre de dix-huit à vingt mille, étaient tous fantassins il est vrai, mais ce n'étaient point de misérables fellahs tels que ceux qui composaient l'infanterie des mameluks; c'étaient de braves janissaires, portant un fusil sans baïonnette, le rejetant en bandoulière sur leur dos quand ils avaient tiré, puis s'élançant sur l'ennemi le pistolet ou le sabre à la main. Ils avaient une artillerie nombreuse et bien servie; enfin ils étaient dirigés par des officiers anglais, à la tête desquels Sidney-Smith lui-même. Cependant, dès leur débarquement ou après la prise du fort d'Aboukir, au lieu de marcher sur Alexandrie ou sur Rosette, ils s'étaient mis à occuper militairement la presqu'île, à tracer une double ligne de retranchements de chaque côté de la redoute française, à se fortifier en un mot comme s'ils avaient eu peur d'être enlevés par un coup de main ou qu'ils ne fussent venus en Égypte que pour se faire assiéger dans leur camp. Quelle était la cause de cette inactivité? Selon les uns, Mustapha, pacha de Rhodes, qui commandait l'armée turque, attendait une armée anglaise venant de Mahon; suivant les autres, il attendait simplement l'arrivée de Mourad : mais c'était là un point plus capital encore. Comptant que Mourad lui amènerait ses mameluks, comptant qu'entraînés par l'exemple les Arabes du Bahireh lui fourniraient des moyens de transport, Mustapha n'avait embarqué ni cavalerie ni attelages. Or, Mourad regagnait le désert après avoir tenté inutilement de se rapprocher du littoral, et les Arabes étaient contenus par la présence de l'armée française. Pendant ce temps Mustapha, qui n'avait ni cavalerie ni artillerie attelée (car la flotte ne portait que deux ou trois cents chevaux appartenant aux officiers d'infanterie, et ces officiers avaient dû après le débarquement se former eux-mêmes en escadrons pour garder les avant-postes), Mustapha n'osait, dit-on, s'avancer vers Alexandrie, qu'il savait fortifiée puissamment et armée d'une artillerie immense. Quoi qu'il en soit, le général en chef français sut mettre à profit l'imprudente hésitation de son adversaire.

Le 21, après avoir fait une halte de quarante-huit heures à Ramanieh, Bonaparte, voyant que les Turcs ne bougeaient toujours pas pour venir à lui, résolut de marcher à eux, ou du moins de se rapprocher de manière à mieux surveiller leurs mouvements. Il chercha donc une position d'où il pût à la fois, et les assaillir avec avantage si l'envie leur prenait enfin de chercher à envahir le Delta, et, si au contraire ils persistaient à demeurer autour d'Aboukir, les resserrer dans l'isthme, leur couper toute communication avec le pays, les priver des secours qu'ils espéraient de la part des mameluks et des Arabes. Cette position, le village de Birket-Haïtas, situé à la tête du lac Madieh, semblait la lui offrir. Il jugea bon de la prendre; et tandis que ses colonnes allaient l'occuper il transporta lui-même son quartier général à Alexandrie. Depuis son arrivée en Égypte, Bonaparte n'avait pas remis le pied dans cette ville. Il était curieux de la revoir après plus d'un an, et surtout il voulait s'assurer par ses yeux si les travaux qu'il avait ordonnés à plusieurs reprises pour la défense de la place avaient été consciencieusement exécutés. Il les examina en détail, et se déclara satisfait de leur exécution. Mais s'il donna de publics éloges au colonel du génie Crétin, qui les avait dirigés, s'il le promut au grade de général, il réprimanda vivement Marmont de ne point s'être opposé au débarquement des Turcs, et d'avoir abandonné le poste d'Aboukir à ses

propres forces. Marmont essaya de s'excuser sur ce qu'il n'avait que douze cents hommes pour repousser dix-huit ou vingt mille Turcs. — *Douze cents hommes! c'en était assez,* interrompit Bonaparte, *pour aller jusqu'à Constantinople.*

Deux jours se passèrent encore, et Mustapha continuait à rester immobile. Dans la soirée du 23, Bonaparte, impatient d'agir, revint vers ses troupes, et leur fit faire un nouveau pas en avant. Il les poussa pendant la nuit jusqu'aux villages de Cafr'sinn et de Bedah, où elles n'étaient plus séparées des Turcs que par deux heures de marche, et le lendemain 24 il envoya reconnaître exactement la position ennemie. La sécurité des Turcs était si parfaite, ils soupçonnaient si peu l'approche de l'armée française et se gardaient si mal, qu'on s'avança jusqu'au pied de leurs ouvrages, et qu'on put à loisir en opérer la reconnaissance. Ils occupaient le fond de la presqu'île, et la fermaient par une double ligne de troupes, par une double ligne de retranchements élevés avec soin et garnis d'une excellente artillerie. A une demi-lieue en avant du village d'Aboukir s'étendait la première de ces lignes. La droite en était formée par un mamelon de sable que baignait la mer. A six cents mètres du mamelon était un hameau qui en formait le centre. Un long boyau qui reliait ce hameau au lac Madieh en formait la gauche. Il y avait deux mille hommes au mamelon de droite et deux mille hommes derrière le boyau de gauche; il y en avait trois ou quatre mille au centre pour garder le hameau. Des chaloupes canonnières avaient été introduites dans le lac, et flanquaient l'intervalle de la première à la deuxième ligne. Cette deuxième ligne était à six cents mètres en arrière du hameau dont nous venons de parler, à trois cents en avant du village même d'Aboukir. Au centre s'élevait la redoute établie par les Français; des mamelons de sable qui s'appuyaient au lac en constituaient la gauche, et un boyau qui reliait la redoute à la mer, la droite. C'était derrière cette seconde ligne que Mustapha avait placé son camp principal et le gros de ses forces. La flotte était mouillée en rade, à une lieue et demie du rivage.

Bonaparte, à qui la plupart de ces détails furent connus dans la nuit du 24 au 25, conçut l'espoir de surprendre les Turcs; mais sa marche avait été si rapide, les distances qu'avaient à parcourir la plupart de ses troupes étaient si grandes, qu'il n'avait encore autour de lui que les divisions Lannes, Rampon et Murat, six mille hommes à peine. Néanmoins, il se met à leur tête avant le jour, arrive au lever du soleil en vue des retranchements ennemis, et forme aussitôt ses colonnes d'attaque. Sans doute il ne va point balayer immédiatement toute la presqu'île; mais il obligera ses adversaires à reployer leur première ligne sur la seconde. Il pourra alors occuper lui-même cette première ligne, et s'y retranchera. L'armée turque ainsi resserrée, rien ne sera sans doute plus facile que de l'écraser d'obus, de bombes, de boulets, grâce au matériel immense que renferme Alexandrie?...

Un instant a suffi au général en chef français pour faire toutes ses dispositions. Il donne dix-huit cents hommes à Lannes, et le lance vers la gauche des ennemis; il en donne autant à Destaing, et l'envoie attaquer leur droite; il partage en trois corps la cavalerie de Murat, et tandis que le troisième restera au centre pour former la réserve, il pousse le premier à droite, le second à gauche. Les tirailleurs de Lannes et de Destaing s'engagent bientôt avec les tirailleurs de Mustapha. Les Turcs maintiennent le combat avec succès jusqu'au moment où Murat, pénétrant par leur centre et dirigeant sa gauche sur les derrières de leur droite, sa droite sur les derrières de leur gauche, coupe ainsi la communication de leur première ligne avec la deuxième. Les troupes du pacha perdent alors contenance, et les neuf à dix mille hommes qui étaient là se replient en tumulte sur cette deuxième ligne. L'infanterie turque est brave, elle l'est surtout, avons-nous dit, derrière des remparts; mais dès qu'elle s'en éloigne elle ne garde plus aucun ordre, et, probablement parce que ses fusils n'ont pas de baïonnettes, elle a un profond sentiment de son infériorité en plaine contre la cavalerie. Rencontrés en rase campagne par nos cavaliers, les fantassins à qui Mustapha avait confié la défense de sa

première ligne ne peuvent pas même rejoindre la deuxième, et courent les uns vers la mer, les autres vers le lac. Les colonnes de Lannes et de Destaing, qui ont gravi les hauteurs que les fantassins turcs viennent de quitter, en descendent au pas de charge, et les poursuivent la baïonnette dans les reins. Ces neuf à dix mille fuyards, pour échapper à notre cavalerie et à notre infanterie, se précipitent dans l'eau, et, mitraillés par notre artillerie, se noient presque tous. On assure qu'une vingtaine seulement parvinrent à gagner les chaloupes qui les attendaient.

La première ligne était emportée, et le but de Bonaparte était rempli. Bonaparte pouvait dès lors bloquer le reste des Turcs dans Aboukir, et les bombarder à son aise, en attendant l'arrivée de Kléber et de Reynier. Mais, chose presque incroyable, nous n'avions pas encore perdu un seul homme et nous n'avions eu qu'un blessé! Un si grand succès, qui nous a coûté si peu, donne au général en chef l'espérance d'achever sur-le-champ sa victoire. Il laisse ses troupes reprendre haleine, puis les dirige sur la seconde ligne ennemie, qu'il est allé reconnaître en personne avec le général Crétin. Cette seconde ligne était beaucoup plus forte que la première. La grande redoute qui en formait le centre, et qui couvrait Aboukir, semblait surtout difficile à emporter. A droite elle était flanquée par un boyau qui la reliait complétement à la mer. Vers la gauche se prolongeait un second boyau, que le temps n'avait pas permis aux Turcs de pousser jusqu'au lac Madieh; mais le reste de l'espace était occupé par des troupes que le pacha avait habilement distribuées sur des mamelons de sable, et balayé en outre par de nombreuses chaloupes canonnières.

N'importe! Bonaparte est habitué à conduire ses soldats contre les plus formidables obstacles. Convaincu que la redoute sera le point principal de la défense des Turcs, il envoie sa cavalerie engager et enfoncer leur gauche le long du lac; il pousse moitié de son infanterie sur leurs retranchements de droite, entre la redoute et la mer, et garde l'autre moitié en réserve pour assaillir la redoute au moment où les attaques de ses ailes auront réussi. Une vive canonnade, dirigée sur le front de la redoute et sur les retranchements qui la lient au rivage, commence cette seconde partie de la bataille. Bientôt la dix-huitième et la trente-deuxième de ligne marchent l'arme au bras sur ces retranchements; mais l'ennemi, sans les attendre, se précipite à leur rencontre. On se mêle, on combat corps à corps. Les Turcs, après avoir déchargé leur fusil et leurs deux pistolets, font étinceler leur sabre. Ils brandissent leur sabre d'une main, et tâchent d'écarter avec l'autre les baïonnettes de nos grenadiers. Ils sont percés par ces terribles baïonnettes avant d'avoir pu les saisir; mais à mesure qu'ils succombent, des troupes fraîches les remplacent. En effet Mustapha et les siens se sont enfin aperçus de la faute qu'ils ont commise en se confinant sur une langue de terre où ils n'ont derrière eux que la mer pour retraite; ils semblent résolus à vendre chèrement leur vie, et combattent en désespérés. Un moment les braves de la dix-huitième parviennent à refouler ces furieux, et s'avancent à travers des monceaux de cadavres jusqu'au pied des retranchements; mais en vain cherchent-ils à les emporter de vive force: ils sont arrêtés par le feu plongeant de la redoute, qui les prend en flanc. Le général Fugières, qui dirige l'attaque de la redoute, reçoit une blessure à la tête; il continue d'exciter ses soldats par l'exemple de son intrépidité; mais un boulet lui emporte le bras gauche, il s'éloigne, et dès lors la dix-huitième ne tarde guère à plier. C'est inutilement que pour la ramener l'adjudant-général Leturcq accourt avec un bataillon de la soixante-quinzième. Ce bataillon même est entraîné. Du moins, une trentaine seulement d'officiers et de soldats consentent à suivre Leturcq, qui se précipite sur les retranchements ennemis, et c'est pour y trouver tous un trépas glorieux. A l'extrême droite, la trente-deuxième ne plie pas encore, mais elle ne fait aucun progrès. A gauche, Murat ne peut non plus franchir l'ouverture qui se trouve entre la redoute et le lac Madieh. A plusieurs reprises, sa cavalerie a chargé avec une extrême vi-

gueur les fantassins turcs qui défendaient les mamelons, et les a forcés, en les sabrant, à courir se noyer dans le lac; mais elle n'a pu ni pénétrer au delà ni se maintenir entre les feux croisés de la redoute et des canonnières. Après chaque charge il lui a fallu faire volte-face, et Mustapha en a profité chaque fois pour remplacer par de nouvelles troupes celles qui ont été tuées ou dispersées. Ainsi, sur toute la ligne, la valeur française semble devoir être impuissante.

Bonaparte cependant, qui d'un œil attentif suit toutes les phases de l'action, n'a point renoncé à la victoire, car il sait qu'il y a loin d'un moment d'indécision à un mouvement prononcé de retraite. Qu'une occasion favorable se présente de faire donner sa réserve, et ceux de ses soldats qui hésitent vont reprendre leur premier élan. Cette occasion, c'est l'ennemi qui va la fournir. Les Turcs, en effet, dès qu'ils voient qu'on leur laisse un peu de répit, sortent de leurs ouvrages pour venir, selon leur barbare coutume, trancher les têtes des morts. Bonaparte saisit l'instant où ils sont tout entiers à leur affreuse besogne, et lance un bataillon de la vingt-deuxième, un autre de la soixante-neuvième, sur les retranchements qui se trouvent à peu près dégarnis. Ces deux bataillons frais, soutenus par la dix-huitième, qui a bientôt retrouvé son ardeur, pénètrent jusque dans la redoute. En même temps la trente-deuxième redouble d'efforts, et tourne la droite de l'ennemi. La cavalerie, de son côté, tente une nouvelle charge à l'extrême gauche. Plusieurs escadrons traversent enfin l'espace redoutable qui règne entre les retranchements et le lac, et prennent les Turcs à revers. Les Turcs, en se voyant cernés de toutes parts, sont saisis d'épouvante, et ne songent plus qu'à se réfugier dans leur camp. Nos cavaliers, Murat en tête, les y pourchassent, les en font sortir, et les rejettent ainsi sur nos fantassins. Murat lui-même a pénétré dans la tente de Mustapha, et le somme de se rendre prisonnier. Le pacha, pour toute réponse, lui tire un coup de pistolet, dont la balle l'atteint au-dessus de la mâchoire inférieure, mais ne le blesse que légèrement. D'un coup de sabre, Murat lui abat deux doigts de la main droite, le fait empoigner par deux dragons, et l'envoie à Bonaparte. Peu s'en faut que Sidney-Smith ne partage le sort de Mustapha. Quant au vulgaire des Turcs, ils trouvent, à mesure qu'ils sont rejetés hors de leur camp, ils trouvent immédiatement la mort sur les baïonnettes de nos fantassins, ou bien, ils courent, les uns se précipiter dans la mer, les autres se renfermer dans le fort d'Aboukir, ce qui va encore être la mort pour les uns comme pour les autres. En effet, il n'y a qu'une seule chaloupe près du rivage : c'est celle de Sidney-Smith, qui même ne la rejoint qu'avec beaucoup de peine. Les embarcations turques sont à une telle distance en mer, qu'aucun des janissaires qui ont espéré se sauver à la nage ne peut les atteindre, et que tous, empêtrés dans leurs longs et amples vêtements, disparaissent bientôt sous les vagues. Quant à ceux qui ont cherché asile dans le fort, leur précipitation a été si grande qu'ils n'ont songé à prendre avec eux ni munitions de guerre ni provisions de bouche; tous aussi, par conséquent, sont destinés à périr, et la plupart à périr de soif et de faim.

Telle fut la bataille d'Aboukir, telle fut, après l'affront que notre marine avait reçu onze mois auparavant sur cette même plage, la revanche glorieuse que prirent nos troupes de terre. Toutes les tentes des Turcs, tous leurs bagages, toute leur artillerie, parmi laquelle on remarqua deux pièces anglaises que le roi d'Angleterre avait envoyées en cadeau au Grand-Seigneur, restèrent au pouvoir de nos soldats. Jamais victoire n'avait été si complète, si décisive. Jamais peut-être l'histoire de la guerre n'avait encore offert l'exemple d'une armée ennemie de vingt mille hommes entièrement détruite, à vingt hommes près. Jamais, à coup sûr, Bonaparte n'avait montré, même en Italie, plus de sang-froid et plus d'habileté stratégique. Avec moins de six mille combattants, il venait d'en exterminer vingt mille, et il ne comptait que deux cents morts, il n'avait que sept cents blessés. Vers le soir, Kléber arriva avec sa division. Transporté d'enthousiasme quand il apprit tous les détails

de la journée, il courut à Bonaparte, et, le soulevant entre ses bras : — *Général,* s'écria-t-il, *vous êtes grand comme le monde!*

La bataille avait été livrée le 25 juillet. Bonaparte, nous verrons tout à l'heure pourquoi, se hâta de regagner Alexandrie dès le lendemain, car de cette ville et du 26 est daté l'ordre du jour par lequel il félicita de leur belle conduite les troupes qui avaient combattu la veille. Ce même ordre du jour annonçait que trois des forts élevés autour d'Alexandrie prendraient le nom de *fort Crétin, fort Leturcq, fort Duvivier*, et que le général en chef, particulièrement satisfait des services qu'avait rendus la brigade de cavalerie du général Murat, avait prescrit que les deux pièces anglaises trouvées dans le camp des Turcs fussent remises à cette brigade. Le nom de Murat et celui des régiments qui la composaient (c'étaient le septième *bis* de hussards, le troisième et le quatorzième de dragons) seraient gravés sur chacune de ces pièces. Sur leur volée on lirait : *Bataille d'Aboukir*.

C'est encore d'Alexandrie que Bonaparte, le 31 juillet, adressa à toute l'armée la proclamation suivante, où perce une pensée qui commençait à le préoccuper fortement :

« Soldats !

« La journée du 25 a rendu le nom d'ABOUKIR glorieux à tous les Français : la victoire que l'armée d'Égypte vient de remporter *accélère son retour en France.*

« Nous avions conquis Mayence et la limite du Rhin en envahissant une partie de l'Allemagne : nous venons de reconquérir aujourd'hui nos établissements aux Indes et ceux de nos alliés. Par une seule victoire nous avons remis entre les mains du gouvernement le pouvoir d'obliger l'Angleterre, malgré ses triomphes maritimes, à une paix glorieuse pour la république.

« Soldats ! nous avons beaucoup souffert; nous avons eu à combattre des ennemis de toute espèce, nous en avons encore à vaincre; mais enfin le résultat sera digne de vous, et nous méritera la reconnaissance de la patrie... »

La nouvelle de la victoire d'Aboukir fut accueillie dans toute l'Égypte avec des transports de joie. Le débarquement des Turcs y avait causé de telles alarmes, non-seulement parmi les Français, mais parmi les indigènes eux-mêmes, qu'il était naturel que leur destruction y causât une satisfaction universelle.

Ce grand événement, qui ne tarda point à être connu en Europe, n'excita en France, avons-nous besoin de le dire, ni moins d'allégresse ni moins d'enthousiasme, et rappela plus vivement que jamais sur le général vainqueur l'attention publique, qui depuis un an s'était un peu détournée de lui. Le corps législatif vota dans le courant de septembre un décret solennel, qui déclarait que l'armée d'Orient ne cessait pas de bien mériter de la patrie; et le Directoire, en se hâtant d'expédier en Égypte une ampliation de ce décret, crut devoir y joindre pour Bonaparte une longue lettre de félicitation dans laquelle on remarque le passage suivant : « Le Directoire, citoyen général, ne cesse d'apprécier l'admirable conduite de l'armée que vous commandez, et il vous renouvelle à vous-même, avec une satisfaction sans bornes, l'expression de son inaltérable confiance dans vos rares talents, qui déjà ont si bien servi la gloire de la république, et qui nécessairement concourront à accélérer les jours si désirés de la paix. » Toutefois, Bonaparte ne reçut pas cette lettre flatteuse. Quand elle parvint en Égypte, Bonaparte avait quitté les bords du Nil, Bonaparte cinglait vers la France, et allait y recueillir lui-même du suffrage de ses concitoyens la récompense des services qu'il leur avait rendus.....

On se rappelle qu'en mai, pendant l'expédition de Syrie, un paquet mystérieux était parvenu à Bonaparte. Ce paquet renfermait les journaux des trois premiers mois de l'année 1799 et une lettre de son frère Joseph. Or, d'une part, la lecture de ces journaux, où il avait vu que la république était de nouveau forcée à courir aux armes pour déjouer les efforts d'une seconde coalition européenne et n'essuyait que revers sur revers, avait douloureusement ému son patriotisme; de l'autre, la lettre de son frère, lettre où Joseph l'instruisait des querelles du Directoire avec le conseil des Cinq-Cents et le conseil des Anciens, le sollicitait ensuite de revenir en France, et l'assurait que son retour y était ardemment souhaité par les pa-

triotes, qui tous se rallieraient à lui s'il parvenait à mettre le pied sur le territoire de la république, avait fortement exalté ses instincts de gloire et d'ambition. On croit qu'il avait dès lors conçu le projet de repasser au plus tôt en Europe, et que le noble désir de voler au secours de la patrie ou l'espérance égoïste de saisir en sa main les rênes si mal tenues du char de l'État, peut-être ces deux mobiles à la fois, avaient beaucoup influé sur la détermination qu'il prit peu de temps après de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre. En rentrant au Caire vers le milieu de juin, il y avait trouvé la dépêche qu'on va lire :

« Paris, le 2 prairial an VII (21 mai 1799).

« LES MEMBRES DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL BONAPARTE, COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE D'ORIENT.

« Les efforts extraordinaires, citoyen général, que l'Autriche et la Russie viennent de déployer, la tournure sérieuse et presque alarmante de la guerre, exigent que la république concentre ses forces. Le Directoire vient en conséquence d'ordonner à l'amiral Brueix d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée, et pour se porter en Égypte à l'effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les moyens à prendre pour l'embarquement et le transport. Vous jugerez, citoyen général, si vous pouvez, avec sécurité, laisser en Égypte une partie de vos troupes, et le Directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous jugerez convenable.

« Le Directoire vous verrait avec plaisir ramené à la tête des armées républicaines, que vous avez jusqu'à présent si glorieusement commandées.

« *Signé* : TREILHARD, LARREVEILLÈRE-LEPEAUX, BARRAS. »

Aucune gazette publique, aucune lettre particulière, aucun détail sur les opérations militaires qui avaient eu lieu depuis la fin de mars, aucun renseignement sur la situation intérieure de la France depuis la même époque, n'accompagnaient la dépêche du Directoire ; mais l'esprit général de cette dépêche, l'autorisation, le vœu, l'espèce d'ordre qu'elle contenait, avaient affermi Bonaparte dans le dessein par lui médité sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Ce dessein, ce n'était nullement de renoncer à l'Égypte. Renoncer à l'Égypte, dont il jugeait, par tous les motifs énumérés dans les premières pages de notre récit, la possession si avantageuse pour la France, à l'Égypte dont la conquête paraissait déjà certaine, Bonaparte n'y eût consenti qu'à la dernière extrémité. Or, il ne pouvait, jusqu'à preuve contraire, se résoudre à croire que les destinées de la France républicaine en fussent à dépendre des vingt-cinq ou trente mille hommes de l'armée d'Orient. Bonaparte ne songeait pas davantage à ramener en Europe une partie de ses troupes. Ce que méditait Bonaparte, c'était d'y retourner seul, c'était d'aller d'abord mettre sa redoutable épée en travers des hordes étrangères qui menaçaient d'envahir de nouveau la France, puis de prendre audacieusement la suprême direction des affaires publiques. Certes, pour un jeune homme de vingt-neuf ans qui sentait son cœur brûler de patriotisme et sa tête bouillonner de génie, cette double carrière de gloire et d'ambition était bien tentante à courir ; toutefois, nous le répétons, Bonaparte avait résolu de ne voler au-devant des chances magnifiques que lui offrait la fortune, qu'après avoir complétement assuré le succès de l'expédition qu'il avait conduite vers les bords du Nil. La lecture même de la dépêche du Directoire ne l'avait point fait varier dans sa résolution : quoique dévoré d'impatience et d'inquiétude, il s'était encore promis de ne partir que lorsqu'il aurait non-seulement détruit la seconde armée turque, dont le débarquement était annoncé de jour en jour, mais reçu d'Europe des nouvelles plus explicites.

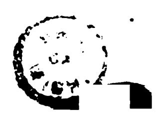
L'armée turque venait d'être détruite à Aboukir ; restait à se procurer des nouvelles, et voilà pourquoi Bonaparte s'était tant hâté de regagner Alexandrie ; non qu'il se flattât de voir quelque navire français entrer dans le port : *le Tigre* et *le Thésée* s'étaient remis en croisière dès le soir de la bataille, tandis que la flotte ottomane retournait à Constantinople, et faisaient trop bonne garde. Mais il comptait s'aboucher avec Sidney Smith, sous un prétexte quelconque, et ne désespérait pas d'obtenir du commodore lui-même des détails plus ou moins

précis sur les événements dont l'Europe avait été le théâtre pendant les trois ou quatre derniers mois. Le prétexte le plus naturel dont se pût servir Bonaparte était celui d'un échange de prisonniers. En effet, Sidney Smith avait à bord de ses vaisseaux une trentaine de soldats français tombés au pouvoir des Turcs pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, et soustraits par lui, on s'en souvient peut-être, au glaive des bourreaux de Djezzar. Bonaparte, de son côté, avait entre les mains une trentaine de janissaires capturés en même temps que Mustapha vers la fin de la bataille d'Aboukir. Bonaparte envoya donc proposer à Sidney Smith un cartel d'échange. L'Anglais non-seulement agréa sans difficulté la proposition, mais combla de politesses l'officier qui en était porteur, et poussa la courtoisie jusqu'à lui offrir plusieurs liasses de journaux. Il présumait, disait-il, que ni les chefs ni les soldats de l'armée française ne seraient fâchés d'apprendre ce qui se passait dans leur pays, dont ils étaient éloignés depuis si longtemps. Avons-nous besoin de dire que l'envoyé de Bonaparte s'empressa d'accepter une offre par suite de laquelle le principal but de sa mission se trouvait atteint? Avons-nous besoin d'ajouter que sous une apparence de délicatesse le procédé de notre ennemi ne cachait qu'une véritable ruse de guerre. Pour que Sidney Smith se montrât si empressé à communiquer aux chefs et aux soldats de notre armée d'Égypte les nouvelles qu'il pouvait avoir reçues d'Europe, ne devine-t-on pas qu'elles devaient être bien désastreuses pour la France? Et ce n'était pas seulement qu'il se promît un malin plaisir de la douloureuse impression qu'elles allaient leur causer. Il visait plus haut. Il aspirait à se faire une page dans l'histoire. Il comptait exciter chez Bonaparte un irrésistible désir de transporter immédiatement ses troupes au secours de sa patrie, et l'amener à s'estimer heureux de sortir d'Égypte par une espèce de capitulation. Quel honneur pour Sidney Smith s'il parvenait, moyennant un peu d'adresse, à obtenir un résultat pour lequel l'Angleterre avait déjà fait tant d'inutiles sacrifices? Si Bonaparte ne jugeait pas nécessaire de partir avec son armée, du moins il partirait seul, et c'était encore mieux. Sidney Smith se flattait de le prendre, Sidney Smith se figurait déjà le tenir, et, pensait-il, une fois Bonaparte prisonnier, l'évacuation de l'Égypte par les troupes françaises ne se ferait pas longtemps attendre...

La collection de journaux que le commodore venait de transmettre si obligeamment à Bonaparte comprenait les mois d'avril, de mai, de juin, et même les premiers jours de juillet. Bonaparte passa toute la nuit à les lire, à les dévorer. Sans doute, d'après le seul fait de l'existence d'une seconde coalition, d'après les fâcheux auspices sous lesquels il savait déjà que s'était ouverte la campagne de 1799, d'après les vives alarmes dont témoignait la dépêche du Directoire, Bonaparte ne se dissimulait pas que de grands désastres avaient pu fondre sur sa patrie; mais combien ses prévisions étaient au-dessous de la réalité! Lors de son départ pour l'Égypte, il avait laissé en France trois ou quatre cent mille hommes de troupes, et cependant il voyait que tous les jeunes gens depuis vingt jusqu'à vingt-cinq ans venaient d'être appelés sous les armes! Il avait laissé d'illustres capitaines à la tête des armées républicaines, et cependant il trouvait presque tous leurs noms accolés à des défaites! C'était Joubert qui perdait en Allemagne les batailles de Pfullendorf et de Stockach; c'étaient Schérer et Moreau qui, en Italie, se faisaient battre successivement à Magnano, à Cassano, et sur les bords de la Trébia! La victoire paraissait n'être restée fidèle au drapeau tricolore que sur les rives du Nil. Sensible à tous nos revers, Bonaparte était peiné plus particulièrement de ceux que nos soldats avaient essuyés en Italie. L'Italie, où ses talents militaires avaient pris leur premier essor, l'Italie, dont il avait en quelque sorte fait une vaste province française, l'Italie semblait entièrement perdue pour nous; nos troupes, qui en couvraient naguère la surface, étaient maintenant renfermées dans le territoire de Gênes; la république cisalpine n'existait plus; enfin les Austro Russes traversaient les Alpes pour pénétrer sur le territoire français. Si du moins, pour faire face aux dangers du dehors, la France eût été calme et unie au dedans! si elle eût été mue tout

Prisse del. Lemaître

Marché des Esclaves



entière par un même sentiment de patriotisme! Mais non; d'un côté, la discorde régnait toujours entre les trois grands pouvoirs de l'État; de l'autre, l'appel général des classes conscriptionnelles, tout nécessaire qu'il était, un emprunt forcé de cent millions, une loi sur les otages, et cent autres projets révolutionnaires dont les feuilles publiques étaient remplies, excitaient le mécontentement des meilleurs citoyens. La Vendée même se rallumait avec fureur, poussait ses excursions jusqu'aux portes de Paris, nécessitait de sanglantes représailles. Et les plus récentes de ces tristes nouvelles, au moment où Bonaparte les lisait, avaient déjà près d'un mois de date. En un mois, quel progrès le mal n'avait-il pas pu faire!

Plus Bonaparte avançait dans sa pénible lecture, plus il regrettait amèrement d'être loin de l'Europe, loin de la France; plus s'affaiblissaient à ses yeux les motifs ou du moins les scrupules qui seuls l'avaient retenu en Égypte depuis cinq ou six semaines. Le matin venu, et sa lecture finie, toute hésitation avait cessé de sa part: il était résolu à partir. Partir! Et comment? Les marines combinées de l'Angleterre, de la Porte, de la Russie, du Portugal, ne tenaient-elles pas la mer? Sidney Smith, avec ses deux vaisseaux de ligne, ne croisait-il pas devant le port d'Alexandrie? A tout hasard, il manda le contre-amiral Ganteaume, et, sans toutefois le mettre dans la confidence de son projet, il lui ordonna d'accélérer les approvisionnements des frégates *la Muiron* et *la Carrère*, qui étaient déjà armées et équipées. Bonaparte enjoignit même à Ganteaume de faire sortir du port ces deux frégates, pour peu que la croisière anglaise s'éloignât, d'aller avec elles mouiller dans la petite anse du Marabout, laquelle est située à une lieue d'Alexandrie vers l'ouest, et de lui en transmettre sur-le-champ avis au Caire, où il se disposait à retourner. Que Sidney Smith vînt seulement à se relâcher de sa surveillance, et Bonaparte, pour tout le reste, avait résolu de s'en remettre à la fortune.

Sur ces entrefaites arriva un événement, petit en soi, grand vu les circonstances, et d'où Bonaparte, qui fut toujours un peu fataliste, tira, dit-on, un favorable augure. Sur le pont du *Thésée*, un des deux vaisseaux de Sidney Smith, se trouvaient une centaine de bombes, reste de celles dont le commodore n'avait cessé pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre d'assaillir les troupes assiégeantes. Le 4 août, veille du jour où Bonaparte devait se mettre en route pour regagner le Caire, ces bombes, par une cause qui n'a jamais été bien connue, prirent feu, et éclatèrent toutes à la fois, pendant que *le Thésée* était sous voiles. Vingt hommes de l'équipage furent tués, et le pont du vaisseau reçut de tels dommages, qu'il fallut immédiatement l'envoyer à l'île de Chypre en réparation. Le matin du 5, il ne restait donc plus que *le Tigre* devant Alexandrie, et ce vaisseau même, à en croire les prisonniers que Sidney Smith nous avait rendus les jours précédents, ce vaisseau que montait le commodore, devait bientôt s'éloigner aussi. Dès la fin du siége de Saint-Jean-d'Acre, disaient les prisonniers, Sidney Smith manquait déjà d'eau et de vivres, mais il avait compté sur le succès de la dernière expédition turque pour renouveler ses approvisionnements; il avait en conséquence négligé les moyens qu'il aurait eus alors de le faire sans quitter les parages de l'Égypte. Maintenant que l'expédition turque avait échoué, il était trop tard. La famine menaçait, et le commodore, par suite de sa négligence, allait ne pouvoir ravitailler *le Tigre* sans le conduire également à Chypre. Était-ce là l'exacte vérité? Ou bien n'était-ce qu'un nouveau stratagème de l'ennemi? Ces bruits, insidieusement jetés dans des oreilles françaises, n'avaient-ils d'autre but que d'inspirer à Bonaparte une téméraire confiance? Sidney Smith, au lieu de s'éloigner en effet, comptait-il simplement se tenir quelques jours à l'écart, simplement feindre d'avoir renoncé au blocus des ports égyptiens, donner ainsi à Bonaparte la tentation de prendre la mer, puis, une fois que Bonaparte aurait gagné le large, fondre sur lui et le saisir? Le général en chef français ne se dissimula point que tels fussent, suivant toute vraisemblance, les calculs du commodore; mais, nous le répétons, que Sidney Smith laissât seulement Bonaparte sortir du port d'Alexandrie, et Bonaparte, en faveur de l'enjeu magnifi-

que qui l'attendait en France, n'hésiterait nullement à braver les risques de la traversée.

Le 5, après avoir renvoyé dans leurs cantonnements les troupes qui étaient accourues vers Aboukir, et réitéré à Ganteaume les ordres qu'il lui avait donnés, Bonaparte quitta Alexandrie pour retourner au Caire. Décidé comme il l'était à s'embarquer au plus tôt pour l'Europe, il croyait ne pouvoir se trop hâter de prendre toutes ses dispositions, et le Caire notamment lui semblait réclamer sa présence pendant quelques jours. Peut-être d'ailleurs, en le voyant s'éloigner du littoral, Sidney Smith concevrait-il quelque doute sur la réalité des intentions qu'il lui prêtait; peut-être le commodore, s'il avait effectivement besoin de gagner Chypre pour s'y ravitailler, croirait-il avoir le temps d'aller et de revenir pendant que Bonaparte lui-même parcourrait deux fois la distance qui sépare le Caire d'Alexandrie. C'était une chance de plus que s'ouvrait ainsi Bonaparte; et certes l'attrayante perspective qu'il voyait se dérouler devant lui pour le cas où il atteindrait aux rivages de France valait bien la peine qu'il n'en négligeât aucune...

Bonaparte arriva le 10 aux portes de la capitale de l'Égypte, et, comme à son retour de Syrie, il voulut y rentrer triomphalement. Ce n'était pas que la vanité du général en chef trouvât la moindre satisfaction dans ces sortes de cérémonies, ce n'était pas que les hommages dont les autorités civiles et militaires lui apportèrent encore le tribut à une lieue en avant de la ville, les harangues françaises et les harangues arabes qu'il eut encore à entendre, ou la pompe au milieu de laquelle il s'avança encore jusqu'à la place Ezbekyeh, flattassent aucunement son amour-propre; non, et il éprouva plus de plaisir à savoir que la tranquillité la plus parfaite n'avait cessé pendant son absence de régner dans la capitale; mais, par l'appareil dont il s'entoura, par les honneurs qu'il se fit rendre, il espérait donner aux indigènes une plus haute idée de sa récente victoire, leur inspirer un plus salutaire effroi de la puissance de ses armes, et il atteignit complétement son but. Cette seconde ovation, mieux méritée du reste que la précédente, parut produire encore plus d'effet sur la multitude. La vue de l'immense butin recueilli sur le champ de bataille d'Aboukir et qui chargeait plusieurs centaines de chameaux, la vue des nombreux étendards enlevés à l'ennemi, la vue de ses canons et de ses tentes, la vue surtout de Mustapha-Pacha, survivant presque seul à cette armée de janissaires avec laquelle il s'était flatté de reconquérir l'Égypte sur les braves de l'Occident, excitèrent parmi la foule un enthousiasme qui se traduisit par les plus bruyantes acclamations.

Toujours désireux de concilier davantage aux Français la bienveillance et l'affection des Égyptiens, Bonaparte, dès le lendemain de son retour au Caire, expédia aux gouverneurs de toutes les provinces et aux commandants de toutes les places les ordres les plus formels pour qu'ils apportassent une extrême douceur et les meilleurs procédés possibles dans l'exercice de leur autorité à l'égard des indigènes. Bonaparte leur recommandait en première ligne de faire tous leurs efforts pour persuader aux musulmans que la cause de leur religion ne courait aucun péril par suite de la présence des Français en Égypte. — « Quoi que vous fassiez, écrivait le général en chef à ses divers lieutenants, soyez sûrs que toujours les chrétiens du pays seront pour vous; n'hésitez donc pas à toujours donner aux musulmans la préférence sur les chrétiens. C'est surtout en vous conduisant d'après ce système que vous convaincrez les musulmans de vos bonnes dispositions envers eux, et que vous ôterez au fanatisme, auquel ils sont toujours enclins, tout prétexte pour éclater; n'oubliez jamais que notre conservation dépend de l'amitié des habitants du pays, et que si nous venions à la perdre, si par exemple une guerre de religion venait à s'allumer, nous serions tous perdus. » — En même temps, Bonaparte renouvelait aux membres du divan national la promesse que nous l'avons vu leur faire un mois auparavant, de bâtir une magnifique mosquée dans la capitale même de l'Égypte; Bonaparte les invitait à répéter sans cesse au peuple, dans l'intérêt de l'ordre et de la tranquillité, que le sultan Kébir chérissait



H. Moreau del.

Palmiers

particulièrement les sectateurs du Prophète, et n'avait pas de plus ardent désir que celui de les rendre heureux; qu'il possédait deux grands moyens pour conduire les hommes, la persuasion et la force; qu'il cherchait d'abord à se concilier des amis avec l'un, mais qu'au besoin il recourait à l'autre pour détruire ses ennemis. La plupart des cheiks, la plupart des docteurs de la loi musulmane, au Caire surtout, croyaient à la sincérité des paroles du général en chef, paraissaient plutôt portés à l'entretenir dans ses bonnes dispositions qu'à braver sa colère, et souriaient à l'espoir que leurs nouveaux dominateurs finiraient par embrasser la religion mahométane. La récente conversion du général Menou ne laissait pas, avouons-le, que de donner à une pareille idée, si bizarre qu'elle puisse paraître, l'apparence du fondement.

Suivre à l'égard des indigènes une politique si habile et si sage, assurer ainsi la tranquillité intérieure de l'Égypte, ce n'était pas assez. Bonaparte voulut encore, avant de quitter les bords du Nil, ne négliger aucune des mesures qui pourraient contribuer au salut et au bien-être des braves soldats qu'il allait y laisser. D'une part, les généraux de l'artillerie et du génie reçurent du général en chef l'ordre d'achever dans le plus bref délai tous les travaux de fortification commencés sur le littoral ou dans les terres; de l'autre, les instructions les plus étendues et les plus minutieuses furent adressées par lui aux diverses administrations de l'armée, afin que chacune redoublât de zèle et que tous les genres de services marchassent de front. Les manufactures d'armes, les fabriques de poudre, les ateliers d'habillement et d'équipement, l'agriculture même, ne tardèrent point à prendre un nouvel essor; et pour peu que Bonaparte, s'il repartait pour l'Europe, remît en bonne main le commandement suprême, la situation des troupes, qui déjà ne laissait presque plus rien à désirer, deviendrait probablement plus florissante de jour en jour.

Autre sollicitude : comme la guerre s'était prolongée dans la partie supérieure du Nil plus que dans les autres provinces de l'Égypte, comme les mameluks et les Arabes avaient concentré leurs derniers efforts de ce côté, Denon, ou du moins un très-petit nombre de savants et d'artistes aussi courageux que lui, étaient les seuls qui eussent pu jusqu'alors explorer le Saïd. Le Saïd cependant, qui renferme tant de superbes ruines, offrait, plus encore peut-être que la Basse et la Moyenne-Égypte, un champ merveilleux aux investigations et aux études des érudits. Bonaparte tint à honneur de ne laisser à personne la gloire d'ouvrir aux sciences et aux arts une mine si féconde. Le 15 août, cinq jours après avoir regagné le Caire, Bonaparte nomma une commission à cet effet; il la divisa en deux sections, dont la première eut pour chef le secrétaire perpétuel de l'Institut, Fourrier, et la seconde le géomètre Costaz; il rédigea pour chacune d'elles une série de questions relatives aux procédés agricoles, aux produits industriels, à l'histoire et aux traditions du pays, et présida lui-même à leur départ. Une circulaire envoyée à Desaix et à ses principaux lieutenants leur recommandait instamment de protéger par tous les moyens en leur pouvoir la vie et les recherches des membres de cette commission.

Enfin, apprenant qu'une troisième armée turque s'organisait en Syrie, et que le grand-visir lui-même avait quitté Constantinople pour venir prendre le commandement de cette nouvelle armée, à la tête de laquelle il prétendait arracher l'Égypte aux vainqueurs de mameluks, Bonaparte résolut d'entrer en pourparlers avec ce personnage, qu'on disait déjà arrivé à Damas. Bonaparte écrivit donc une longue lettre au grand-visir, et chargea Mustapha-Pacha, son prisonnier, d'aller la remettre en mains propres. Bonaparte, dans sa lettre, s'efforçait de prouver au premier ministre du sultan combien l'alliance de la Sublime-Porte avec l'Angleterre et avec la Russie était impolitique. La France, au contraire, était l'alliée naturelle du Grand Seigneur, et l'avait bien prouvé en ne cessant depuis trois siècles de veiller au salut de l'empire ottoman. Quant à l'occupation de l'Égypte par des troupes françaises, il ne fallait point y voir un acte d'hostilité contre la Porte même. Les Français avaient uniquement voulu, d'une part, venger leurs frères persécutés par les mameluks, de l'autre porter

un coup fatal à la puissance anglaise, et non insulter leur noble et fidèle ami le sultan Sélim... « Pour moi, disait Bonaparte, j'espère avoir prouvé par toutes mes actions le respect que je porte à Sa Hautesse et l'amitié que je ressens pour la nation ottomane. A Malte, j'ai rendu la liberté à de nombreux esclaves turcs; ici, en Égypte, tout ce qui appartient au Grand Seigneur a été toujours protégé par mes ordres. » Suivait l'offre de restituer l'Égypte à son possesseur légitime, si la Porte, mieux éclairée sur ses intérêts véritables, voulait renoncer à l'alliance de la Russie et de l'Angleterre pour revenir à celle de la France. « Au surplus, ajoutait Bonaparte en terminant, mon armée est forte et bien disciplinée; elle est parfaitement aguerrie, parfaitement approvisionnée de tout ce qui peut la rendre victorieuse de ses adversaires, fussent-ils aussi nombreux que les sables de la mer. En outre, des citadelles, des places fortes, se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du désert. Je ne crains donc rien et suis ici invincible; mais je dois à l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus fidèle des alliés de mon pays, à l'empereur Sélim, la démarche que je tente... » Le grand-visir, abandonné à ses propres inspirations, aurait peut-être prêté une oreille favorable à de pareilles ouvertures. Quels avantages, en effet, la Turquie avait-elle à retirer d'une guerre avec la France? Mais le premier ministre et tous les autres membres du divan de la Sublime Porte étaient trop circonvenus par les agents anglais et par les agents russes pour ne pas rejeter des propositions de paix faites au nom de la république française. Bonaparte ne s'était pas dissimulé que sans doute sa lettre n'aurait point d'autre résultat. Si cependant il l'avait écrite, c'était dans l'espoir que le grand-visir, effrayé du tableau gigantesque qu'on lui traçait de la situation de l'armée française en Égypte, et d'ailleurs arrêté déjà par le manque d'approvisionnements, car nos troupes et celles de Djezzar avaient dévasté à l'envi les provinces syriennes, ne continuerait sa marche offensive qu'après avoir réuni toutes les forces et toutes les ressources dont il avait indispensablement besoin. Bonaparte lui-même, s'il ne quittait pas l'Égypte, ou, dans le cas contraire, celui de ses lieutenants qu'il appellerait à le remplacer, aurait ainsi tout le temps de se préparer à soutenir un nouveau choc. Peut-être même s'écoulerait-il trois ou quatre mois avant la reprise des hostilités, et si dans l'intervalle Bonaparte avait regagné la France, il ne lui en faudrait pas davantage pour envoyer de puissants renforts aux compagnons qu'il aurait laissés sur les bords du Nil...

Ce fut au milieu de ces soins divers, ce fut au moment où Mustapha se mettait en route pour porter au grand-visir la lettre dont nous venons de donner plus haut l'analyse, que Bonaparte reçut, le 17 août, d'Alexandrie, une dépêche, datée du 12, dans laquelle Ganteaume lui mandait que *le Tigre*, seul vaisseau anglais demeuré en croisière le long des côtes d'Égypte, avait également disparu depuis plusieurs jours. Le contre-amiral ajoutait avoir, en conséquence, exécuté les instructions que le général en chef lui avait laissées pour le cas échéant, c'est-à-dire que les deux frégates *la Carrère* et *la Muiron*, et même deux autres petits bâtiments pouvant servir d'éclaireurs, étaient déjà mouillés dans l'anse du Marabout. L'occasion était trop belle pour que Bonaparte n'en profitât point. Aussitôt qu'il eut achevé de lire la dépêche de Ganteaume, il résolut de repartir dès le lendemain 18 pour Alexandrie; il fixa au 25 le jour de son embarquement, et désigna, sans cependant leur dire qu'il les emmenait en France, les personnes qui devaient l'y accompagner. Au contraire, il tâcha de dissimuler jusqu'au dernier moment, et, pour donner le change à tout le monde, pour maintenir les Français et les indigènes dans l'ignorance de son véritable dessein, il annonça publiquement qu'il s'en allait faire une tournée dans le Delta. Il avait à cœur, disait-il, de visiter en détail, à cœur de bien connaître cette terre si fertile qu'il n'avait encore qu'entrevue, et voulait y rétablir de nombreux canaux d'irrigation depuis trop longtemps négligés.

Bonaparte, prenant avec lui, outre une escorte de deux cent cinquante guides, quelques-uns de ses meilleurs généraux et ceux des savants de l'expédition qu'il affectionnait le plus, quitta en

effet le Caire le 18. Il arrivait à Alexandrie dans la soirée du troisième jour...

Lequel de ses lieutenants Bonaparte se proposait-il de désigner comme son successeur en Égypte? C'était Kléber. Avant de sortir du Caire pour la dernière fois, Bonaparte avait écrit à Kléber, qui commandait alors la province de Garbieh. Toutefois, dans la lettre qu'il lui avait adressée, il ne l'instruisait point de la haute marque de confiance qu'il lui réservait. Préférant ne l'en instruire que de vive voix, et comptant lui tracer, de vive voix aussi, une espèce de plan de conduite, il lui avait simplement donné rendez-vous à Rosette pour le 24; mais, arrivé à Alexandrie dès le 21, et craignant, s'il attendait jusqu'au 24 ou 25 pour s'embarquer, craignant que la croisière anglaise ne reparût ou que les vents ne devinssent contraires, il résolut soudain d'avancer son départ de trois jours. Il ne verrait point, n'entretiendrait point Kléber; mais, précisément, le désir de manquer au rendez-vous entra peut-être pour quelque chose dans cette brusque détermination. Connaissant le caractère parfois irrésolu, parfois même indocile, de Kléber, qui avouait dans ses moments de franchise *n'aimer la subordination qu'en sous-ordre*, peut-être Bonaparte, au moment d'imposer à ce général le lourd fardeau de l'autorité suprême, n'était-il pas fâché de lui laisser un ordre absolu, un ordre qui n'admît ni refus ni contestation...

« Le gouvernement m'ayant rappelé près de lui, il est enjoint au général Kléber de prendre le commandement en chef de l'armée d'Orient.

« *Signé* : BONAPARTE. »

Telle fut la pièce officielle que Bonaparte rédigea et signa dans la journée du 5 fructidor an VII (22 août 1799) pour remettre entre les mains de Kléber les pleins pouvoirs dont le Directoire l'avait investi lui-même dix-huit mois auparavant. Cette pièce, d'un laconisme extrême, était destinée à devenir publique; mais le pli sous lequel Kléber allait la recevoir devait lui porter en outre une lettre confidentielle où Bonaparte lui donnait toutes les instructions nécessaires pour bien remplir la tâche importante qu'il venait de confier à son patriotisme. La lettre en question est fort longue; elle est fort connue; mais elle offre un trop grand intérêt historique pour que nous omettions de la consigner ici :

« Alexandrie, le 5 fructidor an VII.

« AU GÉNÉRAL KLÉBER.

« Je pars pour la France, citoyen général, et vous trouverez ci-joint l'ordre de prendre le commandement en chef de l'armée. La crainte que la croisière anglaise ne reparaisse d'un moment à l'autre me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours. J'emmène avec moi plusieurs de nos compagnons, notamment les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, et les citoyens Monge et Berthollet.

« Je vous adresse divers journaux français et étrangers jusqu'au 10 juin : vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que Mantoue, Turin et Tortone sont bloquées. J'ai lieu de croire cependant que la première de ces places tiendra jusqu'au mois de novembre, et j'ai l'espérance, pour peu que la fortune me seconde, d'arriver en Europe avant le commencement de novembre.

« Je vous envoie aussi deux chiffres : l'un pour correspondre avec le gouvernement, l'autre pour correspondre avec moi.

« Je vous prie de faire partir dans le courant d'octobre le général Junot, ainsi que mes domestiques et tous les effets que j'ai laissés au Caire. Toutefois, je ne trouverai nullement mauvais que vous reteniez à votre service ceux de mes gens qui vous conviendront.

« L'intention du gouvernement est que le général Desaix reparte aussi pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs.

« La commission des sciences et arts repassera également en France dans le courant du même mois. Vous demanderez à cet effet un parlementaire conformément au cartel d'échange, dès qu'elle aura terminé ses travaux. Elle est occupée en ce moment-ci à explorer la Haute-Égypte. Cependant, n'hésitez point à mettre en réquisition ceux de ses membres que vous jugerez pouvoir vous être utiles.

« Le pacha fait prisonnier à Aboukir est parti pour se rendre à Damas. Il porte de ma part au grand-visir une lettre dont vous trouverez la copie ci-jointe.

« L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon et celle de l'escadre espagnole à Carthagène ne laissent plus aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Égypte les fusils, pistolets, sabres et fers coulés

dont vous pouvez avoir besoin et dont j'emporte l'état le plus exact, ainsi qu'une quantité suffisante de recrues pour réparer les pertes des deux campagnes.

« Le gouvernement vous fera en même temps connaître ses intentions. Pour moi, homme public ou simple particulier, je prendrai des mesures pour vous faire parvenir fréquemment des nouvelles.

« Si, par des événements incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de mai de l'an prochain vous n'eussiez reçu ni secours ni nouvelles de France; ou si, dans l'intervalle, la peste se déclarait en Égypte, et que par suite du fléau vous perdissiez plus de quinze cents hommes, perte considérable puisqu'elle serait en sus de celle que les chances de la guerre occasionneraient journellement; je pense que dans ce cas vous ne devez point vous hasarder à soutenir une troisième campagne, et vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte devrait en être la principale condition. Seulement il faudrait, autant que possible, éloigner l'exécution de cette condition jusqu'à la paix générale...

« Vous savez aussi bien que moi, aussi bien que personne, citoyen général, combien la possession de l'Égypte est importante pour la France. L'empire turc, qui tombe en ruines de tous côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation de l'Égypte par nos troupes serait un malheur d'autant plus grand, que nous verrions, de nos jours, cette belle province passer en d'autres mains européennes.

« Les nouvelles des succès et des revers qu'aurait la république en Europe doivent aussi influer puissamment sur vos calculs; mais si avant que vous n'ayez reçu aucunes nouvelles de France la Porte répondait aux ouvertures de paix que je lui ai faites, déclarez que vous avez tous les pouvoirs que j'avais; entamez les négociations; répétez bien que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Égypte à la Porte; exigez que la Porte sorte de la coalition et nous accorde le commerce de la mer Noire; exigez qu'elle mette les prisonniers français en liberté; exigez enfin une suspension d'armes de six mois, afin que pendant ce temps-là l'échange des ratifications puisse avoir lieu.

« A supposer des circonstances telles que vous croyiez devoir conclure le traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez pas le mettre à exécution qu'il ne soit ratifié, et que, suivant l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et sa ratification doit toujours être une interruption d'hostilités.

« Vous connaissez, je pense, citoyen général, mes idées sur la politique à suivre envers l'Égypte elle-même. Quoi que vous fassiez, les chrétiens y seront toujours pour nous. Il faut les empêcher d'être trop insolents, afin que les Turcs n'aient pas contre nous le même fanatisme que contre les chrétiens, ce qui nous les rendrait irréconciliables ennemis. Il faut endormir le fanatisme en attendant qu'on puisse le déraciner. En captivant l'opinion des grands cheiks du Caire, on a l'opinion de toute l'Égypte et de tous les chefs du peuple. Rien, si l'on sait les prendre, rien n'est moins dangereux pour nous que ces chefs peureux et pusillanimes, qui ne savent ni n'osent se battre, et qui, comme tous les prêtres, imposent le fanatisme sans être fanatiques eux-mêmes.

« Quant aux fortifications, Alexandrie, El-Arisch, voilà les clefs de l'Égypte : j'avais l'intention de faire établir cet hiver plusieurs redoutes de palmiers : il y en aurait eu deux notamment de Salahieh à Katieh, deux autres de Katieh à El-Arisch, et l'une de ces deux dernières se serait élevée à l'endroit où le général Menou a découvert de l'eau potable.

« Le général Samson, commandant le génie, et le général Songis, commandant l'artillerie, vous mettront chacun au fait de ce qui concerne son arme.

« Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il commence à avoir des données passablement exactes sur l'administration du pays.

« J'avais le projet, si nul événement ne survenait, d'aviser au moyen d'établir cet hiver un nouveau système d'impositions qui eût à peu près permis de se passer des Cophtes; cependant, avant de rien innover à cet égard, je vous conseille de réfléchir longtemps. Mieux vaut entreprendre un jour plus tard qu'un jour trop tôt.

« Des vaisseaux de guerre français se présenteront indubitablement cet hiver devant Alexandrie, ou devant Bourlos, ou devant Damiette. Faites, soit dit en passant, faites construire une tour ou une batterie à Bourlos; puis, quand les navires français auront paru, réunissez cinq ou six cents jeunes mameluks, arrêtez-les en un jour au Caire et dans les provinces, et les embarquez pour la France. A défaut de mameluks, des otages d'Arabes, ou des fils de cheiks, qu'on arrêtera sous un prétexte quelconque, pourront y suppléer. Ces individus, transportés en France, y seront retenus un ou deux ans, verront la grandeur de la nation, prendront une idée de nos mœurs et de notre langue, et, revenus en Égypte, nous formeront autant de partisans.

« J'avais déjà demandé une troupe de comédiens ; je prendrai un soin particulier de vous en envoyer une. Cet article est fort important, pour distraire l'armée et pour commencer à changer les mœurs du pays.

» Le poste éminent que vous allez occuper, citoyen général, va vous mettre à même de déployer enfin les talents que vous a donnés la nature. L'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses pour le commerce, immenses pour la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront les grandes révolutions.

« Pour moi, accoutumé que je suis à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de se passer, me décident seuls à braver les escadres ennemies. Je serai d'esprit et de cœur avec vous ; vos succès me seront aussi chers que ceux auxquels je participerai en personne, et je regarderais comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferais pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement, quelque chose pour consolider l'établissement magnifique dont nous venons de jeter les fondements.

« L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants. J'ai reçu dans tous les temps, au milieu même de leurs plus rudes fatigues, des marques de leur affection. Entretenez-les dans ces sentiments : vous le devez à l'attachement vrai que je leur porte, et, citoyen général, à l'estime toute particulière que j'ai pour vous... »

Après avoir achevé la lettre qui précède, Bonaparte traça les quelques lignes que voici, dans lesquelles il adressait ses adieux à l'armée d'Égypte, et qu'il priait Kléber de mettre le plus prochainement possible à l'ordre du jour.

« Soldats !

« Les événements qui se passent en Europe m'ont décidé à partir pour la France. Je remets le commandement de l'armée au général Kléber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles : je n'en peux dire davantage. Il m'en coûte de quitter des soldats auxquels je suis tant attaché, mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. »

Bonaparte chargeait également Kléber de transmettre au divan d'Égypte la lettre suivante, dont il sera facile à tout lecteur de saisir le but :

« Ulémas et cheiks !

« Instruit qu'une de mes escadres était prête à lever l'ancre pour m'amener ici de formidables renforts, et convaincu, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, que tant que je ne frapperai pas un coup qui écrase à la fois tous mes ennemis, je ne pourrai pas jouir tranquillement et paisiblement de la possession de l'Égypte, la plus belle contrée qui soit au monde, j'ai pris le parti d'aller me mettre moi-même à la tête de mes vaisseaux en laissant pendant mon absence le commandement au général Kléber, homme d'un mérite distingué, et auquel j'ai recommandé d'avoir pour les ulémas et les cheiks la même amitié que moi. Faites tout ce qu'il vous sera possible pour que le peuple d'Égypte ait en lui la même confiance qu'il avait en moi; faites qu'à mon retour, qui aura lieu dans deux ou trois mois, je sois content du peuple d'Égypte et que j'aie seulement des louanges et des récompenses à décerner... »

Dès le 21, Bonaparte, décidé à partir le lendemain, avait écrit au général Menou, qui commandait une des provinces du littoral, de venir le trouver dans le plus bref délai. Menou arriva dans la journée du 22, au moment où Bonaparte fermait le pli dans lequel les différentes pièces que nous venons de transcrire ou d'indiquer devaient parvenir à Kléber. Après avoir investi Menou du commandement supérieur des trois provinces d'Alexandrie, de Rosette et de Bahireh, Bonaparte lui confia qu'il partait le soir même pour l'Europe, lui ordonna le secret le plus absolu jusqu'après le départ de l'escadrille, à bord de laquelle il allait se rendre, et lui laissa le soin d'envoyer à Kléber le pli dont nous parlions tout à l'heure.

La nuit venue, Bonaparte demanda une escorte de vingt-cinq ou trente guides, fit monter à cheval les différentes personnes qu'il associait à sa fortune, y monta lui-même, sortit avec elles d'Alexandrie, et les dirigea vers l'anse du Marabout, distante d'environ deux lieues. Ce fut pendant ce trajet seulement que Bonaparte leur déclara qu'il les emmenait en France. Peut-être, au lieu d'atteindre un port français, peut-être lui et ses compagnons iraient-ils porter des fers en Angleterre. Aussi, il prétendait ne contraindre personne; il laissait chacun libre de partir ou de rester. Tous

répondirent qu'ils le suivraient au bout du monde.

Le contre-amiral Ganteaume avait rejoint l'escadrille dès le matin, et envoyé à terre dans la soirée le nombre nécessaire de chaloupes. Vers dix heures du soir, Bonaparte et sa petite troupe arrivèrent près de ces embarcations. On s'y jeta après avoir abandonné les chevaux sur la plage, et bientôt on atteignit les frégates sur lesquelles on était résolu à courir les chances de la traversée. On venait à peine de monter à bord, qu'on signala une voile anglaise du côté d'Alexandrie. Croyant lire une sorte d'hésitation sur les visages de ceux qui l'entouraient, supposant du moins qu'ils pouvaient tirer un funeste augure de cette circonstance : — *Il est encore temps de retourner au rivage*, dit Bonaparte. Chacun de se récrier. — *Soit*, reprit-il, *restez. Au surplus, vous n'avez rien à craindre : ma bonne étoile nous protégera, et nous arriverons en dépit des Anglais.* — Par prudence, toutefois, on attendit jusqu'au lendemain 23 avant de lever l'ancre, et pendant la nuit *la Revanche* et *l'Indépendant*, deux navires destinés à éclairer la route des frégates, explorèrent inutilement les parages voisins. Le 23, tout danger paraissant avoir disparu, on mit à la voile dès la pointe du jour, et Bonaparte, avec ceux qui l'accompagnaient, salua la terre d'Égypte pour la dernière fois.

La frégate *la Muiron* était commandée par Ganteaume, et avait à bord, outre Bonaparte lui-même, son secrétaire Bourienne, son aide de camp Lavalette, les généraux Berthier et Andréossy, les savants Monge, Berthollet et Denon. Sur la frégate *la Carrère*, que commandait le chef de division de la marine Dumanoir, se trouvaient les généraux Lannes, Murat, Marmont, et le littérateur Parceval-Grandmaison. Les guides qui avaient servi d'escorte pendant le trajet d'Alexandrie au lieu de l'embarquement étaient répartis sur les deux avisos.

Enfin l'escadrille emportait en France les étendards que l'armée d'Égypte avait enlevés à l'ennemi, soit à la bataille d'Aboukir, soit dans les précédentes actions. Ces trophées, on peut les voir encore, après cinquante ans bientôt, suspendus aux voûtes de l'église de l'hôtel des Invalides, à Paris.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : SENTIMENTS DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE A LA NOUVELLE DU DÉPART DE BONAPARTE. — KLÉBER COMMANDANT EN CHEF. — GRANDES QUALITÉS DE CE GÉNÉRAL, MÊLÉES DE QUELQUES TRAVERS. — LOUABLE ACTIVITÉ QU'IL DÉPLOIE D'ABORD, ET A LAQUELLE SUCCÈDE BIENTOT UN COUPABLE DÉCOURAGEMENT. — DESSEIN QU'IL CONÇOIT DE RAMENER SES TROUPES EN FRANCE. — RAISONS QUI PEUVENT EXPLIQUER L'ÉTRANGE CONDUITE DE KLÉBER, MAIS QUI NE LA JUSTIFIENT POINT. — DÉPÊCHE QU'IL ADRESSE AU DIRECTOIRE POUR LE PRÉPARER A L'ÉVACUATION DE L'ÉGYPTE. — FAUSSETÉ DE PRESQUE TOUTES LES ALLÉGATIONS DE CETTE DÉPÊCHE. — DERNIÈRES ET INUTILES TENTATIVES DE MOURAD-BEY. — NOUVELLE ET INFRUCTUEUSE DESCENTE D'UNE DIVISION TURQUE PRÈS DE DAMIETTE. — KLÉBER, MALGRÉ DE TELS SUCCÈS, PERSISTE DANS SON FUNESTE DESSEIN, OUVRE DES POURPARLERS AVEC LE GRAND-VISIR JOSSUF, QUI S'AVANCE PAR LA SYRIE A LA TÊTE D'UNE ARMÉE INNOMBRABLE, ET CONCLUT LE CÉLÈBRE TRAITÉ D'EL-ARISCH. — OBSTACLES QU'APPORTE L'ANGLETERRE A L'EXÉCUTION DE CE TRAITÉ, ET PREMIÈRES NOUVELLES DE FRANCE DEPUIS QUE BONAPARTE A QUITTÉ LES BORDS DU NIL. — KLÉBER RETROUVE SOUDAIN TOUTE SON ÉNERGIE, MARCHE CONTRE LE GRAND-VISIR, LIVRE ET GAGNE LA BATAILLE D'HÉLIOPOLIS, POURSUIT AU LOIN LES VAINCUS, PUIS REVIENT METTRE A LA RAISON LE CAIRE, QUI S'EST INSURGÉ PENDANT SON ABSENCE. — IL VA TACHER DÉSORMAIS DE RÉPARER A FORCE DE ZÈLE SA FAIBLESSE D'UN MOMENT; MAIS IL MEURT ASSASSINÉ, ET SA MORT PORTE UN COUP FATAL A LA DOMINATION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

Le 23 août 1799, aux premières lueurs du jour, à l'instant où l'escadrille qui portait *César et sa fortune* s'élançait des côtes d'Égypte vers les côtes de France, et lorsque tout sommeillait encore dans Alexandrie, une sentinelle qui montait la garde devant la porte par laquelle Bonaparte était sorti de cette ville le soir précédent, vit soudain, du côté de l'ouest, un gros nuage de poussière se former aux limites de l'horizon. Bientôt elle remarqua que ce nuage, qui semblait soulevé par le galop d'un corps de cavalerie, s'avançait dans

la direction d'Alexandrie même; bientôt, en effet, elle entendit de nombreux hennissements; elle crut que c'était l'avant-garde d'une troupe de Bédouins ou de mameluks qui venaient tenter un coup de main contre la place, et elle se hâta d'avertir le poste voisin. De poste en poste, de caserne en caserne, l'alarme gagna promptement toute la ville, et un quart d'heure s'était à peine écoulé, que la majeure partie de la garnison s'élançait hors des murs pour marcher à la rencontre de l'ennemi, ou plutôt du tourbillon de sable qui approchait toujours. Cinq minutes encore, et de ce tourbillon s'échappa une soixantaine de chevaux, sellés, bridés, équipés, mais ne portant pas un seul cavalier. Un immense éclat de rire accueillit d'abord cet étrange escadron. On se demanda ensuite, avec une certaine inquiétude, quels pouvaient être ces chevaux. C'étaient, le lecteur l'a sans doute deviné, ceux que Bonaparte et ses compagnons avaient pris la veille pour franchir les deux lieues qui séparent Alexandrie de l'anse du Marabout. Il leur avait fallu les abandonner sur le rivage pour monter dans les chaloupes, et ces animaux, après avoir erré quelque temps au bord de la mer, avaient fini, obéissant à un instinct naturel, par reprendre le chemin de leur dernière écurie. On ne tarda guère à les reconnaître; on s'imagina alors que le général en chef, que les différentes personnes de sa suite, que les guides de son escorte, étaient tombés dans quelque embuscade; on les supposa tous prisonniers, si même ils n'avaient péri tous, et une consternation profonde se peignit sur chaque visage. Tandis que plus d'un grenadier s'essuyait les yeux du revers de sa vaillante main, Menou, que Bonaparte, on se le rappelle, avait mis dans la confidence de son projet, Menou survint. Menou, pensant d'un mot sécher les pleurs, d'un mot ramener le calme dans les âmes, s'empressa de publier que Bonaparte, loin d'être au pouvoir de l'ennemi, cinglait depuis quelques heures vers la France. Menou, il est vrai, dissipa ainsi la morne stupeur qui régnait dans les rangs de la troupe, mais ce fut pour y exciter les manifestations les moins équivoques d'un vif mécontentement. *Quoi! Bonaparte avait quitté l'Égypte! Le petit caporal avait déserté!* D'abord on put à peine en croire ses oreilles; puis, lorsque le doute devint impossible, lorsque Menou eut donné des détails, nommé le successeur que Bonaparte s'était choisi, montré les dépêches qu'il avait laissées pour Kléber, les larmes, les regrets, les témoignages de pitié firent place aux plaintes les plus acerbes, aux récriminations les plus violentes.

La nouvelle du départ de Bonaparte se répandit en Égypte avec la rapidité de l'éclair. Répétée à l'envi par les indigènes, elle vola de bouche en bouche, devança partout les courriers officiels, et partout produisit sur les différentes divisions de l'armée française la même succession de sentiments que nous lui avons déjà vue produire sur la garnison d'Alexandrie. Partout elle provoqua dans le premier moment une si douloureuse surprise, qu'on refusa d'y ajouter foi, et que les gouverneurs de plusieurs villes, les commandants de plusieurs provinces, la démentirent. Dans leur opinion, ce n'était, ce ne pouvait être qu'un mensonge accrédité par les ennemis du dehors ou par les mécontents de l'intérieur pour démoraliser les troupes conquérantes et pousser les habitants à l'insurrection. Puis, une fois avérée, la fatale nouvelle causa une tristesse générale, qui se changea bientôt en désespoir. Au désespoir succéda la colère. La colère alla jusqu'à l'indignation.

Il avait fallu toute la confiance que le vainqueur d'Italie inspirait à ses soldats pour les entraîner au delà des mers, vers un but inconnu. Ce but une fois atteint, une fois débarqués en Égypte, c'est-à-dire dans une contrée dont la plupart ignoraient naguère le nom, il avait fallu tout l'ascendant qu'il exerçait sur eux pour les retenir si longtemps loin de l'Europe, loin de la France; car c'est une passion que le regret de la patrie, passion qui ne se maîtrise que difficilement, lorsque la distance, la nouveauté des lieux, le doute de la possibilité du retour viennent l'irriter encore. Un sourd mécontentement, qui ne provenait ni des fatigues, ni des privations, ni des dangers, mais de l'amour du pays natal que

le Français porte en tous lieux, avait régné dès le début de l'expédition parmi les soldats de l'armée d'Orient, et s'était souvent trahi par des murmures, souvent même par des suicides. Bien plus, un jour, dit-on, l'armée en masse, l'armée, quoique victorieuse et ne manquant plus de rien, avait formé le projet d'enlever ses drapeaux et de courir se rembarquer. Mais elle n'en avait eu que la pensée, et n'avait point osé braver à ce point son général. Ce jour-là, comme dans toutes les occasions où il ne s'agissait que d'imposer silence à d'aigres discoureurs, Bonaparte s'était simplement montré, et sa présence avait suffi pour retenir les plus mutins dans le devoir. Sa belle figure, son air toujours calme et serein, son langage toujours si persuasif, enfin son incessante activité, balayaient, comme le vent balaye un léger nuage, les noires vapeurs qui venaient de temps en temps troubler le cerveau de ses compagnons d'armes. S'occupant toujours lui-même, et sachant si bien occuper les autres, possédant à un si haut degré le don de captiver les esprits, il ne laissait pas naître, ou dissipait sans peine, dans les âmes de ceux qui l'entouraient, des ennuis qui jamais n'atteignaient la sienne. On se disait bien quelquefois que probablement on ne reverrait plus la France, que la Méditerranée était devenue une barrière infranchissable; on se le disait surtout depuis que la flotte avait été détruite à Aboukir; mais qu'on dût reprendre ou non le chemin du pays natal, qu'importait! Le général Bonaparte n'était-il pas là! ne pourrait-on, avec Bonaparte, aller en tous lieux et se faire partout une autre patrie!

Bonaparte s'éloignant, Bonaparte abandonnant à elle-même l'armée d'Égypte, les choses changeaient complétement de face. Les soldats, les officiers même, habitués à voir l'arbitre de leur destinée dans un général qui les commandait presque tous depuis quatre ans, et qui les avait, dans cet intervalle, tirés de tant de pas difficiles, n'envisagèrent plus que la mort sur cette terre d'Égypte où ils étaient venus chercher la gloire avec Bonaparte, et où Bonaparte les délaissait alors que sa présence leur était encore si nécessaire. Bonaparte, se récria-t-on d'une voix presque unanime, devait jusqu'au bout veiller au salut commun. Rien ne l'excusait d'avoir quitté les bords du Nil, et remis à un autre la tâche d'achever une expédition aventureuse qu'il avait seul provoquée. En vain, pour excuser son départ si mystérieux et si prompt, ses amis les plus sincères et ses partisans les plus chauds prétendirent qu'il allait chercher les renforts dont l'armée avait depuis longtemps besoin. Peut-être aussi, peut-être allait-il non-seulement dissoudre pour la seconde fois la coalition des puissances étrangères, mais terrasser au sein de la France le redoutable monstre de l'anarchie. Peut-être même mettrait-il ensuite la main sur le timon de l'État. Ce qui était certain, c'est qu'il se souviendrait de ses soldats de prédilection, de ses braves et fidèles phalanges de l'armée d'Égypte, qu'il revolerait tôt ou tard à leur secours, et mettrait sa gloire à consolider une conquête qui était le résultat de ses hautes conceptions. De telles excuses, de telles assurances, n'obtinrent qu'un médiocre succès. On s'obstina généralement à ne point admettre qu'un irrésistible élan de patriotisme, mêlé si l'on veut d'ambition, avait pu, à la nouvelle des désastres militaires et des dissensions intérieures de la république, l'entraîner vers la France. On ne vit que l'abandon auquel il vouait de malheureux compagnons d'armes qui avaient eu assez de confiance en son génie pour le suivre. Puisqu'il s'enfuyait, il avait donc reconnu la suprême imprudence de l'expédition d'Égypte et l'impossibilité absolue de la mener à bonne fin. Avoir mal combiné ses plans, s'être mépris sur les moyens et les chances de réussite, on le lui pardonnait encore. Mais on ne trouvait point d'expressions assez injurieuses pour le blâmer d'être parti seul. Partir seul, délaisser au delà des mers ceux qu'il avait compromis, leur imposer la continuation d'une entreprise qu'il avait lui-même jugée inexécutable, c'était une honteuse félonie, une infâme trahison, une cruelle lâcheté.

Ces propos, tenus sous le coup du désappointement et de la crainte, ont été complaisamment accueillis par beaucoup d'historiens, et ne cesseront jamais de l'être comme expression de la vérité,



Preziosi del. Lemaitre

Le Noreg, machine à battre le blé.

car le héros des temps modernes a toujours eu et aura toujours de nombreux détracteurs. Rien cependant n'est plus injuste, et nous espérons que le lecteur impartial aura puisé dans la lecture des pages qui précèdent la conviction (qui est la nôtre) que Bonaparte avait assez bien employé les dix-huit mois qu'il venait de passer en Égypte pour que son absence à dater du mois d'août 1799 dût n'avoir pas de graves inconvénients. La victoire du mont Thabor et la victoire d'Aboukir semblaient mettre pour longtemps l'Égypte à l'abri de toute tentative des ennemis du dehors ; au dedans régnait une tranquillité profonde. En fait d'administration, tout marchait à merveille. Bonaparte avait mis tout sur un si bon pied, qu'il n'était besoin que de ne pas déranger exprès la machine pour qu'elle continuât de fonctionner à souhait. Enfin, il eût suffi d'un homme simplement doué de bon sens pour achever l'œuvre si bien commencée par Bonaparte, et Bonaparte venait de se choisir un successeur d'une incontestable capacité.

C'était à Kléber, nous l'avons déjà dit, que Bonaparte avait laissé le commandement en chef, et Bonaparte eût fait difficilement un meilleur choix. Kléber savait la guerre, entendait l'administration, appréciait l'importance de la discipline. Kléber passait à juste titre pour intègre et désintéressé. Enfin, Kléber était le plus bel homme de l'armée, quoiqu'il en fût presque le Nestor et qu'il approchât de la cinquantaine. Sa taille élevée, son noble visage, où respirait tout le feu de son âme, sa bravoure à la fois audacieuse et calme, son intelligence prompte et sûre, faisaient de lui le plus imposant des capitaines sur un champ de bataille. Son esprit était un peu inculte, mais vif, mais brillant, mais original. Ajoutons qu'il lisait sans cesse Plutarque et Quinte-Curce, qu'il les lisait exclusivement, et qu'il y cherchait l'aliment des grands cœurs, l'histoire des héros de l'antiquité. A vrai dire, l'armée d'Égypte, presque entièrement composée des soldats de l'ancienne armée d'Italie, connaissait peu Kléber, qui, après avoir glorieusement servi la république en Vendée, dans le nord, puis sur le Rhin, pendant les années 1793, 1794 et 1795, était alors tombé en disgrâce auprès du Directoire et resté inactif pendant les campagnes de 1796, 1797 et 1798. Il est encore vrai que Kléber avait une froideur, une fierté, une brusquerie de manières, qui contrastaient singulièrement avec cette bouillante ardeur, cette adroite familiarité, par lesquelles Bonaparte excellait à se concilier l'affection et le dévouement des troupes. N'importe! la belle tenue militaire de Kléber, la blessure qu'il avait reçue à la prise d'Alexandrie, la vigueur avec laquelle il avait engagé la bataille du mont Thabor, l'estime dont il jouissait parmi les officiers qui l'avaient connu sur le Rhin, enfin le choix dont Bonaparte venait de l'honorer, étaient plus que suffisants pour lui gagner et la confiance et l'amour des soldats, s'il se montrait jaloux de les obtenir.

Toutefois, lorsqu'on avait appris le départ de Bonaparte et cherché quel successeur il pouvait s'être choisi, ce n'était pas sur Kléber, avouons-le, que s'étaient tout d'abord tournés les regards. Il y avait en Égypte un autre général dont le nom, glorieusement cité dans la plupart des bulletins, balançait avec quelque avantage celui du nouveau commandant en chef. Appelées à émettre un vote, les troupes eussent peut-être désigné le modeste Desaix, dont la réputation militaire égalait celle de Kléber, et que sa simplicité, sa douceur, ses manières toutes françaises, entouraient d'une plus grande popularité. Desaix eût été, en effet, à tous égards, plus digne que personne de remplacer Bonaparte en Égypte. Après Desaix venait Kléber, puis Reynier ou Lanusse. Telle était l'opinion de Bonaparte, mais il avait pensé qu'en France Desaix rendrait encore plus de services qu'en Égypte, et voilà pourquoi il lui avait laissé l'ordre de repartir le plus tôt possible pour l'Europe. Il avait même songé un moment, dit-on, à emmener et Desaix, et Kléber, et Reynier, et à investir Lanusse du commandement en chef; puis, vu les périls de la traversée, il avait senti la convenance de laisser à la tête de l'armée d'Orient un officier de premier ordre, et s'était décidé à choisir Kléber. Kléber, outre la supériorité du mérite, avait d'ailleurs, aux yeux de Bonaparte, un autre avantage sur Rey-

nier et sur Lanusse : c'était d'avoir appartenu aux anciennes armées du Rhin.

On sait que dès le commencement des guerres de la république, une sorte de rivalité envieuse s'était élevée entre les armées du Rhin et les armées d'Italie. Au lieu de s'en tenir à une patriotique émulation, elles se jalousaient les unes les autres, et prétendaient faire autrement la guerre, c'est-à-dire la faire mieux. Or, ces prétentions, ces jalousies, portées sur les bords du Nil, y faisaient envisager l'expédition d'Egypte sous des aspects complétement différents. Tout ce qui était venu des armées du Rhin ne témoignait que peu de penchant pour l'expédition ; au contraire, les officiers et les soldats originaires de l'armée d'Italie se montraient tout dévoués à l'entreprise, parce qu'elle était l'œuvre de leur *petit caporal*. De là, deux partis dans l'armée d'Orient; de là, entre les Français du Rhin et les Français d'Italie, comme ces deux partis s'appelaient, une sourde haine que la présence de Bonaparte avait contenue, mais qui pouvait, après son départ, dégénérer en querelles ouvertes. Sûr de l'affection de ses anciens lieutenants et de ses anciens soldats, persuadé que ce n'étaient pas eux qui chercheraient à ternir sa gloire, ou à compromettre le succès de l'expédition d'Égypte, Bonaparte avait cru que le meilleur moyen d'imposer aux autres était de prendre son successeur parmi leurs généraux.

Du reste, pendant les premiers jours, Kléber sembla n'être animé que du désir de justifier la haute marque de confiance qu'il venait de recevoir, et rien n'eût fait présager l'étrange et coupable faiblesse à laquelle il faillit s'abandonner ensuite. Kléber se rendait à Rosette, où Bonaparte, on se le rappelle, lui avait donné rendez-vous pour le 23, lorsque chemin faisant il rencontra le courrier par lequel Menou lui expédiait les deux lettres que Bonaparte avait laissées pour lui, et dont l'une l'investissait du commandement en chef, l'autre lui traçait une espèce de plan de conduite. Ces deux lettres lues, il vola vers le Caire, y arriva le 31, s'installa avec une espèce d'appareil dans l'élégante maison arabe que Bonaparte habitait sur la place Ezbekyeh; puis, le jour même de son arrivée, pour se faire reconnaître des troupes, il leur adressa la proclamation suivante :

« Soldats!

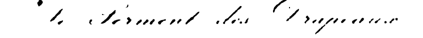
« D'impérieux motifs ont déterminé le général en chef Bonaparte à repasser en Europe. Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison si peu favorable, sur une mer si étroite et couverte de tant d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : *il s'agissait de votre bien-être!*

« Soldats! de puissants secours vous arriveront bientôt; sans quoi, une paix glorieuse, une paix digne de vous et de vos travaux vous ramènerait dans votre patrie. En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en ai senti toute l'importance, tout ce qu'il avait de pénible; mais, connaissant votre constante patience à braver tous les maux et à supporter toutes les privations, appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

« Soldats! n'en doutez point : votre salut et vos besoins de tout genre seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude. »

Le nouveau général en chef s'empressa de se faire également reconnaître des autorités égyptiennes, et donna à cette cérémonie toute la pompe dont elle était susceptible. Le 1er septembre, d'après le vœu qu'il en manifesta, une nombreuse députation, composée des principaux cheiks et des principaux ulemas du Caire, des membres du grand divan et de presque tous les personnages considérables de l'Égypte, se transporta près de sa personne, à l'Hôtel du gouvernement. Un des membres du divan, le cheik El-Mohady, prenant alors la parole au nom de ses collègues et de ses compatriotes, réclama protection pour le culte musulman, ne dissimula point les regrets que les vrais croyants éprouvaient du départ de Bonaparte, mais ajouta que les chefs et le peuple trouvaient de grands motifs de consolation dans la bonté et la justice bien connues du digne successeur de leur ami le sultan Kébir. Kléber répliqua en ces termes à l'orateur de la députation indigène :

« C'est par mes actes que je me propose de satisfaire à vos demandes et d'obtempérer à vos vœux. Mais les actes sont lents, et



Prisse del.

Le Serment des Drapeaux

le peuple est impatient de connaître le sort qui l'attend sous le nouveau chef qui vient de lui être donné. Eh bien, dites-lui que le gouvernement de la république française, en me conférant le gouvernement particulier de l'Égypte, m'a spécialement chargé de veiller au bonheur de la nation égyptienne, et c'est de tous les attributs de mon commandement le plus cher à mon cœur. Le peuple d'Égypte fonde principalement ce bonheur sur la religion: la faire respecter est donc un de mes principaux devoirs. Je ferai plus: je l'honorerai, et contribuerai, autant qu'il sera en mon pouvoir, à sa gloire et à sa splendeur. Cet engagement pris, je crains peu les méchants; les gens de bien les surveilleront et me les feront connaître. Là où l'homme juste et bon est protégé, le pervers doit trembler : le glaive est suspendu sur sa tête. Bonaparte, mon prédécesseur, a acquis des droits à l'affection des cheiks, des ulémas et des grands par une conduite intègre et droite; je la tiendrai aussi cette conduite; je marcherai sur ses traces, et j'obtiendrai ce que vous lui avez accordé. Retournez donc parmi les vôtres; réunissez-les autour de vous, et dites-leur encore : « Rassurez-vous! « le gouvernement de l'Égypte a passé en « d'autres mains; mais tout ce qui peut être « relatif à votre félicité ou à votre sûreté sera « constant et immuable. »

La députation se retira extrêmement satisfaite, et les paroles de Kléber, répétées de bouche en bouche, comme il le désirait, portèrent l'espoir et la confiance chez tous les habitants de l'Égypte.

A peine installé, Kléber s'occupa avec la plus louable activité des divers devoirs que lui imposaient les importantes et délicates fonctions de commandant en chef. Ainsi il passa une revue générale de tous les corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui se trouvaient au Caire ou dans les environs; il visita non-seulement la citadelle et les forts établis pour la défense régulière de la capitale, mais encore les travaux militaires du faubourg de Boulacq, ceux de l'île de Rodah, ceux du village de Gizeh; il inspecta non-seulement le *Lycée de la patrie*, mais encore la manutention des poudres et salpêtres, et surtout l'intéressant atelier de mécanique, qui, sous l'habile direction du citoyen Conté, rendait de grands services à la colonie. Kléber parcourut ensuite les hôpitaux, les prisons même, voulut tout voir par ses yeux, et ordonna tout ce qui pouvait contribuer au rétablissement ou au bien-être des malades, à la salubrité ou à l'amendement des prisonniers. Kléber assista plusieurs fois aux séances de l'Institut. Enfin, profitant de la complète tranquillité dont jouissait l'Égypte depuis la dernière victoire remportée par Bonaparte sur la plage d'Aboukir, Kléber appliqua tout son zèle à introduire dans l'administration militaire et dans le sort des soldats différentes réformes et différentes améliorations depuis longtemps jugées nécessaires. Il surveilla notamment l'exécution des derniers ordres donnés par son prédécesseur pour renouveler l'habillement des troupes, et compléta l'approvisionnement des magasins de subsistances, autant pour obvier aux malheurs d'une disette inattendue que pour subvenir aux besoins d'une campagne si l'on avait à marcher de nouveau contre les Turcs ou à tenir tête à d'autres ennemis.

D'autre part, Kléber ne s'en tint pas, relativement aux cheiks et aux ulémas, c'est-à-dire aux prêtres et aux magistrats indigènes, à l'audience de cérémonie qu'il leur avait accordée lors de son installation. Il conserva les espèces de levers ou réceptions matinales que son prédécesseur avait instituées pour eux. Moins liant que Bonaparte, et surtout moins familier avec les principes du Coran, Kléber ne put continuer avec ses visiteurs ces conversations intimes sur le compte du Prophète qui faisaient naguère leur joie et leur admiration; il ne laissa cependant pas que de gagner leur bienveillance. Les saints ou doctes personnages auxquels il avait affaire étaient séduits par son beau physique, et rendaient volontiers justice à son amour de la discipline, à ses mille autres bonnes qualités. Bientôt, d'ailleurs, sur certain point, Kléber l'emporta aux yeux des Égyptiens sur Bonaparte lui-même : ce fut en ce qui concernait la dignité de la représentation. Loin d'exiger des habitants du pays les honneurs qu'ils avaient coutume de rendre aux pachas et aux principaux beys, Bonaparte avait dédaigné, avait interdit tout ce vain appareil. Bonaparte, même dans les cérémonies publiques, ne paraissait accompagné que de ses aides de camp,

de ses officiers d'état-major et de quelques guides. Kléber, trouvant que son prédécesseur avait trop négligé l'étiquette, prit à son service un certain nombre de fellahs, dont deux, armés de djérids, marchaient constamment à ses côtés, et lui tenaient l'un la bride, l'autre l'étrier, quand il avait besoin de monter à cheval ou d'en descendre. Puis, à l'exemple des anciens maîtres de l'Égypte, il ne sortait jamais que précédé d'une double rangée de *kahouas*, espèce de coureurs qui frappaient à chaque pas la terre de longs et gros bâtons, et ne cessaient de crier en arabe : *Voilà le seigneur commandant en chef! Musulmans, faites place et prosternez-vous!* Et en effet les passants devaient se ranger alors pour laisser la voie libre; ceux qui étaient montés sur des mulets ou des ânes devaient mettre pied à terre, et tous s'inclinaient, tous croisaient les mains sur leur poitrine, tous saluaient le général en chef à la manière des Orientaux. Kléber se faisait en outre accompagner, dans les grandes occasions, par l'aga des janissaires, par plusieurs cheiks, par plusieurs membres du divan. Un tel cérémonial, qui eût été ridicule en Europe, avait son utilité sur les bords du Nil : il imposait, il plaisait même aux musulmans; car, habitués aux démonstrations du despotisme, ils ne trouvent à un homme de véritable grandeur qu'alors qu'ils sont prosternés à ses genoux. En voyant Bonaparte affecter une simplicité extrême et refuser les hommages de la multitude, ils avaient eu beaucoup de peine à se persuader que Bonaparte fût digne d'être le chef des Français. Sa petite taille et sa mine chétive ne leur paraissaient en rapport ni avec le rang qu'il occupait ni avec les qualités que lui attribuaient ses soldats. Kléber à la bonne heure! Kléber, avec sa haute stature, ses formes athlétiques, sa mine guerrière, leur sembla un homme fait pour commander, un sultan véritable, et plus il exigea d'eux, plus ils lui prodiguèrent volontiers les témoignages de leur respect et de leur soumission.

Ainsi débuta Kléber; et le zèle, l'habileté dont il fit preuve à tous égards pendant les premiers jours de son commandement, produisirent les meilleurs résultats. L'armée et la populatio tinrent également compte de ses bles efforts. La population se n trait calme et confiante; l'armée pleine d'admiration pour la taille in sante et l'air heroïque de son nou général en chef, le surnommait le *français*, et, ne doutant pas de ses tal militaires, connaissant toute la soll tude qu'il témoignait pour elle, comn çait à se réconcilier avec l'idée de re en Égypte sans *le petit caporal*. La cheuse impression d'abord causée l'éloignement de Bonaparte, les reg même qu'il avait laissés dans la plup des cœurs, s'effaçaient peu à peu. D on en revenait à plus de sang-froid et justice; déjà on tenait d'autres d cours, on se disait qu'après tout général Bonaparte avait dû voler secours de la France en péril, et qu d'ailleurs, l'armée expeditionnaire u fois établie en Égypte, ce qu'il av pu faire de mieux pour elle c'éta d'aller à Paris exposer lui-même sa s tuation et ses besoins, et réclamer d secours qu'il pouvait seul arracher à négligence du Directoire.

Malheureusement Kléber ne persévé point dans la bonne voie où il ven d'entrer.

Le caractère de Kléber offrait l plus singuliers contrastes. Aux éminent qualités qui le distinguaient sans contr dit, venaient parfois se mêler, comme a bon grain l'ivraie, d'indignes petitesse Fort strict envers ses subalternes pou tout ce qui concernait la discipline, prétendait lui-même à une sorte d'ind pendance envers ses supérieurs, et avouait, nous l'avons déjà dit, n'a mer la subordination qu'en sous-ordr Or, s'il n'aimait que médiocrement obéir, il aimait encore moins à com mander. Il avait bien obéi sous Bona parte, mais en critiquant, en murmu rant. Il avait bien commandé quelque fois, mais sous le nom d'autrui. En Al lemagne, par exemple, sous le génér Jourdan, une sorte d'inspiration l'avai poussé plus d'une fois à prendre l commandement au milieu du feu, et alors il l'avait exercé en habile homme d guerre; mais après la victoire il était rentré dans son rôle de lieutenant, qu'il préférait à tout autre. En effet, Kléber

vait dans sa nature on ne sait quoi de nonchalant et d'endormi qui le rendait incapable d'un effort soutenu. Il lui fallait, pour accomplir de grandes choses, être contraint par la nécessité.

Avant que Bonaparte ne l'appelât à la tête de l'armée d'Égypte, jamais Kléber n'avait exercé de commandement en chef. La nouveauté de son rôle, le sentiment de son devoir, les formalités de son installation, les soins divers auxquels il eut d'abord à vaquer, produisirent chez lui, pendant une quinzaine de jours, une espèce d'énergie fébrile; puis, ces quinze jours écoulés, il retomba dans sa nonchalance habituelle. Les soucis et la responsabilité du commandement, les immenses difficultés d'une tâche qu'il n'avait pas été libre d'accepter ou de refuser, les dangers dont les Turcs et les Anglais lui semblaient menacer l'Égypte, enfin la douleur de l'exil, remplirent son âme du découragement le plus sombre. La pensée que Bonaparte donnerait promptement de ses nouvelles, aurait sans cesse l'œil sur l'Égypte, y reviendrait même tôt ou tard, avait surtout stimulé l'ardeur de Kléber dans les premiers moments; mais, en l'espace de plusieurs semaines, les seuls détails relatifs à la traversée de Bonaparte qui parvinrent d'Alexandrie au Caire furent qu'une rafale de trente-six heures avait suivi son embarquement, que Sidney Smith avait alors reparu, et que, fort désappointé de ce commencement d'évasion d'une proie dont il se croyait sûr, il s'était aussitôt élancé sur ses traces. Quoi de plus simple, quoi de moins compromettant pour la sûreté de Bonaparte! Mais dans la fâcheuse disposition d'esprit où se trouvait Kléber il ne lui en fallut pas davantage pour s'imaginer que probablement Bonaparte n'atteindrait pas les côtes de France, ou, dût-il les atteindre, qu'il n'obtiendrait certes pas du Directoire les renforts qu'il allait demander; car, d'après les journaux du mois de juin, l'expédition d'Égypte avait soulevé au conseil des Cinq-Cents les discussions les plus vives et un blâme presque universel. Ainsi, non-seulement Bonaparte ne reverrait plus l'Égypte, mais, dans l'opinion de Kléber, c'était un homme dont la carrière, soit militaire, soit politique, devait être regardée comme à jamais finie, un homme tout à fait perdu.

Quant à demeurer en Égypte sans y recevoir de secours, Kléber jugeait la chose complétement impossible. Kléber avait toujours eu pauvre idée de l'expédition. Si lors du départ il avait vivement souhaité d'être compris au nombre des généraux que Bonaparte emmenait avec lui, c'était ignorance du but de l'entreprise, c'était ennui de l'inactivité dans laquelle le Directoire le laissait depuis longtemps, c'était enfin que le temple de Janus semblait à la veille de se fermer en Europe. Une fois débarqué en Afrique, il n'avait pas cessé un seul instant de consacrer tous ses efforts à la réussite des projets de conquête et de colonisation du général en chef; mais il avait toujours traité ces projets de chimériques, et souvent on lui avait entendu exprimer le regret de n'être pas sur les bords du Rhin plutôt que sur ceux du Nil. Une circonstance toute particulière explique dans une certaine mesure les préjugés étranges que Kléber nourrissait contre l'Égypte. Kléber, pour ses débuts dans la carrière des armes, avait passé huit ans au service de l'Autriche en qualité d'officier d'infanterie. Il avait encore l'accent, encore les mœurs tudesques, et pour la méthode, pour la discipline, pour le mécanisme, il donnait la préférence à l'armée allemande sur toutes les autres armées de l'Europe. Ajoutons qu'il avait eu à faire contre les Turcs cette malheureuse campagne où Joseph II essuya revers sur revers, et qu'il en avait conservé une impression exagérée de la puissance et des ressources de la Porte. La Porte, croyait-il, pouvait en tout temps, et d'un mot, mettre sur pied cent mille janissaires, soldats les plus braves du monde et devant qui la résistance était impossible. Au contraire, pour n'avoir jamais commandé en chef aucune armée française, Kléber n'avait et ne pouvait avoir qu'une idée fort inexacte de ce qu'on peut faire avec des soldats français.

Enfin, par les journaux que Bonaparte lui avait transmis, Kléber venait d'apprendre les nombreux désastres militaires de la république; son patriotisme, son ambition peut-être, s'étaient

aussi émus, et non-seulement il brûlait du désir de voler en personne au secours de la France, mais encore il n'admettait pas qu'une armée française pût sous un pretexte quelconque demeurer en Afrique quand les frontières mêmes de la France étaient menacées.

Par toutes les raisons qui précèdent, Kleber, dès que les premiers tracas du commandement lui laissèrent le loisir de la réflexion, tarda peu à concevoir le dessein d'abandonner l'Égypte et de ramener en Europe l'armée à la tête de laquelle il venait d'être appelé. Quand on sut que de semblables idées préoccupaient le nouveau général en chef, nombre d'intrigants dont sa nonchalance naturelle le rendait facilement la dupe, nombre de favoris et de flatteurs dont il aimait à s'entourer, l'y entretinrent et y applaudirent à qui mieux mieux. Le projet d'évacuation médité par Kleber eut surtout pour approbateurs deux d'entre ses aides de camp qui exerçaient beaucoup d'empire sur lui, deux frères Damas qui avaient peu d'etendue dans l'esprit, peu d'élévation dans l'âme, et qui par ennui ou par tout autre motif désiraient vivement revoir la France. Ce malencontreux projet, d'abord renfermé dans l'entourage immédiat de Kleber, ne fut bientôt plus un mystère pour personne. Kléber non-seulement autorisa autour de lui et les propos les plus inconvenants sur son prédécesseur et les railleries les plus absurdes relativement à l'expédition d'Égypte, mais encore, toujours caustique et frondeur, il commit la faute de ne pas s'en abstenir lui-même.

Nous l'avons dit : les troupes françaises, à leur arrivée sur les bords du Nil, s'étaient prévenues contre l'Égypte, et l'éloignement, l'inconnu, les souffrances de toute sorte qui les y accueillirent, ne justifiaient que trop ces preventions. Peu à peu l'influence de Bonaparte, la connaissance des ressources du pays, une sorte de bien-être matériel et surtout le succès de l'entreprise avaient ramené officiers et soldats à des sentiments moins défavorables; mais quand Kléber et ses intimes se prononcèrent ouvertement contre l'Égypte, quand ils déclarèrent tout haut que l'espoir d'en accomplir la conquête était une vaine chimère, et qu'on devait y renoncer sans retard, ils réveillèrent soudain des haines à peine eteintes. Le gros de l'armée demeura, il est vrai, fidèle à l'honneur, fidèle au devoir. Les généraux Desaix, Reynier, Davoust, Lanusse, Menou, Lagrange, Songis, tous les officiers de l'artillerie et du génie, la plupart des colonels de cavalerie et les cinq-sixièmes de ceux d'infanterie, ne craignirent pas de manifester publiquement leur désapprobation des vues prêtées au nouveau général en chef. Restait une centaine d'officiers qui, avec l'état-major, avec les commissaires des guerres, avec les membres des diverses administrations, voulaient à tout prix rentrer en France, et qui prenaient la défense de Kléber. Ils se plaisaient à publier les discussions des Cinq-Cents du mois de juin, où l'opposition blâmait l'expédition d'Égypte et en faisait un sujet d'accusation contre le Directoire; ils affectaient d'ailleurs de s'alarmer pour la république. D'une part, disaient-ils, la France a besoin de toutes ses troupes pour défendre son territoire; de l'autre, nous avons à lutter ici contre le climat et contre la peste, contre les mameluks et contre les Bédouins, contre les armées ottomanes, les armées anglaises et les armées russes, et tenter de nous y maintenir sans renforts serait folie. L'évacuation de l'Égypte aura donc deux résultats : le premier sera de rendre à la république nombre de braves soldats et nombre d'excellents officiers; le second de rétablir entre la France et la Porte une alliance qui leur est nécessaire à toutes les deux pour contre-balancer les efforts de l'Angleterre et de la Russie. Les mille raisons qui conseillaient de rester, qui même défendaient de partir, ne manquaient point d'éloquents avocats; mais, comme il arrive toujours, chacun garda ses convictions. Deux partis plus tranchés que jamais existèrent dès lors au sein de l'armée d'Égypte : ce ne furent plus seulement les Français d'Italie et les Français du Rhin, ce furent les colonistes et les anti-colonistes. Inutile de dire que les officiers seuls adoptèrent l'un ou l'autre camp; mais, par suite de la desunion des chefs, la contenance et le moral des soldats s'affaiblirent à un point déplorable, et insensiblement on se fami-

liarisa avec de honteuses idées de capitulation qui naguère eussent indigné tous les cœurs.

Kléber, sa détermination prise, ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter. Il commença par éloigner de lui tous les officiers qui ne partageaient pas ses opinions ou qui en manifestaient de contraires : ces officiers-là étaient les plus braves et les plus capables. Il se mit ensuite à l'affût d'un prétexte pour s'aboucher soit avec les représentants de la Porte, soit avec les agents des autres puissances européennes, qui travaillaient plus activement que la Porte elle-même à nous expulser d'Égypte. A ce jeu il perdit chaque jour de sa considération auprès de l'armée ; mais il parut ne pas s'en apercevoir ou feignit de s'en soucier peu ; il n'en poursuivit pas moins son but, et loin de dissimuler son projet il saisit la première occasion qui se présenta de l'annoncer officiellement.

Le 29 août, dans la première proclamation qu'il avait adressée aux troupes, il leur avait dit que si d'importants secours n'arrivaient prochainement, une paix honorable, glorieuse même, les ramènerait dans leurs foyers. Un tel langage n'avait rien de répréhensible, rien surtout qui s'éloignât des instructions laissées par Bonaparte. Mais le 22 septembre, haranguant une partie de l'armée à propos du huitième anniversaire de la fondation de la république française, il alla plus loin : il écarta cette fois et les formules dubitatives et les tournures conditionnelles ; il écarta aussi et la gloire et l'honneur. « Braves compagnons, s'écria-t-il, vos enseignes courbent sous le poids des lauriers, et vos travaux demandent un terme.... Vos longs travaux vont bientôt finir ! » Puis, quatre jours après, c'est-à-dire le 26, Kléber, pour préparer également le Directoire au parti extrême qu'il avait résolu de prendre, lui adressa une dépêche où il présentait sous les couleurs les plus sombres et même les plus fausses l'état dans lequel Bonaparte avait laissé les choses sur les bords du Nil, et ne craignit pas d'y joindre un rapport du citoyen Poussielgue, administrateur général des finances, dans lequel ce fonctionnaire, qui pourtant devait sa haute position à Bonaparte, avait entassé mensonges sur mensonges, calomnies sur calomnies.

Kléber dans sa dépêche, Poussielgue dans son rapport, disaient que l'armée d'Orient était diminuée déjà de plus de la moitié, qu'elle se trouvait réduite dès ce moment à quinze ou dix-huit mille hommes, et que sur ce nombre il y en avait à peine huit ou dix mille qui fussent encore capables de faire un service actif. D'ailleurs l'armée était à peu près nue, et rien n'offrait plus de dangers dans ces climats, à cause de la différence de température entre le jour et la nuit.

Ils disaient que l'armée manquait de canons, de fusils, de projectiles, de poudre, toutes choses difficiles à remplacer, parce que le fer coulé, le plomb, les bois de construction, les matières propres à fabriquer la poudre, n'existaient pas en Égypte.

Ils disaient qu'il y avait un déficit considérable dans les finances : on devait quatre millions aux soldats sur leur solde, on en devait sept ou huit aux fournisseurs sur leurs divers services, et la ressource d'établir de nouvelles contributions était épuisée depuis longtemps. Qu'on recourût à ce moyen, et le pays se soulevait. L'inondation n'avait pas été abondante cette année-là, et la récolte s'annonçant mal, les Égyptiens n'auraient ni bonne volonté ni même le moyen d'acquitter l'impôt.

Ils disaient que des périls de tout genre menaçaient la colonie ; que les deux anciens chefs des mameluks, Mourad et Ibrahim, se soutenaient toujours à la tête de nombreux cavaliers, l'un dans le Delta, l'autre dans le Saïd ; que le grand-visir avait quitté Constantinople pour venir en personne reconquérir l'Égypte ; qu'il conduisait une puissante armée à travers la Syrie ; que déjà il était parvenu à Damas, et que le fameux Djezzar allait lui envoyer un renfort de trente mille soldats excellents, anciens défenseurs de Saint-Jean d'Acre contre les Français ; enfin, que les Anglais et les Russes devaient joindre une force régulière aux forces irrégulières de la Turquie.

Ils disaient qu'en cette extrémité la seule ressource qui restât était de traiter avec la Porte ; qu'au surplus Bonaparte avait déjà entamé des négociations à cet

égard, et que dans les instructions par lui laissées à son successeur il l'autorisait expressément à les continuer; qu'on allait essayer en conséquence de stipuler avec le grand-visir une sorte de domination mixte, qui attribuerait à la Porte l'occupation de la campagne d'Égypte et à la France celle des places et des forts, à la Porte la perception du *miri* ou impôt foncier, à la France celle du revenu des douanes.

Enfin, Kléber donnait à entendre que l'ex-général en chef avait bien vu venir la crise, et que c'était là le motif véritable de son départ précipité. Poussielgue terminait par une calomnie plus odieuse encore : le général Bonaparte en quittant l'Égypte avait, prétendait-il, emporté avec lui une somme de deux millions.

Certes, en sa qualité d'administrateur des finances, Poussielgue ne pouvait ignorer que la plupart des allégations consignées dans son rapport étaient mensongères. Il le savait parfaitement; mais, soit ennui de l'exil et désir de revoir la France, soit envie de complaire au nouveau général en chef, il ne s'était nullement fait scrupule de trahir la vérité. Tout au plus pouvait-il nuire au général Bonaparte, et qu'importe? Bonaparte était un homme perdu, qu'on n'avait pas besoin de ménager. Quant à Kléber, il était de la meilleure foi du monde. Il poussait l'insouciance au point de n'avoir pas même songé à s'assurer par lui-même de la véritable situation des choses. Dans sa négligence, dans sa mauvaise humeur, il transmettait au Directoire les ouï-dire que la passion répétait à ses oreilles et qu'elle avait convertis en une espèce de notoriété publique, et il ne croyait pas mentir. Il le croyait si peu, qu'avant d'expédier sa dépêche il demanda aux divers chefs de service des états qui, pensait-il, devaient corroborer toutes ses assertions, et qu'il les expédia sous le même pli sans même y avoir jeté les yeux. Or, les états en question réfutaient sa lettre de point en point.

L'armée n'était plus que de quinze ou dix-huit mille hommes, écrivait Kléber; cependant les états qu'il joignit à sa lettre portaient l'effectif à un tiers en sus. De fait, lorsque, deux ans plus tard, elle fut ramenée en France, elle comptait encore vingt-deux mille soldats, et dans ces deux ans elle avait livré plusieurs grandes batailles, soutenu d'innombrables combats. En septembre 1799 l'armée était au plus réduite à vingt-huit mille hommes, nombre sur lequel il y avait au moins vingt-deux mille combattants, car l'Égypte est un pays sain, où les blessures guérissent vite. Il n'y avait d'ailleurs que peu de malades cette année-là et point de peste. Enfin, quoi de plus facile à Kléber que de compléter ses cadres, même sans renforts de la mère-patrie? Bonaparte ne lui en avait-il pas donné l'exemple? L'Égypte était pleine de chrétiens, pleine de Grecs, de Syriens, de Coptes, qui demandaient à s'enrôler dans nos rangs, et qui pouvaient fournir quinze ou vingt mille excellentes recrues. Par les soins de Bonaparte, des nègres du Darfour, achetés et affranchis, avaient déjà fourni jusqu'à cinq cents bons soldats à une seule de nos demi-brigades. Puis, l'Égypte était soumise. Les Égyptiens proprement dits, les propriétaires du sol, préféraient de plus en plus à la domination des mamelouks, qui les pressuraient sous toutes les formes et avaient toujours le sabre à la main, la domination des Français, qui respectaient leurs propriétés et ne faisaient presque jamais tomber de têtes. Quant aux fellahs, à ces esclaves qui cultivaient la terre, peu leur importait d'obéir à tel maître ou à tel autre, et ils n'eussent jamais songé d'eux-mêmes à courir aux armes. Pour les décider à prendre un fusil il leur fallait l'appât de l'or ou les prédications de quelque fanatique. et ces deux mobiles étaient employés de plus en plus rarement auprès d'eux. A part donc quelques émeutes dans les villes et dans les campagnes, il n'y avait à craindre pour les Français que des Turcs indisciplinés venant de loin, ou des Anglais mercenaires transportés à grand' peine sur des vaisseaux. Malgré la réduction de son effectif, l'armée française, pour peu qu'elle fût commandée, non pas avec génie, mais avec bon sens, était plus que suffisante contre de tels ennemis. Les événements eux-mêmes se chargèrent bientôt de le prouver.

Les soldats étaient nus, ajoutait Kléber, et ne trouvaient que difficile-

ment à se nourrir. Cependant le général Bonaparte avait laissé en magasin tout le drap nécessaire pour renouveler les uniformes, et la preuve, c'est qu'un mois à peine après le départ de la lettre de Kléber l'armée était entièrement habillée à neuf. D'ailleurs l'Égypte abondait en étoffes de coton; elle en produisait pour toute l'Afrique, et plus d'une fois déjà on y avait recouru pour vêtir les soldats. Quoi de plus simple que d'y recourir de nouveau? Quoi de plus facile, pour s'en pourvoir, que de les acheter, ou même de les exiger comme payement d'une partie de l'impôt? Quant aux subsistances, l'Égypte, comme nous l'avons dit et redit, est le grenier du reste de l'univers pour les céréales. Le blé et le riz, le bœuf et le mouton, les volailles et les légumes, le sucre et le café, y étaient alors à des prix dix fois moindres qu'en Europe. Le bon marché était si grand, que l'armée, dont pourtant les caisses n'étaient pas trop bien garnies, pouvait payer tout ce qu'elle consommait, c'est-à-dire se comporter en Afrique beaucoup mieux que les armées chrétiennes ne se comportent en Europe, où l'on sait qu'elles vivent aux dépens du pays conquis et ne payent absolument rien.

L'armée, écrivait encore Kléber, manquait d'armes, manquait de munitions. Cependant, d'après les états mêmes qu'il envoyait au Directoire, les arsenaux contenaient encore onze mille sabres, quinze mille fusils, quatorze à quinze cents bouches à feu, dont cent quatre-vingts de campagne. Alexandrie seule, que Kléber représentait comme dépourvue d'artillerie depuis le siége de Saint-Jean-d'Acre, comptait plus de trois cents pièces de canon en batterie. Quant aux munitions, il restait d'une part trois millions de cartouches d'infanterie et vingt-sept mille cartouches à canon, toutes confectionnées, toutes prêtes; de l'autre, on en pouvait aisément fabriquer de nouvelles, car il restait aussi onze cent milliers de poudre et deux cent vingt cinq mille projectiles. La suite de notre récit démontrera que nous n'exagérons rien, puisque l'armée se battit encore deux ans, et que lorsqu'il lui fallut enfin abandonner l'Égypte elle y laissa aux Anglais, qui l'occupèrent après elle, d'immenses approvisionnements de toutes sortes.

A l'égard des finances, Kléber n'avait pas été mieux renseigné. Et d'abord la solde était au courant. Sans doute on hésitait encore sur le meilleur système financier à suivre pour entretenir l'armée sans trop fatiguer le pays; mais les ressources existaient, et l'armée, pour peu qu'on maintînt les taxes déjà établies, vivrait dans l'abondance. En septembre 1799 il était dû au delà de seize millions sur les impôts de l'année, et il y avait là de quoi subvenir amplement aux dépenses courantes. On n'en était donc pas réduit à courir la chance de soulever les populations par l'établissement de nouveaux impôts. L'armée, grâce au bas prix des denrées, pouvait vivre en Égypte avec seize ou dix-neuf millions, et l'Égypte, en se trouvant fort ménagée, en pouvait payer annuellement vingt-cinq. A ce taux, elle ne payait pas moitié de ce que les nombreux tyrans qui l'opprimaient naguère sous le nom de mameluks lui arrachaient avec mille vexations. Quant à ces deux millions que Poussielgue accusait Bonaparte d'avoir pris dans les caisses publiques, Bonaparte n'avait pas même touché, avant de partir, l'intégralité de son traitement.

Les dangers prochains, les dangers de tout genre, dont Kléber prétendait la colonie menacée, n'avaient guère plus de fondement que les autres assertions de sa dépêche. Ces révoltes qu'il semblait redouter de la part des indigènes, ces tentatives de la part d'Ibrahim et de Mourad, ces attaques combinées du grand-visir et du pacha d'Acre, ces descentes même des Anglais et des Russes, tous ces sujets d'alarme dont Kléber se préoccupait tant étaient ou singulièrement exagérés ou purement imaginaires.

Ainsi, les indigènes se tenaient tranquilles, et n'étaient pas disposés, comme on le disait, à se soulever au premier signal. D'une part, nous trouvions chaque jour dans les nombreux chrétiens répandus en Égypte des amis plus dévoués, des auxiliaires plus utiles; de l'autre, nous commencions à obtenir d'assez vives sympathies parmi les musulmans eux-mêmes; et si, comme Bonaparte l'a-

vait toujours fait, comme il avait prescrit de continuer à le faire, on avait toujours soin de ménager leurs cheiks et leurs ulémas, c'est-à-dire leurs prêtres et leurs gens de loi, on réussirait peut-être à se concilier tout à fait leur affection. Il n'était pas douteux que si nous venions à éprouver des revers militaires en Égypte, les Égyptiens, avec l'ordinaire mobilité des peuples conquis, agiraient comme les Italiens venaient d'agir, se joindraient aux vainqueurs du jour contre les vainqueurs de la veille. Ils appréciaient cependant tout ce qu'il y avait de différence entre la domination des mameluks, qui les pressuraient de mille manières et avaient sans cesse le sabre à la main, et les Français, qui respectaient les propriétés et recouraient rarement aux exécutions capitales; ils l'appréciaient, et nous en tenaient compte.

Ibrahim et Mourad, loin d'être encore l'un et l'autre à la tête de quatre ou cinq mille cavaliers, en avaient à peine quatre ou cinq cents chacun autour d'eux. Depuis l'expédition de Syrie, Ibrahim se tenait immobile sur la frontière syrienne, qu'il n'osait dépasser. Mourad ne bougeait pas davantage de la petite oasis où il s'était réfugié quelques jours avant la bataille d'Aboukir.

Le grand-visir, loin d'être au moment de fondre sur l'Égypte avec une puissante armée, ne venait que de quitter Constantinople. Il franchissait à peine le Bosphore, il atteignait à peine Scutari, et n'avait encore pour toute armée que les trois ou quatre mille hommes qui composaient sa maison.

Djezzar était enfermé dans Acre. Djezzar rappelait peu à peu les troupes qu'il avait à Gazah, à Jaffa; et loin de préparer un renfort de trente mille hommes pour seconder les desseins du grand-visir, il voyait au contraire avec peu de satisfaction, maintenant surtout que son pachalick était délivré des Français, l'approche d'une nouvelle armée turque.

Deux frégates anglaises, venant des Indes, avaient paru devant Cosséir vers le milieu du mois d'août et tenté plusieurs fois de débarquer des troupes. Mais chaque fois l'adjudant-général Donzelot, qui commandait la place, avait tué ou noyé une centaine de cipayes indiens, et les frégates avaient fini par disparaître. Quant à envoyer d'Europe une expédition contre l'Égypte, l'Angleterre avait bien à cette époque dans les eaux de Mahon une flotte chargée de troupes expéditionnaires; mais elle méditait plutôt de les jeter en Toscane, dans le royaume de Naples, ou sur le littoral de France.

Enfin l'expédition russe n'était qu'une fable. La Russie ne songeait en aucune façon à envoyer ses soldats si loin pour venir au secours de la politique anglaise en Orient.

Telle était, à la fin de septembre 1799, au sujet des divers périls que Kléber redoutait pour l'Égypte l'exacte vérité. Ces périls, ou n'étaient qu'imaginaires, ou n'avaient rien d'imminent, rien que la vigilance du général en chef ne pût prévenir, rien dont son activité et son sang-froid, comme Bonaparte l'avait montré à plusieurs reprises, ne pussent aisément triompher.

Au reste, l'insuccès de divers efforts bientôt tentés par l'ennemi aurait dû démontrer à Kléber l'inanité de ses terreurs.

Vers le milieu d'octobre, Mourad, pressé qu'il était par la famine, se hasarda de nouveau à sortir du désert où depuis deux mois il avait trouvé un refuge, et à recommencer ses excursions dans la vallée du Nil. Il déboucha au-dessus de Siout, et remonta vers Girgeh jusqu'au village d'El-Gunaïm; mais Desaix était sur ses gardes, Desaix ne l'avait pas perdu un seul instant de vue. Le chef de brigade Morand, aussitôt lancé contre le bey, le cerna la nuit dans son camp, lui tua une cinquantaine de cavaliers, lui enleva cent chevaux de remonte et la presque totalité de ses bagages, et l'obligea à fuir avec précipitation. Toutefois, la rapidité de sa fuite ne le mit point hors de l'atteinte de son vainqueur. Morand et sa colonne traversèrent en quatre jours cinquante lieues de pays, et rejoignirent le bey près de Samnoud, lieu qui lui avait déjà été fatal six mois auparavant. Cette nouvelle rencontre coûta encore à Mourad une centaine d'hommes, une centaine de chevaux équipés, plusieurs centaines de chameaux chargés. Le bey lui-même lutta corps à corps pendant quelques

minutes avec un dragon du vingtième, faillit, dit-on, être fait prisonnier, et n'échappa enfin qu'avec beaucoup de peine. Desaix, qui tout en le combattant admirait l'ancien chef des mameluks pour son courage héroïque et son indomptable persévérance, tenta dès lors auprès de lui les voies de la négociation pour l'engager à mettre bas les armes, lui persuader de voir des amis dans les Français et lui offrir un sort indépendant. Mourad, ne croyant pas encore sa cause assez mauvaise pour avoir besoin de s'en remettre à la générosité de ceux qui venaient de lui ravir la domination de l'Égypte, rejeta d'abord avec dédain des propositions qu'il devait cependant accepter plus tard, et continua à courir la campagne; mais il ne commandait plus qu'à quelques centaines d'esclaves, ne possédait plus un seul point de la vallée, plus un seul canon, plus un seul magasin, et avait perdu jusqu'à sa réputation d'habileté et de bonheur. Le contenir devint de moins en moins difficile, et Kléber lui-même reconnut bientôt qu'un tel adversaire n'exigeait plus la présence ni les talents d'un général du mérite de Desaix. Bientôt, disons-nous, par ordre de Kleber, Desaix ne laissa dans la haute Égypte que deux petites colonnes mobiles, plaça toutefois à leur tête deux de ses meilleurs lieutenants, les généraux Boyer et Rampon, à qui l'activité dont il leur avait donné l'habitude et l'expérience qu'ils avaient acquise sous ses ordres permettaient de continuer heureusement la poursuite du bey fugitif, et rentra lui-même dans l'Égypte moyenne avec le reste de sa division.

Kléber avait deux motifs pour rappeler Desaix près de lui. D'une part, Kleber voulait se servir du nom de Desaix dans les malheureuses négociations qu'il avait dessein d'entreprendre; de l'autre, si le grand-visir fondait sur l'Égypte avant que les pourparlers pussent être ouverts, Kléber, qui avait servi avec Desaix à l'armée du Rhin, et qui savait apprécier mieux que personne la capacité militaire de son ancien compagnon, avait résolu de lui confier un commandement dans le corps de l'armée qui se rassemblait pour défendre la frontière syrienne.

En effet, les craintes de Kléber étaient pour le moment, et non sans quelque raison, concentrées vers la Syrie. Les agents britanniques avaient habilement fait valoir auprès du grand-visir la disparition du général Bonaparte; ils lui avaient représenté que la faiblesse de l'armée française avait seule pu déterminer un si vaillant guerrier à prendre la fuite, et qu'ainsi il devenait facile de détruire une poignée de soldats abandonnés par le chef qui faisait leur force. Jussuf-Pacha, trop sensé pour admettre complétement cette explication du départ de Bonaparte, s'était néanmoins, sur la nouvelle du fait même, enhardi à franchir de sa personne le Taurus, puis à pousser une assez forte avant-garde jusque sur les bords du Jourdain. Enfin, le bruit courait en Égypte que pour empêcher Kleber de réunir la masse de ses forces sur un seul point, Jussuf envoyait un corps de huit mille janissaires d'élite, commandé par Séid-Ali-bey, tenter une descente sur la côte égyptienne.

Cette rumeur était fondée. Du 24 au 30 octobre, cinquante-trois bâtiments turcs de toutes grandeurs vinrent mouiller vers le Bogaz de Damiette, c'est-à-dire à l'embouchure de la branche du Nil qui passe devant cette ville. Cette escadre portait les troupes destinées au débarquement, et était convoyée par un des deux vaisseaux de ligne du commodore sir Sidney Smith. Le 31, le commodore, qui était présent, fit occuper une vieille tour située à un quart de lieue en mer, et qui, armée convenablement, aurait pu défendre l'entrée du fleuve. Abandonnée qu'elle était, les Anglais y établirent un poste et plusieurs pièces de canons; puis, le 1er novembre, sous le feu de cette batterie, une première division de quatre mille janissaires débarqua sur la rive droite du Bogaz, entre le lac Menzaleh et la mer, et parut vouloir s'y retrancher pour attendre le débarquement des quatre mille autres; mais elle n'en eut pas le loisir. Homme de tête et de cœur, le général Verdier, qui commandait à Damiette, et qui n'avait sous ses ordres que sept ou huit cents fantassins, que cent cinquante à deux cents cavaliers, sortit bientôt avec sa petite troupe, se porta en toute

hâte au delà du fort de Lesbeh, sur la langue étroite le long de laquelle moitié des Turcs étaient déjà descendus, et, sans laisser aux quatre mille autres le temps d'arriver, attaqua vigoureusement ceux qui avaient pris terre. Les janissaires soutinrent le premier choc avec courage et succès; mais peu à peu ils lâchèrent pied, et, chargés de front par nos fantassins, pris en flanc par notre cavalerie, finalement acculés à la mer, près de trois mille d'entre eux furent tués à coups de baïonnette ou périrent dans les flots, tandis que le reste se rendait à discrétion. Huit à neuf cents prisonniers, trente-deux drapeaux, cinq pièces d'artillerie, tels furent pour nos troupes les trophées d'un brillant fait d'armes, qui ne leur coûta guère qu'une trentaine de morts. Temoins du carnage de leurs compagnons, les quatre autres mille janissaires, qui étaient descendus dans les chaloupes et déjà naviguaient vers le rivage, se hâtèrent de rebrousser chemin vers leurs vaisseaux. Tous ces vaisseaux, ainsi que le vaisseau de ligne anglais, disparurent dès la nuit suivante.

A la première nouvelle de l'apparition d'une escadre turque, Kléber avait expédié Desaix, avec une colonne de trois mille hommes, vers le littoral. Lorsque Desaix arriva devant Damiette, il trouva la victoire remportée et les troupes qui avaient vaincu pleines de confiance et d'enthousiasme. Un si heureux début semblait promettre au général Kléber une longue continuité de succès sur les ennemis qui voudraient lui disputer la possession de l'Égypte, et aurait dû lui servir d'encouragement, le faire revenir sur la fatale détermination qu'il avait prise d'évacuer au plus vite le pays. Kléber en eut, dit-on, quelque velléité. Malheureusement il avait contribué plus que personne à entraîner les esprits vers ce malheureux projet d'une évacuation immédiate. Les esprits l'entraînèrent à leur tour; et quand bientôt l'occasion se présenta de négocier, il ne put, bon gré mal gré, la laisser échapper.

On se rappelle que Bonaparte, au moment de repartir pour l'Europe, avait eu l'idée d'ouvrir des négociations avec le grand-visir Jussuf, qui, disait-on, s'avançait par la Syrie, à la tête d'une nouvelle armée ottomane, et venait en personne expulser les Français des bords du Nil; Bonaparte lui avait donc écrit, et avait chargé Mustapha-pacha, fait prisonnier à la bataille d'Aboukir, d'aller remettre cette missive en mains propres. Or, ces ouvertures n'étaient qu'une feinte de la part de Bonaparte. Il ne songeait nullement à évacuer l'Égypte aux conditions qu'il proposait à Jussuf, et qui étaient que la Sublime-Porte répudiât l'alliance de l'Angleterre et de la Russie; il ne voulait qu'amuser le grand-visir, que gagner du temps, que brouiller la Porte avec les Anglais et les Russes. Mustapha avait rencontré Jussuf à Ervan, capitale de l'Arménie; et le grand-visir l'avait chargé de porter sa réponse au général en chef de l'armée française. Mustapha était de retour au Caire le 12 octobre. La réponse qu'il rapportait montrait un homme défiant et orgueilleux, mais n'impliquait pas un refus positif. Aussi dès le 17 Mustapha était renvoyé vers Jussuf, et emportait au nom de Kléber des propositions qui non-seulement devaient flatter l'orgueil et vaincre la défiance du grand visir, mais qui encore annonçaient une ligne de conduite tout autre que celle de Bonaparte.

Mustapha à peine reparti, sir *Sidney Smith* intervint dans la négociation qui s'entamait, et ne tarda guère d'y jouer le principal rôle. Malgré l'insuccès du siége de Saint-Jean-d'Acre, auquel il avait si puissamment contribué, malgré même l'éloignement de Bonaparte, Sidney Smith commençait à croire qu'il fallait renoncer à l'espérance d'expulser les Français d'Égypte par la voie des armes. A ses yeux, la dernière tentative des Turcs devant Damiette en était une nouvelle preuve. Mais le commodore brûlait toujours du désir d'avoir sa page dans l'histoire, et il avait résolu de substituer la ruse à la force, résolu de profiter d'un moment de faiblesse pour arracher aux Français leur précieuse conquête Toutes les lettres de nos officiers qu'interceptait la croisière anglaise montraient combien ils étaient dévorés de l'envie de revoir la France. Sidney Smith espérait décider tôt ou tard notre armée à négocier, lui

faire souscrire une capitulation plus ou moins honorable, la mettre en mer sur-le champ, et la jeter sur le rivage d'Europe avant même que le gouvernement français eût le temps d'accorder ou de refuser sa ratification. Dans cette vue, il comblait ou du moins paraissait combler les officiers français de prévenances; il leur laissait arriver les nouvelles d'Europe, ou du moins donnait passage à celles qui étaient antérieures au DIX-HUIT BRUMAIRE; et quand il apprit les démarches que Kléber tentait auprès de Jussuf, il ne négligea rien pour disposer ce personnage à les accueillir favorablement. Il n'en resta point là. Le 26 octobre il écrivit à Kléber lui-même qu'informé des conférences qui allaient s'ouvrir entre le grand vizir et le nouveau chef de l'armée française, il croyait devoir leur rappeler à tous les deux qu'aux termes d'un traité du 5 janvier 1799 la Porte était liée vis-à-vis de l'Angleterre et de la Russie, et ne pouvait traiter séparément de la paix. L'Angleterre, à coup sûr, ne le souffrirait pas. « Pour moi, ajoutait-il, je suis non-seu« lement ministre plénipotentiaire de « Sa Majesté Britannique près la Porte« Ottomane, mais commandant de son « escadre dans les mers du Levant; or, « je déclare qu'au premier de ces titres « nul arrangement ne peut se conclure « sans que j'y participe, et qu'au se« cond nulle communication, nul mou« vement de troupes ne peuvent avoir « lieu par mer sans que je le permet« te. » Après ce préambule, abordant le fond même de la question, Sidney-Smith proposait tout simplement à Kléber d'évacuer l'Égypte. L'armée française, dans le cas où son général en chef y consentirait, ne serait aucunement traitée comme prisonnière; loin de là, le commodore offrait de la reconduire avec tous les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec ses armes, ses drapeaux, ses bagages, sur les côtes de France.

Sir Sidney-Smith était-il bien, comme il s'en donnait le titre, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique près la Porte? Non. Il l'avait été, mais il ne l'était plus depuis l'arrivée de lord Elgin comme ambassadeur à Constantinople. Il n'avait en réalité au mois d'octobre 1799, que le pouvoir qu'un chef militaire a toujours, celui de signer des conventions provisoires, des armistices, etc. Kléber, sans y regarder de près, sans savoir au juste s'il traitait avec des agents suffisamment accrédités, s'engagea d'une manière aveugle dans cette voie périlleuse. Il y aurait trouvé l'ignominie si par bonheur le ciel ne l'eût doué d'une âme héroïque et d'un cœur intrépide. Son âme, son cœur, il semblait les avoir perdus; mais il devait les retrouver dès qu'il reconnaîtrait, grâce à la mauvaise foi de ses ennemis, toute l'étendue et toute la gravité de sa faute. Pour le moment, Kléber, qui voyait les Anglais maîtres de la Méditerranée, n'envisagea qu'un point: c'est qu'à moins de les admettre dans la négociation, le retour en France devenait impossible. Il s'empressa donc d'accueillir les ouvertures de Sidney-Smith, et proposa, tant au commodore qu'au grand vizir, vers lequel il expédia un nouveau courrier, que chacune des trois parties désignât un ou plusieurs commissaires qui eussent pleins pouvoirs pour traiter; mais, répugnant à recevoir les Turcs dans son camp, et ne voulant non plus aventurer aucun Français au milieu des troupes indisciplinées de Jussuf, il imagina de choisir *le Tigre*, c'est-à-dire le vaisseau monté par Sidney-Smith, pour lieu des conférences.

On pense bien que Sidney-Smith adhéra de tout son cœur à cette double proposition de Kléber. Quant à Jussuf, il s'était enfin décidé à pousser en avant, et Mustapha venait de le rencontrer cette fois près de Damas, lorsqu'arriva le deuxième message du général en chef de l'armée française. Agréablement surpris d'apprendre, et par les deux lettres du successeur de Bonaparte, et par les détails que Mustapha y put ajouter de vive voix, que les Francs avaient pris soudain l'Égypte en dégoût et souhaitaient la quitter le plus tôt possible, Jussuf non-seulement donna aussi son adhésion à tout ce que proposait Kléber, mais s'achemina en toute hâte vers le Jourdain.

Quelque empressement que les trois parties semblassent avoir de traiter, un mois et demi s'écoula encore en allées et venues ou en pourparlers prélimi-

naires. Enfin, *le Tigre*, seul vaisseau qui composât pour le moment ce que Sidney-Smith appelait emphatiquement *son* escadre, car *le Thésée* était toujours *en* réparation à Chypre; *le Tigre, disons-nous*, qui croisait depuis *plusieurs semaines* entre Alexandrie et *Damiette*, et qui depuis plusieurs *semaines* attendait vainement l'*arrivée des plénipotentiaires* français et des *plénipotentiaires* turcs, les reçut le 22 *décembre* à son bord. C'était le *moment même* où le général Bonaparte venait de saisir en France le timon des affaires publiques.

Les *négociateurs* choisis par Kléber étaient le général Desaix et l'administrateur Poussielgue. Poussielgue, l'homme qui avait si indignement calomnié Bonaparte, était partisan de l'évacuation immédiate; Desaix, au contraire, ne craignait pas de déclarer hautement qu'il ne fallait évacuer à aucun prix. Desaix, depuis que Kléber l'avait rappelé du Saïd, n'avait cessé de faire les plus grands efforts pour résister au torrent, pour relever le cœur de ses compagnons d'armes; Desaix avait longtemps décliné le triste rôle que Kléber voulait lui donner à remplir. En vain Kléber, pour s'excuser aux yeux de Desaix et pour le décider, lui répétait-il que c'était Bonaparte qui, le premier, avait commencé les pourparlers avec les Turcs, que Bonaparte avait même prévu, même autorisé d'avance la signature d'un traité d'évacuation pour le cas d'un imminent péril. Desaix, à qui la situation ne semblait nullement désespérée, à qui d'ailleurs on se gardait bien de montrer le texte des instructions laissées par Bonaparte, ne pouvait se défendre de trouver quelque chose de passablement louche dans les assertions singulières qu'on faisait résonner à ses oreilles. Il espérait toujours que quelque navire arrivant de France éclaircirait les points obscurs, et changerait peut-être les déplorables dispositions du nouveau général en chef et de l'état-major de l'armée. Il avait donc hésité longtemps à se charger de la négociation entamée par Kléber, et, s'il avait fini par y consentir, c'était dans l'espoir de la traîner en longueur et de laisser des secours ou des ordres arriver de France. Au pis aller, il débattrait, il obtiendrait le traité *le moins* désavantageux possible.

Sidney-Smith combla Desaix d'égards. *Était-ce* simplement par courtoisie et *parce* qu'il se trouvait flatté d'avoir affaire à un général du mérite de Desaix? ou bien pensait-il le réconcilier ainsi avec l'idée de sortir d'Égypte et le rendre plus accommodant sur les bases du traité à conclure? Desaix, en tout cas, sut éviter le piége. D'une part, Desaix resta ferme et inflexible dans son opinion; de l'autre, il fit valoir avec autant de chaleur que d'habileté les conditions que son chef l'avait chargé de défendre. Ces conditions, il faut le dire, étaient inacceptables de la part du commodore; mais elles convenaient d'autant mieux à Desaix, qui voulait gagner du temps. De la part de Kléber, elles étaient fort mal calculées, car leur exagération détruisait la possibilité d'aucun accord; mais Kléber cherchait dans leur étendue même l'atténuation de sa faute. Ainsi Kléber demandait non-seulement que l'armée française se retirât avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec armes et bagages, mais encore qu'elle pût descendre sur tel point du continent qu'il lui plairait de choisir, afin de prêter à la république le secours de sa présence là où elle le jugerait plus utile. Kléber demandait en outre que *la Porte* nous restituât sur-le-champ les îles gréco-vénitiennes, devenues propriété française aux termes du traité de Campo-Formio, mais occupées depuis peu par des troupes turco-russes. Il demandait que ces îles, et surtout celle de Malte, bien plus importante que tout l'archipel Ionien, restassent définitivement à la France; que la possession lui en fût garantie par les signataires du traité d'évacuation même; que l'armée d'Égypte en se retirant pût renforcer et ravitailler leurs garnisons; enfin que l'alliance conclue entre la Porte, la Russie et l'Angleterre lors de la descente des Français sur les bords du Nil, fût déclarée immédiatement dissoute.

De telles stipulations, nous l'avons déjà dit, étaient déraisonnables. Non que la France y dût trouver, et au delà, un équivalent à ce qu'elle allait perdre en perdant l'Égypte; mais elles sortaient évidemment du cercle dans lequel les parties contractantes devaient agir,

elles couraient ainsi le risque de n'être pas sanctionnées par qui de droit, et tout au moins leur exécution entraînerait trop de lenteurs. Des officiers, qui ne traitaient à proprement parler que d'une simple capitulation militaire, ne pouvaient comprendre dans leur négociation des objets aussi variés, aussi étendus. Évidemment, abolir le traité de triple alliance dont il a été question tout à l'heure, puis débarquer les troupes françaises sur un point du continent européen où leur apparition soudaine changerait sans doute la fortune de la guerre, c'étaient là des hardiesses qu'un simple commandant d'escadre ne pouvait se permettre. Quant aux îles Ioniennes, à Zante, à Céphalonie, à Corfou, elles étaient alors occupées, avons-nous dit, par des garnisons turques et des garnisons russes, qui probablement ne se retireraient pas sur un ordre de Sidney-Smith ou de Jussuf. Enfin, Malte relevait de la suzeraineté du roi des Deux-Siciles, sans l'autorisation duquel on n'en pouvait disposer. Dussent toutes ces stipulations être consenties par les cours qu'elles intéressaient, encore fallait-il obtenir ce consentement, c'est-à-dire envoyer à Naples, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, et dès lors ce n'était plus une convention militaire immédiatement exécutable. Bien plus, il fallait en référer à Paris même, et c'était ce dont Kléber ne se souciait point.

Quelques jours s'écoulèrent avant que les négociateurs français voulussent entendre raison sur tous ces divers points; mais il en était deux autres, en quelque sorte préliminaires, et d'ailleurs ne dépassant ni les pouvoirs de Sidney-Smith ni ceux des commissaires turcs, sur lesquels Desaix se montra inexorable. Le premier concernait le départ de nos blessés et de nos savants, pour qui Desaix réclamait des sauf-conduits; le second était la cessation préalable de toute hostilité entre nos troupes et celles du grand vizir. En effet, on était alors au 15 janvier 1800, et le grand vizir, que nous avons laissé deux mois auparavant aux environs de Damas, n'avait cessé depuis lors de s'avancer vers l'Égypte. Le grand vizir, au moment où Mustapha était venu le trouver pour la seconde fois, n'avait encore autour de lui que ses quelques milliers de janissaires, et n'osait prendre décidément l'offensive; mais en apprenant l'espèce de panique dont le départ de Bonaparte avait frappé soudain l'armée française, il s'était tout à coup senti lui-même plein de confiance et d'ardeur. Il avait hâté sa marche, il avait, partout sur son passage, prêché la guerre sainte au nom du Prophète, partout publié que les vrais croyants n'avaient plus besoin que de faire un dernier effort pour chasser les infidèles des bords du Nil, que le redoutable *Sultan de feu* les avait quittés, qu'ils étaient affaiblis et découragés, que toute l'Égypte était prête à se soulever contre leur domination, enfin qu'il suffirait de se montrer à eux pour les vaincre. Jussuf avait même fait la paix avec l'ombrageux Djezzar, et s'était assuré de son concours actif en lui donnant à entendre qu il s'agissait plutôt de pillage que de combats. Par ces divers moyens, il avait rassemblé autour de lui toutes les milices des cinq pachalicks de la Syrie, et bientôt il s'était vu à la tête de soixante-dix ou quatre-vingt mille Ottomans fanatiques. Aux Ottomans s'était joint ce qui restait de mameluks, car Ibrahim et Mourad avaient consenti à devenir pour la circonstance les auxiliaires de leurs anciens compétiteurs. Les Arabes Bédouins, dans l'espoir de piller les vaincus, quels qu'ils fussent, avaient mis quinze mille chameaux à la disposition du grand vizir pour l'aider à franchir le désert qui sépare la Palestine de l'Égypte. Sidney-Smith, de son côté, tout en paraissant appeler de ses vœux un arrangement amiable, avait formé pour l'armée turque une espèce d'artillerie de campagne attelée avec des mulets. Enfin cette armée ne présentait guère qu'une masse confuse; mais elle n'en était que plus redoutable à tout ce qui portait l'habit européen; et d'ailleurs son état-major à demi barbare comptait non-seulement plusieurs officiers anglais, mais encore plusieurs de ces coupables émigrés qui avaient concouru avec Phélippeaux à la victorieuse défense de Saint-Jean-d'Acre. Enhardi par le nombre de ses soldats et par l'importance de ses ressources, Jussuf avait donc fait une certaine diligence, et il allait bientôt

se trouver en présence de l'armée française. Au 15 décembre, il était campé non loin de Gazah avec le gros de ses troupes, et même avait poussé une avant-garde de six mille hommes jusque devant le fort d'El-Arisch. Kleber, instruit de cette circonstance, s'était hâté d'en avertir Desaix, et lui avait prescrit d'exiger, sous peine de rupture des conférences, que l'armée turque s'arrêtât sur la frontière.

De ces deux points sur lesquels nos négociateurs devaient insister préalablement, le premier, celui du départ des blessés et des savants, dépendait de Sidney-Smith : il l'accorda sans trop de difficulté. Quant à l'armistice, c'était l'affaire des négociateurs turcs. Or, dès que la question leur fut posée, ils répondirent par un refus formel. Desaix et Poussielgue bataillèrent huit jours, mais sans rien pouvoir obtenir, et au bout des huit jours les représentants de Jussuf finirent par déclarer que leurs pouvoirs n'allaient pas jusqu'à leur permettre de prendre sur eux une pareille concession. Alors, comme les pourparlers allaient se rompre, Sidney-Smith, toujours officieux, toujours plein de ressources, proposa d'en référer par lettre au grand vizir. On accepta; il écrivit, et la dépêche fut expédiée sur-le-champ. Mais il est moins facile de s'entendre par écrit que de vive voix. Le courrier venait à peine de partir, que le commodore regrettait qu'on ne fût pas allé tout de suite continuer la négociation auprès de Jussuf lui-même. En conséquence, il offrit de se rendre d'abord seul au camp des Turcs, de sonder le grand vizir, de conclure avec lui une suspension d'armes, même de courte durée, enfin de le préparer à recevoir nos négociateurs s'il croyait pouvoir leur promettre non-seulement quelque chance de réussite, mais encore respect et sûreté. On agréa cette nouvelle proposition de Sidney-Smith La mer était fort mauvaise depuis quelques jours : il profita d'un moment de calme, sauta dans une embarcation, et se fit jeter à la côte, non sans avoir couru quelque péril. Avant de quitter *le Tigre*, il avait donné rendez-vous au capitaine de ce vaisseau dans le port de Jaffa, où Desaix et Poussielgue descendraient à terre si le lieu des conférences était transporté au camp des Turcs.

Lorsque le commodore arriva près du grand vizir un événement horrible venait de se passer à El-Arisch. Le fort de ce nom était, au dire de Bonaparte, une des deux clefs de l'Égypte; Alexandrie était l'autre. Une armée d'invasion, venant par mer, ne pouvait, pensait-il, pour peu qu'elle fût nombreuse, debarquer que sur la plage d'Alexandrie. Venant par terre, et ayant à franchir le désert syrien, il fallait qu'elle passât forcément par El-Arisch, afin de s'abreuver aux puits qui se trouvent en cet endroit. Aussi Bonaparte avait-il, d'une part, fait exécuter de grands travaux autour d'Alexandrie, et, de l'autre, fait mettre le fort d'El-Arisch sur un excellent pied de défense. Outre un immense approvisionnement de vivres et de munitions, le fort, au moment où l'avant-garde ennemie vint l'assiéger, renfermait une garnison française de cinq cents hommes, et avait pour commandant un officier des plus intrépides, le chef de bataillon du génie Cazals.

Le jour même de l'arrivée des Turcs sous les murs de la place, le colonel anglais Douglas, qui les conduisait, envoya sommer Cazals de se rendre, et ce fut un émigré français qui porta la sommation. Des pourparlers *s'établirent*, et il fut dit à nos soldats que l'évacuation de l'Égypte était imminente, que déjà on l'annonçait comme résolue, que bientôt elle serait inévitable, et qu'il y aurait folie à vouloir se défendre. Les coupables sentiments qui n'avaient été que trop encouragés dans les rangs de l'armée française par ses chefs firent alors explosion. Les défenseurs d'El-Arisch, en proie comme tous leurs camarades au désir de revoir la France, murmurèrent qu'ils ne voulaient pas combattre et qu'il fallait bien plutôt capituler. Cazals, indigné, les convoqua tous, leur tint le plus noble langage, leur déclara que s'il y avait des lâches parmi eux ils pouvaient se séparer de la garnison et se rendre au camp des Turcs, qu'il leur en laissait la liberté; mais que pour lui il se défendrait jusqu'à la mort avec ceux qui resteraient fidèles au devoir. Ces paroles semblèrent rappeler les soldats à des idées d'hon-

neur. La sommation fut donc repoussée, et Douglas fit commencer l'attaque. Douglas était un officier de mérite; mais, d'une part, l'indiscipline des milices qu'il commandait, le manque d'outils et de canons, de l'autre, lui laissaient peu d'espoir de réussir. Le huitième jour le siége n'avait fait aucun progrès, et la garnison ne comptait encore que deux morts, que douze ou quinze blessés. Malheureusement l'esprit d'insurrection qui était en elle éclata. Des traîtres appelèrent l'ennemi du haut des remparts, et des soldats français — honte éternelle à leur mémoire! — jetèrent des cordes et des échelles qui servirent à l'escalade. Du reste, leur crime ne fut pas impuni. A peine entrés dans le fort, les Turcs fondirent le sabre au poing sur ceux qui venaient de les y introduire, et les égorgèrent impitoyablement. Ramenés à eux-mêmes par un tel spectacle, les autres révoltés eurent beau se réunir à la garnison, beau se defendre alors avec désespoir, ils succombèrent presque tous, et leurs têtes, coupées immédiatement, furent promenées en triomphe dans toute la Syrie. Cazals et une vingtaine de ses plus braves soldats étaient parvenus à se retirer dans une des maisons de l'intérieur du fort : ils s'y défendirent jusqu'au soir, et enfin obtinrent une honorable capitulation.

Ainsi tomba El-Arisch, et tel fut le premier effet du fâcheux état des esprits dans l'armée française, le premier fruit que les chefs recueillirent de leurs fautes. La prise du fort et cette boucherie de quatre à cinq cents Français excitèrent au plus haut point l'ardeur guerrière et la confiance présomptueuse du grand vizir. C'était, à l'entendre, le plus beau fait d'armes du siècle.

L'événement avait eu lieu le 30 décembre 1799, et par conséquent Jussuf n'avait pu recevoir la dépêche que Sidney-Smith lui avait adressée le 29 pour réclamer une suspension d'armes. Lorsque le commodore arriva, le 2 janvier 1800, au camp du grand vizir, et qu'il apprit le massacre barbare de presque toute la garnison d'El-Arisch, il en fut lui-même révolté; du moins il feignit de l'être, car il craignait la rupture des négociations pendantes, et il se hâta d'écrire à Kléber, tant en son nom qu'au nom de Jussuf, une lettre d'explications et pour ainsi dire d'excuses. Il y joignait l'assurance formelle qu'aucun nouvel acte d'hostilité n'aurait lieu tant que dureraient encore les négociations, qui d'ailleurs etaient en chemin d'arriver à une prompte et heureuse issue.

Kléber à la nouvelle du massacre d'El-Arisch fut saisi de douleur et d'indignation, mais ne le manifesta point aussi hautement qu'il l'aurait dû. Il sentit que s'animer trop à ce sujet menait droit à la rupture des négociation, et n'osa. Toutefois il réclama plus fortement que jamais la conclusion d'un armistice régulier; puis, par mesure de précaution, il quitta le Caire, et transporta son quartier général à Salahieh, sur la frontière même du désert, à deux étapes seulement d'El Arisch, où Jussuf avait transporté le sien. Kléber voulait se rapprocher le plus possible du lieu des conférences.

En effet, non-seulement Jussuf avait consenti de bonne grâce à recevoir les plénipotentiaires français dans son camp, mais encore Sidney-Smith avait pu se convaincre que leur personne y serait à l'abri de tout danger, leur caractère à l'abri de toute insulte. Néanmoins, de retour à Jaffa, où Desaix et Poussielgue l'attendaient avec impatience, le commodore, tout en leur faisant part des dispositions favorables du grand-visir, chercha par tous les moyens imaginables à les dissuader de se rendre auprès de lui, et son principal argument fut que commettre une pareille imprudence serait courir au-devant de la mort ou de la captivité. « Impossible de voir armée plus belle que cette armée turque, leur disait-il, mais aussi rien de plus féroce. La haine des anciens musulmans contre les chrétiens s'était réveillée dans toute sa force. Jamais ni Bajazet ni Sélim n'avaient eu sous leurs ordres de si intrépides et de si redoutables soldats. Je les ai vus, vus de mes yeux, et ne peux vous dissimuler qu'il y va de vos têtes ou du moins de votre liberté si vous vous aventurez au milieu de ces hordes fanatiques. » Sidney-Smith, nous le répétons, ne pensait nullement qu'il y eût péril pour nos négociateurs à visiter le

camp des Turcs. Sidney-Smith ne craignait pas davantage que Jussuf, parce qu'il traiterait directement avec Desaix, dût se montrer plus accommodant. Non; si le commodore tenait un pareil langage, s'il affectait tant de sollicitude pour la vie de nos deux compatriotes, c'est qu'il redoutait le coup d'œil observateur de l'un d'eux. C'est qu'il savait bien que Desaix n'aurait besoin que de voir un instant l'armée turque pour apprécier à sa juste valeur une si pitoyable armée. En effet, les hordes qui marchaient sous les drapeaux de Jussuf, ces hordes qui chaque soir se battaient entre elles pour des vivres ou pour un puits, ressemblaient plutôt à une migration de peuples sauvages qu'à une armée en campagne. Mais, soit qu'il soupçonnât la vérité, soit qu'il se sentît curieux d'étudier de près le mécanisme d'une armée orientale, Desaix ne fit aucun cas des représentations de Sidney-Smith. Desaix et Poussielgue partirent de Jaffa le 12, arrivèrent au camp d'El-Arisch le 13, et y furent comblés d'égards. Si la ruse de Sidney-Smith avait produit quelque effet, si ses perfides discours, sans retenir Desaix et Poussielgue à Jaffa, leur avaient cependant inspiré la moindre inquiétude relativement à leur sûreté personnelle, ces vaines craintes durent se dissiper aussitôt par les mille soins que prit Jussuf pour leur inspirer une juste confiance. Notamment, la tente qui leur fut assignée était contiguë à celle du grand vizir lui-même, et ils n'eurent d'autre garde que la sienne.

Au bout de quelques jours, lorsqu'il eut examiné attentivement l'armée turque, ou du moins ce tumultueux ramassis d'hommes qu'on décorait du nom d'armée, Desaix crut de son devoir d'éclairer Kléber. « Général, lui manda-t-il, gardez-vous d'évacuer l'Égypte! Il se murmure autour de nous qu'une révolution a eu lieu en France, et que Bonaparte est à la tête de l'État. Quant à ce qu'on appelle l'armée du grand vizir, c'est un misérable amas de bandits. Sans doute elle compte quelques braves soldats, mais de tels soldats y sont en bien petit nombre. Une pareille armée est incapable de tenir un seul instant contre une seule de nos divisions. Le grand vizir prétend qu'il a plus de cent mille hommes sous ses ordres, mais à peine en a-t-il soixante ou quatre-vingt mille. Il prétend que la Russie va lui envoyer un puissant corps de troupes auxiliaires, et les cadeaux qu'il destine aux généraux et aux officiers russes sont déjà étalés dans la tente où nous tenons nos conférences; mais je n'ai pas besoin, général, de vous représenter, je pense, à quel point ce piége est grossier. Certes, s'il attendait d'Europe un renfort quelconque, il n'aurait pas commencé la campagne. »

Par malheur, Poussielgue communiqua aussi ses impressions à Kléber, et sa dépêche était conçue dans un tout autre esprit, rédigée sur un tout autre ton. Suivant Poussielgue, l'armée turque était des plus formidables, car elle avait pu anéantir en quelques heures la garnison du fort d'El-Arisch. Elle était pleine d'ardeur et d'enthousiasme, pleine d'instincts féroces et sanguinaires, car toutes les avenues du camp avaient pour décoration des rangées de piques surmontées de têtes, et ces têtes avaient appartenu aux infortunés défenseurs du fort. Enfin, immense déjà, elle allait encore augmenter de jour en jour, et s'élèverait bientôt à deux cent mille hommes, car douze pachas étaient en route pour amener leurs contingents, et les troupes russes venaient d'arriver aux Dardanelles.

En présence de ces deux rapports si contradictoires, Kléber, nous sommes honteux de le dire, se laissa dominer par les funestes préventions qu'il avait jadis puisées dans la guerre de Hongrie. Sans doute, Poussielgue et Desaix étaient l'un et l'autre des témoins oculaires, mais l'autorité d'un général n'aurait-elle pas dû être jugée plus compétente que celle d'un administrateur? Kléber, néanmoins, mit tout à fait de côté la dépêche de Desaix, pour n'ajouter foi qu'aux allégations de Poussielgue. Kléber crut que pour sauver son armée et son honneur il ne lui restait plus qu'à capituler, et il se hâta de transmettre aux deux négociateurs français des instructions bien différentes de celles qu'il leur avait d'abord données. Par exemple, il ne parlait plus des îles Vénitiennes, plus de Malte, plus du ravitaillement de ces îles; il ne demandait plus que les troupes françaises fussent trans-

portées sur tel point de l'Europe qu'il lui plairait de désigner; il n'insistait même plus pour que la Porte se retirât de la triple alliance; enfin, il exprimait le désir qu'on ne traitât plus que de l'évacuation pure et simple de l'Égypte. Du moment que le terrain de la discussion était ainsi déblayé, il semblait que les parties dussent aisément se mettre d'accord; mais plus il fut fait de concessions d'un côté, plus on se montra arrogant et exigeant de l'autre Les Turcs, ignorants et barbares, interprétaient notre conduite à leur manière, et voyaient dans notre disposition à traiter, non pas le désir de rentrer en France, mais la peur de combattre. Ils osèrent donc articuler que l'armée française eût à se rendre prisonniere de guerre. A l'énoncé d'une si monstrueuse prétention, Desaix, indigné, voulait que toute espèce de pourparlers cessât sur-le-champ. Mais Sidney-Smith intervint, ramena les parties à des termes plus modérés, et proposa des conditions honorables, s'il pouvait y en avoir de telles pour la convention qu'il s'agissait de conclure.

Apres de longs débats, il fut arrêté finalement que les hostilités demeureraient suspendues pendant trois mois; que ces trois mois seraient employés par le grand vizir à rassembler dans les ports de Rosette, d'Aboukir et d'Alexandrie les vaisseaux nécessaires pour reconduire notre armée en France, et par le général Kléber à évacuer la haute Égypte, la capitale, les provinces environnantes, puis à concentrer ses troupes vers les points d'embarquement; que notre armée se retirerait avec armes et bagages, en d'autres termes avec les honneurs de la guerre; qu'elle emporterait les munitions dont elle aurait besoin jusqu'à l'instant de son depart, et laisserait les autres; qu'à dater du jour de la signature elle n'aurait plus droit d'imposer de contributions, ni même de percevoir celles qui resteraient dues, et que celles-ci appartiendraient à la Porte; mais qu'en retour l'armée française recevrait trois mille bourses, qui valaient à peu pres trois millions de francs, et qui représentaient la somme nécessaire à son entretien pendant l'évacuation et la traversée; que les forts de Katieh, Salaheh, Belbéis, qui formaient l'extrême frontière de l'Égypte du côté de la Syrie, seraient livrés aux troupes turques dix jours après la ratification du traité, le Caire trente jours plus tard, et que cette ratification serait donnée sous huit jours, donnée par Kléber tout seul, donnée d'une manière absolue et sans recours au gouvernement français. Enfin Sidney-Smith, en son propre nom et au nom d'un commissaire russe qu'il avait fait venir on ne sait d'où, promettait de fournir à l'armée française des passe-ports au moyen desquels elle pût traverser toute croisière ennemie.

Sidney-Smith, on l'a vu, avait été l'âme de toute cette négociation, et cependant il s'abstint de signer pour sa part le traité qui en fut le résultat. Était-ce qu'il n'en avait point le droit? Etait-ce que l'arrivée de lord Elgin à Constantinople l'avait réellement dépouillé de tout caractere diplomatique, qu'il manquait même d'instructions spéciales pour la circonstance, et que si, au lieu de perdre un temps précieux à en demander, il avait plutôt agi, c'était uniquement parce qu'il croyait avoir de fortes présomptions d'espérer que sa conduite serait approuvée à Londres? Ou bien, voulait-il reserver une porte de derrière à la foi punique, si connue, de ses compatriotes? Dans tous les cas, et comme d'ailleurs la négociation concernait particulièrement la Sublime-Porte, Desaix et Poussielgue, peu rompus avec les usages de la diplomatie, ne réclamèrent point la signature du commodore anglais. Sans sa signature, la mer demeurait fermée, et c'eût été une occasion d'éclaircir le mystère des pouvoirs du commodore; mais, du moment que Sidney-Smith offrait des passe-ports, nos négociateurs crurent qu'il avait la faculté d'en donner, ils crurent que ces passe-ports seraient valables, et ils n'en demandèrent pas davantage.

Au moment de signer lui-même, et lorsque tous les articles de la convention semblaient définitivement arrêtes, Desaix fut pris d'un dernier scrupule. Son cœur, son noble cœur se révoltait à l'idee du triste rôle qu'on l'obligeait à jouer dans cette affaire. L'évacuation de l'Égypte, sous quelque aspect qu'il l'en-

visageât, était à ses yeux une lâcheté, un crime de lèse-patrie. Apposer son nom au bas d'un acte qui allait la consacrer, l'apposer à un tel acte sans plus de formalité, il ne put s'y résoudre. Il manda donc son aide de camp Savary, lui ordonna de se rendre au quartier général de Salahieh, et le chargea de dire à Kléber, après que le général en chef aurait pris connaissance du projet de convention, qu'il ne le signerait que sur un ordre formel de sa part. Savary se mit en route, fit diligence, rejoignit Kléber, et s'acquitta de la commission dont il était chargé. Kléber, qui sentait confusément sa faute et qui n'en voulait pas porter seul la responsabilité, imagina de réunir un conseil de guerre, et y appela tous les généraux de l'armée.

Ce conseil s'assembla le 21 janvier 1800, et le procès-verbal de la séance est devenu pièce historique. On est douloureusement peiné, en le lisant, de voir des braves qui avaient tous versé leur sang pour la patrie et le verseraient encore pour elle, recourir aux plus misérables subterfuges pour colorer une indigne faiblesse. Puisse un tel exemple servir de leçon aux militaires, et leur apprendre qu'il ne suffit pas d'aller bravement au feu, et que le courage d'affronter les balles et les boulets n'est qu'une des moindres vertus imposées à leur noble profession!

On fit d'abord valoir, dans le conseil de guerre du 21 janvier, la nouvelle, qui courait sur les bords du Nil, que la grande flotte franco-espagnole avait repassé de la Méditerranée dans l'Océan; on en conclut qu'il n'y avait à espérer aucun secours de France. et la preuve, ajouta-t-on, c'était que depuis le départ de Bonaparte, depuis cinq mois déjà, on n'avait pas même reçu de dépêches du gouvernement. On argumenta ensuite de la démoralisation des troupes expéditionnaires, démoralisation sur laquelle la récente conduite de la garnison d'El-Arisch ne pouvait laisser de doute. Puis, l'on se plut à rapetisser outre toute mesure l'effectif de l'armée active, à prétendre qu'elle était réduite à huit ou dix mille hommes, à exagérer au contraire la force de l'armée ottomane, à faire grand bruit de la prétendue expédition russe qui allait se joindre au grand vizir, et l'on s'efforça de démontrer ainsi l'i[m]possibilité de se maintenir en Égy[pte]. Enfin l'on osa avancer que Bonap[arte] avait prévu le cas où l'évacuation [de]viendrait nécessaire, et permis qu'al[ors] on pliât devant la nécessité...

Il y avait à répondre que le ret[our] de la flotte franco-espagnole dans l'[O]céan n'était peut-être qu'un vain bru[it], et qu'on ne pouvait baser sur une sim[ple] hypothèse une mesure aussi impo[r]tante que celle dont il s'agissait; q[ue] d'ailleurs ce n'était pas une raison po[ur] abandonner tout espoir d'être secour[u], et que, précisément parce qu'on ne rec[e]vait depuis cinq mois ni dépêches [ni] secours, on était sans doute au mom[ent] d'en recevoir. Quant à la démoralisatio[n] de l'armée, n'étaient-ce point les chef[s], à supposer qu'elle fût réelle, les chef[s] eux-mêmes qui avaient contribué à [la] produire? Mais elle n'existait pas réel[le]ment. S'il y avait eu des traîtres à E[l-]Arisch, n'y avait-il pas eu quelques mo[is] auparavant des héros à Damiette? E[t] encore, le massacre de ces traîtr[es] mêmes n'avait-il pas rempli le reste d[e] l'armée d'une si vive indignation, qu'elle voulait courir les venger et qu'el[le] avait murmuré hautement d'être rete[nue]? La réduction de son effectif à un[e] dizaine de mille hommes n'était-elle pa[s] une erreur aussi grossière, une fausset[é] aussi matérielle, que l'élévation de ce[l]lui des Turcs à cent ou deux cent mill[e] combattants? N'était-ce pas un aut[re] mensonge notoire que l'expédition russ[e]? Enfin, jamais Bonaparte n'avait autorisé l'évacuation de l'Égypte d'une ma[n]ière absolue. Bonaparte avait formel[le]lement subordonné cette grande me[s]sure à plusieurs circonstances, dont pa[s] une ne s'était encore réalisée. Ainsi, au mois d'août 1799, Bonaparte avait pos[é] pour conditions qu'il ne fût arrivé aucun renfort, aucun ordre, au printemp[s] de l'année suivante; que la peste eût en[-]levé quinze cents hommes, outre le[s] pertes de la guerre; et que des danger[s] imminents rendissent toute résistanc[e] impossible. Pour le cas même où ces di[-]verses éventualités se réaliseraient, Bonaparte avait recommandé qu'on gagnât du temps au moyen de négociations e[t] qu'on n'admît l'évacuation de l'Égypte que sous clause d'être ratifiée par le

gouvernement français. Or, on n'était qu'en janvier 1800, il n'y avait ni peste en Égypte cette année-là, ni danger pressant, et il s'agissait de résoudre l'évacuation immédiate, sans recours aux chefs du gouvernement!...

Toutes ces objections, la plupart des généraux présents au conseil de guerre les avaient sur les lèvres; un seul osa les formuler. Seul, tandis que ses collègues gardaient un coupable silence et subissaient bon gré mal gré l'ascendant du général en chef, Davoust entreprit de résister à cet entraînement fatal. Davoust, alors simple général de brigade, depuis maréchal de l'empire et prince d'Eckmuhl, Davoust, qui joignait au courage militaire ce qu'on peut appeler le courage civil, ne craignit pas de tenir tête à Kléber. Il combattit énergiquement le projet de capitulation; mais il ne fut pas soutenu, pas écouté, et même, par une condescendance fâcheuse, il consentit à signer la résolution du conseil de guerre qui devait lever les scrupules de Desaix. Il y consentit, disons-nous, après avoir laissé écrire dans le procès-verbal qu'elle avait été prise à l'unanimité.

Néanmoins, au sortir de la séance, et lorsque déjà l'aide de camp Savary se préparait à repartir, Davoust le prit en particulier, et le chargea d'affirmer à son général que s'il voulait rompre la négociation il trouverait un appui certain dans l'armée. Savary, de retour au camp d'El-Arisch, s'empressa de raconter à Desaix ce qui s'était passé au conseil de guerre et ce que Davoust l'avait chargé de lui dire. Un éclair de joie illumina la noble figure de Desaix... Mais jetant les yeux sur le procès-verbal de la délibération que Savary venait de lui remettre, et y voyant que Davoust l'avait signé comme les autres : — *A qui donc puis-je me fier,* s'écria-t-il avec amertume, *si celui-là même qui désapprouve le traité n'ose conformer sa signature à son opinion? Quoi! on veut que je désobéisse, et on craint de soutenir jusqu'au bout un avis qu'on a ouvert!* — Desaix, navré de douleur, mais forcé de céder au torrent, valida le 28 janvier, en la signant à son tour, cette honteuse convention d'El-Arisch.

La chose faite, chacun d'en comprendre la gravité, chacun de s'en repentir. Desaix surtout, Desaix, revenu au camp de Salahieh, s'en exprima avec douleur. Desaix ne dissimula point son profond chagrin d'avoir été choisi pour une semblable mission, et forcé de la remplir par ordre du général en chef; Desaix appela de ses vœux les plus ardents l'occasion de repasser en Europe, afin d'obtempérer au désir qu'il savait que Bonaparte avait manifesté de le compter encore au nombre de ses lieutenants. En attendant, il lui adressa dès le 2 février la lettre suivante :

« L'évacuation de l'Égypte vient d'être signée, mon général!... Vous en serez sans doute surpris; mais vous le serez plus encore quand vous saurez qu'elle l'a été par moi, qui me suis toujours prononcé pour la conservation de cette importante conquête.

« Toutefois, je l'espère, votre étonnement, mon général, diminuera lorsque vous connaîtrez les circonstances où je me suis trouvé. Je vous assure que je n'ai rien épargné pour vous donner le temps de nous envoyer des secours, et que je n'ai obéi qu'à l'ordre très-précis de votre successeur.

« Vous m'aviez, lors de votre départ, invité à vous rejoindre dans le courant de l'hiver : je compte partir dès que j'en trouverai les moyens. Que ferez-vous de moi après que je serai de retour en France? ce qu'il vous plaira. Je serai toujours disposé à entreprendre tout ce qui pourra le mieux vous convenir. Réparer la faute involontaire que j'ai commise, bien servir mon pays, et rester inactif le moins longtemps possible; c'est tout ce que je désire. Personne ne vous est plus dévoué que moi, mon général, personne n'ambitionne davantage d'être utile à votre gloire... »

Davoust, dans la vivacité de ses regrets, se prépara également à quitter l'Égypte. En vain Kléber, pour le retenir, lui offrit-il le grade de général de division. Davoust refusa. — *Je ne veux point,* répondit-il, *que mon avancement porte une date si déplorable.*

Presque tous les autres généraux, Menou, Reynier, Lanusse, Samson, Songis, se répandirent aussi en propos amers. Enfin, la nouvelle de la convention d'El-Arisch produisit une pénible sensation dans toute l'armée. Quand l'armée apprit qu'elle devait évacuer sa belle conquête devant une misérable cohue, sem-

blable à celle qui avait été défaite aux champs du mont Thabor, tous les cœurs se resserrèrent. Elle chercha en vain des raisons qui pussent justifier une si singulière transaction. Elle n'avait reçu aucun ordre du gouvernement; elle était nombreuse, aguerrie, acclimatée, ne manquait de rien; toutes les allégations portees au procès-verbal du conseil de guerre étaient fausses, exagérées, insignifiantes; et cependant elle battait en retraite! Il est vrai, on allait revoir la France, embrasser sa famille, ses amis, peut-être cueillir de nouveaux lauriers sur le Pô, l'Adige, le Danube, et cette perspective était bien attrayante. Mais si officiers et soldats désiraient individuellement reprendre le chemin de la patrie, ces mêmes hommes, réunis en corps, gémissaient, eux si habitués à vaincre, sur la nécessité de sortir sans combat, sans quelque glorieuse indemnité, d'un pays qu'ils avaient conquis au prix de tant de fatigues, de tant de périls, de tant de sang répandu. En cette circonstance se ravivèrent les regrets qu'avait excités six mois auparavant le départ de Bonaparte. « Ce n'est pas lui, se disait-on, ce n'est pas *le petit caporal* qui aurait conclu le traité d'El-Arisch, ou, s'il eût jugé l'évacuation de l'Égypte indispensable, il ne s'y serait décidé du moins qu'après avoir forcé par une nouvelle victoire les Turcs à consentir des conditions plus honorables et les Anglais à y donner une ratification plus formelle... »

Le 8 février, dix jours après la signature, commença, ainsi qu'il avait été convenu, l'exécution du traité. Sidney-Smith et Jussuf ne se possédaient pas de joie. Le commodore avait regagné son bord *par une sorte de délicatesse; il ne voulait pas*, disait-il, *avoir l'air d'insulter par sa présence au malheur de l'armée française*. Le grand vizir avait été moins scrupuleux. Il s'était avancé rapidement, avait franchi le désert avec beaucoup de pompe, et vu son armée grossir à chaque pas. En effet, la perspective du pillage, le riche butin que promettaient les fertiles plaines du Nil, tentaient la cupidité de toutes les hordes du désert. Ibrahim et Mourad, nonobstant leurs anciens démêlés avec la Porte, vinrent aussi offrir leurs services à Jussuf; le grand vizir accepta leurs offres, et leur pardonna ce qu'il appelait leur longue rébellion, mais ne les accueillit qu'avec une extrême froideur lorsqu'ils se présentèrent devant lui. — « Vous autres mameluks, leur dit-il d'un ton sévère et méprisant, vous n'avez de courage que dans la révolte et contre vos souverains. Vous n'avez pas su défendre un seul jour l'Égypte, cette clef de la sainte Caaba, contre une poigné d'infidèles qui fuient comme de timides gazelles à ma vue. A mesure que j'avance, ils se dispersent comme la poussière du désert au premier souffle du khamsyn. » — Ibrahim baissa la tête sans rien répondre; mais Mourad, indigné, se redressa avec noblesse, et lançant à Jussuf un regard plein de feu: — « Vizir, répliqua-t-il, rends grâce au prophète qui dispose du cœur et de la volonté des hommes, mais ne t'abuse pas sur la cause de ta bonne fortune. C'est l'amour de leur pays, de leurs femmes, de leurs enfants, qui a fasciné les yeux de ces infidèles, et les a rendus insensibles aux attraits du Nil. En conséquence, prie Dieu qu'ils ne changent pas d'intention, ou tu verrais ces timides gazelles, devenant plus furieuses que les lions affamés du désert, porter le carnage et la mort dans les rangs de ton armée, et pas un de tes soldats ne reverrait les riantes plaines de la Syrie! » A cette rude apostrophe, Jussuf resta muet. Mourad, calme et fier, sortit à pas lents de la tente où avait lieu l'entrevue, et s'en alla, avec quelques centaines de cavaliers qu'il avait de nouveau réunis, camper sur le flanc des deux armées, du côté de la haute Égypte.

Un mois s'était à peine écoulé, que déjà les places fortes de Katieh, Salahieh, Belbéis, Lesbeh, Suez, déjà toutes les positions retranchées de la haute Égypte, déjà toute la rive droite du Nil en suivant la branche de Damiette, avaient été remises aux Turcs; déjà même l'administration civile du Caire était entre les mains d'un lieutenant du grand vizir. Quelques jours encore, et la citadelle, ainsi que tous les forts de la capitale, allait être également livrée. Pour Kléber, il hâtait ses dispositions de départ; il expédiait vers le littoral

son matériel et ses bagages; il rappelait à lui les troupes disséminées dans le Saïd, et concentrait son armée, afin de la diriger ensuite sur Alexandrie et sur Rosette aux époques convenues pour l'embarquement. De part et d'autre, on exécutait fidèlement le traité. Si quelque difficulté survenait, une commission composée d'officiers français, d'officiers ottomans et d'officiers britanniques, la levait aussitôt; et les habitants de l'Égypte, les mameluks surtout, ne concevaient rien au spectacle qui se passait sous leurs yeux. Notre invincible armée se retirant devant la canaille que conduisait Jussuf, c'était pour eux un phénomène inexplicable. N'importe! on était au 15 février, et au 1er mars tout aurait été fini, nos dernières divisions auraient eu quitté l'Égypte, si un vent qui soudain souffla de Londres n'eût renversé le chef-d'œuvre diplomatique de Sidney-Smith comme un château de cartes, et, du même coup, sauvé l'honneur de Kléber, l'honneur de nos braves soldats.

Expliquons la chose en peu de mots. — Quelques semaines après que Bonaparte se fut rembarqué pour l'Europe, Sidney-Smith, dans sa correspondance avec les lords de l'amirauté anglaise, leur fit pressentir qu'il ne serait pas impossible de décider Kléber à signer une capitulation aux termes de laquelle ce général évacuerait l'Égypte, pourvu que, loin de vouloir retenir son armée prisonnière de guerre, on lui en garantît le retour en France avec armes et bagages. Une telle perspective avait rempli toute l'Angleterre d'allégresse. Deux mois durant, un tel résultat y avait été impatiemment attendu, et le ministère britannique aurait été mis en accusation s'il eût détourné Sidney-Smith d'y consacrer tous ses efforts. Eh bien! ces deux mois écoulés, survint un incident, par suite duquel les Anglais dédaignèrent ce même résultat comme trop mesquin...

On se rappelle la lettre et le rapport que Kléber et Poussielgue avaient adressés au Directoire le 26 septembre 1799. Plus d'un mois après, craignant que leur dépêche n'eût été interceptée par les croisières ennemies, ils imaginèrent d'en confier un duplicata à un ex-chevalier de Malte, nommé Barras et cousin du directeur de ce nom, qui commandait le bâtiment *la Marianne* et entreprenait de reconduire en France un certain nombre de blessés. Or, la dépêche originale essuya beaucoup d'accidents, beaucoup de lenteurs dans sa marche, et n'arriva à Paris que les derniers jours de décembre. Enfin elle y arriva, non pour aller à son adresse, il est vrai, car alors le Directoire n'existait plus et venait d'être remplacé par le gouvernement consulaire, mais pour être remise aux mains de celui-là même contre qui elle apportait tant d'accusations, aux mains de Bonaparte, devenu chef de la république sous le titre de premier consul. Au contraire, *la Marianne;* qui n'appareilla d'Alexandrie que le 4 novembre, était déjà le 20 du même mois en vue des côtes françaises lorsqu'elle fut capturée par un brick anglais. Barras, au moment où il désespérait de pouvoir fuir, eut la précaution de jeter à la mer les doubles dont il était porteur et dont il connaissait l'importance. Pour les mieux soustraire à l'ennemi, pour être plus sûr qu'ils iraient à fond, il les avait enfermés dans un mouchoir, avec un boulet; mais lorsqu'il lança le paquet le boulet déchira le mouchoir, qui était de toile très-fine, et qui, surnageant avec les papiers qu'il contenait, fut bientôt recueilli avec eux. Aux copies dont nous avons parlé n'avaient pas été jointes celles des états fournis par les colonels des différents corps et par les chefs des différentes administrations, états d'où résultait la fausseté notoire des allégations de toutes sortes produites par le nouveau général en chef de l'armée française; mais beaucoup de lettres écrites par nos officiers ou nos soldats à leurs familles, et qui ne peignaient pas le séjour d'Égypte sous de bien riantes couleurs, accompagnaient la nouvelle dépêche de Kléber et de Poussielgue. Le capitaine du brick s'empressa d'envoyer le tout à l'amiral Keith, qui avait le commandement en chef des forces navales de l'Angleterre dans la Méditerranée. A son tour, l'amiral, après avoir pris connaissance des papiers en question, se hâta de les expédier à Londres. Grande fut, en les recevant, la joie du ministère britannique, car c'était un acte formel de dé-

nonciation et d'accusation dirigé contre Bonaparte, qui venait d'arriver au timon des affaires et d'être élu premier magistrat de la république. Non-seulement il fit publier dans toute l'Europe et la dépêche officielle et les correspondances particulières, afin de jeter un vernis de ridicule sur notre expédition d'Égypte et de brouiller entre eux les généraux Kléber et Bonaparte, mais encore il imagina d'en tirer un avantage plus réel.

Puisque telle était la situation de notre armée expéditionnaire; puisque cette armée manquait de canons et de fusils, manquait de projectiles et de poudre, manquait d'habits et de chaussures, manquait d'argent même pour vivre; puisqu'elle se trouvait réduite à huit ou dix mille hommes, et qu'elle courait risque d'être anéantie d'un moment à l'autre, pour peu que les Turcs et les mameluks, les Arabes et les habitants du pays voulussent agir de concert; puisque Kléber paraissait devoir s'estimer heureux d'en sauver les débris par une capitulation, débris misérables sans doute, mais formés de cadres, mais précieux à cause d'un grand nombre d'officiers et de sous-officiers, et pouvant ainsi devenir, six mois après leur rentrée en France, le noyau d'une nouvelle armée de quarante mille hommes; pourquoi accorder à Kléber et à ces huit ou dix mille Français une capitulation quelconque? Pourquoi souffrir qu'un seul de ces chefs et de ces soldats, qui, dévoués pour la plupart au nouvel élu de la république, iraient lui prêter main forte et affermir son autorité chancelante, sortît libre d'Égypte et remît le pied sur le territoire français? Pourquoi ne pas priver Bonaparte d'un tel appui? Pourquoi, lorsque, au dire de Kléber même, son armée non-seulement ne pouvait plus menacer l'Inde, mais en était réduite à ne plus pouvoir se recruter, pourquoi ne pas la retenir prisonnière de guerre, l'amener tout entière sur les pontons de la Tamise, et l'y laisser pourrir? — « Il faut, s'écria-t-on à la tribune du parlement, il faut que cette armée qui en pleine paix a voulu envahir les États de nos alliés, devienne un terrible exemple; il faut, dans l'intérêt du genre humain, qu'elle soit détruite, complétement détruite, et que pas un des hommes qui en a fait partie ne revoie ses foyers! »

A cet effet, le 17 décembre 1799 le cabinet britannique expédiait à l'amiral Keith la défense absolue de signer aucune capitulation avec l'armée d'Égypte, à moins qu'il ne fût expressément stipulé qu'elle serait retenue prisonnière de guerre. Cette défense était accompagnée de l'ordre d'arrêter tous bâtiments sur lesquels l'armée française pourrait être déjà embarquée, et de les conduire en Angleterre, de quelques passeports qu'ils fussent munis.

La dépêche parvint à destination le 8 janvier 1800. Le même jour, Keith, qui évolutionnait alors dans les eaux des Iles-Baléares, détacha trois frégates de son escadre, et les lança vers l'Égypte. Une de ces trois frégates devait chercher Sidney-Smith, lui communiquer les instructions que l'amiral venait de recevoir du gouvernement, et le charger de faire tenir une lettre que ce même amiral avait jugé bon d'écrire à Kleber; les autres devaient aller directement s'établir en croisière devant les ports égyptiens, et arrêter tout navire qui se risquerait à prendre la mer. Mais il fallait du temps, il en fallait surtout dans cette saison-là pour traverser la Méditerranée. Aussi, qu'arriva-t-il? C'est que chemin faisant les frégates capturèrent plusieurs bâtiments qui produisirent en vain des sauf-conduits de Sidney-Smith et du grand vizir, mais qu'avant qu'elles n'eussent atteint les parages d'Alexandrie le traité d'El-Arisch était conclu et à demi exécuté. En effet, ce fut le 25 février seulement qu'elles les atteignirent et que les communications de lord Keith parvinrent à Sidney-Smith. Le commodore, quand il vit à quel point la diplomatie de l'Angleterre faisait fausse route, fut désolé. Avoir à désavouer les engagements qu'il avait pris envers les Français et sans doute être accusé par eux de déloyauté, il s'en souciait médiocrement; mais, mieux instruit du véritable état des choses qu'on ne pouvait l'être à Londres, il savait que jamais Kléber ne consentirait à se rendre prisonnier de guerre, et il voyait les avantages certains de la convention d'El-Arisch, convention si habilement arrachée à un moment de faiblesse, sacrifiés aux plus illu-

soires espérances. Toutefois, il n'était pas homme à quitter aisément la partie. Tout en transmettant à Kléber la lettre de lord Keith, il écrivit lui-même au général français pour le conjurer de ne pas trop prendre ombrage des nouveaux ordres dont l'amiral lui donnait avis, l'assurer que ces ordres seraient révoqués promptement, et l'engager à suspendre, si bon lui semblait, la remise des places égyptiennes au grand vizir, mais à patienter quinze ou vingt jours avant de se résoudre à quelque parti plus violent.

La lettre de lord Keith était conçue dans les termes suivants :

« A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *la Reine Charlotte;* Minorque, 8 janvier 1800.

« Monsieur,

« Venant de recevoir des ministres de Sa Majesté l'injonction positive de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Égypte, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait aux puissances alliées tous les vaisseaux et toutes les munitions du port et de la ville d'Alexandrie, et, pour le cas où toute autre espèce de capitulation aurait eu déjà lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France sans qu'elle soit échangée, je crois nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord et faisant voile d'un port égyptien vers un autre port du même pays avec des passes signées par tout autre que par moi, qui ai seul le droit d'en délivrer, seront forcés, par les officiers des vaisseaux que je commande, de rentrer dans le port du départ, et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe avec des sauf-conduits accordés en conséquence d'une capitulation particulière conclue avec une ou même avec deux des trois puissances alliées, seront retenus comme prises, et tous les individus trouvés à bord considérés comme prisonniers de guerre.

« *Signé* KEITH, amiral. »

Le croira-t-on ! Kléber, en présence d'une pareille lettre, put encore se laisser prendre aux doucereuses paroles de Sidney-Smith. Kléber suivit les conseils du commodore : il patienta A la vérité, il interrompit ses préparatifs de départ et suspendit la remise des places fortes ; mais, comme, au bout d'une dizaine de jours, Jussuf insistait de plus en plus vivement pour que les Français exécutassent le traité avec non moins de bonne foi que les Turcs, Kléber eût peut-être cédé aux amères récriminations du grand vizir, si des nouvelles qui sur ces entrefaites, arrivèrent enfin de France ne fussent venues le rappeler à lui-même et faire de lui, ce qu'il était réellement, un héros.

Le 4 mars, le brick français *l'Osiris* parvenait à se glisser dans le port d'Alexandrie, et apportait des dépêches du gouvernement. Le colonel Latour-Maubourg, à qui ces dépêches étaient confiées, eut à peine mis pied à terre, qu'il fut entouré de questionneurs, accablé de questions, ou plutôt interpellé par mille voix confondues en une seule qui demandaient si Bonaparte avait revu la France sain et sauf. Il se hâta de répondre affirmativement. Puis, pour satisfaire à la curiosité générale, il raconta en peu de mots et la révolution du 18 brumaire et l'élévation de Bonaparte au suprême pouvoir. Après quoi, il vola vers le Caire pour remettre au général en chef Kléber la réponse à sa lettre du 26 septembre 1799.

Cette lettre accusatrice, dirigée contre Bonaparte et destinée au Directoire, avait été, nous l'avons déjà dit, remise à Bonaparte lui-même, devenu chef de la république. En la lisant, Bonaparte avait été indigné de tant de faiblesses, de tant de mensonges et de calomnies; mais, sentant combien l'armée d'Orient avait besoin de Kléber, estimant les grandes qualités de ce général, sans ignorer ses défauts de caractère, et ne prévoyant pas que le découragement pût aller chez lui jusqu'à l'abandon de l'Égypte, il dissimula ses propres griefs. Le 12 janvier 1800, par ordre du premier consul, Berthier, ministre de la guerre depuis l'installation du Consulat, adressait à Kléber la réponse la plus modérée, en même temps la plus ferme, par conséquent la plus propre à le ramener au sentiment du devoir.

Berthier relevait toutes les inexactitudes dont fourmillait la lettre de Kléber, et opposait les pièces mêmes que Kleber avait envoyées à l'appui. Berthier s'étonnait de ce qu'un général qui avait, comme Kléber, tant contribué au gain de la bataille du mont Thabor,

et si souvent battu en Europe les troupes de la coalition, pût s'exagérer au delà de toute mesure la portée des entreprises que la Porte, l'Angleterre ou la Russie se risquerait à tenter contre l'Égypte. Berthier ajoutait que le seul péril véritablement à craindre pour l'armée d'Orient était la désunion des chefs, désunion qui toujours finissait par se propager entre les soldats et amenait tôt ou tard le relâchement de la discipline. Berthier annonçait que d'ailleurs le gouvernement s'occupait d'envoyer vers le Nil des renforts considérables, car il était bien résolu à garder l'Égypte ou du moins à n'en jamais sortir par une capitulation. Quant aux négociations diplomatiques entamées par le général Bonaparte, Berthier rappelait et précisait les seules bases sur lesquelles Kléber fût autorisé à les poursuivre. Enfin, Berthier déclarait que si Kléber, au reçu de la dépêche que nous analysons, avait déjà négocié, et négocié sans se renfermer dans la limite des instructions que lui avait laissées le général Bonaparte, le gouvernement désavouait d'avance, et sans la connaître, toute transaction qui avait pu être conclue ; que Kléber devait même, pour l'avenir, regarder lesdites instructions comme non avenues, et ne songer qu'à défendre l'Égypte confiée à son honneur et au courage de l'armée.

Cette dépêche du ministre de la guerre condamnait de tous points, on le voit, la conduite tenue par Kléber. En outre, elle était accompagnée de la proclamation suivante, dont chaque mot lui dut faire monter la rougeur au visage, et que cependant il lui fallut publier.

BONAPARTE, PREMIER CONSUL, A SES ANCIENS COMPAGNONS DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE.

« Soldats,

« Les consuls de la république s'occupent souvent de l'armée d'Égypte. La France connait toute l'influence de vos conquêtes pour la restauration de son commerce et la civilisation du monde. L'Europe entière vous regarde. Aussi, dans quelque situation que vous placent les hasards de la guerre, soyez toujours les soldats de Rivoli et d'Aboukir, et vous serez invincibles. Portez à Kléber cette confiance sans bornes que vous aviez en moi : il la mérite.

« Soldats, songez qu'un jour vous rentrerez victorieux sur le territoire sacré de la patrie... Ce sera un jour de joie et de gloire pour la nation entière ! »

De telles paroles électrisèrent toutes les âmes, portèrent dans tous les cœurs l'ivresse et l'enthousiasme ; mais on se disait : — « Couverts de honte, et nos drapeaux flétris par une capitulation, de quel front aborderons-nous *le petit caporal?* » Et, après avoir désiré si ardemment de quitter l'Égypte, on maudissait la convention d'El-Arisch, qui maintenant obligeait d'en sortir ; on souhaitait que sans forfaire à l'honneur il fût possible de ne point l'exécuter. Oh ! si l'on eût généralement connu les récentes communications de Sidney-Smith ! Mais Kléber les avait tenues à peu près secrètes...

Du reste, Kléber lui-même commençait à sentir que sa position devenait fort délicate, et qu'il ne lui resterait bientôt plus d'autre parti que de recourir aux armes, que de vaincre. A dater du 8 mars, c'est-à-dire dès le lendemain de l'arrivée du colonel Latour-Maubourg au Caire, on put s'apercevoir combien les dispositions du général en chef étaient changées. Il contremanda tous les ordres précédemment donnés pour le départ, toutes les mesures déjà prises. L'artillerie était embarquée sur le Nil : on la débarqua, afin de réarmer la cidatelle et les forts de la capitale. On réarma également les nombreux ouvrages de Gizeh. Une partie de l'armée et la presque totalité des magasins filaient vers Alexandrie ; armée et magasins reprirent tout à coup la route du Caire. Enfin, pendant dix jours, le Nil ne fut chargé que de djermes ramenant des troupes et des munitions. Le grand vizir, pendant ce temps-là, ne cessait d'envoyer courrier sur courrier à Kléber, et de lui représenter d'un ton de plus en plus menaçant que la convention d'El-Arisch était signée, qu'il fallait qu'elle s'exécutât, ou que sinon il allait marcher sur la capitale. Kléber se bornait à répondre qu'il n'exécuterait pas la convention tant que la lettre qu'il avait reçue de l'amiral Keith ne serait pas rétractée, et qu'il n'aurait pas entre les mains des passeports signés de ceux qui prétendaient avoir seuls le droit d'en accorder ; que

jusque-là le Caire, sa citadelle et ses forts demeureraient occupés par les troupes françaises; que s'il plaisait à Jussuf d'ouvrir les hostilités il en était libre, mais qu'on lui conseillait d'y regarder à deux fois, car au premier pas qu'il ferait vers la capitale on irait à sa rencontre. A plusieurs reprises pendant ces dix jours, les agents de Sidney-Smith intervinrent comme médiateurs entre les Français et les Turcs, et firent entendre des paroles d'accommodement. — « Le commodore avait écrit à Londres, disaient-ils; et quand la convention d'El-Arisch y serait connue, elle serait certainement ratifiée. L'aller et le retour prendraient à peine un mois. Du moins fallait-il, plutôt que d'en venir aux mains sur-le-champ, différer de quelques semaines. » Kléber, à qui le fait de sa signature troublait la conscience, Jussuf, qui entendait les officiers anglais railler presque tout haut son humeur belliqueuse et lui recommander une entière prudence, eussent consenti l'un et l'autre à cette espèce d'armistice; mais, l'un et l'autre, ils y mettaient des conditions inconciliables. Le grand vizir insistait pour que le Caire lui fût livré. Kléber, au contraire, voulait que Jussuf rétrogradât jusqu'à la frontière. Dans un tel état de choses, vider la querelle par les armes était la seule ressource, et, tout en parlementant, on s'y disposa des deux côtés.

Enfin, Jussuf foula aux pieds de trop timides conseils; et, fier de son immense supériorité numérique, certain des dispositions favorables de la majeure partie des habitants de l'Ouestanieh et du Delta, il résolut de prévenir Kléber et de se jeter avec son armée dans la capitale de l'Égypte. En conséquence, il porta le 18 mars ses avant postes au village de Matarieh, à cinq heures de marche du Caire.

Informé de ce mouvement dès la matinée du 19, Kléber fit aussitôt ses préparatifs pour marcher lui-même au devant de l'ennemi, et son premier soin fut de mettre à l'ordre du jour la lettre de l'amiral Keith, en y ajoutant ces simples paroles : — *Soldats, on ne répond à de telles insolences que par des victoires; tenez-vous prêts à combattre!*

Toute l'armée entendit un si noble appel, et ne manifesta plus qu'un même sentiment : confiance aveugle en son chef, désir et espoir de conserver intact l'honneur de ses drapeaux, sur lesquels les noms de tant de glorieuses journées étaient écrits en caractères d'or. Certes, la situation était bien changée depuis le 26 septembre 1799, jour où Kléber écrivait au Directoire qu'on ne pouvait se maintenir sur les bords du Nil; elle avait bien empiré surtout depuis le 8 janvier 1800, jour de la signature de cette fatale convention d'El-Arisch! Alors on tenait les positions fortifiées de l'Egypte; on dominait les indigènes, qui se montraient soumis et tranquilles, et le grand vizir était encore au delà du désert de Syrie. Maintenant, au contraire, on avait livré les postes les plus importants pour ne plus occuper que la plaine; la population entière se montrait inquiète et remuante; les habitants du Caire, principalement, excités par le voisinage de Jussuf, n'attendaient que le signal de la révolte. Le sombre tableau tracé dans le conseil de guerre de Salahieh, faux alors, n'était maintenant que trop exact. Mais n'importe! il fallait, ou se rendre prisonnier de guerre, ou entreprendre une lutte presque désespérée : on n'hésita point; il fallait, ou subir le déshonneur, ou se défendre dans des conditions pires que celles où naguère on déclarait toute défense impossible : on brûla de se donner à soi-même le plus noble des démentis.

Le 20, bien avant le lever du soleil, les troupes, à la tête desquelles Kléber comptait rencontrer Jussuf, et qui pouvaient être évaluées à quatorze ou quinze mille hommes, sortirent du Caire pour se déployer dans les riches plaines qui bordent le Nil. Elles avaient le désert à leur droite, le fleuve à leur gauche, et en face d'elles, mais au loin, les ruines de l'antique Héliopolis. La nuit, presque lumineuse dans ces climats, rendait les manœuvres faciles, sans toutefois les rendre distinctes à l'ennemi. L'armée française se forma en quatre carrés principaux, dont deux à droite et deux à gauche. Les deux carrés de droite étaient commandés par le général de division Reynier, qui avait sous lui les généraux de brigade Robin et Lagrange; les deux de gauche l'étaient par Friant, et sous

ses ordres, par Belliard et Donzelot. Chacun de ces quatre carrés se composait de deux demi-brigades d'infanterie rangées sur plusieurs lignes. Aux angles et en-dehors se trouvaient des compagnies de grenadiers, adossées aux carrés mêmes, et destinées non-seulement à leur servir de renfort, mais à enlever au pas de course les positions où l'ennemi voudrait tenir. Au centre de la ligne, c'est-à-dire entre les deux carrés de droite et les deux de gauche, la cavalerie, que commandait Leclerc, était disposée en masse profonde. A quelque distance en arrière, et un peu à gauche, un cinquième carré de fantassins, moindre que les autres, car il ne se composait que d'une demi-brigade, était destiné à servir de réserve. Enfin, soixante bouches à feu soutenaient les différentes parties de cet ordre de bataille.

Nous avons dit que Kléber, depuis qu'il était général en chef, déployait une sorte de luxe afin d'imposer aux Égyptiens. Les troupes françaises y trouvaient pour leur part une espèce de satisfaction d'amour-propre... En cette solennelle circonstance, Kléber, revêtu d'un riche uniforme et monté sur un cheval de haute taille, vint, lorsque l'aube parut, montrer aux soldats cette mâle figure qu'ils aimaient tant à voir et dont la fière beauté les remplissait de confiance. — *Amis*, leur dit-il en galopant devant leurs rangs, *vous ne possédez plus en Égypte que le terrain que vous avez sous vos pieds. Si vous reculez d'un seul pas, vous êtes tous perdus!* — Le plus vif enthousiasme accueillit partout sa présence et ses paroles; et dès que le jour fut fait il donna ordre de marcher en avant.

Vers six heures du matin, après deux à trois heures de marche, on n'apercevait encore qu'une faible partie de l'armée du grand vizir. C'était l'avant-garde qu'il avait poussée l'avant-veille au village de Matarieh, et qui ne comptait guère que huit à neuf mille hommes. On distinguait bien, à quelques centaines de pas au delà du village, et un peu sur la droite, un second corps de même force approchant que le premier, et qui manœuvrait comme pour se glisser entre le Nil et notre aile gauche, comme pour aller insurger le Caire sur nos derrières; mais les ruines d'Héliopolis, un bois assez touffu de palmiers, et de fortes ondulations de terrain, dérobaient à nos soldats le gros même de l'armée turque. Cette armée tout entière pouvait s'élever à quatre-vingt mille hommes; mais le 20 mars Jussuf n'en comptait que soixante-cinq mille autour de lui. Les quinze mille autres avaient été précédemment détachés à Belbéis, à Salahieh, à Damiette, et dans la haute Égypte. L'armée française, défalcation faite des troupes qui allaient prendre part à l'action, se trouvait réduite à une dizaine de mille hommes, qui gardaient le Caire, Gizeh, Rosette, Alexandrie, et divers autres points du Delta...

Kléber, arrivé en presence, pensa qu'il fallait d'abord barrer passage à la division turque qui manœuvrait sur notre gauche pour s'introduire dans le Caire. Cette division, comme c'est l'ordinaire des troupes ottomanes, marchait confusément. Aussi, un escadron de guides à cheval, un régiment de chasseurs, puis un régiment de dragons, que Kléber lança successivement contre elle, l'eurent bientôt mise en fuite à coups de sabre. Infanterie et cavalerie s'éloignèrent à perte de vue.

Ce premier engagement, qui était du meilleur augure pour l'issue de la journée, finissait à peine, que Kléber se hâtait d'ordonner l'attaque du village de Matarieh. L'avant-garde proprement dite de l'armée turque occupait ce village, et s'y retranchait depuis quarante-huit heures. Il importait de l'en chasser le plus tôt possible, afin de ne pas laisser au gros de l'armée ennemie le temps d'accourir; mais la tâche semblait assez difficile déjà, car cette avant-garde se composait de cinq à six mille janissaires, excellents fantassins, de deux à trois mille cavaliers d'élite, et d'autant de milices égyptiennes qui avaient rejoint les drapeaux de Jussuf depuis son entree en Égypte.

Tandis que le général Reynier, avec les deux carrés de gauche, marchait sur Matarieh même, Kléber, de son côté, opéra un mouvement de conversion avec les deux carrés de droite, et alla s'établir entre Matarieh et Héliopolis, de manière que l'armée turque ne pût venir au secours de la position menacée. Reynier, à cent pas du village, détacha les com-

pagnies de grenadiers qui doublaient les angles de ses carrés, les forma en deux petites colonnes, et les lança contre les retranchements ennemis. Les braves janissaires qui faisaient partie de l'avant-garde turque ne voulurent pas attendre qu'on les attaquât : ils marchèrent à la rencontre de nos grenadiers, mais furent reçus de pied ferme, et assaillis à bout portant par une terrible fusillade, qui en abattit un grand nombre; nos deux colonnes se divisèrent alors, ainsi que le leur avait prescrit Reynier, attaquèrent, l'une de front et l'autre de flanc, les janissaires interdits, et achevèrent de les disperser. Puis, se réunissant de nouveau, elles se jetèrent dans Matarieh au milieu d'une grêle de balles, fondirent à l'arme blanche sur tout ce qui voulut résister, et après un grand carnage, demeurèrent maîtresses de la position. Turcs et Égyptiens s'enfuirent dans la plaine, et, rejoignant les débris de la première division qui s'était laissé battre, mais qui, quoique battue, n'abandonnait pas son dessein, ils coururent tous en désordre vers le Caire, sous la conduite de Nassif-Pacha, principal lieutenant de Jussuf, et d'Ibrahim-bey, l'ancien collègue de Mourad. Quant à Mourad lui-même, il se tenait depuis le matin, à la tête de six cents cavaliers superbes, immobile sur les ailes de l'armée turque, et ne devait point prendre part à l'action. Vivement blessé de l'accueil qu'il avait reçu naguère du grand vizir, Mourad avait senti se rallumer en son cœur la vieille jalousie qui divisait depuis longtemps les Turcs et les mameluks. Il avait compris d'ailleurs que les Turcs voulaient recouvrer l'Égypte, non pour la rendre aux mameluks, mais pour la posséder eux-mêmes. Il avait songé dès lors à se rapprocher des Français, dans le but de s'allier à eux s'ils étaient vainqueurs, ou de leur succéder s'ils étaient vaincus. Agissant toutefois avec circonspection, il n'avait pas voulu se prononcer avant que les hostilités ne fussent reprises, et avait simplement promis à Kléber de se déclarer pour lui après la première bataille. Cette bataille était engagée, et tant qu'elle durerait Mourad resterait neutre; mais que la victoire, comme tout le faisait déjà présager, se rangeât sous nos drapeaux, et dans peu de jours Mourad deviendrait ouvertement notre allié...

Le village de Matarieh, plein de ces mille objets de luxe que les Orientaux traînent toujours après eux, offrait à nos troupes un ample butin, mais elles ne s'y arrêtèrent pas. Soldats et généraux sentirent qu'il ne fallait pas se laisser surprendre au milieu d'un village par le gros de l'armée turque. L'armée française, reprenant donc peu à peu son ordre du matin, c'est-à-dire se formant de nouveau en plusieurs carrés, s'avança dans la plaine, dépassa les ruines d'Héliopolis, et aperçut bientôt à l'horizon un nuage de poussière qui marchait vers elle. A gauche était le village de Seriaqous; à droite, au milieu d'un bois de palmiers, se montrait celui d'El-Merg, et de l'un à l'autre courait une légère ondulation de terrain. Tout à coup le nuage de poussière s'arrêta, puis, dissipé par un souffle du vent, laissa voir, entre Seriaqous et El-Merg, la ligne flottante de l'armée turque, qui, par suite de l'exhaussement du sol, se trouvait dominer un peu la nôtre. Kléber donna aussitôt le signal de l'attaque.

En conséquence, Reynier se dirigea au pas de charge sur Seriaqous, et Friant sur El Merg. L'ennemi avait répandu d'assez nombreux tirailleurs en avant des palmiers qui entourent ce dernier village; mais de simples escarmouches ne lui pouvaient guère réussir contre nos intrépides soldats. Quelques détachements d'infanterie légère que lança Friant eurent bientôt mis en fuite ces Turcs isolés. En avant d'El-Merg, au milieu d'un groupe de cavaliers dont les brillantes armures reluisaient au soleil, se tenait Jussuf lui-même. Quelques obus français dispersèrent ce groupe, et le grand vizir voulut répondre par le déploiement de sa propre artillerie; mais ses boulets, mal dirigés, passaient par-dessus la tête de nos soldats, et ses pièces furent bientôt démontées, bientôt mises hors de combat par les nôtres. On vit alors s'agiter les mille drapeaux de l'armée turque, et partie de ses escadrons se rua sur les carrés de Friant. Heureusement les profondes gerçures du sol, effet ordinaire du soleil sur une terre inondée, retardèrent la fougue des cavaliers turcs, et Friant ne fut pas pris à l'improviste.

Il les attendit de pied ferme, les laissa arriver presque à bout portant, puis, par un feu de mitraille qu'il ordonna tout à coup, en renversa des centaines. Les autres se replièrent en désordre.

Ce n'était encore là que le prélude d'une action générale. La bataille proprement dite s'engage enfin; mais elle va être à peine disputée. Jussuf ne déploiera aucune habileté militaire, et ses troupes n'opposeront nulle part de résistance sérieuse. A un signal qu'il donne, la masse de la cavalerie turque s'ébranle tout entière, fond sur nos carrés, se répand sur leurs ailes, les tourne, et en un clin d'œil assiége leurs quatre faces; mais cette cavalerie n'avait ni l'élan ni la bravoure de celle que nous avions vaincue aux Pyramides. Elle caracole avec plus ou moins d'agilité devant nos fronts, mais n'ose faire aucune charge. Un moment, cependant, nos soldats sont restés comme interdits. Ce n'est pas que les cris, le mouvement, le tumulte de cette cavalerie innombrable, aient jeté le moindre trouble dans leurs âmes; mais une cinquantaine de leurs camarades ont succombé dans les engagements qui ont déjà eu lieu, et l'ennemi s'est hâté de les décapiter. Leurs têtes ont été mises au bout d'autant de piques, et viennent d'être promenées sur toute la longueur de nos lignes. C'est ce hideux spectacle qui a un instant stupéfait nos troupes; mais le premier roulement de tambour a dissipé leur stupéfaction, et maintenant les voici, calmes et impassibles derrière le rempart de leurs baïonnettes, qui font dans tous les sens un feu continu et bien dirigé. En vain les mille groupes des cavaliers turcs caracolent et tourbillonnent autour de nos phalanges; ils tombent sous la mitraille et les balles, ne parviennent jusqu'au pied des vivantes citadelles que pour y trouver le trépas, ou, s'ils peuvent encore faire volte-face, ils fuient à toute bride pour ne plus reparaître. De toutes parts règne une horrible confusion, et quelque temps l'atmosphère est obscurcie par la fumée et la poussière. Enfin le ciel se dégage, le sol se découvre, et alors notre armée victorieuse non-seulement contemple autour d'elle des masses d'hommes et de chevaux, hommes et chevaux morts ou mourants, mais aperçoit, aussi loin que la vue peut s'étendre, des bandes de fuyards qui courent vers presque tous les points de l'horizon. Toutefois, sauf quelques détachements qui vont rejoindre les deux divisions que nous avons vues dans la matinée prendre le chemin du Caire, c'est vers la frontière syrienne, c'est vers El-Kanqah, où ils ont campé la nuit précédente, que le gros des Turcs se retire. Kléber veut ne leur laisser aucun repos. Nos carrés, conservant toujours leur ordre de bataille, franchissent Seriaqous, puis El-Merg, et atteignent El-Kanqah le soir même. L'ennemi, en se voyant serré de si près, continue sa fuite; il la continue au milieu d'un désordre de plus en plus grand, et abandonne à nos soldats, qui ne portaient absolument que leurs armes avec eux, les vivres et les bagages dont ils avaient grand besoin.

Telle fut la mémorable journée d'Héliopolis, où neuf à dix mille Français défirent soixante-dix à quatre-vingt mille Turcs. La discipline, comme dans toutes les batailles que nous avions déjà livrées en Égypte, la discipline venait de l'emporter encore sur le nombre. Ainsi se vérifia la prophétie de Desaix; ainsi tomba l'illusion de Kléber sur la puissante force des Ottomans, car sa victoire dut lui apprendre que cette race dégénérée n'avait plus rien de commun avec les intrépides soldats de Soliman, de Bajazet ou de Sélim I[er].

Notre perte, cette fois encore, était insignifiante : elle ne s'élevait qu'à cent ou deux cents hommes. L'ennemi, au contraire, avait laissé douze ou quinze mille morts sur le terrain. Kleber, cependant, trouva que ce n'était point assez. Il fallait, suivant Kléber, obtenir un résultat plus sérieux que celui d'avoir fait mordre la poussière à douze ou quinze mille Turcs; il fallait exterminer tous ceux des soldats de Jussuf qui survivaient à leur defaite; il fallait donc les poursuivre à outrance, les rejeter dans le désert, et les y faire périr par la faim, par la soif, par le sabre des Arabes. L'armée française était exténuée de fatigue : Kléber lui accorda un peu de repos, mais décida que la poursuite continuerait dans la nuit même.

En effet, le lendemain 21, dès une heure du matin, Kléber faisait sonner le réveil; il détachait le général Lagrange et quatre bataillons, car il entendait une vive canonnade du côté du Caire, et ne pouvait douter que les divisions turques qui avaient tourné sa gauche ne fussent allées seconder la révolte de cette grande ville, où il avait à peine laissé deux mille hommes répartis entre la citadelle et les forts; il détachait, disons-nous, Lagrange avec quatre bataillons, l'envoyait au secours de la faible garnison de la capitale, et le chargeait de transmettre aux divers commandants des troupes qui formaient cette garnison l'ordre de s'en tenir à occuper de bonnes positions défensives, à demeurer en communication les uns avec les autres, et de ne tenter aucun mouvement offensif avant son retour. Il craignait que quelques fausses manœuvres de leur part ne compromissent inutilement la vie de ses soldats, vie que de minute en minute il jugeait plus précieuse, car de minute en minute aussi il prenait plus fermement la résolution de rester en Égypte. Après quoi, toujours résolu à ne pas laisser de répit aux Turcs battus la veille, Kléber lui-même, avec le reste de son armée, s'élança dans la direction que le gros des fuyards avait prise, c'est-à-dire vers Belbéis, et y arriva de très-bonne heure dans la journée.

Jussuf, dans sa fuite rapide, avait déjà dépassé Belbéis, mais il avait laissé un corps d'infanterie dans la ville et le fort et mille à deux mille cavaliers dans la plaine environnante. A l'approche de nos troupes, ces cavaliers se dispersèrent sans avoir seulement brûlé une amorce. Les fantassins turcs postés dans la ville essayèrent du moins de résister; mais on les chassa de rue en rue, on les enferma dans le fort, et après un échange de quelques coups de canon le manque d'eau et la frayeur les décidèrent à se rendre. Notre cavalerie, pendant ce temps, avait battu la plaine sous la conduite du brave Leclerc, et elle venait de saisir une longue caravane de chameaux, qui se dirigeait vers le Caire et qui portait les bagages de Nassif-pacha et d'Ibrahim-bey. D'une telle capture, Kléber inféra avec raison que le projet de ces deux chefs était d'insurger non-seulement la capitale, mais toutes les grandes villes de l'Égypte. Aussi, n'abandonnant pas encore la poursuite du grand vizir, mais voyant que l'armée turque ne tenait nulle part, il crut pouvoir détacher Friant avec cinq nouveaux bataillons, et les diriger, comme les quatre donnés la veille à Lagrange, sur le Caire.

Le 22, le surplus de nos troupes s'achemina de Belbéis vers Salahieh, sur les traces du grand vizir. Elles formaient trois colonnes principales. Reynier ouvrait la marche à la tête de la division de gauche. Kléber suivait avec les guides et le septième de hussards. Venait enfin Belliard avec sa brigade, reste de la division Friant. Pendant le trajet, on reçut un message de Jussuf, qui demandait à négocier : on ne répondit que par un refus, et ce refus sembla rendre un peu de cœur aux fuyards. Ainsi, arrivé près du bourg de Koraïn, à mi-chemin de Salahieh, Reynier se vit tout à coup assailli par une multitude de cavaliers fougueux, et c'est à peine s'il eut le temps de se former en carré. Il y parvint toutefois, et la grêle de balles, la tempête de boulets et de mitraille que les assaillants eurent dès lors à essuyer, modérèrent singulièrement leur fougue. D'ailleurs, au bruit de la canonnade, Kléber avait envoyé à Friant l'ordre de presser le pas, et lui-même ne tarda guère à survenir avec sa colonne de cavalerie. Mais, à cette vue, les Turcs qui étaient aux prises avec la colonne de Reynier, aimant mieux avoir affaire à la cavalerie qu'à l'infanterie française, se tournèrent aussitôt contre les guides et les hussards qu'amenait Kléber. Leur charge fut si soudaine, que l'artillerie légère, qui marchait avec le général en chef, eut à peine le temps de se mettre en batterie et que les conducteurs furent sabrés sur leurs pièces. Un instant Kléber et ses cavaliers coururent un extrême péril, et leur situation devenait d'autant plus critique, que les habitants de Koraïn, persuadés que c'en était fait de cette poignée de Francs, s'élançaient déjà avec des fourches et des faux pour les achever. Heureusement Reynier envoya le septième de dragons, qui dégagea Kléber. Friant, de son côté, arriva bientôt avec ses fantassins, et les Turcs, pris entre deux feux, laissèrent encore quatre ou cinq cents hommes sur le

terrain. Après cet engagement, plus désireux que jamais d'atteindre Jussuf et d'en finir avec lui, Kléber remit à son retour la punition des habitants de Koraïn, et accéléra autant qu'il put la marche de ses colonnes. La chaleur était presque intolérable, car le vent soufflait du désert, et l'on respirait avec un air brûlant une poussière fine et pénétrante; hommes et chevaux étaient épuisés de lassitude; mais on ne se découragea pas, et enfin on arriva en vue de Salahieh vers la chute du jour.

On était sur les frontières de l'Égypte, au seuil du désert de Syrie, et Kléber croyait que le jour suivant il aurait à en venir une dernière fois aux mains avec Jussuf; mais le 23, de grand matin, les habitants de Salahieh s'avancèrent à sa rencontre, et lui annoncèrent que, loin d'avoir osé l'attendre, le vizir avait continué sa fuite avec plus encore de précipitation que la veille et l'avant-veille. Kléber accourut aussitôt, et vit de ses yeux un spectacle qui acheva de lui prouver combien il s'exagérait naguère la puissance des armées turques. Tandis que Jussuf lui-même s'enfonçait bride abattue dans le désert avec cinq ou six cents de ses meilleurs cavaliers et quelques bagages, les derniers débris de son armée se débandaient dans tous les sens. Une partie de ses soldats venait au-devant des nôtres, et implorait grâce à genoux; une autre partie courait vers le Delta; une autre enfin, pour avoir voulu demander asile aux sables de la Syrie, périssait sous le sabre des Arabes. Apres avoir convoyé les Turcs jusque sur la frontière égyptienne, les Arabes s'y étaient arrêtés, dans l'espoir qu'il y aurait des vaincus et dès lors du butin à recueillir. Ils avaient calculé juste, et maintenant ils égorgeaient à l'envi les fuyards pour les piller. Au moment où Kléber survint, ils venaient de s'abattre comme une nuée d'oiseaux de proie sur le camp que venait d'abandonner le vizir; mais à la vue de l'armée française ils s'envolèrent sur leurs rapides coursiers, et bon gré mal gré laissèrent d'abondantes dépouilles a nos troupes. Il y avait là, dans un espace retranché d'une demi-lieue carrée, une multitude infinie de tentes et de canons; un nombre prodigieux de chevaux et de bêtes de somme; une quantité incroyable de selles, de harnais et de fers de rechange; des monceaux de munitions et de vivres, de tapis et de riches vêtements; des tas de vaisselle plate et de cassolettes d'or et d'argent; des milliers de coffres remplis de parfums d'aloès et de flacons d'essence de rose, d'étoffes de soie et de châles de cachemire; enfin de tous ces objets qui, au siècle dernier, composaient le luxe brillant et barbare des armées orientales. A côté des quatre queues du grand vizir, à côté de douze litières dorées et sculptées, on trouva, témoignage certain de l'active intervention des Anglais dans cette campagne, on trouva une voiture suspendue à l'européenne, de fabrique anglaise, et douze pièces d'artillerie avec la fameuse devise *Honni soit qui mal y pense*...

Nos soldats, nous l'avons déjà dit, n'avaient rien apporté avec eux : non-seulement ils trouvèrent dans le camp turc tout ce dont ils avaient besoin en vivres et en munitions, mais encore ils y recueillirent un butin d'une valeur fabuleuse. En présence de toutes les richesses que leur livrait la victoire d'Héliopolis, nos soldats, éblouis et fascinés, eux qui naguère passaient les jours et les nuits à gémir sur leur sort et se regardaient comme condamnés à périr sous un ciel lointain, invoquaient maintenant Dieu et tous les saints du paradis pour n'avoir jamais à quitter l'Égypte.

Le 24, après s'être assuré par ses propres yeux que l'armée de Jussuf avait disparu, Kléber jugea qu'il était temps de rebrousser chemin; et comme il ne s'agissait pas simplement d'aller réduire le Caire, comme il fallait en outre ramener dans le devoir presque toute l'Égypte moyenne, dont la plupart des villes venaient de s'insurger aussi ou avaient été naguère remises aux Turcs en exécution du traité d'El-Arisch, Kléber prit les dispositions suivantes. Il ordonna aux généraux Rampon, Belliard, Lanusse, de descendre le Nil avec un millier d'hommes chacun, chargea spécialement Rampon de marcher sur Damiette et de reprendre cette importante place, Belliard de seconder Rampon dans son attaque sur Damiette et de reprendre lui-même le fort de Lesbeh qui fermait une des deux bouches du Nil, Lanusse de

se tenir en communication avec ses deux collègues, de balayer le Delta depuis Damiette jusqu'à Alexandrie, et de châtier successivement toutes les bourgades révoltées; puis, laissant à Reynier deux mille baïonnettes environ, lui ordonnant de rester trois ou quatre jours sur la frontière, pour ôter aux débris de l'armée turque la tentation d'un retour offensif, et de se rabattre sur le Caire lorsque les Arabes auraient achevé la dispersion des vaincus, Kléber lui-même rétrograda vers la capitale avec le reste de ses troupes. Il ramenait avec lui la quatre-vingt-huitième demi-brigade de ligne, deux compagnies de grenadiers, le septième de hussards, le troisième et le quatorzième de dragons, en tout trois à quatre mille hommes.

Kléber arriva le 27 aux portes du Caire, et trouva la capitale en insurrection complète. Depuis son départ, cette grande cité, dont les habitants s'élevaient à trois cent mille âmes, avait été le théâtre des plus graves événements. Le 20, au bruit du canon d'Héliopolis, à la nouvelle que l'armée française était aux prises avec l'armée ottomane, presque toute la population du Caire s'était portée en dehors de l'enceinte des murs, afin de connaître plus tôt l'issue de la bataille; et quand elle avait vu accourir Ibrahim et Nassif, quand elle avait vu derrière eux deux mille mameluks, trois a quatre mille janissaires, huit à dix mille cavaliers turcs et une multitude de paysans égyptiens, elle avait cru le grand vizir vainqueur. Le pacha et le bey n'avaient eu garde de la détromper. Ils lui avaient affirmé au contraire que les Francs venaient d'être exterminés et les Ottomans de remporter une victoire complète. Alors, en quelques heures, cinquante mille individus s'étaient levés au Caire, à Boulacq, à Gizeh, dans les villages environnants, et, armés de sabres, de piques, de mauvais fusils, avaient résolu d'égorger la faible garnison française laissée dans la capitale. Cette garnison, avons-nous dit, n'était que de deux mille hommes; mais grâce au sang-froid du général Verdier, qui la commandait, ces deux mille hommes avaient presque tous eu le temps de se replier dans la citadelle et les forts qui dominaient la ville, et la, bien pourvus de vivres et de munitions, ils avaient opposé à leurs ennemis une résistance insurmontable. Quelques-uns cependant de nos soldats avaient couru le plus grand péril : c'étaient ceux qui, au nombre d'environ cent cinquante, gardaient l'hôtel du gouvernement, situé, comme on sait, sur la place Ezbékyeh. Les Turcs et la populace insurgée avaient voulu envahir l'hôtel, pour massacrer les Francs qui l'occupaient, et s'étaient flattés que l'accomplissement de leur dessein serait d'autant plus facile qu'aucun secours ne pouvait être envoyé de la citadelle ni des forts, lesquels s'élevaient effectivement à l'autre extrémité du Caire. Mais nos cent cinquante braves avaient si bien fait, tantôt par un feu habilement nourri, tantôt par des sorties audacieuses, qu'ils avaient contenu cette féroce multitude et donné au général Lagrange le temps d'accourir. Lagrange, détaché le soir même de la bataille, était arrivé dans l'après-midi du jour suivant, avait penétré dans l'hôtel par les jardins, qui s'étendaient jusqu'à la campagne, et mis dès lors ce poste à l'abri d'un nouveau coup de main.

Les Turcs, voyant qu'il leur était impossible d'atteindre jusqu'aux Français, avaient résolu de s'en venger sur les malheureux chrétiens qui habitaient la capitale de l'Égypte. Ils s'étaient rués d'abord dans le quartier des Européens, avaient tué nombre de négociants, pillé leurs demeures, enlevé leurs femmes et leurs filles. Ils étaient passés ensuite au quartier des Coptes, qui professaient et professent encore le christianisme, qui possédaient de grandes fortunes parce que les mameluks leur avaient dévolu le soin de percevoir les impôts, et à qui les Français mêmes avaient laissé leur rôle de percepteurs. On voulait donc punir en eux des amis de la France, et surtout dévaliser leurs maisons. Mais, heureusement pour les Coptes, leur quartier formait la gauche de la place Esbékyeh et s'appuyait à l'hôtel du gouvernement. Leur chef d'ailleurs était brave; il avait organisé un vigoureux système de défense et protégé la vie et les biens de la plupart de ses coreligionnaires. Les Turcs, encore réduits de ce côté à une sorte d'impuissance, avaient imaginé alors de rechercher ceux d'entre les

Arabes qui passaient pour vivre en bons termes avec les Français et qui étaient accusés de boire du vin avec eux. Depuis cinq jours les Turcs massacraient ainsi des milliers d'Arabes suspects, et, comme de coutume, menaient de front le pillage et le meurtre. Nassif et Ibrahim étaient honteux de tant d'horreurs; ils voyaient périr à regret des richesses qui leur appartiendraient au cas qu'ils demeurassent maîtres de l'Égypte. Mais vainement eussent-ils essayé de mettre un frein à des excès qu'ils avaient eux-mêmes encouragés le premier jour. Ils espéraient, du reste, que ces massacres tiendraient la soldatesque et la populace en haleine contre les Français...

Sur ces entrefaites, arriva Friant, puis enfin Kléber. Tous deux, comme Lagrange, ils pénétrèrent par les jardins dans l'hôtel du gouvernement, et de là parvinrent jusqu'à la place Ezbékyeh; mais, sauf cette place et la citadelle, toute la ville était au pouvoir de l'insurrection. La place Ezbékieh elle-même était bloquée en quelque sorte, car les insurgés avaient fermé par des murs crénelés les rues qui venaient y aboutir. Certes, quoique l'armée du grand vizir n'existât plus, ce n'était pas une petite tâche pour Kléber que d'avoir à reconquérir une ville aussi vaste que la capitale de l'Égypte, ville peuplée de trois cent mille habitants, qui presque tous avaient arboré l'étendard de la révolte, ville d'ailleurs occupée par douze ou quinze mille Turcs que dirigeaient deux chefs capables, ville enfin construite à l'orientale, c'est-à-dire percée de rues étroites et divisée en massifs qui étaient autant de forteresses; car ces massifs prenaient leur jour en dedans, ne montraient au dehors que de hautes murailles, et avaient au lieu de toits des terrasses d'où les rebelles faisaient un feu plongeant des plus meurtriers. La réduction du Caire offrait donc d'extrêmes difficultés; mais n'importe : Kléber ne pouvait hésiter à l'entreprendre. Il lui fallait même, sans quoi c'en était fait de toute son armée, il lui fallait, disons-nous, y réussir par la force ou par la ruse.

Si Kléber se décidait à employer la force, il n'avait le choix qu'entre deux moyens d'attaque : c'était de lancer du haut de la citadelle une pluie de bombes et d'obus jusqu'à ce que la ville capitulât, ou bien de déboucher par la place Ezbékyeh, de détruire une à une les barricades élevées à la tête des rues, et de prendre d'assaut tous les quartiers l'un après l'autre. Or, le premier moyen pouvait amener la destruction d'une grande cité, qui était la capitale du pays et dont l'armée française avait besoin pour vivre; le second exposait à perdre dix fois plus de soldats que n'en avait coûté la bataille d'Héliopolis.

Kléber montra ici autant de prudence qu'il avait montré d'énergie les jours précédents : il résolut de temporiser, de laisser l'insurrection se fatiguer elle-même. D'ailleurs, au commencement du mois, croyant être à la veille de s'embarquer, il avait dirigé presque tout son matériel, presque toutes ses munitions, vers la basse Égypte. Il avait depuis lors, et surtout depuis son retour au Caire, donné les ordres nécessaires pour que la presque totalité de son artillerie de siége remontât le Nil ; mais l'exécution de ces ordres demandait au moins une semaine. Provisoirement il fit bloquer toutes les issues par lesquelles la ville communiquait avec le dehors, et calcula, non sans raison, que les insurgés, bien qu'ils eussent trouvé d'abondantes provisions de bouche chez la plupart des habitants dont ils avaient pillé les maisons, bien qu'ils eussent fabriqué de la poudre, confectionné des balles, forgé des boulets, fondu même des canons, verraient tôt ou tard la disette les atteindre, tôt ou tard la possibilité de se défendre leur manquer. Ils finiraient aussi par se détromper sur le véritable état des choses en Égypte, par savoir que l'armée du grand vizir avait été anéantie et que les Français étaient partout vainqueurs. Surtout ils ne pourraient pas rester longtemps d'accord; car les Turcs de Nassif-Pacha, les mameluks d'Ibrahim-Bey, et la population arabe du Caire, n'avaient nullement les mêmes intérêts. Par tous ces motifs, Kléber crut devoir gagner du temps, et lorsque l'occasion s'en présenterait tenter la voie des négociations. En attendant, il termina son traité d'alliance avec Mourad-Bey, que l'on a vu demeurer neutre pendant la dernière bataille, et qui non-seulement

depuis que nos troupes avaient entrepris le blocus du Caire les approvisionnait de vivres, mais encore tenait en respect la partie de l'armée du grand vizir qui avait cherché refuge dans la haute Égypte. Mourad, par cette conduite, acheva de gagner la confiance de Kléber. Ils eurent le 29 mars une entrevue solennelle à Gizeh, et s'y prodiguèrent de mutuelles marques d'estime. Le bey déclara formellement se soumettre à la France. En retour de quoi il reçut le Saïd à titre de feudataire, moyennant un tribut annuel payable en blé et en argent, qui représentait la majeure partie des impôts de cette province, et fut proclamé *sultan français*. Il promit, et nous le verrons tenir fidèlement cette promesse, que lui et ses mameluks combattraient au besoin avec l'armée française. Les Français, de leur côté, s'engagèrent, pour le cas où jamais ils quitteraient l'Égypte, à lui en faciliter l'occupation.

Bientôt, grâce à certaines relations que Mourad avait conservées au Caire et par l'entremise de plusieurs cheiks, secrètement amis de la France, Kléber entama des négociations avec Nassif et Ibrahim. Ces deux chefs, se sachant bloqués dans la place de manière à n'en pouvoir sortir sans tomber au pouvoir de nos soldats, redoutant s'ils étaient pris par eux d'être traités à la turque, et d'ailleurs n'ignorant pas la complète déroute de l'armée du grand vizir, prêtèrent volontiers l'oreille aux ouvertures de Kléber, et entamèrent une capitulation aux termes de laquelle ils se retireraient sains et saufs avec leurs troupes. Mais, au moment où cette capitulation allait être conclue, ceux des habitants du Caire qui avaient pris part à la révolte, et qui se voyaient abandonnés à la vengeance des Français, intervinrent pour reprocher aux Turcs et aux mameluks leur lâcheté, menacèrent de les égorger tous s'ils persistaient dans leur dessein, et firent ainsi rompre les pourparlers. La soumission de la capitale de l'Égypte sembla dès lors ne pouvoir être obtenue que par une attaque de vive force, et Kléber se décida bon gré mal gré à user de ce déplorable moyen.

Pendant qu'on négociait, le matériel nécessaire était arrivé de Damiette et d'Alexandrie. On procéda d'abord au complet investissement de la ville, et Reynier, dont la présence n'était plus utile sur la frontière, vint avec sa division cerner la partie de l'enceinte qui s'étendait du nord au levant. Friant campa vers le couchant. Verdier occupa le sud. Leclerc se plaça entre Friant et Reynier, et battit la campagne avec sa cavalerie. Enfin le 4 avril on tenta un premier effort : on entreprit, car il fallait évidemment commencer par là, de dégager les différentes issues de la place Ezbékieh. On y parvint; mais ce ne fut qu'en minant et en faisant sauter toutes les maisons qui entouraient la place. Une fois maîtres de la tête des rues qui aboutissaient sur cette place, nos soldats, tandis que la citadelle jetait quelques bombes pour intimider la population, s'engagèrent avec la plus grande bravoure dans les rues mêmes, parcoururent chacune d'elles dans toute sa longueur en dépit des barricades qu'ils rencontraient à chaque pas et d'une grêle de projectiles de toutes sortes qui ne cessait de pleuvoir sur eux, pénétrèrent ainsi au cœur de la capitale, s'emparèrent ensuite d'une éminence que les Turcs avaient retranchée et qui dominait le quartier copte, enfin disposèrent tout pour un assaut général et simultané. Mais ces opérations préliminaires prirent beaucoup de temps, et ne furent achevées que dans la nuit du 13. Kléber aurait du moins pu ordonner cet assaut dès la matinée du 14; mais, avant de s'y résoudre, il fit de nouveau sommer les révoltés. Cette nouvelle sommation fut encore repoussée avec dédain. Alors, tant il lui répugnait de punir toute une cité des fureurs de quelques fanatiques, Kléber imagina, puisqu'on s'obstinait à ne point vouloir entendre ses paroles de paix, de parler aux yeux par le moyen d'un terrible exemple.

Boulaq, faubourg détaché du Caire, et situé au bord même du Nil, était aussi en pleine insurrection. Le 15, par ordre de Kléber, Boulaq fut cerné, Boulaq fut mis à feu et à sang. Nos troupes y trouvèrent la plus vive résistance de la part des habitants et des Turcs. Elles eurent à prendre chaque maison d'assaut, à livrer un rude combat dans chaque rue; mais partout elles demeurèrent victorieuses, et tous les insurgés qui occupaient ce malheureux faubourg eussent

péri par le fer, toutes les habitations qu'il renfermait fussent devenues la proie des flammes, si les chefs n'eussent fini par implorer à genoux la pitié des vainqueurs. Après une telle marque de soumission, Kléber fit cesser aussitôt le carnage et l'incendie, car le carnage et l'incendie duraient depuis quatre ou cinq heures, et cet affreux spectacle, aperçu de toute la population du Caire, avait dû produire de salutaires effets. Voulant en profiter, Kléber, dès l'après-midi du 15, fit attaquer la capitale elle-même.

Tandis que les troupes de Friant et de Belliard débouchaient par les issues de la place Ezbékyeh, issues qui avaient été, on se le rappelle, déblayées les jours précédents, la division Reynier se présenta par les portes du nord et de l'est, et Verdier, des hauteurs de la citadelle, accabla la ville de bombes. Ibrahim-Bey gardait une des deux portes que Reynier avait entrepris de forcer, Nassif-Pacha défendait l'autre, et tous deux, bien secondés, accomplirent des prodiges de valeur. Vains efforts cependant! ils lâchèrent pied peu à peu, reculèrent pas à pas, et allèrent se heurter, au centre de la ville, contre celle de nos colonnes qui était partie du point opposé et avait également refoulé tout dans sa marche victorieuse. Les différents corps français se rejoignirent, après avoir fait une horrible boucherie de la multitude qui se trouva ainsi cernée, puis se divisèrent de nouveau pour courir sus aux révoltés et les atteindre dans leurs principaux repaires. La nuit vint suspendre, non terminer la lutte, qui recommença le lendemain et se prolongea ainsi pendant près d'une semaine, mais ne cessa d'être de plus en plus favorable aux Français, de plus en plus fatale aux janissaires et aux mameluks, aux habitants de la capitale et aux paysans des environs. Enfin, au bout de huit jours, et lorsque dix à douze mille rebelles eurent péri, lorsque les flammes eurent dévoré plus de cinq ou six cents maisons, la rébellion parut s'avouer vaincue. Les habitants, qui naguère avaient presque retenu les Turcs de force, les supplièrent alors de sortir de la ville et de leur laisser les moyens de traiter avec les Français. Kléber, qui déplorait tant de scènes meurtrières, et qui tenait à ménager ses troupes, ne demandait pas mieux que de négocier. Aussi la négociation fut bientôt conclue. Ibrahim-Bey et Nassif-Pacha promirent pour eux et leurs hommes de ne plus porter les armes contre la république française, à condition qu'ils auraient la vie sauve et pourraient se retirer en Syrie. Ils sortirent du Caire le 25, laissant à la merci des Français les malheureux habitants qu'ils avaient poussés à la révolte, et qui pour leur part avaient dû se rendre à discrétion...

Tel fut le dénoûment de ce drame terrible, qui avait commencé le 20 mars par la bataille d'Héliopolis, qui finissait le 25 avril par le départ des derniers lieutenants du grand vizir, et qui s'était joué, trente-cinq jours durant, entre une poignée de Français d'une part et toutes les forces de l'empire turc, secondées par la révolte des villes égyptiennes, de l'autre. Cette révolte, cause principale de la grande effusion de sang qui venait d'avoir lieu, c'était la faiblesse de nos généraux qui l'avait provoquée. Si en effet Kléber n'eût jamais nourri le projet d'évacuer l'Égypte, si la plupart de ses lieutenants ne s'y fussent rangés tôt ou tard, si même ce funeste projet n'eût pas reçu un commencement d'exécution, jamais les Égyptiens n'eussent osé se révolter. Alors la partie se bornait à un choc entre les carrés de l'infanterie française et les escadrons de la cavalerie turque, et l'issue n'en pouvait être douteuse. Au contraire, nos préparatifs d'évacuation furent pour l'Égypte le signal d'une explosion populaire qui éclata surtout dans les villes principales. Ces villes, le Caire notamment, il fallut les reprendre d'assaut, et chaque effort de ce genre fut plus meurtrier qu'une bataille. Les fautes que Kléber avait commises par suite d'étranges illusions, il les répara du moins par une belle et vigoureuse conduite dès que ses yeux s'ouvrirent à la réalité. Il avait cru ne pas pouvoir disputer aux Turcs l'Égypte paisible et soumise, et il venait de la reconquérir en trente-cinq jours avec autant d'humanité que d'énergie, non-seulement sur les Turcs, mais encore sur les Égyptiens soulevés. La fortune, ou plutôt la bravoure de ses soldats, avait même secondé Kléber à tel point, que leur

glorieuse campagne ne coûtait qu'un millier d'hommes à l'armée française. Quant aux pertes de l'ennemi, elles peuvent sans exagération être évaluées à plus de cinquante mille morts.

Dès que le Caire eut fait sa soumission, toutes celles des villes du Delta qui s'étaient insurgées à l'exemple de la capitale s'empressèrent de rentrer à leur tour dans le devoir. Mourad, de son côté, expulsa facilement les Turcs qui s'étaient jetés dans le Saïd après la déroute du grand vizir, et fit régner l'ordre le plus parfait dans les deux provinces dont il avait reçu le commandement. Partout les vaincus tremblèrent devant les vainqueurs, et s'attendirent à un châtiment terrible. Les habitants du Caire, principalement, qui avaient commis des atrocités sur les Arabes dévoués aux Français et sur les chrétiens de toutes les nations, étaient saisis d'épouvante. Ils ne doutaient pas qu'on ne dût les traiter avec la dernière rigueur, et croyaient que la perte de leur tête et de leurs biens pourrait seule expier leur crime. Mais Kléber, humain comme il l'était, prudent d'ailleurs, se serait bien gardé de répondre à des cruautés par des cruautés. Il assembla les chefs de la révolte, leur montra un visage sévère, puis leur pardonna, en se bornant à frapper une contribution sur les villes dont la population s'était insurgée.

Le Caire eut à payer dix millions pour sa part, et s'estima heureux d'en être quitte à ce prix; huit autres millions furent demandés aux villes rebelles de la Basse-Égypte, et ces sommes permirent non-seulement de mettre et de tenir la solde des troupes au courant, mais de pourvoir à toutes les dépenses de leur nourriture et de leur entretien jusqu'à ce qu'un bon système d'impositions pût être établi En même temps s'offrit une autre ressource tout à fait inattendue. Soixante-dix navires turcs venaient d'entrer dans les ports de l'Égypte afin de recevoir l'armée française et de la reconduire en Europe. Les usages de la guerre permettaient de les capturer : on n'y manqua point; et comme c'étaient pour la plupart des navires de commerce, navires par conséquent chargés de marchandises, on vendit ces marchandises au profit des caisses de l'armée. Notre armée se trouva ainsi dans l'abondance; et fière de ses récents succès, confiante dans ses forces, complétement renseignée depuis six semaines sur la haute capacité militaire du nouveau chef que lui avait donné Bonaparte, enfin ne doutant plus qu'il ne lui arrivât bientôt des secours, car elle savait Bonaparte à la tête de la république, elle s'accommoda de mieux en mieux de son séjour sur les bords du Nil.

Pour Kléber, loin de songer encore à quitter l'Égypte, il sembla ne plus être animé que du désir d'assurer à la France la possession de cette importante colonie, et de racheter par un zèle de tous les instants la honte d'avoir jamais pu concevoir un pareil dessein. Il s'occupa en premier lieu d'organiser définitivement les finances, consulta à cet égard les principaux administrateurs de l'armée et les gens les plus éclairés du pays, tomba d'accord avec eux pour restituer aux Coptes la perception des contributions directes qu'il leur avait enlevée six mois auparavant, et créa quelques impôts de douane, quelques droits de consommation. Le total des revenus devait s'élever à vingt-cinq millions, tandis qu'il n'en fallait que dix-huit à l'armée pour vivre. Kléber travailla ensuite à combler les vides de ses cadres, et y versa, à l'exemple de son prédécesseur, des Grecs, des Coptes, des Nègres même. Puis il ordonna l'achèvement des forts entrepris autour du Caire, fit également travailler à ceux de Lesbeh, de Damiette, de Burlos, situés sur le littoral, et surtout poussa avec vigueur les travaux d'Alexandrie. Enfin il imprima une nouvelle activité aux savantes recherches de l'Institut d'Égypte. Bientôt, des cataractes aux bouches du Nil, tout reprit l'aspect d'un établissement solide et durable. Bientôt même les caravanes de la Syrie, de l'Arabie, du Darfour, commencèrent à reparaître au Caire, et l'accueil hospitalier qu'elles y reçurent des autorités françaises assura leur retour.

La population se montrait généralement calme, soumise, résignée à son sort, mais, il faut bien le dire, froide et réservée envers nous. Les derniers événements nous avaient aliéné ses

sympathies. Pendant deux mois, d'ailleurs, le grand vizir avait repris une grande influence, et nous étions redevenus des infidèles. Avec du temps néanmoins et de l'habileté, que n'aurait pas obtenu Kléber? Par malheur, et dès les premiers jours, il y eut un point sur lequel Kléber, habile à tant d'égards, non-seulement s'écarta des règles de la plus vulgaire prudence, mais ne craignit pas d'enfreindre les sages instructions que lui avait laissées Bonaparte. On se rappelle combien Bonaparte s'était toujours donné de peine pour persuader aux Égyptiens qu'il aimait le Prophète et vénérait le Coran, combien de fois il avait répété qu'un seul mot de plaisanterie au sujet du mahométisme, ou le moindre acte de rigueur envers les ministres de cette religion, pourrait avoir les plus fatales conséquences. Jamais, quant à lui, il n'avait agi ou parlé que d'après de tels principes; jamais, notamment, il n'avait souffert que l'administration française touchât aux biens des mosquées ou en tracassât le personnel, et, nous le répétons, il n'avait pas quitté l'Égypte sans avoir pris soin d'inviter son successeur à tenir la même conduite. Or, dans le courant de mars, lorsqu'il fut question de lever sur les habitants de la capitale la contribution de guerre à laquelle ils venaient d'être condamnés, Kléber, oubliant et l'esprit des recommandations et l'autorité de l'exemple de Bonaparte, ne craignit pas de faire peser sur les principaux cheiks et sur le temporel des mosquées une forte partie des dix millions qu'il s'agissait de répartir. Cette mesure fut très-populaire dans l'armée française, qui n'aimait guère les cheiks, qui n'avait pas vu de trop bon œil Bonaparte les combler de prévenances, et qui ne se gênait plus pour les traiter de *vieux cafards*. Mais qu'arriva-t-il? C'est que si la plupart de ces pieux personnages s'exécutèrent avec plus ou moins de bonne volonté, il y en eut un qui, surtaxé par Kléber, sous prétexte que sa haine contre les Français était notoire et qu'il se vantait de descendre en droite ligne du Prophète, refusa net de payer. Kléber le fit jeter en prison. Outre qu'on méconnût ainsi sa naissance et son rang, il ne refusa que de plus belle. Kléber le fit bâtonner : il paya alors, mais nous n'avons pas besoin de dire que l'indignation des musulmans fut générale et profonde. La bastonnade à un cheik! un tel outrage au sang de Mahomet! Tout l'Orient, à mesure que se propagea la nouvelle d'un fait si monstrueux, en frémit. En Égypte, tous les cheiks et tous les ulémas, c'est-à-dire tous les docteurs de la loi et tous les ministres de la religion, avaient juré immédiatement de venger l'injure de leur confrère, et ils n'observèrent que trop bien ce serment, car la fatalité allait leur mettre sous la main un docile instrument de vengeance. A quoi tient donc la destinée des hommes et des empires!...

Vers cette époque, c'est-à-dire au commencement de mai, un jeune Alépin, nommé Soliman, entrait au Caire. Il y avait été élevé, ou du moins y était venu plusieurs années de suite étudier la loi turque et le Coran à la grande mosquée El-Azhar, école peut-être la plus célèbre de tout l'Orient pour la jurisprudence et la théologie. Soliman, alors âgé de vingt-quatre ans, était en proie à une grande exaltation religieuse, et aspirait à entrer dans le corps des docteurs de la foi musulmane. Ses études terminées, il avait accompli le pèlerinage de la Mecque, accompli le pèlerinage de *Médine*, et il accomplissait celui de *Jérusalem* au mois d'avril 1800, lorsque les fuyards de la déroute d'Héliopolis accoururent en foule dans cette ville. Beaucoup d'entre eux étaient ses compatriotes, et tous étaient ses coreligionnaires : la violence de leur désespoir, le récit des souffrances qu'ils avaient eu à endurer au passage du désert, et surtout leurs plaintes au sujet de la mauvaise foi des infidèles, qu'ils accusaient de n'avoir signé la convention d'El-Arisch que pour les attirer dans un piége, émurent vivement son imagination malade. Les prières qu'il entendait à chaque instant du jour des milliers de bouches offrir au ciel pour qu'Allah, par un regard abaissé vers la terre, daignât satisfaire aux mânes des croyants et confondre la superbe des idolâtres, enflammèrent de plus en plus son fanatisme. Il en vint à se persuader que le Prophète l'appelait à sauver la Sainte-Caaba, et que pour y parvenir il n'avait besoin que de livrer *le combat sa-*

cré contre le fourbe et astucieux chef des Français, c'est-à-dire d'assassiner Kléber. Quand il eut une fois conçu ce projet, qui était à ses yeux l'œuvre la plus méritoire, le chemin le plus sûr du salut éternel, il se mit en devoir de l'exécuter. Il acheta un poignard, loua un dromadaire, et se joignit à la première caravane qui gagnait le Caire. A son arrivée dans la capitale de l'Égypte, il alla droit à la grande mosquée, s'ouvrit de son dessein à quatre des principaux cheiks, qui avaient été ses professeurs, et qui, on le devine, loin de l'en détourner, l'y affermirent au contraire par de chauds témoignages d'approbation, passa quarante jours et quarante nuits en prière, presque en jeune, puis, à partir du 10 juin, se mit à suivre Kléber, à épier l'occasion de frapper sa victime. Ce moment favorable, trois jours s'écoulèrent sans qu'il le trouvât, et il commençait à se décourager, à faiblir dans sa résolution. Cependant, le 14, il imagina de s'introduire dans les jardins de l'hôtel du gouvernement, où Kléber n'habitait plus depuis la dernière insurrection du Caire, parce qu'on était en train d'y réparer les dégâts des boulets et des bombes, mais venait chaque matin pour inspecter et hâter les travaux; il se cacha dans une citerne abandonnée, et attendit. Au bout de quelques heures, Kléber parut, accompagné de l'architecte Protain, auquel il montrait différentes réparations à entreprendre. Soliman sortit aussitôt de sa retraite, se jeta aux genoux de Kléber en lui remettant une pétition, et, se relevant soudain tandis que le général en chef la lisait, lui plongea à quatre reprises son poignard dans le cœur. Kléber tomba sous la violence de ces coups. Protain, qui tenait un bâton, se rua sur l'assassin, le frappa violemment à la tête, mais reçut à son tour un coup de poignard qui le renversa. Aux cris qu'avaient jetés Kléber et Protain, des soldats accoururent, les relevèrent l'un et l'autre baignés de sang, cherchèrent l'assassin, et le saisirent blotti derrière un monceau de décombres.

Protain survécut à sa blessure. Moins heureux, Kléber, quelques minutes après cette scène tragique, rendit le dernier soupir. Une commission militaire, réunie sur-le-champ, jugea Soliman, qui avoua tout. Il fut condamné suivant les lois du pays, et empalé. Les quatre cheiks qui avaient reçu sa confidence, et qui s'étaient bien gardés d'avertir l'autorité française, eurent la tête tranchée. On parut croire que le salut de l'armée exigeait ces sanglants holocaustes. Vaines précautions! avec Kléber non-seulement l'armée avait perdu un général et la colonie un fondateur, mais la France venait de perdre l'Égypte, car le commandement allait passer en des mains incapables, qui devaient bientôt se laisser ravir cette belle et importante conquête. De tous les généraux que Bonaparte avait au mois de mai 1799 emmenés vers les bords du Nil, un seul, puisque Bonaparte lui-même était retenu en Europe par l'accomplissement de ses hautes destinées, un seul eût été vraiment digne de remplacer Kléber. Avons-nous besoin de nommer Desaix? Mais depuis plusieurs mois Desaix avait quitté l'Égypte, et le 14 juin 1800, le jour où Kleber périssait au Caire sous le poignard d'un fanatique, Desaix, à mille lieues de distance, ce même jour, presque au même instant, succombait sur le champ de bataille de Marengo.

Kléber fut enterré avec une grande pompe sur une des hauteurs qui dominent le Caire. Le mathématicien Fourrier, président de l'Institut, prononça son oraison funèbre, et toute l'armée versa sur lui des larmes amères; mais combien ne l'eût-on pas pleuré plus amèrement encore si l'on eût pu prévoir ce qui devait arriver en 1801 par suite de l'impéritie de son successeur! En 1801 il fallut décidément évacuer l'Égypte, et les restes de Kléber furent alors rapportés à Marseille. On rapporta aussi en France le squelette de Solimen, qui avait été détaché de l'instrument du supplice au bout de quelques semaines, lorsque les insectes et les oiseaux de proie en avaient eu complétement dévoré les chairs; mais tandis que ce squelette, envoyé aussitôt à Paris, était déposé au cabinet d'anatomie comparée du Jardin des Plantes, où on le voit encore, et où les amateurs de phrénologie vont chaque jour étudier sur son crâne les protubérances du fanatisme et du meurtre, le cercueil qui renfermait la dépouille de Klé-

ber resta près de vingt ans oublié dans un coin du château d'If. Enfin, sous la Restauration, Louis XVIII fit transporter ce cercueil à Strasbourg, où Kléber était né, et maintenant il repose dans un caveau construit au milieu de la place d'armes de cette ville, et au-dessus duquel une statue en bronze a été érigée le 14 juin 1840.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : MENOU SUCCESSEUR DE KLÉBER. — BONNE VOLONTÉ DU NOUVEAU GÉNÉRAL EN CHEF, SECONDÉE PAR UNE CERTAINE SCIENCE ADMINISTRATIVE, MAIS TRAHIE PAR UNE COMPLÈTE INCAPACITÉ MILITAIRE. — SITUATION SATISFAISANTE DE LA COLONIE PENDANT LES SIX PREMIERS MOIS DE SON COMMANDEMENT, QUI FURENT SIX MOIS DE PAIX ; TOUTEFOIS, MALGRÉ L'AVIS RÉITÉRÉ D'UNE EXPÉDITION ANGLAISE, IL NE PREND AUCUNE PRÉCAUTION DÉFENSIVE. — DÉBARQUEMENT DES ANGLAIS DANS LA RADE D'ABOUKIR, LE 8 MARS 1801. — INUTILES EFFORTS DE FRIANT ET DE LANUSSE POUR LES REPOUSSER. — ARRIVÉE DE MENOU LUI-MÊME — BATAILLE DE CANOPE. — ASSEZ LONGUE INACTION DES DEUX PARTIES BELLIGÉRANTES, A LA SUITE DE LAQUELLE LES ANGLAIS MARCHENT SUR ROSETTE, S'EMPARENT D'UNE BOUCHE DU NIL ET PÉNÈTRENT DANS LE DELTA. — LAGRANGE ESSAYE DE LES ARRÊTER A RAHANIEH ; MAIS IL L'ESSAYE EN VAIN, A CAUSE DES FORCES INSUFFISANTES QU'IL A OBTENUES DE MENOU. — L'ARMÉE FRANÇAISE, DÈS LORS COUPÉE EN DEUX ET BLOQUÉE UNE MOITIÉ AU CAIRE, L'AUTRE MOITIÉ DANS ALEXANDRIE. — REDDITION DU CAIRE PAR BELLIARD EN JUILLET. — REDDITION D'ALEXANDRIE PAR MENOU EN SEPTEMBRE. — L'ÉGYPTE DÉFINITIVEMENT PERDUE POUR NOUS.

Kléber mort, et jusqu'au jour où les Consuls, héritiers du pouvoir exécutif naguère exercé par les membres du Directoire, lui auraient nommé un successeur, Menou se trouvait être, parmi les généraux que Bonaparte avait laissés en Égypte, celui que l'ancienneté de grade appelait à l'honneur de prendre par intérim le commandement en chef de l'armée expéditionnaire. Cet honneur, même temporaire, eût sans doute, en des circonstances moins critiques, excité de nombreuses convoitises; mais au moment où Kléber périssait assassiné, et lorsque le coup de poignard qui venait de trancher sa noble vie semblait le signal d'un vaste soulèvement organisé dans toute l'Égypte par l'influence des Turcs et des Anglais, le commandement en chef paraissait imposer à quiconque l'accepterait une responsabilité si lourde, que Menou, soit modestie, soit méfiance de ses forces, hésita d'abord à se charger d'un tel fardeau, et qu'il offrit de se désister de ses droits en faveur de Reynier, le plus ancien général après lui. Par les mêmes raisons, et comme d'ailleurs la loi était précise, Reynier refusa. Menou prit donc, bon gré mal gré, la direction administrative et militaire de la colonie que Bonaparte était venu vingt-cinq mois auparavant fonder sur les bords du Nil, et disons tout de suite qu'après la perte de la bataille navale d'Aboukir et l'insuccès du siege de Saint-Jean d'Acre, après surtout le retour de Bonaparte en Europe et l'assassinat de Kleber, rien ne pouvait compromettre davantage la réussite de l'entreprise.

Menou avait de l'intelligence, de l'esprit, des connaissances étendues, une grande application au travail, le goût des établissements coloniaux, toutes les qualités d'un administrateur, mais aucune de celles d'un général. Il avait été membre de l'Assemblée Constituante; il avait même présidé plusieurs fois, et non sans quelque talent, cette assemblée; mais, antérieurement à l'expédition d'Égypte, jamais il n'avait commandé ni armée ni corps d'armée en campagne, du moins hors de France. Menou, à cette époque, n'avait encore servi activement que peu de mois, et en France même, dans la guerre de Vendée. Aussi Menou était-il absolument dépourvu d'expérience et de coup d'œil. Brave, on ne pouvait lui contester de l'être. A plusieurs reprises pendant le cours de l'expedition il avait montré une véritable bravoure. Il avait notamment fait ses preuves en juin 1799, c'est-à-dire au début, dans cette nuit où l'armée avait eu à prendre pied sur la terre égyptienne. Il avait débarqué alors un des premiers sur la plage du Marabout, était monté à la tête des grenadiers de sa division à l'assaut d'Alexandrie, avait planté de sa main le drapeau tricolore sur une des tours de cette ville, et même avait été assez dangereusement blessé. Mais, pour ne point manquer de courage

militaire, Menou manquait de détermination morale. Menou manquait tellement de caractère, que sous son autorité débile les autres chefs de l'armée ne cessèrent d'être en proie aux plus funestes discordes. Enfin Menou était plus âgé que Kléber lui-même : il avait la soixantaine passée; et autant Kléber, à cinquante ans, brillait encore par sa bonne mine, autant Menou portait péniblement son âge. D'ailleurs, jeune ou vieux, Menou avait toujours été fort disgracié sous le rapport physique. Il avait de l'embonpoint, la vue très-faible, et montait gauchement à cheval. Bref, c'était à tous égards un commandant des plus mal choisis pour des soldats aussi alertes et aussi entreprenants que les nôtres.

Si du moins le sort n'eût appelé Menou que passagèrement à la tête de l'armée, à la tête de la colonie! Mais non : Menou, rendons-lui cette justice, se hâta bien d'expédier en France la nouvelle de la fin déplorable de Kléber, pour que le gouvernement de la République avisât dans le plus bref délai à lui donner un successeur definitif; mais, d'une part, le bâtiment qui portait la dépêche de Menou n'atteignit Toulon qu'au mois d'octobre, et de l'autre, le premier consul, c'est-à-dire Bonaparte lui-même, commit alors la faute immense de maintenir Menou dans le double poste qu'il tenait du hasard. Un moment, dit-on, le premier consul eut l'idée de rappeler non-seulement Menou, mais encore Reynier, et de confier le commandement suprême à Lanusse, que l'ancienneté de grade désignait après eux. Si Reynier, en effet, était un bon officier d'état-major, si Reynier, comme tel, avait servi, non sans distinction aux armées du Nord et du Rhin, il ne possédait cependant pas les qualités les plus nécessaires à un général en chef. C'était plutôt un homme de conseil que d'action. Il manquait d'extérieur, avait le caractère froid, aimait la solitude, se communiquait peu, ne savait ni électriser ni dominer les soldats. Lanusse, au contraire, Lanusse, qui, après avoir commencé sa carrière dans les Pyrénées-Orientales, avait ensuite fait les fameuses campagnes d'Italie avec Bonaparte, était le plus brillant des généraux devant l'ennemi. Lanusse était dans la force de l'âge; il avait le caractère décidé, actif, entreprenant, enfin il brûlait du feu sacré. Mais quand et comment la nomination de Lanusse parviendrait-elle en Égypte? Était-on sûr de faire arriver tel ou tel ordre à point nommé sur les bords du Nil? Ne pouvait-on pas craindre que les Anglais, par exemple, si l'arrêté contenant la désignation d'un nouveau général en chef tombait entre leurs mains, ne s'en servissent pour désorganiser le commandement? Ils eussent fait savoir que Menou était destitué, mais n'eussent pas transmis l'ordre qui instituait son successeur. Le commandement serait donc resté incertain plus ou moins longtemps. Tout calculé, le premier consul, qui ne pouvait alors soupçonner aucunèment la complète absence de toute capacité militaire qu'on a reconnue depuis dans Menou, crut qu'il y aurait plus d'inconvénient à changer l'ordre naturel qu'à le suivre. D'ailleurs, aux yeux de Bonaparte, certaine raison militait puissamment en faveur de Menou : c'était le zèle bien connu de ce général pour la conservation et la colonisation de l'Égypte. Menou avait, en effet, vivement résisté sous Kléber au projet d'évacuation, énergiquement combattu l'influence des officiers du Rhin, hautement blâmé le honteux traité d'El-Arisch. En un mot, Menou passait pour chef du parti colonisté. Il avait même, dès 1798, poussé l'enthousiasme jusqu'à épouser une femme turque, jusqu'à se convertir à l'islamisme, jusqu'à changer ses prénoms de François-Jacques pour ceux d'Abdallah-Iacoub, et depuis lors il pratiquait sa nouvelle religion avec plus d'exactitude et de gravité que pas un musulman de naissance....

Certes, au 15 juin 1800 la tâche dont se chargeait Menou était rude. Pourtant elle l'était moins qu'elle ne paraissait l'être, et l'armée d'Égypte comptait dans son sein plus d'un général qui eût victorieusement dominé la crise. Menou lui-même, pendant les cinq ou six premiers mois, se tira d'affaire mieux qu'on n'aurait pu l'espérer de lui. Les circonstances, il faut le dire, le secondèrent au delà de toute prévision. D'abord, l'assassinat de Kléber, loin d'être, comme on l'avait craint, le signal d'une formidable

insurrection de toute l'Égypte, fut au contraire suivi d'une tranquillité profonde. Les Égyptiens, qui venaient de voir l'armée du grand vizir dissipée en un clin d'œil aux champs d'Héliopolis et la révolte des trois cent mille habitants du Caire réprimée en quelques jours, jugèrent dès lors les Français invincibles, et regardèrent leur établissement sur les bords du Nil comme un arrêt du destin. D'ailleurs, les indigènes se familiarisaient de plus en plus avec leurs hôtes européens, et trouvaient, de leur propre aveu, le joug de ces nouveaux maîtres beaucoup plus supportable que celui des mameluks. Surtout ils étaient singulièrement flattés de voir un de leurs coreligionnaires à la tête de l'armée française. D'autre part, l'été et l'automne s'achevèrent sans que les Turcs ni les Anglais renouvelassent aucune tentative contre l'Égypte. Enfin, et c'était là un point capital, l'armée accueillit avec faveur et confiance l'avénement de Menou au poste de général en chef. A défaut de qualités plus réelles et d'avantages plus solides, Menou avait dans le caractère, comme dans toute sa personne, une espèce de bonhomie dont chacun lui savait gré. Sans doute, les soldats, railleurs comme les troupiers français le sont naturellement, se moquèrent plus d'une fois d'Abdallah Iacoub Menou, qui priait la face tournée vers l'Orient et dont la femme avait toujours le visage voilé; mais son âge, sa brillante valeur, sa probité notoire, l'éclat qui rejaillissait sur lui d'avoir été un des pères de la liberté, l'attachement qu'il avait voué au *petit caporal*, et qu'il osait manifester avec chaleur, toutes ces causes lui concilièrent l'opinion du gros des troupes. Quant aux officiers, il y en eut le lendemain de la mort de Kléber, lorsque l'avenir paraissait si gros de périls, il y en eut qui s'applaudirent de n'avoir pas, comme Menou, l'obligation de subir le fardeau du commandement, mais qui ensuite, à mesure que l'horizon parut s'éclaircir, lui envièrent sa haute fortune, qui même aggravèrent par mille petites tracasseries les difficultés de la situation. Parmi ces officiers se trouvaient, avouons-le, des noms illustres, tels que Reynier, Lanusse, Belliard, Verdier, Friant. Toutefois hâtons-nous d'ajouter qu'au bout de quelques mois, quand arriva l'ordre signé du premier consul, par lequel Menou était définitivement investi du commandement en chef, ces mesquines jalousies et ces coupables malveillances disparurent bientôt. Du reste, officiers et soldats, tous dans l'armée avaient sentiment de la honte indélébile qu'ils eussent encourue si la convention d'El-Arisch se fût exécutée. Quelques regrets qu'on gardât toujours de la patrie absente, on ne songeait plus à commettre de nouveau une faute qu'on avait à peine rachetée par la plus éclatante victoire : on ne songeait plus à évacuer l'Égypte. On sentait, au contraire, qu'on devait compte à la république d'une conquête si belle, et on aspirait à lui en assurer la possession. Maintenant, d'ailleurs, qu'on savait le général Bonaparte parvenu au pouvoir suprême, on s'expliquait le motif de son départ, on ne le traitait plus de déserteur, et l'armée, se croyant toujours présente aux yeux de son ancien général, n'avait plus aucune inquiétude pour son sort futur.

Évidemment cet état des choses et des esprits facilitait beaucoup la tâche du nouveau commandant en chef. Du moins, Menou, homme de cabinet plutôt qu'homme d'épée, put suivre en toute liberté ses goûts de travail, ses plans d'administration. A peine installé, Menou, mauvais général, mais administrateur laborieux, travailla jour et nuit à ce qu'il appelait l'organisation de la colonie, la civilisation de l'Égypte. Par malheur, Menou, comme il arrive souvent, avait les défauts de ses qualités mêmes : Menou était un peu *faiseur*. Il fit donc de bonnes choses, mais il en fit également de mauvaises, et surtout il en fit trop.

Menou, et à cet égard il ne mérite que des éloges, commença par introduire l'ordre le plus sévère dans les finances. Il fit d'abord rentrer avec exactitude la contribution extraordinaire de douze millions que son prédécesseur avait frappée sur les villes égyptiennes comme châtiment de la dernière révolte. Ensuite il fit vendre les soixante-dix bâtiments, presque tous chargés de marchandises, qui avaient été, après la bataille d'Héliopolis, séquestrés dans le port d'Alexan-

drie où ils étaient venus sous pavillon turc quelques mois auparavant afin de recevoir à leur bord l'armée française et de la reconduire en France aux termes de la convention d'El-Arisch : vente qui donna cinq autres millions. Puis, activement secondé par le citoyen Estève, administrateur général des finances de la colonie, il améliora beaucoup la perception des impôts ordinaires, y supprima grand nombre d'abus, éclaira par exemple les modes de comptabilité jusque-là assez obscurs des Coptes. Grâce à ces mesures, et comme le Nil monta en 1800 plus haut que de coutume, comme la récolte plus abondante permit de lever des impôts plus forts, comme d'ailleurs le commerce reprenait de jour en jour, et que les douanes de Suez, de Cosséir, de Siout, donnaient des revenus de plus en plus considérables, jamais les caisses de l'armée n'avaient encore été si bien remplies, et toutes les branches de l'administration se ressentirent de cette abondance. Menou en profita pour mettre et tenir au courant la solde des troupes, pour les bien loger, les bien vêtir, les bien nourrir, et surtout pour rendre leur pain, de bon qu'il était déjà, excellent; pour perfectionner le service des hôpitaux et des lazarets; pour monter la cavalerie, atteler l'artillerie, et compléter les cadres du régiment de dromadaires, dont l'agilité merveilleuse dégoûtait les Arabes eux-mêmes du pillage; enfin pour imprimer une activité sans cesse croissante à toutes les manufactures et fabriques chargées de pourvoir aux principaux besoins de l'armée française.

Là auraient dû se borner les efforts de Menou; mais soit désir d'augmenter de quelques millions les ressources financières de l'armée, soit cette manie, qui possède presque tous les colonisateurs, de faire vite plutôt que de faire bien et d'assimiler immédiatement une colonie à la métropole, Menou imagina de dresser un cadastre général des propriétés mobilières et immobilières, d'asseoir l'impôt foncier sur de nouvelles bases, et surtout d'ôter définitivement aux Coptes la perception des divers revenus. Ces projets, bons peut-être pour l'avenir, eussent été, en tout cas, fort mauvais pour le moment. Menou, par bonheur, n'eut pas le temps de les mettre à exécution; mais il en eut assez pour créer un certain nombre de contributions nouvelles. Ainsi, à certaines époques, les cheiks, ces magistrats municipaux de l'Égypte, recevaient de l'autorité française, en signe d'investiture de leurs fonctions, des pelisses ou des schalls de prix. et à ces dons ils répondaient par d'autres dons de chevaux, de chameaux, de bestiaux. Menou y substitua une prestation en argent, et la fixa à deux millions et demi par an. Menou imposa une capitation annuelle de même somme aux négociants coptes, grecs, juifs, damasquins, francs et autres, qui étaient établis en Égypte. De plus, Menou installa l'octroi aux portes de toutes les villes égyptiennes. Enfin, il établit un impôt sur les successions.

Toutes ces mesures fiscales, sans être iniques en soi, avaient le tort d'être prématurées, le tort du moins de fondre d'un seul et même coup sur les contribuables, et de changer brusquement une multitude d'habitudes prises. Comme, cependant, elles n'atteignaient guère que la partie aisée de la population, leur pratique matérielle rencontra peu d'obstacles. Cheiks et négociants, habitants des villes et des campagnes, tous s'y soumirent avec une apparence de bonne volonté, mais qui n'était que le résultat de la crainte. On toucha donc leur argent, mais on s'aliéna leurs cœurs; et le jour où il aurait fallu les trouver dévoués on les trouva hostiles.

Quant à l'armée française, elle s'occupait peu de celles des créations de Menou qui ne la concernaient point. De temps à autre, en ce qui la regardait, l'armée avait à rire des excentricités du général en chef; mais officiers et soldats lui savaient gré de sa constante sollicitude pour eux. D'ailleurs, officiers et soldats se réconciliaient de plus en plus avec leur sort. Voyant que l'occupation de l'Égypte devenait définitive, ils tâchaient de s'y établir le plus agréablement possible. Au Caire, à Alexandrie, dans les autres villes, ils s'étaient arrangé des logements commodes; et ces logements, des femmes syriennes, grecques, égyptiennes même, les unes achetées aux marchands d'esclaves, les autres cédant à une impulsion volontaire, étaient ve-

nues les partager. Toute tristesse était bannie. Le Caire, par exemple, comptait plusieurs théâtres : les officiers eux-mêmes, en attendant que Bonaparte envoyât la troupe de comédiens qu'il avait promise, y jouaient des pièces françaises, et ces représentations étaient fort goûtées non-seulement de nos soldats, mais encore des indigènes, car les indigènes commençaient à entendre et parler le français aussi bien que nos soldats l'arabe. Nos soldats, grâce à cette facilité des relations, grâce aussi à cette merveilleuse souplesse avec laquelle le caractère français se familiarise avec les autres peuples, trouvaient en Égypte autant de bien-être qu'ils en avaient trouvé naguère en Italie. On les voyait à chaque pas causer, fumer, prendre du café en compagnie des Arabes et des Turcs. Puis, comme la solde était toujours au courant, comme, de plus, excepté le pain, qui leur était fourni en nature, le reste de l'ordinaire leur était donné en argent, et que toute espèce de vivres est en Égypte à un prix excessivement bas, ils avaient le bénéfice du bon marché, vivaient au sein de l'abondance pour presque rien, et mangeaient plus souvent de la volaille que de la viande de boucherie. Et ce n'étaient pas seulement les denrées de l'Égypte ou des contrées circonvoisines qui affluaient autour d'eux : celles de France et d'Europe, notamment les vins, les eaux-de-vie, les huiles, ne manquaient pas non plus, et même le cours en était raisonnable. Grâce, en effet, à la prévoyance du premier consul, qui, d'une part, faisait noliser des navires de commerce dans tous les ports de la république, et qui, de l'autre, excitait les spéculations privées par de fortes primes, il ne se passait pas de mois, presque pas de semaine, sans que des navires européens d'un tonnage plus ou moins considérable vinssent mouiller devant Alexandrie. Outre des denrees et des munitions, ces navires apportaient les journaux, les correspondances des familles, et les dépêches du gouvernement. Par suite de ces fréquentes communications, la patrie demeurait présente à tous les yeux, chère à tous les cœurs. Chacun saluait avec enthousiasme la nouvelle ère de prospérité que le retour de Bonaparte avait ouverte pour la France, et le sentiment d'union, l'attachement au gouvernement et à la république, cet esprit de gloire et de bonheur qui animait à la fin de l'année 1800 le peuple français tout entier, s'étaient répandus dans l'armée d'Orient elle même. Au récit des journées de Marengo, de Hohenlinden, du Mincio, l'armée d'Orient n'éprouvait qu'une crainte : celle de demeurer en arrière. Aussi, les Turcs lui paraissant des adversaires trop méprisables, elle souhaitait avec ardeur le débarquement de quelque armée anglaise pour acquérir un peu de gloire et se maintenir au pair avec les autres armées de la république.

Mais l'Angleterre, pendant les premiers mois du commandement de Menou, ne songeait guère à rien entreprendre contre l'Égypte. Au contraire, lorsque le gouvernement anglais, vers la fin de mars 1800, avait connu les véritables motifs de la fameuse dépêche de Kléber, il s'était hâté d'écrire de nouveau à l'amiral Keith pour se déclarer satisfait de la convention d'El-Arisch et lui ordonner en conséquence de livrer passage à l'armée française. Keith avait reçu ces nouvelles instructions le 17 avril en rade de Livourne, et sur-le-champ il avait expédié vers Sidney-Smith une frégate qui toutefois ne le rejoignit que le 18 juin dans les eaux de Chypre. Dès le lendemain, 19, Sidney-Smith écrivait à Kléber pour lui transmettre cette importante communication, et lui proposait d'exécuter purement et simplement la convention d'El-Arisch ou d'en conclure une autre sur des bases analogues. Mais le 19 juin il y avait déjà cinq jours, on le sait, que Kléber était mort, et ce fut Menou qui reçut la lettre de Sidney-Smith lorsqu'elle parvint au Caire dans le courant de juillet. Menou y répliqua, disons-le à sa louange, de manière à détruire toutes les espérances d'accommodement que Sidney-Smith pouvait nourrir encore. — « Pour négocier et pour signer une convention diplomatique, manda-t-il en substance au commodore, il faudrait que nous fussions, vous et moi, des ministres plénipotentiaires à qui nos gouvernements respectifs eussent donné carte blanche. Ministres plénipotentiaires ! c'est un titre qu'il vous

plaît de vous attribuer, mais qui, une fois déjà, vous a valu un désaveu, et auquel, pour ma part, je confesse n'avoir aucun droit. Si donc le cabinet britannique veut descendre dans le champ-clos de la diplomatie, qu'il s'adresse à Paris, au premier consul. Ne s'agit-il que d'une capitulation militaire? nous avons l'un et l'autre, vous en votre qualité de commodore, et moi comme général en chef, des pouvoirs suffisants; mais il faudrait avant tout que l'armée française fût vaincue. Or, elle est et a toujours été victorieuse. » — Cette dépêche de Menou termina définitivement les négociations d'El-Arisch, qui duraient depuis le mois d'octobre 1799, négociations où l'Angleterre, on peut le dire, souilla son caractère national, car elle y apporta une mauvaise foi évidente, et y tint, de quelque côté qu'on envisage la question, une conduite injustifiable aux yeux de la politique, de l'honneur et de la probité...

L'Angleterre, pendant les cinq ou six semaines qui suivirent, parut se résigner à nous voir tranquilles possesseurs de l'Égypte. Mais un événement qui marqua les premiers jours de septembre 1800 vint tout à coup lui rendre l'espoir de nous expulser des bords du Nil. — On se souvient qu'après s'être emparé de Malte en juin 1798, Bonaparte y avait laissé le général Vaubois comme gouverneur avec quatre mille hommes. Huit autres mille hommes eussent été nécessaires pour compléter la garnison de l'île et mettre Vaubois en état de s'y maintenir. Bonaparte, à peine débarqué sur la plage égyptienne, écrivit en conséquence au Directoire; mais le Directoire ne pensait à rien. Le Directoire manqua l'occasion d'assurer à la république une si importante conquête. Juin, juillet, août et partie de septembre, quoique la mer demeurât libre, s'écoulerent sans que Vaubois reçût aucun secours de France.

Il est vrai que dans le courant d'août, après la bataille navale d'Aboukir, Villeneuve vint mouiller devant Malte avec un vaisseau de quatre-vingts et deux frégates, dont les équipages montaient à quatorze cents hommes; mais ce faible renfort ne diminua guère les difficultés de la position de Vaubois. D'une part, le roi des Deux-Siciles, à qui appartenait la souveraineté de Malte, y envoya bientôt de nombreux agents, qui poussèrent les Maltais à l'insurrection, et même des armes, des officiers, de l'argent. De l'autre, l'amiral portugais Neizza, au commencement de novembre, mit le blocus devant l'île avec quatre vaisseaux de sa nation. Vaubois concentra alors ses troupes dans la ville de Lavalette, d'où il expulsa dix mille habitants de gré ou de force, et abandonna l'île aux insurgés. Le 16, Nelson, avec une partie de sa propre escadre, rejoignait Neizza, et sommait Vaubois de capituler. Vaubois repoussa cette sommation avec mépris. Vaubois repoussa aussi avec un égal succès deux tentatives que les insurgés firent en janvier et en février 1799 pour surprendre Lavalette, où il continuait à se tenir enfermé. Ajoutons que l'hiver ne s'acheva point sans que plusieurs petits bâtiments français chargés d'approvisionnements de toutes sortes ne se glissassent dans le port. Plus tard, la révolution du 18 brumaire, et les heureux événements qui améliorèrent dès lors la situation intérieure de la république, vinrent accroître la confiance de la garnison, et divers navires qui arrivèrent encore de temps en temps permirent de continuer vigoureusement la défense jusqu'au printemps de l'année 1800. Mais à partir de cette époque, les croisières de l'ennemi exercèrent une si rigoureuse surveillance, que Vaubois cessa de recevoir aucun ravitaillement, et commença à désespérer de sortir vainqueur de la lutte. En vain expédia-t-il de mois en mois le *Guillaume-Tell, la Diane, la Justice*, pour la France, afin d'y donner avis de sa détresse et dans l'espoir qu'un de ces bâtiments reviendrait lui apporter des vivres et des munitions. Il n'y eut même que *la Diane* qui toucha les rivages français. Enfin, le 5 septembre, après deux ans de blocus, et lorsque ses magasins étaient complétement vides, Vaubois capitula; mais il sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Il en sortit, non pour être envoyé captif sur les pontons de la Tamise, mais pour être, avec tous ses soldats, reconduit à Toulon.

Sitôt qu'on apprit à Londres ce nouveau succès de Nelson, ordre fut transmis à

l'amiral Keith, qui était toujours errant à travers la Méditerranée, d'aller prendre à bord de son escadre une armée anglaise qui était alors campée, partie à Mahon, partie à Gibraltar, et de la transporter à Malte. Cette armée était sous les ordres du général sir Ralph Abercromby, et l'Angleterre l'avait réunie quelques mois auparavant dans le but de la jeter sur les côtes de Provence et de nous susciter là une Vendée nouvelle; mais c'était un projet auquel la victoire de Marengo avait forcé l'Angleterre de renoncer. Cette même armée, pourquoi maintenant l'Angleterre l'envoyait-elle à Malte? Était-ce pour l'y laisser oisive? N'était-ce pas plutôt pour l'employer à nous ravir l'Égypte et pour rasseoir ainsi son propre empire dans l'Indoustan? Le premier consul ne s'y trompa guère; et ce fut pour détourner l'Angleterre de l'accomplissement de ses nouveaux desseins, ce fut pour créer une diversion puissante, qu'il déclara vers cette époque la guerre au Portugal. En effet, les Anglais furent obligés de tenir à Lisbonne des forces assez considérables. Par suite, sir Ralph Abercromby se trouva retardé dans ses mouvements, et vit le nombre de ses troupes diminué de près d'un tiers. Néanmoins, il atteignit Malte le 25 octobre, et son effectif, à cette époque, dépassait encore une vingtaine de mille hommes. Après deux mois environ de séjour dans l'île, il reçut enfin, vers les derniers jours de 1800, des instructions qui le chargeaient de reconquérir l'Egypte, et, habilement secondé par lord Keith, il partit aussitôt avec ses vingt mille combattants. En même temps ordre était transmis à une division de huit ou dix mille cipayes de partir de l'Indoustan, de pénétrer dans la mer Rouge, et de débarquer à Suez. L'Angleterre aurait ainsi vingt-cinq ou trente mille hommes sur les bords du Nil.

Abercromby emmenait trente-six pièces de campagne, mais qui n'étaient pas attelées. Au lieu de cingler droit vers l'Égypte, il alla mouiller le 1er janvier 1801 dans la rade de Mahon, rade située sur les côtes de l'Asie Mineure, vis-à-vis de Rhodes, et y débarqua ses troupes. Cette relâche avait plusieurs motifs. Il fallait d'abord qu'Abercromby se procurât des chevaux pour sa cavalerie, son artillerie, ses transports, ses ambulances; il fallait ensuite donner à la division des Indes le temps d'arriver à Suez, et concerter un plan de campagne avec le grand vizir Jussuf, qui était encore en Palestine. Le plan recommandé à Abercromby par le ministère britannique était de débarquer à Jaffa, de se réunir à Jussuf, de traverser avec lui le désert, de rallier alors la division indienne, puis de marcher sur le Caire avec soixante mille hommes, dont la moitié d'Anglais. Plusieurs fois, dans le courant de janvier et de février, Abercromby envoya le général Moore, un de ses principaux lieutenants, à Jaffa, pour s'entendre avec le grand vizir; mais, d'une part, Moore ne trouva que mauvais vouloir chez les Turcs, qui imputaient à l'intervention de l'Angleterre les défaites par eux subies en Égypte, et, de l'autre, au retour de chacun de ses voyages, il traça un si hideux tableau de leur armée, qui ne consistait, à l'en croire, qu'en un ramassis de sept ou huit mille brigands, mal équipés, mal disciplinés, mal disposés, mal commandés, rongés de maladies et de malpropreté, propres plutôt à affamer l'armée anglaise et à lui communiquer la contagion qu'à lui fournir une aide efficace, qu'Abercromby modifia son plan primitif, et renonça à traverser le désert.

Le 23 février, quoiqu'il ne se fût encore procuré que sept cents chevaux, Abercromby leva l'ancre, et cingla vers la côte égyptienne avec l'intention d'y tenter une descente. D'après le nouveau plan qu'il avait adopté, il comptait d'abord s'emparer d'Alexandrie de vive force, et n'avoir besoin pour y parvenir ni de cavalerie ni même d'attelages pour son artillerie. Son artillerie, il la ferait traîner à bras par des matelots; une fois entré dans la place il s'y fortifierait, monterait ses cavaliers, attellerait ses canons, inviterait un amiral turc, qui croisait le long de l'Égypte avec une assez forte escadre, à débarquer six mille janissaires qu'il avait à bord, et tâcherait également de persuader au grand vizir Jussuf d'agir de son côté avec quelque vigueur. Il y parviendrait sans aucun doute, et aurait ainsi la supériorité du nombre contre les Français, lesquels, suivant lui, ne pouvaient alors mettre

en ligne qu'une quinzaine de mille hommes, dont même un quart d'auxiliaires. Il n'aurait donc pas plus de peine à se rendre maître de toute la vallée du Nil que d'Alexandrie, imposerait la convention d'El-Arisch à Menou, et reconquerrait l'Égypte sans bataille, sans de grandes pertes d'hommes. Au cours naturel des choses, un tel plan, comble de la témérité, devait entraîner la ruine de l'armée qui en osait entreprendre l'exécution; mais l'aveugle fortune le fit réussir. Il est vrai que la fortune fut servie à souhait par la coupable négligence et la déplorable incapacité du général en chef français.

Menou, depuis plusieurs mois, ne pouvait ignorer qu'une puissante expédition, composée à la fois d'Orientaux et d'Européens, se préparait à fondre sur l'Égypte. Les avis arrivaient de toutes parts : ils arrivaient, et de l'Archipel par les bâtiments grecs, et de la haute Égypte par Mourad-Bey, et de l'Europe elle-même par de nombreuses dépêches du premier consul. Menou, néanmoins, resta sourd à toute espèce d'avertissement, et ne sut prendre aucune des mesures, soit politiques, soit administratives, soit militaires, qui étaient clairement indiquées par la situation.

Entre autres mesures politiques que conseillaient les circonstances, Menou aurait dû ménager soigneusement la fidélité de Mourad, qui gardait la haute Égypte; mais il ne répondit aux informations qu'il reçut du bey que de manière à nous l'aliéner si c'eût été possible. Menou aurait dû aussi profiter de la défiance des Turcs à l'égard des Anglais, et rouvrir avec la Turquie, n'eût ce été que par feinte, des négociations qui eussent paralysé ou du moins ralenti les efforts de l'Angleterre; mais il n'y songea même pas.

En fait de mesures administratives, Menou aurait dû établir à Alexandrie, à Rosette, à Damiette, à Ramanieh, au Caire, de grands dépôts d'approvisionnements de bouche, approvisionnements toujours faciles dans un pays aussi abondant que l'Égypte. Menou aurait également dû remonter avec le plus grand soin, et coûte que coûte, la cavalerie et l'artillerie de l'armée, car la cavalerie et l'artillerie sont principalement de ressource contre une armée de débarquement, qui d'ordinaire est dépourvue de ces deux armes. Mais Menou recula devant les dépenses nécessaires. S'engager dans de telles dépenses eût peut-être gêné le service de la solde des troupes. Or, il avait promis de tenir la solde à jour : il s'y refusa.

Quant aux mesures militaires, il en était une fort simple, au moyen de laquelle Menou aurait pu défendre avec avantage et le littoral et les frontières de l'Égypte contre toute attaque du dehors. L'armée française s'élevait encore à près de vingt-cinq mille hommes, et dans ce nombre elle en comptait dix-sept ou dix-huit mille capables de servir activement. Ces dix-sept ou dix-huit mille combattants actifs, il ne s'agissait, pour conjurer toutes les chances de la guerre, que de les concentrer sur quelques points principaux, au lieu de les laisser épars dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque hameau, où ils étaient employés à la perception du *miri*. En effet, l'Égypte ne pouvait être attaquée que par trois points : par Alexandrie, par Damiette, par la Syrie. De ces trois points même, il n'y en avait qu'un de sérieusement menacé : c'était Alexandrie, à cause de la facilité que le voisinage de la rade d'Aboukir offre aux débarquements. La plage de Damiette n'offrait au contraire qu'un accès difficile, et d'ailleurs elle ne communiquait qu'à peine avec le Delta. Quant à la frontière syrienne, le grand vizir, trop faible pour prendre l'initiative de ce côté, ne pouvait inspirer que peu de crainte. Toute l'attention du général en chef français aurait donc pu se diriger sur la descente annoncée comme très-prochaine de l'armée anglaise. Dans cette situation, il aurait fallu réunir autour d'Alexandrie quatre ou cinq mille hommes de troupes actives, non compris les marins et les dépôts préposés à la garde des forts de la place. Deux autres mille hommes eussent suffi à Damiette. C'était assez du régiment des dromadaires pour observer la frontière de Syrie, ou du moins une garnison de trois mille hommes au Caire, garnison pouvant toujours être rejointe par les deux mille hommes de la haute Égypte, aurait suffisamment protégé la capitale si le vizir eût poussé jusqu'à ses murs. Ces

divers emplois n'eussent absorbé que les deux tiers environ des dix-sept ou dix-huit mille hommes de troupes actives dont Menou pouvait disposer. Si donc il eût formé une grosse réserve des six mille hommes restants, et qu'il eût convenablement posté cette réserve; si par exemple il l'eût établie à Ramanieh, c'est-à-dire à une journée d'Alexandrie, à deux journées de Damiette, à trois ou quatre de la frontière syrienne, il eût partout rendu impuissantes les tentatives de l'ennemi. Menou ne songea à aucune de ces mesures, et non-seulement il n'y songea point de lui-même, mais, dans sa négligence, dans son impéritie, dans sa folle sécurité, il ferma jusqu'au dernier moment la bouche à tous ceux des généraux de l'armée qui les lui conseillèrent.

La flotte anglaise approchait cependant. Le 28 février, cette flotte, qui ne comptait pas moins de cent quatre-vingts voiles, apparut devant Alexandrie. Toutefois, écartée par une tempête, il lui fallut regagner le large. Ainsi, la fortune laissait encore une chance à Menou, car plusieurs jours s'écouleraient sans doute avant que les Anglais ne tentassent de débarquer. La nouvelle de leur apparition, immédiatement transmise par Friant, qui commandait à Alexandrie, arriva au Caire le 4 mars; et si Menou eût alors agi avec la sagacité et la vigueur nécessaires, tout était sauvé. Si dès le 4 Menou eût fait refluer toutes ses forces vers Alexandrie, nous aurions pu avoir au bout de quatre ou cinq jours, c'est-à-dire le 8 ou le 9, dix mille hommes sur cette partie du littoral. Peut-être les Anglais eussent-ils été déjà débarqués; en tout cas, ils n'auraient pas encore eu le temps de mettre à terre leur matériel ni de consolider leur position, et on arrivait assez tôt pour les jeter à la mer. Mais, nous le répétons, il fallait se décider sur-le-champ, il fallait marcher nuit et jour, il fallait surtout savoir discerner le vrai péril. Or, Menou resta à la fois absolu et incertain dans ses idées. Menou ne voulut écouter personne, et ne prit pas la résolution prompte et sensée que lui indiquaient tous ses lieutenants. Menou, au lieu de lancer la masse de ses troupes vers Aboukir, renforça Rampon vers Damiette, dirigea la division Reynier vers Belbéis pour qu'elle tînt tête au grand vizir, et n'achemina vers Ramanieh qu'une partie de la division Lanusse; enfin, il demeura lui-même au Caire avec le gros de son armée, et ce fut là, c'est-à-dire à quarante lieues de la mer, qu'il résolut d'attendre les nouvelles ultérieures.

C'était le comble de l'incapacité. En effet, les événements marchaient d'heure en heure. La flotte anglaise, après être d'abord entrée dans l'anse du Marabout, en sortit pour s'arrêter définitivement à ce même point de la côte où l'escadre française avait mouillé en juillet 1798 et l'escadre turque en juin 1799, c'est-à-dire dans la rade d'Aboukir. Deux jours encore elle attendit sur ses ancres que la houle devînt moins forte et rendît le débarquement possible; mais le 8 au matin, la mer se calmant, sir Ralph Abercromby distribua cinq mille hommes d'élite dans cent cinquante chaloupes, qui rangées sur deux lignes et protégées par deux petites divisions de canonnières, s'avancèrent bientôt à force de rames vers le rivage.

Dès le 3 le brave Friant était accouru; mais, sur six mille hommes environ qui étaient sous ses ordres, il n'avait pu, à cause de la multiplicité des postes qu'il lui fallait défendre, amener avec *lui* que le tiers de son monde, et *c'était bien* peu, c'était trop peu, même avec une bonne artillerie, pour couvrir une plage qui présente quatre ou cinq mille mètres d'étendue.

Une vive canonnade s'engagea dès que la flottille ennemie s'éloigna des vaisseaux; et cette flottille, qui avait besoin d'une demi-heure pour atteindre la terre, éprouva bien du mal. Beaucoup des chaloupes qui la composaient furent coulées, et il y eut tant de désordre un moment parmi les autres que Friant put compter sur la victoire. Néanmoins la flottille se reforma, et telle était la disproportion des forces entre l'attaque et la défense, que cinq mille Anglais parvinrent à prendre pied sur le rivage. Alors se livra une action terrible, qui coûta douze cents hommes à nos adversaires, et à la suite de laquelle Friant, bien qu'il n'en eût lui-même perdu que trois cents, crut devoir ordonner la retraite. Bien plus, il se retira si précipitamment,

qu'il abandonna et ses batteries de la côte et plusieurs pièces de campagne, et qu'il ne s'arrêta qu'à une demi-lieue en avant des murs d'Alexandrie.

Pendant le reste de la journée du 8 l'armée anglaise continua de débarquer, cerna le fort d'Aboukir, et poussa ses éclaireurs assez loin au delà du fort. Pendant les quatre jours qui suivirent Abercromby acheva sans obstacle le débarquement de ses troupes et de son artillerie. Le 12 au soir il avait dix-huit mille hommes à terre, mais il manquait de cavalerie, il manquait même d'attelages pour ses pièces. A cette époque, nous l'avons dit, l'effectif de l'armée française était encore d'environ vingt-cinq mille hommes, dont deux mille cinq cents cavaliers et mille cinq cents artilleurs. Son matériel de campagne s'élevait à cent pièces attelées. Elle était donc, numériquement, capable de tenir tête à l'ennemi. Mais, tandis que l'armée anglaise pouvait se concentrer sur un seul point, l'armée française avait des points nombreux à défendre, le pays entier à contenir, la frontière syrienne à observer, et l'impéritie ou l'indécision de Menou allait la tenir plus disséminée encore qu'il n'eût été nécessaire. Lanusse, toutefois, avait marché rapidement sur Ramanieh. Lanusse était même arrivé, le 11, avec trois mille quatre cents hommes, devant Alexandrie; il avait pris le commandement en chef, et s'était établi au *camp des Romains*, sa droite à la mer, sa gauche à la tête de la digue du lac Madieh. Dès lors nous eûmes, tant infanterie que cavalerie et artillerie, cinq mille hommes en ligne.

Le 13, Abercromby, faisant traîner ses canons par des matelots, se mit en marche pour enlever Alexandrie, et résolut bientôt de tourner la droite de Lanusse, qu'il jugea plus faible que sa gauche. Or, en plaine et sans cavalerie, le mouvement qu'avait à exécuter Abercromby l'obligeait à présenter le flanc. A cette vue, Lanusse fut tenté de prendre lui-même l'offensive, et consulta ses officiers. L'un d'eux, le général du génie Bertrand, objecta notre infériorité numérique, et conseilla de se replier plutôt sous la protection des forts de la place, d'élever une ligne de redoutes et d'attendre derrière ces retranchements l'arrivée de Menou. En effet, au reçu d'un second message que lui avait expédié Friant, Menou avait dû se mettre en route et ne pouvait tarder. Ces raisons continrent quelque temps Lanusse; mais quand il vit son adversaire à portée du canon, il n'y tint plus. Au lieu de donner le signal de la retraite, il s'écria *en avant*, et s'élança un des premiers. Abercromby, qui ne s'attendait point à une si brusque attaque, eut à peine le temps de faire halte et de former son ordre de bataille. En peu d'instants la mêlée devint horrible, et si Lanusse, qui pour lutter contre dix-huit mille hommes n'en avait que six mille, en eût seulement compté quelques milliers de plus, il remportait la victoire. La première ligne des Anglais fut enfoncée, et ils eurent beaucoup de morts, beaucoup de prisonniers, mais la seconde parvint à rétablir le combat. Nos troupes, Lanusse à leur tête, firent encore des prodiges de valeur; mais, cédant à la disproportion du nombre, elles furent contraintes de reprendre leur première position, puis de se replier sous les murs d'Alexandrie. Quant à Abercromby, au lieu de poursuivre son avantage, au lieu de continuer à s'avancer sur la place, il se contenta d'occuper à son tour le *camp des Romains*, et garda dès lors la défensive. Ce furent les Français qui revinrent l'attaquer au bout de quelques jours.

Dès le 8 Menou, sur les représentations de l'état-major général, avait rappelé à lui Reynier et Rampon; puis le 11, quand il avait appris le débarquement de l'armée anglaise, il s'était mis en route pour Alexandrie à la tête de cinq à six mille hommes de toutes armes. Il marcha sans perdre un moment, et lorsqu'il eut rejoint Lanusse nous eûmes neuf mille fantassins, deux mille chevaux et un millier d'artilleurs avec cinquante pièces attelées en face de l'ennemi. L'ennemi, de son côté, par suite des pertes qu'il avait essuyées le 13, ne comptait plus qu'une quinzaine de mille hommes. Néanmoins il gardait toujours l'avantage du nombre, et Menou ne paraissait pas s'être beaucoup soucié de le lui ravir. Menou, en effet, avait laissé épars dans toute l'Égypte moyenne et dans l'Égypte supérieure huit mille hommes valides

dont le Caire, Belbéis, Salahieh, Suez, Rosette, Lesbeh, se fussent passés facilement, ou du moins que des vétérans et des dépôts y eussent parfaitement suppléés. Ces huit mille hommes, il était encore temps de les appeler autour d'Alexandrie; mais Menou, étonné de l'inaction des Anglais, en conclut qu'il n'avait besoin d'aucun renfort pour les vaincre, et manifesta l'intention de les attaquer sans delai. Les meilleurs généraux de l'armée française lui représentèrent vainement que sa folle ardeur pouvait entraîner les plus fatales conséquences, et que dans un moment si décisif il lui fallait surtout renoncer à son système de dissémination des troupes. « Ah! disaient-ils, si Bonaparte était ici, ce n'est pas douze mille seulement, c'est plus de vingt mille, que nous serions sur le champ de bataille; mais dans notre état d'infériorité, devons-nous risquer d'en venir aux mains!...» Menou resta inébranlable dans la résolution qu'il avait prise, et les préparatifs furent faits en conséquence dans la journée du 20. Les troupes, du reste, étaient remplies d'enthousiasme, et avaient à leur tête des chefs dignes de les commander, car à Lanusse, à Rampon, à Friant, étaient venus s'adjoindre Reynier, Roize, Baudot, Destaing.

Le 21, les Français prirent les armes entre trois et quatre heures du matin, et se portèrent avec vigueur contre une partie des retranchements ennemis peu distante des ruines de l'ancienne Canope. Les premiers engagements nous furent favorables; mais dans une manœuvre dont le but était de tourner la droite des Anglais, deux de nos corps d'infanterie, par une méprise fatale, se chargèrent un moment sans se reconnaître. De là une confusion qui non-seulement fit manquer cette manœuvre, mais par suite de laquelle échoua tout le plan que les généraux Reynier et Lanusse avaient arrêté sur la demande de Menou. En vain les quatre divisions qui formaient le centre de l'armée française se précipiterent-elles successivement sur la ligne des Anglais, elles furent repoussées l'une après l'autre. Ainsi, contre nous se décidait le sort de la bataille; mais nous pouvions encore nous retirer avec honneur et sans de trop grands désastres, quand Menou, qui n'avait pris aucune part à l'action, et qui se promenait tranquillement sur les derrières de l'armée, crut qu'il était de son devoir comme général en chef de donner au moins un ordre. Il se porta donc sur la réserve de cavalerie que commandait le général Roize, et lui ordonna de charger. Roize objecta inutilement l'imprudence de cette tentative: il dut obéir. Entamant alors la charge en désespéré, sabrant et renversant tout ce qui s'opposait à son passage, il pénétra jusque dans le camp ennemi. Telle fut la panique des Anglais, qu'ils se jetèrent presque tous à plat ventre pour ramper ainsi jusqu'à leurs tentes; mais un obstacle imprévu arrêta bientôt nos cavaliers, et causa leur perte au moment où ils poussaient déjà des cris de victoire. Leurs chevaux s'abattirent dans des trous de loup et sur des chausses-trapes dont l'ennemi avait parsemé son camp, ou s'embarrassèrent dans les cordes et les piquets des tentes qui étaient croisés à dessein. Roize mit pied à terre, se battit en lion et fut tué avec presque tous les braves qui l'avaient suivi. Après quatre heures de cette épouvantable mêlée, quatre heures pendant lesquelles Menou n'avait su prendre une détermination, il se décida enfin à ordonner la retraite, qui heureusement put encore s'effectuer en assez bon ordre.

Quels avaient été les vainqueurs, quels avaient été les vaincus? Tout ce qu'on peut dire, c'est que de part et d'autre on avait perdu beaucoup de monde. De notre côté nous ne comptions pas moins de deux mille cinq cents morts, et Roize n'était pas le seul de nos généraux qui fût resté sur le terrain: Lanusse et Baudot avaient partagé son sort. En outre, Rampon, Destaing, Silly, avaient été gravement blessés. La perte des Anglais égala, peut-être surpassa la nôtre, et leur général en chef lui-même, sir Ralph Abercromby, mortellement atteint, survécut à peine huit jours. Les Anglais se vantèrent cependant d'avoir été victorieux. De fait, ils repoussèrent notre attaque, mais ils ne sortirent pas de leurs lignes, ne se portèrent pas d'un pouce en avant pour profiter de leur prétendue victoire, et passèrent en proie à de grandes alarmes la nuit qui suivit

la bataille. A chaque instant, au moindre bruit, ils se croyaient attaqués de nouveau, et leurs inquiétudes, leurs terreurs ne connaissaient pas de borne. Hélas! les Anglais ne soupçonnaient pas la complète incapacité de Menou...

Les deux armées, à partir du 22, ne songèrent plus qu'à se retrancher dans leurs positions respectives. Le camp des Français, surtout, devint inexpugnable, car Menou ne s'occupa pendant plusieurs mois que d'y accumuler les ouvrages les uns sur les autres. Concentrer enfin ses forces et reprendre l'offensive, voilà ce qu'il aurait plutôt dû faire dès les premiers jours. Qu'il l'eût fait, et l'armée française, quoique fort affaiblie par les trois engagements du 8, du 13, du 21 mars, aurait, comme au début de la campagne, encore pu tenir tête aux nombreux ennemis qui menaçaient de l'assaillir. Un général habile et résolu aurait évacué tous les postes secondaires sans aucune exception, laissé trois mille hommes au Caire, trois autres mille hommes dans Alexandrie, et formé du reste de ses troupes un corps mobile de sept ou huit mille combattants, de manière à manœuvrer soit contre les Anglais s'ils s'aventuraient à cheminer sur les étroites langues de terre par lesquelles la presqu'île d'Aboukir communique avec l'intérieur de l'Égypte, soit contre le grand vizir s'il pénétrait par la Syrie, soit contre l'amiral turc s'il essayait de pénétrer par Rosette, soit enfin contre les cipayes de l'Inde s'ils venaient effectivement débarquer à Cosséir. Telle est, disons-nous, la tactique qu'eût adoptée un chef habile et résolu; mais au risque d'avoir bientôt quatre ou cinq adversaires sur les bras, Menou, qui ne manquait pas moins de résolution que d'habileté, ne sut prendre aucun parti décisif. Il rappela pour protéger le Caire une brigade qui occupait la haute Égypte; porta, pour surveiller Rosette, quelques troupes d'Alexandrie à Ramanieh, et après ces insignifiantes mesures demeura dans une inaction complète. Agir, tenter d'agir, lui semblait le comble de la témérité tant qu'il n'aurait pas reçu des secours de France. Des secours! à chaque instant Menou en attendait, car le premier consul lui avait mandé dans plusieurs dépêches qu'il s'occupait d'en expédier; mais les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et les renforts promis n'arrivaient pas. Dès son retour en France, cependant, ou du moins dès son avénement au pouvoir suprême, Bonaparte avait fait armer une puissante escadre qu'il destinait à l'Égypte, et dès novembre 1800 cette escadre était prête. Elle comptait sept vaisseaux, deux frégates, un brick, avait pris à bord quatre mille hommes de troupes avec un matériel immense, et avait été placée sous les ordres de l'amiral Ganteaume. Comme il importait beaucoup de dissimuler aux puissances étrangères le but de l'entreprise, c'était dans un de nos ports de l'Océan, c'était à Brest que l'armement avait eu lieu, et le bruit avait été répandu que l'escadre en question devait aller à Saint-Domingue. Mais une flotte anglaise bloquait la rade de Brest, et pendant plus de deux mois Ganteaume avait épié inutilement l'occasion de gagner le large. Enfin, le 21 janvier 1801, à la faveur d'une tempête violente qui avait contraint les Anglais de s'éloigner pour quelques heures, il était hardiment sorti du port, puis, la fortune secondant son audace, il avait franchi le détroit de Gibraltar et pénétré dans la Méditerranée sans apercevoir une seule voile anglaise. Qu'il eût alors plongé vers l'Orient, qu'il eût cinglé droit vers le Nil, et il trouvait la mer libre (car l'amiral Keith était toujours devant Macri), et il donnait à Menou lui-même la possibilité de se maintenir en Égypte. Mais, pour être supérieur à Menou en fait de capacité, Ganteaume ne déploya en ces circonstances ni plus de caractère ni plus de détermination. La tempête du 21 avait endommagé une de ses frégates : Ganteaume, au lieu de la diriger sur Toulon et de poursuivre vers l'Afrique avec le reste de ses vaisseaux, avait commis la faute de la convoyer jusqu'en vue du port et même d'attendre qu'elle eût réparé ses avaries. Qu'était-il arrivé? c'est qu'au bout de quelques jours, quand il avait voulu continuer sa route, il avait trouvé l'ennemi prêt à lui disputer le passage. Ganteaume était un bon marin, un excellent soldat, et l'ennemi n'était point en forces supérieures; mais Ganteaume, qui avait à cœur de remplir sa véritable

mission, c'est-à-dire de mener des renforts à notre armée d'Égypte, avait cru ne devoir pas courir les chances d'une bataille navale, s'était d'abord réfugié dans le golfe de Lyon, et était ensuite venu se blottir dans le port de Toulon même avec toute son escadre. Plusieurs fois, en février et mars, il avait repris la mer; mais chaque fois la simple apparition de quelques frégates croisant sous pavillon britannique avait suffi pour le ramener au port. Chaque fois la grave responsabilité qu'il sentait peser sur sa tête avait produit dans son cœur intrépide un trouble auquel la peur des boulets assurément était étrangère...

Tandis que pour s'opposer aux progrès de l'ennemi descendu sur la presqu'île d'Aboukir Menou comptait en vain sur l'arrivée de Ganteaume, et semblait résolu, s'il ne recevait pas de renforts, à se croiser indéfiniment les bras, le général Hutchinson, successeur d'Abercromby, ne resta lui-même inactif qu'une dizaine de jours, et se disposa ensuite à pousser en avant. Le lendemain de la bataille de Canope, Hutchinson et ses soldats avaient, malgré leur prétendue victoire, désespéré du succès de leur entreprise contre l'Égypte et agité la question de se rembarquer. Notre armée, pensaient-ils, s'élevait encore à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, et probablement Menou allait la concentrer tout entière à l'entrée de la presqu'île. Ainsi bloqués, eux qui ne pouvaient remuer leur artillerie, qui n'avaient ni renforts ni approvisionnements à espérer de quelques mois, qui en étaient réduits à vivre de biscuit et de viande salée, qui campaient sur un sable brûlant, sous un ciel de feu, et que les maladies décimaient déjà, ils étaient tous condamnés à bientôt périr s'ils ne se rembarquaient. La nécessité d'un prompt rembarquement eût sans doute prévalu dans l'armée anglaise si, peu de jours après la bataille, l'amiral turc n'eût mouillé en rade avec cinq vaisseaux de ligne et de nombreux transports montés par six mille janissaires. Dès lors Hutchinson ne voulut pas quitter l'Égypte sans avoir essayé plus sérieusement de nous la ravir. Hutchinson, au commencement d'avril, mit le colonel Spencer, un de ses principaux lieutenants, à la tête des six mille janissaires qui venaient d'arriver, lui donna en outre six mille Anglais et dix pièces de canon, et l'envoya par mer débarquer devant Rosette. Son but était de s'ouvrir ainsi l'accès de l'intérieur du Delta, de s'y procurer des vivres frais et des chevaux, et de tendre la main au grand vizir qui s'avançait à l'autre extrémité du triangle. Or, il n'allait que trop bien réussir. En effet, Rosette n'était gardée que par deux ou trois cents Français, qui ne purent opposer aucune résistance aux douze mille Anglo-Turcs, et qui dès le 8 se replièrent en remontant le Nil jusqu'au bourg d'El-Aft, situé un peu en avant de Ramanieh. Toutefois, chose étrange, l'ennemi, maître du Nil, et pouvant, par le fleuve, se procurer les vivres dont il avait besoin, pouvant, par le fleuve aussi, pénétrer au cœur de l'Egypte, attendit près de trois semaines avant de mettre son succès à profit. Quel avantage n'était-ce pas donner à un adversaire prompt et avisé! Si Menou eût bien employé son temps, s'il eût, pendant le mois qui s'écoula, exécuté autour d'Alexandrie les travaux nécessaires de défense, et se fût ainsi ménagé le moyen de n'y laisser que peu de monde; s'il eût dirigé environ six mille hommes d'Alexandrie sur Ramanieh, et attiré sur ce même point tout ce qui n'était pas indispensable au Caire, il aurait pu opposer huit à neuf mille combattants aux Anglais et aux Turcs qui venaient d'assaillir Rosette. C'en était assez pour rejeter ces assaillants aux bouches du Nil, pour remonter l'esprit de l'armée française, contenir les Égyptiens dans le devoir, replacer Hutchinson et ses alliés dans un véritable état de blocus sur la plage d'Aboukir, et ramener enfin la fortune. Cette occasion, que Menou manqua encore, fut la dernière.

Menou, au lieu de réunir à El-Aft toutes celles de ses troupes dont la présence n'était pas nécessaire sur d'autres points de l'Égypte, se contenta d'y envoyer successivement, sous les ordres des généraux Lagrange, Morand et Valentin, trois petites divisions qu'il tira de la garnison même d'Alexandrie et qui ne formèrent qu'un total de quatre mille hommes. Il ne fit pas descen-

dre un seul soldat du Caire, et poussa la négligence jusqu'à laisser sans instructions le général Belliard, qui avait le commandement de la capitale. Cependant, s'il y avait une position qui méritât d'être défendue, c'était El-Aft, ou du moins Ramanieh. C'était là ou nulle part qu'il fallait opposer une résistance énergique aux efforts de l'ennemi. En effet, cette position perdue, le corps tout à fait insuffisant que Menou venait d'y placer était séparé d'Alexandrie, était contraint de se replier sur le Caire, et dès lors l'armée française se trouvait coupée en deux. Lagrange et ses deux collègues n'apprécièrent-ils pas mieux que Menou la gravité du péril, ou bien pensèrent-ils que leur infériorité numérique leur ôtait toute chance de pouvoir le conjurer? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils l'essayèrent à peine, c'est qu'assaillis du côté du Nil par une grêle de boulets incessamment lancés par les chaloupes canonnières dont l'ennemi avait couvert le fleuve, pressés du côté de la campagne par le gros des Anglais et des Turcs, ils abandonnèrent tour à tour El-Aft et Ramanieh sans presque avoir combattu, et que du 8 au 14 mai, en l'espace de six jours seulement, ils prolongèrent leur retraite jusqu'au Caire.

La perte de Ramanieh, c'était pour l'armée française la perte de ses communications; c'était pour la France la perte de l'Égypte même. Si, en effet, notre armée tout entière n'avait pas su disputer le terrain aux Anglo-Turcs, se pouvait-il que, fractionnée comme elle l'était maintenant, elle leur opposât une résistance efficace? Non, et bientôt notre armée devait n'avoir plus d'autre ressource que celle de capituler.

A l'arrivée des généraux Lagrange, Morand, Valentin, et quand il sut la fâcheuse tournure que prenaient les choses, Belliard convoqua sur-le-champ un conseil de guerre. La position devenait des plus critiques. D'une part Hutchinson, qui était accouru diriger lui-même la colonne anglo-turque, allait probablement se hâter de poursuivre son succès. De l'autre, le grand vizir, sur la nouvelle que les Anglo-Turcs s'étaient rendus maîtres de Damiette et s'avançaient dans le Delta, avait franchi le désert à la tête de vingt-cinq ou trente mille hommes, et depuis le 11 il était campé sous Belbéis, à douze lieues du Caire. Tous les pachas de la Syrie, même Djezzar, lui avaient envoyé leurs contingents. Enfin, Osman-bey, successeur de notre allié Mourad, qui était mort quelques mois auparavant, venait de se déclarer contre nous. Quelle conduite devait tenir Belliard en de telles circonstances? Les troupes qui arrivaient de Ramanieh, jointes à celles qui déjà occupaient la capitale, formaient douze à treize mille hommes; mais dans ce nombre il n'y en avait guère que la moitié de réellement valides; les autres étaient des blessés, des malades surtout, car la peste sévissait à cette époque. Sept mille soldats étaient bien insuffisants pour garder une ville d'un circuit immense, et dont l'enceinte pouvait à peine braver l'art des ingénieurs européens. D'ailleurs on avait peu d'argent, peu de vivres. Par toutes ces considérations, il n'y avait évidemment pour Belliard que deux partis à prendre : essayer par une marche hardie de descendre dans la basse Égypte, d'y surprendre le passage du Nil et de rejoindre Menou, ou bien, ce qui était plus sûr et plus facile, à cause de la multitude qu'il fallait traîner après soi, se retirer à Damiette. Là, au milieu des lagunes et au sein de l'abondance, car la province regorge de grains et de bestiaux, on pouvait résister longtemps à un ennemi trois ou quatre fois supérieur, et retarder du moins de cinq ou six mois une capitulation devenue dès lors inévitable. Mais pour adopter l'un ou l'autre de ces deux partis, il fallait évacuer le Caire, évacuer volontairement la capitale de l'Égypte, et Belliard ne put s'y décider. Belliard ne s'aperçut pas que le Caire était perdu pour lui, et que par conséquent mieux valait sortir quelques jours plus tôt de cette capitale pour tenter une grande opération militaire, que la rendre à l'ennemi quelques jours plus tard pour n'avoir plus qu'à gagner le littoral et à se rembarquer. Belliard se berça du fol espoir de tenir et contre Hutchinson et contre Jussuf. Belliard voulut même ne pas attendre l'ennemi derrière les remparts du Caire, mais marcher au-devant de lui. Il se souvint des trophées d'Héliopolis, et dès le 14, comme Hutchinson n'était encore qu'à Ché-

bréiss, il résolut de se porter contre Jussuf, par la route qu'avait suivie Kléber. Il partit donc avec cinq mille hommes, et atteignit El-Khanka le 16, mais pour ne pas aller plus loin. Il s'y heurta en effet contre l'avant-garde du grand vizir, qui venait résolument à sa rencontre, s'effraya de cette offensive inattendue, et au lieu de sabrer la misérable cohue à laquelle il avait affaire, se hâta de battre en retraite. D'ailleurs, et Belliard l'avait su, Hutchinson, depuis quelques jours, semblait avoir mis de côté sa circonspection habituelle, et s'approchait rapidement du Caire.

Hutchinson arriva le 23 à Térameh. Là, toutefois, il fit halte, et, de sa personne, se rendit, par le canal de Menouf, au camp de Jussuf, afin de se concerter avec ce noble personnage. Le 28 il revint se mettre à la tête de ses troupes, et le plan qu'il avait arrêté avec le grand vizir commença aussitôt à recevoir son exécution. Ce plan était fort simple. Tandis qu'Hutchinson conduirait l'armée anglo-turque par la rive gauche du Nil, Jussuf l'accompagnerait pas à pas par la rive droite, et le général français, ainsi resserré peu à peu dans le Caire, ne pourrait bientôt plus, s'il ne voulait s'y voir assiégé, en sortir par l'une ou l'autre rive du fleuve que pour accepter une bataille en règle.

Hutchinson et Jussuf ne s'avancèrent que lentement; mais de leur part cette lenteur était de la prudence, de l'habileté même, et Belliard ne put leur faire obstacle. Belliard les vit, au 20 juin, pousser leurs avant-postes jusqu'à Giseh, et dut alors leur envoyer offrir une suspension d'armes. Cette offre, les Anglais et les Turcs l'acceptèrent avec un égal empressement, car les uns et les autres cherchaient moins une vaine gloire qu'un résultat utile, et ce qu'ils souhaitaient avant tout c'était que nous évacuassions l'Égypte.

Belliard profita de l'armistice pour convoquer un nouveau conseil de guerre. On agita dans ce conseil si l'on n'essayerait point à s'ouvrir de vive force un passage vers Alexandrie ou vers Damiette; mais ce fut pour la forme seulement : on tomba bientôt d'accord que c'était s'y prendre trop tard, et bon gré mal gré il fallut reconnaître qu'il ne restait plus qu'à capituler. On envoya donc des commissaires au camp des Anglais et des Turcs pour y traiter d'une capitulation, et les généraux ennemis, qui à ce moment même craignaient encore un retour de fortune, non-seulement accueillirent avec joie les ouvertures de Belliard, mais accédèrent aux conditions les plus honorables pour l'armée française. Il fut convenu en substance que l'armée, ou du moins la partie de cette armée qui occupait la capitale de l'Egypte, en sortirait avec les honneurs de la guerre, c'est-à dire avec armes et bagages, avec son artillerie, ses chevaux, tout ce qu'elle possédait enfin; qu'elle serait reconduite en France, et nourrie pendant la traversée aux frais de l'Angleterre. Cette capitulation, signée le 25 juin 1801 et ratifiée dès le lendemain 26, était exécutoire quinze jours après. Le 10 juillet, Belliard remit le Caire et Giseh; puis, à la tête de treize mille sept cent trente-quatre officiers ou soldats, il prit le chemin de Rosette, où l'embarquement devait avoir lieu. Hutchinson était si étonné de son triomphe, que pendant le trajet du Caire au littoral il ne cessa d'appréhender que Belliard ne se ravisât, et que ses appréhensions ne se calmèrent que le 7 août, lorsqu'il vit les vaisseaux qui emportaient nos troupes disparaître enfin à l'horizon. Quant à nos troupes, leur orgueil eut cruellement à souffrir d'un tel départ. Quelle humiliation pour ces vétérans d'Italie, qui en 1798, après leurs victoires de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli, étaient rentrés en France si fiers de leur gloire et des services rendus à la république; quelle humiliation d'y retourner cette fois en vaincus! Si rien pouvait les étourdir sur leurs revers, ce n'était pas de rapporter du moins leurs armes, leurs canons, leurs drapeaux : c'était, après leur long exil, c'était uniquement de regaguer les rivages de la patrie.

Derrière Belliard, il restait encore dix mille Français en Égypte; mais aucun fait digne d'être recueilli par l'histoire n'y va désormais signaler leur présence. Menou et ces dix mille Français, cernés dans Alexandrie comme Belliard et sa division l'avaient été au Caire, allaient aussi être forcés de se rendre. Ce n'était plus qu'une question de temps, et Menou ne se le dissimulait

pas; mais il s'en consolait par l'idée d'une défense non moins héroïque que celle de Masséna dans Gênes, et il jurait au premier consul, qui dans toutes ses dépêches l'engageait à tenir du moins jusqu'à ce que la paix qui se négociait alors entre la France et l'Angleterre fût définitivement conclue; il jurait, disons-nous, qu'il tiendrait des années. Si seulement il eût tenu jusqu'au 15 novembre, il eût été délivré par les préliminaires de Londres, et la possession d'Alexandrie nous eût été comptée pour quelque chose dans le règlement définitif des conditions de la paix d'Amiens; mais dès le 25 août, c'est-à-dire dès qu'Hutchinson, qui pouvait tourner tous ses efforts contre Alexandrie, eut complété l'investissement de la place, Menou, craignant que la famine ne vînt joindre ses ravages à ceux de la peste, assembla les officiers généraux qui servaient sous ses ordres, et leur proposa de capituler! Il y en eut, et parmi ceux-là nous citerons Destaing, Delzons, Zaionschek, Bertrand, qui opinèrent pour qu'on se défendît jusqu'à la dernière extrémité, et qu'on ne capitulât que selon les lois de la guerre, c'est-à-dire quand l'ennemi aurait enlevé les ouvrages extérieurs, forcé la première enceinte et même rendu la brèche praticable à la seconde; mais la majorité répliqua qu'il ne s'agissait ni de se rendre à discrétion ni de poser les armes, et que si, comme tout portait à le croire, on pouvait obtenir des conditions semblables à celles qu'avait obtenues Belliard, le salut de dix mille hommes valait bien la peine qu'on y travaillât. Des pourparlers s'ouvrirent donc le 29 août. Un traité d'évacuation fut signé le 2 septembre, et l'embarquement des troupes françaises eut lieu dans le courant du mois. Cette convention d'Alexandrie était la même que celle du Caire, la même également que celle d'El-Arisch. Aussi, en 1800, alors que notre armée expéditionnaire occupait victorieusement l'Égypte et que nul ennemi sérieux ne lui en disputait la possession, combien Kléber et tant d'autres généraux n'avaient-ils pas été coupables de consentir à évacuer le pays, et surtout d'y consentir à des conditions que deux ans plus tard une formidable armée de quarante ou cinquante mille Anglo-Turcs s'estima heureuse d'imposer aux débris de la nôtre!...

Belliard était arrivé en France vers le milieu d'octobre; Menou y arriva vers la fin de décembre, et les deux divisions successivement ramenées par eux formèrent un total d'environ vingt-quatre mille hommes.

Telle fut l'expédition d'Égypte, si brillante au début, si triste au dénoûment. Bonaparte, qui la conseilla, qui même l'imposa au Directoire, en a été beaucoup loué par les uns, beaucoup blâmé par les autres. Suivant ses panégyristes il n'a, dans sa longue et prodigieuse carrière, rien imaginé qui fût plus grand et qui pût être plus véritablement utile. Atteindre et frapper l'Angleterre dans son empire indien, s'assurer d'un moyen d'échange pour retirer de ses mains nos colonies qu'elle nous avait prises, ou fonder sur les bords de la Méditerranée une colonie nouvelle, qui nous indemnisât de la perte de toutes les autres et transformât réellement cette mer en un lac français; tel était le triple but auquel tendait Bonaparte. Mais, objecte-t-on, l'entreprise, pour avoir chance de réussite, était conçue sur une échelle infiniment trop vaste. Elle nous jetait en dehors de notre sphère naturelle d'opérations; elle attirait partie de nos forces sur le Nil, alors que nous étions encore entourés d'ennemis et de dangers en Europe; enfin, si l'Angleterre, déjà menacée en Europe par notre domination sur l'Escaut, l'eût été aussi dans l'Inde par notre domination sur le Nil, toute conciliation entre elle et nous fût devenue à jamais impossible, et il nous aurait fallu ou la détruire ou être détruits par elle.

Que le lecteur se charge du soin de faire la part de l'éloge et du blâme; mais il nous semble, nous le confessons, qu'il n'a manqué à l'expédition d'Égypte, pour obtenir l'approbation générale, que ce qui en ce monde justifie tout, que ce qui du moins justifie toutes les témérités, LE SUCCÈS.

FIN DE L'ÉGYPTE FRANÇAISE.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

ÉGYPTE MODERNE.

CHAPITRE Ier.

SOMMAIRE. — PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE MOHAMMED-ALI. — NOTICES SUR SA FAMILLE. — IBRAHIM-PACHA. — ISMAEL-PACHA. — TOUSSOUN-PACHA. — SAÏD-PACHA. — ZOHRA-PACHA. — ABBAS-PACHA. — AVENIR DE LA DYNASTIE NOUVELLE. — AHMED — BEY, DEFTERDAR.

Depuis le commencement du siècle un homme possède l'Egypte; il en dirige les mouvements politiques; il en accélère ou suspend l'activité sociale; il en augmente ou diminue l'importance industrielle, commerciale et agricole; il en transforme à son gré la puissance militaire; il est le nerf, le cœur et la pensée de cette contrée mystérieuse et célèbre, dont le nom se mêle aux plus vieilles de nos traditions religieuses, et dont la connaissance est restée l'arcane de la science moderne. Sous les regards inquiets de l'Europe, attentive pendant plus de quarante ans, l'heureux soldat macédonien est devenu la personnification du peuple soumis à son autorité, et, au fond, l'histoire du pays se résume tout entière dans la seule biographie de Méhémet-Ali. Examiner les phases de sa longue vie; saisir le fil conducteur qui l'a guidé au milieu de tant d'événements; suivre les voies diverses par lesquelles il est parvenu à l'apogée de sa fortune; enfin, projeter une égale et paisible clarté sur les scènes tantôt sombres et tantôt magnifiques de cette destinée remarquable, c'est assurément faire un tableau complet de l'Égypte actuelle sous le point de vue le plus intime, le plus réel, et le plus frappant. Nous avons donc jugé nécessaire de rassembler d'abord ici, dans une sorte d'introduction, les principaux faits du règne du grand pacha, et, en indiquant les traits significatifs de son caractère, de signaler les particularités curieuses de sa conduite. Cette esquisse, à laquelle se rattacheront les détails contenus dans les différents chapitres de cet ouvrage, aidera le lecteur à mieux apprécier l'état présent de la nation égyptienne, le rôle de l'homme célèbre sous la domination duquel elle se trouve placée.

Nous commencerons par dire quelques mots de l'origine et de l'enfance de Méhémet ou Mohammed-Ali, en dégageant la vérité, autant que possible, de tous les récits mensongers que les imaginations éblouies ont prodigué sur ses premières années.

Suivant la version la mieux fondée, Méhémet-Ali est né en 1768 ou 1769 (1182 de l'hégire), à Cavala, ville maritime de la Turquie d'Europe (1). Il

(1) Située dans la Macédoine, qui forme aujourd'hui la partie occidentale de la Roumélie, Cavala est sur le golfe du même nom, près de

était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père, Ibrahim-Agha, qui était garde de sûreté des routes; et peu de temps après ce premier malheur, le seul parent qui lui restât, Toussoun-Agha, son oncle, *Mutesellim* de Cavala, fut décapité par ordre de la Porte.

Ainsi privé de famille, le jeune Méhémet fut recueilli par un ancien ami de son père, le *tchorbadji* (2) de Praousta, qui le fit élever avec son propre fils.

Cet homme, réservé à de si brillantes destinées, passa sa première jeunesse dans d'obscures fonctions militaires, où il trouva cependant plusieurs occasions de déployer beaucoup de sagacité et de bravoure; il rendit même de grands services à son protecteur pour la perception des impôts, opération toujours difficile en Turquie, et qui devient quelquefois une véritable expédition militaire.

Jaloux de récompenser Méhémet-Ali des services qu'il lui rendait, et désireux sans doute aussi de se l'attacher plus étroitement, le vieux tchorbadji le maria avec une de ses parentes qui venait de divorcer, et qui possédait quelque bien. Ce fut le commencement de la fortune du jeune homme; il avait alors dix-huit ans. Des relations avec un négociant français de Cavala lui avaient donné le goût du commerce; il s'y livra dès lors entièrement, et fit quelques opérations heureuses, notamment dans les tabacs, la plus riche production de son pays. Cette époque de sa vie n'a pas été sans influence sur l'Egypte, car on sait combien le pacha s'est efforcé, dans son gouvernement, de développer les ressources industrielles et commerciales.

L'invasion française le surprit au milieu de ces occupations paisibles. La Porte ayant fait alors une levée en Macédoine, le tchorbadji de Praousta reçut ordre de fournir un contingent de trois cents hommes. Il confia le commandement de cette petite troupe à son fils Ali-Agha, et lui donna pour lieutenant Méhémet-Ali, dont il avait déjà apprécié le mérite et l'expérience. Ces recrues macédoniennes joignirent l'escadre du capitan-pacha, et débarquèrent avec le grand vizir sur la presqu'île d'Aboukir, où bientôt se livra cette bataille si glorieuse pour la France et si désastreuse pour l'armée du sultan.

Après cette défaite, démoralisé, comme beaucoup d'autres chefs turcs, Ali-Agha laissa sa troupe sous la conduite de Méhémet-Ali, et quitta l'armée.

L'Égypte était alors au pouvoir de la France. Bonaparte, Desaix et Kléber l'avaient conquise par leurs victoires. Nous n'avons point à faire ici une histoire de la brillante campagne d'Égypte; et nous nous bornerons à tracer un bref aperçu de l'état du pays au moment où l'impéritie du général Menou forçait la France à renoncer à cette rapide et aventureuse conquête.

D'un côté, l'Égypte était occupée par les troupes du sultan, fortes de 4,000 Albanais, et par celles que l'Angleterre venait d'y débarquer sous la conduite de l'amiral Keith; de l'autre côté, elle était disputée par les mamelouks; et l'on se demandait si cette milice puissante recommencerait à dominer l'Égypte comme avant l'invasion, ou si le pays retomberait sous la dépendance de la Porte. Mais les mamelouks, épuisés par leurs luttes contre l'armée française, avaient même perdu la faculté de se recruter dans la Circassie et la Géorgie; la Porte, qui voulait faire gouverner l'Egypte par un vice-roi, empêchait ces contrées de leur fournir des soldats.

Les mamelouks avaient encore en eux-mêmes une autre cause de destruction : leurs deux beys principaux, Osman-Bardissy et Mohammed-l'Elfy, au lieu de doubler leur force en partageant franchement le pouvoir, comme l'avaient fait Mourad et Ibrahim Beys avant l'occupation française, se laissèrent absorber entièrement, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure, dans une rivalité qui détermina leur ruine et celle de leur corps.

Le premier pacha investi de la vice-royauté de l'Égypte après le départ de l'armée française fut Mohammed-Khosrew, qui avait mission de détruire le

Philippi, autrefois Philippes, et à trente-deux lieues (128 kilomètres) nord-est de Salonique. C'est une place forte, qui a un port assez bon et assez commerçant et une population d'environ huit mille âmes, presque toute composée de musulmans. Le *caïmakan* qui la commande dépend actuellement du gouvernement de Salonique.

(2) *Tchorbadji*, capitaine de janissaires auquel on donne différents postes militaires de l'empire.

Gaucherel del. — Lemaître direxit

Palais DELLA ZIZA façade latérale.



reste de puissance que les mamelouks conservaient encore.

Le vice-roi servit la Porte avec fidélité; son administration fut ferme et zélée; mais les mesures qu'il prit contre ses fiers antagonistes manquèrent de la suprême intelligence indispensable dans une mission si dificile.

Mohammed-Khosrew, dont la rivalité avec Méhémet-Ali attirait il y a quelques années les regards de l'Europe, allait, pour la première fois, se trouver face à face avec son futur compétiteur.

Cependant, Méhémet-Ali n'avait pas quitté l'Égypte; par son activité et l'importance de ses services, il avait conquis successivement les grades de *bynbachi*, chef de mille hommes, et de *capi-boulouk-bachi* ou chef de la police du palais. Enfin, il avait obtenu de Mohammed-Khosrew-Pacha le grade de *serchimé*, qui le mettait à la tête de trois à quatre mille Albanais.

Ainsi pourvu, et fort avant d'ailleurs dans les bonnes grâces du vice-roi, le jeune ambitieux voyait devant lui les moyens de déployer un jour son audace; il n'ignorait pas tout le parti qu'on pourrait tirer au besoin de ces soldats, hommes turbulents et pillards, toujours prêts à vendre leur dévouement. En attendant, le génie de Méhémet ne restait pas inactif; et comme ses supérieurs n'avaient plus rien à lui prescrire, il s'occupait sourdement à étendre et à fortifier l'influence et le crédit dont il jouissait parmi ses subordonnés.

Un événement imprévu vint seconder ses projets. A peine arrivé au pouvoir, Khosrew s'était empressé de combattre les mamelouks; mais cette entreprise téméraire n'avait eu pour résultat que la défaite des troupes envoyées contre eux.

Le serchimé Méhémet-Ali, qui faisait partie de l'expédition avec son corps d'Albanais, n'avait pu prendre part à l'action, à cause de son éloignement du champ de bataille; le général, honteux et mécontent d'une défaite, imagina d'en rejeter la responsabilité sur son lieutenant Méhémet, et l'accusa auprès de Khosrew. Celui-ci, dupe de cette accusation, ou feignant de l'être, s'en empara, et dès ce moment résolut la perte de Méhémet-Ali, dont il commençait à redouter l'influence.

Pour arriver à son but, le vice-roi, sous prétexte d'avoir à faire au *serchimé* une communication importante, le manda au milieu de la nuit; Méhémet, pénétrant aisément les intentions de Khosrew, se garda bien d'obtempérer à cette injonction. Mais la désobéissance allait le mettre dans une position critique; pour se tirer d'un aussi mauvais pas, il fallait une occasion favorable; il la trouva dans l'insurrection des soldats, irrités du retard qu'éprouvait le payement de leur solde. S'allier avec les mamelouks et leur ouvrir les portes du Caire, se joindre ensuite à Osman-Bardissy pour marcher contre Khosrew, fut pour Méhémet-Ali un projet aussi promptement conçu qu'exécuté. Il accule le vice-roi dans Damiette, s'empare de cette ville, et conduit son prisonnier au Caire, où il le confie à la garde du nestor des mamelouks, le vieil Ibrahim-Bey (1803).

La nouvelle de ces événements ne fut pas plutôt arrivée à Constantinople, que le sultan dépêcha en Égypte Ali-Gezairli-Pacha, pour remplacer Khosrew et châtier les auteurs de sa chute.

La confiance de la Porte coûta cher au nouveau vice-roi. N'ayant pu réduire les mamelouks et les Albanais par la force, il eut recours à la ruse; mais ses combinaisons, mal dirigées, le firent tomber entre les mains de ses ennemis. Indignés de sa duplicité, ils le mirent à mort.

Ce triomphe ranima un peu les espérances des mamelouks; ce n'était néanmoins qu'un peu de gloire sans portée pour leur avenir. Au même moment, le second bey des mamelouks, Mohammed-l'Elfy, revenait d'Angleterre, où il avait été réclamer un appui, et débarquait à Aboukir.

Bardissy vit avec une extrême inquiétude le retour de ce bey, son égal, qui venait partager et peut-être même lui ravir une position récemment conquise par des efforts personnels. Ces craintes n'étaient que trop fondées. Tandis que Bardissy étayait sa puissance sur ses armes, l'Elfy s'était fait le protégé de l'Angleterre; et, pour prix de cette protection, il avait pris des enga-

gements de nature à compromettre l'avenir de l'Égypte.

Méhémet-Ali, qui saisissait toutes les occasions capables de servir ses projets ambitieux, et qui avait d'ailleurs un grand ascendant sur l'esprit de Bardissy, attisait la jalousie du bey, et le poussait dans une voie funeste. Ce fut lui qui décida le chef mamelouk à se défaire de son rival par la violence; cédant à ces perfides suggestions, il l'attira en effet dans un guet-apens; mais l'Elfy s'échappa, et gagna la Haute-Égypte.

Bardissy n'eut pas le temps de se féliciter d'une retraite qui le laissait maître absolu du pouvoir; malgré l'éloignement de son compétiteur, il était plus près que jamais de sa ruine. L'audace des Albanais, excitée par la scission ouverte de leurs chefs, venait de se réveiller tout à coup. Ils demandaient à grands cris huit mois de solde, et menaçaient Bardissy d'une révolte si leurs réclamations n'étaient pas écoutées. Pour se procurer les moyens de les apaiser, le bey frappa les habitants du Caire de contributions énormes, et par cette mesure maladroitement rigoureuse, augmenta encore son danger, en soulevant le ressentiment de la population. Les révoltés, d'ailleurs, n'acceptèrent pas cette réparation tardive; conduits par Méhémet-Ali lui-même, ils vinrent l'assiéger dans son palais, et Bardissy, après une vaine tentative de résistance, fut encore heureux de parvenir, grâce à son sang-froid et à son courage, à sortir sain et sauf du Caire, où il ne devait jamais rentrer (1804).

Méhémet-Ali, que cette révolution, dirigée avec autant d'habileté que de prudence, avait élevé au faîte du pouvoir, voulut se servir de son crédit auprès des oulémas pour faire rendre la liberté à Khosrew; mais les autres chefs albanais n'approuvant pas cette mesure, le prisonnier fut dirigé sur Rosette, où on le fit embarquer pour Constantinople. Forcé de céder sur ce point, Méhémet-Ali montra, en général, dans ses autres actes une grande déférence pour la Porte. Il exigea que la vice-royauté fût conférée à un pacha turc, et fit nommer à ce poste Kourschid-Pacha, gouverneur d'Alexandrie. Il fut lui-même désigné par les cheikhs et les chefs des troupes pour remplir les fonctions de kaimakan. Ces deux nominations, ratifiées par le sultan en 1804, révélèrent à Méhémet-Ali la haute influence qu'il exerçait déjà sur les affaires de l'Égypte.

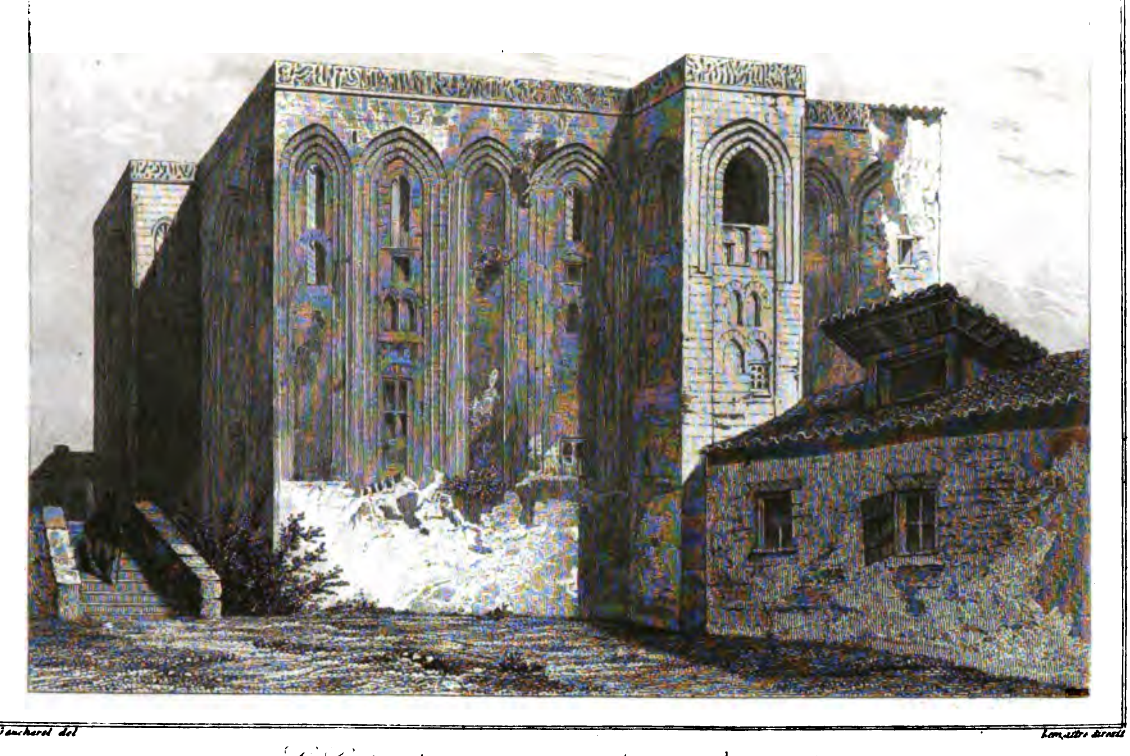
Nous avons maintenant à décrire la conduite de Méhémet-Ali pendant les vicissitudes qu'éprouvèrent les prétentions rivales du corps des mamelouks et de la Porte, et la position qu'il se fit au milieu de ces deux partis tour à tour triomphants ou vaincus.

Les mamelouks, décimés par trois ans de guerre, n'étaient plus cette nombreuse et redoutable milice qui avait glorieusement combattu l'armée de Bonaparte. Le corps se composait alors seulement de six ou sept mille cavaliers, et l'argent manquait pour subvenir au recrutement. L'enrôlement de quelques rares transfuges des troupes turques, et les faibles tributs qu'ils percevaient encore avec peine dans les provinces de la Thébaïde : c'étaient là toutes les ressources d'une puissance qui décroissait chaque jour.

D'un autre côté, la force des Turcs n'avait ni base solide dans le pays ni homogénéité; leurs troupes, formées en grande partie d'Albanais venus en Égypte pour repousser l'invasion française, irritaient les populations par leurs pillages, qui devenaient de plus en plus fréquents à mesure que le payement de leur solde s'arriérait davantage.

Loin d'embrasser ouvertement l'un ou l'autre de ces partis, Méhémet-Ali se contenta d'entretenir leur rivalité. Ce grade de chef albanais, qui lui donnait l'air d'un subalterne, facilitait beaucoup le rôle qu'il voulait jouer.

Il travailla silencieusement avec une persévérance et une souplesse infinies. Flattant l'ambition des uns, nourrissant le ressentiment des autres; gagnant les faibles par ses caresses, imposant aux forts par son autorité; présidant à toutes les révolutions du Caire; s'attachant à la cause des pachas quand il fallait soutenir les mamelouks, et quand les pachas acquéraient une certaine force s'alliant avec les mamelouks contre ses alliés de la veille : du reste, ne négligeant rien pour trouver dans le peuple un appui, et se servant, pour y arriver, des cheikhs et des oulémas, qu'il se conciliait, les



Jaucherel del. Lemaître direxit

La Cuba (El-Qoubbah, le Dôme) près Palerme.

uns par des dehors religieux, les autres par son amour apparent du bien public, il se maintint ainsi pendant les nombreux changements qui amenèrent tel ou tel parti au pouvoir. Enfin, au commencement du mois de mars 1805, comme le peuple se fatiguait de commotions aussi violentes que fréquentes, il s'engagea envers les cheikhs à tout ramener dans l'ordre s'ils consentaient à le servir de leur concours et de leur influence. Sûr des oulémas, il fomenta une révolte, assiégea Kourschyd-Pacha dans la citadelle, se rendit maître du Caire dans l'espace de quelques jours, et compléta son œuvre en chassant les mamelouks. Il fut aussitôt proclamé pacha par les Albanais et les oulémas, qu'avaient séduits sa valeur ou ses artifices. Fidèle à son système de prudence, et pour se créer un nouveau titre aux faveurs de la Porte, Méhémet-Ali feignit de refuser. Après bien des hésitations, qui cédèrent devant de magnifiques présents, ou peut-être devant la considération des difficultés rencontrées jusqu'alors pour établir régulièrement l'autorité des pachas, le gouvernement turc se détermina à sanctionner le choix du peuple égyptien. Méhémet-Ali reçut le firman d'investiture le 9 juillet 1805; mais pendant les sept années qui suivirent il ne commanda que dans la Basse-Égypte: encore Alexandrie demeura-t-elle tout ce temps soumise à un officier délégué par le sultan. Quant à la Haute-Égypte, elle était restée l'apanage des beys mamelouks, qui avaient su se maintenir dans le Saïd.

Dès que Méhémet-Ali fut arrivé au pouvoir, l'Elfy, qui avait reformé son parti dans la Haute-Égypte, mit tout en œuvre pour renverser le nouveau pacha.

Il offrit d'abord à Kourschyd son alliance pour l'aider à reprendre son poste; il promit sa soumission à la Porte si elle voulait chasser le nouveau dignitaire, puis il se tourna vers l'Angleterre, et n'eut pas de peine à s'assurer son concours en promettant de lui livrer les principaux ports de l'Égypte. Cette négociation, que M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, fit échouer une première fois auprès du capitan-pacha, en dépit des menaces d'invasion proférées par les agents anglais, se renoua quelques temps après, sous l'influence de l'ambassadeur d'Angleterre, qui demanda, au nom de son gouvernement, le rétablissement des mamelouks, prenant sous sa responsabilité la fidélité de l'Elfy. La Porte envoya aussitôt une flotte en Égypte porter à Méhémet-Ali un firman qui le nommait au pachalik de Salonique. Dans cette conjoncture, le vice-roi, se sentant soutenu par les cheikhs, qui l'avaient aidé à s'emparer du pouvoir, ne chercha qu'à temporiser; il rencontra bientôt un nouvel appui dans les beys mamelouks du parti de Bardissy, qui oublièrent leurs griefs personnels pour se venger de l'ennemi commun. En même temps, vingt-cinq mamelouks français (1), gagnés par M. Drovetti, quittèrent les drapeaux de l'Elfy pour ceux de Méhémet-Ali.

Enfin, le pacha d'Égypte avait dans l'ambassadeur français à Constantinople un zélé défenseur auprès du capitan-pacha. Ce dernier, voyant que la scission des mamelouks les mettait dans l'impossibilité absolue de jamais reconquérir leur ancienne puissance, plaida la cause de Méhémet-Ali auprès de la Porte, et en obtint un firman qui le rétablissait dans sa vice-royauté, à la seule condition (2) de payer un tribut annuel de 4,000 bourses (5,000,000 fr., environ).

La puissance de Méhémet-Ali commençait à se consolider, et la mort presque simultanée d'Osman Bardissy et de Mohammed l'Elfy (novembre 1806 et janvier 1807) semblait lui promettre une certaine tranquillité pour l'avenir, lorsque le 17 mars suivant les Anglais, mécontents de sa réconciliation avec la Porte, débarquèrent en Égypte sept ou huit mille hommes, dans l'intention de réveiller les mamelouks, qui s'endor-

(1) Lors du départ de l'armée française, huit cents soldats environ, de toutes armes, demeurèrent en Égypte. C'étaient des malades, des traîneurs, des maraudeurs, qui furent forcés d'embrasser l'islamisme et incorporés dans les mamelouks. La guerre et les maladies les ont décimés, et il n'en reste plus aujourd'hui que cinq ou six, qui végètent misérablement.

(2) On lui imposa l'obligation d'envoyer aux lieux saints les présents usités, tant en vivres qu'en argent, et de laisser au sultan les revenus des échelles d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette. Méhémet-Ali donna 4,000 bourses pour ce tribut, et expédia 6,000 ardebs de blé à Djedda. L'ardeb équivant à 182,12 litres.

maient dans des divisions de famille et de palais, et de leur prêter main-forte.

Une partie des troupes anglaises, sous la conduite du général Fraser, s'empara d'Alexandrie, où les Anglais demeurèrent six mois sans avoir pu tenter aucune autre entreprise; le reste de la petite armée, dirigé sur Rosette, fut taillé en pièces par une poignée d'Arnautes.

Ainsi échoua cette expédition; le vice-roi, qui au commencement de la campagne avait donné des preuves d'une véritable cruauté orientale, et envoyé au Caire plus de mille têtes anglaises pour orner la place de Roumlyeh, termina ses opérations par un acte de générosité européenne, et rendit ses prisonniers sans rançon. Le plan de défense adopté par le pacha était l'œuvre de M. Drovetti, auquel revient par conséquent une part de la gloire de ce rapide triomphe.

Méhémet-Ali, n'ayant plus à s'inquiéter des Anglais, qui avaient évacué l'Égypte depuis le 14 septembre 1807, commençait à donner essor à ses idées d'ambition, lorsque la politique ombrageuse de la Porte trouva prudent d'envoyer l'astucieux pacha contre les Wahabys (1), qui menaçaient d'envahir les saints lieux. Avant d'obéir à ces ordres, le vice-roi comprit que pour s'engager dans une guerre aussi périlleuse, et qui exigeait un rassemblement de forces imposant, il devait préserver l'Égypte des dangers que l'éloignement des troupes allait rendre plus imminents. Or, l'Égypte n'avait pas de plus grands ennemis que les mamelouks; depuis 1808 ils avaient repris les armes, et tenaient le pays dans une constante agitation. Méhémet-Ali se détermina donc à extirper les racines mêmes de la guerre civile, et l'extermination complète de cette milice redoutable fut promptement arrêtée dans son esprit. Il n'y avait pas à hésiter sur le choix des moyens. La guerre n'avait pas pu réussir, il ne restait que le meurtre, et le vice-roi adopta cet effroyable parti. Il invita donc le corps entier des mamelouks à une fête qu'il avait l'intention de donner dans le palais de la citadelle en l'honneur du départ de Toussoun-Pacha pour la Mecque.

Ce palais est bâti sur le roc, et on y arrive par des chemins encaissés à pic dans des quartiers de rochers. Le 1er mars 1811, jour fixé pour la solennité, Mehémet-Ali reçut lui-même ses invités avec un luxe royal, et une cordialité faite pour dissiper les soupçons si les mamelouks en avaient conçu. La fête se passa sans accident fâcheux. Lorsqu'elle fut terminée, on fixa l'ordre de la sortie, et on donna le signal du départ, après les cérémonies d'usage; les janissaires précédaient immédiatement les mamelucks. A peine les premiers avaient-ils atteint la porte de Roumlyeh que Saleh-Kock, le chef des Albanais, donna ordre de tirer sur les mamelouks engagés dans le défilé. En même temps, les soldats embusqués derrière les murs de la citadelle commencèrent un carnage d'autant plus affreux, que la défense était complétement impossible dans cette gorge étroite et sans issue; les chevaux une fois engagés ne pouvaient plus manœuvrer : après avoir résisté aux plus vaillants soldats du monde, après tant de faits d'armes célèbres, il fallait recevoir là une mort obscure, sans gloire, et sans vengeance. Quelques mamelouks cependant jetèrent leurs *jubés*, et, le sabre à la main, tentèrent de frapper les Albanais postés sur les rochers; ceux-là moururent du moins en combattant. Chahyn-Bey tomba devant la porte du palais de Salah-Ed-Din; son corps fut traîné dans les rues par la soldatesque. Soleiman-Bey, demi-nu et couvert de blessures, parvint jusqu'aux terrasses du harem, où il implora vainement protection; il fut saisi et décapité. Hassan-Bey, le frère du célèbre Elfy, préférant aller au-devant de la mort, lança son cheval au galop, franchit les parapets et tomba tout meurtri au pied des murailles, où quelques Arabes l'arrachèrent à une mort certaine en favorisant sa fuite. Le petit nombre de ceux qui échappèrent au carnage se réfugia en Syrie, ou dans le Dongolah.

Pendant que cet horrible drame se passait au Caire, des scènes analogues complétaient la catastrophe dans les diverses provinces, dont les gouverneurs avaient reçu l'injonction expresse d'é-

(1) Les Wahabys sont des sectaires qui veulent ramener la religion à la simplicité du Koran; ils peuvent être justement qualifiés, par analogie, les protestants de l'islamisme. Ils occupent toute la partie de l'Arabie appelée le pays de Nedj.

gorger jusqu'au dernier des mamelouks disséminés sur la surface de l'Égypte. Presque tous périrent, et ce corps célèbre fut à jamais anéanti, car le peu d'hommes qui survécurent étaient impuissants à le reconstituer.

Les mamelouks français, qui se trouvaient à cette époque dans la capitale, et qu'on n'avait pas les mêmes raisons de redouter, furent seuls exceptés du massacre d'après les ordres formels du pacha.

Ainsi finit, en un seul jour, cette lutte si longue; cette série de combats, de vengeances et de représailles, fut couronnée par un de ces grands forfaits, nombreux dans l'histoire, et que la politique excuse peut-être malgré l'extrême horreur qu'ils inspirent toujours. Tel fut aussi la fin tragique du puissant corps des janissaires, quelques années plus tard : seulement, Méhémet-Ali sembla résoudre et exécuter sa terrible sentence avec une pusillanimité que la nécessité inéluctable put seule vaincre, tandisque Mahmoud présida en personne à l'accomplissement de ses ordres avec l'horrible sang-froid d'un héros (1). Du reste, ces sanglantes œuvres de l'ambition et de l'antagonisme ne sont pas une manifestation particulière aux mœurs asiatiques; les fastes de nos potentats européens sont illustrés par des exemples analogues de barbarie. Sans parler de la Saint-Barthélemy, qui eut bien sa majesté d'infamie, nous pouvons citer la destruction des strélitz, qui tombèrent victimes des calculs monarchiques du czar Pierre le Grand; et de nos jours, dans la guerre acharnée, atroce, qui, de 1810 à 1836, a ravagé l'Espagne, Ferdinand VII fit tailler en pièces, sous ses yeux, des soldats qu'il avait lui-même poussés à la révolte, — boucherie plus hideuse que celle des mamelouks et des janissaires, et fruit d'une des trahisons les plus exécrables qui se puissent imaginer. En fait de perfidie et de cruauté, l'Occident ne le cède en rien à l'Orient.

Bien que Méhémet-Ali ne se méprît pas sur les intentions qui avaient suggéré à la Porte l'expédition contre les Wahabys, il s'empressa de faire les préparatifs de cette longue guerre, pendant laquelle Toussoun et Ibrahim Pachas, ses deux fils, ne parvinrent en plusieurs années qu'à affaiblir les redoutables sectaires qui désolaient l'Arabie et interrompaient les pèlerinages; lui-même commandait une armée dans le Hedjaz, lorsque Latif-Pacha arriva muni d'un firman d'investiture au pachalik d'Égypte. Heureusement, Méhémet-Ali avait laissé pour vekyl, à son départ, un homme de cœur dévoué à sa cause, Méhémet-Bey. Le fidèle ministre feignit de favoriser les prétentions de l'envoyé du divan, s'empara de sa personne, et le fit publiquement décapiter.

C'est de ce moment que date véritablement le règne de Méhémet-Ali. Paisible possesseur d'un pays fertile, il avisa promptement aux moyens de réparer le mauvais état des finances, et comprit toutes les ressources qu'on pouvait tirer de l'agriculture et du commerce pour la réalisation de ses vues ambitieuses. Il fallait tout mener de front dans le gouvernement d'un pays pendant tant d'années théâtre d'une guerre incessante : ramener le paysan qui avait abandonné les terres pendant les troubles; fonder un ordre politique et civil pour rassurer les habitants, et faire reprendre les travaux depuis longtemps délaissés.

La chose la plus importante était de réprimer les courses déprédatrices des Bédouins; pour s'assurer l'obéissance de ces hordes jusques-là insoumises, il retint leurs cheikhs en otage; en même temps il imposait un frein aux malversations des Coptes, entre les mains desquels se trouvait de temps immémorial l'administration des terres.

Une paix stable ayant été ainsi ga-

(1) On a dit que pendant cette épouvantable scène de meurtre Méhémet-Ali s'était placé sur une terrasse d'où il pouvait tout voir, et qu'assis sur de somptueux tapis, au milieu de ses confidents dévoués, il fumait tranquillement son riche narguileh. Ces détails sont inexacts. Méhémet Ali n'avait mis dans le secret que Méhémet-Bey-Lazouglou, son intime ami, et Saleh-Koch, chef des janissaires. Au moment de l'exécution, il s'enferma dans le divan, où il avait reçu les principaux chefs des mamelouks; quand ceux-ci furent sortis, on congédia tout le monde, et le pacha demeura seul. Pâle, défait, silencieux, le regard fixe, il avait quitté son chiché. Au plus fort de la fusillade, son émotion fut si profonde, qu'il sentit son cœur défaillir, et demanda un peu d'eau. On a dit aussi que les mamelouks furent tués au milieu d'une vaste cour, il n'en est rien; ils furent assaillis dans un chemin étroit, escarpé et montueux, où ils ne purent se défendre.

rantie à l'intérieur du pays, la sollicitude du pacha se porta sur une entreprise toujours difficile à accomplir après de longues crises; il avisa au moyen de favoriser et de régulariser la rentrée des impôts, sans gêner les opérations financières des particuliers, déjà entravées par la rareté du numéraire. Dans ce but, il rétablit l'usage de percevoir le tribut en nature. Grâce à cette mesure, et à de sages combinaisons administratives, les affaires reprirent bientôt leur cours. A l'aide du tribut payé en nature, il organisa le commerce d'exportation. Mille barques, construites à ses frais, sillonnaient en tous sens les eaux du Nil, et portaient les produits de l'Égypte sur les bords de la Méditerranée, où d'immenses magasins servaient d'entrepôts aux marchandises destinées aux pays étrangers.

Méhémet-Ali entretenait des relations suivies avec les négociants européens; le pays dut à ce contact bienfaiteur beaucoup d'heureuses innovations, et l'agriculture s'enrichit de quelques productions jusques-là inconnues. Un français, M. Jumel, introduisit en Égypte la culture du coton à longue soie, tandis que M. Drovetti, resté l'ami du pacha, lui facilitait, par des conseils intelligents et expérimentés, l'établissement des manufactures, et l'aidait de sa connaissance des hommes et des choses. Bientôt on vit s'élever des filatures de coton, des fabriques de draps, d'indiennes, de tarbouches, une raffinerie de sucre, une distillerie de rhum, des salpétrières par évaporation, etc.. etc.

Le commerce extérieur emportait par année jusqu'à sept cent mille ardebs de céréales, et plus de six cent mille balles de coton. En échange, les millions de l'Europe arrivaient dans les coffres du pacha industriel, et les revenus de l'Égypte, qui, jusqu'à cette époque, n'avaient jamais dépassé trente millions, étaient plus que doublés en 1816.

Le peu de succès que Méhémet-Ali avait obtenu à la tête des troupes irrégulières, lors de son expédition contre les redoutables Wahabys, le décida à réaliser l'idée, qu'il nourrissait depuis longtemps, d'une organisation militaire à l'européenne. Ce fut dès lors l'occupation unique de l'audacieux pacha, et le but exclusif de sa persévérance. Le Nizam-Djédyd fut proclamé au mois de juillet 1815, et toutes les troupes reçurent l'ordre de s'organiser sur le modèle de l'armée française. Cette entreprise qui, en 1807, avait coûté la vie à Sélim III, faillit aussi être fatale à Méhémet-Ali.

L'existence de certains préjugés religieux particuliers aux musulmans et d'une indiscipline consacrée par une longue impunité, la force des habitudes invétérées, toutes les circonstances de la situation enfin, devaient faire pressentir la désobéissance. Les premières démonstrations de mécontentement ne firent qu'irriter le désir de Méhémet-Ali; il se montra inébranlable, et prit des mesures énergiques, qui portèrent bientôt l'exaspération au comble. Une insurrection terrible éclata parmi tous ces étrangers mercenaires qui composaient presque entièrement l'armée les troupes, furieuses, marchèrent contre le tyran, contre le *giaour;* le palais fut pillé, et le pacha eut à peine le temps de s'enfermer dans sa citadelle. Pour sauver sa vie et ressaisir l'autorité, sa seule ressource fut une promesse solennelle de renoncer à ses projets. Méhémet-Ali ajourna donc l'accomplissement de ses vues sur l'organisation militaire, et se réserva d'en faire d'abord l'essai sur les indigènes, hommes plus faciles à manier que des étrangers turbulents, nourris des vieux principes des okaz et des mamelouks. La guerre qui continuait en Arabie lui permit de se défaire des hommes les plus indomptables, qu'il envoya dans le Hedjaz, sous le commandement d'Ibrahim-Pacha, son fils aîné.

Un succès vint à cette époque consoler Méhémet-Ali de l'échec qu'avaient reçu ses tentatives réformatrices. Ibrahim, après une longue suite de désastres, parvint, en 1818, à faire prisonnier le chef des Wahabys, *Abd-Allah-Ebn-Sououd*, qu'il envoya au Caire porter au grand pacha (titre qu'on donne souvent à Méhémet-Ali en Égypte) une partie des bijoux enlevés au temple de la Mekke. Ce malheureux fut ensuite conduit à Constantinople, où son supplice témoigna de la victoire, mais non de la clémence des orthodoxes. Pour

récompenser Ibrahim de ses services, le sultan lui envoya une pelisse d'honneur, et le nomma pacha de la Mekke, titre qui lui conférait le premier rang parmi les visirs et les pachas, et le plaçait même au-dessus de son père dans la hiérarchie des dignitaires de l'empire turc. Il éleva en même temps le vice-roi à la dignité de khan, attribut de la maison ottomane, et distinction la plus insigne qui pût être accordée à un pacha, puisqu'elle était auparavant réservée aux seuls souverains de la Crimée.

Après avoir détruit Daryeh, capitale du Nedj, et dispersé les schismatiques, Méhémet-Ali avait formé le projet d'étendre ses possessions dans l'intérieur de l'Afrique et de soumettre le pays des Noirs, où il espérait trouver de grandes ressources. Cette contrée passait pour recéler de très-riches mines d'or, situées dans les environs du Bahr-el-Azraq (le fleuve Bleu). Stimulé par l'envie de posséder ces trésors, il organisa une armée d'expédition, dont il donna le commandement à Ismaël-Pacha, un de ses fils; cinq mille hommes de troupes irrégulières, dix pièces de canon et un mortier partirent donc pour le Sennaar en 1820.

La seule peuplade capable d'opposer quelque résistance aux forces égyptiennes était celle des *Dar-Chaguyan* ou *Chaylayés*, tribu d'origine étrangère, mais établie en Nubie depuis un temps immémorial, selon l'historien Abd-Allah Ben-Ahmed. Aussi bons cavaliers que les mamelouks, et comme eux combattant presque toujours à cheval: les Chaylayé, qui comptaient environ dix mille hommes, étaient devenus, à cause de leur caractère belliqueux, la terreur des tribus voisines. Néanmoins, n'ayant pour toutes armes que leurs *djellabés*, ou épées à deux tranchants, un poignard, et des javelines qu'ils lancent avec une grande dextérité, ils ne purent résister longtemps à l'artillerie de Méhémet-Ali. Après deux combats, où leur adresse à lancer la javeline ne les empêcha pas de perdre beaucoup de monde, le melek Chaous, leur chef, vint avec sa tribu faire sa soumission à Ismaël-Pacha. Le général égyptien prit alors possession du Sennaar, et pénétra jusqu'à Fazoql, où il croyait trouver des mines d'or, but essentiel de cette aventureuse expédition.

Les maladies et les privations de tout genre avaient beaucoup diminué les troupes d'Ismaël, lorsque son beau-frère, le defterdar Ahmed-Bey, vint le rejoindre avec trois mille hommes pour continuer les opérations. Ismaël profita sur-le-champ de cette circonstance pour laisser son armée à Métama et descendre jusqu'à Chendy, où il voulait lever quelques troupes et de l'argent. « Je veux, » vint-il dire au mélek Nemr, « je veux qu'avant cinq jours tu remplisses ma barque d'or, et que tu me fournisses deux mille soldats pour mon armée. » Sur une observation du mélek, le pacha consentit néanmoins à réduire le tribut à 20,000 piastres (1) fortes d'Espagne (110,000 f., environ). Mais, comme le mélek demandait un plus long délai, Ismaël jura, en le frappant de sa pipe au visage, qu'il le ferait empaler s'il ne payait ponctuellement. D'autant plus furieux de cet outrage, que sa soumission n'avait été pour lui qu'une source de vexations, et n'avait fait que l'exposer à des actes arbitraires, Nemr résolut de se venger. Ayant facilement soulevé une population aussi mécontente que lui de la domination égyptienne, il fit apporter près de la résidence temporaire d'Ismaël une grande quantité de paille et de tiges sèches de doura, sous prétexte de nourrir les chevaux du pacha. Le soir, une foule d'hommes et de femmes, assemblés autour de cette maison, commencèrent à exécuter, au son du tambourin et des chants, une de ces danses solennelles et graves particulières au pays. En entendant ces chants, que les conjurés composent pour la circonstance, toute la tribu se joint aux danseurs, et répète les refrains menaçants. Tout à coup, à un signal donné, les gardes du pacha sont attaqués à l'improviste, et refoulés dans son habitation. Alors les noirs entassent autour de cette masure les matières combustibles qu'ils ont préparées, et mettent le feu de tous les côtés à la fois. C'est en vain qu'Ismaël, ses mamelouks et ses serviteurs essayent de se frayer un pas-

(1) Il s'agit ici de la piastre espagnole ou gourde, la seule monnaie qui, avec les sicles d'or, avait alors cours dans le Sennaar. La gourde ou colonnade vaut aujourd'hui de 20 à 21 piastres égyptiennes, soit environ cinq francs ou cinq francs 25 centimes.

sage au milieu des flammes, ils sont étouffés et brûlés aux cris de joie d'une foule immense, qui pendant trois jours, ne pouvant se rassasier de vengeance, continua d'insulter à leurs corps défigurés. En même temps la révolte s'organisait à Métama, où l'oncle de Nemr massacra le reste de la suite d'Ismaël.

Le bruit de cette horrible nouvelle fit accourir le defterdar du Kordofan; il parut avec sa petite armée, et défit complétement les troupes bien plus nombreuses d'un ennemi qui, dans l'ivresse d'un triomphe récent encore, dédaignant une guerre de partisans où seulement se trouvaient pour lui des chances de succès, avait voulu essayer ses forces en rase campagne, et accepter un combat régulier. Le defterdar avait juré sur le cadavre de son beau-frère de faire tomber vingt mille têtes pour venger sa mort; investi du commandement en chef du Sennaar et du Kordofan, il poursuivit avec la dernière rigueur l'exécution de son vœu. Dans son acharnement implacable, il inventa pour ses victimes des raffinements de torture et de nouveaux supplices, et tint si cruellement sa parole, qu'il devint un objet de terreur non-seulement pour les naturels, mais encore pour ses propres soldats. Il resta en possession du commandement jusqu'à l'année 1824, durant laquelle Rustem-Bey vint avec des troupes réglées le remplacer dans le gouvernement de ces contrées.

Les armes du conquérant ont ruiné pour longtemps l'agriculture et le commerce dans le Sennaar et le Kordofan, et depuis qu'elles sont rangées sous la domination du grand pacha ces deux provinces ne sont plus guère que le marché central où les Turcs s'approvisionnent d'esclaves.

Méhémet-Ali n'avait pas oublié ses projets d'organisation militaire; mais il avait vu combien il serait imprudent d'en occuper de nouveau la capitale, qui s'était violemment déclarée, en 1815, contre ses prétentions novatrices; il se décida prudemment à préparer en secret les bases de cette grande réforme, qu'il pouvait introduire plus facilement dans les conjonctures présentes.

Les expéditions du Sennaar et du Kordofan avaient alors purgé presque entièrement l'Égypte d'une soldatesque factieuse, à laquelle toute idée de discipline devait être absolument insupportable.

Méhémet-Ali envoya donc à Assouan, sur les frontières de l'Égypte, quelques centaines de mamelouks faisant partie tant de sa maison que de celle de quelques grands de sa cour; et là un officier français, nommé Sève, depuis Soliman-Pacha, fut chargé de leur éducation militaire. Après avoir surmonté des difficultés et bravé des dangers de tout genre, Sève parvint à former avec ces mamelouks les cadres de plusieurs régiments que des fellahs et des nègres vinrent aussitôt remplir. Pendant que ces nouveaux régiments apprenaient les manœuvres européennes, l'œuvre d'organisation se poursuivait à la fois, sans perte de temps, sur tous les points du royaume et sous toutes les formes : à Alexandrie, on formait et on instruisait une marine; au Caire, un Français montait une fabrique de fusils et une fonderie de canons, tandis que l'hôpital militaire d'Abouzabel, l'école d'état-major de Kanka et l'artillerie égyptienne s'organisaient simultanément par les soins de trois autres de nos compatriotes.

Toutes ces innovations exigeaient des dépenses énormes, et contraignaient Méhémet-Ali à augmenter de beaucoup les impôts, aux murmures de la population. Les fellahs, arrachés à leur famille, à leurs champs, pour peupler les régiments ou les fabriques, maudissaient ces institutions des infidèles qui les opprimaient sans leur apporter ou leur faire entrevoir aucune compensation, aucun avantage.

Le mécontentement était général. Ce fut dans le Saïd que l'émeute éclata au commencement de l'année 1824; un chef marabout de Deraveh harangua le peuple à la prière du vendredi, et fanatisa toute l'assemblée. Le hasard voulut que plusieurs bataillons des nouvelles troupes, expédiées au Sennaar pour remplacer le reste des milices irrégulières, se rencontrassent avec les mécontents; ce fut un puissant renfort pour les insurgés; leur parti, encore grossi par une centaine de fellahs, se trouva bientôt fort d'environ vingt mille hommes. Cette insurrection, formidable en appa-

rence, n'eut pas les suites fâcheuses qu'on pouvait en attendre, et fut au contraire favorable aux vues du pacha. En effet, conduits par un chef incapable, à qui le fanatisme avait seul donné un caractère, manquant d'ensemble, et marchant sans but déterminé, les révoltés perdirent, en divers engagements, près d'un tiers de leurs forces, et furent bientôt obligés de rentrer dans l'ordre, pour subir, après leur défaite, un joug plus pesant encore.

Une insurrection bien autrement importante, et qui menaçait d'enlever à l'empire ottoman une de ses plus belles provinces, vint révéler à Méhémet-Ali l'étendue de son pouvoir. Favorisé par les sympathies de l'Europe civilisée, l'affranchissement de la Grèce faisait chaque jour des progrès alarmants. Le sultan, effrayé, tenta de lui susciter un adversaire plus terrible que ceux qu'elle avait eu jusqu'alors à combattre. Espérant peut-être aussi porter un coup à la puissance toujours croissante du pacha d'Égypte, qui avait alors vingt-quatre mille hommes de troupes réglées, il lui ordonna de marcher contre les rebelles, et réclama l'appui de l'armée et de la flotte de son vassal, lui donnant ainsi la mesure de sa propre impuissance. Trop faible encore pour imiter les Grecs, et comprenant fort bien qu'il se rendrait odieux parmi les musulmans s'il refusait de mettre une partie de ses forces à la disposition du sultan, Méhémet-Ali s'empressa d'obéir; il comptait, d'ailleurs, par cet acte de soumission faire prendre le change à la Sublime-Porte sur les idées d'indépendance dont il se berçait déjà.

Vers le milieu de juillet 1824, dix-sept mille hommes, huit cents chevaux, quatre compagnies de sapeurs, et l'artillerie de siége et de campagne partaient d'Alexandrie sur l'escadre du pacha, forte de soixante-trois vaisseaux et de cent bâtiments de transport de toutes nations. L'expédition était commandée par Ibrahim-Pacha. Ce chef, en qui le développement de véritables talents militaires n'avait point étouffé les instincts cruels, viola en maintes occasions toutes les lois de la guerre. En peu de temps, la Candie fut pacifiée, et la Morée fut, sinon soumise, au moins momentanément réduite à l'impuissance par les massacres qu'on y fit et le nombre des esclaves qu'on envoya en Égypte.

Le succès de cette expédition avait fait comprendre à Méhémet-Ali tout ce qu'il pouvait attendre de ses troupes, et ses projets s'en étaient considérablement agrandis. Il pensait déjà à s'emparer de la Syrie, lorsque la bataille de Navarin vint, du même coup, anéantir sa flotte et celle de la Turquie, et le forcer d'ajourner l'exécution de ses plans de conquête.

On attribue à Méhémet-Ali, au sujet de la coopération de la France à la victoire de Navarin, un propos dont nous n'avons pu vérifier l'authenticité, et que par conséquent nous ne voulons pas garantir, mais que nous ne pouvons néanmoins passer sous silence, parce qu'il exprime aussi notre pensée sur la conduite insensée du gouvernement français dans cette circonstance. Quand le vice-roi apprit le grand désastre auquel il participait d'une façon funeste, il se borna, dit-on, pour toute plainte, à prononcer ces mots : *Je ne comprends pas que les canons français aient tiré contre leurs vaisseaux!* réflexion aussi profondément judicieuse qu'elle a dû être amère, et qui prend dans notre pensée le même caractère de censure et de regret que nous pouvons lui supposer dans celle du pacha, car nous sommes convaincu qu'il nous était facile d'obtenir et d'assurer l'indépendance de la Grèce sans coup férir; mais nous avons été dupes, dans cette affaire et dans celles qui sont survenues depuis, des vues égoïstes de la diplomatie astucieuse de l'Angleterre et de la Russie. Comme auparavant nous avions travaillé aveuglément pour ces deux puissances envahissantes, nous les avons encore servies dernièrement en Syrie et dans l'Asie Mineure : Méhémet a perdu une flotte d'abord, puis son importance politique; mais nous, combien n'avons-nous pas perdu, là par notre assistance, ici par notre inaction, également maladroites et fatales? A l'égard du célèbre carnage dont on s'est si ridiculement glorifié dans notre pays, le motif d'une persécution de la part des Turcs ne saurait être accueilli, car la destruction de l'armée musulmane fut résolue par les trois

puissances alliées au point de vue de considérations humanitaires; nous ajouterons de plus que, pour terminer au plus tôt la lutte que soutenaient les Grecs contre leurs oppresseurs, les trois escadres philhellènes tuèrent beaucoup plus d'hommes en un seul jour que les deux partis ne s'en étaient tué mutuellement depuis le commencement de la guerre. De toutes manières, nous aurons toujours à regretter d'avoir manifesté une telle fureur homicide vis-à-vis de peuples dont nous aurions pu si facilement régler le différend, en leur donnant l'exemple de la modération et des moyens pacifiques.

Assez politique pour dissimuler le chagrin qu'il ressentait d'avoir perdu ses forces navales, le pacha ne songea qu'à réparer ce désastre avec toute l'ardeur naturelle à son âme ambitieuse. Il construisit un arsenal maritime à Alexandrie, et peu de temps après sa marine fut recréée dans des proportions supérieures à celles qu'elle avait avant sa défaite.

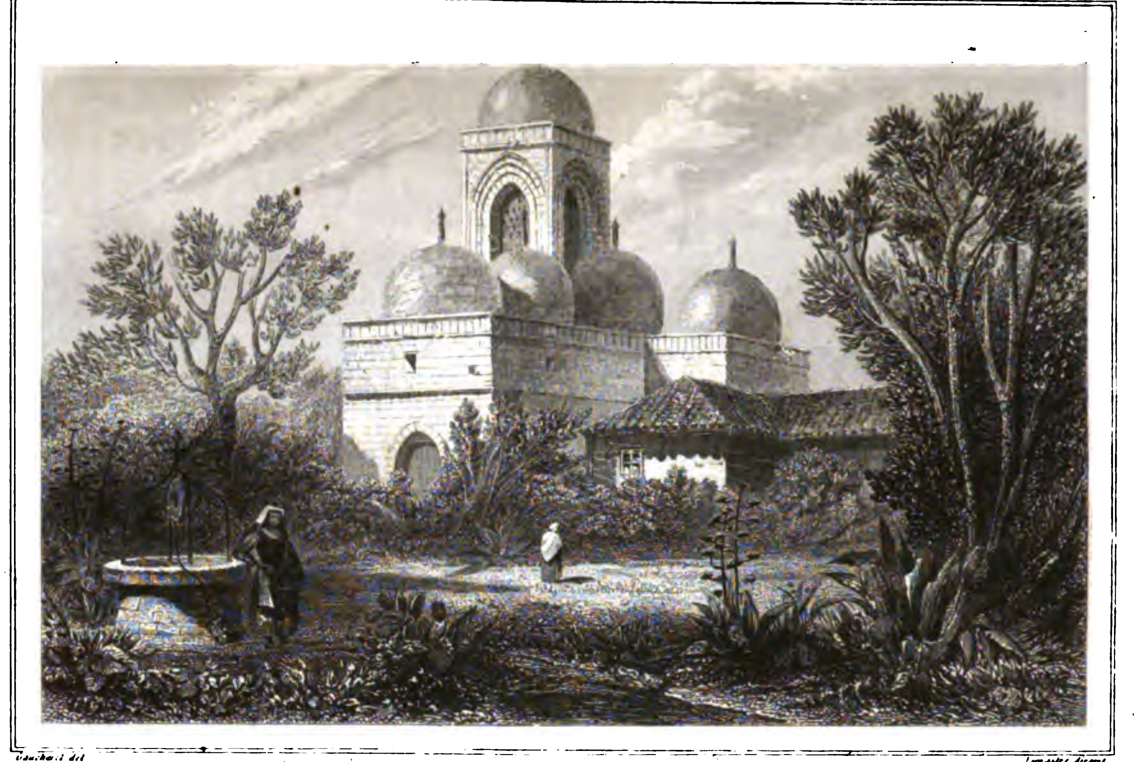
Pendant la guerre de Morée, toutes les réformes administratives ou agricoles de Méhémet-Ali n'avaient plus d'autre but que d'entretenir l'armée et la flotte, et de payer les subsides que la Porte demandait impérieusement. Le vice-roi dépeuplait les champs pour peupler les tentes, et pressurait le pays pour enrichir les chefs et nourrir les soldats. Afin de réaliser plus sûrement les capitaux qui lui étaient indispensables, il voulut tout accaparer. Au mépris du précepte du Koran qui défend le monopole, toutes les productions de l'Égypte furent déposées dans les magasins de l'État; le pouvoir s'attribuait le droit exclusif de les vendre. Mais, forcé souvent de placer les marchandises à crédit et sans garanties, le pacha ne retira pas de cette mesure tout le bénéfice qu'on pouvait en espérer. Il monopolisa aussi l'industrie, en forçant à travailler exclusivement pour lui les ouvriers de toutes classes, assujettis tyranniquement à se charger d'apaltes. De là le découragement des travailleurs et la mauvaise qualité des produits. Il voulut aussi que ses manufactures l'affranchissent de toute dépendance vis-à-vis de l'Europe; mais ces opérations lui devinrent beaucoup plus dispendieuses que les achats de produits étrangers auxquels elles étaient substituées, et elles eurent l'inconvénient d'enlever à la terre des bras dix fois plus productifs dans les champs que dans les ateliers.

Comme ces ressources ne suffisaient pas encore à ses nombreuses dépenses personnelles réunies aux sommes que lui coûtait la guerre de Morée, le pacha civilisateur se jeta dans toutes les voies de l'arbitraire pour en créer de nouvelles; il soumit chaque fellah à une contribution extraordinaire de huit piastres, sous prétexte de pourvoir aux frais de la guerre contre les infidèles. Sous le même prétexte, il frappa chaque maison de l'Égypte d'une taxe dont le produit total s'élevait à quarante-cinq mille bourses (cinq millions six cent vingt cinq mille francs environ). Au moyen de la perception de l'impôt en nature, la majeure partie des produits du sol étaient déjà en sa possession; ces augmentations d'impôt enlevèrent au fellah les faibles droits qui lui restaient sur la récolte des champs cultivés péniblement par ses mains; elle appartint tout entière au vice-roi: il prescrivait le genre de culture qui lui était utile ou agréable, pour acheter ensuite la récolte au prix fixé suivant sa volonté.

Le pacha était donc de fait l'unique propriétaire de l'Égypte; les malheureux habitants, placés dans l'alternative de payer les contributions ou de mourir sous le bâton, vendirent d'abord ce qu'ils avaient de plus précieux, puis leurs bestiaux; enfin, se trouvant complétement dépouillés, ils quittèrent une patrie où le soleil ne mûrissait plus de moissons pour eux, et des familles entières émigrèrent en Syrie. La loi de solidarité, établie pour remédier au mal, ne fit que l'aggraver; en moins de cinq ans, malgré les postes de Bédouins établis dans le désert, dix mille fellahs avaient quitté l'Égypte.

Tel était l'état du pays au retour d'Ibrahim-Pacha, lorsque la Morée venait d'être pacifiée par la tardive médiation des puissances européennes.

La campagne de Morée avait coûté au pacha plus de 80,000,000 de piastres (environ 20,000,000 de francs) et plus de trente mille hommes.



Gauchard del. — Lemaitre direxit

San Giovanni degli eremiti, Mosquée transformée en église

Un grand divan extraordinaire de tous les membres du gouvernement fut convoqué au Caire pour délibérer sur les expédients capables de réparer ou d'atténuer les conséquences ruineuses d'une guerre soutenue pour les intérêts de l'empire ottoman.

Le conseil, composé d'hommes ignorant les véritables intérêts du pays, ou trop craintifs et serviles pour donner leur opinion, se borna à introduire quelques réformes sans valeur dans l'administration et dans l'armée; décision insignifiante et qui ne pouvait rien changer au sort de la population arabe. Une seule délibération importante eut lieu dans ce conseil : on résolut d'abandonner dorénavant aux spéculateurs européens l'exportation des produits nationaux, mesure bien tardive, mais incontestablement sage, qui rendit au commerce une immense activité, et apporta quelque amélioration dans les finances du pacha.

Méhémet-Ali, puissant et redouté au dehors, sécure et opulent au dedans, chercha dans l'exécution des projets que son ambition avait conçus depuis longtemps un nouveau moyen d'étendre sa domination.

Ses yeux se tournèrent encore une fois vers la Syrie, dont bien des raisons lui conseillaient la conquête. A l'époque de l'expédition en Morée, le divan avait promis de lui abandonner cette province, qui, par sa position géographique, devait couvrir, comme un rempart inexpugnable, les frontières de l'Égypte, et fournir au commerce et à l'industrie de cette contrée une foule de productions qui lui manquent. Le territoire de la Syrie possède des bois, des mines de fer, des houillères, et une population nombreuse.

Quelques différends avec Abd-Allah, pacha d'Acre, suffirent à Méhémet-Ali pour justifier une agression contre la Syrie.

Abd Allah était le successeur de Soleyman. Les sollicitations pressantes des autres pachas de la Syrie l'avaient engagé dans une révolte contre le sultan Mahmoud, qui, par ses réformes religieuses et sociales, excitait alors un grand mécontentement dans l'armée et dans la population turques. Méhémet-Ali, saisissant avec empressement l'occasion d'avoir un allié en Syrie, avait réconcilié le rebelle avec Mahmoud; il lui avait en outre prêté une somme de onze mille bourses (1).

Une fois le danger passé, Abd-Allah, oubliant le service que lui avait rendu Méhémet-Ali, refusa de rembourser la somme prêtée et de renvoyer de son pachalik les nombreux fellahs, qui venaient se placer sous sa protection. Bien loin de s'y opposer, il favorisait au contraire l'émigration, et disait hautement que les Égyptiens étaient avant tout les sujets de la Sublime-Porte, et non les esclaves du vice-roi Méhémet-Ali. Bien que ce langage public alléguât une raison spécieuse, au fond, le véritable motif d'Abd-Allad était le devoir de ne jamais trahir ni livrer ses hôtes, coutume antique, révérée et religieusement pratiquée dans tout l'Orient. Mais cette émigration devenait contagieuse, car, malgré des postes nombreux de Bédouins établis dans le désert pour la prévenir, dix-huit mille hommes, tant soldats que fellahs, avaient déjà passé en Syrie à l'époque de l'expédition qui en fit la conquête. Il était urgent de prendre des mesures efficaces pour arrêter les fuyards et empêcher l'Égypte de se dépeupler.

Irrité de l'ingratitude d'Abd-Allah, et trouvant dans le désir d'en tirer vengeance un nouvel argument en faveur de la guerre préméditée dans son esprit, Méhémet-Ali écrivit au pacha déloyal qu'il irait reprendre ses dix-huit mille fellahs, et qu'avec eux il prendrait *un homme de plus*. Puis il fit toutes les dispositions utiles pour hâter le départ de son armée. L'état d'épuisement auquel le traité d'Andrinople avait réduit la Turquie était d'ailleurs une circonstance trop favorable à ses projets d'agrandissement pour qu'il n'en profitât pas. Les préparatifs de la guerre, interrompus quelque temps par le choléra, furent poussés avec une nouvelle vigueur

(1) 1,375,000 francs. La bourse contient 500 piastres, qui valent 125 francs environ. La valeur de la piastre ayant varié fréquemment, il est impossible de donner une réduction exactement conforme aux rapports existants, selon les diverses époques; nous avons adopté partout le tarif actuel, dans lequel la piastre équivaut à 25 centimes.

après la cessation du fléau. Au commencement de novembre 1831, vingt-quatre mille hommes d'infanterie et plus de quatre-vingts bouches à feu se mirent en route pour la Syrie.

Une partie de l'armée prit la route du désert; l'autre, composée de quelques troupes d'élite, à la tête desquelles se trouvaient Ibrahim et son état-major, partit d'Alexandrie, et fut débarquée à Jaffa par la flotte.

Abd-Allah, n'ayant que trois mille hommes à opposer aux Égyptiens, ne songea pas à défendre la Palestine, et se retira dans Saint-Jean-d'Acre, surnommée *la pucelle* depuis les tentatives infructueuses de l'armée française. Le plan d'Abd-Allah était de ménager ses troupes pour les opposer, toutes fraîches et pleines d'ardeur, à l'armée déjà fatiguée de son ennemi; il pensait avec raison que le général égyptien devait graduellement diminuer ses forces en laissant des garnisons dans les villes conquises, et que, par conséquent, plus la rencontre des deux armées serait reculée, plus elle serait favorable aux Syriens. Il envoya donc seulement en campagne un corps de cavalerie, moins pour combattre que pour observer les mouvements d'Ibrahim.

Gaza, Jaffa, Caïffa tombèrent rapidement au pouvoir du généralissime; mais il n'en fut pas de même de Saint-Jean d'Acre, contre laquelle avaient déjà échoué toutes les savantes combinaisons de Bonaparte (1). Ibrahim, qui s'était vanté d'être plus heureux que le héros français, se dirigea sur cette place

.

(1) Il est assez curieux de noter ici que lors du siége de Saint-Jean d'Acre par Bonaparte la place ne fut pas défendue par des Turcs, mais par deux émigrés français; l'un, natif de Bourges, se nommait Phelippeaux; l'autre se nommait Fromelin. En mentionnant ici la présence coupable de deux de nos compatriotes au milieu de nos ennemis et ses conséquences, nous sommes conduit à ajouter quelques réflexions sur certaines causes auxquelles il faut peut-être attribuer aussi les résultats de notre entreprise contre cette ville: si des Français transfuges ont, par l'emploi volontairement hostile de leurs lumières et de leur courage, contribué puissamment à l'insuccès de nos armes, d'autres, dont le dévouement à leur pays demeure irréprochable, n'ont pas été, par les fausses indications de la maladresse, de l'ignorance ou de la partialité, des instruments moins réels et moins actifs de ce revers. A l'examen comparatif des ouvrages de Savary, de Volney, et des voyageurs qui ont ultérieurement exploré l'Orient, on est étonné des différences capitales qui existent dans les relations, dans la manière de voir de ces divers écrivains, et des nombreuses, des graves rectifications que les plus récents ont eu à faire aux notions données par leurs devanciers: de cette étude éclairée ressort surtout une conclusion surprenante, et qui mérite d'être signalée, c'est que, entre les deux célèbres auteurs cités, celui qui se montre le moins digne de créance n'est pas le romanesque et poétique Savary, si souvent accusé de mensonge et si souvent aussi réhabilité par l'observation judicieuse et attentive, mais bien Volney, le philosophe sévère et tranchant, au caractère duquel est décerné si généralement une réputation de véracité inflexible, quoique ses allures, en apparence véridiques, encourent fréquemment peut-être, à meilleur titre, la qualification de boutades de mauvaise humeur, de parti pris de critique caustique et morose: l'un et l'autre sont inexacts, sans doute, dans leurs tableaux de l'Orient; mais quel voyageur peut se vanter d'avoir toujours scrupuleusement proscrit la fiction, d'être exempt de toute inexactitude dans ses récits? Du moins les riantes descriptions, les décorations enchanteresses de Savary sont tracées avec la bonne foi de l'enthousiasme; aucune de ses erreurs ne procède d'une intention maligne, et elles ont été peu dangereuses; celles de Volney, au contraire, qui, de son aveu même, semblent introduites dans son livre par suite d'un plan prémédité de contradiction, concernent des choses d'un tout autre ordre, et deviennent des actes d'une haute importance: son système de dénigrement, de dépréciation injuste des Orientaux a pu avoir une influence funeste sur les événements politiques et militaires qui ont décidé du sort actuel du monde. Qui sait si des moyens plus puissants, convenablement préparés et combinés à propos, n'auraient pu assurer à Bonaparte la prise de Saint-Jean d'Acre, et quelles possibilités magnifiques, flottant alors sur les vagues de l'avenir, sont venues s'anéantir sans retour sur le rivage fatal où, pour la première fois, a fait naufrage la fortune du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte? Mais on avait lu dans la narration du consciencieux Volney, publiée en 1785, le passage suivant, que nous extrayons textuellement du voyage en Syrie et en Égypte, tome II, pages 89 et 90:
« Acre, que Daher voulait habiter, n'offrait
« aucune défense; l'ennemi pouvait le surpren-
« dre par terre et par mer: il résolut d'y pour-
« voir. Dès 1750, sous prétexte de se faire bâ-
« tir une maison, il construisit à l'angle du
« nord, sur la mer, un palais qu'il munit de
« canons. Puis, pour protéger le port, il bâtit
« quelques tours; enfin, il ferma la ville, du
« côté de terre, par un mur auquel il ne laissa
« que deux portes. Tout cela passa chez les
« Turks pour des *ouvrages*; mais parmi nous
« on en rirait. Le palais de Daher, avec ses
« murs hauts et minces, son fossé étroit et ses
« tours antiques, est incapable de résistance:
« quatre pièces de campagne renverseraient,
« en deux volées, et les murs et les mauvais
« canons que l'on a guindés dessus à cinquante
« pieds de hauteur. Le mur de la ville est en-
« core plus faible; il est sans fossé, sans rem-
« part, et n'a pas trois pieds de profondeur.



Gaucherel del. — Lemaitre direxit

Palais DELLA ZIZA, vue intérieure.

avec 60 bouches à feu et un équipage de siége assez considérable, tandis qu'une escadre, composée de cinq vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, arrivait d'un autre côté pour seconder les opérations de l'armée de terre.

Sans se laisser terrifier par l'importance de ces forces, les assiégés se défendirent avec opiniâtreté.

Beaucoup de sang fut versé dans les deux camps; un assaut désespéré, bravement repoussé par les Syriens, était bientôt suivi d'une sortie reçue courageusement par les Égyptiens. Les boulets et les bombes pleuvaient nuit et jour. Assiégés et assiégeants lançaient sans cesse des fusées à la congrève, qui dévoraient les tentes et les édifices. Les mines et les contremines ébranlaient et labouraient le terrain; et les deux partis n'oubliaient aucun des moyens de destruction que la science a mis à la portée de la tactique moderne. Après un siége de trois mois, la place tenait comme aux premiers jours. Abd-Allah, riant derrière ses murs des efforts des Égyptiens, attendait tranquillement l'armée ottomane, qui s'avançait pour les chasser de la Syrie.

De son côté, au lieu de se fatiguer d'une aussi longue résistance, Ibrahim s'obstinait de plus en plus à cette conquête difficile. Il voulait absolument s'emparer de la forteresse, qui avait bravé les efforts de Napoléon, et mettait tout en œuvre pour exciter l'ardeur de ses soldats.

« Dans toute cette partie de l'Asie on ne con-
« nait ni bastions, ni ligne de défense, ni che-
« mins couverts, ni remparts; rien en un mot
« de la fortification moderne. Une frégate,
« montée de trente canons, bombarderait
« toute la côte sans difficulté; mais, comme
« l'ignorance est commune aux assaillants et
« aux assaillis, la balance reste égale. » Pleine de confiance dans ces assertions, la *furia Francese* alla se ruer témérairement et se briser contre cette ville *sans remparts*, qu'elle attaqua avec des *pièces de campagne*; les tours antiques, que *deux volées* devaient faire crouler, sont restées inébranlables, et les fossés *profonds* de la place ont englouti au pied de *ses bastions* l'élite de nos légions victorieuses. Telles ont été les déplorables suites de l'inadvertance ou des travers d'esprit d'un homme estimé sérieux et capable. De pareils égarements ne sauraient être trop rigoureusement blâmés. Déjà, au sujet des mêmes faits, M. Marcel avait émis, sur les effets des renseignements erronés, une opinion que nous partageons et dont nous reproduisons en partie les termes dans ces lignes.

Cependant les Égyptiens commençaient à croire qu'ils avaient trop préjugé de leurs forces; les rigueurs de l'hiver, les fatigues du siége, et les privations de tout genre, avaient occasionné un grand nombre de maladies parmi les troupes d'Ibrahim: les Nubiens surtout avaient peine à résister à l'influence d'un climat si différent du leur. Craignant que le découragement des siens ne devînt un trop puissant auxiliaire pour Abd-Allah, le fils de Méhémet-Ali avait ordonné un assaut général, lorsqu'il apprit que le pacha d'Alep marchait au secours de Saint-Jean d'Acre, à la tête de quatre mille hommes. Sans attendre d'être assiégé dans son propre camp, il part aussitôt avec l'élite de ses troupes, atteint dans la plaine de Héren le pacha d'Alep, auquel les pachas de Kaisserie et de Maadé venaient de se joindre, puis, après un combat sanglant, il revient victorieux autour de Saint-Jean d'Acre, et reprend l'offensive avec une nouvelle vigueur, en modifiant ses plans d'attaque d'après les conseils d'un officier italien du génie, nommé Romey.

Les munitions de guerre et les vivres destinés à ravitailler la place assiégée servirent, au contraire, à augmenter les moyens d'attaque des assiégeants, en même temps que ce succès rapide relevait le courage de l'armée égyptienne, et faisait passer le doute et le découragement dans les rangs de leurs ennemis. Ayant régularisé les travaux du siége, Ibrahim-pacha prit quelques mesures importantes, qui augmentèrent les chances de réussite. Ces préparatifs achevés, il donna le signal d'un assaut décisif, dont il fit une fête belliqueuse pour exalter ses soldats. Ce fut au bruit de fanfares éclatantes que l'attaque s'opéra simultanément sur tous les points accessibles de la place; on se battit avec acharnement de part et d'autre; chacun fit bien son devoir, et la journée entière s'écoula dans une lutte terrible, dont l'issue resta longtemps incertaine entre les deux partis; mais Ibrahim, s'étant jeté en avant lui-même, entraîna ses soldats fatigués, et entra enfin dans Saint-Jean d'Acre le 27 mai 1832, après six mois de siége.

Abd-Allah, fait prisonnier, fut amené

à Méhémet-Ali, qui, au lieu de le traiter avec la rigueur orientale, comme s'y attendait le captif, se contenta de l'accabler de sarcasmes, et de l'envoyer vivre en simple particulier à Roudah.

Ainsi tomba sous les efforts d'un général semi-barbare une place qui avait résisté au plus grand des généraux modernes des contrées civilisées. Saint-Jean-d'Acre n'était plus qu'un amas de ruines. Méhémet-Ali fit restaurer la célèbre forteresse, et même compléter le système de fortification de cette place d'après les indications que les deux derniers siéges avaient pu fournir; il s'en fit une retraite sûre en cas d'événements malheureux, et ordonna qu'on y entretînt de grands approvisionnements de toutes sortes: précautions que la trahison devait rendre inutiles. Mais nous devons suivre pour le moment la marche victorieuse de l'armée du pacha. Maître de ce point, dont la possession était pour lui d'un haut intérêt, Ibrahim songea sérieusement à repousser les troupes ottomanes, qui semblaient avoir pris le parti d'attendre les événements, et de rester en observation.

Il envoya donc un corps d'armée à Tripoli, et marcha lui-même sur Damas, dont il s'empara sans éprouver aucune résistance de la part d'Ali-Pacha, commandant de cette place. Après avoir ainsi abandonné lâchement une ville importante, sur laquelle ils paraissaient s'être repliés pour la défendre, les Osmanlis continuèrent leur mouvement de retraite. Alors Ibrahim, concentrant ses forces, qui se montaient à environ trente mille hommes, se porta sur Homs, où s'était arrêtée l'armée du sultan, commandée par Méhémet-Pacha et forte de trente à trente-cinq mille combattants.

La bataille se livra le 7 juillet 1832. Les Osmanlis commencèrent l'attaque; mais ils furent bientôt déconcertés par l'ensemble des manœuvres de Soliman-Pacha, et, la peur se mettant dans leurs rangs, ils se retirèrent en désordre, laissant sur le champ de bataille deux mille morts, trois mille prisonniers, et plusieurs pièces de canon. Les Égyptiens n'eurent que deux cents hommes tués, et moins de deux cents blessés.

Ibrahim, sans perdre un moment, poursuivit l'armée vaincue jusqu'à Haleb; après l'en avoir chassée, il prit possession de la ville, l'une des plus considérables de la Syrie, et se remit en marche pour rejoindre l'ennemi, qu'il atteignit et combattit à Beylau.

Là, le général de l'armée turque entreprit vainement d'arrêter la marche victorieuse des Égyptiens; espérant profiter de l'avantage de la position, il y avait établi des batteries, et attendait de pied ferme. Mais la force morale d'Ibrahim était alors immense; après quelques décharges d'artillerie, il forma son armée en colonne, et la lança sur les Osmanlis à la baïonnette. La journée fut encore favorable aux Égyptiens; les Turcs laissèrent deux mille prisonniers et vingt-cinq pièces de canon sur le champ de bataille. Le colonel du 18e régiment osmanli, ébloui par la gloire d'Ibrahim, passa dans les rangs du vainqueur. Les soldats d'Alich-Pacha imitèrent cet exemple. C'était un spectacle étrange pour l'Orient qu'une armée turque mise en déroute par des soldats égyptiens, par des hommes que les Turcs considéraient comme leurs humbles esclaves depuis trois cents ans! La conséquence de cette dernière victoire, qui assurait au vainqueur les défilés du Taurus, fut l'occupation d'Adana, de Tarsous, et la conquête de la Syrie entière.

Mahmoud, effrayé des revers successifs de son armée, fit un suprême effort pour s'opposer aux progrès d'un ennemi qui semblait menacer son trône. Une nouvelle armée, forte d'environ cinquante mille hommes, formée en grand partie de troupes régulières, commandée par Reschyd-Pacha, grand-visir de la Porte-Ottomane, et munie d'une artillerie formidable, fut envoyée contre les Égyptiens.

Cependant Ibrahim avait rassemblé son armée à Adana, pour la remettre en état de tenir la campagne lorsque l'occasion le demanderait. Informé des préparatifs formidables du gouvernement turc, il partit, le 14 octobre, pour reconnaître les défilés du Taurus, et se dirigea sur Koniah. A peine eut-il pénétré dans les plaines de l'Anatolie, que Smyrne et plusieurs autres villes importantes lui ouvrirent leurs portes, et se déclarèrent en sa faveur; ce fut donc par une véritable route triomphale qu'il atteignit Koniah, où il trouva

un matériel d'artillerie considérable et une très-grande quantité de vivres que Méhémet-Pacha avait abandonnés la veille en évacuant la ville.

Cette fois l'adversaire du fils de Méhémet-Ali allait donc être Reschyd-Pacha, le vainqueur du rebelle Mustapha; Mahmoud n'avait trouvé que lui qui fût digne de sa confiance dans cette position critique, et il lui avait conféré le titre de grand visir et donné des pouvoirs illimités. « Sauve l'empire, s'était « écrié le sultan, et ma reconnaissance « sera magnifique. » En même temps, pour enflammer le fanatisme de l'armée, Mahmoud lançait un *fetfa* solennel contre le pacha d'Égypte et son fils; leur tête fut mise à prix, et on promit la bienveillance du prophète et les faveurs du sultan à celui qui délivrerait le Saint-Empire de ces terribles ennemis. Impatient de justifier le choix de son maître, le nouveau vizir traversa bientôt le Bosphore à la tête de 60,000 hommes, et s'avança vers Koniah, où Ibrahim était déjà arrivé, en poursuivant les restes de la précédente armée turque.

La position avait paru bonne au général égyptien; il avait déjà fait reconnaître de tous côtés le terrain et exécuter différentes évolutions, dans le but de familiariser les troupes avec le lieu de l'action.

Le 18 et le 19 décembre, il battit l'avant-garde des Turcs, et peu de temps après, ayant appris que les Osmanlis se mettaient en marche pour le joindre, il fit ranger son armée en bataille. Le temps semblait devoir être peu propice à une action, un épais brouillard obscurcissait presque entièrement l'atmosphère. Les Égyptiens aperçurent bientôt l'armée turque s'avançant en bon ordre, quoique fort embarrassée pour prendre position sur un terrain qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle ne pouvait même explorer parfaitement à cause de cette brume. Elle se développa donc un peu au hasard, sans calculer l'espace qu'elle occuperait, de sorte qu'un grand intervalle fut laissé entre la cavalerie et la gauche de l'infanterie.

A peine cette évolution était-elle complétement achevée qu'une éclaircie subite fit connaître aux Égyptiens l'ordre de bataille de leurs ennemis; Ibrahim se jeta vivement dans l'espace qui séparait les deux corps d'armée, culbuta la cavalerie, fit prisonnier le grand-visir, et mit le désordre dans l'infanterie, qui cessa aussitôt toute résistance et n'opéra sa retraite qu'avec la plus grande difficulté.

Cette manœuvre brillante, dont l'exécution fut due à l'habileté de Soliman-Pacha, non-seulement donna la victoire aux Égyptiens, qui semblaient devoir être écrasés par des forces supérieures, et assura à Méhémet-Ali la conquête de la Syrie entière, mais encore eut un effet prodigieux sur les esprits. La journée du 24 décembre ouvrait à Ibrahim les portes de Constantinople. Mécontents, les peuples de l'Anatolie voyaient en lui le libérateur qui avait déjà sauvé l'islamisme des redoutables Wahabys, et s'attendaient à voir briser par lui le joug abhorré qui pesait sur eux. Son nom seul était un talisman. L'enthousiasme fut tel, qu'à Smyrne, par exemple, le mutesellim fut renvoyé de la ville, où une autorité nouvelle fut constituée au nom de Méhémet-Ali. Si le lendemain de cette bataille Ibrahim eût marché sur la ville sainte, il y faisait une révolution; il se posait en pontife de l'islamisme, et proclamait la déchéance du sultan, avant que ce prince eût organisé la moindre résistance. C'en était fait: le trône des derniers fils d'Othman passait aux mains d'un soldat albanais. Mais le généralissime prit trop tard cette résolution, et ce ne fut qu'un mois après la victoire (le 20 janvier 1833) qu'il se mit en marche pour le Bosphore. Déjà il était arrivé à Kutahieh, et quelques journées seulement le séparaient de Scutari, lorsque Méhémet-Ali, ayant appris que l'escadre ottomane avait ordre de se rendre en Syrie, envoya l'escadre égyptienne à la rencontre des vaisseaux du sultan. Les deux flottes furent bientôt en présence : celle des Turcs était plus nombreuse, celle de l'Égypte mieux équipée, et les avantages pouvaient être égaux; mais les succès de l'armée de terre électrisaient la marine de Méhémet-Ali, ce qui fit craindre au capitan-pacha que la flotte de la Sublime-Porte n'eût le même sort que son armée; il refusa donc le combat, et rentra dans le Bosphore. A la nouvelle de cet événe-

ment, qui le livrait à la merci de son ennemi, Mahmoud, épouvanté, sollicita l'appui de la Russie : 20,000 Russes partirent immédiatement pour Constantinople; néanmoins ils n'atteignirent la capitale de l'empire ottoman qu'après un laps de temps qui aurait permis à Ibrahim de s'en rendre maître. Le sultan sortit de cette crise terrible, en signant le traité de Rustaich et d'Unkiar-Skalessy. Par ce traité, le pacha d'Égypte reçut l'investiture de la Syrie, et l'intervention de la Russie dans les affaires de la Porte Ottomane fut authentiquement consacrée.

On a peine à comprendre l'incurie de la Porte dans toute cette expédition. Elle semble trembler devant son pacha; les armées qu'elle envoie en Syrie laissent Ibrahim prendre constamment l'initiative, condition de succès presque infaillible à la guerre; la flotte turque, bien plus nombreuse que celle d'Ibrahim, reste inactive lorsqu'elle pouvait assurément empêcher celui-ci de transporter des troupes et des munitions. Enfin, quand l'armée égyptienne s'était imprudemment avancée dans l'Asie Mineure, quelques milliers d'hommes jetés dans le Taurus auraient probablement changé la face des événements, et on néglige même de recourir à cet expédient désespéré. Il est difficile, en un mot, de pratiquer plus complétement la doctrine du fatalisme, et de s'en rapporter avec plus d'abandon à la prévoyance d'Allah qui dirige tout.

La conquête de la Syrie, accomplie par Méhémet-Ali dans l'espace d'une année, a valu au vice-roi d'inappréciables avantages, et l'on peut dire qu'elle a complété sa puissance. L'adjonction de cette contrée était nécessaire pour garantir au pacha la possession libre et tranquille de l'Égypte, dont les véritables frontières ne sont pas dans les sables de Suez, mais aux montagnes du Taurus.

La guerre de 1832 a tracé la configuration naturelle du nouveau royaume arabe avec l'ancienne délimitation. Autrefois la Porte menaçait sans cesse son pacha, et le tenait en respect par ses armées de terre et de mer; maintenant la Syrie, qui, comme un poste avancé de l'armée du sultan, gardait à vue le vice-roi suspect, est devenue la sentinelle protectrice de celui qu'elle surveillait jadis; et même, maître aujourd'hui du district d'Adama, c'est Méhémet-Ali qui tient le sultan en échec.

La bataille de Koniah avait profondément excité le ressentiment de Mahmoud. Depuis ce jour fatal à son armée, le sultan cherchait les moyens de se venger de l'homme dont l'audace avait ébranlé son trône, et qui pouvait peut-être, par la suite, attaquer son empire plus directement encore. Il mit donc tout en œuvre pour ruiner la puissance de Méhémet-Ali.

Son premier soin fut de fomenter des troubles en Syrie, afin d'ébranler le crédit et d'affaiblir l'armée de son redoutable vassal. Ce fut aussi dans ce but de destruction par la guerre astucieuse qu'il signa un traité de commerce dont l'application à l'Égypte devait faire naître des embarras de toute nature, et mettre en opposition les intérêts du vice-roi et ceux des puissances européennes.

En même temps que Mahmoud appelait à son aide toute la diplomatie orientale, il s'occupait de réorganiser son armée et de relever sa marine. Enfin, lorsqu'il crut s'être mis en état de soutenir victorieusement une nouvelle lutte, il envoya en Asie Mineure 23,000 hommes d'infanterie, 14,000 de cavalerie, et 140 bouches à feu, sous le commandement du séraskier Hafiz-Pacha. Méhémet-Ali répondit à cette démonstration en faisant marcher sur le même point une armée de 43,000 hommes, commandée par Ibrahim.

Les ennemis étaient en présence au commencement du mois de juin 1839, et vinrent camper au sud de Nézib. Un espace de 6,000 mètres environ les séparait l'un de l'autre. L'endroit où était placée la gauche du camp ottoman lui offrait une protection naturelle; devant elle se trouvait une assez vaste étendue de terrain fortement accidenté, circonstance qui présentait beaucoup d'obstacles aux mouvements des troupes et rendait l'attaque dans cette direction très-désavantageuse pour l'armée égyptienne. Le 23 juin, il n'y avait encore eu que des engagements sans importance entre les deux armées; sur ces entrefaites, vers minuit, Hafiz-Pacha, informé que plusieurs régiments syriens avaient



Pavillon de la CUBA

l'intention de passer dans ses rangs, résolut de faciliter leur désertion, en attaquant à l'improviste le camp égyptien. A cet effet, il fit lancer 260 obus sur l'armée ennemie; mais il n'obtint pas de cette manœuvre tout le succès qu'il espérait, malgré le trouble et la confusion que cette attaque imprévue jeta nécessairement parmi les soldats. L'énergie d'Ibrahim et de Soliman-Pacha opposa promptement une barrière aux transfuges, et quelques centaines seulement parvinrent à gagner le camp des Turcs. Cet incident fit comprendre au généralissime qu'il devenait urgent de mettre un terme à de semblables tentatives, en livrant une grande bataille.

Au lever du soleil, les troupes égyptiennes se mirent en marche, précédées par les Hawaris, qui escarmouchaient avec les troupes irrégulières, tandis que leur général se portait sur les derrières de l'armée turque. Hafiz-Pacha resta quelque temps immobile, et tout à coup fit pleuvoir sur les Égyptiens le feu d'une terrible artillerie, auquel ceux-ci répondirent en faisant jouer toutes leurs batteries.

L'engagement durait depuis près de deux heures, quand les munitions d'Ibrahim se trouvèrent épuisées. Ce fut pour lui un moment terrible. Tandis qu'il était obligé de ralentir son feu, seize bataillons, principalement composés de Syriens, profitaient de son anxiété pour tenter de passer dans le camp ennemi. Dans cette conjoncture, un officier français, M. Petit, conseilla à Hafiz-Pacha de marcher à la baïonnette. Heureusement pour l'armée égyptienne, Hafiz hésita devant une manœuvre qui lui donnait inévitablement la victoire; Ibrahim, le sabre à la main, sous le feu de l'artillerie turque, força les fuyards à rentrer en ligne, et reçut bientôt de nouvelles munitions. Il ordonna alors une attaque générale, et, ayant porté ses batteries en avant, il fit exécuter, à la distance de 600 mètres, un feu à mitraille si bien nourri, que l'ennemi fut en un instant complétement déconcerté.

Les Bachi-Bozouks, troupes irrégulières, prirent la fuite, et bientôt le désordre fut à son comble. Malgré l'activité et la bravoure déployées par Hafiz-Pacha et les officiers européens de l'armée turque pour rallier les soldats, une grande partie de l'infanterie, qui jusque-là avait montré beaucoup de sang-froid, suivit l'exemple des Bachi-Bozouks et abandonna ses armes. La cavalerie n'avait pas donné, par suite de l'inhabileté de son général en chef; elle fut entraînée dans la déroute, mais elle exécuta sa retraite avec ordre.

Une fois encore la victoire s'était déclarée en faveur du pacha.

Le séraskier se retira sur Marach avec le reste de son armée, laissant 4,000 morts et 2,000 blessés sur le champ de bataille. Plus de 100 pièces de canon, 4,000 tentes, des provisions de toute espèce et 1,200 ou 1,500 prisonniers restèrent aussi au pouvoir des Égyptiens, qui eurent de leur côté 3,000 hommes au moins hors de combat. Telle fut l'issue de la journée de Nézib, journée sanglante et décisive, qui consolidait définitivement la puissance de Méhémet-Ali en Égypte, et dont la Porte n'aurait vraisemblablement jamais pu se relever par ses propres forces.

Mais un événement, en dehors des combinaisons de la politique et de la force des armes, vint, à cet instant même, remettre tout en question en Orient. Six jours après la bataille de Nézib, le 30 juin de cette même année, l'implacable adversaire de Méhémet-Ali, Mahmoud mourut de phthisie pulmonaire, laissant pour héritier d'un empire si fortement ébranlé un jeune homme de dix-sept ans, étiolé par l'éducation du harem.

Bien des croyants, en cherchant un appui pour l'islamisme, menacé jusque dans Constantinople par la protection perfide de quelques puissances européennes, ne virent qu'un seul homme capable de relever la Turquie et de lui conserver son indépendance. L'amiral, Achmet-Pacha fut du nombre des partisans de Méhémet-Ali; et le 14 juillet la flotte ottomane entra dans le port d'Alexandrie, aux acclamations de l'Égypte triomphante, pour apporter sa soumission à l'heureux vice-roi.

Ce fut là le point culminant de la gloire de Méhémet-Ali, et dès cette

heure, où l'Anatolie s'était prosternée à ses pieds, où Constantinople semblait l'appeler de ses vœux, il vit de jour en jour sa grandeur s'abaisser, et son influence politique s'éteindre.

A peine Ibrahim avait-il eu le temps de prendre une résolution d'après ces nouvelles éblouissantes, qu'il reçut l'ordre de ne point agir; cet ordre lui fut transmis par un agent du gouvernement français; et, en effet, c'était la France dont la main retenait Méhémet-Ali, en lui faisant espérer qu'il obtiendrait par la diplomatie les mêmes résultats qu'il eût pu se promettre de la guerre.

Cependant le grand pacha avait fait trop d'efforts violents pour qu'il lui fût permis de rester impunément immobile. L'Égypte, obérée et dépeuplée, ne pouvait plus nourrir ni recruter son armée. Méhémet-Ali voulut que la Syrie alimentât ses conquérants, et que les vaincus remplissent les cadres que les vainqueurs étaient insuffisants à combler. Peut-être, dans l'étourdissement du triomphe de Nézib, au moment où les esprits inquiets s'étaient tournés vers le vice-roi, eût-il pu faire accepter cette exigence, en marchant sur Constantinople pour aller s'installer protecteur du trône des sultans; mais lorsque son hésitation avait permis à chacun de laisser parler ses ambitions et ses haines, la Syrie lui donna le nom de tyran; le Liban se révolta, et les Druses, se jetant sur les Égyptiens, leur firent éprouver des pertes considérables. L'armée égyptienne, sans vivres, sans renforts, était cernée dans un pays ennemi, aussi hostile peut-être elle-même à la puissance dont elle était l'instrument que ceux contre lesquels elle se battait. — Au milieu de ces circonstances fâcheuses, le traité de Londres fut signé (15 juillet 1840). L'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche reconnurent qu'il fallait ramener Méhémet-Ali au simple rang de vassal de la Porte. — La France s'abstint, conduite fallacieuse, qui entretint pour un peu de temps encore la confiance funeste du pacha.

L'armée égyptienne était néanmoins une force encore imposante; elle se composait de :

130,000 fantassins réguliers ;

11,000 cavaliers réguliers ;

4,000 hommes d'artillerie avec un matériel nombreux et du génie :

En tout environ 146,000 hommes de troupes régulières. En outre, on comptait 22,000 hommes de troupes irrégulières.

Sur ce nombre, Ibrahim commandait à environ 130,000 hommes. Le reste était réparti dans le Hedjaz, le Sennaar, l'île de Candie et l'Égypte. Trouvant pourtant ces forces insuffisantes, Méhémet-Ali fit délivrer des armes aux élèves des écoles spéciales : bientôt il fit enrégimenter même des invalides, des borgnes, des hommes attaqués de maladies chroniques, etc., pour former des corps de réserve en cas d'insurrection. Toujours inquiet et actif, il imagina d'ajouter encore à ces milices une garde nationale; dans l'état de dépérissement extrême où était l'Égypte, ce ne fut à la vérité que la triste caricature des soldats citoyens d'Europe. Les grades furent distribués aux gens riches et influents; ils puisèrent dans leur autorité soudaine un nouveau moyen de tyrannie et d'extorsion, augmentèrent le malaise et le mécontentement du pays, et n'organisèrent rien. Le résultat fut si complétement nul, que le vice-roi fut forcé de renoncer à son idée, malgré l'extrême ténacité naturelle à son caractère.

Néanmoins, la fermeté de Méhémet-Ali et la réputation militaire d'Ibrahim retenaient encore les signataires du traité de Londres. Ils offrirent, comme dernier terme d'accommodement, le pachalik d'Acre avec celui de l'Égypte. Le vice-roi refusa net, déclarant qu'il préférait périr les armes à la main; et les consuls quittèrent Alexandrie, à l'exception toujours du plénipotentiaire français.

Peu de temps après, les troupes anglaises prirent Seyda, ville du littoral de la Syrie; Ibrahim tenta de ressaisir cette ville, mais il fut repoussé, et dut se jeter dans la montagne.

Le commodore Napier avait mis le siége devant Beyrouth. — Ce point, d'une grande importance, était bien défendu par Soliman-Pacha, à la tête de deux régiments; malheureusement le bruit de la défaite d'Ibrahim se répandait avec rapidité; on ajoutait même que le généralissime avait perdu la vie

Bains Arabes à CEFALU

dans la déroute. Soliman, alarmé, crut devoir aller à la recherche de la vérité, afin de rassembler les débris de l'armée s'il en était besoin; il laissa donc Beyrouth sous la garde de Sadik-Bey, colonel d'un des deux régiments. Celui-ci, se voyant seul, quitta la ville, et les Anglais s'en emparèrent aussitôt. Mais, ayant bientôt reçu de Soliman une lettre qui l'assurait de l'existence d'Ibrahim, et lui annonçait le retour immédiat du général à Beyrouth, Sadik-Bey craignit de payer sa trahison de la vie, et s'alla rendre aux Anglais avec son régiment. De Beyrouth le commodore alla mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre. Ici la mauvaise volonté des chefs égyptiens fut plus manifeste encore. Au bout de trois ou quatre heures de bombardement, Ismaël-Bey et quelques autres officiers supérieurs prirent prétexte de l'explosion d'un magasin à poudre pour abandonner la ville. Il n'y eut ni brèche pratiquée, ni débarquement opéré : ce fut une fuite honteuse, lorsqu'on avait encore des munitions et des vivres en abondance.

Napier se dirigea ensuite sur Alexandrie avec six voiles, et vint proposer la paix à Méhémet-Ali. Un traité fut rédigé et accepté des deux partis; mais, lorsqu'il fut question de le ratifier, les puissances alliées désavouèrent le commodore, et les choses restèrent dans le même état qu'auparavant. — Méhémet-Ali gardait toujours la flotte ottomane comme un otage. Enfin la Porte se décida à lui offrir le pachalik héréditaire de l'Égypte, à la condition de laisser au sultan le droit de choisir entre les enfants du pacha celui qui devrait lui succéder. Le fier vice-roi rejeta aussi cette proposition, en disant « qu'Ibrahim saurait « au besoin soutenir ses droits, et qu'on « n'aurait rien gagné en faisant souscrire « le père à cet arrangement préjudiciable « au fils. » Nonobstant ce langage énergique, circonvenu bientôt après par les démarches et les notes de la France, il renvoya la flotte à Constantinople, et ordonna à son fils d'évacuer la Syrie.

Ce n'est point une narration aussi brève qui peut donner même une faible idée des souffrances endurées par cette armée, tout à l'heure victorieuse, pour atteindre ses foyers; les chiffres seuls ont quelque chose d'incroyable et de tragique. Sur plus de 130,000 hommes, il n'en rentra pas 50,000 en Égypte, et ceux qui rentrèrent étaient dans un état digne de la plus profonde pitié.

Le désastre était donc complet. Cette fois Méhémet-Ali dut demander lui-même la continuation d'un titre qu'il avait glorieusement porté pendant plus de vingt ans. On lui fit répéter sa demande, et quand on la lui octroya, sans doute par un reste de crainte pour le pouvoir qui avait failli engloutir l'empire tout entier, ce fut en lui imposant des conditions humiliantes et vexatoires (1); ainsi le pacha dut renvoyer dix mille Syriens incorporés dans son armée, réduire cette armée à dix-huit mille hommes, etc. La Porte intervint encore dans les affaires intérieures de l'Égypte, et, sous prétexte de soulager le pays, elle s'efforça de garrotter le pacha.

Pour lui, une rage secrète sembla diriger dès lors ses mouvements. On le vit détruire successivement, afin de produire quelques économies, plusieurs écoles et établissements publics auxquels il avait paru attacher un haut intérêt. De ce nombre furent l'établissement agricole de Choubra, les écoles primaires et préparatoires, et enfin les écoles spéciales. Dans les écoles qui restaient on substitua des maîtres turcs ou égyptiens aux professeurs européens. Ibrahim, qui n'avait jamais goûté de ces innovations que celles dont l'art militaire pouvait directement profiter, aidait et encourageait cette triste palinodie des premières années du règne de son père; et tous deux ne semblaient plus avoir d'autre but positif que d'éluder le traité et de continuer sous une autre forme tout ce qui avait été proscrit. Le monopole agricole, commercial et industriel fut maintenu, avec d'autant plus d'âpreté, peut-être, que les puissances tutrices de la Porte avaient mis plus d'insistance à le faire détruire; des arrangements fictifs, des subtilités, des subterfuges, ont été employés activement

(1) Voyez, à la fin du chapitre Ier, la traduction du hatti-schérif qui accorde à Méhémet-Ali le pachalik héréditaire de l'Égypte, et de celui qui lui donne sans hérédité le gouvernement des provinces de Darfour, de Nubie, du Kordofan et du Sennaar.

par l'habile pacha pour déjouer les dispositions dont le véritable but avait été de le dépouiller de toute force et de toute puissance tant au dedans qu'au dehors.

C'est là le triste caractère des faits qui se sont succédé pendant ces dernières annees, faits au fond desquels subsiste toujours probablement l'espérance de secouer le joug, quoique le grand âge du vice-roi puisse faire douter qu'il voie jamais un aussi beau jour. De cette œuvre peu de chose reste aujourd'hui, si ce n'est la trace des efforts et le nom de ce qu'on a tenté. L'Égypte maintenant est épuisée, et il faut attendre qu'à défaut d'une aide puissante la nature ait refait ses forces ; cependant, dans une vie si diversement agitée, malgré soi on attend toujours ; et de même qu'après la bataille de Nézib, lorsque l'Orient était dans l'admiration et la terreur, Méhémet-Ali n'a cessé d'éprouver les revers les plus terribles, on peut aussi, à cette heure que sa puissance paraît être rentrée dans la voie commune, s'attendre à la voir surgir derechef, et à contempler sur le vieil arbre quelques nouveaux fruits encore pleins de saveur.

Ici finit la période de temps que notre narration doit embrasser. Les événements postérieurs à l'évacuation de la Syrie n'ont point changé la signification de ceux qui l'avaient précédée, et, quoi qu'il soit arrivé depuis cette époque, l'aspect et le fond des choses sont demeurés à peu près les mêmes en Égypte.

Après l'esquisse rapide mais complète des grands faits qui ont illustré la vie de Méhémet-Ali, cette biographie semblerait imparfaite si elle ne présentait pas un portrait de l'homme lui-même. En outre, la tâche de l'historien n'est pas achevée tant que les diverses parties de son récit n'ont point été reliées entre elles par des appréciations et une conclusion philosophiques ; nous ne pouvons nous dispenser d'offrir, dans un résumé, des considérations sur la valeur des actes politiques et sociaux du législateur moderne de l'Égypte, et un coup d'œil général sur l'état actuel de ce pays. Quand nous aurons peint physiquement et moralement la personne du pacha souverain, il nous restera donc encore à accomplir la partie la plus importante et la plus difficile de notre travail : à établir en quelque sorte le bilan de cette grande renommée.

Méhémet-Ali est de taille moyenne ; il a le front saillant et découvert, les arcades sourcilières très-prononcées, les yeux noirs et enfoncés dans leur orbite, la bouche petite et souriante, le nez gros et coloré. L'ensemble de ses traits formerait peut-être une physionomie un peu commune ; mais la sienne est néanmoins remarquable par une grande mobilité d'expression, et par un mélange harmonieux de finesse et d'amabilité. Une belle barbe blanche, extrêmement soignée, encadre son visage et couvre sa poitrine. Il a la main parfaitement bien faite ; genre de beaute auquel les Orientaux attachent beaucoup de prix. Sa constitution est vigoureuse ; sa tournure est élégante ; son allure, fière et ferme, a quelque chose de la précision et de la régularité militaire. Il développe bien sa taille en marchant, et balance légèrement le corps. Souvent il tient les mains croisées derrière le dos ; et, comme Bonaparte, il aime à se promener dans cette attitude à travers ses appartements.

Le pacha est rarement vêtu avec faste. Autrefois il portait toujours le costume des anciens mamelouks ; mais, depuis quelques années, il a substitue le tarbouche militaire au large turban dont l'effet était si noble et si pittoresque, et l'uniforme étriqué du nizam aux amples draperies si longtemps affectionnées ; néanmoins ses vêtements ont eu toujours une telle simplicité, qu'on a fréquemment pu le prendre plutôt pour quelqu'un de la suite du pacha que pour le grand pacha lui-même.

Ses manières sont dignes et bienveillantes comme celles d'un grand seigneur, chose que le dernier esclave apprend du reste assez vite en Orient. Il ne s'entoure point d'une foule de courtisans armés, comme font d'ordinaire les satrapes de l'Asie ; un seul factionnaire veille à sa porte ouverte à tout venant. Dans son divan, où on le trouve toujours sans armes, il joue habituellement avec une riche tabatière ou avec le rosaire des peuples d'Orient.

Les jeux de billard, des échecs et de dames plaisent beaucoup au pacha, et

il ne se fait aucun scrupule de prendre pour ses adversaires des officiers subalternes, et quelquefois même de simples soldats; mais le plus ordinairement ce sont les consuls ou des voyageurs étrangers qui font sa partie de billard. Ce n'est pas ainsi qu'on se figure, en Europe, le destructeur des mamelouks, le vainqueur de Mahmoud, et le régénérateur de l'Égypte.

Méhémet-Ali est très-impressionnable et très-vif; il parvient difficilement à cacher les émotions excitées par des causes soudaines; aussi a-t-il été souvent trompé par de hardis intrigants, qui profitaient de cette faiblesse ou de cette qualité bien connue. Sa générosité, peu commune, et qui va quelquefois jusqu'à la prodigalité, excite d'ailleurs la cupidité des aventuriers, et leur promet une riche moisson en cas de réussite; peu de princes sont autant sollicités, et voient autour d'eux plus d'ambitions abjectes. Au nombre des traits saillants du caractère de Méhémet-Ali, des témoignages non suspects placent l'amour passionné des femmes, que la tradition signale aussi comme un des penchants dominants de Mahomet.

Le vice-roi est très-épris de la gloire; aussi s'exprime-t-il avec orgueil et enthousiasme quand il parle de son existence passée. Il pense beaucoup à l'éclat qui entoure son nom pendant sa vie, et s'imagine que cette renommée lui survivra.

Il se fait faire une traduction de la plupart des journaux européens, et paraît souffrir beaucoup des critiques plus ou moins acerbes dont ses actes ou sa valeur personnelle y sont souvent l'objet. Maintes fois on l'a vu manifester son indignation ou son chagrin des attaques virulentes que lui ont prodiguées quelques écrivains; il est persuadé qu'elles lui ont été très-nuisibles et qu'il faut leur imputer, en grande partie, la ruine de ses espérances. Selon la communication d'une personne digne de foi, Hussein-bey aurait raconté, à ce sujet, qu'il avait entendu Méhémet-Ali atttribuer l'opposition de la France et de l'Angleterre à ses projets d'indépendance, principalement à l'influence du journal de Smyrne, par lequel avaient été répandues en Europe tant de diatribes et de calomnies sur son gouvernement. « Je donnerais volontiers, » ajoutait le pacha, « un million de thaleris « (six millions de francs environ) pour « que cette feuille n'eût jamais paru; et « c'est ma faute si elle existe, car j'ai « eu longtemps son rédacteur à ma disposition, et je l'ai rebuté. »

Les émotions de sa vie politique lui ont ôté le repos; il dort peu, et rarement d'un sommeil paisible. Deux esclaves veillent constamment à ses côtés pour replacer les couvertures qu'il dérange sans cesse.

Parmi les différentes péripéties qui ont pu contribuer à troubler son repos, on cite comme une des plus influentes celle qui a produit le hoquet convulsif auquel il est notoirement sujet.

Voici quelle est l'origine de cette affection spasmodique. Lors de l'expédition d'Arabie, Toussoun-Pacha fut bloqué dans Tayef par l'armée des Wahabys. Le grand pacha était resté à la Mecque; il n'avait point de troupes avec lui, et on lui conseillait de se rendre à Djedda, afin d'être prêt à s'embarquer en cas d'événements. « Je ne veux point « m'éloigner, dit-il; au contraire, je veux « aller délivrer mon fils. » Et il partit escorté seulement de 40 mamelouks. Arrivé près de Tayef sans avoir encore arrêté de plan de conduite, il voulut se reposer pour y réfléchir ensuite, et ordonna à un de ses mamelouks de le réveiller à la moindre alarme. Il était donc plongé dans le plus profond sommeil, quand un des sentinelles amena un espion wahaby, pris dans les environs du bivouac. Le serviteur, épouvanté, réveilla son maître en sursaut, et lui causa une si grande frayeur, qu'il fut pris d'un hoquet convulsif dont les attaques se sont répétées depuis à chaque émotion violente. Cependant, ayant recouvré ses sens, Méhémet-Ali interrogea l'espion; et, dirigé par les réponses de cet homme, il lui dit à son tour qu'il commandait l'avant-garde de l'armée du pacha. « Si tu veux, « ajouta-t-il, porter à Toussoun-Pacha « la nouvelle de l'arrivée de son père, tu « recevras 100 thaleris de récompense. » L'Arabe consentit, et emporta la missive. Avide, comme tous les individus de sa race, il accomplit religieusement son message, et reçut le *bacchiche* pro-

mis; puis il courut vers le camp wahaby, où il annonça l'arrivée de Méhémet-Ali à la tête d'une armée formidable. La ruse eut un plein succès; les assiégeants, terrifiés, disparurent en peu d'heures. Cette facile victoire a néanmoins coûté le repos au vainqueur.

Malgré les courts instants qu'il donne au sommeil, il est toutefois d'une activité peu commune. A quatre heures du matin on le voit sur pied, et toute sa journée est employée, soit à travailler avec ses ministres, soit à passer des revues, soit à inspecter les chantiers ou tout autre établissement public dont il se plaît à surveiller les travaux.

Il calcule bien, sans jamais avoir appris l'arithmétique. On sait qu'il avait quarante-cinq ans lorsqu'il chercha à connaître les premiers éléments de l'écriture et de la lecture. Une esclave de son harem lui enseigna, dit-on, l'alphabet, et un cheikh fut chargé de lui apprendre à écrire. C'est là une particularité caractéristique de sa vie, et elle devient réellement remarquable quand on pense aux graves préoccupations politiques qui devaient absorber l'intelligence de cet homme éminent.

Au sein de l'intimité, il est communicatif, curieux, et ses questions accusent une ignorance naïve, tout en révélant beaucoup de finesse et de pénétration. Dans la conversation, il a quelquefois un à-propos remarquable de repartie. Un consul vantait un jour, en sa présence, le tableau d'Horace Vernet représentant le massacre des mamelouks, peinture que tout le monde admirait alors au musée de Paris: « L'artiste, dit le pacha, pourra trouver un sujet de pendant à son tableau dans le massacre des mamelouks de Bonaparte à Marseille. »

Son caractère est absolu et violent; mais, comme presque tous les Orientaux, dans la majeure partie des cas il sait se contenir, et conduire avec la plus grande adresse ce qu'il a prémédité; ainsi la fougue de son tempérament en fait un homme brave et hardi, et le pouvoir qu'il a de dompter cette fougue, au besoin, en fait un général habile, et lui donne l'art de commander en toutes circonstances.

En dépit de ses penchants irascibles, beaucoup de bonté naturelle lui rend difficile d'infliger des punitions; une indulgence, qui semble dans certaines occasions aller jusqu'à l'insouciance, le porte à pardonner volontiers, et même à oublier les fautes les plus graves. Cette propension de son cœur vers les actes de justice et de clémence lui a dicté une de ses décisions administratives les plus importantes: c'est celle qui enlève aux grands le révoltant privilége de punir de mort leurs esclaves ou leurs subordonnés; il a voulu que de semblables sentences fussent ratifiées par un arrêt du souverain, mettant ainsi un arbitre entre l'accusé et le juge, et un intervalle salutaire entre la faute et le châtiment.

Cependant il a quelquefois des accès étranges de despotisme, et nous en consignerons ici deux exemples assez curieux.

Entre autres plantes rares venues d'Europe, Méhémet-Ali avait reçu un dahlia. Placée en pleine terre, au grand soleil, assez loin du kiosque favori du pacha, la plante avait fleuri parfaitement sans que son maître y prît garde. Mais un étranger ayant un jour parlé de la beauté de cette fleur, Méhémet la remarqua pour la première fois, et, l'admirant à son tour, il commanda de la mettre en caisse et de la transporter sous le sycomore qui ombrage son kiosque. Le jardinier ayant osé objecter que la fleur pouvait en mourir, à cette observation le prince fronça le sourcil, et jura de faire enterrer vif le maladroit qui laisserait périr l'objet de sa soudaine prédilection. Le lendemain le dahlia était soigneusement déposé dans une large caisse à l'ombre du sycomore; mais la fleur à demi fanée penchait languissamment sur sa longue tige. Le jardinier fut amené, étendu sur le sol, et, malgré ses réclamations, il reçut d'abord plusieurs coups de courbache. Cependant, comme le patient ne cessait de répéter avec un grand sang-froid qu'on ne pouvait faire obéir les plantes de même que les hommes, il en fut quitte pour une légère bastonnade. Après mûre réflexion, le pacha lui envoya même un cadeau pour le dédommager.

Dans le nombre des arbres fruitiers qui lui étaient aussi venus d'Europe, il

avait recommandé à ses jardiniers deux ou trois variétés de pruniers. On en prit grand soin, et l'un d'eux produisit quelques prunes. Le prince, qui avait suivi avec intérêt les développements de ce fruit, ayant eu la fantaisie d'en goûter tandis qu'il était encore vert, lui trouva déjà un goût exquis, et ordonna au directeur du jardin de donner une attention spéciale aux cinq ou six prunes qui restaient. L'arbre fut donc entouré d'un filet pour empêcher les oiseaux d'arriver jusqu'à ces fruits précieux, et un gardien dut exercer la plus active surveillance. Malheureusement, un de ces tourbillons si fréquents en Égypte vint fondre sur l'objet de tant de sollicitude, et, la tourmente passée, il resta sur l'arbre..... une seule prune! Par compensation, sans doute, celle-ci devint si belle qu'elle semblait avoir entièrement absorbé à elle seule tous les sucs destinés à alimenter une récolte abondante. Enfin la prune allait être mûre, et depuis quelque temps le pacha semblait oublier de visiter son jardin. Les jours passaient, et rien n'annonçait une prochaine promenade à Choubra. Le directeur, fort inquiet, en délibéra avec ses subordonnés; il fut décidé, à l'unanimité, que la prune avait atteint sa maturité parfaite, et que si on ne la cueillait elle courrait le risque de tomber ou de se gâter sur l'arbre. On la détacha donc de la branche, en grande cérémonie; puis, après l'avoir délicatement enveloppée de duvet de coton, on l'enferma dans une petite boîte, qui fut cachetée et expédiée par un exprès à son Altesse. C'était au temps du ramadan; Méhémet-Ali, légèrement indisposé, prenait ses repas dans son harem. La prune lui fut servie parmi d'autres fruits par un eunuque auquel on n'avait point fait savoir tout le prix qu'elle avait pour son maître; n'ayant pas été prévenu, le pacha la prit avec une complète inadvertance, et la mangea, sans se douter que c'était une de celles à l'égard desquelles il avait fait de si rigoureuses recommandations.

A quelques jours de là, il se rendit à son jardin, et, tout d'abord, il vint droit au prunier. Plus de prune!..... Avant qu'on eût pu lui donner l'explication de cette disparition désappointante, le pacha fut pris du hoquet convulsif, symptôme de sa plus violente colère, et le directeur du jardin, saisi sur un signe, fut jeté à terre, et bâtonné au pied de l'arbre. Le pauvre homme parvint enfin à se faire écouter, des témoins furent entendus, et on appela l'eunuque. — Est-ce que j'ai mangé une prune? lui cria le pacha du plus loin qu'il l'aperçut. — Oui, Altesse; il y a quelques jours qu'au repas du soir je vous en ai servi une. — Et tu ne m'as pas averti! — Au geste qui accompagne ces paroles, l'eunuque comprend son danger, court, s'élance sur le cheval tout harnaché du pacha, et disparaît à travers champs avant qu'on ait pu tenter de s'emparer de lui. Le malheureux se tint caché pendant plusieurs jours; cependant lorsqu'on osa en parler au pacha, il daigna lui faire grâce.

Hâtons-nous de le déclarer: si le vice-roi a des caprices de despote, il a fait preuve, en plusieurs circonstances, de beaucoup de loyauté, et d'une parfaite noblesse de sentiment. Ainsi il n'a jamais consenti à livrer à la Porte les rebelles réfugiés en grand nombre dans ses États; et même lors de l'insurrection de la Grèce il protégea religieusement les Hellènes qui se trouvaient en Égypte, et les conserva dans leurs emplois. Pourtant ce serait une complète erreur d'inférer de ces démonstrations accidentelles que le pacha ait des notions raisonnées et un amour vrai de l'équité; qu'il se puisse être jamais préoccupé sérieusement de censurer et de faire respecter les droits naturels de l'homme dans ses États, quoi qu'on l'ait beaucoup glorifié d'avoir voulu instaurer pour tous ses sujets indistinctement une législation protectrice, et la tutelle d'une administration régulière de la justice. Le code qui a été promulgué par Méhémet-Ali, il y a quelques années, et dont on a tant vanté la sagesse et la portée libérale, n'a jamais été mis en vigueur; ce fut un sacrifice fait par Zalem-Pacha (1) à sa renommée, aux instigations et à l'exigence de ses prôneurs. Aussi a-t-il été abandonné aussitôt après son adoption, ou si ses dispositions ont

(1) *Zalem* veut dire oppresseur, tyran, de *Zoulm*, oppression. Zalem-Pacha est le nom que les fellahs donnent à Méhémet-Ali.

été appliquées, cela a été dans de rares occasions, lorsque les intérêts directs ou indirects du pacha n'en devaient point souffrir. A la vérité, il n'en pouvait guère être autrement, à moins que le législateur n'eût eu une trempe de génie et de caractère de beaucoup supérieure à celle qu'il a montrée; il lui eût fallu frapper d'abord, sans hésiter, ses affidés, les soutiens de sa puissance, et s'interdire à lui-même une foule d'iniquités. Le premier coupable qu'eussent atteint les nouveaux statuts eût été leur principal rédacteur, Moukhtar-Bey, qui, bien qu'élevé en France, n'avait pas perdu les goûts honteux si communs dans son pays, et qui, dix jours après avoir achevé la fameuse compilation, furieux de rencontrer dans un jeune domestique arabe une résistance inébranlable à ses propositions dissolues, fit impitoyablement mourir ce malheureux sous le bâton. Instruit de cette affaire, Zalem-Pacha pensa, comme font encore tous les grands en Égypte, *qu'une tête fellah ne vaut pas un cheveu turk*. En dépit des prescriptions formelles et rigoureuses de la récente jurisprudence, Moukhtar-Bey en fut quitte pour payer un dieh (rachat ou prix du sang) de 500 piastres, environ 125 francs, somme inférieure à ses appointements d'une journée : on voit qu'à ce taux il pouvait tuer, sans inquiétude pour sa propre peau, plus de trois cent soixante-cinq hommes par an; encore cette condamnation n'a-t-elle été peut-être prononcée que pour la forme, et ne sommes-nous nullement certain qu'on ait veillé à l'exécution de la sentence, et que les parents de la victime soient jamais parvenus à recevoir cette indemnité dérisoire. Ce n'est pas là le seul fait de ce genre que nous pourrions révéler, ils abondent : pour se venger de semblables déconvenues, ou par des motifs tout aussi peu excusables, Sélim-Pacha jette un de ses mamelouks à l'eau; Mahou-Bey tue un des siens sous le bâton; Choukry-Effendi en fait autant : tous ces meurtres et bien d'autres crimes restent impunis. Deux ans après la publication de ce code, dans lequel on s'était plu à voir le gage d'une ère d'égalité civile et d'inviolabilité individuelle pour tous les habitants du pachalik, indigènes ou étrangers, on *torturait* encore les paysans avec des briques rougies au feu, on les clouait encore par les oreilles, on les déchirait encore à coups de courbache, pour les forcer à payer l'impôt ou les avanies du pacha *mange-peuple* (1).

Il faut bien le dire, l'octroi réel d'un régime légal, l'investiture donnée à ses sujets de la faculté de recours à l'autorité souveraine d'une constitution, la soumission du chef du gouvernement et de ses agents à la sanction suprême d'une juridiction inévitable et impartiale, eussent été une gêne cruelle pour le mode usuel de procéder du vice-roi et de son administration. Sans doute il a bien quelque peu mérité le surnom de Zalem dont le peuple lui a fait hommage, n'ayant guère plus rien autre chose à lui offrir dans l'état de misère où il l'a réduit. Sans passer en revue toute la série des actes tyranniques qui lui a valu cette épithète significative, constatons seulement que rien n'égale l'esprit de fiscalité et de rapine de Méhémet-Ali, et l'iniquité de ses extorsions. Armée, employés, artisans, il voudrait ne payer personne, et s'arrangerait parfaitement d'être servi gratis; les officiers civils et militaires, les soldats, les ouvriers, ont toutes les peines imaginables pour obtenir le règlement de leurs appointements ou de leurs salaires, et rarement ils reçoivent des espèces; dans la majeure partie des cas, ils sont forcés d'accepter des marchandises provenant des fabriques du pacha; et pour se procurer de l'argent il leur faut revendre à perte les objets qui leur ont été comptés à des prix exorbitants. Jamais caissier du trésor auquel est présenté un teskéré (mandat) n'a de numéraire dans ses coffres; il ouvre au réclamant ses magasins, où celui-ci peut choisir, s'il y a du choix, en subissant le tarif. Le créancier auquel il ne convient pas de se charger de débiter les produits des manufactures vice-royales s'adresse à des usuriers, qui lui escomptent son titre avec un rabais considérable sur la valeur nominale, rabais sur lequel le potentat industriel prélève sans doute une prime pour per-

(1) Épithète donnée à un roi par Homère : Δημοβόρος βασιλεύς. Iliados A, v. 231.

mettre ce courtage. Parmi toutes les rubriques ingénieuses inventées par Méhémet-Ali pour obtenir quittance sans bourse délier, un exemple remarquable achèvera de donner une idée nette de sa fécondité en combinaisons financières. Après la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Européens, Ibrahim-Pacha, voyant l'impossibilité de garder la Syrie plus longtemps, envoya l'ordre à tous les corps de troupes d'effectuer leur retraite vers l'Égypte, et de détruire en partant tout ce qui pourrait servir contre eux. Les fortifications et les poudrières furent démolies, les tentes furent brûlées, les canons encloués, et tout le matériel dont les magasins étaient approvisionnés fut mis en pièces; on alla même jusqu'à briser les fusils et les sabres des soldats qui mouraient en route, afin de ne fournir aucune arme à l'ennemi, qui se grossissait chaque jour de tous les mécontents. A l'arrivée de l'armée au Kaire, on fit le compte minutieux de la perte occasionnée par l'exécution de cette mesure, impérieusement imposée aux Égyptiens par leurs chefs, et l'on trouva qu'elle se montait à six mois de la solde des débris de l'armée vaincue qui venait d'essuyer tant de fatigue et de souffrance; cette enquête était assez légitime, mais ce qu'il y eut d'odieux, d'incroyable, c'est ce qui nous reste à divulguer, ce que le rapprochement des chiffres a déjà fait soupçonner peut-être : on voulait retenir cette somme aux soldats survivants, et il fallut d'énergiques protestations de la part de Soliman-Pacha pour vaincre l'obstination de Méhémet-Ali, et le faire renoncer à sa singulière détermination. Le pacha finit par comprendre, non sans peine, qu'il était au moins imprudent d'irriter, par une confiscation abusive, une armée dont son sort pouvait encore dépendre d'un instant à l'autre. Il nous semble évident que l'institution sincère et l'existence respectée d'une sauvegarde omnipotente du faible et de l'opprimé sont incompatibles de tout point avec de semblables inclinations. Au surplus, si l'on avait eu l'intention loyale de faire le bien, d'affranchir et de rendre heureux les infortunés serfs de l'Égypte, il n'était nullement nécessaire d'étudier, d'imiter la morale et les préceptes de l'Occident : la vertu du Koran suffisait à la chose; il ne s'agissait que de se conformer strictement aux commandements et aux arrêts du prophète; au nombre des décrets assez complets et précis du livre sacré, il en est qui stigmatisent et châtient l'accaparement et le monopole, à peu près à l'égal du vol. Mais Méhémet-Ali semble avoir puisé des inspirations plus efficaces dans la maxime arabe : « Le peuple « doit être traité comme le sésame; il « faut le fouler et l'écraser pour en tirer « de l'huile. »

Puisque nous sommes sur ce sujet, et que nous avons consigné ici la malédiction qui résonne sans cesse sur les lèvres des fellahs, nous ne pouvons nous dispenser d'entrer dans quelques explications sur un fait auquel on a donné beaucoup d'importance et de retentissement dans son temps, et qui, de prime aspect, renferme une infirmation directe et imposante de la preuve par nous alléguée d'un anathème généralement fulminé à l'endroit du pacha : nous voulons parler de la démarche solennelle tentée unanimement et spontanément par les Égyptiens auprès de la Sublime-Porte, pour conjurer la déposition de leur gouverneur. Voici les moyens rapides et efficaces par lesquels s'est opérée cette conversion manifeste de la disposition des esprits : au milieu de novembre 1840, le vice-roi convoqua au Kaire les nazers et les cheikhs de tous les districts de l'Égypte. On se réunit à la citadelle, et Hussein-Pacha, à qui avait été confiée la haute mission de présider ce conseil, parla éloquemment de la nécessité d'introduire des réformes dans l'administration des provinces afin de soulager le peuple, et fit briller aux yeux de ses auditeurs une superbe perspective; après ce ravissant discours, il prit avec complaisance l'avis de chacun d'eux, écouta toutes les demandes et réclamations, et distribua magnifiquement des promesses; puis, feignant d'être forcé de partir précipitamment par la réception d'une lettre du vice-roi, il pria les nazers et les cheikhs d'apposer de suite leurs sceaux au bas d'une feuille de papier qu'il prenait l'engagement de remplir du procès-verbal de leur conférence, en relatant

fidèlement ce qui s'y était passé. Aucun des assistants n'osa refuser, et l'honnête pacha perpétra une innocente substitution; il rédigea sur le blanc seing une supplique du peuple égyptien au sultan Abd-ul-Medjid pour solliciter le maintien de Méhémet-Ali dans le pachalik d'Egypte. Trompés par quelque autre ruse, ou séduits d'une façon quelconque, les oulémas du Kaire dressèrent une requête dans le même but. On voit, par nos éclaircissements irréfutables, quelle foi il faut ajouter à ces tendres et louangeuses pétitions, à l'aide desquelles on a exploité audacieusement l'admiration et la sympathie crédules de bien des gens.

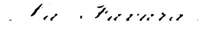
Le vice-roi observe les rites de l'islamisme, mais il n'est point fanatique, et il a toujours montré une grande tolérance pour tous les cultes. Il est le premier souverain musulman qui ait su faire respecter les chrétiens dans son empire, qui les ait traités avec confiance, et qui leur ait donné des titres et des commandements. — En bravant ainsi les préjugés du peuple et l'inévitable jalousie des grands, Méhémet-Ali a déployé un véritable courage et fait montre d'un esprit plein de droiture. A proprement parler, du reste, Méhémet-Ali ne semble guère se soucier d'être rangé au nombre des zélés islamistes, de mériter la sainte épithète de *moumenine*, ou *vrai croyant*. Rien n'atteste en lui la conviction profonde de la précellence absolue de la foi mahométane sur les autres; quelques traits de sa vie nous ont paru des indices suffisants pour asseoir cette opinion, et serviront probablement à la justifier. Au mépris du Koran et de toutes ses lois divines, le pacha fit deux ou trois fois saisir, à la fin de leur pèlerinage, tous les pieux Arabes qui s'étaient rendus à la Mekke pour accomplir ce devoir solennel et indispensable, et compléta, de cette manière, les régiments du Hedjaz décimés par la guerre. A l'époque accoutumée de la crue du Nil, en 1825, comme les eaux n'étaient point arrivées à la hauteur ordinaire, Méhémet-Ali, ayant ordonné des prières dans toutes les mosquées, engagea aussi publiquement les chefs des autres cultes professés en Égypte, à faire prier pour obtenir de Dieu ce bienfait commun. « De tant « de religions, » disait-il dans cette circonstance, « il serait bien malheureux « qu'il n'en fût pas une seule bonne. »

Ce prince, avec beaucoup de facultés remarquables, possède les vertus de l'homme privé. Il est bon père, ami sûr, et, chose rare parmi les princes asiatiques, sa sobriété est extrême, et ses mœurs sont assez pures. Une grande sensibilité lui donne quelque chose de touchant, et lui concilie facilement l'affection de ceux qui l'environnent. La mort de ses enfants l'a profondément affecté; pendant longtemps on pouvait suivre sur le visage du père inconsolable la trace d'une grande douleur; et la perte de ses compagnons d'armes lui a souvent fait verser des pleurs sincères. Plusieurs de ses camarades de jeunesse ont été associés à sa fortune, et se sont élevés et enrichis par ses faveurs; ses compatriotes ont toujours trouvé près de lui un accueil bienveillant et généreux. La terre natale est restée chère à ses souvenirs, et il a souvent témoigné son affection et son intérêt pour les lieux où s'est passée son enfance: les habitants indigènes de Cavala sont, dit-on, exempts de tous impôts, Méhémet-Ali les payant annuellement au trésor impérial. On rapporte aussi qu'il a donné l'ordre de conserver soigneusement sa maison paternelle et de n'y faire aucun changement; il a encore des parents qui y vivent, comblés de ses bienfaits.

Soit par une faiblesse commune à beaucoup d'hommes sur le retour, soit par calcul, le pacha aime à se dire plus âgé qu'il ne l'est réellement, afin de faire remarquer la vigueur qui lui reste encore. En 1836 il se donnait soixante-treize ans, ce qui ferait remonter sa naissance à l'année 1763, tandis qu'il est né en 1768 ou 1769.

Il serait complétement oiseux de parler de ses vertus guerrières; la haute position qu'il s'est faite en dit assez à cet égard. Nous ajouterons seulement que dans sa vie privée il a souvent poussé le courage jusqu'à la témérité. Il y a quatre ou cinq ans à peine qu'on l'a vu entreprendre sur un dromadaire de longs et périlleux voyages au milieu du désert, et braver les écueils du Nil, pour se rendre à Fazoglou, c'est-à-dire à six cents lieues de sa capitale.

Exempt des préjugés mahométans, et partisan des innovations, le pacha s'en-



La Favara.

quiert beaucoup des nations de l'Europe, qu'il imite avec une certaine affectation, même dans leurs erreurs. Mais, malgré cette *xénomanie*, sa patrie exerce encore une certaine influence sur ses pensées et sa conduite. Il parle avec enthousiasme de la Macédoine, d'Alexandre, son héros favori, et des Ptolémées. On dirait que pour être de leur pays il se croit un peu de la même famille. Entendant un jour raconter un trait de la vie d'Alexandre, il s'écria avec orgueil : « Et « moi aussi je suis de Philibeh (1). » Napoléon est l'objet de son admiration; pourtant le Macédonien l'emporte peut-être encore dans son esprit, à cause du prestige de l'espèce de culte de famille dont nous avons fait mention. Les vies de ces deux grands hommes sont sa lecture habituelle; et, par suite d'un singulier mélange d'idées héroïques et astucieuses, il ajoute à ce sujet de méditations la lecture du *Prince* de Machiavel, dont il a fait faire une traduction pour son usage. On assure que, à l'exemple de Napoléon et de César, il se croit obligé d'écrire ses mémoires, et que, quand

(1) C'est ainsi que les Turcs appellent la Macédoine, du nom de Philippe, père d'Alexandre.

Nous terminons ces détails relatifs au pacha par quelques renseignements qui nous ont paru mériter d'être mis sous les yeux du lecteur.

Voici la formule des titres qu'il prend en tête de ses actes officiels :

« Son Altesse, le doué de grandeur, de puis-« sance, de victoire, de conquête, d'intelli-« gence, Mohammed-Ali-Pacha; que Dieu pro-« tége ses jours, et déploie dans la bataille ses « étendards ! »

En regard de cet échantillon de style emphatique, parfaitement conforme aux traditions de la superbe orientale, vient nécessairement se placer la description du sceau de l'heureux parvenu.

Au centre de ce sceau, le possesseur est désigné en ces termes : « Celui qui se fie sur Dieu, « l'assisté Mohammed-Ali son esclave. » Dans le cercle extérieur, qui sert de bordure, on lit deux vers qui signifient : « Celui dont le re-« cours est dans l'apôtre de Dieu, fût-il saisi « par le lion dans sa tanière, est sans crainte. »

Cette devise est imitée du *Borda*, poëme à la louange du prophète.

Des négociants anglais de Manchester et de Liverpool ont fait frapper des médailles en or, en argent, et en bronze, en l'honneur de Mohammed-Ali. Elles portent, d'un côté, l'effigie du pacha, gravée d'après un mauvais portrait qui lui donne un air ignoble et féroce : on lit à l'entour MÉHÉMET-ALI-PACHA; sur le revers, deux palmes, dont les tiges sont nouées ensemble à leur naissance, encadrent l'inscription suivante :

TO THE FRIEND
OF SCIENCE, COMMERCE,
AND ORDER, WHO PROTECTED
THE SUBJECTS AND PROPERTY
OF ADVERSE POWERS,
AND KEPT OPEN
THE OVERLAND ROUTE
TO INDIA.
1840.

En voici la traduction littérale :

A l'ami
de la science, du commerce
et de l'ordre, qui protégea
les sujets et les propriétés
des puissances antagonistes,
et maintint libre
la route par terre
de l'Inde.

La bizarre idée de cet hommage menteur ou intéressé éclata dans les cerveaux des spéculateurs britanniques au moment même où la flotte anglaise bombardait Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre, ou les menées diplomatiques d'une politique égoïste et envahissante tramaient vigoureusement l'expulsion du vice-roi; cette idée malencontreuse a considérablement égayé les salons de Londres, et soulevé dans tous les journaux de la perfide Albion une tempête de sarcasmes et de quolibets contre ses auteurs, les candides ou malicieux trafiquants des villes maritimes.

A la même époque, dans des circonstances non moins étranges, quoique d'une nature bien différente, la France a vu décerner dans son sein un pareil tribut d'admiration au grand homme dont nos pacifiques gouvernants répudiaient la défense profitable, après l'avoir poussé à résister à ses ennemis. La médaille française présente aussi la figure parfaitement gravée et assez ressemblante du vice-roi; cette effigie a beaucoup de saillie; derrière la partie postérieure de la tête, on lit : MÉHÉMET-ALI RÉGÉNÉRATEUR DE L'ÉGYPTE; et les mêmes mots sont tracés en arabe devant la partie antérieure, sur le bord opposé du disque; le revers porte au milieu un simulacre de cimeterre, de chaque côté duquel est placée la légende suivante, ici en français, là en arabe :

IL SAIT
DÉFENDRE
AVEC
NOBLESSE
L'HONNEUR
DE
SON PAYS.

Sur la lame du cimeterre il y a en français et en arabe :

NÉZIB, 1839.

Nous n'entrerons dans aucune réflexion motivée, ni sur l'intempestivité de la démonstration, ni sur le ridicule des expressions employées dans la phrase élogieuse; nous ferons seulement remarquer que la formule — *honneur du pays* — n'a pas d'équivalent dans l'idiome arabe; cette pensée, ce sentiment, chers à l'Ocident, sont complétement vides de sens et nuls pour les intelligences et les âmes orientales.

il a un moment de loisir, il dicte à son kateb (secrétaire) une relation des événements de sa vie agitée, version qui sera seulement connue après sa mort.

Au nombre des incidents secrets de sa carrière aventureuse, il en est un des plus intéressants sur lequel l'avenir nous apportera peut-être quelques révélations de sa part à défaut d'autres, et dont nous dirons ici quelques mots, sous forme d'anecdote, sans rien affirmer. A l'époque de la prise d'Alger, on racontait, à Alexandrie, que le gouvernement français, ne voulant point conserver sa conquête, mais seulement punir l'insolence du dey et détruire la piraterie, avait offert à Méhémet-Ali de lui céder cette province importante s'il voulait payer les frais de la guerre et donner au commerce de nos nationaux toutes sortes de priviléges et avantages; la mission de M. Bois-le-Comte n'avait pas, prétendait-on, d'autre objet; et, selon quelques personnes qui passaient pour bien informées, le pacha avait accepté et commençait déjà ses préparatifs, quand la révolution de 1830 est arrivée. Cet événement seul a-t-il rompu de fait toutes les négociations, ou d'autres causes ont-elles fait manquer plus tard ces combinaisons politiques? Ce sont là des questions d'histoire diplomatique qu'il ne nous appartient pas de résoudre.

Il n'est pas d'homme qui ait été jugé plus diversement que Méhémét-Ali. Les uns ont vu en lui un nouveau Ptolémée-Philadelphe, un héros dont le règne a régénéré et civilisé l'Égypte; les autres en ont fait un aventurier habile, qui s'est occupé de parvenir au pouvoir dans un but exclusif de domination, et d'exploiter son pachalik dans un intérêt tout personnel.

Mais, quoi qu'il en soit de ces opinions contradictoires, c'est manifestement, tout le monde doit le reconnaître, à une grande force de conception, à une persévérance rare, à un esprit de conduite parfaitement entendu, à un tact profond, à une énergie puissante, qu'il a dû sa fortune et sa réputation.

Méhémet-Ali est évidemment un homme supérieur. A-t-il vraiment eu pour but le bonheur et la gloire de l'Égypte, ou n'a-t-il agi que par l'incitation d'un vain amour de célébrité, ou d'une ambition sans mesure? Enfin un gouvernement réparateur a-t-il succédé à la tyrannie des mamelouks? Telles sont les questions que cette grande existence soulève, et sur lesquelles nous tâcherons de jeter quelque clarté.

C'est à tort qu'on dit l'Égypte civilisée, elle ne peut l'être si subitement. La civilisation est le produit d'une série d'opérations successives, elle ne peut s'improviser en un quart de siècle; et si l'on n'envisage que les résultats, la civilisation engendre un bien-être dont l'Égypte est malheureusement loin de jouir.

Il est vrai que pour introduire ses innovations Méhémet-Ali a dû ménager les habitudes, les superstitions, les préjugés, maladies semblables à ces vers rongeurs de la Guinée dont la main la plus habile peut seulement, à la longue, effectuer l'extirpation, et qu'il a mis dans son œuvre autant de patience que d'adresse; il est vrai que la jalousie ombrageuse du sultan lui a suscité des obstacles presque insurmontables, qu'il lui a fallu poursuivre son œuvre en levant des armées et des contributions hors de proportion avec les ressources normales de ses domaines, et organiser le pays en appauvrissant les provinces pour des guerres où il n'avait à recueillir que de la gloire. — Étrange moyen de civilisation! Il a pressuré si violemment l'Égypte, qu'il l'a épuisée, et poursuivi l'Égyptien avec tant de rigueur pour en faire un soldat, que les villages se dépeuplaient à l'approche des recruteurs! Mais, au milieu de tant de difficultés, le fond de la pensée du grand pacha n'a été ni le soulagement des infortunes du peuple, ni la réforme des abus qui l'avaient avili, ni l'éducation d'une nouvelle race moins abjecte et plus intelligente.

Il a créé des guerriers qui ont vaincu les Wahabys et les Osmanlis; il a formé des matelots, des constructeurs, des ouvriers; élevé des arsenaux, des manufactures, des écoles; mais le fellah est-il aujourd'hui plus propre, mieux nourri, plus moral, plus instruit? Il a manié de grands capitaux; mais comment les a-t-il obtenus? Rien n'a été respecté: succession des mamelouks, mosquées, ouaqfs, propriétés particu-

MONUMENTS ARABES DE LA SICILE



Gaucherel del.

Pont de l'AMIRAL construit par les Arabes pour l'Amiral du Roi ROGER

lières, il a tout usurpé sans distinction. Maître absolu de la fertile vallée du Nil, il en a modifié la culture, il en a régi la navigation dans le seul but d'augmenter ses propres revenus. A l'accaparement des terres, il a joint le monopole de l'industrie et du commerce; il est devenu l'unique propriétaire, l'unique manufacturier, l'unique marchand, et de cet immense pouvoir il n'est ressorti qu'une splendeur personnelle, et il n'en a pas tiré quelque grande et efficace mesure contre la misère et l'ignorance de son peuple. Même dans l'intérêt des établissements qu'il fondait, militaires, marins, ou manufacturiers, il n'a point agi avec une prévoyance vraiment perspicace, puisqu'il n'a point fait d'élèves en assez grand nombre pour les continuer après sa mort. Des ouvriers ont été appelés d'Europe par Méhémet-Ali; ils sont venus construire des vaisseaux, diriger des ateliers de tout genre; cependant la chose importante a été négligée : ils ont façonné très-peu d'ouvriers aptes à les remplacer.

Les écoles ont été instituées dans un but purement militaire, et il en est sorti peu de sujets capables. Comment pouvait-on espérer le contraire? Il n'existait pas d'éléments préparatoires, et il fallait élever d'emblée jusqu'à la science des êtres dont l'intelligence n'avait pas même reçu cette culture primordiale qui dans nos contrées se transmet d'une génération à l'autre pour ainsi dire avec la vie. Faire des médecins, des ingénieurs, etc., avec des adolescents qui non-seulement n'avaient pas acquis les connaissances nombreuses, abstraites, les prédispositions propices conférées par l'enseignement préliminaire sous l'empire duquel croissent les facultés du jeune âge dans les familles éclairées, lot infaillible des enfants des hautes classes, mais qui même n'avaient jamais soupçonné les plus simples notions devenues communes à ceux des classes inférieures et supérieures parmi les nations avancées de l'Occident; — développer immédiatement des entendements novices, tout à fait étrangers aux divers degrés d'initiations originelles que le labeur successif du temps laisse planer et répand sans cesse dans l'atmosphère des sociétés lentement policées, et qui y paraissent comme des idées innées chez l'individu auquel il échoit de la respirer dès sa naissance! — Une conception aussi téméraire ne pouvait aboutir qu'à un avortement. Dépourvu lui-même de toute éducation première, Méhémet-Ali, trompé par son exemple et par l'instinct du despotisme, semble avoir pensé qu'il pouvait susciter des savants, comme il avait vu surgir des soldats, par la seule force de sa volonté; tandis qu'en suivant l'ordre naturel, il eût pu, tout au plus, à l'aide de méthodes appropriées et de directions sagaces empruntées aux peuples sur lesquels il voulait modeler le sien, préparer pour son fils une élite de population apte à comprendre la théorie et à essayer de la mettre en pratique. Du reste, il fait si peu de cas de l'instruction, ou du moins de ses colléges, qu'il a pris quelques-uns des élèves de l'école de cavalerie pour les incorporer parmi ses domestiques; en 1840 il a choisi dans l'école des langues trois des meilleurs élèves pour les appeler aux fonctions de cuisinier sous la direction du maître-queux français de son palais.

Méhémet-Ali n'a point songé à rendre possible l'affranchissement de cette race arabe dont il a dédaigné la langue et qu'il a toujours méprisée. Il n'a de faveurs que pour les étrangers, turcs ou chrétiens; ce sont eux qui jouissent tandis que l'indigène travaille. Dans l'armée, ce sont les Osmanlis et leurs esclaves qui ont tous les grades; il en est de même dans les emplois publics; les Arabes, parias de l'État, sont le perpétuel jouet des agents de l'administration, tout-puissants contre des hommes ignorants et sans appui, dont ils n'ont à redouter ni les plaintes ni le ressentiment. Ainsi, à l'aide de faux poids et de fausses mesures, on trompe l'agriculteur sur la quantité des produits de sa terre. Au moment de la vente, le fellah n'a jamais recueilli que du coton de troisième qualité. En outre, une foule d'employés peuvent lui faire de fréquentes demandes d'argent; s'il refuse, il a la bastonnade; et s'il se soumet, le courbache est encore là pour lui en faire donner davantage. Emploie-t-on un paysan à une corvée, au lieu de le payer, on lui dit que son village doit au gouvernement; c'est la loi de

solidarité; ou si on le paye, c'est avec de faux *teskérés*. Méhémet-Ali a sous le rapport du génie fiscal quelques traits de ressemblance avec Philippe le Bel.

Le mauvais état des finances de l'Égypte n'est pas uniquement le résultat des longues et nombreuses guerres, la plupart déterminées par la nécessité: des changements mal compris, des entreprises imparfaitement appréciées ou combinées avec trop de légèreté, les vices de l'administration, la mauvaise foi des employés, et l'exagération de leurs appointements, sont autant de causes destructrices de la fortune publique, autant d'obstacles à la prospérité du pays, qui ont joint leurs pernicieux effets aux fléaux de la guerre, et qui continuent l'œuvre de ruine durant la paix.

Plus une année est abondante, plus la misère du peuple est grande, parce que Méhémet-Ali entame alors de plus vastes opérations. Par exemple, en 1829 le peuple mourait de faim tandis que des montagnes de grains destinées aux spéculations du pacha germaient sous les yeux des malheureux Arabes, sans qu'on leur permît même d'en acheter.

Content d'avoir fait retentir son nom dans les feuilles européennes, d'avoir soumis les peuples qui l'entourent et fait trembler le grand seigneur au milieu de Stamboul, Méhémet-Ali a trouvé sa mission assez grande, et ne s'est occupé de la prospérité de l'Égypte que d'une manière secondaire et pour procurer à son ambition les moyens de se satisfaire. Ou plutôt, Méhémet-Ali, homme providentiel, n'a pas eu la parfaite conscience de ses actions et de leur portée; il est venu porter un coup à l'édifice oriental, et, prenant les quelques pierres qui en sont tombées, il a bâti à la hâte une habitation sans durée, à la place où le véritable architecte élèvera le nouveau monument.

Toute sa conduite porte ce cachet d'action temporaire et égoïste, en même temps qu'une sorte d'empreinte fatale d'inspiration. Il n'a point protégé l'agriculture, étendu et multiplié les irrigations; l'espoir du lucre semble seul l'avoir engagé à donner à l'Orient l'utile exemple des procédés européens dans la culture et l'industrie; et cependant on se demande comment le soldat macédonien a embrassé cette voie nouvelle, et comment cet esprit inculte a pénétré l'urgence de chercher hors de la routine des ressources et de la grandeur.

On voit dans tous les actes de sa vie le prince avide de gloire, et nulle part le législateur jetant les fondements d'un bien-être qui doit lui survivre; nulle part le régénérateur qui s'occupe de la justice, qui forme des citoyens aux travaux bienfaisants de la paix, comme aux redoutables exercices de la guerre; qui leur inculque le sentiment de la patrie et s'efforce de la leur rendre chère. Il travaille sans but d'avenir; son gouvernement tout autocrate ne prend que de lui sa force et sa majesté; ses successeurs, s'ils ne l'ont point compris, reprendront la vieille routine orientale, et le pays retombera dans son ancienne barbarie, à moins que, parmi ces germes lancés au hasard, quelqu'un ne soit tombé dans une bonne terre, et que, se propageant par sa propre vertu, il ne couvre de moissons nouvelles de sciences et de richesses le sol aujourd'hui aride de l'antique et célèbre Égypte.

Pour agir d'une manière homogène et logique il eût fallu qu'avant de rendre l'Égypte conquérante, Méhémet-Ali la rendît commerçante, agricole, heureuse. Inspirer à ses sujets l'amour de lois, de l'ordre et du bien public; leur donner confiance dans ses innovations, pour les leur faire aimer, au lieu de les leur imposer par la violence quand le souverain y rencontrait un avantage personnel et immédiat, tel était le programme de l'œuvre complète. Il fallait convaincre et non contraindre, employer la force intellectuelle, et non la force brutale. Il fallait enfin élever ce troupeau d'esclaves au rang de peuple. Les hauts emplois devaient être donnés non pas d'après de puériles prédilections, non pas à l'intrigue ou à la fantaisie, mais bien aux services réels et au mérite; et l'on pourra toujours reprocher à Méhémet-Ali d'avoir nommé ses favoris aux premières dignités de l'État, sans s'inquiéter d'examiner s'ils présentaient des garanties de capacité et d'expérience. On lui reprochera aussi d'avoir enrichi les grands, et d'avoir entretenu

par une générosité mal placée une sorte d'aristocratie intruse, dont les priviléges et les caprices déréglés ajoutent encore à l'oppression du peuple.

Ces étrangers, chrétiens ou musulmans, préférés sans cesse à la race arabe, et enrichis à ses dépens, sont détestés de la nation, qu'ils ont néanmoins servie; et les institutions qui devaient renouveler la face du pays, et lui donner dans le monde politique une place honorable, sont devenues odieuses à ceux même dont elles pouvaient être l'orgueil. Au lieu d'éveiller chez des êtres dégradés par une longue et terrible servitude quelque lueur d'amour de la patrie, en leur donnant l'espoir d'un sort meilleur, de faire naître l'émulation parmi eux, au moyen de récompenses graduées, de les inciter au travail et à l'étude par le désir de la liberté, il les a laissés dans leur léthargie, et s'est servi d'eux comme d'instruments machinaux, sans songer qu'un des plus brillants rayons de sa gloire aurait été d'en faire des hommes.

Le pacha fut dès l'abord forcé de recourir aux Francs, pour mener son entreprise à bonne fin, et il a admis, sans choix et sans distinction, tous ceux qui se présentèrent. Les premiers durent être les meilleurs; il y avait alors autour de Méhémet-Ali un prestige qui lui attira quelques hommes de cœur et de talent; puis bientôt s'abattit sur l'Égypte une nuée d'intrigants cherchant pâture : le prince fut trompé, indignement dupé, et, devenu défiant, il enveloppa tous les Francs sous la même réprobation, comme il les avait entourés d'une même prédisposition bienveillante. Du reste, il faut bien l'avouer, les Francs ne viennent en Égypte que poussés par l'amour du lucre, ou par le besoin d'échapper à la vindicte de leur patrie. Nul n'a pour but la cause du progrès et des lumières, nul ne sent avant tout le désir de faire le bien et d'être utile. Aussi, après un séjour plus ou moins prospère pour eux, ils quittent cette terre hospitalière, chargés de la malédiction d'un peuple dont ils ne sont pas les oppresseurs les moins actifs. Il est honteux de voir le peu que les Européens ont fait depuis vingt ans que le grand-pacha les emploie.

En 1836 Méhémet-Ali disait au divan de Kéneh. « De tous les Européens qui ont travaillé pour moi *trois seulement* m'ont rendu de grands services : Soliman-Pacha (Sève), Cerisy-Bey et Clot-Bey. Ces Français sont les premiers Francs que j'ai connus, et ils ont toujours vérifié la haute opinion que j'avais conçue d'eux lors de l'expédition de Bonaparte. » Ces paroles n'étaient point une flatterie de circonstance; il n'y avait à ce moment dans le divan que le prince Puckler Muskaw, un colonel russe, M. Campbell, consul anglais, et les gouverneurs de Kéneh et d'Esneh. Malgré le fondement trop réel que peut avoir la prévention du pacha contre les Francs, le peu de considération et d'égards qu'il leur témoigne depuis longtemps, la défaveur blessante qui accompagne leurs moindres démarches, le discrédit auquel ils ne peuvent échapper que difficilement, quoi qu'ils fassent et quels qu'ils soient, ont eu les plus fâcheux résultats. Dans la campagne de Syrie, Méhémet-Ali a vu s'effectuer de nombreuses défections, non-seulement parmi les Turcs, mais même parmi les Francs. Delcaretto, ingénieur italien, qui avait fortifié Saint-Jean-d'Acre depuis que cette ville était tombée entre les mains d'Ibrahim, passa le premier à bord de la flotte anglaise, pour communiquer le plan de la place et diriger le feu (1). Un Anglais, M. Bretell, ingénieur des mines, se rendit coupable d'une pareille trahison. Pendant six ans il avait parcouru la Syrie aux frais du gouvernement égyptien; il connaissait parfaitement les dispositions des diverses parties de la population, et le fort et le faible de chaque localité. A la nouvelle d'un projet de coalition européenne contre l'homme dont il avait accepté des bienfaits et possédé la confiance, M. Bretell eut l'infamie de passer en Angleterre pour donner les renseignements nécessaires au

(1) Nous devons rappeler ici qu'un ingénieur napolitain nommé *Caretto* resta longtemps au service d'Ali, pacha de Janina, qui, un jour, sur la révélation de quelque turpitude, le fit bâtonner et renfermer dans un cachot; *Caretto* y demeura quelques années, et ne recouvra la liberté qu'en 1818. L'identité de nom conduit à penser que c'est le même individu, qui sans doute vint plus tard en Égypte cacher le reste d'une vie condamnée à l'opprobre et à la misère.

soulèvement de la Syrie et à la conduite des opérations militaires dans cette contrée. Les Français n'ont point perpétré de félonies semblables; tous ont suivi l'honorable exemple donné par Soliman-Pacha, et sont restés inébranlablement fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Mais ils sont néanmoins atteints par la commune disgrâce des Européens. Ils n'ont plus de chances de fortune, ils ne peuvent guère parvenir à un poste de confiance, et faire quelque chose de grand et de fructueux pour les intérêts actuels ou futurs du pachalik. A l'exception d'un ou deux peut-être, ceux qui y conservent une fonction ne sont que des courtisans, qui songent uniquement à s'enrichir en profitant des circonstances, et qui exploitent tous les désordres et les abus, sans se mettre en peine de rien redresser ni améliorer.

Encouragées par le gouvernement, protégées par des institutions, l'agriculture et l'industrie pouvaient devenir deux sources fécondes de fortune et de bonheur pour l'Égypte; mais sacrifiées aux intérêts militaires, monopolisées dans l'unique intérêt du pacha, elles n'ont rien gagné à une activité plus apparente que réelle; leur essor et leur développement se sont promptement arrêtés.

En résumé, une tentative gigantesque a été faite; et malgré toutes les circonstances favorables, n'étant pas fondée sur une expérience suffisante, elle a, comme un avortement terrible, produit de violentes souffrances et un immense épuisement. Debout sur les ruines d'une œuvre qui semblait se préparer pour des siècles, Méhémet-Ali a, selon toute apparence, accompli désormais sa tâche, et, vivant encore, assiste au jugement de la postérité. Le bien qu'il a fait, placé dans un jour éclatant, a largement recueilli sa récompense; le bien qu'il eût pu faire a parlé aussi hautement; et l'exigence du monde civilisé est d'autant plus sévère qu'il a pris part aux luttes, et engagé son honneur à la chute ou au succès du grand-pacha. Quelques années de repos ont calmé les passions haineuses, ou, s'il en existe encore, l'aspect de ce vieillard, que la tombe attend chaque jour, doit y faire un juste contre-poids. Devenue impartiale par l'équilibre d'intérêts contraires, l'Europe appelle aujourd'hui devant soi cette vaste carrière, comme l'antique Égypte évoquait à ses pieds l'ombre tremblante de ses rois; en mesurant les moyens et le but, les efforts et les résultats, les obstacles et la réussite, elle comprend qu'une position éloignée a trompé l'optique des spectateurs, et que, faute d'initiation au véritable état des choses, des actions ont paru sublimes ou odieuses, lorsqu'elles étaient uniquement des élans irréfléchis, ou des nécessités subies à grands regrets peut-être; elle voit que mille ambitions étrangères de peuples et d'hommes se sont abritées sous cette existence, la troublant fréquemment à leur profit, et entravant toujours sa marche régulière; et elle juge que si dans ce retentissement et cet éclat il s'est trouvé beaucoup d'échos et de reflets, il y avait pourtant au fond une voix et une lumière; c'est pourquoi elle dit : « Ce n'est point une grande gloire, mais c'est une belle célébrité! »

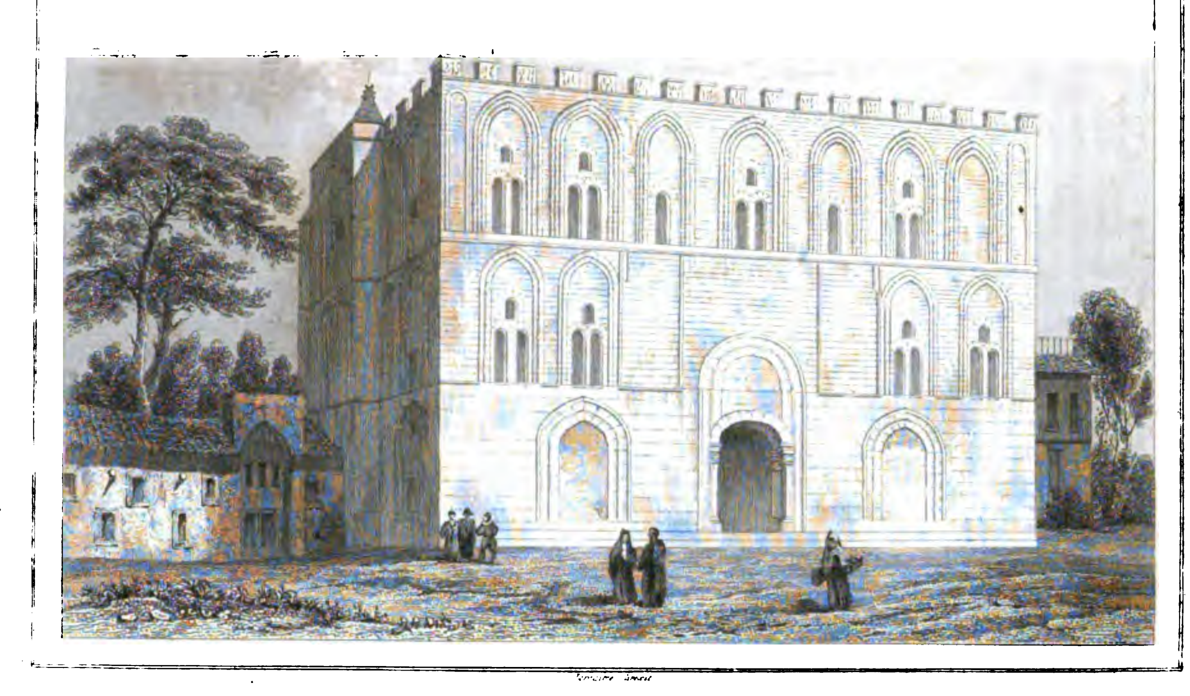
Les bornes restreintes d'un chapitre ne nous ont pas permis d'entrer dans de plus amples détails sur les institutions du grand-pacha d'Égypte. Nous avons voulu seulement indiquer leur filiation et les intentions qui les ont fait naître. On trouvera dans les diverses divisions de cet ouvrage des développements et des explications qui achèveront de donner à l'opinion du lecteur des bases solides et invariables.

La traduction du Hatti-Chérif du 21 zelhedji 1256 (13 février 1841), pièce officielle, donnera des renseignements précieux sur la véritable position de Méhémet-Ali en face de la Sublime-Porte, tant pour le passé que pour le présent.

HATTI-CHÉRIF

De Sa Hautesse; qui confère à Méhémet-Ali l'hérédité du gouvernement de l'Égypte, en le soumettant à certaines conditions.

Mon vizir, j'ai vu avec satisfaction les preuves de soumission que vous venez de donner, ainsi que vos protestations de fidélité, et vos assurances de dévouement envers mon auguste personne et pour les intérêts de ma Sublime-Porte. Votre longue expérience et la



Palais de la ZIZA [illegible] façade principale

connaissance des affaires du pays placé depuis longtemps sous votre administration ne me laissent pas douter que vous saurez, par le zèle et la prudence que vous apporterez dans ce même gouvernement, acquérir de nouveaux droits à ma bienveillance et à ma confiance en vous; et qu'en même temps, reconnaissant le prix de mes bienfaits, vous tâcherez de transmettre à vos descendants ces qualités qui vous distinguent. — Sur cette considération, je me suis décidé à vous confirmer dans le gouvernement de l'Égypte, d'après les limites tracées sur la carte qui vous est envoyée par mon grand-vizir, et à vous conférer, en outre, la prérogative de l'hérédité de ce gouvernement, sous les conditions suivantes :

1. Lorsque le gouvernement de l'Égypte sera devenu vacant, il sera confié à celui de vos enfants mâles que je choisirai, et le même mode de sucression s'appliquera aux enfants mâles de ce dernier, et ainsi de suite. Dans le cas où votre lignée masculine viendrait à s'éteindre, les enfants mâles issus des femmes de votre famille ne pourront avoir aucun droit à la succession.

2. Celui de vos fils qui sera choisi pour vous succéder dans le gouvernement de l'Égypte devra se rendre à Constantinople pour y recevoir l'investiture.

3. La prérogative de l'hérédité conférée au gouverneur de l'Égypte ne lui donnera aucun rang ou titre supérieur à celui des autres vizirs, ni aucun droit de préséance, et il sera traité parfaitement sur le même pied que ses collègues.

4. Les dispositions de mon hatti-chérif de Gulhané, ainsi que les lois administratives en vigueur ou à créer dans mon empire, et tous les traités conclus ou qui pourront se conclure avec les puissances amies, seront également exécutés en Égypte.

5. Tous les impôts dont cette province se trouvera grevée seront perçus en mon nom; et pour que les habitants de l'Égypte, qui font partie des sujets de ma Sublime-Porte, ne soient pas exposés à des avanies et à des perceptions irrégulières, les dîmes, droits et autres impôts y seront réglés d'après le système suivi dans le reste de l'empire.

6. Le quart des revenus, des droits de douane, dîmes et autres impôts en Égypte, sera prélevé sans aucune déduction, et versé au trésor de ma Sublime-Porte. Les trois autres quarts serviront à couvrir les frais de perception, de l'administration civile et militaire, et de l'entretien du gouverneur, ainsi qu'à payer le blé que l'Égypte doit envoyer chaque année aux villes saintes de la Mecque et de Médine.

7. Le tribut ci-dessus, dû par le gouverneur de l'Égypte, et le mode de payement, dureront cinq ans, à dater de l'an 1257 (22 février 1841). Ils pourront, par la suite, être réglés d'une autre manière plus convenable à la situation future de l'Égypte, ou à la nature de nouvelles circonstances.

8. Comme il est du devoir de ma Sublime-Porte de connaître le montant annuel des revenus et la manière de percevoir la dîme et les autres impôts, et comme cet objet exige une commission de surveillance et de contrôle dans cette province, on y avisera ultérieurement d'après ma volonté impériale.

9. Le règlement si important des monnaies devant être fixé par ma Sublime-Porte, de manière à ne plus admettre aucune variation, tant pour le titre que pour la valeur, les pièces d'or et d'argent, qu'il continuera d'être permis de frapper en mon nom en Égypte, devront être exactement semblables à celles qui sortent de la monnaie impériale de Constantinople, soit pour le titre, soit pour la forme et le module.

10. En temps de paix, dix-huit mille hommes de troupes suffisent à la garde intérieure de l'Égypte; ce nombre ne pourra être dépassé. Cependant, comme les forces égyptiennes sont destinées à la défense de la Sublime-Porte, non moins que les autres forces de l'empire, elles pourront être augmentées, en temps de guerre, dans la proportion qui sera jugée convenable.

11. D'après le nouveau système de service militaire qui a été adopté pour tout mon empire, les soldats après avoir servi cinq ans devant être remplacés par de nouveaux soldats, ce même système sera suivi aussi en Égypte. Ainsi, sur les dernières recrues des troupes égyptiennes qui servent aujourd'hui, l'on choisira vingt mille hommes pour commencer le nouveau service, dont dix-huit mille seront gardés pour l'Égypte, et deux mille envoyés ici pour faire leur temps.

12. Le cinquième de ces vingt mille hommes devant être remplacé chaque année, on prendra annuellement en Égypte quatre mille recrues, d'après le mode prescrit par le règlement militaire, au moyen du tirage au sort, et en procédant avec toute l'humanité, l'impartialité et la diligence requises. Trois mille six cents hommes de ces recrues resteront dans le pays, et quatre cents seront expédiés ici.

13. Les soldats qui auront fini leur temps de service, soit en Égypte, soit ici, rentreront dans leurs foyers, et ne pourront plus être requis une autre fois.

14. Quoique le climat de l'Égypte puisse exiger une différence dans l'étoffe des habits militaires, les uniformes, néanmoins, ainsi

que les signes distinctifs et les drapeaux des troupes égyptiennes, ne différeront pas de ceux des autres troupes de l'empire.

15. De même le costume et les signes distinctifs des officiers, matelots et soldats de la marine égyptienne, ainsi que le pavillon des bâtiments, seront les mêmes que ceux d'ici.

16. La nomination des officiers de terre et de mer jusqu'au grade de lieutenant inclusivement appartiendra au gouvernement de l'Égypte. Celle des officiers supérieurs dépendra de ma volonté impériale.

17. Dorénavant le gouverneur de l'Égypte ne pourra construire des bâtiments de guerre sans mon expresse permission.

18. La concession de l'hérédité au gouvernement de l'Égypte étant soumise aux conditions ci-dessus énoncées, l'inexécution de l'une d'elles motiverait le retrait immédiat de cette concession.

Le présent hatti-chérif vous est donc adressé, afin que vous, ainsi que vos descendants, reconnaissants de la faveur impériale que je viens de vous accorder, vous vous occupiez à remplir avec soin les conditions établies, à protéger les habitants de l'Égypte contre toute violence, en pourvoyant à leur sûreté et à leur bien-être, et en vous gardant de contrevenir à mes ordres; enfin, pour que vous ayez à faire connaître à la Sublime-Porte les affaires importantes du pays confié à votre gouvernement.

Le 21 zelhedji 1256 (13 février 1841).

SECOND HATTI-CHÉRIF

(Portant la même date.)

A mon vizir Méhémet-Ali, pacha gouverneur de l'Égypte, à qui a été nouvellement conféré, en outre, le gouvernement des provinces de Nubie, du Darfour, du Kordofan et du Sennaar.

Ainsi que le porte un autre firman impérial, je vous ai confirmé dans le gouvernement de l'Égypte, à titre héréditaire, avec quelques conditions et certaines limites de plus; je vous ai accordé sans hérédité le gouvernement des provinces de Nubie, du Darfour, du Kordofan et du Sennaar, avec leurs dépendances, c'est-à-dire avec tous leurs attenants hors des limites de l'Égypte. Guidé par l'expérience et la sagesse qui vous distinguent, vous vous attacherez à administrer et organiser ces provinces selon mes vues équitables, et à pourvoir au bien-être des habitants; chaque année vous transmettrez à ma Sublime-Porte la liste exacte de tous les revenus annuels.

De temps en temps les troupes attaquent les villages des susdites provinces, et les jeunes individus mâles et femelles qui sont pris restent entre les mains des soldats, en payement de leur solde. Non-seulement il en résulte la ruine et la dépopulation du pays; mais encore un pareil état de choses est contraire à la sainte loi et à l'équité; cet abus, et cet autre abus, non moins funeste, de mutiler des hommes pour la garde des harems, étant entièrement réprouvés par mon équitable volonté, et en opposition complète avec les principes de justice et d'humanité proclamés depuis mon avénement au trône, vous aviserez soigneusement aux moyens d'empêcher et de réprimer, à l'avenir, des actes aussi coupables.

Vous publierez que, à l'exception de quelques individus connus qui sont allés en Égypte avec ma flotte impériale, j'ai pardonné sans distinction à tous les officiers, soldats et autres employés qui s'y trouvent.

Quoique, d'après mon autre firman, la nomination de vos officiers au-dessus du grade d'adjudant doive être soumise à ma décision, ceux qui sont en place aujourd'hui seront confirmés; mais vous enverrez à ma Sublime-Porte une liste de ces officiers, afin qu'on leur expédie leurs firmans de confirmation. Telle est ma volonté souveraine, à laquelle vous vous hâterez de vous conformer.

Le 21 zelhedji, 1256 (13 février 1841).

NOTICE

SUR LA FAMILLE DE MÉHÉMET-ALI.

Le harem de Mohammed-Ali a vu naître quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre enfants; l'incurie ou l'impéritie, coutumières dans tout l'Orient, des soins nécessaires au bas âge, l'observance aveugle de certaines pratiques superstitieuses invétérées, et, sans aucun doute, les rivalités, les intrigues intestines du gynécée, en ont fait périr la majeure partie; peu d'entre eux sont parvenus à la puberté, et les chances de la guerre, l'insalubrité du climat ont aussi frappé à mort quelques-uns des adultes : de cette nombreuse lignée il reste seulement aujourd'hui cinq fils et deux filles.

Voici la liste des princes qui composent actuellement la nouvelle dynastie égyptienne :

Fils de Méhémet-Ali.

Ibrahim-Pacha, né en 1789.
Saïd-Bey, — 1822.

Maison du CHEYKH-ÊL-BELED à ABOU KHÂLY



cédé de préparation, ont dû représenter, de gré ou de force, le salaire de tous ses domestiques et gagistes. Une autre fois il a fallu accepter de la mélasse provenant de sa raffinerie. — Aujourd'hui il faut prendre un mouton en compte; demain le travailleur sera obligé de se satisfaire avec quelques paires de babouches. Son économie rurale et domestique est conduite de la façon la plus sordide; il fait vendre jusqu'aux *guillés* faits avec la fiente de son bétail! Du reste, il a bien compris quelle est la richesse de l'Égypte, et s'occupe d'agriculture avec beaucoup d'intelligence. On lui doit l'introduction de nouveaux procédés et de nouvelles plantes, et il a fait défricher une grande étendue de terrain. Enfin, s'il est plus avide que Méhémet-Ali, il est aussi plus prévoyant et meilleur administrateur.

Naturellement sérieux, il a quelquefois des accès de franche gaiété. Cependant Ibrahim n'a point hérité des manières faciles et prévenantes de son père; au contraire, la sévérité du regard, le son éclatant de la voix, la gravité du maintien, la roideur du geste, tout l'ensemble de sa personne a quelque chose d'imposant et de rude, qui intimide au premier abord, et qui ne promet pas d'agréables relations.

Ibrahim a reçu une éducation tout orientale. Les langues turque, persane et arabe lui ont été familières dès son enfance : il les parle et les comprend avec facilité. Il connaît assez bien l'histoire de l'Orient; mais ce qui a principalement contribué à développer les talents qu'il possède, c'est moins encore l'étude méthodique, une culture intellectuelle d'ailleurs fort imparfaite, que les fonctions importantes dont son père l'a investi dès sa plus tendre jeunesse. Depuis l'âge de seize ans chargé de commander des troupes ou de gouverner des provinces, il s'est promptement habitué aux affaires, et a pu acquérir en politique et en administration une sorte d'expérience pratique, qui est devenue l'unique base de sa connaissance des choses et des hommes. Au total, si l'on prend pour terme de comparaison le savoir des classes moyennes en Europe, il est profondément ignorant : à peine sait-il lire et écrire. Sa vanité n'en est pas moins téméraire : il prétend disserter et trancher sur toute espèce de sujet; au dire général de son entourage et de ses interlocuteurs occasionnels, sa conversation est une mine intarissable de discours saugrenus, qu'il débite avec une assurance prodigieuse, imperturbable. Enclin et habitué à l'usage de la force pour première et dernière raison, il ne songe pas à discerner la capacité des hommes qui l'entourent, à les employer opportunément et à les récompenser de leurs services. Le rang qu'il occupe, il le doit simplement au caprice de la naissance, qui l'y a placé; dans tout ce que cette origine favorable l'a appelé à faire, rien n'indique la trempe d'un esprit supérieur, bien qu'on ait voulu quelquefois le mettre fort au-dessus de son père; il est certain qu'il n'eût jamais accompli l'œuvre de Méhémet-Ali, et tout fait présumer qu'il sera inhabile à le continuer, si toutefois il réussit à conserver longtemps après lui ce poste élevé.

Lorsque Méhémet-Ali eut résolu de créer des troupes régulières et de les former aux manœuvres et à la discipline européennes, Ibrahim-Pacha l'aida puissamment dans l'exécution de ce projet, en apprenant lui-même les manœuvres et les évolutions, et en propageant les éléments de tactique et de stratégie parmi les troupes.

Avant Ibrahim on croyait en Orient que la cavalerie turque était supérieure à la cavalerie européenne. La seule vue des troupes françaises qui prirent part à la campagne de Morée lui fit bientôt reconnaître l'absurdité de cette opinion, et l'avantage que des cavaliers soumis à une organisation analogue à celle de l'infanterie devaient obtenir sur un champ de bataille. Aussi dès que les événements l'eurent ramené en Égypte, il s'occupa immédiatement de l'établissement d'une cavalerie régulière, et forma des régiments de chasseurs, de lanciers, de cuirassiers et de dragons.

L'expédition contre les Wahabys, les campagnes de Morée, de Grèce, de Syrie, et surtout la bataille de Nézib, attestent l'énergie, la persistance, la promptitude d'action, en un mot les facultés éminemment belliqueuses d'Ibrahim-pacha. Sans être un grand capi-

taine, il a donné souvent plus de preuves de capacité que la plupart des généraux qu'il a eu à combattre. Cependant, il est loin d'avoir l'instruction et les qualités indispensables du commandant en chef d'une armée; toutes ses opérations militaires ne sont jamais la suite d'un calcul raisonné, d'une combinaison judicieuse : les avantages qu'il a remportés sont résultés de l'ignorance et de l'inconcevable lâcheté de ses adversaires, plutôt que de sa science ou de sa prévoyance. Inhabile à concevoir un plan de campagne, il ne sait pas davantage l'art de diriger une bataille; il pousse résolument ses troupes au combat, et déploie beaucoup de bravoure et d'audace, il paye intrépidement de sa personne; mais c'est là tout ce qu'il est apte à faire, et cette impétuosité farouche lui eût été fatale dans maintes occasions s'il n'avait eu près de lui, pour le seconder et réparer ses imprudences et ses bévues, des hommes plus experts et sagaces.

S'il n'a pas le don de la méditation vigilante, de la détermination réfléchie, il n'est pas porté pour cela à consulter les gens éclairés et circonspects; présomptueux, arrogant, il ne s'aperçoit pas de ce qui lui fait défaut, et n'en admet pas l'utilité; il fait peu de cas des doutes, des observations, des avis qui lui sont soumis; et lorsqu'il ne les repousse pas dédaigneusement, ce qui arrive le plus fréquemment, il les écoute à peine, et articule pour toute réponse aux arguments des officiers plus compétents que lui : « *Allah kérim!* ou *Bacallum. Dieu est généreux! Nous verrons.* » Jamais il ne donne un ordre avec clarté et précision; il parle beaucoup, et embrouille son auditeur, de façon à ce que si une entreprise ne réussit pas, il puisse en faire retomber la faute sur ceux qu'il se réserve de pouvoir au besoin accuser de n'avoir pas exécuté ses commandements.

En toute occurence, ses façons sont des plus désagréables, hautaines au point d'être le plus souvent blessantes; la rusticité de ses paroles va rapidement jusqu'à l'insolence, jusqu'à l'outrage sans distinction de rang ni de personne : qu'il soit joyeux ou morose, satisfait ou mécontent, son vocabulaire est presque toujours celui du dernier goujat; sa méfiance est extrême et sans cesse inquiète; suspectant le monde, il est prompt à accueillir les insinuations, les délations de toute part et contre quiconque. Aucun genre de mérite ne trouve grâce devant sa stupide jalousie; on l'a vu ne pouvoir dissimuler son dépit à la nouvelle d'une action d'éclat, d'une chose glorieuse accomplie par un autre, et même se livrer à des transports de colère à l'audition d'un éloge dont il n'était point l'objet. Les travers, les vices du caractère d'Ibrahim, lui ont aliéné bien des dévouements incontestables, et ont eu sur l'esprit de l'armée principalement une funeste influence. Des officiers supérieurs, fatigués des mauvais procédés du généralissime, ont abandonné leurs drapeaux. Hussein-Bey, colonel de cavalerie, Dyrisse-Bey, colonel d'infanterie, Selim-Bey, ancien mamelouk du grand-pacha, devenu général de division, ont quitté l'armée égyptienne pour prendre du service à Constantinople : avec ces désertions, qui ne sont pas les seules, nous pourrions signaler nombre de démissions dont Ibrahim a été l'unique cause. Il est généralement haï des chefs et des soldats, du peuple et des grands de l'Égypte.

Au milieu de ses victoires hasardeuses, le fils de Méhémet-Ali a su néanmoins accomplir une chose peu commune : tandis que les conquérants ordinaires laissent après eux le désordre et la confusion, Ibrahim a trouvé moyen d'établir dans toute la Syrie, au fur et à mesure qu'il étendait ses conquêtes, l'unité de gouvernement et la centralisation administrative; c'est assurément élever par les résultats, sinon par l'intention, l'amour du mécanisme de la discipline et de la régularité militaire jusqu'au rang d'une vertu sociale.

Quelques individus placés sous la terreur du nom d'Ibrahim, ou gagnés par des présents, se sont empressés à l'envi de proclamer sa loyauté et sa clémence : nous devons à nos principes de fidèle historien de réfuter ces éloges imposteurs. Quant à sa loyauté, les tendances vindicatives et impitoyables ne l'excluent pas virtuellement, si elles ne s'en accommodent guère; mais c'est un éloge bien gratuitement appliqué à un homme perfide, qui s'est permis tant de fois les plus tristes violations de sa parole; qui n'a

jamais reculé devant les subtilités et les faux-fuyants pour esquiver l'accomplissement de ses engagements les plus formels; pour ce qui est de la magnanimité, en face des innombrables preuves de frénésie homicide et dévastatrice du guerrier célèbre, c'est une véritable mystification. A considérer seulement sa dureté et sa rigueur inflexible envers ses soldats et ses subordonnés de toutes sortes, on jugerait quels doivent être les excès de sa furie contre ses ennemis.

Ibrahim, avec des facultés remarquables parmi ses compatriotes, n'est point le généralissime d'une nation civilisée, mais d'une agglomération de tribus barbares; son propre caractère, et la nécessité de sa position, le portent violemment vers l'arbitraire; et ce qui serait pour un général européen une cruauté impardonnable n'est souvent pour lui qu'une conséquence inévitable de sa nature, corroborée par celle des hommes qui l'environnent. Il suffira de quelques anecdotes pour justifier notre jugement.

Le meurtre du maallem Gaali a été souvent raconté, mais nous ne pouvons nous dispenser de le rappeler pour mettre au jour quelques circonstances peu connues. Ce mobâcher (agent, chargé d'affaires), employé supérieur des finances, était fortement soupçonné par Méhémet-Ali d'avoir livré à la Sublime-Porte des renseignements précis sur l'état des revenus du pachalik, et d'avoir ainsi procuré les moyens, jusque-là vainement sollicités, de fixer exactement le chiffre du tribut annuel dû au grand-seigneur par son rusé vassal. Atteint dans une de ses machinations les plus sensibles, le grand-pacha était fortement courroucé contre le coupable supposé; mais, faute de preuves, il ne savait comment punir cette trahison, et d'ailleurs il avait à craindre d'irriter son suzerain par un châtiment ostensible. Dans son animosité perplexe, il prit conseil de son fils, qui déclara prendre sur lui le soin de la vengeance. Le mobâcher fut mandé, et reçut l'ordre d'accompagner le général durant une tournée dans la basse Égypte. Sans défiance, ou n'osant pas refuser, Gaali se mit en route avec Ibrahim. Après quelques jours de voyage paisible, celui-ci l'invita à jouer aux échecs, à la suite d'un repas. Pendant la partie, Ibrahim, qui couvait son dessein, se mit à harceler son adversaire de façon à faire naître une querelle; puis, feignant de s'exaspérer graduellement de ses réponses en réalité très-humbles, il l'accusa d'impertinence, et, prenant un pistolet dans sa ceinture, il lui tira une balle dans le corps à bout portant. Le malheureux tomba mortellement blessé, et fut achevé par les mamelouks de son assassin. On dit que les parents de la victime eurent beaucoup de peine à obtenir le cadavre pour l'inhumer. Ibrahim revint immédiatement au Kaire faire part à Méhémet-Ali de l'issue de son artificieux expédient.

On cite encore plusieurs meurtres accompagnés d'horribles raffinements. A Damas, avant le départ des troupes pour l'Égypte, il fit étrangler son mamelouk favori, Osman, qui s'était rendu au bain sans sa permission. La mort ne satisfit pas la colère d'Ibrahim; il ordonna qu'Osman fût enterré de manière à laisser ses pieds sortir de la terre, afin que les chiens dévorassent son cadavre. Ibrahim a plus d'une fois décapité ou tué à coups de pistolet des gens de sa maison, ou même des étrangers.

Pendant qu'il était à Damas, il fit, dit-on, assassiner Ahmet-Aga, son ami et son compagnon de table depuis vingt ans. Des personnes, selon toute apparence bien informées, racontent qu'un jour un des enfants d'Ibrahim se trouva mal après avoir bu du lait; la mère, effrayée, accusa quatre femmes d'avoir empoisonné son enfant; Ibrahim-pacha, sans pousser plus loin l'enquête, fit jeter les quatre femmes dans le Nil.

Lorsqu'il était gouverneur du Sayd, durant sa première jeunesse, il a fait cruellement mourir, à la bouche du canon, sans distinction d'âge ni de sexe, les habitants des villages révoltés par ses exactions. Les impulsions véhémentes de l'adolescence ne sauraient être une excuse valable de cette barbarie, surtout lorsqu'on voit Ibrahim témoigner, dans le reste de sa vie, les mêmes penchants féroces. Dans la guerre du Hedjaz, il ne s'est pas montré plus humain; fidèle à la coutume du pays, il avait promis 50 piastres pour chaque tête ennemie, ou chaque paire d'oreilles qu'on lui apporterait. Les Wahabis étaient plus géné-

reux, et souvent ils renvoyèrent sains et saufs leurs prisonniers de guerre.

Lorsque Hadji-Christos rendit le vieux Navarin à Ibrahim, au mois de mai 1825, la capitulation portait que les soldats vaincus déposeraient simplement les armes, et seraient conduits par une escorte jusqu'aux avant-postes de l'armée grecque, sans éprouver d'autres vexations. La garnison, forte de neuf cents hommes environ, défila au milieu des troupes égyptiennes rangées sur deux haies. Au mépris de la convention, le pacha leur fit déposer toute la monnaie d'or et d'argent dont ils étaient possesseurs, et des témoins oculaires assurent que la somme s'éleva à plus de 40,000 fr. Les pièces d'or étaient presque toutes des guinées ou des souverains qu'on avait distribué à ces hommes quelque temps auparavant, et qui provenaient d'une souscription anglaise. Enfin, pour mettre le comble à sa déloyauté, Ibrahim retint captifs le général Hadji-Christos, l'évêque de Navarin avec cinq diacres, et un riche négociant de Tripolitza qui s'était trouvé par hasard à Navarin pendant le siége. Une note fournie au Journal de Smyrne par M. Pabro, drogman d'Ibrahim, affirme que le pacha, en relâchant ses prisonniers, les gratifia de toutes sortes de présents; malheureusement ceci n'est qu'une pure allégation sans fondement.

Après avoir brûlé et saccagé Calamata (juin 1825), Ibrahim, qui avait bivouaqué aux environs, donna subitement l'ordre du départ. Comme il venait de monter à cheval, il rencontra un de ses soldats qui buvait du café sur le bord du chemin. «Pézévin (mot injurieux, qui « équivaut à *proxénète*), lui dit-il, ton « maître est à cheval, et tu prends en« core du café! » Et après lui avoir adressé une foule d'autres injures grossières, il tira un pistolet de ses fontes, et le tua.

Lors de la première prise de Calamata, Ibrahim avait donné l'ordre à ses hommes de tuer indistinctement tout Grec qui tomberait en leur pouvoir. Quelques maraudeurs prirent un jeune homme de quinze à seize ans, et, après avoir assouvi sur lui leur brutalité, ils l'amenèrent au général. Dès que le jeune homme aperçut Ibrahim, il vint se jeter à ses pieds, et lui exprima, en langue turque, avec des plaintes amères, les outrages indignes qu'il avait endurés. Après avoir reproché aux soldats l'inexécution de ses ordres, Ibrahim repoussa le jeune Grec d'un coup de pied, et lui dit avec un affreux sourire: « Je regrette que tu n'aies « pas eu affaire à mon armée entière; va « mourir sous les baïonnettes, puisque « tu n'es pas mort autrement (1). » A ces mots, le malheureux Grec fut entraîné à quelques pas de la tente, et tomba percé de coups.

Durant la nuit du 11 décembre 1820 plusieurs Grecs avaient eu le courage et l'adresse de traverser tous les postes du 3e et du 6e régiment, toutes les gardes de cavalerie, et ils avaient réussi à enlever onze chevaux dans les écuries du pacha, campé alors près de Modon. A deux nuits de là, le 13, un de ces Grecs pénétra de nouveau dans le camp égyptien, mais cette fois il fut découvert et arrêté; le lendemain Ibrahim-Pacha le fit brûler vif dans un four à chaux.

Dans cette guerre de Morée il a épuisé tout ce que la cruauté a de plus infâme et de plus exécrable. Il s'attachait surtout à faire périr les femmes et les enfants, voulant, disait-il, exterminer la race.

Vers les derniers jours du siége de Saint-Jean-d'Acre, à la veille d'entreprendre un assaut qu'il voulait rendre décisif, il avait, entre autres magnifiques promesses prodiguées aux chefs et aux soldats pour aiguillonner leur courage, juré solennellement de récompenser par la décoration de colonel celui des officiers qui monterait le premier sur la brèche. Un des instructeurs français, nommé Dehli Ibrahim (2), fils d'un mameluok de Bonaparte, et bien connu de toute l'armée, s'élança à la tête des

(1) Nous avons dû nous interdire la traduction littérale des expressions triviales que la chronique met dans la bouche d'Ibrahim, dont le langage est habituellement des plus vulgaires et crapuleux.

(2) Ce mot est le nom d'un corps militaire célèbre dans tout l'Orient pour ses prouesses de valeur. Il signifie impavide, indomptable, téméraire. Les Dehlis sont les enfants perdus, les sabreurs, les guerroyeurs enragés de l'Asie. Cette qualification désigne particulièrement tous les hommes dont le courage bouillant ne s'enquiert ni des dangers ni des obstacles. En Égypte, on l'applique ordinairement aux Français.

soldats, parvint à escalader le rempart et à y planter un drapeau : seul contre une multitude de combattants, il fut immédiatement renversé dans le fossé, et, malgré cette affreuse chute, gravit une seconde fois avec un acharnement merveilleux jusqu'au sommet, d'où il fut une seconde fois précipité; on l'emporta grièvement blessé dans sa tente. Le généralissime offrit à Dehli-Ibrahim le grade de chef de bataillon, en prétextant, sur ses réclamations, qu'il n'avait pas su se maintenir sur le rempart; « Mais, répliqua celui-ci, le cœur et la voix pleins d'indignation et d'amertume, si vous m'aviez donné pour me seconder cent hommes pareils à moi, nous y serions restés, et la ville serait à présent en notre pouvoir. » Le surlendemain, malgré les douleurs de ses contusions et de ses blessures, l'intrépide Dehli-Ibrahim devança encore tous les assaillants, et put de nouveau paraître le premier sur la brèche et agiter son étendard à la face des ennemis : cette fois il reçut un coup mortel. Le même jour, animées, sans contredit, par l'exemple de l'infortuné officier, les troupes égyptiennes entrèrent dans la place. Le récit conclut de lui-même; nous nous abstenons de commentaires.

Nous citerons maintenant un fait d'un autre ordre, qui mettra en lumière les notions de morale familiale d'Ibrahim-Pacha. Dans une tournée sur les côtes, le fils de Méhémet-Ali, arrivé à Damiette, daigna assister à une fête donnée en son honneur par l'agent anglais, M. Sourour. Après la sieste, la fille du consul, enfant de huit à dix ans, vint présenter au pacha une corbeille de fruits et de fleurs. Ibrahim félicita le consul sur la beauté de cette enfant, et demanda si la mère vivait encore. — Ayant reçu une réponse affirmative, il reprit avec un sourire de bienveillance : « *Eh bien,* « *puisque les chrétiens* (1) *ne peuvent* « *épouser qu'une femme à la fois, je* « *souhaite pour vous qu'elle meure dans* « *la semaine, afin que vous puissiez en* « *posséder une autre.* » Dans ce vœu impromptu, dicté évidemment par une intention tout à fait favorable à l'individu, auquel un très-prochain veuvage était censé devoir plaire infiniment, et débité aussi gracieusement que possible, la grossièreté dispute la palme à la barbarie.

(1) Il n'est ici question, bien entendu, que des sectes du christianisme qui proscrivent la polygamie; car il en est dans l'Orient qui l'admettent comme les mahométans, et qui même pratiquent la promiscuité à certaines époques de fêtes religieuses (les Ansarié, etc.). M. Sourour et sa femme sont Levantins, et professent le culte catholique.

Qui ne reconnaît dans ces divers actes l'astuce cruelle des Orientaux, leur mépris de la vie humaine, et leur implacable despotisme? Les mœurs du pays et les faits de la vie privée de ses habitants expliquent suffisamment des actions révoltantes à notre point de vue, et il ne reste à reprocher particulièrement à Ibrahim que de ne s'être pas élevé au-dessus des habitudes de son éducation toutes les fois que la position le permettait. Ce n'est point un homme de génie qui a dominé les vices et les préjugés de sa nation; c'est un prince que quelques heureuses dispositions naturelles n'ont pu préserver d'aucun des défauts de la race à laquelle il appartient. Ibrahim n'a point enflammé son armée d'une noble ambition, il ne lui a pas présenté quelque digne but pour obtenir un concours volontaire et enthousiaste; il guide ses troupes à l'aide de la superstition, par l'espoir du vol et de la rapine. Il n'a opéré aucune réforme dans le moral de ses soldats; il les détruit par des marches forcées, des fatigues trop continues, le manque de nourriture et de vêtements. Voilà l'homme dont une plume vénale a osé dire : « Ibrahim est l'âme de son « armée; son coup d'œil et son sang-« froid sont d'un vieux capitaine; sa « *loyauté, sa noble simplicité*, son élan « au feu, lui ont gagné le cœur des « chefs et des soldats. Bon administra-« teur, ami des lumières et de la civili-« sation, ce prince est destiné au plus « brillant avenir. » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

Du reste, ses rapports journaliers avec les Francs ont apporté quelque modification à la brutalité primitive de ses allures. Vaniteux, avide de gloire, il aspire à jouir en Europe d'une grande renommée, et la crainte de la publicité a pris visiblement beaucoup d'empire sur son esprit; il a acquis dans ce commerce des idées plus saines sur certaines choses

essentielles, et semble disposé maintenant à supporter les contradictions et à écouter les conseils. C'est l'influence de ces relations, et plus encore celle des derniers événements, qui a tant soit peu réprimé la fougue de son caractère, et lui a appris à mettre un frein souvent utile à l'arbitraire de ses volontés; il a compris qu'il fallait quelquefois maîtriser ses passions, et se soumettre aux lois impérieuses de la nécessité.

Ibrahim-Pacha a trois fils, Achmed-Bey, Ismael-Bey, et Mustapha-Bey. L'aîné, âgé de vingt ans environ, ressemble beaucoup à son père de mœurs et de visage; on dit néanmoins que celui-là donne de grandes espérances. Après l'avoir fait voyager pendant quelque temps avec lui, Ibrahim l'a envoyé à Paris, où il complète actuellement ses études (1). Quant à Ismael et à Mustapha-Bey, ce sont encore des enfants.

TOUSSOUN-PACHA.

Toussoun-Pacha, second fils de Méhémet-Ali, avait une belle figure, et joignait à des inclinations nobles et élevées beaucoup d'aptitude pour les sciences et de justesse d'esprit. Nommé au commandement de toutes les troupes campées sur la branche de Rosette, à son retour de l'Arabie, ce jeune homme périt à Bérembal, son quartier général, le 6 juillet 1826, victime de son amour pour une esclave grecque, qui était morte de la peste entre ses bras.

On raconte que, personne n'osant annoncer cet événement au pacha, on mit le corps dans une bière ouverte, qu'on introduisit dans le palais pendant la nuit, et qu'on déposa à la porte de l'appartement des femmes. Méhémet-Ali, en sortant le matin du harem, reconnut son fils, poussa un grand cri, se jeta sur le cadavre, et le tint longtemps embrassé; puis il se renferma dans son palais, où il resta seul pendant plusieurs jours, sans vouloir s'occuper d'affaires publiques ni recevoir personne.

Les obsèques du prince furent célébrées avec beaucoup de pompe; un nombreux cortége de dignitaires militaires et civils accompagna le convoi funèbre, et Méhémet-Ali suivit à pied les restes de son fils jusqu'à l'Imam-Chafay, au lieu destiné à l'inhumation des membres de sa famille. D'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres et aux mosquées. Le sépulcre de Toussoun est une construction en dôme, de forme arabe; on lui a élevé, près de Bab-el-Zoueyleh, un *sibyl* (1) d'une architecture sans goût ni proportions, et dont le faîte est revêtu de quelques ornements insignifiants et disgracieux : c'est un des spécimens les plus démonstratifs de l'impéritie des Turcs, qui, en dépit de leurs vaniteuses prétentions, sont loin de pouvoir rivaliser avec l'art des Sarrazins.

Diverses versions ont été émises touchant les causes et les circonstances de ce trépas soudain et la façon dont le grand pacha en a été instruit : à l'égard de la mort de Toussoun nous avons adopté celle des relations qui nous a paru la mieux édifiée; et quant au dernier point, les détails consignés plus haut nous ont été rapportés par des personnes selon toute probabilité bien informées. Tout le monde s'accorde, du reste, sur les témoignages de douleur profonde donnés par Méhémet-Ali à la triste nouvelle de la perte de son fils prédilectionné. Quelques narrateurs ont écrit que la belle esclave dont le prince était si fortement épris n'avait nullement été atteinte de la peste, et avait survécu à son maître; suivant eux, les symptômes du mal auquel a rapidement succombé Toussoun révélaient une origine différente de celle que nous leur avons attribuée, et accusaient un de ces empoisonnements si facilement et fréquemment pratiqués en Orient. D'après certains indices habilement interprétés, on a même désigné, plus ou moins expressément, l'auteur d'un crime domestique qui détruisait un personnage auquel la vive tendresse de son père faisait une position redoutable : pour nous, nous n'avons réussi à rien recueillir, et c'est un devoir de le proclamer, qui nous permette de légitimer une opinion confirmative des soupçons énoncés crûment par les uns, enveloppés de réticences et de précau-

(1) Nous apprenons, au moment de mettre cette feuille sous presse, que ce jeune homme vient de mourir.

(1) Réservoir public d'eau.

tions insidieuses par les autres. Quoi qu'il en soit de ces dires, au sujet desquels nous ne pouvions garder le silence, toujours est-il, et nous devons aussi le mentionner, que lorsqu'Ibrahim-Pacha reçut à Médine, où il était depuis deux mois environ, des dépêches contenant l'avis du décès de son frère, il les lut sans se montrer en aucune manière affecté de ce malheur, et ne partagea nullement l'affliction et le deuil général de sa famille ; il régnait entre les deux princes une inimitié qui, pour être sourde et soigneusement tenue secrète la plupart du temps, n'en avait pas moins laissé percer sa réalité aux yeux de leurs affidés et des observateurs perspicaces. En vertu de son caractère et de raisons qu'il est inutile de préciser après notre exposé de l'état des choses, Ibrahim était celui des deux ennemis consanguins chez qui les sentiments jaloux, haineux, devaient avoir acquis le plus d'empire ; et l'on comprendra comment, s'il n'a point éprouvé ni exprimé de joie, il a pu demeurer extérieurement tout à fait impassible, et n'a point su se dompter jusqu'à prendre un autre maintien que celui de l'indifférence.

ISMAEL-PACHA.

Le troisième fils du vice-roi, Ismael-Pacha, loin de ressembler à son frère Toussoun, était d'une laideur repoussante et d'un naturel aussi désagréable que sa personne. Son père manifestait peu d'affection envers lui, et ce fut probablement pour l'éloigner du Caire qu'il le chargea de la fatale expédition dans le Sennaar, où le malheureux Ismael trouva une fin affreusement tragique.

SAÏD-BEY, HUSSEIN-BEY, HALIM-BEY, MÉHÉMET-ALI.

Le pacha a encore quatre autres enfants mâles : Saïd-Bey, âgé de vingt-trois ans ; Hussein-Bey, âgé de vingt ans ; Halim-Bey, âgé de dix-neuf ans, et Méhémet-Ali, âgé de douze ans.

Saïd-Bey est né en Égypte ; sa mère est Circassienne, n'ayant pas eu d'autres enfants, elle s'est consacrée tout entière à l'éducation de ce fils. Après avoir reçu tous les enseignements que comportent les mœurs et l'instruction turques, le prince a suivi un cours d'études à l'européenne, sous la direction de plusieurs professeurs français.

Saïd-Bey parle et écrit assez bien le français. Quoiqu'il ait pour les travaux sédentaires de l'intelligence une véritable capacité, son tempérament vigoureux et un embonpoint anticipé lui font préférer les occupations actives. La destination spéciale à la marine, que Méhémet-Ali a voulu lui imposer, contrarie entièrement ses goûts, et il n'accepte cette carrière que par respect pour les désirs de son père. On retrouve dans les dispositions et les manières de ce jeune prince vis-à-vis de ceux qui l'entourent l'affabilité et la bienveillance de Méhémet-Ali.

Filles de Méhémet-Ali.

ZOHRA-PACHA.

Des deux filles existantes du vice-roi l'aînée est mariée à Moharrem-Bey, vice-amiral, gouverneur d'Alexandrie. La femme d'un missionnaire anglais, nommé Lieder, donne à cette princesse des leçons d'anglais et de dessin, et porte une certaine décoration comme insigne de ses fonctions. Nous n'avons pas d'autre renseignement sur l'épouse de Moharem ; sa vie s'écoule paisiblement, suivant toute apparence, dans l'enceinte et les occupations du harem conjugal. En tout cas, la voix publique est entièrement muette à son égard.

En revanche, sa sœur cadette, veuve d'Ahmed-Bey-Defterdar, fameux en Égypte par sa barbarie et ses exactions, a considérablement fait parler d'elle : Zohra-Pacha est déplorablement connue des habitants du Kaire pour la vie scandaleuse et criminelle qu'elle a menée après la mort de son mari. Comme Marguerite de Bourgogne, de hideuse mémoire, elle envoyait ses eunuques quêter dans les bazars et les cafés de la ville les jeunes hommes les plus beaux et les plus robustes. Les élus étaient introduits dans le palais de la princesse, baignés, parfumés, richement vêtus et succulemment repus ; puis, après ces utiles précautions, ils partageaient la couche de Zohra, qui, pour prévenir l'indiscrétion des satisfaiseurs improvisés de sa concupiscence, les faisait étran-

La grande Mosquée de Boulâq, XVIe siècle de notre ère

gler au sortir du lit et jeter dans le canal voisin de sa demeure. Maints cadavres ayant été trouvés flottant sur l'eau, on s'émut, on chercha quels pouvaient être les auteurs de ces meurtres fréquents et semblables, et ces abominables intrigues furent bientôt avérées; déjà la découverte était répandue dans toute la ville, et elles continuaient toujours; mais on se tenait sur ses gardes, et les pourvoyeurs étaient réduits à dépister les étrangers non encore initiés à ce sinistre mystère. Un de nos compatriotes, dont le Caire était la résidence en ce temps-là et auquel nous devons cette anecdote, a connu personnellement deux jeunes Européens, gaillards vigoureux et déterminés, qui, armés jusqu'aux dents, hantèrent assiduement durant plusieurs jours un café, désigné comme lieu principal de la chasse aux amants, avec l'intention aventureuse de se laisser emmener, et de se tirer, de gré ou de force, sains et saufs du perfide lupanar. Aucunes représentations n'avaient pu les dissuader de tenter cette folle entreprise. Quels en eussent été les résultats? c'est ce qui ne se peut présumer avec certitude; nous inclinons à croire qu'il fut très-heureux pour eux de n'avoir pas réussi à captiver par leur bonne mine le choix des eunuques. Cependant la rumeur accusatrice grossissait; elle vint gronder jusqu'aux oreilles de Méhémet-Ali. Informé pertinemment de ces homicides débauches, le grand-pacha fit maçonner toutes les fenêtres extérieures du palais de sa lubrique et scélérate fille, et les portes furent également murées, à l'exception d'une seule, à l'entrée de laquelle veille nuit et jour un poste nombreux de soldats, avec la consigne la plus sévère à l'égard des visiteurs. C'est là tout ce que nous savons sur le compte de Zohra-Pacha.

ABBAS-PACHA.

Toussoun-Pacha a laissé un fils, Abbas-Pacha, que son grand-père aime beaucoup. Ce jeune prince, aujourd'hui gouverneur de la capitale, a toutes les qualités physiques de son père et quelques-unes de ses facultés intellectuelles peut-être; mais à coup sûr il ne possède aucune des vertus qui le distinguaient. Il est violent, impérieux, cruel, et s'est livré à des excès que ni son âge ni son éducation ne peuvent faire absoudre. Entre autres bruits accusateurs, il circule une histoire sur l'empoisonnement d'un mamelouk, ganymède du prince, à laquelle se rattacherait la mort inopinée du docteur Gand, médecin d'Abbas-Pacha. Nous sommes fâché de ne pouvoir la démentir.

L'extrême condescendance dont il a constamment été favorisé le rend incapable de supporter la contradiction, et lui inspire quelquefois les idées les plus extraordinaires sur ses droits et sa puissance. Livré de bonne heure à lui-même, gâté par une mère faible, entouré de flatteurs, de vils complaisants, mal dirigé par d'inhabiles gouverneurs, il a contracté tous les défauts qu'engendre la vie du harem, tous les vices que favorise une éducation efféminée, et n'a jamais voulu se livrer à une étude sérieuse.

Cependant son grand-père, qui le chérissait tendrement, avait voulu cultiver une compréhension native assez promettante: à cet effet on l'entoura de maîtres; mais le jeune homme, ennemi du travail, vain, léger, passionné pour la chasse, faisait si peu de progrès que Méhémet-Aly se fâcha un jour, supprima tout d'un coup mamelouks, chevaux, levriers et faucons, et le séquestra à Kanka, où il devait exclusivement employer son temps à l'étude. Abbas-Pacha apprit à lire et à calculer, et ses parents, trop faibles, lui pardonnèrent et le laissèrent rentrer dans le tourbillon de ses plaisirs. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit sa première campagne en Syrie, sous les ordres d'Ibrahim. Pour l'initier à l'administration, on le nomma ensuite gouverneur d'une des villes de la basse Égypte, et peu après son grand-père lui confia le même poste au Caire, où il ne se fait point aimer. Les propensions despotiques dont il avait donné des preuves dans sa première jeunesse se sont développées dans une position élevée, et d'enfant gâté Abbas est devenu un tyran. Habitué à n'éprouver aucun refus, à satisfaire tous ses caprices, s'il trouve un cheval, un dromadaire, ou toute autre chose qui lui plaise, il fait prendre par ses mamelouks l'objet de sa convoitise, et

le fait conduire ou porter dans son palais, non-seulement sans demander l'assentiment du maître, mais même sans lui offrir la moindre indemnité. Des faits plus graves encore doivent effrayer les Égyptiens pour l'avenir : outre ce qui peut être vrai dans les scènes dont son palais passe pour avoir été le théâtre, il est notoire qu'en 1889 il a donné impitoyablement l'ordre de jeter deux femmes au Nil.

Une de ces femmes était la fille d'une esclave blanche du harem de Méhémet-Lazouglou, ministre et ami de Méhémet-Ali. Mariée à un officier turc, elle avait été répudiée, sous prétexte d'infidélité, et vivait au Caire dans une maison splendide entourée d'un superbe jardin. Amyn-Bey, élevé en France et directeur de la poudrière, était logé dans un palais voisin de cette belle demeure, et plusieurs fois il avait demandé qu'on lui cédât une partie du jardin pour agrandir sa propre habitation. Désespérant d'obtenir jamais de bon gré ce qu'il désirait, cet homme eut l'infamie d'espionner la femme dont il était mécontent ; l'ayant surprise dans la maison d'un juif, où elle avait un rendez-vous galant, il la fit arrêter, et demanda au gouverneur que la coupable fût jetée au Nil. Dans ce rigide réquisitoire, qui avait pour but d'assurer un héritage à son auteur, il s'appuyait, pour pallier les motifs cupides de son action, sur une sorte de parenté entre son épouse et la femme coupable, ce qui lui donnait un intérêt à réprimer, à punir le désordre. Abbas-Pacha, gagné peut-être ou par des présents, ou par des relations d'amitié avec Amyn-Bey, fit droit à cette cruelle sommation. Des soldats emmenèrent la malheureuse au vieux Caire, après le coucher du soleil ; là elle fut dépouillée de ses bijoux, étranglée, et jetée dans le Nil. Nous ignorons quel était le crime de la seconde victime.

Abbas-Pacha avait fait la connaissance d'une courtisane célèbre, de la belle Sophia, à la foire de Tantah. Il en fit sa maîtresse, et l'entretint magnifiquement au Caire jusqu'au moment où, soupçonnant sa fidélité, il se brouilla avec elle. Mais sa jalousie, sa rancune ne se trouvaient point assez bien satisfaites ; parvenu au pouvoir, il fit saisir cette belle personne, et, après lui avoir fait donner cinq cents coups de courbache, il l'exila à Esneh, ville où sont reléguées les prostituées : vengeance d'autant plus odieuse qu'elle s'exécuta de sang-froid et avec préméditation. Quelques personnes ont trouvé entre ce prince et son grand-père des points de ressemblance, entre autres l'habitude de regarder dans les yeux la personne à qui il parle, comme pour lire au fond de sa pensée.

Abbas-Pacha a maintenant trente-trois ans. Son obésité précoce est aujourd'hui si énorme qu'elle est devenue une véritable infirmité. C'est à tort qu'on l'a représenté comme le rival déclaré d'Ibrahim relativement à la succession de Méhémet-Ali : Abbas paraît sincèrement attaché à son oncle Ibrahim ; et celui-ci ne serait pas l'héritier du vice-roi par droit de naissance, que le prestige de ses victoires et l'éclat de sa réputation lui donneraient l'avantage sur ses compétiteurs.

Avenir de la dynastie de Méhémet-Ali.

Le nom d'Abbas-Pacha clot la liste des héritiers directs sur l'existence desquels repose la première condition de durée pour la dynastie fondée par Méhémet-Ali. Quel sera le sort probable de cette mémorable fondation ?

A n'essayer pas de scruter en pure perte les secrets impénétrables de l'avenir, à n'aventurer point nos propres spéculations au regard des catastrophes sociales ou internationales surgies du sol de l'Asie ou de celui de l'Europe, dont l'éventualité peut être sondée, et sans même énoncer les diverses hypothèses que des esprits plus ou moins instruits et perspicaces se sont évertués à élaborer, la solution du fatal problème prend pour nous sa valeur absolue dans une considération unique : la simple question de l'acclimatation des hommes domine, à nos yeux, la majesté transcendante des élucubrations politiques ; elle pèse d'un poids inéluctable dans la balance du destin. Jamais les plages délétères de l'Afrique n'ont permis aux immigrants de se perpétuer dans leur atmosphère ; cette contrée brûlante a dévoré, sans assouvir son insalubrité, les diverses races de conquérants exotiques qui l'ont

[illegible] YAQ[illegible] et d'IBRAHYM AGHÂ

XVIIe Siècle de notre ère

abordée et qui s'y sont fixées sur la foi de ses invitations traîtresses. Où sont les traces des envahisseurs, où est leur postérité? Grecs, Romains, Vandales, Carthaginois, tous sont disparus tour à tour; partout, en tous lieux, tous ont été engloutis sans exception; et de ces légions numéreuses il reste à peine quelques ossements sous la terre, à la surface rien, pas un seul individu dont le type originel soit reconnaissable. A la seconde génération du colon déjà l'essence primitive de la souche étrangère s'abâtardit notablement, et la séve radicale sera impuissante peut-être à produire deux tiges vivaces et prolifiques encore, tant le dépérissement est rapide, tant l'extinction est infaillible. Cette loi terrible de destruction, les prédécesseurs immédiats de Méhémet-Ali dans le gouvernement de l'Égypte en ont fait la douloureuse expérience : à peine les mamelouks, ces hommes choisis parmi les plus beaux et les plus forts, parvenaient-ils à procréer quelques rares et débiles soldats. Elle s'est vérifiée déjà dans la lignée du grand-pacha : la dégénérescence y est sensible, manifeste; sur une telle abondance de rejetons la proportion des décès prématurés est démonstrative, de funèbre augure; ceux qui ont survécu sont assez sains, assez vigoureux, mais parmi eux, sans contredit, le plus robuste est celui qui naquit dans la patrie de ses ancêtres. Leur progéniture ne ressemble guère au vieux tronc; Abbas-Pacha est loin d'avoir la même vitalité que son grand-père, et les berceaux de son harem sont une maladrerie : ses enfants meurent scrofuleux; en 1842 il lui en restait un seul, qui était difforme, rachitique. Viennent les événements que le temps prépare, agressions du dehors, insurrections des indigènes, ou transmissions de pouvoir opérées sans secousses : que feront des créatures infirmes, imbéciles; comment tiendront-elles dans leurs mains énervées le sceptre déjà si lourd pour l'être valide qui le leur va léguer? Pour nous, qui ne voulons pas tenter la Providence, le nœud gordien n'est pas même dans l'idiotie ou la faiblesse des descendants du vice-roi. Verront-ils seulement s'écrouler le trône élevé péniblement par l'infatigable Macédonien? Qu'importent donc tous les éléments de conjectures fatidiques et les oracles déilèses de la sagesse diplomatique? Qu'importe qu'une griffe subtile ou qu'une serre puissante menace de s'abattre sur un territoire convoité? qu'importe l'instabilité de l'équilibre des intérêts européens? Qu'importent les ferments de révolutions intérieures, et que Turcs, Arabes, Francs, tous les habitants du pachalik détestent cordialement la famille régnante? Pour elle, la sentence irrévocable de déchéance est une affaire de pronostic physiologique; elle porte dans l'altération, dans la dépravation intrinsèque de son germe une cause certaine de ruine. Que l'hérédité soit prospère, que l'avénement des successeurs du vice-roi soit paisible, quelques années suffiront à éteindre cette flamme splendide, à tarir ce sang généreux : la dynastie de Méhémet-Ali n'est pas née viable! elle mourra bientôt de sa laide mort, si les décrets d'Allah ne lui réservent pas avant cette heure misérable une fin plus glorieuse.

AHMED-BEY, DEFTERDAR.

Une peinture précieuse manque encore à cette série de portraits de famille; c'est celle d'un homme qui a laissé des souvenirs lugubres chez les Arabes, et dont treize années après son trépas authentique le nom exécré fait toujours frissonner d'horreur ou d'épouvante ceux qui le prononcent ou l'entendent; c'est celle du gendre de Méhémet-Ali, du digne époux de l'amoureuse Zohra. Nous n'avons pas cru devoir nous dispenser de joindre cette figure aux autres; elle fera un pendant convenable à celle de la princesse, et complétera des documents importants pour l'histoire morale des dominateurs de l'Égypte.

Le defterdar Ahmed-Bey est mort en 1833; mais outre que le caractère inhumain de ce personnage possède depuis longtemps dans toute la région de pays soumise au pacha une triste célébrité, comme il appartient d'ailleurs à l'histoire politique de cette époque, il n'est pas inutile, de toutes façons, de le faire connaître à nos lecteurs d'Europe.

Le defterdar était un homme de taille moyenne, mais vigoureusement constitué; ses vêtements de couleurs écla-

tantes et les riches broderies dont ils étaient chamarrés, ses nombreux esclaves armés, le somptueux ameublement de son palais, tout lui donnait l'aspect d'un des puissants beys ghouzes (1); et, d'après le témoignage des anciens du pays, le faste de ses costumes, les tendances de ses mœurs et même l'air de son visage rappelaient parfaitement Mourad-Bey. Sa figure surtout avait une expression qui se gravait profondément dans la mémoire, car il en est peu qui portent au même degré cette empreinte satanique. Il y avait dans son maintien impassible, dans ses yeux gris, dans ses regards mobiles et incertains, dans son nez légèrement épaté, dans sa moustache longue et hérissée, dans tous ses traits enfin, quelque chose de si farouche et de si profondément cruel, qu'on se demandait si c'était un homme qu'on avait devant les yeux; et quand on l'apercevait couché sur son divan, accoudé sur une jeune panthère, on croyait voir la forme et le symbole de la férocité.

Ce gendre de Méhémet-Ali descendait d'une famille de beys. Élevé parmi les grands de Constantinople, ses manières se ressentaient de l'éducation de la capitale et de ses liaisons avec les personnages les plus distingués. Imbu de tous les préjugés musulmans, il était cependant instruit, pour un Turc, et connaissait passablement la géographie et l'histoire. Sa politesse était exquise; mais sous ces formes attrayantes il cachait l'âme la plus atroce, et il avait si énergiquement manifesté ses penchants sanguinaires, son tempérament implacable, que la seule idée, la seule menace de sa présence inspirait la terreur, et que, nous l'avons dit, sa mémoire l'imprime encore. Méhémet-Ali lui-même ne le voyait pas toujours d'un œil fort tranquille : sa constante opposition à l'introduction de la tactique européenne dans l'armée égyptienne, et à toute innovation en général, ses nombreux mamelouks, et quelques propos échappés dans l'ivresse, ont fait croire qu'il eut plus d'une fois la pensée de s'emparer du pouvoir.

Cette biographie serait démesurément longue si nous voulions enregistrer tous les récits qui circulent de bouche en bouche sur les bords du Nil, et y joindre la foule de détails, inconnus peut-être, que nous avons appris par suite d'une circonstance fortuite, un de nos amis ayant eu à son service pendant plusieurs années un ancien domestique du defterdar; mais, indépendamment de ce que les limites qui nous sont assignées ne nous permettent pas de nous étendre beaucoup sur ce sujet, d'intérêt secondaire, la succession interminable de faits présentant tous le même cachet deviendrait fastidieuse autant qu'inutile; nous relaterons seulement quelques anecdotes, choisies parmi celles qui sont de notoriété incontestable, et nous publierons en même temps le résultat des observations que des rapports personnels avec le terrible conquérant du Sennaar ont permis à un voyageur français de recueillir, et qui nous ont été obligeamment communiquées. Nous insérons textuellement ici un passage de son mémorial. « Vers la fin de 1832 ou le commencement de 1833, environ six ou huit mois avant le décès d'Ahmed-Bey, j'eus l'occasion d'avoir quelques entrevues et entretiens avec lui, durant un séjour d'une semaine que je fus amené par hasard à faire dans son palais, à Djiziret-Mohammed, près du Caire. En dépit des prédictions de son aspect formidable et de son sinistre renom, son accueil fut fort avenant, ses allures restèrent constamment des plus courtoises, et aucun de ces événements de vie domestique dont j'avais tant de fois ouï les lamentables paraphrases ne vint troubler pour moi les jouissances d'une hospitalité parfaitement irréprochable. Le texte de nos conversations était l'histoire et les mœurs étrangères, l'astronomie, mais surtout la géographie, science à laquelle il prétendait se bien connaître. « Je veux envoyer à la Société de géogra-« phie de Paris, me disait-il, une carte « du Sennaar et du Kordofan, où j'ai fait « une campagne pour Méhémet-Ali. » La

(1) *Ghouze*, nom générique sous lequel on désigne communément les mamelouks en Égypte. Les Arabes ont tiré ce mot du persan *ghuz*, ou *ghouje*, dont la signification est, suivant Castel, *intrépide*, *rapace*, *sanguinaire*, et qui est le nom d'une peuplade du *Turkistán*.

carte était composée de plusieurs feuilles de papier collées sur toile, et sur lesquelles étaient tracés grossièrement, mais avec assez d'intelligence, le cours du Nil, les montagnes, les frontières du Sennaar et du Kordofan, ainsi que les noms et positions des principales villes ou bourgades.

Ahmet-bey mourut jeune encore, le 8 juin 1833, laissant une fortune que l'on évalue à 40,000 bourses ou environ cinq millions de francs.

Nous passerons sous silence plusieurs traits de la vie du célèbre defterdar, auquel Méhémet-Ali doit la conquête du Sennaar. D'ailleurs, pour apprécier convenablement le caractère des Orientaux, il faut se placer au point de vue de la religion et des mœurs musulmanes; si on les juge d'après les principes ou les préjugés de notre civilisation, on s'expose à des erreurs indignes de la gravité de l'histoire.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE L'ÉTAT PHYSIQUE DE L'ÉGYPTE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — SITUATION, BORNES ET DIVISIONS DE L'ÉGYPTE. — NATURE DU SOL. — ISTHME DE SUEZ. — DU NIL. — SOURCES ET COURS DU NIL. — CATARACTES. — CRUES. — INONDATIONS DU NIL. — EXHAUSSEMENT PROGRESSIF DU SOL. — ANIMAUX — VÉGÉTAUX. — CLIMAT ET TEMPÉRATURE. — DES VENTS ET DE LEUR INFLUENCE. — PLUIE ET ROSÉE. — MALADIES. — MORTALITÉ A ALEXANDRIE.

Placés dans une position géographique des plus tranchées, les Égyptiens peuvent offrir un exemple concluant des lois de la physique générale du globe. Si les anciens habitants de l'Égypte n'avaient pas trouvé sur le rivage du Nil des carrières inépuisables de grès et de pierre calcaire, le goût de l'architecture n'aurait pas été un des traits marquants de leur caractère, le sol n'aurait pas été couvert de monuments gigantesques. Où le culte attesta-t-il mieux les besoins et les désirs de l'homme? Les animaux, et jusqu'aux végétaux utiles ou nuisibles, furent divinisés, et les mouvements du Nil furent consacrés par les rites de la religion. La nature avait refusé des forêts et des mines à l'Égypte; elle fut agricole, pastorale, savante et artiste; elle ne fut ni conquérante ni commerçante. Les expéditions guerrières qu'elle fit, à diverses époques, n'eurent aucun résultat durable, parce qu'elles n'étaient point dues aux instincts de la nation. En vain les Ptolémées réunirent par des routes magnifiques les bords du Nil et le rivage de la mer Rouge, le commerce resta entre les mains des étrangers, et les Égyptiens s'engagèrent rarement eux-mêmes dans cette nouvelle voie. L'Égypte demeura, quant au commerce, un pays de transit, et le grenier des nations voisines; en raison même de leur civilisation avancée, les Égyptiens méprisaient trop les peuples étrangers pour aller chercher chez eux les moyens de s'enrichir.

SITUATION, BORNES ET DIVISION DE L'ÉGYPTE.

Selon le voyageur Bruce, le nom d'Égypte vient de l'éthiopien Y-GYPT, et signifie *le pays des canaux*, appellation qui, pour être aujourd'hui peu applicable, n'en était pas moins juste au temps de la splendeur de l'Égypte, sous les Pharaons, lorsqu'un habile système d'irrigations avait fait de cette contrée la mère nourricière des nations (1); la Bible l'appelle *Mizraïm*, pluriel de *Misr*, nom que les Arabes donnent aujourd'hui à l'Égypte; les Coptes ont conservé le mot de *Chemia*, qui est évidemment le *Kemé* ou *Kemia* des anciens monuments.

Située entre 23° 28' et 31° 35' 30" de lat. boréale, et entre 22° 10' et 33° 21' de longit. à l'est du méridien de Paris, l'Égypte se déploie longitudinalement.

Les exhaussements du sol aux embouchures de ce fleuve, et tout le Delta, sont formés par les dépôts des inondations périodiques et l'entassement des sables de la mer; la majeure partie de ce terrain arénacé n'existait même pas à l'époque où les prêtres égyptiens ont fixé les limites de leur patrie : pour eux, elle finissait avec le Nil. Le terme des

(1) *Ægyptus* était le plus ancien nom du Nil (Hom. *Odyss.* XIV, 258). Ce nom fut plus tard appliqué à tout le pays.

mesures données par Hérodote doit, d'après les recherches de plusieurs savants, s'arrêter à la principale bouche du fleuve nourricier, à l'issue de la seule branche primitive, à laquelle Ptolémée appliquait l'épithète d'Αγαθοδαίμων, *schetnouf* des indigènes (bonne branche ou principale division (1)).

L'Égypte occupe la partie nord-est de l'Afrique; enclavée entre deux mers et deux déserts, elle a pour limites au nord la Méditerranée, à l'est la mer Rouge, au sud la Nubie, à l'ouest la Libye. Elle se dirige du nord au sud, en inclinant un peu vers l'ouest; c'est une longue bande de terrain traversée par le Nil, qui, arrivé à trente lieues de la mer, se divise en plusieurs branches dans une plaine parfaitement unie et dont la pente est presque insensible. L'Égypte entière, depuis la dernière cataracte jusqu'à la pointe de Bourlos, présente une superficie d'environ deux millions cent mille hectares de terrains cultivables.

On la divise en haute, moyenne et basse Égypte. La *Haute-Égypte* ou *Saïd* s'étend de la Nubie jusque vers la province du Caire; la *Moyenne-Égypte* renferme la province du Caire et les provinces latérales; la *Basse-Égypte* se compose de tout le pays situé entre le territoire du Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suez et la Libye. Le Saïd est une longue vallée entre deux chaînes de montagnes; c'est ce qu'on appelle la *vallée du Nil;* sa longueur, depuis l'île de Philæ jusqu'aux grandes Pyramides, entre les 24° et 30° de latitude, est d'environ quatre-vingt-dix myriamètres, en y comprenant les sinuosités du fleuve. A la hauteur du Caire, les montagnes s'affaissent, et le pays se nivelle presque complétement; la chaîne orientale forme alors, au bord de la vallée, une sorte de haute muraille coupée en quelques endroits par des ravins; la chaîne occidentale se termine en pente douce. Depuis le Caire jusqu'à la mer, et entre les deux bras du Nil qui descendent dans la mer, l'un à Rosette et l'autre à Damiette, le pays forme un triangle presque équilatéral dont la base a environ soixante-dix lieues; cette plaine a reçu le nom de *Delta,* à cause de la ressemblance de sa configuration avec celle d'un des caractères de l'alphabet grec (Δ). Les indigènes lui ont donné le nom de *rab* ou *rib,* qui signifie *poire,* parce qu'ils ont trouvé quelque ressemblance entre la forme de ce terrain et celle d'une poire; de *rib* on a fait *rif,* et *er-rif* avec l'article. Abou'l-Féda divise l'Égypte en *Rif* ou côtes, et en *Saïd* ou hautes contrées. Le Delta fait partie de la *Basse-Égypte;* en remontant on trouve, à peu près en face du Caire et de l'autre côté du fleuve, la ville de *Giseh,* célèbre par le voisinage des pyramides; et un peu au delà des pyramides commence la *vallée du Nil,* qui se prolonge vers le midi, dans un espace d'environ cent cinquante lieues.

(1) Voir Champollion le Jeune, *l'Égypte sous les Pharaons.*

NATURE DU SOL.

L'Égypte, à proprement parler, n'est qu'une grande oasis dans un immense désert. Ses proportions sont en rapport avec celles du cours d'eau qui l'a créée. Le Nil, rompant la montagne granitique, vint creuser son lit sur la pierre calcaire du Saïd, mêler son limon fécondateur à la poussière stérile apportée par l'impétueux khamsin, et préparer ainsi une nouvelle terre pour l'habitation des hommes.

Voyageurs, savants ou poëtes, curieux ou aventuriers, tous sont frappés de l'aspect original et grandiose de l'Égypte, quel que soit le côté par où ils l'abordent; rien n'est plus intéressant, plus majestueux, plus riche que ce long ravin sillonné de mille canaux, tapissé d'une végétation sans cesse verdoyante et fleurie, et rempli d'une moisson perpétuelle, que deux chaînes de montagnes nues et arides défendent contre l'haleine dévorante du désert.

A mesure qu'on pénètre dans le pays, et qu'on en observe minutieusement les détails, l'étonnement et l'intérêt s'accroissent au lieu de diminuer. Ici la terre se suffit à elle-même, et les régions supérieures de l'atmosphère ne lui envoient point leurs ondées bienfaisantes; point de pluie pour alimenter ces végétaux que le sol engendre sans relâche. Un seul fleuve suffit pour arroser cette plaine limoneuse et réparer annuellement la perte des sucs nourriciers.



Tout s'accomplit avec une régularité solennelle : aux mêmes jours le Nil s'élève, aux mêmes jours il s'abaisse, pour recommencer à des périodes régulières; et cependant au sein de cette contrée privilégiée, où la nature se charge elle-même d'une partie des travaux de l'homme, au milieu de ces sables que le vent seul agite, les yeux surpris reconnaissent les vestiges d'une catastrophe violente. Le sel des mers couvre de ses efflorescences cristallines le sable desséché du désert, les coquilles gisent sur les hauteurs, les vallons sont labourés par le passage des torrents, les pierres sont polies et façonnées par le roulement des flots, et des scories volcaniques encombrent quelques endroits des gorges, loin de tout cratère. On a essayé d'expliquer, avec plus ou moins de vraisemblance, ces singularités naturelles. Entre toutes les hypothèses émises à cet égard nous sommes forcé de faire un choix; le nom de Déodat Dolomieu et l'autorité de la grande commission scientifique de Napoléon mettront notre responsabilité suffisamment à couvert.

Une cause inconnue, le choc d'une comète et du globe terrestre, par exemple, aurait un jour imprimé aux mers de grandes oscillations, et quelques portions de nos continents auraient été temporairement submergées. D'après cette hypothèse, les eaux de la Méditerranée se portèrent vers le mont Liban, tandis que celles de l'océan Indien entrèrent dans le golfe Arabique. Les courants dévastateurs se rencontrèrent en divers points, et à diverses reprises, et alors, se faisant un moment équilibre, ils laissèrent retomber les roches et les sables qu'ils avaient entraînés. Ainsi se formèrent l'isthme de Suez et quelques autres atterrissements; ainsi s'établirent les amas de coquillages dont les débris font aujourd'hui des collines entières; ainsi se creusa le désert; ainsi le sel se répandit sur la surface de l'Égypte; ainsi s'agglomérèrent des matières hétérogènes dans des lieux étrangers à la production de quelques-unes d'entre elles.

Le Nil lui-même a modifié plusieurs fois l'intérieur de la vallée, et les traces de son cours se retrouvent dans des lieux fort éloignés l'un de l'autre. Un de ses anciens lits a suivi la ligne des oasis, et son passage y a laissé des vestiges irrécusables; il a ensuite baigné le pied de la chaîne libyque, et peu à peu repoussé par les sables, il s'est porté vers les monts arabiques, qu'il creusa lentement en quelques points. Ces changements de position, joints à d'autres circonstances, auraient même donné naissance à la région des grès dans la montagne libyque; telle du moins a été l'opinion du savant M. de Rozière. Ces sites donc, si immuables en apparence, sont en réalité toujours changeants et renouvelés, au point que le fond des eaux est devenu montagne, et que la montagne, à son tour, menace de devenir un jour le lit du fleuve!

Cette constitution extraordinaire promet surtout à l'étude une mine inépuisable d'observations et de phénomènes nouveaux. La géologie doit faire une ample récolte dans un semblable champ d'exploration.

En effet, bien que la vallée du Nil soit, pour ce qui concerne l'ouverture riveraine, uniquement de formation alluviale, elle présente dans son ensemble une variété de caractères dignes de l'attention du géologue; de part et d'autre, le sol limoneux est encaissé dans des montagnes rocheuses, et les sables du désert viennent jusqu'à ces montagnes et jusqu'aux bords de la terre cultivable, sur laquelle ils empiètent même fréquemment; la largeur même de la vallée est peu considérable, rarement elle dépasse vingt kilomètres, et dans quelques endroits elle n'est pas même de moitié.

Depuis leur extrémité septentrionale jusqu'à dix ou onze myriamètres de l'entrée méridionale de l'Égypte, les deux chaînes sont de formation secondaire et de nature calcaire; durant les huit myriamètres suivants, elles sont composées d'un grès sablonneux, légèrement micacé, tendre, facile à tailler; c'est une roche assez belle et de nuances variées, avec laquelle sont construits presque tous les anciens édifices de Thèbes. — Plus on approche ensuite des cataractes et plus la roche devient dure; à une lieue de Syène, on trouve des terrains primitifs, sur les bords de la vallée, et la montagne granitique montre aux yeux étonnés

ses blocs énormes, d'où les anciens ont tiré la masse de leurs statues colossales et de leurs obélisques.

Ainsi, entre Philæ et Assouan (Syène), la rive gauche du fleuve est occupée par l'extrémité nord des montagnes qui s'étendent dans la Nubie, et qui consistent en une sorte de roche de granit rouge, mêlé d'amphibole; cette roche a reçu le nom de *syénite*.

Le granit est quelquefois coupé par des masses de gneiss, de porphyre, de schiste argileux, de quartz et de serpentine, dans la pâte desquelles sont disséminées de nombreuses variétés de jaspes et de cornalines. La serpentine se trouve aussi dans les gisements de la chaîne arabique, sur de longues nappes de schiste argileux, et d'un feldspath compacte; quelques auteurs l'ont décrite comme une espèce de marbre vert. On trouve encore dans la Haute-Égypte un véritable marbre, qui prend diverses nuances de jaune, de blanc, de bleu et de rouge; quand ce marbre se combine avec la serpentine il forme la pierre bien connue sous le nom de *vert antique*.

Les montagnes opposées correspondent entre elles en beaucoup d'endroits par la nature des matières. Cependant les montagnes de granit appartiennent à la chaîne libyque, et la formation composée de feldspath en lames confuses, et d'une forte quantité d'hornblende, sans quartz ni mica, est absolument étrangère aux montagnes de Syène, tandis qu'elle constitue les principales montagnes de l'Arabie, et notamment le Sinaï; cette dernière roche a reçu de quelques savants le nom de *Sinaïte*, par opposition à la *Syénite*, qui est le granit rose de Syène et des environs. La *Sinaïte* joue un rôle très-important dans ce système de montagnes, et sert, entre autres caractères, à faire distinguer les terrains primitifs des terrains de formation secondaire.

On commence à observer la transition de l'une à l'autre formation dans les montagnes à l'ouest d'Éléphantine; la transition traverse ensuite le fleuve, et se montre dans les montagnes plus au nord. Elle franchit ainsi les déserts de la Troglodytique, poursuit la même direction dans l'Arabie Pétrée, coupe l'axe de la presqu'île au-dessous de la vallée de Pharan, et paraît devoir rejoindre les montagnes de la Syrie.

Au sud de cette ligne tout le terrain est de formation primitive; au nord de la Méditerranée tout est de formation secondaire. Le terrain est alors principalement calcaire, à l'exception d'une bande plus ou moins étroite de montagnes de grès et de poudingue, qu'on retrouve très-fréquemment entre les terrains primitifs et les terrains secondaires.

A Esneh le roc devient presque exclusivement calcaire, et il garde ce caractère jusqu'à ce qu'il se termine dans la plaine qui borne la Basse-Égypte. L'escarpement de ces roches, qui montent presqu'à pic, donne au pays un aspect triste et monotone; les montagnes du sud, au contraire, ont des formes variées et pittoresques, et présentent en quelques endroits des points de vue d'une grande beauté.

En résumé, à l'entrée de l'Égypte, en descendant le fleuve, on voit, du côté de l'Afrique, la chaîne libyque, qui se compose de diverses espèces de granit et de gneiss; vers la Nubie, des roches amphiboliques schisteuses, des masses d'amphibole vert, des diabases, des serpentines, des stéatites, la dolomie et la trémolite; tantôt la dolomie et la trémolite sont à découvert, par blocs considérables, ou forment des montagnes entières, tantôt ces roches et les autres que nous venons d'énumérer sont recouvertes par des couches plus ou moins épaisses de psammites, des grès extrêmement durs, des poudingues quartzeux, des brèches siliceuses, etc. Ces diverses formations précèdent ce qu'on nomme proprement la *syénite* ou *granit oriental*, autour de laquelle se groupent d'autres variétés de granit, des gneiss, des schistes micacés des phyllodes, des roches d'eurite et de keralite, du feldspath lamelleux et grenatifère; bientôt en descendant vers la Thébaïde, on trouve la *syénite rose talqueuse*, qui sert de transition entre le granit et le grès. Elle diffère de la syénite ordinaire par une quantité de mica plus considérable, par l'absence des cristaux de quartz, et par l'addition d'une matière stéatiteuse qui se mêle au mica et lui donne une nuance verte assez prononcée. La présence du talc dans la



Maison d'OTHMÂN-BEY.

syénite indique une formation plus récente dans cette espèce de granit qui elle-même est la moins ancienne des pierres de ce genre. Bientôt après on voit apparaître les montagnes de grès. Celles-ci n'ont ni les coupes vigoureuses des roches de granit, ni même les accidents de coupe moins prononcés des roches calcaires; elles forment comme une longue muraille d'un gris sombre. Quand les deux chaînes se rapprochent du fleuve, elles sont escarpées et roides, dénudées même de poussière et de cailloux; quand el es s'éloignent, le grès, plus friable, se désagrège, et la montagne prend quelquefois l'aspect d'une dune très-élevée; à la hauteur de la Thébaïde, les montagnes sont pour ainsi dire en ruine comme les édifices, et les fragments de leur crête gisent à leur pied en amas confus. Ce grès est plus chargé de mica, et son grain est plus gros que celui de Paris. Il a des nuances plus précises, quoique jamais elles ne soient vives; sa consistance est aussi plus égale, et on en trouve de grands blocs exempts de fissures; en un mot, c'est plutôt un psammite (de ψάμμος, sable) légèrement micacé qu'un grès ordinaire, quoiqu'il soit en général très-adhérent. Cette pierre, si souvent employée par l'architecture égyptienne, est déposée en lits épais d'une grande régularité entre des minces filons d'argile. Néanmoins les couches diminuent d'épaisseur à mesure qu'on avance vers la région calcaire. A cinq lieues au-dessus d'Esneh, on trouve la jonction de ces grès au calcaire. La zone des montagnes de grès se dirige du nord-est au sud-ouest. Sa limite n'est point précise: elle forme plusieurs saillies et plusieurs enfoncements considérables, occupés par les montagnes calcaires, de sorte que les deux terrains alternent à plusieurs reprises sur les bords de la vallée. Le calcaire se voit quelquefois dans la même montagne que le grès, et dans ce cas le grès surmonte un calcaire compacte à petites discolithes, et un autre calcaire plus recent renfermant des camites et des pectinites, tandis qu'une troisième formation calcaire beaucoup plus grossière (psammite-calcaréo quartzeux) couronne la montagne. On voit, par cette disposition, que le gres est un quement une formation secondaire; ceux de la vallée du Nil, en particulier, paraissent avoir été produits par les dépôts encaissés d'une eau chargée de sable quartzeux. Ces dépôts, tassés par leur propre poids, ont acquis avec les siècles une compacité extrême, à laquelle d'autres circonstances ont ajouté l'adhérence indispensable à la constitution d'une pierre. Le calcaire des dernières montagnes de cette chaîne est gris, ou diversement nuancé de plusieurs couleurs; sa cassure est à la fois esquilleuse et conchoïde; souvent elle contient beaucoup de pétrifications de poissons, de coquillages et de coraux. D'Alexandrie à la mer Rouge, près de Suez, c'est cette pierre qu'on rencontre. Le district montagneux qui conduit à Kosséir en présente aussi, et il y a dans la même circonscription des hauteurs où la chaux carbonatée est traversée par des couches de gypse ou sulfate de chaux. Le sable des vallées qui coupent ces montagnes est en partie quartzeux, en partie calcaire, et indique suffisamment le genre des pierres des débris desquelles il s'est formé. Un échantillon de cette matière a donné à l'analyse les résultats suivants :

Sous-carbonate de soude.	0,2335
Sulfate de soude.	0,1129
Muriate de soude.	0,5166
Sable silliceux argileux.	0,0280
Carbonate de chaux.	0,0089
Oxyde de fer.	0,0020
Eau.	0,0971
Total.	1,0000

Plusieurs vallées coupent la chaîne arabique pour aller joindre la mer Rouge; une des plus considérables est la vallée de Kosséir, sillonnée elle-même par des embranchements de montagnes et des groupes indépendants les uns des autres, au moins par leurs formations géologiques. Sur la chaîne arabique on voit d'abord quelques monts granitiques; viennent ensuite des poudingues et des brèches, parmi lesquelles il faut citer la *brèche verte d'Égypte*, et enfin des montagnes schisteuses. Vers les réservoirs d'*El-Haoueh*, des combinaisons nouvelles se produisent. Nous citerons entre autres un schiste tégulaire, que certains voyageurs ont pris pour de l'ardoise, mais qui en diffère à plusieurs

égards; ces diverses roches se continuent en combinaisons variées jusqu'à trois lieues de Kosséir, où les montagnes changent de nature et deviennent gypseuses ou calcaires, leurs couches sont apparentes et régulières et dirigées presque toujours du nord au sud. Là se montrent amoncelés les détritus d'une coquille pétrifiée que Rozière pense avoir appartenu à l'*ostræa diluviana* (1), et qui forme la substance du calcaire. Le fond de la vallée est couvert d'énormes fragments de gneiss, d'argilite, de porphyre, de granit, et d'autres roches composées, telles que l'actinolithe, et une sorte de stéatite qui contient des nodosités formées par un gypse schisteux. Parmi les substances particulières aux montagnes qui bordent la vallée, il en est une qu'on trouve rarement seule, mais qui entre dans la composition des granits, des porphyres et de plusieurs autres pierres auxquelles elle communique une belle nuance verte; cette substance, qui ressemble au *schorl vert* du Dauphiné (delphinite), se trouve aussi dans quelques endroits du désert de Sinaï; c'est une variété d'épidote.

A Lambageh, situé à deux lieues et demie de Kosséir, on voit de nouveau s'élever des montagnes de granit, et par devant de petites montagnes schisteuses, qui en rendent l'accès difficile; un peu après les montagnes s'écartent, et on atteint le port formé au Saïd par un accident de la côte, et au nord par un gigantesque rocher de corail et de madrépores.

La *vallée de l'Égarement,* qui est parallèle à la vallée de Kosséir, est d'une composition géologique très-différente; car on n'y voit pas de montagnes, et un petit nombre de mamelons gypseux, calcaires, ou formés d'amas de coquilles et de masses de sel marin accidentent seuls un terrain aride et sans verdure. Le sol de la vallée n'est pourtant pas entièrement plan; et il se divise, au contraire, en plateaux dont le plus considérable est supporté par un banc calcaire. Mais la formation géologique la plus remarquable d'Égypte est celle qui borde la vallée des lacs de Natron, située à trente-deux milles à l'ouest du Nil, entre le Fayoum et la Méditerranée. Le calcaire joue un grand rôle dans le système entier; il est la base des montagnes granitiques de Syène, et probablement celle de toute la région des grès; enfin il s'étend sous le sol même de la vallée, depuis la chaîne libyque jusqu'au lit du fleuve, auprès duquel on l'a trouvé, à 6 mèt. 708 m. de profondeur; les collines qui divisent le bassin de la *Rivière sans eau* sont en grande partie formées par diverses combinaisons du natron avec d'autres sels. Dans le désert, ce dernier sel existe en couches minces et compactes sur un lit de gypse; dans d'autres endroits on le rencontre très-fréquemment en cristaux, quelquefois sous le sable, mais le plus souvent à la surface du sol.

La chaîne de terrains anciens qui sépare Kéneh de Kosséir, et qui suit la côte de la mer Rouge du nord au sud, est accompagnée d'une seconde chaîne parallèle, composée de basalte et de trachyte. On voit ces roches sur les deux contre-forts de la première chaîne, et même sur les points les plus élevés; c'est ainsi qu'en France des terrains volcaniques constituent le mont d'Or, le Cantal et le Mezene, qui domine tout le pays; en Égypte et en France, les nappes de basalte recouvrent celles de trachyte et forment de larges lames plates assez continues; il est probable que les dispositions des montagnes coniques de Lagetta sont dues à un phénomène de soulèvement analogue à celui qui a créé le mont d'Or et les groupes du Cantal.

En redescendant du col de Lagetta on continue à marcher sur les roches de basalte et de trachyte jusqu'à Hammamat; mais après Hammamat on rentre dans les roches de granite, de porphyre et de syénite, qui se prolongent jusqu'à la vallée de Kosséir. Sur les bords de la mer Rouge les roches volcaniques reparaissent; elles forment une série de petits cônes qui bordent la côte pendant une assez grande longueur.

L'Égypte possède beaucoup de pierres fines; nous nous bornerons à l'énumération des plus remarquables, pour ne pas dépasser les limites que nous nous sommes imposées dans cet ouvrage.

Une île de la mer Rouge porte le nom

(1) Espèce d'huître, mollusque acéphale.

de *Zemorget* ou *île des Topazes;* selon quelques écrivains, les anciens rois d'Égypte y exploitaient une mine de sel gemme(1). On trouve des émeraudes dans les montagnes situées sur la rive occidentale du golfe Arabique; des mines abandonnées ont été découvertes par Cailliaud, en 1816, dans la vallée de Kosséir, à quatre journées de marche de cette ville, sur l'ancienne route de Coptos à Bérénice, au pied du Zabourah, un des pics les plus élevés des monts Ollaki; et l'histoire dit qu'il se faisait autrefois un commerce considérable d'émeraudes entre l'Égypte et l'Italie. Les auteurs arabes distinguent quatre espèces de *Zemroud,* dont la plus estimée est nommée par eux *Dabbâni,* et la plus imparfaite (une aigue-marine) *Zeberdjed;* ils affirment que l'Inde seule produit des émeraudes comparables à celles d'Ollaki. Néanmoins, beaucoup de savants pensent que l'émeraude connue des anciens n'est pas semblable à celle du Pérou. Bruce parle d'une île de la mer Rouge qu'on appelle l'*île des Émeraudes* (*Gezyret-Uzzumurud*). M. de Rozière pense que ce pourrait être la même que l'*île des Topazes,* dont la position est loin d'être bien précisée. Mais un examen plus approfondi a fait reconnaître que cette île produisait seulement un *spath-fluor* de couleur verte, et que les Ababdeh, en appelant cette île *Gezyret-Uzzumurud,* ont fait une confusion de lieu. On compte aussi le chrysobéryl ou cymophane parmi les productions minérales du Saïd, et plusieurs variétés rares de quartz, par exemple l'*aventurine* dite *aventurine d'Égypte,* et le cristal de roche, qu'on trouve sur les rivages du nord. On a recueilli des calcédoines et des cornalines sur les deux rives du Nil, dans toute l'étendue du pays. L'agate gît dans les rocs qui entrecoupent le désert à l'est du Caire, tandis que le jaspe court, en filons d'une épaisseur considérable, dans le schiste argileux qui borne la vallée placée entre Esneh et Syout. Un jaspe plus rare et plus beau est abondamment répandu dans le désert sablonneux qui sépare le Caire de Suez : c'est le célèbre jaspe d'Égypte; on le trouve aussi dans les gisements situés au-dessous de Bénisouef : il y est enclavé au sein d'une sorte de conglomérat. Enfin, dans les vallées transversales qui du Nil supérieur communiquent à la mer Rouge, on voit beaucoup d'actinolithes, d'épidotes, d'amphiboles.

Les montagnes qui bornent l'Égypte dans quelques directions ont été si imparfaitement explorées que nous ignorons quels en sont les trésors métalliques. On peut néanmoins conclure de l'état avancé où se trouvaient les arts chez les anciens habitants des bords du Nil que le fer n'était pas inconnu parmi eux, et même que le minerai se recueillait dans le voisinage des grands travaux auxquels il était indispensable. L'exécution des obélisques, des pyramides, des statues, et de tous les ornements de l'architecture égyptienne implique nécessairement l'emploi d'excellents instruments munis de lames bien trempées.

L'Égypte n'a point de mines d'or, quoiqu'il s'en trouve dans les possessions du pacha; nous en parlerons aux chapitres XIV et XV, en traitant du commerce et de l'industrie.

Il est digne de remarque que dans les plaines sablonneuses, où l'eau manque aujourd'hui si complétement, on rencontre ces jaspes bruns qu'on appelle *cailloux d'Égypte,* et dont la forme arrondie, la surface lisse, indiquent assez qu'ils ont été longtemps le jouet des eaux avant de reposer dans un sol aride. Une autre anomalie de ces contrées est de présenter dans ces sables tranquilles au pied de ces montagnes dont les couches parallèles se continuent avec une régularité parfaite presque, des pierres ponces, des cailloux encroûtés de scories, et d'autres produits volcaniques, preuves irréfutables des révolutions naturelles dont l'histoire la plus reculée n'a pas gardé le souvenir. D'autres traces non moins évidentes de ces convulsions du globe sont encore imprimées à la surface de l'Égypte.

A deux lieues et demie à l'est du Caire, il existe une forêt pétrifiée qui s'étend sur un espace de plus d'une lieue carrée. Ce curieux monument de quelque grande catastrophe physique, perdu dans le désert entre les deux routes qui vont de Suez au Caire, l'une au nord et l'autre

(1) Voyez Diodore de Sicile.

au sud, n'a pas été découvert par les savants de l'expédition française, et il n'est connu des Européens que depuis une vingtaine d'années.

La plaine où se trouve ce bois pétrifié semble avoir subi l'action du feu. Elle est couverte de monticules de calcaire, d'argile ou de grès vitrifié. Le terrain présente à sa superficie du sable calcaire mêlé de graviers roulés et quartzeux, puis des couches d'argile et de calcaire, dans lesquelles sont enfouis beaucoup d'ossements fossiles et de coquillages de différentes époques. Les parties les plus basses de cette plaine sont celles où les arbres sont les mieux conservés; au milieu ils présentent encore la couleur du bois et même l'écorce. Il y a des morceaux qui à la première vue semblent être des arbres que l'on vient de fendre et de couper. Tous les fragments sont à la surface du sol ou à moitié ensablés : les parties ensevelies sont mal conservées et se pulvérisent lorsqu'on les touche. Ces arbres sont couchés dans tous les sens, et le terrain en est parsemé de distance en distance. Les grands troncs ont plus de vingt mètres de longueur; la plupart sont droits, et quelques-uns présentent de fortes branches, où l'on distingue encore des nœuds. Dans les parties cassées perpendiculairement à l'axe de la tige, on reconnaît très-distinctement les différentes zones de tissu ligneux qui peuvent donner l'âge du végétal. La forme générale, l'écorce et l'embranchement semblent indiquer des sapins, des chênes et des sycomores. Les dattiers sont assez nombreux, mais quelques morceaux filandreux, comme le bois de palmier, et coupés par nœuds comme le bambou, ressemblent à l'intérieur d'un tronc de bananier. Beaucoup de morceaux, qui sont creux et qui ont environ deux pieds de diamètre, offrent l'apparence de bambous d'une espèce colossale.

Ces vestiges antédiluviens attestent autant l'action du feu que celle des eaux. La plupart des troncs sont vitrifiés, d'autres sont semblables à des tisons éteints au sortir d'un bûcher; il est fort probable que ces arbres périrent par l'action d'une chaleur souterraine ou par celle d'un feu allumé sur leurs racines. Les soulèvements de grès vitrifié qui entourent la forêt, la nature de quelques roches éparses sur la surface de la plaine, tout prouve une action volcanique, un feu intérieur qui a brûlé le bois avant sa pétrification. Les incrustations, les concrétions qui couvrent ces troncs d'arbres démontrent aussi le long séjour d'eaux douées de certaines propriétés chimiques. Ces arbres semblent avoir été pétrifiés sur pied et être tombés après la retraite des eaux. Une souche d'environ deux pieds est encore debout, et ses racines sont implantées dans un terrain sablonneux.

A deux journées de marche des lacs de Natron on voit une forêt de dattiers pétrifiés, dont plusieurs troncs, hauts de sept à huit pieds, sont encore debout.

Pour compléter cet aperçu de l'état géologique de l'Égypte, nous donnons l'analyse du limon du Nil, qui forme presque exclusivement la terre végétale de ce pays. En le desséchant à 100°, il présente la composition suivante :

Silice.	42.50
Alumine.	24,25
Peroxyde de fer.	13,65
Carbonate de chaux.	3,85
Carbonate de magnésie.	1,20
Magnésie.	1,05
Acide ulmique et matière organisée.	2,80
Eau.	10,70
Total.	100,00

La base de ce limon est donc un silicate d'alumine composé à peu près de 2 atomes de silice et de 1 atome d'alumine. L'acide ulmique et la matière organisée contribuent à faire de ces alluvions annuelles un engrais précieux.

Lorsque le limon est sec il prend une consistance très-ferme; sa cassure présente un grain très-fin; il est brun (terre d'Égypte), et son aspect est celui d'une terre fine argilo ferrugineuse. Au contact d'un acide il produit un peu d'effervescence, et se désagrège facilement dans l'eau; au toucher, il est doux et un peu savonneux, cependant il happe légèrement la langue.

La poussière du désert forme l'autre élément qui constitue la terre végétale dans la vallée du Nil; cette poussière est un sable quartzeux, dont l'alliance est in-

dispensable au limon pour former le sol cultivable, dans lequel on a fait germer presque tous les végétaux du globe.

ISTHME DE SUEZ.

L'isthme qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée n'a pas plus de 120,000 mètres de largeur (environ 25 lieues), entre Suez et la côte voisine de l'ancienne Péluse. Son terrain est plat, et il se distingue du reste de l'Égypte par l'absence de toute verdure, d'habitations et d'eaux vives. L'idée de faire communiquer ensemble les deux mers est si naturelle et promet tant d'avantages au commerce, qu'elle a dû venir à l'esprit des plus anciens souverains de l'Égypte. Cette communication peut s'effectuer de deux manières : ou directement, par un canal perçant l'isthme de Suez, ou indirectement par l'intermédiaire du Nil. C'est ce dernier parti qu'ont pris les anciens. Jamais ils n'ont songé, ainsi que l'a démontré M. Letronne, à établir la jonction directe, qui cependant eût été plus facile. « Ils ont eu, dit ce savant célèbre, d'excellentes raisons pour agir ainsi. La première est la nécessité de faire profiter le Delta de cette grande communication, car l'un des principaux objets du canal a dû être l'exportation des denrées pour l'Arabie; il fallait donc le mettre en rapport avec une branche du fleuve. La seconde est l'impossibilité d'établir un port durable sur la côte de Péluse, non-seulement à cause de la disposition de la côte, mais surtout à cause de l'existence du *courant continu de l'ouest à l'est* qui règne le long de la côte septentrionale de l'Afrique, courant qui, en entraînant le limon du Nil, comblerait en peu de temps tout port qu'on voudrait établir sur un point du rivage à l'orient des bouches de ce fleuve. La troisième raison qui a pu influer sur le choix des anciens, c'est l'opinion où ils ont été que le niveau de la mer Rouge surpasse celui de la Méditerranée; cette différence, déjà remarquée par Aristote (*Météorolog.*, I, 14), niée par Strabon (XVII, p. 804) et quelques modernes, a été mise hors de doute par les opérations précises des ingénieurs français en Égypte (*Mémoire* de M. Lepère). Il est à présent établi que cette différence est, au maximum, de 30 pieds 6 pouces (9 mètres 907 millimètres) (1). »

Il n'y a rien à objecter contre la première raison, alléguée en faveur de la communication indirecte de la mer Rouge avec la Méditerranée. Quant aux deux autres raisons, qu'il nous soit permis de faire quelques observations Sans doute, la Méditerranée subit, comme le dit M. Letronne, l'influence d'un courant allant de l'ouest à l'est; mais il y en a un autre, plus profond, qui va dans une direction diamétralement opposée; le premier reçoit les eaux de l'océan Atlantique, et le dernier les y ramène. D'après des expériences précises, ces courants en sens contraire sont surtout sensibles au détroit de Gibraltar, point de jonction de la Méditerranée avec l'océan Atlantique. M. Letronne ne parle que du courant superficiel de l'ouest à l'est, « qui, en entraînant le limon du Nil, comblerait en peu de temps tout port qu'on voudrait établir sur un point du rivage à l'orient des bouches de ce fleuve. » Mais, évidemment, ce que ce courant superficiel aurait fait dans un sens, serait aussitôt détruit par le courant plus profond agissant en sens contraire.

D'ailleurs, l'arrivée des eaux de la mer Rouge modifierait elle-même ces courants de telle manière, que l'opinion exprimée par M. Letronne nous paraît bien hasardée. L'illustre archéologue regarde ensuite comme un fait constant que la Méditerranée est plus basse que la mer Rouge; et il ajoute : « Le résultat d'une telle différence serait de causer un courant rapide qu'élargirait bientôt le canal, et, se précipitant avec force vers la Méditerranée, finirait par en élever le niveau; le premier effet de ce changement serait la submersion des terres basses du Delta (2). »

Ces craintes nous paraissent au moins exagérées, même en admettant la différence de niveau indiquée entre les deux mers (3). La Méditerranée n'est pas

(1) Voyez l'*Isthme de Suez*, par M. Letronne, dans la Revue des deux mondes, 15 juillet 1841.

(2) Ibid, p. 7.

(3) Dans un travail récemment communiqué à l'Académie des sciences, M. Sainte-Preuve

un réservoir fermé comme la mer Caspienne : elle communique indirectement avec la mer Rouge par l'intermédiaire de l'Océan ; l'équilibre, s'il était un instant troublé, ne tarderait donc pas à se rétablir, conformément aux lois les plus simples de l'hydrostatique.

Sans entrer dans le détail des causes qui pourraient expliquer les différences de niveau entre ces deux mers voisines, nous ferons observer que de semblables différences existent aussi pour d'autres mers, sans entraîner les graves inconvénients qu'on a signalés. Ainsi, les eaux du Zuidersée sont plus élevées que celles de la mer du Nord, malgré que la communication soit ici bien plus directe. Le niveau moyen de la mer du Sud est plus élevé que le niveau moyen de l'océan Atlantique (1). A cela il faut encore ajouter que le niveau moyen des mers éprouve (abstraction faite des marées) non-seulement des oscillations journalières, mais qu'il varie suivant les saisons, comme cela a lieu pour la Baltique et la mer Noire ; enfin qu'il y a des changements de niveau séculaires (2).

La largeur de l'isthme peut, d'après M. Letronne, se diviser en trois parties différentes : la première est un bourrelet sablonneux qui sépare le fond du golfe Arabique du bassin des marais salants que les anciens appelaient les *Lacs amers* ; la seconde est formée par ce bassin lui-même, dépression profonde, qui se trouve bien au-dessous du niveau des deux mers ; la troisième partie est une plaine sablonneuse, qui s'étend depuis l'extrémité nord de ce bassin jusqu'à la Méditerranée ; cette plaine est à pente continue et entrecoupée de quelques lagunes (lacs Birket et Ballah).

Au côté occidental du bassin des *Lacs amers* vient aboutir la grande vallée de *Sabya-bar* ou Toumilat, qui va presque parallèlement à la côte méditerranéenne, en commençant près de l'ancienne branche Pélusiaque. Cette vallée fertile paraît être la *terre de Gessen* des Hébreux ; avant le desséchement de la branche Pélusiaque, elle recevait les eaux du Nil par une déviation qui s'ouvrait près de Bubaste. C'est par cette vallée que le canal des anciens, au lieu d'aboutir directement à la Méditerranée, venait joindre les eaux du Nil.

M. Letronne a réuni soigneusement et discuté avec beaucoup de sagacité les témoignages des anciens qui se rapportent à l'achèvement et à la navigation de ce canal. Nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter en partie l'exposé qui va suivre.

Suivant Hérodote, dont le témoignage doit ici l'emporter sur Aristote, Strabon et Pline, Nécos, fils de Psammitichus (vers 616 ou 610 avant J. C.), entreprit le premier (ἐπιχειρήσας πρῶτος) de creuser le canal qui conduit à la mer Rouge. Une tradition, sans doute postérieure, attribue le commencement de cette entreprise à Sésostris. Le creusement du canal tient, selon M. Letronne, évidemment à ces vues de commerce maritime qui paraissent être restées étrangères à l'ancienne Égypte, et qui ne se montrent qu'à l'époque où l'établissement des Ioniens, sous Psammitichus, vint si notablement modifier la politique de ce prince et de ses successeurs. Déjà les Grecs, quelque temps auparavant, avaient, sous le règne de Périandre, essayé de couper l'isthme de Corinthe. « Je suis, ajoute l'illustre académicien, convaincu que cette première opération a suggéré l'autre, et que c'est là une idée grecque dont jamais les anciens rois d'Égypte ne s'étaient avisés. Voilà pourquoi Hérodote n'en a rien dit : ce qui serait inexplicable si l'histoire écrite ou la simple tradition eût alors con-

montre que les méthodes employées, il y a près de cinquante ans, par les ingénieurs français pour mesurer les niveaux de la Méditerranée et de la mer Rouge, manquaient d'exactitude et devaient conduire à des résultats erronés.

(1) Voy. *Éléments de Physique terrestre*, etc., par MM. Becquerel, p. 237 (Paris, 1847).

(2) Dans un ouvrage récent sur le *temple de Sérapis*, M. Nicolini fait voir que depuis la pointe de Gaète jusqu'à Amalfi le terrain comparé au niveau actuel de la mer a été tantôt plus haut et tantôt plus bas. Pendant la période qu'embrasse le travail de M. Nicolini, le point le plus bas de ce niveau arriva deux siècles environ avant l'ère chrétienne ; ensuite il monta, et atteignit le maximum de hauteur entre le neuvième et le dixième siècle. Alors commença une période de décroissement, qui parvint à la limite de deux mètres environ au-dessous du niveau actuel, au commencement du quinzième siècle ; le niveau de la mer parut alors recommencer à monter.

servé le souvenir d'une première opération. » — Le canal que Nécos avait commencé de creuser était de quatre jours de navigation, et sa largeur telle que deux trirèmes pouvaient y passer de front. « L'eau qui l'alimente, dit Hérodote (II, 158), provient du Nil, d'où elle est dérivée un peu au-dessus de Bubaste, près de la ville arabe Patumos. Ce canal se jette dans la mer Rouge. On a commencé à le creuser (ὀρώρυκται πρῶτον) dans cette partie de la plaine d'Égypte qui regarde l'Arabie, située vis-à-vis de Memphis et contiguë à la montagne dans laquelle sont les carrières. A partir du pied de cette montagne le canal s'étend, dans un long espace, de l'occident à l'orient, puis il suit les étroites vallées de la montagne, et se porte de là au midi pour se jeter dans le golfe Arabique. »

Nécos interrompit son ouvrage, parce qu'un oracle lui avait prédit qu'il travaillerait pour un barbare. Darius, fils d'Hystaspe, le reprit de nouveau; et Hérodote, à l'époque où il visita l'Égypte, le vit sans doute presque terminé.

Des auteurs plus récents, tels que Diodore, Strabon et Pline, s'accordent à dire que ce canal ne fut définitivement achevé que par Ptolémée II. Diodore et Strabon, qui voyageaient en Égypte, le premier soixante ans avant J. C., et le dernier quarante ans plus tard, lorsque la contrée était déjà réduite en province romaine, parlent du canal comme existant et servant à la navigation. Diodore s'exprime ainsi (I, 33) : « Un canal, creusé à force de bras, s'étend de la bouche Pélusiaque jusqu'au golfe Arabique et à la mer Rouge. Nécos, fils de Psammitichus, entreprit le premier de construire ce canal; Darius, le Perse, le continua, mais il le laissa inachevé, car il avait appris que s'il perçait le détroit il inonderait l'Égypte. On lui avait en effet démontré que la mer Rouge est plus élevée que le sol de l'Égypte. Ptolémée II y mit la dernière main; et dans l'endroit le plus favorable il fit pratiquer une *séparation artistement construite* (φιλότεχνον διάφραγμα) : on l'ouvrait quand on voulait y naviguer, et on la refermait aussitôt. »

On a beaucoup discuté pour savoir quelle était cette *séparation artistement construite*. Sans nous arrêter à ces discussions, nous n'hésitons pas à adopter la traduction de M. Hoefer, qui a rendu (tom. I, p. 36) le mot διάφραγμα par *écluse*, et nous soupçonnons, avec M. Letronne, que l'invention des écluses est beaucoup plus ancienne qu'on ne se l'imagine.

Pline (*Hist. nat.*, VI, 29) et Plutarque (*Vie d'Antoine*, p. 382) n'ont pas peu contribué à embrouiller la question. Ce dernier rapporte qu'après la bataille d'Actium, Cléopatre, désespérée et craignant de tomber entre les mains du vainqueur, résolut de se retirer avec sa flotte et ses trésors dans l'Inde, où elle avait déjà envoyé Césarion, le fils qu'elle avait eu de César; précaution inutile, puisque plus tard son précepteur Rhodon le ramena à Alexandrie, sous prétexte qu'Auguste voulait lui rendre la couronne; mais à son retour il fut mis à mort. Lorsque Antoine revint à Alexandrie, il trouva, dit Plutarque, Cléopatre occupée de l'entreprise gigantesque de faire passer sa flotte par-dessus l'isthme qui sépare les deux mers.

Des savants modernes, au nombre desquels se trouvent MM. Lepère et Rozière, ont regardé ce passage comme décisif pour établir que sous les derniers Lagides la communication par le canal n'existait plus : et, en effet, s'il fallait le prendre à la lettre, on ne pourrait en tirer une autre conséquence; mais heureusement M. Letronne a parfaitement démontré que le récit de Plutarque peut très-bien se concilier avec celui de Diodore et d'autres historiens anciens. Et voici comment. (Nous laisserons ici parler M. Letronne :) « ..... Il a été remarqué qu'à cause de la faiblesse de la pente entre Bubaste et la mer Rouge, laquelle n'excède pas deux mètres dans les circonstances les plus favorables, la navigation du canal ne pouvait durer que peu de mois chaque année. Aussitôt que le Nil était descendu au-dessous d'un certain niveau, elle devait être interrompue; du moins le passage du canal au Nil se trouvait forcément arrêté. L'étiage s'établit ordinairement en mars, et se prolonge jusqu'à la fin de juin; mais longtemps avant et après ces époques, le chômage du canal devait avoir

lieu. La bataille d'Actium se donna le 2 septembre de l'an 31 avant J. C., et il résulte des événements qui suivirent cette bataille qu'Antoine ne put rejoindre Cléopatre que dans les premiers mois de l'an 30, en février ou plus tard encore. Son retour a donc coïncidé avec le temps de l'étiage, c'est-à-dire avec l'époque où le canal devait nécessairement chômer. C'est alors qu'Antoine trouva Cléopatre occupée de son entreprise. On conçoit que cette princesse, dans l'excès de sa frayeur, craignant à chaque instant de voir arriver Octave à la tête de sa flotte victorieuse, ne pouvait patiemment attendre trois ou quatre mois que le retour de l'inondation eût rendu le canal navigable. Elle prit donc le parti extrême de faire passer des vaisseaux par-dessus l'isthme, de Péluse à Héroopolis. Antoine la fit renoncer à cette entreprise, en lui montrant qu'il disposait encore de ressources considérables. Mais il est probable qu'elle aurait d'elle-même abandonné l'opération, ayant rencontré un obstacle auquel elle ne s'attendait pas, dans l'opposition des Arabes de Pétra, qui brûlèrent les premiers vaisseaux qu'elle avait fait passer. »

Ainsi le fait rapporté par Plutarque peut être fort exact sans contredire les témoignages de Diodore et de Strabon. On doit en conclure, non que le canal n'existait plus, mais que la navigation y était forcément interrompue lorsque Cléopatre voulut faire passer sa flotte dans la mer Rouge (1).

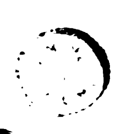
(1) L'interprétation si naturelle que M. Letronne a donnée du passage de Plutarque doit changer les idées qu'on s'était faites sur le but de la route commerciale qui descend, dans une direction oblique, de Bérénice sur la mer Rouge à Coptos sur le Nil. Cette route, tracée à grands frais, comprenait onze stations (*Cænon Hydreum*, *Cabalsi Hydreum*, *Hydreum Apollinis*, *Phalærum*, *Aristonis Hydreum*, *Hydreum Jovis' Compasi Hydreum*, *Aphrodites Hydreum*, *Didyme*, *Phœnicon*, *Coptos*), où il y avait des citernes et des logements pour les caravanes. On a cru généralement que cette voie de communication avait été établie par Ptolémée Philadelphe pour remplacer l'ancien canal, qu'il n'avait pas pu achever. Mais d'après ce qui vient d'être dit, l'établissement de la route de Bérénice ne pouvait pas avoir ce but. Le nom de Bérénice (mère de Ptolémée) prouve même que cette route avait été tracée avant l'achèvement du canal qui aboutit à la mer Rouge, près de la ville d'Arsinoé (nom d'une sœur de Ptolémée). Il est en effet constant que Ptolémée Philadelphe a donné le nom de sa mère (*Bérénice*) aux plus anciennes villes de sa fondation, et qu'il avait imposé le nom de ses sœurs (*Arsinoé* et *Philotera*) aux villes postérieurement construites. Le port de Bérénice était destiné à recevoir les produits de l'Arabie méridionale, de la côte orientale de l'Afrique et de l'Inde, qui arrivaient par l'intermédiaire des Arabes, au moyen du cabotage. Car le voyage direct ne prit du développement que sous les Romains, principalement depuis qu'Hippalus avait fait connaître les directions constantes de la mousson. La route de Bérénice, avant d'atteindre le Nil, se bifurquait : la branche méridionale, plus directe, venait aboutir à la ville d'Apollinopolis; elle desservait plus particulièrement la Haute-Égypte; la branche septentrionale, dont le terme était Coptos, servait au transport des marchandises destinées à l'Égypte inférieure.

Sous les Arabes, comme sous les Ptolémées et les Romains, le canal servait principalement à l'exportation des denrées de l'Égypte en Arabie. Les bâtiments, partis d'un point quelconque du Nil, arrivaient dans le canal, de là dans la mer Rouge, et se rendaient à leur destination, sans qu'il fût nécessaire de procéder à l'opération longue et coûteuse du transbordement.

Sous le règne de Néron ce canal portait encore le nom de *fleuve de Ptolémée*, et Pline le qualifie de *navigabilis alveus*. Plus tard, il attira l'attention de l'empereur Trajan : il fut en partie déblayé, et reçut une nouvelle branche, qui portait la prise d'eau à Babylone, près du Caire actuel, environ soixante kilomètres en amont de Bubaste ; cette augmentation de pente faisait aussi augmenter la durée du temps pendant lequel le canal pouvait être navigable. C'est sans doute à cause de ces améliorations que son ancien nom de fleuve de Ptolémée fut alors changé en celui de *fleuve de Trajan* (1). On peut admettre qu'il resta navigable au moins jusqu'au siècle des Antonins, qui montrèrent tant de sollicitude pour la prospérité de l'Empire. Mais au delà de cette époque, il est impossible, dans le silence de l'histoire, de rien affirmer de certain relativement à la navigation de ce canal. Sir Gardner Wilkinson a reconnu, par l'examen attentif des lieux, que les carrières de Djebel-Fatireh ont été abandonnées peu de temps après le règne d'Adrien ou d'Antonin. Il est vraisemblable que l'abandon de ces carrières est en grande partie dû à l'ensablement du canal; aus-

(1) Ptolémée, *Geogr.*, IV, 5.

Maison d'IBRAHYM KIKHYA el Sennâry



sitôt qu'il cessa d'être navigable, on dut renoncer à terminer et à transporter en Égypte toutes ces colonnes dont on voit encore aujourd'hui les fûts et les chapiteaux épars. L'ouverture des nouvelles carrières de Syène aura été une suite de cet abandon.

Le canal resta hors d'usage jusqu'à la conquête de l'Égypte par les musulmans, en 639. Les extraits de divers auteurs arabes, cités par Makrizy, donnent des détails circonstanciés sur le rétablissement de cette voie par les ordres du calife Omar. En moins d'un an, disent ces auteurs, des bateaux chargés de grains arrivèrent à Colzoum (*Clysma* des anciens), et portèrent l'abondance sur les marchés de Médine et de la Mecque. La navigation subsista sans interruption jusqu'au calife Al-Mansor, qui ordonna de combler le canal pour empêcher qu'on ne portât des vivres au rebelle Mohammed-ben-Abdoallah, ce qui eut lieu en 762 ou 767 de notre ère. Depuis ce moment le canal n'a plus été rétabli.

Maintenant est-il possible de reprendre les travaux des anciens et des Arabes, et de rétablir la navigation par la même voie qu'ils avaient suivie? On ne peut en douter, puisque les conditions sont les mêmes, si non plus favorables qu'elles ne l'étaient autrefois. C'est là l'opinion de M. Letronne, que nous partageons sans réserve.

Mais ce n'est pas cette voie qui fixe le plus l'attention des ingénieurs modernes. Si l'on se décide, ce sera probablement pour le percement même de l'isthme de Suez, et par conséquent pour la communication directe de la mer Rouge avec la Méditerranée. Cette dernière voie aura sur la première l'avantage d'être praticable à toutes les époques et de n'être point entravée par la baisse du Nil. On réalisera alors l'entreprise devant laquelle les anciens avaient reculé par des considérations qui, grâce aux progrès de la physique générale du globe, nous paraissent, pour la plupart, denuées de fondement.

DU NIL.

La position et la forme du système du Nil sont uniques sur le globe; c'est le seul grand fleuve des tropiques qui, répandant périodiquement ses eaux fécondantes, soit bordé, depuis son cours supérieur jusqu'à son embouchure, de déserts entièrement impropres par eux-mêmes à toute espèce de culture. Le Nil est encore le seul fleuve des tropiques qui vienne se jeter dans une mer méditerranée sans flux et sans reflux. Le Gange, l'Indus et tous les grands systèmes d'eaux de la Chine et de l'Amérique sont océaniques.

SOURCES DU NIL.

Les sources du Nil étaient inconnues des anciens. Cambyse, Alexandre, deux des Ptolémées, César et Néron firent faire des recherches pour les découvrir; mais toutes furent infructueuses, et il n'en résulta qu'un proverbe latin : *Caput Nili quærere*, par lequel on exprima l'inutilité d'une entreprise. Dans les temps modernes, beaucoup de voyageurs se sont voués à cette étude, excités par la difficulté du problème plutôt que par l'utilité que présentait sa solution; cependant la source mère du Nil est toujours inconnue, et le proverbe de Claudien est demeuré vrai. A force d'investigations, on sait qu'après avoir traversé au nord des déserts inconnus, le Nil, sorti d'une mystérieuse source, reçoit sur la rive orientale un affluent nommé par les Abyssins *Bahr-el-Abyad*, ou fleuve Blanc, et plus loin un second fleuve aussi considérable, qui porte le nom de *Bahr-el-Azrek* ou fleuve Bleu (1).

COURS DU NIL.

Le fleuve Blanc, qui est généralement regardé comme le Nil proprement dit, descend d'une chaîne de montagnes de grès; il tire son origine de plusieurs petites sources, situées sur les monts de la Lune (*Qamry*), et qui se réunissent dans le pays de Donga pour former un seul cours d'eau. Après cette réunion, l'*Abyad*, déjà considérable, se dirige d'abord dans la direction nord-est, puis il se tourne au nord; son lit est alors placé à 17° ouest du méridien de l'embouchure du Nil dans la Méditerranée (49° longitude est de l'île de Fer). Dans

(1) M. Abbadie, célèbre orientaliste, qui habite depuis longtemps la ville d'Axum, vient d'annoncer son retour d'un voyage aux sources du Nil. Tous les résultats de ce voyage ne sont pas encore connus.

cette nouvelle direction, il coupe la terrasse de Fazoglou, traverse les montagnes de Déir et Touggala, et le pays des Foungi, puis entre dans une vaste plaine, où un grand nombre de cours d'eau, dont les noms seuls sont connus des Européens, viennent se joindre à lui : tels sont : le *Bahr-Indry*, le *Bahr-Arramla*, le *Bahr-el-Harras*, le *Bahr-Emdrenje*, le *Maleb* et le *Bahr-Esrak;* mais celui-ci n'est sans doute que le fleuve Bleu, *Bahr-el-Azrek*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le pays où l'*Abyad* opère sa jonction avec ses différents affluents, est divisé en un grand nombre d'îles, dont les plus grandes ne sont habitables que jusqu'à la saison des pluies. Arrivé au 13° latitude nord, sous la même latitude que la ville de Sennaar, l'*Abyad* est si large qu'on ne peut reconnaître d'une rive une personne placée sur l'autre; sur la rive gauche s'élève *El-Acie,* et sur la rive droite on a bâti également une ville qui se nomme *Schillouck*. A huit journées de ce point, 16° latitude nord, le *Bahr-el-Abyad* reçoit dans son sein les eaux du *Bahr-el-Azrek;* selon les habitants du pays, le fleuve Blanc, au contraire, se perd dans le fleuve Bleu, quoique ce dernier soit moins volumineux. Celui-ci a pour sources mères des fontaines situées sur des hauteurs marécageuses et ombragées d'une abondante végétation, et qu'on trouve dans le pays des Agows; ces fontaines, peu éloignées l'une de l'autre, sont très-profondes, mais elles n'ont que quelques pieds de diamètre. Après plusieurs détours dans un marais tourbeux, le fleuve entre dans un lit formé par des rochers, et se précipite comme un torrent à travers la vallée; à trois journées de marche de sa source, dans la plaine de Baad, le fleuve Bleu a déjà la largeur d'une portée de fusil. De la plaine de Baad au lac de Tzana le fleuve parcourt environ trente-cinq lieues; dans l'intervalle de ces deux points il forme deux cascades : l'une est située dans la plaine de Goutto; l'autre, moins considérable, est près de Kerr. A l'embouchure du *Bahr-el-Azrek*, dans le Tzana, le fleuve n'a pas moins de deux cent soixante pieds de largeur, et coule avec une si grande rapidité à travers le lac, que leurs eaux ne se mêlent point. En sortant du Tzana, qui n'a pas moins de sept lieues de longueur, le *Bahr-el-Azrek* se dirige d'abord vers le sud-est, et se courbant ensuite en spirale, il se rapproche de sa source jusqu'à une journée de marche, après avoir parcouru un espace de vingt-neuf journées.

C'est à deux milles du lac que se trouve la première cataracte. Bruce lui donne quarante pieds anglais de hauteur; le fleuve s'enfonce ensuite dans un ravin étroit et sombre, au sortir duquel il a, dit-on, un quart de lieue de largeur dans les grandes eaux. Il parcourt aussi la terrasse de Fazoglou et coupe la grande chaîne limitrophe du pays des Changallas par trois hautes cataractes, dont la plus élevée a deux cent quatre-vingts pieds. Ici on cesse de suivre son cours; les voyageurs le quittent aux cataractes et ne le reprennent que près de Sennaar. Il sort d'un lit de roches escarpées, entre dans la vaste plaine de Sennaar, forme près de la ville de ce nom une vallée des plus fertiles, et après avoir parcouru ensuite un terrain sablonneux et inculte, où son lit devient très-large, il se jette dans le *Bahr-el-Abyad*. Malgré tous les affluents que le fleuve Bleu reçoit par sa rive droite, il est probable qu'il n'atteindrait pas la terre d'Égypte et qu'il se perdrait dans les sables, s'il ne rencontrait pas le fleuve Blanc, dont la masse d'eau est trois fois plus considérable. Peu après cette jonction, le fleuve reçoit le nom de Nil, qu'il porte jusqu'à la mer.

Selon l'opinion la plus ordinaire, ce nom est dérivé du grec Νεῖλος, qui vient de νέαν ἰλὺν et signifie *nouveau limon*. Le nom du grand fleuve égyptien est à lui seul une histoire curieuse. Selon les Grecs, il aurait d'abord été nommé Ægyptos, et il aurait donné son nom au pays qu'il vivifiait pas sa présence. La Bible appelle le Nil *Gihon* ou *Gyhhoun*, mot qui exprime une eau jaillissante. C'est particulièrement le Nil Blanc (*Bahr-el-Abyad*) qui reçoit ce nom; et quand les Pères de l'Église parlent du Nil proprement dit, ils l'appellent Γεων Θηβαις (le Gihon de la Thébaïde). Ailleurs la Bible désigne le Nil sous la dénomination de *Nehhl* ou *Nekhl,* et plusieurs savants ont cru trouver là l'étymologie de Nil. A la vérité,



KHAZINS sur le Khâlyg, canal du Kaire

Diodore de Sicile attribue l'origine de ce mot au nom d'un ancien roi de l'Égypte; mais comme lui seul mentionne l'existence de ce roi, l'autorité reste au moins contestable. Du reste, *Nil* en sanscrit signifie *Bleu :* c'est une épithète de Siva; il ne serait pas surprenant que le fleuve égyptien, après sa jonction avec le *Bahr-el-Azrek*, le fleuve Bleu, eût reçu en Égypte même, à une époque où peut-être les prêtres indiens impatronisaient leurs idées dans une société naissante, le nom de *Nil* ou de *fleuve Bleu* ou de *fleuve de Siva*. Parmi les noms du Nil les plus anciens et les plus remarquables, on doit citer Ωκιαμή. Ωκιαμὴ représentait l'abondance et la richesse, et Ωκεανός la ruine et la destruction; Isis et Typhon, le bien et le mal; les eaux douces, et l'onde amère : mythe éternel reproduit sous toutes les formes et partout.

Immédiatement au-dessous du confluent de l'*Abyad* et de l'*Azrek*, une rangée de montagnes basses et rocheuses traverse le *Nil* de l'ouest à l'est. La chaîne est percée en un seul endroit, et le fleuve se précipite par cette gorge avec une violence extrême et un grand bruit : il se joint au Tacazzé, à quelques journées de l'île de Kourgos, et reprend encore une fois la marche d'un torrent des montagnes pour franchir la haute terrasse de la Nubie. Après la cataracte de Syène le Nil coule égal et paisible, portant avec lui la richesse et la fécondité. Le Nil à son entrée en Égypte se divise en plusieurs bras qui forment un nombre considérable d'îles. La plus grande, *Gesira-el-Helseh*, est peu connue; les plus célèbres sont celles de *Philæ* et d'*Éléphantine*. Au-dessous de Philæ, le Nil a précisément la largeur de la cascade du Niagara, c'est-à-dire un quart de lieue. Nous parlerons des cataractes dans une autre division, et nous nous bornerons ici à tracer la topographie du fleuve. C'est à Syène que commence l'Égypte ancienne; de *Rakoti* à *Souan* (d'Alexandrie à Syène) signifiait autrefois : toute l'Égypte.

Au-dessous de la cataracte de Syène le Nil prend un cours paisible; la rive occidentale est inculte et déserte; les montagnes n'ont point de végétation, et sont recouvertes seulement du sable que les vents y amoncellent depuis des milliers de siècles; sur la rive orientale, la chaîne des monts Arabiques, plus haute que celle des montagnes Libyques, est aussi d'une teinte plus brune, relevée çà et là par des bouquets de verdure : le fleuve coule dans un canal étroit. A neuf lieues d'Assouan on trouve *Koum-Ombou* (Ombos); la plaine qui entoure ce monticule de ruines a deux lieues de largeur. Au mois de septembre 1800 les soldats français trouvèrent les sables de cette plaine assez chauds pour y cuire des œufs; le thermomètre marquait 60°. Un canal qui traversait l'ancienne ville d'*Ombos* est devenu un bras du Nil, et a formé la grande île de *Mansouryeh*, placée devant les ruines d'*Ombos*. Au-dessous d'*Ombos*, avant le premier défilé du *Djebel-Selseleh*, on trouve le mont des Tempêtes, *Djebel-Aboucheger*. A seize lieues d'Assouan, les montagnes ne laissent qu'un espace de trois mille pieds au lit du Nil, et le surplombent même en plusieurs endroits; ce lieu, où l'on voit les ruines d'une ville, est appelé par les Arabes *Al-Bouaïb*, la Petite Porte. Le village d'Edfou se trouve à quatre lieues de là, sur la rive gauche du Nil, à trois quarts de lieues du fleuve; c'est l'ancienne ville d'*Hatfou*. A Esneh, la vallée du Nil s'élargit considérablement; la plaine s'élève par une pente insensible jusqu'aux montagnes calcaires qui la bornent, et presque partout elle est trop haute pour recevoir les eaux du Nil. Après un second défilé on trouve Erment (*Hermonthis*), sur la rive gauche du Nil; sur la rive droite, mais un peu au-dessus, le voyageur foule les ruines de Thèbes et le pavé de Luxor; c'est aussi là qu'on rencontre le village de *Karnak*, dont le sol est encombré par les ruines magnifiques d'une partie de Thèbes, et où M. Prisse d'Avennes a trouvé la *Chambre des rois*, aujourd'hui à la Bibliothèque royale. La plaine de Thèbes s'étend au nord d'Erment, à l'est et à l'ouest du fleuve, jusqu'aux montagnes. Le Nil à cet endroit décrit un demi-cercle; il incline d'abord vers l'est, remonte vers le nord jusqu'à *Kéneh*, en passant par *Qous* et *Keft* devant la vallée de Kosséir, et de *Kéneh*, qui est situé en face des ruines de *Denderah;* de l'autre côté du fleuve, il tourne brusquement à l'ouest pour reprendre bien-

tôt sa direction première. La vallée de Kosséir, qui traverse une longueur de quarante-deux lieues, et va du Nil à la mer Rouge, est un désert dans lequel on a établi des stations en maçonnerie pour indiquer la direction de la route; elle est bordée par des montagnes qui se rapprochent quelquefois jusqu'à une distance de cinq cents pieds, et quelquefois s'écartent et laissent une grande largeur à la vallée.

L'ancienne *Abydos*, aujourd'hui *El-Haraba-el-Madfouneh*, est située dans l'angle que forme le Nil en se recourbant en arrière; cette ville n'est point sur le fleuve, mais sur un bras du fleuve, aujourd'hui desséché. Benisouef (*Ptolémaïs*) est à peu de distance d'Abydos, sur la rive gauche du Nil, et *Girgeh* se trouve entre ces deux villes, sur la même rive occidentale.

Après qu'il est rentré dans sa direction normale, le Nil continue de marcher accompagné des deux chaînes latérales; seulement elles sont à une plus grande distance, et présentent aux sables du désert plus de ravins et de gorges pour pénétrer dans le pays. A la hauteur de *Darout-el-Cheryf*, la vallée prend de telles dimensions que, sur la rive gauche, un bras du Nil, parallèle au fleuve, peut encore placer son cours et laisser une bande de terrain cultivable. — Ce bras canalisé est le *Bahr-Yousef*, canal de Joseph, qui coule pendant cinquante-huit lieues au nord. Ce prétendu canal n'est que l'ancien lit occupé par le Nil avant que ce fleuve se portât plus vers l'est. Le Nil actuel baigne le pied de la chaîne Arabique; l'ancien Nil côtoie la chaîne Libyque, et va se jeter au nord-ouest dans le *Fayoum*. Le Fayoum forme un bassin large, presque rond, et séparé du reste de la vallée du Nil; c'est le nome Arsinoïte de l'antiquité. Le *Bahr-Yousef* pénètre dans cette plaine par un ravin situé à quatre lieues et demie ouest-sud-ouest de Benisouef, et conserve son nom jusque dans la capitale de la province; mais à l'extrémité occidentale de *Medinet-el-Fayoum*, il se divise en une foule de petits canaux, qui vont arroser les villages dans toutes les directions. A huit mille mètres nord-ouest du ravin, où passe le *Bahr-Yousef*, on trouve un pont de dix arches, parallèles au Nil. Dans le temps des basses eaux, c'est une digue; mais quand sont hautes elles passent par-dessu tombent de l'autre côté dans le *B bela-ma*, fleuve sans eau. Le *Bah la-ma* forme donc la commun septentrionale du *Bahr-Yousef* av grand lac Mœris. D'après la traditio cette contrée, le *Fayoum* était autr une mer méditerranée qui recevai eaux du Nil; Joseph, fils de Jaco construire une digue pour empêch fleuve de se déverser dans ce b L'eau du *Fayoum* descendit dans la et le bassin, mis à sec, devint bientôt terre fertile. Les eaux qui restère rassemblèrent dans le lac Mœris ou *ket-el-Keroun*, et dans le *Birkel-Ga* le premier au nord, le second au su la province.

Près de la saillie des montagnes L ques, couronnée à *Giseh* par les Pyra des, le Nil passe de la Moyenne da Basse-Égypte. Les deux chaînes de n tagnes quittent alors brusquemen fleuve, la Libyque s'en va vers le n l'Arabique tourne subitement à l'est delà de la *vallée de l'Égarement*. sommet méridional du Delta, à vingt kilomètres, ou cinq lieues, du Caire Nil se partage en deux branches, d l'une descend à la mer vers le nord se termine au-dessous de Rosette (*R chid*); l'autre, plus volumineuse, se j dans la mer au-dessous de Dami (*Damiat*). Dans l'angle même for par la division du Nil est un vi nommé *Doraoueh*.

DELTA DU NIL.

Le Delta n'offre aucune élévation turelle, à l'exception des dunes qui b dent la côte; quelques buttes artificie élevées par les anciens Égyptiens et lesquelles sont bâtis les village arab des monticules formés par des déco bres forment les seuls accidents d'u plaine parfaitement unie. Un gra nombre de canaux sillonnent en tous se cette partie de l'Égypte, et y entreti nent une température modérée mê pendant les plus fortes chaleurs. Le du Delta, dont l'exhaussement se prod beaucoup plus lentement que celui reste de l'Égypte, semble être entièrem composé d'alluvions; car des sondages quatorze et quinze mètres de profonde

n'ont traversé que des couches de terre végétale alternées de couches en sable quartzeux semblable aux dépôts du Nil. Malgré l'humidité répandue par les canaux, le terrain se dessèche facilement jusqu'à se crevasser au point de devenir incommode à la marche; après l'inondation, on rencontre des ouvertures si larges et si profondes, que le pays serait impraticable pour des chevaux étrangers. Ces crevasses, produites par l'action de la chaleur, sont l'indice d'un sol essentiellement argileux. La ligne extérieure du Delta est formée par un banc presque continu de grès calcaire; quelques savants en ont conclu que la limite du Delta avait été invariable, mais il paraîtrait que la mer Rouge rebâtit sans cesse cette digue naturelle; on n'en saurait donc tirer aucune preuve concluante.

C'est dans ce grès calcaire que sont creusées des cavités, les unes naturelles, les autres artificielles, formant ce qu'on appelle les *catacombes*. La plupart de ces cavités sont remplies par la mer, qui sans doute a rongé pour parvenir jusque-là une digue de roches de cette même pierre. Les catacombes se trouvent dans une plaine faisant partie de l'ancienne Alexandrie. Le terrain de cette plaine est un sable rougeâtre à travers lequel percent des rochers de grès. C'est près de là, et toujours dans le même banc de rochers, que se trouve ce que les voyageurs ont nommé les *Bains de Cléopâtre*.

BRAS DE ROSETTE.

L'eau de cet embranchement coule d'abord parallèlement à la limite du désert de Libye pendant environ huit lieues; c'est là que vient aboutir le *Bahr-Yousef*, devenu *El-Asarah*, ou le *canal des Pyramides*. Pendant une longueur de six lieues en aval, le Nil oppose lui-même une barrière aux masses de sable qui s'arrêtent dans des forêts de roseaux, sur la rive gauche, et s'amoncellent en dunes près du fleuve. Le *canal de Bahyreh*, qui se dirige vers le nord-ouest et va se jeter dans le lac Maréotis, protège ensuite l'Égypte contre l'envahissement du désert, tandis que le bras de Rosette coule au nord à travers la plaine, qu'il arrose par un grand nombre de canaux. Nous citerons seulement les plus importants. Le *canal de Damanhour* à huit lieues de longueur, et vient aboutir à la ville dont il porte le nom. C'est là, suivant le savant M. de Rozière, qu'était autrefois le sommet du Delta. *Damanhour* signifie, en ancien égyptien, la *terre d'Horus*. Or les prêtres considéraient le Delta comme un présent du Nil. La terre d'Horus commençait donc à la tête du Delta pour descendre en s'élargissant jusqu'à la mer. Au-dessous de la prise d'eau du canal de Damanhour, le bras de Rosette baigne sur la rive droite les ruines de l'ancienne Saïs, aujourd'hui *Sa-el-Hagar*. Le *canal d'Alexandrie*, ou *canal de Rahmanieh*, creusé il y a près de deux mille ans, a environ quatre-vingt-dix kilomètres de longueur; il recevait toute l'année les eaux du Nil, et venait tomber dans le Port-Vieux. Cette dernière partie a été utilisée pour *canal de Mahmoudeh*, commencé en 1819, sous le règne du sultan *Mahmoud*, et l'un des plus beaux ouvrages de Méhémet-Aly. Le canal de Mahmoudieh a soixante-dix-sept kilomètres de développement; son point de départ est *Adfuch*, en face de la ville de Fouah. L'eau du Nil se répand dans ce canal à l'époque des crues; mais comme elle devient stagnante lorsque le Nil est bas, elle ne sert plus qu'à l'irrigation, et les Alexandrins sont réduits, pendant une grande partie de l'année, à boire l'eau de leurs citernes.

Un peu au-dessus de Rahmanieh, le bras de Rosette se divise encore en deux bras principaux, et forme une ligne d'îles de quinze à dix-huit mille mètres de longueur. Le bras oriental est plus considérable, il est navigable en tout temps; le bras occidental est presque entièrement comblé; il est à sec pendant une partie de l'année. C'est sur celui-ci qu'est située la ville de Rahmanieh, et à douze cents mètres au-dessous de cet endroit commence le canal d'Alexandrie. Le *canal de Deyrout* se jette dans le lac d'Edkou au-dessous de tous ces canaux. Le bras du Nil passe entre la ville de Rosette, placée sur la rive gauche, et *Reylet-Abady*, qui est sur la rive droite; puis il arrive au *fort Julien*, et se jette dans la mer. Entre Rosette et Rahmanieh on trouve une grande lagune : c'est le *lac d'Edkou;* peu de temps avant l'expédition française la pêche de ce lac était encore la source du revenu prin-

cipal du canton d'Edkou. Mais les digues des canaux étant restées longtemps fermées, le lac est presque entièrement desséché. Lors de l'inondation de 1800 les habitants d'Edkou obtinrent du gouvernement français l'ouverture de la digue de Beyrout. Les eaux s'élancèrent dans le lac en si grande abondance, que le niveau du lac s'établit un moment à soixante centimètres au-dessus de celui de la mer; et il en résulta un peu de dégât dans la campagne; les eaux forcèrent la digue, et vinrent tomber dans la mer par une bouche de cent cinquante mètres de largeur sur quatre de profondeur. Après le lac d'Edkou, dans la direction d'Alexandrie, se trouvent d'abord le *lac Madieh* ou *d'Aboukir*, puis le *lac Maréotis*. Anciennement le lac Maréotis était en communication avec la Méditerranée. Du temps de César il était joint à un des ports d'Alexandrie, le port Kiléosir, et les vestiges du canal qui conduisait ses eaux à la mer sont encore visibles. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle le lac resta plein et poissonneux : le climat d'Alexandrie était alors très-salubre; mais depuis le desséchement du lac il est devenu beaucoup moins favorable à la santé. Les lacs Madieh et Maréotis sont séparés l'un de l'autre par une étroite langue de terre que traverse le canal d'Alexandrie, et une bande de rochers calcaires les éloigne de la mer.

En 1801 les Anglais, qui assiégeaient Aboukir, coupèrent la digue du lac d'Aboukir, sur laquelle passe le canal d'Alexandrie; la mer se précipita dans les deux lacs; il s'écoula tout un mois avant que les eaux fussent de niveau. Cette irruption violente détruisit plus de cent cinquante villages et fermes. On a rétabli la digue; le lac Maréotis est de nouveau séparé de la mer, et l'eau s'évaporant peu à peu, il se retrouvera, dans un temps peu eloigné, à l'état de lagune desséchée. L'évaporation a laissé au fond une couche de sel de plusieurs pouces d'épaisseur. Le lac d'*Aboukir* fut aussi à sec pendant deux siècles; en 1778 la mer rompit les digues, et y lança ses eaux.

BRAS DE DAMIETTE.

Cette partie du Nil alimente aussi des canaux nombreux. Sur la rive gauche le premier est le *canal de Ménouf*, qui commence à deux lieues de la bifurcation du fleuve à *Batn-el-Bakarah*, et se jette au-dessous de Terraneh dans le bras de Rosette, après un cours de dix lieues. A douze lieues au-dessous du canal de Ménouf on trouve le *Chybyn*, le bras *Sébennitique* de Strabon; il court au nord-ouest dans l'intérieur du Delta jusqu'à *Chybyn-el-Koum*; il a six cents pieds de largeur, forme un grand nombre d'îles et plusieurs canaux secondaires. Entre le second et le troisième canal, le bras de Damiette coule dans une contrée fertile, baigne les murs d'*Athrib* et de *Boursyr*, et traverse *Semenhoud* (l'ancienne *Sebennitus*), la ville la plus importante qu'on rencontre entre le Caire et Damiette. Après Semenhoud et avant *Mansourah* commence le *canal de Tabanieh*, qui suit un cours de douze lieues et va se perdre dans le *lac Bourlos*. Ce lac, le *Butos* des anciens, occupe plus de la moitié de la base du Delta, et une étroite bande de terre le sépare de la mer, avec laquelle il communique par une seule ouverture. Sa plus grande longueur est de douze lieues, sa plus grande largeur de six; il est parsemé d'îles. Le lac Bourlos reçoit toutes les eaux de l'intérieur du Delta qui ne sont point absorbées par les terres.

Sur la rive droite, le Nil alimente d'abord le *canal d'Héliopolis*, qui va se perdre dans le *Birket-el-Hadji*, première station des caravanes allant du Caire à la Mekke. Le second canal est nomme par les Arabes *Abou-Meneggy*, et portait autrefois le nom de *bras de Péluse*; il commence à deux lieues au-dessus du Caire; autrefois il portait les eaux du Nil jusqu'à la mer Rouge. De nos jours, et en temps ordinaire, il s'arrête dans la vallée de Wady-Toumilat, devant une digue; mais en 1800 les eaux brisèrent cette digue, et s'avancèrent jusqu'à douze lieues de Suez.

Le *canal de Moueys*, appelé par les anciens *bras de Tanis*, quitte le bras de Damiette immédiatement au-dessous de la bifurcation du fleuve; il a vingt-quatre lieues de parcours, et se jette dans le lac Menzaleh.

Le *canal Achmoun* part de Mansourah et va se perdre dans le lac Menzaleh, auprès de la ville de Menzaleh. Ce canal a douze lieues de longueur jusqu'au lac.

Le bras de Damiette coule encore pendant quatorze lieues, et descend dans la mer au fort Lesbé, trois lieues au-dessous de Damiette. Entre le bras de Damiette et l'embouchure de Péluse, le rivage est occupé par le lac Menzaleh; ce lac a onze lieues de longueur du nord-ouest au sud-est, et une largeur d'environ deux lieues du sud au nord. Ses eaux communiquent avec la mer par deux ouvertures : la première est l'ancienne embouchure du *Tanis*, la seconde correspond au *canal d'Achmoun*. Deux lacs distincts occupaient jadis l'emplacement du lac Menzaleh : celui de l'ouest était appelé le *lac de Tanis*, l'autre le *lac d'Elzar*. La mer avait d'abord formé le premier de ces lacs, en se jetant sur un territoire fertile, en l'an 548. Cent ans après, les musulmans faisaient irruption en Égypte presque aussi fatalement que la mer. Depuis longtemps le lac Menzaleh serait comblé par le sable des dunes, si les bras de Mendès, de Tanis et de Péluse ne le ramenaient à la mer.

Le bras de Damiette est l'œuvre des hommes ; et il s'est grossi aux dépens des bras de Péluse, de Tanis et de Mendès ; l'équilibre s'étant rompu par cette déviation, l'eau de la mer est entrée dans les terres et a formé le lac Menzaleh.

Le Delta a, en droite ligne, trente-deux lieues de longueur, de sa pointe aux embouchures de Rosette et de Damiette ; et en tenant compte des sinuosités, chacun des bras a un développement d'environ quarante-huit lieues. Les deux embouchures sont à vingt-neuf lieues l'une de l'autre.

A l'est du fort d'Aboukir les vagues et les vents portent continuellement le sable de la mer au sud-est du Delta. C'est ainsi que des barres se formèrent à l'embouchure de Rosette; le bras de Rosette charrie aussi du sable qu'il laisse tomber à son entrée dans la mer, et qui forme d'autres barres ou bancs de sable; il brise ensuite l'obstacle que lui-même a créé, et produit une agitation continuelle, des courants et des brisants dangereux. Le bras de Damiette ne charrie que le sable de la Haute-Égypte, mais il s'empare de tout ce qui vient du lac Bourlos. Ces masses de sable, entraînées à l'embouchure, y établissent des barres dont le mouvement est circulaire comme à l'embouchure de Rosette. Ce phénomène est connu sous le nom de *Boghaz* des bras de Damiette et de Rosette. Le boghaz de Rosette a quatre cents mètres de largeur ; il se produit au centre d'une anse profonde qui forme la rade d'Aboukir, à six mille mètres sud-sud-est du cap d'Aboukir. Celui de Damiette est moins considérable, le mouvement des eaux est assez faible et les sables y font une moins forte barre. On dit qu'*il y a boghaz* quand le vent souffle assez fort pour retenir les eaux du Nil et augmenter la profondeur du passage.

Des montagnes de la Lune jusqu'à la mer le Nil a une étendue de neuf cent vingt-cinq lieues, dont trois cent cinquante au sud et à l'est du Darfour, trois cent cinquante en Nubie, et deux cent vingt-cinq en Égypte.

La pente de ce fleuve est moins considérable que celle de quelques grands fleuves d'Europe. Comme le lit du Nil n'a pas éprouvé d'exhaussement sensible sur la barre granitique de la cataracte de Syène, où il n'a pu se former d'atterrissements, nous ferons abstraction de la partie supérieure de son cours, et nous le considérerons sur le territoire de l'Égypte seulement.

De la cataracte de Syène au Caire la pente est de deux pouces et demi par mille mètres, et du Caire à la mer cette proportion se réduit à un pouce par mille.

Les opérations faites par les savants de l'expédition française pour connaître la vitesse du Nil, un peu au-dessus du Vieux-Caire, dans un endroit où le fleuve a trois cent vingt mètres de largeur, environ le double de la largeur de la Seine au pont de la Concorde à Paris, ont prouvé que le cours du Nil a une vitesse d'environ soixante-dix centimètres par seconde. Quand les eaux commencent à se troubler à Syène, on est cinq jours avant que de s'en apercevoir à Keneh, qui est éloigné de soixante lieues; cette observation donne une vitesse de vingt-quatre mille mètres à l'heure.

La rapidité du cours s'accroît naturellement pendant les grandes eaux ; elle n'est cependant jamais assez considérable pour s'opposer à la remonte d'un *mach* poussé par un vent médiocre, ou pour accélérer au delà de trois quarts

de lieue à l'heure la descente d'une *djerme* abandonnée au courant.

L'eau du Nil ne contient pas de sels magnésiens, mais seulement du muriate de soude et des carbonates terreux, en assez petites quantités. On lui attribue une vertu prolifique fort contestable. Elle produit sur quelques personnes un effet laxatif, et purge comme les eaux nitreuses. Au retour des voyages dans le désert, où l'on ne boit que des eaux saumâtres, l'eau du Nil doit assurément paraître un breuvage délicieux. Néanmoins ce n'est pas uniquement aux voyageurs, ou aux hommes exposés à de longues privations, que cette boisson paraissait précieuse : anciennement on portait les eaux du Nil jusqu'en des contrées fort éloignées, et spécialement chez les princesses du sang des Ptolémées mariées dans les familles étrangères. L'analyse chimique l'a trouvée cinq fois plus pure au Caire que la Seine ne l'est à Paris. Cependant le Nil n'est dans cet état d'épuration qu'au moment où les eaux décroissent; car lorsque les eaux montent, ou lorsqu'elles sont tout à fait basses, elles sont mêlées à une foule de matières, plus ou moins nuisibles, qui en altèrent grandement la qualité. Pendant la crue les eaux deviennent visqueuses, et se colorent de diverses couleurs, parce que les affluents du Nil entraînent avec eux des eaux bourbeuses, des végétaux, et même des parties du sol qu'ils ont traversé: ainsi l'affluent du Sennaar emprunte une nuance rougeâtre des terres rouges de l'Afrique centrale.

CATARACTES.

Le Nil a ses cataractes comme l'Orénoque, le Mississipi, le Gange, le Niagara; on en compte douze du Kordofan jusqu'à Syène; mais elles sont loin de présenter le spectacle grandiose des chutes de l'Orénoque ou du Niagara. Ce n'est point un abaissement subit du sol qui produit les cataractes du Nil; ce sont des rochers de grès ferrugineux qui interrompent, divisent, précipitent le cours du fleuve. Nous avons parlé plus haut des cataractes qui se trouvent dans le cours supérieur des deux branches qui forment le Nil, et nous parlerons ici seulement des plus rapprochées de la terre d'Égypte. Le Nil, irrité des obstacles que les montagnes lui opposent, se replie sur lui-même, et forme, en franchissant cette barrière, une multitude de petites cascades qui impriment cent directions contraires aux flots du fleuve, et causent plus de bruit et de mouvement qu'elles n'offrent de dangers véritables au navigateur. Les anciens décrivent ces cataractes comme de magnifiques cascades. Le Nil coulait alors dans un lit beaucoup plus élevé et devait arroser toutes les plaines de la Nubie complétement sèches de nos jours. L'action lente et continue des eaux a limé les rochers granitiques sur lesquels le flot passait sans cesse, et à chaque siècle le niveau s'est abaissé. Maintenant au lieu d'un barrage d'une grande élévation, les cataractes sont des amas de rochers entre les flancs desquels le Nil passe avec effort. « Dans quelques siècles, dit Geoffroy-Saint-Hilaire, je ne doute pas que les pics du fleuve, qui ne sont plus que de forts éperons, ne soient tout a fait usés; et la cataracte d'Assouan se réduira à une nappe d'eau. » La plus haute de ces chutes n'a pas plus de six pieds; et le bruit n'en est pas plus fort que celui du courant qui fait mouvoir la roue d'un moulin.

Ce passage est praticable dans toutes les saisons de l'année; des voyageurs français ont descendu ses rapides dans une grande cange aux premiers jours de juin, c'est-à-dire au moment où les eaux sont les plus basses. L'embarcation, dirigée par des cordes que tirait un nombreux équipage, commandé par un des pilotes du lieu, et favorisée d'un bon vent, franchissait aisément les canaux tortueux entre les récifs, tandis que les matelots, sautant de rochers en rochers, ou passant à la nage d'un écueil à l'autre, la maintenaient en bonne voie. Retenus d'une manière analogue, les bateaux descendent encore plus facilement pendant le reste de l'année. Une autre fois les mêmes voyageurs ont passé les cataractes au temps des hautes eaux, le 7 septembre. Le fleuve enflé avait nivelé toutes les petites chutes; ce n'était plus qu'une eau agitée, sous laquelle se trouvaient des écueils qu'il fallait éviter. A cette époque de l'année les pilotes suivent la rive gauche; au printemps c'est le long de la rive droite qu'ils se diri-

gent : les cascades y sont moins nombreuses, quoique plus fortes. Les accidents sont rares; cependant lors des basses eaux il est prudent de faire transporter par terre les objets précieux ou ceux que l'eau peut détériorer.

Le paysage des *Cataractes* est le plus pittoresque de tous ceux que le Nil arrose. Deux chaînes de montagnes de granit cassées en blocs gigantesques, nues, hérissées de pics et de mamelons noirs, bordent le fleuve pendant deux lieues de leurs formes abruptes, et descendent dans le lit même par des pentes presque verticales pour aller rejoindre les écueils au milieu des eaux. Transition brusque entre une plaine fertile et des monts inaccessibles! Dans la plaine le fleuve, large, tranquille, majestueux; dans les montagnes le torrent qui bouillonne, écume, et se brise contre mille rochers. C'est une scène du plus grand effet. Cette nature âpre et sauvage, ces amas de blocs arrachés aux montagnes et jetés en désordre aux pieds des monts arides qui remplissent le paysage, produisent un sombre pendant au tableau riant et riche des champs d'Éléphantine, coupés par les frais ombrages de bosquets de palmiers. Le seul lien de ces deux scènes si différentes, c'est un ciel d'un bleu éclatant, dont les eaux du Nil reflètent les teintes magnifiques à côté de la couleur sombre des rochers qui l'entravent.

CRUE ET INONDATION DU NIL.

C'est à ses inondations périodiques que le Nil doit le culte qu'on lui a rendu de tout temps en Égypte. Par un séjour de trois mois dans la basse terre il dépose l'aliment de la végétation, et fait d'un désert stérile une contrée riche et féconde. Quelques pieds de plus ou de moins que la hauteur normale de la crue sont également nuisibles. Si la crue est trop forte elle cause des inondations et les désastres qui les accompagnent; si elle est trop faible elle ne féconde pas suffisamment le sol, et laisse arriver la famine. On peut donc dire sans exagération que le Nil est la mesure de l'abondance et de la vie pour l'Égypte. Aussi le commencement de la crue et l'arrivée du Nil à la hauteur nécessaire sont-ils des événements nationaux qui s'annoncent solennellement au peuple: nous entrerons dans quelques détails à ce sujet en traitant des mœurs et usages musulmans en Égypte.

L'histoire conserve le souvenir de quelques années désastreuses, où la crue manqua absolument, soit par des causes naturelles, soit par des entreprises qui avaient été faites pour jeter le Nil dans les déserts de l'Afrique.

L'an 1106 de l'hégire (1624) l'inondation manqua tout à fait. El-Mostanser, sultan d'Égypte, envoya le patriarche des Jacobites vers l'empereur d'Éthiopie avec des présents magnifiques pour s'enquérir des causes de ce désastre. Le monarque fit un accueil favorable au patriarche, et, touché du tableau que celui-ci faisait de la consternation des Égyptiens, menacés par la famine, il fit couper une digue qui détournait le fleuve; les eaux reprirent leur cours habituel, et montèrent de trois coudées en un jour. Le retour du patriarche fut une fête nationale, et le sultan combla d'honneurs celui qui apportait une si heureuse nouvelle.

Ce n'était pas la première fois qu'une semblable tentative était faite. En 120 de l'hégire (738 de l'ère chrétienne), Lalibala avait tenté de réaliser la prétention des Abyssins, et commencé des travaux pour détourner les eaux du Nil. Le monarque africain abandonna son entreprise; mais la possibilité n'en reste pas moins démontrée. Il serait peut-être également possible de ramener dans le Nil des rivières qui se perdent dans les sables, et, en se concertant avec les peuples voisins, d'assurer à l'Égypte une inondation toujours suffisante; la surabondance des crues fournirait un moyen de conquérir sur le désert quelques points susceptibles de culture, et d'y créer de nouvelles oasis.

C'est vers le mois de juin que commence la crue du Nil, et déjà du temps d'Hérodote elle avait lieu constamment au solstice d'été; ce qui fait supposer que les eaux grossissent près de leurs sources environ quatre-vingts jours avant le solstice. Quand l'inondation est tardive il en résulte presque toujours quelque effet désastreux.

Les Coptes croient que le Nil monte toujours le 20 juin. Pendant la nuit

de la Saint-Jean, qui précède ce jour, tombe *el-noktah*, la goutte; selon eux, cette goutte purifie l'air, chasse la peste et présage une heureuse crue. En réalité, des rosées abondantes précèdent annuellement la crue, et elles produisent un effet salutaire sur l'état atmosphérique. Peut-être retrouverait-on dans les diverses fables par lesquelles les anciens expliquaient les débordements du Nil l'origine simple et naturelle de ce phénomène. Aujourd'hui personne n'ignore que les torrents de pluie qui tombent à cette époque sous la zone torride sont l'unique cause des crues du Nil, et que par conséquent si les pluies sont moins abondantes l'inondation diminue dans la même proportion. La hauteur de l'inondation n'est du reste pas la même dans toute l'Égypte : dans le Saïd les eaux montent à vingt et même à vingt-quatre coudées, et autour du Caire elles n'en ont plus que quinze de profondeur; en face de Rosette et de Damiette il n'y a guère que deux coudées d'eau. La pente des rives, la vitesse et la direction des courants, l'influence des vents, et d'autres causes fortuites qui ne peuvent être soumises au calcul, font varier à l'infini la quantité d'eau qui se trouve dans la campagne. Ainsi, par exemple, la crue est plus faible à Esneh qu'à Keneh, quoique cette dernière ville se trouve plus bas d'un degré; le rétrécissement du fleuve à Keneh, et le détour qu'il fait à cet endroit dans une direction opposée au vent d'ouest, dont la force soutient les eaux plus hautes, expliquent suffisamment cette anomalie apparente.

Une longue expérience a dû apprendre aux habitants de l'Égypte à redouter également les trop faibles et les trop fortes crues, et leur a prouvé qu'un terme moyen seul procure au cultivateur d'abondantes récoltes, et assure au souverain le payement de l'impôt: ce terme d'abondance a pour limites de sept mètres à sept mètres et demi. L'art pourrait rigoureusement remédier à l'excès des crues par un bon système d'irrigation et de desséchement. Au moyen de digues éclusées, on pourrait à volonté porter à la mer le trop-plein des canaux, ou verser des eaux dans les parties basses du désert. Dans les crues insuffisantes, on pourrait aussi retenir les eaux et empêcher qu'elles ne s'écoulassent en pure perte; c'est dans ce double but que les anciens Égyptiens avaient ouvert une décharge du fleuve dans le vaste réservoir naturel du lac Mœris.

Voici la lettre qu'écrivit Omar à son lieutenant, après la conquête de l'Égypte, et la réponse d'Amrou à cette lettre. Ces documents authentiques établiront que les nouveaux possesseurs, quoique remplis de préjugés fanatiques, attachaient une juste importance aux inondations du Nil.

« *Le khalife O'mar-ben-el-Khettab, successeur d'Abou-Bekr, à A'mrou-ben-el-A'as, son lieutenant.*

« A'mrou-ben-el-A'as, ce que je désire de toi à la réception de la présente, c'est que tu me fasses un tableau de l'Égypte assez exact pour que je puisse m'imaginer voir de mes propres yeux cette belle contrée. Salut. »

« *Réponse de A'mrou-ben-el-A'as.*

« O prince des fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable, et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau.

« Telle est l'Égypte : toutes ses productions et toutes ses richesses depuis Isoar jusqu'à Mancha (depuis Assouan jusqu'aux frontières de Ghaza) viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle; le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune.

« Il y a un temps fixe où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui : alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit, et elles arrosent la surface de l'Égypte pour y déposer un limon productif.

« Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi innombrables que les feuilles du palmier.

« Ensuite, lorsqu'arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir les trésors qu'il a cachés dans le sein de la terre.

« Un peuple protégé du ciel, et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences dont il attend la prospérité de la bienfaisance de cet Être suprême qui fait croître et mûrir les moissons; le germe se développe, la tige s'élève, son épi se forme par le secours d'une rosée bénigne, qui supplée aux pluies, et qui entretient le suc nourricier dont le sol s'est abreuvé.

« A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte offre successivement, ô prince des fidèles, l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert d'un limon noir et épais, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné des fleurs les plus variées, et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit à jamais le nom du Créateur de tant de merveilles!

« Trois déterminations contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses enfants : la première est de n'adopter aucun projet tendant à augmenter l'impôt; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'augmentation et à l'entretien des canaux, des digues et des ponts; et la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut. »

Le tiers des impositions était donc affecté à l'entretien des canaux, des digues et des ponts. L'entretien des canaux secondaires de village à village, et des digues de cantons, était à la charge des villages et des propriétaires; les travaux commençaient deux mois avant l'époque de la crue. Il en fut ainsi jusqu'à l'usurpation des mamelouks; ceux-ci détournèrent à leur profit les fonds assignés pour cet objet important; depuis lors cette partie essentielle de l'administration resta livrée à l'arbitraire, et c'est à l'intelligence des gouvernants que la question de l'existence du pays est abandonnée sans contrôle.

Comme dans tous les pays qui sont fécondés par des irrigations, les eaux sont le sujet de nombreuses querelles. Lorsque l'inondation est peu considérable, il arrive que les habitants des villages prennent les armes pour conquérir la faculté de détourner du réservoir commun l'eau qui leur est nécessaire, et l'arrosement de tel ou tel canton dépend du sort d'un combat entre les fellahs. De même, quand la crue est trop forte, les fellahs viennent à main armée couper des digues, afin d'évacuer la surabondance des eaux aux dépens des champs voisins. Les terres privées d'eau tombent en *charaky* (1); n'ayant pas reçu l'action fécondante du Nil, elles ne peuvent être ensemencées, et sont exemptées de toute imposition ou redevance. Malgré cette faveur, les fellahs n'ont pas toujours l'année suivante les semences nécessaires pour profiter d'une crue favorable; et après une semblable catastrophe des familles entières passent dans le désert avec l'intention d'embrasser le genre de vie des Bédouins.

EXHAUSSEMENT PROGRESSIF DU SOL.

L'exhaussement séculaire du lit du Nil est à Éléphantine de 0m,132, et au Caire de 0m,120; la cause de cette différence gît naturellement dans la pente du fleuve, et dans la rapidité du cours des eaux qui en est le résultat; l'*exhaussement moyen* du lit est donc pour toute la vallée de 0m,126 par siècle, et celui de la vallée elle-même doit présenter les mêmes proportions, les surfaces du lit et de la vallée tendant continuellement, par leur action réciproque, à amener un parallélisme complet. Cependant ces atterrissements n'ont ni la même profondeur dans toutes les provinces de l'Égypte, ni une profondeur correspondante à celle des couches de sable qui élèvent graduellement le lit du Nil. Cette apparente anomalie est causée, au contraire, par les mouvements naturels et réguliers du fleuve. L'exhaussement du sol de la vallée est proportionné à la quantité d'eau qui séjourne à chaque débordement, et par conséquent à la masse de matières terreuses que l'eau tenait en suspension. Cinq onces d'eau, puisées à Keneh pendant les grandes eaux et lorsqu'elles sont les plus fangeuses, ont donné trente-neuf grains de dépôt terreux sec.

Suivant le rapport de tous les historiens, les Égyptiens bâtissaient leurs cités et leurs monuments sur des terrasses assez élevées pour n'être point

(1) On appelle *charaky* une terre trop élevée pour que l'inondation puisse l'atteindre; souvent ces terres sont arrosées par des moyens artificiels; les terres naturellement arrosées portent le nom de *rayeh*. Par analogie, on dit qu'une terre est tombée en *charaky* pour exprimer qu'elle est restée à sec.

couvertes par les eaux; mais aujourd'hui, dans certains endroits, les eaux recouvrent la base même des édifices : à Thèbes et à Karnac la terrasse factice a été retrouvée à dix-huit pieds de profondeur, et en s'aidant des inscriptions et des rapports contemporains, on peut prouver mathématiquement que dans un intervalle de seize cents ans le sol s'est élevé de 1m,696 ou de 0m,106 par siècle A Syout l'exhaussement séculaire semble avoir été de 0m,126. A Héliopolis les dépôts sont aussi beaucoup plus considérables et présentent avec ceux de Thèbes une proportion de 1 à 1,50, soit 0m,126 par siècle. La direction des vents a une grande influence sur ces résultats. Le vent de l'ouest et du nord-ouest envoie sur l'Égypte les sables mouvants de la Libye, et dans les lieux où des canaux n'ont pas mis d'obstacles aux empiétements du désert, le sable a changé la forme de la vallée; peut-être même a-t-il refoulé le lit du fleuve vers l'est. Le Nil encore entraîne avec lui des sables dans la Basse-Égypte; car à chaque sondage on a trouvé que le limon du Nil repose sur une couche de sable quartzeux. Ce sable, mêlé de parcelles de mica et de fer magnétique, n'appartient pas à la Libye, mais aux régions granitiques de la Haute-Égypte.

La nature des matières charriées par le Nil a aussi modifié les mouvements de l'exhaussement du sol. Ainsi, les pierres et le sable, plus pesants, tombent les premiers au sortir du lit du fleuve, sur la rive même, et forment une sorte de rempart; l'eau ne porte guère plus loin que des substances terreuses qui se tassent facilement et occupent moins de place. Dans le principe, la crue exhaussait davantage les rives, parce qu'elle y jetait sa charge la plus volumineuse, et parce qu'elle les couvrait pendant plus longtemps; mais le temps a changé cette disposition naturelle. Les rives s'étant élevées par les alluvions, et l'autre extrémité de la vallée par les sables, le milieu du pays est devenu convexe, et les eaux, s'y précipitant avec plus de force, y entraînent plus de matières et y restent plus longtemps. L'eau filtre à travers le sable et va former un réservoir souterrain qu'on retrouve toujours en creusant plus ou moins profondément le sol. Cette nouvelle forme du terrain a établi près du fleuve une sorte de longue digue, et ensuite une bande de terre cultivable où les inondations séjournent peu, quand elles y arrivent; c'est sur ces bancs d'alluvions qu'on cultive l'indigo, la canne à sucre et le coton, autrefois à peu près inconnus à l'Égypte.

L'élévation progressive du sol, occasionnée par les crues du Nil, était déjà le sujet d'études intéressantes chez les anciens. Hérodote et Aristote regardent le Delta comme une terre entièrement produite par les dépôts successifs des eaux; et leur opinion paraît extrêmement vraisemblable, tant à cause de la nature du sol, qu'à cause de sa configuration. L'historien grec dit qu'à une journée des côtes la sonde trouve treize brasses de limon (1); et le genre des terres qui forment le fond du bassin d'Alexandrie confirme grandement cette observation, sinon pour une distance aussi considérable, du moins quant aux rivages immédiats de la Basse-Égypte.

Quoique cet exhaussement s'effectue avec une lenteur extrême, et que le lit du Nil s'élève en même temps, on peut prévoir une époque où les différences presque insensibles de leur accroissement gradué produiront un bouleversement total dans l'aspect de l'Égypte. Dans la Haute-Égypte, où le lit du fleuve s'exhausse d'un quart plus rapidement que le sol de la vallée, celle-ci deviendra un lac; dans la Basse et la Moyenne-Égypte, où le sol s'élève d'un dixième plus vite que le lit du Nil, les eaux cesseront de baigner les terres et d'y apporter la fertilité; et la conséquence finale serait l'anéantissement de l'Égypte s'il n'était dans la nature des choses de se créer leur propre contre-poids par l'action lente des siècles.

A mesure que les terres s'élèveront d'une part et seront dominées de l'autre, un nouveau système d'agriculture s'établira, une bonne économie d'irrigations et une canalisation intelligente rétabliront un équilibre indispensable.

Telle n'était pas l'opinion d'Hérodote, dont la philosophie n'avait pas pour appui les bases scientifiques sur lesquelles repose aujourd'hui tout raisonne-

(1) Hérodote, II, 5.

ment. « Un jour, dit-il, le terrain parviendra à une si grande hauteur, que les plus fortes crues ne pourront pas l'atteindre; l'Égypte deviendra un pays stérile et absolument inhabitable. »

ANIMAUX.

Les espèces animales habitent l'Égypte en vertu d'une sorte de prédestination; et en les consacrant à la divinité les prêtres égyptiens ont prouvé qu'ils reconnaissaient cette loi inhérente au pays. Les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les insectes ont reçu un culte particulier : partout sur les monuments même leurs images accompagnent celle de l'homme.

Le *chameau* n'est pas indigène en Égypte : sa véritable patrie est l'Asie moyenne et l'Arabie. C'est l'inséparable compagnon de l'Arabe nomade. On en distingue, comme on sait, deux espèces : le *camelus bactrianus* (chameau à deux bosses), et le *camelus dromedarius* (chameau à une bosse ou dromadaire). Le premier est le *djemmel* des Arabes; il est très-fort, de haute taille, sert au transport des lourds fardeaux et appartient plus particulièrement à l'Asie; l'autre, plus petit, plus agile, a reçu le nom d'*hedjin*, parce qu'il sert de monture aux pèlerins (*hadji*); il habite surtout le nord de l'Afrique. Le poil du chameau est un article important de commerce; on en fait des étoffes, des tapis et des tentes. Le lait des chamelles est fort aimé des Bédouins.

Dès la plus haute antiquité, les *chevaux* étaient estimés en Égypte. Mais il est difficile d'en bien caractériser les races indigènes en les comparant à celles plus anciennement connues. La race des chevaux *nedjdis* ou *nedjs* n'était pas très-commune en Égypte avant la conquête du Nedj par Méhémet-Ali. Le nedjdi est l'arabe pur sang; et quoiqu'il soit né hors du pays, comme il fait maintenant partie des richesses de l'Égypte, nous en ferons ici une brève description.

Les muscles du cheval nedjdi sont très-apparents; ses formes sont anguleuses, son attitude est fière; il se pose toujours très-bien; son regard est plein de feu et d'intelligence; sa tête est sèche, le bas de la face est si étroit, qu'il peut tenir dans la main; le front, au contraire, est très-large. Les oreilles sont très-petites, les yeux très-grands; l'encolure est droite, le garrot élevé, la croupe très-courte; les jambes sont sèches, les jarrets larges; le pied est petit, la queue attachée très-haut. Le cheval nedjdi est encore jeune à vingt-cinq ans, et il vit ordinairement jusqu'à cinquante. On le nourrit avec du lait de chamelle, de la farine, de l'herbe, des dattes, du bouillon et de la viande. D'ordinaire sa robe est gris-clair, gris-truité, alezan brûlé, ou bai-clair. Les Arabes attachent une telle importance à la pureté de la race de leurs chevaux nobles, appelés *kochlani*, que leur filiation est toujours constatée par des actes authentiques; ils font remonter à près de deux mille ans la généalogie de plusieurs de ces beaux animaux, et il en est dont la lignée peut être démontrée par des preuves écrites pendant une série de quatre siècles. Méhémet-Ali a fait venir en Égypte un grand nombre de ces chevaux, et veille avec soin à ce qu'il n'en sorte plus de ses États. Le cheval égyptien proprement dit est aujourd'hui une espèce due aux croisements de la race *dongolahwy* avec les chevaux syriens.

Nous devons aussi mentionner l'âne (*hemâr*, en arabe); c'est un animal grand, bien fait, à la démarche vive et légère. Les baudets de cette partie de l'Afrique sont si vigoureux, que dans les voyages à travers le désert on s'en sert pour suppléer au manque de chameaux. Les meilleurs proviennent du Saïd.

Le mulet (*baghl*, en arabe) est aussi d'un usage très-commun. Le mulet égyptien est très-beau, et les Musulmans l'estiment beaucoup; il arrive qu'on vend un mulet aussi cher qu'un cheval.

Les mules (*baghleh*) sont préférées aux mulets, tant à cause de leur douceur que de la faculté de supporter mieux la fatigue.

Le bœuf domestique de cette contrée (*thour*, en arabe) ne diffère pas de celui d'Europe; mais on trouve dans le pays un bœuf sauvage que les Arabes appellent *bagar-el-ouesch;* il a une grande analogie avec le *zébu*, et quelques naturalistes pensent que c'est le même animal.

Le buffle ne paraît pas d'origine égyptienne : on ne le voit point sur les an-

ciens monuments. Selon l'opinion générale, cet animal est une importation des Arabes. Le buffle égyptien (*djammous*, en arabe) a très-peu de poils; sa peau est gris de fer; il a une physionomie farouche, mais il est infiniment plus doux que le buffle d'Europe. On ne s'en sert point ordinairement pour les travaux agricoles; mais les bestiaux amenés de Caramanie n'ayant pu s'acclimater, il a fallu employer à la culture le buffle et même le chameau.

Dans les temps anciens, le *zébu*, bœuf bossu des régions tropicales, n'était pas étranger à l'Égypte. En examinant, en 1830, la momie d'un prêtre, on trouva aux pieds du mort l'image du bœuf Apis, et ce bœuf était un zébu. Il ne paraît pas cependant que jamais cette race y ait été commune. Lors de l'expédition d'Égypte on trouva un zébu chez un des beys, où il était nourri comme objet de curiosité.

La race ovine fait partie des richesses du pachalik; la laine est généralement de belle qualité. Les brebis (*gahameh*, en arabe) sont très-fécondes: presque toutes produisent annuellement quatre agneaux en deux portées. L'espèce la plus commune est le mouton de Barbarie; il y a cependant beaucoup de béliers venant du Sennaar, du Kordofan et de l'Yémen; ils sont plus grands et portent une laine grossière; leur queue est adipeuse; quelques-uns ont le poil ras et cassant comme celui de l'antilope.

Le mouflon à manchettes ou mouflon d'Afrique, *ovis ornata* ou *ovis tragelaphus*, mérite une description plus détaillée: sa taille est celle du bélier commun, son col est couvert d'une sorte de crinière hérissée, longue et fort touffue, surtout au garrot; cette crinière est d'une couleur plus sombre que le reste du corps, dont le pelage ressemble au poil d'hiver du cerf. Une barbe assez longue garnit les mâchoires et se divise en deux parties; la gorge est également garnie de longs poils flottants, et des manchettes de poils, de six à sept pouces de longueur, protégent les genoux. La base des cornes est quadrangulaire, mais les angles en sont émoussés et la corne se termine par une véritable pointe. L'individu que possède le Musée de Paris a été tué dans les environs du Caire, où cependant on rencontre rarement cet animal à l'état sauvage. Dans l'état de domesticité, l'*ovis tragelaphus* est fort doux, quoique très-vif: il aime à se tenir sur les lieux élevés: sa course est très-rapide, et entremêlée parfois de bonds prodigieux.

La chèvre (*maâzeh*, en arabe) est répandue dans toute la Basse-Égypte; elle est originaire de Syrie, et connue en Europe sous le nom de *chèvre mambrine*. Dans la Haute-Égypte, on voit de très-petites chèvres dont le poil est long et soyeux, et qui ressemblent sous ce rapport aux chèvres d'Angora.

Parmi les quadrupèdes communs à l'Égypte et à l'Europe, on doit une mention particulière au chien (*kelb*, en arabe), qui paraît constituer une espèce distincte, perpétuée sans mélange, et habite en troupes soit dans les villes, soit sur les limites du désert; ses mœurs sont toujours à demi farouches, rarement on le voit attaché à un maître. Lorsqu'il vit en liberté complète, son pelage est plus long et plus fauve, et il se nourrit de charognes, comme l'hyène et le chacal. Quand toute autre pâture leur manque, ces chiens sauvages se dévorent entre eux. Il advient assez souvent qu'ils se précipitent, la nuit, hors de leurs retraites pour attaquer des bestiaux isolés et errants par hasard dans le voisinage. Un de nos amis, passant un soir au galop près d'un cimetière, gîte ordinaire des bandes de chiens, faillit, quoique bien armé, être victime de leur attaque féroce et imprévue; les coups de pistolet et de sabre ne parvinrent point à le débarrasser d'une poursuite acharnée, à laquelle son arrivée aux maisons put seule mettre fin; il eut ses vêtements déchirés et son cheval grièvement blessé. Les chiens qui habitent les villes y sont, pour ainsi dire, divisés en tribus: un membre de l'une d'elles ne saurait se mêler à d'autres, sans être immédiatement assailli avec furie, quelquefois dévoré, ou tout au moins terriblement battu. Il est curieux de voir les chiens guetter le passage des femmes qui vont puiser de l'eau, se glisser derrière elles, la queue entre les jambes et l'oreille basse, et se hâter de boire pour regagner leur gîte. Jamais un chien de la ville ne s'aventure à une excursion dans la campagne, et les meutes sauvages n'osent

pas braver les périls d'une visite à la cité.

Le chat (*qóth*, en arabe) est aussi originaire de l'Égypte : il y jouissait de priviléges presque divins. Et encore aujourd'hui on y traite les chats avec des égards tout particuliers; ceux qui tombent malades reçoivent des soins empressés dans des hôpitaux fondés par de pieux sectateurs du prophète.

L'hyène (*dabèh*, en arabe) est bien connue des fellahs. L'espèce commune (*hyæna striata*) habite particulièrement l'Afrique septentrionale; elle fréquente les villages pendant la nuit, et entre parfois jusque dans les villes, où elle mange les charognes et débarrasse ainsi l'air des miasmes les plus dangereux. On voit aussi des chacals en Égypte.

Il y a peu de loups en Égypte; leur poil est plus court que celui des loups d'Europe; les Arabes le nomment *dyb*.

Le renard (*tâaleb*, en arabe) est plus petit que celui d'Europe. Son pelage est d'un brun foncé, ses oreilles sont noires, et ses pattes fauves.

Le sanglier (*khanzir-barry* ou *hallouf*, en arabe) est un animal impur pour les mahométans; les chasseurs arabes ne le tuent pas; aussi est-il très-répandu, surtout dans la Basse-Égypte : on y rencontre des bandes de cinquante ou soixante sangliers qui dévastent la campagne et particulièrement les champs de doura.

La gazelle (*gazal*, en arabe), et en général les antilopes, appartient aux animaux les plus caractéristiques du continent africain. Elle se trouve sur les confins de l'Égypte, dans les déserts, où elle se nourrit de petites herbes. On en voit chez presque tous les habitants riches du Caire; car, quoique d'un naturel très-craintif, elle s'apprivoise facilement. Sa légèreté, l'élégance de ses formes et la douceur de ses yeux sont un thème favori de la poésie arabe.

Le daman, appelé aussi *daman d'Israel*, le *schasan* des Hébreux, est un animal de l'ordre des ruminants; il est petit; son pelage est d'un roux très-foncé.

Autrefois on voyait fréquemment l'hippopotame (*hippopotamus amphibius*, Lin.) en Égypte; mais, soit à cause de la multiplication de ses ennemis naturels, soit parce qu'il ne trouve plus une pâture assez abondante, il descend rarement aujourd'hui au-dessous des cataractes. Sa voracité est si grande, que des naturalistes ont attribué la diminution de l'espèce au manque d'alimentation. L'hippopotame causait jadis de grands dommages à l'agriculture égyptienne. Un ancien voyageur suédois, Hasselquist, dit à ce propos : « Lorsque « l'hippopotame vient sur le rivage, il dé« truit en peu de temps le champ de blé « ou de luzerne qui est le plus à sa por« tée, et n'y laisse pas subsister la moin« dre verdure; car il est très-vorace, et il « faut une copieuse chère pour remplir « son énorme ventre. » On a vu des hippopotames isolés jusque dans les environs de Damiette; mais ce n'est là qu'un fait accidentel. En 1836 on en signala deux près de cette ville; ils commirent de grands dégâts dans la campagne : au bout d'une vingtaine de jours, l'un fut tué, et l'autre disparut. La mer oppose toujours une limite à leurs excursions, car ils ont impérieusement besoin d'eau douce.

Ce pachyderme était sacré dans les provinces de l'Égypte où le crocodile était considéré comme immonde; on ne voit jamais son image sur les anciens monuments, mais on la trouve souvent sur les médailles des nomes. On pense généralement que l'hippopotame est le *béhémoth* de la Bible. (Job, XI, 15 à 24.)

Il est à remarquer que le nom grec de cet animal, qui signifie littéralement *cheval de fleuve*, est traduit en arabe par *faras-el-bahr*, jument de fleuve.

Il n'y a point de singes indigènes en Égypte, et il ne semble pas qu'il y en ait jamais eu, malgré les nombreuses momies de singes qu'on voit dans les hypogées. Les figures de singes qu'on voit sur les monuments se rapportent aux espèces que Geoffroy Saint-Hilaire a désignées par les noms de *cynocephalus papio* et de *cynocephalus Anubis*.

Le hérisson (*qanfod*, en arabe) est plus petit que l'espèce européenne, dont il se distingue encore par la longueur de ses oreilles, ce qui lui a valu le nom d'oreillard, *erinaceus auritus*.

La martre-furet est très-répandue en Égypte, où elle fait de grands ravages dans les basses-cours.

Le lièvre (*arneb*, en arabe) diffère du lièvre d'Europe par la longueur des oreilles et celle des pattes postérieures.

Il est assez rare en Égypte; les musulmans le regardent comme un animal impur. Par compensation, il y a beaucoup de lapins, et le peuple en mange.

L'ichneumon, le *viverra ichneumon* Lin., *herpestes Pharaonis* Desmarest, est un des animaux les plus célèbres de la mythologie et de la faune égyptienne. L'instinct qui le porte à dévorer les petits des reptiles venimeux et les œufs des crocodiles lui avait fait accorder les honneurs divins. On rencontre en Égypte des ichneumons apprivoisés, qui remplissent quelquefois dans les maisons l'office des chats: comme ceux-ci, le *viverra ichneumon* s'attache à la demeure de l'homme et s'en éloigne peu; il emporte sa proie dans quelque endroit obscur pour la dévorer à son aise, et manifeste son déplaisir par un grognement de colère lorsqu'on vient le troubler dans son occupation. L'ichneumon vit de rats, de serpents, d'oiseaux et d'œufs de toute espèce; c'est un animal extrêmement craintif et circonspect à cause de la faiblesse de sa vue, bien qu'un odorat remarquablement développé supplée chez l'ichneumon à cette imperfection. Il est d'un gris brun et un peu plus grand que le chat domestique, car son corps a ordinairement un pied et demi de longueur, et sa queue, terminée par un large pinceau de longs poils, a une dimension presque égale. Au delà du sphincter de l'anus, les téguments communs, allongés et repliés sur eux-mêmes forment une poche que l'ichneumon peut ouvrir et fermer à volonté. Cette poche a donné lieu aux contes les plus extravagants. Élien, par exemple, raconte que les ichneumons sont hermaphrodites, et qu'un combat décide des fonctions sexuelles que chacun d'eux devra remplir. Cette poche anale, qui existe chez presque tous les animaux du genre *viverra*, contient une matière odorante, analogue au musc.

L'ichneumon, qui est la *mangouste* de Buffon, était consacré à Latone; son nom arabe est *nems*. Une petite espèce de mangouste à oreilles larges et longues vit sur les dattiers en Nubie.

Il y avait jadis en Égypte plusieurs espèces de musaraignes, presque inconnues aujourd'hui, entre autres le *sorex Olivieri* et le *sorex religiosus* de Geoffroy. Ces animaux étaient l'objet d'une grande vénération; on a trouvé dans les catacombes de Sakara les restes embaumés de quelques-uns de ces rongeurs.

Les rats (*far*) sont un des fléaux de la terre d'Osiris: ils détruisent beaucoup de céréales. Dans l'année 1246 de l'hégire (1830), il apparut une telle quantité de rats que pour sauver les récoltes Méhémet-Ali promit une prime d'une piastre par vingt têtes de rats; et le gouverneur de Souady assurait quelque temps après, à un voyageur français de nos amis, que beaucoup de fellahs avaient payé leurs contributions de cette manière. En mars 1840 (1256 de l'hégire) le même voyageur, faisant le trajet d'Erment à Thèbes, rencontra, pendant une heure et demie de chemin, tous les champs dévastés par cette ancienne plaie de l'Égypte.

Il y a des années où l'on ne voit presque point de rats, tandis qu'à d'autres époques, sans cause connue, ils apparaissent par milliers: aussi le fellah, ami du merveilleux, s'imagine-t-il qu'ils naissent de la terre fécondée par quelque influence atmosphérique, et affirme sérieusement en avoir vu naître du limon. Cette croyance remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité.

Parmi les variétés de cette espèce il faut mentionner le *rat d'Alexandrie*, que les Italiens appellent *rat des toits*, et qui a pour traits caractéristiques une longue queue annelée et des poils roides et piquants.

L'*echimys niloticus* doit aussi être ici mentionné; les poils du dos de cet animal sont assez roides et assez forts pour ressembler à des épines; c'est ce qui lui a fait donner la qualification de *rat épineux*.

La *gerboise* se trouve dans les ruines qui entourent Alexandrie. Elle vit en troupes dans des terriers creusés avec ses ongles et ses dents; on dit même que ce rat peut percer ainsi une sorte de pierre tendre qui gît sous le sable de ces parages. C'est un animal timide, qui rentre dans son terrier au plus léger bruit, et par conséquent on peut difficilement s'en saisir. Les gerboises mangent du riz, des noix, et toutes sortes de fruits; elles aiment la chaleur du soleil: quand elles sont à l'ombre, elles se serrent les

unes contre les autres et paraissent souffrir du froid. Les Arabes la nomment *djerboa*. Il y en a deux espèces, de taille différente; la plus petite a les pieds velus, l'autre les a entièrement nus.

Les ruines si nombreuses de l'antique Égypte recèlent une immense quantité de lézards : il en est sur le corps desquels l'or et l'azur brillent en bandes longitudinales et dont la queue est du plus beau bleu céleste. Nous nous bornerons à décrire les sauriens les plus remarquables de ce pays.

Le moniteur du Nil, tupinambis, *lacerta nilotica* de Linné, est une espèce de lézard vénéré des anciens Egyptiens: il dévore les œufs des crocodiles, et détruit ces terribles animaux lorsqu'ils sortent de la coquille et viennent se jeter dans l'eau. Il a environ trois pieds de long sur les bords du Nil; mais les individus de cette espèce qu'on trouve au Congo, où ils détruisent également les animaux nuisibles, sont infiniment plus grands. Dans les déserts qui environnent l'Égypte, comme dans le pays même, on voit le moniteur de terre, qui est le crocodile terrestre d'Hérodote, et le *scinque* des anciens. Le nom arabe du moniteur du Nil est *warân-el-bahr*, lézard d'eau, par opposition au *scinque*, qu'on appelle *warân-el-djebel*, lézard de la montagne.

Le *boursah* ou *gecko* (*lacerta gecko*, *L. leprosa* de Forskal), quelquefois appelé par les Arabes *abou-bours*, le *père de la lèpre*, ou simplement *bours*, *lèpre*, est ainsi dénommé à cause de sa peau, qui offre l'apparence d'une lèpre; les Orientaux croient que si le boursah répand sa bave sur du sel, ce sel donnera la lèpre à ceux qui le mangeront. Ce préjugé est fort répandu parmi les habitants du Caire; ils couvrent avec soin les vases contenant du sel, et y placent même de l'ail, dont l'odeur écarte ce reptile. Ces animaux sont plus laids que malfaisants. Dans les maisons du Caire, on les voit souvent courir sur les murs des appartements, en poussant un petit cri aigu qui ressemble à celui de la belette. Ils disparaissent pendant l'hiver pour se retirer dans des trous, sous les terrasses, et ne se montrent plus qu'au mois de mars. Les chats sont très-friands de la chair des *bours*, et leur font une chasse active.

Le stellion (*hardoun*, en arabe) est un petit lézard à corps verruqueux, à queue épineuse et doigts sans ongles; il est très-commun en Égypte, et les musulmans le tuent, parce qu'ils prétendent qu'il imite ironiquement par ses mouvements de tête leurs salutations pendant la prière.

On rencontre aussi dans cette contrée une des plus célèbres espèces de sauriens, le *caméléon*, sur lequel on a forgé une foule de récits merveilleux. La conformation anguleuse de sa tête qui semble coiffée d'un casque, la saillie en arête de son épine dorsale, la longueur de sa queue préhensile, la disposition de ses doigts maigres et effilés, divisés à chaque patte en deux faisceaux opposables l'un à l'autre, la disposition particulière de ses yeux, qui lui permet de regarder à la fois dans deux directions opposées; l'immobilité parfaite qu'il conserve pendant de longues heures, et la faculté d'imprimer presque à tout son corps la coloration de l'objet sur lequel il se place pour dissimuler sa présence aux animaux dont il se nourrit, — tout contribue à en faire un être bizarre et original. Notons, cependant, que son pouvoir de revêtir diverses nuances ne va pourtant pas jusqu'à imiter exactement celles de toutes les substances avec lesquelles il est mis en contact.

Nous avons à parler maintenant du plus grand des sauriens, le crocodile (*temsah*, en arabe). Cet animal était en grande vénération chez les anciens habitants d'Ombos, d'Arsinoé et de Coptos. Hérodote rapporte que dans cette contrée les prêtres s'emparaient d'un jeune crocodile et l'apprivoisaient, en ayant toujours la précaution de lui attacher les pieds de devant avec une chaîne. Ils suspendaient à ses oreilles des ornements précieux, et quelquefois des pierres fines d'une grande valeur; l'animal était nourri avec la chair des victimes, et, après qu'on l'avait traité pendant sa vie avec toute sorte d'égards, on embaumait son corps, qui était ensuite déposé dans les catacombes.

Dans d'autres villes, plus rapprochées des rives du Nil, le crocodile, loin d'être l'objet d'un culte particulier, était un animal exécré; on se faisait une gloire, non de le choyer, mais de le tuer. N'y a-t-il

pas là une contradiction frappante? Les anciens l'avaient déjà fait ressortir pour railler les Égyptiens et leur religion. Cependant, cette contradiction n'est qu'apparente, et il ne faut s'en prendre qu'à l'ignorance des historiens en matière de zoologie. En effet, il existe en Égypte deux espèces de crocodile : le *crocodilus niloticus* Geoff., et le *crocodilus suchus* G. La première espèce est la plus connue, la plus grande et en même temps la plus féroce; elle peut acquérir jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur. Ce crocodile était repoussé du culte, comme un animal immonde et nuisible; la seconde espèce, au contraire, est plus petite et d'une forme plus grêle; la tête est plus aplatie et plus allongée. Celle-là était vénérée des anciens Égyptiens : animal inoffensif, l'avant-coureur de la crue du Nil, le crocodile *suchus* était le messager de la divinité fécondante.

Les pêcheurs eux-mêmes savent qu'il y a une race plus méchante que l'autre; ils la reconnaissent à sa couleur jaunâtre et à la conformation de ses écailles. Ils racontent aussi que les crocodiles s'aventurent dans les plaines lors de la crue des eaux. Les crocodiles se nourrissent de petits poissons et de petits quadrupèdes, qu'ils avalent tout entiers, au rapport des voyageurs. Ils sont très-friands de la chair des nègres.

La femelle cache dans le sable quatre-vingts ou cent œufs de la grosseur de ceux d'une oie; le soleil est chargé de les couver, et il en sortirait une quantité infinie de crocodiles qui rendraient les rives du Nil inhabitables en peu d'années, si divers animaux n'en faisaient leur principale pâture; les vautours en détruisent chaque année des milliers, et nous avons déjà parlé du culte qu'on adressait à l'ichneumon, qui cherche sans cesse les œufs du gigantesque saurien. Le *trionyx*, ou *tortue molle* du Nil (*tyrseh* des Arabes), en attaque et dévore les petits.

La chasse au crocodile se fait de nos jours de plusieurs manières; nous en citerons deux, qui sont remarquables par leur simplicité. L'une est en usage chez les nègres : pour attaquer l'ennemi dans l'eau, le noir arme sa main droite d'un couteau solide et pointu, et couvre son bras gauche entier d'un fourreau de cuir très-épais; ainsi préparé, il s'avance vers le crocodile, et lui présente le bras gauche en travers de la gueule; l'animal ne manque pas de s'en saisir; mais, comme il a la langue en grande partie soudée à la voûte palatine, il ne peut changer la direction de l'objet qu'il a pris dans ses mâchoires : il s'efforce en vain de l'avaler ou de le faire tomber dans l'eau pour le happer ensuite plus commodément; pendant ce temps, le nègre enfonce son couteau de la main droite dans la chair de la mâchoire inférieure, qui est fort tendre; l'eau se précipite dans la gorge du monstre, et il est à la fois asphyxié et submergé en peu d'instants.

L'autre méthode est encore plus simple, et les Égyptiens l'emploient de préférence. Ils s'arment seulement d'un fort bâton, et, s'approchant du crocodile avec circonspection, ils assènent un coup violent sur l'extrémité des mâchoires et les brisent, car ces os ont peu de solidité, malgré la force terrible avec laquelle ils broient ce qu'ils tiennent une fois. Par ce seul coup l'animal est mis hors de combat et doit mourir en peu de jours, à moins que son antagoniste ne profite d'un premier avantage et ne le tue sur-le-champ. Le crocodile se tient ordinairement dans la Haute-Égypte; il est rare qu'il descende au-dessous de Girgeh.

Le céraste, qu'on suppose être l'ancien *aspic*, existe toujours dans les déserts qui bordent la patrie de Cléopatre. On a vu de ces vipères vivre pendant des années renfermées dans un vase de cristal avec un peu de sable fin, sans aucune nourriture apparente. Les cornes auxquelles ce reptile doit son nom (*kéras*, corne) sont blanches, brillantes et fines comme la barbe d'un grain d'orge. Les Arabes nomment cette vipère *haiye*. Parmi les autres serpents, il nous suffira de mentionner l'éryx, dont une espece habite la Thébaïde et une autre le Delta; le scytale des Pyramides; les couleuvres dites oreillure, à bouquet émaillé, à raies parallèles, et à capuchon.

Nous ne parlerons pas ici de tous les insectes qui abondent en Égypte dans certaines saisons de l'année; nous nous bornerons à indiquer les plus connus.

Le scarabée (*djorân*, en arabe) est célèbre dans la mythologie égyptienne, comme symbole de la fécondité et de l'immortalité. L'explication de ce mythe est des plus simples : après la retraite du Nil et la fécondation des terres, on voit le limon couvert d'une multitude de scarabées ; ce phénomène aura sans aucun doute suggéré aux Égyptiens l'idée de représenter par cet animal l'emblème d'une existence nouvelle.

Les scarabées figurés sur les monuments n'appartiennent pas tous à une même espèce, et les auteurs anciens qui ont écrit sur l'Égypte en indiquent plusieurs comme étant l'objet d'une sorte d'adoration ; ainsi la plupart des scarabées égyptiens, c'est-à-dire une douzaine de variétés, pourraient porter le nom de *scarabées sacrés*. Celui que Linné et d'autres naturalistes ont désigné particulièrement sous ce nom se trouve non-seulement en Égypte, mais dans le midi de la France et en divers endroits de l'Europe. Quant au scarabée nommé par Latreille *ateuchus Ægyptiorum*, et dont le corselet et les élytres brillaient de reflets dorés, il paraît constant qu'il a disparu du pays, comme l'*ibis religiosa*, la *musaraigne* et le *lotus rose*. M. Cailliaud a retrouvé l'*ateuchus* au Sennaar, où l'ibis a aussi émigré.

Nous devons parler aussi de la blatte orientale, insecte jadis étranger à l'Europe, où il a été importé depuis peu par le commerce d'Orient : il est connu en France sous le nom de cancrelat ou kakerlat, du mot hollandais *kakkerlak*. Son corps ovale, allongé, aplati, brun en dessus, brun jaunâtre en dessous, exhale une odeur plus forte et plus nauséabonde que celle de la punaise. Ces blattes sont nocturnes. Tapies toute la journée dans quelque cachette obscure, elles sortent la nuit de leurs retraites, et errent çà et là cherchant à manger des débris de pain, de sucre, de viande : tout leur est bon. Faute de mieux, elles attaquent les bouquins et les vieux cuirs. Aussi fécondes que voraces, elles pullulent dans les habitations humides et surtout dans les barques ; c'est en vain que pour les détruire on a recours aux moyens les plus énergiques : la présence de cet orthoptère nécessite quelquefois dans nos ports la condamnation d'un navire.

On ne peut non plus omettre de parler de la sauterelle (*djerâd*, en arabe), ce terrible ennemi de l'agriculture égyptienne. Quand les sauterelles voyageuses (*gryllus migratorius, acridium migratorium*) s'élèvent dans les airs, nombreuses comme les grains de sable du désert, le cultivateur tremble. La terre est quelquefois littéralement couverte de ces insectes dans un espace de plusieurs lieues carrées, et lorsqu'ils abandonnent un terrain, c'est qu'il n'y reste plus le moindre vestige de verdure.

En Syrie, lorsque les habitants voient arriver les sauterelles, ils forment de longues murailles avec des feuilles et de mauvaises herbes sèches, et y mettent le feu. Les sauterelles, qui ne volent jamais à une grande hauteur, s'effrayent, et prennent une autre direction. La nature, qui met toujours le remède à côté du mal, envoie en Syrie, dans la saison des sauterelles, des troupes d'une espèce d'étourneau qui fait une guerre acharnée à ces insectes voraces.

Lors de l'occupation de la Syrie par les armees de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha avait fait défendre, sous peine de mort, de tuer un de ces utiles oiseaux.

Les papillons (lépidoptères) sont moins variés en Égypte que les coléoptères ; et parmi ceux-ci les diurnes sont moins nombreux que les nocturnes. Les libellulines sillonnent en quantité la surface du Nil et ses rives ; d'autres névroptères, les myrmiléons ou fourmilions ne sont pas moins communs : la larve de ces derniers creuse, comme en Europe, une embuscade dans les terrains meubles.

Les arachnides de toute espèce abondent aussi, et parmi eux il faut mentionner les hideux scorpions, dont la piqûre, toujours mortelle pour les animaux même assez gros, tels que les chiens, est tout au moins dangereuse pour l'homme ; le scorpion habite les sables, les masures, et s'introduit fréquemment jusque dans les appartements, où on le trouve sous les nattes et parfois dans les lits.

Le Nil contient aussi quelques variétés de crustacés et d'annélides que nous ne pouvons énumérer.

Parmi les oiseaux il faut d'abord ci-

ter l'autruche (*nahmé*, en arabe), qui vit particulièrement dans les déserts situés à l'ouest de la mer Rouge. L'autruche acquiert jusqu'à sept pieds de hauteur, et sa vitesse à la course surpasse celle de tout autre animal, car elle s'aide de ses ailes pour courir. Cet oiseau vit en troupes nombreuses, et on ne le rencontre jamais seul au milieu du désert. La femelle pond un œuf d'environ trois livres pesant, et elle ne le couve que dans les lieux où le soleil n'est point assez chaud pour le faire éclore.

Les gens riches du Caire en nourrissent dans leurs cours. Cet animal ainsi privé n'est pas d'un naturel aimable; quand il est en colère il donne de vigoureux coups de pied.

On a rarement parlé du peuple des Pharaons sans nommer l'*ibis*, échassier, qu'on voit si fréquemment dans les inscriptions hiéroglyphiques et les ornements des temples : le tuer ou le blesser était un des crimes les plus odieux, le meurtre, même involontaire, de cet oiseau vénéré était puni de mort (Hérodote). Le corps de l'ibis était embaumé par les prêtres égyptiens avec un soin tout spécial. Il y a cinq ou six espèces d'ibis : les plus remarquables sont l'*ibis ardea* et l'*ibis religiosa*. Le premier est gros comme la femelle d'un corbeau, et on en trouve beaucoup dans la Basse-Égypte; durant l'inondation du Nil il se place sur les lieux que l'eau n'atteint pas, et quand le fleuve se retire l'oiseau le suit pas à pas, dévorant une foule d'insectes et de petites grenouilles. L'*ibis religiosa* est l'espèce la plus célèbre. Il a un peu plus de deux pieds de hauteur, et de l'extrémité de la queue au bout du bec à peu près deux pieds et demi de longueur. Le bec de cet oiseau est arqué, sa longueur est de six pouces, et il est beaucoup plus épais et plus large à sa base que celui de l'*ibis ardea*. La tête de l'*ibis religiosa* et une grande partie de son cou sont à l'âge adulte entièrement dépourvus de plumes, n'ayant ainsi d'autre tégument qu'une peau noire; durant sa jeunesse, et quoique sa taille soit déjà très-développée, son cou est garni de plumes blanches assez serrées. La base du cou, le dos, le ventre, le dessus des ailes et la queue sont d'un blanc rougeâtre; des plumes d'un pourpre sombre, qui partent de dessous les plumes tertiaires des ailes, pendent, non sans grâce, de chaque côté de la queue lorsque les ailes sont fermées, et cachent les extrémités des pennes ou rémiges qui sont noires à reflets verts. Les jambes et les pieds sont couleur de plomb, et les griffes sont noires. L'*ibis religiosa* était l'emblème de l'Égypte; du temps où il recevait les honneurs divins, on croyait cet oiseau si fortement attaché à sa patrie qu'il se laissait mourir de faim quand on l'avait transporté ailleurs, et, selon une autre tradition de la même époque, il inspirait aux serpents une telle frayeur, que la vue seule de ses plumes suffisait pour les mettre en fuite. On l'appelle aussi *ibis blanc*.

Il faut encore nommer l'*ibis tantalus*, le *abou-Hannès* (*père Jean*) de Bruce, qui porte souvent le nom d'*abou-menguel*, père de la faucille.

On compte quatre espèces d'aigles (*euqâb*, en arabe) : l'*aigle commun*, l'*aigle impérial*, l'*aigle criard*, — ces trois espèces se trouvent également en Europe; enfin l'*aigle de la Thébaïde*, qui est sédentaire, et qu'on voit quelquefois en Syrie. Il y a aussi deux espèces de milans qui se montrent périodiquement dans le pays : ce sont le *milan royal* et le *milan noir*.

Le vautour égyptien (*rachama*, en arabe), *vultur percnopterus*, est un oiseau fort utile; mais son aspect est extrêmement rebutant. Sa face est nue et ridée, ses yeux sont grands et noirs, son bec est recourbé, ses serres sont longues et larges, pour mieux déchirer sa proie, et son corps tout entier est couvert d'immondices. Malgré cette hideuse forme, les habitants de la Basse-Égypte, reconnaissants des services que ce vautour leur rend en dévorant les cadavres des chameaux et des ânes, lui ont voué une sorte de culte. Tous les matins et tous les soirs, les vautours reçoivent avec les milans, sur la place de Roumelieh, au Caire, devant le château, une distribution de chair fraîche, dont la dépense se prend sur des legs faits exprès par les riches musulmans. On dit que le *rachama* suit la caravane annuelle de la Mecque, pour dévorer les corps des bêtes de somme qui meurent pendant le voyage.

Le pluvier de l'Orient, *charadrius kervan*, est un oiseau de la taille de la corneille: il vit dans la Basse-Égypte, au milieu des bosquets d'acacias qui entourent les villages d'Aboukir et de Sakara; on le voit aussi autour des sépulcres anciens et dans le désert. Sa voix a de l'analogie avec celle du pivert noir, et il siffle assez agréablement. Sa nourriture se compose de rats et de souris, qui abondent dans le pays durant certaines saisons. Il boit rarement, car il est originaire du désert, et on l'a quelquefois gardé vivant en cage pendant plusieurs mois sans lui donner d'eau.

Le *charadrius hæmantopus*, au contraire, aime l'humidité; on le trouve souvent dans le voisinage des lacs; il paraît au mois d'octobre, comme le pluvier, à la fin de l'inondation.

Le trochilus, *charadrius ægyptius* (*siksak* des Arabes), a environ deux décimètres de longueur; ses ailes sont d'un bleu cendré; l'abdomen et le cou sont d'un blanc jaunâtre; la tête est noire, avec deux lignes blanches qui vont du bec à la nuque; un manteau noir s'étend des épaules à la queue. Les pattes sont bleues et le bec est noir.

A l'approche de l'homme le cri perçant du *trochilus* avertit le crocodile de se tenir sur ses gardes. Ce n'est pas, comme on sait, le seul service qu'il rende au reptile, et le fait étrange raconté par Hérodote, confirmé par l'observation de M. Geoffroy Saint-Hilaire pendant l'expédition d'Égypte, n'est plus contestable. Le Nil engendre une multitude d'insectes, qui lorsque le crocodile vient reposer sur les îlots de sable pénètrent dans sa gueule, entr'ouverte du côté de la brise, et s'attachent à son palais. Le malheureux animal est hors d'état de se débarrasser de cette armée de petits ennemis. En effet, sa langue, organe dont Hérodote et les Arabes niaient l'existence, et qui ne s'est manifesté que sous le scalpel de l'anatomiste, est adhérente au palais et ne lui saurait être d'aucune utilité pour se défendre. Le trochilus entre sans défiance dans cette gueule immobile et y fait sa pâture des insectes, au grand soulagement du monstre. Du reste, il n'est pas le seul oiseau des bords du Nil qui ait cette hardiesse. Les Arabes prétendent que le *siksak* porte aux ailes deux crochets qui lui servent à forcer le monstre à laisser le passage libre, s'il s'avise de vouloir fermer trop tôt la gueule. C'est le pluvier armé, *charadrius armatus*, qui a sans doute donné lieu à ce conte.

Le corbeau égyptien (*khourâb*, en arabe) habite les arbres, et se nourrit d'insectes et de charognes. On dit avoir trouvé dans son estomac des débris de scorpion et de scolopendre.

Cet oiseau a la singulière habitude de percher sur le dos des chameaux, et du s'y nourrir de la vermine de l'utile quadrupède. Tant que le corbeau se borne à dévorer les insectes nuisibles, le chameau le laisse faire pacifiquement; mais quelquefois une cicatrice attire la gourmandise de l'oiseau rapace; alors la douleur triomphe de la patience proverbiale du chameau : il se roule dans le sable, et met son ennemi en fuite.

On trouve les martins-pêcheurs, *alcedo rudis* et *ægyptiaca*, sur les bords du Nil, où ils vivent de petits poissons, de grenouilles et d'insectes.

La chauve-souris (*outwât*, en arabe) se distingue par une fourrure gris cendré et une queue longue et grêle; elle établit son séjour dans les galeries souterraines, les ruines des anciens temples, et les excavations. Il y en a huit espèces, sept insectivores et une frugivore; sur ces huit espèces une seule semble être particulière à l'Égypte : c'est le nyctinome d'Égypte. Celle-ci présente le nez camus et les lèvres pendantes d'un dogue, la tête aplatie, et comme écrasée par de vastes oreilles, qui couvrent entièrement le crâne. Le nyctinome d'Égypte est une des plus laides chauves-souris.

Les Arabes prétendent que le sang d'une chauve-souris appliqué sur un enfant nouveau-né a la propriété d'empêcher le poil de croître. On assure qu'afin de prévenir l'usage des poudres ou pommades épilatoires les sages-femmes se servent quelquefois de ce moyen, et que l'opération réussit; il y a même un mot pour désigner la femme qui dans son enfance a été lavée avec le sang de l'*outwât* : on l'appelle *mou-outwât*.

Dans la Haute-Égypte et sur les bords de la mer Rouge on trouve le canard du Nil, *anas nilotica*, à l'état sauvage.

Son cou et la partie supérieure de sa tête sont blanc tacheté de noir, et une bande grise prend naissance derrière ses yeux; le dessous du corps et les cuisses sont du même gris que cette ligne. Les Arabes appellent cet oiseau *bah* ou *berk;* dans la Basse Égypte, on le rencontre quelquefois dans les basses-cours avec d'autres oiseaux domestiques.

Parmi les oiseaux de basse-cour on trouve l'*oie* (*ouizzah,* en arabe); l'espèce indigène est l'oie cendrée.

La poule (*farkhah*, en arabe) est plus petite en Égypte qu'en Europe; on ne peut guère signaler d'autre différence physique entre ces deux oiseaux ; mais il est digne de remarque que la poule égyptienne ne témoigne aucun désir de couver ses œufs. Il serait intéressant de transporter quelques individus de cette espèce en Europe, en même temps qu'on apporterait en Afrique quelques poules d'Europe, bonnes couveuses, et de s'assurer si le changement de climat apporte des modifications dans leurs mœurs sous ce rapport.

Depuis quelques années seulement, la poule d'Inde a été importée dans les domaines de Méhémet-Ali, où elle a prospéré et se propage assez rapidement. Les Arabes la nomment *farkhah roumi.*

Les Égyptiens élèvent beaucoup de pigeons, et des villages entiers n'ont pas d'autre industrie. Le pigeon domestique (*hamân*. en arabe) est semblable à celui d'Europe. Il en est de même du ramier.

L'hirondelle de mer égyptienne, *sterna nilotica* (*abou-nours,* en arabe), est un fort joli oiseau. Son bec est noir, sa tête et son cou sont gris, semés de points noirs, et le pourtour de ses yeux est noir avec des points blancs; le dos, les ailes et la queue sont gris. Le ventre et la gorge sont blancs, les pattes sont rouges et les doigts noirs. On trouve le *sterna nilotica* sur le Nil; mais il préfère les canaux voisins du Caire, quand ils sont pleins de limon.

Les pélicans, *pelicanus onocrotalus* (*rakmahah,* en arabe), paraissent sur les bords du Nil vers le milieu de septembre; quelques-uns s'arrêtent à Damiette et dans les îles du Delta, mais la plus grande partie va jusqu'au Caire. Ces oiseaux voyagent en troupes triangulaires, comme les oies sauvages.

Au mois de mars on voit arriver en Égypte une quantité innombrable de cailles, *tetrao coturnix,* qui s'abattent sur les blés murs, et se cachent au milieu des épis; mais les paysans, avertis de leur arrivée, tendent des filets sur les champs et les entourent ensuite en poussant des cris : les cailles, effrayées, se lèvent et viennent se jeter dans les rets. On en prend ainsi des myriades, qui fournissent au peuple un délicieux aliment. « Si la nourriture des Israélites dans le désert a été un oiseau, ce devait être la caille, » a dit un voyageur anglais, « tant elles sont nombreuses lors du passage. » Le nom arabe de la caille est *semâné.*

Les seuls poissons qui puissent être considérés comme indigènes sont ceux qui appartiennent au Nil; encore ceux-ci sont-ils presque tous communs au Sénégal et à l'Égypte; ce dont on pourrait conclure que le Niger mêle ses eaux au Nil dans la partie supérieure de son cours. Notre courte notice sur l'ichthyologie se bornera donc principalement aux individus qui vivent dans le fleuve, et dont les uns, propres au bassin de l'Égypte, habitent telle ou telle localité entre les cataractes et la Méditerranée pendant l'année entière, tandis que d'autres émigrent à certaines époques, ou font irruption dans la vallée du Nil avec l'inondation.

Le bichir polyptère, *polypterus bichir,* est une des curiosités naturelles de l'Égypte. « Il tient des serpents par son port, sa forme allongée et la nature de ses téguments; des cétacés en ce qu'il est pourvu d'évents et d'ouvertures dans le crâne, par où s'échappe l'eau qui a été portée sur les branchies; et des quadrupèdes par des extrémités analogues aux leurs, les nageoires ventrales et pectorales étant placées à la suite de prolongations charnues, » dit Geoffroy Saint-Hilaire dans son Histoire des poissons du Nil.

Le grand nombre de nageoires dorsales que possède le bichir lui a fait donner la qualification de *polyptère;* car d'ordinaire les poissons ont deux ou trois nageoires dorsales, et le polyptère en a seize, quelquefois dix-huit. Ces nageoires se composent d'une pièce osseuse posée transversalement, et de quatre ou six rayons cartilagineux insérés dans une

sorte de sillon creusé dans cette pièce osseuse. Le bichir n'a point de queue, à proprement parler; seulement, la dernière nageoire (nageoire caudale) embrasse les quinze vertèbres qui forment le squelette de la queue et se confond avec ce rudiment. Les nageoires pectorales ne sont pas moins étranges : ce sont comme de petites pattes, auxquelles l'organe natatoire est adapté. L'illustre naturaliste avait d'abord pensé que c'était une sorte de bras analogue à ceux des phoques; mais un examen attentif lui a fait reconnaître qu'un prolongement excessif des os du carpe produisait seul cette anomalie.

Les écailles présentent beaucoup de ressemblance avec celles du serpent, et l'armure qu'elles forment rappelle tout à fait la carapace des crustacés.

Les vessies aériennes de ce poisson singulier correspondent aux divers caractères que nous avons signalés; elles sont très-grandes et privées de canal pneumatique; un muscle constricteur entoure leurs ouvertures. Grâce à ce vaste réservoir d'air, l'animal vit au fond de l'eau, où il rampe en s'aidant de ses longues nageoires. Du reste, le bichir est fort rare, et on ne le pêche que pendant les basses eaux; sa chair est blanche et savoureuse. On le cuit au four tout entier, parce que le couteau ne saurait l'entamer, et lorsqu'il est cuit on se sert de sa peau comme d'un étui.

Le mormyre oxyrrhynque (*gahmour*, en arabe), vénéré par les anciens Égyptiens, est un poisson voyageur. On prétend que cet animal a la tête meurtrie du côté gauche quand il descend vers l'embouchure du Nil, et du côté droit quand il remonte le fleuve; ce fait aurait pour cause la nécessité où se trouve ce poisson de longer la côte pour éviter la force du courant : en descendant il a la rive à sa gauche, et en remontant elle est à sa droite. Les points légers dont la tête de ce poisson est parsemée sous l'épiderme ont probablement donné lieu à ce conte arabe. La chair de ce poisson est flasque, visqueuse, et d'un goût peu agréable. Le caractère spécial que présente l'oxyrrhynque est sa tête, de forme conique dans la partie supérieure, et terminée par une sorte de museau cylindrique, au bout duquel s'ouvre une bouche extraordinairement petite, semblable à celle des quadrupèdes fourmiliers.

Par une distraction singulière, le voyageur Belon a classé ce mormyre oxyrrhynque parmi les brochets, auxquels il ne ressemble nullement. L'erreur du célèbre voyageur, commentée par des lecteurs peu attentifs, a donné naissance à un mormyre particulier, qui ressemble au brochet et porte le nom de *mormyrus dorsalis*. Sonnini, de son côté, a jugé convenable de donner spécialement au *mormyrus dorsalis* le nom de *kaschoueh*; mais ce mot arabe s'applique à tous les mormyres. Outre l'oxyrrhynque, il y a dans le Nil plusieurs variétés de mormyres : le mormyre *caschiveh* décrit par Hasselquist; le mormyre *herseh*, qu'on trouve à la hauteur de Denderah, et que Linné appelle *mormyrus anguilloides*, le mormyre de *Salehyeh* ou *labiasus*; le *mormyrus dorsalis*, que Sonnini appelle *kaschoueh*; le *baneh*, *mormyrus cyprinoides* de Linné, le plus petit des poissons de ce genre : dans la Haute-Égypte on le nomme *rous-el-hagar*, tête des pierres. On n'a pu déterminer jusqu'à ce jour si l'ancien *oxyrrhynchus* était le moderne *gahmour* ou le mormyre *kannumeh* de Forskal. Ces deux poissons offrent beaucoup d'analogies entre eux, et peut-être portaient-ils indifféremment l'appellation d'*oxyrrhynchus*, et recevaient-ils concurremment les hommages religieux des habitants de la terre de Kémé.

Il y a en Égypte trois espèces de perches, les *P. ægyptiaca*, *nilotica* et *damietta*; elles remontent le fleuve beaucoup au-dessus du Caire; ces trois espèces ont une chair blanche, d'une saveur exquise, et sont fort recherchées des habitants. La perche du Nil porte le nom de *latous* dans la Haute-Égypte, et de *keren* ou *keschereh* lorsqu'elle est parvenue à toute sa longueur. Les jeunes sont nommées *homar* ou *hammor*.

L'espèce de tétrodon la plus connue en Égypte est le tétrodon *physa*, nommé *fahakah* par les Arabes (*tetraodon lineatus*). Le *fahakah*, comme tous les tétrodons, a la mâchoire armée de quatre dents cartilagineuses, et possède la faculté de gonfler d'air une partie de son corps; mais chez le tétrodon du Nil ce gonflement présente une particu-

larité : le ventre est garni de piquants qui se roidissent à mesure que l'animal grossit, et le protègent contre la voracité de ses ennemis. Le poids du dos devenant hors de proportion avec celui du ventre ballonné, l'animal culbute et surnage, emporté par le courant jusqu'à ce qu'il comprime sa poche aérifère et ramène son ventre à ses dimensions primitives. On dit que les *fahakahs* ont la faculté d'émettre des sons fort distincts, provenant réellement du gosier. Le tétrodon descend en Égypte avec les grandes eaux; il suit l'inondation dans les terres: mais, habitué à séjourner dans les bas-fonds, il ne se retire pas avec l'eau. Il devient donc la proie facile des fellahs, heureux de s'en nourrir, bien loin de redouter sa chair comme un poison actif, ainsi que l'ont dit certains voyageurs. Les *fahakahs* servent de jouets aux enfants arabes. Quand ces animaux sont morts, les enfants s'en amusent encore, et se les jettent comme des ballons, ou les font éclater en frappant un coup sec sur la peau gonflée.

On trouve en Égypte quelques individus du genre tétrodon hérissé (*tetraodon hispidus*). C'est un poisson des mers de l'Inde et de l'Arabie, et il ne se voit que dans la mer Rouge. Du reste, il ne présente d'autre différence avec le *fahakah* qu'un plus grand nombre d'aiguillons, plus petits et disposés plus régulièrement sur tout le corps.

Le docteur Clot-Bey a décrit une autre espèce, sous le nom de tétrodon *physis* (probablement le tétrodon *physa*); selon cet écrivain, le tétrodon physis peut se remplir d'une certaine quantité d'eau et la lancer avec force sur ses ennemis; il ne se montre aussi qu'à l'époque de l'inondation. Un autre narrateur, non moins ingénieux, attribue aux aiguillons du tétrodon la propriété de faire naître sur la peau de petites ampoules analogues à celles que produit le contact de l'ortie.

Le cyprin lébis (*cyprinus niloticus*), qui est un labéon, et le cyprin binny, *cyprinus lepidotus*, qui est un barbeau, sont deux poissons bien connus en Égypte. Le premier est aussi quelquefois appelé *lebse* par les Arabes, qui le nomment *sahal*, et *migouara* quand l'animal est jeune. Quant au *binny*, il est fort recherché; un proverbe arabe dit même du binny: *Si tu connais meilleur que moi, ne me mange pas*. Enfin on compte par milliers les *pêcheurs de binnys*. Dans quelques cantons ce poisson est nommé *macsousa*. C'est au cyprin binny qu'appartient la dénomination de *lepidotus*, écailleux, par laquelle les anciens ont désigné un des poissons sacrés de l'Égypte.

Le *mugil cephalus* et le *clupea nilotica* sont bien connus des Égyptiens. Comme leur nom l'indique assez, le premier de ces poissons est un mulet, et le second une alose. Le *clupea nilotica* quitte la mer en décembre et janvier, et remonte le Nil, à la grande joie des cuisiniers du Caire, qui trouvent de grandes ressources dans la préparation de cette alose; les Arabes la nomment *sabouga*.

Le *silurus clarias* d'Hasselquist, nommé *scheilan* ou *gourgar* dans la Haute-Égypte, *schal-araby* et *schal-beledy* dans la Moyenne et la Basse-Égypte, est encore un des poissons sur lesquels a travaillé l'imagination des Arabes. Ses nageoires épineuses et profondément dentées font des blessures graves. Le crocodile même les redoute et fuit devant le scheilan. On attribue aussi à cet animal une sorte de grognement qui lui avait fait donner par les anciens l'épithète de *porcus*. Le *silurus auritus*, *schilbeh-oudney* des Arabes, et le *silurus mystus*, *schilbeh du Nil* d'Hasselquist, sont très-communs dans le Nil et peu estimés des pêcheurs, quoique la chair du schilbeh soit moins mauvaise que celle des autres silures; le silure *oudney* est tout à fait dédaigné, à cause de sa petitesse. Ces deux poissons portent une arme analogue à celle du scheilan; mais comme elle est beaucoup moins forte, elle ne résiste pas aux premiers chocs, et on la trouve presque toujours brisée.

Parmi les siluroïdes il faut citer le synodonte macrodon (*schal-senen* des Arabes) et le synodonte membranacé (*schal-djemel* des Arabes), qui portent une épine pectorale mobile. Dans la Haute-Égypte ce dernier est nommé *gourgar-hengaoui* ou *gourgar-gallabeh*. Il porte encore le nom d'*abou-suri* (père du mât), à cause de la longueur de son épine dorsale; mais ce nom est une cause

fréquente d'erreurs, car il est donné par les Arabes à tous les pimélodes. Le *djemel* a l'habitude de nager sur le dos, lorsqu'il est tranquille, et il est représenté ainsi dans une des grottes sépulcrales de Thèbes.

Le pimélode *bisculatus* (*schal-karafcheh* des Arabes) se distingue par la section en deux parties de la plaque osseuse du crâne et du dos. La forme du *karafcheh* est d'ailleurs à peu près celle du scheilan.

Le *schal-abou-aréal* se nomme *zammer* dans la Haute-Égypte, et à Rosette *xaxoung-roumi*.

Le *bayad-titileh* a la tête fort large et tellement déprimée, que les deux yeux se trouvent plutôt supérieurs que latéraux. Ce poisson parvient à une longueur de trois pieds et demi, et sa chair est assez estimée. Comme on ne le vend pas cher, parce qu'il est fort abondant, le peuple s'en nourrit presque exclusivement pendant trois mois. C'est avec la peau de ce bayad qu'on garnit la plupart des instruments à percussion. Le *bayad-docmac* est moins grand que le bayad-titileh, et sa tête est moins déprimée que celle de ce poisson.

L'*heterobranchus anguillaris* (*harmouth-araby* des Arabes) est remarquable par sa vitalité. Longtemps après qu'on l'a tiré de l'eau, et même après qu'on lui a brisé la tête, il s'agite encore avec vivacité.

L'*harmouth-araby*, appelé par Geoffroy Saint-Hilaire *heterobranchus anguillaris*, est désigné par Linné sous le nom de *silurus anguillaris*. La vitalité de l'harmouth est attribuée à la possession de doubles branchies, qui continuent leurs fonctions quelque temps après que l'animal est mortellement frappé. L'*hétérobranche bidorsale* (*harmouth-haleh* des Arabes) est aussi rare dans le Nil que l'harmouth y est commun. Le premier de ces poissons appartient au cours supérieur du Nil, et on ne voit en Égypte que des individus isolés.

Les Arabes ont donné le nom de *raad* (tonnerre) au malaptérure électrique, silure qui lorsqu'on le saisit fait éprouver à la main une commotion assez violente pour forcer à lâcher prise immédiatement. Ce poisson a les yeux couverts d'une conjonctive assez épaisse, et Geoffroy Saint-Hilaire proposa de le désigner par l'épithète de *typhlinus* (τυφλὸς, aveugle). Les Arabes appellent aussi la torpille *raad*.

Au nombre des poissons remarquables de l'Égypte il faut ajouter encore le *vomer* d'Alexandrie, qui habite exclusivement la Méditerranée. Son corps, mince comme une lame de couteau, est parfaitement semblable et symétrique sur ses deux faces. Ainsi que celle de la plupart de ses congénères, sa peau est d'une teinte métallique bleuâtre, qui a valu aux vomers la qualification de *silènes*. Les Arabes l'appellent *djemmel-el-bahr*, le *chameau de mer ;* nom fort étrange pour une forme si dissemblable de celle du chameau du désert.

Selon le docteur Clot-Bey, le saumon du Nil est un poisson magnifique, qui remonte le courant du fleuve jusqu'au Caire; on en voit beaucoup qui pèsent jusqu'à cent livres, et leur chair est aussi délicate que celle des petites espèces: c'est un des meilleurs mangers que fournisse le Nil. Les Arabes nomment le saumon *wefarah*.

La *mulle baremozé* est un petit poisson dont la chair est assez savoureuse.

La *mulle guilé* est très-abondante à la hauteur de Thèbes; mais on ne la trouve pas dans la Basse-Égypte.

Le *mochokus niloticus* est un poisson de petite taille, dont les pêcheurs craignent beaucoup les dangereuses épines. Ils l'appellent *matechoucké*, ce qui signifie : *Ne te pique pas.*

Le leucis du Nil est un joli poisson blanc d'argent, à reflets d'or sur le ventre; on le voit à la hauteur de Thèbes pendant l'inondation.

Enfin le chromis botté est un petit labre fort joli, qui abonde dans les mares formées par les eaux du Nil, près de Rosette; sa chair est délicate.

Le rémora, *echeneis naucrates*, se voit quelquefois à Alexandrie; les Arabes le nomment *ferrhoun* ou *khamil*.

La girelle se trouve dans le Nil, et porte alors pour les naturalistes le nom de *sparus niloticus*.

Les Arabes ont donné le nom de *boult* à un poisson du genre labre, *labrus niloticus*, qu'ils estiment le meilleur de ceux qu'on pêche dans les eaux de l'Égypte.

Sur les côtes de la Méditerranée et de la mer Rouge on trouve beaucoup de *zoophytes*, des *corallines*, des *coraux*, des *éponges*, des *polypes*, des *madrépores*, des *millépores*, des *sertullaires*, des *cellulaires*, et quelques belles espèces de *gorgones* ou d'*éventails* de mer.

VÉGÉTAUX.

C'est au savant M. Raffeneau-Delile, ancien membre de l'Institut d'Égypte et professeur de botanique à Montpellier, à M. Figari, et à M. George Lloyd, mort si malheureusement à Thèbes, que nous devons, en grande partie, les documents sur lesquels est rédigée cette partie de l'histoire naturelle.

Les plantes réellement indigènes de l'Égypte habitent les parties arides de ce pays, à peu d'exceptions près. Ces plantes, disséminées à de lointains intervalles sur des terrains sablonneux, sont presque toutes annuelles ou bisannuelles; il est rare qu'elles persistent un temps plus long. On trouve principalement la végétation du désert dans de petites localités basses, semblables à des vallées, se dirigeant presque toujours de l'est à l'ouest, et abritées au nord et au sud; ce sont les pâturages des gazelles. Pour le botaniste le désert présente d'abord l'aspect affligeant d'une lande indéfrichable, d'une nappe de matière à tout jamais stérile; mais en l'explorant il y découvre, parsemées çà et là, des excavations irrégulières, analogues à des îles, refuges où croissent péniblement diverses espèces de végétaux.

Les pluies d'hiver rassemblent ainsi dans les endroits creux du sol toutes les semences du désert; les tourbillons du vent produisent le même effet; tout fleurit aux mois de mars et d'avril; puis tout se dessèche au mois de mai, et pendant l'été le terrain est complétement dénudé.

Le désert contient beaucoup de plantes aromatiques. Il y en a qui sont si petites, et d'une couleur si peu tranchée, qu'elles se confondent avec le sol. Quelquefois le mirage les fait paraître comme émergeant d'un lac, et de petits arbrisseaux semblent de loin être de grands arbres.

Les plantes qui croissent dans le désert sont d'un vert blanchâtre; leur tissu est sec; elles sont peu succulentes, et leurs branches sont couvertes de poils et d'aspérités. Enfin, elles sont peu élevées au-dessus du sol, et leurs racines, souvent filiformes, s'étendent très-loin et s'enfoncent très-profondément. La plupart sont des dicotylédonées.

Tous les végétaux de l'Égypte, soit indigènes soit naturalisés par un séjour immémorial, sont appropriés, par une modification particulière des fonctions organiques normales, au sol dont ils tirent leur substance. Au lieu de se nourrir exclusivement par des racines, comme font les plantes des autres régions, ils aspirent par les stomates, pores constamment dilatés des feuilles, la fraîcheur et la rosée des nuits, ce qui les rend capables de résister au soleil brûlant et de passer des trois mois d'humidité de l'inondation à la sécheresse du reste de l'année. Cependant on a réussi récemment à acclimater en Égypte un certain nombre de plantes étrangères, sans que leur structure offre jusqu'à ce jour de modification apparente.

L'absence de pluie a été de tout temps un grand sujet d'étonnement pour les voyageurs qui voyaient une terre si fertile. Ainsi Hasselquist écrivait à Linné : « Que penserez-vous si je vous « dis qu'il y a des arbres dont l'existence remonte à six cents ans, et sur « lesquels il n'a pas tombé six onces « d'eau ? »

L'arbrisseau qu'on trouve le plus fréquemment dans le désert est l'*acacia seyal* de Delile, le *seyâl* des Arabes, que Pline et Théophraste ont nommée *épine altérée*. Son tronc nu, peu élevé, est armé de longues et fortes épines d'un blanc d'argent; ses branches sont couvertes d'un épiderme rude, écailleux et d'un rouge foncé; il a beaucoup de feuilles, et porte rarement des fleurs. Un sable très-fin s'accumule ordinairement au pied de cet arbrisseau, et s'élève souvent jusqu'à la moitié de sa tige. Quelquefois le sable recouvre entièrement l'acacia, qui sert alors de noyau à un de ces monticules de sable si fréquents dans le désert.

Qui pourrait songer aux plantes de l'Égypte sans se souvenir du papyrus? Le *cyperus papyrus* (*berdy*, en arabe) de Linné a une forte tige, d'un vert

éclatant; cette tige est triangulaire, et se termine en cône. Selon Pline la racine du papyrus est grosse comme le bras d'un homme, et la plante atteint quinze pieds de hauteur; mais on n'en trouve guère de nos jours qui excède dix pieds. A environ deux pieds de terre, la tige est recouverte de feuilles creuses et pointues, couchées l'une sur l'autre comme des écailles, et qui fortifient la partie du tronc la plus exposée; ces feuilles sont ordinairement d'un jaune ou d'un brun terreux. La tête de la plante présente un certain nombre de filaments foliacés, ayant à peu près un pied de long; chacun de ces filaments est partagé en quatre dans sa largeur; vers le milieu s'élèvent quatre panicules de fleurs qui se terminent par une sorte de houppe soyeuse, dont la forme a de l'analogie avec celle d'une oreille de veau. Ce singulier végétal a servi à une foule d'usages; les plus célèbres sont la construction des bateaux et la manufacture du papier.

Quelques botanistes, croyant reconnaître dans les descriptions qui restent du célèbre perséa l'*aguacaté* (*avocatier* de Saint-Domingue), l'ont nommé *laurus persea*. M. Delile pense que le perséa des anciens est le *lébakh, heglig, haledj*, des Coptes et des Arabes, et il nomme ce végétal *balanites ægyptiaca*. Ce bel arbre fruitier a complétement disparu des campagnes égyptiennes.

Il n'en est pas de même du lotus, dont l'image est associée à une foule d'idées superstitieuses ou de rites religieux. C'est une espèce de *nymphæa*, ou lis d'eau, qui couvre tous les canaux et les lacs de ses larges feuilles rondes; la fleur, coupe élégante d'un blanc brillant ou d'un bleu azuré des plus purs, repose sur l'eau avec une grâce qui suffirait à justifier l'emploi que la religion et la poésie en ont fait, tant en Égypte que dans les Indes.

Nous ne connaîtrions le lis rose du Nil que par les anciens monuments si on ne l'avait retrouvé dans les Indes. C'est le *nymphæa nelumbo* de Linné; ses fruits étaient connus sous le nom de *fèves d'Égypte*.

Mais les fruits du lotus, tant vantés par Homère, sont ceux du moderne jujubier, *zizyphus* ou *rhamnus spina Christi*. C'était la nourriture des Lotophages. Le jujubier est décrit par Théophraste sous le nom de *lotos;* ce doit être le *dudaïm* de la Bible. Les Arabes le nomment *sidr* ou *nabq*, et ils aiment beaucoup les fruits (*nabqah*) de cet arbre.

Le peuplier blanc, *populus alba* de Linné, que les Arabes nomment *hour*, et le peuplier noir, *populus nigra* de Linné, qu'ils appellent *baqs*, sont cultivés dans les jardins.

Les cyprès, *cupressus sempervirens* de Linné, sont assez abondants; on en forme des avenues. Les Arabes nomment cet arbre *sarou;* il pousse avec une grande rapidité.

Le mûrier blanc, *morus alba* de Linné, se voit en Égypte, où il est nommé *toud-beledy;* mais les mûriers noirs, *morus nigra* de Linné, *toud-châmy* des Arabes, sont infiniment plus nombreux. Le climat de l'Égypte leur est favorable, et leurs fruits y sont bons.

L'olivier, *olea europea* (en arabe, *zeytoun*), existe en Égypte de temps immémorial, mais pendant longtemps cet arbre précieux a été négligé. C'est à Méhémet-Ali qu'on doit les nombreuses plantations qu'on voit aujourd'hui.

Le tamarin (*atleh*, *tarfeh*, *hatab-ahmar*, en arabe) sert à ombrager les sakies. On emploie ses excroissances pour la teinture noire et pour le tannage.

Le dattier ou palmier, *phœnix dactylifera*, est l'arbre qu'on rencontre le plus souvent sur tous les points de la Haute et de la Moyenne-Égypte; les Arabes nomment le palmier mâle *dakar*, le palmier femelle *entâyeh*, et donnent au végétal le nom générique de *nakhleh*. Cet arbre vient sans culture; mais pour obtenir de bons fruits il faut en arroser le pied et le tailler annuellement. Dans le Saïd surtout on rencontre d'immenses forêts de dattiers; les troncs nus, qui s'élancent jusqu'à soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur, et se terminent par d'élégantes ogives formées de palmes entrelacées, donnent à ces forêts quelque chose de monumental, dont aucun autre arbre ne pourrait donner l'idée. Isolé, le palmier est gracieux, et lorsque d'énormes grappes le parent tout autour, il ressemble à une large cor-

beille, qui laisse échapper son contenu à travers un treillis irrégulier. Les espèces de palmier sont fort nombreuses, et diffèrent par le volume, la forme, la couleur et la qualité de leurs fruits; elles peuvent être divisées en trois variétés, selon qu'elles produisent des dattes rougeâtres, jaunes ou blanchâtres. Elles commencent à mûrir dans le Saïd vers la fin du mois de juin, et à peu près un mois plus tard dans le reste du pays. Celles de la Haute-Égypte et des Oasis sont les plus délicates.

Une des richesses de l'Égypte est assurément le dattier; beaucoup de familles, surtout dans le Saïd, n'ont point d'autre nourriture que ses fruits (en arabe *tamr*, *balah;* dattes mûres, *rotab;* conservées, *agoueh;* le nom nubien du dattier est *fentigy*, et celui de la datte *benty* ou *betty*). On fait avec des dattes une sorte d'eau-de-vie, du vinaigre, et du sirop ou mélasse; on broie les noyaux pour alimenter les chameaux; les feuilles (*chamroukh*, en arabe) sont converties en corbeilles et en nattes; les gaînes membraneuses (*lys*, en arabe) de la base des feuilles servent à faire des cordes pour l'agriculture, les navires, etc.; les grappes en fournissent aussi, et le bois, quoiqu'il soit fort tendre, est employé pour la charpente dans la construction des maisons. La palme est attachée à l'arbre par une base filandreuse; quand elle est coupée et séchée, on la bat avec une massue; les fibres se séparent, on les peigne, et on en fait des balais. Les pistils de la fleur du dattier produisent une espèce de filament qui ressemble à du crin crépu; on s'en sert dans les bains pour frotter et savonner le corps; enfin, lorsqu'on abat un palmier, on trouve au sommet du tronc, à l'endroit où les palmes se réunissent, une substance blanche et tendre, ayant la consistance et le goût d'une amande fraîche. Les Arabes en sont très-friands, et l'appellent le cœur du dattier.

On sait que les dattiers n'ont pas d'autres branches que leurs palmes (*zebâtah*, *argoun*, en arabe), qui sont placées circulairement au sommet de la tige, et y forment cinq ou six rangées: chaque année on taille la rangée inférieure de ces palmes; c'est ce qui produit les grosses écailles dont tout le tronc est hérissé. Le nombre des anneaux écailleux d'un dattier peut par conséquent donner l'âge de l'arbre; il n'est pas rare d'en trouver qui ont plusieurs siècles d'existence. Dans l'état sauvage, ces *frondes* (*saaf*, en arabe) n'étant point coupées sèchent sur l'arbre; alors les palmes inférieures, devenues roides et dures, font entendre un cliquetis presque continuel au milieu du silence du désert.

Outre l'amélioration du fruit, qu'une coupe réglée procure, ces écailles ont un autre avantage: elles forment comme de petits crans, à l'aide desquels on parvient facilement jusqu'au sommet de l'arbre.

Le doum, *cucifera thebaica* de Delile (*doum* en arabe, *ambouy* en nubien), diffère essentiellement du palmier ordinaire; son tronc est lisse; il se divise en deux branches principales, qui se subdivisent à leur tour, et dont les rameaux ont aussi leurs bifurcations. Les fruits, groupés en grappes comme ceux du dattier, ont à peu près la grosseur d'une orange un peu allongée; sous une enveloppe rougeâtre on trouve une substance spongieuse et sucrée, mais assez fade; au centre du fruit est un gros noyau. Il n'y a pas de doum dans la Basse et la Moyenne-Égypte; on ne commence à le rencontrer que dans les environs de Tantah, à soixante-dix lieues du Caire. Il donne deux récoltes par an.

Le sycomore, *ficus sycomorus* (en arabe, *djemmez*), est appelé par quelques voyageurs *figuier de Pharaon* ou *d'Adam;* Prosper Alpin le nomme *sycomorus djemmez* et *ficus ægyptiaca*. Cet arbre a une importance immense dans un pays dépourvu de bois dur. Il prend en Égypte d'énormes dimensions. On en voit dont le tronc n'a pas moins de cinquante pieds de circonférence. Ce tronc est ordinairement très-court; les branches, larges et horizontales, sont couvertes d'un épais feuillage qui pousse vers la fin de mars, mais les anciennes feuilles ne tombent que lorsque la saison amène les nouvelles. Le voyageur épuisé trouve sous le sycomore une ombre salutaire, et ses figues, fraîches et aqueuses, qui sembleraient peu savoureuses comparées à celles du *tyn-beledy* ou du *tyn-bersoun*, paraissent délicieuses dans un pays privé d'eau. Elles com-

mencent à mûrir en juillet. La force des vents étésiens courbe les branches du sycomore avec une violence si grande et si continue que l'arbre garde, après le changement de direction du vent, la position prise pendant ces longs ouragans. C'est avec le bois du sycomore, réputé incorruptible, que les anciens Égyptiens construisaient les cercueils que nous avons retrouvés intacts après plusieurs milliers d'années, et dans lesquels l'antique Misraïm nous a légué ses momies précieuses. On en faisait aussi des meubles et des statuettes.

Les Arabes l'ont employé pour la construction des édifices. Toutes les frises de la mosquée de *Tayloun*, au Vieux-Caire, sont en sycomore. Il sert aujourd'hui, entre autres usages, à faire des affûts de canon. Les figues du sycomore ne naissent point aux extrémités des branches, mais sur le tronc même ou sur les branches les plus grosses. On assure qu'elles ne mûrissent que par la piqûre de deux insectes dont l'un, sans ailes, est dans l'intérieur du fruit, l'autre qui est ailé, se nomme en arabe *namous djemmez;* Forskal l'appelle *cynips sycomori*.

Le bananier (*musa paradisiaca, mouz* des Arabes) ne se trouve que dans la Basse et la Moyenne-Égypte, encore n'est-ce guère qu'au milieu des jardins. En pleine terre, la tige herbacée, qui porte les feuilles immenses du bananier, ne résisterait pas aux coups de vent. Cette plante fleurit en octobre et novembre, après la retraite des eaux, lorsque l'air est tempéré et la terre encore humide. La figue banane, qui tient le milieu entre la poire et la datte, est un peu visqueuse et cotonneuse, mais elle fond dans la bouche; elle est fort recherchée des riches habitants de la ville du Caire. Le bananier ne réussit pas très-bien dans ce voisinage; il lui faut les campagnes nitreuses de Rosette et peut-être la brise de la mer pour atteindre son plein développement.

L'amandier, *amygdalus communis*, que les Arabes nomment *louz*, est indigène en Égypte; les deux variétés qui produisent l'amande douce et l'amande amère sont cultivées; mais les fruits en sont assez médiocres.

L'abricotier (*mech-mech*, en arabe) atteint de trente-six à quarante pieds; le pêcher (*khoukh*), le prunier (*barqouq*), le poirier (*kommitrih*), le pommier (*tiffâh beledy*), le coignassier (*sefargel*), n'ont pas en Égypte autant de saveur qu'en Europe. Les figuiers produisent de bons fruits; on en compte trois variétés: le *tyn bersoun*, le *tyn pollizan* et le *tyn beledy*.

Le figuier d'Inde, *cactus opuntia* de Linné (*tyn choqi* ou *frangy*, en arabe), est une plante très-répandue. On en fait des haies, et on en mange les fruits.

Le jujubier, *zizyphus vulgaris*, ou *rhamnus zizyphus* de Linné, est un arbre qu'on trouve souvent autour des sakies; son bois est très-dur, et pourrait être utilement employé pour la charpente et la menuiserie. Les Arabes le nomment *onnâb*.

Le caroubier (*ceratonia siliqua* de Linné, *kharroub* des Arabes) est très-rare en Égypte. On le voit seulement dans les jardins.

Il y a deux variétés de grenadier, *punica granatum* de Linné, dans les jardins égyptiens : l'une (*roummân*, en arabe) porte des fruits d'une douceur remarquable; les fruits de l'autre variété, le *roummân heggasy*, sont légèrement acides.

L'oranger, *citrus aurantium* de Linné (*nâring helou*, en arabe), est très-commun en Égypte; il y a des villages entiers qui ne produisent que des oranges. On en compte plusieurs variétés, entre autres le *citrus suave lusitanicum*, que les Arabes nomment *bortugân*.

Le citronnier, *citrus medica* de Linné, appelé par les Arabes *leymoun mâleh*, est aussi très-répandu; cependant les Égyptiens préfèrent le limon, *leymoun helou*, *fructu aurantiiformi*.

On compte deux espèces de sebestier, *cordia myxa* de Linné, et *cordia crenata* (*mokhayet* et *mokhayet roumy*, en arabe); le second, qui est le plus petit, porte les meilleurs fruits.

La vigne d'Égypte et les vins qu'on en tirait avaient autrefois une grande réputation; les Romains transplantèrent des ceps égyptiens en Italie. Mais la conquête du pays par les musulmans fit disparaître cette culture; on garda seulement quelques plants dans le Fayoum pour avoir du raisin. Méhémet-Ali a remis en activité la

culture de la vigne, *vitis vinifera* de Linné (*eneb*, en arabe); et, secondé par Ibrahim-Pacha, il a introduit en Égypte les espèces qu'on cultive en Europe et en Grèce; presque toutes ont réussi. Les raisins indigènes sont très-bons, et n'ont que de très-petits pepins; quelquefois ils n'en contiennent qu'un seul, et une des variétés, dit-on, n'en a même pas du tout : elle est nommée par les Arabes *eneb benaïtyo*.

Les Orientaux emploient les feuilles de vigne dans la cuisine; ils en font des boulettes avec du riz.

On a récemment introduit en Égypte diverses plantes et différents arbres :

L'ananas, *bromelia ananas* de Linné n'a pas réussi complétement. La canne à sucre, *saccharum officinarum* de Linné (*qas ab-el-sukkar, ghâb, qasab halou*, en arabe), vient parfaitement, et promet de très-beaux résultats. Le cerisier, *prunus cerasus* (*kherer*, en arabe), ne produit presque pas de fruits. Le fraisier, *fragaria vesca*, est aujourd'hui parfaitement acclimaté. Le corossolier, cachimentier, annone, *annona squamosa*, ou *reticulata*, de Linné, que les Arabes appellent *khesta* ou *qechtah*, et qui est d'origine américaine, vient assez bien sur le territoire d'Égypte. On pile les feuilles de cet arbre, et on en fait une espèce de cataplasme qu'on applique sur les yeux dans le commencement des ophthalmies. Le goyavier, *psidium pomiferum*, est tout à fait naturalisé. Le noyer, *juglans regia* de Linné (*djios*, en arabe), introduit par Méhémet-Ali, à cause de son bois, se développe très-bien, mais il porte peu de fruits. Le papayer, *carica papaya* de Linné, devient gigantesque et donne des fruits excellents. Le pistachier, *pistacia vera* de Linné (*festoq*, en arabe), est très-répandu et porte de bons fruits.

Les céréales de l'Égypte ont toujours été renommées. Cette contrée fournissait abondamment de blé la Grèce et l'Italie; aujourd'hui il est moins exclusivement cultivé. Le *triticum sativum* de Linné est appelé *hontah*, *gameh*, par les Arabes.

Le dourah, dourâ ou dorah, *sorghum vulgare, holcus sorghum* de Linné (en nubien *mâreh*) demande peu de soin; aussi croît-il en abondance dans toute l'Égypte; la farine de dourah forme une partie essentielle de la nourriture du peuple. Le chaume du dourah sert à une foule d'usages : combustible, cloisons, couvertures de terrasses, cabanes, etc. Les Arabes donnent au dourah vulgaire l'épithète de *seyfy*, qui signifie *été*, parce qu'il est semé à la fin de mars; une autre variété est cultivée en automne: c'est le *dourah aouâgeh, sorghum cernuum*. Le *maïs, zea mays* de Linné (*dourah kyzân*, ou *châmy*, en arabe), est une variété de *dourah* originaire de Syrie (*Châm*, en arabe).

Le riz, *oryza sativa* de Linné (*arz*, vulgairement *rouz*, en arabe), est cultivé dans la Basse-Égypte. Quelques médecins prétendent que l'usage habituel du riz n'est jamais exempt de danger, et que le riz contient un principe vénéneux.

Les Égyptiens mangent la tige et la feuille de la trigonelle fenugrec, *trigonella fœnum græcum*; ils font aussi griller les graines de cette plante, qu'ils nomment *helbeh*, et les préparent comme le café.

La fève, *faba sativa*, *vicia faba* de Linné (*foul bélédy* des Arabes), était regardée comme un mets impur par les anciens Égyptiens. De nos jours c'est un des produits les plus abondants du pays. Les animaux domestiques, bœufs, chameaux, ânes, en mangent beaucoup, et le peuple aime aussi cet aliment.

On cultive la gesse, *lathyrus sativus* (*gil bân*, en arabe), et le pois, *pisum arvense* (*besilleh*, en arabe); mais ce sont les buffles et les chameaux qui les mangent.

Le haricot (*lebbâb* des Arabes, *ogoudky* des Nubiens), *dolichos nilotica* (en arabe *olleyq*), est cultivé dans toute l'Égypte. Les environs de Philæ en possèdent une variété que les indigènes appellent *kacheryngy*, et Linné *phaseolus mungo*. On trouve à Thèbes, près du temple de Memnon, quelques pieds de *dolichos memnonia*, qui est assez commun à Syène.

Les lentilles d'Égypte étaient renommées dans l'antiquité. Les Romains les nommaient *lentilles de Péluse*; elles sont d'un jaune orange. Galien attribue en grande partie à l'usage de ce légume la production de l'éléphantiasis, autrefois endémique en Égypte. Les Arabes appel-

lent les lentilles *ads*; c'est l'*ervum lens* de Linné.

La mauve, *malva sylvestris* (*khobbeyzehs* des Arabes); la bamie ou ketmie, *hibiscus esculentus* (*bâmyeh touegly*); le pourpier, *portulaca oleracea* (*rigleh*, en arabe; *segettemâm*, en nubien); l'épinard, *spinacia oleracea* (*sebânakh*); la poirée, *beta vulgaris* (*selq*), *B. rubra* (*bangar*); la corette potagère, *corchorus olitorius* (*meloukhyeh*), se mangent bouillis, soit seuls, soit avec de la viande. Les Égyptiens cultivent la *mauve*, et en font plus d'usage que nous des *épinards*.

L'oignon, *allium cepa* (*bâsal*, en arabe), faisait partie des offrandes qu'on plaçait devant les dieux; et on voit encore sur les peintures des bottes d'oignons arrangées symétriquement, de manière à couvrir les autres offrandes.

L'oignon égyptien est plus petit que celui d'Europe; il est aussi plus doux. Si les anciens Égyptiens adoraient l'oignon, les modernes l'aiment beaucoup. Les cultivateurs de Rahmânyeh produisent une qualité de cette bulbe qui est très-recherchée et expédiée même jusqu'à la Mecque.

Les poireaux, *allium porrum* (*korrât*, en arabe), sont aussi très-bons en Égypte; le céleri, *apium graveolens* (*kerâfs* des Arabes), *apium petroselinum* (*maqedounis* ou *baqedounis*), n'est guère cultivé que dans les jardins de Méhémet-Ali. La laitue romaine, *lactuca sativa* (*khass* des Arabes), est très-belle en Égypte; on la mange l'hiver.

La carotte, *daucus carotta* (*gazar*, en arabe); le navet, *brassica napus* (*lift*); le radis, *raphanus sativus* (*figl*); le chou, *brassica oleracea* (*koroub*); le chou-fleur, *brassica oleracea caulifloră* (*karnabid*); l'artichaut, *cynara scolymus* (*kharchouf*); le fenouil, *anethum graveolens* (*chebet*, graine *chamar*); la tomate, *solanum lycopersicum* (*bydingân toumaten*), sont cultivés en Égypte et servent à l'alimentation.

La coriandre, *coriandrum sativum* (*kouz barah*, en arabe), est une espèce de fenouil assez repandue. La graine de cette plante joue un grand rôle dans les incantations des magiciens.

Le carvi, *carum carvi* (*karâouyh*, en arabe); le cumin, *cuminum cyminum* (*kammoun*); l'anis vert, *pimpinella anisum* (*yansoun*); le piment rouge, *capsicum frutescens* (*félfel ahmar*), sont employés comme condiment.

L'Égypte abonde en melons et en concombres. Nous citerons parmi ceux-ci le *cucumis chate* (*abd-allâouy*, fruit encore vert *aggour*, en arabe), qu'on nomme aussi *le roi des concombres*, et qui ne se trouve que dans le voisinage du Caire. La chair de cette cucurbitacée a beaucoup d'analogie avec celle du melon; elle est douce, fraîche et légèrement aqueuse: les gens riches, et les Européens qui vivent au Caire, en font grand cas, et la regardent comme moins dangereuse pour la santé que les autres fruits de la même famille.

La pastèque, *cucurbita citrullus* (*batykh* des Arabes), est délicieuse en Égypte (pastèque à chair rouge, *batykh ahmar*; — jaune, — *asfar*; — blanchâtre, — *abyad*; à écorce maculée, *batykh-el-nems*; — rugueuse, — *agrab*). Lorsque les soldats français rencontrèrent ce bienfaisant melon d'eau dans leur marche d'Alexandrie au Caire, ils lui vouèrent une sorte de culte, comme les anciens Égyptiens, et l'appelèrent *sainte pastèque*. Les citrouilles les plus communes sont qualifiées: *beledy*; celles qui croissent dans les localités voisines des déserts: *djebely*; les meilleures, qui viennent de Bourlos: *bourlosy*.

Parmi les gourdes, celle que le peuple mange de préférence est le *cucurbita lagenaria*, qu'il appelle *qarahtâouyl*: c'est la courge longue de Barbarie, *courge trompette*. On la fait bouillir, puis on l'assaisonne avec du vinaigre; l'écorce hachée et mêlée avec un peu de riz et de farine compose une espèce de gâteau. Le *qarah-tâouyl* croît dans toutes les parties de l'Égypte, et même dans quelques oasis du désert. Citons encore la cougourde ou gourde des pèlerins, calebasse (*qarah medaouer*); le *cucurbita pepo*, potiron (*qarah eslâmbouly*); — *polymorpha oblonga*, giraumon, — (*moghreby*).

L'aubergine, *solanum melongena*, compte deux variétés: l'une, blanche, se nomme *bydingân abyad*; l'autre, violette, porte le nom de *bydingân asoued*; on les mange crues et cuites.

La colocase, *arum colocasia* (*qolqâs*

bélédy des Arabes), est toujours cultivée en Égypte pour ses grosses et succulentes racines déjà connues des gourmets de l'antiquité.

On cultive beaucoup le safran bâtard ou carthame en Égypte, et c'est un des objets d'exportation les plus considérables; les feuilles du safranon, *carthamus tinctorius* (plante, *qortom;* fleur, *ohsfour*), se cueillent trois fois durant l'année, et quand elles ont été soigneusement lavées, pressées et séchées, on les exporte dans toutes les contrées de l'Europe, où elles fournissent à l'artisan une belle nuance jaune. Au Caire on mange les jeunes pousses en salade, les tiges servent de combustible, et les graines fournissent de l'huile à l'usage du peuple.

L'acacia de la Haute-Égypte, *lebbeck* (*lebakh*, en arabe), se voit dans les jardins du Caire, mais il ne paraît pas être indigène : c'est le *mimosa nilotica,* ou *acacia vera,* qui est originaire de l'Égypte et qui produit l'encens. Alpinus a confondu cet arbre avec le *mimosa* du Sénégal, et décrit même la célèbre gomme odorante comme le produit de ce dernier arbre; mais les Arabes, qui connaissent parfaitement les deux espèces, appellent *sant* (fruit, *qarad*) l'arbre qui produit l'encens (en nubien *horg, djoouy*), et *fetneh* le *mimosa* du Sénégal. L'encens est lui-même de deux sortes; le meilleur se recueille dans la baie septentrionale de la mer Rouge, près de *Thor* ou *Thur :* de là le nom de *thus* que les Romains donnaient à l'encens, et qui était usité parmi les marchands égyptiens eux-mêmes. On récolte une qualité inférieure dans le désert situé entre le Caire et l'isthme de Suez.

On sait que l'usage des femmes de presque tous les pays orientaux est de se teindre les ongles d'un jaune orangé ayant à peu près la nuance de l'acajou. C'est par l'action d'une pâte faite avec les feuilles pulvérisées du *henneh* que les Égyptiennes obtiennent cette coloration. Le *henneh, lawsonia spinosa* et *lawsonia inermis* (fleur et arbre, *thamra henneh;* feuilles pilées, *enneh* en arabe; en nubien, *kofreh*), qui n'est qu'une plante d'agrément, fleurit au mois de mai. Malgré une certaine fadeur qui répugne aux Européens, l'odeur du *henneh* plaît aux femmes égyptiennes; elles ont pour cette fleur une sorte de passion; elles aiment à en orner leurs turbans, et à les placer dans leur sein. On assure que le *henneh* possède des vertus aphrodisiaques. C'est une coutume fort ancienne que celle de se teindre les ongles, car on a trouvé des momies dont les mains en portaient encore les traces évidentes.

L'asclépiade, *asclepias gigantea*, appelée *ohchar* par les Arabes (fruit, *beyd-el-ohchar;* en nubien, *abouk*), croît dans les parties les plus méridionales du Saïd. La soie que donne cette plante pourrait être employée à faire des tissus et des cordages excellents, mais l'industrie ne sait pas encore l'utiliser; les voleurs seuls se servent du suc de l'asclépiade pour changer le pelage des animaux qu'ils dérobent, et qu'ils font paraître blancs de bruns ou de noirs qu'ils étaient auparavant.

L'aloès, *aloë vulgaris* (*sabbârah*, en arabe), est une plante symbolique pour les Égyptiens musulmans, qui l'ont pour ainsi dire dédiée à la religion. Les Hadjis ornent le seuil de leur porte avec une branche d'aloès pour indiquer qu'ils ont accompli le saint voyage. On attribue en outre à cette plante le pouvoir d'éloigner les mauvais esprits et les apparitions surnaturelles; et cette croyance est commune aux musulmans, aux chrétiens et aux juifs, qui tous ont l'aloès en grande vénération.

Le chanvre, *cannabis sativa* (*tyl charâneq, el-hachych,* en arabe), n'était cultivé jadis que dans la Haute-Égypte, et servait seulement à faire la préparation enivrante qu'on nomme *hachych;* le vice-roi en a étendu la culture.

Le cotonnier, *gossypium vitifolium* (*qotn-el-chagar*, en arabe, c'est-à-dire arborescent), a été tiré des jardins des particuliers, où il n'était qu'un vain ornement, pour devenir une des plus riches productions du pays. Cette mesure importante est également due à Méhémet-Ali. Il y a encore deux variétés de gossypium : le *G. herbaceum annuum* (*qotn*), dans le Delta, et le *G. herbaceum frutescens* (*qotn;* en nubien, *beunâbouk*), dans la Haute-Égypte.

Le lin, *linum usitatissimum* (*kittân;* (en arabe, huile *zeyt-hâr*), a été cultivé

de toute antiquité en Égypte; c'est encore une des plantes importantes du pays.

La garance, *rubia tinctorum* (*fouah*, en arabe), est cultivée avec succès depuis quelques années.

L'indigotier, *indigofera argentea* ou *tinctoria* (*nyleh*, en arabe), est ordinairement semé sur les bords du Nil, dans la Haute-Égypte et le Fayoum. L'indigo paraît y conserver sa propriété colorante, quoique la matière soit moins bien préparée.

Outre qu'on extrait de l'huile des semences du lin, du coton et du chanvre, on cultive encore en Égypte diverses plantes oléifères : le tournesol, *croton tinctorium* (*khobbeyreh*); l'arachide, *arachis hypogæa* (*foul Sennaar*); le colza, *brassica napus* (*selgam*); le pavot, *papaver somniferum* (*abou-el-noum*); le ricin, (*ricinus communis*) (*kharouah*; en nubien, *rouâgy*); le sésame, *sesamum orientale* (*semsem*; huile syrig); etc.

L'avoine (*zommeyr*), l'*avena Forskalii* ou *pensilvanica*, près des Pyramides de Sakarah (*chagaret-el-djemmel*, herbe du chameau); le trèfle, *trifolium alexandrinum* (*bersym*; herbe sèche, *derys*); le chiendent (*negyl*); la luzerne, *medicago intertexta* (*nafal*); le cléome, *cleome pentaphylla* (en nubien *arâreg*), composent, avec quelques plantes déjà signalées, la nourriture des bestiaux. Le vice-roi a introduit plusieurs plantes fourragères, dont la plus remarquable est une espèce de luzerne (*bersym hedjiazy*) venant de la Mekke, et qui peut être coupée trois fois par mois, lorsqu'elle est bien arrosée.

La luffe, *momordica lufa* (*louf*), est une plante dont le fruit est rempli d'un tissu filamenteux, avec lequel on pratique les frictions dans les bains.

On cultive le tabac sur les berges du Nil et des canaux. Le tabac commun est jaune (*dokhân*, fumée); le tabac rustique est vert, et les Arabes l'appellent *dokhân akhdar*, c'est-à-dire, à fleurs vertes : c'est le *nicotiana rustica*. Tous deux sont de qualité médiocre et servent seulement à la consommation du pauvre. Le tabac de Schiraz est le *nicotiana persica*. Les Haïtiens appelaient le tabac *yati*, et le nom de *tabac*, qu'ils donnaient à la pipe, fut appliqué par les Européens à la plante.

Le houblon a été récemment introduit dans la culture égyptienne par le professeur Delile.

Le dahlia, *dahlia pinnata*, a été importé par les Français; il réussit bien.

On fait de jolis berceaux de verdure avec le *dolic lablab*, qui porte de longues grappes de fleurs.

Le jasmin à grandes fleurs, *arminum grandiflorum* (*yasmym*, *djasmyn*), se voit dans les jardins, et fleurit de mars jusqu'en décembre.

Le laurier-rose, *nerium oleander* (*tifleh*), est très-commun en Égypte; la jonquille, *narcissus jonquilla*; l'œillet, *dianthus caryophyllus* (*qoronfel*); la pervenche rose, *vinca rosea*; la renoncule des jardins, *ranunculus asiaticus* (*zaglyl*); le romarin, *rosmarinus officinalis* (*klyl*, *aselbân*); la tubéreuse, *polyanthes tuberosa*, sont cultivés dans les jardins des gens riches.

La rose à cent feuilles, *rosa centifolia* (*ouard*), et d'autres variétés de roses s'y trouvent également. De tout temps on a cultivé cette fleur dans le Fayoum, pour en extraire l'essence de rose. C'est au mois de février que la récolte se fait.

Nous citerons encore la violette (*benefsig*), charmante fleur qu'on cultive à l'ombre des orangers.

Les jardins magnifiques du vice-roi et de son fils aîné renferment un grand nombre d'espèces végétales très-rares.

Le *caféier*, *coffea arabica* (*boun*; graine, *bounalis*; décoction, *kavah*, *kahoueh*), s'est difficilement acclimaté; mais, à force de soins, on a obtenu dans les plantations d'Ibrahim-Pacha des arbrisseaux qui ont quinze pieds de hauteur et produisent une assez grande quantité de grains. Suivant le témoignage d'Alpin, il y avait jadis en Égypte des caféiers dans les jardins; il est probable que la culture réussirait beaucoup mieux dans le Saïd. Ce végétal vient de la Haute-Éthiopie; il a été, vers la fin du quinzième siècle, transporté à Moka; les Vénitiens firent connaître la graine en France et en Angleterre, au milieu du dix-septième siècle; mais ce fut plus tard que des plants furent introduits en Europe par les Hollandais; leur première culture au jardin de Paris est de 1713, et c'est de là que, en 1717, le caféier fut

importé dans les colonies des Antilles.

Les *bambous* (*arundo bambos, bambusa arundinacea*), croissent très-bien en Égypte. On y voit encore le *campêche* (*hæmatoxylon campechianum*); le *terminalier des Indes*; le *micocoulier de Provence* (*celtis australis*); le *santal blanc* (*santalum album*); le *tamarinier, tamarindus indica* (*tamar hendy*); des *myrtacées* fort rares; des *amomées*; le *cannellier* (*laurus cinnamomum*); le laurier qui produit le *camphre* (*laurus camphora*); des *orchidées d'Amérique*, entre autres la *vanille* (*epidendron vanilla*,) qui vit, comme plante épiphyte, sur un gros mûrier; la thalie, *thalia dealbata*, envoyée de Montpellier par M. Delile; l'*euphorbe à feuilles de souci*, *euphorbia calendulifolia*; le *lis blanc* (*lilium album*), qui fleurit au mois de mars; etc., etc.

La patate, *convolvulus batatas*, pomme de terre de l'Yémen, réussit parfaitement et promet à l'Égypte un nouveau légume. Il en est de même du *topinambour* d'Europe, *helianthus tuberosus*.

Le *bouleau* (*betula alba*); le *micocoulier d'Amérique* (*celtis occidentalis*); le *badamier* (*terminalia catappa*); l'*arbre de Judée* (*cercis siliquastrum*); le *sterculier à feuilles de platane* (*sterculia platanifolia*); l'*érable sycomore* (*acer pseudo-platanus*); l'*érable platane* (*acer platanoïdes*); le *filaria à larges feuilles* (*phyllyrea latifolia*), se trouvent seulement dans les jardins des riches. Dans la Basse-Égypte, on voit surtout le *platane d'Orient* (*platanus orientalis*); le *frêne à fleurs* (*fraxinus ornus*) (*lesân-el-ahsfour*); le *frêne commun*, le *robinier faux-acacia* (*robinia pseudo-acacia*); le *févier d'Amérique* (*gleditsia diacanthus*); le *peuplier tremble* (*populus tremula*), le *pin sylvestre* (*pinus sylvestris*,) le *thuya* (*thuya orientalis* et *occidentalis*). Il y a aussi un petit nombre de *chênes*, et plusieurs espèces de cyprès, *cupressus disticha, pendula, horizontalis*.

CLIMAT ET TEMPÉRATURE.

Le climat de l'Égypte doit être classé en tête des climats tempérés, si on le compare à celui des plages torrides.

On pourrait dire qu'il n'y a en Égypte que deux saisons : — la saison tempérée qui dure depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mars, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à nos plus belles journées de printemps et d'automne; et la saison chaude, qui règne jusqu'à la fin de septembre.

On a, en général, beaucoup exagéré l'élévation de la température de l'Égypte, très-variable d'ailleurs suivant les régions.

La chaleur, qui dans le Delta s'élève rarement au-dessus de 28° ou 29°, augmente progressivement si l'on remonte vers la Haute-Égypte. A Syout, placé à peu près au centre, le thermomètre marque jusqu'à 34°, et à Syène jusqu'à 36° et 38°.

Voici des *maxima* de température observés sur différents points de l'Égypte.

A Philæ, ville située sous le 24° lat. Coutelle a noté une élévation de 43° 1". A Esneh, située au 25° 14" lat., Burckardt a trouvé 47° 4" pendant un *khamsin*. Pendant un autre *khamsin*, le 12 août 1839, à Thèbes, palais de Luxor. M. Prisse d'Avennes a vu le thermomètre marquer 48° à l'ombre. Plongé à dix-sept pieds de profondeur dans le Nil, le thermomètre, après y avoir séjourné un quart d'heure, a donné 19°. Quoique l'habitation de M. Prisse fût située au bord du fleuve et parfaitement aérée, les murs étaient constamment brûlants.

Au Caire, qui se trouve sous le 30° 2' lat., Coutelle a noté un maximum de 40° 2', et Niebuhr un minimum de 9° 1'. Sous le khalifat de Mamoun, de 813 à 833, Denys de Jelmari, patriarche jacobite d'Antioche, vint en Égypte, où il trouva le *Nil gelé*. (Chron. syr., page 152; Relations d'Égypte, par Abdallatif, trad. par de Sacy, page 505.)

On aura une idée exacte de la température moyenne de la Basse-Égypte pendant chaque mois de l'année, en jetant les yeux sur le tableau suivant. La première colonne donne le résultat des observations thermométriques faites au Caire par la commission scientifique de l'expédition française. On pourra comparer ces observations à celles qui sont consignées dans les cinq colonnes suivantes : elles ont été faites dans la

même ville par M. Destouches, pharmacien au service du pacha. On verra par là que la température n'a pas éprouvé de variations sensibles depuis plus de quarante ans.

	COMMISSION scientifique de l'expédition française.	1835	1836	1837	1838	1839
Janvier......	13,3	12,2	11,3	15,3	14,2	13,8
Février......	14,»	15,4	14,9	14,9	16,6	14,9
Mars........	17,5	17,5	18,1	19,7	18,5	17,3
Avril........	22,2	24,4	21,1	22,1	21,9	20,6
Mai..........	24,3	25,7	22,9	27,8	25,5	24,4
Juin.........	28,6	27,7	27,»	30,4	28,5	28,»
Juillet.......	30,2	30,»	29,4	30,6	28,3	29,4
Août........	29,»	29,9	29,4	29,8	28,4	30,2
Septembre...	28,3	26,8	27,8	28,8	26,9	26,5
Octobre......	22,7	24,3	25,3	23,4	23,8	23,7
Novembre...	18,8	19,6	20,0	19,1	20,»	20,3
Décembre...	16,3	15,»	16,3	14,6	15,9	15,8

Nous devons ajouter à ce tableau la hauteur barométrique mensuelle moyenne au Caire, pour compléter les observations faites en cet endroit.

HAUTEUR BAROMÉTRIQUE MENSUELLE AU CAIRE.

Janvier.	762mm.40	
Février.	»»»	»»
Mars.	759	43
Avril.	760	10
Mai.	758	23
Juin.	754	42
Juillet.	753	90
Août.	754	06
Septembre.	756	70
Octobre.	759	70
Novembre.	760	76
Décembre.	761	82

On voit que dans les lieux situés au nord de l'équateur la pression atmosphérique diminue à partir de janvier et augmente en hiver.

L'amplitude moyenne des oscillations barométriques au Caire, en hiver est 14°, 21 ; en été, 5°,57 ; la moyenne de l'année est 9,25.

L'*isotherme* (1) de 25° passe par le nord de la mer Rouge, puis par *Abuscheher*, sur le golfe Persique. L'*isotherme* de 20° passe près de Tunis et d'Alger, suit à peu près la direction de la côte du nord au sud, et vient passer entre l'île de Candie (lat. 35° 29″, temp. 17° 9′) et le Caire (lat. 30° 2′, temp. 22° 4′).

Les *lignes isobarométriques* sont des courbes qui indiquent l'égale intensité de pression atmosphérique dans des localités différentes.

La *ligne isobarométrique* de 4mm 51r atteint l'Afrique au nord du cap Vert, s'élève ensuite vers le nord, traverse l'Égypte, puis descend vers l'équateur. La *ligne isobarométrique* de 9mm 02 atteint la côte occidentale de l'Afrique entre le cap Bojador et les îles Canaries, traverse la partie septentrionale du Fezzan et le Delta du Nil, puis passe entre Bagdad et Bassora.

L'air de l'Égypte, et spécialement celui d'Alexandrie, a une faculté d'oxydation très-remarquable. Un voyageur français nous a affirmé qu'en trois ans il avait vu les ferrures de ses fenêtres disparaître complétement.

On ne peut parler du climat de l'Égypte sans mentionner le mirage. C'est surtout dans les vastes plaines nivelées,

(1) En réunissant par des lignes tous les points dont la température moyenne annuelle est la même, on obtient des courbes, que M. de Humboldt a nommées *lignes isothermes*.

lorsque le sol est échauffé par le soleil, que ce phénomène d'optique se produit. Dans la Haute-Égypte, où les villages sont situés sur de petites éminences, le pays, au milieu du jour, présente souvent aux yeux trompés l'apparence d'un lac semé d'îlots sur lesquels s'élèvent les villages; cet effet physique est si commun sur les plages africaines, que le Koran désigne par *Serab* (mirage) tout ce qui est trompeur. « Les actions de l'incré« dule sont comme le *Serab* de la plaine, « dit-il; celui qui a soif le prend pour « de l'eau, jusqu'à ce qu'il s'approche et « trouve que ce n'est rien. »

Les effets du mirage varient, et ne présentent pas toujours l'apparence trompeuse de vastes nappes d'eau; quelquefois les couches d'air échauffé forment comme un miroir fantastique dans lequel semblent se refléter des villages, des forêts, situés souvent à de grandes distances; mais ces tableaux, tout en produisant une illusion complète, disparaissent à mesure qu'on avance, pour faire place à d'autres qui disparaissent aussi à leur tour. On se rappelle que lors de l'invasion française en Égypte, les soldats, dévorés par la soif, furent continuellement le jouet de ces apparitions mensongères pendant leur marche d'Alexandrie au Caire.

DES VENTS ET DE LEUR INFLUENCE. PLUIE ET ROSÉE.

Parmi les vents qui règnent en Égypte il faut d'abord nommer le *khamsin*. C'est un vent chaud du sud-sud-ouest, qui se déclare le plus souvent au mois de mai, et dure habituellement *cinquante jours;* ce qui lui a valu son nom, qui en arabe signifie *cinquante*. On ne peut se faire une idée du khamsin, si l'on n'en a pas éprouvé les effets. Il s'annonce presque toujours brusquement comme un ouragan, par un désordre général dans l'atmosphère. Le ciel, de pur et serein qu'il était, se rembrunit tout à coup; c'est à peine si l'on aperçoit le disque du soleil; des nuages d'un jaune terne s'amassent dans une partie du ciel, roulent, s'étendent, s'aplanissent et se fixent; un bruit sourd les accompagne; toute la nature prend une teinte uniforme, qui a quelque chose de sinistre. Si on lève les yeux pour chercher le soleil, on voit flotter, dans une colonne oblique d'atom[es] lumineux, la poussière impalpable q[ue] le khamsin enlève au désert. Les arbr[es] de haute futaie, placés à une distan[ce] qui permettait de distinguer les feuill[a]ges et les fruits, ne paraissent plus q[ue] comme une silhouette plus sombre da[ns] l'atmosphère grisâtre. Le thermomèt[re] monte de 10 ou 15 degrés dans l'espa[ce] de quelques heures; la chaleur devie[nt] étouffante et plonge le corps dans [un] état complet de prostration; la respira[tion] est courte et laborieuse, la peau [se] dessèche et se crispe; la transpirati[on] s'arrête, et l'on se sent dévoré par u[ne] chaleur ardente qu'aucune boisson [ne] semble pouvoir apaiser. Ce qu'on éprou[ve] est d'autant plus pénible, que le kham[sin] succède très-souvent à une belle s[oi]rée de printemps. Un silence effraya[nt] règne partout; les travaux et le mouv[e]ment de la vie cessent, les animaux [se] cachent, et on n'entend que le bruit [de] l'ouragan. Les habitants des villes et d[es] villages se réfugient à la hâte dans le[urs] maisons, où ils se jettent sur des diva[ns] ou sur des nattes, après avoir ferm[é] portes et fenêtres, pour se garantir [de] la poussière fine et pénétrante que so[u]lève le tourbillon. Le Bédouin, si indi[f]férent aux vicissitudes de l'atmosphèr[e] attend prudemment sous sa tente, enve[]loppé de son ample burnous de lain[e] la fin du khamsin. Malheur à cel[ui] qu'un tel vent surprend au milieu d[u] désert! Le sable, en recouvrant les tr[a]ces des caravanes, l'empêche de reco[n]naître la route qu'il doit suivre: il l[ui] faut camper à la hâte là où il se trouv[e]. Les végétaux souffrent encore plus q[ue] les êtres du règne animal. Les premièr[es] raffales du khamsin hâtent la maturi[té] des fruits, lorsqu'elles ont lieu à l'ép[o]que ordinaire; mais si ces ouragans com[]mencent trop tôt, ils causent un dess[é]chement anticipé qui diminue quelqu[e]fois d'un tiers la valeur de la récolt[e]. En 1838, plus de quarante mille pèl[e]rins musulmans étaient campés da[ns] le désert, près du but de leur voyag[e] lorsque le khamsin se déchaîna tout [à] coup; les tentes furent déchirées et j[e]tées au loin, beaucoup de voyageurs f[u]rent frappés d'apoplexie, et d'autres, de fatigués d'une longue route, présent[è]rent bientôt les symptômes cholériqu[es]

s plus alarmants; ceux qui survécurent ·écipitèrent leur marche en désordre ɜrs la *Kaaba*, et, frappés de terreur, empressèrent d'offrir un sacrifice pour ésarmer la colère d'Allah.

La poussière impalpable envoyée par désert est peut-être ce qui est le plus énible à supporter dans les ouragans du hamsin; elle provoque des éternuɪents, fatigue le gosier et dessèche la ouche, donne des maux de tête et proɔque le sommeil. L'odorat est frappé 'une odeur de terre semblable à celle ui se développe au début d'un orage près une longue sécheresse.

Le khamsin n'est point particulier à Égypte, puisqu'on le retrouve dans le ésert, sur la côte de Syrie, en Arabie t dans le Diarbekir. Des vents chauds nalogues au khamsin règnent aussi n Perse, sur divers points de l'Afriue, et en Espagne, mais ils soufflent lans des directions différentes suivant es localités. En Égypte, le plus violent 'ient du sud-sud-ouest; à la Mekke, il 'ient de l'est; à Surate, du nord; à ɜasra, du nord-ouest; à Bagdad, de 'ouest, et en Syrie, du sud-est. Voici comnent Volney explique ces différences :

« Examinant les sites géographiques, « on trouve que c'est toujours des con« tinents déserts que vient le vent chaud; « et en effet il est naturel que l'air qui « couvre les immenses plaines de la Libye « et de l'Arabie, n'y trouvant ni ruis« seaux, ni lacs, ni forêts, s'y échauffe par « l'action d'un soleil ardent, par la ré« flexion des sables, et prenne le degré « de chaleur et de sécheresse dont il est « capable. S'il survient une cause quel« conque qui détermine un courant à « cette masse, elle s'y précipite et porte « avec elle les qualités étonnantes qu'elle « a acquises. Il est si vrai que ces qua« lités sont dues à l'action du soleil sur « les sables, que ces mêmes vents n'ont « point dans toutes les saisons la même « intensité. »

On peut, en outre, déduire de cette explication la raison pour laquelle ces mêmes vents du sud sont très-froids pendant les mois de décembre et de janvier.

Nous empruntons encore à Volney le passage suivant, qui donne une idée bien précise de la direction la plus ordinaire des vents pendant l'année : « En Égypte, « lorsque le soleil s'approche de nos zo« nes, les vents qui se tenaient dans la « partie de l'est passent aux rumbs du « nord et s'y fixent. Pendant juin ils « soufflent constamment nord et nord« ouest. Ils continuent en juillet de « souffler nord, variant à droite et à « gauche, du nord-ouest au nord-est. « Sur la fin de juillet et la moitié de sep« tembre ils se fixent nord pur, et ils « sont modérés, plus vifs le jour, plus « calmes la nuit.

« Sur la fin de septembre, lorsque « le soleil repasse la ligne, les vents « reviennent vers l'est, et sans y être « fixés ils en soufflent plus que d'aucun « autre rumb, le nord seul excepté. A « mesure que le soleil passe à l'autre « tropique les vents deviennent plus « variables, plus tumultueux; leurs ré« gions les plus constantes sont le « nord, le nord-ouest et l'ouest. Ils se « maintiennent tels en décembre, jan« vier et février, qui pour l'Égypte comme « pour nous sont la saison d'hiver. Alors « les vapeurs de la Méditerranée, entas« sées et appesanties par le froid de l'air, « se rapprochent de la terre, et forment « les brouillards et les pluies. Sur la fin « de février et de mars, quand le soleil « revient vers l'équateur, les vents vien« nent plus que dans aucun temps des « rumbs du midi. C'est dans ce dernier « mois, et pendant celui d'avril, qu'on « voit régner le sud pur, le sud-est et « le sud-ouest; ils sont mêlés d'ouest, « de nord et d'est; celui-ci devient le « plus habituel sur la fin d'avril, et pen« dant mai il partage avec le nord l'em« pire de la mer. »

A cette explication de l'illustre voyageur nous n'ajouterons que quelques mots. Au sud du bassin de la Méditerranée s'étend l'immense Sahara, dépourvu d'eau et composé uniquement de sable ou de cailloux roulés; le désert s'échauffe donc fortement sous un soleil presque vertical, tandis que la Méditerranée conserve sa température ordinaire. Il en résulte qu'en été l'air s'élève au-dessus du Sahara avec une grande rapidité et s'écoule surtout vers le nord, tandis que dans le bas les vents du nord s'étendent jusqu'en Italie. Dans le nord de l'Afrique, au Caire, à Alexandrie, on ne trouve que des vents du nord. Tous

les navigateurs savent que la traversée est moins longue que le retour quand on va d'Europe en Afrique, durant l'été. En hiver, où le sable rayonne fortement, l'air du désert est plus frais que celui de la Méditerranée, et un vent du sud très-froid se fait sentir en Égypte; mais il est infiniment moins fort que celui du nord ne l'est en été. Le vent du nord prédomine toujours dans la partie orientale du bassin de la Méditerranée; du 15 mai au 15 octobre les vents soufflent constamment du nord ou du nord-est. En hiver, la direction est moins constante, mais la prédominance des vents du nord est encore très-marquée. Depuis avril jusqu'à juillet ces vents chassent de gros nuages, qui parcourent lentement la longue vallée du Nil et semblent menacer continuellement de la pluie. Ces nuages épais, qu'on croirait destinés à se résoudre en pluies abondantes sur les montagnes boisées de l'Abyssinie, décroissent peu à peu dans leur marche au-dessus des déserts, et sont complétement dissipés dans le voisinage des frontières de cette contrée, qu'ils atteignent rarement. Aussi ne pleut-il presque jamais dans la Haute-Égypte.

Du reste, les pluies n'y sont pas considérées comme un bienfait. Soit préjugé, soit observation, le cultivateur égyptien croit que l'eau du ciel fait germer une foule de plantes nuisibles aux céréales, parce qu'elles absorbent sa nourriture. Dans la Basse-Égypte, où il pleut assez fréquemment, les blés sont mêlés de graines étrangères qui leur ôtent de leur valeur; c'est peut-être là tout le fondement de l'opinion des cultivateurs sur les pluies. Au Caire quelquefois des roulements prolongés de tonnerre amènent d'abondantes pluies; mais la foudre gronde rarement dans la Thébaïde. Cependant le 23 mai 1838 fut une journée d'orage pour Thèbes. Le ciel était chargé de nuages dès le lever du soleil; le thermomètre marquait 39°; on ne voyait pas les éclairs, tant les nuages étaient denses et épais; à midi tomba une averse qui n'apporta aucune fraîcheur et ne découvrit pas le ciel. Jusques à quatre heures la pluie, le tonnerre et des rafales chargées de poussière se succédèrent sans interruption. De Luxor on n'apercevait plus la montagne libyque, on ne voyait plus même l'autre rive du fleuve, mais on entendait au sud et au nord de Thèbes d'affreux roulements de tonnerre. A quatre heures, la pluie tombant par torrents dégagea un instant le ciel. Mais ce fut seulement après le coucher du soleil que le ciel s'éclaircit complétement; le vent devint alors plus frais, et le thermomètre descendit à 30°. Cette même année Ruppel remarqua aussi de violents orages dans l'Afrique orientale. Pendant l'année qui suivit toute la partie septentrionale du tropique africain souffrit d'une grande sécheresse, l'inondation du Nil manqua, et la disette fut complète en Égypte.

On croit généralement qu'il ne pleut jamais en Égypte : cette erreur vient de la confusion qu'on fait des diverses parties de cette contrée. Les gens du pays se rappellent cependant avoir vu de la pluie même à Assouan; mais, sans tenir compte de ces rares exceptions, ce qui est vrai pour la Haute-Égypte est complétement inexact pour la Basse. Dans cette dernière province les pluies, qui commencent ordinairement dans le mois d'octobre, continuent en novembre et décembre et finissent en mars. Pendant cette période de temps la pluie est à peu près continuelle. On compte par année de vingt-cinq à trente averses de pluie. Dans le Delta, pendant la saison des pluies, l'eau tombée la veille sature si complétement l'air d'humidité, qu'on est comme plongé dans un bain de vapeur perpétuel. C'est l'époque des maladies endémiques si fatales aux Européens. Quoiqu'il pleuve moins souvent et moins abondamment au Caire, il y eut dans cette ville en 1824 huit jours d'une pluie si violente, qu'elle occasionna des dégâts de toute espèce et l'écroulement de plusieurs maisons. En général, les pluies sont d'autant plus fortes et plus fréquentes que le Nil a débordé davantage et qu'on est plus près de ses embouchures.

Quelques personnes ont prétendu que les nombreuses plantations du vice-roi avaient modifié le climat quant aux pluies; mais en réalité l'effet en est jusqu'à présent insaisissable. Pour déterminer un changement plus marqué, il faudrait opérer des boisements infiniment plus considérables. Si l'on compare les



résultats donnés dans ces dernières années avec ceux de la commission scientifique de l'expédition française, on verra qu'il n'y a pas eu de variations considérables depuis plus de quarante ans; le nombre moyen des jours de pluie à cette époque était de quinze à seize, et il est de douze à treize d'après les expériences les plus récentes.

Le brouillard est rare en Égypte, même en hiver; cependant il y est quelquefois si épais, qu'on se croirait transporté sous le ciel brumeux de l'Angleterre; l'influence du soleil le fait néanmoins bientôt disparaître.

La neige ne tombe jamais que sur le littoral ou sur des territoires qui en sont rapprochés; encore tombe-t-elle en si petite quantité, qu'elle y est à peine sensible. En 1833 il tomba de la neige à Alexandrie, à Rosette et jusqu'à Atfeh; ce phénomène excita un étonnement général. Les gens les plus vieux du pays ne se souvenaient pas d'exemple d'un pareil fait.

La grêle, moins rare en Égypte que celle de la neige, ne laisse pas que d'être un événement assez extraordinaire. Les Français qui étaient à Keneh en l'an VIII virent tomber des grêlons gros comme des noisettes. Depuis lors on a vu le même fait se renouveler à de longs intervalles, notamment en 1828 à Abouzabel. Suivant le témoignage du docteur Clot-Bey, la grêle fut cette fois si grosse, qu'elle tua plusieurs animaux et ravagea les campagnes. En 1832 M. Prisse d'Avennes vit tomber de la grêle à Kankat, et en 1841 à Thèbes. Les Arabes attribuaient ce phénomène à la grande quantité d'étoiles filantes qu'on avait vues cette année-là en Égypte.

Une extrême chaleur n'est pas un obstacle à la formation de la grêle. On en voit dans les contrées équatoriales. Denham et Clapperton en ont remarqué au centre du continent africain, et Bruce parle d'orages de grêle observés en Abyssinie.

Selon Volney, « une température élevée et un ciel presque toujours pur donnent à l'Égypte de fréquentes rosées. On les observe surtout en été, et dans la Basse-Égypte, où leur abondance dépend de la direction des vents. Lorsque le vent vient du nord ou de l'ouest, il arrive sur l'Égypte chargé de l'évaporation de la Méditerranée, et les rosées sont très-pénétrantes; quand le vent vient du sud ou du sud-est, il atteint l'Égypte après avoir traversé l'Afrique et l'Arabie, et les rosées sont presque nulles. » Ces remarques sont parfaitement justes : seulement Volney a commis une erreur en disant que les rosées sont plus fréquentes pendant l'été; une suite d'observations exactes a démontré le contraire. Les rosées sont d'autant plus sensibles qu'on s'approche davantage de la mer; les inondations du Nil influent aussi beaucoup sur leur développement.

L'influence des rosées est en général très-bienfaisante. On se souviendra sans doute ici de la croyance copte qui attribue à la *Noktah* la disparition de la peste.

MALADIES, MORTALITÉ A ALEXANDRIE.

Les maladies ont en Égypte un caractère particulier : les uns l'attribuent aux miasmes répandus dans l'atmosphère par les eaux stagnantes des lacs, ou par les eaux débordées du Nil; les autres veulent y voir l'effet de l'extrême chaleur et du rayonnement des sables, qui l'augmente encore. Ceux-ci prétendent que la saleté et la misère du peuple sont la cause unique de ces maladies, ou au moins de leur nature maligne; suivant d'autres, les trois circonstances d'humidité, de chaleur et de malpropreté réunies engendrent la plupart des maladies régnantes.

Nous ne pouvons donner une idée plus exacte de la peste et des causes qui la produisent qu'en citant textuellement les conclusions d'un savant mémoire de M. Pariset, inséré dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*.

« Il faut reconnaître, dit-il, avec les « illustres médecins de l'armée française, « avec les barons Desgenettes et Larrey, « avec Pugnet et Savarési, etc., il faut « reconnaître que la peste est endémique « en Égypte, qu'elle y est spontanée, et « qu'elle s'y développerait par des causes « propres, quand même le reste de la « terre n'existerait pas. Cette endémi- « cité, du reste, cette spontanéité tou- « jours instante est mise en jeu par « des circonstances ou permanentes ou

« éventuelles, de saisons et de localités.

« Les causes dont l'effet paraît être le « plus constant sont les pluies, qui, « pendant le trimestre de la mauvaise « saison, en novembre, décembre et jan- « vier, tombent dans la Basse-Égypte, « et même dans la capitale. Plus dange- « reuses que l'inondation, non-seulement « ces pluies dégradent et ouvrent les sé- « pultures, mais encore elles détrempent « ces amas prodigieux d'immondices « qui ceignent les villages; et lors- « qu'elles s'arrêtent, pour peu que l'air « soit tranquille et le soleil ardent, tous « ces éléments de putréfaction fermen- « tent, et chaque village devient une « fournaise d'émanations pestilentielles. « Ces émanations, retenues par les « brouillards, stationnent avec eux sur « le sol; elles pénètrent par toutes les « voies dans l'économie, et se déposent « soit sur les matières textiles, soit sur « les tissus déjà fabriqués. De quelque « manière que les choses se passent, ce « qu'on ne saurait nier, c'est que la « peste est d'autant plus à craindre pour « les villages, qu'ils ont reçu de plus « fortes pluies pendant l'hiver. Tel est « le fait capital que M. Hamont tient de « la bouche même de plusieurs sheicks « du Delta, et qu'il a eu l'occasion de « constater lui-même. Il suit de là que « lorsqu'en raison de ces pluies d'hiver, « la peste prend quelques développe- « ments, les premiers malades doivent « se montrer dans le mois de février, un « peu plus tôt, un peu plus tard, et c'est « ce qui a lieu en effet. Ensuite la peste « croît, s'élève en mars et en avril, se « soutient ou fléchit en mai, décline et « tombe à la fin de juin, jetant cepen- « dant encore quelques éclats en juil- « let et même en août et septembre; « d'où l'on voit deux choses: la première, « que cette marche uniforme se conci- « lierait difficilement avec une impor- « tation qui n'a rien de régulier; la se- « conde, que, contre l'opinion de quel- « ques médecins, le khamsin ne prend au- « cune part à la production de la peste; « car le khamsin ne souffle qu'entre « l'équinoxe du printemps et le solstice « d'été. J'ajoute que lorsque le kham- « sin paraît il tue les pestiférés, sans « tuer la peste. La peste s'arrête : on la « dirait terminée; elle ne reprend son « cours que lorsque le khamsin s'est ar- « rêté lui-même.

« Certes, la peste n'est pas toujours « contagieuse, autrement l'Orient serait « désert; mais elle l'est quelquefois à un « degré incroyable, et je me crois en droit « de soutenir, comme les Européens « orientaux, qu'elle se communique et « par une inoculation directe, et par le « contact, et par les germes qu'un ma- « lade dépose dans ses vêtements, et par « ceux que recèlent principalement les « matières dont on fabrique des tissus.

« Ce qu'elle a épargné dans telle épi- « démie elle l'immole dans telle autre. « Sexe, âge, tempérament, profession, « régime, habitude, tout en défend, tout « y livre. Avec des symptômes doux, elle « tue; avec des symptômes violents, elle « laisse vivre. Dans la même année, dans « le même lieu, à plus forte raison d'une « année à l'autre, d'un lieu à l'autre, elle « est bénigne, elle est mortelle. Les « efforts critiques, les bubons, les char- « bons, ici favorables, là sont contraires. « Elle cède à l'hiver, elle brave l'hiver; « elle cède à la chaleur, elle brave la cha- « leur. Tel remède est utile aujourd'hui « qui demain sera pernicieux; ainsi de « suite, avec une variété, avec une ver- « satilité que nous qualifions de caprice « et d'anomalie, et qui est l'effet néces- « saire de mille causes que notre saga- « cité ne pénétrera jamais.

« L'unique foyer de peste qui soit « au monde, c'est le Delta, parce que « nulle part, dans le monde, vous ne « rencontrerez ce que vous rencontrez « dans le Delta : une terre étendue, égale, « unie, chaude, humide et saturée de « matière animale. Or, l'homme ne peut « rien sur la chaleur; il ne peut presque « rien sur l'humidité; mais il peut tout « sur la matière animale; et cette ma- « tière soustraite, la peste est anéantie « pour jamais. »

Sous le nom de *hâb el Nil*, qui signifie *bouton du Nil*, les Égyptiens désignent une maladie cutanée, causée par l'usage de l'eau du Nil en boisson, ou plutôt par la continuité de la chaleur. Cette maladie règne pendant les mois de juillet, août et septembre; ce n'est point une affection dartreuse, ainsi qu'on l'a prétendu, mais une simple éruption cutanée générale ou partielle;



Kléber

elle se manifeste par de petits boutons entourés d'un cercle rose plus ou moins vif selon la délicatesse et la sensibilité du sujet; ces boutons, qui donnent lieu à un prurit aussi douloureux qu'incommode, deviennent quelquefois de véritables furoncles. Le *hab el Nil* attaque de préférence les Européens; on le voit plus fréquemment dans la Basse-Égypte que dans la Moyenne, et très-rarement dans la Haute; en général, la maladie se traite avec succès par les saignées, les bains froids et les antiphlogistiques.

Le *ramdam* est une ophthalmie endémique dans toute l'Égypte, mais plus fréquente dans le nord que près de l'équateur, plus commune dans les villes que dans les campagnes. Le ramdam n'épargne aucune classe, aucun tempérament; ce n'est point un tribut une fois payé au climat de l'Égypte; et le même individu peut en être attaqué à plusieurs reprises. Les animaux eux-mêmes n'en sont pas exempts; les chevaux, les ânes, les chameaux, les bœufs, les chiens, les chats, en sont souvent atteints, quoique plus rarement et avec moins de violence que l'homme. C'est surtout à l'époque des chaleurs que cette affection devient fréquente. Le ramdam n'a pas toujours une grande intensité; quand la maladie est bénigne, une légère rougeur se manifeste sur la conjonctive palpébrale, et ne s'étend guère au delà; quelquefois cependant elle se prolonge jusqu'à la membrane muqueuse; mais elle l'attaque toujours assez faiblement. Cette inflammation produit une douleur légère accompagnée de larmoiement, et se résout promptement par la sécrétion d'un mucus qui s'amasse entre les cils; au bout de quelques jours, l'œil, complétement dégagé, revient à son état primitif.

Mais la maladie ne présente pas toujours des symptômes aussi peu graves: trop souvent l'inflammation s'empare de la muqueuse et gonfle les paupières; l'œil malade sécrète d'abord des larmes âcres et brûlantes, auxquelles succède bientôt une humeur purulente qui s'échappe des angles lacrymaux, du canal nasal et de tous les points tapissés par la muqueuse. Les désordres ne se bornent pas toujours là: d'autres parties internes sont quelquefois envahies, et l'inflammation devient si intense, que l'œil, après s'être gonflé d'une manière épouvantable, finit par se vider complétement, au milieu des plus atroces douleurs. Après cette résolution, tous les symptômes morbides disparaissent successivement, et la guérison ne se fait pas attendre.

Le traitement le plus ordinaire de l'ophthalmie aiguë consiste dans l'emploi des antiphlogistiques, des saignées et des lotions émollientes. Dans le traitement de l'opthalmie chronique, le docteur Clot-Bey affirme avoir obtenu un grand nombre de guérisons en employant une dissolution par parties égales de sulfate de zinc et de sulfate d'alumine.

Ces terribles maladies des yeux ont été attribuées à diverses causes. Quelques médecins ont pensé que le ramdam égyptien était dû, comme les ophthalmies de Malte, à la réflexion du soleil éclatant sur des surfaces de couleurs claires; d'autres ont cru trouver l'origine de cette maladie dans la poussière fine que soulève le khamsin ou dans les molécules salines irritantes que l'atmosphère tient en suspension.

A la vérité, ces diverses causes déterminent souvent une légère blépharite dont on triomphe aisément par l'usage d'un simple collyre; mais on ne peut admettre qu'elles donnent naissance aux ophthalmies graves dont on vient de parler; car dans la Haute-Égypte, où la réverbération du soleil est plus intense que dans le reste du pays, le ramdam est très-rare; d'autre part, si la maladie est due à l'introduction dans l'œil de molécules sablonneuses ou salines, pourquoi est-elle inconnue dans le désert? pourquoi les ouvriers qui travaillent dans les terrains nitreux n'en sont-ils pas atteints plus fréquemment que d'autres individus? Il est donc plus rationnel d'attribuer l'ophthalmie à des causes physiques résidant, en effet, ou dans l'atmosphère, ou dans la composition du sol, mais qui ont jusqu'à présent échappé aux investigations. La suppression subite de la transpiration de la tête doit aussi être comptée au nombre des causes immédiates de l'ophthalmie; l'exemple des Bédouins, qui passent leur vie dans le désert à peine abrités sous de misérables tentes, et qui, malgré les vicissitudes atmosphériques auxquelles ils sont exposés, malgré leur

mauvaise nourriture et leur rude existence, n'ont jamais d'ophthalmie, est digne d'une attention sérieuse. L'unique préservatif employé par ces hommes presque sauvages contre toute espèce de maladies est l'ample burnous de laine qui les enveloppe constamment, quelles que soient la chaleur ou la douceur de la saison.

L'organe de la vue est encore le siége de diverses autres affections, qui sont en général la conséquence d'ophthalmies plus ou moins répétées; de ce nombre sont l'*entropion* et le *trichiasis*. Ces deux maladies, que l'on confond souvent, sont parfaitement distinctes.

L'*entropion*, qui consiste dans le renversement de la paupière en dedans, provient de la cicatrisation de petits ulcères palpébraux.

Le *trichiasis* n'est que la déviation des cils; il est indépendant de l'état des paupières, et ne dérive pas toujours de l'ophthalmie, dont il est, au contraire, souvent la cause. On remédie facilement à ces deux maladies au moyen de petites incisions pratiquées dans les parties malades.

Le *dragonneau*, dont quelques naturalistes ont nié l'existence, est un entomozoaire, espèce de ver de la grosseur d'une corde de violon, et d'une longueur qui est rarement moindre de six pouces, et qui va quelquefois jusqu'à quatre pieds. Le dragonneau prend naissance sur toutes les parties du corps, au nez, à la langue, au tronc, aux testicules, sur les membres supérieurs ou inférieurs, mais principalement sur ces derniers. Il s'établit à la surface de la peau comme dans les tissus sous-cutanés et au centre des articulations; dans le premier cas, il révèle sa présence par l'apparition d'un cordon arrangé en spirale, qu'on prendrait pour une veine ou un vaisseau lymphatique enflammé, et qui cause un prurit douloureux. Quand il a son siége dans le tissu cellulaire, l'engorgement qu'il provoque est plus de temps à se déclarer; après une inflammation plus ou moins prolongée des parties envahies, l'abcès qui renferme le dragonneau laisse échapper un liquide purulent au milieu duquel on voit un gros fil blanchâtre, qui n'est autre chose qu'une des extrémités du dragonneau. On parvient à l'extraire en le saisissant au moyen d'un morceau de diachylon, et en exerçant de temps à autre de légères tractions, jusqu'à ce qu'on l'ait fait sortir tout entier; ce qui dure souvent plusieurs jours. Mais il est surtout essentiel de ne pas brusquer l'opération; sans quoi, comme le ver solitaire, l'animal se briserait et occasionnerait de nouveaux accidents.

Le dragonneau était presque inconnu en Égypte avant la conquête du Sennaar par Méhémet-Aly, et aujourd'hui il attaque de préférence les nègres de l'Hedjaz, de la Nubie, de l'Éthiopie. On l'a cependant observé sur quelques Égyptiens et même sur des Européens. Les causes de cette étrange affection sont jusqu'à présent inconnues : la seule observation importante qu'on ait faite à ce sujet, c'est que les personnes attaquées du dragonneau avaient eu des rapports avec des individus atteints du même mal. On pourrait inférer de là l'existence d'un certain principe contagieux.

Outre les maladies dont nous venons de parler, et qui sont particulières à l'Égypte, il en est beaucoup d'autres qu'on y rencontre plus communément que dans nos climats. Telles sont la *dyssenterie*, les *hémorrhoïdes*, les *hernies*, l'*éléphantiasis*, la *lèpre*, la *gale*, les *affections calculeuses* et *cérébrales*, les *apoplexies*.

La chaleur intense de l'été, et surtout l'extrême différence de température qui existe entre le jour et la nuit, contribuent activement au développement de la plupart de ces maladies. Mais, par des dispositions particulières du climat, dont la nature nous est inconnue, d'autres maladies, qui sembleraient devoir être plus fréquentes en Égypte que partout ailleurs, y sont au contraire fort rares. Le *tétanos*, par exemple, qui est surtout propre aux climats chauds, attaque fort peu d'Égyptiens, et on ne rencontre jamais dans ce pays de cas de *goutte* et d'*hydrophobie*; cette dernière exception est d'autant plus extraordinaire que les villes renferment une grande quantité de chiens errants. C'est seulement au Dongolah, au Sennaar et dans le Soudan, qu'on voit fréquemment en hiver des chiens enragés.

Nous ne pouvons donner, faute de documents, ni la mortalité moyenne de l'Égypte, ni même celle des principaux endroits du pays; nous dirons seulement qu'à Alexandrie le chiffre des morts s'éleva pendant longtemps à dix-sept par jour sur une population de soixante-dix mille âmes; ce qui fait une moyenne annuelle de neuf à dix pour cent. Cette effrayante mortalité a diminué un peu depuis le départ des troupes. D'après cela, le climat des côtes septentrionales de l'Égypte serait plus meurtrier que celui de la Nouvelle-Orléans, de Batavia, etc. A Londres, la mortalité annuelle moyenne de toutes les classes réunies présente une proportion de vingt à vingt-deux par mille. A Ceylan, parmi les troupes anglaises, la proportion la plus considérable ne monte pas au delà de trente par mille, et au cap de Bonne-Espérance, où la mortalité atteint un véritable minimum, on ne compte que neuf décès par mille Européens.

CHAPITRE III.

POPULATION DE L'ÉGYPTE.

COPTES. — FELLAHS. — NUBIENS. — BÉDOUINS. — ABABDEHS. — BICHARIS. — OSMANLIS. — GRECS. — ARMÉNIENS. — SYRIENS. — JUIFS. — ESCLAVES BLANCS, ESCLAVES NOIRS ET ABYSSINIENS. — EUROPÉENS. — DURÉE DE LA VIE CHEZ LA POPULATION ÉGYPTIENNE.

Au temps de son antique splendeur l'Égypte dut avoir, comme tous les États prospères, une population nombreuse. Selon Diodore de Sicile et Strabon, le nombre des habitants de cette contrée était de sept à huit millions d'âmes sous les Pharaons, et même sous les Ptolémées. Les historiens arabes prétendent que l'Égypte comptait vingt millions d'âmes et vingt mille villes ou villages lorsque Amrou en fit la conquête. A cette évaluation on reconnaît l'exagération habituelle des Orientaux. Cependant, comme la vérité perce toujours à travers la fiction, on peut en inférer que la population de l'Égypte était alors fort considérable. Lors de l'expédition française, au commencement de ce siècle, on ne faisait plus monter qu'à deux millions le nombre de ses habitants; mais ce nombre n'est évidemment qu'une exagération en sens inverse, car, après de longues et sanglantes guerres, un calcul impartial porte encore à trois millions au moins la population actuelle de l'Égypte. A la vérité, l'absence de registres d'état civil fait qu'on ne peut appuyer cette donnée sur des statistiques d'une authenticité rigoureuse. La quantité approximative des maisons, qu'on a supposé (1) contenir, en moyenne, huit personnes au Caire et quatre dans le reste de l'Égypte, a été pris pour base de l'évaluation. On estime à quatorze cent mille individus la population mâle, dont le tiers est en état de porter les armes.

La population se répartit à peu près de la manière suivante :

Égyptiens musulmans. . . .	2,600,000
Égyptiens chrétiens coptes. .	150,000
Osmanlis turcs.	12,000
Arabes bédouins	70,000
Barabras.	5,000
Nègres	20,000
Abyssiniens	5,000
Esclaves circassiens, mingréliens, géorgiens	5,000
Juifs	7,000
Syriens.	5,000
Grecs rayas	3,000
Arméniens	2,000
Grecs francs	2,000

Européens domiciliés en Égypte :

Italiens.	2,000	9,500 environ.
Maltais.	1,000	
Français.	de 5 à 6,000	
Anglais.	de 100 à 200	
Autrichiens. . .	de 100 à 200	
Russes, Polonais.	de 40 à 50	
Espagnols. . . .	de 15 à 20	
Suisses, Belges, Hollandais, Prussiens, Suédois, Danois, environ.	100	

En comparant le dépeuplement de l'Égypte turque avec l'exubérance de la population sous les Pharaons, les Ptolémées, et sous la domination romaine, on est naturellement conduit à rechercher les causes de cet appauvrissement dans un pays que la nature a si richement doté. Pressée de deux côtés par le désert, et bornée des deux autres côtés

(1) Nous avons dit, dans la vie de Méhémet-Ali, qu'un impôt frappé sur les maisons de l'Égypte produisit au gouvernement six millions sept cent cinquante mille francs; c'est d'après ce document officiel qu'on a établi le nombre des maisons, et par conséquent le total des habitants.

par la mer, l'Égypte serait-elle forcée de céder peu à peu du terrain à son terrible envahisseur, sans pouvoir reprendre ailleurs ce que le désert lui enlève? Serait-il vrai, comme le dit Cuvier, que la Haute-Égypte doit être un jour engloutie par le Saharah? Non; l'homme peut opposer un obstacle au désert, et ne doit voir dans les empiétements successifs de cet élément de destruction qu'une preuve accusatrice de sa complète incurie. La prospérité de l'Égypte et l'augmentation du nombre de ses habitants dépendent de la distribution intelligente des eaux du Nil, du développement et de l'entretien des canaux d'irrigation, de la protection sage et continuelle de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Cette protection ne peut émaner que d'un gouvernement stable, héréditaire, et comprenant ses véritables intérêts.

Ravagé en tous temps par la peste, et depuis près d'un siècle par la misère, le peuple avait besoin d'institutions sanitaires pour le protéger contre la peste, et de bons réglements administratifs qui, en prévenant les dilapidations, lui allégeassent le poids des impôts; avant tout il lui fallait une longue trêve, pendant laquelle les travaux d'irrigation, trop négligés sous les mamelouks, pussent s'exécuter sur une large échelle et préparer à l'agriculture une nouvelle ère de prospérité. La richesse et la santé auraient réparé promptement les désastres sur une terre si fertile; mais bien loin que ces filles de la Paix vinssent régner chez l'Égypte épuisée et négligée, ce fut la guerre qui s'intronisa, et qui écrasa de son bras de fer la race déjà vaincue par d'autres fléaux; guerre forcée ou volontaire, ce fut le coup de grâce du pachalik : les biens, en petit nombre déjà, furent mangés hors du pays par les frais de l'armée; le désordre s'augmenta de telle sorte que si le pacha demandait mille ardebs de froment, en arrivant au fellah à travers dix fonctionnaires, la demande était de DIX MILLE! Aussi la mortalité s'augmenta non-seulement des victimes de la bataille, mais encore des femmes, des enfants abandonnés, bien à regret, par le soldat, et des soldats eux-mêmes, qui, ne recevant dans les camps ni nourriture ni vêtements gagnaient des affections de poitrine, ou toute autre maladie chronique constitutive. La peste, la famine, la guerre, dans ces dernières trente années, ont beaucoup nui à l'accroissement de la population. Cependant l'importation de la vaccine, la création de quelques hôpitaux et des lazarets, ont apporté quelque soulagement à ces maux. Des mesures hygiéniques, sagement instituées, ont un peu ralenti le mouvement rétrograde du chiffre de la population.

COPTES.

Parmi les races diverses qui composent aujourd'hui la nation égyptienne, et dont chacune a sa religion, son langage et ses mœurs propres, nous placerons d'abord les Coptes, que l'on regarde comme les descendants des anciens Égyptiens. Les traditions conservées presque intactes dans les familles, des coutumes antiques, et surtout cette langue copte, devenue lettre close pour ceux qui en sont les dépositaires, semblaient confirmer cette origine. Volney avait même voulu trouver dans l'étymologie de leur nom une preuve à l'appui de son opinion. Le mot arabe *Goubti*, qui signifie Copte, lui parut une altération évidente du grec : αἰ-γύπ-τιος, un Égyptien. « On doit remarquer, disait-il, que l'*upsilon* était prononcé *ou* chez les anciens Grecs, et que les Arabes, n'ayant ni *g* devant *a ou*, ni la lettre *p*, remplacent toujours ces lettres par *q* et *b*; et il en concluait que les Coptes descendaient immédiatement des anciens Égyptiens. Nous n'admettons point l'étymologie de Volney. Copte vient de *Kept* ou *Coptos*, nom d'une ville située près de Thèbes dans le Saïd, et qui était la capitale de l'Égypte chrétienne. Toutefois cette étymologie ne détruit en rien la supposition d'une descendance directe des anciens Égyptiens. Champollion émit même une opinion fort différente de celle de Volney : il crut reconnaître les vrais descendants de l'ancienne race égyptienne dans certaines peuplades de la Nubie, et les probabilités ne manquèrent pas à cette nouvelle opinion. Denon trouve frappante la ressemblance des Coptes avec les figures sculptées sur les monuments : selon lui, les Coptes ont le front plat, les yeux à demi fermés et relevés vers les tempes, les pommettes saillantes, le nez

large, court, épaté, la bouche grande et peu saillante, placée à une distance considérable du nez, les lèvres larges, et très-peu de barbe. Leur corps n'a point de formes accusées, leurs jambes sont arquées et grêles, les doigts de leurs pieds sont longs et aplatis; et il trouve ces divers caractères dans les sculptures antiques de l'Égypte. Sonnini accepte cette description; il ajoute seulement que si les *Coptes sont les plus laids des hommes, ils en sont aussi les plus sales et les plus dégoûtants* (1). Mais tandis que ces deux savants les dépeignent ainsi, d'autres savants et des voyageurs en font les portraits les plus divers. Les uns remarquent en eux une grande ressemblance avec la race nègre, et la boîte osseuse de la tête copte leur paraît identiquement celle des têtes négroïdes. Pour eux l'angle facial est le même, la forme des os nasaux est semblable, et les yeux sont également écartés l'un de l'autre dans les deux crânes. Browne, au contraire, ne trouve aucune similitude entre la tête des Nègres et celle des Coptes. Un autre voyageur anglais, M. Lane, décrit ainsi le visage des Coptes : « Des yeux grands, bien fendus, descendant obliquement vers le nez, et toujours noirs; un nez *droit*, terminé par un bout large et arrondi, des lèvres épaisses, des cheveux noirs et bouclés. » Belzoni et Madden s'expriment à peu près de la même manière; cependant Belzoni prétend avoir vu des individus coptes aussi blancs que les Européens (2), et Madden remarque que les Coptes, en général, ont les yeux fort éloignés l'un de l'autre. Rosellini a cru reconnaître en eux un mélange de sang juif et de sang romain. Enfin d'Avezac et Depauw, sortant de ce cercle de suppositions fondées sur l'histoire de l'Égypte, voient dans les Coptes les traces d'une origine chinoise.

Afin de nous guider dans ce dédale d'hypothèses, nous rappellerons ici les principaux traits des figures sculptées qui passent généralement pour représenter des individus de l'ancien type égyptien. Un front plat orné de cheveux lisses, des yeux longs peu ouverts et montant vers les tempes, un nez court sans être fort épaté, une bouche grande, plate, bordée de larges lèvres, et fort éloignée du nez, les membres fort anguleux et grêles, les jambes arquées et sans souplesse, les doigts des pieds allongés et plats. On voit que les différents traits attribués aux Coptes par chacun des auteurs cités se rapprochent tous, plus ou moins, du type des sculptures antiques, et que des descriptions, en apparence fort contradictoires, peuvent s'expliquer par des différences dans les proportions du mélange de la race mère avec les races caucasienne, sémitique, africaine, etc.

En résumé, les anciens Égyptiens ont dû se mêler, sinon se confondre, avec les peuples dont ils subissaient la domination.

Une partie de la population copte est catholique; celle-là s'est alliée aux chrétiens grecs ou syriens; une autre partie a embrassé l'islamisme, et s'est confondue dans le type fellah. Il n'est donc resté qu'un petit nombre de Jacobites, qu'on rencontre surtout dans le Saïd. En voici le portrait : Un front fuyant, de grands yeux noirs posés obliquement, des pommettes saillantes, des oreilles épaisses et détachées de la tête, un nez légèrement épaté, des lèvres fortes et épaisses, une mâchoire inférieure large et plate, les cheveux noirs et bouclés, des membres disgracieux, maigres et grêles, et un teint blafard. Ce type a été sans doute altéré par son mélange avec la race nègre; les Coptes en effet achètent souvent des esclaves noirs de Darfour ou du Kordofan.

FELLAHS.

Les alliances de sang sont d'ordinaire rares entre les conquérants étrangers et la population agricole indigène. Cependant la conquête d'Amrou n'eut pas ce résultat. Les vainqueurs s'unirent bientôt aux vaincus, et un grand nombre de familles musulmanes vinrent demander à la terre d'Isis une richesse dont elles étaient privées dans les plages incultes de leur patrie. La population fellah se composait donc, au bout de deux ou trois générations, d'une quantité à peu près égale d'Égyptiens et d'Arabes, dont les types se confondaient de plus en plus.

(1) *Voyage en Égypte*, tome II, p. 108.
(2) *Monumenti*, tom. II, p. 77.

Bientôt les vainqueurs, subjugués à leur tour par le climat de l'Égypte, perdirent leur originalité et devinrent égyptiens. « A l'aspect des hommes du territoire « d'Esneh, d'Ombos, d'Edfou, ou des « environs de Selsele, dit M. Jomard, on « croirait que les figures des monuments « de Latopolis, d'Ombos, ou d'Apolli- « nopolis Magna se sont détachées des « murailles, et sont descendues dans la « campagne. » Le crâniologue américain M. Morton n'a pas craint d'avancer que le peuple fellah est, parmi les habitants de la vallée du Nil, *celui qui se rapproche le plus des anciens Égyptiens*. La physionomie des habitants de la Haute-Égypte présente en effet les plus grands rapports avec celle des momies, des statues et des sculptures qui abondent dans cette contrée. Les tribus arabes qui habitent les caves sépulcrales de la montagne Libyque à quatre cents toises de Gournah, et qu'on appelle *Troglodytes de Gournah*, offrent des têtes absolument conformes à celles des momies. Ritter décrit ainsi cette peuplade : « Front large, nez aquilin, tempes larges, joues saillantes, yeux grands, bouche grande mais bien faite, dents serrées, belles et égales, lèvres un peu épaisses, cheveux fins; l'angle facial porte de 76° à 80°, comme chez les Européens; telles sont les têtes des statues colossales des ruines de la Nubie et du Saïd. La ligne frontale, qui chez les habitants du nord de l'Europe est saillante, et chez les Grecs perpendiculaire et droite, est un peu plus oblique sur la tête des momies et celle des Troglodytes, et forme un angle plus ouvert avec celle du nez; cette particularité caractéristique se reproduit dans toutes les sculptures. »

Le *Fellah*, en général, a une taille avantageuse, une large poitrine, des membres musculeux et bien proportionnés, des mains et des pieds petits, des traits réguliers, fermes et prononcés; ses yeux, enfoncés dans leurs orbites et relevés vers les angles, sont vifs et expressifs; ses cils sont noirs et longs, ses lèvres fortes, ses dents belles; sa face se rétrécit à partir des pommettes, et son menton effilé est garni d'une barbe peu fournie. Le crâne est bien développé, et beaucoup d'*Arabes cultivateurs* ont l'angle facial presque droit; pourtant, chez les Fellahs du Delta le crâne est plus dévié en arrière, et la forme de la boîte osseuse appartient bien à la branche arabe de la grande famille sémitique. Dans le Saïd ils ont le teint cuivré; mais on les trouve plus blancs à mesure qu'on descend vers la Méditerranée.

La femme du Fellah est svelte et bien faite; mais les traits de son visage sont sans délicatesse, et manquent d'expression, malgré la beauté et la vivacité des yeux. Soumises aux accidents, vivant dans le même milieu qui ont modifié les hommes de la race arabe, les femmes fellahs reproduisent exactement la conformation des femmes de l'antique Égypte. Leurs tailles élancées n'ont point de cambrure, et manquent de hanches; leur ventre est gracieusement arrondi, et leur corps repose sur de fortes cuisses d'un dessin élégant et correct. Leurs articulations sont peu saillantes, et les extrémités sont souvent d'une perfection idéale. A douze ans elles sont nubiles, mais elles vieillissent vite, ayant à supporter presque seules tous les travaux domestiques; à vingt-cinq ans elles sont aussi flétries que les Européennes à quarante; et dès qu'elles ont atteint leur trentième année, ce n'est pas sans péril qu'elles mettent au monde des enfants, rarement viables. En général, même pendant leur jeunesse, ces femmes mettent au monde et nourrissent des enfants maigres, difformes, maladifs; durant les premières années de leur vie, ces êtres chétifs ont le ventre ballonné et une apparence rachitique. A l'époque de la puberté, il s'opère dans leur tempérament une révolution heureuse; leurs membres se développent, les traits malingres de leur physionomie prennent tout à coup un caractère de force et de virilité chez les garçons, ou s'adoucissent en lignes harmonieuses chez les filles. Le rachitisme et la petite vérole enlèvent beaucoup d'enfants fellahs, et un ancien préjugé, qui défend de les laver pendant la première année de leur existence, contribue puissamment encore à augmenter la mortalité parmi ces enfants.

La langue du Fellah est riche et bien modulée; douce dans la bouche des fem-

mes, qui aiment à se servir de paroles bienveillantes et à prodiguer les compliments, elle devient dure sur les lèvres des hommes, qui semblent s'être réservé tout ce que la langue arabe possède de plus désagréable et de plus rude. Patient et infatigable, quoique profondément insouciant, le Fellah travaillera du matin au soir, exposé au soleil, dans l'eau et dans la boue, s'il entrevoit un gain certain; mais le gain obtenu, il rentre dans une inaction complète, et tout lui devient indifférent.

Le Fellah, pauvre et paresseux, est d'une sobriété nécessaire; sa nourriture se compose de pain de doura mal levé, mal pétri, de fèves cuites à l'eau, de fromage salé, de dattes et de pastèques; au printemps il mange avec délices les jeunes pousses et les fleurs du trèfle. Riche ou pauvre, il est passionné pour la pipe et le café.

Malgré cette extrême sobriété, la salubrité du climat, et la fécondité des femmes, la population de l'Égypte décroîtrait chaque jour, si des immigrations ne la renouvelaient pas constamment.

NUBIENS.

La race nubienne partage avec les Coptes et les Fellahs le privilége de compter les Égyptiens parmi ses ancêtres : telle est, du moins, l'opinion émise par Champollion, Rosellini, et quelques autres savants archéologues ou ethnographes. D'autres savants, tout en reconnaissant l'identité parfaite des formes, et la conservation frappante d'anciens usages, ont cru retrouver dans la Nubie le berceau de la civilisation égyptienne et le germe de la population de ce pays.

Il existe dans la Nubie inférieure une peuplade qui est répandue sur les rives du Nil, depuis l'île de Philæ jusqu'à la troisième cataracte, et couvre un espace de deux cents lieues environ; c'est chez elle que d'illustres voyageurs ont reconnu les vestiges d'une origine analogue à celle des Égyptiens; et après de nombreuses recherches, des études ingénieuses et profondes, ils ont été portés à conclure, les uns que les Égyptiens étaient les descendants des Nubiens, les autres qu'à la suite de quelque commotion politique, un certain nombre de familles égyptiennes se sont réfugiées dans la Nubie, où elles ont conservé intacts leur type et leurs mœurs. Les premiers considèrent le centre du continent africain comme la patrie primitive des habitants des côtes de la Méditerranée. Les seconds se sont exclusivement attachés à établir une parenté immédiate entre les Égyptiens et les Nubiens.

Burckhardt décrit ainsi les Berbers, habitants modernes de la Nubie, chez lesquels il avait séjourné quelque temps : « Leur carnation, dit-il, est d'un brun « rougeâtre, qui devient d'un brun-clair « dans l'enfant, si la mère est abyssi« nienne, et d'un brun très-sombre si « la mère est négresse. Leurs traits sont « loin d'être ceux des indigènes du cen« tre de l'Afrique; car la figure est « ovale, les pommettes ont peu de sail« lie, et le nez affecte souvent la forme « grecque la plus pure. Néanmoins la « lèvre supérieure est souvent plus « épaisse que ne le veut l'art européen, « quoiqu'elle n'ait pas les proportions « disgracieuses de la lèvre supérieure « des nègres. Leurs cheveux sont abon« dants et assez durs, mais point lai« neux. »

On divise les tribus nubiennes en deux catégories très-distinctes : l'une parle arabe, et l'autre ne se sert point de cet idiome. « Les habitants de Dar« Dangola, dit Ruppel, se divisent en « deux classes principales; les Barabras, « qui ont été soumis dans le cours des « siècles par plusieurs tribus ennemies, « doivent garder quelque chose de leur « mélange avec d'autres races. Cependant « un examen attentif fait découvrir en« core aujourd'hui dans les individus de « cette peuplade la vieille physionomie « nationale que leurs pères ont impri« mée sur les statues colossales et sur « les figures des bas-reliefs et des tom« beaux. Un visage d'un ovale allongé, « un beau nez aquilin, un peu arrondi « à son extrémité, des lèvres épaisses « mais point excessivement saillantes, « un menton fuyant, une barbe rare, des « yeux vifs et une chevelure très-frisée, « sans être crépue, sont les traits ca« ractéristiques des Dongolawi; ils sont « de moyenne taille, et leur peau est cou« leur de bronze. »

Il est naturel de penser que les linéaments égypto-éthiopiens n'existent point intégralement dans un grand nombre d'individus. Placés entre les Égyptiens au nord, les Indo-Arabes à l'est, et les Nègres au sud et à l'ouest, les Nubiens ont dû se modifier sensiblement par des mélanges de races voisines; et même de grandes tribus nègres étant venues à diverses époques s'établir dans la Nubie, le type nègre s'est en partie greffé sur les formes primitives des *Barabras*. Selon le docteur Pritchard, les Barabras seraient les descendants des *Noubas*, nation nègre du Kordofan. De nos jours le croisement des races n'est pas moins marqué. Au Sennaar la durée moyenne de la vie est si courte, par suite des maladies et de la débauche, que la fécondité remarquable des femmes et les incessantes importations d'esclaves nègres peuvent seules maintenir l'équilibre et empêcher une dépopulation rapide. Un voyageur a dit :

« Les tribus arabes de Chendy et de « ses environs peuvent peut-être se van« ter, à juste titre, de la pureté de leur « sang; mais, en général, dans toute la « Nubie les esclaves noirs forment en« viron un sixième de la population, « et se mêlent perpétuellement avec « elle. Ainsi, tandis que l'action de la na« ture tend à dégager le type originel de « ses alliances étrangères, chaque cara« vane qui vient du sud ou de l'ouest, « verse en Nubie de nouvelles recrues « d'esclaves, et ravive le type exotique. »

L'origine du mot *Nubie* n'est pas sans quelque importance ethnographique. On trouve dans les légendes hiéroglyphiques du temps de Ménéphthah Ier, ou des Ramsès II et III, le nom de *Noub-Noub*, divinité adorée dans la partie de l'Afrique occupée par les Nubiens; la racine de ce mot lui-même est évidemment *Noub*, qui signifie *Or*, et se rapporte sans doute à l'Éthiopie, riche en mines d'*or*.

Le nom de *Barabras* ou *Berbers* est dérivé de *Barobaro*, qu'on lit sur les monuments de l'époque où florissait la dix-huitième dynastie. Les Égyptiens de ce temps désignaient ainsi une des tribus de la Nubie.

BÉDOUINS.

Les Bédouins sont des peuplades nomades vivant dans les contrées sablonneuses de la Haute-Égypte et dans les déserts qui s'étendent au delà des limites de la vallée du Nil.

Ils ne se rapprochent des bords du fleuve que pour venir échanger, contre des objets de première nécessité, les diverses marchandises qu'ils apportent du fond de leurs déserts, ou pour cultiver les terrains que le gouverneur de la province leur afferme. On compte environ soixante tribus bédouines, tant arabes que barbaresques, dont la population forme un total de près de 100,000 individus.

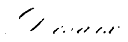
Les tribus les plus importantes qui habitent le Saïd ou les parties latérales de la Nubie inférieure sont les *Haouarehs*, les *Henadys*, les *Henadouehs*, les *Bicharis*, les *Ababdeh;* dans l'Égypte moyenne, les *Mahâs;* et dans la Basse-Égypte, les grands et les petits *Terrabyns*, les *Qattâbs*, les *Halaybis*, les *Beni-Oualis*, etc.

Presque toutes celles qui occupent les déserts de la rive gauche viennent des États Barbaresques, celles de la rive droite de l'Arabie. Ces peuples nomades peuvent se diviser en deux catégories : les tribus de pasteurs, et les tribus purement guerrières. Les pasteurs sont des tribus arabes répandues en Afrique après la conquête; les guerriers sont des tribus africaines converties à l'islamisme. Au milieu d'une vie si peu stable, il est difficile néanmoins d'assigner exactement à chaque race les traits qui la caractérisent.

Les Arabes du désert se disent descendants de ces fameuses tribus qui de tout temps ont occupé les plaines de sable situées entre les rives de l'Euphrate et celles du Nil. Ils ont en effet conservé les mœurs, les usages et le gouvernement des patriarches.

Les *Bédouins*, ou *Arabes Magrebins*, sont venus à différentes époques de l'Afrique septentrionale, chassés par la guerre ou la misère, et attirés vers la vallée du Nil par la fécondité du sol. Ces deux races ont conservé des dissemblances notables. Les *Magrebins* ont le teint brun, les cheveux crépus et peu de barbe.

Lemaitre direxit





Les Arabes sont blancs; mais le soleil et la réverbération des sables les colorent d'une teinte bistre très-foncée; ils ont les yeux noirs, les cheveux et la barbe noirs et frisés sans être laineux et crépus; leur barbe devient longue et assez abondante. Leurs dents sont extrêmement blanches et bien rangées; les traits sont généralement beaux, marqués par des arêtes vives, et plus doux, quoique aussi fiers, que ceux des *Magrebins;* leur cou est musculeux, leurs épaules larges, et leur poitrine bien développée; leurs pieds et leurs mains sont d'une grande pureté de lignes.

L'angle facial n'est point aussi ouvert chez les Arabes que dans la race caucasienne, et compte rarement plus de 78°. Chez eux le bas de la face est proéminent, le front est bas et fuyant, le nez droit, ou légèrement aquilin, la tête proportionnellement petite.

Plutôt nerveux que musculeux, les Arabes sont souvent d'une maigreur extrême. Ils sont de taille moyenne, et on ne voit point parmi eux, comme parmi les peuples d'Europe, des hommes fort grands et d'autres très-petits; ils sont tous d'une taille à peu près uniforme, rarement au-dessous de cinq pieds deux pouces et au-dessus de cinq pieds quatre pouces. Cependant quelques tribus se distinguent par la petitesse de leur stature.

Les femmes des Bédouins arabes sont bien faites; leur taille est souple, élancée, gracieuse; leurs bras et leurs jambes sont dignes de la statuaire. Elles ont, comme les hommes, de beaux yeux noirs, que le kolh fait paraître encore plus grands; on peut dire de leurs visages ce que nous avons dit de celui des femmes fellahs : ce sont des traits parfaits, mais sans mobilité et sans finesse d'expression. Aussi, quoiqu'on voie de très-belles figures parmi les femmes arabes, on en trouve rarement de jolies.

On divise encore les Bédouins en *Kheych* et *Byout,* mots qui signifient *tente* et *maison,* selon qu'ils sont restés *pasteurs* ou qu'ils ont acquis des terres sur les limites du désert. — La transition de l'état nomade à une position permanente entraîne presque toujours la perte de la liberté. Nous pouvons en citer un exemple assez récent. La tribu barbaresque des *Haouârah* quitta les environs de Tunis peu de temps après la conquête de l'Égypte par Selim; elle s'établit d'abord sur la limite du désert, puis elle vint occuper une grande partie du Saïd. Peu à peu, leurs habitudes nomades cédèrent devant le désir de conserver, d'entretenir et d'agrandir leurs biens. Les *tentes* se transformèrent en *maisons;* l'amour de l'indépendance fut affaibli par l'amour du bien-être; bientôt l'idée de retourner dans les sables du désert leur parut plus cruelle que celle de vivre sous une domination étrangère; et après avoir été vaincus plusieurs fois par Ali-Bey, jaloux de leur puissance, ils se soumirent aux mamelouks, et entrèrent tout à fait dans les conditions ordinaires de l'existence du cultivateur. Leur constitution et leurs traits se sont déjà modifiés par suite de ce changement; cependant un aspect plus fier, des membres plus secs et plus nerveux, les distinguent encore des tribus qui avant eux sont devenues *Byout* de *Kheych* qu'elles étaient.

Des événements fort divers ont amené les tribus bédouines autour de l'Égypte. Les *Awazems,* qui ne comptent que quatre ou cinq cents hommes, sont venus du pays de Nejd lors de la conquête de l'Égypte par les Français. Les Awazems, originaires du Barh, accoururent avec d'autres bandes fanatisées pour combattre les infidèles. Après le sac de Benhauth par Desaix, les quelques familles awazems qui restaient ne retournèrent point en Arabie, et se fixèrent dans le pays qui s'étend de Keneh jusqu'à Salamyeh, deux lieues au-dessus de Luxor. Cette tribu, qui représente le type arabe d'une manière très-prononcée, porte les cheveux très-longs. Il est à remarquer que les Arabes nouvellement fixés ne *djeezment* pas, c'est-à-dire ils ne disent point *guebr, gâma,* comme les Égyptiens, mais *djesr, djama :* ils ne prononcent point *tesathé,* mais *thelathé,* comme les Bédouins et les Arabes nomades.

En 1816, la tribu barbaresque des *Bendaouy* quitta subitement les environs de Tripoli pour émigrer en Égypte. Le bey de Tripoli avait entendu vanter la beauté de la femme du cheikh; il n'imagina rien de mieux que de la demander au mari. Celui-ci, maître de lui-

même, accepta la proposition, et promit d'amener sa femme le lendemain, après l'avoir préparée à l'honneur qui devait lui être réservé. Le lendemain, les tentes étaient reployées, et la tribu fuyait dans le désert; le bey, irrité d'avoir été trompé, fit poursuivre les fugitifs; les Bédouins s'arrêtèrent, battirent les troupes du bey, et, reprenant ensuite leur marche, ils vinrent chercher une protection en Égypte.

Les *Kadatfays* ont aussi quitté Tripoli en 1822; ils sont au service du vice-roi.

Les tableaux statistiques suivants compléteront ces détails sur les Bédouins et les Arabes nomades.

TRIBUS ARABES DE LA RIVE GAUCHE.

NOMS des tribus arabes de la rive gauche du Nil.	NOMS des lieux qu'elles occupent.	NOMS de leurs cheiks en 1830.	NOMBRE de cavaliers.	NOMBRE de fantassins.
Gouâbys	Aux lacs Natroum	Ebn-Abou-Ghâleb	80	150
Sammalous	Aux lacs Natroum	Ebn-Abou-Denân	30	400
Khabyry	Province de Gyzeh	Abou-Haggâr	30	500
Mathay	A Sakkarâh	Hadji-Hendaouy	20	200
Tharhouney	Province de Fayoum	Magoub et Fahatât	40	600
Berys	Près de l'oasis de Siout	Tchorbagi	»	450
Balâth	Près de l'oasis de Siout	Sallâm	»	500
Abd-el-Athy	Près de l'oasis de Siout	Abd-el-Athy	»	900
El-Khargeh	Près de l'oasis de Siout	Ahmed-el-Khârgy	100	800

TRIBUS BARBARESQUES OU BÉDOUINES.

NOMS des tribus bédouines établies sur la rive gauche du Nil.	NOMS des lieux qu'elles occupent.	NOMS de leurs cheiks en 1830.	NOMBRE de cavaliers.	NOMBRE de fantassins.
Oualâd-Aly	Province de Bahireh	Aouy-Omar	600	2,000
Géméat	Province de Bahireh	Thah	100	150
Faouâyed	Behneseh	Mohammed-Abou-Hamedy	300	600
Géhâmeh	Behneseh	Mazay-Abou-Omar	60	250
Harâby	Le Fayoum	Hédan-el-Gebeyly	150	400
Ghaouâzys	Le Fayoum	Abd-el-Naby	120	700
Oualâd-Solymân	Le Fayoum	Abou-Khézam	80	350
El-Garâby	Le Fayoum	Hadji-Mohammed-el-Kafay	100	300
Ebn-Ghâzy	Le Fayoum	Youssef	70	100
Hamâym	Behnehdy	Ahmed-Abou-Zayed	200	300
Rabâyé	Behnehdy	Moussa-Abou-Gebour	50	200
Saâdneh	Behnehdy	Abder-Rahamân-Abou-Oueychah	20	180
El-Farkân	Behnehdy	Farag-Allah	25	140
Hendâouy	Behnehdy	Hendaouy	600	»
Kadatfay	Province de Gyzeh	Hadji-Solyman-Abou-Hamedy	300	800



ARABES.

RIVE DROITE du Nil.	NOMS des lieux.	NOMS des cheiks en 1830.	NOMBRE de cavaliers.	NOMBRE de fantassins.
Ayadès	Province de Kelyoubyeh.	Salem-Abou-Assy	150	2,000
Hannaytâ	Près du Caire	Ebn-Chédyd	40	1,500
Bely	Kelyoubyeh	Nasr-el-Ghadyry	50	2,200
Semâanah	Charkyeh	Aly-Abou, chérif	35	500
Aly-Ebn-Chérif		*Même nom*	25	200
Saouâleh		Ahmed-Abou-Chayr	15	200
Néfayadès		Mohammed	40	800
Etmélad		Sâleh	12	200
Aouéna		Ismayl	20	900
Hennadys		Nasner-el-Tahaouy	900	2,500
Zaouâneh		Abou-Salem	8	100
Soneyrkah	El-Arych	Saleh-Harâdeh	50	3,000

BÉDOUINS.

RIVE DROITE du Nil.	NOMS des lieux.	NOMS des cheiks en 1830.	NOMBRE de cavaliers.	NOMBRE de fantassins.
Rouin-Lath	El-Arych	Solyman	30	3,500
Honeym-el-Sâdynes		Saleh-Ebn-Nassyr	300	500
Aleykal	Mont Sinaï	Ayd	100	200
Asseblahs		Abou-Taleb	»	100
Terrabyns	Baçatyn	Abou-Sarhân	»	150
El-Maazeh	En face de Syout et au-dessus	Ayd	400 hommes à dromadaire	100
Ebn-Habyb	Keloubyeh	Ahmed	70	300
Heteym	Près de Belbeys	Solyman-Abou-Oteyfah	200 hommes à dromadaire	4,000
Saouâneh	Mansourah	Aly	10	400
El-Aydy		Ibrahim	15	300
Abazâbs		Hassan-Abâza	8	200
Bakârieh	Atfeyhyeh	Aly-Ebn-Abou-Kourâh (1)	150	200
Aly-el-Baye		Aly-el-Baye	»	800

BYCHARIS.

Les Arabes ont désigné sous le nom collectif de *Bedjaz* une partie des descendants des anciens *Blémies*. Après des défaites successives, cette nation, quelquefois redoutable à Rome elle-même, se divisa en deux catégories fort distinctes. — L'une se fixa dans les villes, et adopta la vie régulière des citadins ; l'autre continua de se faire craindre des peuplades environnantes, et vécut en nomades sous des tentes, dans les déserts et les montagnes. C'est ceux-là qu'on appelle *Bedjaz*. Quelques-uns ont pensé que les *Ababdeh* et plusieurs autres tribus africaines devaient faire remonter leur origine aux *Blémies*; d'autres la font remonter aux Bycharis.

Le territoire de la tribu des *Bycharis* commence, au nord, où finit le pays des *Ababdeh*, et s'étend au sud jusque dans le voisinage de Souakem ; il occupe toute

(1) Ce cheik est le fils d'une Française enlevée à Mansourah pendant l'occupation de l'Égypte par Bonaparte. Cette femme, que les Arabes nommaient *la signora*, jouissait d'une grande influence auprès des populations indigènes.

cette chaîne de montagnes qui longe la côte orientale de l'Afrique, et paraît être le berceau commun de ces peuplades sauvages connues sous le nom générique de *Troglodytes*.

Les Bycharis, comme les Ababdeh, ont des traits européens avec la peau africaine; il est rare de trouver parmi eux un homme contrefait ou estropié, un borgne ou un aveugle. Les femmes sont remarquablement bien faites, elles ont de beaux yeux et de belles dents, et leur physionomie est plus vive que celle des femmes qui portent constamment le *borqo*.

Cette tribu parle une langue qui n'offre aucun rapport avec l'arabe, et paraît plutôt se rapprocher du langage usité chez les Abyssiniens et les Berbers.

ABABDEH.

Parmi les tribus nomades il en est une qui, par son importance, mérite une attention spéciale : c'est la tribu des *Ababdeh*, qui occupe le pays situé à l'est du Nil, sur le bord de la mer Rouge, depuis Kosséir jusqu'aux frontières de la Nubie, pays sauvage, sillonné par d'arides montagnes.

Les Ababdeh appartiennent à la famille troglodytique, et ont conservé les traces indélébiles et authentiques de leur origine africaine. C'est à tort que des voyageurs modernes les ont considérés comme descendants des tribus arabes. Les dissemblances entre ces deux races sont trop frappantes; d'ailleurs, les Arabes, jaloux de conserver la pureté de leur extraction, ne se sont jamais alliés qu'individuellement avec les Africains, et leurs tribus ont toujours vécu isolées et indépendantes des populations indigènes.

Incontestablement issus de la race africaine, les Ababdeh prétendent néanmoins être nés de sang arabe; et c'est dans la tribu même du Prophète qu'ils vont chercher leur origine. Voici ce qu'ils racontent à cet égard.

Abad-ebn-Zeber, Koréischite, chef d'une tribu du Hedjaz, s'empara de Kosséir et du littoral. Il avait trois fils : Amr, Mossour, et Homran. *Amr* ou ses descendants occupèrent le territoire jusqu'à Fazogl; Mossour occupa le *Davel Monnasyr;* Homran et les siens s'établirent dans la Thébaïde. Les trois familles qui portent les noms des fils d'A bad forment aujourd'hui la tribu de Ababdeh.

Les Ababdeh sont presque noirs; ma leurs traits sont réguliers et tienne plutôt du type caucasien que de la ra nègre. Ils sont petits, mal faits, ma généralement lestes et vigoureux. Leu yeux sont grands et expressifs, leurs den belles et bien rangées, quoique longu et proéminentes. Leurs cheveux, qu'i tressent avec beaucoup de soin, devie nent très-longs, quoiqu'ils soient fo crépus.

Au nombre de leurs vertus il fa compter une sobriété extrême : l'eau, lait de leurs troupeaux et le doura fo ment leurs principaux aliments. Po eux une pipe garnie de tabac est un o jet de luxe; et un morceau de mouto gras, souvent cru, et assaisonné seul ment de cheyteita (espèce de poiv rouge très-fort), leur semble un me des plus friands.

Les Ababdeh ont un idiome partic lier, qui paraît être celui des aborigène et l'ancien éthiopien; mais par suite d leurs relations avec les marchands d'É gypte et du Hedjaz, la plupart de ce barbares ont adopté la langue arabe, e se sont convertis à l'islamisme; cett transformation n'a pas peu contribué peut-être, à les faire confondre pendan longtemps avec les tribus arabes.

Les *Beniwassel*, les *Mahazé* et le *Howatat*, qui semblent être des divi sions de la tribu mère des Ababdeh, ha bitent encore plus au nord, dans la Bass Égypte; les premiers se trouvent près d *Monfalout* et *Minieh;* les seconds sou le parallèle de *Fayoum*, *Benisouef* e *Boustré*, près de la mer Rouge; les troi sièmes ont leurs habitations dans l'is thme de Suez.

En 1830, le cheik des Ababdeh s nommait Abou-Otayfah. Ils ont enviro huit cents hommes de guerre, qui son montés non pas sur des chevaux, mais su des dromadaires dont la vitesse est céle bre; ils n'ont point de fantassins.

OSMANLIS.

Les Turcs sont aujourd'hui les vérita bles maîtres du pays, comme au temps d la conquête par les sultans de Constanti nople. Les troupes laissées en Égypte pa

Selim, favorisées par des prérogatives de tout genre, s'y fixèrent définitivement, et devinrent le noyau d'une armée et d'une aristocratie toutes-puissantes.

Les Osmanlis sont, en général, d'une taille assez élevée; ils ont la tête grosse, le front plat et bas, les yeux assez éloignés l'un de l'autre, le nez un peu fort et retroussé, les lèvres épaisses et saillantes, la face large, la peau blanche; leur complexion est robuste, mais une tendance très-prononcée à l'obésité les rend lourds et difformes de bonne heure. Leurs fréquentes alliances avec les races pélagiennes sémitiques et négroïdes modifient le type primitif des Tatares. Chez les individus qu'on pourrait appeler Turco-Grecs les traits ont beaucoup plus de dignité et de grâce. Ceux-là ont le nez grec ou aquilin sans exagération, leur bouche est plus petite, leurs yeux sont moins écartés, et l'expression de leur visage, au lieu d'être mélancolique et pleine d'apathie, a quelque chose de vif et d'enjoué. C'est à ce type mêlé qu'appartient la belle figure de Méhémet-Ali.

Le type turc n'a pas beaucoup altéré la race égyptienne moderne : les Turcs s'allient entre eux, ou épousent des femmes étrangères, qu'ils ont achetées; le climat de l'Égypte n'est pas favorable, d'ailleurs, à la fusion des races. Nous répéterons ici un fait déjà cité dans la vie de Méhémet-Ali, pour les conséquences politiques qu'il doit avoir un jour. Si sur quatre-vingt-trois enfants nés en Égypte dans le harem du grand pacha cinq seulement ont survécu, on peut dire que les Osmanlis ne fondent pas de familles dans le pays qu'ils ont conquis. Il en a été de même pour les mamelouks, chez lesquels la dégénérescence était tellement rapide, qu'ils préféraient recruter leur corps au dehors par des achats d'hommes, et ne point y admettre le peu d'enfants abâtardis dont leurs nombreuses esclaves les rendaient pères.

GRECS.

Les Grecs conservent aussi en Égypte les traits distincts de leur race : leur forme idéale, classique, ne se trouve point parmi les indigènes. Dans les harems il y a beaucoup d'esclaves grecques, et leur présence au milieu des familles turques contribue à former le groupe turco-grec, autant que l'influence meurtrière du climat de l'Égypte sur les Européens et les Asiatiques peut le permettre. Comme les Grecs sont chrétiens, et par conséquent monogames; comme, en outre, ils n'ont point de harems, la race ne s'altère pas chez eux par des croisements avec le type nègre; en général, quand leurs femmes ne sont pas grecques, elles sont arméniennes.

ARMÉNIENS.

Les Arméniens représentent en Égypte l'un des types les plus purs de la grande famille caucasienne. Leurs traits sont à peu près ceux des Grecs; mais leurs formes sont plus lourdes et leur corps plus ramassé; leur figure, d'un ovale plus long et plus étroit, a une expression sombre et farouche bien différente de la physionomie ordinaire des Grecs; leur teint est aussi moins blanc que celui de leurs coreligionnaires. Les Arméniennes sont extrêmement jolies; mais un embonpoint excessif les prive de bonne heure de la grâce naturelle de leur sexe.

SYRIENS.

On compte en Égypte environ 5,000 Syriens. Cette population flottante se compose des divers éléments du peuple syrien : elle comprend des *Grecs*, des *Arabes sédentaires* et *nomades*, des *Turcs*, et des *Kourdes*. A la race *pélasgique* appartiennent les *Grecs* proprement dits et les *Maronites*. La race *sémitique* comprend les *Arabes sédentaires*, les *Ansariés*, les *Motoualis*, les *Druses* et les *Bédouins*. La race *tartare* se divise en *Turcs* et en *Turcomans*. Les habitants du Liban n'ont pas le teint plus foncé que celui des hommes du centre de la France, et on vante les femmes de Damas et de Tripoli pour leur blancheur et la beauté de leurs yeux. Les Syriens, en général, de quelle race qu'ils soient issus, sont de stature moyenne, et musculeux sans être gras. Il faut en excepter cependant les Bédouins, qui sont d'une maigreur extrême et fort petits, quoique vigoureux et bien portants.

Quant aux Kourdes, ils ne ressemblent en rien au reste de la population. Au lieu du nez droit des Grecs, du nez plat des Tartares, ou du nez aquilin des Arabes, ils ont un nez très-épais qui tient la

moitié de leur visage; le front bas, le crâne aplati, une grande bouche, et les joues creuses composent leur physionomie, où l'idiotisme le dispute à la férocité. On donne aux *Kourdes* les Parthes pour ancêtres.

JUIFS.

Sans patrie et dispersés dans toutes les contrées du globe, confondus dans la masse des populations sans jamais s'y mêler, les Juifs sont comme ces cours d'eau rapides qui traversent des lacs en gardant leur teinte naturelle.

Cette caste à part offre en Égypte un caractère moins insolite qu'il ne le paraît en Europe. Depuis des siècles, l'histoire des Juifs suit pas à pas l'histoire et les traditions antiques des peuples indigènes de l'Égypte; c'est à des Juifs qu'on attribue la construction de la plupart des monuments et les grands travaux de canalisation dont nous admirons encore les vestiges; ils ont été tout à la fois les esclaves et les maîtres des Égyptiens; et malgré leur long séjour sur les bords du Nil, dans la prospérité ou dans l'abaissement, ils ont gardé intacts les traits et les formes originelles, et n'ont point laissé dans la population de traces appréciables de leur passage.

Là comme ailleurs on distingue facilement les Juifs par le type inaltérable de leur physionomie. Quelques individus ont des cheveux châtains ou blonds, et des yeux bleus. Ceux-là ont un teint fort blanc, et se font justement remarquer en Orient par un contraste tout opposé à celui que les Juifs, en général, présentent dans certains endroits de l'Europe; car en Égypte ils forment un peuple blanc au milieu des races noires, tandis qu'en Allemagne et dans le nord de la France les Juifs se font remarquer plus souvent par la teinte olivâtre de leur peau et la couleur foncée de leur chevelure. Le soin qu'ils prennent de cacher leur richesse sous une apparence de misère et leur malpropreté naturelle font que l'on a souvent de la peine à démêler dans ces êtres réprouvés la configuration énergique et régulière des peuples sémitiques. Les femmes juives de la classe aisée, qui vivent dans l'abondance et la paix, sont souvent d'une beauté frappante, tout en présentant les linéaments du visage, quelquefois repoussant, des hommes.

ESCLAVES BLANCS.

La destruction du corps politique des mamelouks par Méhemet-Ali, et surtout l'influence de la Russie dans toutes les provinces qui alimentaient les marchés de Constantinople, a beaucoup diminué l'importation des esclaves blancs en Égypte. Ce ne sont pas seulement des esclaves mâles que les Égyptiens réclament de la Circassie, de la Mingrélie et de la Géorgie, ils y fournissent encore leurs harems de femmes admirablement belles. Les *Circassiennes*, et surtout les *Géorgiennes*, ont le cerveau très-développé; chez elles l'angle facial est de 80°. Leur figure est ronde, leurs yeux sont très-beaux, leur nez est grec, leur bouche petite et garnie de dents parfaitement rangées. L'embonpoint excessif qui résulte de leur oisiveté augmente leurs charmes aux yeux des Turcs. Les enfants qu'elles mettent au monde sont rarement doués du beau sang de leur mère, et presque tous meurent en bas âge.

ABYSSINIENS.

On amène chaque année en Égypte un nombre assez considérable d'Abyssiniens pour les vendre comme esclaves; et un plus grand nombre encore de femmes de ce pays passent dans les harems des musulmans. Ces esclaves se divisent en trois variétés : la première vient des côtes de la mer Rouge; la seconde, de l'intérieur de l'Abyssinie; la troisième, du pays des *Gallas occidentaux* sur les frontières de la Nigritie.

Les habitants des rives de la mer Rouge ont la conformation de la tête et les traits des Arabes; leur peau est à peu près de la teinte de celle des mulâtres, ils ont des cheveux crépus sans être laineux.

Les Abyssiniens de l'intérieur sont d'une couleur moins foncée encore; leurs cheveux, longs et bouclés, n'ont aucune ressemblance avec ceux des Nègres. Ces deux variétés tiennent beaucoup du type arabe pur; cependant leurs traits sont plus réguliers et plus doux que ceux des Arabes. Leurs formes, moins grêles, n'accusent point de vigueur, car leur cons-

Bazar et grande Mosquée à Alexandrie.



titution est généralement délicate; ils manquent de force physique et d'énergie morale, mais non d'intelligence et de cœur.

La troisième variété de la race abyssinienne forme une transition entre la famille sémitique et la famille négroïde. Les *Gallas occidentaux* ont la peau presque noire, les cheveux laineux, et leur physionomie générale présente une grande analogie avec celle des Nègres.

Les Abyssiniens ont peine à s'acclimater en Égypte; les femmes surtout meurent dans un âge peu avancé, et rarement elles atteignent leur quarante-cinquième année; les enfants qu'elles donnent à leurs maîtres ne vivent pas, ou végètent attaqués par des maladies de poitrine et des affections scrofuleuses; malgré cela, les Turcs recherchent passionnément les Abyssiniennes, à cause de leur beauté et de leur aimable caractère.

ESCLAVES NOIRS.

Ce sont les nègres du Darfour, du Kordofan et des provinces du Kamamil qu'on amène esclaves en Égypte; les différentes tribus de ces contrées présentent des variétés très-nombreuses dans les formes du corps ou de la tête, dans la couleur de la peau, ou l'expression du visage. Ce sont toujours néanmoins des crânes déprimés, dont l'angle facial est de 72° à 62°, des nez complétement épatés, des mâchoires très-proéminentes, d'énormes bouches bordées de lèvres épaisses, des têtes rejetées en arrière sur un col grêle et bas, des épaules hautes, carrées, des membres sans grâce et sans rondeur, et d'énormes pieds plats avec des talons saillants et larges. Ce sont eux qui gardent les femmes des riches dans les harems, après avoir subi la castration. Comme les eunuques blancs, les eunuques noirs ont une voix de femme ou même d'enfant, et acquièrent un embonpoint souvent monstrueux. Bien que tous les esclaves africains ne soient point mutilés, ce n'est pas par les esclaves mâles que s'opère le mélange des races négroïde et caucasienne; les Turcs admettent par lasciveté des femmes noires dans leurs harems, et voient sans regret une partie de leur lignée reproduire les traits d'une race inférieure en beauté comme en intelligence, tandis qu'une autre rappelle l'élégante forme pélasgique, et promet les plus belles facultés intellectuelles. Du reste, les enfants des négresses ne supportent pas mieux le climat de l'Égypte que ceux des Géorgiennes ou des Abyssiniennes.

EUROPÉENS.

Comme les Européens ne forment guère d'alliance durable en Égypte, et comme ils y sont en fort petit nombre, on ne saurait préciser quelle serait sur eux l'influence du climat, s'ils cherchaient à s'y établir. Il est vraisemblable que des familles humaines si différentes de l'antique race égyptienne finiront par s'éteindre entièrement après un petit nombre de générations.

DURÉE DE LA VIE CHEZ LA POPULATION ÉGYPTIENNE.

Les anciens Égyptiens jouissaient d'une longévité remarquable: les inscriptions funéraires en font foi; et l'auteur du *Crania ægyptiaca* remarque que sur cent crânes qui lui furent envoyés, et qui avaient été pris au hasard, il en trouva deux de soixante à soixante-dix ans, trois de soixante-dix à quatre-vingts, et deux de quatre-vingts à quatre-vingt-dix; la proportion est de beaucoup plus forte que celle des populations de l'Europe, où l'on ne trouve pas sur mille individus deux personnes âgées de quatre-vingt-dix ans. D'autre part, soit que les enfants fussent embaumés d'une manière particulière, ou qu'on les déposât dans des tombeaux non encore retrouvés, on rencontre comparativement peu de momies d'enfants. En l'absence de renseignements, nous serions porté à croire qu'une grande salubrité et une sage entente des soins nécessaires à l'enfance diminuaient alors considérablement la proportion de la mortalité pendant les premiers temps de la vie.

Aujourd'hui le contraire a lieu en Égypte, et la mortalité y est effrayante parmi les enfants. L'époque du passage de l'enfance à la puberté est aussi fort dangereuse et fort meurtrière; mais ces deux terribles épreuves passées, les Égyptiens sont fondés à espérer une longue carrière. Cependant si le climat de l'É-

gypte, dans une condition normale, est favorable à la population indigène, il paraît complétement nuisible aux peuples étrangers.

Ainsi les Nègres, qui dans leur patrie parviennent à un âge fort avancé, s'usent et meurent rapidement en Égypte, quoique les conditions climatériques n'y présentent pas des différences extrêmes. Nous nous gardons bien de prendre à la lettre, dans cette appréciation, ce que les Nègres eux-mêmes racontent, et ce que disent la plupart des voyageurs. En Orient personne ne sait son âge; et parmi les tribus sauvages, souvent vagabondes, c'est seulement par une estimation approximative que l'on parvient à connaître la durée de la vie. Il résulte d'une série importante de témoignages qu'il existe au Darfour beaucoup d'individus ayant toutes les apparences d'une vieillesse très-avancée. Or, tous les voyageurs savent qu'on voit en Égypte, au contraire, les Nègres les plus vigoureux s'étioler et s'éteindre en très-peu de temps.

Du reste, la faculté d'acclimatement est en raison directe de la perfection des organes. Les sauvages n'endurent point impunément le moindre changement de lieu, de vie et d'habitudes, tandis que l'homme civilisé supporte facilement des variations considérables de température, et des révolutions radicales dans ses habitudes et son alimentation. Ainsi les noirs du centre de l'Afrique périssent en deux ou trois années dans les colonies anglaises de la Côte d'Or, tandis que les Européens supportent dans la Haute-Égypte une chaleur de 48°, et dans l'Amérique du Nord un froid de 56°, extrêmes qui présentent la différence énorme de 104°.

Mais cette faculté congéniale ne peut se transmettre au même degré à des enfants conçus et élevés dans un milieu formé d'éléments sans analogie avec les principes constitutifs du sol originaire; et c'est par là qu'on pourrait expliquer comment les races étrangères de la population de l'Égypte sont affectées diversement par l'influence fâcheuse du climat. Pour les individus appartenant à des races perfectionnées l'action est médiate; ils vivent en Égypte aussi longtemps que dans leur propre pays, et leur santé y est aussi bonne; mais à la première génération, la nature du pays reprend ses droits, surtout quand le moindre mélange avec des races inférieures place l'enfant dans d'autres conditions que le père. — Pour les individus issus de races sauvages ou barbares, l'action est immédiate : dès leur séjour en Égypte ils souffrent, et s'il se prolonge ils meurent.

CHAPITRE IV.

RELIGIONS.

Lorsque Méhémet-Ali arriva au pachalik d'Égypte, il eut soin, en politique adroit, de développer les germes de tolérance laissés par l'invasion française. Les chrétiens devaient être utiles à ses desseins : il les protégea. Dans son œuvre de réforme, Méhémet-Ali eut d'abord à combattre le fanatisme des ulémas et des cheiks. Tantôt il employa le despotisme pour détruire des préjugés religieux, tantôt il feignit de se soumettre aux représentations des chefs du culte musulman, éludant ensuite par une négligence calculée l'exécution des mesures qu'il était forcé de prendre. Ce fu ainsi qu'il gagna du temps, et le temps créa l'habitude; les musulmans s'accoutumèrent peu à peu à voir des chrétiens porter des turbans semblables aux leurs, des pantoufles rouges ou jaunes, et à les rencontrer à cheval dans les rues. A ce propos, nous rappellerons la requête adressée par les musulmans de Damas à Ibrahim-Pacha lors de l'expédition de Syrie : les dévots de Damas demandaient qu'il fût défendu aux chrétiens d'aller à cheval, afin que les musulmans fussent toujours au-dessus d'eux. Le pacha répondit que si les musulmans voulaient garder leur position supérieure, ils pouvaient monter des dromadaires, ce que les chrétiens se garderaient bien d'imiter.

Toutes les religions jouissent en Égypte, non pas d'une faveur égale, mais d'une paix assez constante, et d'une liberté que la conscience a souvent réclamée en vain dans des empires que l'on regarde comme beaucoup plus civilisés.

L'Égypte a subi successivement l'influence des trois religions principales



Lemaitre direxit.

Costumes Égyptiens, avant l'expédition française. - Aboutabaq - Beys - Mameluks

qu'on y retrouve encore aujourd'hui. Sans avoir jamais été juive, ses rapports avec le *peuple de Dieu* ont dû avoir une influence sensible sur ses mœurs et sa morale religieuse. L'Égypte entière fut chrétienne sous la domination romaine et sous l'empire d'Orient; mais, quoique si voisine de l'Église d'Afrique, l'Église égyptienne n'eut jamais la ferveur et l'éclat du berceau des Ambroise et des Augustin.

Les juifs d'Orient regardent le *Talmud* comme d'origine divine. La seule différence qu'ils font entre ce livre et le *Pentateuque* est que le *Talmud* a été communiqué verbalement à Moïse, tandis que le *Pentateuque* lui a été donné. Leurs cérémonies religieuses, et les moindres formalités du culte, de la vie civile, ou des relations domestiques, sont les mêmes en Orient que partout ailleurs.

Les caraïtes sont une secte de la religion juive; en Turquie ils sont placés sous la protection de la Russie ou de l'Autriche; mais en Égypte ils forment une communauté nombreuse. Les caraïtes rejettent le *Talmud* et tous les commentateurs. Chacun d'eux est obligé de transcrire le *Pentateuque* une fois en sa vie, et ils en prennent à la lettre toutes les prescriptions avec une exactitude scrupuleuse. Ces sectaires admettent la polygamie; mais il est rare qu'ils épousent plus d'une femme. Les rabbins prétendent que l'hérésie caraïte est née vers le milieu du huitième siècle de l'ère chrétienne; mais les hérésiarques font remonter leur origine jusqu'à une époque antérieure à la destruction du premier temple de Jérusalem; les juifs orthodoxes et les caraïtes se portent la haine la plus violente.

Les mahométans regardent les juifs comme leurs ennemis les plus acharnés. On lit dans le Koran : « Tu trouveras que les plus violents ennemis des vrais croyants sont les juifs et les idolâtres; et tu trouveras que les plus portés à aimer les vrais croyants sont ceux qui disent : « *Nous sommes chrétiens.* » Une locution proverbiale, fort usitée parmi les musulmans, qualifie de *haine juive* une inimitié irréconciliable : *Il a pour moi une haine juive*, disent-ils.

Les coptes jacobites ou schismatiques, nom que l'on donne ordinairement aux sectateurs de l'Église d'Alexandrie, forment la classe la plus nombreuse parmi les chrétiens. On en compte environ cent soixante mille, répandus dans les provinces de la Haute et de la Basse-Égypte; au Caire, ils occupent deux des quartiers les plus populeux. Attachés aux anciens usages, observateurs rigides des préceptes de leur Église, les coptes obéissent sans contrainte aux commandements de leur patriarche, qui réside au Caire, quoiqu'on lui donne le titre de *patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem*. Outre le baptême des enfants, qui doit avoir lieu à l'église, ils pratiquent aussi la circoncision; mais c'est plutôt pour eux une coutume nationale et une mesure de propreté qu'une cérémonie religieuse. Les coptes admettent la confession auriculaire, et communient sous les deux espèces. Le clergé copte nomme le patriarche, qui, comme nous l'avons dit, a un pouvoir illimité. Nul ne peut recevoir la prêtrise s'il n'est marié, et pourtant tout individu marié en secondes noces est inhabile au sacerdoce. La manière de sacrer les prêtres est remarquable : le postulant est amené de force devant le patriarche, qui, malgré les protestations d'indignité du candidat, persiste à lui conférer l'ordination. Contrairement aux conditions exigées pour les fonctions cléricales de la classe séculière, le célibat est obligatoire pour l'état monastique; mais aussi ceux qui choisissent cette profession sont privilégiés, car c'est exclusivement parmi les moines qu'on choisit les hauts dignitaires de l'Église copte. Les offices sont célébrés en langue copte, bien que les prêtres, excessivement ignorants, ne comprennent point un mot de cette langue antique; ils lisent l'Évangile dans des termes qui sont pour eux lettre close, et que le plus souvent ils défigurent; le dernier membre du clergé copte qui ait possédé la connaissance de l'idiome dans lequel sont écrites la parole divine et la liturgie est mort dans le courant du dix-huitième siècle.

Les coptes possèdent environ cent églises ou monastères, dont la plupart ont été placés dans des lieux d'un accès

difficile, et à l'abri des invasions des Bédouins, toujours disposés au pillage et à la destruction. Ils ne s'allient qu'entre eux, et forment, au milieu de la population égyptienne, une nation à part, avec ses mœurs et ses usages particuliers. Le nom de jacobites leur vient de *Jacob Baradai* ou *Zauzalus*, moine syrien, qui, au sixième siècle, parcourut la Syrie et la Mésopotamie pour réunir en une seule Église les monophysites dispersés.

Les coptes doivent baptiser leurs fils lorsqu'ils ont quarante jours, et leurs filles à quatre-vingts jours; ils pensent que si l'enfant meurt sans baptême, il sera aveugle dans l'autre vie; en outre, l'inobservance de cette prescription est un péché grave pour les parents; cependant les gens de la classe pauvre, qui se trouvent quelquefois fort éloignés des églises, diffèrent souvent cette cérémonie pendant une année entière. Le baptistère est tout simplement un des coins du temple; les fonts baptismaux consistent le plus souvent en un large vase de terre, mais quelquefois on donne cette destination à un chapiteau antique, grossièrement creusé. Le baptême copte se fait par immersion; l'enfant est plongé trois fois dans une eau tiède où le prêtre a jeté avec le pouce un peu d'huile sainte; les prières qui accompagnent cette cérémonie sont dites en copte.

Il est digne de remarque que les prières quotidiennes des coptes tiennent à la fois de celles des juifs et de celles des musulmans. Ils sont astreints à prier sept fois par jour, et peu s'abstiennent de cette pratique. Les premières dévotions se font au point du jour; les secondes, à la troisième heure; on accomplit encore cet acte religieux à la sixième heure, à la neuvième, à la onzième et à la douzième, qui est celle du coucher du soleil; la septième oraison se fait à minuit. Pour ceux qui savent lire, la prière se compose de quelques-uns des psaumes de David (formant à peu près la septième partie du Psautier), et d'un chapitre des saints Évangiles; le tout en arabe. Ensuite on répète quarante et une fois, en arabe ou en copte : « O Seigneur! ayez pitié de moi! »

De peur d'omettre une de ces invocations, on se sert d'un chapelet ayant quarante et un grains, ou bien on compte attentivement sur ses doigts; enfin l'acte religieux se termine par une courte prière en copte. Ceux qui ne savent pas lire répètent sept fois la prière dominicale à chacune des sept oraisons de la journée; ils y ajoutent aussi quarante et une fois : « O Seigneur! ayez pitié de moi! »

Avant de prier, soit en commun, soit en particulier, les coptes se lavent le visage, les mains et souvent les pieds; en priant, ils se tournent vers l'est.

En vaquant à leurs affaires ou en se promenant ils répètent souvent leurs prières habituelles, ou du moins l'oraison dominicale.

Les grandes églises des coptes sont divisées en cinq compartiments. Le *heykel* ou chœur contient l'autel, et occupe le centre du compartiment qui forme la partie supérieure du vaisseau; il est séparé du reste de l'église par une cloison en bois, au milieu de laquelle se trouve une porte voilée par un rideau. Le second compartiment est destiné aux prêtres qui lisent les oraisons, et aux enfants qui leur servent d'acolytes, ainsi qu'aux principaux membres de la congrégation; cette partie est séparée du reste de l'église par un lattis de huit ou neuf pieds de haut, ayant une ou plusieurs ouvertures. Les membres inférieurs de la congrégation occupent les deux autres divisions de l'église; celle qui se trouve près de l'entrée est réservée ordinairement aux femmes, qu'un épais treillage de bois cache entièrement aux regards indiscrets; dans quelques temples pourtant elles occupent une petite galerie fermée par une draperie; dans d'autres leur place est dans les ailes latérales du bâtiment. Dans tous les cas, elles sont toujours complétement isolées des hommes. L'église ne contient aucune statue, mais les murailles sont revêtues de quelques images de saints grossièrement peintes. Les hommes ôtent leurs souliers en entrant dans l'église, mais ils gardent leur turban. Pieds nus sur les nattes qui tapissent partout les dalles, ils se rangent debout, les uns à côté des autres, et s'appuient pendant l'office sur une espèce de béquille ayant de quatre à cinq pieds de

longueur; ce support n'est pas inutile, car on ne se sert point de siége, et l'office dure de trois à quatre heures. Dans leurs génuflexions, les coptes inclinent la tête jusqu'à terre, comme les musulmans, et le prêtre les bénit alors avec une petite croix d'argent.

On ne se sert pas de cloches pour appeler les fidèles à l'église; l'heure du service divin est annoncée par les sons éclatants de cymbales d'une grande dimension. Les prêtres qui officient dans le *heykel* sont revêtus de robes magnifiques; ceux qui les assistent seulement portent leur costume de ville. Comme nous l'avons dit, l'office se fait en copte; tout autre langage est interdit dans le *heykel*; mais ceux des ecclésiastiques qui sont placés dans la seconde division de l'église, la face tournée du côté du chœur, lisent et chantent des paraphrases arabes ou coptes. Leur psalmodie est à peu près la même que celle des musulmans qui récitent le Koran. Les prêtres ne doivent pas s'asseoir pendant qu'ils officient; mais comme le service est très-long, ils l'interrompent plusieurs fois pour s'asseoir durant quelques minutes, et dans ces intervalles de repos des cymbales de différents tons remplissent l'église d'un bruit assourdissant, jusqu'à ce que la cérémonie recommence.

Pendant la célébration de l'office, un prêtre sort de temps à autre du *heykel*, et vient encenser et bénir, par l'imposition des mains, chacune des catégories de fidèles. L'usage d'inonder fréquemment l'édifice des flots d'une fumée odorante n'est pas une vaine cérémonie dans ces églises basses, sombres et pleines des miasmes putrides qui s'échappent des tombes. La communion se fait sous les deux espèces; on trempe le pain dans le vin pour les fidèles, les prêtres seuls boivent le vin. Le prêtre officiant communie toujours seul, et cet acte est accompagné d'une foule de cérémonies mystérieuses; en terminant, il lave d'abord les vases sacrés, puis ses mains, enfin il boit l'eau qui a servi à ces divers lavages; prenant de l'eau bénite à deux mains, il en asperge tous les assistants, et en mouille la barbe de ceux d'entre eux qui s'approchent de lui. Une distribution de pain bénit est alors faite, et le peuple est congédié.

Les coptes observent des jeûnes longs et sévères. Une semaine avant le grand carême a lieu un jeûne de trois jours, en commémoration de celui de Ninive. Le grand carême dure cinquante-cinq jours; il y en a encore trois autres: un de vingt-huit jours, avant la Nativité; un second qui dure depuis l'Ascension jusqu'au cinq du mois ébed : on l'appelle *le jeûne des apôtres*; et un troisième de quinze jours, qui précède l'Assomption (*le jeûne de la Vierge*). Les mercredis et les vendredis sont des jours d'abstinence pendant toute l'année, à l'exception des quinze jours qui précèdent le grand carême.

Le calendrier religieux des coptes compte sept grandes fêtes : *la Nativité* (*id el Milad*); *le Baptême* (*id el Ghœtas*); *l'Annonciation* (*id el Besharah*); *les Rameaux* ou *les Palmes* (*id esh Shaanen*); *la Résurrection* (*el id el Kebeer*); *l'Ascension* (*id es Sooud*); *la Pentecôte* (*id el Ansarah*). Pour la première et la cinquième de ces fêtes les offices sont célébrés pendant la nuit qui précède la solennité. A chacune de ces époques on se pare de ses plus beaux habits, et on fait des aumônes. Le jour commémoratif du baptême de Jésus-Christ est consacré à un usage bizarre. Tous les hommes, vieux ou jeunes, se baignent soit dans un réservoir établi à ce dessein près des églises, et béni par les prêtres, soit dans une rivière quelconque, où l'on verse préalablement un peu d'eau bénite; et pendant que l'un d'eux se baigne, les autres lui disent : « Baigne-toi, comme ton père et ton grand-père se sont baignés, et chasse l'islamisme de ton cœur. » Néanmoins, cette allocution n'est rapportée que par les Arabes musulmans.

Le jour des Palmes (*dimanche des Rameaux*) le prêtre récite les prières des morts pour toute la congrégation; et si quelque membre vient à mourir entre cette époque et la fin du *khumasin* (la période de l'année où la peste est le plus redoutable), on ne répète point les prières sur son corps. Cette triste appréhension d'une grande mortalité produit toujours un effet profond sur un peuple si souvent décimé par la peste. Les coptes tiennent beaucoup à faire le pèlerinage de Jérusalem; mais il

ne peut être accompli que par les personnes de la classe aisée. Il se fait pendant la semaine sainte.

Les coptes haïssent beaucoup plus les autres chrétiens que les musulmans eux-mêmes, et on voit parmi eux beaucoup de conversions à l'islamisme.

On évalue à cinq mille le nombre des coptes *orthodoxes*, c'est-à-dire qui sont en communion avec Rome; leurs mœurs, leurs usages, sont à peu près ceux des *coptes jacobites;* la seule différence notable qui existe entre eux se trouve dans les cérémonies extérieures du culte. Toutefois le clergé copte latin est moins ignorant que celui des jacobites, et la secte entière participe à cette supériorité d'instruction. Ils ont au Caire un évêque et des prêtres du rite latin.

GRECS SCHISMATIQUES.

On compte en Égypte environ trois mille cinq cents Grecs schismatiques : il refusent, comme on sait, de reconnaître la suprématie du pape comme vicaire de Jésus-Christ, et rejettent le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Fils aussi bien que du Père. Ils permettent le mariage des prêtres, et communient sous les deux espèces. Leur chef est le patriarche de Constantinople, et ils ont au Caire trois édifices religieux : le couvent de Saint-George, celui de Sainte-Catherine, et une église dédiée à Saint-Nicolas.

On trouve encore en Égypte une autre secte de schismatiques grecs, qui depuis quelques années s'est soumise à un patriarche particulier, résidant en Égypte; ceux-ci ne sont guère plus nombreux que les précédents.

ARMÉNIENS.

Les Arméniens sont environ au nombre de deux mille; ils reconnaissent un petit nombre de fêtes, et rejettent le culte des images.

Le *Credo* arménien n'admet qu'une seule nature en Jésus-Christ, ou plutôt il ne nie pas la nature humaine, comme Apollinaire; il ne confond pas les deux natures comme Eutychès, et il ne les divise pas absolument comme Nestorius; mais il enseigne que les éléments divins et humains sont unis inséparablement, comme l'âme et le corps sont unis pour former un être vivant.

Les Arméniens font remonter leur culte au temps même de la vie de Jésus-Christ. Ils se sont séparés de l'Église catholique en 525 de l'ère chrétienne, quatre-vingt-quatre ans après le concile de Chalcédoine, qui avait rejeté la doctrine d'Eutychès, et quarante-quatre ans après qu'un synode d'évêques eut excommunié cet hérésiarque. La séparation avait été résolue en 520 dans un concile tenu à Tavin, sous le patriarche Nercet II; elle fut quinze ans à s'accomplir. En 551, sous le patriarcat de Moïse Ier, les hérésiarques adoptèrent une ère, d'après laquelle ils comptent encore. Les Arméniens ont cinq patriarches principaux : le premier est celui de Constantinople, qui représente les *rayas arméniens* répandus dans tout l'empire ottoman; sa nomination doit être confirmée par le sultan.

Cette secte chrétienne est d'une extrême sévérité dans l'observance des pratiques religieuses. Outre le grand carême, elle en a institué dix autres de cinq jours chacun. Si l'on ajoute à ce nombre tous le mercredis et les samedis, qui sont également des jours d'abstinence, on trouve dans l'année deux cent deux jours de jeûne, pendant lesquels il faut s'abstenir de viande, de poisson, de beurre, d'huile, de lait et de vin. Les prêtres ont, de plus, deux autres carêmes de cinquante jours, l'un avant Noël, l'autre avant la Transfiguration.

Il y a quelques années, le patriarche arménien tenta de réformer son Église. Il voulait supprimer la confession auriculaire et mettre en vigueur ce précepte de l'Écriture, si souvent violé par les diverses religions issues du christianisme : « *Tu ne feras pas de Dieu à ton image.* » La proscription complète des images, tant de la divinité que des saints, trouva une opposition des plus vives chez les Arméniens, et le patriarche copte intervint même, et fit comprendre au patriarche iconomaque la dangereuse inconvenance de ses idées; la réforme en est restée là pour le moment.

Quelques Arméniens, mais en petit

nombre, ont adopté le culte catholique; ils possèdent un temple spécial pour la célébration de leurs cérémonies religieuses.

Des nestoriens et des maronites se trouvent aussi en Égypte, où ils ont des chapelles, des églises, et d'autres établissements religieux. Comme les coptes, les prêtres maronites peuvent se marier.

CATHOLIQUES LATINS.

La population européenne fixée en Égypte forme l'Église catholique du rite latin, dont les différents temples sont desservis par les Pères de la terre sainte, religieux de l'ordre de Saint-François.

Conformément aux ordonnances de François Ier et de Louis XIV, qui s'en déclarèrent les défenseurs, les établissements religieux du catholicisme en Égypte sont restés sous la protection spéciale de la France.

Ces diverses sectes chrétiennes, jalouses les unes des autres, ont souvent offert aux musulmans le spectacle de déplorables conflits, et cela pour les causes les plus légères.

Ainsi, les grecs purs, les arméniens et les coptes s'entr'égorgeaient parce que les premiers faisaient le signe de la croix avec trois doigts; les arméniens, avec deux; et les coptes, avec un seul.

Aujourd'hui que le vice-roi protège toutes les religions sans distinction, et ne permet pas qu'une d'elles opprime les autres, ces haines intestines n'ont d'autre effet que d'augmenter le mépris que le musulman professe héréditairement pour les hommes qui ne sont point de sa religion.

ÉTABLISSEMENT DE L'ISLAMISME EN ÉGYPTE.

Séduit par la position politique et les richesses de ce pays, Mohammed avait toujours rêvé la conquête de l'Égypte; mais ce fut seulement sept ans après sa mort que cette conquête fut accomplie; le troisième successeur du prophète fut appelé à la réaliser. Les Égyptiens, dont la foi religieuse avait été fortement ébranlée par des schismes nombreux, n'opposèrent qu'une faible résistance, lorsque le lieutenant d'Omar, *Amrou-Ben-él-Aâs*, se présenta pour leur imposer des lois et une croyance nouvelle; d'un christianisme sans unité ils passèrent facilement au mahométisme.

FÊTES ET RITES RELIGIEUX.

Nous ne tracerons point ici l'histoire de Mohammed et des premiers califes; car cette partie a été traitée à fond dans un autre volume de l'Univers Pittoresque. (Voy. l'*Arabie* par M. Noël Desvergers.)

Les purifications ou ablutions, qui forment une des obligations principales de l'islamisme, sont un usage oriental dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés. D'ailleurs, on ne doit y voir que des pratiques hygiéniques, indispensables à observer dans des climats chauds, et Mohammed les a revêtues d'un caractère sacré pour que personne ne s'en dispensât. Le croyant ne peut se livrer à aucun acte religieux avant de s'être préalablement lavé de toute souillure corporelle. Il y a trois espèces de purification: le *ghasl*, ou lavage pour les souillures matérielles du corps, de l'habit, ou du lieu où l'on prie; *el oud-houou*, ou l'ablution, qui consiste à se laver le visage, la barbe, les mains, les bras jusqu'au coude et les pieds jusqu'à la cheville; enfin le *ghousl*, lotion obligatoire après l'acte vénérien, pendant les pertes périodiques de la femme, les couches, etc.

Afin d'offrir en tous lieux aux vrais croyants une eau pure pour les ablutions, Mohammed a conseillé aux femmes de prier dans leurs maisons; rien n'est plus rare que de voir une femme dans la mosquée, bien que l'entrée lui en soit permise. Le pèlerinage de la Mekke n'est pas non plus obligatoire pour les femmes; mais dans aucun cas il ne leur est accordé de monter seules au sommet du mont Arafat. Si elles ne sont point mariées, elles prennent un époux, afin d'accomplir cette pieuse cérémonie, après laquelle ce mariage éphémère se trouve dissous de droit.

Comme le judaïsme et le christianisme, la religion mahométane met la piété au-dessus des autres vertus, et en fait le complément indispensable d'une vie méritoire et agréable à Dieu.

L'homme pieux doit préserver de

toute souillure ses sept membres, qui sans cette précaution peuvent devenir pour lui les sept portes de l'enfer. Les sept membres sont : *les oreilles*, *les yeux*, *la langue*, *les mains*, *les pieds*, *le ventre* et *les parties sexuelles*.

Les oreilles ne doivent entendre aucun instrument de musique. Elles doivent se fermer au mensonge, à la médisance, aux discours obscènes.

Les yeux n'ont pas moins de choses à fuir. Il est défendu à tout croyant de regarder un homme du nombril au genou. Les femmes ne peuvent jamais jeter les yeux sur cette partie du corps, quel que soit le sexe de la personne qu'elles ont devant elles. Quant aux hommes, la prescription est la même pour les femmes qu'ils ne peuvent épouser; et pour celles dont ils pourraient faire une épouse la loi est encore plus sévère. Les femmes légitimes et les esclaves sont placées en dehors de ces règles. L'œil ne peut sans péché épier furtivement les actions d'autrui. Il faut aussi se garder de jeter un regard de mépris sur un musulman. Les riches et pieux musulmans établissent sur le bord des routes, dans le voisinage des villes, ou à l'entrée des déserts, des fontaines ou des réservoirs construits avec plus ou moins de luxe. Souvent ces fontaines sont entourées d'édifices pour que les musulmans puissent accomplir à l'ombre leurs devoirs religieux; si, malgré ces fondations pieuses, le musulman manque d'eau, il peut purifier son corps en le frottant de sable, de terre, de poussière ou de toute autre substance pulvérisée et sèche, pourvu que nulle chose impure n'y soit mêlée; cette cérémonie symbolique, fondée sur l'exemple de Mohammed, s'appelle *teyemmoum*, et l'origine de son institution s'explique assez par la nature aride et sablonneuse du pays où fut institué l'islamisme.

La prière est un précepte de toutes les religions. La loi de Mohammed prescrit au fidèle cinq prières par jour : une avant le lever du soleil, une à midi, une entre midi et le soir, une au coucher du soleil, et une à l'entrée de la nuit. Les heures de la prière varient suivant les saisons : celle de l'aurore, par exemple, doit se faire au moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir. Ceux qui n'ont point accompli leurs dévotions dans la première partie de la journée peuvent effacer leur faute en priant plus que les autres pendant le reste du jour. Les heures de la prière sont toutes annoncées par les muezzins, dont la voix grave et solennelle appelle les fidèles du haut des minarets.

Les prières peuvent être faites en particulier, dans la maison, ou en plein air, ou bien en commun dans une mosquée, sous la direction d'un iman. L'assemblée suit alors scrupuleusement les mouvements du pontife, et répond *amen* à la récitation de chacun des versets qui font partie de la prière. Le *salat-el-gouma* (la prière du vendredi) se fait toujours sous la conduite d'un iman.

Pour que la prière soit efficace, la loi musulmane exige :

1° L'état de propreté; 2° la décence dans le vêtement; 3° la direction du corps vers le temple de la Mekke, l'éternelle Caaba; et 4° la volonté ou l'intention.

Le musulman qui veut être dans la première de ces conditions doit faire les ablutions suivantes avec de l'eau pure, chaque fois qu'il se dispose à prier :

Laver les mains jusqu'au poignet. (*Ter.*)

Laver ou rincer la bouche. (*Ter.*)

Laver les narines. (*Ter.*)

Laver le visage. (*Ter.*)

Laver le bras droit jusqu'au coude. (*Ter.*)

Laver le bras gauche jusqu'au coude. (*Ter.*)

Ensuite passer la main droite mouillée sur le front, à la racine des cheveux; introduire les deux doigts index dans les oreilles; passer les pouces derrière les oreilles; passer le dos des mains sur le cou. (*Une fois.*)

Laver le pied droit jusqu'à la cheville. (*Ter.*)

Laver le pied gauche jusqu'à la cheville. (*Ter.*)

En finissant les ablutions, on prononce la profession de foi :

J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que Mohammed est son serviteur et son prophète.

L'ablution faite, le musulman se place

sur la natte qui couvre le sol de sa demeure, ou bien il étend dans le lieu où il se trouve un petit tapis destiné à cet usage; ce tapis s'appelle en arabe *sedjadeh*. A défaut de natte ou de tapis, il ôte un de ses vêtements, l'étale à terre, et commence la prière.

D'abord il se tient debout, dans un recueillement respectueux, la face tournée du côté de la *kiblah*, petite niche qui, dans toutes les constructions consacrées au culte, sert à indiquer la direction du temple de la Mekke; cette niche est ornée d'arabesques et de sentences tirées du Koran. Dans cette position, le fidèle fait en ces termes un *neut* ou vœu :

« Je veux offrir à Dieu deux rikats, qui forment la prière du matin, ou bien quatre rikats, qui forment la prière du soir. »

Puis il élève ses deux mains, les doigts entr'ouverts, en portant les pouces vers la partie inférieure des oreilles; la femme ne doit élever les mains que jusqu'à la hauteur des épaules, afin de ne point se découvrir : ainsi placé, le musulman dit :

Allah-hou akbar!

Dieu est grand!

Ensuite il pose les mains sur le nombril, la droite sur la gauche, les doigts un peu détachés les uns des autres, les yeux fixés sur la place qu'il touchera en se prosternant, et il récite le *sourate-él-fatihat*, c'est-à-dire le chapitre d'introduction, et un autre chapitre du Koran à son choix.

Les différentes prières se composent de plusieurs rikats; la prière la plus courte, celle du matin, n'a que deux rikats.

Dans les écoles du Caire, avant de retourner à la maison paternelle, les enfants musulmans récitent chaque jour, à l'*asr* (soir), et le jeudi seulement au *dour* (midi), une prière appelée *khezb*. Cette prière n'est pas récitée dans les écoles des mosquées.

En voici la traduction :

« Je cherche près de Dieu un refuge
« contre Satan le maudit. Au nom de
« Dieu le compatissant, le miséricor-
« dieux, le clément.

« O Dieu! protège l'islamisme, ré-
« pands la parole de vérité, soutiens la
« foi, en conservant ton serviteur et
« le fils de ton serviteur, le sultan des
« deux continents, et le souverain des
« deux mers, le sultan, fils de sultan,
« Abd-oul-Medjid Khan. O Dieu! pro-
« tège-le, protège ses armées et toutes
« les forces musulmanes.

« Seigneur de toutes les créatures,
« ô Dieu! détruis les infidèles et les
« polythéistes, tes ennemis, les enne-
« mis de la religion. O Dieu! rends
« leurs enfants orphelins, souille leurs
« habitations, fais que leur pied glisse,
« donne-les, eux, leurs familles, leurs
« ménages, leurs femmes, leurs en-
« fants, leurs parents par alliance,
« leurs frères, leurs amis, leurs pro-
« priétés, leurs races, leurs fortunes
« et leurs terres, comme butin, aux
« musulmans, ô souverain Maître de
« toutes les créatures. »

Les docteurs musulmans, qui sont entrés dans des détails minutieux à l'égard des prières, ont établi un certain nombre de règles disciplinaires. Ainsi, tant que l'on est debout, on ne doit regarder que le tapis, et, dans la position du *tahyetou*, on ne doit jamais mouvoir le pied droit lors même qu'on veut accomplir le *sidjout* ou prosternation. En faisant les salutations, le regard ne doit pas s'étendre au delà des épaules; enfin, on doit éviter soigneusement de bâiller pendant la prière, parce que le démon en profiterait pour s'insinuer dans le corps du croyant.

Indépendamment de ces prières quotidiennes que tout musulman doit faire isolément, soit dans sa demeure, soit dans les lieux où il se trouve accidentellement, soit dans les édifices consacrés au culte, les croyants doivent s'assembler le vendredi pour prier en commun, y assister à une cérémonie hebdomadaire appelée le *khotbah* : c'est, à proprement parler, une espèce de sermon qui se tient dans les mosquées principales de chaque ville et dans celles qui ont été fondées par les califes. Ce sermon prend régulièrement place après les prières ordinaires de midi; en le prononçant, l'iman loue Dieu, célèbre la mémoire de Mohammed; et du temps des califes, qui réunissaient

à la fois les fonctions de souverain pontife et d'empereur, on y ajoutait des vœux, des prières et des acclamations pour la prospérité de celui qui régnait, pour la longue durée de sa puissance, ainsi que pour le bonheur et la gloire du prince désigné comme devant hériter de l'empire. Cet honneur, qui était un des attributs de la souveraineté, fut exclusivement réservé aux califes et à leurs successeurs présomptifs jusqu'en l'an 205 de l'hégire (820 de l'ère chrétienne). Quelques ouvrages religieux portent aussi pour titre le nom de *khotbah*.

Avant l'établissement de l'islamisme, le jeûne religieux existait déjà chez plusieurs peuples, entre autres chez les juifs et les chrétiens; et si ce n'était point une pratique religieuse pour les anciens habitants de l'Égypte, c'était au moins une mesure hygiénique généralement usitée chez eux. Mohammed dénatura cette institution en la rendant trop sévère. Le jeûne du ramadan, pendant lequel on doit s'abstenir de tout aliment, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, sans qu'il soit permis même de fumer ou de prendre un verre d'eau, dure un mois lunaire. Une abstinence aussi rigoureuse, maintenue pendant si longtemps, peut affecter la santé des individus obligés à des travaux pénibles.

Comme les musulmans ne font usage que du calendrier lunaire, il arrive que le ramadan est célébré successivement dans chacun des mois de l'année pour revenir tous les trente-trois ans à la même époque.

A ce long jeûne succède une fête qui dure trois jours, pendant lesquels les fidèles se dédommagent, selon la mesure de leurs moyens, des privations qu'ils se sont scrupuleusement imposées. Cette fête s'appelle le *Petit-Baïram*. Le *Grand-Baïram* ou *Courbam-Baïram* a lieu soixante-dix jours après le petit, et dure quatre jours. Le *Courbam-Baïram* a été institué en mémoire du sacrifice d'Abraham.

Toutes les religions ont recommandé l'aumône, comme une vertu. L'islamisme en a fait une loi dont il a réglé l'exécution. Tout croyant doit donner, chaque année, aux pauvres musulmans, au moins deux et demi pour cent de son revenu. Cette espèce de redevance peut se payer en argent, en bétail, en grains, en fruits ou en marchandises. Néanmoins, pour s'y trouver obligé il faut jouir d'une certaine aisance.

Le pèlerinage de la Mekke et les cérémonies pratiquées autour de la Caaba étaient des dévotions suivies par les Arabes bien des siècles avant Mohammed. Tout musulman, fidèle observateur de la loi du Koran, doit, au moins une fois dans sa vie, visiter la ville sainte.

Chaque année, des milliers de pèlerins se réunissent pour accomplir ensemble ce pieux voyage. La caravane part du Caire vers le 27 du mois de *chewal*, quelques jours après la procession du *mahmil*. Le *mahmil* est une caisse en bois qui contient la voile de la Caaba, et quelquefois deux exemplaires du Koran, destinés au temple de la Mekke; cet envoi se fait régulièrement tous les ans. La sainte caravane emporte avec elle, outre le *mahmil*, le trésor envoyé par le sultan à la Mekke et les divers dons faits par les princes, les villes ou particuliers. Les pèlerins se partagent en trois troupes : l'une suit la route du désert; le voyage par terre dure environ quarante jours : les deux autres troupes s'embarquent à Suez ou à Kosséir. C'est pendant les fêtes du *Courbam-Baïram* que les pèlerins, venus de tous les points de l'Orient, doivent se trouver rassemblés dans la ville qui a vu naître leur prophète.

Autrefois la ville sainte était visitée par de nombreuses caravanes, venues de tous les points de l'Orient, pour déposer de pieuses offrandes; mais aujourd'hui la ferveur religieuse s'est fort attiédie, même en Arabie; et, soit indifférence, soit par suite de la crainte qu'inspiraient les brigandages des Wahabytes, les pèlerinages, et surtout les dons, deviennent de plus en plus rares. Toutefois, les *hadjis* (pèlerins) sont toujours fort considérés, et ce titre confère une sorte de sainteté.

Le musulman qui déserte la loi de Mohammed est condamné à mort; on donne ordinairement trois jours de sur-



Lemaître direxit

MOURAD BEY

sis à l'apostat pour réfléchir et abjurer son *idolâtrie*. Et si à l'expiration de ce temps de miséricorde il ne vient pas à résipiscence, on l'envoie devant Dieu implorer un pardon refusé par les hommes : Allah peut être clément, mais le fanatisme est inexorable.

Tout individu qui abandonne un autre culte pour embrasser l'islamisme devient le fils spirituel ou adoptif du prophète ; ce qui lui donne le droit de porter le turban vert et des vêtements de la même couleur, privilége exclusivement réservé aux descendants de Mohammed ; mais cette noblesse est purement personnelle, et ne se transmet pas aux enfants du converti.

Les renégats, dont la profession de foi a été déterminée par quelque calcul d'intérêt, n'obtiennent aucune considération ; et même ils sont le plus souvent en butte à toute espèce de dédains et d'injures de la part de leurs nouveaux coreligionnaires.

Quant aux Orientaux ou aux Européens dont la conversion a lieu dans des circonstances favorables, dont la détermination, pure de tout soupçon de bassesse et d'intrigue, a eu manifestement pour cause unique une conviction sincère, lorsque leur vie est du reste probe et noble, que leurs mœurs sont irréprochables et qu'ils se conforment strictement aux prescriptions du Koran, ils sont traités, en toutes occasions, avec les plus grands égards ; leur qualité les investit d'une sorte de sainteté, qui leur attire le respect et la vénération générale.

Selon quelques auteurs, les juifs qui veulent entrer dans le sein de la religion musulmane sont obligés de se faire d'abord baptiser comme chrétiens. Cette assertion est inexacte : pour apostasier ils ne sont soumis à aucune formalité spéciale, et peuvent passer sans profession intermédiaire du judaïsme à l'islamisme.

SECTES MUSULMANES.

L'islamisme a vu s'élever beaucoup de sectes dans son sein ; cependant les docteurs musulmans affirment que leur nombre n'a jamais atteint *soixante-treize*.

Les deux principales, celles qui partagent encore les musulmans de nos jours, sont celles des *sonnites* ou orthodoxes, et des *schyytes* ou hérétiques. Cette séparation remonte à peu de temps après la mort du prophète.

Les *sonnites* reconnaissent l'infaillibilité d'Aboubekr, d'Omar et d'Osman ; ils admettent toutes les explications théologiques, toutes les décisions légales de ces différents chefs. Pour eux, la *sonna*, vaste compilation de traditions qui sert de complément au Koran, a la même autorité que la loi orale chez les Juifs ; de là leur nom de *sonnites*.

Les *schyytes*, au contraire, prétendent que le véritable successeur de Mohammed est Aly, son gendre et son fils adoptif, désigné par lui comme héritier de l'empire. Toutes les explications du Koran, données par d'autres, sont autant d'hérésies pour eux. Ils nient la prédestination absolue, et ne veulent point admettre l'incréation du Koran. Les *schyytes* révèrent Hussein et Aly comme des saints, et même quelques-unes des divisions de cette secte importante, les *nossairis* et les *mitoualis*, qui habitent une partie des hauteurs du Liban, sont persuadés qu'Aly a été revêtu d'un caractère divin, et lui rendent une sorte de culte.

Les *sonnites* eux-mêmes se sont subdivisés en quatre catégories : Les *hanbalites*, les *schaféites*, les *malékites* et les *hanéfites*, ainsi appelés du nom de leurs fondateurs *Hanbal*, *Schaféi*, *Malek* et *Habou-Hanifa* ; mais comme ces sectaires ne diffèrent entre eux que sur des questions peu importantes, ils sont regardés comme également orthodoxes.

Les musulmans orthodoxes occupent l'empire ottoman, plusieurs parties de l'Afrique, les îles de la mer des Indes et de l'Égypte. C'est la doctrine de *Schaféi* qui domine dans cette dernière contrée. En Perse et dans la Tartarie on trouve beaucoup de *schyytes*.

Les habitants du désert, *Arabes nomades* ou *Bédouins*, forment une autre catégorie de musulmans ; on ne les regarde point comme dissidents, quoiqu'ils s'exemptent de toutes les pratiques minutieuses et s'inquiètent peu des subtilités dont les docteurs ont enveloppé les dogmes de l'islamisme. Pour justifier leurs infractions perpétuelles

aux prescriptions religieuses, ils disent : « Nous ne récitons pas les prières, « parce que nous n'avons pas d'eau pour « faire les ablutions; nous ne faisons « pas l'aumône, parce que nous som- « mes pauvres; nous n'observons pas « le ramadan, parce que nous jeûnons « toute l'année; et nous n'allons point « à la Mekke, parce que le temple de « Dieu est partout. » Et les musulmans acceptent tacitement ces excuses, au moins fort spécieuses.

Au milieu des populations chrétiennes et musulmanes, il existe une autre secte dont on ignore la véritable origine : ce sont les *yésidis*, qui habitent les montagnes voisines de la ville de Singar. Ces sectaires, dont quelques dogmes présentent de l'analogie avec ceux du christianisme, reconnaissent un bon et un mauvais génie; mais, persuadés que le mauvais génie n'est qu'un ange déchu, et qu'un jour il doit rentrer en grâce auprès de Dieu, ils redoutent sa vengeance, et c'est à lui surtout que s'adressent leurs prières et leurs hommages.

Ce fut au commencement du dix-huitième siècle de l'ère chrétienne et du douzième de l'hégire qu'Abd-el-Wahab commença à prêcher une doctrine nouvelle dans les mêmes lieux où Mohammed avait établi sa religion. Il voulait ramener l'islamisme à sa pureté primitive, et le purger de toutes les superstitions. A ses yeux, le Koran n'est point un livre créé par l'inspiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel; Jésus-Christ, Mohammed et les autres prophètes, ne sont que des sages aimés du Très-Haut; c'est à Dieu seul que doit s'adresser la prière.

Voici quels sont les principaux dogmes des wahabis :

Prier cinq fois le jour; jeûner le mois de ramadan.

Ne point faire usage de boissons spiritueuses.

Ne point tolérer les prostituées.

Prohiber les jeux de hasard et la magie.

Donner en aumônes la centième partie de son bien.

Punir sévèrement les pédérastes et les faux témoins.

Empêcher l'usure.

Faire au moins une fois le pèlerinage de la Mekke.

Ne point fumer de tabac et de toumbak, cet usage étant une chose futile et de pure vanité.

Ne point permettre que les hommes se vêtissent d'étoffes de soie : l'or et la parure n'appartiennent qu'aux femmes, dont ils relèvent la beauté.

Ne point élever de dômes et de mausolées. Abattre ceux qui existent; cette pompe favorisant l'idolâtrie.

Cette secte, dont la doctrine semble si sage, coûta des flots de sang à l'empire ottoman. Le fanatisme le plus féroce animait les wahabys; ils attaquaient, ils égorgeaient sans pitié les musulmans qui refusaient d'admettre leur réforme, et brisaient les chapelles sépulcrales élevées en l'honneur des cheiks et des imans réputés saints parmi les croyants. Leur nombre étant devenu considérable, ils s'emparèrent d'une partie de la Mésopotamie, prirent Médine, la Mekke et Djedda, pillant et rançonnant les caravanes qui apportaient à la ville sainte les dons précieux des pieux musulmans, leur puissance s'accrut si rapidement, qu'ils menacèrent un instant de changer la face du monde oriental.

Ce fut alors que le pacha d'Égypte, Méhémet-Aly, fut chargé par la Sublime-Porte de leur faire une guerre d'extermination. La lutte fut longue et opiniâtre; mais les troupes égyptiennes, mieux disciplinées et pourvues d'artillerie, devaient inévitablement triompher. Les wahabys, vaincus, furent refoulés dans leurs déserts, et le 17 décembre 1818 Abd-Allah-Ebn-Sououd, leur dernier chef, fut décapité à Constantinople, sur la place de Sainte-Sophie.

Dès les premiers temps de l'islamisme, plusieurs des nouveaux convertis se vouèrent à une vie austère, solitaire et contemplative. Ces religieux furent désignés sous le nom de *sofys* ou de *faquirs*; plus tard, lorsqu'ils se furent constitués en communauté, on leur donna le nom de *dervis* ou *derviches*. Aujourd'hui on en compte dans l'empire ottoman trente-deux ordres principaux, ayant leurs règles, leurs statuts, leurs pratiques et leurs costumes particuliers. Tous habitent des couvents,

Okel à Alexandrie, près le port neuf.



que les fidèles enrichissent de leurs bienfaits; les mieux dotés aident les autres.

Dépravés par le fanatisme, et quelquefois excités par l'ambition et le désir de se faire une grande réputation de sainteté, quelques-uns se livrent à des actes étranges, bizarres, puérils, incompréhensibles; les uns, tenant entre leurs dents un fer rouge ou un charbon ardent, tournent sur leurs talons avec une effrayante rapidité. Les autres s'agitent dans d'horribles convulsions, ou s'enfoncent dans les oreilles ou dans d'autres parties du corps des instruments acérés, jusqu'à ce qu'ils succombent sous la fatigue et la douleur..... D'autres pratiquent des jeûnes interminables, pendant lesquels ils restent debout en prières sans remuer aucun de leurs membres.

Les derviches aiment à suivre les expéditions militaires; ils animent le soldat par des invocations et des allocutions fanatiques; quelquefois même ils s'élancent dans la mêlee, et contribuent de leur valeur personnelle à la défense de l'étendard de Mohammed.

Ces moines sont en grande vénération auprès des musulmans, et beaucoup d'entre eux profitent de l'autorité attribuée à leur caractère pour exploiter la crédulité de gens ignorants et superstitieux, soit en interprétant les songes, soit en vendant des remèdes et des talismans; beaucoup aussi ont des mœurs dissolues, et couvrent du manteau de la sainteté les plus honteuses débauches.

Le supérieur général de tous les ordres de derviches établis en Égypte est un descendant en ligne directe du premier calife Abou-Bekr; cet éminent personnage, regardé comme le représentant de son illustre ancêtre, porte le titre de *Esh-Cheik-él-Bekri*. Omar, le second des califes, a aussi son représentant parmi les cheiks des derviches; c'est le chef des *Enaniyeh* ou *Owlad-Enan*. Osman, n'ayant point eu de postérité, n'a pas de représentant. Aly est représenté par le *cheik-es-sadàt*, ou *cheik des seyyids* ou *chérifs*, titre moins important que celui de *mackib des chérifs*, qui est aussi l'apanage du successeur d'Abou-Bekr. Chacun de ces trois cheiks est appelé *le possesseur du sedjadeh* du prince son aïeul, de même qu'on appelle le cheik d'un ordre *le possesseur du sedjadeh du fondateur de l'ordre* (*Sahheb sedjadeh*). Le *sedjadeh* est le trône de la grandeur spirituelle.

Il y a quatre grands ordres de derviches en Égypte.

Les *rifadiyeh* ont des bannières et des turbans noirs; quelquefois les turbans sont en étoffe de laine bleu foncé, ou en mousseline d'un vert très-sombre. Les traditions populaires attribuent à ces derviches une foule d'actions merveilleuses, qui leur ont conquis une grande célébrité; ils se subdivisent en plusieurs ordres : les *ilwaniyeh* jouissent du privilége de s'enfoncer des pointes de fer dans les yeux ou dans toute autre partie du corps sans éprouver aucune douleur; ils se passent des épées au travers du corps, et criblent leurs joues d'aiguilles sans qu'on puisse voir ensuite aucune trace de blessures. Ils portent aussi de grosses pierres sur leur poitrine, et accomplissent encore beaucoup d'autres miracles. Les *saadiyeh*, autre subdivision des *rifadyeh*, ont pour insignes des bannières vertes et des turbans verts ou bleu sombre, comme la presque totalité de l'ordre auquel ils se rattachent. Ceux-ci ont le don de manier les serpents venimeux sans danger, et quelques-uns même s'en nourrissent. Le cheik des *saadiyeh* a la prérogative d'être l'acteur principal dans une cérémonie fort étrange, qu'on appelle le *doleh*, et qui se pratique dans les grandes occasions, comme à la fête de la naissance du prophète. Il monte à cheval, et galope sur le corps de ses derviches, et même sur celui d'autres personnes qui viennent, par piété, se jeter sous les pieds du cheval, et qui n'en reçoivent jamais aucun dommage.

Le second ordre est celui des *ckadiriyeh*; leurs bannières et leurs turbans sont blancs. La plupart de ces derviches sont pêcheurs, et dans leurs processions religieuses ils portent, sur de longues perches, des filets verts, rouges, jaunes, blancs, etc.

Le troisième ordre, celui des *ahhmediyeh*, est très-nombreux et fort respecté; les bannières et les turbans de ses membres sont rouges. Il se sub-

divise en *beipoumiyeh*, *shaaraweyeh*, *shinawiyeh*, etc., etc. Ces derniers ont coutume de faire jouer à un âne un singulier rôle dans les cérémonies de la fête de leur patron : l'âne entre seul dans la mosquée, et s'en va droit à la tombe du saint, où il s'arrête; alors la foule se presse autour de lui, et chacun lui enlève un peu de poil qui acquiert la vertu d'un talisman; la pauvre bête reste immobile et se laisse épiler jusqu'à ce que sa peau soit devenue nue comme la paume de la main. Une autre subdivision des *ahhmediyeh* se compose de jeunes hommes qu'on nomme *owlad-noohh*; ils portent de grands chapeaux, *turtours*, surmontés d'une touffe de morceaux de drap de diverses couleurs, des épées de bois, et une masse de chapelets; ils tiennent à la main un fouet fait d'une épaisse tresse de cordes et qu'on appelle *firckilled*.

Enfin, le quatrième ordre, les *basahimeh* ou *bourhamiyeh*, porte des bannières et des turbans verts. Il y a encore beaucoup d'autres classes de derviches; mais elles rentrent presque toutes dans l'une ou l'autre des catégories de ces quatre ordres.

Il est impossible de faire connaître toutes les règles et les pratiques de ces diverses communautés, d'autant plus que beaucoup de leurs statuts, comme ceux des francs-maçons, ne sont pas révélés à tous les initiés. La réception d'un derviche se fait à peu près de la manière suivante dans tous les ordres :

Le candidat ou *moored* s'assied à terre en face du cheik, assis également sur le sol; ils entrelacent leurs mains droites, qui sont recouvertes par la manche de la robe du cheik, et le *moored* récite les formules de l'admission ratifiée par le supérieur. Voici quelles sont ces formules : « Je demande pardon à Dieu le Grand (*trois fois*), le seul Dieu, le Dieu vivant, éternel; je reviens à lui plein de repentir, et lui demande sa grâce, son pardon, et l'exemption des peines de l'enfer. » Le cheik dit alors : « Viens-tu à Dieu plein de repentir? » Le moored répond : « Je reviens à Dieu plein de repentir; je me jette dans le sein de Dieu, j'éprouve un violent chagrin de mes fautes passées, et je suis résolu à n'y plus retomber. » Il dit ensuite, après le cheik : « Je demande la faveur de Dieu le Grand et du noble prophète; et je prends pour cheik et pour guide auprès de Dieu, mon maître.... » (Suivent les noms et qualités du chef de l'ordre dans lequel on entre.) « Je ne veux ni changement, ni séparation; que Dieu le Grand soit notre témoin! » Ce serment est répété trois fois; puis l'adepte dit également à trois reprises : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. » Ensuite le cheik et le moored récitent ensemble le *fatihat*, et le nouveau derviche termine la cérémonie en baisant la main de son supérieur.

Les exercices religieux des derviches consistent principalement dans la récitation des *zikrs*. Assis ou debout, ils se placent les uns auprès des autres de façon à former un cercle ou un ovale, ou bien sur deux files disposées face à face, et chantent ou crient : *La ilaha illallah!* ou toute autre invocation, jusqu'à ce que leurs forces soient épuisées; ils accompagnent leur chant ou leur cri de mouvements de la tête, du corps, ou des membres. L'habitude de ces exercices fatigants leur permet de les continuer pendant un temps beaucoup plus long qu'on ne pourrait se l'imaginer; souvent leur chant est soutenu par des musiciens qui jouent d'une sorte de flûte nommée *nay*, ou d'une espèce de musette appelée *arghool*, et par des dévots qui entonnent des hymnes religieux. Quelques derviches jouent eux-mêmes d'un petit tambour (*baz*) ou du tambourin; enfin quelques-uns dansent en vociférant leurs zikrs.

Parmi les rites des derviches, il y en a qui sont d'un usage commun à tous les ordres, et d'autres qui sont particuliers à une classe de ces religieux. Au nombre des rites spéciaux on doit citer ceux des *khalwetis* et ceux des *shazilis*, qui diffèrent entre eux par la fixation du moment de la prière du matin. La prière des khalwetis se dit avant l'aurore et s'appelle *wird-sahar;* celle des shazilis se fait après le point du jour et s'appelle *hhezb-esh-shazili;* en outre, les khalwetis pratiquent des réclusions temporaires, d'où est venu leur nom (*khalweh*, *cellule*); il arrive souvent qu'un khalweti se confine solitairement dans une cellule, et y reste

pendant quarante jours et quarante nuits, jeûnant depuis le lever jusqu'au coucher du soleil durant tout ce temps. Quelquefois un certain nombre de ces derviches vient se renfermer dans les cellules de la mosquée du cheik *Eddimurdashi*, et y reste trois jours et trois nuits à l'occasion de la fête de ce saint; pendant ce temps ils mangent seulement un peu de riz le soir et boivent une coupe de sorbet; ils passent leur temps à répéter des prières inconnues aux profanes, et ne quittent leurs cellules que pour se réunir aux fidèles aux heures des cinq prières quotidiennes. Si quelqu'un prend la liberté de leur parler, ils se bornent à répondre : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. »

Presque tous les derviches de l'Égypte sont négociants, artisans ou agriculteurs, et assistent seulement aux cérémonies de leurs ordres respectifs; néanmoins, il y en a qui n'ont d'autre fonction que d'accomplir des *zikrs* dans les fêtes religieuses, ou de chanter dans les processions funèbres : ceux-là sont appelés *foockura*, ou *fackirs*, nom donné aux pauvres en général, et spécialement aux pauvres religieux. Quelques-uns vivent en vendant de l'eau aux paysans, et à ceux qui viennent pour assister aux solennités du culte. Outre les derviches qui font métier de charmer les serpents, il y en a d'autres qui mènent une vie errante, et voyagent en Égypte pour exploiter une superstition ridicule dont nous allons citer un exemple. Un saint fort honoré, appelé *Si-Daoud-el-Azab*, qui vivait à Tefahineh, village de la Basse-Égypte, avait un veau, qui le suivait partout, lui portait son eau, etc. Depuis la mort de ce religieux, les derviches de son ordre achètent des veaux dans le village de Tefahineh, et leur apprennent à monter des escaliers, à se coucher au commandement. Quant il est dressé, ils parcourent le pays avec leur élève, et vivent des aumônes que l'animal sacré leur procure auprès des musulmans superstitieux. Ce veau, qu'on nomme *egl-el-Azab* (le veau d'el Azab), est ordinairement garni de deux grosses sonnettes, dont l'une est suspendue à son cou par un collier, l'autre attachée à son corps par une ceinture. *L'egl-el-Azab* doit attirer la bénédiction de *Si-Daoud-el-Azab* sur les maisons où il est appelé.

Il y a aussi en Égypte une grande quantité de derviches errants, qui sont Perses ou Turcs; ils sont beaucoup plus importuns que les Égyptiens qui mènent la même vie. Pendant la prière du vendredi, on voit de ces religieux entrer dans la mosquée de Hhasaneyn, la plus fréquentée par les musulmans étrangers; et quand l'iman récite le premier khootbeh, ils passent entre les rangs des fidèles, et leur mettent sous les yeux une petite bande de papier sur laquelle se trouve quelque sentence du Koran; par exemple : « Celui qui fait l'aumône sera pourvu. » D'autres inscrivent sur leur supplique cette phrase, plus explicite : « Le pauvre derviche demande une aumône; » ou toute autre formule analogue. A l'aide de cette pratique ils ramassent souvent dans la mosquée une somme assez considérable. Les derviches perses demandent l'aumône en présentant une espèce de tasse de métal, ou une sebille de bois ou une noix de coco; ils mettent aussi leur nourriture dans ce vase, auprès duquel figure généralement une cuiller de bois. Ils sont vêtus de costumes variés; mais on les distingue surtout des Égyptiens par la coiffure, qui est le plus souvent un chapeau de feutre en forme de pain de sucre; le reste de leur habillement se compose d'une veste avec de larges pantalons, ou bien d'une sorte de tunique attachée par une ceinture et recouverte d'une longue robe ou d'un manteau d'étoffe grossière. Les Turcs sont encore plus hardis que leurs confrères : ils s'insinuent partout, et, grâce à leur saint caractère, le succès couronne presque toujours leurs demandes.

CHAPITRE IV.

ARMÉE DE TERRE. — MARINE.

INTRODUCTION DE LA TACTIQUE EUROPÉENNE. — INFANTERIE. — CAVALERIE. — ARTILLERIE. — ARSENAUX. — ÉCOLES. — ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES. — COSTUMES DU NIZAM. — ARMEMENT. — SOLDE ET TAIM. — ADMINISTRATION DE L'ARMÉE. — MODE DE RECRUTEMENT. — ÉTAT MORAL DU NIZAM. — TABLEAU DES FORCES DE L'ARMÉE

RÉGULIÈRE, DES TROUPES IRRÉGULIÈRES ET DE LA GARDE NATIONALE. — MARINE. — ARSENAL DE LA MARINE. — ÉCOLE NAVALE. — TABLEAU DE LA MARINE.

A sa première campagne Méhémet-Ali fut mis en présence de troupes organisées d'après un système dont les Orientaux n'avaient aucune idée. A la vue de ces beaux régiments, dociles comme un seul homme, agissant avec un ensemble qui décuplait leur force, son esprit, naturellement observateur, fut saisi d'une admiration profonde, et ce sentiment s'enracina de jour en jour par l'expérience fâcheuse qu'il fit des désordres et de l'impuissance d'une horde indisciplinée. Il comprit bientôt que le seul moyen de repousser les attaques de ses ennemis, et d'établir un ordre durable, était la création d'une armée régulière.

Avant l'établissement de l'autorité de Méhémet-Ali, l'Égypte avait été en proie à l'anarchie. Une milice turque et albanaise faisait peser sur les habitants un joug de fer. Souvent, exaspérées par les violences de cette soldatesque sans frein, les populations se révoltaient, pour être comprimées un instant et se révolter de nouveau, avec aussi peu de succès. D'ailleurs, la puissance militaire elle-même était un foyer de discordes. Des rivalités, des intrigues, des luttes, des guerres intestines, absorbaient la plus grande part de l'activité des chefs, et ne laissaient entre les mains du gouvernement qu'un effectif très-variable.

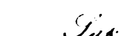
Abandonné à ses propres ressources, le pacha n'aurait pu accomplir les grands projets qu'il avait conçus. Il lui fallait avoir recours à la science des Européens; il appela auprès de lui des officiers français et italiens, qui enseignèrent à ses sujets la discipline militaire, le maniement des armes, les manœuvres et les évolutions. On dut ensuite pourvoir à la formation d'un corps d'officiers, fonder des écoles où les jeunes gens pussent puiser toutes les connaissances théoriques nécessaires. A mesure que l'armée régulière grossissait, on fut obligé de construire des casernes; et successivement la nécessité fit créer des manufactures d'armes, et des fabriques pour subvenir à l'habillement et à l'équipement des troupes. C'est ainsi que des travaux considérables furent exécutés en peu de temps. Mais, il faut le dire, ce fut souvent avec plus d'ardeur que d'intelligence. L'impatience du pacha lui fit quelquefois tenter des entreprises chimériques, impossibles; maint projet sans consistance reçut un commencement d'exécution avant d'avoir été étudié suffisamment.

Ainsi, en 1830, le pacha ordonna la construction de vingt-cinq salpêtrières: elles devaient être élevées dans le Saïd, sur les monticules formés par les ruines des villes anciennes. Pour bâtir ces fabriques on démolit les temples antiques d'alentour : quatre à Karnack, un à Erment, un à Denderah, un à Edfou. En 1838 les constructions étaient achevées; ce fut alors seulement qu'on s'avisa de faire l'essai des terres, et on reconnut qu'elles n'étaient pas propres à donner du salpêtre.

C'est ainsi qu'en 1840 Méhémet-Ali, préoccupé des préparatifs d'une défense désespérée, envoya aux moudirs, entre autres ordres, celui de faire planter des saules destinés à procurer le charbon nécessaire à la fabrication de la poudre. Le firman fixait impérieusement le nombre de saules que les sujets du pacha devaient cultiver sans retard; la seule province d'Esnée était taxée à 50,000 arbres, et l'arrondissement de Thèbes à 7,000; or, tout le Moudirié à cette époque comptait trois saules seulement, qui se trouvaient placés dans le jardin du consul de France à Luxor!

Sans aucun doute la nécessité d'organiser rapidement une armée fit entreprendre simultanément de grands travaux, et donna subitement à l'Égypte une apparence d'activité et d'industrie; la face du pays fut changée en quelques années : mais que de pertes de temps et d'argent on se serait épargnées avec quelques études préalables!

Comme nous l'avons dit, ce furent des officiers européens, surtout des Français et des Italiens, qui firent l'éducation de la nouvelle milice (Nizam-Djeddyd), et qui formèrent les divers établissements nécessaires à la nouvelle organisation militaire. On ne lira pas





Sâkîeh

sans intérêt, sans doute, quelques détails sur les principaux de ces officiers, et sur les difficultés qu'ils rencontrèrent en Égypte. Parmi ceux qui ont rendu au vice-roi les services les plus signalés, on doit en première ligne nommer M. Sève (et non Selves), ancien aide de camp des maréchaux Ney et Grouchy, plus connu aujourd'hui sous le nom de Soliman-Pacha. Né à Lyon en 1787, entré à douze ans dans l'artillerie de marine, il quitta ce corps en 1807, et s'enrôla dans le 2e régiment de hussards; il fut nommé sous-lieutenant en 1813, et passa lieutenant, puis capitaine en 1814. N'ayant pas été confirmé dans ce grade de capitaine par la restauration, il donna sa démission, et vint en 1816 chercher fortune en Égypte, où ses talents incontestables, mis en lumière et secondés par les circonstances, l'ont élevé au poste qu'il occupe. Après la conquête de la Syrie, il fut nommé pacha et général de division (mai 1834); ses appointements furent portés à 35 bourses par mois (4,375 francs). Méhémet-Ali, n'osant ouvertement élever un renégat à cette dignité, fit savoir au conseil de la guerre qu'il voulait nommer pacha celui de ses généraux qui lui avait rendu les plus grands services. Soliman réunit toutes les voix du divan, qui ne s'était pas mépris sur le candidat tacitement présenté par Méhémet-Ali.

Après la tentative de 1815, mentionnée dans le 1er chapitre, et la révolte qu'elle causa, et qui fut une des péripéties les plus redoutables de la vie de Méhémet-Ali, ce prince n'osa donner suite à ses projets de réforme qu'avec les plus grandes précautions. En 1816 il choisit cinq cents hommes d'élite parmi ses mameluks, et confia à M. Sève le soin de les former au maniement des armes et à la discipline européenne. Une caserne spacieuse, construite avec les matériaux des temples d'Éléphantine, s'éleva rapidement à Assouan, près de la première cataracte, et reçut le faible détachement sur lequel reposaient de si grandes espérances.

M. Sève avait bien compris l'importance extrême du rôle qu'il avait à remplir; s'il réussissait, les préjugés du pays étaient détruits en grande partie, l'opposition contre les changements aux coutumes invétérées était vaincue sans retour, et l'armée nouvelle avait un noyau; s'il échouait, le dessein de Méhémet-Ali était compromis pour longtemps, et son pouvoir même pouvait s'en ressentir. Mais, quoique l'habile officier eût bien prévu les difficultés de toutes sortes, et qu'il se fût armé de fermeté et de patience, il était loin de prévoir quelles haines son entreprise allait soulever parmi ses élèves. Il lui fallait initier aux connaissances militaires une race ignorante, paresseuse, et pleine de vanité. Il vit bientôt que pour dompter la mollesse, l'apathie, les répugnances opiniâtres de ses soldats, il fallait être sans cesse sur le qui-vive, et déployer autant de bravoure et de vigueur que de persévérance et d'adresse. C'était pour ces jeunes musulmans, avides de jeux et de plaisirs, un véritable supplice de garder pendant les manœuvres un silence absolu, d'obéir à une règle inflexible; il leur semblait surtout odieux d'être soumis aux ordres d'un infidèle, d'*un chien de chrétien*. Aussi employèrent-ils tous les moyens pour dégoûter leur chef; ils allèrent même jusqu'à tramer des complots contre sa vie. Un jour, pendant l'exercice à feu, Sève entendit une balle siffler à son oreille : « Vous êtes des maladroits! « leur cria-t-il; visez mieux. » Et de nouveau il commanda le feu. Ce trait de courage et de sang-froid imposa aux mécontents; et comme il eut le tact, ou la générosité, de ne pas faire rechercher les coupables, on lui sut gré de sa clémence; et il ne fut plus question ni de révoltes ni de complots. Il ne négligeait rien d'ailleurs pour se concilier l'affection de ses subordonnés; il partageait leurs jeux et leurs exercices, et y excella bientôt lui-même. Enfin, son dévouement intelligent fut récompensé; il vit une salutaire émulation s'éveiller dans l'école; et au bout de trois ans il put annoncer au pacha que l'instruction du bataillon modèle était terminée. Dans le courant de cette période de temps on avait successivement envoyé à Assouan d'autres détachements de mamelucks, donnés par les hauts fonctionnaires et les courtisans du pacha. Ce n'était donc plus cinq cents, mais mille jeunes gens instruits

qui sortaient de l'école pour former les premiers cadres des régiments de la nouvelle armée. Quant aux soldats, il eût été téméraire de les prendre parmi les Turcs et les Albanais; et, d'autre part, les indigènes n'offrant aucune garantie de bonne volonté et d'intelligence, on préféra faire venir du Kordofan et du Sennaar trente mille nègres, qui complétèrent l'effectif des six premiers régiments. Ces malheureux, changés de climat et de régime, peu propres aux fatigues de la guerre, et fort maltraités à cause de leur inaptitude, furent attaqués par toutes sortes de maux, et périrent en masse. Il essaya alors de recruter l'armée parmi les Arabes; tentative hardie, devant laquelle le pacha reculait le plus possible, et qui ne réussit qu'à force d'énergie, de ténacité, et même de rigueurs, au milieu des perpétuelles rébellions d'une nation profondément irritée.

Pour achever ce qui concerne l'infanterie, il nous reste à parler de deux autres personnages, dont les soins concoururent à perfectionner l'œuvre si bien fondée par M. Sève. L'un est le lieutenant général Boyer, qui, sur la demande du pacha, quitta Paris, et débarqua en Égypte à la fin de 1824. Il alla aussitôt rejoindre le Nizam, campé pour le moment à Kanka. Les officiers qu'il avait sous ses ordres étaient le colonel Gaudin, M. A. Tarlé, chef d'état-major, et deux aides de camp. A peine était-il installé dans ses fonctions, que les intrigues s'agitaient autour du lieutenant général. Celui-ci, fatigué par les manœuvres ténébreuses dont on l'enveloppait, envoya sa démission au pacha, en lui détaillant les motifs de cette détermination. On tenta vainement de le retenir : en août 1826 il était de retour en France. Le peu de temps que le général passa au milieu de l'armée égyptienne fut marqué par de véritables progrès dans la discipline et dans l'administration. Les troupes étaient alors aussi instruites qu'aujourd'hui, mieux tenues, et payées avec plus de régularité.

Après le départ de M. Boyer, le colonel Gaudin devint instructeur en chef de l'armée. Le temps qui ne se passait pas en inspections puériles était employé à extraire de divers ouvrages des leçons de tactique élémentaire pour les instructeurs inférieurs. Malheureusement M. Gaudin ne sut ni se faire aimer des soldats, ni se faire respecter des officiers subalternes; et il dut bientôt quitter l'Égypte.

Il y avait longtemps que l'infanterie avait reçu sa nouvelle forme, lorsqu'on songea à établir aussi un corps de cavalerie régulière. Le pacha n'avait pas pensé qu'il y eût avantage à appliquer la tactique européenne aux mouvements de la cavalerie. Ce fut Ibrahim-Pacha qui accomplit la réforme de cette partie de l'armée. A son retour de l'expédition de Morée, où la supériorité des manœuvres européennes lui avait été révélée, il s'occupa activement d'introduire parmi les troupes à cheval des changements analogues à ceux de l'infanterie.

Aidé par les conseils expérimentés de M. Paulin de Tarlet, il se mit à l'œuvre sur-le-champ. On fit venir des instructeurs français; et des régiments de chasseurs, de dragons, de cuirassiers, etc., furent promptement organisés. Méhémet-Ali subvint d'abord aux dépenses de la monture en exigeant que tous les hauts fonctionnaires lui fournissent des chevaux. Mais, au bout de quelque temps, cette ressource étant épuisée, les chevaux furent pris partout où l'on en trouva; et les cavaliers eurent dans leurs rangs, pêle-mêle, des chevaux grecs, dongolahs, syriens, égyptiens.

Après la fameuse épizootie de 1842 et 1843, les chevaux vinrent à manquer en Égypte pour les travaux de la terre, et on fut obligé de prendre ceux de la cavalerie; plusieurs régiments se trouvèrent ainsi démontés; et depuis ce moment ils sont restés à pied, tout en conservant leur uniforme et leurs armes spéciales.

L'armée avait été élevée par des instructeurs étrangers. Méhémet-Ali voulut qu'elle se perpétuât par l'action de ses propres membres; et il fonda des écoles spéciales pour l'infanterie et pour la cavalerie. La première est à Damiette; elle reçoit quatre cents élèves. On y enseigne l'arabe, le turc, le persan, la comptabilité militaire, l'exercice et la tactique. En sortant de cette école les jeunes gens entrent dans les corps en qualité d'officiers ou de sous-officiers.

Tombeaux des Kalifes et des Sultans

Fᵗ Venoux

Fᵗ Dupuis

Bourg el Zefer

Fᵗ Lambert

Tombeaux

Fᵗ Reboul

B. el Madbah

B. el Hosaynyeh

B. el Zelayah

Fᵗ Sulkowsky

LE KAIRE

Fᵗ Langier

El Ezbekyeh

B. el Hadyd

Khalyg

Birket

Fᵗ Conroux

Fᵗ Kamin

Qant. el Maghàrbeh

Qasr Doubarah

BOULÂQ

Fᵗ Spiser

Gezyret Boulâq

ILE DE BOULÂQ

Nil

Branche principale

Embabeh



Égypte moderne

Un réfugié piémontais, M. Bolognino, dirige l'établissement.

L'école de cavalerie a été formée en 1830; elle occupe l'ancien palais de Mourad-Bey, à Giseh, près des Pyramides. Trois cent soixante jeunes gens y apprennent l'exercice à pied et les manœuvres de la cavalerie, l'escrime, le dessin, et la comptabilité. Elle est dirigée par un officier français, M. Varin, chef d'escadron, ancien aide de camp du maréchal de Gouvion-Saint-Cyr. La précision des manœuvres, la régularité du service intérieur, et l'extrême propreté de ce petit escadron excitent l'admiration de tous ceux qui visitent l'établissement. Les élèves de M. Varin ont été les premiers à porter le pantalon à sous-pieds et les bottes de la cavalerie européenne.

L'artillerie éveilla également la sollicitude de Méhémet-Ali. Un ancien officier de la jeune garde, M. Gonthard du Veneur, fut nommé instructeur. Cet homme distingué inventa un système d'artillerie applicable à l'Égypte, où le sol sablonneux gêne les évolutions de l'artillerie ordinaire; mais les intrigues de ses compatriotes empêchèrent M. du Veneur de faire adopter cet utile projet. Il mourut abreuvé de dégoût et de chagrins.

Une école d'artillerie a été établie à Torrah; on y reçoit de trois à quatre cents jeunes gens. En 1825, un colonel d'artillerie, M. Rey, arriva d'Europe avec des modèles de tous les calibres et de tous les genres de bouches à feu, quatre pièces de campagne, quatre caissons et une forge. C'était un cadeau du roi de France à Méhémet-Ali. Le colonel, à la prière du pacha, visita l'arsenal égyptien, et fit sur cet établissement un rapport dans lequel il exposait dans le plus grand détail les abus et les désordres à réprimer, et les améliorations à introduire. A cette époque, l'arsenal n'avait plus d'ouvriers européens; le directeur, homme ignorant et présomptueux, comme le sont en général les Turcs, les avait tous congédiés avant qu'ils eussent formé des élèves en état d'exécuter des travaux de précision. M. Rey visita ensuite la manufacture d'armes. C'était l'œuvre d'un Français, M. Guillemain, ancien contrôleur de la fabrique d'armes de Versailles, homme instruit et plein d'intelligence. Malheureusement il n'était pas resté assez longtemps à la tête de sa création. La manufacture, presque abandonnée à elle-même, allait de mal en pis, lorsque la direction éclairée du colonel Rey vint la relever. Depuis ce moment les deux établissements ont prospéré, et il en est sorti un bon matériel de guerre fait sur les modèles français.

L'école d'état-major fut fondée en 1824 par M. J. Planat; dirigée d'abord par des professeurs français, elle semblait devoir donner de bons officiers à l'armée; mais les chefs de l'école, qui n'avaient pu acquérir que des connaissances superficielles, craignaient d'être surpassés par des élèves, s'attachèrent à entraver le développement de l'instruction.

L'école contenait environ deux cents jeunes hommes. C'étaient des mamelouks ou des Turcs envoyés de Constantinople. Quelques Arabes y furent admis par grâce spéciale; mais ils n'y obtinrent jamais le moindre grade (les Turcs entraient dans l'école avec le grade de lieutenant), et on défendait même aux professeurs de les porter sur les cadres de l'examen. Cette école fut plus tard réorganisée par les soins d'Ibrahim-Pacha.

L'uniforme des officiers du Nizam est en drap ponceau bleu de ciel; il consiste en une veste ou justaucorps appelé *entéri*, et un pantalon très-large de la ceinture au jaret, et collant comme une guêtre sur la jambe jusqu'à la cheville. Une ceinture de soie, rayée d'or, sert à joindre les deux parties de ce costume. Le tarbouche est la coiffure de l'officier comme celle du soldat; les officiers sont chaussés de pantoufles rouges. L'ensemble de cet uniforme ne manque pas d'élégance.

Les grades sont indiqués par des broderies d'or et par des décorations d'argent, d'or et de diamants, en forme d'étoiles ou de croissants qu'on applique sur la poitrine.

Les sous-officiers sont habillés aussi de drap; leurs insignes sont des ornements d'or faux. Les soldats sont vêtus de serge rouge l'hiver, et de toile blanche l'été. Leur ceinture est de cuir

rouge; ils n'ont point de broderies ni d'ornements, mais seulement des parements et des liserés d'une couleur tranchante.

L'équipement de l'infanterie se complète par un havresac de peau noire, attaché à la manière de celui des soldats français, et sur lequel est roulée une capote à capuchon. En marche, le soldat porte une bouteille de cuir suspendue en bandoulière.

La cavalerie est vêtue d'un *entéri* bleu, qui est de drap pour les officiers et les sous-officiers, et de serge pour les soldats; mais au lieu d'être fermée par une simple rangée de boutons, comme pour l'infanterie, cette veste se joint sur la poitrine par des brandebourgs, dont l'étoffe varie selon les grades. Pendant les premières années de leur organisation les cavaliers avaient aussi un pantalon de la même forme et de la même couleur que celui de l'infanterie; et quand il s'agissait de monter à cheval ils se contentaient de mettre par-dessus la partie étroite du pantalon de larges bottes molles à l'orientale; depuis quelque temps ce costume a été légèrement modifié : la cavalerie a adopté le pantalon européen et les bottes comme l'avaient déjà fait les élèves de l'école de Gizeh; les régiments reçoivent successivement le nouvel uniforme, au fur et à mesure des vêtements usés. Le tarbouche est resté la coiffure générale. Ibrahim-Pacha avait fait faire des casques et des cuirasses pour un régiment de cuirassiers; le casque était le timbre sarrasin, célèbre comme la coiffure de guerre portée de temps immémorial par les mameluks. Bien que ce casque fût beaucoup moins lourd que celui des cuirassiers français, les soldats orientaux ne purent s'accoutumer à son poids et à la gêne qui en résultait; au bout de quelques revues, le généralissime se vit dans la nécessité de reléguer dans l'arsenal les cuirasses et les casques du régiment modèle.

Le gouvernement égyptien donne annuellement au soldat :

2 costumes complets,
2 tarbouches,
4 paires de souliers,
2 chemises,
2 caleçons,
1 capote.

L'arme principale de l'infanterie est le fusil français de 1791; cependant quelques corps ont des fusils anglais, qui, comme on le sait, diffèrent des nôtres en ce qu'ils n'ont point de capucines; les troupes à pied ont aussi le petit sabre appelé *briquet*. Les officiers portent le sabre courbe des orientaux. Les armes de la cavalerie sont celles des différents corps européens auxquels correspondent les corps de l'armée égyptienne; ainsi la cavalerie légère a un grand sabre recourbé, et la grosse cavalerie un sabre droit et la carabine.

Il ne faut point s'attendre à voir dans chacune de ces divisions de l'armée cette propreté qui caractérise un régiment européen : les buffleteries ne sont jamais blanchies, les armes sont mal entretenues, et le soldat a une tenue négligée et un aspect misérable qui prévient peu en sa faveur. Par compensation, sans doute, les officiers affectent un luxe extravagant. Le tableau ci-joint indique la solde des divers grades.

NOMS ARABES.	TRADUCT. LITTÉRALE.	GRADE ÉQUIVALENT.	TRAITEMENT ANNUEL en piastres.	TRAITEMENT ANNUEL en francs.	NOMBRE de rations.
Séraskier	» »	Général en chef	»	»	»
Mirmiran	Prince des princes	Général de division	»	»	»
Mirliwa	Prince du drapeau	Général de brigade	150,000	45,000	24
Mirallaï	Prince de régiment	Colonel	100,000	30,000	15
Kaï-makan	Lieutenant	Lieutenant-colonel	36,000	10,800	8
Bym-bachi	Chef de mille	Chef de bataillon	30,000	9,000	6
Sagh-kol-agassi	Adjudant de droite	Adjudant-major	15,000	4,500	4
Yuz-bachi.	Chef de cent	Capitaine	6,000	1,800	2
Mulazim	Lieutenant	Lieutenant	3,600	1,080	2
Mulazimitani	2e lieutenant	Sous-lieutenant	3,000	900	2
Sol-kol-agassi	Adjud. de gauche	Adjud. sous-officier	8,000	2,400	2
Bachi-tchaouch	» »	Sergent-major	360	108	1
Tchaouch	» »	Sergent	300	90	1
On-bachi	» »	Caporal	240	72	1
Nefer	» »	Soldat	180	54	1

La solde de l'artillerie est la même que celle de l'infanterie. Les officiers d'état-major touchent un cinquième en sus.

Comme on le voit, il y a une extrême différence entre les appointements d'un grade et ceux du grade immédiatement supérieur. Le colonel touche trois fois autant de solde que le lieutenant-colonel, et reçoit le double de rations. Lorsqu'il existait de fortes préventions contre le Nizam, on était, pour ainsi dire, forcé de gagner les chefs par des traitements considérables. Mais, aujourd'hui que l'organisation est complète, et qu'elle s'est consolidée par une durée de plusieurs années, on pourrait essayer de dégrever le trésor. Souvent le gouvernement y a pensé; mais la crainte de se faire des ennemis de tous les chefs de l'armée a empêché de prendre des mesures décisives à cet égard. Cependant l'extrême besoin d'économie a fait adopter un moyen indirect, et peut-être plus dangereux encore qu'une réduction franchement déclarée. Toutes les pertes en matériel ont été retenues sur la paye de l'armée, depuis le colonel jusqu'au simple soldat, de sorte que les officiers sont devenus bientôt les débiteurs du trésor. Cet expédient, mis à exécution sans doute pour empêcher les dilapidations des chefs et l'abandon des armes par les soldats, devra être promptement rejeté après s'être convaincu de ses effets désastreux. Ainsi, on a vu des colonels en campagne défendre aux sentinelles de charger leurs fusils pour n'avoir pas à payer les cartouches. Du reste l'administration de la guerre est des plus irrégulières. Depuis peu seulement on a commencé à faire des registres, et un copte, qui avait servi dans l'armée de Bonaparte, a tenté d'organiser l'administration militaire. D'une autre part, les chefs se croient en droit de trafiquer de toutes les fournitures de l'armée, et de bénéficier sur la solde.

On affirme qu'Ibrahim-Pacha gagna sur la paye de son armée six cent mille piastres en un seul jour, à Modon (septembre 1827). Il avait élevé subitement le tallari à seize piastres, au lieu de quinze qu'il valait en Égypte.

La ration du soldat égyptien, ou *le taïm*, est évaluée à *vingt-cinq piastres* par mois, ou environ *neuf francs*. Les rations des grades supérieurs sont délivrées en argent.

Voici le détail du Taïm :

RATIONS QUOTIDIENNES.

	(1) Drachmes
Huile à manger, ou beurre. . .	5
Huile à brûler.	2
Savon.	1
Sel.	6
Pain.	300
Viande.	75
Riz.	20
Lentilles.	40
Fèves	60
Combustible.	400

La fourniture des vivres est également entachée de vices. Le pain est souvent mauvais; la viande manque, ou provient d'animaux malades. On supprime presque toujours un des articles du taïm, qui n'en est pas moins intégralement compté aux soldats. Dans les garnisons un peu éloignées de la métropole, les colonels se livrent aux plus révoltantes spéculations; ils s'enrichissent en peu de temps, et le soldat meurt de privations.

Les soldats arabes se marient; c'est une concession qu'il a fallu faire pour empêcher des désertions innombrables. Ils bâtissent auprès du camp de chétives huttes de boue desséchée, et ils y entassent leur famille. Dans les intervalles de loisir laissés par le service militaire, ils courent à cette demeure misérable, et partagent leur ration avec deux, trois, quatre personnes et souvent davantage. Si le régiment change de garnison, la pauvre famille suit le soldat; mais s'il quitte le sol de la patrie, il ne reste plus d'asile ni de ressources à ces infortunés; les enfants et les vieillards meurent bientôt, et souvent la femme se prostitue pour avoir du pain.

(1) 420 drachmes font 3 livres poids de table.

Le mode de recrutement est singulièrement arbitraire et cruel. On ne peut voir de spectacle plus affreux que celui de ces pauvres conscrits, conduits jusqu'au régiment demi-nus, les fers au cou, liés deux à deux par les bras, ou bien les mains serrées dans des éclisses de bois, clouées près du poignet. Les recrues restent en prison dans leurs provinces respectives jusqu'à ce que le contingent demandé soit au complet. On les mène ensuite au camp, où ils arrivent des deux extrémités de l'Égypte, exténués de fatigue, mourant de faim. L'inspection se fait seulement au régiment, et ceux que l'on juge impropres au service sont renvoyés, sans secours ou indemnités pour ce voyage inutile. Il leur faut un long temps pour retourner à leurs champs abandonnés, à leurs récoltes ravagées; et quand ils arrivent enfin, ils n'ont plus rien : le voyage a épuisé leurs faibles ressources. Néanmoins il leur faut payer l'impôt à l'époque fixée; ils n'obtiennent ni délai ni allégement en considération d'une si rude corvée. D'ailleurs, en matière de recrutement, le pouvoir des chefs de village et des mammours n'est soumis à aucun contrôle; aucune loi n'en règle l'exercice; ils procèdent le plus souvent au gré de leurs caprices, ne prenant pour guides que leurs intérêts, leur affection ou leur animosité.

Ainsi, tout ce que les observateurs européens ont raconté de ce mode odieux de recrutement est parfaitement vrai. Le vice-roi paraît lui-même gémir de la nécessité de ces violences; il désirerait vivement remplacer une aussi déplorable méthode par la conscription française; mais il n'a pu y parvenir jusqu'à ce jour.

Les conseils généraux lui conseillèrent de tenter une expérience; elle échoua, par la mauvaise volonté des cheiks, auxquels le recrutement actuel offre à la fois des moyens d'exaction pour grossir leurs revenus, et des occasions d'augmenter leur puissance. En attendant une réforme si utile, l'ancien système est toujours en vigueur, et l'horreur qu'ont les Arabes pour le service militaire n'a guère diminué. On voit des mères mutiler elles-mêmes leurs enfants, et leur ôter l'exercice d'un mem-

bre pour les préserver de cette corvée; et les hommes poursuivis par les recruteurs se tranchent d'un coup de couteau plusieurs doigts de la main gauche ou l'index de la main droite; ou bien ils s'introduisent dans l'œil droit un peu de chaux vive, et se rendent borgnes.

C'est pour le paysan égyptien un supplice sans égal que de quitter sa vie misérable, mais libre, pour s'assujettir à une discipline sévère, et apprendre un métier pénible enseigné à coups de courbache (1).

Arrivé dans l'armée avec une répugnance insurmontable, il n'est pas surprenant que l'Égyptien, quoique sobre, patient, assez facile à discipliner, ne fasse point un soldat vraiment brave: il se bat par obéissance. La discipline lui est odieuse; quoique dans la vie civile il ne jouisse que d'une liberté fort restreinte, l'assujettissement de la vie militaire lui pèse étrangement. Aucun espoir n'éveille en lui une émulation généreuse; il est très-rare qu'un Arabe parvienne au grade de lieutenant. Rien ne flatte donc l'ambition du soldat; aucun rêve de gloire ne peut lui apparaître; rien ne l'encourage à se distinguer, et l'avenir n'est pour lui que la triste continuation du présent.

Vil et lâche dans les revers, il est cruel dans la victoire. Dans la guerre de Morée, les troupes d'Ibrahim-Pacha ont épuisé tout ce que la barbarie a de plus atroce. C'était spécialement sur les femmes et les enfants que s'exerçait leur violence, comme si elles eussent voulu anéantir la race des vaincus.

Tant que les Arabes restent dans les grades inférieurs, ils conservent leurs qualités naturelles, mais aussitôt qu'ils sont parvenus à un grade supérieur ils se relâchent, et deviennent arrogants et grossiers. Après les campagnes de Morée et de l'Hedjaz, après la prise de Saint-Jean d'Acre, et surtout à la suite de la bataille de Koniah, Ibrahim-Pacha, satisfait des soldats égyptiens, en promut un grand nombre aux grades de sous-lieutenant et de lieutenant. Les nouveaux élus traitèrent leurs compatriotes avec une insolence peu commune; il les insultaient à tout propos, et ne leur adressaient la parole qu'en y joignant quelque épithète outrageante. La plupart exigeaient qu'un homme de leur compagnie les suivît et les servît partout, qu'il fût toujours dans une attitude respectueuse devant eux, et qu'il témoignât de la soumission la plus complète.

Afin de récompenser les services de son armée, Ibrahim décréta qu'à l'avenir aucun colonel ne pourrait infliger des punitions, et que les hommes contre lesquels il y aurait des sujets de plainte devaient, dans tous les cas, être traduits devant un conseil de guerre; en même temps il accorda aux soldats le droit d'élire leurs sous-officiers. Ces dispositions, dictées par des sentiments d'équité, eurent pour premier effet un grand relâchement dans la discipline. Les soldats n'obéissaient plus, s'absentaient sans permission, et dévalisaient les voyageurs sur les grandes routes. C'est à cette époque que deux Français, MM. Bois-le-Comte et de la Noue, furent insultés par des soldats égyptiens. L'armée se désorganisait rapidement; Ibrahim reconnut sa faute, et se hâta d'abroger son décret et de rentrer dans l'arbitraire.

Les officiers turcs sont aussi ignorants et plus lâches que les soldats sur lesquels ils font peser un joug despotique. Leurs facultés sont étouffées par les préjugés et par une obéissance sans bornes, et ils manquent presque tous de l'instruction la plus vulgaire. Leur éducation militaire n'est pas meilleure. Les officiers supérieurs eux-mêmes connaissent à peine leur métier; ils arrivent subitement à de hauts grades, souvent sans avoir acquis les connaissances préliminaires les plus indispensables.

La présomption des chefs de l'armée égyptienne peut seule égaler leur ignorance; et toutes deux sont portées à un point incroyable. Le maniement des armes est leur plus grande affaire. Aussi voit-on les officiers supérieurs s'y livrer avec zèle, et y mettre autant d'amour-propre que ferait chez nous un caporal.

Telle est cette armée dont les succès éclatants ont un moment occupé le monde civilisé. Elle ne s'est jamais mesurée en bataille rangée avec des trou-

(1) Le courbache est un fouet en peau d'hippopotame, avec lequel se font la plupart des flagellations.

pes européennes, et les soldats qu'elle a battus avaient tous les désavantages d'une organisation incomplète et encore plus récente. Les Syriens ont dû céder devant la discipline et l'ordre du Nizam, et les Turcs n'y ont point résisté.

Pour compléter l'histoire du soldat égyptien, il faut encore parler des pensions de retraite. Le soldat reçoit à ce titre un secours, dont le minimum est de sept piastres, et le maximum de trente-sept piastres par mois. Pour recevoir cette faible rétribution, les *sakkats* (invalides) subissent tous les six mois une visite de médecin. S'ils sont jugés capables de travailler, la pension est retranchée, et on les renvoie aussitôt; dans le cas où ils semblent tout à fait hors d'état de pourvoir à leur subsistance, on augmente leur pension de retraite. Quoique fort modique, cette pension pourrait encore suffire si elle était payée régulièrement. Mais il est loin d'en être ainsi. Les invalides, ou *sakkats*, attendent quelquefois pendant plusieurs mois sans rien toucher, ou bien ils sont obligés de vendre leur *teskéré* à des juifs. Les délais et ensuite les *bachiks* (pourboire) qu'il faut donner aux *maallems* absorbent la moitié d'un revenu, déjà d'une exiguïté extrême.

Nous ne devons pas oublier non plus de dire que la justice militaire s'est épurée depuis l'établissement du Nizam. Il n'est plus question aujourd'hui de ces exécutions de prévoyance si fréquentes sous la domination des mameluks. Le code militaire français est mis en vigueur, et quoique ici comme ailleurs l'argent soit toujours un argument victorieux, les soldats, au moins, sont jugés d'une manière légale. Le pacha réunit aussi un divan de colonels et de généraux. Ce divan se nomme le *machoireh*: il traite de toutes les affaires de la guerre, depuis les plus minutieuses jusqu'aux plus importantes, et Méhémet-Ali sanctionne ses décisions.

Le régiment qui doit recevoir un drapeau se forme en carré faisant face au centre où les officiers sont placés avec les imans. Alors, au milieu du plus religieux silence, ces derniers entonnent des chants arabes à la louange des armées musulmanes. Un seul vrai croyant, disent-ils, peut, dans la guerre du Gihâh, détruire cent mille chrétiens ou juifs, avec l'assistance d'Allah. Après ces hymnes de guerre, on lit la formule de prestation du serment, et le drapeau est remis à l'officier qui doit le porter. On égorge ensuite des agneaux, et chaque porte-drapeau trempant sa main droite dans le sang des victimes l'imprime sur un coin de l'étendard; des salves d'artillerie terminent cette consécration antique.

Voici quel était en 1841 l'état de l'armée en Égypte :

DÉSIGNATION.	NOMB. DES RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
Artillerie de la garde à pied	3	5,670
Artillerie de la garde à cheval	2	1,989
4 pelotons d'artill. détachés	»	337
1 bataillon d'artilleurs	»	379
Infanterie de la garde	3	8,188
Infanterie	35	88,877
Cavalerie de la garde	2	1,640
Cavalerie	12	10,044
Vétérans	»	9,950
Génie	»	19,515
Artificiers	»	185
Carabiniers	»	1,258
Total des troupes régulières	..	148,032
Troupes irrégulières	»	41,678
Garde nationale	»	47,800
Ouvriers des fabriques formés en bataillons	»	15,000
Effectif des écoles	»	1,200
Flotte, personnel de l'arsenal compris	»	40,663
Total général	..	294,373

Au sujet de la garde nationale, qui figure dans le tableau pour un chiffre assez élevé, nous avons à faire remarquer

qu'elle renferme beaucoup d'invalides, des vieillards et même des enfants.

Quant aux troupes irrégulières fournies par les tribus qui habitent la partie de l'Égypte bordée par le désert, et le désert même, elles ne sont soumises à aucune levée fixe, et Méhémet-Ali se contente de requérir leur appui lorsqu'il en a besoin. Maintenues dans l'obéissance par la résidence forcée de leurs cheiks au Kaire, elles envoient au pacha le contingent dont elles peuvent disposer; mais elles gardent dans l'armée leur manière propre de combattre, leurs armes, et leurs costumes particuliers. Certaines tribus ne se servent pas d'armes à feu; un petit bouclier en peau d'éléphant, d'hippopotame ou de crocodile, est l'arme défensive; et leurs guerriers se jettent sur l'ennemi avec des lances garnies de fer; ils portent aussi un petit poignard attaché au bras gauche. Leur choc est impétueux, et ils se battent avec acharnement.

Avant la guerre de Morée, Méhémet-Ali avait songé à créer une marine. Il fut puissamment secondé dans cette entreprise par un Français, M. Besson, officier distingué, mort il y a quelques années, et qu'il sera difficile de remplacer auprès du vice-roi.

Le maréchal Marmont donne les détails suivants sur la vie de cet excellent marin. Après avoir parlé de la puissante escadre du vice-roi, M. le duc de Raguse ajoute : « L'âme de cette escadre, celui qui l'a organisée et l'a mise sur le pied où elle est, est un Français, M. Besson (Besson-Bey), qui est vice-amiral, et le major général du pacha. Voici quelle est son histoire :

« Cet officier servait dans la marine française en qualité de lieutenant de vaisseau, et était en 1815 employé au port de Rochefort. Il avait épousé une demoiselle danoise, assez riche, qui possédait un bâtiment de commerce, et ce navire, nommé *la Madeleine*, se trouvait précisément à Rochefort au moment où Napoléon y arriva et se disposait à quitter la France. M. Besson proposa à l'empereur de le conduire sur son vaisseau aux États-Unis d'Amérique. Napoléon accepta; tout fut en conséquence disposé à bord. On fit préparer un endroit pour le cacher au moyen de tonneaux défoncés communiquant entre eux et matelassés intérieurement. Les effets les plus précieux de l'empereur furent embarqués mystérieusement en plusieurs fois. Il avait donné l'ordre à M. Besson de se trouver entre l'île d'Aix et le rocher d'Eneste, et de venir ensuite le prendre. Mais quand M. Besson arriva près de Napoléon, celui-ci avait changé d'avis; il lui annonça qu'il renonçait à ce parti, que trop de chances contraires accompagnaient, et qu'il avait envoyé M. de Lascases auprès de l'amiral anglais, pour lui demander de le recevoir. *La Madeleine* mit à la voile, et arriva en Amérique, très-promptement et très-heureusement, sans même avoir été visitée. Si Napoléon avait persisté dans son premier projet, sa destinée prenait un tout autre cours.

« Cet acte de dévouement de M. Besson envers l'empereur le compromit; son nom fut rayé des contrôles de la marine, et il se vit obligé, afin d'assurer son existence et celle de sa famille, de naviguer pour le commerce. Ses premières opérations ayant mal réussi, et se trouvant à Alexandrie en 1820, il proposa au vice-roi d'Égypte, qui s'occupait de la création d'une marine militaire, d'entrer à son service. Son offre fut acceptée. D'abord il fut chargé de surveiller la construction des bâtiments que le pacha faisait faire en France; puis il eut le commandement de la belle frégate de soixante-quatre canons, le *Bahireh*, qui sortait des chantiers de Marseille. Bientôt après, le pacha, appréciant sa capacité, et convaincu qu'il pouvait lui être plus utile dans un grade plus élevé, l'avança; il est devenu en peu d'années vice-amiral et major général, c'est-à-dire le véritable ministre de ce département. »

L'Égypte n'ayant ni fer, ni cuivre, ni bois, la plupart de ses vaisseaux avaient été construits et achetés à Marseille, à Livourne, à Trieste. La bataille de Navarin détruisit cette flotte naissante. Quelques bâtiments échappèrent à grand'peine à ce désastre : une frégate de soixante canons, construite à Venise, une frégate de Livourne, un très-petit nombre de corvettes et de bricks, voilà tout ce

qui resta au pacha de sa brillante escadre.

Tout était donc à créer de nouveau : arsenaux, ateliers, matériel et personnel. Un Français, M. de Cérisy, habile ingénieur de Toulon, fut chargé par le pacha d'établir l'arsenal et de diriger les constructions. Malgré des obstacles sans nombre, malgré l'injuste prévention des indigènes, et l'insubordination des ouvriers européens, dont il était forcé de se servir dans le commencement de ses opérations, M. de Cérisy obtint bientôt d'heureux résultats. Méhémet-Ali, charmé de ces premiers succès, lui donna dans l'arsenal une autorité absolue. Le seul terrain dont on pouvait disposer pour cet établissement était un endroit marécageux, où l'ingénieur eut à lutter contre des difficultés de tout genre. Il fut obligé d'affermir le sol avant d'y jeter les fondements de l'édifice. Tout était à créer. Entreprenant et infatigable, il formait des ouvriers pour la charpente et la ferrure, bâtissait des magasins, organisait une administration, et faisait régner un ordre parfait dans ce vaste arsenal. Soutenu par l'énergique volonté du pacha, qui faisait pour sa marine toute espèce de sacrifice, M. de Cérisy vint à bout de fonder à Alexandrie un arsenal capable de soutenir la comparaison avec les premiers arsenaux de l'Europe. Malheureusement la plupart des navires nouvellement construits sont dans un état peu satisfaisant. La prompte détérioration de ces bâtiments n'est pas due à une construction vicieuse, mais à la mauvaise qualité des matériaux employés. L'Egypte étant dépourvue de bois, c'est à Trieste, et surtout dans la Caramanie, que le pacha s'en procure; et ces bois, achetés par des gens sans expérience ou sans probité, sont souvent trop verts, et n'ont pas les qualités requises. En 1838, après une croisière de quarante jours, la flotte fut obligée de rentrer à Alexandrie dans un état pitoyable : les navires faisaient eau de toutes parts.

Il est bon de noter que les travailleurs sont insuffisants pour une besogne aussi pénible. C'est pitié de voir cette foule considérable, hommes, femmes, enfants, déguenillés, presque nus, au teint hâve, aux membres chétifs, succombant sous le poids du plus léger fardeau; ces misérables, mal payés, se nourrissent à peine, et n'ont point de force; ils n'obéissent qu'au bâton des surveillants.

Près de quatre mille ouvriers arabes sont employés à l'arsenal, sous la direction de chefs d'atelier français venus de Toulon. La quantité supplée donc ici à la vigueur; et en employant le double de bras et de temps qu'il en coûte en Europe, on arriverait encore à faire de bons travaux si on possédait les matières premières.

Les métaux, l'artillerie, les munitions devant venir de France et d'Angleterre, un conseil d'administration a été institué sous la présidence de l'inspecteur de l'arsenal; ce conseil est chargé de décider la quantité de fourniture qu'il convient de demander, et d'en contrôler la réception.

Un conseil supérieur d'amirauté, composé de l'amiral, du vice-amiral, et d'un contre-amiral, a la mission de surveiller toute la marine et de proposer au vice-roi les améliorations nécessaires; le pacha suit presque toujours les indications tracées par ce conseil.

On a aussi fondé à l'arsenal une école de marine et une école de construction navale; mais elles n'ont donné aucun résultat satisfaisant, au moins jusqu'à ce jour.

Malgré les plus grands obstacles qu'il avait à surmonter, M. de Cérisy est parvenu à organiser la marine égyptienne. Il a introduit dans la construction des navires de guerre les améliorations réclamées depuis longtemps par les officiers français, et dont ses propres observations lui avaient fait reconnaître l'utilité. Les bâtiments ont été exécutés d'après ses plans.

Voici le tableau des constructions faites et des bâtiments réparés pendant la direction de M. de Cérisy.

PLAN DU KAIRE MASR EL-QAHERAH et de ses environs. 1845.

Moqattam
Nord vrai
Cimetière de Karafeh
Tombeaux
B. el Seydeh
B. el Madbah
B. Touloun
Ft Maireur
B. Karafeh
Aqueduc
Gâma Abou el Sa'oud
B. el Baghâleh
B. el Sayd
Gâma Amrou
Deyr el Nasârah
El Chama Qasr
Qant el Gyr
Deyr Abou Seyfeyn
B. el Deyr
Masr el Atyqah
Vieux Caire
Saqyet el Migah
Nil
El Meqyas Nilomètre
Habitations et Jardins
Jardin d'Ibrahim Pacha
Gesyret el Raouddah
Ile de Raouddah
Gesyret Tersch
Gousr Moustafa
El Gyzeh
Ecole de Cavalerie
Limite des basses eaux
Bulâq el Dakrour

Echelle de 2,000 Mètres

0 500 1,000 2,000



BATIMENTS CONSTRUITS.			BATIMENTS RÉPARÉS.			
NOMS.	DÉSIGNATION.	NOMBRE de bouches à feu.	NOMS.	DÉSIGNATION.	NOMBRE de bouches à feu.	LIEU de leur construction.
Masr	Vaisseau de premier rang	100	Bahireh	Frégate	60	Marseille.
Acri	*id.*	100	Jafferieh	*id.*	60	Livourne.
Mehallet-el-Kébir	Vaisseau	100	Reschdjd	*id.*	58	Venise.
Mansoura	*id.*	100	Capecheik	*id.*	54	Arcangel.
Scanderièh	*id.*	100	Sirljihâd	*id.*	60	Livourne.
Homs	*id.*	100	Damiatych	*id.*	54	Alexandrie.
Aboukir	*id.*	78	Mostagihâd	*id.*	56	Frég. algér.
Tantah	Corvette	24	Djeima-Bahary	Corvette	22	Gênes.
Azizièh	Goëlette	10	Gihâd-Beker	*id.*	22	*id.*
Beylan	Vaisseau	86	Fouâh	*id.*	22	Alexandrie.
Alep	Vaisseau en chantier	100	Pelenk-Gihad	*id.*	22	Marseille.
Damas	*id.*	100	Washington	Grand brick	22	Bordeaux.
» »	Un cutter de plaisance.	4	Le Fulminant	*id.*	22	Livourne.
» »	Une bombarde	»	Feschné	*id.*	22	Alexandrie.
» »	Un transport pour les bois de mâture	»	Chain-Déria	*id.*	22	Ven. de Turq.
» »	Une grande frégate en chantier	60	Semend-Gihâd	Petit brick	18	Marseille.
			Chabas-Gihâd	*id.*	18	La Ciotat.
			Le Crocodile	*id.*	18	Marseille.
			Bahi-Gihad	*id.*	18	Alexandrie.
			L'Américain	*id.*	18	États-Unis.

La flotte comptait, de plus, quatre bâtiments de transport de quatre cents tonneaux, une frégate, un brick, et un cutter turc pris pendant la guerre.

Après avoir fait construire les plus grands vaisseaux de guerre, le vice-roi sentit la nécessité d'avoir un ou plusieurs vaisseaux de radoub pour la flotte. C'était une source de nouvelles et sérieuses difficultés. Les premiers plans échouèrent; le vice-roi s'adressa encore à la France pour avoir un homme capable de diriger l'accomplissement de ce vaste travail. L'administration des ponts et chaussées désigna M. Mougel, ingénieur distingué, qui a parfaitement justifié le choix de ses supérieurs, et répondu à l'attente du vice-roi.

Méhémet-Ali voulut aussi faire creuser un bassin dans le port d'Alexandrie, dont le fond est vaseux jusqu'à une profondeur de soixante pieds. Il s'agissait d'établir sur un pareil fond un pavé hydraulique. Le bassin devait pouvoir contenir des vaisseaux de ligne tirant vingt pieds d'eau ; ce qui, joint aux quatorze pieds de hauteur du radier, plaçait le sol artificiel à trente-quatre pieds sous l'eau.

M. Mougel n'a pas reculé devant les

obstacles d'une entreprise si difficile; il a soumis au vice-roi un plan simple, dont le succès est infaillible. Les travaux sont en pleine activité, et ce bel ouvrage sera bientôt terminé.

On avait improvisé une flotte, il fallut aussi improviser des marins. Le pacha institua une école de navigation, et y plaça de jeunes mameluks, destinés à remplir les cadres de la marine. Comme par le passé, la France fournit les officiers chargés de l'armement des vaisseaux et de l'instruction des équipages. Parmi les officiers de la marine française, le capitaine Letellier, Besson-Bey, dont l'Égypte regrette la mort prématurée, et M. Housard, qui n'a point cessé d'aider le vice-roi de ses services précieux, méritent une mention toute spéciale pour l'intelligence et l'activité déployées dans leurs divers emplois.

Quand on se souvient que la première marine créée par Méhémet-Ali a été anéantie à Navarin, on s'étonne de trouver aujourd'hui dans le seul port de l'Égypte une force navale supérieure à celle de quelques États de l'Europe qui n'ont point eu à subir une pareille catastrophe. Cette flotte comprend :

A flot :

7 vaisseaux de ligne,
6 frégates,
4 corvettes,
7 bricks,
2 bateaux à vapeur,
23 transports.

En construction :

3 vaisseaux,
1 corvette de charge,
1 cutter.

On évalue à 12,000 le nombre de marins embarqués à bord de la flotte. Ces bâtiments ne sont point inoccupés, comme les frégates du sultan devant les caïques du Bosphore; la plupart louvoient constamment hors du port pour exercer les équipages aux manœuvres des voiles et de l'artillerie, manœuvres dans lesquelles les Arabes déploient beaucoup d'adresse et de précision.

Un des principaux instructeurs a fait adopter en Égypte le système en vigueur dans la marine française, et le matelot arabe est à la fois gabier, fusilier et canonnier. Le mode de recrutement est à peu près le même que pour l'armée de terre; seulement, pour prévenir les désertions, on imprime, à Alexandrie, sur le dos de la main, ou sur le gras de la jambe des conscrits, une ancre ou un poisson, comme on faisait jadis aux soldats romains.

Le paye et le taïm sont aussi les mêmes que pour l'infanterie. L'uniforme des marins est à peu près semblable à celui des troupes à pied; il est en grosse toile de coton blanche, avec un collet et des parements de couleur; une ancre de drap est placée sur le dos.

Le grade le plus élevé de la marine est celui de capitan-pacha, ou amiral. Cet officier a deux lieutenants : le vice-amiral, et le contre-amiral. Vient ensuite le *bym-bachi*, capitaine de vaisseau; le *sagh-kol-agassi* capitaine de frégate; et le *sol-kol-agassi*, capitaine de corvette; les lieutenants de vaisseau prennent le nom de *yun-bachis;* les maîtres d'équipage sont appelés *effendis*. Les grades se distinguent, comme dans l'armée de terre, par une décoration plus ou moins riche, que l'on porte à gauche sur la poitrine; pour les officiers de la marine, cette décoration représente une ancre.

Le poste de capitan-pacha fut occupé d'abord par Ismael Gibraltar, puis par Osman Noureddyn-Pacha. Après que celui-ci eut quitté le service de Méhémet-Ali, Moutouch-Pacha, fils d'un bey des mameluks tué au massacre de cette milice, obtint cette place éminente, et la possède encore.

Les travaux de Noureddyn-Pacha, qui jouissait d'une grande réputation, exigent que nous entrions dans quelques détails sur cet officier supérieur, un des plus remarquables de l'armée égyptienne.

Osman Noureddyn-Pacha, fils d'un domestique de Méhémet-Ali, fut élevé par le maître de son père; après avoir pris soin de l'enfance d'Osman, le pacha, croyant reconnaître en lui des dispositions intelligentes, se chargea de son éducation, et l'envoya en Europe, où il resta sept ans. Osman visita l'Italie, la France et l'Angleterre, et revint sinon avec un savoir profond, du moins entie-



E. Prisse del. Lemaitre direxit.

Chadouf, machine à arroser.

rement dépouillé des préjugés orientaux.

A son retour, Osman-Effendi fut chargé de l'instruction publique et de l'organisation de l'imprimerie. Préservé, comme par miracle, de l'exécution d'une sentence qui devait l'envoyer au fond du Nil pour une faute assez légère, il fut nommé directeur de l'école de *Kars-el-Aïn;* de là, montant rapidement en grade, il devint bey, puis major général de l'armée.

C'est alors que lui fut confiée la mission de diriger et de régulariser l'instruction des troupes de terre et de mer. Toutes les traductions, tous les projets, tous les règlements relatifs à des innovations dans l'armée, devaient passer sous les yeux et recevoir l'approbation d'Osman-Noureddyn. Aidé d'officiers européens pleins de mérite, dont il faisait sa société et son conseil, il réussit à organiser quelques parties du travail qu'on lui avait remis entre les mains, et contribua à coup sûr aux progrès de la civilisation en Egypte.

Il était gouverneur de Candie en 1833; lors de l'insurrection il parvint à pacifier cette île sans verser de sang, et promit une amnistie générale au nom du vice-roi. Malheureusement Méhémet-Ali, d'ordinaire si généreux et clément, avait contre les Candiotes un profond ressentiment. Osman, contraint de violer sa parole et d'être l'instrument d'exécutions sanglantes, obéit en fidèle serviteur; mais aussitôt après il abandonna le service de Méhémet-Ali. Il monta sur un brick qui le conduisit à Mételin, sa patrie, et renvoya le bâtiment au pacha avec une lettre contenant sa démission et l'explication des motifs qui la légitimaient à ses yeux. Cette retraite fut bientôt connue; la Porte, toujours prête à profiter des fautes ou des revers du pacha d'Égypte, appela Noureddyn à Constantinople, et lui confia le poste de *Barout-khané-éminé* (intendant général des poudres). Osman-Noureddyn mourut de la peste peu de temps après; il avait alors environ quarante-cinq ans.

CHAPITRE V.

AGRICULTURE. COMMERCE. INDUSTRIE.

Dans tous les pays du monde, pour fertiliser le sol il faut de l'eau et de l'engrais. Les Égyptiens se sont toujours passé d'engrais, parce qu'ils ont les eaux du Nil qui, lors de l'inondation renferment des matières salines et organiques éminemment propres à l'amendement des terres. L'Égypte manque de pluies. Le sort des habitants, qui tirent leur subsistance de l'agriculture, dépend donc exclusivement de l'aménagement des eaux du Nil. Cela est si vrai, que si Albuquerque avait pu détourner le cours de ce fleuve dans la mer Rouge, les Égyptiens seraient morts de famine.

Tandis que dans d'autres pays il faut s'ingénier de mille manières pour amender le sol, l'agriculture a toujours été en Égypte un art facile. Tous les auteurs ou voyageurs, tant anciens que modernes, sont d'accord sur ce sujet. « Comme le courant du fleuve est très-lent, dit Diodore, ils le détournent aisément au moyen de petites digues, et font répandre les eaux dans les champs quand ils le jugent à propos. Tout cela rend la culture du sol si facile et si profitable qu'après sa dessiccation les laboureurs n'ont qu'à y jeter la semence et à y conduire les bestiaux, qui la foulent sous leurs pieds; et au bout de quatre ou cinq mois ils reviennent pour la moisson. D'autres, après avoir passé une charrue légère sur les champs qui ont été ainsi arrosés, recueillent des monceaux de fruits sans beaucoup de dépense et de peine. Le terrain vignoble, cultivé de la même manière, rapporte aux indigènes abondance de vin. Les terrains qu'on laisse incultes, après l'inondation, produisent des pâturages si riches que les troupeaux de brebis qu'on y nourrit donnent une double portée et une double tonte (1). »

Hérodote nous apprend à peu près la même chose. Seulement il ajoute qu'on se servait plus particulièrement des pourceaux pour fouler le sol et enterrer les se-

(1) Diod. Sicil., tome I, p. 41 (traduction de Hoefer); Paris, 1846.

mences (1). Dans les peintures des tombeaux de Giseh et de Koum-el-Hamar, on voit des chèvres employées à ce travail ; dans celle de Beni-Hassan, et au milieu d'autres représentations des travaux agricoles, on remarque trois hommes, armés du corbasch, qui frappent un troupeau de béliers et de moutons en les poussant devant eux. De l'autre côté de ce même tableau, trois hommes frappent également des moutons, et les poussent dans une direction opposée (2).

Mais nous n'avons pas ici à parler de l'état de l'agriculture chez les anciens Égyptiens ; cette partie a été traitée ailleurs mieux que nous ne le ferions ici (3).

L'agriculture méritait de fixer l'attention du régénérateur de l'Égypte moderne. Méhémet-Ali entreprit des améliorations qui n'avaient pas encore été tentées avant lui. Le barrage et la canalisation du Nil fixèrent d'abord toute son attention.

Si toute l'Égypte pouvait être suffisamment arrosée, elle serait la contrée la plus riche de la terre. C'est ce qu'avaient parfaitement compris les Français, lorsque, maîtres de l'Égypte, ils avaient songé à construire des digues aux deux embouchures du Nil, afin de faire refluer les eaux dans toute la vallée, et d'en arroser à volonté toute la superficie (4). Ce plan gigantesque a été repris par le vice-roi; il en a confié l'exécution à M. Linant-bey. Il y a là, il ne faut pas se le dissimuler, de grands obstacles à vaincre : il faut préalablement bien étudier le cours et les alluvions du Nil. Ce fleuve est difficile à maîtriser : tantôt il se gonfle et roule un volume d'eau dont la rapidité est effrayante, tantôt ce n'est plus qu'un large ruisseau que le fellah passe à gué. Les préparatifs du barrage ont fait naître l'idée de construire un chemin de fer, conduisant des carrières du Mokathan au bord du Nil; l'intervalle est d'environ une lieue.

Pour augmenter les moyens d'irrigation et favoriser les différentes culture il fallait creuser des canaux, réparer o nettoyer ceux qui existaient déjà, r tablir les digues et en faire de nouvell Méhémet-Ali y a songé; mais son o vrage est encore inachevé. Dans le Delt on a creusé, à *Tantah*, un canal qui son embouchure dans celui de Chibyn au sud et à peu de distance de Djafaryel Il se joint au canal de Kafr-el-Cheil à l'ouest de Deflyeh ; sa longueur e d'environ cinquante kilomètres, sur un largeur de quinze mètres. Dans sa lo gueur il y a quatre écluses à vannes po régler la dépense des eaux.

Le canal de *Bouseyeh* a sa prise d'e dans la branche de Damiette, au no de Dacadous : il se dirige au nor ouest jusqu'à Sembellayoun, et de il coule à l'est jusqu'à la rencontre d canal de Moueys, auquel il se joint, a sud de Kafr-el-Daôud; sa longueur e d'environ cinquante-cinq kilomètres su quinze de large. Dans sa largeur, il y quatre ponts avec écluses à vannes. L canal de *Bahyreh* a son embouchure a nord de Beni-Salam, sur la branche d Rosette; il longe les bords du Nil ju qu'à la rencontre du canal de Rahma nieh. Il a plus de quatre-vingts kilom tres, sur environ dix-huit de large. Il a cinq ponts avec écluses à vannes. L canal de *Mahmoudieh*, qui a coûté ta d'hommes et d'argent, n'est plus nav gable que pendant l'inondation. Il est sec pendant huit mois, depuis son en bouchure jusqu'à Birket-el-Gheytâs.

Tel est l'état de canalisation de l Basse-Égypte. Quant à l'irrigation de l Haute-Égypte, elle est dans un ét moins satisfaisant. Les grands canau conservent peu d'eau après l'inondation les canaux de dérivation ne suffise pas au besoin des terres. Chaque ann les eaux rompent les digues qui n'o point de solidité, ce qui fait écouler le eaux, avant qu'elles aient pu dépose sur le sol leur limon fécondant.

Des cultures du coton, de l'indigo de l'opium, du mûrier, etc.

On distingue particulièrement deu espèces de cotonnier le *gossypium he baceum* (cotonnier, herbacé), et l *gossypium arboreum* (cotonnier en ar bre). Ce dernier ne croît que dans le

(1) Hérod., II, 14.

(2) Voyez l'*Égypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac, p. 189 (collection de l'*Univers pittoresque*).

(3) *Voyez* l'ouvrage cité de M. Champollion, et J. Gardner Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians*, vol. I et II.

(4) Le plan de ce travail se trouve résumé dans le grand ouvrage de l'expédition d'Égypte.

tions tropicales, et peut vivre de nom-euses années. Quant au premier, il est nuel, comme dans l'île de Malte; cependant sa tige devient facilement 'ace dans des climats plus chauds. Sui-nt Pline, « la partie de la Haute-Égypte i confine à l'Arabie produit un petit brisseau que les uns appellent *gos-pion*, et les autres *xylon*; son fruit, i ressemble à celui d'une aveline, en-uré de son enveloppe barbue, con-:nt un duvet que l'on file; on en fabri-ie des étoffes qui ne le cèdent à aucune tre ni en mollesse ni en blancheur, les prêtres égyptiens en portent des tements auxquels ils attachent un and prix (1). »

Il est très-vraisemblable que Pline dé-;ne dans ce passage le coton herbacé, ii serait ainsi originaire de l'Égypte.

La culture du cotonnier resta long-mps dans l'oubli. Cette malvacée nbellissait seulement quelques jardins ı Caire, où elle ne servait qu'à donner : l'ombre. Le vice-roi s'assura, par ıs essais, de l'importance de cette ılture. Il fit ensemencer deux mille ddans (2), qui sont devenus la base de antations plus étendues.

On sème le coton de préférence dans ·s terrains gras, forts et conservant l'humidité; on recherche aussi la proximité du Nil, pour arroser plus aisément et à moins de frais. Ces terrains doivent être à l'abri des débordements du fleuve, car le séjour des eaux ferait périr les plants. Les fellahs ont grand soin de diguer le voisinage des terres qui seraient sujettes à être inondées dans le moment de la haute crue. Cependant les cotonniers reçoivent des arrosements périodiques, sans lesquels ils ne pourraient se développer. En hiver, on les arrose tous les quinze jours; au printemps, tous les douze jours, et en été, tous les huit jours. Les machines hydrauliques dont se servent les fellahs pour les arrosements sont les puits à roues et les *deloû* ou *châdouf*. La machine qu'on nomme *châdouf* se compose d'un balancier suspendu à une traverse que soutiennent deux montants; un contre-poids, attaché à l'arrière du balancier, facilite l'ascension d'un panier attaché à l'extrémité antérieure du balancier. Le travailleur fait descendre ce panier dans le Nil, le remplit, le remonte et le déverse dans la rigole destinée à l'irrigation.

Aussitôt après l'ensemencement on arrose, et cet arrosage continue tant que produit le cotonnier.

Dans la Basse-Égypte on donne un seul labour à la terre où l'on veut semer le coton; dans le Saïd on laboure deux fois, si le sol est friable et léger; ensuite on trace des sillons à la distance d'environ un mètre. En général, dans toutes les provinces, on laboure la terre à trente-six centimètres de profondeur; si elle est trop forte, le labour est moins profond. Les fellahs se servent de la charrue pour labourer; quelquefois, ils emploient la houe, lorsque le terrain n'a pas beaucoup d'étendue. Le bœuf, le buffle et l'âne sont les animaux destinés à cet usage. Après le labour, on brise les mottes avec la houe, et on achève avec le même instrument de niveler la terre, qui ne subit aucune autre préparation. On fait des trous de trois à quatre pouces de diamètre, sur autant de profondeur. On y dépose de deux à quatre grains, à deux et trois pouces de profondeur, après avoir laissé tremper ces grains dans l'eau pendant vingt-quatre heures pour les amollir et hâter

(1) On a prétendu qu'il n'y a pas de té-oignage qui établisse avec certitude que le ›ton existait en Égypte avant le temps de Pline. ais alors le passage cité ne s'appliquerait ı'à l'introduction en Égypte d'une culture ›ute nouvelle du temps de Pline. Cette suppo-tion est absurde; et il faut bien admettre que line parle d'une plante (évidemment le coton-ier) cultivée avant lui, sans préciser l'époque ə son introduction en Égypte.

On a beaucoup discuté pour savoir si le *bys-s* d'Hérodote (*boutz* des Hébreux) désigne le n ou le coton. Cette question, peu importante ı elle-même, a été résolue par l'examen mi-:oscopique des tissus qui enveloppent les mo-ties; il a été ainsi constaté que ces tissus sont ıntôt en lin, tantôt en coton. Combien d'ail-ırs y a-t-il aujourd'hui de savants assez abiles pour distinguer, à la simple vue, cer-ines toiles de coton d'une toile de lin? N'est-. donc pas naturel de croire que les écrivains nciens ont appliqué le nom de *byssus* indiffé-emment à toutes toiles, soit de lin, soit de co-›n? C'est ainsi que pendant des milliers de ıècles on a confondu entre elles la chaux, la aryte, la strontiane, la magnésie, en appli-uant à toutes ces substances la dénomination énérique de *calx*. La distinction des substan-es est le fruit de l'analyse, et celle-ci résulte es progrès de la science.

(2) Le feddan équivaut à 5929 mètres carrés.

la germination. On sème toujours en mars et avril. On laisse un mètre environ et souvent moins de distance entre les pieds de cotonnier. Dans les plantations rapprochées des villes, les fellahs mettent ce terrain à profit en y semant des légumes et autres productions.

A l'époque de l'inondation, on sarcle à la main les herbes parasites qui croissent autour et dans les intervalles des cotonniers; les fellahs qui ont de grandes plantations y font passer la charrue au commencement de l'hiver, pour économiser le temps, ce qui endommage souvent les cotonniers; ceux qui n'ont que de petites plantations se servent de la houe. On commence à sarcler dès que la plante est arrivée environ à un décimètre de hauteur. Les sarclages se font à la main, avec la houe ou avec la charrue. Les fellahs sarclent dans toute l'étendue de leurs plantations, autant pour amender la terre que pour détruire les herbes qui nuisent à la croissance des plantes.

Dans la seconde année, on ne remue la terre que pour enlever, par le moyen de la charrue ou de la houe, les herbes parasites que les irrigations font croître en abondance; ce sarclage a lieu une seule fois.

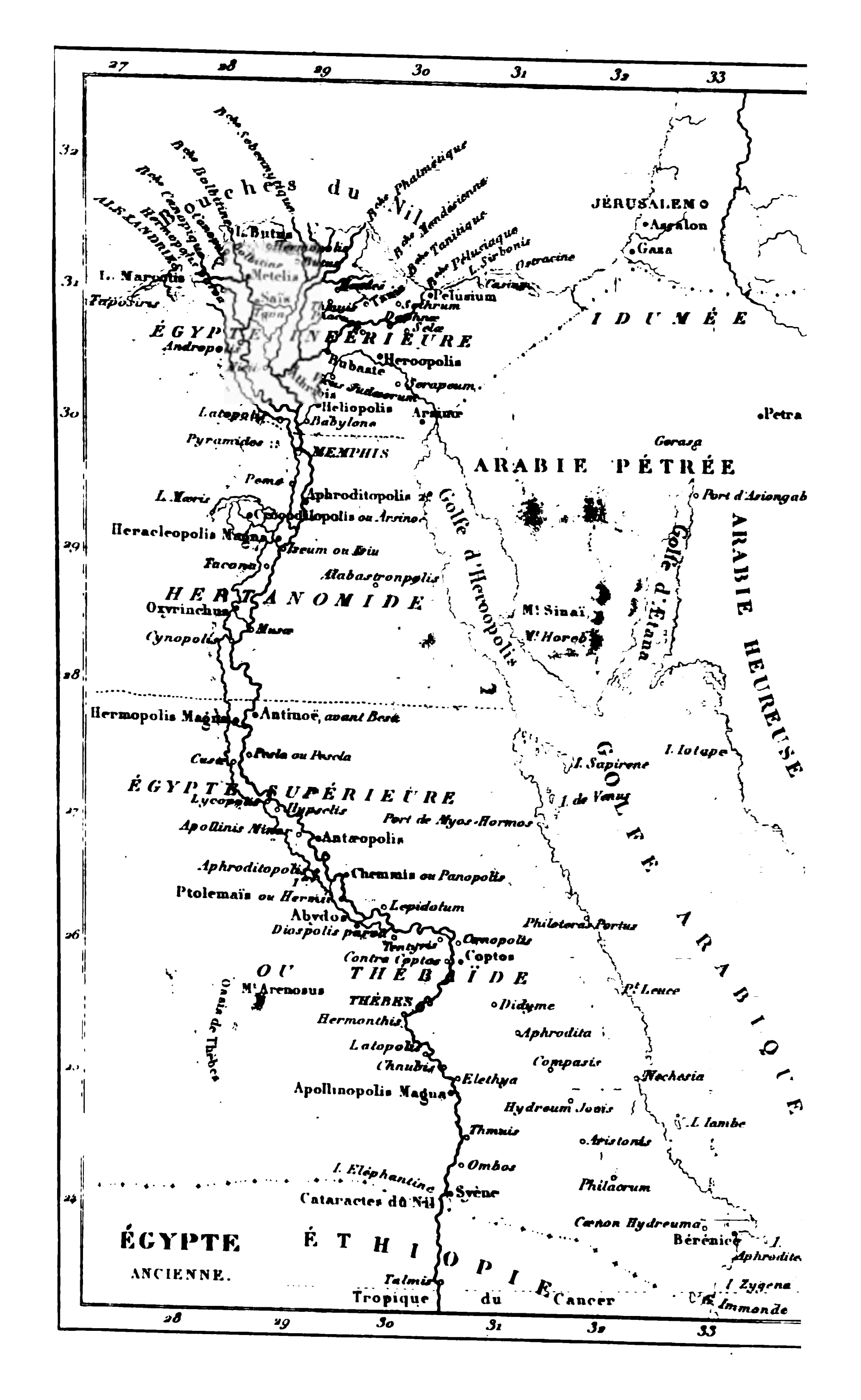
Le cotonnier s'élève d'environ un mètre et demi la première année; sa croissance est moindre dans la seconde et la troisième. On taille les cotonniers avec une espèce de serpette; on l'émonde tellement qu'on ne laisse que le tronc. Toutes les branches sont enlevées; on s'en sert comme combustible. Les fellahs qui n'ont pas d'instrument tranchant se contentent de casser les branches, méthode vicieuse employée surtout dans la Haute-Égypte. La taille des cotonniers a lieu la première année, et se renouvelle dans la seconde et la troisième, à l'exception que la première année on laisse les branches un peu longues, et que dans les deux autres on les taille plus courtes. Cette opération est salutaire à l'arbuste : elle lui donne plus de force et le garantit du froid qui ferait périr les branches.

La récolte du coton commence pour la première année en juillet, et finit en janvier, quand il ne fait plus froid; mais si la saison devient un peu rigoureuse la récolte finit en décembre. Un ouvrier ramasse ordinairement dans une journée quinze à dix-huit livres de coton.

Le rapport d'un cotonnier est d'une livre à une livre un quart brut, pour la première année; il donne, dans la seconde, d'une livre un quart à deux livres; la quantité est la même pour la troisième année. A partir de cette époque, la plante dégénère, elle produit peu, son feuillage s'épaissit, et il convient de l'arracher. Un homme cultive jusqu'à quatre feddans de terre, qui contiennent chacune environ mille cotonniers.

Pour égrener les capsules, on se sert d'une machine semblable à un rouet: elle est surmontée de deux cylindres d'environ neuf pouces de diamètre, placés l'un sur l'autre, et fixés à deux montants. Un homme, avec son pied, imprime le mouvement au rouet et fait tourner les deux cylindres entre lesquels on met le duvet : celui-ci passe d'un côté, tandis que les graines s'arrêtent et passent de l'autre. Un ouvrier égrène ordinairement douze à quinze livres de coton net pendant sa journée. Si le fellah cultive peu de cotonniers, il travaille lui-même à l'égrenage du coton dans sa demeure; si, au contraire, sa plantation est considérable, il prend des ouvriers auxquels il donne un salaire de cinq francs par quintal de cent vingt livres.

Après l'égrenage on ne donne aucune autre préparation au coton; les fellahs le mettent en balles dans l'état poudreux où il se trouve; le peu de soin que la plupart apportent à l'égrenage le rend sale et comme poivré. Pour le mettre en balles, les fellahs se contentent de presser le coton avec leurs pieds. Mais, depuis quelques années, le vice-roi a fait venir une presse usitée en Amérique, et ordonné la confection de plusieurs presses sur le même modèle. Il y a aujourd'hui une douzaine de presses en activité. Chacune d'elles, servie par trois ouvriers, presse de dix-huit à vingt balles par jour. La balle pressée avec les pieds porte un mètre et demi de hauteur sur un mètre de diamètre environ; la balle pressée suivant les procédés qu'emploient les Américains n'a


ÉGYPTE
ANCIENNE.
Bouches du Nil
ÉGYPTE INFÉRIEURE
HEPTANOMIDE
ÉGYPTE SUPÉRIEURE OU THÉBAÏDE
ÉTHIOPIE
IDUMÉE
ARABIE PÉTRÉE
ARABIE HEUREUSE
GOLFE ARABIQUE
Golfe d'Heroopolis
Golfe d'Elana
JÉRUSALEM
Gaza
Pelusium
Heroopolis
Bubaste
Heliopolis
Babylone
MEMPHIS
Pyramides
L. Mœris
Aphroditopolis
Heracleopolis Magna
Oxyrinchus
Cynopolis
Hermopolis Magna
Antinoë, avant Besà
Lycopolis
Antæopolis
Chemmis ou Panopolis
Ptolemaïs ou Hermeïs
Abydos
Tentyris
Coptos
THÈBES
Hermonthis
Latopolis
Elethya
Apollinopolis Magna
Ombos
Syène
I. Éléphantine
Cataractes du Nil
Talmis
Bérénice
Mt Sinaï
Mt Horeb
Petra
Port de Myos-Hormos
Philoteras Portus
Tropique du Cancer
Oasis de Thèbes

semailles sont terminées, on arrose continuellement si les terres sont éloignées du Nil; mais si elles en sont rapprochées elles conservent assez d'humidité, et n'ont pas besoin d'eau. La première coupe a lieu vers la fin de juin. On en fait deux autres, à trente jours d'intervalle. La troisième est plus belle que les autres, parce que la plante, imbibée de l'eau du fleuve débordé, s'est élevée davantage.

On cultive le même plant d'indigo pendant trois ans; mais la première année est plus productive que les autres. La graine dégénère tellement qu'on ne peut l'employer pour les semis; on en fait venir de nouvelles de la Syrie. A mesure qu'on coupe les tiges, on les transporte à dos de chameau près du village où l'indigoterie est établie. Celle-ci consiste en de grands mortiers de pierre disposés les uns près des autres; on y mêle de l'eau bouillante à un sixième d'eau froide, ensuite on y jette les tiges, que l'on a soin de couvrir jusqu'à ce que l'eau soit colorée. Cette eau est reçue dans des jarres qui sont trouées à une certaine élévation. Dès que la fécule est déposée, on ouvre ces trous pour faire écouler l'eau. On mêle avec la fécule un tiers de terre glaise; cette pâte est divisée en petits pains ronds que l'on met sécher au soleil.

Cet indigo, fabriqué contre les règles de l'art, et mêlé d'impuretés, était repoussé de presque tous les marchés d'Europe. Frappé de ce grave inconvénient, le vice-roi fit venir du Bengale des ouvriers qui enseignèrent aux Arabes les procédés suivis dans l'Inde pour cette manipulation. Ce fut M. Bozari, frère du médecin du vice-roi, qui les amena en Égypte.

L'indigotier aime les terres qui ne sont pas trop grasses, et qui surtout sont susceptibles d'être irriguées. Il contient d'autant plus de matière colorante que l'année a été plus chaude. Ce végétal dure dix ans et plus; mais comme les feuilles des jeunes plantes contiennent plus de matière colorante que celles des plantes plus âgées, on renouvelle les plantes tous les ans dans les Indes orientales. Il ne faudrait pas agir de la même manière dans des climats moins chauds, car dans ce cas la matière colorante ne se développe pas complétement dans l'espace d'une année.

La matière qui produit l'indigo est uniquement renfermée dans le parenchyme des feuilles, et en plus grande quantité au commencement de la maturité; plus tard l'indigo est plus beau, mais sa proportion est moindre; après cela on en obtient moins encore, et de mauvaise qualité.

Aux Indes orientales, sur la côte de Coromandel, la culture de l'indigo se fait dans des sols sablonneux non irrigués, et sur lesquels la végétation n'est possible malgré la température extrême du climat que durant la saison des pluies. Le rendement est toujours faible, en raison de la sécheresse; la plante est peu fournie, et n'atteint jamais soixante-cinq centimètres de hauteur. La coupe se fait après la floraison, à environ un décimètre au-dessus du sol. On fait sécher la récolte au soleil, puis on bat la plante avec des gaules.

Les feuilles, détachées par le battage, sont de nouveau exposées au soleil pour en assurer la complète dessiccation; ensuite, on les concasse grossièrement.

C'est toujours des feuilles sèches qu'on extrait l'indigo sur la côte de Coromandel. On fait infuser pendant deux ou trois heures les feuilles concassées, dans trois fois leur volume d'eau froide; on passe la dissolution à travers un tissu peu serré; on bat la liqueur filtrée, et on y ajoute, après le battage, environ 48 litres d'eau de chaux pour 100 kil. de feuilles sèches; on agite pendant quelques minutes; enfin on laisse déposer. Quand le dépôt est formé, on décante, on lave avec un peu d'eau bouillante, et l'on met à égoutter sur une toile le dépôt lavé. On soumet alors l'indigo à l'action d'une presse, puis on coupe la pâte en morceaux cubiques, qu'on dessèche à l'air. Ces derniers, lorsqu'ils sont secs, pèsent environ 90 grammes.

L'indigo existe évidemment à l'état incolore dans les feuilles soumises à l'opération qu'on vient de décrire. Du moins, ne tarde-t-il point à se décolorer, au moment où la fermentation s'établit. Tout porte donc à croire que l'indigo bleu commence par se convertir

Wahabites.



n indigo blanc, et qu'il se dissout ous cette forme à la faveur de l'ammoiaque développée par la fermentation. 'eut-être parmi les agents qui favorient la conversion de l'indigo bleu en inigo blanc faut-il compter le glucose.

Quoi qu'il en soit, quand tout l'indigo ılanc est dissous à la faveur de l'amnoniaque, si on ajoute un excès d'eau e chaux, on détermine la précipitation le la combinaison insoluble de chaux et l'indigo blanc. Celle-ci, en absorbant 'oxygène, passe peu à peu au bleu. .a chaux devient donc libre, et se trouve 'edissoute par l'eau ou convertie en :arbonate par l'acide carbonique des :aux de lavage et de l'air.

Les qualités supérieures des indigos l'Égypte sont des surfins et fins vioets bleus. Ils sont légers. Cependant a pâte n'en est pas très-fine, et sou/ent ils contiennent du sable. Les car:eaux en sont un peu plus plats que :eux de Bengale.

Il existe aujourd'hui des indigoteries suivant les procédés américains à Choubrah, dans les provinces de Chorkyeh et de Kelyoub, à Menouf, à Achmoun, à Mehallet-el-Kebir, à Birket-el-Kassab, à Mansourah. Il en existe aussi dans la province de Gizeh, au Fayoun et dans quelques cantons du Sayd. Elles appartiennent au gouvernement, qui les fait valoir pour son compte. Dans chacune d'elles, il y a un nazer ou inspecteur, chargé de surveiller les travaux et de payer les ouvriers.

A mesure que l'indigo est confectionné, on l'expédie au Caire où est le dépôt général: ensuite il est vendu à des négociants, qui l'envoient sur différents points d'Asie et d'Europe. En 1833 la récolte s'est élevée à 77,800 okes. La première se vend à soixante-quinze piastres, et la seconde à cinquante; la troisième, dont la couleur est plus terne que les deux autres qualités, trouve à peine des acheteurs au prix de trente-cinq piastres. Un sixième de la récolte est réservé aux besoins des fabriques.

Culture de la garance (*rubia tinctorum*, L.). La garance est, comme on sait, une matière colorante très-précieuse par la multitude de nuances qu'elle peut fournir quand on combine ses principes colorants divers aux mordants que le teinturier met en usage, et par la solidité remarquable des couleurs qu'elle donne.

Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années qu'on cultive en Égypte la garance, que l'on tirait autrefois du Levant et particulièrement de l'île de Chypre. Un Grec a enseigné aux fellahs la manière de la cultiver: elle diffère de celle qui est usitée dans quelques départements méridionaux de la France.

La terre destinée aux semis de garance reçoit, après la retraite des eaux, un premier labour; on la laisse reposer jusqu'au mois de février, puis on lui donne deux autres labours croisés, et l'on fait passer dessus un rouleau attelé d'un bœuf, ou bien on se sert de la houe pour concasser et niveler le sol. Ensuite un semeur jette à la volée les graines, qu'il recouvre de terre en même temps. Cette opération finie, on divise le terrain en carrés, et on y pratique de petites rigoles pour faciliter les arrosements, qui commencent sept jours après qu'on a semé; on les continue pendant le même espace de temps, excepté l'hiver. La plante s'élève d'un pied environ. Chaque année, au mois de mars, on la coupe lorsqu'elle se dessèche, pour en extraire la semence. Après quatre ans révolus, on fait dans la terre de profondes excavations pour en arracher les racines, qui sont longues et bien fournies; une bonne terre donne de grosses racines; une terre médiocre, froide, produit des racines grêles, pauvres en principes colorants.

Lorsque la garance est bien sèche, on la porte au chef-lieu du canton dans le dépôt des produits. Les agents du fisc la font peser, et en donnent reçu au cultivateur. Le prix est escompté sur le payement des contributions. Il en est de même de la semence qu'il verse chaque année dans les dépôts.

Il faut douze okes de graines pour ensemencer un feddan; le produit varie de trente à quarante okes, suivant la qualité du sol. La récolte de la garance est toute destinée aux besoins des fabriques; rien n'est exporté ni vendu dans le pays. En 1833 on a semé dans le Saïd trois cents feddans de garance, et cinq cents dans la Basse-Égypte.

Culture du safranon (*carthamus tinctorius*). Le carthame est indigène en Égypte. Sa fleur fournit une belle matière colorante rouge, et sa graine une huile grasse. On le sème après la retraite des eaux. Le semeur le jette à la volée sans que la terre ait reçu aucune préparation, et le recouvre ensuite avec le rateau. Quand la terre est trop sèche on lui donne un labour. Dans ce cas, les semeurs en répandent dans les sillons tracés à la charrue. Cette manière est plus avantageuse, mais moins économique. Le carthame, pendant sa croissance, n'exige aucun soin. La récolte se fait au mois de mars. Chaque matin, au lever, et avant le coucher du soleil, des femmes et des enfants arrachent les fleurs, jusqu'à ce que la plante n'en produise plus. Il y a quelques années, les fellahs mêlaient à ces fleurs de la farine de pois chiche pour colorer le safranon et lui donner plus de poids; mais ils n'osent plus faire ce mélange depuis que le vice-roi s'est emparé de cette branche de commerce.

Après la récolte, on broie les fleurs sur un moulin semblable à celui où l'on écrase le plâtre, puis on les presse dans les mains, et on les étend au soleil pour leur donner une couleur plus foncée, avant de les mettre au sac, et de les transporter dans les magasins du gouvernement.

Les fellahs laissent sécher la plante sur pied; ils arrachent ensuite les tiges, dont ils font sortir les graines en les frappant avec de longs bâtons. Un feddan exige un demi-ardeb de semence; il en produit deux et demi, et deux quintaux de safranon, si l'on sème à la volée; en semant dans les sillons sur les traces de la charrue, il donne deux quintaux et demi et trois ardebs de semence. L'huile qu'on en extrait sert à l'usage du peuple. Les tiges sont employées comme combustible.

C'est principalement dans les provinces de Benisouef, de Gizeh et de Kelyoub que le carthame est le plus cultivé. Cette culture est avantageuse, lorsque les vents de khamsin ne brûlent point les fleurs, ainsi que cela est arrivé en 1821.

Culture du henné ou tamar-henné (*lawsonia inermis*). On cultive cet arbrisseau dans les provinces de Charkyeh et de Kélyoub. Avant de le planter, la terre reçoit deux labours; on enfonce ensuite verticalement, à la distance de trois pieds, des scions taillés et disposés symétriquement. Les arrosements commencent aussitôt; ils se répètent aussi souvent que pour les cannes à sucre. La plantation se fait au mois d'avril; un an après l'arbrisseau est déjà élevé. On commence à détacher les feuilles, que l'on broie après les avoir fait sécher. Les femmes font de ces feuilles réduites en poudre une pâte dont elles se servent pour teindre en rouge orangé leurs ongles et la paume des mains.

Culture de l'opium. L'opium de la Thébaïde était jadis si renommé, qu'on désigne encore aujourd'hui l'extrait d'opium des officines par le nom d'*extrait thébaïque*. Le vice-roi voulut donner un nouvel essor à cette culture, depuis longtemps oubliée. A cet effet, il fit venir de Smyrne des Arméniens habitués à la culture de l'opium. Après divers essais, qui donnèrent des résultats satisfaisants, on adopta la methode suivante.

Vers la fin d'octobre, après la retraite des eaux, on donne deux labours à la terre, qui doit être de bonne qualité, forte et de couleur jaunâtre; ensuite, on dépose dans les sillons tracés par le second labour des graines de pavot mêlées avec une portion de cette même terre pulvérisée. Ce mélange suffit pour enterrer les graines, et l'on est dispensé de passer la herse. Quinze jours après qu'on a semé, la plante commence à germer; en s'élevant elle forme une tige de la grosseur d'un chalumeau; en deux mois cette tige a atteint sa hauteur naturelle, d'environ quatre pieds; elle est couverte de feuilles larges et ovales dans toute la longueur; son fruit, d'une couleur verdâtre, a la grosseur d'un petit citron; il y a des tiges qui en portent jusqu'à quatre, placés à distance; cela dépend de la qualité de la terre. Chaque matin, avant le lever du soleil, on fait de légères incisions; le fruit jaunit et blanchit en se desséchant.

Quelquefois on sème la graine dans

es terres qui n'ont pas reçu les eaux u fleuve; on y supplée par des arrosements avant et après avoir semé; mais a plante ne vient pas aussi bien; elle a moins de grosseur et d'élévation ; son ruit est maigre, petit, et rend peu de uc. L'opium de la Thébaïde est meileur que celui de l'Asie-Mineure; il obient sur les marchés de l'Europe un vantage de vingt pour cent. Avec la graine, on fait de l'huile bonne à rûler; ses tiges servent de combustible. En 1833 la récolte de l'opium 'est élevée à 14,500 okes, dont chaune a été vendue 110 piastres.

Culture du lin. On cultive le lin (*linum sitatissimum*, L.) de deux méthodes lifférentes : suivant l'une, la terre n'a besoin d'aucune préparation ni avant ni après les semailles. Aussitôt après a retraite des eaux, lorsque le sol est ncore fangeux, on y jette la graine. D'après l'autre méthode, les fellahs labourent le sol en deux sens, puis ils traînent le rouleau pour briser les mottes, ensuite ils le divisent en carrés l'environ huit pieds de largeur sur quinze de longueur. Cette opération inie, ils sèment à la volée. Quelquefois un homme passe avec un rateau pour nterrer les semences; souvent on néglige cette précaution, qui n'influe en ien sur la réussite des procédés de ulture : on se contente alors d'arroser une seule fois. La terre ainsi ménagée lonne jusqu'à trois quintaux et demi le lin par feddan, et trois ardebs de graines. Lorsqu'on ne donne aucune ulture à la terre, le rapport du feddan st de quatre ardebs de graines et de leux quintaux de lin, parce qu'alors les iges deviennent grosses et ligneuses ans être bien fournies de filasse. Dans es deux cas, le feddan n'exige qu'un tiers l'ardeb de semences.

Quand le germe s'est développé et que la végétation commence à produire les brins, on couvre le champ de terre alcaline, comme pour le doura indigène; ensuite on arrose à mesure que a terre commence à sécher, pendant a croissance des tiges et jusqu'à leur maturité, qu'elles atteignent au mois le mars; alors les fellahs arrachent es tiges, et les étendent pour les faire sécher, en ayant soin de les remuer souvent. Quand la dessiccation est faite, ils les lient en petites gerbes, qu'ils transportent dans un endroit près du village pour en extraire les graines.

Dans la Basse-Égypte, cette opération se fait en froissant les sommités des tiges. Dans le Saïd, un homme tient dans ses mains un paquet de plantes, dont il frappe l'extrémité sur un vase de terre placé devant lui; il a soin de s'environner de gerbes pour empêcher les capsules de jaillir de tous côtés.

Après le battage, le même homme ramasse toutes les capsules, et les passe dans une espèce de moulin, semblable à celui dont on se sert pour concasser les fèves : ce sont deux petites meules placées l'une sur l'autre; celle qui est dessus tourne par le moyen d'un manche qui lui est adapté, et que l'ouvrier tient à la main en lui donnant le mouvement de rotation; une ouverture pratiquée dans le milieu reçoit les capsules qui, tombant sous la presse, se trouvent assez froissées pour détacher les graines de leurs balles, et pas assez pour les écraser, ce qui arriverait si le poids supérieur n'était pas en terre durcie au soleil, pour être plus léger. L'opération finie, on lie en bottes bien serrées les tiges dégarnies de leurs graines, on les expose de nouveau à la rosée et au soleil, et quand elles sont bien sèches, on les porte dans des mares ou dans des canaux où l'eau se conserve une partie de l'année. Là, elles sont placées verticalement les unes à côté des autres; on les charge de pierres pour qu'elles ne surnagent pas. On les laisse dans cet état jusqu'à ce que le lin soit bien roui. La submersion est ordinairement de vingt-cinq jours. On retire les tiges, et on les expose au soleil pour les faire sécher. Lorsque la dessiccation est bien faite, on les brise en les frappant sur la pierre avec un bâton raccourci; puis on secoue le lin, que l'on bat avec une espèce de palette pour le dégager des fragments de tiges dont il est mêlé. Il n'a besoin d'aucune autre préparation : on le passe seulement à travers les dents d'un peigne.

Culture de la canne à sucre. Les Égyptiens consomment beaucoup de

sucre, par le grand usage qu'ils font des sirops et des confitures. On en distingue deux qualités, le *noukarrar*, qui est compacte et bien cristallisé, et le *kasr*, qui est plus poreux. On cultive la canne à sucre (*saccharum officinale*, L.) dans une partie de la Haute-Égypte, et particulièrement dans la province de Minieh. On laboure plusieurs fois la terre dans différentes directions, puis le cultivateur trace des sillons dans lesquels il couche de biais des cannes fraîchement coupées, de manière que le bout reste à découvert, pour faciliter la végétation. La plantation a lieu dans les mois de mars et d'avril; les arrosements commencent de suite, et continuent jusqu'à la récolte. On consomme en vert les coupes mal venues. La coupe s'en fait au mois d'octobre. Lorsqu'elles sont destinés à la fabrication du sucre, on les coupe en janvier et février. Les plantations de l'année suivante se renouvellent avec des jets produits par la souche des cannes laissées sur pied.

La machine dont on se sert pour extraire le suc de la canne est composée de deux rouleaux de bois placés à côté l'un de l'autre; ils tournent au moyen d'une roue dentée, mise elle-même en mouvement par une autre, qui porte à son axe vertical un levier auquel est attelé un bœuf. On met plusieurs cannes à la fois entre les deux cylindres, qui les pressent fortement et les écrasent. Le suc qui en découle est reçu dans un bassin construit en ciment; puis il est transporté dans des jarres disposées à cet effet; ensuite on le met dans une grande chaudière sur le feu, où il reste environ vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il ait subi une première coction. De là on dépose le sirop dans des cônes de terre cuite, sous lesquels on a pratiqué une issue pour l'écoulement de la mélasse, qui est reçue dans un autre vase. Ces cônes sont placés dans un endroit chaud et environné de paille.

Cette première qualité de sucre se nomme *khâm*. La seconde opération, sur le sucre appelé *khaoudmy*, se fait comme la première. On met les pains, qu'on a retirés des cônes, dans la chaudière avec de l'eau, pour hâter la liquéfaction. Pendant le temps de la cuisson, qui est à peu près le même, on a soin d'enlever l'écume que l'ébullition a formée à sa surface.

On continue les mêmes procédés pour le *kasr*. Cette fois, comme les précédentes, un ouvrier jette dans la chaudière des raclures de savon ou des blancs d'œufs, pour clarifier le sirop, et précipiter les corps étrangers. Cette qualité entre dans la consommation; c'est celle dont on fait le plus d'usage. Le *kasr* donne le *moukarrar*, en suivant les mêmes procédés; et, par luxe, on raffine ce dernier, qui prend alors le nom de *moukarrar el-moukarra*. On ne le voit pas dans le commerce; il est réservé à la classe opulente.

Les procédés pour raffiner le sucre diffèrent de ceux qu'emploient les indigènes. On jette dans la chaudière une quantité d'eau de chaux pour précipiter les matières albumineuses; et lorsque le sirop est versé dans les cônes on met à la surface une couche d'argile, qui hâte la cristallisation. Le sucre est blanc, compact, mais il a un goût fade provenant de l'alun mêlé à l'argile. Son prix et sa qualité ne le rendent pas propre à l'exportation. Au Caire, on préfère le sucre fait par les habitants; il convient mieux au goût des consommateurs.

Café. L'Égypte n'aurait rien à envier aux colonies d'Amérique si l'on pouvait y naturaliser le café. On a vainement essayé, dans quelques endroits de la Haute et Moyenne Égypte, de cultiver le caféier de l'Yémen, qui donne le café connu sous le nom de Moka; ces essais ont toujours été infructueux. A peine arrivé à la hauteur de deux pieds, l'arbuste se dessèche et meurt. La fraîcheur de l'air et les pluies sont-elles absolument nécessaires au développement de ce végétal? Ne pourrait-on pas remplacer les conditions naturelles par des moyens artificiels?

Les mêmes observations s'appliquent aussi à la culture du *thé*, qu'on n'est pas encore parvenu à naturaliser en Égypte.

Culture du tabac. On sème le tabac au mois de décembre, à la volée, dans des terrains près du Nil. Deux mois après, lorsqu'on transplante les pieds dans une autre terre fraîchement labourée, on les espace de cinq à six pouces. Les

fellahs jettent dans les intervalles de la fiente de mouton, pour donner au tabac une couleur verdâtre. Ils ont soin de sarcler les herbes parasites, qui nuisent à la croissance des plantes. On fait la récolte au mois d'avril, en détachant les feuilles de leur tige, puis on les passe dans une ficelle pour les exposer au soleil et les faire sécher. Ensuite, on émonde les sommités des tiges que cette opération rend productives. Quarante jours après on fait une seconde récolte, en suivant les mêmes procédés que dans la première, mais le tabac est d'une qualité inférieure. Le travail fini, on met les feuilles desséchées dans des sacs recouverts de nattes. Dès lors elles entrent dans la consommation.

Quand à l'époque de l'inondation les eaux n'atteignent pas les plantes qu'on a laissées sur pied, elles donnent une troisième récolte, beaucoup inférieure aux deux autres. Dès qu'on les coupe on recueille les graines pour semer l'année suivante. — Le feddan donne ordinairement dix quintaux de tabac dans les deux coupes, mais la première est toujours plus abondante; la qualité inférieure de ce tabac en rend le prix très-modéré; il sert uniquement à l'usage du fellah.

Culture de l'olivier. La culture de cet arbre utile était depuis longtemps négligée : les fellahs, habitués à rester stationnaires dans l'art agricole, ne savaient point donner d'extension à cette culture. L'olivier florissait seulement dans les champs du Fayoum et dans quelques jardins des environs du Caire. Mais depuis plusieurs années le vice-roi a ordonné des plantations d'oliviers dans le Saïd et dans la Basse-Égypte; elles sont maintenant en plein rapport. Ibrahim-Pacha, secondant les vues de son père, a couvert d'arbres les champs de ses vastes possessions. On y compte plus de quatre-vingt mille oliviers. Trois ans après avoir été plantés, ces arbres portaient déjà des fruits. Une telle précocité n'existe pas dans d'autres climats. Ils sont plantés en ligne, espacés les uns des autres de vingt à vingt-cinq pieds de distance, ce qui donne la facilité de faire passer la charrue dans les intervalles et d'y semer de l'orge, des fèves ou du blé. Les arrosements artificiels se renouvellent souvent; ils hâtent la croissance de l'arbre et la maturité de son fruit; mais on cesse d'arroser l'olivier parvenu à sa hauteur naturelle; il ne reçoit plus de l'eau que pendant l'inondation.

L'olive égyptienne est charnue sans être onctueuse; son noyau est rond; d'un volume égal à la pulpe. On sale les olives vertes, et lorsqu'elles sont noires, après qu'elles ont passé à la saumure, on les met en barils avec une préparation d'huile.

Ce fruit bien confit a du goût; on en fait une grande consommation.

Culture du rosier. Les terres du Fayoum sont les seules propres à la culture des rosiers. Au mois de mars, on donne deux labours à la terre destinée à ce genre de culture; on la divise en carrés, puis on y dépose, dans des trous pratiqués à la distance de deux pieds et demi les uns des autres, des scions que l'on recouvre de terre; cette opération finie, on arrose souvent, pour que le sol soit toujours humide jusqu'à la pousse des rosiers; à cette époque les arrosements diminuent, et les rosiers atteignent peu à peu leur hauteur naturelle, d'un pied et demi environ.

A la fin de décembre, on coupe les plants à la surface de la terre, puis on recommence à donner de l'eau pendant trente à quarante jours, temps nécessaire pour la pousse des boutons et pour faire éclore les roses. Alors, chaque matin, avant le lever du soleil, pendant que les roses sont encore humides de la rosée, on les cueille et on les met tout de suite dans l'alambic, pour empêcher qu'elles ne sèchent et ne s'échauffent en restant trop longtemps sans passer à la distillation. On distille les roses en mettant une couche de sable au fond de l'alambic pour qu'elles ne brûlent pas : la distillation dure environ six heures.

L'eau de rose est blanche en sortant de l'alambic; celle que l'on voit dans le commerce a une teinte jaunâtre; cette couleur provient du mélange d'un produit de combustion.

Un feddan donne six à sept quintaux de roses. En 1833 on a recueilli huit

cents quintaux; par le déchet de cinquante pour cent qui résulte de la distillation, ces huit cents quintaux ont été réduits à quatre cents, qui ont donné quarante mille rotles d'eau de rose de trois qualités différentes. La première qualité se vend sept piastres la bouteille, contenant un rotle; la seconde qualité est fixée à cinq piastres, et la dernière à trois piastres. Un feddan planté en rosiers coûte soixante piastres environ de culture et d'impôt; il produit, après déchet, trois quintaux de roses; ces trois quintaux donnent trois cents bouteilles, qui, vendues au dernier prix de trois piastres, rapportent neuf cents piastres nettes de tous frais.

Cette branche si lucrative de l'industrie compte aussi parmi les articles du monopole. Personne ne peut distiller des roses; ceux qui les cultivent sont obligés de les vendre à bas prix aux agents du gouvernement.

Culture du chanvre. On avait cru que le climat sec de l'Égypte n'était pas propre à la culture du chanvre; mais le vice-roi, qui avait besoin de cet article, voulut tenter des expériences (1). En 1827, il chargea un Français de Grenoble d'enseigner aux fellahs la manière de le cultiver et de le préparer. On fit des essais dans quelques villages riverains de la province de Gerbieh et à Mansourah, où les temps humides de l'automne et de l'hiver favorisent la croissance des plantes. Ces essais réussirent assez bien. Depuis ce temps, on a étendu la culture du chanvre, que l'on emploie avec avantage dans la marine.

Culture du mûrier; vers à soie. Les mûriers prospèrent très-bien en Égypte. Ils commencent à boutonner en janvier, et sont en plein développement vers le 10 ou 15 février. C'est au commencement du mois de mars que les vers éclosent, et même plutôt, si on n'a pas la précaution de tenir la semence dans des lieux bien frais. Dans l'espace de dix jours tous les vers ont pris naissance. L'intervalle entre la naissance et la première venue n'est pas fixe; cela dépend du degré de chaleur; on peut compter de dix à quinze jours. On calcule douze jours entre la première et la seconde, douze à quinze jours entre la seconde et la troisième, et quinze autres jours entre la troisième et la quatrième. Il y a soixante jours environ entre la naissance des vers et le moment où ils commencent à filer les cocons. Un excès de chaleur, la poussière et la rosée dont les feuilles sont quelquefois imprégnées, occasionnent des maladies aux vers à soie; mais en les soignant bien on évite ces accidents. Il est aussi très-nuisible de les tenir serrés dans les paniers et de ne point échanger les feuilles; l'odeur des feuilles mâchées est malsaine. La maladie qui altère le ver est produite par le vent chaud du midi. Les maladies épidémiques des vers sont inconnues en Égypte.

Une once de semence donne sept mille deux cents cocons environ; chaque cocon pèse d'une demi-drachme à une drachme.

Pour conserver la semence en hiver on place les sacs qui la contiennent dans des lieux frais, en ayant soin d'éviter la poussière. A cet effet, on en met une partie dans des caisses, que l'on descend dans le fond des puits; à la citadelle du Caire, on les descend dans le puits de Joseph. Au moment de la ponte des papillons, la semence reste déposée sur une toile que l'on tend exprès; ensuite on la détache en la frottant légèrement; puis on la met dans des sacs pour la conserver. En Égypte, les mâles s'accouplent d'eux-mêmes avec les femelles, sans qu'on ait besoin d'y songer. On ne connaît point l'usage de lever les semences dans le vin ou dans l'eau. La chaleur fait souvent développer les semences avant la pousse des feuilles, ce qui donne de l'embarras pour trouver de la nourriture aux vers; quelques précautions que l'on puisse prendre, on ne peut obvier à cet inconvénient. L'intervalle de la métamorphose du

(1) Pietro della Valle croyait que le *hachiche*, qu'on prépare avec le chanvre, pourrait bien être le *nepenthès* d'Homère (Voyez *Journal des Savants*, 1829, p. 86, et 1826, p. 176). M. Ampère paraît adopter cette opinion; mais n'est-il pas plus simple d'admettre que ce *nepenthès* n'était autre chose que l'opium, dont la culture était jadis fort commune en Égypte, particulièrement aux environs de Thèbes. C'est pourquoi l'extrait d'opium s'appelle encore aujourd'hui extrait *thébaïque*.

er est ordinairement de quinze à ingt jours. Vingt jours suffisent pour ue le cocon soit parfait. Pour faire ne livre de douze onces, il faut deux ents à deux cent cinquante cocons, uivant la grosseur.

Sésame. Cette plante (*sesamum orientale*) de la famille des bignoniacées, est le tout temps cultivée en Égypte, à ause de ses graines oléagineuses. On n extrait l'huile par le moyen de preses appelées *sirgué.* Ce n'est que dans 'intérieur du Caire que l'on en fait isage. Le nombre de ces sirgués est le soixante; elles peuvent presser mille iuit ardebs par mois. Le produit d'un ırdeb est de cent trente rotles d'huile. Les habitants en consomment beaucoup lans leurs cuisines et pour l'éclairage le leur maisons.

Culture des céréales et d'autres denrées.

Froment (blé). Les procédés de culture du blé diffèrent suivant les localités. Vers les dernières provinces du Said, on sème aussitôt après la retraite des eaux, lorsque la terre est encore fangeuse. Quelques jours après, dès que l'état de sécheresse le permet, on laboure pour enterrer les semences. Dans la Basse-Égypte, on donne deux labours, l'un avant de semer, l'autre après avoir semé; cette pratique remplace l'usage de la herse. Ce second labour sert à couvrir les semences, et à rendre les terres plus productives. On ne chaule point le blé avant de le semer; on le confie à la terre dans l'état où il se trouve, sans enlever les vesces ni les autres corps étrangers. Chaque feddan reçoit un douzième d'ardeb, et en rend ordinairement de quatre à sept. Les meilleures terres en produisent jusqu'à huit; les plus chétives n'en donnent pas plus de deux. Lorsque le blé commence à germer, il arrive quelquefois, dans certains cantons, que les vers en piquent les chaumes et détruisent le produit de plusieurs feddans. Dans ce cas, on laboure et on sème de nouveau, ou l'on laisse la terre pour le maïs. Pendant la végétation, des enfants arrachent à la main les herbes parasites qui empêchent le blé de prospérer.

Dans la Basse-Égypte, les semailles sont achevées à la fin de novembre, et les récoltes dans le courant de mai. Dans le Saïd, elles ont lieu un mois plus tôt, la température y étant plus chaude et le temps des semailles moins tardif. La tige du blé ne s'élève pas à plus de deux pieds et demi; mais le chaume a de la solidité; l'épi est long, épais et bien rempli. On ne se sert pas de la faucille pour couper les blés; la sécheresse du sol, rempli de gerçures, permet d'arracher à la main les chaumes, dont on fait des gerbes que l'on transporte, à dos d'âne ou de chameau, sur une aire disposée près du village. Ces gerbes sont placées les unes sur les autres de manière à former une meule autour de laquelle on étend le blé; ensuite on fait passer dessus un traîneau, appelé *noreg*, supporté par trois rouleaux où sont adaptées des rondelles de fer saillantes; ce traîneau, attelé de deux bœufs et conduit par un fellah assis dessus, passe sur les gerbes jusqu'à ce que le grain soit sorti de l'épi, et que la paille soit hachée. A mesure que le noreg tourne, un autre homme, armé d'une fourche, ramène sur l'aire les chaumes que les bœufs en écartent en marchant. Lorsque le travail est fini, on entasse le tout ensemble, et on place de nouvelles gerbes pour continuer l'opération. Les fellahs emploient pour vanner le blé une fourche à deux dents, au moyen de laquelle ils le jettent en l'air pour séparer le grain d'avec la paille, puis ils passent le blé par un crible à claires voies qu'ils tiennent à la main; mais cette opération ne le sépare pas de la racine des chaumes, ni des menues pailles; il faut encore le laver et le nettoyer, pour le rendre propre à la mouture.

Orge. A l'époque des semailles, lorsque les terres ont reçu l'eau du fleuve, on jette un ardeb d'orge dans chaque feddan, après avoir donné un léger labour à la terre; ensuite on y fait passer des bœufs pour enterrer les semences. Dans quelques provinces, on se sert du râteau de même que pour les fèves. La récolte se fait avant celle du blé; un ardeb de semence en produit depuis quatre jusqu'à quinze. Les procédés sont les mêmes que ceux que l'on emploie pour le blé.

Doura balady (*Holcus sorghum*, Linn.). Les habitants font une grande consommation de cette céréale, qui sert, dans toutes les provinces, à la nourriture des fellahs. On sème le doura à la fin de mars, ce qui lui fait donner le nom de *seyfy* (été). On consacre à cette culture une partie des terres où l'on a fait la récolte du trèfle. Ces terres sont arrosées par le moyen des puits à roues ou de la machine appelée *châdouf*.

Après avoir dégagé la terre de toutes les herbes parasites, et notamment du halfeh (*poa cyonosuroides*), qu'on brûle pour la rendre plus féconde, on lui donne un seul labour. Dans plusieurs villages, elle ne reçoit aucune préparation. Les fellahs déposent trois et quatre grains dans des trous faits à la pioche, à trois pouces de profondeur; après les avoir recouverts, ils divisent le terrain en carrés de quatre à cinq pieds, fermés par de petites digues autour desquelles ils font couler l'eau sortant des rigoles d'irrigation, puis ils conduisent cette eau dans des sillons tracés avec le hoyau. Lorsqu'un carré a reçu l'eau suffisante, on le ferme et on fait entrer l'eau dans un autre carré. Dans les terrains éloignés du Nil, et où il n'y a pas de puits à roues, on transporte de l'eau à force de bras. On se contente alors d'en verser dans les trous, après y avoir déposé la graine; de cette manière, il n'est pas besoin de diviser la terre en carrés. Le doura n'est pas toujours arrosé pendant sa croissance; cette manière est moins dispendieuse, mais aussi la récolte est moins belle; le grain est plus écorné, les épis sont moins fournis que ceux dont les tiges ont conservé une humidité bienfaisante. Vingt jours après avoir semé, on répand dans le champ une légère couche de terre alcaline pour exciter et hâter la végétation. La plante croît rapidement, et s'élève jusqu'à huit à dix pieds.

La récolte du doura se fait dans le courant de juillet; on coupe les tiges à la faucille ou avec un instrument tranchant, après en avoir séparé les épis, que l'on met en tas pour les faire sécher, en ayant soin de les remuer souvent; ensuite on les coupe en deux parties dans leur longueur, et on les place sur une aire où des bœufs les foulent aux pieds jusqu'à ce que la séparation des grains soit faite. Ceux qui ont de fortes récoltes se servent du *noreg* pour nettoyer le doura; on le jette en l'air. et on le met sous le toit après l'avoir criblé.

Les tiges servent de combustibles dans les fours à chaux, ou bien sont employées à couvrir les allées des jardins, à élever des cabanes, à former des cloisons et à couvrir des terrasses.

Maïs ou *doura châmy*. On donne au maïs le nom de *châmy* (étranger), originaire de la Turquie, pour le distinguer du doura *belady* (doura indigène); il est appelé aussi *nily*, parce qu'on le cultive à l'époque de la crue du Nil. Son grain est jaunâtre et plus gros que celui du doura indigène, qui se distingue par sa couleur blanche.

Vers la fin de juillet, lorsque les eaux du fleuve commencent à s'élever, on donne un seul labour à la terre que l'on destine à être ensemencée, après avoir préalablement couvert sa surface de terre alcaline. Le semeur suit la charrue, et répand dans les sillons des grains de maïs, que le soc recouvre de terre; ou bien il emploie les mêmes procédés que pour le doura indigène; puis il divise le terrain en carrés, afin de le préparer à recevoir l'eau que l'on y fait entrer. Le germe se développe, la végétation commence, et l'on continue les arrosements. On a soin de sarcler les herbes parasites que l'humidité fait croître autour des plantes.

Avant que le maïs soit arrivé à son point de maturité, les fellahs coupent chaque jour les épis qu'ils veulent faire griller pour servir à leur nourriture.

A cette époque, on a soin d'éloigner à coups de fronde (ainsi que cela se pratique lorsque le doura indigène commence à mûrir) les nuées de pigeons et d'autres oiseaux qui détruiraient les récoltes.

Dans les villages situés autour du Caire, les habitants sèment au commencement de l'été quelques feddans de maïs qu'ils réservent pour leurs besoins. Les épis grillés sont vendus à la classe indigente.

Lorsque l'inondation est grande, les eaux atteignent les plantes, et l'excès d'humidité les noircit. Pour les en pré-



Prisse del.

Sella.

server, on élève des digues autour des champs; mais souvent ces précautions sont inutiles; il n'y a pas longtemps qu'une partie de la récolte fut perdue par cette cause.

Dès que les plantes sont en maturité, ce qui a lieu dans le terme de soixante-dix jours complets, on les coupe et on les transporte, liées en gerbes, sur un terrain disposé à cet effet auprès du village; on les étend pour les faire sécher; ensuite des femmes et des enfants détachent les épis et les séparent de leurs enveloppes. Quand on veut réduire le maïs en farine, ou le faire entrer dans le commerce, on froisse les épis entre les mains, et les grains desséchés s'en détachent aisément.

Riz. On sème le riz au mois d'avril. Avant de le confier au sol on le laisse tremper dans l'eau, jusqu'à ce que le grain soit assez amolli; puis on l'étend sur des nattes que l'on couvre de trèfle ou de paille. Lorsque la chaleur a fait développer le germe, on met le riz en terre. Avant cette opération, on couvre la terre d'eau pendant plusieurs jours; après quoi elle reçoit deux labours croisés; dans cet état, on la laisse reposer. Ensuite elle est de nouveau labourée et submergée. Dès qu'elle est suffisamment arrosée, deux hommes font passer dessus une espèce de râteau pour unir sa surface; ainsi préparée, elle reçoit le riz, qu'on y jette à la volée. Il s'enfonce de son propre poids, et par le mouvement que lui donne le semeur.

Il faut un sixième de dâreb pour ensemencer un feddan à Rosette. Un dixième de dâreb est la quantité que l'on donne ordinairement aux terres de Damiette. Celles-ci, suivant leurs qualités, produisent de deux à cinq dârebs; le rapport des autres est de quatre à six.

Après trois jours, on recouvre d'eau la terre ensemencée. On laisse séjourner cette eau pendant le même temps, puis on la fait écouler pour inonder de nouveau. Les arrosements se répètent jusqu'à la maturité du riz. Pendant la végétation, on ne néglige pas de sarcler les mauvaises herbes, qui nuisent à la croissance des tiges.

C'est au mois de novembre que se fait la récolte du riz. Les fellahs le coupent avec la faucille, et le lient en gerbes, qu'ils transportent sur une aire où le grain est séparé de sa tige par le moyen d'un traîneau, fait à peu près comme le *noreg*, que deux bœufs promènent pendant plusieurs heures sur les gerbes déliées. Ensuite on jette le riz en l'air avec des fourches de bois, comme on vanne le blé.

Cette opération finie, on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Pour le détacher de sa balle, on le met dans des mortiers à fleur de terre, et on le fait passer à trois reprises sous des pilons cylindriques de fer creux, dont il reçoit la percussion par le moyen d'un manche mobile fixé verticalement à ces pilons sur un essieu placé au-dessus de leurs sommités. Le mouvement de bascule a lieu, et se répète par la pression successive sur l'extrémité du manche de plusieurs montants, qui se rattachent à une traverse horizontale servant d'axe à une roue dentée; celle-ci reçoit le mouvement d'une autre roue plus grande, portant à son axe vertical une flèche où l'on attache un bœuf si la machine a deux pilons, et deux quand elle en a quatre; la première se nomme *oud*, et l'autre *dâyreh*.

Les bœufs sont changés de deux heures en deux heures; l'ouvrier préposé au travail profite de ce moment de repos pour retirer le riz des pilons, et le nettoyer des balles détachées; il le remet ensuite dans les mortiers, et l'opération continue jusqu'à ce qu'on amène un autre relais. Le riz est criblé de nouveau, puis il est remis sous les pilons avec la quantité de sel équivalant à la diminution qu'il a éprouvée pendant son blanchiment: elle est d'un cinquième environ.

A Damiette le *dâyreh* blanchit un ardeb et demi par jour; conséquemment, le *oud* n'en blanchit que la moitié. Les moulins de Rosette ont une forme semblable, et portent les mêmes noms. Les procédés de culture, de récolte et de préparation, ne diffèrent en rien. Le produit journalier d'un moulin à un ou deux bœufs est le même qu'à Damiette.

Le vice-roi achète des cultivateurs le riz en orge, qu'il fait blanchir dans ses moulins; le travail est plus accéléré, l'opération est moins soignée; le riz, ne

restant pas sous les pilons le temps qui lui est nécessaire pour qu'il se dépouille entièrement de ses balles, conserve une teinte rougeâtre. Cette méthode, nuisible à sa qualité, jointe à la forte portion de sel qu'on y fait entrer et à la poussière des grains brisés provenant de la percussion, lui a fait perdre cette ancienne réputation dont il jouissait à si juste titre lorsqu'il était bien blanchi et convenablement préparé.

Culture des légumineuses. On cultive les fèves dans toute l'Égypte, surtout depuis qu'elles sont devenues un objet de spéculation pour l'Europe. Ce légume sert autant à la subsistance des fellahs et des citadins, qu'à la nourriture des bestiaux. A la fin du mois d'octobre, après la retraite des eaux, on laboure la terre, puis on sème les fèves à la volée; on les recouvre ensuite en y faisant passer une seconde fois la charrue. Dans plusieurs villages, on enterre les semences avec une espèce de râteau traîné par deux hommes sur toute la surface du champ. Pendant la croissance, on a soin d'arracher les mauvaises herbes et les avortons.

La récolte se fait un mois avant celle du blé. Au moment de la maturité, des nuées de pigeons et d'étourneaux viennent fondre sur les champs de fèves; il faut que des gens continuellement éveillés les éloignent à coups de fronde; ils les tuent avec autant d'adresse que le ferait un chasseur armé de son fusil. On coupe les fèves avec la faucille, et on les transporte en gerbes sous le *noreg*, pour en retirer la graine et sécher les tiges, que l'on donne aux bestiaux.

La culture des *lentilles* n'est pas bien étendue; la récolte ne va jamais au delà de cent cinquante ardebs dans toute l'Egypte. Les fellahs sèment les lentilles en novembre, sans faire subir à la terre aucune préparation. Elles sont en maturité au mois de mars. On arrache les plantes, et on les place sous le noreg comme les autres graines.

On sème les *pois chiches* au mois de novembre. Les fellahs se contentent d'un simple labour. La récolte se fait au mois de mars. Deux tiers d'ardeb suffisent pour chaque feddân, dont le produit varie de trois à sept. Les habitants consomment beaucoup de pois chiches en vert. On laisse sécher sur pied ce qui reste des plantes, puis on les arrache et on les transporte sous le noreg. On étend ensuite les graines au soleil, afin de les faire bien sécher, puis on les passe au crible pour les nettoyer. Le peuple mange les pois chiches grillés; mais le marchand ne les expose en vente qu'après les avoir trempés dans l'eau et passés à la chaux, et après les avoir aspergés d'huile de graine de lin.

La culture du *lupin* est la même que celle des lentilles. Les tiges, trop ligneuses, ne peuvent servir à la nourriture des bestiaux; on les emploie comme combustibles.

Quand elles sont desséchées, on les frappe avec de longs bâtons pour en extraire les graines, que l'on mange après les avoir souvent trempées dans l'eau pour leur ôter un goût d'amertume.

On suit les mêmes procédés pour le *fenu-grec* (*helbeh*). On le sème après la retraite des eaux, quand la terre est encore humide. Lorsqu'il est bien sec, on l'arrache au lieu de le couper. La récolte se fait trois mois après les semailles. On le ramasse en gerbes, que l'on étend sous le noreg. Quand il a subi cette opération, on le jette en l'air avec la fourche, pour séparer les graines d'avec les tiges hachées, qui deviennent la nourriture des chameaux seulement.

Telles sont les productions les plus utiles qu'on cultive aujourd'hui en Égypte. Il serait intéressant de comparer l'agriculture actuelle avec celle d'autrefois. On arriverait à ce résultat curieux que même les productions naturelles, qu'on devrait supposer immuables, changent avec le temps, au gré des institutions civiles et religieuses, ainsi que d'après les modifications que le sol peut éprouver à la longue. Ainsi, les marais qui restaient après l'inondation étaient jadis beaucoup plus fertiles en plantes aquatiques comestibles, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le lotus (*nymphæa lotus* ou *nymphæa cœrulea*) y était assez abondant pour permettre aux habitants de faire du pain avec les graines de son fruit et de se nourrir de ses racines épaisses (1).

(1) Le *nymphæa lutea* ou *alba*, qui croît



Frère del. Lemaître

Cange à Voiles

Le fruit du nymphéa (*nymphæa nelumbo*, Linn.; *nelumbium speciosum*, Delil.), aujourd'hui très-rare, servait également de nourriture. Ce fruit, semblable à la pomme d'un arrosoir, est comparé par Hérodote (II, 92) (1) aux gâteaux de cire des abeilles. Strabon (lib. XVII) lui donne le nom de *ciborium* (κιβώριον). « Ce fruit, ajoute Hérodote, renferme plusieurs graines de la grosseur d'un noyau d'olive, bonnes à manger fraîches ou séchées. » C'est sans doute ces graines que Diodore et d'autres auteurs appellent *fèves d'Égypte*, (Αἰγύπτιοι κύαμοι.) (2) Hérodote nous apprend, en outre, que les Égyptiens mangeaient certaines espèces de papyrus. C'est probablement du *cyperus esculentus* que l'historien parle; sa racine est, en effet, féculente et comestible. Suivant Diodore, ils recherchaient surtout l'*agrostis*, « plante remarquable par sa saveur douce et par la nourriture suffisante qu'elle offre à l'appétit de l'homme (I, 43). » Nous avons des raisons pour croire que l'*agrostis* de Diodore était la *canne à sucre*.

Aujourd'hui, la plupart de ces plantes palustres, dont se nourrissaient les anciens habitants de l'Égypte, ont disparu ou sont beaucoup moins abondantes; elles ont été remplacées par la culture du riz, du doura (3) et d'autres céréales.

Il est à regretter que les auteurs anciens ne nous apprennent rien sur l'administration agricole ou les règlements de l'autorité pour favoriser le développement de la première des industries humaines, l'économie rurale. La nature de la propriété en Égypte a toujours été une question obscure ou du moins très-controversée.

dans les eaux stagnantes de la Seine et de la Marne, peut donner une idée du lotos égyptien : il appartient au même genre; son fruit ressemble a celui du pavot, et ses racines sont remplies de fécule.

(1) Le *nymphæa lotus* et le *nelumbium speciosum* étaient vulgairement connus sous le nom de *lis d'eau*. La fleur du dernier ressemblait, suivant Hérodote, à une rose.

(2) Il ne faut pas confondre cette fève avec celle dont parle Hérodote (II, 37), et qui était considérée comme un légume impur. Celle-ci était le *faba major* (fève des marais), dont la fleur est marquée d'une tache noire.

(3) La culture du doura (*holcus sorghum*) est fort ancienne en Égypte. *Voyez* Hérodote, II, 36.

Lorsque Amrou s'empara de l'Égypte, sous le califat d'Omar, il fut convenu que toutes les concessions précédemment faites seraient maintenues.

Les premières transmissions de propriété datent de cette époque; elles avaient lieu moyennant une rétribution que l'on payait au prince. Ces mêmes usages furent conservés sous les califes et sous les sultans mameluks. Rien ne fut changé dans l'administration des terres confiées aux Coptes depuis les temps les plus reculés; il ne convenait pas à cette nation de rien innover; les changements, quels qu'ils fussent, auraient nui à leur considération, à leurs intérêts. Les Coptes étaient aussi chargés de l'arpentage et de la tenue des écritures. La différence de leur idiome avec la langue arabe, devenue familière aux Égyptiens, fit naître souvent des contestations entre eux et les gouvernants. Vers la fin du règne des sultans mameluks, on fit fermer leurs écoles; il ne fut plus permis d'enseigner la langue copte.

Telle était l'administration agricole en Égypte, lorsqu'elle passa en 1519 sous la domination des Ottomans. Selim Ier, qui voulait abaisser la noblesse, prit pour base de ses règlements sur l'administration, que les terres originairement concédées par les princes appartiendraient désormais au souverain, ce qui changeait la condition de propriétaire en celle d'usufruitier; aussi à la mort de ce dernier ses terres tombaient entre les mains du fisc; mais il était d'usage que les héritiers les rachetassent, en payant un droit, toujours fixé arbitrairement. Soliman II confirma ces dispositions; il fit plus encore : il confia l'administration à un defterdar qui tenait registre de la totalité des terres, sous l'inspection d'un pacha qu'il établit au Caire. Quant au propriétaire du fisc, ce gouverneur munissait provisoirement le nouveau propriétaire d'un firman qui faisait son titre. Toutes ces institutions étaient adaptées aux circonstances. Depuis cette époque, aucune modification n'était apportée à ces lois, quoiqu'elles fussent tombées en désuétude par la faiblesse des sultans et la puissance des beys mameluks. Ceux-ci, habitués à gouverner avec le sabre, déclinèrent l'autorité de la Porte; tout se reglait

suivant leurs caprices; ils dépouillaient les uns pour enrichir les autres; ils s'emparaient souvent, et sans bourse délier, de villages entiers, selon leur convenance. Dans le principe, ils payaient au pacha, suivant l'ancienne coutume, une légère rétribution.

Le propriétaire n'était pas sûr de jouir d'un bien qui était convoité par un homme puissant, quoique ses *hedjets* (titres de propriété) fussent émanés des bureaux du cady.

Tel était l'état des choses, lorsque l'armée française parut en Égypte. Sa présence opéra un changement dans l'administration agricole; on s'empara des des biens des émigrés, leurs villages furent confisqués au profit du trésor; mais le propriétaire inoffensif conserva ses terres en payant le *miri* tel qu'il était établi. On abolit les impôts vexatoires, tels la que le *rafa-el-mazalem* (le rachat de tyrannie), le *koulfeh* (réquisition en nature) et le droit de *méatadeh*. Les biens de ceux qui mouraient passaient à leurs héritiers, à la charge par eux de payer le droit d'enregistrement de cinq pour cent. L'administration des domaines, chargée de la rédaction des titres de vente et de transmission adoucit la rigidité des mesures en vigueur sous les mameluks.

Sous le gouvernement de Méhemet-Ali, l'Égypte a pris un autre aspect. Après l'extinction des mameluks, leurs propriétés passèrent entre les mains du prince. Celui-ci accorda des pensions aux moultezims qui restaient encore, en leur conservant aussi les terrains dits d'*oussyeh*.

Pendant plusieurs années, l'administration agricole subit des changements nombreux. Aujourd'hui, les terres appartiennent au vice-roi; il les fait cultiver à son gré, et en dispose comme bon lui semble. Les propriétaires cultivateurs ne sont que des tenanciers, car celui qui ne peut payer le miri est exproprié, et ses champs sont distribués à ceux qui ont les moyens de les mettre en valeur. C'est à ces innovations que l'on doit l'introduction des nouveaux produits qui couvrent maintenant une partie du sol de l'Égypte.

La situation du cultivateur sous le rapport de la propriété conduit naturellement à considérer les abus dont il est la victime comme contribuable. Ce n'est pas sans raison qu'on se récrie contre les exactions exercées sur le fellah lors de la perception de l'impôt; mais le mal est ancien, il est invétéré; il n'émane pas du vice-roi, qui, ni autour de lui ni dans les provinces, n'a assez d'hommes probes et dévoués à la réforme pour réprimer avec énergie ces déplorables abus.

Au reste, le mal est le même, ou pire encore, dans d'autres États de l'Orient. On y voit que le peuple paye quatre fois plus en réalité qu'il ne le devrait d'après la taxation. Il en était ainsi en Égypte sous les mameluks; cela est prouvé par l'immense richesse des beys, des kâchefs, des agas, et de leurs maisons. Il n'existait pas là un prince souverain, comme dans les régences et dans l'empire de Maroc; mais il y en avait vingt-quatre! Et comment le *revenu officiel* de l'Égypte aurait-il pu y suffire! Qu'on se rappelle le luxe des palais, le nombre des femmes, celui des domestiques, celui des chevaux, la splendeur des ameublements, la richesse des armes! Est-ce avec quatre millions de francs, le revenu avoué de l'Égypte, le revenu porté aux registres des Coptes, qu'on aurait pu y pourvoir? Cette somme n'était que nominale, et l'effectif n'y ressemblait guère : ce ne serait pas exagérer que de le porter à dix fois la somme inscrite. Les agents coptes, espèce servile et hypocrite, s'entendaient avec la plupart des agents turcs pour dissimuler ces détestables fraudes. Ils semblaient se venger sur les pauvres Arabes de ce que la nation copte était seule soumise à la capitation. Est-il étonnant que la multitude de gens qui vivaient d'abus soient encore aujourd'hui acharnés après leur proie? Il est plus difficile au prince d'extirper du sol ces sangsues, qu'il ne l'a été de faire disparaître de la lisière du désert les Bédouins voleurs, ces hommes insatiables de pillage. Le Coran porte l'impôt légal à un dixième : les princes osmanlis l'ont élevé à huit et plus, ou du moins ils l'ont laissé porter à ce taux exorbitant par les exactions des beys et des mameluks. Une prompte réforme est devenue bien nécessaire dans cette partie de l'administration.

Industrie; fabriques.

Une partie des produits du sol de l'Égypte est convertie en objets nécessaires aux indigènes, et propres aux exportations des pays limitrophes : telles sont les toiles de lin et de coton, les soieries, le fil d'or, les nattes, les peaux apprêtées, l'eau de rose, l'indigo, etc. Ces diverses branches d'industrie occupaient autrefois une grande partie de la population ; chaque famille vivait heureuse de son travail. Maintenant les artisans exercent leurs métiers au profit du fisc. Plusieurs des tisserands, répandus en grand nombre dans les villages de la Haute et de la Basse-Égypte, ont abandonné leur état, préférant se livrer à la culture des champs plutôt que d'être soumis à la visite d'agents importuns.

Depuis que toute espèce d'industrie est exploitée par le vice-roi, les produits des fabriques sont bien moins estimés ; il y a de la négligence dans l'apprêt et la main-d'œuvre. La servitude, qui a remplacé la propriété, a anéanti l'émulation ; l'ouvrier travaille sans s'inquiéter si son ouvrage est bien ou mal fait ; ce qui lui importe, c'est de recevoir le prix convenu.

Le gouvernement fournit aux ouvriers les matières premières : la soie, le lin, le coton sont livrés au poids. On sait, d'après les épreuves faites antérieurement, ce que doit rendre en étoffe ou en toile une quantité donnée de matière première; le déchet dans le filage et le tissu n'est point au préjudice du fisc. S'il y en a, il est déduit du salaire de l'ouvrier, que l'on paye à la tâche et non à la journée.

Il y a pour chaque branche d'industrie une administration et un lieu central de dépôt où sont reçus et vendus les divers objets; on a soin de les revêtir d'une marque pour empêcher la fraude. C'est là que les consommateurs vont s'approvisionner, et que les négociants expéditionnaires au dehors vont faire leurs achats.

Chaque administration a un directeur chargé de la comptabilité; ce directeur a sous ses ordres un sous-intendant copte, chef des employés auxquels est confiée la tenue des écritures. Un *seraf* reçoit les versements, et paye en vertu d'un mandat signé du directeur. La malversation chez les subalternes est punie du bâton et de la privation de la place, ce qui n'empêche pas que les surveillants ne fassent des bénéfices illicites.

Un des premiers établissements de fabriques fut introduit au Caire en 1816, au quartier dit le Khorounfech. Quelques ouvriers appelés des fabriques de Florence commencèrent à filer la soie pour des velours et des satins légers. Peu de temps après, les métiers propres à ce genre de travail furent transportés dans un autre établissement, et l'on mit à leur place des filatures et d'autres métiers à tisser le coton.

Outre la filature et les métiers à tisser, il y a au Khorounfech des ateliers de forgerons, de limeurs, de tourneurs en fer et en bois, et des menuisiers pour le raccommodage des machines et la confection des pièces.

La fabrique n'était pas encore terminée, que déjà l'on jetait, à Boulâq, les fondements d'une autre fabrique plus spacieuse. La direction en fut confiée à Jumel, qui a ouvert une mine si féconde pour l'Égypte en développant la culture du cotonnier arbuste. Ce vaste établissement, qui prit dans la suite le nom de *Malta*, parce qu'il y avait un grand nombre d'ouvriers maltais, tient aujourd'hui en activité vingt-huit chariots et vingt-quatre cardes et drosses, avec les assortiments en téraches et lanternes; ces machines vont, ainsi que dans la fabrique de Khorounfech, par le moyen de quatorze tambours, qui reçoivent leur mouvement d'un manége attelé de huit bœufs. Chaque chariot emploie un homme et trois enfants occupés à renouer les fils que le mouvement de la machine fait casser.

Il existe à Malta deux cents métiers à tisser le fil de coton. On fait, comme dans les autres fabriques, des baftas, des cambriges, des batistes, des mousselines, dans les mêmes longueurs et largeurs. Le déchet d'un quintal de coton en laine est d'un cinquième lorsqu'il est filé.

Outre les ateliers de l'industrie, il existe des ouvriers de chaque profession pour réparer et confectionner les machines et autres objets destinés aux fabriques de la Haute et Basse-Égypte.

Il y a encore un atelier de menuiserie,

où des Francs et des Grecs sont occupés à faire des modèles et d'autres objets d'ébénisterie.

On remarque à la fabrique de Malta deux ateliers de tournerie, l'un ayant un manége conduit par huit bœufs, faisant tourner huit tambours qui mettent en mouvement deux plates-formes, huit tours à canneler les cylindres des chariots, deux tours à percer, deux scies, l'une pour bois, l'autre pour cuivre, un tour à guillocher, vingt-cinq tours simples et deux machines à percer.

L'autre atelier, avec un manége conduit également par huit bœufs, contient une grande meule, deux plates-formes, trente tours, deux machines à percer et cinq à canneler.

L'appareil qui sert à forger les grandes pièces, composé d'un martinet, est mis en action par quatre bœufs, ainsi que deux soufflets en bois et un en cuir; un autre manége fait mouvoir huit soufflets. Près de cet endroit il y a quatre-vingts forges, uniquement destinées à fabriquer des ancres et beaucoup d'objets pour la construction des bâtiments de guerre. La consommation de fer et de charbon surtout est immense dans ces fabriques.

Dans les environs de Malta il y a deux filatures de coton, dites d'Ibrahim-Aghâ et de Sebâtyéh. On y compte quatre-vingt-dix chariots et soixante cardes et drosses. Les magasins de Malta fournissent à ces deux fabriques les objets nécessaires à l'entretien et aux réparations des machines. Il n'existe d'autre atelier que ceux de la filature. Le prix de la main-d'œuvre est le même que celui des autres fabriques, qui prennent, comme elles, le coton et la laine à l'entrepôt général.

Sur les bords du Nil, entre Boulâq et Choubra, s'élèvent de nouveaux édifices, parmi lesquels on remarque des maisons de campagne et des constructions de bon goût. On a donné à ce lieu le nom de Moubeydah (Blanchisserie); c'est là, dans un vaste enclos, que l'on soumet les toiles aux différentes opérations du blanchiment.

Un autre genre d'industrie de la fabrique de Moubeydah sont les mouchoirs imprimés, dont les femmes font un grand usage pour leur coiffure. On emploie pour cet objet quatre cents pièces de mousseline par mois; chaque pièce fournit vingt-six mouchoirs, sur lesquels on applique diverses couleurs. Ces mouchoirs, imprimés à la planche en bois de Brésil, se vendent 6 et 10 piastres, suivant leur finesse; on vend 16 piastres ceux qui sont faits au pinceau et à la cochenille.

On paye aux ouvriers qui impriment les mouchoirs à la planche 4 piastres et demie par demi-pièce de mousseline et pour les mouchoirs au pinceau 15 piastres.

Au Caire, dans le quartier de Sitty Zeynab, il y a une fabrique de cardes; chaque mois on confectionne trente assortiments. On y emploie des enfants formés à ce genre de travail. La fabrique fournit aux filatures les cardes qui leur sont nécessaires. On y répare aussi celles qui sont hors de service.

Dans la même fabrique, il y a trois cents métiers à tisser. Cinq cents ouvriers tissent par mois douze cents pièces de toile environ. Dans l'origine, on tissait en Égypte des cotnis, des alajas et autres étoffes en soie et coton; mais le vice-roi, voulant donner plus d'extension à ce genre d'industrie, fit venir de Constantinople des ouvriers capables de faire des tissus en soie tels qu'on les travaille dans cette ville et aux Indes. Les premiers essais eurent du succès; la fabrique prit de l'essor, et reçut des encouragements. Les maîtres firent des élèves. Aujourd'hui, il y a deux cents métiers employés à tisser les soies de la Syrie et de l'Égypte, ainsi que le fil d'or. En 1833 on a employé quatre mille okes de soie à faire des tissus en tout genre et de divers prix. L'ouvrier travaille à la tâche; son ouvrage est bien confectionné, les tissus sont bien unis, et les dessins d'un goût recherché. En général, les couleurs ont de l'éclat; mais elles n'ont pas encore atteint la solidité des couleurs de l'Inde.

Au Caire on a établi une corderie, où l'on fait des câbles que l'on envoie à l'arsenal d'Alexandrie.

On fait des tissus en laine pour vêtir les marins, ainsi que des couvertures de lit; on destine à cet usage les grosses laines de la Haute-Égypte, qui ne peuvent avoir un autre emploi.

Prisse del. — Lemaitre

La bastonnade



Relations commerciales.

Les grains et les légumes étaient autrefois l'objet d'un grand commerce avec la France, l'Italie et le midi de l'Espagne. On connaît en Égypte plusieurs qualités de blé, toutes inférieures à celles de la France. Les blés que produit la province de Bahyreh sont durs, et d'une écorce mince et rougeâtre; la farine en est abondante, mais elle n'a pas la même blancheur que celle que rend le blé du Delta, mêlé de grains durs et tendres. Celui-ci, moins productif, est plus exposé à la piqûre des insectes; il a plus de poids que celui de la Haute-Égypte, qui a la couleur de l'épi; le grain en est petit et écorné, parce qu'il parvient plus vite à sa maturité; son rapport est d'un sixième moindre que le blé dur; la farine est d'une blancheur éblouissante, et le pain que l'on en fabrique est savoureux; mais ce blé ne se conserve pas aussi longtemps que les autres qualités.

Les fèves sont généralement plus estimées en Europe que les blés : la chaleur les rend sèches sans les détériorer. Quoique l'exportation de ce légume soit diminuée, il servira toujours de retour pour l'Europe.

On expédie du maïs et quelquefois du doura dans les îles de la Grèce. Le grain du maïs n'est pas aussi gros que celui d'Europe, mais la qualité en est bonne. La Toscane en fait usage lorsque la récolte des châtaignes est médiocre; sa population se sert également des pois chiches et des lupins. L'orge et les lentilles ne sont demandées que dans des temps de pénurie. C'est alors seulement que ces denrées entrent dans le commerce d'exportation.

Autrefois les navires français venaient à l'envi charger à Rosette, et dans la rade de Damiette, du riz, qui avait alors une réputation méritée, qu'il a perdue par la manière dont il est falsifié et nettoyé. On y mêle beaucoup de sel pour lui donner plus de poids. On ne procède pas avec assez de soin à son blanchiment. Cette altération a donné du discrédit à cet article, dont le Piémont et la Lombardie ont su profiter. Le riz d'Égypte, bien dégagé de ses balles, a une teinte de blancheur que n'ont point ceux de l'Italie ni de la Caroline; à sa cuisson il absorbe peu d'eau, et gonfle beaucoup. Sa fécule est saine et savoureuse.

On distingue quatre qualités de sucre, dont les deux dernières entrent dans la série des exportations; ce sont le *kham* et le *khaoûâmi*. Le premier est noir, gras et mielleux; le second, d'une couleur jaunâtre, est dégagé par l'ébullition d'une partie des matières terreuses. On expédie ces deux qualités en Europe pour y être raffinées, et de là passer dans la consommation.

On classe les lins sous différentes dénominations, que les négociants désignent sous les noms des villages et des provinces où on les cultive et les prépare. La qualité des lins est à peu près la même; ils ne diffèrent entre eux que par leur longueur et la manière dont ils sont apprêtés. On distingue particulièrement les lins de Rosette, du Fayoum, de Boulâq et de Boucyr; les deux derniers obtiennent la préférence. La Toscane reçoit des importations de ce genre. Autrefois on expédiait à Livourne des lins de Rosette, maintenant on recherche ceux de Boulâq, qui conviennent mieux aux consommateurs. Les autres qualités sont demandées pour la Turquie.

Les cotons ont un débouché plus étendu. Les négociants en expédient fréquemment dans les ports de la Méditerranée, et surtout à Marseille. La grande affluence des cotons du Bengale dans les ports de France leur avait été préjudiciable; mais l'expérience a fait reconnaître que ceux des provinces de Charkyeh et de Mansourah sont plus serrés; que la laine est plus longue et moins cassante. Cet article, mieux soigné, favorisera constamment les retours en Europe. On en cultive une plus grande quantité qu'autrefois; mais les fellahs ne mettent pas assez d'attention à dégager le coton des capsules qu'ils brisent dans l'opération, et dont les parcelles desséchées se mêlent au lainage.

Le safranon, qui était resté dans l'oubli, a reparu avec éclat sur les marchés de l'Europe. C'est pour cette raison que le vice-roi destine chaque année à la culture du carthame une portion de terres dans les provinces voisines du Caire. Il encourage les fellahs à étendre cette

culture, qui est avantageuse sous plusieurs rapports. Les fleurs poussent durant la saison où règne le vent du midi; souvent son souffle brûlant dessèche les prémices de la récolte; leur entière conservation dépend du degré de la violence des rafales.

La feuille du tamar-henneh n'a point à craindre les mêmes inconvénients. La piqûre des insectes ne peut rien sur elle; on est toujours certain de la récolte. La préparation des feuilles exige peu de frais; elle ne demande aucun soin. On ne fait usage du henneh que dans les pays mahométans. Les marchands l'achetent, et l'expédient en retour des importations. Cet article sera uniquement consacré à la parure des femmes de l'Orient jusqu'à ce que la chimie lui aura reconnu des qualités propres aux teintures.

La soude factice que l'on emploie à Marseille a rendu moins nombreuses les demandes du natron; on le vend à Alexandrie pour le compte du vice-roi. Cet article ne se détériore point; il n'exige d'autres frais que ceux de transport; et l'Égypte seule peut fournir à tous les besoins de l'Europe.

Comme Méhémet-Ali s'est réservé la faculté de vendre les denrées et les produits de l'Égypte, ainsi que plusieurs articles de transit, on ne peut trafiquer des uns que dans le pays, tandis que les autres passent directement des mains du cultivateur dans les magasins du gouvernement.

Parmi les articles de transit, le vice-roi fait acheter directement des fellahs la poudre d'or pour les besoins de la monnaie, et les dents d'éléphant, qu'il fait ensuite rentrer dans le commerce avec bénéfice.

Avant que le monopole fît sentir ses effets nuisibles au gouvernement qui l'exerce, et aux particuliers sur lesquels il pèse, Suez recevait chaque année de l'Arabie vingt mille quintaux d'encens; à peine l'importation est-elle aujourd'hui de deux mille quintaux.

Beaucoup d'autres objets dont s'occupait le commerce intérieur pour les besoins de la population entrent aussi dans le domaine du fisc; tels sont les fours servant à l'incubation des œufs, les dattes sèches dites soultânys, la chaux, le plâtre, et les pierres propres aux constructions.

Les prix des autres produits varient suivant ceux de l'Europe. Leur fixation est telle, qu'elle offre aux négociants des pertes plutôt que des bénéfices.

Les marchands étrangers et indigènes peuvent négocier entre eux de toutes les marchandises d'entrée, sans qu'il soit nécessaire de remplir à cet égard aucune formalité; il n'y a pas de différence entre eux; les mêmes reglements leurs sont communs. Il leur est libre d'en user de même pour les articles qui ne sont point dépendants du fisc.

Quant à ceux qui ne sont pas soumis au monopole, dès que le vice-roi a vendu, l'acheteur, quel qu'il soit, a le droit de trafiquer et d'expédier à volonté tout ou partie de son acquisition.

Les relations commerciales fréquentes que l'Égypte entretient aujourd'hui avec l'Yémen et l'Inde ont donné à la route de Keneh à Kosséir presque la même importance qu'avait dans l'antiquité la route de Bérénice à Coptos. Ces relations avaient déterminé le vice-roi à rendre moins pénible aux voyageurs et aux caravanes, surtout pendant l'été, le voyage de Keneh à Kosséir. Il envoya deux mineurs anglais, MM. Thomas Wedd et William Henkak, avec une escorte suffisante pour reconnaître l'état des puits placés sur les routes de ces deux villes et les rendre propres à donner de l'eau en tout temps; chose si nécessaire pour un voyage au milieu des sables. Les mineurs ont été occupés de ce travail depuis le 1er novembre 1831 jusqu'au 15 juin 1833. Voici leur rapport, qui peut intéresser les géographes eux-mêmes:

« La distance de Keneh à la Guitta est de trente-quatre milles anglais; dans cette station on trouve huit puits; quatre de ces puits sont restés dans leur premier état; nous en avons réparé trois, et le quatrième a été entièrement renouvelé. Le premier puits a huit pieds anglais de diamètre et neuf à dix de profondeur.

« Auparavant ce puits ne donnait chaque nuit que trois ou quatre outres d'eau; nous l'avons augmenté en creusant huit pieds dans le roc; maintenant



H. Preziosi del.

Lemaître

Femmes de la haute-Égypte et Fellahs.

on trouve de sept à huit pieds de bonne eau. Nous avons aussi remis à neuf le bassin qui était en ruine, et nous avons fait des réservoirs pour abreuver les chameaux. Le puits a été revêtu d'un ciment, sur quatre pouces de diamètre, à trente pieds de profondeur. Il est fort estimé des habitants et des Arabes, parce qu'il contient de l'eau potable.

« Le second puits a des escaliers de huit pieds de diamètre; sa profondeur est de neuf à dix pieds; nous l'avons creusé, et avons enlevé huit pieds de sable, pierre et roc. Après cette opération, nous sommes arrivés à un fond de terre argileuse, mais nous n'avons pas creusé plus avant, dans la crainte que l'eau ne vînt à manquer. Dans ce puits, il ne venait que cinq à six outres d'eau par nuit; à présent on en trouve huit pieds dans le même espace de temps. Ce puits a été rétabli, ainsi que ses abreuvoirs.

« Le troisième puits est dans un grand état de vétusté; nous avons pourtant réparé son bassin; son eau n'est pas potable, mais elle sert à abreuver les animaux. Le quatrième puits a été creusé et renouvelé entièrement. Son fond contenait six pieds de cailloux; en outre, vingt pieds de profondeur étaient encombrés de pierres et de sable. Nous avons construit une portion de puits, du diamètre de six pieds, sous le roc. L'on trouve maintenant six pieds d'une eau douce, mais dont on ne peut se servir avec facilité, parce qu'elle n'arrive pas à la superficie de la terre comme dans les autres puits; nous n'avons pu le creuser davantage, n'ayant pas eu la faculté de faire beaucoup de dépenses. En quelque temps que ce soit, on pourra continuer le travail avec facilité.

« De la Guitta, nous nous sommes dirigés au nord, vers un endroit appelé El-Hamamat, qui est éloigné de huit milles des puits ci-dessus indiqués.

« Dans cette position nous avons reconnu un puits de forme octogone et de vingt-cinq pieds de diamètre, avec des escaliers pour descendre et monter; ces escaliers sont pratiqués en dehors et en dedans, avec deux murs. Nous supposons qu'il a fallu de grandes dépenses pour le construire. Il y a des gradins de trois pieds de diamètre; on en compte jusqu'à cent quatre; quelques gradins sont placés çà et là dans le milieu. Nous avons enlevé hors de ce puits deux pieds de pierres et de cailloux, et nous avons creusé quatre pieds de profondeur; nous l'avons ensuite revêtu d'un ciment, sur cinq pieds de diamètre; malgré cela, ce puits n'a donné que deux à trois outres d'eau pendant douze heures. La profondeur actuelle est de cent six pieds. Son eau est si mauvaise qu'elle ne peut même servir aux animaux, sinon dans un besoin extrême. Il est vraiment surprenant que dans ce puits, si bien fabriqué et de belle apparence, l'eau ne soit plus potable.

« D'*El Hamamat* nous sommes arrivés à *Byr-Essad*, a dix milles de distance. Dans cet endroit nous avons trouvé un puits de six pieds et demi de profondeur; nous l'avons encore creusé de huit pieds; il a fallu travailler dans la pierre dure, parce qu'il est situé entre deux montagnes, dans un passage étroit. Son eau est potable.

« De *Byr-Essad* nous avons pris la route au sud jusqu'à *Errassafeh*, dans la vallée de *l'Ouâdy-el-Gasseh*, qui est éloignée de dix à onze milles de Byr-Essad. Là nous avons reconnu trois puits en fort mauvais état.

« Le premier de ces puits a neuf à dix pieds de diamètre; son eau est passablement bonne à quatorze pieds de profondeur; nous l'avons restauré et nettoyé. Aujourd'hui il y a environ vingt-six pieds d'eau. Le second puits est profond de vingt-quatre pieds, avec quatorze pieds d'eau; celui-ci a été également restauré : nous y avons fabriqué six nouveaux réservoirs pour abreuver les animaux; actuellement il contient dix-huit pieds d'eau. Le troisième puits est de la même profondeur que le premier; nous l'avons aussi nettoyé et raccommodé. De *l'Ouâdy-el-Gasseh* nous sommes allés sur la route de Kosséir, dans un endroit appelé *Sayallet-el-hay-Solyman*, ou bien *Seyd-Solyman*. Là nous avons trouvé deux puits, où il y avait peu d'eau. Nous avons creusé le premier à quarante-deux pieds de profondeur, sur un diamètre de neuf pieds, avec quarante-cinq gradins. Dans le fond du puits il y avait trente et un pieds de cailloux et deux pieds de roche

très-dure; actuellement il y a cinq pieds d'eau.

« Le second puits a trente-huit pieds de profondeur. Nous n'avons trouvé de l'eau que lorsque nous sommes arrivés au roc; mais nous ne l'avons pas creusé, parce que le commandant de notre escorte ne voulut pas faire de nouveaux frais sans y être autorisé. L'eau de ces deux puits est excellente. »

CHAPITRE VI.

TOPOGRAPHIE.

S'il ne s'agissait que de faire connaître les principales cités de l'Egypte moderne, nous pourrions nous en tenir à la description du Caire et d'Alexandrie. Mais l'Égypte nous intéresse surtout par son passé. C'est pourquoi les moindres localités et les plus misérables villages, qui ailleurs n'attireraient pas les regards du passant, offrent ici souvent le plus haut intérêt historique.

Alexandrie. Cette ville fut, comme on sait, fondée par Alexandre le Grand, dont elle porte le nom. Il y a eu beaucoup de villes de ce nom; mais l'Alexandrie de l'Égypte a toujours occupé le premier rang. Sa fondation remonte à l'année 323 avant J. C., c'est-à-dire à l'époque du voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon. Elle occupe l'emplacement de Rhacotis, port commode, qui avait déjà quelque importance sous les anciens rois d'Égypte. En face de la côte était située l'île de Pharos, séjour de Protée, dont parle Homère (1). Selon Diodore (2), Alexandre traça lui-même le plan de sa ville (3) entre le lac Maréotis au sud-ouest, et la Méditerranée, qui forme au nord-est un golfe profond, qui a la forme d'un lac (lac Madieh). « Elle avait, dit Diodore, ses rues disposées de manière à donner accès aux vents étésiens. Les vents soufflant de la haute mer rafraîchissent l'air de la ville et entretiennent, par une douce température, la santé des habitants. Il entoura la ville d'une enceinte remarquable par son étendue et par son assiette forte; car, placée entre le grand lac et la mer, elle n'est abordable du côté de la terre que par deux passages étroits et très-faciles à défendre. La forme de la ville représente assez bien une chlamyde; elle est traversée presque au milieu par une rue admirable par sa longueur et sa largeur; car d'une porte à l'autre elle a quarante stades de longueur sur une plèthre de large (1). Cette rue était bordée de maisons et de temples magnifiques. Alexandre y fit construire un palais royal, d'une architecture imposante. » Ce palais, situé sur une saillie de la côte connue actuellement sous le nom de *promontoire de Lochias*, fut plus tard considérablement embelli; une partie s'appelait le *Museum*; c'était le siége des sciences et des lettres. Une autre partie de ce palais se nommait *Soma* (le corps); c'est là qu'étaient les tombeaux des Ptolémées et celui d'Alexandre le Grand. Le quartier où se trouvait le palais portait le nom de *Bruchium*; on y voyait une multitude de beaux édifices. Il faut en chercher aujourd'hui les traces près de la branche moderne du canal qui se jette dans la mer derriere la porte de Rosette. L'emplacement du *Cæsarium* ou temple de César est marqué par deux obélisques (aiguilles de Cléopatre) : ils étaient placés, selon Pline, à l'entrée du temple de César.

Une chaussée de sept stades de long (de là son nom de *Heptastadion*) joignit l'île de Pharos au rivage où est située la ville. Cette chaussée, semblable à celle de Tyr, fut, au rapport de Flavius Josèphe, construite par Ptolémée Philadelphe, et non par Cléo-

(1) On s'est laissé embarrasser de ce passage d'Homère qui place l'île de Pharos *à une journée de l'Égypte*. Les uns ont supposé un immense accroissement du Delta, qui se serait opéré depuis le temps d'Homère jusqu'au siècle d'Alexandre. Les autres ont pensé que le mot Égypte (Αἴγυπτος) désignait ici le Nil, et qu'il s'agissait de la distance de l'île, non au rivage le plus proche, mais à l'embouchure du fleuve. Ces deux opinions paraissent également erronées. N'est il pas plus simple d'admettre que du temps d'Homère, comme à d'autres époques, la côte de l'Égypte était exclusivement comprise entre la branche Canopique et la branche Pélusiaque, et que le rivage en face de l'île de Pharos, appartenait à la Libye? (*Odyss.*, IV, 355.)

(2) Bibl. Hist. XVII, 52.

(3) L'architecte d'Alexandrie s'appelait Dinocrate ou Dinocharès; Plutarque lui donne le nom de Stasicrate.

(1) Cinq mille quatre cents mètres sur trente de large.

patre, ainsi que le prétend Ammien Marcellin. Cette chaussée ou môle établissait une ligne de séparation entre le *Grand port*, aujourd'hui *port Neuf*, situé à l'est de la ville, et le port *Eunostus*, aujourd'hui *Vieux port*, situé à l'ouest (1). Cependant on y avait pratiqué des ouvertures par lesquelles on pouvait, au moyen de barques, se rendre d un port à l'autre. Dans le Grand Port était le *port Secret*, qui était exclusivement réservé à l'usage des rois; il était en face du palais. En avant du port Secret était l'îlot d'*Antirrodus*, où se trouvaient quelques édifices. Le port ou réservoir artificiel appelé *Kibotos* communiquait, par un canal navigable, avec le lac Maréotis. Il est aujourd'hui comblé. Près du port Secret était le théâtre, la bourse et le temple de Neptune; ce dernier occupait la place du *Posidium*, que Marc-Antoine prolongea par une digue jusqu'au milieu du port Secret; il y bâtit un palais auquel il donna le nom de *Timonium*, en l'honneur du misanthrope Timon, parce qu'il comptait y passer le reste de sa vie dans la solitude. A côté du Posidium était le Cæsarium, l'Emporium ou le grand Marche, les Apostases (Marais) et le chantier qui s'étendait jusqu'à l'Heptastadion. Le Bruchium était fortifie et séparé de la ville par un mur d'enceinte; Aurélien le fit démolir. C'est entre le Grand port et le port Eunostus que se trouvait anciennement le village de Rhacotis. Là était situé, sur une colline, le *Sérapium* ou ancien temple de Sérapis; il fut détruit, en 389, par Théophile, patriarche d'Alexandrie (2). La partie ouest de la ville renfermait le Gymnasium, le Dicasterium (tribunal) et le Panium. Derrière ces édifices s'étendait au sud-ouest la Nécropole, espèce de faubourg où se trouvaient les tombeaux et onze maisons destinées aux opérations de l'embaumement; on y célébrait aussi les jeux quinquennaux. (1) En sortant de ce faubourg, on arrivait sur l'hippodrome, et de là à Nicopolis, célèbre par la victoire d'Auguste et la prise de Cléopatre.

En parlant d'Alexandrie, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot du Phare, une des sept merveilles du monde, et de la fameuse bibliothèque. Le Phare fut construit par Ptolémée Philadelphe sur un rocher à l'extrémité nord-est de l'ancienne île de Pharos, qui fut, comme nous venons de le

(1) Avant le règne de Méhémet-Ali, l'entrée de ce port était défendue à tous les navires chrétiens, qui devaient se contenter du port de l'est, moins profond et moins sûr. Le port *Eunostus* (de bon retour) était ainsi appelé, parce que, tourné vers l'ouest, les vents les plus ordinaires et le grand courant qui vient de Gibraltar y poussent naturellement.

(2) « Le Serapeum s'élevait dans l'Acropole, sur cette éminence, aujourd'hui moins considérable, d'où la vue domine encore la ville et la mer. Là devait être aussi la citadelle de l'ancienne Racotis, antérieure à Alexandrie, poste militaire, établi par les Pharaons pour garder la côte et pour surveiller les nomades de l'ouest. C'était, du reste, un magnifique édifice que le Serapeum d'Alexandrie; on y montait par cent degrés, et Ammien Marcellin le compare au Capitole. De son sommet, comme du point le plus élevé de la ville, Caracalla contempla le massacre qu'il avait ordonné. C'est autour du Serapeum, au cœur de la vieille Alexandrie, que se heurtaient surtout dans un conflit opiniâtre les deux religions rivales. C'est sur les degrés qui conduisaient au temple que se tenait intrépidement Origène, mêlé aux prêtres égyptiens, distribuant comme eux des palmes à ceux qui se présentaient, et leur disant : « Recevez-les, non pas au nom des idoles, mais au nom du vrai Dieu. » C'est là que, sous Julien, les païens traînaient les chrétiens, pour immoler ceux qui refusaient de sacrifier à Sérapis; c'est là que, sous Théodose, les chrétiens se précipitèrent en furieux, brisant les portes, renversant les idoles, et remportant sur les murailles et les chapelles abandonnées cette victoire qu'Eunape, le Plutarque des philosophes alexandrins, célébrà avec une ironie si amère. Le Serapeum était le palladium de la religion égyptienne et de la philosophie grecque. A l'époque de sa destruction, il représentait l'alliance que toutes deux avaient fini par former contre l'ennemi commun, la religion chrétienne. Dans cette extase prophétique à laquelle aspiraient les philosophes alexandrins, l'un d'eux, Antoninus, fils de la visionnaire Sosipatra, avait prédit la chute du Serapeum, comme les prophètes de Jérusalem prédisaient la ruine du Saint des Saints. Un oracle sibyllin disait : O Sérapis, élevé sur ton rocher, tu feras une grande chute dans la trois fois misérable Égypte. » (M. Ampère, *Revue des deux mondes*, année 1846, p. 423).

(1) Les Égyptiens avaient toujours une ville des morts à côté de la ville des vivants, et toujours elle était située à l'ouest, comme ici. Cette habitude tenait à leurs croyances. Ils plaçaient dans la région où le soleil se couche la demeure des âmes, et ils exprimaient par le même hiéroglyphe et par le même mot, *amenti*, cette demeure mystique et la région du couchant. A l'ouest d'Alexandrie était le faubourg où Strabon vit les sépultures et les maisons pour l'embaumement des morts.

dire, jointe plus tard au continent par le moyen d'un môle. C'était une tour carrée en marbre blanc, qui servait de guide aux navires égarés. On y lisait, suivant Strabon (XVII, p. 544) l'inscription suivante : « Sostrate de Cnide, fils de Dexiphanes, aux dieux sauveurs pour ceux qui traversent la mer. » Mais, d'après Lucien, il faudrait substituer au nom de Sostrate, celui du roi Ptolémée. La tour du Phare, dont le nom fut par la suite appliqué à toutes les vigies du même genre, avait, dit-on, coûté 800 talents (près de quatre millions de francs).

Quant à la bibliothèque d'Alexandrie, la plus célèbre dont l'histoire fasse mention, elle se composait d'environ 700,000 volumes, dont 400,000 étaient conservés dans le Bruchium, au musée du palais (1), et 300,000 dans le temple de Sérapis. Cette bibliothèque avait été fondée par Philadelphe Soter, et enrichie, à grands frais, par les successeurs de ce roi, qui entretenaient des copistes et faisaient venir les originaux de toutes les parties du monde. Le dépôt du musée fut incendié pendant la guerre de Jules-César contre les Alexandrins (2). Quant à la bibliothèque du Sérapium, on en a attribué, à tort selon nous, la destruction au calife Omar. Cet acte de vandalisme avait été probablement déjà accompli par les chrétiens, antérieurement à l'invasion des Arabes. Le Sérapium n'avait-il pas été démoli par ordre du patriarche Théophile?

Alexandrie était la résidence des Ptolémées, et plus tard le siége des préteurs romains. Cette ville, en raison de sa position géographique et de ses relations commerciales avec la Syrie, l'Arabie, l'Inde, prit en peu de temps un accroissement considérable, et atteignit un haut degré de prospérité. Du temps de Diodore (50 ans avant J. C.) c'était une des premières villes du monde tant par ses richesses que par le nombre de ses habitants. « En effet, dit cet historien, elle l'emporte de beaucoup sur les autres villes par la beauté et la grandeur de ses édifices, ainsi que par ses richesses et l'abondance de tout ce qui tient aux besoins de la vie. Elle est également supérieure aux autres villes par sa population; car à l'époque où nous avons visité l'Égypte ceux qui tiennent les registres du recensement nous assuraient que la population de la ville se composait de plus de trois cent mille hommes de condition libre, et que les revenus du roi d'Égypte étaient de plus de six mille talents (1). »

La population d'Alexandrie diminua singulièrement dans les siècles subséquents. Vers l'année 1790, elle ne se composait plus que de cinq mille âmes. Elle s'accrut de nouveau sous le règne actuel de Méhémet-Ali; car, d'après les documents les plus récents, la moderne Alexandrie compte environ soixante mille habitants, sans y comprendre la garnison et les matelots. C'est, comme jadis, un mélange de Berbères, d'Égyptiens, de Syriens, de Juifs, de Coptes, d'Arméniens, de Turcs, de Grecs, d'Albanais et d'autres Européens (2).

Parmi les monuments de l'ancienne Alexandrie, il nous reste encore les deux obélisques (aiguilles de Cléopatre) élevés jadis devant le temple de César, et la colonne de Pompée. Les obélisques furent faits, selon Pline, par ordre de Mesphre, sans doute le roi Mesphra-Thothmosis de la liste de Manéthon, et apportés d'Héliopolis à Alexandrie (3). Ils sont en granit rouge, connu sous le nom de *syénite*. L'un est encore debout; il a environ soixante-dix pieds de haut, sur une épaisseur d'environ sept pieds à sa base; l'autre est couché tout près de son piédestal en calcaire blanc; il est un peu moins long que l'autre, mais tout aussi épais. Méhémet-Ali en a fait présent aux Anglais. Mais ceux-ci pensent que ce monument, dans l'état de dégradation où il se trouve, ne vaut pas la peine d'être transporté dans leur

(1) Le musée était une institution grecque, comme son nom. Ses chefs furent des littérateurs grecs; leurs travaux eurent pour objet les lettres et la philologie grecque; son organisation n'offrit jamais rien d'égyptien ou de sacerdotal.

(2) *Bellum civ.*, III, 92.

(1) *Bibliothèque historique*, XVII, 52.

(2) Gardner Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, etc.; London, 1843, vol. I, p. 160.

(3) On y lit, suivant M. Ampère, sur la bande du milieu, le nom de Thoutmosis III, « illustre pour avoir battu les Hyk. » (*Revue des deux mondes*, année 1848, p. 414.)

ays (1). Un peu à l'est de l'endroit où e trouvent ces obélisques, on voit les estes d'une vieille tour ronde, appelée *our romaine;* elle forme l'angle du nur. A en juger par son architecture, lle semble appartenir au temps des ırabes.

La colonne de Pompée est placée sur ıne colline au sud de l'enceinte actuelle. Elle se compose du chapiteau, du fût, le la base et du piédestal, qui repose sur ın soubassement de petits blocs réunis ıar du mortier, sans doute des fragments l'autres monuments plus anciens. Wilkinson a lu, sur l'un de ces blocs, le ıom de Psammitichus II. Beaucoup le voyageurs y ont inscrit leurs noms, ıu grand dommage du monument; l'un le ces noms, tout à fait obscurs, recouvre de ses lettres gigantesques l'inscription grecque qui s'y trouve. Wilkinson s'élève ici avec raison contre cette stupide détérioration du petit ıombre de monuments qui nous sont ıarvenus de l'antiquité (2). Suivant Salt et Wilkinson, qui ont déchiffré l'inscription grecque, cette colonne, qui porte improprement le nom de Pompée, a été érigée en l'honneur de Dioclétien, par Publius, préfet d'Égypte (3).

La hauteur totale de la colonne est de quatre-vingt-dix-huit pieds neuf pouces (mesure anglaise); le fût est de soixante-treize pieds; la circonférence de vingt-neuf pieds huit pouces, et le diamètre au sommet du chapiteau de seize pieds six pouces. Le fût est élégant et d'un bon style, tandis que le chapiteau et le piédestal semblent être d'une architecture plus récente. M. Wilkinson, qui examina la colonne au moyen d'échelles, vit à son sommet un enfoncement circulaire, sans doute destiné à recevoir la base d'une statue. Il suppose que cette colonne fut élevée à Dioclétien à l'occasion de la prise d'Alexandrie, en 296 après J. C., qui s'était révoltée contre cet empereur. Dioclétien avait d'ailleurs des titres particuliers à la gratitude des habitants d'Alexandrie : dans un moment de disette il leur avait alloué deux millions de médimnes de blé.

Quelques parties de la Nécropole ou des catacombes se voient encore aujourd'hui. On y remarque surtout l'architecture élégante et la symétrie de l'une des chambres; l'entablature est dans le meilleur style dorique. Le voyageur qui veut visiter ces catacombes doit se munir d'une corde et d'une échelle. Leur distance du quartier franc est de près de trois milles; on peut s'y rendre par eau et par terre. Chemin faisant, il rencontrera plusieurs tombeaux à fleur d'eau; d'autres sont même au-dessous du niveau de la mer; et c'est à tort qu'on leur a donné le nom de *bains de Cléopatre*. De deux choses l'une : ou la côte s'est abaissée depuis des siècles, ou la mer s'est élevée au-dessus de son niveau ancien. Malgré les progrès de la science, il est difficile de décider cette question, en apparence si simple. On admet généralement que telles côtes se sont abaissées, tandis que d'autres ont été exhaussées. On cite à l'appui du dernier cas Ravenne et Arles, qui, jadis villes maritimes, se trouvent aujourd'hui dans l'intérieur des terres.

Au nord-est du couvent grec, derrière le jardin de M. Gibarra, riche Italien, à Alexandrie, se voient des débris de plusieurs grandes colonnes en granit, qui jadis paraissent avoir fait partie de quelques beaux édifices. On en voit d'autres plus petites derrière la maison de M. Costa, au bout du quartier franc. M. Wilkinson soupçonne que ces colonnes ont appartenu à l'ancien temple d'Arsinoé, situé près du môle. Pline place dans ce temple la statue de la sœur (Arsinoé) de Ptolémée Philadelphe; cette statue en fer était, dit-on, suspendue à la voûte du temple par d'énormes aimants. Il y avait aussi un obélisque qui fut envoyé à Rome, et élevé sur le forum.

La ville actuelle d'Alexandrie n'occupe qu'une petite étendue de la côte : elle n'occupe que la huitième partie environ

(1) Wilkinson, *Modern Egypt*, vol. I, p. 150.
(2) *Ibid.*, p. 152.
(3) Cette inscription est ainsi conçue :

Τὸν τιμιώτατον αὐτοκράτορα
τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας
Διοκλητιάνον τὸν ἀνίκητον
Πούβλιος ἔπαρχος Αἰγύπτου
ἐπάγαθῷ.

Wilkinson partage le doute de Salt sur l'exactitude du dernier mot, ἐπάγαθῷ.

de l'emplacement ancien (1). L'enceinte ainsi que les portes et les maisons sont de construction moderne. Les rues sont étroites, et la plupart non pavées. Parmi les édifices publics, on remarque l'église de Sainte-Catherine, appartenant aux Grecs; l'église de Saint-Marc, qui appartient aux Coptes, et la belle église de Saint-Athanase, qui a été convertie en une mosquée. Il y a un petit théâtre; les acteurs, tous amateurs, sont européens. Au coin du quartier franc on trouve un cabinet de lecture et une librairie. On y remarque aussi le palais du pacha, l'arsenal et quelques bazars.

Diodore, Strabon, Ammien Marcellin, Quinte-Curce et Celse ont vanté la salubrité du climat d'Alexandrie. Strabon l'attribue, non sans raison, à ce qu'on faisait dériver l'eau du Nil dans le lac Maréotis qui n'avait pas ainsi le temps de se convertir en un marais pestilentiel pendant la saison de l'été. Vers la fin du siècle dernier la communication avec le Nil ayant été interrompue, le lac Maréotis s'était presque desséché. Mais à l'époque de l'occupation française les Anglais y firent passer la mer, pour empêcher les assiégés de s'approvisionner d'eau douce par la voie du Caire. Maintenant il redevient lac. Le Maréotis etait autrefois assez profond pour servir à la navigation intérieure. Selon Strabon, il avait un peu moins de trois cents stades de longueur sur cent de large, et contenait huit îles; sur ses bords se pressait une population industrieuse, et on y cultivait un vin d'excellente qualité (2). A deux milles environ au dela des catacombes, on voit les vestiges d'un ancien canal qui faisait communiquer le lac Maréotis avec le Vieux port.

A l'histoire d'Alexandrie se rattachent les plus grands noms de l'histoire : « Qu'on nous montre, dit M. Ampère, une autre ville fondée par Alexandre, défendue par César et prise par Napoléon. »

La première ville qu'on trouvait au nord-est d'Alexandrie était *Canopus*; elle etait située sur les bords du canal, et dans le voisinage de la branche Canopique (Naucratique ou Héracléotique) du Nil. Canopus était célèbre par son temple de Sérapis. Ses habitants passaient pour très-débauchés.

Aboukir est un village connu par une célèbre bataille navale. Il y a un fort qui sert de prison d'État. A deux lieues à l'est d'Aboukir est une ouverture, appelée Madieh, par laquelle le lac Etko communique avec la mer; on croit que c'était l'embouchure de la branche la plus occidentale du Nil, c'est-à-dire la branche Canopique. C'est l'angle ouest de la base du Delta.

Schedia était à cent vingt stades d'Alexandrie (environ quatorze milles anglais); son nom était dû à la barrière qui fermait l'entrée du fleuve. M. Salt a découvert, en 1820, quelques vestiges de cette ville sur les bords du canal Mahmoudieh.

Ce canal, qui relie Alexandrie au Nil, fut commencé en 1819, par l'ordre de Mehémet-Ali. Celui-ci lui donna le nom de Mahmoud, alors sultan de Constantinople. Plus de deux cent cinquante mille ouvriers etaient, dit-on, occupés pendant plus d'un an au creusement de ce canal, qui, suivant Mengin, a coûté 7,500,000 francs. Près de vingt mille ouvriers y perdirent la vie, par suite de maladies ou d'accidents. Pendant les travaux de déblayement, on trouva une inscription dédicatoire de Ptolémée Évergète, gravée sur une mince lame de cuivre (1). Méhémet-Ali fit remettre cette antique à sir Sydney Smith, par l'intermédiaire

(1) « Suivant la judicieuse comparaison de M. Robillard, la ville d'Alexandrie, avec son port hérissé de mâts de navires, ressemble de loin à un paquet d'aiguilles plantées sur une petite pelote jaune. Des moulins à vent couvrent les hauteurs voisines de la ville; les Français ont construit les deux premiers, les autres sont l'œuvre du pacha. La côte est trop plate pour que la ville puisse se presenter avec avantage. Venise seule, bien que batie à ras des flots, est d'un effet admirable; elle le doit à ses clochers et à ses dômes. Alexandrie ne nous frappe point par son aspect, elle ne nous attire que par son nom et ses souvenirs. » (M. Ampère, *Recherches en Égypte et en Nubie*, Revue des deux mondes, 1846, p. 406.)

(2) Strabon, XVII, p. 660; Horat., *Od.*, lib. I, 37; Virg., *Georg.*, II, 91.

(1) Cette inscription est ainsi conçue : Βασιλεὺς Πτολεμαῖος Πτολεμαίου καὶ Ἀρσινόης θεῶν ἀδελφῶν καὶ βασιλίσσα Βερενίκη ἡ ἀδελφὴ καὶ γύνη αὐτοῦ τὸ τέμενος Ὀσιρει : Le roi Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoé, de dieux frères, et la reine Bérénice, sa sœur et sa femme, ont dédié ce temple à Osiris.

le M. Salt, alors consul général de l'Angleterre à Alexandrie.

Les bords du canal de Mahmoudieh ont garnis, de distance en distance, de élégraphes, qui établissent une communication immédiate entre Alexandrie t la citadelle du Caire. On y trouve quelques fermes et maisons de campagne appartenant à des Européens établis Alexandrie. Dans une partie de son parcours, le canal Mahmoudieh suit la direction de l'ancienne branche Canopique et le vieux canal de Fouah. On encontre çà et là des debris d'antiques ités, telles que Schedia, Chereu près de Karioun, Anthylla et Archandra, entre es bords du Mahmoudieh et le lac Etko, *Hermopolis parva* de Strabon, etc.

Entre Atfeh et le Caire il existe depuis quelques années un service de bateaux à vapeur. Tout en face d'Atfeh se trouve la ville de *Fouah*, l'ancienne *Metelis*, jadis célèbre par des dattes et la culture de la garance. Belon la décrit, au seizième siècle, comme étant la seconde ville de l'Égypte après le Caire.

A *Rhamanieh* était le commencement le l'ancien canal qui aboutissait à Alexandrie; elle occupe, selon quelques savants, l'emplacement de l'ancienne *Naucratis*, célèbre partout ce qui tenait aux élégances et aux corruptions de la vie hellenique, par ses coupes, ses vases et ses courtisanes. Le séjour de toutes ces brillantes fragilités n'a laissé aucun débris. Pendant l'expédition française Rhamanieh était une place fortifiée; elle tomba en mai 1801 au pouvoir des Anglais.

Sur la rive droite du Nil, au nord du village de Sa-el-Hagar, on voit les ruines de l'ancienne *Saïs* (*Ssa* des Égyptiens), célèbre par les mystères d'Osiris (1). Cécrops, chef de la colonie qui s'établit en Grèce, était originaire de Saïs. Il y eut dans cette ville les tombeaux d'Apriès et d'Amasis (2). Saïs fut la résidence de la dernière dynastie nationale, avant la conquête des Perses. On y voit encore une vaste enceinte en briques et quelques ruines. Du reste, ces ruines, visitees par Champollion, L'Hôte et Wilkinson, offrent, d'après ce qu'ils en disent, un médiocre intérêt. C'est à Saïs que Platon place l'entretien de Solon et des prêtres sur l'Atlantide.

A deux ou trois milles environ à l'ouest de Kom-Sherik, on trouve les monticules d'une ancienne cité; un peu plus loin, près de Tarih, on en trouve d'autres dans la direction de l'ancien *Lycus canalis;* près de Bouragat, sur la route des lacs Natron, on voit, selon M. Wilkinson, les buttes de l'ancienne Momemphis.

Teraneh est l'ancienne *Terenuthis*. Ses habitants sont principalement occupés au transport du natron, dont les lacs sont à douze heures de là. L'exploitation de ce sel a été affermée à M. Gibarra (1).

(1) *Voy.* dans Wilkinson, *Modern Egypt*, la description de ces ruines, p. 183.

(2) *Voy.*, sur la ville de Saïs, Hérodote, II, 62, 170, 171, 175-176.

(1) La route ordinaire qui conduit des rives du Nil aux lacs de Natron ou Wadi Natroun, passe par Teraneh. Il y a environ douze heures de marche depuis cet endroit jusqu'au village de Zakik ou Zakouk, qui est le point habité, le plus septentrional, de la vallée de Natron. En quittant Teraneh on traverse les ruines d'une ancienne cité, ou l'on recueille du nitre. Ces ruines sont d'une grande étendue, et paraissent appartenir à l'époque romaine. M. Wilkinson pense que ce sont les débris d'un village ou ville dont les habitants étaient exclusivement occupés au transport du natron. *Momemphis* et *Menelai Urbs* se trouvaient aussi dans le voisinage de Teraneh. C'est à Zakik que commence la descente dans la vallée de Natron. Cette vallee est plus basse que celle du Nil. Suivant l'estimation, d'ailleurs peu précise, de M. Wilkinson, la rive du Nil à Teraneh est à environ 58 pieds au-dessus du village de Zakik, ou a 86 au-dessus de la surface des lacs de Natron.

Le village de Zakik se compose d'une soixantaine de huttes, et renferme environ deux cents habitants, la plupart d'origine européenne, qui se livrent à l'extraction et au dessèchement du natron. On y voit les vestiges d'une verrerie romaine. Le natron est recueilli dans la plaine et dans les lacs salés, dont les principaux s'appellent El-Gounfedieh et El-Hamra. On en retire aussi, mais en moindre quantité, de deux autres, nommés El-Khortai et Mellahat-el-Djoun. Il y a huit lacs qui contiennent de l'eau toute l'année; et le plus grand, situé au midi, s'appelle Mellahat-om-Risheh, et ne donne que du chlorure de sodium. Deux étangs, le Birket-el-Schoukayfeh et le Birket-el-Rumaed, se dessechent en été; quelques autres étangs salés sont de peu d'importance. Le sous-carbonate de soude (natron) et le chlorure de sodium cristallisent séparément dans les eaux ou ils se trouvent; le dernier forme la couche supérieure, d'environ 18 pouces d'épaisseur, et le premier la couche inférieure, dont le minimum d'epaisseur est de 27 pouces, et varie suivant la profondeur du lit. On n'y trouve pas de sulfate de soude. Le niveau de l'eau, dans ces lacs, varie suivant les saisons; il commence à s'elever vers la fin de décembre, et continue

Près de Khmas (Lekhmas) on croit avoir trouvé les ruines de la ville de *Ménélaüs*, frère du premier Ptolémée. Un peu au-dessus de Abou-Ghaleb on commence à apercevoir, des bords du fleuve, les pyramides, qu'on ne perd plus ensuite de vue jusqu'au Caire. Deux milles plus loin, au nord-ouest d'Om-el-Dinar, est l'endroit où l'on a commencé le barrage du Nil. Le but de cette gigantesque entreprise est de suppléer aux machines d'irrigation, si dispendieuses, après que les eaux du Nil en sont retirées. Une digue doit être jetée à travers la branche de Rosette, une autre à travers la branche de Damiette : l'eau ainsi emprisonnée doit se rendre dans un large canal coupant le centre du Delta; retenue à l'aide d'écluses, elle est ensuite distribuée régulièrement selon les circonstances et les besoins. Cet ouvrage, digne de Méhémet-Ali, a été commencé par M. Linant; mais il a été souvent interrompu, et il serait à regretter qu'il fût abandonné.

ainsi jusqu'à la fin de mars, où il commence à décroître au point qu'il ne reste plus qu'une couche de natron cristallisé.

Le natron est de deux sortes : le blanc et le soltanieh. Le dernier est détaché du lit des lacs à mesure que l'eau se retire, tandis que le premier provient des bas-fonds qui entourent les lacs, et qui ne sont pas couverts d'eau. Le natron soltanieh est la meilleure espèce; on le purifie en le dissolvant dans l'eau, et le faisant cristalliser.

Le Wadi-Natroun n'est pas le seul district où l'on trouve le natron. Il y en a aussi dans la vallée d'El-Kab (*Elithyas* d'autrefois), ou il cristallise sur les bords de quelques petits étangs, à l'est de l'ancienne cité. Suivant Clot-Bey, on rencontre encore du natron sur les rives du lac Mœris, dans le voisinage d'Alexandrie, près du lac Maréotis et de l'isthme de Suez. Les caravanes en apportent du Darfour. Les Fellahs le mâchent en guise de tabac.

La vallée de Natron offre plusieurs sources d'eau douce, dont les plus pures sont au sud, dans le voisinage des monastères. La source de Dayr-Baramous est légèrement saline; l'eau qui en sort repose sur une couche d'argile, semblable à celle qui forme la base des collines environnantes. L'eau, sans doute, filtre à travers les montagnes qui séparent Wadi-Natroun du Nil; arrivée à la base argileuse de la chaîne libyque, cette eau se fraye une issue dans les basses vallées; elle forme des sources d'eau douce dans les endroits ou le sol est exempt de matière saline, et des étangs ou lacs de natron là où elle traverse des couches imprégnées de sels. Il faut que l'eau, ainsi infiltrée, fasse bien des détours ou qu'elle chemine bien lentement pour que la crue des lacs salés ne se fasse sentir que près de trois mois après celle du Nil.

La population du Wadi-Natroun ne se compose, suivant M. Wilkinson, que de 277 habitants, dont 200 appartiennent, comme nous l'avons dit, au village de Zakik, et 77 aux monastères (30 à 40 pour le couvent de Dayr-Suriani, 22 pour le couvent Saint-Macaire, 13 pour celui de Amba-Bichol, et 7 pour Dayr-Baramous). Tous ces monastères sont occupés par des Coptes; ils sont moins importants que ceux de Saint-Antoine et de Saint-Paul, dans le désert de l'est. Chaque communauté est gouvernée par un supérieur; les moines-prêtres ont le titre de pères (*abounas*), les autres sont de simples frères. Leur instruction paraît très bornée. Les bibliothèques de ces monastères renferment, dit-on, des manuscrits grecs très-précieux. Il serait digne d'un gouvernement éclairé de confier à quelque savant la mission honorable d'exposer au grand jour les richesses enfouies dans ces bibliothèques monastiques de l'Égypte.

A quelque distance du village d'Om-el-Dinar est l'angle méridional ou le sommet du Delta. C'est là que le Nil se divise en deux branches : celle de Rosette et celle de Damiette. Jadis la pointe du Delta était bien plus au sud que maintenant *Cercasora*, dans le nôme Létopolitique, juste au-dessus de la pointe du Delta, était, suivant Strabon, presque en face d'Héliopolis, tout près de l'observatoire d'Eudoxus. Du temps d'Hérodote, le Nil avait un canal jusqu'à Cercasora, mais au-dessous de cette ville il se divisait en trois branches qui prenaient différentes directions : l'une (la branche Pélusiaque) allait à l'est; une autre (la branche Canopique) allait à l'ouest, et la troisième (la branche Sebennytique) continuait à suivre en ligne droite son cours primitif jusqu'à la pointe du Delta, où elle se partageait en deux branches (Saïtique et Mendésienne) avant de se jeter dans la mer.

Après cette excursion depuis Alexandrie jusqu'aux portes du Caire, revenons à la base du Delta.

La première ville importante qui se présente à l'angle occidental du Delta est *Rosette*.

Rosette, ou *Raschid* en copte, passe pour la plus jolie ville de l'Égypte moderne. Cette ville est située près de l'embouchure d'une des principales branches du Nil (l'ancienne branche Bolbitine), qui remplace l'ancienne branche Canopique (1). Elle est entourée de beaux

(1) La branche Canopique du Nil, partant de la pointe du Delta, se bifurquait un peu au-dessous de Rhamanieh : l'une des branches ou canaux (branche Bolbitine) allait directement au nord; l'autre, qui conservait le nom de Ca-

PLAN
D'ALEXANDRIE

Echelle de 3000 Mètres
500 1000 2000 3000

Cimetières
1 Anglais
2 Grec
3 Copte
4 Catholique

Télégraphe
Pte de Rosette
Jardins
Lazaret
Ft Caffarelli
Jardins
PORT NEUF
PHARE
Ft Crétin
ENCEINTE DES ARABES
Canal Mahmoudyeh
Ft Ada
ALEXANDRIE
Ft Napoléon
Colonne de Pompée
Habitations et Jardins
Fort de l'Hopital
Palais de Mehemet-Ali
Harem Royal
Magasins
LE GRAND PORT
Fort Royal
Ft Tahoum
Ras el Tin
Passe du Grand Port
MER MÉDITERRANÉE
LAC MARÉOTIS
Ft Necropolis

Prato del
Lemaitre



rdins; c'est le séjour favori des habiuts du Caire et d'Alexandrie. Sa poulation est depuis quelque temps diinuée. L'architecture des maisons, qui ont d'assez belle apparence, diffère de elle des autres villes d'Égypte (1). Roette est entourée d'une enceinte assez orte pour résister aux attaques des Bédouins; il y a plusieurs mosquées et bairs. La porte du nord est garnie de eux tours, d'une forme peu commune n Égypte. C'est entre cette porte et la laine que se trouvent les plus beaux ardins. On n'y voit point de monuments ntiques; seulement sur quelques blocs e pierre qui servent de seuil aux pores des mosquées et des édifices privés, n remarque des inscriptions hiéroglyphiques. M. Wilkinson dit y avoir u le nom de Psammiticus I. Ces blocs ont d'un schiste siliceux compacte, emblable à celui qu'on trouve sur la montagne Rouge, derrière le Caire.

Rosette est célèbre par l'inscription rilingue gravée sur une pierre que es Français découvrirent en creusant es fondations du fort Saint-Julien. A l'ouest de la ville sont des collines de able qui menacent d'envahir les plantations de palmiers; à l'angle sud-ouest, l'enceinte se termine par un petit fort, monté d'une demi-douzaine de petites pièces d'artillerie. Les eaux du Nil sont douces et potables; elles ne deviennent légèrement salines que par un vent du nord constant.

A un mille et demi au sud de Rosette est une colline appelée Abou-Mandour, surmontée d'un télégraphe; on a considère comme une partie de l'emplacement de l'ancienne *Bolbitine*.

Damiette est plus considérable que Rosette. Elle a donné son nom à la principale branche orientale du Nil, l'ancien canal Phatmitique, qui sortait de la branche Sébennytique, derrière l'île d'Anysis. Damiette est l'ancienne *Tamiathis*, dont on sait fort peu de chose. Cette ville compte aujourd'hui environ 28,000 habitants. Elle est connue dans l'histoire des croisades comme le boulevart de l'Égypte. Au rapport d'Aboulféda, elle était autrefois située sur le bord de la mer, à l'embouchure même du fleuve; mais, comme elle était ainsi exposée aux attaques des Francs, les califes d'Égypte la démolirent, et fondèrent la ville actuelle de Damiette, à cinq milles en amont du fleuve. Ce changement eut lieu vers l'an 1251 après J. C.

Damiette était jadis l'entrepôt du commerce avec la Grèce et la Syrie; mais son importance commerciale a diminué en raison de la prospérité d'Alexandrie. Damiette était célèbre par ses manufactures de cuirs; ses habitants vivent aujourd'hui principalement de la culture du riz et de la pêche.

Un peu plus haut, sur le même côté oriental de la branche de Damiette, est située *Mansourah* (à 31° 4′ 30″ de latitude nord), une des villes les plus considérables du Delta. Elle fut, suivant Aboulféda, fondée en 1221 par Mélek-el-Kamel, à l'époque où les chrétiens assiégeaient Damiette. Elle reçut le nom de Mansourah (*la victorieuse*), en souvenir d'une victoire que les musulmans avaient remportée en cet endroit sur les croisés. C'est près de cette ville que saint Louis fut fait prisonnier, en 1250. Mansourah possède plusieurs manufactures de toile et de coton fort renommées. Au nord de cette ville est l'entrée du canal de Menzaleh ou Aschmoun, qu'on appelle aussi *Toura-el-Soghireh*, petit canal. Il renferme de l'eau pendant toute l'année; mais après le mois d'avril il n'est navigable que jusqu'à Tel-el-Nassara. M. Wilkinson y a trouvé une espèce de *cyperus* (*dihs* des Arabes) qui ne paraît pas encore avoir été décrite. Selon ce même auteur, le *cyperus papyrus* ne se trouve plus aujourd'hui en Égypte, pas même autour du lac de Menzaleh.

La pointe de terre à l'opposite de Mansourah, là où le canal se joint au Nil, est mémorable pour avoir servi de camp aux croisés en 1221 et en 1250.

Menzaleh (31° 11′ 33″ lat. nord) est située sur le canal du même nom, qui se

ïopique, se déviait à l'est, en se rapprochant les montagnes Libyques. Cette dernière branche est aujourd'hui en partie comblée, et en partie occupée par le canal moderne de Mahmoudieh.

(1) C'est sans doute par inadvertance que M. Wilkinson a dit (*Modern Egypt*, vol. I, p. 194) que Rosette comptait il y a vingt ans trente-six mille maisons. Sa population aurait été de trois cent soixante mille, en comptant seulement dix habitants par chaque maison.

jette, à douze milles plus loin, dans le lac. C'était il y a une trentaine d'années un simple village de pêcheurs; aujourd'hui il présente l'aspect d'une cité. On suppose qu'il occupe l'emplacement de l'ancienne *Panephysis*. Sur la pointe de terre qui se projette au nord dans le lac de Menzaleh, quelques savants ont placé *Papremis*, l'ancienne ville de Mars. En automne il y règne quelques fièvres; mais en hiver le séjour à Menzaleh est plus sain qu'à Damiette. Les habitants se livrent au commerce du riz et des poissons.

Le lac Menzaleh (*lacus Taniticus* des anciens) est parsemé de nombreuses îles; ses bords sont garnis de plusieurs villages de pêcheurs, au nombre desquels on remarque Matarieh et el-Ghuzneh. On y voit de nombreuses espèces d'oiseaux aquatiques.

La principale île du lac est Tennis, l'ancien *Tennesus*, situé jadis sur la branche Tanitique du Nil. On y voit des ruines de l'époque romaine; elles consistent en bains, tombeaux, et débris de poterie qui couvrent toute la surface de l'île. Il n'y a pas de traces d'inscriptions hiéroglyphiques. Les tombeaux sont voûtés et pour la plupart peints sur un fond rouge et blanc. Une partie de ces matériaux ont été employés à barrer la branche Mendésienne pour empêcher l'invasion des Grecs. Au sud-ouest de Tennis se trouve un autre ilôt, appelé Touna ou Cheik Abd-Allah; on y trouve aussi quelques ruines en granit rouge.

Tineh (*Pelusium* des anciens) est à vingt-trois milles environ au sud-est de l'île Tennis, et à onze mille des bords du lac. C'est un village qui n'est important que par ses ruines. On a fait venir le nom de Pélusium de πηλός, boue; il serait plus rationnel de le faire dériver du copte *peremoun*, d'où le nom de *Farama*, que les Arabes donnent encore à Tineh. Alboufeda en parle comme d'une cité déjà ruinée, sur les bords de la mer; selon Ebn-Haukal, on y voyait le tombeau de Galien. Péluse était jadis une des villes les plus célèbres de l'Égypte; elle est mentionnée dans la Bible, sous le nom de *Sin*. Pompée, vaincu à la bataille de Pharsale, y trouva la mort (en 48 avant J. C) par ordre du roi Ptolémee, qui voulut faire sa cour a César. Pline place le tombeau de Pompée à l'est de Péluse, dans la direction du mont Casius. Les ruines de Péluse sont d'un accès difficile : en hiver, après la retraite des eaux, le sol est extrêmement boueux, il ne se dessèche qu'en été; en automne, l'air y est malsain, et on y gagne facilement des fièvres.

Péluse a donné son nom à la branche Pélusiaque du Nil. Cette branche suivait la direction du canal moderne de Schibbin; elle passait un peu à l'ouest d'Onias; plus loin elle formait une île, où était située la ville de Bubastus. De là, elle se dirigeait au nord-est vers Phacusa, aujourd'hui *Fakkous*, pour se jeter dans la mer, un peu à l'ouest de Péluse. Les principales villes situées sur la branche Pélusiaque étaient, à partir de la pointe du Delta, *Onion, Bubastis, Daphne, Magdalæne*. Onion fut fondée par le fils du grand prêtre Onias, sous le règne de Ptolémée Philométor (1). Dans le même district se trouvaient sans doute les cinq cités juives qui, selon le prophète Isaïe, parlaient la langue de Canaan. Les Juifs les occupèrent jusqu'à l'époque de Vespasien.

A trente et un milles au nord-est d'Onion, ou à un mille au sud de Zakazeek, est situé *Tel Basta*, dont les ruines marquent la position de Bubastis, *Pibeseth* de l'Écriture (2); et à quatorze milles plus au nord est situé *Belbays* qui a succédé à *Bubastis agria*. Tout près de là passait l'ancien canal (fleuve de Ptolémée) qui aboutissait à Arsinoé (Suez) sur la mer Rouge (3). Les ruines

(1) *Voy.* Flav. Joseph, *Antiquit.*, XIII, 4.

(2) *Pi* est l'article égyptien; *beseth* est pour *Basta*.

(3) *Voyez* plus haut, p. 67, et Wilkinson, t. I, p. 310. L'ancien canal de Suez, aujourd'hui ensablé, commence a six milles environ à l'ouest de Tel-el-Wadi, ville toute moderne, fondée par Méhémet-Ali, et à quinze milles nord-est de Belbays. De Belbays il va directement, dans un trajet de trente cinq milles, à l'est, jusqu'à Schaikh-Hanaydik; là il se courbe brusquement pour se rendre dans les lacs amers puis de là dans la mer Rouge. Entre Tel-el-Wadi et Schaikh-Hanaydik on reconnaît encore, çà et là, des vestiges de cet ancien canal; on en voit aussi du côté de Suez, dans la direction des lacs amers. Au nord de cette ville sont des débris d'ancienne maçonnerie, peut-être des restes d'écluses. Parmi les lieux situés sur les bords de ce canal, le plus considérable est *Aboukescheyd*, qu'on suppose être l'ancienne *Heroopolis*. Le nom d'Aboukescheyd, indiqué dans le grand ouvrage de l'expédition française en

ISTHME DE SUEZ

Bouches du Nil

MER MÉDITERRANÉE

ÉGYPTE

ARABIE PÉTRÉE

Bche Mendésienne

Bche Tanitique

Bche Pélusiaque

Pelusium

Lac Sirbonis

Ostrakine

Rhinocorura

Tanis

Sethrum

Daphnæ

Athribis

Bubaste

Héroopolis

VESTIGES DE L'ANCIENNE CANALISATION

Bubastis Agria

LACS AMERS

Serapeum

Héliopolis

Babylone

Suez ou Souez

Médeia

Golfe Héroopolite

Clysma

MEMPHIS

29

30

31

Lemaître



le Tel Basta (*tel* signifie ruines) occupent une vaste étendue; elles consistent principalement en tuiles non cuites et en monceaux de tessons de poterie. Sur les indications si précises d'Hérodote (1), on y reconnaît les vestiges de la rue qui conduisait du temple de Bubastis, la Diane des Grecs, au temple de Mercure. M. Wilkinson, qui a mesuré cette rue, l'a trouvée de deux mille deux cent cinquante pieds de long. Les temples étaient construits en granit rouge, comme l'attestent les débris. On n'y trouve que peu d'inscriptions hiéroglyphiques, sur lesquelles on lit seulement les noms de Rhamsès le Grand, d'Osorkon et d'Amyrtæus. M. Wilkinson y trouva des sculptures représentant Khem et d'autres divinités; l'une des colonnes, d'environ vingt-deux pieds de long sur deux pieds huit pouces de diamètre, paraît avoir occupé le portique inférieur du temple.

Ces ruines, ainsi que toutes celles qu'on rencontre dans le Delta, ont une physionomie particulière, qui les distingue de celles de l'Égypte supérieure. Ici les enceintes des temples sont en pierre de grès, les colonnes se composent de différentes pièces, et le granit a été exclusivement réservé aux obélisques, aux statues, et aux pylônes de quelque monument important, tandis que dans le Delta les temples eux-mêmes sont en grande partie bâtis en granit; les pylônes et vestibules ont des colonnes formées d'un seul bloc.

A environ douze milles au nord de Bubastis est situé Harbayt, *Pharbæthos* des anciens. On y trouve, parmi les ruines, des chapiteaux de colonnes romaines. Tel Defenneh, situé en ligne droite entre Salahih et l'ancienne Péluse, offre les ruines de la ville de *Daphne*, dont parle Hérodote, lib. II, 30. C'est le *Tahpanhes* de l'Écriture (1). Les Pharaons y tenaient une garnison pour tenir en respect les Syriens et les Perses.

Au nord-ouest de Daphne était la ville de Tanis, aujourd'hui *San*, *Zoan* de l'Écriture (à 31° 0′10″ lat. nord). Les ruines qu'on y voit sont d'une grande étendue. Les champs de Zoan dont parle Ézéchiel (XXX, 14) sont maintenant déserts; c'est une vaste plaine, remplie de décombres, et où l'on ne trouve que quelques rares habitations. M. Wilkinson a donné une description détaillée des ruines de la ville de Tanis, qui était située sur la rive droite de la branche Tanitique du Nil (2).

Immédiatement au-dessous de la branche Tanitique était la branche Mendésienne, qui devait son nom à la ville de Mendès. De cette ville, qu'Aboulféda appelle *Oschmoun* (*Ostium?*), il ne reste plus que de faibles ruines. On a souvent confondu Mendes avec *Thmuis*, qui était situé plus au sud. Les ruines de cette dernière ville se voient aujourd'hui à *Tel-elmoï*. Au dessus de Thmuis était *Leontopolis*, qui se retrouve encore dans le village de *Tel-Tanboul*, situé au sud-ouest de Telelmoï. La branche Mendésienne, aujourd'hui ensablée, prenait naissance presque en face de la branche Sébennytique; elle passait près de la ville moderne de Menza'eh; elle se confond aujourd hui avec la branche de Damiette.

Sebennytus, aujourd'hui *Semenhoud*, était sans doute situé sur la branche ou bouche Sebennytique, bien que la ville moderne se trouve sur la branche de Damiette. La branche Sebennytique paraît avoir été divisée en plusieurs canaux, dont l'un passait près de *Butos*, ville qui a donné son nom au *lacus Buticus*, aujourd'hui lac *Bourlos*.

Semenhoud à (30° 58′ 45″ latitude nord) est encore aujourd'hui une ville de quelque importance. Elle s'appelle *Gemnouti* en copte, qui signifie le *Dieu Gem* (Hercule égyptien). On y trouve quelques fragments de colonnes avec des inscriptions

Égypte, est, suivant M. Wilkinson, inconnu aux Arabes, qui appellent cet endroit *Él-Saghia* (roue d'eau). On y trouve quelques traces de tombeaux, et des blocs de granit de l'époque de Rhamsès II (Sésostris). Ces blocs représentent trois figures assises, Rhé, Atmou et Rhamsès II. Rhé et Atmou étaient des divinités vénérées dans le Delta. Il existe encore beaucoup d'incertitude sur la situation de *Heroopolis*: les uns le placent sur les bords mêmes de la mer Rouge; les autres à quelque distance de cette mer. Dans le premier cas, ce pourrait bien être le *Phi-Hahirath* des Israélites, campés sur les bords de la mer Rouge. Ce qui viendrait encore à l'appui de cette opinion, c'est le nom de *sinus Heroopolites* donné à cette partie du golfe.

(1) Hérod., II, 138.

(1) Jérém. II, 16; XLIII, 7 et 9; Ézéch. XXX, 7.
(2) *Modern Egypt*, vol. I, p. 450.

hiéroglyphiques. Hercule était une des plus anciennes divinités du pays, et vénérée à l'égal de l'Hercule de Tyr (1).

Bebayt-el-Haggar, *Iseum* des anciens, est à six milles environ au-dessous de Semenhoud. On y trouve de fort belles ruines, parmi lesquelles on remarque des blocs de granit sculptés, où l'on prétend avoir lu le nom d'Isis, divinité vénérée dans cet endroit. Les Égyptiens l'appelaient *Hebait*, lieu d'assemblée, d'où le nom moderne de Bebayt, auquel on a ajouté *El-Haggar*, qui signifie *pierres*. Le temple d'Isis était entouré d'un enceinte carrée en briques (τέμενος), d'environ quinze cents pieds, et plantée d'arbres. Le temple lui-même avait quatre cents pieds de long sur deux cents de large; il était bâti en granit rouge et gris, d'une très-belle qualité, et couvert de sculptures en relief. Sa fondation remonte au règne de Ptolémée Philadelphe (2).

Quelques savants croient avoir retrouvé dans Menouf, sur le canal appelé Faraouneh, l'emplacement de *Nicium* ou de *Prosopis*, entre l'île de Natho et le canal Canopique. Plus bas à l'ouest, était *Byblus*, aujourd'hui *Babel*, et plus au nord *Xoïs*, dans une île où se trouvait un nilomètre.

En sortant du Delta pour remonter le Nil on rencontre la capitale actuelle de l'Égypte.

Le vieux Caire (*Musr el-Atikeh*) fut fondé par Gohar, général de Moez, en 968 de J. C. Il portait au moyen âge le nom de *Fostat* (Tente). Le sultan Saladin, chef de la dynastie des Eyoubites, fit entourer cette ville de murailles, et construisit la citadelle, pour résister efficacement aux attaques des croisés, qui en 1171 avaient brûlé une partie de la ville. L'époque de sa plus grande splendeur a été sous le règne des sultans mameluks. Sa décadence date du règne du sultan Sélim, qui en fit la conquête en 1517. Son commerce a commencé à décliner dès l'époque de la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

Le *Caire* ressemble aux autres villes de l'Orient, par l'architecture de ses édifices et par l'étroitesse ainsi que l'irrégularité de ses rues. Non-seulem[ent] les bazars et les mosquées, mais enc[ore] l'intérieur des maisons présente le ty[pe] pur de l'architecture arabe.

L'aspect du Caire est très-pittoresq[ue]. Dans les rues, où l'on touche presque [du] coude les deux murailles, des ânes gal[o]pent, des spahis courent devant un ch[eval] au trot en distribuant des coups de co[ur]bache, des chameaux s'avancent à la f[ile] chargés de moellons ou portant des p[ou]tres placées en travers, de manière [à] broyer ou à percer les passants. Tous [les] voyageurs ont parlé de cette cohue t[u]multueuse, de ce pêle-mêle étourdissa[nt] que présentent les rues du Caire, q[ui] sous ce rapport ne le céderaient pas a[ux] quartiers les plus bruyants de Paris ou [de] Londres.

Un grand nombre de maisons so[nt] bâties en pierre au lieu de l'être en boi[s]. A chaque coin de rue on trouve u[ne] porte dans le goût arabe, une élégan[te] fontaine, un minaret, en un mot, l'o[ri]ginal d'une jolie vignette. (*Voir* l'ou[]vrage de M. Lane, les *Égyptiens mo*[]*dernes*). Ce qui produit surtout u[n] effet charmant, ce sont les *mouchar*[]*biéh*, espèce de balcons garnis d'[un] treillage de bois travaillé, dont l'élégan[ce] et la coquetterie attirent les regard[s]. En parcourant les rues de cette vil[le] on croit, dit M. Ampère, relire les *Mi*[*lle*] *et une nuits* (1).

On y trouve environ quatre cen[ts] mosquées; mais la plupart tombent [en] ruines. Il en est de très-anciennes [et] d'une belle architecture, telles so[nt] celle d'Amrou, bâtie en 620 de J. [C.]; d'el-Hakem-el-Obéidy, en 1007, sous [la] dynastie des Fatimites; du sultan Ha[s]san, construite par ce prince en 1354 (2). On remarque encore la mosquée de T[ou]loun; celle d'el-Moyed, bâtie en 141[.] par le sultan Abou-el-Nasr-el-Moaye[d]; on y voit son tombeau, ainsi que ceux [...]

(1) Hérod., II, 43, 44.

(2) *Voy.* la description de ces ruines dans Wilkinson, *Modern Egypt*, vol. I, p. 435.

(1) Suivant M. Lane, les contes des *Mille et une nuits*, qu'on récitait encore il y a qu[el]ques années dans les rues du Caire, fur[ent] transportés au sein des mœurs et de la vie a[ra]be, et rédigés au Caire, dans la forme qu'[ils] ont à présent, vers le commencement [du] quinzième siècle.

(2) On travailla pendant trois ans à ce[tte] mosquée, et Macrizi assure que chaque jo[ur] on dépensait 1000 mithkals d'or.

sa femme et de ses enfants, Achmet et Ibrahim.

La mosquée d'Amrou est le plus ancien monument religieux de l'islamisme. C'est l'architecture musulmane à son état primitif. On peut y étudier le type original de cette architecture, type reproduit dans les autres mosquées du Caire, et de plus en plus modifié en Espagne et en Sicile. La mosquée d'Amrou présente l'aspect d'un grand cloître dont les côtés ont plusieurs rangées de colonnes, et entoure un espace découvert; au milieu est une fontaine pour les ablutions. Du reste, un temple sans toit convient parfaitement à un pays où le ciel est presque toujours serein. L'ancienne religion des Perses ordonnait que les temples élevés en l'honneur de la divinité eussent le ciel pour voûte.

La mosquée du sultan Kalâoun-Sef-el-Dyn fut bâtie en 1282. Le sultan Kalâoun passait pour savant en médecine. On conserve dans cette mosquée plusieurs de ses caftans, et une grande ceinture en cuir qu'il portait, et sur laquelle il y avait autrefois des lames d'or incrustées. On attribue à ces dépouilles une vertu talismanique. Les malades, hommes et femmes, s'y rendent en grande dévotion, et, moyennant une légère rétribution au gardien, ils se couvrent d'un caftan vermoulu, et passent la ceinture autour de leurs reins. Sur le seuil de la porte d'entrée on voit une plaque de marbre rouge contre laquelle on frotte une pierre mystérieuse, que l'on tient renfermée dans une armoire. L'effet du frottement donne à quelques gouttes d'eau que l'on y répand une teinte rougeâtre. Les phthisiques se servent de cette eau pour colorer la langue. Il y a dans l'intérieur deux colonnes de marbre; sur l'une, on y passe la langue pour guérir la jaunisse; sur l'autre, les femmes stériles y pressent un citron et en sucent le jus pour se rendre fécondes.

La mosquée du sultan Bargoug a été bâtie en 1131; celle de l'émir Yakhour, en 1655; celle du sultan el-Ghouri, en 1522; celle de Kayd-bey, en 1463; celle d'el-Seyd-el-Zeynab, en 910. Ces temples, destinés aux prières, deviennent aussi des lieux de repos. Les musulmans y viennent manger et dormir. Souvent des marchands s'y introduisent pour y trafiquer. Les oisifs y vont passer le temps à conter des histoires.

La mosquée el-Azhar, fondée en 968, ressemble à une grande hôtellerie. Outre les lieux destinés aux prières, il y a plusieurs endroits où les ulémas donnent leurs leçons sur les lois et commentent le Koran. On trouve dans l'intérieur de cet édifice des quartiers, appelés *rouâgs*, où peuvent loger les étrangers. On y remarque ceux des Syriens, des Persans, des Kurdes, des Nubiens, des Turcs, des Indiens, des Maghrébins, des habitants de l'Hedjaz, de Bagdad, de Gobarth et de Dakarneh; ceux du Saïd, des provinces de Bahyreh, Gharbyeh, Charkieh, et du Fayoum. Il y a aussi des logements destinés aux aveugles. On n'y vient que pour s'instruire. Ceux qui sont admis dans ces rouâgs suivent les cours d'études, et ne s'occupent que de lecture. C'est à cette condition que l'entrée leur en est ouverte. Ils sont entretenus aux frais de la mosquée. Chaque rouâg a son *nagher*, dépendant du directeur principal; il est chargé de la surveillance. On distribue tous les jours trente-huit quintaux de pain, ainsi que de l'huile pour l'éclairage. A la fin de chaque mois on pourvoit aux besoins de ces étudiants par une légère rétribution en numéraire. L'entretien de cette mosquée et de ses dépendances se monte à douze cents soixante bourses par année. Une partie de cette somme est payée par le gouvernement sur le produit des rizaqs; l'autre provient du revenu des immeubles appartenant à la mosquée; ce sont des magasins, des maisons, des boutiques légués par leurs propriétaires. Chaque mosquée possède plus ou moins de ces legs, connus sous le nom de *ouaqfs* (legs religieux). La foule ne diminue pas dans cet utile établissement, autour duquel on a pratiqué un grand nombre d'issues, pour faciliter la sortie et l'entrée de la multitude (1).

Les tombeaux des califes occupaient l'emplacement de ce qu'on appelle aujourd'hui le bazar de Khan Khalid; mais ils

(1) Il n'est pas difficile pour un Européen de visiter ces mosquées. Il suffit de se faire accompagner par un cawass et de s'habiller à la turque. Ce costume protège les chrétiens contre les insultes des musulmans.

sont tous détruits, à l'exception de celui d'Es-Saleh (Saladin) Eyoub. Ce monarque était le septième calife de la dynastie des Eyoubites; il mourut en 1250 ou 647 de l'hégire, comme l'indique l'inscription cufique placée au-dessus de la porte. Ce fut pendant le règne de ce calife que saint Louis, roi de France, tenta, en 1249, de s'emparer du Caire; tentative qui eut pour issue la défaite des croisés, la mort du comte d'Artois et la capture du roi. Quant aux tombeaux situés en dehors des murs, à l'est de la ville, et que les Européens désignent aussi par le nom de « tombes des califes, » ils sont d'une date beaucoup plus récente : ils renferment les dépouilles des rois mameluks qui régnèrent depuis 1382 jusqu'à l'invasion du sultan Sélim, en 1517. Au sud de la ville se trouvent les tombeaux de la famille de Méhémet-Ali et de ses nombreux enfants.

Le vice-roi habite la citadelle qui domine le Caire. Là fut ce château de la montagne dont parlent les chroniqueurs arabes et dans les murs duquel se sont accomplies tant de tragédies sanglantes; là, de nos jours, les mameluks ont été massacrés. Méhémet-Ali a bâti récemment dans l'intérieur de la citadelle une mosquée en albâtre. Champollion a lu sur des pierres qui ont servi à la construction de la citadelle, œuvre de Saladdin, le nom de Psammétichus II. Sur la plate-forme on jouit d'un coup d'œil magnifique sur toute la ville et une grande partie de la vallée du Nil : la vue s'étend jusqu'aux pyramides et à la pointe du Delta.

Toute la population s'agglomère dans les bazars. C'est là que se rencontre la foule des étrangers de tous les pays, et que les fellahs des provinces voisines viennent journellement vendre leurs denrées. Cette foule habituelle donne un surcroît de plus de vingt mille individus. Dans le reste de la ville la population est clair-semée : on voit des rues désertes et des maisons en ruines.

Les malheurs que la guerre a causés ont affaibli la population. Le Caire avait il y a vingt-cinq ans plus de deux cent cinquante mille âmes; à peine y en a-t-il aujourd'hui deux cent mille. Les Arabes forment la majorité des habitants; les coptes en représentent environ un vingtième, et les juifs un cinquantième. On y compte deux cent quarante rues principales, vingt-cinq mille maisons habitées, quarante-six carrefours et trente-huit culs-de-sac.

Les bazars occupent une partie de la ville. On remarque celui de Ghouryeh, où se vendent les châles de Cachemire, les mousselines et les toileries étrangères; El-Achrafyeh, où se tiennent les marchands de papier; le Khan-el-Khalyly, occupé par les joailliers, les quincailliers, les marchands de cuivre et de tapis; le Nahhassyn, par les orfèvres; le Bondoukanyeh, par les droguistes et les merciers; le Hamzaouy, par les drapiers; le Serougyeh, par les selliers et les brodeurs; le Soug-el-Selah, par les armuriers. A Gémalyeh se trouvent les marchands de café et de tabac de Syrie. La grande rue de Margouh est destinée à la vente en détail des toileries du pays. L'okel des Gellabs sert au trafic des esclaves qui arrivent de l'intérieur de l'Afrique. Ces bazars, où la foule se rassemble chaque matin, ne sont que des rues couvertes dans plusieurs endroits, pour être à l'abri de la chaleur, et garnies, de chaque côté, de boutiques ouvertes pendant tout le jour aux besoins des consommateurs. Le marchand quitte sa maison le matin, et n'y rentre que le soir. Il mange et dort à midi dans sa boutique ou son magasin, seuls lieux où il s'occupe de ses affaires.

Le Caire renferme dans son enceinte onze cent soixante-dix cafés; dans plusieurs il y a des jets d'eau pour rafraîchir l'air pendant la saison des chaleurs. Les habitants s'y rassemblent le matin, et surtout à l'heure de l'ossr, pour entendre les conteurs d'histoires : chacun est accroupi, la pipe à la main, soit dans l'intérieur, soit au dehors sur des bancs de pierre, appelés *mastabbhs*. Souvent l'agha de la police y tient des espions déguisés pour voir ce qui se passe.

Il existe dans les différents quartiers du Caire trois cent citernes publiques, que l'on remplit chaque année à l'époque où les eaux s'écoulent dans le canal qui traverse la ville. On fait la distribution vers le mois de juin et de juillet, dès que le Nil commence à croître; car les habitants prétendent que les premières

eaux qui se mêlent à celles que le fleuve conserve stagnantes dans les endroits où il se forme des lacs ont une teinte verdâtre, et portent avec elles des germes de corruption nuisibles à la santé. Alors on distribue chaque jour, gratis, au peuple, l'eau des citernes; les gens aisés la payent dix paras l'outre. Cet argent supplée à celui qui a été dépensé pour remplir ces réservoirs.

Les bains publics sont au nombre de soixante-cinq. On connaît la propreté de ces bains, dont les Égyptiens font un grand usage. C'est pour eux un remède efficace et un puissant palliatif dans les maladies chroniques. Il est vrai que rien ne provoque et ne rétablit aussi bien la transpiration, si nécessaire à la santé; lorsqu'une personne est alitée, au lieu de s'informer comment elle se porte, on lui demande comment elle sue. Si le corps n'est pas en moiteur, on éprouve un malaise. C'est pour éviter cela que les habitants se couvrent de pelisses pendant l'hiver. Les bains sont pour les femmes des lieux de réunions et d'amusements. Il y a des jours où ils ne sont ouverts que pour elles. La plupart s'y rendent accompagnées de leurs *ballâneh* et de leurs esclaves. Les *ballâneh* sont des baigneuses, qui lavent les femmes avec du *lyfeh* (filaments de dattier) trempé dans de l'eau de savon. On se sert, pour cette opération, d'une pâte composée de chaux, de cendre et d'orpiment, que l'on applique sur la partie velue. Dès que les picotements commencent à se faire sentir, la ballâneh enlève l'appareil. Un rideau, tiré devant la porte, indique que le bain est occupé par des femmes; aucun homme ne peut en approcher.

On fait souvent des parties de plaisir dans les bains. Alors les femmes transforment les appartements intérieurs en salles de musique et de festin. On y conduit des chanteuses, on y porte des pâtisseries, des sorbets; l'aloès et le benjoin y exhalent leurs parfums. La fête dure pendant tout le jour. C'est surtout quand une fille se marie que ces réunions ont lieu. L'avant-veille du mariage on accompagne la future au bain, en grande cérémonie; on lui tresse les cheveux et on l'épile, afin qu'elle soit digne du lit nuptial. Ses riches vêtements sont parfumés, des bijoux couvrent sa tête. Toutes les parentes et les amies viennent prendre part à cette fête, non moins marquante que celle du surlendemain. Une femme se souvient du jour de bain de ses noces comme d'un des plus beaux de sa vie. « C'était le jour du bain de mon mariage, dit elle, que telle chose est arrivée, que j'ai eu tel songe, etc. » Il semble que c'est pour elle une époque mémorable.

Les différentes industries sont distribuées, au Caire, dans des quartiers spéciaux, comme elles l'étaient au moyen âge dans les villes de la France ou de l'Allemagne. On compte douze cent soixante-cinq okels, situés dans les quartiers où l'on se livre au commerce et à l'industrie. Ces okels sont de grands bâtiments de forme carrée, ayant une cour au milieu, et des magasins au rez-de-chaussée pour recevoir les marchandises. L'étage supérieur, divisé par chambres séparées, sert d'habitation aux étrangers; une galerie circulaire qui règne autour facilite la communication. Dans le milieu de la cour il y a un oratoire avec une fontaine dont l'eau est destinée aux ablutions; les marchands y font leurs prières aux heures indiquées, pour ne pas se déranger de leurs magasins. Un portier, placé dans le vestibule de chaque okel, est chargé de veiller à la sûreté du lieu, de louer les magasins et les appartements, et d'en toucher les termes, dont il rend compte au propriétaire.

Cent quarante écoles, réparties dans toute la ville, sont ouvertes à l'instruction des enfants. On leur apprend des prières, la lecture et l'écriture. Dans chaque école un fagy est chargé de l'enseignement; les pères de famille lui donnent chaque semaine un modique salaire.

Le séjour au Caire est généralement sain, et convient aux personnes qui ont la poitrine délicate. La température y est plus élevée que celle de la plupart des lieux situés sous la même latitude. La température moyenne est de vingt-deux degrés. On assure que les plantations dont Méhémet-Ali et son fils Ibrahim ont embelli les abords de la ville ont déjà modifié le climat, en augmentant sensiblement la quantité de pluie qui tombe annuellement.

Autrefois le Caire avait des bayadères publiques, comme l'Inde. Les ulémas se plaignirent, et ce fut longtemps sans succès, parce que le gouvernement tirait un impôt assez considérable de ces femmes organisées en corporation, et dont le plus grand nombre résidait hors de la ville, à Matarée. Enfin, les dévots turcs offrirent de payer l'impôt en question; ce fut alors que l'on exila toutes ces femmes à Esné, dans la Haute-Égypte.

Le Caire a été longtemps le centre littéraire de l'Orient; l'école du Caire remplaça l'école de Bagdad. Le fils de Tamerlan, dont la race devait faire fleurir l'astronomie aux bords de l'Oxus, entretenait des relations scientifiques avec les sultans d'Égypte. Un observatoire s'élevait sur le mont Mokatam ; une bibliothèque publique fut fondée. Des professeurs furent attachés à cette bibliothèque, appelée Maison de la science. Selon le récit, probablement exagéré, des historiens orientaux, la bibliothèque du Caire contenait seize cent mille volumes. Ce qui est certain, c'est qu'elle était fort considérable (1).

Ce que les savants admirent surtout au Caire, ce sont les belles collections d'antiquités égyptiennes de Clot-Bey, du docteur Abbot et de M. Rousset. Il y a aussi au Caire deux sociétés égyptiennes; chacune possède une bibliothèque, où l'on trouve les ouvrages les plus utiles au voyageur qui veut étudier l'Égypte.

Presque en face de la demeure de Soliman-Pacha (colonel Selves), au vieux Caire, est l'île de *Rhodah.* Ce nom veut dire *jardin;* et en effet c'est un jardin charmant. Le bras du Nil semble ici une petite rivière qui coule parmi les kiosques et les plantations d'arbres exotiques (2). Des roseaux touffus bordent la rive, et la tradition indique ce point comme étant celui où la fille de Pharaon trouva le berceau de Moïse. En se tournant vers le sud, on aperçoit à droite le port du vieux Caire, à gauche les bâtiments du *Mekyas* ou Nilomètre, entremêlés de minarets et de coupoles, qui forment la pointe de l'île (1).

Le voisinage des pyramides (2) de Gizeh et des tombeaux de Sakkarah ajoute à l'intérêt que présente la ville du Caire.

Nous ne dirons ici que peu de chose de ces merveilles de l'antiquité, dont il a été question ailleurs (3). La grande pyramide avait, dans son intégrité, quatre cent cinquante et un pieds, selon les mesures prises par les savants de l'expédition d'Égypte; c'est à peu près la hauteur (moins onze pieds) du clocher de Strasbourg. Sauf un petit nombre de chambres, deux couloirs et deux étroits soupiraux, la pyramide est entièrement pleine. Les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante. Cette masse, d'environ soixante-quinze millions de pieds cubes, pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds, qui aurait mille lieues, et ferait le tour de la France. On se demande d'abord où l'on a pris ces matériaux. On admet généralement qu'ils ont été tirés des carrières de Tourah, de l'autre côté du Nil. Cependant la masse de la grande pyramide, selon M. Vays, a été construite avec la pierre même qui lui sert de base. Le revêtement seul, tant extérieur qu'intérieur, a été apporté de l'autre côté du Nil.

Hérodote parle d'une inscription tracée sur la grande pyramide; des inscriptions en caractères antiques et inconnus existaient encore au moyen âge, selon les auteurs arabes; aujourd'hui, on ne lit rien sur les murs des pyramides. Cette contradiction apparente s'explique facilement; il est maintenant établi, grâce aux savantes recherches de M. Letronne, que la grande pyramide était primitivement couverte d'un revêtement en pierre

(1) *Voyez* Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, II, 496.

(2) L'île de Rhodah, grâce aux soins d'Ibrahim-Pacha, est devenue le Jardin des plantes du Caire.

(1) Le *Mekyas* est une colonne graduée, qui indique la hauteur des eaux du Nil. Il a été élevé par les Arabes, mais il avait été devancé par les nilomètres égyptiens. C'était d'après la hauteur atteinte chaque année par le Nil qu'on fixait la cote des impôts. Pour que l'année fût bonne il fallait que l'inondation atteignît seize coudées; c'est pour cela que seize petits enfants jouent autour de la statue du Nil qui est au Vatican, et dont on peut voir une copie dans le jardin des Tuileries.

(2) Le nom de *pyramide* vient, non pas du grec πῦρ, feu, mais du copte *pirama*, hauteur.

(3) *Voy.* l'*Égypte ancienne*, par M. Champollion-Figeac, p. 279 (collection de l'*Univers pittoresque*).

polie. C'est sur ce revêtement, dont une partie fut détruite par Saladin, et dont une partie subsistait encore au commencement du quinzième siècle, que se lisait sans doute l'inscription rapportée par Hérodote (1).

Il y a peu d'observations à faire dans l'intérieur des pyramides. On entre dans la grande pyramide du côté nord, par un corridor qui descend d'abord, puis remonte et conduit à la salle qu'on nomme la *chambre du roi*, et qui renferme un sarcophage de granit. Le travail de la maçonnerie est merveilleux, et la lumière agitée des torches est réflétée par un mur du plus beau poli. De cette salle partent des conduits étroits qui vont aboutir au dehors. On est d'accord aujourd'hui à n'y voir que des ventilateurs nécessaires aux ouvriers pendant qu'ils travaillaient dans le cœur de la pyramide. Cinq chambres plus basses sont placées au-dessus de la chambre du roi; on a reconnu qu'elles n'ont pas d'autre objet que d'alléger par leur vide le poids de la masse énorme de maçonnerie qui la presse. Après avoir visité cette chambre, on redescend la pente qu'on a gravie pour y monter; on retrouve le corridor par lequel on est entré, et, en le reprenant où on l'a quitté, on arrive dans une autre chambre, placée presque au-dessous de la première et dans l'axe central de la pyramide; cette chambre s'appelle la *chambre de la reine*. Beaucoup plus bas est une troisième chambre taillée dans le roc, et à laquelle on arrive soit par un puits, soit par un passage incliné qui va rejoindre l'entrée de la pyramide. Telle est la disposition de la grande pyramide; celle des deux autres est analogue, seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide, et les chambres qu'elles renferment sont creusées dans le roc.

L'entrée de la seconde pyramide fut découverte par Belzoni. Il en devina, pour ainsi dire, la présence à travers les débris amoncelés par le temps. Dans un des tombeaux voisins, on a lu le nom de *Chafra*, qui paraît être celui du roi Chéphren, le constructeur de la seconde pyramide.

La plus petite des pyramides, dont la hauteur n'atteint guère que le tiers de la plus grande, n'est pas la moins curieuse. C'était la plus ornée; son revêtement était de granit, comme l'affirme Hérodote, et comme on le voit encore. Mais ce qui donne à cette pyramide un immense intérêt, c'est qu'on y trouve le cercueil en bois du roi Mycérinus, par qui elle fut construite, et le nom de ce roi écrit sur les planches du cercueil (1).

On a longuement discuté sur le but de ces constructions, symboles de la stabilité. Un fait remarquable, c'est que les pyramides sont orientées avec une grande précision. La légère direction qu'on y a signalée diffère à peine, dit M. Biot, de celle que Picard a cru reconnaître dans la méridienne de Tycho-Brahé.

Le *sphinx* (2) est placé au pied des pyramides, qu'il semble garder. Le corps de ce colosse a près de quatre-vingt-dix pieds de long et environ soixante-quatorze pieds de haut, la tête a vingt-six pieds du menton au sommet. « Cette grande figure mutilée, qui se dresse enfouie à demi dans le sable, est d'un effet prodigieux; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les traits du passé; ses yeux, tournés vers l'orient, semblent épier l'avenir; le regard a une profondeur et une fixité qui fascinent le spectateur. Le sphinx est taillé dans le rocher sur lequel il repose; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales d'un effet étrange. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, toute mutilée qu'elle est, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur (3). »

(1) Les hiéroglyphes qu'on voit dans l'intérieur de la pyramide présentent le nom du roi *Choufou*, qui est sans doute le roi *Chæops*, auquel on attribue la construction de cette pyramide.

(1) Ces planches monumentales se trouvent aujourd'hui au musée de Londres.

(2) La figure du sphinx est, suivant Champollion, un hiéroglyphe qui signifie *Seigneur-roi*; ce serait le portrait colossal du roi Thoutmosis IV.

(3) M. Ampère, *Recherches en Égypte et en*

Quelques voyageurs, entre autres Volney, avaient cru y reconnaître un profil de Nègre. Cette erreur, combattue par M. Letronne et M. Jomard, est due à l'effet de la mutilation qui a détruit une partie du nez. D'ailleurs, le visage n'était pas peint en noir, mais en rouge On reconnaît encore aujourd'hui des traces évidentes de cette couleur. Abdallatif, qui vit le sphinx au douzième siècle, dit positivement que le visage était rouge.

A une lieue du Caire est l'emplacement d'Héliopolis (ville du soleil) (1). De la ville célèbre où étudièrent Eudoxe et Platon il ne reste qu'un obélisque, qui est l'aîné de l'obélisque de Paris ; car on y lit le nom du roi Oriartsen I, qui vivait plusieurs siècles avant Sésostris (2). L'obélisque d'Héliopolis s'élève au milieu d'un jardin. La même inscription, sauf une légère variante, est gravée sur chacune des faces. La quatrième est entièrement occupée par les travaux de l'abeille maçonne ; un seul côté est entièrement libre. Cet obélisque, encore debout et intact, a survécu aux ravages des rois pasteurs et aux destructions de Cambyse. Il était placé en avant du temple du soleil. Comme d'ordinaire, un autre obélisque s'élevait en regard et formait le pendant du premier. Pococke vit encore des débris de la porte du temple. D'autres obélisques étaient debout au temps de Strabon ; deux d'entre eux avaient été érigés par un fils de Sésostris pour avoir recouvré la vue à la suite d'une expérience assez singuliere sur la vertu des femmes de son empire (*Voyez* Diodore et Hérodote) (1). Au moyen âge, Héliopolis offrait des ruines bien plus considérables. Abdallatif y trouva encore les deux obélisques du temple du soleil, dont un seul est encore debout ; l'autre était déjà tombé. On sait la date précise de sa chute : elle eut lieu le 4 du ramadan de l'an 656 de l'hégire. Celui qui était encore debout au temps d'Abdallatif portait à son sommet un *pyramidion* en cuivre.

C'est au souvenir d'Héliopolis que se rattache le récit biblique de Joseph et de l'épouse de Putiphar (2). Il y avait aux portes de cette ville un temple juif, qu'un pontife, du nom d'Onias, avait élevé sous Ptolémée Philométor, et qui fut détruit par ordre de Vespasien après la conquête de la Judée. C'est le seul exemple d'un temple juif bâti à l'étranger. Ce temple devint le centre d'une population juive assez considérable. L'emplacement de la ville qu'ils habitaient se reconnaît encore à des tertres qu'on appelle *tertres des juifs*. C'est près d'Héliopolis qu'une pieuse tradition veut retrouver les souvenirs de la fuite de Saint-Joseph en Égypte. Une source coule au pied d'un sycomore, vénéré des pèlerins. Le sycomore cacha dans son sein Jésus et Marie ; l'eau de la source était amère : elle devint douce aussitôt que l'enfant-Dieu l'eut touchée de ses lèvres.

Dès le temps de Strabon, Héliopolis était déjà bien déchue de son ancienne

Nubie (*Revue des deux mondes*, année 1846, p. 683).

(1) Les Égyptiens désignaient le *soleil* par une *tête d'épervier*, et ils l'appelaient *Har* ou *Hor*, d'où l'on a fait *Horus*. C'est à Héliopolis qu'on rapporte la fable du phœnix. Cet oiseau merveilleux de l'Inde, qui revenait au bout d'un certain nombre d'années, était probablement l'épervier, symbole du soleil. Tacite nous apprend (*Annales*, VI, 28), que l'intervalle qui séparait deux apparitions successives du phœnix était de quatorze cent soixante et un ans. Or, ce nombre est précisément celui des années dont se compose la grande période astronomique, au bout de laquelle le soleil revient aux mêmes signes du zodiaque. C'était une époque solennelle de renouvellement et de félicité ; elle fut célébrée à l'avénement d'Antonin : des médailles furent frappées pour en garder le souvenir. — Héliopolis est la cité d'*On*, dont parle la Genèse. (*On*, en copte, signifie *ce qui brille*). *Phraha*, d'ou l'on a fait *Pharaon*, signifie aussi en copte *soleil*. C'est le titre honorifique que prennent les rois d'Égypte dans les légendes hiéroglyphiques, où ils sont toujours assimilés à Horus.

(2) Oriartsen I, qui a sans doute érigé l'obélisque d'Héliopolis, y est qualifié de souverain de la Haute et de la Basse-Égypte. Ce nom est gravé aussi dans le sanctuaire de Karnac et sur les rochers du mont Sinaï. Les statues qui reproduisent l'image et le titre de ce roi sont d'une grande beauté, et la perfection des hiéroglyphes qui les décorent montre quelle était la perfection des arts de l'Égypte à l'époque ou florissait *la ville du soleil* (Héliopolis)

(1) Deux des obélisques qui décoraient autrefois Héliopolis sont à Rome : l'un s'élève sur la *Piazza del Popolo*, l'autre derrière la place Antonine. Le premier est du temps de Sésostris ; le second ne remonte qu'à Psamméticlius. C'est Auguste qui les fit transporter à Rome.

(2) *Petiphrah* (Putiphar) signifie qui *appartient au soleil* (prêtre du soleil). Le nom honorifique de *Psontophanech*, donné à Joseph, signifie *qui a conservé la vie*.

plendeur; elle portait des traces nombreuses des ravages de Cambyse; Straon l'appelle déserte; il y cherchait éja en vain le collége des prêtres au nilieu desquels Platon et Eudoxe étaient enus étudier l'astronomie; personne e savait où était ce collége.

En quittant le Caire pour remonter e Nil jusqu'à Assouan on trouve sur es deux rives du fleuve les localités ont nous allons donner une description ommaire (1).

Mitrahenny, sur la rive gauche, occupe une partie de l'emplacement de *Memphis*, dont on aperçoit les ruines à moitié chemin entre le village de Sakkara et le Nil. Du temps d'Aboulféda, au milieu du quatorzième siècle, les ruines de Memphis, en copte *Ma-nofre* (place du bien) étaient encore fort considérables (1); aujourd'hui il n'en reste qu'une statue colossale, renversée, de Rhamsès II, et quelques entablements de granit. Cette statue est probablement l'une de celles qui étaient placées devant le temple de Vulcain ou de Pthah (2). Elle est malheureusement brisée aux pieds, et il manque une partie de la tête: sa hauteur totale peut être évaluée à quarante-deux pieds huit pouces (anglais) sans le piédestal. La face, d'une grande beauté, est parfaitement conservée. La pierre est un calcaire siliceux blanc, très-compacte, et susceptible de recevoir le poli. Au cou du roi (que la statue représente) est suspendue une espèce d'amulette, semblable aux urim et thummim des Hébreux; on y lit le prénom royal, porté d'un côté par Phthah, et de l'autre par Pasht (Bubastis). Au centre et au côté de la ceinture sont les noms et prénoms de Rhamsès; il tient dans sa main un rouleau où se voit inscrit le nom d'Amfun-mai-Remeses. A côté du roi est figurée l'une de ses filles, petite statue qui atteint à peine aux genoux de la grande. Pendant l'inondation, cette statue colossale est presque submergée, et il est impossible d'examiner toutes les parties de l'an-

(1) La navigation du Nil se fait sur des barues appelées *canges* et *dahabiehs*. Ces derieres, tres-confortablement disposées pour es voyageurs, se louent de 2,000 à 4,000 piastres ar mois. Les canges, beaucoup plus petites, e louent de 900 à 1,300 piastres par mois Wilkinson, *Modern Egypt*, t. I, p. 210).

Les matelots trainent la barque avec une desespérante lenteur; quelquefois ils se servent, pour faire avancer la barque, de longs atons qu'ils appuient sur un fond de sable t de rocher, comme on le voit dans les aniennes peintures égyptiennes; l'indolence de eur attitude irrite l'impatience du voyageur. es mains derrière le dos, ils semblent des romeneurs peu pressés qui flânent sur le ord du Nil. Cependant ces jours de rétard nt eux-mêmes leur charme. Il y a plaisir se sentir glisser sur ce vaste et paisible fleuve, ous un ciel immense et calme, comme dans ne gondole sur une lagune. L'aspect des bords lu Nil est peu varié. La rive libyque offre une plaine basse qui se prolonge à droite (en remontant le fleuve), tandis qu'à gauche s'élèvent, comme un rempart blanchâtre, les montagnes de la chaîne Arabique, percées de grottes funèbres et de vastes carrières, d'où est sortie Memphis. Cependant le regard rêveur trouve toujours quelque objet qui l'arrête: c'est une file de chameaux qui se dessinent sur l'horizon; c'est un couvent copte dans la solitude; ce sont quelques barques qui descendent ou traversent le Nil; c'est un paysan (fellah) assis sur le rivage et suçant, comme ses ancêtres, des tiges d'une graminée; c'est un village, marqué par un bouquet de palmiers qui, s'élevant sur une butte autour de laquelle gisent les huttes des fellahs, semblent plantés sur les toits des maisons. Auprès des huttes en terre et en roseaux sont les tombes des habitants, pauvres tombes de boue desséchée. Cette misère est cruellement éclairée par un splendide coucher de soleil. Quand l'astre disparaît de l'horizon, le ciel a une couleur safranée, comme la robe de l'aurore dans Homère, κροκόπεπλος. Au nord et au midi, la teinte du firmament est verdâtre, et lilacée à l'orient; bientôt une légère brise fait onduler l'eau; puis la nuit tombe brusquement. — Le Nil (du sanscrit *nilas*, bleu foncé?) en s'abaissant, s'éloigne de plus en plus de la surface du sol qu'il doit féconder. Pour l'amener à une hauteur convenable on emploie deux moyens. Le plus simple et le plus imparfait est le travail de deux hommes abaissant de concert un levier qui se relève par l'effet d'un contrepoids placé à l'une de ses extrémités; à l'autre bout est un seau de cuir, qui tour à tour se remplit dans le fleuve et se verse dans une rigole. Ces hommes sont souvent presque nus. Le mouvement régulier et silencieux de leur corps bronzé arrête l'œil du voyageur. Ce procédé, qui était déjà connu des anciens Égyptiens, est bien imparfait; beaucoup de force est dépensé sans un grand résultat: l'eau s'échappe en partie du seau de cuir, souvent troué. Une telle machine s'appelle *chadouf*. Une autre machine, un peu meilleure, et que les anciens connaissaient également, porte le nom de *sakyeh*, ou roue à pots. Elle est mise en mouvement par des bœufs; un long chapelet de vases attachés à une corde ou roue à auges vont chercher l'eau, et l'élèvent à la surface du sol; là elle est déversée par l'inclinaison des vases ou des auges. (M. Ampère, *Recherches en Égypte*, dans la *Revue des deux mondes*, année 1847.)

(1) *Voyez* Champollion aîné, *Égypte ancienne* (*Univers pittoresque*), p. 287.

(2) Hérodot., II, 110; Diodor., I, 50, 57.

cienne Memphis. Il ne faut donc visiter Mitrahenny que vers le mois d'octobre, c'est-à-dire au moment des eaux basses. Le beau colosse dont nous venons de parler, fut découvert par Caviglia et Sloane, qui le destinèrent au Musée britannique; mais le gouvernement anglais a jusqu'à présent reculé devant les dépenses du transport. Tout près du colosse gît une petite statue en granit rouge; les poignets en sont brisés. Un peu au sud se voit un bloc de marbre sur lequel est sculpté le dieu Nil; un peu plus loin sont deux statues de granit rouge: l'une est entièrement détériorée par l'injure du temps, l'autre tient une longue stèle, surmontée du buste d'un roi, portant un collier de cornes avec un globe et deux plumes d'autruche. Sur la stèle est une colonne d'hiéroglyphes contenant le nom de Rhamsès le Grand, avec le titre de « Seigneur des assemblées, semblable à son père Phthah. » Voilà à peu près tout ce qui nous reste aujourd'hui des ruines de Memphis (1). Il est probable que l'emplacement de Memphis s'étend en grande partie jusqu'à Bedreschayn et Sakkara.

Toura ou *Masarah* (la presse) marque l'emplacement du *Troïcus pagus*, qui, au rapport de Strabon et Diodore (2), fut fondé par des prisonniers troyens. La montagne qu'on voit à l'est est sans doute le Τρωϊκὸν ὄρος de Ptolémée; elle fournit les pierres avec lesquelles fut en partie construite la seconde pyramide (3). Ses carrières sont très-vastes; elles sont exploitées dès les temps les plus anciens, comme l'indiquent les tablettes hiéroglyphiques qu'on y voit et les noms des rois qui y sont inscrits. Celles du nord, où conduit un chemin de fer récemment construit par le vice-roi, s'appellent plus particulièrement les « carrières de Toura; » tandis que celles du sud portent le nom de « carrières de Masurah. » Dans les premières on lit les noms d'Amunoph II et III, et de Néco; dans les dernières, ceux d'Amès, Amyrtæus, Acoris, Ptolémée Philadelphe et Arsinoé. On y voit aussi les figures de quelques divinités, telles que Athor, Thoth, Amun, Maut et Khenso. Sur l'une des tablettes, dans les carrières de Masarah, est représenté Ames ou Amosis, le chef de la dix-huitième dynastie (1575 avant J. C.), conduisant un char de pierres traîné par six bœufs. L'inscription hiéroglyphique, placée au-dessus, est fort endommagée. Dans la partie la mieux conservée, M. Wilkinson a lu les titres du roi et de la reine, « aimés de Pthah et d'Atmou dans la vingt-deuxième année de sa majesté chérie, le roi, fils du soleil, Ames, auquel la vie fut donnée, et ouvert la porte...... les chambres...... pierre libre (pierre calcaire)...... bonne et dure pour bâtir la voûte d'assemblée qui est...... le temple de Phthah, le temple de Dieu et le temple d'Amun à Thèbes.. Il a produit..... avec des bœufs.... du roi qui vit.... (1) » Dans une autre carrière, au sud, on voit une tablette plus grande : elle représente le roi Amyrtæus offrant des sacrifices à Thoth, à la déesse Néhiméou et à Horus. Au-dessus du roi est une petite figure représentant un homme qui taille des pierres. Outre les cartouches hiéroglyphiques des rois, on y lit plusieurs noms et inscriptions en langue vulgaire; on y voit différents nombres et des marques indiquant la grosseur des pierres. Ces carrières sont non-seulement intéressantes par leur étendue et pour avoir fourni des matériaux de construction à plusieurs monuments remarquables, mais encore parce qu'elles montrent les méthodes dont se servaient les maçons égyptiens pour tailler les pierres. — La montagne de Masarah continue à fournir des matériaux de construction, non plus à Memphis, mais au Caire. L'aspect de la plaine du Nil et des pyramides sur les collines basses de la Libye produisent un très-bel effet. En portant les regards du côté du village de Masarah, on aperçoit sur la gauche une chaussée ou route inclinée, qui aboutit au fleuve.

Le village de *Helwan*, situé sur la rive orientale, est connu pour le premier nilomètre que les Arabes y aient construit, vers l'an 700, sous le califat d'Abd-el-Mélek. Mais plus tard ce nilomètre fut, par le successeur d'Abd-el-Mélek, transporté à l'île de Rhodah, en face du vieux Caire, où il se trouve encore.

(1) Wilkinson, *Modern Égypt*, vol. I, p. 372.
(2) Strab., XVII, p. 556; Diod., I, 56.
(3) Hérod., II, 124.

(1) Wilkinson, *Modern Égypt*, vol. I, p. 11[illegible]

ıboulféda dépeint Helwan (qui signifie *loux*) comme un endroit charmant.

Presque en face d'Helwan, à une ›etite distance de la rive gauche, est le illage de Bedreschayn, tout voisin de Iitrahenny, dont nous venons de parler. ι quatre milles plus loin, en remonant le Nil, on passe devant Schobuk t les pyramides de Dashour. A deux nilles à l'ouest de Masghoun est situé *l-Kafr*, petit village, d'où l'une des ›rincipales routes conduit au Fayoum, ı travers le désert (1).

El-Kafr est la résidence d'un chef indigène, très-riche, qui porte le titre de *khebir*, grand, et offre à tous les voyageurs une généreuse hospitalité. Dans le voisinage se trouvait la ville d'*Acanthus* et un temple d'Osiris (1). Les collines près d'El-Kafr renferment quelques petits tombeaux.

Sur la même rive, et près de *Kafr-el-Iyat*, à l'extrémité d'une grande courbure du fleuve, se trouvent, d'après M. Wilkinson, les traces de la digue de Ménès. On se rappelle que, selon Hérodote, le Nil coulait jadis sous les montagnes de la Libye, et que Ménès, fondateur de Memphis, détourna le fleuve, à cent stades environ au-dessus de cette ville; la digue, qui devait empêcher le fleuve de rentrer dans son ancien lit et d'inonder Memphis, fut soigneusement surveillée par les rois jusqu'à l'époque des Perses (2). Cette surveillance devint plus tard inutile, par suite des terres alluviales qui s'accumulèrent dans cet endroit. Les alluvions ont exhaussé la rive, aux environs de Kafr-el-Iyat, au point où le fleuve se courbe fortement à l'est. On aperçoit de là les deux pyramides ruinées de Lisht, bâties en fragments de calcaire.

A trois milles au nord-ouest est une colline de forme conique, semblable à une pyramide. C'est un simple rocher, sans traces de maçonnerie. Dans cette partie de la basse chaîne Libyque on rencontre de nombreuses coquilles fossiles. Un peu plus loin, la vallée d'El-Ghomer vient aboutir au Nil, à la hauteur d'*Es-Suf* sur la rive orientale. Cette vallée est traversée par la route la plus méridionale, conduisant à l'isthme de Suez (3). A *Atfeh* (qu'il ne faut pas con-

(1) Le Fayoum était célèbre dans l'antiquité ›ar ses vignes, le lac Mœris et le labyrinthe. ․es ruines du fameux labyrinthe viennent d'ê-․re retrouvées par M. Lepsius. Ce savant y a lécouvert le nom d'Amenmehé III, qui est le Mœris des Grecs, et non Thoutmosis III, :omme l'avait pensé Champollion. M. Linant ı reconnu l'emplacement du lac Mœris. Avant lui on s'obstinait à chercher un lac dans un lac, le Mœris dans le Birket-el-Korn des modernes. C'était pourtant chose facile à comprendre que pour que le lac Mœris pût déverser ses eaux dans la plaine qui borde le Nil, il ne devait pas être enterré dans un fond, mais situé sur un terrain plus élevé que cette plaine. M. Linant a reconnu et suivi les contours de la digue qui entourait le réservoir gigantesque, alimenté par un long canal (Bahr-el-Youssef) dont il reste des vestiges; après avoir reconstitué en esprit ce grand ouvrage, il a conçu la pensée hardie de le rétablir. Il a proposé à Méhémet-Ali de refaire l'œuvre des Pharaons; mais Méhémet-Ali veut atteindre un but semblable par le barrage du Nil. — Le lac de Birket-el-Korn (lac de la corne) a environ trente-cinq milles de long, sur sept de large dans sa plus grande étendue; il doit son nom à sa forme en croissant. Au milieu de ce lac est une île, appelée Djeziret-el-Korn, qui ne présente d'autres ruines que quelques briques. M. Wilkinson y a trouvé, à sa grande surprise, des serpents à cornes, et il assure en avoir tué un. Le lac a, au maximum, vingt-neuf pieds de profondeur. Les environs de Birket offrent, suivant M. Wilkinson, les restes les plus étendus de l'antiquité (*the most extensive remains of antiquity*); particulièrement à Kom-Weshin à l'est, à Dimay ou Nerba au nord, et Kasr-el-Kharoun au sud-ouest. Il y a dans le Fayoum les plus grandes espèces de *cyperus*; peut-être y retrouverait-on le *cyperus papyrus*. L'emplacement du Labyrinthe est marqué par la pyramide de Howara. Cette pyramide est dans un état fort délabré, par suite des pierres qu'on en a retirées pour bâtir en partie les maisons de Medineh. Suivant les observations de M. Perring, elle recouvre un rocher qui s'élève à environ quarante pieds dans l'intérieur de la pyramide. Les restes du Labyrinthe consistent dans quelques fragments de colonnes en granit rouge, et en blocs de calcaire compact. Sur l'un de ces blocs, près de l'angle occidental de la pyramide de Howara, L'Hôte trouva le fragment d'une inscription grecque que M. Letronne a ainsi rétablie : « A la reine Cléopatre, déesse Philométor, sœur et femme du roi. »

(1) Diod., I, 97; Strab., XVII, 556.

(2) Hérod., II, 99.

(3) Plusieurs routes conduisent des bords du Nil à Suez; les principales, en partant du nord, sont celle de Belbaïs, celle du Caire (desservie par des diligences), et celle de Wadi-el-Ghomer, entre le Caire et Benisouef. On y rencontre un grand nombre de ces pétrifications silieeuses qui ont attiré l'attention de tous les voyageurs. La contrée comprise entre le Nil et Suez est généralement déserte; la végétation n'y est guère représentée que par quelques buissons rabougris (acacias et palmiers, plusieurs espèces de *colocynthis*, de *fagonia*, de *periploca*, de *spartium*). Les serpents y sont très-communs, ainsi

fondre avec Atfeh dans le Delta) se trouvent les ruines d'*Aphroditopolis*, ou de la cité d'Athor, la Vénus Égyptienne, dont le nom copte est *Tpeh*. On y vénérait, suivant Strabon, une vache blanche, emblème de la déesse.

Au sud-ouest du petit village de *Rigga*, sur la rive opposée, se voit une pyramide, que les Arabes appellent *Haram-el-Haddab*, fausse pyramide, supposant qu'elle a pour base un rocher (1). Son architecture diffère de celle des deux grandes pyramides de Giseh. A Maydoun, sur le canal, en face de la fausse pyramide, sont les ruines d'une ancienne ville; et à l'opposite de Zowyeh, à l'angle nord des basses collines qui dominent le Nil, est situé Broumbel, où se voient les ruines probablement de l'ancienne *Ancyropolis*, qui devait son nom aux pierres d'ancre, taillées dans les carrières du voisinage.

Zowyeh paraît être la cité d'Isis, *Iseum* (*Naêsi*, en copte), situé près du canal qui allait à Nilopolis ou Pousiri. Ce canal formait avec le Nil et une partie du Bahr-Youssef l'île du nome Héracléopolite, dont le chef-lieu était Héracléopolis.

Le village de *Zaytoun* a succédé à l'ancienne ville copte de Phannigot; son nom signifie *olive*. Strabon parle déjà des nombreux oliviers qui croissent dans cet endroit (1). Dallas, à un demi-mille au sud-ouest de Zaytoun, est probablement le *Tlog* des coptes; et à Schenowih, près de Bouseh, sont les ruines d'une ancienne ville inconnue. *Bouseh* est une ville de quelque importance: ses habitants sont des chrétiens coptes. Il y a beaucoup de moines qui communiquent avec les couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul, dans le désert de l'est. Pococke suppose que c'est l'ancienne *Ptolémaïs*.

Le monastère de Saint-Antoine est à environ soixante-seize milles de la rive orientale du Nil. La route qui y conduit ne présente rien de remarquable. Ce monastère est habité par des Coptes, qui vivent des contributions volontaires de leurs frères d'Égypte. Leur principal saint est saint George de Cappadoce; mais leur patron est saint Antoine de la Thébaïde. C'était l'ami de Mar-Bolos ou saint Paul, ermite qui fonda le monastère Dayr-Bolos, à quatorze milles de là, au sud-est, et à neuf milles des bords de la mer Rouge. Le monastère de Saint-Antoine est le principal monastère de l'Égypte. Son importance s'est accrue depuis qu'il est devenu le siége

que dans tous l'isthme; mais, chose remarquable, on n'en trouve presque plus au sud de Wadi Asker, ou à 29° 20', c'est-à-dire vers la limite où commencent les roches primitives (granit, syénite, porphyre, etc.) La route des pèlerins (Derb-el-Hadj) se confond avec celle de Suez jusqu'à El-Maktala et Ageroud; là les deux routes se divisent, en prenant deux directions différentes. La distance directe du Caire à Suez est de soixante-treize milles. Cette branche de communication avec l'Inde fit la fortune des républiques marchandes du moyen âge; elle fut négligée depuis que les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Espérance; aujourd'hui, elle paraît reprendre une nouvelle activité. Un service de paquebots est établi entre Suez et Bombay; le trajet est de dix-huit jours, si le vent est favorable. Les environs de Suez sont tristes et stériles. La ville est petite et insignifiante; mais elle a quelque intérêt historique : les Israélites y passèrent la mer Rouge pour se rendre dans la presqu'île du Sinaï (*Exod.* XIV, 21). M. Wilkinson suppose que ce passage a eu lieu un peu à l'est de la ville actuelle de Suez, probablement à l'endroit guéable que traversent les chameaux pour aller à la source de Ghurkudah. Il paraît que jadis le niveau de l'eau était beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui, comme l'attestent les coquilles qui jonchent les plaines environnantes. Le nom de Djebel-Attaka (montagne de la Délivrance) fait, dit-on, allusion à la sortie des Israélites de l'Égypte; Ageroud rappellerait les chars de Pharaon (*agelout* signifie *char*, en hébreu). Maktala est sans doute le Migdol de l'Écriture. Le nom de *Kolzim* ou *Kolzoum*, qui paraît être une corruption de celui de *Clysma*, s'applique tout à la fois à la rangée de collines au sud de Suez, et à la mer Rouge. Le clysma des Grecs (κλεῖσμα, écluse?) paraît avoir été une forteresse ou une ville. C'est là peut-être que stationnaient les troupes préposées à la garde des écluses du canal. La ville de Kolzim a probablement succédé à Arsinoé, fondée par Ptolémée Philadelphe, et elle a été à son tour remplacée par Suez. « A l'extrémité du golfe, dit Abouléda, entre Tor et le territoire de l'Égypte, était située la ville de Kolzim.... Près de là est l'endroit où Pharaon fut noyé. » Le golfe de Suez portait autrefois le nom de golfe de Kolzim ou Kolzoum.

(1) Cette pyramide présente de loin l'aspect d'un rocher taillé. Elle ne mérite pas l'épithète de *fausse*, que les Arabes lui ont donnée. C'est une vraie pyramide à degrés. M. Lepsius la cite à l'appui de son opinion, à savoir que les pyramides n'ont pas été élevées tout d'une pièce du bas jusqu'en haut, mais qu'une pyramide plus petite a été enveloppée par des revêtements successifs, à peu près comme le cône du Vésuve s'est formé par un enveloppement de laves superposées.

(1) Strabon, XVII, p. 556.

l'élection du patriarche. Il est situé -dessous des montagnes calcaires de ıalla, qui bornent au sud le Wadi-el-rraba. Cette vallée, assez large, a reçu n nom des chars (arraba) sur lesquels on conduisait autrefois les provi-ons aux deux monastères.

Dans cette partie du désert de l'est utes les montagnes sont calcaires, mblables à celles qui bordent la vallée ı Nil depuis le Caire jusqu'aux grès Hagar Silsili. Dans l'intérieur du dé-rt, vers 28° 40′ latitude, commence ıe chaîne de montagnes primitives, qui :tend de là jusqu'en Abyssinie, dans une rection presque parallèle à la mer. Cette aine s'élargit vers le sud, et au-des-us de la latitude de Kosséir elle envoie ıe branche à l'ouest, et traverse le Nil ns le voisinage d'Assouan. Les prin-pales roches primitives du désert de aazy sont les fameux porphyres d'É-pte, et différentes espèces de granit, serpentine, etc.; dans l'Abadeh, on ncontre différentes espèces de schis-s micacés, talqueux, et la breche verte. long de la côte, à une assez petite dis-nce de la mer, se trouve une chaîne sse de collines calcaires, qui borde à st la chaîne primitive; des pics de gra-t s'y élèvent semblables à des vertèbres r le dos d'un animal. L'un de ces pics, ımmé Ghareb, a deux mille mètres au-ssus du niveau de la mer.

La même formation se présente sur côte opposée de la mer Rouge, dans péninsule du mont Sinaï, où au cal-ire succède le grès qui le sépare du anit. La jonction du calcaire et du ès dans le désert de Maazy a lieu au ıd de Dayr-Bolos, vers 28° 42′, et les ches primitives commencent à se ontrer un peu plus bas. C'est à la hau-ur de Manfalout, à trente-sept milles la mer Rouge, qu'on trouve les cé-bres carrières de porphyre de Djebel--Dokhan (montagne de la fumée), qui ıt fourni bien des matériaux aux mo-ıments de Rome. On y trouve, entre ıtres, les ruines d'un temple, dans le yle ionien, de l'époque de Trajan; est resté inachevé. Plusieurs routes ennent y aboutir : l'une conduit à eneh, sur le Nil, l'autre à Myos-Hor-ıos, sur la mer Rouge. Sur les ruines Myos-Hormos a été bâti un village entouré d'un fossé et défendu par quelques tours. Le port, qui est au nord, est en partie ensablé. Au pied des collines qu'on voit à l'est, est le *Fons Tadnos*, mentionné par Pline. Du temps de Strabon, Myos-Hormos (port de Vénus) était le principal port de la mer Rouge. Tout près de la côte il y a deux routes anciennes, allant l'une au nord à Abou-Durrag et Suez, l'autre au midi, à Souakin.

Non loin de *Fons Trajanus*, à peu près sous le latitude de Gow (*Antæopolis*), sont les carrières de granit du mont Claudien, aujourd'hui Djebel-el-Fatireh. Ces carrières, à vingt-quatre milles sud-est de celles de porphyre, sont très-considérables; elles fournissent une pierre à fond blanc, taché de noir. Elles étaient en pleine activité au siècle de Trajan et d'Adrien. On a trouvé parmi les ruines de *Fons Trajanus* plusieurs inscriptions grecques, publiées par M. Letronne.

Au vieux Kosséir, sur la mer Rouge, se voient les vestiges de la ville et du port de *Philotera*. C'est le nom d'une sœur de Ptolémée Philadelphe, qui fut donné à la ville jusque alors appelée *Ænnum*. Philotera ou Ænnum ainsi qu'Arsinoé étaient probablement les seuls ports de la mer Rouge à l'époque des Pharaons. C'est par là que se faisait alors le commerce avec le sud de l'Arabie et l'Inde. Les *multi portus*, dont parle Pline, étaient sans doute des petites baies où les navires de cabotage venaient se réfugier pendant la nuit ou quand la mer était houleuse. La fondation de Bérénice, Nechesia et Leucos Portus, est postérieure à celle de Philotera. Le commerce avec le nord de l'Arabie, la Syrie et d'autres parties de l'Asie, se faisait par des caravanes qui entraient en Égypte par l'isthme de Suez. C'est avec une de ces caravannes que les Ismaélites amenèrent Joseph en Égypte (*Genèse*, XXXVII, 25, 28). Les Pharaons n'encourageaient point la navigation sur la mer Méditerranée. La défiance des Égyptiens à l'égard des étrangers peut être ici comparée à celle des Chinois. Ils ne permettaient aux marchands d'aborder l'Égypte que par une seule embouchure du Nil, la branche Canopique. *Naucratis* était alors ce que Canton est aujour-

d'hui pour les Européens qui trafiquent avec la Chine.

La ville moderne de Kosséir est située sur une petite baie de la mer Rouge, à environ cinq milles au sud du vieux Kosseir. Elle est défendue par un petit fort, muni de quelques pièces de canon rouillées. C'est plutôt un village qu'une ville. Les habitants s'appellent *Embawieh*, parce qu'ils sont venus originairement de Emba (Yambo), sur la côte de l'Arabie.

Dans le Wadi-Gasous, entre Kosséir et Ras-Saffadjih est une station très-ancienne, où l'on voit un petit temple et une table d'hiéroglyphes, portant le nom d'Osirtasen II et de son prédécesseur Aman-Gori II. Le Djebel-ez-Zayt (montagne d'huile), situé tout près de la mer, entre 27° 50′ et 28° 8′, abonde en huile de naphthe; de là son nom. A E'-Gimsheh est une langue de terre où se trouvaient des mines de soufre exploitées par les anciens.

La route de Coptos à Philotera était divisée en huit stations ou *hydreumas* (aiguades), marquées par des citernes. La distance de ces stations entre elles était de six, huit à douze milles. La première, dont les vestiges sont difficiles à reconnaître, était à neuf milles environ de Coptos; elle n'est point indiquée sur les listes de Pline et de l'Itinéraire d'Antonin. Tout près de là sont les carrières de brèche verte d'où l'on a tiré des matériaux pour de magnifiques sarcophages et d'autres objets d'art de l'époque pharaonique et romaine. La vallée où sont ces carrières s'appelle Wadi-Fokhier (de *fokhar*, poterie). On y voit un assez grand nombre d'inscriptions très-anciennes, tant hiéroglyphiques que grecques. La triade du lieu était Khem, Horus et Isis.

M. Wilkinson a récemment parcouru l'ancienne route de Coptos à Bérénice, et il s'est assuré que la distance indiquée par Pline et l'Itinéraire d'Antonin est parfaitement exacte. A l'hydreuma de l'Aphrodite il trouva une inscription latine, mais dont la date était effacée. Il s'est assuré que le *Vicus Apollinis* était distinct de cette station, et qu'il se trouve dans une autre partie de la vallée.

Bérénice ou *Berenice Troglodytica* était située au fond d'une petite baie, à l'extrémité d'un golfe profond, le *Portus Immundus* des anciens (1). Ce port était formé par la *Lepte extrema*, pointe de terre appelée aujourd'hui Ras-el-Unf (cap du Nez), qui est à tort indiquée sur quelques cartes comme une île. Cette pointe de terre ou presqu'île est si étroite que l'on y faisait passer des navires (Diodore, III, 39). Du sommet du cap on aperçoit le pic de Saint-Jean ou l'île d'Émeraude (*Djezirel-Semergid*), qui paraît être l'île Ophiodès de Diodore. L'ancien port de Bérénice est aujourd'hui presque entièrement comblé de sable; à la marée basse son entrée est barrée par un banc de sable. La différence du flux et du reflux y est d'environ un pied.

La ville de Bérénice, aujourd'hui *Sakayt-el-Kobli* (Sakayt méridional), fut fondée par Ptolémée Philadelphe, qui lui donna le nom de sa mère. Elle était beaucoup plus grande que sa rivale, Myos-Hormos, qui avait l'étendue d'un hydreuma. Les maisons de Bérénice étaient construites avec des matériaux grossiers, des madrépores, etc., ramassés sur la côte. Au centre de la ville on voit les ruines d'un temple, dédié à Serapis, avec les noms hiéroglyphiques de Tibère et de Trajan, et quelques inscriptions grecques. Une route ancienne conduit de Bérénice à la montagne de basalte, aujourd'hui Om-Kerrebeh, à travers quelques ruines de stations et de villages. Un peu plus à l'orient est le *Mons Pentedactylus*, aujourd'hui Djebel-Feraïd, remarquable par ses cinq pics coniques, qu'on aperçoit de Bérénice. M. Wilkinson a fixé la position de *Nechesia* et de *Leucos Portus*, sur la côte, entre Bérénice et Philotera : le premier endroit correspond à Wadi-e'-Nukkari, et le dernier à El-Schouna (magasin). Nechesia présente les ruines d'un temple et une citadelle en pierres de taille. Leucos Portus est dans un état de dégradation extrême; les maisons sont construites avec des fragments de madrépores.

Les fameuses mines d'émeraude sont moins intéressantes qu'on ne le suppose; on les trouve à Djebel-Zabara et à Wadi-

(1) Comparez ce que nous avons dit à ce sujet dans les *Iles de la mer Érythrée*, dans le volume de l'*Univers pittoresque* qui contient les *Iles africaines*.

(2) Ptolémée, *Géorg.*, IV, 5.

ʾakayt; elles sont maintenant abandonnées. Dans le gros village de Sakayt, resque exclusivement habité par des uvriers mineurs, on voit quelques inscriptions grecques. Sur la route de *Contra-Apollinopolis*, aux mines d'émeraude, ont trois stations, qui n'offrent rien de ien remarquable. Après cette excursion ur la côte de la mer Rouge (1) et dans e désert d'Ababdeh. Revenons sur les ives du Nil.

Benisouef est le chef-lieu d'un beylik t la résidence d'un gouverneur. Méhénet-Ali y a fait construire, en 1826, une nanufacture de soie et de coton. Du emps de Léon l'Africain il y avait des abriques de toiles de lin très-célèbres, ui vendaient leurs produits aux princiales villes du littoral. Il s'y tient toutes es semaines un marché. Benisouef préente le même tableau que les autres illes un peu considérables situées sur e Nil : de nombreux bateaux, attachés u rivage, ou sillonnant le fleuve; des emmes venant, soir et matin, puiser le l'eau; des mendiants importuns denandant l'aumône ou (*sowab*) aux fidèles et *bakshish* (présent) aux chréiens. Ces mendiants, qui se croiraient ouillés du contact d'un chrétien, appelent tous les Européens *hawadji*, marhands. A Benisouef est la principale oute du Fayoum. Au nord-est on aperoit au loin la pyramide de briques de llahoun. Sur la rive opposée est la vallée Vadi-Byad, qui conduit aux monastères le Saint-Antoine et de Saint-Paul.

Le village de Dayr-Byad, dans une le vis-à-vis de Benisouef, est habité par les descendants de la tribu arabe des Beni-Wasel; leur chef, cheik Ibrahim, était, il y a une vingtaine d'années, un les hommes les plus riches de la vallée lu Nil. Quelques monceaux de ruines, lésignés par les noms de *Tel-e'-Nasara* et *Tel-e'-Tine*, sur le côté méridional de l'île, marquent l'emplacement l'anciens villages; sur la rive opposée on voit des décombres plus considérables, vestiges d'antiques cités inconnues.

Isment, à deux milles de Benisouef, rappelle l'ancienne *Ismendes*; on n'y trouve pas de ruines. A l'ouest, dans l'intérieur des terres, est situé Anasieh ou *Om-el-Kiman* (la mer des remparts), l'ancienne cité d'Hercule, ou *Heracleopolis*. C'est là que l'ichneumon, l'ennemi du crocodile, recevait un culte particulier. Du temps de la domination romaine il y eut souvent des conflits sanglants entre les Héracléopolitains et leurs voisins du nome Crocodilopolite, qui vénéraient le crocodile. C'est à ces guerres qu'il faut peut-être attribuer, en partie, la destruction du fameux labyrinthe.

A Tanseh, Brangeh, Bitbeh, Sits, on voit les murs d'anciennes cités. Brangeh est, suivant Pococke, le *Cynopolis* d'autrefois. A Bitbeh, les musulmans vont adorer, dans une église chrétienne, le tombeau d'un santon.

Sur la rive orientale, derrière l'île située entre Feshn et Fent, se trouve *El-Haybih*, où l'on voit l'emplacement d'une ville fort ancienne (*Alyi?*), qui paraît remonter au règne de Thothmès III (1490 avant J. C.). Il y a quelques murs en briques et des débris de maisons. Au nord de là est une vaste bâtisse assise sur un rocher, et qui paraît être d'une date plus récente. Derrière cette masure est un enclos carré, qu'entoure un mur en briques non cuites; au centre est une caverne taillée dans le roc, où l'on a trouvé des tombeaux. Ces briques sont sans inscriptions hiéroglyphiques, tandis que celles qui formaient le mur de la ville offrent des cartouches où se lisent les noms du roi Tothmès III et du grand-prêtre Amun.

Près de Malatieh, à l'angle sud-ouest du Djebel-Cheik-Embarak se voient les vestiges d'une ville depuis longtemps abandonnée. Djebel-Cheik-Embarak est une montagne assez élevée, à laquelle succèdent des collines basses jusqu'à Djebel-e'-Tayr. Un peu au-dessus d'El-Meragha, sur la même rive, est le *Hagar-e'-Salam* (pierre de salut); c'est un rocher qui s'avance dans le fleuve, et auquel les bateliers du Nil attachent des croyances superstitieuses. A partir de ce point la chaîne des montagnes s'éloigne un peu du Nil, en se dirigeant

(1) D'après une analyse de M. Ure, l'eau de a mer Rouge est plus salée que celle de l'Océan : lans mille parties d'eau elle contient quarante-rois parties de sel (chlorure de sodium, de magnésium, de calcium, sulfate de soude et de magnésie); sa densité est de 1,036. L'eau de l'Océan enferme 36 millièmes de matières salines; sa lensité est 1,028.

vers l'est. A *Sharona* sont les vestiges d'une ancienne ville, peut-être de *Pseneros*. A quelques milles au delà, sur la rive orientale, est situé *Kom-Ahmar* (le boulevard rouge); peut-être l'emplacement de *Musa*. On y voit des débris de briques et de maçonnerie et quelques cavernes.

Abou-Girgeh est une petite ville fellahe, située dans une riche plaine, à deux milles du Nil. Il existe aux environs des traces nombreuses de villes anciennes. A l'ouest, dans l'intérieur, se trouve *Behnesa*, qui occupe la place de la cité *Oxyrhinchus*. C'est là qu'était vénéré le poisson « au nez pointu, » ou l'*oxyrhinchus* (*Mormyrus oxyrhinchus*, G.), qui paraît être le *mizzeh* des habitants actuels. Behnesa est un des points de la vallée du Nil qui ont eu le plus à souffrir de l'envahissement des sables du désert. Au sud de cette ville on voit des monceaux de ruines, couverts de sable. Ces ruines n'ont pas encore été bien explorées. Behnesa est la résidence d'un gouverneur; c'était une place importante du temps des mameluks; elle était autrefois traversée par le Bahr-Youssef, ancien canal, restauré par le calife Youssef Salahedin (Saladin) (1). Ce canal, qui aboutit à Behnesa, a environ trente ou quarante pieds de largeur. Pour visiter Behnesa on quitte le Nil à Abou-Girgeh, et on se dirige à l'ouest, à travers des champs bien cultivés, dans une étendue de près de onze milles. C'est à Behnesa que se termine la rangée des collines sablonneuses, au delà desquelles, à l'ouest, il n'y a plus aucune apparence de végétation.

C'est de Behnesa qu'on se rend, dans trois journées, à la petite oasis, ou Ouah-el-Behnesa (*oasis Parva* des Romains; de *ouah*, mot égyptien, vient le grec *oasis*). Cette route est fort monotone; elle passe sur un plateau de sable à peine accidenté par quelques stériles vallées creusées par des torrents éphémères. Une autre route part du Fayoum; sa première station est Rayan. Les conducteurs sont des Arabes Bédouins, avec leurs chameaux et des outres d'eau. A quinze lieues environ au sud-est de Wadi-Rayan est la vallée de Moileh, remarquable par les ruines d'un couvent chrétien. On y voit deux églises, où se trouvent les figures des apôtres et de plusieurs saints. Il y a aussi des inscriptions coptes. L'oasis est située dans un enfoncement bordé de rochers et de collines. On y trouve des villages entourés de jardins, de champs cultivés et de plantations de palmiers. Le sol, mélangé de sable et d'argile, doit sa fertilité aux sources qui l'arrosent. L'argile empêche l'eau de se perdre dans la terre. Cette oasis, ainsi que les autres, ressemble à quelque portion de la vallée du Nil. Il y a plusieurs sources chaudes, dont on refroidit l'eau dans des vases poreux. Les plus remarquables sont à Bowitti et El-Kasr; leur température est d'environ 27° R. L'eau s'échauffant moins que l'air, ces sources paraissent chaudes la nuit, et froides le jour. C'est ainsi qu'il faut entendre ce que Quinte-Curce (lib. IV) dit de la fontaine du Soleil dans l'oasis d'Ammon : *Sub lucis ortum tepida manat; media die frigida eadem fluit; inclinato in vesperam, calescit; media nocte fervida æstuat*. Les seules ruines qu'on trouve dans la petite oasis sont près de Zubbo et d'El Kasr (le palais), où était un édifice romain construit dans le style dorique. Les dattes sont la principale richesse des habitants; l'espèce saydih, qu'on exporte dans de petits paniers, est fort estimée. Ils aiment beaucoup le vin de palmier, qu'ils obtiennent en coupant les jeunes pousses et recueillant le jus qui en découle; ils le sucrent avec du miel. Après la fermentation alcoolique, ce vin, qui a à peu près le goût du meilleur cidre, est fort enivrant. Les principaux jardins sont aux environs d'El-Kasr; ils sont riches en abricotiers, grenadiers, orangers, vignes, oliviers, figuiers, bananiers, jujubiers, nebeks (*rhamnus nabeca*). On y trouve même quelques pruniers, pommiers et poiriers.

Bien que les habitants de la petite oasis soient moins industrieux que les fellahs d'Égypte, ils soignent beaucoup la culture de leurs champs. Ils payent un impôt annuel d'environ 16,000 francs. Pendant l'été et l'automne, ils ont beaucoup à souffrir des fièvres pernicieuses et intermittentes qu'occasionnent des lacs d'eau stagnante. Il est donc prudent de ne

(1) Un chroniqueur arabe, Mohammed-el-Mokkari, raconte que ce canal avait été creusé par Joseph, au service de Pharaon, dont parle la Bible.

visiter les oasis que pendant l'hiver. La population est, d'après l'évaluation la plus récente, de 7,200 âmes. L'Ouah ou petite oasis est, selon M. Wilkinson, à 300 pieds au-dessus du niveau du Nil, sous la latitude de Benisouef. L'eau vient du Nil; arrêtée par une couche d'argile, elle s'infiltre sous des collines de sable, et vient à la surface du sol dans les vallées argileuses du Natron et de la petite oasis.

A une petite journée au sud de cette oasis se trouve El-Hayz, qui en est une dépendance. Il y a quelques champs fertiles, arrosés par des sources d'eau vive qui appartiennent aux habitants d'El-Kasr et Bowitti. On y voit les ruines d'un monastère.

A trois journées, au sud d'El-Hayz, est l'oasis et le village de Farafreh, contenant environ soixante à soixante-dix habitants mâles. Farafreh s'appelait autrefois *Trinytheos Oasis*. Il n'y a pas de ruines antiques. Une espèce de citadelle protège les habitants contre les attaques des Bédouins. Les productions sont à peu près les mêmes que celles des autres oasis. Les olives de Farafreh sont très-renommées. A six journées à l'ouest de Farafreh est une autre oasis, appelée *Ouadi-Zerzoura*, de l'étendue de la petite oasis. Elle fut découverte, il y a environ vingt-cinq ans, par un Arabe. Plus à l'ouest, dans la direction d'Augila, il y a Gebabo, Tazerbo et d'autres oasis, habitées par des Nègres, oasis sur lesquelles on a des renseignements plus certains.

Au-dessus de Girgeh est situé *El-Kays*, sur l'emplacement d'une ancienne cité, peut-être de *Cynopolis* (ville des Chiens). Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est que sur la rive opposée, près de Hamatha, on trouve un des caveaux les plus riches en momies de chiens.

Dans les collines, sur la rive orientale, derrière Cheik-Hassan, sont de vastes carrières de calcaire. Près de là on voit des fragments de briques non cuites et de poterie. Il y a une inscription chrétienne dans l'une des niches pratiquées dans le rocher. Près de l'entrée du Wadi e' Serarieh le fleuve présente une grande courbure à l'ouest; il y a deux îles, avec des vestiges d'anciennes constructions. A l'angle nord-ouest de la rangée de collines, et à l'embouchure du Wadi-e'-Dayr, sont quelques carrières où l'on remarque deux grottes peintes : l'une a été malheureusement détruite par les Turcs, l'autre a perdu son portique et menace de crouler. Elle est très-petite, car elle n'a que sept pas de profondeur sur quatre de large; mais elle offre de l'intérêt à cause des objets qu'elle renferme. Son portique avec deux colonnes lui a valu le nom de *Babayn* (les deux portes). Les objets qu'on y voit consistent en offrandes à diverses divinités; quelques hiéroglyphes sont inachevés. Au fond de la grotte est un groupe de trois statues en relief, représentant le roi Pthamhen, fils de Rhamsès le Grand, entouré d'Athor et d'un autre dieu. Sur le mur latéral, à droite en entrant, le roi présente des offrandes à Phthah, Athor et Anubis, et à gauche, il présente des offrandes à Ammon, Athor et à une autre divinité. A l'entrée sont Osiris et Ao ou Gem, l'Hercule égyptien. A l'angle du rocher, en dehors de la grotte, Rhamsès III est représenté avec le dieu Savak à tête de crocodile; un sujet analogue se trouve sur les rocs de Tehneh ou Acoris.

Ici la chaîne arabique touche au fleuve. Sur la rive occidentale, presque en face de El-Serareh, est la ville de Samaloud, que l'on considère comme un chef-d'œuvre d'architecture fellahe. On y voit, sur le sommet du Djebel-el-Tayr (montagne des Oiseaux), le couvent de Sainte-Marie, habité par des moines coptes. D'après une tradition du pays; les oiseaux migrateurs s'assemblent tous les ans sur cette montagne pour se rendre, sous la conduite de quelques guides, dans l'intérieur de l'Afrique (1).

A trois ou quatre milles au sud du couvent on voit les vestiges de *Gisr-el-Agous* (chaussée du vieux). Cette chaussée ou digue traverse la vallée de même nom; elle était sans doute destinée à protéger la vallée du Nil contre quelque irruption dangereuse.

A Gisr-el-Agous on voit les vestiges d'un village abandonné; à quelques

(1) M. Ampère vit, vers le mois de janvier, des myriades d'oiseaux sur la cime du Djebel-el-Tayr.

milles plus loin est l'emplacement d'une ville ancienne (*Acoris?*), qu'on appelle aujourd'hui *Tehneh* ou *Mehneh*. Des monceaux de décombres occupent l'entrée du Wadi-Tehneh. Tout près de là, au sud de la ville, on voit, gravée sur un rocher, cette inscription grecque :

ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου
θεοῦ Ἐπιφάνους μεγάλου Εὐχαρίστου
Ἀχώρις Ἐρέως Ἴσιδι λοχιάδι σωτείρᾳ (1).

Au-dessous de cette inscription se voit, d'un côté la figure d'une déesse, et de l'autre celle d'un dieu, probablement Osiris.

Sur la rive opposée, à quelque distance du fleuve, est *Tahà* ou Tahe-el-Amouc-dayn, qui du temps de Mourad-Bey était une place importante et la résidence d'un cheik puissant. Taha paraît occuper l'emplacement de l'ancienne ville copte de Théodosioun

Minieh (Meniet; de *monê, mansio*), sur la rive occidentale, est la résidence d'un *nazir* ou sous-gouverneur. Tous les dimanches il y a un marché. Il y a aussi une poste aux lettres. Les établissements de bains sont de construction arabe. Le palais où réside le nazir fut bâti par les mameluks et réparé par Abdin-Kaschif. Léon l'Africain parle de la prospérité de cette ville et de son commerce avec le Soudan. On y trouve quelques débris d'architecture gréco-romaine. M. Wilkinson n'y a vu aucune trace du temple d'Anubis dont parlent quelques voyageurs. Tout près du fleuve est le tombeau d'un cheik vénéré, qu'ombrage un beau sycomore. Les habitants de Minieh ont conservé dans leurs cérémonies funèbres quelques rits de l'antique Égypte. A certains jours de l'année, ils vont visiter leur nécropole. A côté de chaque tombe est une petite chambre, surmontée d'un dôme, qui rappelle les chambres funéraires creusées dans le roc. En quittant Minieh on approche d'un endroit périlleux pour les navigateurs; c'est la montagne d'Abouféda. Le Nil y présente des contours et des courants capricieux.

(1) Pour le salut du roi Ptolémée, le Dieu Épiphanes, le grand Euchariste, Acoris, fils d'Eriée, à Isis Lochias sauveur. *Voyez* Letronne, *Inscriptions grecques de l'Égypte*, vol. I, p. 377.

Souadieh est une bourgade de quelque importance; on trouve aux environs des plantations de canne à sucre. Le vice-roi y a fait construire une distillerie de rhum. A deux milles au-dessus de Souadieh il y a des carrières anciennes de grès calcaire. A *Kom-Akmar* (butte rouge) se voient les vestiges d'une antique cité, peut-être d'*Alabastron*. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est l'énorme quantité de fragments d'albâtre travaillé qui partout couvrent le sol. Tout près de là sont les collines de Metahara qui renferment quelques grottes sépulcrales peu connues.

Près de *Beni-Hassen*, sur la rive orientale, sont les riches catacombes taillées dans les rochers qui font saillie sur la vallée. Tout ce qui s'y trouve d'intéressant a été copié par Champollion, et plus tard par M. Wilkinson. Les colonnes à seize pans cannelés qui soutiennent les portiques de ces hypogées représentent l'archétype du style dorique.

Beni-Hassen paraît être la limite septentrionale que les crocodiles dépassent rarement. Les habitants de tous les villages, depuis Beni-Hassen jusqu'à Manfoulah, passent pour des voleurs incorrigibles. A un mille environ du premier village est le *Speos Artemidos* (grotte de Diane) qu'on appelle aujourd'hui *Stlab Antar*.

A quatre milles des tombeaux de Cheik-Timay, qui ne présentent rien de remarquable, sont les ruines d'Antinoé ou d'*Antinoopolis*, fondée par Adrien près de l'endroit où le favori de cet empereur s'était noyé dans le Nil. *Cheik-Abadeh* est le nom moderne de le ville d'Antinoüs. On y trouve les vestiges d'un théâtre romain et plusieurs colonnes, sur l'une desquelles on lit une inscription grecque votive (ἀγαθῇ τυχῇ), portant la date de la quatorzième année du règne de Marcus Aurelius Severus Alexander. Cette inscription est en partie effacée. « On cherche vainement, dit L'Hôte, dans les montagnes de Cheik-Abadeh les grottes sépulcrales des anciens habitants de *Besa* et d'Antinoé. Les immenses travaux d'excavation dont ces montagnes sont criblées, sur un espace d'environ deux lieues, ne sont que les vastes carrières d'où est sortie la ville romaine, avec quelques grottes et puits

unéraires sans importance. On peut roire, d'après cela, que les habitants 'Antinoé étaient inhumés, non pas dans ı montagne, mais dans cette partie de ı plaine qui s'étend vers le sud-est, enre l'ancien hippodrome et le pied de la haîne arabique, espace que couvrent ujourd'hui les tombeaux musulmans.

« Malgré leur étendue, les carrières 'Antinoé n'approchent pas de ce qu'on oit en ce genre derrière les villages de)eyr, situés à trois lieues au sud de heik-Abadeh. Il n'y a qu'une ville trèsrande et très-ancienne qui ait pu, après ne longue suite de siècles, laisser de areilles traces d'exploitation. Ces carières occupent deux gorges profondes e la montagne arabique; les plus sepentrionales n'ont de remarquable que ur nombre et leur étendue; mais les utres, auxquelles on arrive après avoir 'aversé trois quarts de lieue de plaine t le vaste cimetière chrétien de Deyr laçaarah, sont plus intéressantes; on trouve une stèle portant la date do l'an XXII du pharaon Thoutmosis IV Mœris) (1). »

Oschounayn occupe l'emplacement '*Hermopolis magna* (*Schmoûn* en opte), ville célèbre par le culte de Herıès ou Thoth. Dans les tombeaux qui ont au pied de la chaîne Libyque on ouve beaucoup de momies d'ibis, paritement bien conservées. Tout près de es tombeaux est une stèle remarquale, sculptée sur un rocher du Djebel'ouna : elle représente le roi Atin-reıakhan avec sa femme, adorant le Soil, qui darde des rayons terminées par es mains d'homme.

Mellawieh a le rang d'une ville (*Ben'er*) : il s'y tient un marché tous les diıanches. C'est la résidence d'un gouvereur. Un peu plus au sud sont les ruines e *Tel-el-Amarna*, qu'on suppose occuer l'emplacement de *Psinaula*. Ces ruies sont dispersées dans une grande laine; les catacombes des environs conennent plusieurs inscriptions grecques. ,es monticules de Tanouf marquent la lace de *Tanis superior*. A deux milles lus loin est *Darout-el-Chérif*, qui, suiant M. Wilkinson, représente *Theaïca Phylace*. A quelque distance de là est l'embouchure du Bahr-Youssef. Sur la rive opposée on aperçoit, dans les champs, les premiers palmiers thébains (*doum*). Ces arbres ne croissent pas dans l'Égypte inférieure, excepté dans les jardins. Leur fruit mûr et sec a exactement la couleur du pain d'épice; il contient un noyau cartilagineux, que les Éthiopiens mangent avant sa maturité. Ce palmier (*cucifera thebaica*, Delisl.) est remarquable en ce que sa tige se divise supérieurement en deux branches, qui, à leur tour, présentent la division dichotomique.

Dayr-el-Kosséir, habité par des chrétiens, se trouve, d'après Hamilton, sur l'emplacement de Pescla, ville mentionnée dans l'*Itinéraire* d'Antonin.

Manfalout est la résidence d'un kaschef. C'est une petite ville intéressante; elle est entourée de beaux jardins. Abouléda la décrit comme étant située sur le bord du Nil, tandis que Pococke la trouve déjà à un mille du fleuve.

Beni-Adi, à l'angle du désert libyque, a été le quartier général du nizam ou milice régulière du vice-roi. C'est le point de départ pour l'oasis de Dakhleh.

La position de l'*Ouah-el-Dakhleh* ou Gharbi (oasis intérieur), indiquée par des écrivains arabes, était inconnue jusqu'en 1819, époque où cette oasis fut visitée par Edmondstone et Drovetti. Les débris de briques, vestiges de villes ou de villages, prouvent qu'elle était jadis très-peuplée. El-Kasr et Kalamoun sont les principaux lieux habités de cette oasis; le premier contient douze cents à quinze cents habitants, et le dernier environ mille. Les cheiks d'El-Kasr se disent de la noble tribu des Koraïschites. A cinq milles sud-ouest d'El-Kasr est un temple romain, où se lisent les noms de Néron et Titus, et quelques sujets astronomiques. On y voit aussi la triade de Thèbes, Amun, Maout et Khonso. A dix milles environ à l'est de Kalamoun est le village d'Isment, où M. Wilkinson vit parmi les ruines une tête d'Athor ou Isis. A dix milles plus à l'est est Ballat, village de huit cents habitants. Sur la route d'Isment à Ballat sont les ruines d'une cité considérable, appelée Isment-el-Kharab (Isment ruiné). On y voit quelques restes d'édifices en briques de l'époque

(1) L'Hôte, *Lettres*, p. 46.

romaine. L'Ouah-el-Dakhleh est riche en olives, en riz et en dattes. Les habitants, au nombre de six mille deux cent cinquante, sont plus hospitaliers que ceux de la petite oasis. A quatre journées au nord est située l'oasis d'El-Farafreh.

A trois journées à l'est de Ouah-el-Dekhleh on rencontre la *grande oasis* ou *Ouah-el-Khargeh*, ou *Menamoun*. Sur cette route on trouve un petit temple et une source, appelée Ain-Amour, et entourée d'une enceinte de briques non cuites. Kneph, Amun et Maout en sont les principales divinités. Le premier objet qui frappe en entrant dans l'oasis d'El-Khargeh est un *columbarium*, ou chambre arquée, contenant de nombreuses urnes cinéraires. A un mille au sud est Kasr-ain-es-Sout (palais de la Fontaine d'Acacia), ainsi appelé à cause d'une source voisine. Il se compose d'une trentaine d'appartements ou corridors; des corniches de style égyptien décorent l'extérieur, et les matériaux sont en briques crues. Il paraît remonter à l'époque romaine. Le temple d'El-Khargeh est le monument le plus intéressant des oasis. Il était dédié à Amun ou Amunre. Les figures du sanctuaire, représentant des sujets fort extraordinaires, ne sont pas antérieures aux Ptolémées. On y trouve des inscriptions grecques portant la date de la première année du règne de Galba. Tout le temple a cent quarante-deux pieds de longueur sur soixante-trois de large et trente pieds de haut. Près de là était l'ancienne ville d'Ibis ou Hebi, capitale de la grande oasis. Au nord est une nécropole, ornée de pilastres et de corniches. On y voit représentés différents objets de l'époque chrétienne; le tau sacré ♀, symbole hiéroglyphique de la vie, y a été adopté par les chrétiens comme symbole de la foi. Beaucoup d'autres ruines se trouvent dans le voisinage d'El-Khargeh. A trois heures de marche de Bayris est le temple de Doush, dédié à Sérapis et à Isis. On y lit les noms de Domitien et d'Adrien. Sur le pylone est une inscription grecque, portant la date de la neuvième année de Trajan. Le nom de l'ancienne ville était *Cysis*.

Les productions de Ouah-El-Khargeh sont celles de la petite oasis; on y trouve, en outre, le palmier thébain et le séné sauvage. La grande oasis est cependant moins fertile que la petite. La population est d'environ quatre mille trois cents habitants. La longueur de la plaine centrale, du nord au sud, est de soixante-six milles. Les caravanes du Darfour passent par la grande oasis sur la route de Syout ou de Farschout.

Les auteurs anciens parlent peu des oasis, auxquelles ils donnent quelquefois le nom de νῆσοι μακάρων, îles des bienheureux (Hérodote, III, 26). L'armée de Cambyse passa, dit-on, par la grande oasis, pour attaquer les Ammoniens; et c'est entre cette oasis et Siwah que les Perses périrent jusqu'au dernier. Nestorius mourut en exil dans la grande oasis, en 435. Condamné comme hérétique par le concile d'Éphèse, il fut d'abord relégué au monastère d'Antioche, et de là à Pétra.

Le Nil présente entre Manfalout et Osiout plusieurs grandes courbures, qui apportent des retards à la navigation. A l'extrémité d'une de ces courbures, et à une petite distance du rivage, est situé *Mankabat* ou *Mungabat* (place de pots), ville jadis renommée à cause de ses fabriques de poterie.

Osiout ou *Syout* (*Lycopolis* des anciens) est actuellement la capitale de la Haute-Égypte et la résidence d'un gouverneur. Cette ville se trouve à quelque distance du rivage; elle est assez considérable, bien construite et se fait remarquer par ses bazars, ses bains et quelques mosquées. Sa population est d'environ vingt mille habitants, dont mille chrétiens. Le palais du gouverneur est un édifice de belle apparence, situé au bord d'un canal, et entouré d'un mur. Il a été bâti par Ibrahim-Pacha. Osiout est le point d'arrivée des caravanes du Darfour, dont le principal commerce consiste en esclaves femelles. On trouve dans les anciens tombeaux du voisinage des momies de loups et de chacals, ce qui explique le nom de *Lycopolis* (ville des loups). La divinité protectrice de cette ville avait une tête de chacal. Plotin et le poëte Coluthus étaient de Lycopolis. Aujourd'hui Syout fournit le Caire d'eunuques. Le nombre des victimes va, dit-on, jusqu'à trois

ents par année. Les hypogées de Syout, bien moins conservés que ceux de Beni-Hassen, viennent d'être visités par M. Ampère. « J'ai d'abord visité, dit le savant touriste, la plus grande des grottes funèbres. Ce devait être une magnifique sépulture, à en juger par ses dimensions et par la grâce des ornements dont on aperçoit les restes; aussi appartenait-elle, comme je m'en suis assuré, à un personnage important qui joignit à plusieurs titres bien connus un titre plus rare, c'est celui de prêtre du *Nil supérieur*. Le Nil supérieur avait donc des prêtres spécialement consacrés à son culte. Ce culte était bien placé à Syout, qui est aujourd'hui la capitale de l'Égypte supérieure. Dans une autre grotte, j'ai trouvé deux fois le nom de la ville écrit en hiéroglyphes, *Ci-ou-t*. Ce nom fait partie d'une inscription qui contient aussi un cartouche royal ancien, ce qui prouve que le nom actuel de la ville remonte aux vieux temps pharaoniques. »

L'état de délabrement dans lequel se trouvent les grottes de Syout les avait fait négliger par Champollion et L'Hôte. La ville voisine en retire tous les jours des matériaux de construction.

A partir de Syout la chaîne Libyque se dirige vers l'est; dans l'angle qu'elle forme au-dessus de cette ville, on remarque plusieurs cavernes taillées dans le calcaire, lieux de sépulture des habitants de Lycopolis. Dans les premiers temps du christianisme ces lieux étaient habités par de saints ermites, que les empereurs grecs consultaient souvent comme des oracles.

A *El-Motmar* on trouve les buttes d'une ancienne ville (*Mouthis?*). L'acacia du Nil croît abondamment dans les environs. Au nord de l'angle saillant d'une montagne, derrière Motmar, est la route de Derb-Imoh, qui traverse une partie de la chaîne Libyque orientale, et va rejoindre la vallée du Nil près des hypogées de Gow.

Aboutig est l'*Abutis* des Romains et l'*Apothyneh* des Coptes, qui, suivant Champollion, signifie dépôt de grains. Du temps d'Aboulféda, les environs étaient très-fertiles en blé. Sur la rive orientale, un peu au-dessous de Gow-el-Kébir, se trouvent plusieurs cavernes dans l'angle saillant de la montagne, qui s'infléchit à l'est. Quelques-unes d'entre elles sont l'ouvrage des Romains. Gow ou Kow-el-Kebir est l'*Antæopolis* des anciens. On y voit les ruines du temple d'Antée, sur le bord du fleuve; c'est une masse confuse de pierres, sur l'une desquelles on lit les noms hiéroglyphiques de Ptolémée Philopator et de la reine Arsinoé. Le portique du temple était encore debout en 1737, époque où le virent Norden et Pococke. Ce portique contient une inscription grecque assez mutilée, qui a été rétablie par M. Letronne. C'est dans le voisinage d'Antæopolis que la mythologie place le combat de Typhon avec Horus; c'est là aussi que Hercule tua Antée.

En face de Djebel-Cheik-Herideh est *Tatah*, remarquable par ses monticules, qui paraissent indiquer l'emplacement d'*Hesopolis* ou *Hysopis*. Tatah est une ville de quelque importance. Les environs sont fertiles en céréales. Djebel-Cheik-Herideh est célèbre par l'antique tradition d'un serpent auquel on attribuait des guérisons miraculeuses. Peut-être faut-il rattacher à cette tradition l'origine du symbole d'Esculape.

Itfou, sur la rive occidentale, occupe l'emplacement d'*Aphroditopolis*. A quelque distance de là, au sud, sont les monastères Rouge et Blanc. On s'y rend par la route de Souhag. Souhag est un village fellah; il a donné son nom à un grand canal qui arrose la plaine d'Osiout. Le monastère Blanc est situé à l'angle du désert; il sert de foyer à plusieurs familles chrétiennes, et présente l'aspect d'un village. Dans le voisinage on trouve les ruines d'*Athribis* ou *Crocodilopolis*.

Akhmin (*Chmin* en copte) occupe, sur la rive orientale, l'emplacement de *Panopolis* ou *Chemmis*, qui était autrefois une des cités les plus considérables de la Thébaïde. C'est aujourd'hui un gros bourg, dont l'intérieur présente un aspect misérable. Il y a une petite église copte, où l'on voit un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus. On trouve à Akhmin les vestiges du temple de Pan, qui, selon Étienne de Byzance, était représenté sous les formes de Priape (1). Les hypogées funéraires

(1) *Voyez*, sur l'ancienne Chemmis, Strabon,

d'Akhmîn se trouvent à une assez grande distance du fleuve. Les restes de peintures en stuc qu'on y rencontre parmi d'innombrables excavations, taillées sans symétrie, n'offrent que des sujets égyptio-grecs d'une époque assez récente et analogues à ceux d'Antæopolis; comme ces derniers, ils sont sans hiéroglyphes, et la grossièreté de leur exécution tient de la barbarie. L'Hôte a remarqué dans les parties les moins dégradées de quelques plafonds des portions de deux zodiaques à douze compartiments, où l'on aperçoit encore les figures du Sagittaire, du Taureau, du Scorpion, au milieu d'autres figures tout à fait méconnaissables; au centre de l'un d'eux il a discerné une tête humaine de forte proportion, ce qui donnait tout à fait à ce monument l'apparence du zodiaque de Palmyre. C'est là un nouvel exemple qui confirme pleinement les vues de M. Letronne sur l'époque romaine de toute représentation zodiacale en Égypte. Il est fort à regretter que ce monument n'ait pas été copié à l'époque où il pouvait l'être. Aujourd'hui son enfouissement est complet, et L'Hôte renonça au projet d'en prendre copie. Quant à l'inscription grecque qui décorait la façade du propylone, elle est aujourd'hui plus fruste que jamais. (*Lettres* de L'Hôte, p. 87.)

Girgeh est une ville d'origine chrétienne. A l'époque où Pococke et Norden la visitèrent elle était située à un quart de mille du fleuve; aujourd'hui elle se trouve exactement sur le rivage, et le courant l'a, dans quelques points, fortement endommagée. Elle doit son nom à Saint-George, patron des chrétiens de l'Égypte.

Pour visiter les ruines d'Abydus on débarque à Girgeh, et on continue sa route par terre jusqu'à quatre lieues environ de la rive occidentale. On traverse une plaine où est située la ville de Bardis, assez célèbre du temps des mamelucks. Les ruines d'*Abydus*, aujourd'hui *Arabat-el Matfoun*, sont fort anciennes; elles consistent en deux édifices principaux qui remontent à l'époque de Rhamsès le Grand. Ces édifices paraissent avoir fait partie du fameux temple d'Osiris.

lib. XVII, p. 559, et Plutarque, *De Iside*.

(Voir sur Abydus, Strabon, XVII. p. 559, et Pline, V, 9.)

Samhoud, sur la rive occidentale, occupe l'emplacement d'une ville ancienne, appelée en copte *Semhooût* ou *Psenhooût*. Un peu plus loin est *Farchout*, résidence d'un mamour ou chef de district. Cette ville, aujourd'hui à demi ruinée, avait été le quartier général du nizam ou nouvelle milice du pacha. Ses habitants, qui descendent de la tribu arabe des Howari, étaient jadis gouvernés par un cheik indépendant. Ils étaient réputés pour l'élève des chevaux. Après Farchout vient le village de Bajoura, qui, à l'extrémité méridionale de la courbure du fleuve, avoisine *Haou*. La courbure que fait ici le Nil est si forte, que son cours se dirige au sud-ouest. Derrière la bourgade de Haou (en copte *Hou* ou *Ano*) se voient les ruines de *Diospolis parva*.

A *Kasr-es-Syad* (station du chasseur), sur la rive opposée, sont des monticules de l'ancienne ville de *Chenoboscion*, (*Senesct*, en copte), qui devait son nom aux nombreuses oies qu'on y nourrissait. On y voit quelques traces d'inscriptions grecques. Entre *Diospolis parva* et *Tentyris* était située l'île de *Tabenna* (en copte, *Tabunèse*). Ce fut là qu'en 356 après J. C. saint Pachôme bâtit un monastère, avec quatorze cents de ses frères.

Les ruines de *Tentyris* se trouvent à une petite distance du bord, au nord du village moderne de *Denderah*. Le temple d'Aphrodite ou Athor, sur le portique duquel est le fameux zodiaque de Denderah, paraît remonter au temps de l'empire romain. Ce zodiaque fut l'objet de longues discussions, tant sur son origine, que sur sa signification astronomique. Quelques-uns l'avaient fait remonter au temps des Pharaons. Visconti, Belzoni etc., élevèrent les premiers des doutes sur l'antiquité prétendue du temple de Denderah. En 1821, M. Letronne, sur une inscription grecque qui était jusqu'alors restée inaperçue, montra que l'un des zodiaques de Denderah datait du temps de Tibère, et l'autre (celui qui est aujourd'hui à Paris) du temps de Néron.

Enfin, le 16 novembre 1828, Champollion, deux heures après son arrivée

Denderah, avait lu sur les murs du temple, à la clarté de la lune et à la lueur d'un falot les noms de Tibère, de Claude et de Néron. C'en était fait : le prestige de la haute antiquité s'évanouissait. Le temple de Denderah appartenait à l'époque romaine, et Champollion, dans une lettre qui respire l'enthousiasme le plus vrai pour l'architecture de Denderah, n'hésitait pas à dire : « N'en déplaise à personne, les bas-reliefs sont détestables ; » et il ajoutait : « La sculpture s'était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier, puisqu'elle est un *art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Egypte et de l'admiration de tous les siècles. »

Le propylône qui précède le grand temple a été, dans ces derniers temps, attaqué par les agents du gouvernement qui en ont enlevé une bonne partie, et qui se disposaient à détruire le reste, quand un ordre du pacha, provoqué par les plaintes de quelques voyageurs, fit suspendre cette œuvre de destruction. Méhémet-Ali, en réparation de ce désastre, fit en même temps construire un double mur qui, partant de chaque côté du propylon, conduit à l'entrée du grand temple. Ce temple a été déblayé à l'intérieur, et l'on peut aujourd'hui pénétrer de plain-pied presque dans le sanctuaire. « J'espérais trouver là, dit L'Hôte, les légendes des fondateurs du monument, mais tous les cartouches sont restés vides, dans le sanctuaire aussi bien que dans les deux pièces qui le précèdent. Quant au portique, ses légendes nous sont connues par les lettres de Champollion. J'ai tenté de copier dans la salle du zodiaque située à la partie supérieure du temple, la portion du plafond restée en place, et qui se rattachait au zodiaque circulaire aujourd'hui déposé à la Bibliothèque royale. Malheureusement cette sculpture, comme celle des autres plafonds du temple, est tellement encroûtée de suie, qu'il est impossible d'en reconnaître les détails ; cette suie d'ailleurs est très-dure, et ne pourrait s'enlever qu'après un long travail ; je n'ai donc pu copier de ce tableau que les parties reconnaissables, c'est-à-dire les barques symboliques et la figure de l'année qui les encadre ; j'ai dû renoncer aux détails hiéroglyphiques, si essentiels pourtant à l'interprétation du sujet. La nécropole de Tentyris était située dans la partie occidentale de la plaine qui séparait cette plaine de la montagne. Quelques tombeaux musulmans sont disséminés sur cet espace, que le désert a complétement envahi. » (*Lettres*, p. 109.)

Les huit colonnes du portique apparaissent intactes, brillantes de couleurs que le temps n'a pas effacées, et surmontées de leurs chapiteaux étranges, formés par des têtes de femmes à oreilles de génisses. Le zodiaque circulaire de Denderah fut découvert par Desaix, qui le signala le premier à l'attention de ses officiers. Il fut acheté fort cher sous la restauration, et devint alors le sujet d'un débat très-vif, auquel se mêlèrent les passions de l'époque.

Derrière le grand temple d'Athor est le petit temple d'Isis, et un peu vers le nord un édifice que Strabon appelle *Typhonion*, et qui devait ce nom aux images d'un dieu difforme dans lequel on a voulu reconnaître le mauvais principe de la mythologie égyptienne. Suivant Champollion, le *Typhonion* était consacré à la maternité de la déesse Athor, qu'on y voit allaitant son jeune enfant.

Les Tentyrites détestaient les crocodiles, tandis que les habitants voisins d'Ombos les adoraient. C'est ce qui donna souvent lieu à des conflits sanglants (1).

En face des ruines de Tentyris est la ville de *Keneh*, résidence d'un gouverneur. Elle occupe l'emplacement de *Cænopolis*. Keneh est situé au point où le Nil se rapproche le plus de la mer Rouge, à la hauteur de Kosséir ; c'est aujourd'hui l'entrepôt du commerce du blé avec la côte d'Arabie. Les convois ainsi que les pèlerins passent de là à Kosséir, où ils s'embarquent pour Djedda. On voit par là que Keneh et Kosséir ont remplacé *Coptos* et *Bérénice*. Keneh était autrefois célèbre pour ses fabriques de cruches d'eau poreuses (*zihr*), semblables aux alcarazas des Espagnols. La terre argileuse avec laquelle ces vases sont préparés provient du bassin d'une vallée profonde, au nord de la ville. On mêle la pâte avec les cendres d'une

(1) *Voyez* Pline, VIII, 25 ; Juvénal, *Sat.*, XV, 33.

graminée (*Poa cynosuroides*). — *Ballas*, sur la rive occidentale, est également renommé pour ses fabriques de poterie. C'est à Keneh que commence cette série non interrompue de monuments qui part de Denderah, franchit à Syène les frontières de l'Égypte, et se prolonge dans la Nubie inférieure jusqu'aux colossales merveilles d'Ipsamboul.

Kobt, à une petite distance du Nil, présente quelques débris de la ville de *Coptos*, qui fut détruite par ordre de l'empereur Dioclétien. Les vestiges des temples, de quelques édifices et d'un canal attestent l'opulence de cette cité, qui était jadis l'entrepôt du commerce de l'Égypte avec l'Arabie et l Inde. Les habitants de Coptos avaient consacré à Isis un culte particulier.

Kous (en copte *Kos-Birbir*) a été bâti sur les ruines d'*Apollinopolis parva*. C'est une bourgade où réside un nazir. On y voyait encore il y a peu d'années un pylône avec une inscription grecque en l'honneur de Cléopâtre et de Ptolémée Alexandre I. A l'opposite de Kous est *Negadeh*, connue pour ses couvents coptes. Du temps d'Aboulféda (vers le milieu du quatorzième siècle), on y cultivait la canne à sucre. A quelques milles au sud de Kous, à Schenchour, sur la rive orientale, on voit les monticules d'une ancienne cité; M. Prisse y découvrit un temple romain, dédié à Horus, avec le nom hiéroglyphique de la ville, *Sen-hor*.

Entre Schenchour et Thèbes le fleuve se courbe fortement à l'est; un peu au-dessus de cette courbure est située Thèbes (*Diospolis magna*), en copte *Tape*.

Nous allons donner ici une description quelque peu détaillée des magnifiques ruines de Thèbes, d'après les récits de L'Hôte, de M. Ampère et de M. Wilkinson, qui les ont visitées tout récemment.

Thèbes était bâtie sur les deux rives du Nil. En remontant le fleuve on rencontre d'abord, sur la rive orientale, Karnac, qui renferme les plus majestueux édifices de l'ancienne Égypte. De là une avenue de sphinx conduisait au palais de *Louksor*. Sur la rive occidentale, presque en face de Karnac, on trouve le palais de *Gournah*. En continuant à remonter le fleuve, et en s'éloignant de ses bords, on arrive à un monument dans lequel on a voulu retrouver le fameux tombeau d'Osymandias, et que Champollion, qui l'a reconnu pour être l'œuvre de Rhamsès le Grand, a appelé le *Rhamasseum*. Remontant encore à peu près parallèlement au fleuve, mais en s'en rapprochant un peu, on parvient aux colosses de *Memnon*. Enfin, il reste un grand ensemble de monuments qu'on trouve plus loin, toujours en remontant le cours du fleuve; c'est ce qu'on appelle *Medinet-Habou*. Ainsi, sur la rive droite, deux groupes de monuments : Karnac et Louksor; sur la rive gauche, Gournah, le Rhamasseum, Médinet-Habou. Tels sont les points qu'il faut graver dans sa mémoire pour pouvoir se reconnaître dans la vaste plaine où fut Thèbes. La véritable ville d'Ammon ou Diospolis occupait la rive droite. La rive gauche confinait à la nécropole, laquelle était située, comme toujours, au couchant, parce que la région du couchant était la région des morts. Elle est représentée par une chaîne de collines nues, criblées de grottes funéraires.

Karnac (1). Après avoir traversé un petit bois de palmiers, on rencontre un vaste pylône, large comme la moitié de la façade des Invalides et haut comme la colonne de la place Vendôme. Il n'a pas été achevé. Par ce pylône on entre dans un vaste péristyle au milieu duquel s'élevaient douze colonnes. Toutes, une seule exceptée, ont été couchées par un tremblement de terre. Les tambours gisent accolés les uns aux autres, comme une pile de dames renversées. En face est un second pylône, placé en avant de la grande et merveilleuse salle à colonnes qu'on appelle la salle hypostyle de Karnac. Ici, on commence à éprouver le sentiment du gigantesque. Le tremblement a fait crouler un des massifs du second pylône, qui présente maintenant l'aspect d'un éboulement de montagne. Une statue colossale et mutilée se tient debout au seuil de la grande salle; c'est l'image de Rhamsès le Grand, confondu avec Sésostris. « Les Égyptiens, écrivait

(1) Le chemin qui conduit à Karnac passe par des champs couverts de halfeh (*Poa cynosuroides*); bientôt on rencontre à droite un tertre avec le tombeau du cheik Abou-Djoad; un peu plus loin, au sud, sont des débris de colonnes et d'un ancien mur. (Wilkinson.)

Champollion en présence de ces ruines colossales, concevaient en hommes de cent pieds de haut; l'imagination, qui en Europe s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle de Karnac..... Je me garderai bien de rien décrire, car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien si j'en traçais une faible esquisse, même très-décolorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou. »

Tous les voyageurs parlent avec enthousiasme des ruines de Karnac. « Le spectacle, s'écrie M. Ampère, que j'ai devant les yeux surpasse tout ce que j'ai vu sur la terre. »..... « Imaginez, ajoute-t-il plus loin, une forêt de tours; représentez-vous cent trente-quatre colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont soixante-dix pieds de hauteur (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et onze pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes; les chapiteaux ont soixante-cinq pieds de circonférence; la salle a trois cent dix-neuf pieds de long, presque autant que Saint-Pierre, et plus de cent cinquante pieds de large. Il est à peine besoin de dire que ni le temps ni les deux races de conquérants qui ont ravagé l'Égypte, les Pasteurs, peuple barbare, et les Perses, peuple fanatique, n'ont ébranlé cette impérissable architecture. Elle est exactement ce qu'elle était il y a trois mille ans, à l'époque florissante de Rhamsès..... Un tremblement de terre a renversé les douze colonnes de la cour, mais les cent trente-quatre colonnes de la grande salle n'ont pas chancelé. Le pylône, en tombant, a entraîné les trois colonnes les plus voisines de lui; la quatrième a tenu bon, et résiste encore aujourd'hui à ce poids immense de débris. Cette salle était entièrement couverte; on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. Ce n'était point un temple, mais un vaste lieu de réunion destiné sans doute à ces assemblées solennelles qu'on appelait des panégyries. L'hiéroglyphe dont ce mot grec semble être une traduction se compose d'un signe qui veut dire tout et d'un toit supporté par des colonnes. Ce monument forme donc un immense hiéroglyphe..... »

La grande salle de Karnac (salle hypostyle) a été construite par Menephta I (Sethos de M. Lenormant), dont les exploits sont représentés sur les murs de l'édifice. Ces tableaux en bas-reliefs forment, pour ainsi dire, une épopée homérique. Chaque compartiment est comme un chant distinct. Pour suivre un ordre conforme à la succession des événements il faut se servir des indications données par L'Hôte dans ses lettres sur l'Égypte (p. 209 et suiv.) Sur le mur septentrional on voit Ménephta, debout sur un char, percer de ses flèches ses ennemis, qui tombent en foule dans mille attitudes désespérées. Le roi, le char, les coursiers, tout est gigantesque par rapport aux ennemis de l'Égypte. Le poitrail des chevaux lancés au galop domine la forteresse et couvre l'armée tout entière de vaincus. Plus loin, le vaillant Pharaon est aux prises avec un chef ennemi, qu'il tient à la gorge et va percer; son pied écrase un adversaire qu'il vient d'immoler. Ailleurs, on voit Menephta traîner après lui les peuples soumis par ses armes, et emporter plusieurs chefs sous son bras. Puis les vaincus font acte de soumission : ils abattent les forêts de leur pays, comme pour l'ouvrir devant les pas du vainqueur. Le roi revient en triomphe dans ses États, où il reçoit les hommages de ses peuples, et où les grands et les prêtres, inclinés devant lui et représentés avec une stature très-inférieure à la sienne, offrent en toute humilité leurs respects au Pharaon victorieux.

Sur le mur méridional de la grande salle de Karnac est représentée le roi égyptien Sésonch, traînant aux pieds de ses dieux un grand nombre de figures humaines; toutes portent écrit sur la poitrine le nom des peuples et des pays dont elles sont des personnifications. Champollion a lu très-distinctement, et tout le monde peut lire d'après lui, sur la poitrine de l une de ces figures *Ioudh melk*, ce qui veut dire en hébreu, non pas royaume, mais *roi de Juda*. Le roi Sésonch de Karnac est évidemment le roi égyptien *Sésac*, qui, d'après le récit de la Bible (Livre des Rois), a pris Jérusalem et emmené captif le roi Roboam.

D'un autre côté, Manéthon place ici, vers la fin du dixième siècle avant J. C., un *Sésonchis*, qui ne peut être que le même Sesonch. Cette concordance frappante entre le Livre des Rois, les monuments égyptiens et les listes de Manethon, sont un point de repère de la plus haute importance pour la chronologie ancienne.

Au delà de cette merveilleuse salle, on trouve encore à Karnac un certain nombre de monuments, les uns en ruines, les autres assez bien conservés. Pour être moins considérables, ils n'en offrent pas moins d'intérêt. Rien n'est plus beau que les hiéroglyphes qui décorent l'obélisque qu'on aperçoit sur la gauche en sortant de la grande salle de Karnac. L'autre obélisque, placé en regard du premier, n'est plus debout. Ces deux obélisques ne furent érigés qu'après la mort de Thouthmosis ou Thouthmès, par la reine Amensé, au nom du régent Aménembé, son second mari. En avant du pylône d'entrée s'élevaient deux autres obélisques de moindre grandeur, et qui furent érigés par Thouthmès I, dont ils portent les légendes; l'un de ces obélisques est renversé, l'autre est encore debout.

En pénétrant à travers les débris, on arrive à l'emplacement où furent élevés les plus antiques édifices de Karnac. Là était le sanctuaire des premiers Pharaons de la dix-huitième dynastie; là un roi bien plus ancien, Osortasen I, de la douzième, avant l'invasion des pasteurs, avait gravé son nom sur des colonnes qui ont échappé aux ravages de la conquête; ses cartouches se lisent sur les restes d'un sanctuaire en spath calcaire. A l'angle du palais de Thouthmosis était une petite chambre, fameuse sous le nom de *chambre de Karnac*. Elle n'est plus à Thèbes, mais à Paris. M. Prisse est parvenu à emporter les parois de la salle, et en a fait généreusement don à la France. Les murs de cette chambre montrent le roi Thoutmosis III offrant un hommage religieux à une suite de princes qui l'ont sans doute précédé. L'image de chaque personnage est accompagnée de son nom; c'est donc une chronologie figurée de la plus haute importance pour l'époque antérieure à la dix-huitième dynastie, c'est-à-dire pour l'époque la moins riche en monuments historiques.

Si maintenant on laisse à gauche le palais de Karnac, et qu'on avance vers le sud, on trouve quatre grands pylônes placés à la suite et à une certaine distance les uns des autres. Le troisième est appelé pylône d'Horus, roi de la dix-huitième dynastie, sous laquelle l'art égyptien atteignit toute sa perfection. Aussi ce pylône, construit au seizième siècle avant l'ère chrétienne, est-il revêtu de bas-reliefs dont on ne saurait se lasser d'admirer la beauté (1). Ces magnifiques pylônes sont actuellement à demi démolis; on fouille pour chercher du salpêtre dans leurs entrailles. L'Hôte est arrivé à temps pour copier dans les matériaux de l'un des deux pylônes qui venaient à la suite du pylône d'Horus, les cartouches d'un Pharaon antérieur à la dix-huitième dynastie, ainsi que des fragments de bas-reliefs peints, des chevaux, etc.

Dans le voisinage du même pylône on trouve des colonnes polygonales et des cartouches également fort anciens. Enfin, les matériaux du pylône de la salle hypostyle, lequel date du seizième siècle avant J. C., présentent un grand nombre de fragments hiéroglyphiques d'époque très-ancienne, des portions d'architraves de grands édifices, sculptés et peints dans le plus beau style; on trouve là aussi des noms royaux, qui ne peuvent trouver place que dans les dynasties antérieures à la dix-huitième, notamment le cartouche prénom du roi Skhaï.

Près des pylônes est un temple dédié au dieu *Khons* (Mercure). Ce temple, élevé par les faibles descendants de Rhamsès II, offre les traces d'une usurpation qui a suivi le règne de Rhamsès II (2). Ce dieu Khons était l'un des personnages de la triade thébaine. Le

(1) L'Hôte a trouvé dans les matériaux du pylône d'Horus les restes d'un édifice contemporain des hypogées de Psinaula. La grosseur des pierres, les proportions gigantesques de certaines figures qu'on y avait sculptées, font voir que l'édifice auquel elles appartenaient ne le cédait pas aux plus grandes constructions élevées sous les 18e et 19e dynasties.

(2) M. Prisse a découvert dans ce temple douze chambres; dans l'une d'elles il a trouvé la figure d'un dieu à tête de lion.

temple est désigné, dans la Description de l'Egypte, sous le nom de *grand temple du sud*. Sur la gauche de ce monument on trouve un petit édifice, consacré à la déesse Athor, sous le règne de Ptolémée Évergète II et de Cléopatre; la partie extérieure de ce temple a été décorée sous l'empereur Auguste. La commission d'Égypte l'a nomme le *petit temple du sud*.

Telles sont les principales ruines de Karnac. On doit y joindre plusieurs édifices, et surtout trois pylônes gigantesques, s'élevant isolés l'un au sud, l'autre à l'est et un autre au nord, comme pour garder ces ruines, amas de palais, de temples, de portiques, que domine la salle aux cent trente-quatre colonnes, et du milieu desquelles s'élèvent deux élégants obélisques dont la pointe effilée se détache sur un ciel parfaitement pur. Il y a trente ans ces masses étaient muettes; maintenant elles ont une voix, et elles racontent plus de vingt siècles de l'histoire de l'Égypte.

De l'angle sud-ouest des ruines de Karnac part une allée de sphinx à tête de bélier qui se dirige vers le sud, et allait autrefois rejoindre le palais de Louksor. Une autre allée de sphinx, presque parallèle à la première, conduisait à une enceinte en briques vers le milieu de laquelle est une pièce d'eau; cette enceinte renfermait plusieurs monuments et des débris de colonnes. Quel aspect majestueux devait offrir cette double file d'images mystérieuses et sacrées se prolongeant ainsi presque en ligne droite pendant une demi-lieue, et réunissant deux masses de palais telles que l'Europe n'en connaît point!

Louksor. Louksor est un bourg qui, comme Karnac, a donné son nom obscur à des débris célèbres (1); mais, tandis que les Arabes de Karnac ont eu le bon esprit de bâtir leurs huttes à côté des monuments, ceux de Louksor ont eu l'idée funeste de se loger parmi les ruines mêmes, de sorte que pour visiter ces ruines il faut entrer dans une vingtaine d'intérieurs misérables, où de pauvres familles de fellahs dorment, mangent, travaillent; les enfants se précipitent sur l'étranger en lui demandant l'aumône, les femmes se voilent, s'enfuient et se détournent en présence des infidèles. Louksor est, comme Karnac, un assemblage de monuments de différents siècles; mais cet assemblage est moins considérable. La partie la plus ancienne de ces monuments est l'œuvre d'Aménophis III, que les Grecs appellent Memnon, et dont le double colosse s'élève sur la rive opposée. Ce roi, qui était de la famille des Thoutmosis, éleva le palais méridional, le grand sanctuaire, ainsi que les chambres adjacentes, la grande colonnade et le pylône qui la précède. Rhamsès II ajouta plus tard à ces constructions la grande cour, les propylées ou tours pyramidales, les obélisques et les statues.

Dans le palais d'Aménophis, plusieurs sculptures sont consacrées à représenter l'histoire de la naissance et de l'éducation du roi (1). Ces bas-reliefs offrent la beauté de l'époque où l'art égyptien avait atteint sa perfection.

Le palais d'Aménophis avait été détruit par les Perses, et reconstruit par Alexandre (le fils d'Alexandre le Grand, Ptolémée étant gouverneur de l'Égypte). Sa reconstruction est indiquée par une inscription dédicatoire, dans laquelle Alexandre prend le titre de fils d'Amoun, divinité protectrice de Tapé (Thèbes).

Au nord de ce monument, une galerie de colonnes conduit à un autre édifice, qui a été construit par Rhamsès le Grand. Ici, comme à Karnac, l'architecture majestueuse du Pharaon conquérant, de la dix-neuvième dynastie, domine, par ses proportions, l'architecture plus modeste du Pharaón de la dix-huitième. Le caractère de ces deux époques est empreint dans les deux monuments de Louksor. L'édifice de Rhamsès se compose d'une grande cour entourée par un portique et qui couvre une superficie de deux milles cinq cents mètres. C'est en avant du pylône qui précède l'entrée de cette grande cour que Rham-

(1) Louksor est la résidence d'un kachef, et un des quartiers généraux de la cavalerie turque. *'Louksor* est le pluriel de *'lkasr*, et signifie *les palais*.

(1) C'est au côté oriental que se trouvent des bas-reliefs représentant l'accouchement de la reine Maut-m'-Shoi, mère d'Aménophis. Deux enfants, nourris par la divinité du Nil, sont offerts à Amoun, le dieu protecteur de Thèbes. D'autres sujets se rapportent au culte de la triade de Thèbes.

sès éleva les deux obélisques dont l'un est encore debout et dont l'autre orne la place de la Concorde à Paris. Une allée (*dromos*) partant de ces obélisques aboutissait au grand palais de Karnac. Les quatre faces sont chargées d'hiéroglyphes d'une exécution admirable. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces faces sont légèrement convexes (1); à la partie inférieure de l'obélisque de Paris, on lit le nom et le prénom de Rhamsès II; il existe une légère fente au-dessus de cette inscription, qui n'apprend autre chose si ce n'est que le Pharaon Rhamsès II, fils du soleil, approuvé par le soleil, Dieu bienfaisant, maître du monde, vainqueur des peuples, etc., a réjoui Thèbes par des édifices grands et durables. »

Quatre colosses de trente pieds sont placés contre le pylône, auprès des obélisques. Ce sont des portraits de Rhamsès le Grand. La tête et le buste des colosses s'élèvent au-dessus du sable dans lequel leur corps est enfoui. Sur les massifs du pylône sont retracées des scènes de bataille analogues à celles qui représentent les victoires de Séthos à Karnac.

En remontant la plaine de Thèbes du nord au sud, parallèlement au Nil, sur la rive gauche, on rencontre d'abord *Gournah*. C'est le nom d'un monument de l'âge de Rhamsès; aucune partie de l'édifice ne date d'une époque antérieure; il n'offre pas le même intérêt que Louksor et Karnac. Vu de face, il rappelle davantage un temple grec. Deux pylônes isolés, que réunissait une avenue de sphinx, élèvent à une certaine distance de l'édifice leurs massifs inclinés. Arrivé au monument lui-même, on est immédiatement en présence d'un portique de cent cinquante pieds, soutenu par dix colonnes. L'aspect qu'il offre n'a rien de gigantesque. Il y a bien ici une salle soutenue par des colonnes; mais, au lieu d'en compter cent trente-quatre, on en compte six. Cependant le monument de Gournah date des mêmes règnes que la grande salle de Karnac. Les nombreuses représentations qui couvrent les murs de l'édifice retracent le Pharaon faisant hommage aux dieux et recevant d'eux la puissance et l'empire. C'est le roi qui est le prêtre, c'est lui qui offre l'encens ou les pains sacrés. Plus on étudie les monuments égyptiens, plus on est frappé de l'idée que la royauté participait, jusqu'à un certain point, du caractère de la divinité. C'est ainsi que dans une salle de Gournah on voit Rhamsès Ier, l'aïeul de Rhamsès-Sésostris, placé derrière Ammon, le grand dieu de Thèbes, recevoir, sous les emblèmes divins d'Osiris, avec lequel il semble identifié, les hommages religieux de son petit-fils.

M. Wilkinson a eu la généreuse idée de faire bâtir une petite maison à mi-côte de la montagne qui sépare la plaine de Thèbes de la vallée des tombes royales, pour que ceux qui viennent étudier les ruines puissent habiter ailleurs que dans leurs barques. C'est à peu de distance de cette maison qu'est situé le *Rhamesseum* (1). Ce monument, qu'on a nommé le Parthénon de Thèbes, est remarquable, entre autres, parce qu'il a passé pour le fameux tombeau d'Osymandias, dont Diodore de Sicile a fait une description si merveilleuse. Mais M. Letronne a montré que le tombeau d'Osymandias, tel que Diodore le décrit, différait du Rhamesseum par des traits essentiels, en sorte que le prétendu monument d'Osymandias serait invraisemblable et impossible. Le Rhamesseum paraît être un de ces monuments moitié palais et moitié temple, tels qu'en élevèrent sur les deux rives du Nil les rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. On y voyait le Pharaon rendant un hommage religieux aux divinités locales de Thèbes. Les exploits de Rhamsès le Grand y étaient sculptés sur les murailles, comme à Karnac et à Louksor. Un colosse en granit, de cinquante-trois pieds, le représentait assis sur son trône. Ce colosse est aujourd'hui brisé et gisant. C'est la plus grande ruine de statue qui existe; son pied a plus de deux toises de long.

A peu de distance du Rhamesseum on trouve un vaste emplacement semé de débris que le limon du Nil a enfouis

(1) Cette disposition paraît avoir été prise pour empêcher la projection brusque de l'ombre.

(1) M. Lepsius vient de faire relever la disposition architecturale du Rhamesseum plus complétement qu'elle ne l'avait été jusqu'ici.

en partie et que recouvrent en partie les hautes herbes. Ces tronçons de colonnes et ces fragments de statues gigantesques sont les restes du palais de Memnon; c'est le nom donné par les Grecs au Pharaon Aménophis III, de la dix-huitième dynastie. Il ne reste plus du Memnonium (Amenophium) que deux colosses encore intacts, assis au milieu de la plaine de Thèbes qu'ils remplissent de majesté. Celui qui est le plus au nord est connu sous le nom de *statue de Memnon*, célèbre pour les sons qu'il rendait au lever de l'aurore. Les bas-reliefs et les hiéroglyphes sculptés sur les trônes des deux colosses sont d'une perfection achevée. Soixante-douze inscriptions latines et grecques, les unes en prose et les autres en vers, couvrent la jambe énorme de la statue. Pour les lire, on monte sur le pied, qui a un mètre d'épaisseur. Ces inscriptions sont des souvenirs laissés par de nombreux visiteurs, qui tous affirment avoir entendu la merveilleuse voix. On remarque, au milieu de ces noms obscurs, le nom de l'empereur Adrien et celui de Sabine, son épouse.

M. Letronne, dans ses recherches sur la statue vocale de Memnon, est arrivé à plusieurs résultats curieux; ainsi, le son rendu par cette statue, au lever de l'aurore, n'a commencé à se faire entendre que vers l'époque de Néron, peu de temps après qu'elle eut été en partie brisée par un tremblement de terre, et n'a plus été entendu depuis que Septime Sévère, dans son zèle dévot pour le paganisme, eût restauré le colosse mutilé. Il s'attendait qu'après cette restauration le Dieu rendrait de véritables oracles, comme on imaginait qu'il en avait autrefois rendu; mais depuis cette reparation la statue resta muette. M. Letronne a expliqué ce phénomène vocal par le passage brusque de la température nocturne à la température du jour (1). Les Grecs s'imaginèrent qu'au lever de l'aurore Memnon saluait sa mère.

L'ensemble des édifices de Médinet-Habou se compose de deux groupes de monuments, dont l'un appartient à l'élégante architecture du temps des Thoutmosis et l'autre à l'architecture majestueuse de l'âge des Rhamsès. A côté d'un petit temple de Thoutmosis III se trouve ce qu'on a appelé le pavillon de Rhamsès-Meïamoun, petit palais précédé de bâtiments immenses. Ces deux architectures, au lieu d'être placées l'une à la suite de l'autre comme à Karnac et à Louksor, sont ici placées côte à côte. Le pavillon de Rhamsès-Meïamoun donne mieux qu'aucun autre en Égypte l'idée de ce qu'etait une résidence royale. Au dehors, des consoles soutenues par des cariatides lui donnent un air d'élégance inaccoutumé; sur un mur est représenté un tableau d'interieur, une scène de harem: on voit Meïamoun entouré de jeunes femmes dans des attitudes gracieuses, mais chastes; le roi joue avec l'une d'elles à une espèce de jeu dont les pièces rappellent les échecs par la figure, et le damier par l'uniformité. Des objets semblables à ceux qui sont dessinés ici ont été trouvés dans les tombes: on a trouvé aussi l'échiquier. Est-ce pour avoir vu ce jeu en Égypte que Platon a dit que les échecs avaient été inventés par le dieu Thot?

En avançant vers le grand palais de Rhamsès Meïamoun, on passe bientôt des proportions élégantes d'une maison de plaisance royale à la majesté d'un édifice de représentation solennelle; à la demeure intime de l'homme succède la résidence publique du Pharaon. Un grand pylône, dont les bas-reliefs rappellent les campagnes du roi et dont les inscriptions rappellent les noms des peuples qu'il a vaincus, conduit dans une première cour bordée à gauche d'une colonnade, à droite par une galerie que forment des piliers à figure humaine. Après avoir traversé cette première cour, où des chapiteaux imitant la fleur du lotus semblent s'épanouir à la surface du sol amoncelé autour de colonnes enfouies à demi; après

(1) C'est à tort, selon nous, qu'on a voulu contester la possibilité de ce fait; car 1° il y a des pierres qui, à cause de leur sonorité, ont reçu le nom de *phonolithes*; 2° on trouve de ces pierres dans la plaine même de Thèbes (Wilkinson); 3° ces pierres, en grande partie argileuses, sont susceptibles de se fendiller brusquement, par le passage du froid au chaud, et de donner ainsi naissance à un son métallique; 4° tous ceux qui ont entendu le son vocal de la statue de Memnon lui attribuent en effet un timbre métallique.

avoir franchi un second pylône, on arrive à une seconde cour entourée d'un péristyle soutenu ici par de magnifiques colonnes, là par de puissantes caryatides ; cette cour est une des merveilles de l'Égypte. Nulle part la grandeur des Pharaons n'est représentée par une suite de bas-reliefs aussi remarquables que ceux de la grande cour de Médinet-Habou. Sur le mur méridional du péristyle le Pharaon triomphe de ses ennemis par les armes, et, assis sur son char dans la tranquille majesté du triomphe, il voit entasser devant lui des mains et des membres virils coupés. Sur le mur opposé, la royauté conquérante de Rhamsès a déployé toute sa magnificence. On voit le Pharaon porté en triomphe dans une châsse comme une divinité, entouré de sa cour et des chefs de son armée, tour à tour encensé comme Dieu et brûlant lui-même l'encens sur l'autel d'Horus (1). Les murs extérieurs de la grande cour de Médinet-Habou sont couverts de bas-reliefs comme les murs intérieurs. Sur la paroi du sud est un calendrier sacré contenant l'indication des fêtes de chaque mois, c'est-à-dire un tableau complet de la vie religieuse des Égyptiens ; mais ce curieux document est en partie enfoui sous le sol amoncelé contre le mur (2).

La nécropole de Thèbes était plus grande que la cité des vivants : elle recevait toujours sans rien rendre et sans rien perdre. Assurer la perpétuité du corps, symbole de l'immortalité de l'âme, c'était, on le sait, le grand but des Égyptiens. La montagne qui regarde Thèbes, du côté de l'ouest, est criblée de tombeaux dont les hôtes, comme l'indiquent les inscriptions hiéroglyphiques, appartenaient tous aux classes élevées de la société. Où étaient enfouis ceux d'une condition obscure ?

L'asile sépulcral des Pharaons était plus mystérieux, plus séparé du monde des vivants. Pour l'atteindre il faut franchir cette montagne de l'ouest, et on ne peut le faire qu'avec assez de fatigue. Alors on arrive dans la vallée des Rois, gorge d'un aspect sévère, où rien ne rappelle la vie, et qui n'est habitée et habitable que par la mort. Là, dans le sein du roc, dans les profondeurs du sol calcaire, sont creusés des palais souterrains composés d'un grand nombre de chambres et formés quelquefois de plusieurs étages. Ces palais, dont tous les murs sont couverts d'hiéroglyphes et de peintures, et resplendissent aux flambeaux des couleurs les plus brillantes, ce sont les *tombeaux des rois*.

Pour arriver dans cette vallée funèbre on passe par El-Assasif, lieu remarquable par un groupe de ruines où l'on trouve le nom de Thoutmosis III. Près d'El-Assasif est un tombeau creusé dans la montagne, et qui a trois étages. Il est plus vaste qu'aucun des tombeaux des rois. Cependant ce n'est pas le tombeau d'un roi, mais seulement celui d'un prêtre nommé Pétemenof. Les sculptures et les hiéroglyphes qui couvrent les murs des galeries et des chambres sont d'une grande perfection. On n'a pas trouvé dans Thèbes les traces d'une maison, et on y trouve les tombeaux presque intacts. Il y a de ces tombeaux tant dans la vallée parallèle au Nil que dans une vallée adjacente moins fouillée, et qui semble avoir été le lieu de sépulture des Pharaons de la dix-huitième dynastie, comme l'autre était destinée à recevoir ceux de la dix-neuvième. Ces palais funèbres étaient creusés dans le roc, et avaient pour murs les solides parois de la montagne. Belzoni y fit l'un des premiers porter l'attention de l'Europe, en découvrant le plus beau de tous, celui du père de Rhamsès le Grand, de Séthos, qui a élevé la salle gigantesque de Karnac. Vingt et un tombeaux ont été retrouvés. Strabon dit que de son temps on en connaissait quarante. Nous en sommes donc seulement à la moitié des découvertes qu'il est permis d'espérer. Il y a, suivant M. Ampère, beaucoup à attendre de la vallée adjacente où étaient les Pharaons de la dix-huitième dynastie, et où l'on n'a encore trouvé que le tombeau d'Aménophis-Memnon et celui d'un de ces rois qui adoraient le soleil sous l'emblème d'un disque dont les rayons sont terminés par des mains. Il y a donc

(1) *Voyez* les *Lettres* de Champollion et de L'Hôte.

(2) Il serait du plus haut intérêt pour l'histoire des sciences de déblayer ce monument et d'en prendre une copie exacte.

encore là de belles trouvailles à faire.

Edfou (*Atbo* en copte), sur la rive occidentale du Nil, occupe une partie de l'emplacement d'*Apollinopolis magna*. On y voit les débris de deux temples, dont le plus grand paraît avoir été fondé par Ptolémée Philometor. Sur la rive opposée à Résédieh sont les quartiers généraux des Arabes Ababdeh. Entre Edfou et Djebel-Silsileh sont les ruines d'une ville fortifiée (*Toum* ou *Thmuis?*). A *Djebel-Silsileh* (montagne de la chaîne) se trouvent les fameuses carrières qui ont fourni des blocs de pierre à la plupart des temples égyptiens. Dans cet endroit le Nil est fort étroit, et son passage, resserré entre des montagnes, était, d'après une tradition arabe, fermé par une longue chaîne. Sur la rive droite, à l'entrée des carrières, était *Silsilis*, où le dieu Nil avait un temple vénéré.

Kom Ombo, l'ancien *Ombos*, est à environ seize milles de Djebèl-Silsileh. On y voit les vestiges d'un temple construit par Ptolémée Philometor. Savak, à tête de crocodile, était la divinité d'Ombos. Le Nil, après s'être un peu élargi dans le voisinage d'Ombo, se resserre ensuite au sud, et la contrée prend de plus en plus l'aspect de la Nubie. Entre Ombo et Assouan, dans le voisinage de El-Khattara, on voit la jonction du grès calcaire avec le granit.

Souan ou *Assouan* (ouverture), à 24° 5′ 30″ lat. nord, est l'ancienne *Syène*. Au rapport de Strabon et d'autres écrivains, cette ville était jadis située sous la ligne tropicale; les rayons du soleil, au solstice d'été, à l'heure de midi, y dardaient verticalement au fond d'un puits, c'est-à-dire sans jeter d'ombre. Ce récit, dont on a voulu contester l'exactitude, ne nous paraît pas entièrement dépourvu de vraisemblance. L'obliquité variable de l'écliptique est, en effet, un résultat acquis à la science. Seulement, les changements de cette obliquité ne sont bien sensibles qu'au bout d'un grand nombre d'années. Il se pourrait donc qu'à plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne l'antique ville de Syène fût la limite du tropique du cancer.

Dans le voisinage d'Assouan sont les célèbres carrières de granit de la Haute-Égypte. Sur l'une des colonnes, qui depuis a disparu, on lisait une inscription latine, constatant qu'on avait découvert de nouvelles carrières près de *Philæ*, d'où l'on avait extrait des blocs, sous les règnes d'Alexandre Sévère et de Caracalla.

Les habitants d'Assouan sont la plupart Turcs, c'est-à-dire qu'ils descendent de la garnison qu'y avait laissée le sultan Sélim, lors de la conquête de l'Égypte. Le sol environnant est stérile et sablonneux. Il produit les meilleures dattes du pays. En face d'Assouan est l'île d'*Éléphantine,* aujourd'hui *Djeziret Assouan* (île d'Assouan), où l'on trouve quelques ruines remarquables. Elle est habitée par des Nubiens.

Anas el-Wogoud (île de *Philæ*) est à une petite distance au-dessus de la première cataracte du Nil. On y admire les vestiges d'un temple d'Isis, dont la construction, commencée par Ptolémée Philadelphe, fut achevée par les souverains successeurs de ce roi. En face de Philæ sont plusieurs buttes et les restes d'une stèle et d'un monolithe en granit; la première, portant le nom de Psammitichus Ier, est consacrée à Kneph et Saté.

A partir de là commence le territoire de la Nubie ou Basse-Éthiopie.

CHAPITRE VII.

SYSTÈME MONÉTAIRE, POIDS ET MESURES.

Monnaies. En Égypte on bat monnaie au nom du sultan de Constantinople; son chiffre est empreint sur toutes les pièces. L'établissement de la monnaie est régi pour le compte du vice-roi, par un directeur.

Les monnaies qu'on frappe au Caire sont: les *sequins-mahboub,* demi-séquins et quart de séquins; les pièces de 40 (*grouch*) et de 20 *paras*, celles de 10 et de 5, et les *médins,* qu'on ne voit plus dans la circulation, parce que le gouvernement s'est réservé de les envoyer pour son compte à Constantinople, en Syrie, et dans l'Archipel; c'est une branche de commerce assez productive, à laquelle se livraient autrefois les négociants grecs (1). »

(1) Mangin, *Histoire de l'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly,* t. II, p. 434.

Le *sequin-maboub* et ses fractions sont des pièces d'or dont la valeur a considérablement changé à différentes époques. Sa valeur moyenne est de 180 paras (54 francs); elle est montée aujourd'hui à 280 (84 francs). Le para vaut 30 centimes de notre monnaie; et les pièces de 40, 20, 10 et 5 paras ont un titre légal de 461 millièmes.

La piastre, qui sert de base aux monnaies étrangères, est en baisse continuelle; elle ne vaut maintenant que 40 centimes de France.

Les monnaies étrangères ayant cours en Égypte sont :

Le quadruple d'Espagne,
Le sequin de Venise,
Le ducat de Hollande,
Le sequin de Hongrie,
La piastre d'Espagne,
Le talari d'Allemagne.

On calcule le talari à 12 piastres et demi; le taux auquel il est porté n'est point en proportion avec celui des piastres, qui doit lui servir de base; mais sa rareté et les besoins du commerce causent cette différence, dont la progression augmente sensiblement. La piastre, qui pèse deux drachmes un quart, ne contient qu'un tiers d'argent; le reste est du cuivre.

On voit peu de numéraire en circulation, parce que les besoins des habitants sont très-limités, et chacun possède ce qui est nécessaire à sa subsistance.

L'altération des monnaies a été portée en Égypte à un assez haut degré. Le directeur de la monnaie achète le cuivre 80 paras le rotle de cent quarante-quatre drachmes; le vendeur lui fait une remise de 12 pour 100, qui est bonifiée au fondeur pour le déchet. La drachme d'argent est payée au fournisseur, d'après son marché, 36 paras en paras, ou bien 52, en pièces de 40 et de 20.

Le commerce fait aussi usage de monnaies fictives, telles que le fondoukly de 146 paras, le mahboub de 120 paras, la pataque de 90, et la pièce de 60.

Toutes les autres monnaies apportées d'Europe, et dont le cours n'est pas réglé, sont évaluées et estimées par les séraphs, qui les vendent et les achètent par spéculation.

Poids et mesures. On emploie, dans le commerce, diverses sortes de poids; mais il y a tant de désordre que des poids de même dénomination ont des valeurs différentes pour les diverses espèces de denrées.

On se sert du poids appelé *rotle* suivant la nature de la marchandise. Le grand rotle équivaut environ à un demi-kilogramme. Le rotle commun est à peu près quatre cent vingt grammes. Le rotle de trois cents grammes n'est que pour l'ambre glacé.

L'*oke* est d'un peu plus d'un kilogramme.

Les poids pour peser l'or et les bijoux ont une autre dénomination et une autre valeur, Ces poids sont le *mitkal*, qui équivaut à vingt-quatre karats; la drachme, qui en vaut seize, et le karat, égal à environ 0 gr. 2. Les perles et les pierres fines se vendent d'après ces poids.

Les mesures linéaires en usage dans toute l'Égypte sont :

Le *pyk stambouly*, égal à 677 millimètres : il sert à mesurer les objets de manufactures étrangères;

Le *pyk hendazeh*, égal à 627 millimètres, pour les toileries venant par la mer Rouge;

Le *pyk belady*, égal à 670 millimètres, pour les toiles tissées dans le pays. Ces différents pyks se divisent en vingt-quatre parties appelées *kyrats*.

L'*ardeb* est la seule mesure de capacité en usage; sa grandeur varie dans différentes provinces de la Haute-Égypte. On divise celui du Kaire, auquel tous les autres se rapportent, en six *oueybeh*, chaque oueybeh en quatre *roubs*. L'ardeb de riz est en même temps mesure de capacité et mesure pondérale. A Rosette son poids est de cent cinquante-six okes; à Damiette il est de deux cent vingt-cinq.

Le *feddan* est la principale mesure agraire. Il y en a de plusieurs espèces; le feddan légal est un carré ayant de côté 20 *quassabs* chacun de 3 mèt. 85 de long, ce qui fait 5929 mètres carrés. Le fisc a raccourci le quassab, de manière à augmenter la superficie apparente, et, par conséquent le produit de la contribution foncière. Jomard l'a trouvé dans la Haute-Égypte, tantôt

de 3 mèt. 60, tantôt de 3 mèt. 65. Aujourd'hui la mesure qui paraît adoptée est de 3 mèt. 64, et le feddan, au lieu d'en renfermer 400, n'en contient plus que 333 $\frac{1}{3}$, diminution qui réduit la mesure agraire à 4416 mèt. $\frac{2}{3}$; différence avec l'ancien feddan, 1512 mèt. 45. Ainsi la superficie imposable, sans avoir augmenté d'un mètre, doit rapporter au vice-roi environ un quart de plus, abstraction faite des différentes mesures dont on usait dans la Haute et dans la Basse-Égypte, même au temps de l'expédition française.

FIN DE L'ÉGYPTE MODERNE.

TABLE DES MATIÈRES.

PLACEMENT DES GRAVURES

DU VOLUME DE L'ÉGYPTE MODERNE.